

*MASTER  
NEGATIVE  
NO. 91-80045-2*

MICROFILMED 1991

COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARIES/NEW YORK

as part of the  
“Foundations of Western Civilization Preservation Project”

Funded by the  
NATIONAL ENDOWMENT FOR THE HUMANITIES

Reproductions may not be made without permission from  
Columbia University Library



## COPYRIGHT STATEMENT

The copyright law of the United States -- Title 17, United States Code -- concerns the making of photocopies or other reproductions of copyrighted material...

Columbia University Library reserves the right to refuse to accept a copy order if, in its judgement, fulfillment of the order would involve violation of the copyright law.

*AUTHOR:*

RODOCANACHI,  
EMMANUEL PIERRE

*TITLE:*

LA REFORME EN ITALIE

*PLACE:*

PARIS

*DATE:*

1920-21



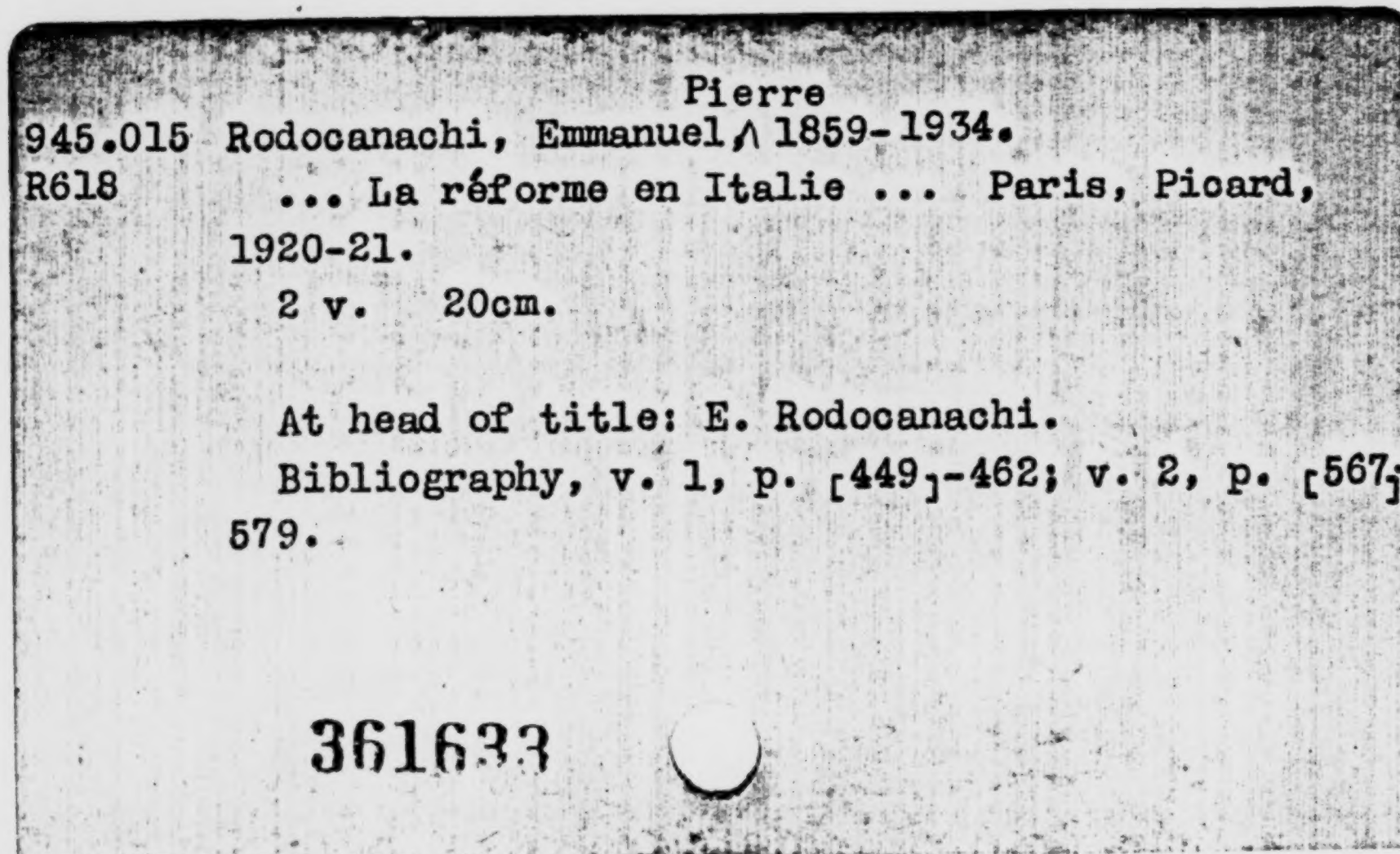
Master Negative #

91-80045-2.

COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARIES  
PRESERVATION DEPARTMENT

BIBLIOGRAPHIC MICROFORM TARGET

Original Material as Filmed - Existing Bibliographic Record



Restrictions on Use:

TECHNICAL MICROFORM DATA

FILM SIZE: 35 mm

REDUCTION RATIO: 11

IMAGE PLACEMENT: IA (IIA) IB IIB

DATE FILMED: 5-16-91

INITIALS M.B.

FILMED BY: RESEARCH PUBLICATIONS, INC WOODBRIDGE, CT



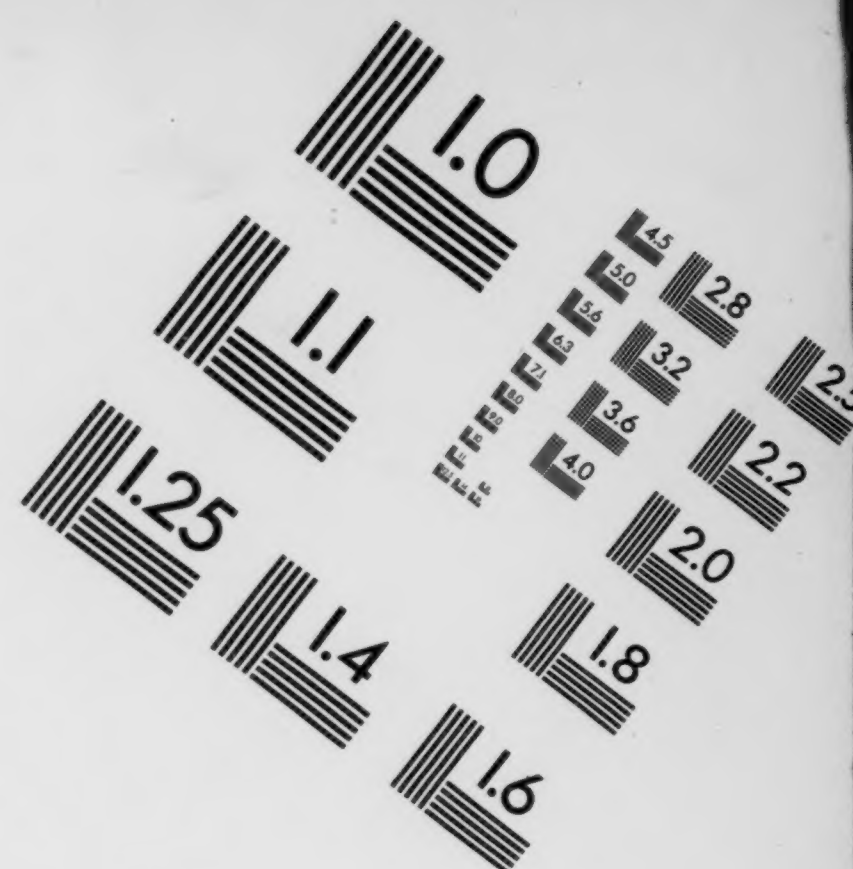
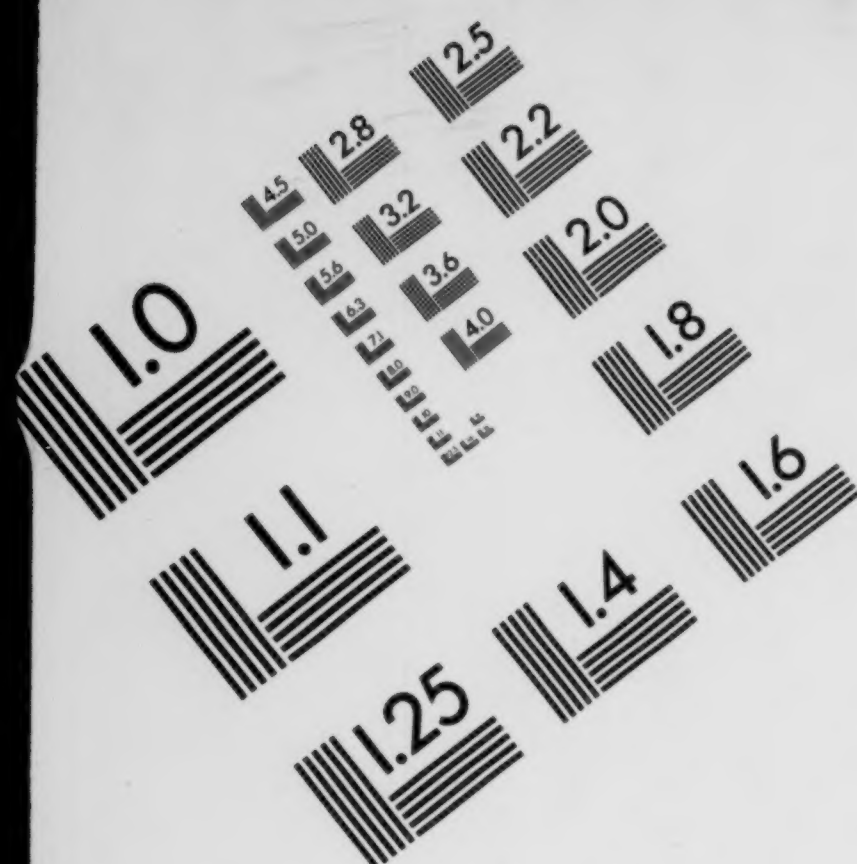
# VOLUME 1



**AIM**

**Association for Information and Image Management**

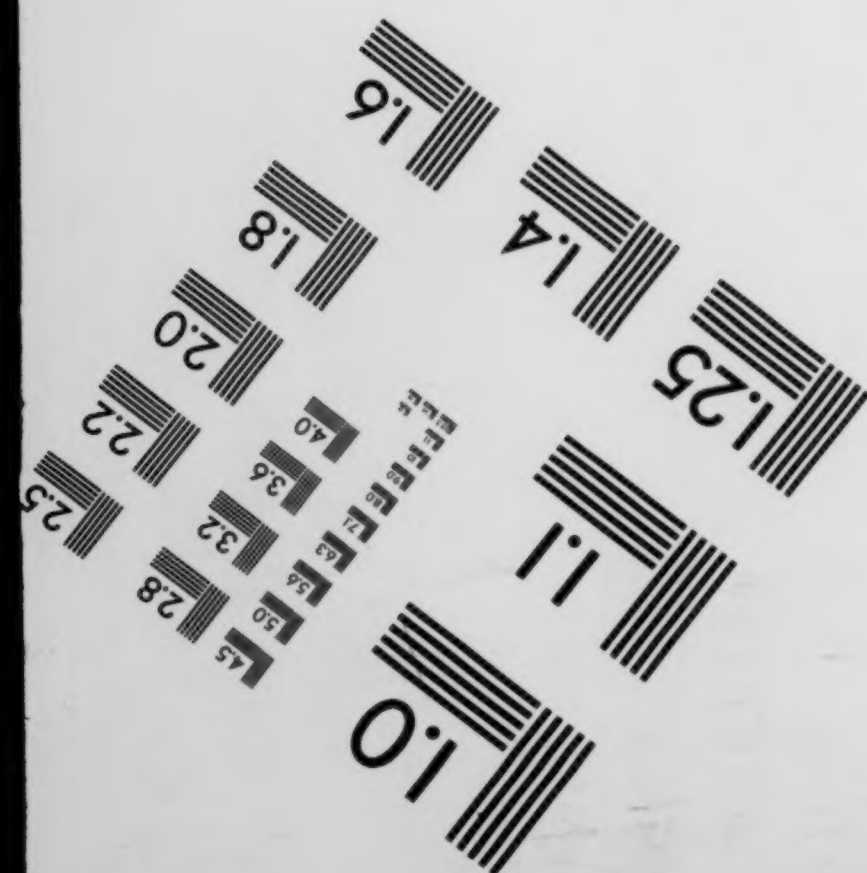
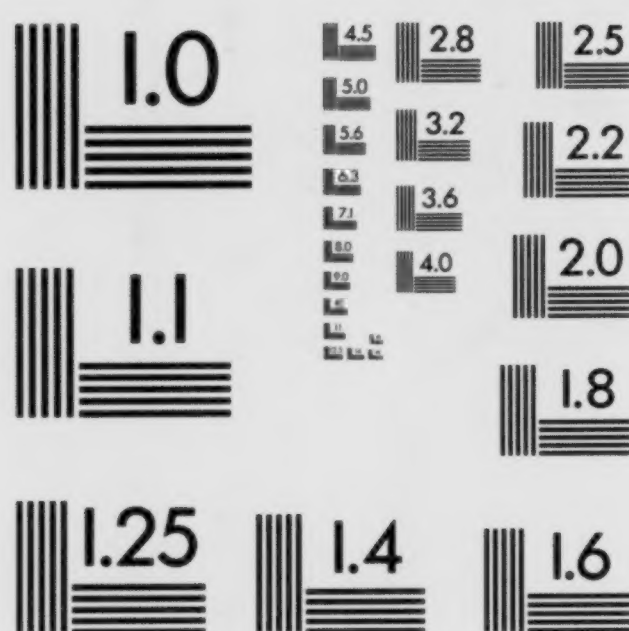
1100 Wayne Avenue, Suite 1100  
Silver Spring, Maryland 20910  
301/587-8202



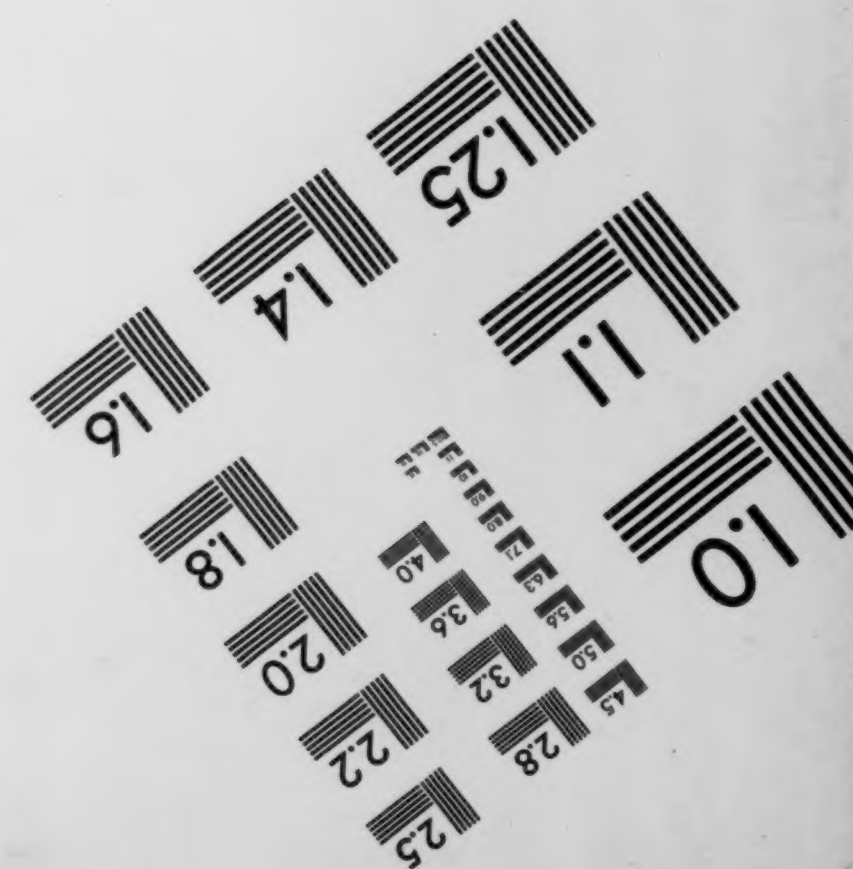
Centimeter



Inches



MANUFACTURED TO AIM STANDARDS  
BY APPLIED IMAGE, INC.







5

11

5

11



945.015 R618

Columbia University  
in the City of New York

LIBRARY





E. RODOCANACHI

LA  
RÉFORME  
EN  
ITALIE

PREMIERE PARTIE

AUGUSTE PICARD, ÉDITEUR

*Librairie des Archives nationales et de la Société de l'École des Chartes*

32, RUE BONAPARTE, PARIS

1920

LA  
RÉFORME  
EN  
ITALIE



## OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

- Cola di Rienzo, *histoire de Rome de 1342 à 1354*, 1 vol. in-8°, 1888.  
Le Saint-Siège et les Juifs, *histoire de la communauté juive de Rome sous la papauté*, 1 vol. in-8°, 1891.  
Les Corporations ouvrières de Rome depuis la chute de l'Empire Romain, *analyse des statuts et histoire des corporations romaines*, 2 vol. in-4°, 1894. Couronné par l'Académie française.  
Courtisans et Bouffons, 1 vol. in-18, 1894.  
Renée de France, duchesse de Ferrare, *une Protectrice de la Réforme en Italie et en France* (Montargis), 1510-1575, 1 vol. in-8°, 1895. Couronné par l'Académie française.  
Tolla, *esquisse de la vie Romaine en 1700*, 1 vol. in-16, 1897.  
Bonaparte et les Iles Ioniennes, *histoire de la conquête et de l'occupation de l'archipel, 1796-1814, siège de Corfou*, 1 vol. in-8°, 1899.  
Les derniers temps du siège de la Rochelle, *relation du nonce apostolique qui y assista*, 1 vol. in-8°, 1899.  
Aventures d'un grand seigneur italien à travers l'Europe en 1606, *résumé de la relation du voyage écrite par son secrétaire*, 1 vol. in-16, 1899.  
Elisa Napoléon en Italie, *souveraineté d'Elisa Baciocchi à Piombino, à Lucques et à Florence*, 1 vol. in-16, 1900.  
Les institutions communales de Rome, *histoire de l'organisation communale de Rome et analyse des divers statuts communaux*, 1 vol. in-8°, 1901.  
Marguerite d'Orléans, grande duchesse de Toscane, petite fille de Henri IV, *sa vie en Italie et en France d'après les relations secrètes des envoyés florentins*, 1 vol. in-8°, 1902.  
Un ouvrage de piété inconnu de la grande Mademoiselle, *reproduction d'un traité sur les Huit Béatitudes resté inconnu*, 1 vol. in-18, 1903.  
Le Capitole Romain Antique et Moderne, *histoire du monument et des principaux événements dont il a été le théâtre, établissement des musées*, 1 vol. in-4°, 1904.  
La Femme Italienne à l'époque de la Renaissance, *mœurs, coutumes, habillement*, 1 vol. in-4°, 1907. Couronné par l'Académie française.  
Boccace, *poète, conteur, moraliste*, 1 vol. in-8, 1908.  
Le Château Saint-Ange, *Sièges, Prisonniers, Transformations*, 1 vol. in-4°, 1909.  
Rome au temps de Jules II et de Léon X, *la Cour Pontificale, Artistes et Gens de Lettres, la Ville, le Sac de 1527*, 1 vol. in-4°, 1911.  
Les Monuments de Rome après la chute de l'Empire, 1 volume in-4°, 1914.  
Etudes et fantaisies Historiques, 1<sup>re</sup> série, 1914; 2<sup>e</sup> série, 1 vol. in-12, 1919.  
Les Monuments de Rome encore existants, 1 vol. in-12, 1920.  
Leopardi, *traduction et notice biographique*. 1 vol. in-12, 1920.

E. RODOCANACHI

# LA RÉFORME EN ITALIE

PREMIÈRE PARTIE

AUGUSTE PICARD, ÉDITEUR

Librairie des Archives nationales et de la Société de l'École des Chartes

32, RUE BONAPARTE, PARIS

—  
1920

21-13695  
2 vols.

345.015  
R618

v.1

21-13695-018  
R618

# LA RÉFORME EN ITALIE

---

## I

### CARACTÈRE DE LA RÉFORME EN ITALIE

L'Italie qui, plus qu'aucun autre pays, a été fertile en hérésies, n'a pas produit de révoltes religieuses; l'hérésie y fut concentrée, humble et méditative; elle y conserva toujours la modération, sinon dans les idées, du moins dans les actes; elle s'attaqua plutôt à la discipline qu'aux dogmes, aux représentants de l'Église qu'à l'Église elle-même. Les spirituels, les cathares, les arnaldistes, les minorites, les patarins, les césarins rêvaient le retour du clergé et des chrétiens aux vertus primitives, conseillaient et pratiquaient souvent la désappropriation, voulaient la transformation de la hiérarchie, mais se contentaient de répandre leurs doctrines par leur exemple et leurs exhortations et ne cherchèrent nullement à imposer de force la

réalisation de leurs vœux. Ce furent surtout d'exquis rêveurs, remplis de douces pensées envers leur prochain et que leur imagination berçait de si enivrantes images qu'ils ne souhaitaient rien autre chose que de vivre dans leur rêve. L'esprit d'agitation et de combat était bien loin d'eux et ils ne furent jamais pour l'Église romaine de fougueux ni d'intraitables adversaires<sup>1</sup>.

Ils pouvaient, au reste, d'autant mieux s'abandonner à leurs tentatives sans se mettre en opposition avec le Saint-Siège que les dogmes théologiques et les principes de la discipline ecclésiastique n'étaient pas déterminés d'aussi rigoureuse façon avant le concile de Trente qu'ils le devinrent par la suite; il fallait oser beaucoup pour être exclu du sein de l'Église; on pouvait se mouvoir dans l'orthodoxie.

L'agitation réformiste, bien que l'impulsion en soit venue du dehors et qu'elle ait été entretenue par des influences extérieures, ressemble cependant par certains traits aux mouvements précédents.

Elle revêt assurément des caractères très divers selon les diverses régions où elle s'est développée. Les partisans de la Réforme à Naples se compor-

1. FELICE TOCCO, *L'Eresia nel Medio Evo*, Florence, 1884. CANTU, *Gli Eretici d'Italia*, Turin, 1865. EMILIO COMBA, *Storia della Riforma in Italia*, Florence, 1881. GEBHART, *L'Italie mystique*, Paris, 1890. CHARLES DEJON, *La Foi religieuse en Italie*, Paris, 1906. F. ROCQUAIN, *La Cour de Rome et l'Esprit de Réforme avant Luther*, Paris, 1897. ANTONINO DE STEFANO, *I Tedeschi e l'Eresia medievale in Italia*, 1916.

tèrent de toute autre façon que ceux de Venise et s'attachèrent à d'autres conceptions, et il en fut de même de ceux de Ferrare, de Sienne, de Rome, de Modène ou du Piémont<sup>1</sup>. Il n'y eut, dans la Réforme italienne ni unité dans le temps, ni uniformité dans les aspirations. L'esprit particulariste italien s'y fait fortement sentir. Toutefois un caractère commun domine ces dissemblances, c'est que, pendant un fort long temps, les protestants ne mirent pas en Italie cette vivacité dans la discussion ni cette violence dans les moyens d'action qu'ils apportèrent ailleurs; la Réforme fut conciliante au début et ne se montra point du tout hostile au Saint-Siège et à l'Église romaine. Ses premiers et ses plus fervents adeptes furent, pour la plupart, de pieuses personnes fort dévouées à la papauté, des moines attachés à leur foi première, des ecclésiastiques dont le seul objet et le plus vif désir étaient d'empêcher par la réforme des abus la ruine de la catholicité qu'ils voyaient imminente; s'ils cherchaient aussi des éclaircissements sur quelques points de la foi, c'est que l'examen ne leur en paraissait pas incompatible avec le respect très grand dans lequel ils tenaient les enseignements du clergé.

On était très éloigné de penser qu'une réforme de l'Église ne pouvait s'accomplir qu'en suppri-

1. On trouvera au cours de cet ouvrage quelques indications sur le mouvement réformiste dans diverses régions d'Italie; ces aperçus n'ont d'autre objet que d'en marquer l'allure générale. L'histoire locale de la Réforme en Italie, étudiée dans son détail, entraînerait à des développements infinis, car elle est partout fertile en incidents, en figures caractéristiques, en retours imprévus.



mant le trône apostolique et en bouleversant les dogmes. Ce ne fut que plus tard que la rupture se produisit.

C'est ce qui explique que, durant la première moitié du siècle, on rencontre chez un grand nombre d'esprits, parmi les plus éclairés, les plus sincères et les plus sagaces, l'espérance de voir rénover les pratiques aussi bien que quelques-unes des doctrines de l'Eglise ainsi qu'une extrême déférence pour la papauté et une foi catholique qu'ils croyaient entière<sup>1</sup>.

La souplesse italienne sait concilier ce qui semble inconciliable et se joue des antinomies. Non seulement les femmes chez qui la subtilité des sentiments l'emporte sur la rigueur des raisonnements et qui, lorsqu'elles veulent admettre des choses contradictoires, excellent à découvrir d'habiles accommodements ou bien passent outre tout simplement, mais même les hommes les moins portés aux chimères, ne voyaient rien de décisif qui les empêchât d'accorder leurs désirs avec leurs respects.

Cette finesse de sentiments et ces délicates nuances d'intention expliquent suffisamment la conduite en apparence équivoque de bien des parti-

1. L'imprimeur Gabriele Giolito, par exemple, imprima, sans penser à mal, plusieurs ouvrages contraires au Saint-Siège, des œuvres d'Erasme, *l'Inventore delle Cose* de POLIDORO VIRGILIO, les Actes du Concile de Cologne; il fut un auditeur assidu des sermons d'Ochino et cependant resta, il le crut du moins, un serviteur fidèle et obéissant de l'Eglise. BONCI, *Annali di Giolito*, Rome, 1890-1895, vol. I, p. XLII.

sans de la Réforme<sup>1</sup>. Pendant longtemps il n'y eut pas de délimitation bien tranchée entre les adeptes de la réforme et les fidèles de l'Eglise, et il serait très injuste de taxer de duplicité les protestants italiens; leur erreur fut de ne pas comprendre le désaccord foncier qui existait entre leurs aspirations et les nécessités qu'imposait au Saint-Siège le souci même de son existence<sup>2</sup>.

Le respect que chacun professait pour les anciennes traditions, le sens politique si avisé des Italiens, leur attachement au passé et la persuasion où ils étaient, grâce à une longue expérience historique, qu'il eût été impolitique et maladroit de renverser des institutions que leur antiquité seule suffisait à rendre utiles, tous leurs instincts enfin, les éloignaient des solutions brutales; il leur répugnait aussi de supprimer l'une des causes de la grandeur et de la richesse du pays. Rome devait rester la métropole de la chrétienté. Depuis longtemps il n'était personne qui ne fût persuadé que le maintien du Saint-Siège avec son appareil de pompe et de puissance importait à la prospérité de l'Italie et nul n'aurait travaillé sciemment à en amoindrir le prestige. Le vœu général fut donc qu'il fallait opérer, non « une réforme de l'Eglise catholique » mais « une réforme catholique de l'Eglise », sui-

1. Vittoria Colonna, Renée de France, Marguerite de France, duchesse de Savoie, Valdès, Carnesecchi, Vergerio... Battistella les appelle d'un nom assez plaisant; *Ereticaloidi*.

2. On a accusé Curione d'avoir dit qu'il fallait parler avec la foule et penser avec le petit nombre. Le philosophe Cesare Cremonini disait plus tard : *Foris ut mores, intus ut libet*.

vant une habile formule fournie plus tard par les jésuites.

Le spectacle peu édifiant qu'offrit la ville éternelle à la fin du <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle et au commencement du <sup>xvi</sup><sup>e</sup>, n'inspira pas aux Italiens les mêmes sentiments d'étonnement et de réprobation qu'à un Luther, à un Bonivard<sup>1</sup> ou à un Ulrich von Hutten qui visitèrent Rome au temps de Léon X.

Luther est souvent revenu dans ses écrits sur l'impression que lui fit son court séjour à Rome. « Je n'y puis penser sans frémir, dit-il. Entre autres infamies débitées à table par les courtisans, je les entendis se vanter en riant de la façon dont on disait la messe. En consacrant le pain et le vin, plus d'un prêtre prononçait ces paroles : « *Panis es et panis manebis; vinum es et vinum manebis* » (Pain tu es, pain tu resteras; vin tu es, vin tu resteras...). Je ne puis me rappeler sans dégoût l'indécence prestesse avec laquelle les prêtres italiens débitaient leurs offices. Je n'en étais pas encore à l'Évangile que le prêtre, officiant à côté de moi, me criait : *Passa, Passa*. A Rome, dit-il encore, toutes les iniquités deviennent licites; on délie des vœux; on légitime les enfants; l'infamie est ennoblée, le vice armé chevalier. Quelle avidité, quelle avarice! Les lois canoniques sont des chaînes que l'argent délie. Satan lui-même est saint<sup>2</sup>. »

« J'ai vu, disait Ulrich von Hutten, les murailles

1. *Advis et Devis*, Genève, 1856.

2. F. KUHN, *Luther*, Paris, 1883, vol. I, p. 98. On verra plus loin que ces accusations et les suivantes étaient en partie fondées.

à moitié détruites de la ville ausonienne où Dieu se vend avec tout ce qui est sacré; j'ai vu ceux qui commettent le mal et ceux qui souffrent vivant dans l'orgie et ceux qui négligent de dissimuler leur mauvaise vie... toute cette populace de Romaines, je ne dirais pas de Romains abîmés dans le luxe et les plaisirs<sup>1</sup>. »

C'est lui qui, dans la *Trinité Romaine*, enseigne qu'on emporte de Rome trois choses : une conscience viciée, un estomac délabré, une bourse vide; qu'on s'y prend à douter de trois choses : de l'immortalité de l'âme, de la résurrection des morts, de l'enfer; qu'on y trafique de trois choses : de la grâce divine, des dignités ecclésiastiques, des femmes...

Un peu plus tard, Roger Ascham écrivait dans le *Scholemaster*<sup>2</sup> : « Je fus en Italie une fois, mais je remercie Dieu que mon séjour n'y dura que neuf jours; cependant je vis dans ce peu de temps, dans une seule ville, accomplir plus de péchés que je n'en ai entendu raconter à Londres pendant neuf ans. » Robert Greene parle de même vers la fin du siècle, mais il avoue qu'il profita quelque peu de la corruption générale<sup>3</sup>.

1. *De statu romano epigrammata*. Voir ZELLER, p. 66. Il avait écrit ailleurs : « *Mobilis Italia est, nobilis ante fuit*. » Hutten fat deux fois à Rome en 1515 et 1516.

2. *The Scholemaster...*, Londres, 1570, Ed. 1863, p. 87.

3. *The Repentance of Robert Greene*, cité par AD. SYMONDS, *Renaissance*, vol. I, p. 371. On connaît le proverbe : « *Inglese italianato, diavolo incarnato*. »

Dans le *Voyage en Allemagne* de Vettori, qu'a traduit récemment Louis Passy (*François Vettori, sa Vie et ses Œuvres*, 1914), un



Pour les Italiens, l'accoutumance atténuait le scandale de ces excès, joint que la morale n'avait pas tout à fait le même canon en Italie qu'ailleurs. On ne se choquait pas trop de voir les plus hauts dignitaires de l'Église de même que ses plus humbles représentants, prendre part activement aux divertissements du carnaval, se travestir, se mêler à de folles réjouissances, se permettre des manquements à la morale d'une espèce plus grave.

Les Italiens savaient trop bien faire la part entre la qualité d'une institution et l'indignité de quelques-uns de ses représentants pour que, même s'ils avaient jugé plus sévèrement ces fautes, leur foi en eût été sérieusement ébranlée. Elle ne fut pas plus assurée au temps où des souverains pontifes d'une haute piété dirigeaient un clergé qu'ils animaient de leur zèle et qui se modelait sur leur austerité, que lorsque le trône de saint Pierre était la proie d'aventurières qui accordaient ou reprenaient la tiare à des enfants<sup>1</sup>, quand Innocent VIII ou Alexandre VI déshonoraient le Vatican ou bien quand Léon X lui donnait les allures quelque peu désordonnées d'une cour princière.

Ce n'est pas à dire que le désir de voir imposer

allemand, aide du secrétaire du cardinal Guillaume Briçonnet (mort en 1514), dit à Vettori : « Je suis resté à Rome plusieurs années, j'ai observé la vie qu'y mènent les prélats et les personnes de qualité et il en est résulté que j'ai craint, si j'y restais davantage, non seulement de perdre la foi du Christ, mais de devenir épicurien et de tenir l'âme pour mortelle... » Toutefois la suite montre qu'il était malveillant. Vol. II, p. 63.

1. Theodora et Marozia au x<sup>e</sup> siècle.

au clergé une existence plus conforme à ses devoirs ne fût très général et des plus vifs, mais on tenait surtout à mettre un terme à ses exactions dont on souffrait en Italie plus qu'ailleurs.

Les querelles religieuses venaient en second lieu.

On ne s'en désintéressait pas, certes ; de tout temps, les Italiens s'étaient plu à diriger leur esprit vers ce genre de spéculations dont la grandeur et ce qu'elles ont de mystérieux les attiraient<sup>1</sup>.

Le xv<sup>e</sup> siècle s'en était un peu détaché mais à l'époque de la Renaissance, on s'y passionnait plus que jamais comme de toutes les controverses.

Lorsque l'agitation réformiste commença, une fureur prit à chacun de discuter sur les questions qu'elle soulevait ; on en disputa aussi bien dans les boutiques que dans les salons, dans les cercles littéraires que dans les monastères. Il fallut tirer sept éditions du *Trattato del Amore di Jesu Christo*. Plus de quarante mille exemplaires du *Beneficio della Morte di Cristo* furent vendus, en peu de temps, assure-t-on. Les éditions de la Bible se succédèrent nombreuses depuis celle de Venise et celle de Rome de 1471. Cette passion pour la polémique religieuse eut pour résultat que les bou-

1. « Il y a beaucoup de cordonniers et de fourreurs, dit Giordano de Rivalto en 1301, qui n'entendent rien à leur état et qui ne s'en piquent pas moins de disserter sur l'Écriture... Que dire du même travers chez les femmes ? » Cité par DEJON, *La Foi religieuse en Italie*, Paris, 1906, p. 333. Cf. *Sermoni* di FRANCO SACCETTI.

tiques des libraires italiens étaient pleines de livres sur la foi dont beaucoup sentaient l'hérésie. Le catalogue d'un libraire de Naples, Cappello, en est la preuve<sup>1</sup>.

Pietro Nelli, qui écrivait dans la première moitié du xvi<sup>e</sup> siècle, raille ce penchant dans ses satires<sup>2</sup> :

Pas seulement en Allemagne où est vieux  
Ce fardeau, où le moine Luther  
A mis au monde cette puce à l'oreille,  
Mais aussi en Italie, il n'est personne  
Qui ne songe à se charger de ce poids,  
Nul docteur qui ne veuille expliquer  
Quelle opinion le conduit, le stimule;  
Le batelier, le forgeron, l'apprenti menuisier  
Vous aident à porter votre faix.  
Les faquins, la servante, l'esclave  
Font l'anatomie du libre arbitre<sup>3</sup>  
Et disputent de la prédestination.  
Celui-ci le veut boîteux, cet autre qu'il soit  
Un char conduit par des bœufs  
Qui s'épuisent à le tirer  
En haut et le tirent en bas.  
Ainsi la théologie devient matière  
A conversation dans les cuisines.

1. BONCI, *Annali...*, vol I, p. XLIII. On pourrait donner aussi comme preuve de l'extrême importance qu'avaient à cette époque les questions religieuses, l'affluence aux prédications que l'on constate partout; tant de moines passent pour avoir eu du succès aussi bien à Venise qu'à Naples, à Rome qu'à Milan, qu'il faut bien admettre que le public y mettait du sien et s'enthousiasmait parce qu'on lui parlait de choses qui le passionnaient.

2. Il publia ses Satires sous le nom de Andrea da Bergamo avec le titre *Satire alla Carlona* (sans gêne), à Venise, en 1546. L'édition citée est celle de Londres, 1786, p. 60.

3. Il parut vers ce temps un ouvrage portant le titre de *Anatomie de la Messe* (voir p. 169) et plusieurs traités sur le Libre Arbitre.

Les prêcheurs ont rendu la foi bien malade  
Car, au lieu d'être des biens suprêmes  
La trompette et d'apprendre aux hommes le chemin  
Ils ne s'occupent que de « bocaciser » [de l'éternité,  
Et veulent paraître familiers avec Quintilien et Cicéron.

Le point essentiel pour les Italiens était néanmoins l'abolition plus ou moins complète des exigences financières du clergé. Tous leurs efforts tendaient vers ce but. Or Luther et Calvin se proposaient également de supprimer le mal dans son principe en anéantissant la croyance à l'efficacité des bonnes œuvres, mais Luther trouva infiniment plus de partisans en Italie que Calvin. Il n'en pouvait être autrement.

Les rapports étaient plus fréquents entre l'Italie du nord et l'Allemagne qu'entre la France et la vallée du Pô; Venise par son commerce, Padoue, Pavie, Bologne par leurs universités, entretenaient d'actives relations avec les centres allemands et ce fut, en effet, en Vénétie et dans le Milanais que s'insinua d'abord le « venin protestant ». Le luthérianisme avait déjà fait de sensibles progrès quand apparurent les premiers messagers de la doctrine calvinienne. En outre, les conceptions de Luther convenaient beaucoup mieux aux idées italiennes que celles de Calvin. Luther se proposait dans les commencements d'amender l'Église romaine, d'en retrancher les abus, tandis que Calvin en entreprit tout de suite avec vigueur la destruction, catastrophe que les Italiens voulaient, bien au contraire, écarter à tout prix. Il s'élevait aussi contre des



cérémonies auxquelles on tenait essentiellement en Italie par tradition et par goût. Enfin, il y avait la question de la prédestination et celle du libre arbitre, dont l'importance fut capitale en Italie.

« Nous appelons prédestination, dit Calvin au livre III de l'*Institution chrétienne*, le conseil éternel de Dieu par lequel il a déterminé ce qu'il voulait faire d'un chaque homme, car il ne les crée pas tous en pareille condition, mais préordonne les uns à vie éternelle, les autres à éternelle damnation. » Dans les *Articuli de Praedestinatione*, il insiste sur cette répartition divine des hommes, antérieure à toute création : « De ce même décret résulte la différence entre les élus et les réprouvés parce que Dieu a adopté les uns pour le salut, et qu'il a destiné les autres à une perdition éternelle. »

Ainsi le décret de réprobation est aussi irrévocable que le décret d'élection, car Dieu ne saurait revenir sur une de ses décisions prises dans sa pleine sagesse. « Dieu ne peut prendre et retirer sa grâce, dit Calvin, rendre le chrétien alternativement l'objet de son choix et de sa réprobation. » Les élus ne sauraient démeriter la faveur dont ils ont été l'objet, leur foi n'y contribue en rien; ils « perçoient par la foi la grâce de l'adoption, cependant l'élection ne résulte pas de la foi ». En 1552, dans son traité intitulé : *De la prédestination éternelle de Dieu par laquelle les uns sont élus à salut, les autres laissés en leur condamnation...*, il répète : « D'entre les hommes, Dieu choisit à salut

ceux que bon lui semble et rejette les autres sans que nous sachions pourquoi sinon qu'il en a la raison cachée en son conseil éternel. »

Calvin ne reculait pas devant les dernières conséquences de sa doctrine; il acceptait qu'elle était la négation du libre arbitre. *La Confession des Écoliers* contient ce passage : « Je déteste ceux qui nous attribuent quelque franc arbitre pour nous préparer à être en la grâce de Dieu ou coopérer comme de nous-mêmes à la vertu qui nous est donnée par le Saint-Esprit... et tiens pour une présomption détestable que les hommes s'attribuent aucun mérite pour y mettre une seule goutte de la fiance de leur salut. » Admettre le libre arbitre était aux yeux de Calvin se ranger parmi les papistes, et un Hollandais, Albert Pigghe, archidiacre de l'église d'Utrecht, s'étant élevé contre la thèse de Calvin dans une Apologie<sup>1</sup> qu'il publia à Paris en 1543, Calvin y répliqua sur-le-champ<sup>2</sup> avec sa fougue habituelle, par une *Réponse aux calomnies d'Albert Pighius contenant la défense de la saine et sainte doctrine contre le franc arbitre des papistes, par laquelle est montré que la volonté de l'homme est naturellement servie et captive de péché et aussi est traité par quel moyen elle vient à être affranchie et mise en liberté.* « C'est par la seule grâce de Dieu, y lit-on, que les hommes

1. Martin Bucer y est mis en cause mais, de fait, c'étaient les idées de Calvin que Pigghe attaquait.

2. Le texte latin est de la même année 1543, la traduction française de 1560. Cf. *De Aeterna Dei Praedestinatione*, Genève, 1552.

sont affranchis de la servitude du péché et sans elle ils ne font du tout aucun bien, ne quant à la pensée, ne quant au vouloir et affection, ne quant à l'effet. » Et encore : « La foi, et pour le commencement et pour l'accomplissement, est don de Dieu... tant il y a que c'est lui qui fait que les hommes fassent les choses qu'il a commandées et non pas eux font qu'il fasse ce qu'il a promis. Autrement il s'ensuivrait que l'accomplissement des paroles de Dieu dépendrait des hommes et non pas de Dieu<sup>1</sup>. »

Calvin admettait que l'homme « veut quant il veut », mais avec cette restriction que c'est « Dieu qui fait que nous voulons ce qui est bon ».

L'objection que l'on ne pouvait manquer de faire à cette négation de toute décision volontaire chez l'homme, à savoir que Dieu ne saurait punir le mal qu'il aurait lui-même ordonné, Calvin la pose très nettement dans l'*Institution chrétienne* : « Pourquoi Dieu imputerait-il à vice aux hommes les choses desquelles il leur a imposé nécessité par sa prédestination? » Seulement il n'y répond pas autrement que saint Paul dans la célèbre comparaison du vase d'argile : « O hommes, qui êtes-vous

1. P. 187. Plus loin, il dit encore : « Toutes les grâces de Dieu nous sont conférées gratuitement et non pas données en récompense de notre reconnaissance comme si nous les avions de nous-mêmes méritées en bien usant des grâces précédentes. Or saint Augustin le confirme..., il a démontré bien clairement que la grâce ne nous est pas baillée de Dieu selon nos mérites, mais nous est donnée selon sa volonté..., car ceux qu'il a prédestinés, il les a aussi appelés. »

pour contester avec Dieu... »<sup>1</sup> et se borne à invectiver contre ceux qui veulent « soumettre les œuvres de Dieu à cette condition que, lorsque nous n'en pouvons entendre raison, nous les osions vitupérer ».

Dans l'*Institution*, il prend de même à parti « ceux qui osent gazouiller hardiment de ce haut mystère », ceux qui prétendent « intenter procès à Dieu, tancer et geigonner contre lui<sup>2</sup> ». « Quand on demande pourquoi est-ce que Dieu a fait ainsi? Il faut répondre : Parce qu'il l'a voulu. Si on passe outre en demandant : Pourquoi l'a-t-il voulu? C'est demander une chose plus grande et plus haute que la volonté de Dieu, ce qui ne se peut trouver<sup>3</sup>. »

Cependant, il tente de lever l'obstacle quand, dans sa *Réponse*, il écrit : « Nous ne nions pas que l'homme n'ait été créé ayant son franc arbitre, vu qu'il était doué et de saine intelligence en son entendement, et de droiture en sa volonté<sup>4</sup>. Vrai est que nous affirmons que maintenant notre franc arbitre est tenu captif sous la servitude du péché, mais d'où vient cela sinon d'autant qu'Adam,

1. « O hommes, qui êtes-vous pour contester avec Dieu? Un vase d'argile dit-il à celui qui l'a fait : Pourquoi m'avez-vous fait ainsi? Le potier n'a-t-il pas la liberté de faire de la même masse d'argile un vase destiné à des usages honorables et un autre destiné à des usages viles et honteux? Qui peut se plaindre de Dieu... » *Épître aux Romains*, ix, 11.

2. *Institution*, 111, 22, 1.

3. *Institution*, 111, 23, 2, 5. Ochino use des mêmes arguments dans son sermon intitulé : *Pourquoi?* Voir plus loin, appendice.

4. C'est aussi ce que pensait Savonarole. Voir plus loin, p. 214.



lorsqu'il avait son franc arbitre, en a abusé? »

Que l'on songe que l'Italie a toujours été le pays où l'action personnelle s'est le plus librement, le plus fièrement et le plus activement exercée, que l'énergie individuelle, allât-elle au crime, y était prisée et récompensée plus que partout ailleurs, qu'il devait paraître inadmissible de renoncer au franc arbitre et l'on comprendra qu'une pareille doctrine ait rencontré une vive résistance.

Tout autre se présentait aux Italiens la doctrine luthérienne. Pratiquement elle laissait quelque place à l'action personnelle. Luther n'admettait pas l'inamissibilité de la grâce; l'homme d'après lui avait une part dans son salut; il pouvait y travailler dans une certaine mesure ou le démentir. « Au lieu que Luther, dit Bossuet, voulait simplement que le fidèle se tint assuré, d'une certitude infaillible, qu'il était justifié, Calvin voulut qu'il tint pour certaine, avec sa justification, sa prédestination éternelle, de sorte qu'un parfait calviniste ne peut non plus douter de son salut qu'un parfait luthérien de sa justification. »

Ce n'est pas que Luther acceptât, du moins en principe et au début, pas plus que Calvin, le libre arbitre<sup>1</sup>; tous les réformateurs étaient à peu près d'accord sur ce point; il composa, en 1525, son traité *De servo arbitrio* pour réfuter le livre *De libero arbitrio* dans lequel Érasme soutenait la thèse contraire. La liberté humaine lui semblait

1. « La doctrine de Luther qui est aussi la nôtre », dit Calvin dans la *Réponse aux Calomnies*, Genève, 1559, p. 65.

attentatoire à la puissance divine. « L'homme est incapable de se sauver lui-même, dit-il, le salut vient du Christ et c'est un don de Dieu. Si nous croyons que Jésus-Christ nous sauve par son sacrifice, n'est-ce point anéantir son œuvre de grâce que d'en revendiquer une part quelconque pour nous? »

Si Dieu a donné des commandements à l'homme, avait dit Érasme, c'est apparemment parce que celui-ci pouvait les accomplir. A quoi Luther répond que, par ces commandements mêmes, Dieu veut le convaincre de son impuissance. « La volonté de l'homme, dit-il, est une bête de somme que mènent tour à tour le diable et Dieu. Qui-conque n'est pas saisi par la main puissante de Dieu demeure dans le péché et la perdition. De qui dépend cet affranchissement ou cette servitude? De la volonté seule de Dieu. »

Toutefois, Luther ne soutint pas ce système avec la même intransigeance que Calvin; il ne s'y attacha pas exclusivement et y trouva ou y laissa pénétrer des atténuations. Une distinction est établie entre la volonté secrète de Dieu et sa volonté révélée et patente. La première a disposé d'avance et irrévocablement du sort de tous les humains, a décidé quels devaient être ceux qui seraient sauvés et ceux qui seraient irrémissiblement condamnés aux souffrances éternelles. La seconde peut donner à croire que Dieu a ordonné le contraire de ce que sa volonté cachée a décidé; on ne saurait donc préjuger de l'une par l'autre et l'on doit

agir en conséquence et fréquenter les sacrements car, par ces moyens, Dieu atteste sa volonté de sauver le pécheur.

Ce fut sur ce point de sa doctrine que Luther insista le plus dans la suite; il recommanda aux méditations des fidèles l'efficacité des sacrements et de la parole. La prédestination, en ce qu'elle avait d'absolu, demeura dans l'ombre<sup>1</sup>. Dans le XVIII<sup>e</sup> article de la Confession d'Augsbourg, il est dit : « Qu'il faut reconnaître le libre arbitre dans tous les hommes qui ont l'usage de la raison non pour les choses de Dieu que l'on ne peut commencer ou du moins achever sans lui, mais seulement pour les œuvres de la vie présente et pour les devoirs de la vie civile ». Les disciples de Luther allèrent plus loin. Mélanchton, qui avait d'abord adopté les mêmes idées que Luther en ce qui concernait le libre arbitre et la grâce, en abandonna peu à peu la rigueur; soit que les Pères grecs, défenseurs de la liberté, l'eussent persuadé, soit qu'il reculât à anéantir la responsabilité humaine et à charger Dieu de tout le mal commis dans l'univers, il finit en 1546 par accepter la définition du libre arbitre donné par Érasme : *Facultas se applicandi ad gratiam*. Ces atténuations devaient nécessairement contribuer à faire admettre les doctrines luthériennes de préférence à celles de Calvin. C'est pour toutes ces raisons, que le luthérianisme l'emporta. Les protestants furent

1. *Commentaire sur la Genèse*, 1536.

longtemps qualifiés de luthériens en Italie quelles que fussent leurs opinions.

La liste des ouvrages prohibés à Lucques en 1545 ne contient guère que des livres allemands, anglais, hollandais ou italiens<sup>1</sup>. A Venise, dans la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, il y eut 803 procès faits à des luthériens et seulement 5 à des calvinistes.

La seule ville où le calvinisme pénétra fut Ferrare en raison de la présence de Renée de France; un petit groupe de calvinistes français se groupa autour d'elle, mais il n'essaima pas<sup>2</sup>. Plus tard, vers la fin du siècle, l'influence calviniste se fit sentir en Savoie et en Piémont<sup>3</sup>.

Le terme huguenot ne fut employé que tardivement; il apparaît en 1563 pour la première fois dans les correspondances des nonces et des inquisiteurs.

Servet eut quelques partisans. Son traité de *De Trinitatis erroribus* est de 1531, le *Dialoghi de Trinitate* de l'année suivante et, dès 1538, Mélanchton considérait que ses doctrines n'avaient fait que trop de progrès en Italie<sup>4</sup>; subtiles, inaccessibles au commun, elles devaient au contraire séduire de façon toute particulière les membres des académies si nombreuses dans le nord de l'Italie. C'est

1. *Sommario della Storia di Lucca*, dans *Archivio Stor. Italiano*, 1847, *Documenti* et REUSCH, *Indices librorum prohibitorum*, Tübingen, 1886. Voir chapitre Index.

2. Voir chapitre relatif à Renée de France.

3. Voir chapitre relatif à la Savoie.

4. Voir chapitre relatif à Venise.



à Vicence que les idées de Servet rencontrèrent le plus d'adeptes. Le socinianisme en est sorti, mais il fit des progrès surtout hors d'Italie.

En fait, les protestants italiens prirent dans le protestantisme les opinions qui convenaient le mieux à leurs aspirations et négligèrent les autres.

Il est assez facile de connaître ces opinions.

A propos d'une querelle survenue à Asti entre un moine augustin et un frère mineur, en 1532, le pape fit établir un résumé des principales assertions hérétiques et des réponses qu'il convenait d'y faire :

— Si la prédestination éternelle n'existait pas aucun homme ne pourrait bien agir.

Réponse : Les Écritures nous apprennent que certains réprouvés ont été reçus en grâce et ont pu bien agir; les hommes peuvent bien agir sans avoir été prédestinés.

— La divine prédestination est cause de toutes les bonnes œuvres.

Réponse : La divine prédestination, pour les mêmes raisons que plus haut, n'est pas cause des bonnes œuvres.

— Ceux qui disent qu'il ne faut pas parler au peuple de la prédestination ignorent la vertu de Dieu et sont ennemis de s'agrace.

Réponse : Cette proposition est fausse, car elle est en contradiction avec un passage de Paul (non cité). Les difficultés qui se trouvent dans la foi catholique ne doivent pas être livrées aux discussions du peuple; il est clair que la question de la prédesti-

nation est parmi les plus difficiles; elle n'est pas propre à la prédication populaire.

— Nous ne pouvons sans la grâce de Dieu faire quoi que ce soit de bien par notre libre arbitre, mais seulement pécher.

Réponse : L'auteur de cette proposition, qui doit être repoussée, est Grégoire de Rimini<sup>1</sup>; il se met en contradiction avec l'opinion commune, car sans la grâce nous pouvons accomplir quelque bien moral, mais non quelque bien méritant la vie éternelle.

— Le dogme d'Aristote que l'homme est maître de ses œuvres, est faux.

Réponse : Cette proposition sent l'hérésie, car être maître de ses actes et posséder le libre arbitre sont une même chose.

— Tout ce que font les hommes sans la grâce ou la foi ou la charité est péché, car sans la foi il est impossible de plaire à Dieu.

Réponse : La parole de Pierre est contraire à cette opinion. Même explication qu'au paragraphe 4.

— Les hommes justes vivent dans le péché.

Réponse : Cet article est faux, car les hommes justes peuvent être pendant quelque temps sans pécher, ainsi que l'a affirmé le Christ en parlant de ses disciples.

— Les enfants mourant sans autre souillure que le péché originel sont condamnés aux flammes éternelles.

1. Moine augustin, général de son ordre en 1357, mort en 1358. Voir TIRABOSCHI, vol. V, p. 144; BAYLE, vol. XII, p. 531.

Réponse : Cet article ne doit pas être prêché, car il est contraire à l'opinion commune de l'Eglise, bien que son auteur soit Grégoire de Rimini, auteur non réprouvé. Le passage de saint Augustin qui semble confirmer cette opinion est expliqué par les docteurs ; il convient donc de s'abstenir.

— Le précepte relatif à l'amour de Dieu ne peut être suivi, conformément à la loi, que par celui qui est parvenu au plus haut degré de la charité.

Réponse : Les ordres de la loi sont donnés pour être exécutés « sur la route de la perfection », car Dieu, a dit saint Jérôme, n'a rien ordonné d'impossible.

— Les hommes les plus saints pèchent parce qu'ils manquent de charité.

Réponse : Les justes en charité méritent la vie éternelle ; s'ils pèchent dans leur amour de Dieu, ils méritent la damnation<sup>1</sup>.

En 1545, Gian Pietro Ferretti, suffragant de Brescia, puis évêque de Lavallo, énumérait ainsi les erreurs des hérétiques<sup>2</sup> :

Parler contre les décisions de l'Eglise, les canons, les résolutions des conciles.

Posséder des livres défendus.

Penser que la foi seule peut justifier et procurer le salut sans les œuvres.

Nier la confession.

1. FONTANA, *Documenti*, p. 132.

2. TACCHI-VENTURI, *Storia della compagnia di Gesù in Italia*, Rome, 1910, p. 517.

Nier l'efficacité des indulgences.

Nier la présence réelle.

Nier l'utilité de la messe.

Nier le libre arbitre.

Nier le purgatoire.

Protester contre le culte des saints et soutenir que ce culte porte atteinte à la souveraineté divine.

Prétendre que le culte des images est une idolâtrie.

Manger de la viande en tout temps.

Ne pas jeûner.

S'élever contre les vœux monastiques.

Affirmer qu'on ne peut vivre qu'en péché mortel.

Affirmer que le Christ étant mort pour expier les péchés de tous les hommes, il est superflu que chaque homme expie en son particulier.

Affirmer que le pape n'est pas le chef de l'Eglise.

« Ils disent, écrivait-on à Loyola le 15 mai 1548, que point n'est besoin de jeûnes et d'oraisons ni de tant se fatiguer, car le Christ a répandu son sang pour nous tous<sup>1</sup>. »

Un moine milanais, Sereno de Pontremoli, confessait devant l'Inquisition en 1550, qu'il avait professé que :

Le corps de Jésus n'est pas dans l'hostie puisque l'Ecriture dit qu'il siège à la droite du Père, que son esprit seul et non son corps se trouve dans l'hostie ;

1. TACCHI-VENTURI, p. 343.



Que celui qui adore l'hostie d'un culte de latricie commet une idolâtrie ;

Que Jésus n'a pas imposé d'observer les Quatre-Temps et le vendredi, mais la sobriété en tout temps, que les bonnes œuvres étaient un don de Dieu et un mérite ;

Que les vœux monastiques étaient sans valeur ;

Que les apôtres ne célébraient pas la messe ;

Que les Écritures ne disaient nulle part qu'il fallait adorer les saints ;

Que la foi seule suffisait au salut et que, lorsqu'on a la foi, on fait nécessairement le bien, que le manque de foi était la seule cause de damnation ;

Que la confession auriculaire était une invention des papes et que jamais Dieu ne l'avait ordonnée, et il ajoutait que ses pensées lui étaient venues en lisant les saintes Écritures ainsi que la Tragédie (du *Libre Arbitre*) et celle intitulée *Capofinto*<sup>1</sup>.

En 1564, un hérétique napolitain, Giovanni Micro, fut convaincu d'avoir déclaré que les jeûnes étaient inutiles, qu'on peut manger de la chair le vendredi, le samedi et autres jours défendus, qu'on ne doit ni vénérer ni invoquer les saints, exception faite pour la Vierge, ni faire des oraisons, ni adorer les reliques, ni croire au purgatoire ; il avait également soutenu que « les œuvres ne sont pas méritoires et ne sont pas nécessaires au salut » et que la justification est due uniquement au sang du Christ.

1. FUMI, *L'Inquisizione Romana*, dans *Archiv. Stor. Lombardo*, an. XXVII, Milan, 1910, p. 195.

Marco de Bergame, dont la sentence fut lue le 16 septembre 1565 dans l'église della Minerva, lieu habituel de ces cérémonies, avait publiquement professé que ce n'était pas pécher que de s'abstenir d'aller à la messe, de jeûner, de révéler les images ; il s'était élevé contre les pèlerinages et le culte de la Croix, avait nié le purgatoire et affirmé que les œuvres ne servaient à rien puisque le Christ s'était dévoué pour tous les hommes, que le pape était sans autorité, que l'on ne devait pas se confesser...<sup>1</sup>.

Dans un de ses traités, Pietro Cittadella de Padoue<sup>2</sup> nie le purgatoire et s'élève contre la confession auriculaire, les prières pour les défunts, l'invocation des saints, les indulgences, les compositions<sup>3</sup>, la primauté du pape.

D'une manière générale, parmi les chefs d'accusation qui figurent le plus souvent dans les réquisitoires du Saint-Office, on relève les propositions suivantes :

La foi est le seul moyen d'obtenir la justification

1. Voir Pontificat de Pie IV.

2. Voici quelques vers du Pœan de Cittadella qui montrent combien il penchait vers les idées protestantes :

Beatus qui credit Evangelio.  
Sine Christo cœci sumus.  
Fides bonos fructus parit.  
In mundo nullus te sine mundus homo est.  
Cum bonus Deus non adest  
Nulla sunt bona.

Cittadella est aussi l'auteur d'un poème intitulé *De Redemptore*.

3. Voir Pontificat de Paul IV.

et le salut, le purgatoire n'existe pas, il n'y a que deux sacrements, le baptême et la cène, la confession est sans utilité, l'intervention des saints n'a point d'efficacité, le prêtre ne peut absoudre, il peut simplement déclarer absous, l'adoration des images est criminelle, les trois essences divines sont réunies dans l'hostie.

Ainsi les croyances contre lesquelles les dissidents italiens se révoltaient de plus étaient précisément celles dont l'Eglise tirait le plus d'avantages directs.

La question de la présence réelle qui passionna l'Allemagne et la France semble avoir beaucoup moins occupé les protestants italiens.

Les doctrines protestantes gagnèrent toutes les classes de la société. « Celui-là n'était pas estimé homme de mérite qui n'avait pas quelque teinture d'hérésie », rapporte un moine que cite Caracciolo<sup>1</sup>. C'est bien à tort que Quinet a dit dans les *Révolutions d'Italie*, que « la Réforme ne fut en Italie qu'une fantaisie de lettrés, de poètes et de gentilshommes ». Au contraire, les plus humbles artisans y prirent une part souvent active et énergique, allant jusqu'au martyre. Paul III se plaignait « que des gens ignorants et s'occupant d'arts mécaniques » osassent disputer à Mantoue sur des questions de foi. Dans certains procès d'inquisition comparaissent à la fois des libraires, des ferrons, des hommes de loi, des gentils-

1. CARACCILO ANTONIO, *De Vita Pauli IV*, Cologne, 1612.

hommes. A Modène, au dire de l'évêque, non seulement les personnes éclairées, mais les ouvriers, les gens de petite condition, discutaient publiquement et jusque dans les églises « sur la Loi du Christ, les Écritures saintes, les Pères de l'Eglise ». Les médecins furent parmi les plus ardents zéloteurs des doctrines protestantes. Paul IV disait d'eux qu'ils guérissaient les corps mais perdaient les âmes. Nombre de moines et de prélats se passionnèrent pour la Réforme; deux cardinaux et plusieurs évêques furent arrêtés et subirent des détentions plus ou moins longues à cause de leur sympathie pour la cause protestante et combien devinrent suspects! Au temps de Pie V, un inquisiteur fut envoyé aux galères comme hérétique ainsi que le doyen des chapelains du pape; au temps de Grégoire XIII, l'Inquisition fit arrêter un notaire de l'Inquisition; au temps de Clément VIII, un secrétaire du cardinal Mattei fut condamné du chef d'hérésie. Les femmes s'associèrent au mouvement: des grandes dames comme Giulia Gonzaga, comtesse de Fondi, Caterina Cibo, duchesse de Camerino, nièce de Léon X et Vittoria Colonna; des érudites comme Olimpia Morata; des femmes du peuple comme celles de Faenza. Seuls les habitants des campagnes restèrent en dehors de l'entraînement général; c'est le propre des *pagani* de demeurer longtemps attachés à leurs vieilles croyances.

Toutefois, dans la région de Mantoue, l'hérésie envahit même les campagnes; dans les plus petits



villages se rencontraient des gens qui niaient l'eucharistie, la confession, l'autorité pontificale, qui n'allaient pas à la messe; les dénonciations dont ils furent l'objet en sont la preuve<sup>1</sup>.

1. L. FUMI, p. 358. Voir aussi l'affaire Lupetino et les procès d'inquisition dont il sera parlé plus loin.

## II

## CAUSES QUI FAVORISÈRENT LE DÉVELOPPEMENT DE LA RÉFORME

ÉTAT GÉNÉRAL DU PAYS. — PEU D'AUTORITÉ  
ET DIVISION DU CLERGÉ.

La Réforme put se développer avec rapidité et évoluer librement grâce à un concours de circonstances singulièrement favorables.

Tout d'abord l'extrême division politique et morale du pays, les rivalités et les jalousies locales, empêchèrent longtemps toute répression concertée. Ainsi Lucques se gardait de sévir contre les prédicateurs protestants pour ne pas paraître subir la loi de Rome et pour faire pièce à Florence; il en était de même à Sienne et à la Mirandole; le duc de Ferrare, soucieux de ménager le roi de France presque autant que de ne pas indisposer le pape son suzerain, fermait volontiers les yeux sur les menées des calvinistes qui venaient chercher refuge auprès de sa femme, Renée

de France<sup>1</sup>; la République de Venise, afin de ne pas s'aliéner l'Allemagne et parce qu'elle était extrêmement jalouse de son indépendance, ne se prêta guère aux mesures de contrainte envers les luthériens; les ducs de Savoie, en raison de leurs rapports avec Genève, Lyon et le Languedoc, se refusaient à exercer les rigueurs que voulaient leur imposer les nonces et l'Inquisition.

D'une façon générale, l'action de l'Église, puis celle du Saint-Office furent constamment entravées par la grande crainte qu'avaient les principautés italiennes de laisser s'établir une juridiction étrangère sur leur territoire, joint qu'il n'en était pas une qui ne vît avec quelque satisfaction la cour de Rome diminuée et aux prises avec de nouvelles difficultés.

Un hérétique, chassé d'une ville du Nord, vivait en paix à Rome; un autre, condamné à Naples, était appelé par un évêque à professer dans les écoles de son diocèse. Il suffisait souvent de franchir une frontière voisine pour être à l'abri de la justice ecclésiastique.

Le clergé, mal recruté, ne jouissait pas de l'autorité qu'il acquit par la suite; il était désuni, sans influence et peu respecté. Ne résidant point dans leurs diocèses, les évêques n'y exerçaient aucune action; l'administration et la direction spirituelle se trouvaient aux mains des chapitres ou des vicaires; on pourrait citer des évêques qui,

1. Elle était fille de Louis XII et belle-sœur de François I<sup>er</sup> qui avait épousé sa sœur Claude.

ne pouvant se résoudre à quitter Rome, ne parurent dans leur ville épiscopale qu'une fois ou deux et pour peu de temps. Ainsi Cervini raconte qu'il ne vint jamais dans son diocèse de Nicastro et que, dans celui de Reggio, il ne coucha qu'une fois.

A Caserte, qui était ville épiscopale, il s'écoula quarante ans sans qu'on y vît d'évêque; aussi les choses de l'Église étaient-elles en fort mauvais état<sup>1</sup>.

Sous le pontificat de Paul III, plus de quatre-vingts évêques vivaient à Rome sur deux cent soixante-dix qu'il y avait en Italie. Vers la fin du siècle, le nonce à Venise ne pouvait obtenir d'un évêque qu'il s'occupât personnellement de son diocèse.

Il y avait hostilité entre le clergé et l'Inquisition; le pape Pie V, alors qu'il était inquisiteur à Côme, eut un conflit des plus violents avec le chapitre de la cathédrale; il faillit y perdre son avenir et même la vie. Les démêlés de saint Borromée avec le clergé de son diocèse sont caractéristiques<sup>2</sup>.

Le patriarche de Venise ne pouvait s'accorder ni avec son propre clergé, ni avec le sénat et le doge, ni avec le nonce; il s'éloigna en 1535 et mourut à Vicence en 1554 sans être rentré dans son diocèse.

1. Lettre du cardinal Cervini (1554); BUSCHBELL, *Reformation and Inquisition in Italien...* Paderborn, 1910, p. 7. Le cardinal Della Rovere, plus tard Jules II, fut simultanément évêque ou archevêque de Carpentras, Coutances, Mende, Bologne, Verdun, Bologne, Lausanne, Oatane, Ostie et de la Sabine (1475-1503).

2. Voir le chapitre qui lui est consacré.



Il y avait conflit aussi entre le cardinalat et l'épiscopat, entre l'épiscopat et les ordres réguliers. Sous le pontificat de Léon X, les évêques voulurent profiter du concile du Latran pour réduire leurs adversaires. « Une tempête formidable s'est abattue sur nous, écrivait alors le général des augustins, Egidio Canisio; l'assaut des évêques contre nous et tous les ordres mendiants fait rage depuis tantôt trois ans et, pendant tout ce laps de temps, nous n'avons pas eu un jour de repos ni une seule suspension d'armes. Tous les jours nous sommes assignés, nous devons répondre<sup>1</sup>. » Les moines protestaient contre la bulle « *Mare Magnum* » de Sixte IV<sup>2</sup> qui les soumettait à l'épiscopat; pour montrer combien cette sujétion était injuste, ils exposèrent sans ménagements les vices du clergé séculier et surtout du haut clergé; en outre ils soutenaient qu'eux seuls prêchaient et faisaient connaître le nom du Christ. Pico prit parti pour eux; il fit une peinture effrayante des mœurs des membres du clergé; il ne demandait pas, disait-il, qu'ils fussent savants, mais simplement qu'ils connus-sent les obligations de leur ministère; peu lui importait, ajoutait-il, qu'ils fissent pénitence, pourvu qu'on ne les vît pas mener une vie de sybarites, couvrir leurs servantes de bijoux, revêtir leurs chevaux de harnachements superbes et faire de leurs demeures de somptueux palais. Le clergé

1. PASTOR, *Histoire des papes*, trad., vol. VIII, p. 245.

2. *Amplissimæ gratiæ... quæ propterea Mare Magnum nuncupatur*, 31 août 1471. La suivante porte le même titre.

répondit en énumérant les faits d'immoralité reprochés aux moines qui n'étaient que trop nombreux et avérés<sup>1</sup>. On se querella longtemps. Les moines défendirent désespérément leurs privilèges, franchises de taxes, droit sur les indulgences, indépendance spirituelle, et les évêques, l'intégrité de leur autorité<sup>2</sup>.

Le concile de Trente dut plus tard reprendre la question. Cette animosité contribua sans nul doute à l'ardeur avec laquelle certains moines luttèrent de concert avec le parti protestant contre le haut clergé.

Les grands ordres des capucins, des jésuites, des théatins, des somasques, dont le concours devait être si précieux au Saint-Siège, n'entrèrent en scène qu'au milieu du siècle.

Le Saint-Office n'acquiesça que vers le même temps l'organisation qui le rendit formidable.

Ainsi tout ce qui fit par la suite la force et assura le triomphe du Saint-Siège lui manquait au début de la crise. En outre, loin de pouvoir s'appuyer sur une foi profonde et docile, la papauté devait compter avec un mouvement littéraire et philosophique qui n'était rien moins que favorable à l'esprit du catholicisme tel qu'on l'entendait à Rome.

1. IMBART DE LA TOUR, *Les Origines de la Réforme*, Paris, 1905-1909, vol. II, p. 281. GUGLIA, *Studien zur Geschichte... Latran Konzils*, Vienne, 1906. PASTOR, vol. X, p. 281.

2. Voir Pontificat de Léon X.

## L'HUMANISME.

L'humanisme contribua pour une bonne part à la diminution de la foi, non pas tant de façon directe que par les idées et les doctrines qu'il fit prévaloir et l'état d'esprit qu'il engendra. Et son action fut d'autant plus forte que, depuis les papes humanistes de la seconde moitié du x<sup>v</sup>e siècle, il était devenu tout-puissant à Rome.

On avait beaucoup de pente dans les milieux humanistes à évoquer, même dans les exercices pieux, les souvenirs païens. C'était d'ailleurs un retour aux origines. Les mosaïques de Ravenne montrent Jésus sous les traits d'Apollon. Il entra donc beaucoup de mythologie dans le langage chrétien, si ce n'est dans les rites. Dieu devint Jupiter, et reçut l'épithète de *altitonans*; la Vierge fut Diane; le Saint-Esprit, un zéphir céleste; le paradis, les Champs Élysées; le consistoire, le collège des augures; les prêtres prirent le nom de flamines; les anges se transformèrent en génies; les saints, en héros ou en demi-dieux. Le pape Clément VII qualifie le sacré collège du nom de sénat. La description de l'enfer de Paolo Cortese, qui était protonotaire apostolique, rappelle à s'y méprendre celle de l'Érèbe; il y place le Styx, le Tartare et le Cocyte. Dans le *Jugement dernier* de la Sixtine figure Charon et sa barque. Le paradis se trouve transformé en un empyrée dans lequel étaient admis les grands hommes de l'antiquité

païenne auxquels Dante, deux siècles auparavant, n'osait accorder que les honneurs d'un séjour exquis sans doute mais tout voisin de l'Enfer. Pulci fait recevoir au paradis Cosme l'ainé par Cicéron, Fabius, Curius et Fabricius. Les élus n'étaient plus seulement les humbles et les pieux comme jadis mais, d'après les idées antiques, ceux-là aussi qui avaient soutenu de grandes luttes et accompli de grands travaux. L'admiration des Italiens pour l'énergie personnelle, l'activité audacieuse et indépendante, reprenait le dessus<sup>1</sup>.

Le poème de Sannazar sur l'enfantement de la Vierge commence par ces vers ;

Que l'enfantement de la Vierge et la progéniture  
Envoyé du haut des cieux [d'un illustre parent  
Pour effacer l'antique souillure des mortels  
Et aplanir la route obstruée de l'Olympe  
Soit, célicoles, mon premier ouvrage.

Ailleurs, il qualifie la Vierge « d'espérance des dieux ». Érasme le raille sur son énumération des Néréides qui environnent le Christ à sa naissance, sur la Vierge consultant les livres sybillins, sur les nymphes, Protée et les nombreuses divinités païennes qu'il met en scène. Plus tard, le fils de Racine devait lui adresser le même reproche<sup>2</sup>.

Lorsqu'en 1526, la cité de Sienne subit l'attaque

1. PASTOR, *Histoire des Papes*, vol. V, p. 98 et suiv. J. BURCKHARDT, *La Civilisation en Italie*, Paris, 1900, vol. II, p. 266 et suiv. VOIGT, *Il Risorgimento dell' Antichità...*, trad. Florence, 1888-1897, 2<sup>e</sup> part., p. 115 et suiv. COMBA, *Storia della Riforma*, p. 425 et suiv.

2. Préface de la traduction de l'abbé Delatour, Paris, 1830.



des bannis, le chanoine Tizio prononça contre eux, dans la forme antique, une obsécration qu'il tira des *Saturnales* de Macrobe<sup>1</sup>. Seulement au lieu de « *Tellus mater teque Jupiter obtestor* », il dit : « *Tellus teque Christe obtestor* » ; après qu'il eut répété cette formule deux jours de suite, les assiégeants se retirèrent<sup>2</sup>.

Érasme fut révolté d'entendre l'humaniste Fedra, chargé de glorifier le Christ le Vendredi Saint, le comparer à Curtius, à Épaminondas, à Aristide et à Iphigénie ; mais les Romains prenaient un goût extrême à ces rapprochements<sup>3</sup>. En juillet 1522, on sacrifia suivant le rituel antique un taureau au Colisée pour mettre fin à une épidémie<sup>4</sup>.

Peu à peu les idées païennes pénétrèrent la religion ; on a pu dire que le christianisme devint un système de formules et de traditions idolâtres ; dans la VIII<sup>e</sup> églogue de Mantovano (Battista Spagnuoli) la Vierge est considérée comme la patronne particulière des biens ruraux.

Que si l'Église ne s'opposait pas à ces fantaisies, c'est que ses ministres n'y répugnaient pas, car ils n'en apercevaient nullement le danger. Les humanistes ne passèrent que bien plus tard, au

1. Livre III, 9.

2. DELLA VALLE, *Lettere Sanesi*, III, 18. On lisait au Capitole sur une citerne de création moderne l'inscription suivante que rapporte FORCELLA, *Iscr.*, vol. I, p. 32, n. 38.

*Nos vas condidimus, pluvia tu Jupiter, imple,  
Praesidibus tuæ Rupis adesse velis.*

3. Il raille finement ces manies dans son dialogue *Ciceronianus*.

4. SANUTO, *Diari*, vol. XXXIII, col. 402.

temps des papes rigoristes, pour des ennemis de la foi. Cependant il est bien évident que, devenus presque païens sous des noms payens, les personnages de l'Écriture et les choses de la foi ne pouvaient manquer d'être attaqués avec moins de scrupule et raillés avec plus d'audace que lorsqu'ils étaient revêtus de noms vénérables<sup>1</sup>.

C'est ainsi que Vergerio s'excuse d'avoir dit que des images de piété étaient des idoles, en alléguant qu'il n'y avait dans cette expression qu'une tournure littéraire.

L'humanisme porta en outre les Italiens à considérer avec un certain dédain la latinité, à la vérité médiocre, des écrits saints et leur crédit ne pouvait que s'en trouver diminué. Le cardinal Bembo engageait, raconte-t-on, Sadoletto à ne pas lire les épîtres de saint Paul, de crainte que leur style ne lui corrompît le goût<sup>2</sup>.

Ce qui est infiniment plus grave, on s'habitua à avoir recours en métaphysique comme en morale aux écrits des philosophes anciens de préférence aux auteurs sacrés. Érasme raconte qu'un savant prêtre italien, dissertant avec lui sur l'immortalité de l'âme, s'appuya uniquement sur l'autorité de Pline l'ancien<sup>3</sup>. Dans son oraison funèbre de

1. GREGOROVIVS, *Geschichte der Stadt Rone*, liv. XIV, chap. iv.

2. BAYLE, *Dict.*, éd. 1820, vol. III, p. 301. D'après Vittorio Strigelio (1524-1569), théologien protestant, *Commentario dei Salmi*, psaume IV, Bembo, étant allé voir Sadoletto et l'ayant trouvé occupé à lire l'épître de saint Paul aux Romains, lui aurait dit : « *Omitte has nugas, non decent gravem virum tales ineptiæ.* »

3. J. DE BURIGNY, *Vie d'Érasme*, Paris, 1757, vol. I, p. 147.

Francesco Sforza, Filelfo cite les Grecs, les Latins, même les Arabes et presque pas les Pères de l'Église. Pétrarque fonde ses espérances d'outre-tombe sur le *Songe de Scipion* et sur le *Phédon* de Platon, sur le témoignage de Caton et sur celui de Pythagore, et il se borne à ajouter : « Pourquoi n'accepterais-je pas comme catholique une conviction que me donnent les païens<sup>1</sup>?. Marcile Ficin, s'efforçant de consoler une femme d'un deuil, lui tient un langage uniquement emprunté aux doctrines de Platon. Bien plus, du haut de la chaire, il recommandait aux fidèles la lecture de ses œuvres<sup>2</sup>.

Les souvenirs païens l'emportaient sur les convictions chrétiennes sans les effacer cependant.

Le dernier entretien que Pietro Paolo Boscoli eut avec Luca della Robbia après qu'il eut tenté d'assassiner Julien de Médicis en mars 1513, en est une preuve<sup>3</sup>.

Il avoue ignorer les éléments de la religion, se rappeler à peine le *Pater* et l'*Ave* et avoir accompli son régicide presque uniquement sous l'inspiration des exemples anciens, il n'en regrettait pas moins avec amertume de n'avoir plus assez de temps pour faire sa paix avec le Ciel, se désolait « qu'ayant mangé trop de choses salées, il ne

1. *Epist. de Rebus fam.*, liv. IV, ép. III, au roi de Sicile.

2. FRANCK, *Dictionnaire des Sciences philosophiques*, Paris, 1885, p. 538.

3. SANUTO, *Diari*, vol. XVI, col. 26. La confession est dans VARCHI, *Storia Fiorentina*, vol. III, p. 283-295. Cf. G. CAPPONI, *Storia della Repubblica di Firenze*, Florence, 1875, vol. II, p. 312.

pourrait unir son esprit à Dieu » et il suppliait ceux qui l'assistaient « de lui débarrasser l'esprit de Brutus » parce qu'il voulait mourir en chrétien.

Quand Lorenzino assassina, en 1536, son cousin Alessandro, il invoqua, comme Boscoli, les maximes et l'exemple des anciens.

On pourrait citer assurément des humanistes très attachés à la foi catholique tels que Pétrarque, le camuldule Ambrogio Traversari, Giannozzo Mannetti, Vittorino de Feltre, Bembo<sup>1</sup> et les papes Nicolas V et Pie II.

Néanmoins, la plupart d'entre eux furent non pas sans doute des adversaires de l'Église, mais de bien tièdes serviteurs. Dans les lettres où Pogge raconte à ses amis italiens le supplice de Jérôme de Prague qu'il compare à Mucius Scævola et à Caton, il ne montre aucune réprobation à l'égard de son attitude envers l'Église. Cette indifférence se rencontre fréquemment.

Quelques réformateurs célèbres, tels que Flaminio et Spinola, furent des humanistes convaincus.

L'Académie romaine, qui fut un foyer d'humanisme, se montra hostile à la papauté sinon au catholicisme; son fondateur Pomponius Lætus était

1. Malgré son grand goût pour l'antiquité classique et un effort continu pour faire revivre le passé, Bembo avait cependant une foi qui ne paraît pas avoir été entamée par ce penchant. B. MORSOLIN, *L'Ortodossia di P. Bembo*, Venise, 1885. Morsolin est un ecclésiastique. Cf. A. FERRAJOLI dans *Archiv. della Soc. Rom. di Storia Patria*, vol. XXXVII (1914), p. 307 et suiv.; p. 453 et suiv.



un admirateur passionné de l'antiquité qu'il aurait voulu à tout prix ressusciter. Les cérémonies dont ses disciples et lui donnèrent le spectacle avaient-elles pour objet simplement d'évoquer le passé ou bien de tourner en dérision le culte catholique ainsi qu'on l'a prétendu, cela reste en doute<sup>1</sup>. Mais ce qui ne saurait être contesté, c'est que Lætus fut un adversaire acharné du Saint-Siège contre lequel il conspira; ses partisans partagèrent son sentiment<sup>2</sup>.

La durée de l'Académie fut courte, il est vrai, mais l'esprit dont elle était animée lui survécut.

D'une façon générale les humanistes furent favorables, dans les commencements, au mouvement réformiste; il y avait sans doute au fond de cette sympathie un souvenir de l'animosité qui avait si longtemps dominé dans l'attitude des humanistes envers la papauté et qui ne s'atténua que lorsque des papes humanistes montèrent sur le trône de saint Pierre. Plus tard, il en alla tout autrement. L'humanisme devint l'adversaire du protestantisme, car ses tendances allaient directement contre

1. La profession de foi que Lætus fait dans son commentaire de la *Thébaïde* de Stace à propos du passage : ch. IV, v. 512 : « Je sais le nom du souverain du triple monde qu'il est défendu de prononcer, mais je le tais... », marque une religiosité qui ne semble pas affectée; toutefois, il est bon de noter que ce commentaire fût rédigé après le procès de 1468. Voir ZABUGHIN, *Pomponio Leto*, Rome, 1909-1912, vol. I, p. 214. Il ne faut pas oublier que dans le même temps, le pape Paul II donnait des fêtes toutes païennes, telles que le triomphe d'Auguste. F. ROCQUAIN, *La Cour de Rome et l'Esprit de la Réforme*, vol. III, p. 398.

2. PASTOR, vol. IV, p. 38.

les idées, les goûts, les préférences des admirateurs de l'antiquité païenne. Ce fut surtout après que la réforme fut devenue doctrinaire.

## LE MOUVEMENT PHILOSOPHIQUE.

On prisait trop en Italie la vie active, l'énergie, les réalisations pratiques, pour y estimer à sa juste valeur la pure méditation. La destinée étonnamment agitée, incertaine, sujette à toutes les extrémités du sort qui était le lot de chacun, éloignait de la spéculation sereine et désintéressée. Aussi la littérature italienne fut-elle longtemps une littérature d'action et de passion. On y voulait trouver des récits, des exemples, des conseils, un divertissement; les historiens, les conteurs, les moralistes abondent tandis qu'on ne compte que peu d'auteurs qui se soient attachés à l'étude des idées abstraites. Les poèmes sont presque tous épiques; pendant des siècles, il n'y eut pas de poètes élégiaques.

Les grands rêveurs du moyen âge ne se contentaient pas d'élever très haut leur pensée, ils prétendaient tirer de leurs spéculations une méthode pour rénover le monde et des préceptes de conduite. Leur recueillement leur eût paru stérile s'il n'avait profité à autrui.

Il ne serait donc pas étonnant qu'il y ait eu peu de philosophes en Italie; il s'en est rencontré pourtant un certain nombre à la fin du xv<sup>e</sup> siècle et pendant le xvi<sup>e</sup>, non pas éminents à coup sûr,

mais subtiles, habiles à éclaircir les obscurités des anciennes philosophies, à faire de l'éclectisme, à présenter clairement les idées des autres. La profondeur et l'originalité leur manqua le plus souvent. L'esprit italien de la Renaissance avait bien d'autres qualités.

On s'attendrait d'autant moins à voir se développer un mouvement philosophique en Italie à cette époque qu'il n'était pas avantageux et qu'il était même parfois fort dangereux d'être philosophe. Les Mécènes, sans l'assistance desquels l'existence des écrivains et des érudits était ardue, leur préféraient des protégés plus brillants ou dont ils avaient plus à craindre. Dans les cours lettrées de Modène, de Mantoue et de Ferrare, à Naples comme à Milan, on aimait la belle littérature et les beaux esprits, les aimables discussions, les élégants dialogues, les superbes épopées, et point du tout les âpres controverses philosophiques. Les femmes y gouvernaient l'esprit, y réglaient la mode, et elles sont rarement enclines à la philosophie. Les pires aventures, les catastrophes étaient souvent le lot des philosophes. Pomponazzi faillit être massacré, Nifo courut de grands risques, Giordano fut brûlé vif et Campanella longtemps enfermé et cruellement torturé.

Les philosophes ne trouvaient à mener une vie encore précaire que dans les universités, à Padoue, qui fut un grand centre philosophique, à Bologne, à Pise ou bien encore à Florence.

La cour florentine diffère, en effet, des autres

cours princières. Les Médicis sont les seuls bourgeois qui aient réussi de façon durable. Il est surprenant que dans ce pays où les marchands, la classe moyenne, le peuple jouissaient de tant d'avantages et où la noblesse était tenue à l'écart, au point qu'à Florence un noble devait, pour exercer ses droits politiques, s'inscrire dans un métier, où la féodalité ne put s'établir, on ne voit presque aucune famille bourgeoise se hausser au pouvoir. Partout les gouvernants sont d'origine noble et ancienne ou issus de condottieri.

Les Médicis gardèrent longtemps l'empreinte et l'orgueil de leur origine; ils ne prirent de titre qu'assez tard. Sans taxer les autres cours de frivolité, on peut assurer cependant qu'on était à la cour de Florence plus réfléchi, plus appliqué, plus porté à favoriser les études sérieuses. Seuls les Médicis contribuèrent à fonder une académie. Celle de Rome s'établit en dépit du Saint-Siège et dura peu faute de ressources; celle de Ferrare fut très éphémère; le duc d'Este qui l'avait créée pour complaire à Théodore de Gaza, ne pourvut pas longtemps à son entretien. Aussi est-ce à Florence que se forma la plus importante des écoles philosophiques italiennes du xv<sup>e</sup> siècle.

Le grec Georges Gémistos Pléthon<sup>1</sup> y avait été

1. Les deux surnoms de Gémistos et Pléthon lui furent donnés parce qu'il était plein (de science). Georges de Trébizonde l'avait précédé, il professa à Vicence et à Venise; c'était un rhéteur plus qu'un philosophe et il ne fit pas école. Il mourut à Rome vers 1485. Il avait composé, entre autres traités, une comparaison entre Aristote et Platon où celui-ci est fortement maltraité.



accueilli des mieux quand il y arriva de sa retraite déjà légendaire de Mistra (Sparte), à l'occasion du Concile de 1438. La philosophie qu'il apportait était confuse ; elle se ressentait du milieu où elle avait été conçue et des influences diverses qui agissaient en Orient sur les esprits.

On n'a jamais su démêler exactement s'il pensait faire renaître le paganisme comme le tenta peut-être un peu plus tard Pomponius Lætus, fonder une religion nouvelle dans laquelle il aurait mêlé aux grâces des doctrines platoniciennes la profondeur des spéculations orientales, ou simplement enseigner aux Italiens la philosophie qu'on professait dans les écoles de l'empire d'Orient. Quoi qu'il en soit, ses doctrines parurent une merveille de clarté et de logique et transportèrent d'admiration les lettrés et les érudits florentins.

Tout de suite on y chercha ce qu'il fallait penser du libre arbitre ; ce devait être là, l'un des thèmes favoris des discussions philosophiques en Italie, car leur pente d'esprit portait les Italiens à chercher la solution de ce problème. Or, dans son traité sur le Destin, *De Fato*, Pléthon conteste non seulement le libre arbitre de l'homme, mais aussi celui de Dieu. Il portait ainsi une atteinte grave aux dogmes catholiques et préparait les voies à la Réforme.

Côme l'Ancien, ne voulant pas laisser perdre les leçons du maître, fit instruire de ses préceptes le jeune Marcel Ficin dont l'aptitude aux sciences

philosophiques s'était révélé de bonne heure et quand il eut trente ans, en 1463, il le plaça à la tête de l'Académie florentine qui devint sous son influence purement platonicienne. Pierre de Médicis lui continua ses subsides<sup>1</sup>. Ficin adopta, comme Pléthon, les idées platoniciennes auxquelles il mêla des doctrines, des pensées prises dans les systèmes les plus divers sans jamais faire œuvre personnelle. A la différence de Pléthon, Ficin ne soutint pas de thèse réprouvée par l'Eglise ; au contraire, à l'âge de quarante ans, le 18 décembre 1474, il se fit ordonner prêtre ; l'année suivante, ses convictions religieuses se manifestèrent hautement à la suite d'une grave maladie<sup>2</sup>. Mais il n'admettait pas que l'on pût être véritablement pieux sans le secours de la philosophie. La « discipline platonicienne » lui paraissait la plus sûre et presque l'unique méthode pour devenir un bon chrétien en même temps qu'un bon citoyen. Dans son traité *De Religione Christiana*, dont la première édition datée porte le millésime de 1484, il établit que la philosophie et la religion sont sœurs ; or, comme d'après lui la philosophie n'est autre chose que « l'amour et l'étude de la vérité ainsi que de la sagesse et que Dieu seul est vérité et sagesse », il en tire comme conclusion que la

1. Il appela et fit professer à Florence également Jean Argirpulo qui avait traduit quelques-unes des œuvres d'Aristote, mais ne se fit pas l'apôtre de la philosophie péripatéticienne.

2. G. BALBINO, *L'Idea religiosa di M. Ficino*, Cerignola, 1904. LEOPOLDO GALEOTTI, *Saggio intorno alla vita di M. Ficino*. Article dans *Archiv. Stor. Italiano*, Nuova Ser., vol. IX, 1859, p. 48.

philosophie est l'étude de Dieu et il en fait une sorte de religion. Cette idée se retrouve dans sa correspondance; en envoyant ses ouvrages à Filippo Controni de Lucques, il lui dit : « Je veux que vous connaissiez que mon amour est religieux et que ma religion est pleine d'amour. Sans doute la nature a voulu qu'il n'y eût point d'amour honnête qui ne fût religieux ni de vraie religion sans amour<sup>1</sup>. » Par cet ingénieux artifice, Ficin trouvait ainsi moyen de soumettre la foi à l'examen et d'en contester certains points. S'il n'avait pas adopté toutes les idées de Pléthon, Marcel Ficin tenait de lui le culte de Platon; il réunissait dans sa villa de Carezzi des gens de lettres, des prêtres, des médecins, des savants pour discuter avec eux, en termes choisis et suivant les formes platoniciennes; parfois un banquet rassemblait le maître et les disciples. Ficin était d'ailleurs d'autant plus porté à imiter Platon qu'on assurait autour de lui qu'il lui ressemblait physiquement<sup>2</sup>.

Les doctrines de Platon ne pouvaient manquer de faire fortune, à cause de leur élégance et de leur subtilité, parmi ceux qui se piquaient de

1. *Lettere del gran Marsilio Ficino tradotte... per FELICE FIGLIUCCI*, tom. I. Venise, 1546, p. 19, 32, 41, 60, 67, 102... Chez Marcel Ficin comme chez Pic de la Mirandole, la contemplation divine devient souvent de la spéculation philosophique. L'œuvre de Ficin est immense; il publia quantité d'études, de traductions, des commentaires de Platon, de Plotin, de Porphyre, de Jamblique, et même des traités sur l'hygiène, l'astrologie et la volupté.

2. ARNALDO DELLA TORRE, *Storia della Accademia di Firenze*, Florence, 1902.

penser; les délicats, les littérateurs, les familiers des cours se passionnèrent de philosophie platonicienne. Bembo, Sannazar, Castiglione en emploient souvent le langage, en paraphrasent les idées; l'Arétin parle, au début de son adaptation de la Genèse, « des idées dont la nature tire l'exemple des choses ». Il y eut des résistances. Tandis que des philosophes très écoutés tels que Bernardino Telesio, créateur de l'école dite Cosenza à Naples (1508-1588) et Francesco Patrizzi (1527-1597) attaquaient violemment Aristote, d'autres s'appliquaient à maintenir son prestige. L'Église tint longtemps et fermement pour lui et lutta contre le platonisme tant qu'elle ne fut pas débordée, car le culte de Platon lui semblait suspect comme venant d'Orient, de la Grèce orthodoxe et elle estimait dangereuses les conséquences que les philosophes tiraient de ses doctrines. Ce qui marque en Italie plus nettement qu'ailleurs la transition entre la scholastique du moyen âge et la philosophie moderne, c'est l'émancipation de l'autorité despotique d'Aristote et une tendance de plus en plus marquée vers les idées platoniciennes et néo-platoniciennes<sup>1</sup>.

Pic de la Mirandole s'efforça de concilier les deux systèmes, bien qu'il fût platonicien au fond.

1. Cf. G. VOIGT, vol. II, p. 115. RENAUDET, *Préréforme et Humanisme*, Paris, 1916, p. 139 et suiv. J. ROGER CHARBONNEL, *La Pensée italienne au XVI<sup>e</sup> siècle et le Courant Libertain*, Paris, 1919. JOHN OWEN, *The Skeptics of the Italian Renaissance*, Londres, 1908.



Les disciples d'Aristote, étaient, au reste, tout aussi dangereux pour l'Église que ceux de Platon et comme eux, préparaient les esprits à accueillir les idées nouvelles, tout au moins à discuter les idées anciennes. Les universités de Padoue et de Bologne, entre autres, où la doctrine péripatéticienne demeura longtemps en honneur, proclamaient l'égalité entre la religion et la philosophie; les conceptions des maîtres qui y professaient étaient en opposition complète avec les dogmes canoniques; théistes et panthéistes niaient l'existence d'une divinité telle que l'Église catholique la définissait.

Les péripatéticiens se partageaient en deux écoles : les uns n'entendaient Aristote qu'à travers les commentaires d'Averroès; les autres ne le comprenaient que par l'enseignement d'Alexandre d'Aphrodisie.

Depuis longtemps Averroès faisait autorité en Italie; ses ouvrages y étaient lus avidement<sup>1</sup>. Or les doctrines averroïstes étaient en contradiction absolue avec les dogmes chrétiens; elles ne niaient pas à proprement parler l'immortalité de l'âme, mais considéraient toutes les âmes comme formant

1. Dès 1473 furent publiés ses *Commentarii in Libros Aristotelis* ainsi que les *In Aristotelis Parva Naturalia*; en 1474, les *Commentarii in libros Quattuor Aristotelis de Meteoris*; en 1484, le *Commentarium in Cantica*. Jacob de Mantoue fit paraître à Venise en 1550-1552 une édition des œuvres d'Averroès, sept volumes in-folio. Il avait publié en 1521 le *Commentaire d'Averroès sur le traité de l'âme d'Aristote* et en 1539, un ouvrage intitulé *Averrois Paraphrasis super libros de Republica Platonis* (dédié à Paul III).

une seule âme, un être universel se manifestant de façon distincte chez les divers individus sans être individualisé. L'âme est, aux yeux des averroïstes, tout entière dans l'intelligence; or il n'y a qu'une seule intelligence, par conséquent il n'y a qu'une âme non seulement immortelle, mais éternelle. D'autre part Averroès ou tout au moins ses disciples mettaient en doute à un certain point de vue le mérite de la vertu. « Parmi les fictions dangereuses, disaient-ils, il faut compter celles qui tendent à ne faire envisager la vertu que comme un moyen d'arriver au bonheur. La vertu n'est rien si l'on s'abstient de la volupté uniquement dans l'espoir d'en être dédommagé avec usure. » C'était rendre l'exercice de la vertu bien difficile et préparer les esprits aux affirmations de Calvin et de Luther touchant les bonnes œuvres.

D'altérations en altérations, la philosophie d'Averroès aboutit, comme le dit Renan<sup>1</sup>, à la négation du surnaturel, des miracles, des anges, des démons, de la puissance divine. C'est la thèse que soutint dans la première moitié du xvi<sup>e</sup> siècle à Padoue, à Naples et même à Rome, mais là avec circonspection, le médecin littérateur Agostino Nifo (1473-1538 ou 1545).

Ceux qui suivaient l'interprétation d'Alexandre d'Aphrodisie, les Alexandristes, arrivaient à des conclusions bien différentes mais tout aussi con-

1. E. RENAN, *Averroès et l'Averroïsme*, Paris, 1861. ALFRED WEBER, *Histoire de la philosophie*, Paris, 1914.

traies à la foi. Le fondateur de l'école de Bologne, Pietro<sup>1</sup> Pomponazzi (1462-1526), qui fut l'esprit le plus philosophique de son temps bien qu'il manque absolument d'originalité, envisagea lui aussi la philosophie au point de vue, si l'on ose dire, utilitaire. Les trois questions qui l'occupent sont celles de l'immortalité, des « enchantements », c'est-à-dire des rapports du monde spirituel avec le monde matériel et du libre arbitre.

Il s'attache de préférence à la destinée de l'homme, à son rôle et sa philosophie est presque une morale. Le monopsychisme des Averroïstes lui semble inadmissible, mais il se déclare incapable de prouver que l'âme existe; jamais, à son sens, aucun philosophe n'est parvenu à en démontrer la réalité par un raisonnement rigoureux; le seul motif d'y croire est que l'Église l'ordonne<sup>2</sup>. S'il admet l'immortalité, ce n'est pas d'ailleurs sans restrictions; à bien pénétrer sa pensée, l'âme selon lui est mortelle et l'on peut croire que si parfois, il semble lui accorder l'immortalité, c'est pure déférence envers l'Église. Il soutient que l'âme et le corps sont inséparables et que « l'une dépend de l'autre ». Dans son éloge de la Trinité, il démontre, en s'appuyant sur saint Thomas, l'erreur des pythagoriciens en ce qui concerne la

1. Ou Peretto, à cause de sa petitesse.

2. Le traité où Pomponazzi expose ses idées fut condamné par l'Église à Venise; il en appela à Rome où, grâce à l'intervention de Bembo, il fut décidé que le procès n'aurait pas de suite.

Ermolao Barbaro se rattache à l'école de Pomponazzi. Il professait à Padoue et à Venise.

métempsychose et en déduit que la croyance en la résurrection est également inadmissible. Elle lui paraissait, au surplus, « une insulte à la dignité humaine ». L'espoir d'une récompense, écrit-il, et la crainte d'un châtement sont les signes d'un esprit servile et une offense à la vertu. — Et encore : « Que l'âme soit mortelle ou immortelle et quoi qu'il puisse arriver après la mort, il faut mépriser celle-ci et persévérer dans le chemin du bien. » Au fond, Pomponazzi considère que la religion fait œuvre utile en donnant à croire aux âmes simples qu'elles seront punies ou récompensées selon leurs mérites, mais il lui répugne de voir les âmes élevées partager cette erreur. Il abandonne à la religion la direction de la vie pratique, réservant à la philosophie la connaissance des problèmes de la métaphysique. C'est pourquoi la religion lui semble indispensable à chacun, tandis que la philosophie n'est utile qu'au petit nombre. Il va même jusqu'à contester la valeur absolue des dogmes. « Les lois religieuses, dit-il, comme tout ce qui existe sur la terre, sont sujettes au changement et à la destruction. Souvent les effets de la foi ne semblent pas différer de ceux de l'imagination. » La religion ne doit pas entreprendre sur la science naturelle et il faut en récuser le témoignage quand elle affirme la vérité des miracles. « Il serait absurde de mépriser le visible et le naturel, écrit-il, pour recourir à un invisible dont la réalité ne nous est garantie par aucune démonstration sérieuse. »

Sur la question du libre arbitre, Pomponazzi se



prononce dans un sens contraire au dogme chrétien ; il déclare que, en tant que philosophe, il lui paraît que la liberté n'est pas plus démontrable que l'existence de l'âme et, s'il l'admet comme chrétien, c'est que, dit-il, Platon range parmi les impies ceux qui n'acceptent pas ce que les dieux enseignent, même si la vraisemblance semble y contredire<sup>1</sup>. Les partisans de Luther qui, avec d'autres arguments, apportaient en Italie la négation de la liberté, allaient donc trouver le terrain tout préparé !

Alessandro Achillini, qui était averroïste, et le cardinal Gasparo Contarini prirent Pomponazzi à partie. Contarini rédigea trois traités sur l'immortalité de l'âme, le libre arbitre et la prédestination. Nifo à son tour l'attaqua ainsi que le moine Augustin Ambrogio Fiandino (évêque en 1517) qui traita Pomponazzi de « vieillard délirant, d'homme maudit, de fléau et d'opprobre de sa patrie<sup>2</sup> ». Pomponazzi répondit par des pamphlets<sup>3</sup>. Sperone, qui était fort écouté, le soutint. Ainsi la dispute faisait bruit, sortait de l'école et le public s'en mêla avec passion et incompréhension.

Les querelles dogmatiques l'auraient laissé indifférent, mais il importait à chacun de savoir

1. Aussi ses ennemis disaient-ils qu'il fallait l'exalter comme chrétien et le brûler comme philosophe.

2. TIRABOSCHI, vol. VII, p. 254. A. FRANCK, *Philosophes et Moralistes*, Paris, 1893.

3. *Apologia adversus Contarenum*, Bologne, 1517. — *Defensorium sive Responsiones ad ea quæ Nifus adversus ipsum scripsit*, Bologne, 1519.

s'il avait une âme et si elle était immortelle, s'il était libre d'agir à sa guise ou esclave et point responsable. Dans les universités, quand un professeur s'appêtait à traiter d'un autre sujet, ses élèves l'interrompaient en lui criant : « Parlez-nous de l'âme ». Le poète Pulci raille cette manie dans l'un de ses sonnets<sup>1</sup> :

Il en est qui mènent grand bruit de l'âme  
Et expliquent comment elle entre et comment elle sort  
Du corps de même qu'un noyau dans une pêche ;  
Ils citent et Aristote et Platon  
Et font une danse qui nous rompt le cerveau.  
L'âme dit l'un, est comme un pignon dans du pain blanc ;  
Non dit l'autre, c'est une escarbille dans du pain frais.

Les traités sur le libre arbitre et l'immortalité de l'âme se multiplièrent, habituant les esprits à aborder librement ces questions<sup>2</sup>.

Déjà, en 1468, lors du procès des académiciens romains, la discussion avait été très vive relativement à la nature de l'âme ; Filippo Callimaco (Buonaccorsi) avait attaqué violemment le dogme de l'immortalité. On s'enhardissait à d'extrêmes audaces.

Le savant botaniste Andrea Cesalpini, médecin de Clément VII, voyait dans l'univers un organisme vivant et dans l'âme un mode de la substance divine<sup>3</sup>. — La doctrine d'une âme commune et

1. GALEOTTI LEOP., *Saggio intorno alla vita... di Marsilio Ficino*, p. 49.

2. L'un des premiers est celui de Lorenzo Valla, publié en 1482. In-fol.

3. Du moins, ses adversaires l'en accusèrent mais, comme le dit Tiraboschi, il est aussi difficile de comprendre les réfutations que

indivise était celle qui jouissait de plus de vogue; c'est la doctrine que soutenaient ouvertement Cardano et Nicoletto Vernia de Chieti à l'exemple des Averroïstes. Le Saint-Siège l'avait réprouvée. Le 19 décembre 1513, Léon X publia une bulle « *Apostolici Regimine* » dans laquelle il déclarait hérétiques ceux qui considéraient l'âme comme mortelle et non individuelle car, dit-il, « non seulement l'âme existe par elle-même, mais elle a la forme du corps humain ainsi que l'a établi le concile de Vienne au temps de Clément V; elle est immortelle et se multiplie selon la multiplicité des corps qu'elle doit animer ». Réfutation étrange et qui montre à quel point les polémiques des cinquante dernières années avaient troublé et rendu confuses les idées sur ce point capital.

Les théologiens s'épuisaient de leur côté à réfuter les philosophes. Le cardinal Adriano di Corneto<sup>1</sup> composa un traité sur la vraie philosophie<sup>2</sup> pour prouver que l'Écriture sainte contient seule la véritable science et que la raison humaine est incapable de s'élever par ses propres forces à la connaissance des choses divines et de la métaphysique. L'argumentation se résume dans cette phrase : « Toute la science humaine est folie; en Dieu seul résident la sagesse et la vérité. »

le texte de Cesalpini. « C'est un labyrinthe de paroles, écrit-il, qui, ou bien ne s'entendent pas ou se comprennent comme on le veut » (vol. VII, p. 560). J. Bruno et Campanella reprirent cette thèse.

1. Castellensis.

2. *De vera philosophia ex quatuor doctoribus Eccles.*, Bologne, 1509.

Ceux qui auraient dû se réjouir du concours involontaire que leur apportaient les philosophes, les dénigraient. « Croyant être sages, s'écriait Savonarole, ils deviennent fous parce qu'ils ont abandonné la simplicité de l'Écriture et se sont tournés vers le paganisme. Ils ont falsifié la parole de Dieu et ils couvrent le papier de phrases sonores mais obscures, de discours achevés de style mais vides de sens. Ils prétendent cependant employer la philosophie pour défendre la vraie foi et pour mieux comprendre l'Écriture sainte qu'ils ne veulent jamais lire sérieusement... Oh! philosophes, combien d'érudition mais combien peu de sens! »

Cinquante ans plus tard, Mélanchton les accusait tout aussi injustement de détourner les bonnes volontés de la voie où il souhaitait de les voir s'engager. « Les théologiens d'Italie, écrivait-il le 31 mai 1545, sont imbus de théories platoniciennes; il sera difficile de les amener à abandonner cette science vaine dont ils se sont épris et de les conduire à la vérité et à la simplicité du raisonnement. » Cependant à cette époque, le grand mouvement littéraire de la Renaissance tirait à sa fin et l'étude des classiques commençait à être délaissée<sup>1</sup>.

1. A la fin du xv<sup>e</sup> siècle Galeotto Marzio de Narni avait soutenu dans son traité *De Incognitis vulgo*, qui est demeuré manuscrit, que celui qui vit selon les lumières de la raison et la loi naturelle, s'assure le salut éternel. Poursuivi par l'Inquisition, il fut condamné à être exposé publiquement et jeté dans une dure prison. Sixte IV lui accorda sa grâce. TIRABOSCHI, vol. VI, p. 351.



## LES ÉTUDES JUIVES.

Le développement des études juives eut aussi sa part dans la préparation du mouvement réformiste.

Les études juives avaient toujours été fort cultivées en Italie<sup>1</sup>; Poggio Bracciolini apprenait l'hébreu pour distraire ses loisirs pendant qu'il était à Constance à l'occasion du concile<sup>2</sup>; il dût même s'en justifier auprès de Leonardo Bruno qui trouvait que cette occupation était inutile et blâmable<sup>3</sup>; Gianozzo Manetti, qui joua un rôle poli-

1. D'une façon générale : *Monatsschrift für Geschichte des Judentums* (1898-1899). Article sur *Die Italienische Litteratur der Juden*, par MORITZ STEINSCHNEIDER. *Allgemeine Geschichte*, Zweite Hauptabteilung, achter Teil, *Renaissance und Humanismus in Italien*, par LUDWIG GEIGER, Berlin, 1882, Cf. du même auteur, *Die Juden in der deutschen Litteratur et Studium der hebraischen Sprache...*, Breslau, 1870. MORITZ STEINSCHNEIDER, *Robert von Anjou und die jüdische Litteratur* dans *Vierteljahrschrift für Kultur... der Renaissance*, Berlin, 1886, vol. II. A. DE GUBERNATIS, *Matériaux pour servir à l'histoire des Etudes Orientales en Italie*, Paris, 1876. Article de Soave dans le *Bullettino italiano degli Studi Orientali*, vol. I, 178 ss. HILD, *Les Juifs à Rome devant l'opinion et dans la littérature. Revue des études juives*, 1884, 1885. BURCHARDT, *La Civilisation...*, vol. II, p. 243 et Appendice, p. 369 et suiv.

2. « Je ne crois pas, écrivait-il à Nicolo Nicoli en 1416, que l'hébreu me soit jamais d'un grand secours pour me perfectionner en philosophie, mais l'acquisition de cette langue contribuera à mes progrès en littérature et je crois déjà en savoir assez pour démêler les principes suivis par saint Jérôme dans sa version de l'Écriture Sainte. » POGGI FLORENTINI, *Opera*, Bâle, 1538, p. 298. Cf. M. W. SCHEPHERD, *Vie de Pogge*, trad. Paris, 1819, p. 59.

3. Les seuls mattres qu'il y eût alors étaient les savants juifs; or ceux qui n'avaient pas abjuré étaient généralement instruits de leur langue et de leur littérature, mais ils ignoraient le latin et, en outre, il n'était pas sans danger aux yeux de l'Eglise de les fré-

tique à Florence et fut un de ces esprits brillants et universellement instruits comme l'Italie en produisit tant au xv<sup>e</sup> et au xvi<sup>e</sup> siècles, s'initia à l'hébreu pour réfuter les arguments de ceux qui discutaient la foi; il chercha dans les livres hébraïques des allusions à la naissance du Christ et des révélations relatives à ses doctrines et traduisit les psaumes.

Le but de presque tous ceux qui entreprenaient ainsi l'étude alors si ardue de l'hébreu était en effet, au commencement, de découvrir dans les écrits hébraïques des arguments pour appuyer la vérité de la doctrine chrétienne et attaquer, en connaissance de cause, le judaïsme. Pietro Rossi, de Sienne, se fit enseigner l'hébreu dans l'unique dessein, il l'a dit, de composer avec plus de compétence des commentaires sur la Bible et sur les Pères de l'Église, commentaires qui ne furent d'ailleurs jamais publiés. Le fameux camaldule Ambrogio Traversari ne s'initia à la langue juive qu'afin de mieux pénétrer le sens des livres saints. Un personnage énigmatique du nom de Palmieri, ayant voyagé longtemps en Orient, s'y familiarisa avec le grec, l'hébreu, le chaldéen et l'arabe et profita de sa science pour composer un traité sur l'Incarnation du Fils de Dieu. Mais bientôt on s'attacha, au contraire, à montrer, en remontant aux

quenter; ceux qui, au contraire, avaient abandonné la synagogue passaient, en revanche, pour posséder moins de science. Poggio disait de celui qui lui avait donné des leçons qu'il était « bête, lunaire et ignorant comme tous les juifs qui se sont fait baptiser ».

sources, que l'interprétation de l'Écriture sainte, admise jusqu'alors par l'Église, était en partie fautive.

Lorenzo Valla composa des *Annotationes in novum Testamentum* dans lesquelles il signale les lacunes et les inexactitudes du texte latin tenu par l'Église pour sacré. Valla travailla sur le texte grec qu'il soumit lui-même à une critique sévère, comparant les divers manuscrits et discutant les leçons. Le moine mineur Antonio di Bitonto l'attaqua en chaire, à ce propos, mais le roi Alphonse le protégea. Après lui, Niccolo Malerni ou Malerbi de Venise, moine camaldule, donna la première traduction italienne intégrale des Livres Saints qui, auparavant, avaient été traduits par fragments et généralement de façon assez erronée. Son ouvrage parut en deux gros in-folios en 1471; dans la suite il fut plusieurs fois réimprimé<sup>1</sup>.

Durant tout le xv<sup>e</sup> siècle, on se passionna pour l'hébreu. Les papes Nicolas V et Sixte IV firent copier des textes hébreux; les manuscrits se trouvent encore dans la bibliothèque vaticane. Nombre d'écrivains s'initient à la langue juive, tels que Marco Lipomanno, Jacobo de Reggio, Danielo Rinieri, Raimonde Mitriato de Rome, Paolo Albertini et bien d'autres<sup>2</sup>. Pic de la Mirandole ne se contenta pas d'étudier des textes bibliques et des écrits talmudiques, il voulut, et ce fut même son principal objet, pénétrer les mystères de la

1. TIRABOSCHI, vol. VI, p. 287.

2. TIRABOSCHI, vol. VI, p. 287 et 721.

Cabale qu'il étudia grâce aux écrits du philosophe Eliah del Medigo et où il s'imaginait trouver des lumières nouvelles et inconnues; il en tira, ou crut à tout le moins en tirer, des preuves de l'Incarnation, du péché originel et de la Trinité<sup>1</sup>. Son livre des *Neuf cents Propositions* fut néanmoins condamné par Innocent VIII; toutefois Alexandre VI le déclara orthodoxe.

Dès l'introduction de l'art typographique en Italie, on se mit à imprimer des ouvrages en hébreu; le texte du Psautier fut imprimé en 1477; la première Bible en hébreu sortit des presses d'un juif de Bologne en 1488<sup>2</sup>. Les imprimeurs de Padoue et de Reggio en Calabre firent paraître des livres hébreux vers la même époque<sup>3</sup>.

Ce fut surtout grâce à Reuchelin que la connaissance de l'hébreu se répandit dans la péninsule<sup>4</sup>; d'autre part, il est certain qu'il dut beaucoup aux

1. En 1494, Reuchelin publia également un traité sur la Cabale, *Capnion vel de verbo mirifico*, dédié à l'évêque de Worms, dans lequel il prétend révéler les mystères de la plus ancienne philosophie. Le mot Capnion est la forme grecque du nom de Reuchelin. En 1517, parut son traité *De Arte cabbalistica libri tres Leoni X dedicati*.

2. Cette Bible devint rapidement très rare. Reuchelin chargea son frère de lui en procurer une en 1491, il n'y put réussir. Conrad Pellikan considéra comme une singulière fortune d'en trouver une en 1500. Actuellement il n'en subsiste plus qu'une douzaine d'exemplaires. D'autres éditions parurent : Naples, 1491; Brescia, 1494; Venise, 1517; Pesaro, 1517; Venise, 1547.

3. Dans le *Songe de Polyphile* (1499) se rencontrent deux passages en hébreu, deux en arabe.

4. Reuchelin se servit aussi des travaux d'un des plus fameux grammairiens et lexicographes du moyen âge, David Kimchi, accessibles seulement à ceux auxquels la langue hébraïque était déjà familière.



hébraïsants italiens et particulièrement à Pic de la Mirandole.

Quand Reuchelin vint à Rome, en 1498-1500, il se lia avec un juif, médecin et philosophe, Obadja Sforino de Césène, qui lui fournit des livres et des manuscrits et lui donna des leçons qu'il payait *pro singulis horis singulos aureos*. A la cour de l'empereur Frédéric III, il connut un médecin juif, probablement italien, Jacob Loano, des enseignements duquel il profita également.

Il correspondait en hébreu avec un juif de Rome, Bonet de Lattes, de son vrai nom Jacob ben Emmanuel, qui était médecin du pape Alexandre VI en même temps que chef de la communauté juive. Reuchelin lui demanda son appui auprès du pape pour son livre, *Le Miroir des Juifs*, dans lequel il prenait la défense de la littérature juive contre les dominicains de Cologne. Ce fut au cours de sa grande lutte avec Pfefferkorn.

Il était de nouveau en Italie au moment où, en 1506, il publia son traité, *Rudimenta Hebraïca*. Conrad Pelikan l'avait devancé de deux ans en donnant en 1504 un Manuel sur la manière de lire et de comprendre l'hébreu et en expliquant dans une autobiographie la méthode dont il s'était servi pour s'y initier lui-même, mais ces traités n'eurent point du tout le même retentissement que ceux de Reuchelin.

Deux ans après la publication des *Rudimenta*, en 1508, Reuchelin imprimait un second traité qui en était le complément : *De accentibus et*

*orthographia*. Or Reuchelin prend comme texte d'exercice les passages les plus connus de la Bible, mais toutes les fois qu'il rencontre une discordance entre le texte original et la leçon des traducteurs sacrés, il se garde bien de conclure, car il ne prétendait pas faire œuvre d'exégèse; il se borne à remarquer que « le texte de l'Église dit ainsi, mais le texte hébraïque est très différent<sup>1</sup> ».

D'autres que lui s'efforçaient de répandre en Italie la connaissance de l'hébreu. Il en fut ainsi de Eliah ben Ascher ha Levi, appelé par les chrétiens Elias Levita; né à Neustad près Nuremberg en 1472, il passa la majeure partie de sa vie en Italie et son influence y fut grande. Dès 1504, il enseignait l'hébreu à Padoue où il rédigea à l'usage de ses élèves une exposition de la grammaire de Moïse Kimchi<sup>2</sup>, qui fut publiée en 1508 à Pesaro, sous le nom d'un de ses élèves, Benjamin ben Judas, qui lui avait volé son manuscrit<sup>3</sup>. Quand Padoue eut été pillé en 1509, Elias s'en fut à Rome où le cardinal Edigio de Viterbe l'accueillit; il demeura treize ans dans son palais et lui enseigna l'hébreu<sup>4</sup>; il publia, sous sa protection, une grammaire qui fit longtemps autorité (1517), un traité sur les mots irréguliers et un traité sur les accents, ouvrages dont se servirent ceux qui, dans la

1. Il eut entre autres élèves hébraïsants Johannus Eck, le champion ardent du catholicisme.

2. Frère de David.

3. Levita la publia sous son nom quarante ans plus tard.

4. Egidio eut également pour maître un juif tripolitaïn du nom de Michael ben Sabbatai Lemat.

suite, entreprirent de reviser les textes bibliques<sup>1</sup>.

L'impulsion était donnée; plusieurs universités ouvrirent des cours d'hébreu. En 1488, l'hébreu commença à être enseigné à Bologne<sup>2</sup>. A partir de 1518, Agaio Guidacerio, un Calabrais, le professa à Rome<sup>3</sup>.

Des leçons d'hébreu furent instituées à Vérone et à Venise. A Pise, vers 1523, un juif converti, Francesco Benedetti, commentait la Bible, d'abord à titre privé, ensuite aux frais de l'université. Puis un maronite du Liban, Gabriele Gracia, y enseigna l'hébreu et le chaldéen.

Matthaus, qui professa à Tubinge, à Bâle, à Wittenberg, à Louvain et en Italie entre 1510 et 1520, se proposa, comme tant d'autres, de rectifier les traductions de la Bible et surtout de la Vulgate et il n'hésite pas à affirmer que le texte en est souvent fautif, négligé et plein d'omissions : « Saint

1. Non seulement il venait des étrangers en Italie pour y apprendre l'hébreu, mais on y cherchait des professeurs pour les universités étrangères. Le Génois Agostino Giustisiani, évêque de Nebbio en Corse, fut appelé à Paris par le roi François I<sup>er</sup> pour y enseigner l'hébreu; après lui, le roi fit venir Paolo Paradisi, juif converti de Venise, qui fut, dit-on, le maître de Marguerite de Navarre. Il composa un petit dialogue *De modo legendi hebraice* (Paris, 1534). Pagnini professa à Lyon, il y publia *Institutiones Hebraicae* (1520), une traduction de la Bible et un *Thesaurus linguae sanctae* (1529). Il mourut en 1541. Francesco Stancori de Mantoue fut professeur à Cracovie, puis à Königsberg. Emanuele Tremellio de Ferrare fut professeur à Strasbourg, en Angleterre et à Metz. Il publia une traduction latine de la traduction syrienne du Nouveau Testament et une traduction personnelle du Vieux Testament.

2. L. SCARABELLI, *Delle Costituzioni... dell'antico studio bolognese*, Plaisance, 1876.

3. Plus tard, il se rendit à Paris. En 1550, le juif Gobbia enseigna l'hébreu à la Sapienza.

Jérôme n'était après tout qu'un homme, dit-il dans une lettre adressée à J. Amerbach et son œuvre ne peut être parfaite. » Saint Jérôme d'ailleurs n'avait-il pas écrit que la composition des Livres saints était une opération du Saint-Esprit, mais que leur traduction était œuvre humaine.

Chacun voulait maintenant puiser aux sources mêmes la connaissance des Écritures, car on se défiait des intermédiaires israélites. Luther allait jusqu'à dire que, dans l'état de leurs connaissances, les juifs étaient incapables de connaître la valeur des mots, *virtutem omnium vocabulorum*, de même que le sens des figures et des idiotismes. « Seuls, disait-il, les chrétiens ont l'intelligence du Christ sans laquelle il ne sert de rien de posséder la langue. » C'était donc aux chrétiens qu'il appartenait de chercher dans les textes originaux la vraie leçon des livres saints.

Ils n'y manquèrent pas. D'ailleurs deux grammaires juives parurent en Italie presque simultanément afin de leur faciliter la tâche; l'une, publiée en 1523 par Abramo Balmes, l'autre en 1525, due à Stancari de Mantoue qui embrassa plus tard la religion réformée<sup>1</sup>.

Gio. Battista Folengo, le fils du fameux Coccaie, entré dans l'ordre des Bénédictins en 1506, publia des commentaires sur les psaumes de David et sur les épîtres de saint Pierre, de saint Jacques

1. MACGRIE, *Histoire des progrès et de l'extinction de la Réforme en Italie*, trad., Paris, 1831, p. 62. TIRABOSCHI, vol. VII, p. 1261 n.



et de saint Jean dont l'orthodoxie ne laissait pas d'être contestable puisqu'ils furent inscrits plus tard à l'Index. Cependant Folengo ne fut pas inquiété, il mourut en 1557, visiteur de l'ordre des Dominicains.

Érasme avait donné en 1516, à Bâle, la première édition du texte grec du Nouveau Testament avec une version en latin et cet ouvrage, importé en Italie, y fut lu avidement. En 1528, Sante Pagnini, un Lucquois qui appartenait à l'ordre des frères prêcheurs, éditait à Lyon une traduction latine du vieux et du Nouveau Testament qu'il avait mis vingt-six ans à achever<sup>1</sup>.

Le cardinal Nicola Caietano de Sermoneta consacra onze ans à rédiger une traduction de la Bible en s'aidant du texte hébreu et du texte grec.

Toutes ces tentatives avaient ébranlé la confiance qu'on avait dans les textes et le Saint-Siège comprit la nécessité d'une révision.

Peu avant le sac de Rome (1527), Clément VII forma une commission composée de six savants juifs et de six chrétiens hébraïsants auxquels fut commis le soin de rédiger une nouvelle traduction de la Bible. Ce projet fut, au reste, abandonné tout aussitôt<sup>2</sup>.

L'introduction de la Réforme donna une nouvelle

1. TIRABOSCHI, vol. VII, p. 370. MACCIE, p. 52. COMBA, p. 524. Léon X se plaignait du grand nombre de livres hébreux, arabes et chaldéens traduits en latin et imprimés.

2. BERLINER, *Geschichte der Juden*, Francfort, 1893, vol. II, p. 104.

impulsion à ces études. Antonio Brucioli publia, en 1532, une traduction des Saintes Écritures « tirée de la vérité hébraïque et du fond grec », pour laquelle il s'était servi de la traduction inélegante mais exacte de Pagnini et des conseils « d'un rabbin nommé Elia<sup>1</sup> ». Le parti protestant accueillit avec joie cette traduction. « Les yeux de tant de captifs aveuglés vont être enfin dessillés » écrivaient les docteurs de Genève à l'évêque de Lucques. Brucioli envoya un exemplaire de son livre au roi François I<sup>er</sup>, mais le roi, ayant quelque soupçon que c'était là une œuvre hérétique, ne répondit même pas à l'envoi de ce présent, ce dont l'Arétin ne manqua pas de railler l'auteur dans une lettre adressée à Vittoria Colonna en 1538 (9 janvier)<sup>2</sup> : « Mon compère Brucioli, écrivait-il, a dédié son livre au roi qui est très chrétien et voilà cinq ans qu'il attend sa réponse; peut-être la traduction était-elle mauvaise ou la reliure insuffisante. Ma *Courtisane* avait mérité au contraire la grande chaîne<sup>3</sup>. »

En 1533, Brucioli fit également paraître une traduction annotée des Proverbes de Salomon et, en 1534, une traduction du livre de Job, puis encore une « pieuse exposition des dix comman-

1. TIRABOSCHI, vol. VII, p. 318. Il y eut une seconde édition en 1542-1546, six volumes in-folio. Elia est probablement cet Elias Levita dont il a été parlé ci-dessus.

2. *Carteggio di Vittoria Colonna*; publié par E. Ferrero et G. Muller, Turin, 1889, p. 151.

3. Voir ce que dit MAZZUCHELLI, *Vita di Pietro Aretino*, Milan, 1830, p. 118, sur ce présent du roi au pamphlétaire.

dements, du symbole apostolique et de l'oraison dominicale ». Isidoro Chiari, du Mont-Cassin, archevêque de Foligno, publia en 1542 le texte de la Vulgate d'après la version hébraïque et la version grecque; il avait secrètement utilisé les remarques et les corrections faites par des érudits protestants. Cependant il resta jusqu'à la fin de sa vie (18 mars 1556) en possession paisible de son siège épiscopal<sup>1</sup>.

Les recherches hébraïques se poursuivirent ainsi pendant toute la durée du siècle, ayant uniquement pour objet l'étude de la Bible. Isaac Abravanel publia, soit en latin, soit en hébreu, quantité de commentaires sur les prophètes; il composa en hébreu un commentaire sur le Pentateuque qui parut à Venise en 1579, un traité *De Creatione* (Venise, 1592) et un traité *De Capite Fidei*<sup>2</sup>. Jacopo de Mantoue (ben Samuel), médecin de Paul III<sup>3</sup>, rendit accessible aux chrétiens l'introduction de Maïmonide aux livres sacrés en la traduisant en latin.

Défenseurs et détracteurs du catholicisme s'évertuaient également à chercher dans la connaissance de l'hébreu un moyen de poursuivre la lutte. Le cardinal Sirleto (1513-1584) apprit l'hébreu à cette

1. TIRABOSCHI, vol. VII, p. 275, 347, 370. P. DE LONG, *Biblia Sacra*, Paris, 1723, vol. I, p. 286.

2. Quelques-uns de ces ouvrages portent la mention « Constantinople » qui est évidemment fausse. *Le sacrifice de Pâques* est de 1505; il fut réimprimé à Venise, en 1545.

3. MARINI, *Archiatrî*, cite parmi les médecins de Paul III Giacomo Mantini, « savant linguiste », qui semble être le même personnage.

fin comme l'avait fait le cardinal Egidio de Viterbe. En 1547, la municipalité milanaise accordait à Abramo de Turin la licence d'enseigner la grammaire hébraïque « *ad laudem Dei* »<sup>1</sup>. Les écrivains protestants tiraient de leur côté d'innombrables conséquences des erreurs d'interprétation qu'ils relevaient. Ainsi, dans le *Compendio d'Errore*<sup>2</sup>, l'auteur infère d'un contresens constaté dans la traduction de l'Ecclésiaste que la signification du passage est l'opposé de celle qui lui a été donnée et que la doctrine catholique est ainsi viciée.

Les défenseurs de l'orthodoxie expliquaient les erreurs des textes canoniques qui devenaient incontestables en disant, comme saint Jérôme, qu'entre la parole de Dieu et ces textes s'était introduite l'intervention d'un traducteur.

Cependant l'Inquisition protestait contre cette solution, car comment serait-il possible de condamner des hérétiques sur leur interprétation des livres saints si le texte pouvait en être discuté et si pour l'établir il fallait recourir aux originaux grecs et hébreux?

Le concile de Trente s'occupait, dès sa réunion, de mettre un terme à ces difficultés. Les commissaires chargés d'étudier la question divisèrent les « abus » en quatre catégories (séance du 17 mars

1. Il est vrai qu'on peut faire quelques réserves sur le sens de cette expression. ETTORRE ROTTA, *Le Reazione catholica in Milano*, dans *Bollettino della Soc. Pavese di Stor. Pat.*, an. V, fasc. IV, Pavie, 1905, p. 502.

2. Voir plus loin, p. 155, l'analyse de cet ouvrage capital.



1546)<sup>1</sup>. Le premier « abus » consistait à avoir plusieurs éditions des Écritures Saintes. Les commissaires conseillaient de s'en tenir à la Vulgate sans rejeter la Septante. Le deuxième abus était l'incorrection de certains textes de la Vulgate. Les commissaires suppliaient le souverain pontife d'en faire rédiger un texte grec et un texte hébreu aussi exacts que possible et de les imposer à la chrétienté. Le troisième abus était la facilité avec laquelle chacun interprétait l'Écriture Sainte sous le prétexte de la rendre plus accessible, sans s'inquiéter d'entrer en contradiction avec le sens admis par l'Église. Les commissaires proposaient de punir de peines que le concile déterminerait ceux qui, à l'avenir, expliqueraient de la sorte les textes évangéliques. Le quatrième abus était la licence que certains imprimeurs avait prise de donner des éditions des Écritures sans en demander l'approbation à l'autorité ecclésiastique. Les commissaires conseillaient d'interdire la publication des Écritures sans une autorisation qui ne serait accordée qu'après examen. Le cardinal Pietro Pacecco, l'un des membres les plus actifs du concile, porta le débat sur la traduction des Écritures dans les langues vivantes.

La discussion des « Quatre abus » se prolongea longtemps, car elle impliquait des questions délicates. Était-ce un abus d'avoir des livres non accep-

1. EHSES, *Concilium tridentinum*, Fribourg, 1904-1911, vol. V, p. 27. PALLAVICINI, *Storia del Concilio di Trento*, Rome, 1656, vol. I, p. 560. FRA PAOLO SARPI, *Histoire du Concile de Trente*, trad. s. l., 1627, p. 14

tés par l'Église ou de s'en servir? Quels étaient les livres canoniques et les fragments qu'on inclurait dans la liste? Que fallait-il penser de la traduction des Septante. Le 8 avril (1546), dans la quatrième « session » (séance solennelle), des décisions furent prises conformément aux vœux de la commission. En ce qui concernait la révision des livres à imprimer, il fut proposé de la confier aux inquisiteurs car, les envoyer tous à Rome pour que le Saint-Siège les approuvât, ainsi que certains le proposaient, parut impraticable.

Conformément au vœu du concile, une nouvelle édition de la Vulgate fut préparée; elle parut en 1590 : *Biblia vulgata editionis a Sixto recognita*. Mais il se trouva qu'elle était si fautive que le pape en fit rechercher soigneusement et détruire les exemplaires. Clément VIII en donna deux ans après un texte amendé : *Biblia latina Clementis VIII auctoritate recognita*, Rome, 1592. Les Papes Pie V et Grégoire XIII avaient songé à faire paraître une édition de la Septante; une commission fut chargée d'en assurer la publication; elle comprenait des cardinaux comme Sirleto et Carafa, des savants comme Fulvio Orsini, le jésuite Bellarmino, le théatin Antonio Agelli... Cette édition parut en 1586. *Vetus Testamentum græcum juxta Septuaginta ex auctoritate Sixti V. — Vetus Testamentum secundum LXX latine redditum*, 1587.

Ainsi l'étude de la langue juive avait finalement eu pour résultat de faire admettre par tous que les textes sacrés étaient sujets à révision. La

constatation des erreurs qui y étaient contenues, l'habitude de discuter de choses qui passaient jusque-là pour inattaquables, furent assurément pour une bonne part dans la diminution de la foi et partant dans le succès du protestantisme en Italie.

## LA FOI.

Les manifestations de la foi n'avaient jamais été si nombreuses ni si exubérantes. La foule se pressait aux cérémonies que l'Église multipliait et rendait aussi fastueuses que possible, elle encombraient les sanctuaires, elle s'associait avec dévotion aux processions, elle accourait aux sermons des moines, y pleurait avec eux sur la misère du genre humain, se prêtait aux sacrifices qu'ils exigeaient; à Rome ainsi qu'à Florence on vit des femmes brûler sur les places publiques, au sortir d'un sermon, leurs bijoux, leurs vêtements trop luxueux, leurs faux cheveux; les hommes détruisaient leurs tables à jouer et leurs dés. Le culte et la recherche des reliques dépassaient tout ce qu'on peut imaginer. Le seigneur de Villamont en vit d'innombrables dans les églises italiennes et surtout à Rome<sup>1</sup>. Galeazzo Sforza se vantait de posséder un morceau de la verge de Moïse, un os de Judas Machabée, une fraction de la gorge de l'un des Innocents. Il se faisait un trafic important de ces reliques, surtout par

1. *Les Voyages du Seigneur de VILLAMONT* dont les éditions se succédèrent à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle. Cf. Descriptions de Rome, par Fulvio, Biondo, Deseine.

l'intermédiaire des juifs; Vergerio commença sa carrière comme chercheur de reliques<sup>1</sup>. On les payait fort cher. Venise avait offert en 1455 la somme de 10.000 ducats pour la tunique sans couture de Jésus-Christ; quand on annonça à Bologne que les reliques des compagnes de sainte Ursule, cédées par la ville de Cologne grâce à l'intervention de l'évêque Campeggi, allaient arriver, la ville fut dans une joie débordante; un peu auparavant, un sacrilège l'avait plongée dans une consternation indicible et dans les transes<sup>2</sup>. L'Italie entière fut en émoi à l'occasion du transport de la tête de saint André qui fut amenée de Patras en 1462<sup>3</sup>. Cette grande passion des reliques amenait parfois de fâcheuses rivalités; une abbaye voisine de Sienne et une église des Grisons prétendaient toutes deux posséder le corps de saint Guillaume; on montrait en Italie plusieurs têtes de saint Jean-Baptiste; Arles et Vicence étaient en dispute touchant le corps de saint Antoine. Les protestants tiraient avantage de ces contestations<sup>4</sup>. On vénérât presque avec une égale ferveur les reliques païennes. Le tombeau supposé d'Aristote était à Palerme l'objet d'un culte dans lequel les musulmans ne le cédaient pas aux chrétiens; lorsqu'on raconta que le cercueil

1. Voir plus loin sa monographie.

2. BATTISTELLA, *Il Sant' Officio...* in Bologna, Bologne, 1905, p. 16.

3. ADDINGTON SYMONS, *The Renaissance in Italy*, Londres, 1904, vol. I, p. 361. TACCHI-VENTURI, *Stato della Religione in Italia*, Rome, 1908.

4. ANTONIO DI ADAMO, *Anatomia della Messa*, p. 85.



de Tite-Live venait d'être retrouvé dans l'église S. Giustiana de Padoue, la population courut lui rendre hommage, les étudiants arrachèrent les dents du squelette et dérobèrent une partie de ses os pour en faire des reliques. Le prétendu tombeau de Virgile au Pausilippe était un lieu de pèlerinage<sup>1</sup>.

Les fondations pieuses se multipliaient ainsi que les donations<sup>2</sup>. En Piémont, le clergé détenait presque la moitié des terres. Chacun voulait obtenir le droit de posséder une chapelle privée. Les statuts des corporations ouvrières constituées ou réformées vers ce temps sont empreints d'une religiosité particulière. De nombreuses confréries d'hommes et de femmes se constituaient<sup>3</sup>. A Vicence, à Vérone, à Crème, se créaient des sociétés qui avaient pour objet le réveil de l'esprit religieux; elles prirent pour patron saint Jérôme et en portèrent le nom; à Milan, il s'en fonda une qui se dénomma « la Sagesse Éternelle ». Les auteurs profanes, suivant la vogue, entreprenaient d'écrire des œuvres d'édification; Sannazar composait son poème sur l'Enfantement de la Vierge qui eut un si retentissant succès; Sadoletto donnait un traité *De Peccato originali*; Vida un poème sur le Christ, *Christiados*; l'historien Paolo Giovio se tournait vers la méditation mystique et se propo-

1. Voir notre étude sur des Légendes relatives à Virgile, dans *Études et Fantaisies*, série II.

2. QUIRINO-QUERINI, *La Beneficenza Romana*, Rome, 1892.

3. Ce fut surtout vers le milieu du siècle.

sait de composer à ce sujet une « belle lettre »<sup>1</sup>. Il n'était pas jusqu'à l'Arétin qui ne se prodiguât en œuvres édifiantes; il écrivit des commentaires sur les psaumes, un arrangement de la Genèse, un traité sur l'humanité du Christ, des hagiographies<sup>2</sup>. Tiraboschi recule, dit-il, à énumérer les gloses, explications, traductions de textes, livres de piété qui parurent dans la première moitié du xvi<sup>e</sup> siècle. Isotta Nogarola, fille de Leonardo, morte en 1466, avait appris la Bible entière par cœur<sup>3</sup>.

Mais cette foi, très sincère chez beaucoup, se bornait bien souvent aux signes extérieurs<sup>4</sup>; on pratiquait avec zèle, avec fracas, mais on n'acceptait pas toujours la discipline morale qu'impose la religion, ni les croyances qu'elle implique; à côté des indifférents qui ne se cachaient pas, il y avait les pratiquants sans foi. L'ébranlement des convictions religieuses semble avoir été alors profond.

Il n'y avait guère de vrai respect pour les choses saintes. Les Pazzi accomplirent leur forfait dans la

1. Solmi, *La Fuga di B. Ochino*, dans *Bullettino Sanese di Stor. Pat.*, an. XIII, Sienne, 1908, p. 28.

2. *Il Genesi con la Visione di Noe*, Venise, 1538.

*I Quattro libri de la humanità di Cristo*, Venise, 1539.

*La Passione de Giesù con due canzoni una alla Vergine et l'altra al Christianissimo*, Venise, 1539.

*I sette Salmi della Penitencia*, s. l. 1545.

*La vita de Catherina vergine*, Venise, 1540.

*La vita di Maria vergine*, Venise, 1545.

3. Dissertation sur les hommes et les femmes qui ont appris la Bible par cœur, dans D. JEAN LIRON, *Singularités historiques et littéraires*, Paris, 1738-40, vol. III, p. 177.

4. Et cela lui donnait sans doute plus de force; on ébranle une conviction, mais l'attachement aux traditions, aux habitudes est quasi indéfectible.

cathédrale de Florence au moment de l'élévation. Deux prêtres portèrent les coups. Les membres du clergé eux-mêmes ne se laissaient pas arrêter par la sainteté du lieu où ils se trouvaient<sup>1</sup>. La déférence aux prescriptions de l'Église et la crainte de ses menaces allaient s'affaiblissant. L'excommunication avait perdu beaucoup de son efficacité; on en avait trop abusé; c'était presque une formule de style; elle était insérée dans la plupart des actes pontificaux portant une défense quelconque souvent comme complément à une amende extrêmement basse; ainsi défense est faite d'imprimer un ouvrage dont le privilège est concédé à un libraire sous peine de 100 ducats d'amende et de l'excommunication; un enfant est excommunié pour avoir acheté du sel ailleurs qu'au dépôt prescrit. L'effet de ces sentences était souvent nul. Galeotto della Mirandola mourut, en 1499, entouré de l'estime de tous après être resté seize ans excommunié; la ville de Mirandole était demeurée tout ce temps frappée d'interdit sans que la population en fût autrement affectée. Il est vrai que cette ville devint plus tard un centre de protestantisme<sup>2</sup>. Gismondo

1. Voir le chapitre sur la moralité du clergé.

2. La Mirandole devint presque une place de refuge pour les protestants, tant le comte Galeotto Pico y accueillait avec ferveur les hérétiques, français pour la plupart, qui y venaient chercher asile. On racontait que lorsque la duchesse Renée devait renoncer à garder un calviniste à Ferrare, elle l'envoyait à La Mirandole. Il en fut ainsi d'un médecin que se disputaient les inquisiteurs de Ferrare, de Modène et de La Mirandole même et que Renée, avec l'aide du comte, sauva de leurs mains. Le pape finit par envoyer à La Mirandole un commissaire spécial, Stella, qui réussit à triompher

Malatesta fut brûlé en effigie pour avoir nié la résurrection des corps et l'immortalité; c'était un feudataire de l'Église; il finit ses jours en paix.

A Ravenne, pendant un sermon, un hérétique, homme fort considéré dans la ville, osa crier au prédicateur: « Tu en as menti par la gorge! » Il y eut une enquête et il s'en tira en disant qu'il avait entendu accuser le prédicateur de citer inexactement le texte de l'Écriture (18 mai 1548)<sup>1</sup>.

Pour l'enfer, on n'y croyait plus guère; l'Italie n'a jamais eu, à vrai dire, même au temps de Dante, cette terreur des peines infernales qui a troublé les autres nations; on n'y voit pas de danses macabres; l'art religieux a surtout recherché ce que la piété offre de gracieux, de charmant et de consolant et ne s'est presque jamais complu, excepté à Pise, à ces images effrayantes que l'on retrouve sculptées dans nos cathédrales ou représentées dans les tableaux des écoles espagnoles, flamandes et allemandes. La satisfaction d'avoir vécu selon le but qu'on s'était proposé l'emportait sur le regret et la crainte des châtements. Girolamo Cardano, en racontant sa vie, affirme qu'il ne se repent d'aucun de ses actes, même de ceux qui ont mal tourné, sans quoi, dit-il, il serait le plus malheureux des hommes<sup>2</sup>.

de l'hérésie. Voir les extraits des livres de Comptes de Renée qui sont à la bibliothèque de Turin, notre ouvrage *Renée de France, duchesse de Ferrare* et FONTANA, *Vita de Renata*, vol. II, p. 242.

1. BUSCHBELL, *Reformation und Inquisition in Italien*, Paderborn, 1910, p. 302.

2. *De propria vita Liber*, Paris, 1643.



Dégagés de ces craintes, les Italiens donnaient libre cours à leur scepticisme, voire à leur hostilité.

Érasme entendit à Rome bien des gens proférer en public « d'abominables blasphèmes contre le Christ et ses apôtres » et cela impunément<sup>1</sup>. Le chanoine Angelo Poliziano (1454-1494), philosophe, poète et historien, fut accusé par Mélanchton d'avoir dit qu'il n'avait jamais tellement perdu son temps qu'un jour où il s'était mis à lire la Bible<sup>2</sup>. « J'ai gaspillé les meilleures années de ma vie, dit Pic de La Mirandole, en étudiant Thomas d'Aquin, Jean Scott, Albert le Grand et Averroès; que de veillées laborieuses durant lesquelles j'aurais pu m'initier aux humanités. Cette pensée m'est venue, toutefois, en guise de consolation, que si quelqu'un d'entre eux revenait parmi nous, il trouverait apparemment d'excellentes raisons pour défendre sa cause et montrer que le Dieu de l'éloquence était dans leur cœur et non sur leurs lèvres, que si le talent de parler d'un style fleuri leur manquait, la sagesse ne leur faisait pas défaut, que la sagesse toute nue vaut mieux que la sagesse déguisée sous de faux ornements<sup>3</sup>. »

Les mômèries de certains ordres monastiques n'étaient pas étrangères à ce scepticisme; leur exploitation des légendes, leurs miracles fictifs, leurs supercheres souvent éventées, les cérémonies tapageuses qu'ils imaginaient pour en tirer

1. DE NOLHAC, *Érasme en Italie*, Paris, 1888, p. 78.

2. Cf. TACCHI-VENTURI, p. 248.

3. Lettre à Ermolao Barbaro (1485), cité par SYMONDS, vol. 11, p. 241.

profit, révoltaient les esprits sains. Des légendes vénérables s'en trouvaient en outre discréditées et l'on se prenait à douter du caractère sérieux de tout l'appareil de la religion.

Voici un exemple entre beaucoup.

Le dimanche 25 janvier 1534, un ermite de l'ordre de Saint-Augustin vint prêcher dans le dôme de Milan, écrit Burigozzo. Le dimanche suivant, il annonça qu'il avait des bulles lui conférant le droit d'accorder l'absolution entière, même pour des cas où elle avait toujours été refusée. Des feuilles imprimées furent répandues contenant le texte de ces bulles, et ce « pardon » fut, en outre, annoncé en public dans les églises le 2 février, jour de la Chandeleur. Le clergé fit une procession dans le dôme portant avec solennité les bulles qui finalement furent placées sur une table près de la chaire où prêchait le moine; à côté de la table était assis un commissaire amené par le moine qui se mit à vendre des indulgences; aidé du moine, il inscrivait sur des bulletins le nom des nombreuses personnes en faveur de qui on achetait une absolution. Cette vente dura huit jours, non sans provoquer beaucoup de protestations, car on trouvait ce trafic excessif. Une enquête provoquée par ces murmures, fit découvrir que le moine et le commissaire avaient forgé les brefs. Ils furent emprisonnés, mis à la torture et ils avouèrent. Le Saint-Siège informé ordonna qu'on les envoyât aux galères (avril 1534)<sup>1</sup>.

1. GIOVANNI MARIA BURIGOZZO, *Cronaca di Milano*, dans *Archiv. Stor. Ital.*, vol. III, Florence, 1842, p. 516.

Des moines napolitains donnèrent aux Florentins un bras de sainte Réparate qui accomplit des miracles; plus tard on s'aperçut qu'il était en bois<sup>1</sup>.

Combien de pareilles aventures devaient compromettre la confiance qu'on avait dans les représentants de l'Église et dans les pratiques qu'ils recommandaient!

Un honnête citoyen comme Vettori, qui avait occupé de hautes situations dans la République Florentine, met au premier rang des trompeurs les ecclésiastiques; les astrologues ne viennent que bien après<sup>2</sup>. Bien des gens se demandaient même si le christianisme était réellement supérieur aux autres religions. La fable fameuse des trois anneaux que Boccace présentait déjà au XIV<sup>e</sup> siècle comme le symbole d'une profonde sagesse, et dont on tira celle des Trois Imposteurs, montre par sa popularité combien elle répondait à un sentiment général<sup>3</sup>. Quelle que fût la prévention contre le judaïsme et sans doute par suite des études hébraïques, on n'hésitait pas à mettre en balance les trois religions chrétienne, juive et musulmane<sup>4</sup>. La fréquentation de l'Orient ne fut pas étrangère à cet éclectisme; les Italiens avaient appris à connaître

1. Voir dans le chapitre consacré au Piémont, la supercherie imaginée par certains moines pour se procurer de l'argent.

2. LOUIS PASSY, *Vettori*, Paris, 1914, vol. II, p. 73.

3. G. PARIS, *Poésie du moyen âge*, deuxième série, Paris, 1895, « La Parabole des trois anneaux ». Le scepticisme est bien plus accentué dans la forme italienne. Voir aussi ROGER CHARBONNEL, *La Pensée italienne au XVI<sup>e</sup> siècle*, p. 696.

4. BURCKHARDT, *La Civilisation*, VI<sup>e</sup> partie.

des hommes professant d'autres religions qu'eux et aussi convaincus qu'ils l'étaient eux-mêmes de l'excellence de leur foi. Pulci fait dire à l'un des personnages du *Morgante* que toutes les religions se valent et que les mahométans auraient accompli, si l'occasion leur en avait été donnée, les mêmes choses que les chrétiens<sup>1</sup>. Pomponazzi remarque que si les trois grandes religions qui partagent l'humanité ne sont pas fausses toutes les trois, il y en a au moins deux qui le sont, en sorte que, ou bien la totalité ou la majorité des hommes sont indubitablement dans l'erreur<sup>2</sup>.

D'aucuns allaient même beaucoup plus loin. Pulci dit au XVIII<sup>e</sup> chant du *Morgante* : « Je ne crois pas plus au noir qu'au bleu. — Mais je crois à la cervoise et, quand j'en ai, au moût. — Sur toute chose, j'ai confiance au bon vin. Et je suis persuadé que celui qui y croit est sauvé. » Le géant Margutti dit, dans le même chant, qu'il se rit de toutes les religions et n'entend avoir d'autre but dans l'existence que de vivre en joie, ni d'autre devoir que de se montrer loyal. Tel était au fond la règle de conduite que se proposaient un grand nombre d'Italiens.

1. Chant XVIII, st. 112. Cf. Chant XXVIII, st. 38.

2. Bonivard, après avoir été en Italie, écrivait : « Ainsi est ès affaires de religion; l'un veut être sanctifié par la loi mosaïque, l'autre par la mahométique, l'autre par la papistique, l'autre par l'évangélique et tout compté et rabattu, en quelque loi que nous vivions, nous demeurons toujours hommes, enfants d'Adam et de péché conséquemment, n'y a différence que de la profession de créance. » *Advis et Devis de la Source de l'Idolâtrie... suivis des difformes Réformateurs*, Genève, 1856, p. 148.



Le pape Pie IV, auquel on présentait l'écrivain Speroni, lui dit que le bruit courait à Rome qu'il ne croyait guère aux choses de la foi. « C'est donc que j'ai gagné en route, répondit-il, car à Padoue on est persuadé que je n'y crois pas du tout », et sur le point de mourir, il dit : « D'ici une demie heure, je saurai si l'âme est périssable ou immortelle<sup>1</sup>. » Dans un de ses sonnets (xxxiv), Arioste donne comme maxime : « *Non credere sopra il tetto.* — Ne pas croire plus haut que son toit. »

Non seulement on s'éloignait de la foi chrétienne, mais on commençait à lui reprocher d'avoir énervé l'humanité. Machiavel écrivait dans ses *Discorsi*<sup>2</sup> : « Notre religion nous ayant montré la vérité et la vraie voie, nous fait estimer moins les honneurs du monde, alors que les gentils, les estimant beaucoup et mettant dans leur acquisition le souverain bien, étaient plus portés et plus ardents à agir... La religion antique accordait la béatitude céleste aux hommes qui avaient acquis la gloire mondaine ; la nôtre glorifie les humbles et les contemplatifs plus que les actifs. Elle a placé la vertu dans l'humilité, l'effacement, le mépris des choses humaines ; l'autre religion la mettait dans la grandeur d'âme, la force corporelle et dans les qualités qui rendent les hommes très forts. »

Et Machiavel en conclut que la religion a contribué à affaiblir la société et à la livrer aux scélérats qui acquièrent d'autant plus de force que le

1. CANTU, *Gli Eretici d'Italia*, Turin, 1865, vol. I, p. 183.

2. Liv. II, ch. II.

reste des hommes songe plus, pour gagner le paradis, à supporter patiemment leur tyrannie qu'à s'en venger.

Toutefois des hommes d'État tels que Guicciardini<sup>1</sup> considéraient la religion comme une nécessité politique, mais peu leur importait qu'on s'attachât à pratiquer la religion dans son essence, pourvu que les apparences et le respect dont on l'entourait subsistassent. Machiavel pensait de même. « Il est impossible, dit-il, que celui qui commande obtienne l'obéissance de gens qui mépriseraient Dieu » et il ajoute que dans les États bien ordonnés, les citoyens observent plus volontiers leurs serments que les lois parce qu'ils redoutent plus la puissance divine que celle des hommes<sup>2</sup>. Néanmoins, il n'était pas hostile à une réforme ; tout au contraire, il pensait « que les corps composés tels que les républiques ou les religions » ont besoin de changements, de renouvellements constants « qui les ramènent à leur principe ». « Il existe, écrit-il encore, dans le principe des religions, des républiques et des monarchies, une certaine bonté au moyen de laquelle elles peuvent ressaisir leur premier éclat... Si saint François et saint Dominique n'avaient ramené notre religion à l'esprit de son institution, elle serait aujourd'hui entièrement éteinte... Leurs règles nouvelles ont conservé un tel crédit que la corruption des pré-

1. *Considerazioni sui Discorsi del Machiavelli*. Opere inedite, Florence, 1857, chap. XI et suiv.

2. *Opere complete*, Florence, 1834, p. 914.

lats et des chefs de la religion n'a pu en causer la ruine<sup>1</sup>. »

Le protestantisme ne pouvait que profiter de cette disposition des esprits; d'autre part, l'ardeur même de leur foi devait pousser certains esprits pieux à chercher satisfaction dans le mouvement réformiste alors que leurs aspirations se trouvaient froissées par les errements de l'Église. Ces fidèles du Saint-Siège contribuèrent au moins autant que ses ennemis déclarés, comme on l'a dit, à faire triompher pour un temps la Réforme.

#### ATTAQUES CONTRE LE SAINT-SIÈGE ET LE CLERGÉ.

Le Saint-Siège, la Curie et les gens d'Église étaient généralement en grand décri. Il y avait dans les sentiments de beaucoup d'Italiens autant de colère que de mépris envers le clergé; à leur déférence traditionnelle pour l'institution pontificale s'opposait un désir ardent de la voir réformée « dans son chef et dans ses membres ».

Depuis les temps les plus lointains, les laïcs et les ecclésiastiques eux-mêmes censuraient à l'envi et avec une incroyable liberté, la Cour romaine et le clergé tant régulier que séculier. Il y avait sans nul doute beaucoup de passion et parfois peu de sincérité dans les accusations qu'ils portaient; leur bien-fondé n'est pas ici en question; on verra plus loin ce qu'il en faut retenir. Ce qui est important,

1. *Discours sur Tite-Live*, liv. III, chap. 1<sup>er</sup>.

c'est qu'elles aient été proférées, répandues et accueillies sans grandes protestations. Masuccio et Bandello dans leurs nouvelles, Platina et Valla dans leurs chroniques, Firenzuola dans ses sermons et dans ses œuvres badines, saint Bernard, sainte Catherine, le camaldule Traversari dans leurs imprécations, n'avaient point ménagé à l'Église les plus violentes censures. Dans ses lettres « Sans titre », Pétrarque qualifie la cour pontificale de la plus dure façon. « La vérité, dit-il, y passe pour folie; la continence pour rusticité; le péché pour une marque d'indépendance... Je passe les adultères, les femmes violées, rendues mères et abandonnées, la simonie et tant d'autres crimes... » Avignon à ses yeux est la cité des larves et des démons, la sentine de tous les vices et le pape, Nemrod<sup>1</sup>.

Dans ses sonnets, emporté sans doute par l'œstre poétique, il éclate en invectives plus furieuses encore contre la cour pontificale :

Fontaine de douleur, auberge de colère,  
École d'erreurs, temple d'hérésie,

1. Cf. *Rerum Senil...*, VII, I. DE SADE, *Mémoires pour la vie de Pétrarque...*, Amsterdam, 1864, vol. I, p. 120. La plupart des « Lettres sans titre » sont d'ailleurs des diatribes d'une extrême amertume contre la Cour pontificale; il en est de même des églogues VI et VII; *Fiamma dal Ciel* et *Avara Babilonia*. Alvaro Pelayo, de l'ordre des frères mineurs, *De Planctu Ecclesiae*, cité par F. Rocquain, *La Cour de Rome et l'Esprit de la Réforme*, Paris, 1897, vol. II, p. 433, disait vers le même temps : « Jamais je ne suis entré dans le palais du pape sans y trouver des clercs occupés à compter des pièces d'or qu'on voyait amassées en monceaux devant eux sur des tables. » « C'est l'Église de Rome, dit-il ailleurs, qui par son avidité et son orgueil, a corrompu toute l'Église; c'est elle la cause de cette haine que les laïques montrent à l'endroit du clergé. »



Jadis Rome, aujourd'hui Babylone fausse et perverse,  
Cause de tant de plaintes et de soupirs<sup>1</sup>.

Et il accuse de tout le mal les richesses que  
Constantin fut le premier à départir à l'Église<sup>2</sup>.  
Dante avait écrit de même.

Oh! Constantin, de combien de maux fut mère  
Non ta conversion, mais cette dot  
Que de toi reçut le premier pontife qui fut riche<sup>3</sup>.

Dans un autre sonnet, Pétrarque qualifie en ces  
termes le Saint-Siège :

Nid de trahison dans lequel couve  
Tout le mal qui aujourd'hui se répand sur le monde,  
Esclave du vin, du lit, de la nourriture  
Où la luxure atteint son comble<sup>4</sup>.

« Les ministres de Dieu ont souillé d'immondices  
la face de l'Église, écrivait un peu plus tard  
Catherine de Sienne (1347-1380). Ils ont abandonné  
le soin des âmes, ils vendent les dons du Saint-  
Esprit. Tout leur désir est de bien vivre et ils  
n'ont pour Dieu que leur ventre. Ce que le doux  
Verbe, le Fils unique, a acquis au prix de tant de  
souffrances sur le bois de la croix, ils le dépensent  
avec des courtisanes, ils dévorent les âmes rache-  
tées par le sang du Christ. Dieu vous a placés sur

1. PETRARCA, *Le Rime*, Florence, 1867, p. 484.

2. Jean Huss reprit cette thèse, ainsi que Lorenzo Valla.

3. *Enfer*, chant XIX, v. 115. La strophe précédente dit de même :

Vous vous êtes fait un dieu d'or et d'argent.  
Quelle différence y a-t-il entre l'idolâtre et vous  
Si ce n'est qu'il adore un dieu et vous cent?

4. *Le Rime*, p. 432.

la terre pour que vous en soyez les anges, vous  
en êtes les démons. Ils jouent leurs âmes comme  
ils jouent les biens de l'Église. Ils s'approchent  
immondes du divin mystère ; ils font pire encore...  
ils surpassent le diable... La vigne du Seigneur  
est devenue un hallier d'épines. » Et encore :  
« Oh vain orgueil fondé sur l'amour-propre ! Les  
cornes de votre superbe ont percé l'œil de votre  
intelligence, la pupille de la sainte foi<sup>1</sup>... »

De semblables paroles se retrouvent souvent  
dans les œuvres de la sainte. On les crut inspirées  
de Dieu.

Ambrogio Traversari écrivait au pape Eugène IV,  
le 10 mars 1431, c'est-à-dire au lendemain de son  
élection (3 mars), que tout était à réformer dans  
l'Église car le clergé s'était singulièrement dé-  
tourné de son ancienne honnêteté et sainteté pour  
s'adonner à la luxure et, avec plus de force que  
d'élégance latine, il lui affirmait que « tout le  
corps de la religion était malade *a planta pedis  
usque ad verticem capitis* » : de la plante des pieds  
au sommet de la tête. Des moines, il disait : « Bien  
peu persistent dans la règle ; ils se laissent en-  
traîner dans la licence ; on voit le même relâche-  
ment dans leurs vêtements ; leurs tuniques sont  
ouvertes de tous côtés. Nul ne s'occupe des jeunes.  
Que dirai-je de leur chasteté ? » (avril 1433)<sup>2</sup>.

1. *Lettres de sainte Catherine*, trad. E. Cartier, Paris, 1886, vol I,  
p. 190, 204, 215. COMBA, *Storia della Riforma in Italia*, Florence,  
1881, p. 405.

2. TRAVERSARI, *Epistolæ et Orationes*, Florence, 1759, vol. II,  
col. 2, 56, 73, 107, 139, 239, 467, 545, 557, 562, 664, 695, 776, 820,

Il composa une relation de voyage<sup>1</sup> où il est longuement question de la licence du clergé séculier et régulier<sup>2</sup>.

Le même langage se retrouve dans bien d'autres auteurs. « N'est-il pas évident à tous, écrivait Benedetto Accolti, (1415-1466) que la principale occupation des cardinaux, des évêques, bref de la Curie entière, est la luxure, l'acquisition des richesses, l'abus du pouvoir, la gourmandise. On trompe les chrétiens, on les entraîne dans des procès sans fin. Le jour ne me suffirait pas si je voulais raconter en détail les adultères, les compromissions, les trahisons, les querelles, les actes d'improbité des prêtres, des frères et des moines. Je me contenterai de dire que tous les grands crimes ont été commis ou par eux ou avec eux<sup>3</sup>. » Pogge, qui mena une vive campagne contre les moines, va jusqu'à raconter que l'un d'eux prêchait nu pour attirer plus de femmes<sup>4</sup>.

Lorenzo Valla, non moins hostile à la papauté<sup>4</sup>, conclut ainsi son traité fameux sur *La Donation de Constantin* :

« Le pape a soif du bien des autres et dévore

845, 888, 934. C'est vers ce temps (1402) que Nicolas de Clamanges, archidiacre de Bayeux, composait son fameux traité *De Corrupto Statu Ecclesiarum*.

1. *Hodoeporicon, De Cleri licentia et corruptis moribus*, publié à Florence, 1680.

2. *Dialogus de Praestantia virorum sui aevi*, publié à Parme en 1692, p. 53.

3. G. VOÏET, deuxième partie, chap. vi.

4. Ce qui ne l'empêcha pas d'en solliciter et, qui plus est, d'en obtenir des faveurs.

le sien ; il ne se contente pas de faire argent du domaine public, ce que n'avait osé ni un Verrès, ni un Catilina, ni aucun autre concussionnaire ; il tire profit des choses d'Église et de l'espoir du salut, action que Simon lui-même aurait détesté. Et quand les gens de bien dénoncent ces abus, il ne les nie pas mais se vante hautement d'avoir le droit de reprendre de n'importe quelle façon à ceux qui le détiennent le patrimoine que Constantin a laissé à l'Église. Comme si, l'ayant recouvré, l'Église devait jouir d'une béatitude complète et ne pas être accablée plus encore des pires fléaux, de luxure et de dérèglements ! Si toutefois elle peut être accablée plus qu'elle ne l'est et s'il y a place pour de nouveaux forfaits... Le souverain pontife ne comprend pas, crime abominable, qu'en travaillant à dépouiller les séculiers de ce qui est à eux, il les pousse par un exemple funeste à s'emparer à leur tour, pressés par une nécessité souvent imaginaire, des biens des ecclésiastiques. Il n'y a plus de religion, plus de sainteté, plus de crainte de Dieu et, je frémis en le disant, les impies tirent du pape lui-même l'excuse de leurs forfaits<sup>1</sup>. »

Massuccio, qui à vrai dire est très sévère à l'endroit des moines, écrit vers 1460 : « Ils trompent, volent et paillardent et, quand ils sont à bout d'expédients, ils prennent des mines de saints et font

1. *La Donation de Constantin*, trad. Alcide Bonneau, Paris, 1879, p. 321. Cf. G. MANCINI, *Vita di Lorenzo Valla*, Florence, 1891.



des miracles... Il n'y aurait pas de meilleur châtiment pour eux que si Dieu supprimait le purgatoire<sup>1</sup>. » C'est d'ailleurs ce que les protestants allaient tenter de faire.

La littérature italienne est pleine d'attaques dans le goût de celle-ci. Parmi le peuple, les extorsions des moines, leur ladrerie et la licence de leurs mœurs provoquaient des haines qui retombaient sur l'Église. Pontanus raconte les plaintes d'une sorcière de Gaète dont les moines usurpaient les profits : « Depuis la mort de mon mari, je vis de mes incantations, disait-elle, et j'aurais la vie facile, car les femmes de Gaète sont fort crédules, si les moines ne me faisaient une dure concurrence; ils expliquent les songes, se font donner de l'argent pour apaiser la colère des saints, promettent d'assurer des maris aux filles, révèlent aux femmes enceintes le sexe de leurs enfants, enseignent aux femmes stériles des pratiques pour devenir mères et y contribuent en allant voir la nuit, pendant que leurs maris sont à la pêche, celles auxquelles ils ont donné rendez-vous étant à l'église<sup>2</sup>. »

Au temps de Sixte IV, en 1482, le P. Paolo Toscanella prononça à la cour pontificale, mais en l'absence, d'ailleurs accidentelle, du pape, un sermon d'une violence inouïe contre les cardinaux,

1. Si d'aventure, dit-il dans son Prologue, parmi mes lecteurs se trouvait quelque hypocrite sectateur des religieux, de ceux dont je me propose, dans mes dix premières nouvelles, de conter la vie scélérate et les vices abominables... »

2. PONTANUS, *Dialoghi*, Florence, 1520, col. 62. Cf. col. 17, 37.

le haut clergé et le pape lui-même. L'assistance en fut profondément émue et beaucoup se réjouirent de lui entendre dire si fortement ce que chacun pensait<sup>1</sup>.

Un prêtre, membre de l'académie romaine, Pietro Il Marso, tenait le même langage en présence du pape Innocent VIII : « Honte à ceux qui, ayant fait profession de chasteté, s'abandonnent nuit et jour à la volupté comme des porcs dont le ventre est le dieu et dont des appétits sans frein sont la gloire<sup>2</sup>. »

Dans son *Canzoniere*, Antonio Tebaldeo, qui écrivait vers la fin du xv<sup>e</sup> siècle, disait :

Que fais-tu, Curie romaine, morte de vices,  
Auberge ou nid de mauvaises mœurs,  
Toi qui devrais être aux autres un guide?

Tu ne penses qu'aux plumes chaudes,  
Aux vains appareils, aux victuailles.  
En toi il n'y a plus l'étincelle de l'antique lumière.

O toi, Saint-Père, ceci te regarde.  
Ne vois-tu pas le loup la gueule ouverte?

Au xvi<sup>e</sup> siècle, ce sont des ecclésiastiques parmi les moins suspects d'hostilité préconçue, qui s'emportent contre la Curie et la hiérarchie entière. Un carme, Battista Spagnuoli, dit Mantuanus (Mantovano) parce qu'il était originaire de Mantoue,

1. MURATORI, *R. Italic. Script.*, *Diarium Romanum*, vol. XXIII, col. 173.

2. VLADIMIRO ZABUGHIN, *Pomponio Leto*, Rome, 1909-1917, vol. I, p. 231.

général de son ordre de 1513 à 1516, consacra quelques-uns des cinquante-neuf mille vers dont il est l'auteur, à reprocher âprement à l'Église l'oubli de ses traditions<sup>1</sup> : « Trois fléaux, dit-il, désolent l'Italie, la guerre qui l'inonde de sang, la Curie, couverte de venin et qui répand la contagion sur tout le pays, la foi opprimée exposée de toutes parts aux rapines. » Ailleurs il raille les évêques, se plaint que la charité se soit enfuie, déplore la diminution de la piété. Il fit aussi un traité étrange qui montre à quel point les idées religieuses s'étaient déformées, voire perverties en Italie par suite de l'abus des discussions subtiles et captieuses ; le titre, qu'on ne saurait mettre décemment en français, en est : *De loco conceptionis Christi Tractatus*. Un chanoine régulier, Pietro de Lucques, avait naguère soulevé, paraît-il, la question dans un sermon prononcé à Mantoue<sup>2</sup>.

En 1516, un ermite, Girolamo, prêcha à Milan

1. F. BAPTISTAE MANTUANI *Opera*, Lyon, 1516, sans pag. *Delitiae poetarum hungaricorum*, Francfort, 1619, p. 243, 273... F. BAPTISTAE MANTUANI *Buccolica seu adolescentia in decem aeglogas divisa*, Paris, 1505. Cf. BARZELLOTTI, *Italia mistica*, Rome, 1891, p. 43.

2. *Nuper, predicante in Ecclesia Cathedrali Mantue Petro Lucensi canonico regulari nata est questio quomodo natum B. Virgo Maria in precordiis, an utero Christum conceperit...* Mantuanus a également attaqué les moines dans l'églogue suivante : *Aegloga decima quæ dicitur Bembus, de fratrum observantium et non observantium. Controversia Colloquutores Candidus, Bembus, Batracus et Mirmyx, post religionis ingressum.*

Candidus ouvre le débat :

Maxima pastores agitat discordia, Bembe,  
Qui Solymas colles Galileaque rara celebrant.

avec violence contre les prêtres et les moines qui « au lieu d'obéir aux vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance et de s'exposer à la faim, au froid et à la fatigue, ne songent qu'à vivre grasement ». Toute la population s'empressait pour l'entendre et applaudissait à ses diatribes. Les autorités durent intervenir<sup>1</sup>. Le sentiment populaire était nettement hostile au clergé. Chaque fois que de semblables accusations étaient lancées, elles rencontraient l'adhésion de tous.

Il en fut ainsi jusqu'au milieu du siècle. En 1543, parut à Venise un pamphlet d'une grande violence dans lequel se trouvent exprimés les griefs des laïcs et d'une partie du clergé contre les prélats et les moines qui exploitaient la religion. Il était d'un moine prêcheur, Luca Bettini, lequel avait publié en 1520 les sermons de Savonarole sur Ézéchiël et sur les psaumes ; le titre en était : *Oracolo della rinovazione delle Chiesa secondo la dottrina del R. P. Fra Hieron. Savonarola*<sup>2</sup>. La forme en rappelle les invectives des siècles précédents, mais c'est avec les yeux d'un contemporain de Paul III, avec le découragement de ceux qui avaient vu échouer toutes les tentatives de réforme, que l'auteur de cet oracle, en forme de dialogue, juge et vitupère les fautes de l'Église.

« L'Église est détruite, dit-il, les églises sont détruites ; chacun est plein de tristesse ; les prêtres

1. FUMI, *L'Inquisizione Romana* dans *Archiv. Stor. Lombardo*, an. XXVII, Milan, 1910, p. 182.

2. Ce pamphlet fut réimprimé en 1560 également à Venise.



sont mauvais et ignorants ; ils ne s'occupent pas de l'Écriture Sainte ; la charité a disparu de Rome, on n'y trouve plus que le diable. *Omnia venalia sunt*. La messe est devenue la boutique du clergé parce qu'il ne croit pas à ce sacrement ; tout se fait en vue du gain ; ce ne sont plus les prêtres qui paissent les pauvres mais les laïcs ; ils gardent pour eux les bénéfices qu'ils ont indûment acquis ; ils possèdent tout et les fidèles les entretiennent. Au moins s'ils faisaient quelque chose de bien ! Mais ils ne s'occupent pas même de prédication, car ils ne connaissent rien aux choses saintes ni à la grammaire, ou s'ils prêchent, ils se font un mérite d'embrouiller l'esprit de leurs auditeurs en leur parlant de disputes et de questions oiseuses.

« On ne les entend citer en chaire que Platon et Aristote. Ils ne s'y connaissent qu'en débauches, en femmes et en gourmandise. Ils ne peuvent même pas lire la Bible. Les évêques se refusent à résider dans leurs diocèses parce qu'ils veulent être à Rome pour y solliciter le chapeau ou toute autre faveur. Ils y dépensent leur bien en chiens, en éperviers, en mules, en vêtements... Chacun veut surpasser les autres. Ils ne se cachent pas dans leurs déportements et ne songent qu'au faste et aux jouissances terrestres ; il n'est pas de prêtre qui n'ait sa concubine. Et ce venin s'est répandu de Rome dans toute l'Italie et dans le reste du monde. Jadis on disait : « Sinon chastement, du moins discrètement. » Personne ne s'embarrasse de ce scrupule maintenant. Dans quel état lamen-

table se trouvent les autels, les ornements du culte ! Mais les murs des prélats sont couverts de tapisseries ; les planchers de tapis. Il pleut dans les églises<sup>1</sup>. Le peuple vaut mieux que le clergé. Si au moins les moines faisaient leur devoir ! Jadis ils demeuraient toujours en oraison, n'ayant pas à s'occuper de leurs biens ; le contraire a lieu aujourd'hui ; ils ne songent qu'à bâtir des palais et un grand nombre possèdent en propre des sommes d'argent ; ils vendent la messe, ne s'occupent que de cérémonies pompeuses et de chants, mais ils n'ont aucun esprit religieux ; ceux qui étudient le droit canon pensent surtout à tirer profit de leur science judiciaire ; ils négligent la théologie qui serait improductive. Pourvus de tout, ils recommandent la pauvreté. De cette abondance est née leur dépravation, car la luxure est fille de la gourmandise. C'est pourquoi on voit les moines aller tout le jour de maison en maison, bavardant avec les commères. Il arrive qu'un couvent ou un monastère entre en guerre contre un autre, quand ce n'est pas un ordre contre un ordre en sorte qu'on ne peut aider l'un sans offenser l'autre ; ils se dénigrent et se nuisent réciproquement. Les religieux ont divisé le monde. »

« Nous autres frères, dit encore Bettini, nous devrions ne nous souvenir que des vertus de nos fondateurs, saint François, saint Dominique, saint Augustin, et ne point nous jalouser. C'est tout le

1. Cela était vrai à Rome au temps de Martin V et d'Eugène IV en Piémont, à Naples.

contraire qui a lieu. Les moines disent aux pères, aux mères : « Laissez quelque chose à notre couvent, à notre église pour y construire une chapelle » et dérobent ainsi l'argent aux veuves et aux enfants. Je ne parle que des mauvais religieux. Les autres agissent tout autrement. Les mauvais honorent Dieu en paroles et leur cœur n'est que luxure ; alors qu'ils passent leurs jours à chanter dans le chœur, leur cœur est toujours prêt à détourner le bien des veuves et des orphelins. Les nonnes qui devraient être l'honneur du Christ en sont la honte ; elles ne s'occupent que de leur bien-être ; il leur faut un vêtement d'hiver et un vêtement d'été et autres choses superflues. Elles font aux moines des mets délicats et aussi des enfants. Dieu est courroucé contre les moines et contre Rome.

« Rome est le principe des péchés, la reine des iniquités, de la superbe, de la luxure et de tous les vices ; elle est la cause des erreurs des prêtres, des nonnes, des chrétiens ; en elle se trouve toute scélératesse. Dieu punira d'abord le clergé. On dit aujourd'hui : « Heureuse la maison qui a la tonsure ; il viendra un temps où l'on cachera la tonsure... »

Le barnabite Lorenzo Davidico, qui vivait au milieu du siècle (1513-1574) et qui parlait en connaissance de cause<sup>1</sup>, fait un tableau certainement

1. Il attaqua vivement dans ses écrits et par la parole les hérétiques, bien que sa vie ne fût pas exemplaire et donnât prise à leurs plus amères critiques. Son livre, *Anatomia delli viti*, contient au chapitre LXXXVIII, une philippique des plus virulentes contre le clergé. Davidico fut un des témoins à charge dans le procès du

trop chargé, mais vrai quant au fond, du clergé italien de cette époque : « Combien de prêtres sont simoniaques, ambitieux et débauchés ! dit-il. Combien portent des armes comme des soldats ! Combien disent deux messes par jour alors qu'ils n'en devraient dire qu'une par an ! On vend le sang du Christ. »

L'aveu de l'historien Guicciardini montre que, même parmi ceux qui profitaient des abus, il y avait un sentiment de révolte ; s'il n'éclatait pas, c'est que le souci du bien-être s'y opposait : « *Auri sacra fames quid non mortalia pectora cogis?* »

« Je ne sais, écrivait Guicciardini, ce qui me déplaît le plus de l'ambition, de l'avarice ou de la mollesse des prêtres... Cependant les situations que j'ai occupées sous plusieurs pontifes m'ont obligé à m'attacher, dans mon propre intérêt, à leur grandeur. N'avait été cette nécessité, j'aurais aimé Martin Luther comme moi-même, non pour me délivrer des lois qu'impose la religion chrétienne selon qu'on l'interprète et qu'on la comprend, mais pour voir réduire dans ses justes limites cette troupe scélérate, c'est-à-dire pour la voir ou bien sans vices ou bien sans autorité<sup>1</sup>. »

cardinal Morone ; Morone lui répondit victorieusement et le convainquit d'avoir parlé uniquement par passion. Voir TACCHI VENTURI, p. 35, donnant la bibliographie de Davidico et le chapitre consacré à Paul IV dans la seconde partie de cet ouvrage.

1. *Ricordi politici e civili*, XXVIII, Florence, 1857, vol. 1, p. 96. Dans un autre passage il répète la même pensée presque dans les mêmes termes (CCCXLVI, p. 203) : « J'ai toujours souhaité la ruine du Saint-Siège et mon sort a voulu que deux pon-



Certes il faut faire la part de la violence habituelle du langage à cette époque et de l'exagération propre aux discussions de ce genre. Il n'en demeure pas moins que les attaques des prédicateurs protestants durent paraître, auprès de ces diatribes, fort anodines et de peu de conséquence. Et ceci en explique la longue impunité. En outre, elles conduisaient les esprits à admettre qu'il y avait lieu de critiquer l'Église et qu'elle avait grand besoin d'être épurée et amendée.

Au surplus, la conduite d'une partie du clergé tant séculier que régulier justifiait pleinement, comme on va voir, les plus vives critiques.

#### ABAISSEMENT DE LA VALEUR MORALE DU CLERGÉ.

Le mal remontait assez loin<sup>1</sup> mais il devint surtout sensible à partir du triste pontificat de Sixte IV<sup>2</sup>.

tifes aient été tels que j'ai dû désirer leur grandeur et y travailler; sans cela j'aurais aimé Martin Luther plus que moi-même, parce que j'espérais que sa secte aurait pu ruiner la scélératesse tyrannique des prêtres ou au moins lui couper les ailes. » Ailleurs il dit encore : « Non si può dire tanto male della Corte romana che non meriti se dica più, perché è una infamia, uno esempio di tutti e vituperii e obbrobrii del mondo. » GUICCIARDINI, *Considerazioni sui Discorsi del Machiavelli*, Opere inedite, vol. I, Florence, 1857, p. 27.

1. Ainsi que le rappelle Bossuet au commencement des *Variations*, le cardinal Cesarini représentait déjà au pape Eugène IV, avec une extrême hardiesse d'expression, les dangers que la dépravation du clergé faisait courir à l'Église. « On rejettera la faute de tous ces désordres, disait-il, sur la cour de Rome qu'on regardera comme la cause de tous les maux... L'arbre penche et, au lieu de le soutenir pendant qu'on le pourrait encore, nous le précipitons à terre. »

2. ROCQUAIN, vol. III, p. 41.

Le chroniqueur Infessura assurait alors qu'on aurait eu peine à trouver un prêtre ou un membre de la Curie qui n'entretînt pas une concubine et Gilles de Viterbe, général des ermites de Saint-Augustin et plus tard cardinal, dit dans son *Historia XX Sæculorum* que depuis ce temps le clergé fut profondément corrompu<sup>1</sup>.

La licence des derniers pontificats du xv<sup>e</sup> siècle avait aggravé le mal; le luxe de la cour de Léon X et l'exemple de quelques-uns de ceux qui la composaient, firent le reste.

Le concile de Latran s'était efforcé de réagir. Le 5 mai 1514, à la IX<sup>e</sup> session (séance solennelle), Antonio Pucci fit une harangue contre les mauvais prêtres dans laquelle il stigmatisa leurs déportements; par cent trente voix contre dix les membres du concile l'approuvèrent et la bulle « *Supernæ dispositionis* », qui fut la conséquence de ce vote, régla en quarante-cinq articles les prescriptions auxquelles devaient désormais se soumettre les ecclésiastiques<sup>2</sup>.

Mais Léon X ne tint aucunement la main à leur application et il en alla comme auparavant. En 1532, Clément VII rappela au clergé, à la prière

1. « *Ex eo ceptum tempus est sacris non numinis sed nummi, non salutis sed voluptatis* ». « La dépravation des mœurs avait fait de tels progrès dans le clergé que des voix nombreuses s'élevaient en faveur du mariage des prêtres », dit PASTOR (*Histoire des Papes*, vol. V, p. 170).

2. MANSI, *Sacr. Conciliorum nova et amplissima Coll.*, Florence, 1757-1798, vol. XXXII, col. 887. PASTOR, *Hist. des Papes*, trad., vol. X, p. 281. La bulle *Supernæ dispositionis* est du 5 mai 1514. Voir p. 416 ce que dit à ce sujet le cardinal Contarini.

de Caterina Cibo, qu'il devait s'abstenir de blasphémer, de jouer, de porter des vêtements courts, de mener une vie dissolue<sup>1</sup>. Il en fut de ces injonctions comme des précédentes.

Un proverbe lombard disait : « Si tu veux aller en enfer, fais-toi prêtre<sup>2</sup>. »

Le séjour de Rome passait pour si pernicieux que lorsque le jeune cardinal Giovanni de Médicis, le futur Léon X, fut sur le point de s'y rendre, en mars 1492, son père Lorenzo crut devoir le mettre en garde contre les dangers qu'il allait courir; après les avoir énumérés longuement, il conclut avec tristesse qu'il lui sera bien difficile de les éviter<sup>3</sup>.

Le fameux Aleandro, dont la vie fut si édifiante dans sa seconde moitié, éprouvait une grande appréhension pour lui-même quand il allait à Rome qu'il qualifie de Babylone, et elle était d'autant plus justifiée qu'il lui arriva plus d'une fois de succomber aux tentations qu'offrait trop abondamment la ville pontificale; il en fait un aveu non déguisé dans son autobiographie en employant toutefois dans ces passages la langue grecque<sup>4</sup>.

1. LE PLAT, *Monumentum ad Hist. Concilii Tridentini*, Louvain, 1781-1788, vol. II.

2. TACCHI VENTURI, p. 19. FONTANA, *Doc. Vat.*, dans *Archiv. Soc. Rom. di Stor. Pat.*, vol. XVI, an. 1892, p. 129.

3. G. Capponi, *Storia della Repubblica di Firenze*, Florence, 1875, vol. II, p. 528.

4. ABBÉ J. PAQUIER, *Jérôme Aleandre*, Paris, 1900, p. 127 et suiv., p. 347. *Lettres familières*, p. 125 et 131. HENRI OMONT, *Journal autobiographique...*, Paris, 1895, p. 9 et suiv. L. DOREZ, *Une lettre de Gilles de Gourmont*, Paris, 1898, p. 30.

Évoquait-il plus tard ces aventures comme une mortification et pour se fortifier par le souvenir de sa faute ou bien goûtait-il à se les rappeler un certain charme et en tirait-il un peu vanité? Les mobiles des actions humaines sont si complexes et si contradictoires que tous ces sentiments se trouvaient peut-être réunis. Quoi qu'il en soit, elles montrent de combien de périls étaient assaillies même les âmes les plus fermes.

Du sommet de la hiérarchie ecclésiastique jusque dans le bas clergé, parmi les réguliers comme parmi les séculiers, la méconnaissance des devoirs même les plus impérieux qu'impose le sacerdoce, était fréquente et souvent complète<sup>1</sup>.

Le cardinal Benedetto Accolti, élu par Clément VII en avril 1527, était un débauché et un criminel; il l'avait montré pendant sa légation à Ancône qui aboutit à un procès à la suite duquel il fut incarcéré au château Saint-Ange pour avoir fait décapiter cinq gentilshommes, commis des extorsions, scandalisé le pays par ses débordements. Au cours d'un autre procès qui eut lieu à Rome, en 1535, un des témoins déposa qu'il disait rarement la messe, qu'à Lorette il avait communie sans se confesser et tenu à table des propos sacrilèges, affirmé que la colère de Dieu et la sienne n'étaient qu'une seule et même chose, et proféré des blas-

1. Il en était de même en France. Voir IMBART DE LA TOUR, *Les Origines de la Réforme*, Paris, 1905-1909, et RENAUDET, *La Pré-réforme*.



phèmes qu'on ne peut rapporter contre Jésus et la Vierge. Il exilait les maris et les frères des femmes qu'il convoitait. On le voyait sortir vêtu d'un costume laïc de velours. En revanche, un jour qu'un troupeau de vaches qui lui appartenait, arrivait à Ancône, il se rendit à sa rencontre avec son clergé et la croix, entouré de tout l'appareil d'un légat<sup>1</sup>.

Tout ce que l'envoyé vénitien Soriano pouvait dire de la plupart des cardinaux élus par Clément VII était : « Ce ne sont pas des saints, mais je puis en parler honorablement comme de seigneurs qui vivent en vrais et dignes gentilshommes<sup>2</sup>. »

Les évêques donnaient la consécration à n'importe qui, à des enfants de seize ans<sup>3</sup>, dit le cardinal

1. E. COSTANTINI, *Il cardinal di Ravenna al Governo di Ancona*, Pesaro, 1891. — *Archivio di Stato, Rome Atti del Governatore*, sec. XVI, prot. III, fasc. II. Cf. DIARIO DI P. PAOLO GUALTIERI, 1532-1544. Archiv. Stor. Capit. Cred. XIV, vol. VIII, fol. 71.

2. PASTOR, *Histoire des Papes*, vol. X, p. 279. Castiglione parle dans le *Cortigiano* (liv. II, § 10) d'un jeune cardinal qui, se sentant agile, emmenait dans son jardin tous ceux qui venaient le voir, même s'il les recevait pour la première fois, et, les ayant fait mettre en chemise comme lui, luttait avec eux à qui sauterait le mieux. Les interlocuteurs du *Cortigiano* ne se montrent d'ailleurs nullement scandalisés au récit de cette gaminerie.

3. Le concile de Trente décida, par le décret du 15 juillet 1563, que les évêques seraient tenus de donner la consécration eux-mêmes, qu'ils ne conféreraient jamais la première tonsure à des illettrés ni à des personnes qui ne la sollicitaient que pour se soustraire à la juridiction civile. Aucun clerc ne pouvait recevoir de bénéfice avant d'avoir atteint l'âge de quatorze ans, PALLAVICINI, vol. II, p. 817. Donc tout cela se pratiquait auparavant.

Le concile, dans sa XIV<sup>e</sup> session, cap. vi, et dans sa XXII<sup>e</sup> session, cap. i, avait pris des décisions à l'égard des prêtres illettrés et des prêtres concubinaires.

Carafa dans son rapport au pape Paul III (1532). Les dispenses d'âge se vendaient quatre écus à Rome. Le légat de Pérouse, Ascanio Parisani, écrit qu'un canonicat destiné à des nobles ou à des clercs ayant obtenu une haute situation dans la hiérarchie, fut attribué, sur la recommandation d'un joueur de luth du pape, au bâtard d'un cordonnier, lequel avait fort mauvaise réputation. Aussi arrivait-il que des prêtres dénaturaient les dernières volontés des mourants.

A l'occasion de la nomination de son ami Pietro Lippomani, comme évêque de Bergame, en 1516, le futur cardinal Gasparo Contarini composa à son intention un traité *De officio Episcopi*<sup>1</sup> dans lequel il commence par rappeler le rôle de l'évêque chargé d'instruire et de diriger ses ouailles, de veiller sur leurs mœurs en leur donnant l'exemple d'une vie sans tache, d'assurer leur bonheur : « Il doit chasser de son cœur l'avarice, la haine, l'ambition, les voluptés que procurent le boire, le manger et les choses de l'amour; se montrer tempérant dans son langage, et s'abstenir de la colère, se faire le défenseur des femmes et des enfants. » A ce propos, Contarini cite Platon et les péripatéticiens, unissant ainsi les deux philosophies entre lesquelles se partageaient, non sans aigreur, ses contemporains. « Rien n'est plus convenable, écrit-il, qu'un certain déploiement de luxe chez un

1. Publié dans ses œuvres par son neveu Luigi Contarini, à Paris, en 1571. Ce manuel du parfait évêque est à comparer avec celui du parfait cardinal, publié en 1510, par CORTESE, *De Cardinalatu*.

prince, rien de plus indécent chez un évêque; il lui faut s'abstenir d'une riche argenterie, d'une nombreuse domesticité, des repas plantureux, des meubles luxueux. Puisque les beaux ornements, les vases superbes, les demeures fastueuses sont réservés à Dieu, comment l'évêque en posséderait-il aussi sans oublier ses devoirs envers les pauvres? » Mais ces excellents conseils ne furent guère entendus.

La conduite de l'évêque de Veglia en Vénétie scandalisait le nonce Aleandro<sup>1</sup> à juste titre. « J'ai à vous parler, écrit-il le 24 mai 1533, d'un ribaud et néfaste évêque afin que, ayant expédié la matière des moines, je passe à celles des prélats de mon rang. Il avait accompli des infamies à Rome avant le sac et a profité de cette occasion pour s'enfuir; ainsi cette homme qui avait contaminé cette ville, de mille et mille façons, au temps de sa félicité, s'est trouvé sauvé par sa ruine. Il a soulevé tout le pays contre lui; n'ayant pas de demeure fixe, il ne vit que dans les tavernes et les mauvais lieux, avec des voleurs; il a fait quantité d'ordinations abominables et iniques, choisissant des larrons, des assassins et des malfaiteurs. Sa Sainteté verra les procès qu'on pourra lui faire, il ne pourra s'empêcher de l'envoyer aux galères ou au gibet. Il a tous les vices. On a découvert plusieurs bulles forgées ou antidatées par lui. Enfin dans la semaine de Pâques, il en a fait une qui a mis, je ne dis pas

1. Val. Nunz. Venezia, vol. I, c. 138.

la ville mais toute la Vénétie en rumeur; j'en ai une honte qui ne peut s'apaiser. Je lui ai fait des remontrances de vive voix et en avais obtenu la promesse qu'il cesserait ses scélératesses; il m'avait même demandé pardon et promis qu'il irait vivre à Rome; mais sa vie continue à causer autant de scandale. Voici un exemple de ce qu'il ose faire : une pauvre femme de Brescia avait un fils prisonnier à vie et se lamentait de son sort; un complice de l'évêque vint la trouver et lui dit qu'on pourrait le sauver, en prouvant par exemple qu'il était prêtre avant d'avoir accompli son crime; il ajouta que, moyennant 50 ducats, il lui serait délivré un faux bref; comme la femme ne possédait pas cette somme, il se contenta de 10 ducats et lui remit un bref portant la date de l'année 1530; il se trouva que cette date ne convenait pas, alors il la modifia pour l'année 1526 et reçut 8 ducats. Le coup fut d'ailleurs manqué, car le cardinal évêque de Brescia, qui se méfiait des friponneries de l'évêque, découvrit le faux. Il en résulta même que le prisonnier fut condamné à mort et n'obtint la vie sauve qu'en acceptant la charge de bourreau. Sa mère vint me demander justice. J'aurais vivement souhaité qu'il prît la fuite ou allât dans les terres de l'Eglise afin que Sa Sainteté en disposât sans scandale, mais il est venu ici à Venise où j'ai pu le faire arrêter secrètement et maintenant il se trouve dans les prisons du palais ducal; on le retient au nom de Sa Sainteté, car j'ai dit que c'était par son ordre que j'agissais. La Seigneurie



et tout le pays sont enchantés; on a appris par ce moyen que les mauvaises et scélérates actions que commettent certains évêques ne doivent pas être imputées à Notre-Seigneur ni à ses nonces, mais à leur nature dépravée... »

Aleandro n'était pas au bout de ses stupéfactions; l'évêque s'avisa de sacrer un quidam dans sa prison! « Je ne l'aurais jamais cru, ajoute Aleandro, si je ne l'avais pas vu. Chaque jour, les révélations sur ses ribauderies pleuvent. » Pour plus de sûreté, il l'avait transféré dans le monastère S. Salvatore, mais il n'était qu'à demi rassuré et pressait le cardinal Giacomo Salviati, chef de l'Inquisition, de faire expédier au plus tôt par le pape « un bon bref » aux moines de ce monastère pour qu'ils le tinssent étroitement captif.

L'année suivante, le 24 juin 1534, le nonce revient sur les méfaits de cet évêque qui était, assure-t-il, « le plus fallacieux des hommes ». « Quand il veut prêter un faux serment, dit-il, il met la main sur sa poitrine après avoir eu soin de placer sous ses vêtements une laitue ou un chou; de la sorte il peut dire ensuite que son serment ne valait rien puisqu'il avait juré sur un légume. » « La malheureuse cité de Veglia, n'a pas chance, écrit-il, car le successeur de cet évêque ne vaut pas mieux. » Cet évêque, Giovanni Rosa, était-il aussi coupable que le pensait Aleandro? Il venait d'être intronisé deux ans auparavant, en 1531, et resta en fonctions jusqu'en 1550. A moins qu'on ne se soit montré extraordinairement indulgent à son égard, il sem-

blerait donc qu'il ne fut pas jugé indigne de son ministère.

Il était des évêques qui louaient les biens de la mense épiscopale à des exploitants dont l'unique souci était de pressurer leurs tenanciers. L'évêque de Rossano, dans la province de Cosenza, en usa ainsi; ses tenanciers se plaignirent; il fit si peu de cas de leurs doléances qu'ils s'adressèrent au gouverneur de Rome; une enquête fut ouverte en février 1538 qui amena la constatation de nombreux faits de violence et surtout d'immoralité à la charge du représentant de l'évêque qui était un prêtre<sup>1</sup>.

L'évêque de Côme, Cesare Trivulzio, dut quitter brusquement son diocèse<sup>2</sup>. Ses panégyristes ont affirmé qu'il avait été victime de ses sympathies françaises<sup>3</sup>; cependant il ne semble pas que l'empereur Charles-Quint l'ait eu en particulière aversion. De nombreux témoins qui déposèrent au cours d'une action intentée contre lui par l'avocat fiscal à Rome, affirmèrent que l'évêque avait falsifié un bref de

1. Rome, *Achiv. di Stato, Investigationes*, vol. X, fol. 14. Jusqu'à l'époque où les tribunaux du Saint-Office commencèrent à fonctionner et connurent de toutes les affaires relatives aux manquements des prêtres à la morale ou à la foi, les interrogatoires des témoins étaient du ressort du gouverneur de Rome et les minutes s'en trouvent dans l'Archivio di Stato « *Investigationes* ». Mais les pièces des procès instruits devant le tribunal du Saint-Office demeurèrent dans ses archives qui, pour des raisons diverses, ne sont pas accessibles.

2. Rome, *Archiv. di Stato, Atti Gov.*, Sec. XVI, Prot. 3, fasc. 4.

3. Le 12 décembre 1519, François I<sup>er</sup> l'avait subrogé à l'évêque de Plaisance, Gomez de Tolède, comme sénateur clerc de Milan. Il lui avait également accordé des lettres « de naturalité ». *Actes de François I<sup>er</sup>*, vol. V, p. 493, n° 17211; vol. VIII, p. 693, n° 32.886 et 42.893.

Clément VII relatif à une abbaye de Côme rapportant 1.000 écus par an et dont son oncle, Scaramuzio Trivulzio, avait eu jadis le bénéfice. Ce fut lorsqu'on découvrit la falsification du bref que l'évêque prit la fuite; il partit secrètement, à cheval, avec trois compagnons seulement, sans prévenir même son majordome. Un des témoins affirma, dans son interrogatoire du 20 mai 1535, qu'il avait vu chez l'évêque quand il avait dîné chez lui, beaucoup d'argenterie, coupes à pied, plats dorés, vases et surtout dont on affirmait que l'évêque avait emporté la majeure partie en s'en allant. Le 11 juin suivant, Nicolao Rentius, « secrétaire du roi de France », assura avoir tenu en main le bref, auquel il ne manquait que le sceau qui y fut apposé plus tard. Quelle fut la sanction de cette enquête, on ne le sait, les archives du gouverneur de Rome ne contenant que les minutes des interrogatoires, mais c'est beaucoup déjà que l'autorité ecclésiastique ait cru utile de procéder judiciairement contre l'évêque et ait accueilli de telles accusations.

Il mourut à Rome en 1548.

L'évêque Camillo Peruschi se trouvait, le 6 septembre 1551, dans une maison de banque en costume sacerdotal<sup>1</sup>; il se prit de querelle avec un client qui venait retirer son argent et le traita de fou, celui-ci lui répondit qu'il mentait par la gorge et voulut lui donner un soufflet, mais l'évêque ayant fait un mouvement de recul, il ne put que le

1. *Investigationes*, vol. XXXV, fol. 155.

prendre par la barbe; l'évêque lui cria : « C'est ainsi que tu en uses avec un évêque dans la maison d'un autre ! » Et les choses en restèrent là; cet accident suffit à montrer le peu de respect qu'inspiraient parfois les plus hautes dignités ecclésiastiques.

Deux mois après, le 29 octobre 1551, l'évêque de Tivoli, Marco Antonio Croce, faillit être assassiné à la suite d'un différend<sup>1</sup>.

L'évêque de Reggio, Gio Batta Grosso, était un joueur de cartes sans vergogne, ce qui l'amenait parfois à proférer d'affreux jurons. Un « preposito » à l'église S. Nicola de la même ville déposa, le 16 janvier 1555, qu'il se rencontrait souvent avec des joueurs de profession à un jeu fort en vogue alors, la « primiera » et que, lorsqu'il perdait, il criait : « Par le sang, par le corps du Christ »; ou bien pis encore. Parfois il allait jouer chez des gens de la ville, habillé en laïc et l'épée au côté; il entra même chez des femmes et y tenait des propos indécents. D'autres témoins confirmèrent ces dépositions<sup>2</sup>.

En 1538 (11 avril), « la Curie eut la certitude », dit un document, qu'un prêtre, Bartolomeo de Galli, avait volé avec le concours de quelques complices une croix d'or et des calices dans une église du diocèse de Novare; ces objets avaient été vendus à un juif de Mantoue; l'évêque fit arrêter le cou-

1. *Investigationes*, vol. XXXVII, fol. 87.

2. Rome, *Archiv. di Stato, Atti del Governatore*, Sec. XVI, Prot. 17, fasc. 24.



Clément VII relatif à une abbaye de Côme rapportant 1.000 écus par an et dont son oncle, Scaramuzio Trivulzio, avait eu jadis le bénéfice. Ce fut lorsqu'on découvrit la falsification du bref que l'évêque prit la fuite; il partit secrètement, à cheval, avec trois compagnons seulement, sans prévenir même son majordome. Un des témoins affirma, dans son interrogatoire du 20 mai 1535, qu'il avait vu chez l'évêque quand il avait dîné chez lui, beaucoup d'argenterie, coupes à pied, plats dorés, vases et surtout dont on affirmait que l'évêque avait emporté la majeure partie en s'en allant. Le 11 juin suivant, Nicolao Rentius, « secrétaire du roi de France », assura avoir tenu en main le bref, auquel il ne manquait que le sceau qui y fut apposé plus tard. Quelle fut la sanction de cette enquête, on ne le sait, les archives du gouverneur de Rome ne contenant que les minutes des interrogatoires, mais c'est beaucoup déjà que l'autorité ecclésiastique ait cru utile de procéder judiciairement contre l'évêque et ait accueilli de telles accusations.

Il mourut à Rome en 1548.

L'évêque Camillo Peruschi se trouvait, le 6 septembre 1551, dans une maison de banque en costume sacerdotal<sup>1</sup>; il se prit de querelle avec un client qui venait retirer son argent et le traita de fou, celui-ci lui répondit qu'il mentait par la gorge et voulut lui donner un soufflet, mais l'évêque ayant fait un mouvement de recul, il ne put que le

1. *Investigationes*, vol. XXXV, fol. 155.

prendre par la barbe; l'évêque lui cria : « C'est ainsi que tu en uses avec un évêque dans la maison d'un autre ! » Et les choses en restèrent là; cet accident suffit à montrer le peu de respect qu'inspiraient parfois les plus hautes dignités ecclésiastiques.

Deux mois après, le 29 octobre 1551, l'évêque de Tivoli, Marco Antonio Croce, faillit être assassiné à la suite d'un différend<sup>1</sup>.

L'évêque de Reggio, Gio Batta Grosso, était un joueur de cartes sans vergogne, ce qui l'amenait parfois à proférer d'affreux jurons. Un « preposito » à l'église S. Nicola de la même ville déposa, le 16 janvier 1555, qu'il se rencontrait souvent avec des joueurs de profession à un jeu fort en vogue alors, la « primiera » et que, lorsqu'il perdait, il criait : « Par le sang, par le corps du Christ »; ou bien pis encore. Parfois il allait jouer chez des gens de la ville, habillé en laïc et l'épée au côté; il entra même chez des femmes et y tenait des propos indécents. D'autres témoins confirmèrent ces dépositions<sup>2</sup>.

En 1538 (11 avril), « la Curie eut la certitude », dit un document, qu'un prêtre, Bartolomeo de Galli, avait volé avec le concours de quelques complices une croix d'or et des calices dans une église du diocèse de Novare; ces objets avaient été vendus à un juif de Mantoue; l'évêque fit arrêter le cou-

1. *Investigationes*, vol. XXXVII, fol. 87.

2. Rome, *Archiv. di Stato, Atti del Governatore*, Sec. XVI, Prot. 17, fasc. 24.

pable qui fut condamné à dix ans de banissement et à la restitution <sup>1</sup>.

En Sicile, un prêtre dérobe un calice, un manteau et de l'argent. C'était, au dire d'un frère conventuel de l'ordre de Saint-François, chose bien connue de tout le pays. Une telle notoriété rendait plus graves les conséquences de pareils méfaits ; les partisans de la réforme — ou tout au moins d'une réforme — avaient beau jeu à proclamer que le clergé entier était corrompu et qu'il fallait en renouveler l'esprit et le recrutement <sup>2</sup>.

Un prêtre calabrais, Giuliano Pistoia, exerçait couramment l'usure ; il prêtait à 30 % ; l'un des témoins dans son affaire s'était fait avancer 18 écus pour lesquels il dut payer, au bout de quatre mois, un intérêt de 7 écus et 2 giuli. L'accusé avait été également impliqué dans une affaire de falsification de monnaies et ne s'en était tiré qu'en dénonçant ses complices. Il avait trois enfants (19 novembre 1544) <sup>3</sup>.

Le moine Augustin fra Felice faisait également profession de prêter de l'argent à gros intérêts ; il vivait à Frascati avec une femme nommée Lucrezia et sa mère (janvier 1551) <sup>4</sup>.

Un chanoine de l'église S. Geronimo, située à Rome près du port de Ripetta, fut accusé par un prêtre de Zara de ne pas vouloir lui rendre 35 giuli

1. *Investigationes*, vol. XI, fol. 55.

2. *Investigationes*, vol. XXI, ad. an.

3. *Investigationes*, vol. XXIV, fol. 131. Il avait rogné des pièces.

4. *Investigationes*, vol. XXXIV, fol. 43.

qu'il lui avait prêtés (1<sup>er</sup> septembre 1544) <sup>1</sup>.

Vers la fin de l'année 1534, le « fiscal » commença une instruction contre l'archiprêtre Vincenzo de Mancini, prêtre à S. Vincenzo, près de Venafro, dans le Napolitain <sup>2</sup>. Le fils du comte Pannoni, seigneur de la ville, interrogé chez un notaire selon la coutume et ayant prêté serment, déposa que ledit prêtre était vassal de son père et d'une espèce dont il n'y avait que trop d'exemples. Personne n'ignore, dit-il, qu'il a refusé de se rendre auprès d'un moribond parce qu'il avait la peste, qu'il vit publiquement avec une de ses parentes dont il a eu un fils qui habite avec lui ; qu'un jour, il y a trois ans, disant la messe dans une église voisine, il s'était arrêté au moment du *Pater* et, ayant enlevé son étole, avait fait mine de s'en aller. Le témoin lui avait dit : « Que diable faites-vous là » ? et il avait répondu : « S'ils ne me donnent pas l'offrande, je ne finirai pas la messe. » Des gentilshommes intervinrent, on lui remit ce qu'il demandait et il reprit l'office. Une autre fois, raconte encore le témoin, s'étant retourné vers l'assistance pour dire : *Dominus vobiscum*, il aperçut une belle fille et s'écria, de façon à être entendu : « Quel beau morceau je vois là » ! Un vicaire qui lui reprochait sa conduite fut menacé par lui de mort.

Un autre témoin confirma ces dires et ajouta que dans l'église cathédrale de S. Vincenzo, le jour de la Chandeleur, l'archiprêtre avait distribué des

1. *Investigationes*, vol. XXIV, fol. 9.

2. *Investigationes*, vol. V, fol. 306, 336.



cierges qui, au lieu d'être tout en cire comme c'était l'usage, étaient de résine recouverte d'une mince couche de cire. Il ajouta que, devant porter les derniers secours à un malade, l'archiprêtre avait déclaré qu'il ne se rendrait auprès de lui que si l'on s'engageait à lui céder un de ses champs de vigne. Un autre malade avait dû lui promettre le paiement d'une somme d'argent. Il avait failli tuer son frère un jour de Pâques à l'église.

En juin 1535, l'évêque de Nola fit emprisonner un prêtre, Ferrante Bursello, coupable d'assassinat<sup>1</sup>.

Au commencement de l'année 1544 (11 avril), la Curie fut informée, « la rumeur publique ayant précédé l'annonce exacte des faits », que le prêtre Blasio de Malvicini, *alias* de Buxis, de Spino d'Adda, diocèse d'Alexandrie, actuellement chanoine à Pavie, avait, étant dans les ordres, porté les armes et participé au sac de Rome<sup>2</sup>. Il était moine dans l'ordre de Saint-François ou de Saint-Bernard et célébrait régulièrement la messe quand, « poussé par un esprit diabolique et dans de mauvaises pensées », il s'était joint aux troupes du prince d'Orange, était entré dans Rome avec les Impériaux et y avait participé aux crimes dont les autres soldats s'étaient rendus coupables ; il avait pillé les maisons des nobles romains, volé de l'or, de l'argent, et toutes sortes d'objets précieux, dépouillé même des églises, commis d'autres excès.

1. *Archiv. Vat.*, Arm. 40, vol. LI, n. 108.

2. *Investigationes*, vol. XXI, fol. 179.

Une partie de son butin — qu'il avait renvoyée par mer dans sa patrie — avait été volée par les pirates et c'était à grand'peine qu'il s'était lui-même échappé ; l'autre partie était demeurée à Rome entre les mains d'un capitaine, ainsi que l'attestait une lettre versée au procès. Le sac achevé, il était retourné dans le Milanais et avait été nommé chanoine.

Le jeu avait parfois des conséquences funestes pour les prêtres qui s'y livraient ; un prêtre de Carro fut tué vers 1543, par un capitaine, à la suite d'une querelle de jeu ; un chanoine de Saint-Pierre, Giorgio Catullo de Savone, ayant gagné 20 écus aux dés à Geronimo Mattei, reçut de lui un coup de poignard à la tête (décembre 1550)<sup>1</sup>.

Le cas de prêtres aimant la bataille et portant l'épée était fréquent. Quand tel chanoine de Saint-Pierre se rendait à la basilique pour y officier, ses serviteurs l'attendaient sous le portique « où est la grande pomme de pin »<sup>2</sup> pour lui enlever sa cape, son épée et son poignard et le revêtir de la simarre<sup>3</sup>.

Giovanni Cambi rapporte dans ses histoires qu'il vit un prêtre monter à cheval vêtu d'une cape noire à l'espagnole lui tombant à peine aux ge-

1. *Investigationes*, vol. XXXIII, fol. 101.

2. Il s'agit de la Pomme de pin qui ornait, dit-on, le mausolée d'Auguste, que Nicolas V fit placer dans l'église Saint-Pierre et qui est aujourd'hui au Vatican.

3. Rome, Bibl. Vit. Em., Mss. Gesuiti. 1529, fasc. 2. TOMMASINO LANCELOTTI, *Cronaca Modenese* dans *Mon. di Stor. Pat. delle Prov. Modenese*, vol. VII, p. 373, parle de même en ce qui concerne Modène. C'était un pratiquant.

noux, l'épée au côté et entouré de ses familiers qui avaient autant que lui l'air de soldats<sup>1</sup>.

Il arrivait fréquemment que le gouverneur de Rome était obligé de s'interposer pour empêcher des luttes à main armée entre ecclésiastiques.

Le 5 mai 1535, le gouverneur en fonctions, Giovanni Guidiccioni<sup>2</sup>, enjoint à l'évêque de Melfi, Giacomo Ponzetti, et à un laïc, Carlo Gualternucci, de ne pas troubler la paix sous menace d'une amende de 1.500 écus; six mois après, l'ordre est renouvelé et les mauvaises dispositions des deux adversaires s'étant exaltées sans doute au lieu de se calmer avec le temps, l'amende est portée à la somme énorme de 2.000 ducats.

Le 22 mai 1537, l'aumônier des conservateurs, Cataldo, s'engage sur ordre du gouverneur, à ne pas molester un chanoine, l'amende dont il était menacé au cas où il aurait violé sa promesse, étant de 100 ducats seulement. Il est vrai que les conservateurs, bien qu'ils fussent les chefs de la municipalité, donnaient à leur aumônier un assez maigre salaire<sup>3</sup>.

Le 30 mars 1544 une affaire plus grave fut appelée devant le tribunal du gouverneur<sup>4</sup>; Giovanni Pietro de Cecina, familier du cardinal Guidiccioni,

1. *Istorie*, Florence, 1786, vol. III, p. 214.

2. Nommé le 25 octobre 1534. *Archiv. S. Vat. Div. Camer.*, vol. CI, fol. 16. En juin 1535, il fut envoyé comme nonce auprès de Charles-Quint.

3. *Investigationes*, vol. XL bis, fol. 184.

4. *Investigationes*, vol. XXII, fol. 25.

vint se plaindre qu'un prêtre de Fivizzano l'avait menacé de se rendre à Rome pour le tuer; et il était homme à mettre sa menace à exécution, Étant déjà ordonné prêtre, il avait pris les armes et fait campagne; les foudres de l'Église ne l'effrayaient pas plus que les dangers de la guerre, car frappé de l'excommunication majeure, « *latæ sententiæ* », il continuait à dire la messe et à vaquer à ses occupations dans un bénéfice appelé S. Colombado sur lequel il n'avait aucun droit; un prêtre qu'on avait envoyé pour l'en déposséder avait été fort mal accueilli.

Le 25 mai de la même année 1544, un chanoine du Latran frappe mortellement un Français d'un coup d'épée. Puis c'est un moine récollet (de l'ordre de Saint-François) qui vient à Rome et est arrêté parce qu'il portait un grand couteau de boucher; on lui demande pourquoi. « C'était, dit-il, pour le faire aiguïser et y mettre un fourreau. » Cette explication parut insuffisante d'autant que ce moine se promenait par les rues en costume séculier, cape noire, chapeau noir, chausses de gentilhomme. Aussi avait-on commencé par lui donner, dès son arrestation, deux coups d'estrapade. Il avait fait sa profession dans un monastère de conventuels, puis s'en était échappé pour devenir franciscain déchaux afin de pouvoir, expliqua-t-il, venir en aide à sa vieille mère, il ne dit pas comment. Son cas fit l'objet d'une instruction dans laquelle figurèrent plusieurs témoins qui tous s'accordent à parler du caractère irritable du



moine et de son désir de courir les ruelles<sup>1</sup>.

En l'année 1546, c'est une bien autre affaire, les chanoines de Tivoli descendent en armes une première fois au nombre de six ou huit, une seconde fois accompagnés d'hommes également armés pour assaillir un entrepreneur qui avait loué les eaux sulfureuses qui se trouvent à Acque Albule, à mi-chemin entre Rome et Tivoli; une exploitation de chaux y avait été établie par l'exploitant. Les chanoines prétendaient avoir des droits sur la source et ils poursuivirent les ouvriers et tentèrent de forcer la maison de leur patron; s'il n'avait été absent ils lui auraient fait un mauvais parti<sup>2</sup>.

En 1547, un ermite portant barbe longue et vêtement de bure, *prete da Messa*, c'est-à-dire apte à célébrer la messe, se prend de querelle avec un moine près du Ponte Molle, le frappe à coups de bâton et le blesse mortellement<sup>3</sup>.

Les rivalités entre maîtres d'école laïcs et ecclésiastiques dégénéraient parfois en querelles violentes; un chanoine, prêtre de l'église Della Maddalena, vint insulter dans son école un maître laïc (1551)<sup>4</sup>.

Pour un bénéfice contesté, un prêtre s'occupe de trouver un spadassin qui, moyennant quelque argent, assassinerait son rival; il avait même conduit à Rome à cet effet un homme de sa main;

1. *Investigationes*, vol. XIV, fol. 20; vol. XXI, ad an.

2. *Investigationes*, vol. XXIV, fol. 9.

3. *Investigationes*, vol. XXVI, fol. 183.

4. *Investigationes*, vol. XXXV, fol. 155.

un jour, étant au palais Farnèse, il s'écria : « Aujourd'hui c'est décidé; je fais tuer Camillo. » Ses amis le détournèrent de ce projet mais, dans son pays, il soudoya un assassin qui tua un autre de ses ennemis (23 juin 1552)<sup>1</sup>.

Pour combien de prélats la continence était-elle une règle stricte? Il ne faut point l'oublier, la Renaissance a été une époque d'abandon des règles morales. Si les lois restaient rigoureuses, si même la législation municipale punissait sévèrement par exemple le crime d'adultère et même celui d'embrasser une femme sans son bon vouloir, en fait on n'appliquait guère ces dispositions et les mœurs étaient bienveillantes envers les amoureux. Une belle passion, quelle qu'en fût la nature, semblait digne d'admiration et était généralement encouragée. Comment les ecclésiastiques auraient-ils résisté à l'entraînement et à la séduction de l'exemple, alors surtout qu'une impunité presque absolue, en tout cas une indulgence extrême, leur était assurée. Les cardinaux, qui menaient une vie de seigneurs fastueux, ne pensaient pas, du moins ce fut certainement le sentiment de plus d'un, que la différence de l'habit dût les exclure d'aucun des plaisirs dont la vie des grands pouvait être charmée. Leurs liaisons n'étaient guère secrètes: elles ne firent pas scandale parce qu'à Rome ces irrégularités étaient acceptées et passaient pour aventure ordinaire et commune.

1. *Investigationes*, vol. XXXVIII, fol. 209.

Le cardinal Innocenzo Cibo eut quatre enfants, deux filles, à chacune desquelles il laissa 6000 écus, deux fils qu'il avait légitimés et qui héritèrent du reste de ses biens; le cardinal Prospero Colonna eut, de Giulia da Fondi, une fille que l'empereur Charles-Quint légittima en 1532, trois autres filles d'une bourgeoise de Capoue et un fils; le cardinal Farnèse, le futur Paul III, eut trois fils et deux filles. Toutefois il se peut que quelques-uns de ces enfants soient nés avant leur entrée dans les ordres, mais combien d'ecclésiastiques continuèrent, même après leur vocation, à vivre fort librement!

Dans un procès, une femme dépose qu'une de ses amies, Laura Benedetti, avait été vendue autrefois par son père au cardinal Cesarini (déposition du 21 décembre 1540 devant le gouverneur de Rome<sup>1</sup>).

Le clergé, du haut en bas de la hiérarchie, manquait de tenue morale. L'archevêque de Messine, Antonio di Lignamine (1514-1537), alors qu'il était abbé de Galati en Sicile, avait eu des relations avec une femme qui habitait dans une maison toute voisine de la sienne, à ce qu'affirma un de ses anciens serviteurs au cours d'un procès engagé contre lui devant le gouverneur de Rome en 1531<sup>2</sup>; il ne changea pas de conduite après son élévation à l'épiscopat; son fils, Gio Bernado, habitait à l'archevêché; une fille, d'abord mise dans un couvent, fut appelée auprès de son père quand

1. *Investigationes*, vol. XVI, fol. 14.

2. *Investigationes*, vol. V, fol. 32.

il eut perdu sa maîtresse. Lorsque la peste éclata à Messine, l'archevêque se réfugia à Lercara-Fridi où il fit venir une femme. Aussi se montrait-il indulgent pour les autres. Au cours des tournées qu'il faisait dans son diocèse, il lui arrivait de découvrir que certains prêtres vivaient en concubinage; parfois il les punissait, mais le plus souvent il les laissait faire en se contentant de leur imposer une amende. Ces faits étaient, paraît-il, de notoriété publique.

L'évêque de Nicosie, Aldobrandini Orsini, maria une fille qu'il avait eue à un noble de Viterbe nommé Paolo Cordella et lui donna en dot 200 écus payables par quarts en quatre années. Il eut également un fils auquel il céda une vigne près de la porte du Peuple à condition qu'il fit une pension de 500 écus à sa mère Ambrosia de Pirani; celle-ci est qualifiée dans l'acte de « concubine de l'évêque de Nicosie » (25 mars 1516)<sup>1</sup>.

On voyait des courtisanes dans le carrosse d'un évêque; on fit un procès à une Espagnole, Ippolita, qui au sortir d'une maison où l'on avait festiné et dansé, était montée dans le carrosse de l'évêque de Rimini, neveu du cardinal Ascanio (1555)<sup>2</sup>.

L'évêque de Pesaro, Lodovico Simonetta (1536-1560), qui devint cardinal en 1560, et vivait constamment à Rome, semble avoir eu pour maîtresse

1. *Archiv. Stor. Capit., Instrument. S. Rom. Cur.*, vol. XXV fol. 179.

2. *Investigationes*, vol. XLII, fol. 123.



une courtisane fameuse, Nina de Prato (11 juillet 1554)<sup>1</sup>.

En 1554, Camilla, fille de l'archiprêtre du Panthéon, et Lorenzo, Alessandro et Rafaello ses frères, habitaient auprès de l'église avec leur père; on se battait souvent dans la maison, les fils frappaient leur père, les voisins intervenaient; le gouverneur de Rome dut s'occuper de l'affaire<sup>2</sup>.

Un prêtre de Piperno, près Frosinone, séduit une veuve et en a des enfants; quand le père de celle-ci entreprend de l'éloigner du prêtre, il le fait tuer (1532); une recluse est enlevée par un ecclésiastique et emmenée au loin (1532); une femme se plaint au gouverneur qu'un prêtre, faisant partie de la « famille » de l'évêque d'Imola, a brisé son mobilier parce qu'elle lui résistait.

Un prêtre dépose une plainte pour avoir été volé par une femme (1532)<sup>3</sup>.

Il en était partout de même. L'envoyé du duc de Savoie à Rome, lui écrivait, le 7 septembre 1530 : « Dans peu on publiera un édit qui nous obligera, nous autres prêtres, à nous occuper d'autres choses que de femmes, de banquets, de pompes et de jeux comme font les ecclésiastiques dans le pays de Votre Excellence<sup>4</sup>. »

En 1535 (1<sup>er</sup> décembre), dans un procès intenté par le fiscal contre Pietro Francesco de Cinugi,

1. *Investigationes*, vol. XLII, fol. 75. Cf. CARDELLA, *Mem. de cardinali*, Rome, 1792-1797, vol. V, p. 27.

2. *Investigationes*, vol. XLII, fol. 123.

3. *Investigationes*, vol. VI, fol. 141, 226, 364.

4. Turin, *Archiv. di Stato*, Sez. I, Let. amb. di Roma, Mazzo I.

abbé de Bertinoro, dans la Romagne, un témoin à qui on avait demandé si, à sa connaissance, l'abbé avait contracté mariage, répondit qu'il l'avait vu « passer l'anneau au doigt d'une femme nommée Antonia<sup>1</sup> ». Ensuite l'abbé vécut quatre ou cinq ans avec une nonne dont il eut deux fils.

Neuf ans plus tard (janvier 1544) il eut de nouveau à comparaître devant le gouverneur de Rome parce qu'il avait été cause d'un scandale<sup>2</sup>. Une femme déposa que l'abbé avait enlevé sa fille Caterina qui était mariée et que depuis des années il vivait avec elle; que même lorsqu'il avait été emprisonné à la Corte Savella, elle allait le retrouver car il y jouissait d'une certaine liberté. L'abbé s'était servi de sa fille pour faire porter à la femme de Alessandro Mattei des nouvelles de son fils détenu comme lui à la Corte Savella. La servante de Caterina confirma cette déposition. Cependant les parents du mari de Caterina la menaçaient de la tuer si elle continuait de vivre avec l'abbé; alors elle se sauva dans le couvent des « emmurées » de Sainte-Marie-Majeure; l'abbé l'y rechercha et lui fit par écrit de telles promesses qu'elle en ressortit. Sur quoi, le cardinal Cesi fit fermer le couvent. Les lettres de l'abbé avaient été retrouvées dans le coffre de Caterina.

En 1544 (1<sup>er</sup> mars), le fiscal et la Curie engagèrent une action contre Francesco Marchesini, abbé d'un monastère à Florence, parce qu'il avait,

1. *Investigationes*, vol. IX, fol. 363.

2. *Archiv. di Stato*, *Atti gov.*, Sec. XVI, Prot. 10, fasc. 1.

pendant quatre ans, entretenu une femme dans le monastère; elle s'y croyait tout permis, insultait les moines, régentait la communauté; quand on eut fait comprendre à l'abbé que ce scandale devait prendre fin, il l'établit dans une maison voisine qui fut meublée et approvisionnée aux dépens du monastère. Cette femme, qui avait été servante à l'hôpital S. Antonio et ne possédait rien, devint fort riche. Un jour elle alla avec l'abbé à Pistoia acheter une vigne; on les voyait d'ailleurs se promener ensemble dans les rues et dans les marchés de la ville<sup>1</sup>.

En 1548 (18 février), une femme déclare qu'elle est venue à Rome en 1535 avec un prêtre, Francesco Ponza de Cavour, qu'elle avait connu étant dans un couvent de Savoie, à Savigliano; le jardinier du couvent avait servi d'intermédiaire; son frère l'avait placée dans ce couvent pour plus de sûreté sept mois auparavant, « parce que les soldats battaient la campagne et qu'on en use ainsi avec les jeunes filles<sup>2</sup> ».

Ce qui prouve surabondamment la licence des mœurs d'une partie du clergé et combien peu elle était réprouvée, ce sont les légitimations. Ces légitimations, d'ailleurs fréquentes, avaient lieu dans des formes tout à fait officielles, devant le collège « *Scriptorum Archivii Romanæ Curie* », lequel siégeait dans le palais du Vatican. C'était tantôt le père qui les provoquait, tantôt l'enfant ou

1. *Investigationes*, vol. XXI, fol. 165.  
2. *Investigationes*, vol. XXVIII, fol. 20.

mieux ses tuteurs, car l'enfant avait parfois trois ou quatre ans; le but de ces reconnaissances était le plus souvent d'habiliter l'enfant à succéder à son père. Le nom de la mère manque rarement; il figure toujours quand, et c'était le cas le plus fréquent, elle était de mauvaise vie, avec le qualificatif « *mulier soluta* ». Quand c'était une veuve, elle n'était généralement pas nommée.

Une constatation assez curieuse qu'on peut faire dans ces actes, c'est que les enfants portent presque toujours des noms tirés de l'antiquité latine ce qui tendrait à prouver l'influence de l'humanisme dans tous les rangs du clergé.

En 1517 (16 septembre), le fils naturel de l'évêque de Bassano est légitimé par les soins d'un notaire qui reçoit 5 giuli; peu après, une fille du même prélat est légitimée moyennant même rétribution<sup>1</sup>.

Le 26 mai 1536, légitimation de quatre enfants, Tommaso, Cornelia, Cassandra et Lucrezia, qu'un prêtre du diocèse de Fermo, Pieranti Montone, avait eus de deux femmes.

Le 7 juin suivant, légitimation de Giulio, Virgilio et Fulvia, qu'un prêtre, Cesare de Nobili, avait eus d'une femme dont le nom répondait peu d'ailleurs à sa profession car elle s'appelait Santa<sup>2</sup>.

Le 28 juillet 1539, légitimation d'Hannibal et de Pietro-Tarquino, âgés de huit ans et de sept

1. *Archiv. Stor. Capit.*, S. R. Curia, *Legittimazioni*, vol. II, fol. 95.

2. *Ibid.*, *Instr.*, vol. LXV, fol. 61.



ans, que leur père, Cesare de Fermo, prêtre, procureur à la Curie, avait eus d'une femme « *Soluta et Conjugata*<sup>1</sup> ».

Le 18 décembre de la même année, un étudiant de l'Université de Milan, Ambrosio de Crispi, « souffrant de l'irrégularité de sa naissance », demande sa légitimation qui lui est accordée; il était fils d'un prêtre milanais, Cesare de Crispi, et d'une nonne de l'ordre de Saint-Benoît qui n'est pas nommée<sup>2</sup>.

Le 20 avril 1540, légitimation à la requête du père, Francesco de Penna, du diocèse de Fermo, de deux enfants, Flaminus et Lavinia, qu'il avait eus d'une femme « *Soluta* » nommée Nicolosa.

Le 26 du même mois, légitimation d'un enfant de six ans, Francesco de Cimarello de Vetralla, fils du prêtre Domenico de Cimarello et d'une femme « *Soluta* » nommée Camilla.

Le 10 juin 1540, légitimation à la requête de Luce de Venturi de Rapagnano, prêtre, de ses cinq enfants, Pietro, Paolo, Fulvio, Portia, Cornelia nés d'une femme nommée Anastasia. On le voit, les clercs provignaient abondamment.

Le 17 novembre 1540, légitimation à la requête de Pietro Paolo Fieschi, prêtre et chanoine de Faenza, d'une fille Justina qu'il avait eue d'une servante, en vue de sa succession éventuelle.

Le 20 du même mois, légitimation à la requête du *venerabilis vir Camillo Caporalle*, chanoine de Pérouse, de ses fils Cesare et Ascanio âgés de moins

1. *Ibid.*, vol. LXV, fol. 131.

2. *Ibid.*, fol. 183.

de quatorze ans, qu'il avait eus d'une femme « peut-être mariée ».

Le 17 mars 1541, légitimation à la requête du *venerabilis vir* Diamonte de Bordona, prêtre du diocèse d'Ascoli, de son fils Cesare, fils d'une femme « *Soluta* ».

Le 7 avril suivant, légitimation de Giovami, Simone et Bianchi Casa, « clercs ou étudiants » à Sorrente, à leur requête; leur père était Andrea Casa, archiprêtre à Gerace, diocèse de Sorrente.

Le 1<sup>er</sup> juin, légitimation à la requête de Domenico de Sura, prêtre à Forli, de son fils Andrea.

Le 9 novembre 1542, légitimation à sa requête, de Silvia de Attavanti, fille de Cesare Attavanti, prêtre et d'une veuve.

Le 11 novembre, légitimation à sa requête de Cristoforo de Numai, âgé de sept ans, écolier à Rome, fils du Rev. Seigneur Antonio de Numais, évêque de Isernia (1524-1567)<sup>1</sup> et d'une veuve.

Le 20 février 1543, légitimation à sa requête de Evangelista « *alias Latino* » Traversari, âgé de quatre ans, fils de Carolo Traversari, chanoine à Florence, chapelain du cardinal Giudiccioni, et d'une femme « *Soluta*<sup>2</sup> ».

Le 12 août 1546, légitimation de deux enfants, écoliers à Aquila, nés de l'évêque de Giovinazzo, Lodovico Furconi<sup>3</sup>.

1. Neveu du cardinal Cristoforo Numai.

2. *Investigationes*, vol. LV, fol. 214. *S. R. C. Inst.*, vol. LXV, fol. 135, 140, 151, 157, 158, 173, 189.

3. *Ibid.*, vol. LXIV, fol. 76.

Après cette date les légitimations deviennent de plus en plus rares.

En 1560, le 22 janvier, un prêtre de Lodi, Guido Muttoni, dépose une plainte entre les mains du gouverneur contre une courtisane turque à laquelle avant de s'éloigner de la ville, il avait confié un fils qu'il avait eu d'elle, une valise pleine de papiers importants et divers autres objets; or, à son retour, elle s'était refusée à reconnaître ce dépôt<sup>1</sup>!

Le majordome de l'évêque de Melfi qui était dans les ordres, n'hésite pas à déposer une plainte contre une femme qu'il avait amenée dans sa chambre et à laquelle il avait donné 13 giuli; non contente de cette largesse, elle lui avait volé deux manches de soies brodées, une paire d'escarpins, une douzaine de lacets rouges, une paire de gants parfumés, quinze colliers d'ambre gris, et un couteau, le tout valant plus de 10 écus (1554)<sup>2</sup>.

L'évêché de Muro, dans le royaume de Naples, était soumis au caprice d'un prêtre, Alfonso Partuchia, d'abord trésorier de l'église de Muro, puis vicaire; débauché et batailleur, il s'était pris de querelle avec un homme et lui avait arraché son vêtement; on le voyait circuler en armes dans le diocèse, ce qui ne l'empêchait pas de dire la messe; il se déguisait en temps de carnaval et permettait aux autres prêtres d'en faire autant.

Le prédécesseur de Petrucci à l'évêché de Muro,

1. *Investigationes*, vol. LXIII, fol. 50.

2. *Investigationes*, vol. XLV, fol. 85.

Matteo Grifone, ne valait guère mieux que lui; étant devenu évêque de Trivento (1540-1568), il eut une affaire à Naples avec les moines de Monte-Oliveto dont ses hommes avaient assailli et malmené le représentant alors qu'il portait à l'évêque une assignation (1543)<sup>1</sup>.

Paraître en masque et travesti ne semblait pas fort blâmable; quelques cardinaux se masquaient comme on a dit; en 1539, l'évêque de Bologne, Alessandro Campeggi, avait accusé, d'ailleurs à tort, un prêtre, Marco Vigeri della Rovere, d'être sorti en masque et l'on constate en lisant les dépositions faites devant le gouverneur de Rome que personne ne l'aurait critiqué s'il l'eût fait<sup>2</sup>.

La conduite des moines et des nonnes était également des plus critiquables. Au temps de Paul III, il fallut un édit pour défendre aux moines de violer le vœu de continence; pour plus de sûreté on les obligea à ne jamais sortir seuls. La garantie était faible et ne fut pas effectivement bien efficace.

Les moines de S. Pietro de Pise (autrement dit ermites de S. Girolamo, lit-on dans le texte) se conduisaient à Naples de telle manière que pas

1. *Investigationes*, vol. LV, fol. 214. Le Concile de Trente décréta des peines contre les prêtres concubinaires; en cas de troisième récidive, ils étaient excommuniés. Les fils d'ecclésiastiques sont déclarés inhabiles à recevoir des bénéfices s'ils n'ont pas été légitimés. SFORZA-PALLAVICINI, vol. II, p. 1021.

2. TACCHI-VENTURI, p. 71. *Arch. Vat. Fondo Borghese*, Ser. I, n. 34 A.



une honnête femme n'osait pénétrer dans l'église S. Maria de Gracia qu'ils desservaient. Les habitants de Gênes suppliaient l'autorité pontificale de réformer les monastères de leur ville où nulle règle n'était plus observée et Paul III déléguait à cet effet d'abord l'évêque de Rhodes, puis le cardinal de S. Croce. Il en était de même à Bénévent où les moines du monastère de S. Sophia Bonaventura ne respectaient plus aucune règle<sup>1</sup>. Quand on envoyait un réformateur pour mettre ordre à leurs débordements, ils l'achetaient; le bruit du moins en courut (1544)<sup>2</sup>.

L'évêque de Camerino, Berardo Buongiovanni, écrivait au cardinal Cervino, en date du 16 avril 1550, que les moines de deux monastères s'étaient entendus pour envahir un couvent, ce qui avait provoqué une grande émotion dans la région. Si on n'en punit pas quelques-uns, disait-il, il y aura un soulèvement. Certains des moines s'étaient travestis en soldats. Le cardinal Ercole Gonzaga écrivait en 1547 à propos d'un monastère de Mantoue qu'il n'y avait aucun danger que le luthéranisme s'y introduisît, car les moines ne songeaient qu'à boire, manger et dormir, excepté un qui était « vieux, docte et bon<sup>3</sup> ».

Les nonnes ne demeuraient pas en reste. Au commencement du siècle, Pic de La Mirandole s'exprimait avec sévérité sur leur conduite dans le

1. *Investigationes*, vol. LV, fol. 214.

2. Rome, Bibl. Vit. Em., Fons Gesuiti, Mss. 1528, fasc. 2.

3. BUSCHBELL, p. 238, 278. Carte Cerviniane.

discours qu'il adressa à Léon X touchant la réforme des mœurs dans l'Eglise<sup>1</sup>. A Bologne, les nonnes de chaque couvent avaient un surnom, et il n'était par à la louange de leur vertu; il y avait l'Effrontée, la Babillarde, la Délurée, la Poupée... A Pérouse, les nonnes menaient une vie « abominable, scandaleuse et deshonnête »; il en était de même à Trévise. A Padoue, le désordre était tel que le cardinal Francesco Pisano fut envoyé par le pape, en octobre 1524, pour réformer les couvents de tout le diocèse. Le vicaire de l'évêque de Vérone fut chargé, par un bref en date du 29 juillet 1525, de procéder à la réforme des couvents de son diocèse, y compris celui de S. Chiara et le pape spécifie qu'il doit y imposer d'autres mœurs « tant en ce qui concerne la tête que les membres ». Le 3 juin suivant, il lui est ordonné de procéder sans délai à la réforme de tout son clergé, séculier et régulier, et surtout à celle des couvents<sup>2</sup>. Le vicaire de l'évêque de Ferrare reçoit mission en 1528 de réprimer les désordres des religieuses de la *Ca Bianca*.

Le 25 janvier 1535, un moine camaldule fut envoyé par le pape Paul III à Bologne avec ordre de répartir dans des couvents éloignés soit deux par deux, soit isolément si besoin était, les nonnes du couvent S. Cristina qui depuis le temps de Clément VII faisaient scandale. Peu après ce fut un ordre entier, celui des clarisses qui dut être ré-

1. JOH. FR. PICI MIRANDULAE... *Opera*, Bâle, 1601, vol. II, p. 886.

2. FONTANA, *Doc. Vat.*, p. 85, 92, 93, 101.

formé; un moine d'Ancône fut chargé de ce soin; il lui était recommandé de faire boucher les fenêtres et de disposer les parloirs de telle sorte « que les religieuses ne pussent pécher de corps si elles persistaient à pécher d'esprit<sup>1</sup> ».

Les sœurs du couvent *Corporis Christi* à Naples introduisaient dans la clôture des personnes qui n'y avaient que faire (1536). A Milan, le sénateur supplie le pape Paul III d'intervenir car les couvents sont, dit-il, « des lieux de pestilence » (1538). A Amelia, les nonnes sortaient à leur fantaisie. Celles de S. Caterina de Bologne avaient été chassées de leur maison pour leur inconduite et remplacées par des nonnes plus correctes, mais au bout d'un certain temps, elles y étaient rentrées de force et deux cardinaux, avec le concours de l'« administrateur de l'église de Bologne », ne parvinrent pas à les déloger ni à les faire rentrer dans la loi. Il fallut que le pape intervint personnellement<sup>2</sup>.

Un moine de Viterbe, le frère Battista Nardi, appartenant à l'ordre de Saint-Augustin, raconte qu'il a eu, ainsi qu'un autre moine de son ordre, des relations avec deux nonnes qui étaient sœurs et vivaient ensemble dans un couvent de la ville; elles devinrent toutes deux enceintes et allèrent accoucher chez une de leurs parentes. Le moine

1. Bulle du 25 janvier 1535. *Archiv. Vat.*, Arm. 40, vol. L, n. 434, 438.

2. *Archiv. Vat.*, Arm. 40, vol. L, n. 434. Arm. 41, vol. II, III, IV et V *passim*. TACCHI-VENTURI, *Stato della Religione in Italia...*, Rome, 1908.

abandonna ensuite son ordre et l'habit monastique pour devenir prieur de l'église S. Luca à Viterbe. Une jeune femme mariée et fort jolie habitait près du presbytère; le prêtre que son passé avait rendu indulgent, lui procura les moyens de fuir avec un amoureux le toit conjugal, mais il y perdit son bénéfice et même fut jeté en prison; il s'enfuit et se réfugia à Vitorchiano; de ses fenêtres, il voyait la maison d'une femme qui était la maîtresse d'un moine; tout au contraire de ce qu'il avait fait à Viterbe, il dénonça l'inconduite de cette femme à son oncle et à son frère qui la surprirent avec le moine. Le moine fut tué. Quant à Nardi, il avait trouvé une amie pleine de complaisance nommée Pazienza mais son frère, apprenant la vérité, la tua. On raconta même qu'une mère de famille lui ayant avoué en confession qu'elle avait pour amant un juif de la ville, il s'en fut le trouver et lui demanda 10 écus que le Juif donna sans délai, car il y allait pour lui d'être brûlé vif (20 décembre 1553)<sup>1</sup>.

Le cardinal Gaspare Contarini était donc en droit de dire vers 1533: « Je ne saurais m'indigner assez en songeant que, dans les principales cités catholiques italiennes, le relâchement des mœurs ait atteint un tel point que la plupart des couvents soient convertis en mauvais lieux<sup>2</sup>. »

L'autorisation de pénétrer dans un couvent s'ac-

1. *Investigationes*, vol. XL bis, fol. 184.

2. *Opera*, Paris, 1571, p. 426. V. à l'appendice.



cordait facilement non pas aux hommes, à dire le vrai, mais aux femmes avec autorisation d'amener avec elles une suite dont les hommes ne semblent pas avoir été exclus. La seule condition qu'imposait l'autorité pontificale était de ne pas passer la nuit dans l'enceinte de la clôture. Des grandes dames telles que Vittoria Colonna, Caterina Cibo, Giulia Gonzaga, obtenaient souvent cette faculté dont elles se plaisaient à user<sup>1</sup>.

Pie V dut publier une bulle, « *Decori et honestate* », datée du 24 janvier 1570, défendant aux nonnes, sous peine d'excommunication, d'admettre désormais dans la clôture leurs frères, sœurs, cousins et autres parents en prétextant une maladie, de franchir la clôture sans raison et de courir les villes voisines; il retira toutes les autorisations antérieurement accordées et déclara que les sœurs ne pourraient sortir qu'en cas d'incendie ou de peste.

Il y a plus. Souvent on logeait le confesseur du couvent dans le couvent même! Clément VII chercha à mettre fin à ce scandale qui ne fut défini-

1. Giulia Orsini, princesse de Bisignano, reçoit, le 30 novembre 1585, l'autorisation de franchir la clôture dans plusieurs couvents de Naples, quatre fois par an, en compagnie de six à huit femmes.

Isabella de Capoue, princesse de Molfetta, femme de Ferrante Gonzaga, reçoit le 30 janvier 1537 l'autorisation de pénétrer dans deux couvents de Mantoue en compagnie d'une suite composée « tant d'hommes que de femmes ».

Lodovica Trivulzi, marquise de Pallavicini, reçoit la même autorisation ainsi que Francesca de Monbel, princesse de Sulmona, en cette année 1537. *Archiv. Vat.*, Arm. 40, vol. LIII, n. 131; Arm. 41, vol. V, n. 136, n. 72.

tivement supprimé que bien plus tard, sous le pontificat d'Alexandre VII, en 1658.

Le nonce Ippolito Capilupi rapporte, au milieu du xvi<sup>e</sup> siècle, qu'à Venise un prêtre, directeur d'un couvent de plus de quatre cents religieuses, dont beaucoup, dit-il, jeunes et belles, avait, pendant dix-huit ans, donné le change par ses manières pleines d'onction et de réserve; on l'avait même envoyé inspecter d'autres couvents, alors qu'en réalité il ne songeait qu'à satisfaire ses caprices et traitait les recluses comme sa propriété; si l'une d'elles lui résistait, il la faisait jeter en prison; il fut dénoncé par l'une de ses victimes<sup>1</sup>.

Un recteur entraît de nuit dans un couvent au moyen d'une échelle; le neveu de l'évêque de Venise vivait ouvertement avec des nonnes.

Lorsque le voyageur anglais Coryat arriva à Venise en 1608, il vit la tête d'un moine fichée au haut d'une pique; on lui expliqua qu'il avait mis à mal quatre-vingt-dix-neuf religieuses<sup>2</sup>.

Les nonnes, dit Bandello<sup>3</sup>, appartiennent aux moines; celles qui entretiennent des relations avec des laïques, sont emprisonnées et persécutées; quant aux autres, elles s'unissent ouvertement avec des moines et l'on fête ces épousailles en chantant des messes et en banquetant joyeuse-

1. J. B. INTRA, *De Ippolito Capilupi*, Milan, 1893, p. 34.

2. CORYAT, *Crudities hastily gobled*, Londres, 1611.

3. BURCKARDT, *La Civilisation en Italie*, Paris, 1885, vol II, p. 227. Voir notre ouvrage sur *La Femme italienne*, chapitre relatif aux nonnes.

ment... J'ai assisté à ce spectacle, non pas une fois mais plusieurs. Ces nonnes mettent au monde des moinillons ou bien se font avorter. Et si quelqu'un est tenté de soutenir que cela n'est pas vrai, eh bien ! qu'il fouille dans les sentines des couvents et il y trouvera quantité d'ossements d'enfants<sup>1</sup>.

Il n'y avait pas jusqu'aux emmurées, c'est-à-dire jusqu'à ces recluses qui, à la suite d'un vœu ou d'une condamnation, vivaient enfermées dans une cellule dont on avait muré la porte, qui ne trouvaient parfois moyen de manquer de continence. L'une d'elles dont la cellule donnait dans le vestibule de l'église Saint-Jean de Latran, y recevait un Espagnol qui pénétrait par le toit en s'aidant d'un figuier<sup>2</sup>.

On pourrait donc appliquer à presque tous les couvents d'Italie ce que disait de ceux du Milanais un biographe du cardinal saint Charles Borromée : « La discipline et l'observation de la règle étaient en mépris ; les nonnes vivaient dans leurs couvents avec une licence extrême, les laïques y pénétraient à leur gré pour le plus grand plaisir des uns et des autres. J'aime mieux taire les fêtes publiques ; les bals, les dissipations qui avaient lieu dans ces couvents et qui étaient des scandales pitoya-

1. Il en fut longtemps ainsi dans toute l'Italie malgré les efforts de l'autorité pontificale ; en 1641 les « servantes de Dieu », à Florence, avaient pour directeur un chanoine Ricasole qui, avec ses amis, s'occupait de toute autre chose que de les instruire en morale ; il fut découvert et condamné ; avec le produit de ses biens, on construisit une prison ; il y fut enfermé ainsi que ses complices. Cod. Casanatense, 2653, fol. 281.

2. *Investigationes*, vol. XXVIII, fol. 30.

bles. » Il ne chargeait pas le tableau pour rendre plus louable l'action réformatrice qu'avait exercée le cardinal ; la preuve en est que, vers ce même temps, l'évêque de Vérone, Navagero, commentant la règle imposée par son prédécesseur Giberti aux nonnes du diocèse, écrivait que c'était à peu près peine perdue, car elles continuaient à se livrer aux commérages et à mener une existence licencieuse. « On perd la tête, dit-il, quand on les voit sortir pompeusement habillées, quand on les entend parler de leurs enfants, de leurs nourrices, de leurs commères et de bien d'autres choses encore. »

Qu'on se souvienne toutefois de la façon dont se recrutait la trop nombreuse population de nonnes et de moines qui emplissaient les couvents d'Italie ! La plupart y avaient été enfermés encore enfants, ignorants de la vie, d'autres contre leur gré ; le nombre des vocations sincères n'était pas fort élevé ; il y eut beaucoup moins de moines et surtout de nonnes dès que ceux-là seuls entrèrent dans les ordres qui le souhaitaient.

Le 1<sup>er</sup> mars 1535, le pape Paul III ordonne qu'on fasse sortir du couvent S. Maria Nova de Bologne, une jeune fille mineure que son frère y avait placée « pour y apprendre les bonnes mœurs » et que les sœurs avaient « circonvenu pour l'amener à recevoir la vêtue<sup>1</sup> ». Un des vicaires du cardinal Borromée lui écrivait, le 25 juillet 1565, que

1. *Archiv. Vat.*, Arm. 40, vol. L, n. 441. Même fait s'était passé dans un couvent du diocèse de Florence. *Ibid.*, n. 442.



dans plusieurs couvents les religieuses s'étaient plaintes d'y avoir été placées de force; elles faisaient scandale et corrompaient les autres<sup>1</sup>.

#### AVIDITÉ ET IGNORANCE DU CLERGÉ.

Le clergé se montrait trop souvent avide. On l'accusait de « vendre les cérémonies et le branle des cloches ». Le mal était ancien; Boccace, Pétrarque et l'auteur du *Pecorone* ne tarissent pas à ce sujet d'objurgations et de sarcasmes. Mais ce fut Savonarole qui s'éleva avec le plus de vivacité contre ce penchant. « Les cloches sonnent toutes par envie du lucre, s'écriait-il dans un de ses sermons; elles n'appellent qu'argent, pain et cierges<sup>2</sup>. Les prêtres ne vont au chœur que pour y recevoir de l'argent, aux vêpres et aux offices que parce qu'on y fait des distributions. Voyez s'ils vont à matines! On n'y fait pas de distribution. Ils vendent les bénéfices, ils vendent les sacrements, ils vendent les messes de mariage, ils font tout par cupidité... De leur luxure que dirai-je? Ils courent partout. On a vu plus d'une fois dans les églises des femmes, vêtues en enfants de chœur, se mêler avec eux aux offices. » Et encore : « Voyez comme les prélats d'aujourd'hui

1. Milan, Bibl. Ambros., *Categgio di S. Carlo F.* 36, fol. 325. Il en était de même, à tous les points de vue, en France, même ignorance, même abandon des lois morales, même négligence des devoirs religieux. IMBART DE LA TOUR, *Les Origines de la Réforme*, vol. II, chapitre *Des abus*, p. 181. Cf. p. 305.

2. Un dicton italien disait que les cloches en sonnant répétaient « *Dando, dando. En donnant, en donnant* ».

d'hui sont attachés à la terre et avides de biens terrestres; ils n'ont pas à cœur le bien des âmes, ils ne songent qu'à toucher leurs revenus... Transporte-toi à Rome et dans tous les pays chrétiens, chez les prélats et les grands dignitaires de l'Église, on ne s'occupe que de poésie et d'art oratoire<sup>1</sup>. »

A la vérité, la papauté avait établi depuis longtemps son droit sur ce point. Le pape Paul II disait : « Ni les souverains ni les peuples ne sont jamais agréables à Dieu et aux pontifes s'ils ne payent régulièrement chaque année leur dû<sup>2</sup>. »

Ce grand appétit d'argent avait d'ailleurs une cause, si ce n'est une excuse, l'extrême indigence de la majeure partie du clergé<sup>3</sup>. Pour quelques prélats bien rentés, lesquels d'ailleurs menaient une vie de luxe et de fêtes si dispendieuse que la plupart étaient chargés de dettes et mouraient insolubles, il y avait à Rome et dans le reste de l'Italie tout un peuple d'évêques dont les diocèses produisaient peu, de chanoines sans prébende, d'abbés à qui leurs monastères ne donnaient point de revenus, de bénéficiaires en expectative, de moines et de nonnes affamés. Dans le royaume de Naples,

1. PERRENS, *Jérôme Savonarole*, Paris, 1853, vol. I, p. 71. VILLARI, *Jérôme Savonarole*, Paris, 1874, p. 222 et suiv.

2. MURATORI, *Italic. Script.*, vol. III, col. 1040.

3. L'archevêque de Gênes écrit à Rome, après une tournée à travers son diocèse en octobre 1572, que la plupart des églises sont dans un état d'abandon lamentable parce que le clergé se trouve dans le dénûment et n'obtient rien des fidèles que la guerre a appauvris. Il en est réduit à faire démolir les autels, chapelles et oratoires qui ne peuvent être maintenus dans un état décent. NUNZ. *Genovese*, vol. I, col. 16.

dit l'un des Pères du Concile de Trente en 1546, il y avait plus de mille cures si pauvres qu'elles ne pouvaient nourrir celui qui en était titulaire; il devait exercer un métier<sup>1</sup>.

Quand mourait un prélat bien doté, il se produisait une ruée au Vatican; des quémandeurs sans nombre assiégeaient le souverain pontife, passaient des journées dans ses antichambres pour obtenir une part des dépouilles<sup>2</sup>.

La pénurie devint plus grande encore après le triomphe de la Réforme en Allemagne, car les sommes qu'en tirait le Saint-Siège diminuèrent de 450.000 à 200.000 écus, à ce que rapporte Sanuto, pour l'année 1530. En même temps, le prix de la vie augmentait; en trente ans, la valeur de l'argent baissa de 10 %<sup>3</sup>.

L'invention de l'imprimerie, en supprimant le travail des copistes dans les monastères, dut diminuer dans une proportion assez sensible leurs revenus.

Un grand nombre d'ecclésiastiques étaient illétrés<sup>4</sup>; à ce qu'affirme le cardinal Giberti, la plu-

1. EHSES, vol. V, p. 110. Il en était de même en France, IMBART DE LA TOUR, *Les Origines de la Réforme*, vol. II, p. 289.

2. Le cas du cardinal Aleandro est typique; il vécut longtemps dans la situation la plus gênée et explique dans ses lettres et dans ses notes intimes, les causes de ses difficultés. ABBÉ PAQUIER, p. 342.

3. L'enchérissement est surtout sensible à partir de 1520. A Naples, le pain passe de 6 carlins à 13 et même à 16, l'huile de 58 carlins à 72 et 95. Le rapport de l'or à l'argent passe de 8,73 en 1510 à 13 en 1620. FARAGLIA. *Storia dei Prezzi in Napoli*, Naples, 1878, p. 173 et suiv.

4. S. Antonino, archevêque de Florence, mort en 1459, avait composé un traité, publié à Venise en 1538, dont le titre était :

part des prêtres de son diocèse de Vérone ne savaient pas un mot de latin; il fallait leur traduire les livres liturgiques. L'évêque d'Aquino, Galeazzo Florimonte, vit à Frosinone deux prêtres âgés de moins de vingt-quatre ans dont l'ignorance était si grande qu'ils ne connaissaient pas les règles les plus élémentaires de la grammaire. Il en était qui ne pouvaient prêcher. Leur incurie était extrême. Dans bien des bourgs les églises abandonnées ressemblaient à des étables<sup>1</sup>.

En avril 1555, deux moines déposent à Rome que l'église S. Sebastiano, sur la voie Appienne, « était sale comme une étable », parce que, expliquent-ils, deux confréries contestaient entre elles depuis longtemps à qui il appartenait de la maintenir propre<sup>2</sup>.

Le chroniqueur Cambi confirme cet abandon des églises et cette ignorance des prêtres; nombre de ceux avec lesquels il conversa ne savaient que l'italien<sup>3</sup>.

Assurément il y avait aussi des ecclésiastiques pleins de zèle, de discrétion, de savoir et de correction, mais on jugeait de l'ensemble sur les défaillances de quelques-uns et Machiavel avait dit naguère : « Si les peuples les plus voisins de l'Église sont ceux

*Opera di s. Antonino... utilissima all' istruzione dei sacerdoti idioti*; il y montrait que l'ignorance des prêtres est coupable devant Dieu et devant les lois canoniques et qu'elle est pernicieuse.

1. G. BUSCHBELL, *Reformation und inquisition in italien...*, Paderborn, 1910, chap. I. Voir plus loin Pontificat de Clément VII.

2. *Archiv. di Stato, Roma, Invest.*, vol. XLVII, fol. 18.

3. CAMBI, GIOVENNI, *Delizie degli Eruditi*, vol. XXI.



qui ont le moins de religion, il en faut attribuer la cause aux coupables exemples de la Curie romaine. Nous devons aux prêtres d'être mauvais et incrédules<sup>1</sup>. » Le cardinal Carafa (Paul IV) s'exprime à peu près de même dans une lettre qu'il fit parvenir au pape Paul III par l'intermédiaire de fra Bonaventura, provincial des frères mineurs de l'Observance : « Il n'y a pas de fauteurs, de défenseurs et de promoteurs de l'hérésie plus grands que les mauvais prêtres; on voit par suite de la libéralité de l'Église, des enfants et des soldats posséder chacun trois ou quatre paroisses et ils ne s'y font point remplacer par économie; entrés comme des loups dans ces églises et dans la garde des âmes, ils font un massacre du sang de Jésus-Christ et un commerce des sacrements auxquels d'ailleurs ils ne croient pas<sup>2</sup>. »

Et Luther cite dans son *Appel à la Noblesse* le dicton : « Plus près est Rome, pires sont les chrétiens. »

1. *Discorsi*, I, 12.

2. Voir Pontificat de Paul IV.

### III

#### COMMENT SE RÉPANDIT LA RÉFORME.

##### OUVRAGES HÉRÉTIQUES ET RÉFUTATIONS CATHOLIQUES

Dès l'année 1519, un libraire de Pavie, Calvi ou Calvino, introduisait en Italie divers écrits de Luther.

« Homme érudit et adonné à la poésie, dit Luther dans une lettre<sup>2</sup>, il se faisait envoyer quantité de libelles, de brochures et de livres qu'il colportait dans toute la région en courant les plus grands dangers et sans aucun dessein de lucre, mais seulement dans la pensée de faire connaître les bonnes doctrines. »

Dans son enthousiasme pour Luther, il ne se contentait pas de répandre ses œuvres, il composait et distribuait aussi des vers à sa louange, dans le goût de ceux-ci :

Prends courage, notre père, vénérable Luther,  
De qui dépend le salut commun.  
Grâce à toi les monstres ont été détruits  
Et ta main a fait plus que celle d'Alcide...<sup>2</sup>.

1. TACCHI-VENTURI, p. 307, n. 1.

2. SCHELHORN, *Amaenitates...*, Francfort, 1737, vol. II, p. 624.

Les écrits de Luther qui avaient ainsi pénétré en Italie étaient très probablement le *Livre de la Liberté chrétienne* et le livre *A la Noblesse* qui venaient d'être publiés.

Dans le premier se trouve exposée dans son intégrité la doctrine de la prédestination. « Ce ne sont point les bonnes œuvres qui font l'homme bon, c'est l'homme bon qui fait les bonnes œuvres », disait Luther. Et plus loin : « Les œuvres ne donnent point le salut, il faut que l'homme soit juste avant de les accomplir; il est hors de doute que la foi seule nous justifie... Nulle bonne œuvre ne saurait donner le salut à l'incrédule<sup>1</sup>. »

Toutefois Luther ajoutait que la vie ne peut se passer d'œuvres et de cérémonies, et il comparait les cérémonies aux échafaudages qu'élèvent les architectes pour la construction des édifices. « Ils ne sont pas là pour eux-mêmes, sitôt l'édifice construit, ils disparaissent; mais, sans eux, on n'aurait pu le bâtir. » Luther conclut qu'il ne faut mépriser « ni les œuvres ni les cérémonies, mais uniquement l'opinion qu'on en a et cette fausse justice qu'on leur demande ».

Le livre *A la Noblesse chrétienne*<sup>2</sup> contenait le programme des revendications protestantes; Luther y demandait que les princes, les seigneurs et les

1. *Le Livre de la Liberté chrétienne* du docteur MARTIN LUTHER, trad. de Félix Kuhn, Paris, s. d.

2. *A la Noblesse chrétienne de la Nation allemande*, trad. de Félix Kuhn, Paris, 1879. Outre ces deux traités, Luther avait publié à cette date des sermons, des travaux sur les psaumes, un dialogue sur le pouvoir du pape.

villes s'abstinssent d'envoyer désormais des annates à Rome et même les abolissent; que les commendes, réserves, grâces, expectatives fussent supprimées, ainsi que les indulgences, les dispenses et les privilèges; or c'était précisément contre l'abus qu'on en faisait que tant d'Italiens protestaient. Il s'élevait contre le luxe de la cour romaine, l'avarice du clergé, l'arrogance des cardinaux qui blessaient profondément les Romains. Son anathème contre Aristote, « ce misérable homme qui enseigne dans son meilleur livre, *De anima*, que l'âme meurt avec le corps » et qui « avait moins de science qu'un potier », n'était pas pour déplaire aux fervents admirateurs de la doctrine platonicienne dont le nombre croissait rapidement. Ainsi ces deux traités dont l'un au moins, *De la Noblesse*, fut traduit en italien de très bonne heure, durent rencontrer en Italie de nombreux admirateurs et y développer le mouvement naissant<sup>1</sup>.

Burchard von Schenk, ce gentilhomme allemand qui avait embrassé la vie monastique et résidait à Venise<sup>2</sup>, écrivait à Spalatin, chapelain de l'élec-

1. Trois ouvrages de Calvin furent traduits en italien, mais tardivement, *Istituzione della religione cristiana tradotta in volgare*, par J. CESARE, 1547. *Trattato della Cena del Signore*, 1560. *Il Catechismo*, 1566.

2. Le 11 février 1589, l'inquisiteur bolonais reçut de Rome l'ordre d'user de diligence et du plus grand secret pour arrêter, dès son arrivée à Bologne, Albert Schenck, baron de Limbourg, « luthérien dangereux et obstiné », en même temps que le « fils du duc de Saxe ». Le 25 février, l'inquisiteur annonça au Saint-Office qu'il s'était saisi du baron, mais il reçut réponse que, selon toute probabilité, il avait arrêté le baron de Shikenberg par erreur. Ordre lui était donné de le relâcher, non sans exiger de lui une caution



teur de Saxe, à la date du 19 septembre 1520 : « Conformément à votre désir, j'ai lu les ouvrages de Martin Luther et je puis vous assurer que, depuis quelque temps déjà, il est estimé dans cette ville, mais on répète : « Qu'il prenne garde au pape ». Depuis deux mois, dix exemplaires de ses œuvres ont été apportés ici, mais ils ont été achetés avant que j'aie eu connaissance de leur arrivée. Au commencement du mois un ordre du souverain pontife, confirmé par le patriarche de Venise, en a défendu la lecture. D'exactes perquisitions ont été faites chez les libraires; on n'a pu en découvrir qu'une copie incomplète; j'ai fait ce que j'ai pu pour me la procurer, mais le libraire qui en a le dépôt n'ose pas s'en dessaisir<sup>1</sup>. »

Le fameux traité de Mélanchton, *Loci communes*, publié à Wittenberg en 1521, n'avait pas tardé à être connu et commenté dans toute la région du Pô.

Le nombre des livres luthériens introduits en Italie devint rapidement si grand que le pape Clément VII, malgré son apathie ou plutôt le manque de prévoyance qui en était cause, se décida à agir. Le 12 janvier 1524, il mandait au nonce à Venise de faire respecter les décrets du V<sup>e</sup> concile de Latran relatifs à l'impression des livres et, le 17 du même mois, il ordonnait à l'évêque de Trente de rechercher et de faire brûler les livres hérétiques qui pénétraient « clandestinement » d'Alle-

de 2.000 livres. BATTISTELLA, *Il Sant' Officio e la Riforma...*, Bologne, 1905, p. 145.

1. SECKENDORF, *Hist. Luterianismi*, Leipzig, 1594, vol. I, p. 15.

magne et il lui recommandait de s'opposer à leur diffusion, lui rappelant que les vendeurs de même que les acheteurs de ces ouvrages devaient être châtiés<sup>1</sup>. Luther pouvait donc se féliciter dans sa correspondance du succès de ses doctrines en terre italienne<sup>2</sup>. Plus tard, l'écrivain vénitien Natale Conte assurait que si on les avait tous brûlés en même temps, on aurait fait un feu plus grand que l'incendie de Troie et il ajoutait : leur disparition appauvrirait si elle ne vidait pas entièrement les bibliothèques publiques et privées<sup>3</sup>. On faisait entrer à Bologne quantité de livres hérétiques dissimulés dans des charrettes de blé<sup>4</sup>; plus tard à Venise, on les cachait dans des ballots de soieries<sup>5</sup>. Dans la boutique d'un libraire de Naples, Cappello, on saisit, en 1565, quantité de livres défendus, entre autres, le Nouveau Testament, traduit par Brucioli, les œuvres d'Érasme, les *Contemplationes Idiote de amore divino*, *Aperta Verità* de Baptista de Crema, quelques ouvrages de Curione<sup>6</sup>.

1. FONTANA, *Doc. vat.*, p. 76, 77.

2. CANTU, *Eretici*, vol. I, p. 390.

3. « Exit edictum, dit Natale Conte, ut libri omnes impressi vel compositi vel explanationibus ab hæreticis scriptoribus contaminati at non illustrati, sanctissimis magistratibus quæstionum ubique afferrentur, propositis etiam gravissimis suppliciis si quis illos occultasset, suppressisset ac non obtulisset. Tanta concremata ut omnis generis librorum ubique copia et multitudo, ut Trojanum prope incendium, si in unum collati fuissent, apparere potest. Nulla enim fuit bibliotheca vel privata vel publica quæ fuerit immunis ab ea clade, ac non prope exinanita. » *Historia sui temporis Libri XXXI*, l. XIII, p. 268. Edition Strasbourg, 1612.

4. TACCHI-VENTURI, p. 314.

5. Rapports du nonce. Voir Venise.

6. BONCI, *Annali di Gab. Giolito...*, vol. I, appendice de la préface.

Il s'en imprimait sous de faux noms et l'autorité ecclésiastique était dupe de cette grossière supercherie. Le cardinal Serafino Razalio racontait que longtemps on avait lu à Rome, en y prenant un vif intérêt et sans penser à mal, une traduction des *Loci communes* de Mélanchton publié à Venise vers 1525 sous le nom de Ippofilo da Terra Negra; c'était à peine un déguisement de son nom, puisqu'il s'appelait réellement Schwarzerd dont le nom de Mélanchton n'était qu'une transposition en grec, comme Terra Negra une transposition en Italien.

On supposa que le traducteur en était Castelvetro, le célèbre réformateur modenois<sup>1</sup>. Un traité de Pietro Cittadella fut dédié à l'empereur Charles-Quint et publié sous le nom de Pietro Italico<sup>2</sup>.

Bien d'autres livres hérétiques circulèrent en Italie de la même façon. Le Commentaire de l'Épître aux Romains de Luther et son traité de la justification furent répandus comme étant l'œuvre du cardinal Fregoso; les ouvrages de Zwingli furent publiés sous le nom de Coricius Cogelius; le Commentaire de Martin Bucer (Butzer) sur les psaumes passa pour avoir comme auteur Aretius Felinus (1547).

A Lyon, un groupe de protestants éditèrent une traduction française du Nouveau Testament d'un format portatif, dont un grand nombre d'exemplaires furent acheminés vers le Piémont et la vallée du Pô.

1. MACCRIE, p. 39.

2. Voir p. 25 et Pontificat de Paul IV.

Le duc de Savoie, Charles III le Bon, se lamentait en 1527 que ses États fussent infectés d'hérésie et en attribuait la faute aux « livres dangereux » qui y étaient introduits sans cesse de toutes parts. Pour parer au danger, le pape Clément VII conféra, le 13 janvier 1527, les fonctions d'inquisiteur général en Savoie à Tommaso Ilirico qui avait auparavant lutté efficacement contre l'hérésie dans certaines parties de l'Allemagne<sup>1</sup>.

Mais il ne semble pas qu'il ait réussi puisque vers la fin du siècle, en 1569, Turin était encore plein de livres défendus sans qu'on pût découvrir le libraire qui les vendait; on supposait que c'était un commis en librairie qui avait vécu longtemps à Lyon où il s'en faisait un grand trafic, mais les preuves manquaient. Une perquisition ne donna aucun résultat<sup>2</sup>.

« Des librairies entières ont été transportées en Italie malgré tous les édits du pape », écrivait vers 1540 Mélanchton au prince George de Anhalt<sup>3</sup>.

A Rome même les libelles se multipliaient. Pendant des années, le gouvernement pontifical laissa apposer sur la statue de Pasquin des épigrammes dirigés d'abord contre les gouvernants, contre les maîtres de l'Université, les grands et les prélats, puis contre le souverain pontife et enfin, à l'instigation de l'Arétin et de Anton Lelio, contre l'Église et les dogmes. On fit des recueils de ces pasquinades<sup>4</sup>.

1. FONTANA, *Doc. Vat.*, p. 97. TACCHI-VENTURI, p. 308, n.

2. *Archiv. Vat., Nunz. Savoia*, vol. I, p. 9. Lettre du 17 mars 1569.

3. *Epist.* Ed. Bindseil, Halle, 1874, vol. I, col. 303.

4. Voir notre ouvrage : *Rome au temps de Jules II et de Léon X.*



## PASQUINADES.

Le succès et peut-être aussi l'impunité des pasquinades romaines provoqua la publication d'un pamphlet conçu dans le même esprit.

Le *Pasquin en Extase* parut un peu avant 1544 et fit grand bruit. L'auteur ne s'en cachait pas, c'était Coelio Secundo Curione, dont le nom figure sur plusieurs éditions. La première qui soit datée fut publiée à Bâle avec un autre pamphlet sous le titre : *Pasquillorum tomi Duo*<sup>1</sup>. Mais il y avait eu des éditions antérieures, car le représentant du Saint-Siège à Venise, Fabio Mignanelli, écrivait à la date du 1<sup>er</sup> février 1543, que le *Pasquillus ecstasticus*, de même que les sermons de Fra Bernardino (Ochino), s'étaient répandus de telle sorte dans la ville qu'il avait dû faire des représentations à la Seigneurie et lui rappeler que jadis on ne permettait pas à Venise d'attaquer même un prince turc, alors qu'au temps présent on injurait la religion et son chef<sup>1</sup>. Mignanelli ajoutait qu'il avait demandé et obtenu qu'on

1. Avec la date de 1544. Le nom de Bâle est remplacé par Eleutherepoli. Les diverses éditions de Pasquin sont les suivantes :

*Pasquillus ecstasticus, Pasquillus captivus, dialogus... omnia auctiora et emendatiora, edente Caelio Secundo Curione, s. l. n. d.*

*Pasquillus ecstasticus, non ille prior sed totius plane alter auctus et expolitus; Pasquillus captivus, Genève, 1544.*

*Pasquino in estasi, nuovo e molto piu pieno ch'el primo, insieme co'l viaggio de l'inferno... auctore Caelio Secundo Curione. Roma nella botega di Pasquino, s. d.*

*Caelii secundi Curionis Pasquillus ecstasticus cui accedit Pasquillus theologaster... Genève, 1667.*

mit en prison un libraire qui avait relié et vendu quantité d'exemplaires de ces deux livres. D'autre part, le *Pasquillus* se trouve cité dans la première nomenclature des livres défendus publiée en 1543<sup>1</sup>.

Le succès de ce libelle fut si grand que dès 1547 il était traduit en français sous ce titre : *Les Visions de Pasquille, le jugement d'iceluy ou Pasquille prisonnier avec le dialogue de Probus*, s. l., 1547.

Le Pasquin que Curione fait parler ne le cède pas à celui qui à Rome servait de porte-parole à tous les mécontents ; son langage a la même verdeur et aussi peu de retenue. Du reste, le Pasquin romain s'était peu à peu transformé, comme on l'a dit, depuis ses premiers balbutiements du commencement du siècle ; il était devenu amer et satirique ; voici de quel ton il parlait :

De Jules II, Pasquin avait dit<sup>2</sup> :

Il vendit Rome, et les choses saintes, et les honneurs,  
Il n'est rien qu'il ne vende pour faire Rome d'or.

Lors de la mort du pape, Pasquin proposa, entre autres épitaphes, celle-ci :

Jules par sa faute a pris le monde entier ;  
Il a vendu les Cieux, mais lui n'y est pas.

Au temps de Léon X, il disait :

Donnez-moi des dons, spectateurs, pas des vers.  
Seule en impose aux dieux de l'éther la sainte monnaie.

1. JOSEPH HILGERS, *Der Index der verbotenen Bucher*, Fribourg, 1904, p. 483.

2. CANTU, *Eretici*, vol. II, p. 215.

## Au temps de Paul III :

Pour qu'ils chantent, on donnait jadis aux poètes beaucoup  
Que me donneras-tu, Paul, pour que je me taise ? [d'or ;

D'autres pasquinades sont d'un tour plus hardi.  
On transposa des vers de l'*Énéide*. Au pape inquiet du sort des siens, Pasquin disait :

*Dû patrii, servate domum, servate nepotem.*

Curione ne pouvait faire mieux que d'adopter cette forme si bien accueillie, puisque aussi bien il s'était proposé d'écrire, non un livre de méditation et de douceur évangélique comme le *Bénéfice du Christ*, mais un pamphlet destiné à ridiculiser la papauté et ses dogmes.

Conformément à la formule consacrée, Pasquin a pour interlocuteur Marforio, mais celui-ci n'est guère qu'un confident de tragédie qui, par une interjection ou une remarque, permet à Pasquin de reprendre le cours de ses invectives et de ses raisonnements. Il attaque les tièdes comme ses pires ennemis. Érasme qui « balance entre le Ciel papistique et le Ciel chrétien » est comparé dans une image compliquée à un homme attaché par le milieu du corps à une corde liée à deux colonnes, ayant un sac pesant aux pieds et sur la tête deux grandes cornes droites entre lesquelles on aurait placé un voile, en sorte que, lorsque le vent souffle, le corps est renversé la tête en bas et, lorsqu'il cesse, le corps se redresse à cause du poids du sac. Ailleurs la Vierge « chargée d'anneaux et de bracelets, couverte de pierre-

ries et de bijoux », est assimilée à une Diane ou à une Isis<sup>1</sup>. Pasquin raconte en grand détail la « Farce des Cordeliers d'Orléans », lesquels pour démontrer la réalité du purgatoire, évoquèrent en 1534, l'âme d'une défunte ; elle répondait à leurs questions en faisant résonner les voûtes d'une église.

A propos de l'enfer, on trouve le trait assez piquant que voici : « Depuis qu'ils voyent que la plus grande part des hommes mesprise ces flammes des trespassez, ils ont commencé à appliquer des flammes vives aux vivans ».

L'un des résultats de l'apparition de ce *Pasquin en extase* fut qu'en 1546, Paul III voulut, à l'instigation du cardinal del Monte (Jules III), supprimer les pasquinades qu'on affichait dans les rues et qui généralement étaient alors composées de quatre vers non rimés. Ordre fut donné de les lacérer, de les brûler, de les détruire et d'en rechercher et punir les auteurs<sup>2</sup>. Mais on continua de plus bel à en répandre dans le public qui était fort avide de cette littérature mordante.

## CONTROVERSE RELIGIEUSE.

La véritable controverse religieuse commença en 1540 par la publication du *Beneficio di Cristo* et par la réplique du moine Catarino en 1544 ; tout de suite la lutte s'engagea sur la question des bonnes œuvres, de la prédestination et du libre arbitre ;

1. Traduction française citée plus haut.

2. SARPI, p. 147. FUMI, p. 215.



ce n'est qu'incidemment qu'on aborda en Italie d'autres sujets; ainsi le moine lucquois Bernardini<sup>1</sup> est un des seuls qui se soient servi contre les protestants d'arguments tirés de leurs variations, de leurs divisions et de leurs contradictions.

## BENEFICIO DI CRISTO.

Le petit livre intitulé *Trattato utilissimo del Beneficio di Jesu Cristo Crocifisso*, parut un peu avant le *Pasquin en extase* et eut même succès. Son rôle fut capital dans le développement des idées nouvelles, et son sort montre en même temps la puissance des moyens d'action du Saint-Office<sup>2</sup>. Imprimé pour la première fois à Venise, chez Bindoni, en 1540, sans nom d'auteur, la vogue en fut tout de suite extrême; on a prétendu qu'en peu de temps il s'en était vendu quarante mille exemplaires; il fut réimprimé en 1543 à Venise, et plusieurs fois à Modène durant les années suivantes, sous les auspices du cardinal Morone semble-t-il. Le libraire Antonio Gadallino fut alors poursuivi comme imprimeur et éditeur. L'une des éditions porte la singulière mention que voici : *Trattato utilissimo del Beneficio di Giesu Christo con li Misterii del Ro-*

1. *Concordia ecclesiastica contra gli Heretici*, Florence, 1552. L'ouvrage est dédié à Cosme de Médicis.

2. *The Benefit of Christ's Death...*, by Churchill BABINGTON, Londres, 1855. Introduction. COSTANTINO CORVISIERI, *Compendium Processuum Sancti Officii Romae*, dans *Archiv. Soc. Rom. St. Patria*, Rome, 1880, vol. III, p. 268. DE LEVA, *Degli Eretici di Citadella*, Venise, 1873, p. 14.

sario con l'indulgenza in fine di Papa Adriano, alle Corone de' gran Benedetti. La préface est la même que celle de l'édition vénitienne de 1543, mais elle se termine par cette mention : « Adesso Nuovamente Restampata et Corretta per Antonio Dalmatino et Stephano Istriano. En 1545 parut une traduction française, imprimée à Lyon par Jehan de Tournus. L'édition suivante de 1552 porte sans nom de lieu, le titre suivant : *Du Bénéfice de Jésus-Christ Crucifié envers les Chrétiens traduit de vulgaire italien en langage francoys*.

En 1570 parut une traduction espagnole; celle-ci semble avoir été totalement anéantie. Les éditions anglaises sont au nombre de quatre, sans compter une traduction demeurée manuscrite écrite en 1548 par Edward Courtenay, duc de Devonshire; la première des éditions imprimées est de 1573; elle parut à Londres par les soins de Lucas Harison et de George Bishop; c'est une traduction de la traduction française : *The Benefite that Christians Receiue by Jesus Christ Crucified translated out of French into English*, by A. G. (probablement Arthur Golding ou Gibly). Il y en aurait eu une réimpression en 1577. Les trois autres éditions sont de 1580, 1633 et 1638.

En 1563, fut publiée une édition croate, imprimée à Tubinge; une seconde édition parut en 1565<sup>1</sup>.

1. Les éditions avec commentaires sont les suivantes : *The Benefit of Christ's Death... with an Introduction*, by Churchill BABINGTON, Londres, 1855. *Le Bienfait de Jésus-Christ crucifié envers les Chrétiens*, introduction historique par Le Bonnet, pasteur, Lauzanne, 1856. En outre *Bienfait découlant de la mort de Jésus*, Toulouse, 1857, 1859, 1860; Versailles, 1864. *Court ré-*

Or l'Inquisition fit une si exacte recherche de ce traité et en imposa une destruction si rigoureuse que, pendant longtemps, on crut que pas un exemplaire tout au moins italien n'en subsistait. Ce n'est qu'au milieu du siècle dernier qu'on en découvrit un à Oxford; il y avait été apporté en 1774 par un Napolitain, Antonio Ferrari; plus tard, un autre exemplaire fut découvert à Tubinge, il se trouve actuellement à Laibach.

La fortune extraordinaire de ce traité s'explique par la clarté de son style, son argumentation aisée et point trop scolastique, la modération des idées qui y sont exposées. Il parut très orthodoxe à des lecteurs avisés. Le cardinal Gregorio Cortese disait que le matin, quand il se mettait en robe de chambre, « il ne savait se vêtir d'autre chose » que de ce livre; le cardinal Morone reconnut, au cours de son procès, qu'il en avait acheté un exemplaire chez l'éditeur mantouan Antonio Gadallino et qu'il avait envoyé plusieurs personnes de sa connaissance en acheter aussi, car son vicaire lui avait dit que c'était un très bon livre. De même, le cardinal Badia, maître du palais pontifical, le trouvait fort recommandable.

Le but principal du *Beneficio* est de définir comment un homme est réputé juste devant Dieu; est-ce par le mérite qui lui est personnel ou par celui qui lui est départi? Saint Bernard, saint Au-

sumé du célèbre traité sur le bienfait de la mort de Jésus-Christ, Saint-Etienne, 1871.

*Von der Wohlthat Christi*, Leipzig, plusieurs éditions.

gustin, saint Ambroise, Origène et Basile sont tour à tour invoqués. Des autres questions qui divisaient alors la chrétienté, il n'est guère parlé qu'incidemment. « Ceste sainte foy fait telle opération en nous que celui qui croit que Jésus-Christ a prins sur soy tous ses péchez devient semblable à Christ et vainc le péché, le Diable, la mort, et enfer », lit-on au commencement du IV<sup>e</sup> chapitre de la traduction française. « Et ceste est la raison, que l'Eglise, c'est à sçavoir toute âme fidèle, est espouse de Jésus-Christ, et Christ est son Espoux. Or nous sçavons que la coutume du mariage est que de deux nous devenions une mesme chose, estans deux en une chair, et les biens et facultez de tous deux deviennent communes entre eux, dont l'espoux dit que le douaire de son espouse est sien : et l'espouse semblablement dit que la maison et toutes les richesses de son espoux sont siennes : et à la vérité aussi sont elles, autrement ilz ne seroient pas une mesme chair, ainsi que dit l'Ecriture. Par ce mesme moyen Dieu a espousé son unique et bien aymé Filz avec l'âme fidèle, laquelle n'ayant chose aucune qui fust proprement sienne sinon le péché, le Filz de Dieu ne s'est point esdaigné de la prendre pour sa bien aymée espouse, avec son propre douaire, qui est le péché. Et pour cause de l'union qui est en ce saint mariage, ce qui est à l'un, est aussi à l'autre. Jésus-Christ dit donc ainsi : le douaire de l'âme ma chère espouse, c'est à sçavoir, ses péchez et transgressions de la loy, l'yre de Dieu à l'encontre d'elle, l'audace du



Diabie envers elle, la prison infernale et tous ses autres maux sont devenuz en ma puissance, et sont en ma propre faculté ! Par quoy il appartient à moy à en trafiquer, comme il me plaist, et pource il les veul ietter au feu de ma croix, et les annihiler entièrement. » Tel est le tour, un peu lent, un peu verbeux, abondant en images longuement développées, de ce pamphlet fameux. La conclusion mérite d'être rappelée : « Or sommes-nous maintenant arrivez à la fin de nos propoz, ausquelz notre principale intention a esté de magnifier, selon noz petites forces, le bénéfice admirable que le Chrestien a receu par Jésus-Christ crucifié, et de démonstrer que la foy par elle seule iustifie à sçavoir que Dieu reçoit et tient pour iustes ceux qui vraiment croient qu'iceluy ayt satisfait pour leurs péchez, combien que tous ainsi que la lumière ne peut estre séparée de la flamme qui de soy-mesme brusle et dévore tout, aussi les bonnes œuvres ne peuvent estre séparées de la foy, laquelle seule par soy iustifie. »

On ne savait à qui attribuer ce traité ; longtemps on lui donna pour auteur Aonio Palcario ; de fortes raisons semblaient démontrer qu'il ne pouvait être que de lui, mais, dans un de ses interrogatoires, Carnesecchi déclare : « Le premier auteur de ce livre fut un moine noir de l'ordre des bénédictins appelé Don Benedetto de Mantoue qui dut le composer dans son monastère près de l'Etna<sup>1</sup>. »

1. *Interrogatoires*, publiés dans *Miscellanea di Storia Italiana*, vol. X, p. 189. Cf. CORVISIERI, p. 274.

Flaminio le lut et lui donna une forme plus achevée ; il en prépara une défense quand il commença à être attaqué, entre 1544 et 1550.

Le succès du *Beneficio* avait été trop grand et son influence parut trop évidente pour qu'on n'en tentât pas au plus vite une réfutation ; le moine Ambrogio Catarino Polito de Sienne, qui fut l'un des plus actifs pamphlétaires du catholicisme et joua un personnage considérable au concile de Trente, se chargea de ce soin<sup>1</sup> ; son traité parut en 1544 sous le titre : *Compendio d'errori et inganni lutherani contenuti in un Libretto senza nome d'autore intitolato Trattato utilissimo del Beneficio di Christo crucifisso*.

Catarino y suit pas à pas le texte du *Beneficio* et s'applique à en réduire à néant les assertions par de violentes apostrophes plutôt que par des raisonnements. On ne procédait guère autrement alors.

« C'est une erreur et une fourberie de dire avec Luther et Mélanchton, écrit Catarino, que depuis sa chute l'homme est devenu semblable au démon. Il y a une grande différence entre la malice com-

1. Ambrogio Catarino, né en 1487, était entré à l'âge de trente ans dans l'ordre des dominicains, après avoir enseigné le droit sous le nom de Lancelotto Politi dans plusieurs universités ; il passa en France en l'année 1532 et y vécut dix années. Les opinions qu'il professa au concile de Trente et qui étaient du tout opposées à celles de son ordre, n'empêchèrent pas qu'il fut nommé évêque de Minori en 1546 (27 août) et plus tard, par Jules III, évêque de Conza (1552). Il est l'auteur d'un traité *Della Grazia* et d'une infinité d'autres ouvrages qui provoquèrent de violentes controverses. Son nom se trouve parfois orthographié Catharino et Caterino.

plète du démon et celle des fils d'Adam dont on dit seulement qu'ils sont enclins au mal, mais non consumés par le mal; la dépravation de l'homme vient moins de la partie supérieure que de sa sensualité.

« C'est une erreur de dire que les enfants morts sans baptême sont condamnés, à cause de notre nature corrompue, aux misères de l'enfer; c'est une opinion cruelle et qui ne se trouve pas dans les Pères de l'Église.

« C'est une erreur de dire que le seul moyen de nous sauver est de nous précipiter dans les bras du Christ. L'erreur consiste à dire qu'il suffit de se précipiter dans les bras du Christ. Il est vrai, au contraire, que par le moyen de la vraie foi, c'est-à-dire par les œuvres, nous allons au Christ, saint Augustin l'affirme à plusieurs reprises.

« C'est une erreur de dire que, sans notre intervention, la justification du Christ vient à nous car, bien que la justification du Christ vienne à nous sans nous, cependant la vie éternelle au paradis ne viendra pas à nous sans nous comme il appert dans les Écritures.

« C'est une erreur d'inférer du pardon octroyé par Dieu pour le péché originel à cause de la justification du Christ que, de même, tous nos péchés les plus graves nous seront pardonnés quand nous serons entrés dans la grâce.

« C'est une erreur de dire que l'homme assuré de la bienveillance de Dieu ne craint ni le diable, ni la mort, et que cette confiance complète lui

dilate le cœur et l'emplit de charité, car la connaissance de la divine bienveillance ne lui enlève pas la crainte du diable mais, au contraire, lui fait craindre de succomber à ses embûches.

« C'est une erreur de dire que les œuvres suivent nécessairement la foi, car l'Écriture Sainte affirme le contraire ainsi que les Docteurs.

« C'est une erreur de dire que tous les hommes sont bien loin de la vraie et complète observation de la Loi, car c'est faire injure aux saints, à la Vierge et à saint Jean-Baptiste.

« C'est une erreur de comparer la foi et la divinité de Jésus-Christ; de même que les miracles qu'accomplissait Jésus n'étaient pas cause de sa divinité mais la prouvaient, de même les œuvres que produit la foi ne sont pas cause de la justification mais la démontrent. Cela est faux, car les bonnes œuvres augmentent la foi, encore qu'on soit justifié à dire que la foi produit les bonnes œuvres... »

La tragédie du *Libre Arbitre* eut, comme le livre du *Bénéfice de la mort du Christ*, une grande vogue et il n'en reste également que de rares exemplaires; c'était un si grand crime de l'avoir lue qu'il y allait des galères et qu'au temps de Pie V un tourneur de Forli fut emmuré sa vie durant pour en avoir donné une audition chez lui; en outre sa maison fut rasée et une stèle expiatoire élevée à son



emplacement<sup>1</sup>. Les exemplaires de cet opuscule durent être très exactement recherchés et détruits et c'est ce qui explique qu'il en reste si peu.

Il en fut publié cependant trois éditions en quatre ans, la première en 1546, la deuxième en 1547 sans nom d'auteur, et une dernière en 1550<sup>2</sup>; dans celle-ci Francesco Negri déclare qu'il a écrit ce factum et il se peut que ce nom ne soit pas un pseudonyme<sup>3</sup>; s'il ne s'était pas nommé plus tôt, dit-il dans la préface, c'est qu'il avait voulu faire comme le peintre Apelle qui avait coutume de se tenir à côté de ses œuvres avant qu'on sût qu'elles étaient de lui pour apprendre ce qu'en pensait le public. Cette édition qui est indiquée comme la seconde malgré ce qui vient d'être dit, a pour titre :

*Della tragedia di M. Francesco Negro Bassanese Intitolata Libero Arbitrio, M. D. L.*

Dans la préface qui a été attribuée à Vergerio bien que celui qui l'écrivit parle comme s'il était l'auteur de la pièce, il est dit que l'on ne doit point chercher en lisant ce drame des élégances de style, la recherche du langage, un effort poétique, son objet étant surtout de montrer de façon sensible les erreurs et les faussetés de l'Église. Que si le ton en est quelquefois violent, c'est « qu'il

1. Sa condamnation eut lieu en même temps que celle de Carnesecchi.

2. Le 4 janvier 1547, l'évêque de Terracine, Ottaviano della Rovere, écrivait de Venise, au cardinal Cervini que l'on venait de réimprimer la *Tragédie du Libre Arbitre*. BUSCHBELL, p. 241.

3. Voir *Rivista Cristiana*, an. VIII, fasc. IV, p. 139.

faut autre chose qu'une piqure d'aiguille pour qu'un mort soit secoué<sup>1</sup> », et si certains passages en sont licencieux<sup>2</sup>, la faute n'en est pas à l'auteur « qui a eu plus de répugnance à les écrire que les lecteurs n'en auront à les lire et les auditeurs à les entendre », mais « force était de parler des vices ecclésiastiques pour les reprendre comme il convenait ». Et le préfacier attaque avec une extrême violence le pape Paul III, l'Église, le nonce Giovanni della Casa, qui avait mis la tragédie à l'index, et tout le clergé.

La tragédie est dédiée à « l'Invincible reine et ferme colonne de la Vérité, l'Église sainte fille de Dieu et sœur de Jésus-Christ ». Elle a la forme des Mystères que l'on ne jouait plus guère, mais dont on avait gardé le souvenir très vivant dans le centre de l'Italie, à Rome et à Florence surtout; les personnages sont symboliques. Le seigneur Franc-Arbitre, fils de la Raison et de la Volonté, prince et gouverneur de la province des œuvres humaines, vient se fixer à Rome sur les conseils des théologiens; le pape le crée chrétien papiste, roi invincible et lui octroie la couronne du royaume des bonnes œuvres. Grâce aux excellents offices du seigneur Acte élicite, son maître d'hôtel, il prend pour femme dame grâce congrue et en a une fille, demoiselle grâce condigne. Il vit longtemps, entouré des siens, en son royaume et y mène une vie des plus heureuses, tirant de gros revenus de

1. Cf. *Nuovo Dizionario*, Bassano, 1796, vol. XIII, p. 58-62.

2. Par exemple p. 71 de la traduction française.

la gabelle du Mérite. Mais il apprend qu'un grand nombre de ses sujets se sont révoltés; avec l'aide du pape, il triomphe de cette rébellion; toutefois la bonne dame Grâce justifiante, envoyée par Dieu, tranche secrètement la tête au roi, et le pape, reconnu pour être le véritable antéchrist, est averti par le Ciel qu'il sera peu à peu anéanti par la parole divine. Voici, pour ne citer que cet exemple, comment dans la scène II du deuxième acte, est décrit le Royaume des bonnes œuvres.

« Le royaume des bonnes œuvres donné par le saint Père souverain seigneur de Rome au très puissant roi Franc-Arbitre avec promesse de le maintenir en possession d'icelui, contient en soi les provinces ci-dessous escrites selon les noms propres de chacune. La première est appelée Moinerie, la seconde Service des saints, la troisième Fabrique ou bâtiment des saints lieux, la quatrième Pénitence, la cinquième Jeûne, la sixième Oraison, la septième est la Messe. Or la principale gouvernante de ce royaume est madame la Régente Bonne intention, duchesse des trompeurs. »

En fait, on ne saurait dire que l'intérêt se soutienne également dans ces pages; on perd de vue sans cesse une intrigue indigente et à laquelle l'auteur assurément n'attachait nulle importance; ce qu'il s'était proposé, c'est de présenter, « d'un style plaisant et récréatif », les arguments que les hérétiques donnaient pour défendre leur cause.

Ce n'est pas une pièce, c'est une suite de raisonnements, de commentaires, de discussions, d'at-

taques et d'imprécations, qui se poursuivent pendant 324 pages de texte in-12. Dans la scène III de l'acte troisième, se trouve tout un cours d'histoire ecclésiastique.

Le parallèle si fréquent dans les polémiques de ce temps entre le pape et le Christ est longuement exposé : l'un eut une couronne d'épines, l'autre a une tiare d'or et de pierreries; l'un lavait les pieds de ses disciples, l'autre fait baiser sa mule; l'un était pauvre, n'avait pas où poser sa tête, allait sur un âne, portait sa croix, l'autre est riche, possède des palais, va en litière, s'épargne toute peine...<sup>1</sup>. Les moines « plus nombreux que les grenouilles d'Égypte au temps du Pharaon » sont qualifiés de « sauterelles de l'abîme ». A la vérité tout le passage où se trouve décrit la province de moinerie ne manque pas d'ingéniosité ni de piquant<sup>2</sup>.

La « repentance chrétienne » est mise en opposition avec la « repentance papistique ». « En la repentance évangélique les hommes, avec une pure, sincère et cordiale crainte de Dieu, changent vraiment et convertissent leur vie au Seigneur... En la repentance trouvée et forgée par astuce et finesse diabolique, le pape veut que les hommes montrent et fassent semblant avec une crainte forcée et masquée des peines et tourments, de changer et convertir leur vie... »

La traduction française dont on a cité quelques passages fut éditée en 1558 à Genève (villefranche)

1. Page 292 de la traduction.

2. Page 215.



par Jean Crespin; dès l'année suivante, il en parut une seconde édition. En même temps une édition latine était publiée; d'après le titre, elle aurait pour auteur l'auteur même de la tragédie, Francesco Negro, mais on sait ce que valent ces déclarations qui n'avaient, le plus souvent, d'autre but que d'égarer les recherches de l'Inquisition. Elle est dédiée à Nicolas Radziwil, grand chancelier du grand-duc de Lithuanie. En 1589 environ, la *Tragédie du Libre Arbitre* fut traduite en anglais par Henry Cheeke. Cette traduction est aussi rare que les éditions italiennes et pourtant ce ne fut pas le Saint-Office qui la détruisit; les causes de sa disparition sont autres. Un livre de ce genre ne devait pas plaire longtemps en Angleterre; il fut détruit par piétisme puritain, par respect de la morale, par dédain<sup>1</sup>.

#### SOMMARIO DELLA SACRA SCRITTURA.

La *Somme de l'Écriture Sainte*, traité de quarante-vingt-seize pages, divisé en trente et un chapitres, eut presque autant d'influence sur la dissémination du protestantisme que le *Beneficio* ou la *Tragédie du Libre Arbitre*<sup>2</sup>. La vogue en fut

1. La *Tragédie du Libre Arbitre* en fit naître une autre que Della Casa signale à Rome, sans en donner le titre, dans une lettre datée du 6 octobre 1546. Le libelle de Lorenzo Valla sur la *Donation de Constantin*, traduit en italien, était broché avec la *Tragédie*.

2. Il *Sommario de la Sacra Scrittura... con una informazione come tutti li stati debbono vivere secondo lo Evangelio*, petit in-18 sans lieu ni date. Cf. *Le sommaire de la Sainte Ecriture ou Manuel du chrétien*, Paris, 1879.

également grande et les exemplaires s'en répandirent rapidement dans tout le pays et surtout dans le sud<sup>1</sup>. Le 24 mai 1548, Francesco Spiera reconnaît qu'il possède peut-être un exemplaire du *Sommario*; Pietro Cocco déclare de même en 1551 qu'il « n'a pas d'autre écrit hérétique que le *Sommario* et le *Beneficio* »; Giovanni Francesco Alvisi fait un aveu semblable en 1564<sup>2</sup>.

La première apparition du *Sommario* est antérieure à la fin de l'année 1537; au mois de décembre le P. Serafino, prêchant l'Avent à Modène, donnait comme preuve du mauvais esprit qui régnait dans la ville la découverte qu'il venait de faire d'un exemplaire de ce livre<sup>3</sup>; un jour qu'il avait été visiter la veuve du comte Claudio Rangone, il l'avait trouvée le lisant; s'étant fait remettre ce livre et l'ayant reconnu fort hérétique, il l'avait, d'accord avec l'inquisiteur, remis à l'évêque afin qu'il fit une enquête sur son origine. Elle demeura infructueuse. Toutefois, l'académie de Grillenzona<sup>4</sup> fut soupçonnée d'avoir favorisé l'introduction de ce livre. L'année suivante, pendant une fête donnée par un de ses membres, deux masques prirent à partie le prédicateur, lui soutenant que le *Sommario* n'avait rien d'hérétique et que douze savants modénois se faisaient fort de le prouver. Les discussions soulevées par cet inci-

1. Préambule de la réfutation de Catarino.

2. BENRATH, *Die Somma...*, Leipzig, 1880.

3. *Bulletin de l'Histoire du protestantisme...*, année 1919, p. 63. Art. N. WEISS.

4. Voir plus loin, p. 200.

dent duraient encore en 1539; un des académiciens était accusé d'avoir composé le livre et le bruit courut que le pape avait, en conséquence, excommunié l'Académie. On raconta aussi que le *Sommario* avait été brûlé à Rome<sup>1</sup>.

En 1544, le moine Ambrogio Catarino rédigea une réfutation qui parut au mois d'avril; elle compte quarante-cinq pages; comme dans ses autres polémiques, Catarino combat conclusion par conclusion celles de l'auteur et emploie la même méthode affirmative. D'autre part, l'Inquisition se mit en mouvement et s'appliqua à découvrir l'auteur du pamphlet. Personne ne doutait qu'il ne fût Italien, car rien ne révélait dans le texte, du moins ostensiblement, une origine étrangère. Mais, à y regarder de près, l'inspiration en est assez différente de celles des œuvres italiennes et quelques indices dénotent que l'auteur avait vécu ailleurs qu'en Italie.

Or, il existe une édition française, datant de 1523 et presque entièrement détruite, dont le texte italien paraît être la traduction. Cette édition ne figure pas dans l'index sorbonnique de 1544 mais dans l'index de l'Inquisition établi en 1548 et dans celui de la Sorbonne de 1551, sous le titre de *Summe de l'Escripture sainte*. Il existe aussi une édition anglaise qui fut interdite par édit royal, à la date du 24 mai 1530, comme contenant « soixante-douze erreurs d'hérésie ». Cette édition

1. TOMMASINO DE' BIANCHI, *Cronaca modenese*, 1506-1554, Parme, 1562.

porte qu'elle est la traduction d'une œuvre hollandaise, *Summa der godlyker schriftum*. On ne possède de ce texte hollandais qu'une édition datée de 1526, mais il y est dit qu'elle a été « soigneusement corrigée »; donc il y aurait eu une première édition antérieure. En effet un édit de 1524, rendu au nom de l'empereur Charles-Quint par la régente Marguerite d'Autriche, défend la lecture de la *Somme* dont l'éditeur était Jean Severs de Leyde. La publication de ce traité est donc antérieure à l'année 1524, mais elle ne l'est pas de beaucoup car le chapitre xxvi contient une traduction tantôt littérale, tantôt résumée d'un opuscule de Luther intitulé *von weltlicher obrigkeit*, « de l'autorité temporelle », qui est de 1523. Le texte primitif dont les textes anglais, français et italien seraient des traductions, semble donc dater de l'année 1523. Au surplus, certains passages dont la signification était claire pour les Hollandais, ont dû être développés dans les éditions françaises et italiennes; dans les chapitres xx et xxi, il est parlé des « Maisons des sœurs » par opposition aux « Couvents des nonnes »; or il n'y avait guère qu'en Hollande où existassent à cette époque, à côté des couvents, ces Maisons de Sœurs, qui étaient des sortes de béguinages.

Quel fut l'auteur de la *Somme*? Sûrement un de ces nombreux théologiens qui s'efforçaient à cette époque de propager en Hollande les doctrines luthériennes<sup>1</sup>.

1. Benrath pense que ce fut Bommelius, originaire de la ville de



L'auteur du *Sommario* explique qu'il a entrepris son livre en faveur de ceux qui ne peuvent lire ou pénétrer les livres saints, et qu'il a résumé pour eux l'Écriture sacrée qui est la base de la foi d'où naissent l'espérance et la charité. Et il examine tour à tour brièvement tous les points de la religion.

Il commence par parler du baptême. « L'eau du baptême, dit-il, n'efface pas le péché et n'a pas plus de vertu que l'eau du fleuve dans laquelle on peut baptiser aussi bien que dans l'eau des fonts sacrés. La vertu du baptême ne consiste pas dans les cérémonies mais dans la foi, c'est-à-dire en ce que l'homme croit que ses péchés lui sont remis. Quand nous sommes baptisés, nous devons croire que tous nos péchés nous sont remis. Dieu nous a délivrés du diable et de nos péchés et nous a fait ses fils et les héritiers de sa gloire.

« Quand on dit aux gens qui sont dans le siècle de se rendre vertueux, ils répondent que c'est affaire aux moines qui s'y sont engagés par leurs vœux, mais les vœux du baptême sont bien plus forts, puisqu'ils sont faits non à un homme, mais à Dieu et que nous avons promis de suivre non la loi d'un homme, mais celle de l'Évangile. »

Il faut ajouter foi au mystère de la Trinité sans vouloir l'approfondir.

Bommel, sur la Meuse, curé de la ville de Wezel et recteur d'une Maison de Sœurs à Utrecht; le pasteur N. Weiss incline, au contraire, à supposer que ce fut Jean Rode, recteur de l'Ecole des frères de la vie commune à Utrecht. Bucer le tenait en haute estime.

L'Évangile nous apprend que Dieu s'est réconcilié avec nous à cause de son fils. Il était nécessaire, ou que nous fussions damnés à jamais, ou que Dieu se fit homme.

Nous sommes uniquement sauvés par le mérite de la passion du Christ. Chacun doit savoir que depuis le temps d'Adam, nul n'a mérité la vie éternelle par ses bonnes œuvres; ceux-là se trompent qui pensent qu'ils seront sauvés quand ils auront accompli beaucoup de bonnes œuvres. Les bonnes œuvres ne rendent personne certain qu'il sera sauvé et celui qui n'en a pas accompli n'est pas certain non plus d'être damné.

C'est par la seule grâce de Dieu que nous pouvons être sauvés et Dieu ne veut pas que nous pensions l'aider en faisant de bonnes œuvres, il ne veut aucun aide et n'a que faire de conseils. Ils se méprennent ceux qui pensent que Dieu est tenu de leur accorder la vie éternelle à cause des nombreuses bonnes œuvres qu'ils auront pu accomplir.

La grâce de Dieu est accordée à tous ceux qui croient en lui et en Jésus-Christ.

Nous sommes délivrés de nos péchés par le bénéfice de Jésus-Christ.

Celui-là vit en bon chrétien qui met toute son espérance en Dieu et en sa justice, qui vit suivant la règle de la charité et de l'Évangile, qui n'a aucune confiance dans sa propre vertu, dans le monde, dans ses œuvres.

Il y a quatre sortes de foi; celle qui tient unis les amis et les marchands; celle qu'on a dans un

récit ou dans une affirmation, celle qui nous porte à croire que Dieu est juste, bon, tout-puissant..., celle enfin qui est la foi chrétienne; pour la posséder il faut mettre son espérance, son refuge, son salut en Dieu seul.

Le salut du chrétien n'est pas en cette vie, mais dans la mort; la mort est donc souhaitable. C'est une bien sotte coutume que de pleurer les morts, comme si nous n'avions aucune confiance en l'autre vie.

Jadis les moines étaient des saints parce qu'ils vivaient conformément à l'Évangile; aujourd'hui ils ne font rien que par nécessité. Les parents devraient y songer longtemps avant de contraindre leurs enfants à accepter la vêtue, car ils sont cause de tous leurs péchés en ne le faisant pas. Les uns font entrer certains de leurs enfants au couvent pour marier plus facilement les autres, ou bien pour être plus tard aidés par eux, ou pour les pousser dans la carrière des honneurs ecclésiastiques.

Il y a nombre de couvents dans lesquels les sœurs semblent vivre conformément à la règle évangélique parce qu'elles travaillent de leurs mains et s'aident l'une l'autre. Mais qu'elles sachent qu'elles volent les pauvres de tout l'argent qu'elles dépensent à s'édifier des superbes demeures et à orner pompeusement leurs chapelles.

La vie des artisans et des ouvriers est plus conforme à l'Évangile que celle de tous les autres hommes. Les riches ne sont rien autre chose que

des dispensateurs des biens de Dieu, mais ils doivent rendre leurs comptes à Dieu...

En terminant, l'auteur soutient le dogme du droit divin. « Chacun est soumis à l'autorité supérieure, dit-il. Il n'y a de podestat que par Dieu, résister au podestat, c'est résister à Dieu. On doit payer aux grands les taxes et les tailles, même s'ils sont païens, parce que l'on peut par là les ramener à la foi chrétienne. »

Contrairement à la teneur du texte primitif, le droit de faire la guerre est reconnu dans le texte italien.

« Les *milices* sont choses horribles parce que la *malice* règne en temps de guerre; mais si une ville est assiégée et si la paix commune est troublée, le seigneur est tenu par charité fraternelle de venir en aide à ses sujets; par conséquent faire la guerre devient une nécessité... »

Ce traité, publié en 1552 par Agostino Mainardi sous le pseudonyme de Antonio di Adamo, est une analyse et une critique minutieuse, une dissection, comme il le dit, de la messe. Le ton en est des plus âpres<sup>3</sup>; aucun des pamphlétaires italiens n'atteint à cette violence; c'est que dans le temps où Mainardi prit la plume, le rêve des premiers dissidents de transformer en la réformant

1. *Anatomia della Messa* (l'erreur typographique est corrigée à l'errata), s. l., 1552.



l'Église romaine, s'était définitivement évanoui; les rigueurs avaient commencé, les passions s'exaspéraient. En outre, Mainardi, qui avait alors émigré en Suisse, se trouvait dans un milieu où les passions étaient plus ardentes, les discussions plus âpres et plus acharnées qu'en Italie. Et il était en sûreté! On est fort à l'aise pour conseiller le courage aux autres quand on n'a plus aucun péril à courir soi-même, il l'avoue ingénument, ce qui ne l'empêche point, au reste, de tourner à ce sujet de belles périodes: « Si nous nous voyons dans un extrême péril, dit-il, fuyons si nous le pouvons avant de nier le Christ; si nous ne le pouvons pas, que devons-nous faire si ce n'est le confesser hardiment, nous rappelant que le vrai chrétien n'a pas l'esprit de crainte, mais bon courage; obéissons à Dieu plutôt qu'aux hommes, lesquels peuvent bien tuer le corps, mais non pas l'âme; mourons pour Dieu et le Christ, car ce sera une mort glorieuse, mourons comme les apôtres, comme les martyrs, comme le Christ lui-même. »

C'est dans un esprit tout calviniste que Mainardi commente et attaque la messe; les luthériens italiens n'en parlent jamais avec tant d'emportement et la haine de la messe n'est pas, comme à Genève, la base, pour ainsi dire, de toute leur polémique.

Mainardi écarte tout d'abord la tradition en s'appuyant sur les textes bibliques. « Nous ne devons, écrit-il, considérer dans les choses de Dieu

ni les usages, ni la consécration que donne une longue durée, ni l'opinion de la multitude, ni l'autorité des anciens, mais uniquement la parole de Dieu. » Et ailleurs: « Il faut suivre la parole de Dieu et non l'opinion des hommes. » Incidemment, il attribue la corruption de l'Église à la négligence des évêques et à leur oubli de l'un des devoirs qui leurs sont imposés: « Le plus saint ministère en ce monde et le plus élevé, dit-il, est d'enseigner la parole de Dieu aux peuples. Cependant vos monsignors ne daignent pas s'en acquitter et ont abandonné cet office à d'autres. La conséquence en a été que la vraie parole de Dieu fait défaut aux peuples... Que voit-on? Les dominicains attaquent les franciscains, les franciscains attaquent les dominicains et les augustins attaquent les uns et les autres. Les inquisiteurs, qui sont les suppôts de l'antéchrist, plus cruels que Néron, ignorent les Écritures saintes et ne connaissent que la scolastique et la sophistique. » Après ce préambule, Mainardi s'attaque à son sujet.

L'examen de la Messe compte 103 folios; il débute ainsi: « Le prêtre, revêtu des ornements sacrés, commence en disant: « Je pénétrerai vers l'autel de Dieu » et le clerc répond: « Vers le Dieu qui réjouit ma jeunesse. » « Ainsi dès les premiers mots de la messe, explique Mainardi, l'officiant dit une bêtise et une fausseté. Pourquoi en être surpris puisque la messe est une invention humaine et non une œuvre divine, comme nous le montre-

rons avec l'aide du Seigneur. D'ailleurs l'Écriture enseigne que tout homme est menteur, donc il n'y a pas lieu de s'étonner, puisque la parole de Dieu est vérité, que le commencement de la messe soit fausseté. Il faut savoir que cet *Introibo ad altare Dei* est un verset du psaume 42 que fit David au temps où son fils Absalon était chassé du royaume; il y supplie Dieu de lui permettre d'entrer dans le tabernacle pour le louer dignement. C'est pourquoi il appelle autel de Dieu celui qui avait été construit par le commandement de Dieu, de même que tout le reste du tabernacle, ainsi qu'il est écrit dans l'Exode, § 35 et c'était une partie de la loi du cérémonial. David dit par conséquent alors la vérité, mais aujourd'hui on ne peut plus parler de la sorte et dire : « J'irai à l'autel de Dieu », parce qu'il n'y a plus d'autel; il ne se fait plus de sacrifice d'animaux dépourvus de raison et l'on n'accomplit plus les cérémonies hébraïques, car elles ont pris fin à l'avènement du Christ... »

Chaque détail, chaque parole de la messe, est ainsi l'objet ou le prétexte d'une dissertation ample et violente. Après cet examen, Mainardi conclut que la messe n'est qu'une série d'abus : c'est un abus de vénérer l'hostie et le calice, de ne pas prononcer à haute voix les paroles de la consécration, d'appliquer le bénéfice de la messe à toutes sortes de fins, par exemple à faire tomber la pluie ou à écarter les maux de la guerre; c'est un abus de supposer qu'une messe puisse être plus solennelle qu'une autre parce qu'on l'entoure de plus d'apparat, de

dire des messes pour des saints et des saintes, de prétendre que les anges et les puissances célestes y assistent, de l'accompagner de tant de gestes et d'actes divers, de dire des messes pour les morts contrairement à la volonté du Christ. Mainardi s'étend longuement sur ce point et soutient que le luxe qui a perdu l'Église vient de là. « C'est un abus, dit-il, qui est plus manifeste que les autres et dont chacun est frappé, que de faire de la messe un négoce... ; dans ce négoce, les jours fériés sont ceux qui rapportent le plus ». Il ajoute que la messe détourne les chrétiens de la prédication, car on voit toujours ceux qui écoutent un sermon s'en aller précipitamment dès qu'une messe commence, car ils pensent qu'en y assistant ils n'en tireront pas un plus grand bénéfice. Sa conclusion est que la messe « doit être considérée comme le plus grand sacrilège et la plus grande abomination qui ait jamais été dans tous les siècles depuis la formation du monde, qu'elle est le grand mystère de l'antéchrist, si pleine de malice et si exécrationnelle que sous aucun prétexte aucun homme vivant ne doit ni la dire, ni l'entendre, ni même être présent ». C'est vainement que certains chrétiens prétendent qu'ils y vont avec un esprit prévenu, en n'attachant à cette cérémonie que la valeur et le sens qu'elle doit avoir. C'est, ajoute-t-il, un crime irrémissible que de ne pas s'abstenir de cette offense à Dieu.

En guise de péroraison, Mainardi rappelle à ses lecteurs que, puisqu'il faut mourir, mieux vaut mourir pour la cause du Christ. « Loin de tout



perdre, on gagnera tout, dit-il; l'antéchrist, comme un lion rugissant, menace l'agneau, l'afflige, le tourmente, le met à mort, mais l'agneau triomphera car il est le roi des rois, le seigneur des seigneurs devant qui chacun ploie le genou. »

L'*Anatomie de la Messe* est suivie d'un traité sur l'Eucharistie dans lequel Mainardi examine si le Christ s'y trouve réellement et corporellement. Il y traite cette question au point de vue historique et théologique avec une prolixité et une surabondance de raisons dont il s'excuse en terminant.

#### LES ÉCRITS D'OCHINO<sup>1</sup>.

Les écrits d'Ochino contiennent les éléments essentiels de la doctrine protestante en Italie; on y trouve les arguments que faisaient valoir dans leurs controverses et dans leurs prédications les promoteurs du mouvement et les différents aspects sous lesquels ils les présentaient. Il a donc paru essentiel d'en donner un exposé quelque peu détaillé.

Bernardino Ochino procède, comme les autres controversistes de ce temps, plutôt par affirmation que par argumentation, plutôt par autorité que par persuasion. Les passions étaient si vives, les convictions si profondes qu'on allait tout de suite aux invectives et que s'efforcer de convaincre eût paru comme une concession aux opinions des adver-

1. Voir plus loin l'étude qui lui est consacrée et, à la fin de ce volume, p. 361, la traduction de quelques passages de ses *Dialogues* et, p. 452, sa bibliographie.

saires. Il en va toujours de même lorsque de fortes passions agitent les hommes. C'est seulement quand l'âme est calme, quand on est en doute, qu'on condescend à raisonner avec autrui. Peut-être aussi ces controversistes acharnés et aheurtés ne possédaient-ils pas l'art de trouver des arguments probants.

Ochino attaque Rome et ses dogmes avec moins d'acrimonie toutefois que les autres réformateurs; ses sermons, ses traités sont surtout théologiques; il s'attache moins à détruire le papisme qu'à faire triompher certaines vérités et à montrer « le bienfait de la mort du Christ ».

« De même que le malade, écrit-il, ne va consulter le médecin que lorsqu'il se sent malade, de même le pécheur ne va au Christ que lorsqu'il connaît ses misères. Il ne suffit pas qu'il ait une connaissance spéculative de son infirmité, il faut qu'elle soit effective, autrement il ferait comme celui qui a une dent gâtée qui ne lui fait pas mal et qui dit : « Puisque je n'en souffre pas, il est inutile que j'aille chez le barbier. » Il ne faut pas seulement que tu sentes ton mal, il faut aussi que tu sentes ton impuissance à le guérir, car notre superbe est si grande que, sans cela, nous ne consentirions pas à nous humilier en Jésus-Christ. C'est pourquoi les publicains et les pécheurs précéderont au Ciel les scribes et les pharisiens. Notez que le pécheur, avant qu'il se justifie et sente le grand bénéfice qu'il a reçu du Christ, ne se plaint pas de ses péchés parce qu'il a offensé et déshonoré Dieu, mais parce

qu'il en souffre dans ses intérêts. Il est donc nécessaire qu'on sente ses péchés comme le juif qui voit qu'il est damné, et c'est à cela que sert la loi de Moïse. Et alors viennent des terreurs et des épouvantements tels que le pécheur éprouve qu'il ne peut se délivrer par lui-même et il désespère de ses propres forces. Il ne doit pas s'arrêter là, mais s'humilier dans son cœur et aspirer au Christ; à ce moment arrive, selon saint Paul, la plénitude du temps de la grâce; alors tu sentiras que Dieu t'a tant aimé que, mettant sur son fils unique tout le poids de tes péchés, il l'a laissé crucifier pour toi...

L'opinion d'Ochino sur le salut que Dieu réserve aux uns, refuse aux autres sans qu'aucune action personnelle puisse changer les décisions célestes, se trouve exprimée dans le « Discours que doit faire l'âme avec Jésus-Christ » : « Ton père t'envoya au monde pour me sauver. Pourquoi n'obéis-tu pas à ton père en me délivrant de mes grandes iniquités? Je sais bien que tu n'attends pas que de moi-même je sorte hors de péché parce cela m'est impossible, d'autant plus qu'en ce monde, je ressemble à saint Pierre quand il était en prison. Car je me trouve en un labyrinthe dont je ne puis sortir... Tu vois que sans ta grâce, je suis comme un navire sans vent en mer et que je ne puis me mouvoir sinon selon les ondes de mes charnelles affections. »

Dans un sermon sur la prédestination (XXVII), il en parle en ces termes :

« Nous sommes assurés que tous nos péchés ne peuvent empêcher la divine élection ni diminuer

ou éteindre la divine charité; bien plus, Dieu prend occasion de nos péchés pour montrer l'excès de son amour. Mais nous ne devons pas pour cela demeurer oisifs ni attendre la manne du Ciel, mais nous devons nous sentir poussés à aimer Dieu d'autant plus qu'il se montre à nous avec plus de bonté. Les hommes que Dieu n'a pas régénérés sont d'âme si basse et si vile par leur péché, qu'ils ne peuvent supposer que Dieu soit assez généreux pour leur attribuer le paradis sans leur coopération. » Quant à l'objection que Dieu se montrerait partial en choisissant les uns et en condamnant les autres, Ochino y répond dans sa dissertation du « Pourquoi » du même ton que Luther et Calvin : « Plusieurs se demandent pourquoi Dieu n'a pas élu tout le monde... L'homme étant libre est imparfait; il a besoin d'une règle. Mais la volonté de Dieu, bien qu'elle soit libre, n'a pas besoin de règle, parce qu'elle est parfaite et partant ne peut faillir. La bonté des choses créées doit se mesurer par la règle et la volonté de Dieu. On devrait dire : Dieu veut qu'elles soient ainsi, donc elles sont bien. Mais les hommes jugent autrement. Ils veulent apprécier Dieu à la mesure de leur sensualité et de leur aveugle jugement, disant : Cette chose me nuit, donc elle est mauvaise, cela ne me plaît pas ainsi, cela ne me satisfait point, il me semble que cela devrait être d'autre sorte, cela est donc mal. Mais tu devrais dire : cela plaît à Dieu lequel le veut ainsi et ne peut faillir; cela est donc bien. Et pour savoir qu'une chose est bien, la seule réflexion que Dieu la veut ainsi, devrait avoir plus



de pouvoir sur toi que si tu avais toutes les raisons, autorités et évidences du monde, pour décider le contraire. Oh Homme! élève donc ton esprit jusqu'à la volonté de Dieu qui ne peut faillir et dis-toi : Il le veut ainsi, donc cela est bien ainsi. Car de vouloir savoir pourquoi Dieu le veut ainsi, c'est vouloir trouver des causes ou des motifs plus hauts et plus justes que la volonté de Dieu. »

« Celui qui s'est justifié en Jésus, dit-il ailleurs, sent en lui la paix de la conscience et il ne pourrait avoir cette paix autrement, car celui qui se plaint, se lamente et se confesse sans cesse, doute s'il n'a pas fait suffisamment pénitence et s'il ne sera pas tenu à plus. Celui qui est justifié en Christ sait, au contraire, que Dieu a promis de ne pas faire défaut à ses enfants; alors, se sentant adopté comme fils de Dieu, il est certain du secours divin. Il n'a pas d'avarice car, se voyant héritier de Dieu et maître de tout, il méprise les choses vaines et basses. Toutes les œuvres des hommes et des anges ne suffiraient pas à faire disparaître la souillure d'une seule âme; même en aimant Dieu nous péchons, car nous ne l'aimons pas comme il convient. Une seule chose a purgé le monde de ses péchés, le sang du Christ avec lequel il a lavé ses élus. Car il n'y a eu et il n'y aura qu'un purgatoire, Jésus crucifié; c'est tout ainsi que, dans un corps couvert de lèpre mais dont la tête serait saine et attirerait à elle tout le mal dont les membres n'auraient plus à souffrir, la tête serait le purgatoire. Les âmes ne doivent pas, pour se puri-

fier, passer par le feu mais par le Christ, seule voie pour aller à Dieu. Dieu punirait-il ses élus, non pour leur avantage mais pour se payer par le feu? Le penser serait une grande impiété. Il n'y a pas dans tout l'Ancien Testament une parole relative au purgatoire. Mais, dira-t-on, il est dit dans les Macchabées qu'il est bon et salutaire de prier pour les morts. A quoi je répondrai que ce livre n'est pas parmi les livres canoniques reconnus et approuvés, et que, en admettant qu'il s'agisse d'une parole divine, elle signifie simplement que, avant la venue du Christ, il fallait prier pour la hâter afin que les morts ne restassent pas longtemps dans les limbes, fussent délivrés de leurs péchés et jouissent de la contemplation de Dieu. Donc, de ces mots on ne peut guère inférer que l'existence du limbe, non celle du purgatoire. Mais les prêtres et les moines ont fabriqué le purgatoire, car ils ne vivent pour ainsi dire que des morts. Ils conseillent de faire des largesses aux morts, parce qu'ils savent que les morts ne mangent pas et que c'est eux qui profitent de ces largesses. S'ils étaient vraiment animés de l'esprit de charité, ils nourriraient les âmes faméliques avec la parole de Dieu, avec de bons exemples et dispenseraient aux pauvres leurs revenus. Comment parmi les papes qui ont, à ce qu'ils assurent, une puissance plénière, ne s'en est-il pas rencontré un qui ait eu la générosité de dérober au purgatoire toutes les âmes qui y souffraient et l'ait fermé et verrouillé en sorte que personne n'y serait plus entré? »

Dans son *Dialogue* sur le purgatoire<sup>1</sup>, Ochino résume ainsi, en terminant, ses arguments :

« On ne saurait introduire en l'Église une plus grande impiété, ni un plus grand sacrilège, ni une chose plus pernicieuse et plus horrible que le Purgatoire et l'opinion qu'on en a est fondée sur des blasphèmes, des mensonges et des tromperies diaboliques. Et qu'il en soit ainsi, on peut le prouver par les raisons que voici : En premier lieu elle obscurcit la gloire de Dieu et sa Loi sainte. En outre cette méchante opinion annihile Jésus-Christ et son Évangile. Ensuite le Purgatoire est l'origine et la source non seulement de toutes les tromperies, de tous les abus et de toutes les faussetés du pape, mais aussi de maux inouïs, car du Purgatoire sont nées les messes pour les trépassés, les vigiles, les sacrifices pour les morts, les pèlerinages, les œuvres de superérogation, les indulgences, les pardons, les jubilés, les stations et tels autres badinages. Il en est aussi sorti ceci : que les hommes ont pris une plus grande délectation à toutes sortes de vilenies et méchancetés, dans la pensée qu'à force d'argent ils pourraient obtenir indulgence plénière de tout châtement et de toute faute<sup>2</sup>. »

1. OCHINUS, *Dialogus de Purgatorio*, Tiguri (Zurich), 1555. Traduction italienne en 1556, française en 1559. Ces traductions si rapprochées montrent la vogue de ce dialogue.

2. Cf. *Dialogue de M. Bernardini Ochini*, Senois, Paris, 1559, p. 98, où se trouve le passage suivant sur l'intercession des saints : « Les saints n'ont point de mérite propre, c'est-à-dire qu'ils aient acquis d'eux-mêmes, comme je l'ai montré, et pour cette raison ils n'en peuvent communiquer aux autres. Que s'ils en avaient, il ne faudrait point qu'ils s'en privassent eux-mêmes en les donnant aux

Ochino cite la parabole des quatre-vingt-dix-neuf brebis qui voulurent se sauver par elles-mêmes et périrent tandis que celle qui, se sentant perdue, mit toute son espérance dans son pasteur, fut sauvée. Il rappelle les paroles de saint Paul : « Je ne vis pas, mais le Christ vit en moi » et il ajoute : « Nos œuvres plaisent à Dieu par le Christ, car autrement elles sont péchés. » Ailleurs : « Ceux qui n'ont pas une foi vive ne peuvent participer aux mérites de Jésus quand bien même le pape userait de toute son autorité pour les gratifier d'indulgences. Mais celui qui croit fortement en Jésus s'empare de ses mérites, plus ou moins, selon la grandeur de sa foi. Ceux qui s'imaginent que, parce qu'ils se sont imposé des actes ardues et des œuvres difficiles, ils se feront pardonner leurs péchés, crucifient Christ de nouveau et enterrent son grand bienfait. C'est Dieu qui a été offensé, c'est à lui de pardonner. C'est pourquoi il est inutile d'aller à Rome ou à Jérusalem, mais on doit aller à Dieu qui, étant immense, est partout ; il est

autres, encore qu'ils le pussent faire, car ils ne leur seraient point superflus ains nécessaires par quoi tout ainsi que les saints pécheraient s'ils se privaient de l'esprit de Dieu. »

Le Concile de Trente traita du Purgatoire en 1563 et décréta : « L'Église catholique ayant toujours enseigné, conformément à la Sainte Écriture et à la doctrine des Pères, qu'il y a un Purgatoire et que les âmes qui y sont détenues sont soulagées par les prières des fidèles et par les messes, le Concile commande aux évêques de faire enseigner la sainte doctrine sur cette matière, de bannir des prédications qui se font devant le même peuple, les questions subtiles et les opinions incertaines, de défendre tout ce qui tient de la curiosité ou de la superstition... » SARPI, p. 780. PALLAVICINI, liv. XXIV, cap. iv, n. 10; cap. v, n. 4.



inutile d'entrer dans telle ou telle église matérielle, mais dans celle de Dieu dont Jésus a dit, dans saint Jean : « Je suis la porte ». Et il n'est nul besoin de dépenser de l'argent pour en obtenir l'accès, car le Christ en a beaucoup dépensé en répandant son sang pour nous racheter.

« Pour ce qui est de la confession, si elle était un précepte divin, il faudrait se confesser sans cesse comme on doit toujours faire l'aumône; si le Christ l'avait ordonné, comme le baptême, il l'aurait ordonné de telle sorte qu'elle n'obscurcirait pas son sacrifice; il aurait dit : « Je veux que celui qui a péché et désire être sauvé aille trouver le prêtre pour demander aide et conseil et je veux que le prêtre le pousse à se rendre compte de sa faute. Mais alors il ne conviendrait pas d'énumérer ses péchés ni d'avoir confiance en soi-même et en ses œuvres pour les laver. Celui qui pense que par le Christ ses fautes lui seront pardonnées ne peut se confesser. » Mais saint Augustin a parlé de la confession dans son livre *De vera et falsa*<sup>1</sup>. « Qui ne sait aujourd'hui que ce livre n'est pas de lui, mais d'un auteur ignorant et superstitieux. Comme on pèche sans cesse et qu'il est impossible d'énumérer tous ses péchés, c'est une chose tyrannique que d'imposer, sous peine de péché mortel, à celui qui se confesse de n'en omettre aucun. »

1. Sans doute, il s'agit de l'écrit de saint Augustin *De vera Religione* qu'Arnault a traduit sous le titre de : *Le Livre de saint Augustin de la Véritable religion*, Paris, 1647. Zwingli est l'auteur d'un livre : *De vera et falsa...*

« Je loue et j'approuve la sobriété, car la loi divine nous commande de vivre avec tempérance. Vivre avec tempérance est la perfection : or, comme c'est un crime de dépasser les limites, que la tempérance est une loi naturelle et divine, il s'ensuit que les préceptes et les vœux d'abstinence sont impies. Le rôle de l'Église était d'exhorter les incontinents à devenir tempérants. Oh ! que misérable est le sort de ceux qui vivent sous le joug de l'Antéchrist ! Les juifs n'avaient dans toute l'année que quatre jours de jeûne et ils étaient esclaves et aux libres fils de Dieu on en impose un nombre infini et on leur défend les aliments les plus sains. Les apôtres ni même le Christ n'ont jamais commandé un seul jour de jeûne. Ceux qui prétendent en savoir plus que le Christ et être plus saints que les saints et ont osé faire des règles à leur fantaisie, ont accru le règne de l'Antéchrist. »

La clôture paraît à Ochino « une stupidité impie, contraire à la charité, car on n'a pas le droit de s'enfermer comme si on ne devait jamais avoir besoin de ceux qui sont au dehors et comme si on ne pouvait jamais les aider que par des oraisons ». Et il soutient que mille raisons permettent de rompre les vœux monastiques.

« A ceux qui diraient : « Si nous rentrons dans le siècle, nous courons risque de commettre des péchés », je répondrai : « Il est certain qu'en n'y retournant pas, vous êtes impies et cruels, car ceux-là sont dépourvus de charité qui laissent

souffrir leur père quand ils pourraient lui venir en aide. Que le Christ ait dit à celui qui voulait le suivre seulement après la mort de son père : « Laisse aux morts le soin d'ensevelir les morts », cela ne nous décharge pas du devoir de charité, car le père de cet homme n'était pas dans le besoin et, au surplus, il n'était pas question de vœux éternels. »

« Pour savoir ce que valent les vœux, dit Ochino, il faut examiner à qui ils sont faits, dans quelle intention et par qui. Or nous les adressons à Dieu qui est la bonté infinie, que nous devons honorer sans cesse et par tous les moyens possibles, par conséquent nous ne pouvons promettre de faire pour son honneur et pour sa gloire aucune chose à quoi nous ne soyons tenus sans promesse ni vœu. Donc les vœux sont impies, vains et non valides. Notre devoir est de vivre selon la volonté de Dieu, cheminant par les chemins où il nous appelle sans nous lier par un vœu à une façon de vivre, parce que Dieu peut vouloir que demain nous vivions d'autre façon. C'est se faire volontairement juif, retournant sous l'ancienne Loi. Les vœux sont contraires à la grâce et à l'Évangile. Si j'avais à prononcer des vœux, je m'engagerais à vivre au jour le jour selon ce que Dieu m'ordonnerait. Nous ne pouvons promettre que de faire le bien et d'avoir de bonnes pensées. Mais que dirai-je? La plupart s'imaginent obtenir par des vœux et non par le Christ, la rémission de leurs péchés, l'indulgence plénière; ils espèrent devenir des

saints et être plus parfaits que les autres. Si la loi de Dieu, d'après Paul, ne justifie pas, pensez-vous que les règles des hommes et les vœux de l'observer puissent justifier? Si on y regarde de près, les vœux sont prononcés comme si Dieu était une sorte de trafiquant qui vendrait ses grâces au lieu de les avoir toutes données. Mais on dit qu'ils ont fait des vœux pour la gloire de Dieu. Or ils ne connaissent pas Dieu ni le Christ et, s'ils le connaissaient, ils ne feraient pas de semblables vœux; ils ignorent son grand sacrifice. Mais nous qui avons été délivrés par le Christ de la Loi ainsi que des vœux, nous devons chercher notre salut en lui et non par l'observation de promesses qui ne s'observent que sous le règne de l'antéchrist. »

L'Ochino parle de même des pèlerinages. Les chrétiens qui s'en vont au loin chercher la remise de leurs péchés lui semblent bien fous, puisque le Christ a dit que le royaume de Dieu est en nous et que saint Paul assure que la foi suffit pour se justifier sans changer de place, pourvu que l'on change d'esprit. « Il fallait, dit Ochino, avant que Jésus vînt, aller adorer Dieu dans le temple de Jérusalem; à présent, il n'est pas nécessaire de l'adorer en tel ou tel lieu, si on l'adore en Christ, en esprit, en vérité. Les lieux saints portent plus à la superstition qu'à la dévotion. La voie que suivent les pèlerins spirituels est celle du Christ; ils s'en vont légers; s'ils tombent, ils se relèvent; la pluie ni le vent ne les arrêtent. »

En ce qui concerne l'Église romaine, Ochino



commence par faire observer que si elle ne peut se tromper, il doit lui être bien indifférent qu'on l'accuse d'errer et que si, au contraire, elle peut errer, il importe peu d'encourir son déplaisir. « Par l'Église romaine, dit-il, j'entends le pape, ses cardinaux, ses évêques et ses prélats. Or s'ils étaient tous réunis et décidaient d'une chose, je ne serais pas persuadé qu'ils n'ont pu se tromper; car, loind'avoir une grande science, ils en ont peu, en réalité tout occupés qu'ils sont de cérémonies, de procès et d'intrigues, de chasses, de jeux et de banquets. S'ils ont quelque science, c'est en astrologie pour prévoir l'avenir, et en jurisprudence pour faire des procès. On ne saurait dire que l'Église romaine est celle du Christ, parce qu'elle est plus riche que les autres, plus puissante, plus magnifique dans ses cérémonies car, au temps de Jésus, la synagogue avait des lévites, des prêtres, des pontifes, des scribes, des sacrifices et des cérémonies, et cependant elle n'était pas l'église de Dieu, mais de Satan. Pour reconnaître la véritable Église du Christ, il ne faut pas considérer sa splendeur extérieure, ni ses richesses, ni sa grandeur, ni ses dignités, ni les titres de ses prélats; il faudra voir si elle possède l'Évangile, la parole de Dieu et la vraie foi en Christ. On m'objectera : « Il faut qu'il y ait une Église, mère des autres, qui resplendisse et qui gouverne les autres. » Mais existait-il une Église unique au temps de sa splendeur, au temps de Noé, d'Abraham, d'Isaïe et de Jérémie? On dira : « Il faut que l'Église ait un

siège. » Le Christ a dit le contraire. Il n'est pas utile que l'Église soit vêtue de certaine manière, accomplisse certaines cérémonies, soit en un certain lieu; il suffit que ses fidèles aient l'esprit de Dieu pour être son Église. On dira : « Il naît parfois des doutes entre les chrétiens et il convient de les résoudre. » Je répondrai que celui qui connaît le Christ et a une foi sincère en lui, sait tout ce qui est nécessaire à son salut. »

On l'a vu, Ochino mêle parfois une pointe d'ironie à ses graves paroles; quand il en vient à parler de la simonie, sa malice se donne libre cours. « C'est bien à tort, dit-il, qu'on a reproché ce péché aux représentants de l'Église romaine; ils commettent tous les autres péchés assurément, mais pas celui-là. Qu'est-ce que la simonie? L'acte de vendre ou d'acheter les dons et les grâces de Dieu comme le fit Simon le Mage qui, voyant les apôtres donner aux fidèles les dons du Saint-Esprit, demanda à les acheter. Mais comment vendre ce qui est sans prix? On raconte qu'un peintre donnait ses tableaux parce qu'il estimait qu'on n'aurait jamais pu les payer à leur juste valeur. Il en est de même des dons du Ciel. Ce serait un crime pour un prince de vendre la lumière du soleil; on ne doit pas plus vendre le Christ, soleil divin. Mais les prêtres ne peuvent vendre la grâce du Christ puisqu'ils ne l'ont pas<sup>1</sup>. »

1. Les Dialogues d'Ochino qui contiennent le fond de sa doc-

## RÉFUTATION DES DOCTRINES D'UCHINO.

Avant la rédaction des *Dialogues* et la publica-

trine sont au nombre de trente. — *Bernadini Ochini Senensis Dialoghi XXX*. Bale, 1563 :

- I. — Jesum verum fuisse Messiam ostenditur.
- II. — Jesum fuisse spiritualement Messiam demonstratur.
- III. — Utrum nos Deus per Messiam amaverit ad vitam æternam nolisque peccata non imputaverit, an contra.
- IV. — Quemadmodum Jesu opera perfectam spiritualementque libertatem consequuti sumus.
- V. — Quemadmodum Jesus mundo lumen novum dedit.
- VI. — Quemadmodum Jesu opera nobis condonata sint peccata.
- VII. — Jesu pro Electorum peccatis satisfecisse sicuti facturus erat Messias, et quo pacto satisfecerit.
- VIII. — Ostenditur quomodo Jesus nos redemerit et emerit, sicuti facturus erat Messias.
- IX. — Jesum placasse iram Dei nosque Deo reconciliasse, id quod facturus erat Messias.
- X. — An a Jesu Christo regenerati amplius peccent.
- XI. — Utrum Jesus nos ab originali peccato liberaverit necne.
- XII. — An Dei legi in hac vita Jesu ope obedire possimus.
- XIII. — An Christi opera adultus homo justus fiat obediendo legi.
- XIV. — Solius Jesu opera nobis ignosci peccata.
- XV. — Qui nam per Jesum salvi fiant.
- XVI. — Quemadmodum per Jesum orantes exoremus Deum.
- XVII. — Quo pacto sciri possit Jesum fuisse verum Messiam.
- XVIII. — De peccato in spiritum sanctum, quid sit et an quid commisit scire possit se commisisse.
- XIX. — Ostenditur tres esse divinas personas, Patrem et Filium et Spiritum sanctum reipsa distinctas tametsi consubstantiales et coeternas et ad hos liberarum locos et argumenta quæ contra aduci solent respondetur.
- XX. — Ostenditur nobis necessarium esse credere Trinitatem.
- XXI. — De Polygamia.
- XXII. — Quemadmodum ob adulterium fieri liceat divortium.
- XXIII. — Licere ob infidelitatem divortium fieri.
- XXIV. — Qua poena plectendi sunt adulteri.
- XXV. — Quænam sit omnium quæ usquam vel fuerunt, vel sunt, vel esse possunt pessima secta hæreticorum.
- XXVI. — De ratione extruendi regni Christi et destruendi Antechristi.
- XXVII. — Quibusnam rebus cognosci possit, quænam Ecclesia vere Christi et sincera puraque sit aut non sit.
- XXVIII. — Quo pacto tractandi sunt hæretici.
- XXIX. — Quanto sit agens Theologia contemplante præstantior atque salutarior.
- XXX. — De humana diabolicaque arrogantia.

tion des *Sermons*, Ochino avait développé par écrit ses opinions dans une lettre adressée aux Siennois aussitôt après sa fuite d'Italie (août 1542)<sup>1</sup>. Catarino réfuta ce factum dans un écrit qui parut deux ans après et qui a pour titre *Rimedi a la pestilente doctrina di frate Bernardino Ochino*. Catarino y expose à son habitude, argument par argument, les idées, de son adversaire et les contredit :

*Ochino*. — C'est une chose impie de souffrir et de travailler avec la pensée d'effacer, au regard de Dieu, ses péchés et de mériter la bienveillance divine, car c'est dire que Jésus-Christ n'a pas satisfait pour tous.

*Réponse*. — C'est là un infâme blasphème. Saint Pierre aurait donc eu tort de parler comme il l'a fait. Ainsi parce que Jésus a satisfait, nous n'aurions pas besoin de satisfaire ; parce qu'il a prié, nous n'aurions pas besoin de prier ; parce qu'il a été juste pour nous, nous n'aurions pas besoin d'être justes. C'est un blasphème que de dire qu'il ne faut pas travailler pour mériter et recevoir la grâce de Dieu.

*Ochino*. — Il est impossible que nous accomplissions de nous-mêmes une œuvre vraiment bonne et agréable à Dieu, si nous ne possédons la vraie foi, parce que celui qui ne sent pas le grand bénéfice du Christ, garde en lui de l'amour-propre et de la confiance en soi-même.

1. Voir plus loin sa biographie et p. 244.



*Réponse.* — Il n'est pas de catholique qui ne pense que toute notre justification vient du Christ; nous disons que la première grâce et la première justification viennent de Jésus sans participation de notre part, mais, quand nous sommes justifiés, il nous reste à gagner le salut éternel parce qu'autre chose est le salut et la vie éternelle, autre chose la justification. Ils disent que celui qui travaille en vue de la récompense ne peut travailler par amour de Dieu, ce qui est faux; nous aimons le don paternel par amour du donateur et non le donateur par amour du don.

*Ochino.* — Je crois que l'Église universelle, sainte et catholique est la réunion des élus et de ceux qui croient être justifiés par le Christ.

*Réponse.* — Ainsi Ochino réduit l'Église à ceux qui se croient élus et parmi ceux-ci à ceux qui croient à ce qu'il prêche, mais le Seigneur enseigne que l'Église est composée de bons et de méchants et il la compare au filet dans lequel se trouvent réunis les bons et les mauvais poissons.

*Ochino.* — Pour cette vérité, je suis persécuté et les anti-chrétiens m'ont excommunié, mais la cause pour laquelle je souffre est juste.

*Réponse.* — Qu'a-t-il souffert, ce nouvel apôtre, et quelles sont ses persécutions; ses péchés, sa superbe, sa présomption sont ses châtements et sa persécution. Il prétend que si ce qu'il enseigne est faux, il faudrait brûler les Évangiles, mais c'est lui qu'il faudrait brûler par amour d'une fausse et fugitive gloire, acquise parmi ses hommes dépra-

vés, curieux de nouveautés, adonnés à la chair; il s'est rendu ennemi de Dieu, esclave du diable, coupable de l'éternel mort.

*Ochino.* — J'aime assez ma patrie pour n'avoir pas voulu tromper mes concitoyens, moi-même et le Christ. Si j'avais confessé le vrai Évangile et si mes concitoyens ne m'avaient pas suivi, j'aurais douté, mais la majeure partie des chrétiens ont ouvert les yeux au vrai, même quand ils ont souffert les pires traitements.

*Réponse.* — S'il avait su véritablement s'aimer lui-même, on aurait pu croire qu'il aimait sa patrie. Ceux qui l'ont suivi sont la meute des gens charnels, stupides et insatiables.

*Ochino.* — Tout le monde se moque de leurs indulgences, jubilé, absolutions, réconciliations, mérites et grâces.

*Réponse.* — D'accord, tout le monde s'en moque comme des commandements de Dieu, mais les fils de Dieu, les vrais fidèles eux, ne s'en moquent pas.

L'un des polémistes catholiques les plus actifs après Contarini, fut l'écrivain Girolamo Muzio, auquel ses nombreuses et véhémentes publications contre les doctrines protestantes valurent le titre de *Malleushæreticorum*, le marteau des hérétiques<sup>1</sup>.

1. PAOLO GIAXICH, *Vie de Muzio*, Trieste, 1847. A. RONGHINI, *Lettre di J. Muzio*. Dans *Archivio di Parma*, Parme, 1864,

Il était né à Padoue en 1496, mais sa famille était originaire de Capo d'Istria et c'est pourquoi on le surnommait *Giustinopolitanus*. Il avait d'ailleurs lui-même transformé le nom de sa famille de *Nuzio* en *Muzio* qui avait une tournure plus classique.

Après avoir, comme il le raconte lui-même, parcouru « la haute et la basse Allemagne », la France et les Pays-Bas, séjourné à plusieurs reprises à Rome, servi divers souverains, cherché fortune dans bien des cours sans y jamais réussir, il se laissa persuader au sortir d'une très grave maladie de s'enrôler parmi ceux qui défendaient de leur plume le Saint-Siège. « Depuis trois ans, écrivait-il le 6 février 1552, que j'ai entrepris mes écrits catholiques, bien des personnes savantes et pieuses m'ont réconforté et conseillé de consacrer à Dieu le peu de temps qui me reste à vivre. » Il commença en effet une série de répliques aux écrits de Vergerio, d'Ochino et d'autres promoteurs de la Réforme. Les *Vergeriane* furent publiés en 1550, les *Mentite Ochiane* l'année suivante; il eut une longue controverse avec un Romain, Francesco Betti, lequel avait raconté dans une lettre qui fut publiée, la fuite d'Ochino et son entrée parmi les rangs des protestants. Betti ayant répliqué, Muzio lui répondit par un pamphlet intitulé *Malizie Bettine* qui parut en 1565. Betti mit neuf ans à préparer une réponse qui fut imprimée en 1574,

p. VII, TIRABOSCHI, vol. VIII, p. 326. Voir à l'Appendice sa bibliographie.

alors que Muzio était trop vieux pour rentrer dans la lice.

Muzio n'attaqua pas seulement les réformateurs italiens, mais aussi les étrangers, Bulinger dans le *Bulengero riprovato* et Viret dans la *Difesa della Messa de Santi e del Papato*. Il composa encore d'*Antidoto Christiano*, le *Leterre Cattoliche*, l'*Eretico Infuriato*, la *Cattolica disciplina*; parmi ses traités qui étaient rédigés dans une vue de vulgarisation, un seul, *De Romana Ecclesia*, est en latin. Ce sont surtout des œuvres de polémique dans lesquelles Muzio, qui n'avait rien du théologien, attaque plus qu'il n'argumente. La mort de Pie V qui lui payait pension, l'avait fait retomber dans la misère. Il mourut à quatre vingt et un ans, en 1576<sup>1</sup>.

#### QUELQUES AUTEURS ET OUVRAGES POLÉMIQUES.

Silvestro Mozzalini dit *da Pierio*, dominicain, composa en 1517 un dialogue contre Luther, dédié à Léon X.

Le cardinal Tommaso Vio, de l'ordre des prêcheurs, dit le cardinal Gaetano parce qu'il était originaire de Gaete, fit paraître en 1517 un livre sur les indulgences puis des Commentaires sur la *Somme* de saint Thomas d'Aquin, quantité d'opus-

1. Le triomphe de l'Eglise lui avait inspiré la pensée de composer un poème sur la prise de Jérusalem par Godefroy de Bouillon, mais il apprit qu'un jeune homme « qui, dit-il, a un bon style et un bon esprit », avait entrepris le même sujet; il y renonça donc et laissa le champ libre à Tasse.



cules théologiques et des explications des psaumes lesquels furent, attaqués par Catarino et condamnés le 9 août 1544.

En 1518, Pietro Colonna publia : *De Arcanis catholicæ Veritatis*.

En 1519, Ambrogio Fianolino de Naples, évêque de Naples en 1517, antagoniste de Pomponazzo, publia, comme on l'a vu, un traité pour réfuter sa théorie sur l'immortalité; il composa plusieurs écrits contre les doctrines de Luther.

En 1520, Ambrogio Catarino, l'adversaire d'Ochino, publia à Florence cinq réfutations de Luther.

En 1521, le moine augustin Andrea Bauria publia à Ferrare (et à Milan en 1523) un *Defensorium Apostolicæ Potestatis contra Martinum Lutherum*. Soupçonné de pencher vers la réforme, il lui avait été défendu de prêcher au temps de Léon X. Ce fut pour se justifier qu'il composa son traité.

En l'année 1544, Girolamo Negri Fossano (en Piémont), moine augustin, composa un ouvrage pour réfuter les doctrines luthériennes principalement sur l'eucharistie; il est l'auteur de plusieurs opuscules de polémique.

Il avait prêché longtemps contre l'hérésie dans les vallées vaudoises, mais en faisant de telles concessions aux idées ambiantes que l'Eglise le priva du droit de monter en chaire qui lui fut toutefois rendu en 1556. L'année suivante, un jugement ecclésiastique reconnaissait son innocence.

En 1543 avait paru en France un : *Petit Traité*

*monstrant que c'est que doit faire un homme fidèle cognoissant la vérité de l'évangile*, s. l. Il fut traduit en italien en 1553 sous le titre : *Del fuggir le superstitioni che ripugnano a la vera e sincera confession de la fede*, s. l. (Genève).

En 1554 parut un pamphlet anonyme intitulé : *Apologi nelli quali si scoprono li abusi, sciochezze, superstitioni, errori... idolatrie della Sinagoga del papa*, s. l. Il est composé de cent apologues.

La même année 1554 fut imprimé à Lyon : *Le Figure del vecchio Testamento con versi toscani per Damian Maraffi*. Il y en a 228, par Petit Bernard, outre le portrait de l'auteur. Ce traité fut suivi, en 1559, d'un autre : *Le figure del Nuovo Testamento*. Dédié à Marguerite de France, depuis duchesse de Savoie.

En 1555, parut *Del nuovo Testamento nuova e fedele tradutione dal testo greco in lingua volgare italiana con una buona traduzione francese*, s. l. [G. LUIGI PASCHALE].

En 1556, le même Paschale publia une traduction du livre de Viret sous le titre : *De Fatti de veri successori de Giesù Christo e de suoi apostoli e de gli apostati della Chiesa papale*, s. l.

En 1557 parut une traduction de l'*Institution chrétienne* par Giulio Cesare, Genève.

En 1567, fra Alberto Maria Valisnieri publia : *Lettioni venti sopra gli alti et ineffabili misteri della Messa*, Milan, 1567.

*L'Ante christo di M. Ridolfo Gualtero ministro*

*della Chiesa Tigurina*, s.l.n.d., est un recueil de cinq homélies.

Gianmaria Verrati de Ferrare, carme, publia plusieurs ouvrages contre les hérétiques.

Sisto, né à Sienne en 1520 de parents juifs mais devenu chrétien, publia une *Bibliotheca Sancta* qui contient une exposition des livres saints et leur histoire, des renseignements sur leurs traducteurs et leurs commentateurs, l'explication de passages difficiles. Sisto fit d'abord partie des frères mineurs; soupçonné de tendances luthériennes, il fut emprisonné et condamné à mort, toutefois l'intervention du cardinal Ghislieri (Pie V) le sauva. Il se fit alors dominicain. Les Dominicains avaient la haute main sur l'Inquisition.

#### LES ACADÉMIES. — LES UNIVERSITÉS.

La tranquillité relative qui avait succédé, à l'époque de la Renaissance, aux invasions et aux troubles civils, donna un grand essor à la vie sociale et permit ces réunions mondaines ou littéraires dont les Italiens étaient si passionnés et dans lesquelles pouvaient se déployer avec avantage leurs qualités d'exquis causeurs et fins controversistes. Dans les salons princiers tels que celui qu'a illustré Castiglione et plus encore dans les académies, on faisait avec furie assaut d'esprit, d'érudition, de beau langage et de pénétration; d'aimables et spécieuses ripostes s'échangeaient entre deux sourires; on y traitait avec finesse et connaissance de cause de

subtiles questions amoureuses. Les noms que portaient les académies pourraient faire croire à leur frivolité; il y avait l'académie des Étourdis, celle des Sereins, celle des Ténébreux, des Argonautes, des Illuminés. Mais au fond, si l'on y badinait à l'occasion, on se plaisait aussi à y discuter morale et métaphysique et c'est ainsi que dans leur sein s'engagèrent des discussions théologiques. Les thèses nouvelles sur le libre arbitre, la justification, la grâce, la transsubstantiation, y furent débattues ardemment et ces petits cénacles de lettres qui affectaient souvent des allures sceptiques et qu'on taxait parfois d'épicurisme, devinrent des foyers d'opposition religieuse ou, tout au moins, des centres de controverses hardies.

L'académie des Élevés à Ferrare comptait parmi ses membres Celio Calcagnini<sup>1</sup> qui avait composé un traité sur le mouvement de la terre: « *Quod coelum stet, terra autem moveatur Commentatio*<sup>2</sup> », dans lequel l'Église ne pouvait manquer de voir de dangereuses tendances, ainsi que Galilée l'éprouva quelque cent ans plus tard. Calcagnini entretenait, au surplus, une correspondance suivie avec quelques-uns des principaux réformateurs de l'étranger, toutefois il était prudent, réservé, ennemi des démonstrations compromettantes. « Persuadé, écrivait-il à son ami Peregrino Morato, qu'il est dange-

1. TIRABOSCHI, vol. VII, p. 149. QUADRIO, *Della Storia d'ogni Poesia*, Milan, 1739-1762, vol. I, p. 68. Elle avait été fondée en 1540 par Alberto Lollio.

2. Dans *Opera Aliquot*, Bâle, 1544. Voir aussi *De situ orbis*, Ferrare, 1512.



reux de traiter les questions théologiques devant la multitude et dans des discours publics, je trouve plus sûr de parler avec le plus grand nombre et de penser avec quelques-uns. » Il mourut d'ailleurs peu après la fondation de l'académie.

Parmi les autres membres, les plus considérables étaient Giovanni Sinapio, le médecin de la cour de Ferrare, fort avant dans les bonnes grâces de la duchesse Renée, parce qu'il partageait ses idées; son frère Chilian; le chroniqueur Lilio Giraldi qui composa une histoire des dieux, *Historia de Deis gentium*<sup>1</sup>, laquelle fut censurée à Rome; Angello Manzolli, médecin du duc, auteur de poèmes satiriques dirigés contre la papauté; Baldassare Altieri, qui joua un rôle à Venise comme porte-parole de la communauté protestante; Jacob Ziegler, qui dédia à la duchesse une description de la Terre Sainte où l'on releva certaines audaces<sup>2</sup>. Une telle réunion de personnages qu'entourait l'admiration générale ne pouvaient manquer à donner le ton dans une cité comme Ferrare tout occupée de belles-lettres. Grâce à leur influence, les idées nouvelles reçurent bon accueil au point même que Michel Servet y gagna quantité de partisans, ce dont se plaignit le chroniqueur Gaddi dans une lettre adressée à Calvin le 23 juillet 1553<sup>3</sup>.

1. *De Deis gentium libri sive syntagmata* XVII, Lyon, 1565.

2. BAROTTI, LORENZO, *Memorie istoriche di Letterati Ferraresi*, Ferrare, 1793. Cf. BORSETTI, *Historia almi Ferrariae Gyonnasii*, Ferrare, 1735.

3. CALVINI, *Opera*, vol. XIV, p. 576.

A Sienne, l'Académie des *Intronati* (des Étourdis) se composait de soixante-dix membres dont une vingtaine professaient ouvertement leur admiration pour les doctrines nouvelles<sup>1</sup>, les autres étaient fort attachés au Saint-Siège tout en partageant, quant à la réforme des abus, les aspirations de leurs confrères<sup>2</sup>. Le principal membre de l'académie des *Intronati* était Alessandro Piccolomini<sup>3</sup>. L'extension du protestantisme dans toute cette région fut due en partie à la propagande des Étourdis.

A Venise, l'académie de la Renommée, *Fama*, dont Bembo fit partie, possédait une imprimerie, une bibliothèque, et organisait des cours et des conférences comme une université. Elle recevait des subsides du duc de Brunswick et fut fermée en 1558. Quantité d'autres universités s'étaient également constituées à Venise vers la même époque : les Séraphins, les Uraniens, les Unis et les Réunis, les Élégants. Les gentilshommes s'y

1. La Constitution de cette académie remontait à l'année 1525, quand six lettrés nobles avaient décidé de se réunir deux fois par mois pour « lire, interpréter, commenter » les écrits grecs, latins et italiens. Ce ne fut toutefois qu'après les événements de 1526 que l'académie fut effectivement fondée. Ses membres avaient choisi le nom d'Étourdis ou Distracts pour témoigner que tout entiers à leurs études, ils ne donnaient aucune attention aux choses extérieures. Outre cette académie, il en existait à Sienne quantité d'autres. MAZZI, *La Congrega dei Rozzi di Siena*, Florence, 1882, vol. II, p. 337, Appendice V, donne la nomenclature et l'histoire de ces académies.

2. TACCHI-VENTURI, p. 550.

3. Né en 1508, mort en 1578. Poète et auteur de diverses comédies dont une *Amor costante* fut jouée devant l'empereur Charles-Quint, lors de son passage à Sienne en 1536. Grégoire XIII le nomma archevêque de Patras en 1575. DE THOU, *Histoire*, liv. LXV, *in fine*, parle de lui.

rencontraient avec les érudits et les philosophes et y apprenaient à connaître leurs idées.

A Rovigo, l'académie des Endormis suivait attentivement le mouvement protestant. Longtemps, ce fut en grand secret, mais en 1560, un placard les dénonça publiquement comme pactisant avec les hérétiques. Le capitaine de la ville, Gaspare Bembo, assoupit l'affaire en sorte que l'académie put continuer à propager les idées protestantes. Un nouveau capitaine lui ayant succédé, l'académie, considérée comme « un nid d'hérésie », fut dissoute (1562). Presque toutes les personnes suspectes firent une abjuration solennelle, quelques-uns durent quitter la ville.

A Naples, les Sirènes, les Inconnus, les Ardents formaient des centres de critique et d'agitation<sup>1</sup>.

Mais l'exemple le plus frappant de l'action que pouvaient exercer les académies se voit à Modène<sup>2</sup>.

Un médecin qui enseignait le latin et le grec, Grillenzzone, avait institué une société dont les membres se réunissaient chez lui en des banquets; on appelait sa maison « l'auberge des lettrés ». Dans ces réunions on s'entretenait de morale, de théologie, d'exégèse et de la réforme de l'Eglise. En 1537, un livre considéré comme hérétique circula dans la ville, grâce à la connivence des membres de cette association; une dénonciation parvint à Rome et l'inquisiteur local eut mission

1. CANTU, *Eretici*, vol. II, p. 327.

2. TAGGI-VENTURI, p. 322. RICOTTI, *Della Rivoluzione protestante*, Turin, 1874, p. 303.

de perquisitionner chez les académiciens en même temps que dans les monastères, car, à Modène comme ailleurs, les idées nouvelles y trouvaient des partisans ardents. L'enquête n'eut pas de suite. L'année suivante (1538), un Sicilien, Phileno Lisia, dit Paolo Ricci, vint à Modène; il groupa ceux qui avaient fréquenté les séances de l'académie de Grillenzzone, les prêcha et leur communiqua son zèle. Comme les esprits étaient préparés, la majeure partie de la population fut bientôt gagnée; chacun se mit à interpréter saint Paul, à approfondir saint Jean, à consulter et à solliciter les Écritures; on disputait dans les salons et dans les boutiques, dans la rue et dans les églises<sup>1</sup>.

Il en fut bruit jusqu'en Allemagne et Bucer écrivit aux Modénois pour les louer de leur zèle. Le duc de Ferrare dont dépendait Modène donna l'ordre d'arrêter Ricci; il fut pris dans un village voisin, Stoggia, et envoyé à Ferrare. On obtint de lui qu'il se rétractât.

Les Modénois n'en persistèrent pas moins dans

1. « En 1540, arriva à Modène, dit Tassoni, un homme du nom de Lisia qui reçut le meilleur accueil, car il était fort lettré et connaissait à merveille les Saintes Ecritures. Il se mit à prêcher sur les Epîtres de saint Paul, non en public, mais dans un cercle de disciples acquis, comme lui, aux doctrines hérétiques; le nombre en était grand alors à Modène. Ses prédications, dont le bruit se répandit dans la ville, en convertirent bien d'autres, non seulement parmi les personnes éclairées, mais aussi dans les classes les plus humbles et les moins instruites; les femmes même furent gagnées, en sorte que sur les places, dans les boutiques, dans les églises, on disputait publiquement de la loi du Christ; les Ecritures Saintes étaient déchirées; on argumentait sur les docteurs de l'Eglise que personne n'avait jamais lus. » TASSONI, *Cronaca*, p. 331. TIRABOSCHI, vol. VII, p. 151 et suiv.



la voie qu'il leur avait ouverte et leur exaltation devint telle que des prêtres furent injuriés; ils envoyaient de l'argent à leurs coreligionnaires d'Allemagne; les moines prêcheurs étaient pris à partie; on disait d'eux ouvertement qu'ils n'unissaient pas toujours « à la bonté de leur cause l'excellence des arguments et la pureté des mœurs ». L'académie avait pris la direction du mouvement. Le cardinal Morone, évêque de Modène, qui n'était pas pourtant un adversaire bien décidé des idées protestantes et que l'Inquisition traita en hérétique, s'épuisait à ramener son troupeau à d'autres sentiments. Il écrivait au cardinal Alessandro Farnese que la ville était infestée de luthéranisme, qu'on lui répétait qu'il y avait plus d'hérétiques à Modène qu'à Prague, que l'on y médissait publiquement de la messe, du purgatoire, du culte des saints, et il se plaignait que les prédicateurs n'osassent venir prêcher dans les églises de peur des railleries, des quolibets et même des mauvais traitements dont ils se savaient menacés. Un peu plus tard il informait le cardinal Contarini que « toute la ville avait embrassé le luthéranisme<sup>1</sup> ».

Il exagérait. Le pape Paul III, voulant savoir le vrai de la situation, s'adressa à Gregorio Cortese qui était originaire de Modène (10 décembre 1541) et celui-ci, sans nier que la dévotion de ses com-

1. BERNABEI, *Vita del Card. Morone*, Modène, 1885, p. 40 et suiv. A. QUIRINI, *Epist. Reginaldi Poli, card. et aliorum*, Brixiae, 1788, vol. II, p. 286, lettre au card. Contarini, Modène, 3 juillet 1542. Cf. MACCIE, p. 87. FONTANA, *loc. cit.*, p. 388, 389, 400.

patriotes et leur soumission à l'Eglise étaient moins complètes que jadis, néanmoins ne les dépeignit pas sous des couleurs aussi sombres que leur évêque<sup>1</sup>. Aussi le pape envoya-t-il à Modène le cardinal Sadoletto et Cortese, qui devint cardinal en juin 1542, pour lui rendre compte de la véritable disposition des esprits<sup>2</sup>. Les deux prélats, soit que le danger ne leur parût pas menaçant, soit par crainte d'exaspérer les passions, recommandèrent au pape d'user de mansuétude et de se borner à exiger des membres de l'académie et des autres partisans des doctrines hérétiques, la signature d'un formulaire assez vague dans lequel ils attestaient leur attachement à la foi catholique et leur éloignement de toute innovation. Ils suggéraient également au pape d'autoriser le clergé à absoudre les hérétiques repentants sans leur infliger de pénitence.

L'un des membres de l'académie, l'écrivain Ludovico Castelvetro, adressa une lettre au cardinal Sadoletto pour l'assurer, au nom de ses confrères, de leur fidélité au Saint-Siège et, de fait, tous les membres de l'académie signèrent, le 1<sup>er</sup> septembre 1542, en présence des deux enquêteurs, la déclaration qui leur était imposée. Grillenzzone se trouvait parmi les signataires ainsi que Giambattista Tassoni, Bartolomeo Fontana et Castelvetro.

Il est certain toutefois que Castelvetro partageait

1. Il faut cependant remarquer que Cortese était alors au Mont-Cassin.

2. *Sadoleti Ep. Fam.*, vol. III, p. 317.

les idées des protestants les plus avérés. En démolissant un mur dans une tourelle au palais Pini à Modène, en 1825, des ouvriers découvrirent une partie de sa bibliothèque qui y avait été cachée ainsi que les archives de l'académie<sup>1</sup>. Les archives furent détruites, mais les livres se trouvent actuellement à la bibliothèque Estense; grâce à cette trouvaille on peut se former une idée de la composition d'une bibliothèque hérétique italienne, au milieu du xvi<sup>e</sup> siècle. Les principaux ouvrages sont<sup>1</sup> :

*Institutio Christianae Religionis, tunc vere demum suo titulo respondens, auctore Joh. Calvino* (4<sup>e</sup> édition, Strasbourg), 1545.

*Evangelium secundum Matheum in lingua hebraica, cum versione latina Sebaltiani Munsteri*, 1537.

*In Salomonis regis filii David Sacrosanctam Ecclesiasticis concionem, Commentarius Martino Borray* (Borrhaus), alias Cellario auctore, 1536.

*Sacrorum Psalmorum libri quinque ad hebraicam veritatem genuina confessione in latinum traducta*, per Antonium Felinum (Bucer ou plus exactement Butzer), 1532.

*Contemplationes Isaiæ profetae*, per Uldericum Zvinigium (Zwingli), 1529.

*Amica exegis, id est expositio Eucharistiae negotii, ad M. Lutherum*, Huld. Zuiniglio auctore.

*Enarrationes doctissime, et lectu utilissime doctoris Martini Lutheri, in quintum, sextum et septimum capita Matthei*, 1553.

1. COMBA, *Storia della Riforma*, p. 513.

2. *Arch. Stor. Ital.*, vol. X, p. 168. Sommario della Stor. di Lucca di Giralmo Tommasi. TOM. SANDONINI, *Lodovico Castelvetro*, Bologna, 1882, p. 306.

*Commentaria Bibliorum Conradi Pellicani*, 5 vol. 1536.

*Index Bibliorum*, auctore C. Pellicani. Comment. 1537.

*Metaphes (Metaphrasis) et enarrationes perpetuae epistolarum s. Pauli Ap.*, per Martinum Bucerum, 1536.

*In sacra quattuor Evangelia enarrationes perpetuae*, per Martinum Bucerum, vol. I, 1536.

*In divinum Jesu Christi Evangelium secundum Matthaeum Commentariorum*, lib. XII, per Hen. Bullingerum, 1544.

*In Danielelem profetam Johannis Oecolampadii doctoris*, libr. duo, vol. I, 1532.

*Loci communes collecti et recogniti a Philippo Melanctone*, 1539.

*Oeuvres et lettres de Martin Luther*.

Le duc de Ferrare ne montra pas la même longanimité que le pape envers l'académie modénoise; elle fut dissoute et ses membres se dispersèrent<sup>1</sup>; c'est alors sans doute que ses archives furent déposées dans la cachette du palais Pini.

Un incident survenu peu après, en 1553, montre que les académiciens demeurèrent malgré tout attachés à leurs idées; quelques critiques relatives à un Canzone d'Annibale Caro, contenues dans une lettre adressée par Castelvetro à un ami, furent divulguées par celui-ci et il en résulta une polémique acharnée entre les deux auteurs; les pires accusations furent échangées jusqu'à ce qu'enfin Annibale Caro dénonçât Castelvetro comme hérétique. Le Saint-Siège reprit l'enquête contre l'académie; le *preposto* de l'église cathédrale et un imprimeur furent jetés en prison (1557). Castelvetro

1. E. RICOTTI, *Della Rivoluzione Protestante*, Turin, 1874, p. 306.



avait pris la fuite, mais, sur certaines assurances qu'on lui donna, il se rendit à Rome où on lui assigna comme prison courtoise le couvent de S. Maria in Via; son frère Gianmaria eut permission de l'accompagner. Mais à peine l'instruction était-elle commencée que Castelvetro, sentant que les choses tournaient mal, gagna secrètement Chiavenna (1561). Cette même année, il demanda à comparaître devant le concile pour y expliquer sa conduite et réclama à cet effet un sauf-conduit; la cour de Rome lui fit réponse qu'étant cité devant le tribunal de l'Inquisition à Rome, c'était devant cette juridiction qu'il devait se présenter et non au concile et que, s'il était reconnu innocent, il serait non seulement absous, mais grâcié<sup>1</sup>. Il ne revint pas et mourut à Chiasso, en 1571.

Les Universités eurent une non moins grande part dans la propagation de la Réforme; à celle de Padoue entre autres venaient quantité d'Allemands et quelques Français calvinistes qui initiaient les italiens à leurs doctrines; le feu qui y couvait alimentait le foyer vénitien. A Ferrare également de même qu'à Bologne l'Université était acquise aux doctrines des réformés.

Il y avait échange continuuel d'idées entre les maîtres de ces universités et les savants d'Allemagne; Ulrich von Hutten dont le rôle fut si important dans la réformation, fit deux séjours à Rome,

1. PALLAVICINO, vol. II, p. 225.

en 1515 et en 1516; il y fréquenta les érudits et les gens de lettres et fut un des hôtes assidus de ces assemblées littéraires que réunissait dans ses jardins du forum de Trajan<sup>1</sup>, le luxembourgeois Goritz, auquel on donnait à Rome le nom de Corycius. Bembo, Sadoletto, qui penchèrent vers les idées nouvelles, y venaient volontiers ainsi que Girolamo Vida; on comparait même plaisamment Corycius à Luther: « *Ambo bibaces, ambitione ambo nequitiaque pares.* » Hutten chanta lui-même « l'autel » de Corycius. Hutten ne fut pas seulement à Rome; il visita les principales cités du Nord, Venise, Milan, Ferrare et Bologne et ne put manquer d'y faire connaître ses idées.

Coritz avait reçu également Reuchelin.

Érasme résida assez longtemps à Rome où il fut en relation avec la plupart des érudits et des esprits éclairés que la ville comptait alors. Bembo demeura en correspondance avec lui.

#### CONGRÉGATION DU DIVINO AMORE.

Il s'était constitué dans plusieurs villes d'Italie des associations qui, bien qu'animées d'un tout autre esprit que les académies, favorisèrent également, mais involontairement, la diffusion des revendications protestantes.

La doctrine de l'Amour divin était en grande vogue en Italie dans les premières années du

1. Voir notre ouvrage sur *Rome au temps de Jules II*.

xvi<sup>e</sup> siècle. L'humanisme et surtout l'enjouement pour la philosophie platonicienne n'avaient pas été sans influence sur les progrès de cette conception. Pour beaucoup, la notion de la divinité se confondit avec l'idée de la beauté absolue et de l'amour parfait, telle que l'avait formulée jadis Platon et que Michel-Ange dans ses sonnets, Bembo dans les Assolani, Castiglione dans le *Cortigiano* allaient l'exposer. Saint François <sup>de Sales</sup> ~~d'Assise~~ reprit quelque cent ans plus tard cette théorie dans son *Traité de l'Amour de Dieu* (1616), car la suavité en plaisait particulièrement aux Italiens si épris de grâce et de beauté; sous des formes diverses, elle fait le fond des rêveries de tous ceux qui, en Italie, méditèrent un renouvellement de la société et de la religion.

Plusieurs confréries s'étaient donc formées à la fin du xv<sup>e</sup> siècle pour répandre l'Amour divin<sup>1</sup>. Celle de Gênes, qui avait été fondée vers 1497, semble une des plus anciennes; d'autres se créèrent ensuite à Vicence, à Vérone, à Brescia, à Venise, dans le nord de l'Italie. « Frères, dit le règlement de la confrérie génoise, vous ne devez avoir d'autre but que de planter et d'enraciner dans votre cœur l'amour de Dieu, autrement dit la charité et c'est pourquoi notre confrérie se nomme du Divin Amour. Or la charité ne naît que

1. ALFREDO BIANZONE, *L'Opera delle Compagnie del Divino Amore*, Citta di Castello, 1914. TACCHI-VENTURI, p. 423. PASTOR, trad. fr., vol. X, p. 291. DE MAUDE LA CLAVIÈRE, *San Gaetano da Thiene*, trad. ital., Rome, 1911, complétée.

du regard suave de Dieu, lequel ne regarde que les humbles de cœur. Donc que celui qui veut être des nôtres soit humble de cœur... » Un prieur était à la tête de la confrérie car, « de même qu'il y a au ciel un Dieu et sur la terre un pasteur, de même il est convenable qu'il y ait un chef auquel obéissent tous les membres ». Ce prieur était nommé pour six mois et assisté, comme dans presque toutes les corporations italiennes, d'un grand nombre d'officiers : trois assesseurs, des massiers, un syndic...

L'admission était des plus difficiles; le « maître des novices » faisait une première enquête sur le postulant, laquelle durait un mois, puis son nom était communiqué aux membres qui avaient deux mois pour s'informer à leur tour et présenter leurs observations; enfin on votait et il fallait pour que le candidat fût admis qu'il réunît les quatre cinquièmes des voix.

Chacun des associés devait exercer une surveillance sur les autres et les dénoncer au prieur, s'ils manquaient à leurs engagements. Tous les ans, à l'époque du carême, une réunion avait lieu au cours de laquelle chaque assistant se retirait à son tour, afin que pendant son absence, sa conduite pût être examinée; ceux qui avaient quelque chose à lui reprocher le déclaraient alors; on votait; un quart de boules noires entraînait l'exclusion. Mais le membre ainsi frappé n'était informé du vote que plus tard « avec des ménagements ».

Ces associations ressemblaient d'ailleurs à des



sociétés secrètes. « Notre confrérie, dit le règlement de Gênes, étant composée de laïcs qui se laissent détourner des bonnes œuvres par les propos d'autrui, tout doit y être tenu secret. » Défense était faite de révéler le nom des associés, le but de l'œuvre, les moyens dont elle disposait, ce qui avait été décidé par les assemblées. Le secret était si bien gardé que la fille de l'un des fondateurs de l'association de Gênes, Battista Vernassa, racontait que son père ne lui en avait jamais révélé l'existence; ce ne fut que longtemps après sa mort, survenue en 1524, qu'elle avait eu connaissance de son rôle. Elle s'adressa à un prêtre dont elle savait qu'il avait été le collaborateur de son père et n'en obtint qu'à grand'peine quelques renseignements. Les membres de la confrérie, lui apprit-il, se réunissaient d'abord au nombre de quatre dans une maison cachée et se saluaient de la façon suivante : « *Dominus (Hector de Vernatia) requiescat in pace* » et ainsi des autres. Quant à l'objet de leurs réunions, le prêtre n'en voulut rien révéler; il se borna à dire : « L'hôpital des incurables a 10.000 livres de revenus, il en dépense 26.000, concluez. »

Effectivement, malgré le mystère dont on les enveloppait, ces « oratoires » avaient un but éminemment pieux et charitable; dans bien des villes, ils établirent ou entretinrent des hospices surtout d'incurables, leurs membres s'adonnaient au soulagement des malheureux, s'occupaient des malades, s'appliquaient à donner l'exemple du désin-

téressement, d'une vie simple et édifiante, d'une piété sincère; les cas de désappropriation complète ne furent pas rares parmi eux. On ne saurait dire qu'ils penchassent vers les idées luthériennes, loin de là, mais le genre de vie qu'ils avaient adopté, les devoirs qu'ils s'imposaient étaient précisément ceux que le parti protestant aurait voulu voir en honneur chez les gens d'Eglise. Leur règle était donc, en quelque sorte, un enseignement et un reproche.

Au reste, les suggestions des cardinaux à qui le pape Paul III confia le soin de réformer l'Eglise et dont le fameux *Concilium* de 1537 contient l'énoncé, reproduisaient en grande partie les règles que s'appliquaient les membres des confréries. Plusieurs des cardinaux commissaires avaient d'ailleurs fait partie de l'oratoire de Rome.

Cet oratoire avait été fondé entre 1511 et 1517 par Gaetano da Thiene. L'Italie de la Renaissance où se sont développés tant de caractères extrêmes soit dans la piété, soit dans le doute, soit dans la licence, n'a point produit de zèle religieux plus sincère que celui de Gaetano. Né à Vicence en 1480, il s'entendit avec son frère, dès qu'il eut l'âge d'homme, pour faire construire dans son village une église qu'il dédia à sainte Madeleine, envers laquelle la dévotion était grande en Italie à ce moment. En 1506, étant à Rome, il acheta la charge de secrétaire apostolique qui donnait le titre de protonotaire. Telle était sa piété qu'il consacrait huit heures par jour à la prière. Cependant sa voca-

tion ne fut pas hâtive et il attendit d'avoir trente-six ans pour entrer dans le sacerdoce. Clément X le canonisa en 1671.

C'est à lui en grande partie qu'est due la fondation de la confrérie romaine du *Divine Amore*, de même qu'un peu plus tard il contribua puissamment à l'organisation de l'ordre des capucins. Il s'était concerté avec quelques personnes animées des mêmes sentiments que lui, Bonifacio da Colle, Paolo Consigliere, Carafa et ils formèrent une confrérie « du Divin Amour » sur le modèle de celles qui existaient déjà. Une petite chapelle lui fut attribuée dans l'église SS. Silvestro e Dorotea, au Transtévère. Dans le vestibule du presbytère se trouve un chapiteau ancien sur lequel est gravée en l'honneur de Giuliano Dati, l'un des membres, morts en 1524, une inscription invoquant « les mânes et les lares paternels » ce qui montre que, même dans ce milieu si pieusement dévot la manie du latinisme avait pénétré.

Gaetano ne tarda pas à faire de nombreuses recrues ; Contarino, Sadoletto, Giberti, Luigi Lippomano, Tullio Crispoldo, Aleandro entrèrent dans la confrérie qui compta promptement une soixantaine de membres, mais ne dépassa jamais ce chiffre<sup>1</sup>. Il est à remarquer que quatre des premiers adhérents devinrent cardinaux ; quant à Aleandro, il fut l'un des agents les plus actifs du pouvoir pontifical en Allemagne.

1. *Revue du Clergé français*, 15 octobre 1896, p. 369. J. PAQUIER, *Jérôme Aleandre*, p. 351.

Geronimo della Lama, qui fit partie de la confrérie, raconte en ces termes, dans une lettre datée de 1524, la façon dont il y fut admis<sup>1</sup> : « M'étant mis à genoux et les yeux pleins de larmes, je demandais à être reçu au nom du sang de Jésus-Christ, assurant que mon dessein était de mourir avec les membres de la confrérie. On m'accueillit. Ainsi mon intention est-elle de vendre ma charge, de me dépouiller de tout et de m'efforcer de suivre Jésus-Christ, comme les autres, jusqu'à la mort. Eux, à cause de leur bonté, m'ont acceptés sans autre épreuve et j'espère, s'il plaît au Christ, faire bientôt ma profession. Il y a longtemps que j'ai demandé à Jésus d'entrer dans une école où je pourrai apprendre la vertu et jusqu'ici j'ai erré comme la brebis qui périt... J'espère que le dataire, l'évêque de Caserte (Gio. B. Bomiano), un autre évêque et deux autres personnages également considérables entreront avant peu dans la société. Le pape veut y donner beaucoup d'extension. »

Léon X avait accordé effectivement à la confrérie, le 28 janvier 1520, le titre d'archiconfrérie et Clément VII lui attribua, près du palais Farnèse, l'église S. Girolamo, appelée depuis Della Carità.

La confrérie du Divin Amour perdit de son importance du jour où le clergé se fut plié à la discipline dont ses membres avaient travaillé à imposer par leur exemple l'obligation. Elle ne tarda même pas à disparaître, mais son œuvre était accomplie.

1. SANUTO, *Diari*, vol. XXXVII, p. 35.



LA PRÉDICATION. — LES PRINCIPAUX APÔTRES  
DE LA RÉFORME.

*Savonarole.*

La Réforme fut surtout répandue par la prédication dans les églises ; durant plus de vingt ans, il n'y eut pas de carême durant lequel des moines ne prissent vivement à parti en chaire le clergé, voire la Curie romaine, souvent même ils attaquaient ouvertement certains dogmes et préconisaient les doctrines venues d'Allemagne ; leur animosité contre le clergé séculier les y poussait assurément, mais aussi leur désir de travailler au relèvement de la religion. Pas un des nombreux augustins, bénédictins, franciscains et même capucins qui prêchèrent la Réforme ne songea d'abord à l'aneantissement de l'Église romaine. Ils étaient véhéments, habiles controversistes, convaincus et leur action fut grande. Les villes où ils passaient étaient longtemps troublées. Ce ne fut qu'en 1542 que Paul III, par la bulle « *In Apostolici culminis* » (14 janvier), s'efforça d'entraver leur œuvre et encore n'y réussit-il que très partiellement, tant était grande l'indépendance du clergé régulier et peu assurée l'autorité du Saint-Siège.

Que si, au surplus, la papauté s'émut si tardive-

ment de ces attaques, c'est qu'elle était faite de vieille date aux censures, ainsi qu'on l'a vu.

On ne saurait ranger Savonarole parmi les promoteurs de la Réforme ; cependant il est indubitable que ses sermons y préparèrent les esprits, surtout en ce qui concernait la justification. « Nul ne peut se justifier devant Dieu, disait-il, car n'eussions-nous commis aucun péché, nous ne le pourrions qu'avec le concours de Dieu. » Il dit encore de façon plus explicite : « La grâce ne vient point de notre propre mérite, mais de l'Esprit-Saint car, si elle venait de nous, ce ne serait plus une grâce ; elle provient de la bonté, de la miséricorde de Dieu qui sont la source de toutes les bonnes œuvres. »

Et ailleurs : « La grâce est un don surnaturel qui est accordé à l'âme humaine non pas comme Dieu accorde des facultés aux autres créatures... mais d'une manière plus élevée et plus excellente qui la fait participer à la nature divine... De cette grâce viennent toutes les forces de l'âme, tous les sentiments élevés qui donnent à l'homme l'amour des choses célestes et remplissent son cœur de paix et d'espérance. — Le chrétien sait par les Saintes Écritures que, sans le don de la grâce, bien qu'il fasse toutes les bonnes œuvres possibles, il ne peut arriver au salut ; c'est pourquoi il s'efforce beaucoup plutôt de conserver et d'augmenter le don de la grâce et de l'amour que de faire les bonnes œuvres qui ne justifient aucun homme devant Dieu. »

Savonarole pense avec certains protestants quand il dit que le libre arbitre fut donné aux hommes avant le péché et retiré ensuite<sup>1</sup>. Toutefois il insiste sur la repentance et les bonnes œuvres et semble ne pas attacher une extrême importance au « bien-fait de la mort du Christ » qui tint, surtout en Italie, une place capitale dans les conceptions protestantes<sup>2</sup>.

D'autre part, loin de nier que l'homme ne puisse contribuer à son salut, il le proclame : « Il y a trois moyens, dit-il, dans le sermon sur le psaume *Quam bonus*, de se disposer à recevoir la grâce ; s'efforcer de croire, prier et agir. » Et dans ce même sermon, il ajoute : « Si l'homme ne peut par sa propre force parvenir à sa fin, il peut néanmoins se préparer et se disposer aux moyens qui y conduisent, c'est-à-dire à la foi et à la grâce, avec le secours divin, lequel ne lui fera jamais défaut<sup>3</sup>. » Son influence dans la Réformation italienne est toutefois certaine ; Vermiglio s'inspira de lui ainsi que fra Benedetto dans ses sermons de Florence qui lui valurent d'être enfermé au château Saint-Ange où il expira

1. *Triomphe de la Croix*, chap. IX, p. 162.

2. Après avoir entendu prêcher Savonarole, Machiavel écrivait cependant à un de ses amis : « La fin des chrétiens est le Christ et nous devons l'honorer... » Cf. *Lettres familières*, II. A un ami. En date du 8 mars 1497. Cf. G. MANEN, *Essai sur G. Savonarole*, Thèse, Montauban, 1897.

3. Dans le Commentaire sur Habacuc, il est plus explicite encore : « Ils (les hommes) s'imaginent, dans leur présomption que la miséricorde de Dieu est assez grande pour les sauver sans leurs œuvres. » VILLARI, *Savonarole*, vol. I, p. xxxvii et suiv. Cf. p. xliiv ce qui est dit des indulgences. Le pape Benoît XV ne dissimulait pas son admiration pour Savonarole. PERRENS, *Savonarole*, vol. I, p. 397.

par suite des privations affreuses qu'on lui imposa (1<sup>er</sup> octobre 1530 — 10 septembre 1531<sup>1</sup>).

*Pallavicino.*

Le carme Gio. Batta Pallavicino est le premier de ces moines qui entreprirent de prêcher dans les églises contre les abus de l'Église ; ce fut à Brescia qu'il débuta au commencement du carême de l'année 1527<sup>2</sup> ; il avait de l'éloquence, de la dialectique, une grande hardiesse ; on courut l'entendre ; la ville fut en rumeur ; d'aucuns crièrent au scandale, ce qui n'empêcha pas qu'on lui demandât de faire le sermon lors du service solennel qui fut célébré dans la cathédrale, le 26 mars, en réparation des profanations accomplies quelques jours auparavant par certains novateurs trop ardents. Cependant son cas avait été soumis à Rome ; les

1. Titres de quelques-uns des petits traités italiens de Savonarole, publiés de son vivant et qui durent contribuer à vulgariser sa doctrine.

*A tutti li electi di Dio e figlioli del Padre eterno... Epistola a certe persone perseguitate per la verità*, s. l. n. d. (1495).

*Operetta molto divota sopra i commendamenti di Dio*, Florence, 1495.

*Libro dellas emPLICITÀ della fede christiana*, Florence, 1496.

*Libro della verità della fede christiana sopra il glorioso triompho della croce di Christo* (traduit par l'abbé Alix Paris, 1855), Florence, 1496 et Venise, 1547.

*Copia duna epistola laquale manda il venerabil frate Hieronymo da Ferrara a Magdalena contessa della Mirandola laquale voleva entrare in Monasterio*, s. l. n. d.

*Et Contra patrem Hieronymum heresiarcham*, s. l. n. d. (1498).

2. Pâques tombait cette année le 21 avril.



événements qui suivirent, le sac de la ville, la captivité du pape, sa retraite à Orvieto, empêchèrent qu'il ne fût examiné; le 13 juillet de l'année suivante (1528), Clément VII adressait enfin un bref à l'évêque de Brescia lui prescrivant d'informer contre le moine; l'enquête se fit lentement; Pallavicino prêchait en Piémont; un prélat au service de la Maison de Savoie, Giacomo de Lanceo<sup>1</sup>, se rendit à Chieri pour l'entendre. « Ayant appris, écrivait-il à la date du 2 décembre 1528, qu'un frère carme, Battista Pallavicino, prêchait la loi luthérienne avec véhémence à Chieri et attirait un grand concours d'auditeurs, je me suis rendu exprès dans cette ville et j'ai constaté qu'en réalité il semait la zizanie et soutenait des propositions qu'il a rédigées sous la forme suivante, en leur donnant pour titre : Conclusions du vrai chrétien, Jean-Baptiste Pallavicino :

Toute écriture et tradition humaine le cède à l'Écriture sainte;  
L'Écriture sainte est celle-là même qui est contenue dans la Bible;

Nulle Église ne peut statuer contre la loi du Christ;

Les traditions humaines ne doivent être reçues qu'autant qu'elles sont confirmées par l'Écriture sainte;

Nous ne sommes pas sauvés par les œuvres mais par la foi;

Les œuvres sont un témoignage de la foi et la foi n'est pas témoignée par les œuvres;

1. Giacomo de Lanceo était chargé de recueillir les dîmes dans le duché de Savoie et aussi de percevoir les saisies faites au nom du tribunal ecclésiastique et dont le montant était consacré à la lutte contre l'hérésie; il fut proposé en 1551 comme dataire au cardinal légat de Savoie.

est contraire à la foi chrétienne de prier les élus d'intercéder pour nous;

Il est contraire à la foi chrétienne d'accepter le purgatoire;  
Ceux qui ne vivent pas selon les préceptes du Christ ne croient pas en lui;

Ceux qui sont infidèles ne sauraient constituer l'Église catholique;

Nous ne devons obéir qu'à l'Église catholique.

Lanceo avait même réussi à se procurer une déclaration signée de sa main, « fort éloquente », écrit-il, dans laquelle il disait : « Dieu tout-puissant ayant eu pitié de nous, la vérité éblouissante est apparue du ciel après avoir été obscurcie et cachée pendant tant de siècles par les vains raisonnements des hommes; le sacro-saint évangile du Christ sauveur presque éteint par les doctrines des sophistes vit de nouveau; les astres se réjouissent, la terre exulte, les peuples sont dans la joie et le Createur est glorifié... »

Ces documents furent envoyés à Rome par l'intermédiaire du cardinal del Monte; Lanceo ajoutait que si quelques gentilshommes n'avaient pas menacé Pallavicino de le lapider, ce qui l'obligea à s'enfuir, il aurait perverti toute la population. Mais il ne s'était guère éloigné et prêchait à Casal.

Le résultat de cette dénonciation ne se fit pas attendre, si même la mesure prise par le Saint-Siège n'avait pas été déjà décidée; le 16 décembre 1528, c'est-à-dire quatorze jours plus tard, l'inquisiteur général de Savoie recevait l'ordre de s'emparer du prédicateur et s'il était reconnu coupable,

de le condamner à la peine qu'il voudrait<sup>1</sup>. Fut-il effectivement arrêté; c'est probable car, à la date du 24 décembre 1529, le nonce en Savoie, Pietro de Gazini, évêque d'Aoste, est chargé d'examiner une liste de suspects fournie par Pallavicino et de l'interroger sous la foi du serment<sup>2</sup>; il est vrai qu'il est dit dans le texte que l'évêque devra « le convoquer ». Comment convoquerait-on un captif? Mais alors il faudrait admettre qu'il s'était fait dénonciateur pour être épargné et le reste de sa vie le montre, au contraire, résolu et droit.

Quoi qu'il en soit, il reprit bientôt le cours de ses prédications; cette fois ce fut en Vénétie, où la liberté était plus grande, qu'il alla répandre ses idées; en 1533, le pape Clément VII, alors à Marseille, écrivait à Aleandro de veiller « sur les menées du frère Pallavicino qui, depuis des années, faisait à Venise des sermons entachés d'hérésie et, dans ses conversations privées, parlait du Saint-Siège avec une coupable liberté<sup>3</sup> ».

Cette même année, Pallavicino, étant à Modène, imagina d'annoncer que saint Geminiano, patron de la ville, et le Christ s'étaient entretenus avec lui et que le Christ avait dit que son intention était de châtier les habitants, parce qu'ils n'avaient pas exécuté les promesses faites tant de fois et parce qu'ils étaient « ingrats et faux<sup>4</sup> ».

1. FONTANA, *Doc. Vat.*, p. 104.

2. *Ibid.*, p. 109, p. 120.

3. *Ibid.*, p. 138.

4. TAGGI-VENTURI, *Storia della Compagnia di Gesu*, p. 245.

Six ans plus tard, en 1539, Pallavicino est enfermé au château Saint-Ange où se trouvait Benvenuto Cellini qui l'eut pour compagnon de cellule : « C'était, dit-il, un remarquable prédicateur, bon compagnon, mais le plus franc ribaud qui fût au monde. » Le 23 août (1539), il est compté à Giorgi Gullino (Ugolino), sans doute son geôlier, la somme de 80 ducats pour sa pension, ce qui montre que sa détention avait été longue, car le prix payé était généralement inférieur à un écu par jour vers cette époque<sup>1</sup>. Pallavicino sut apparemment persuader ses juges de son innocence car, le 14 février suivant, l'envoyé du duc de Modène écrivait que cinq prédicateurs prêchaient à Rome avec le plus grand succès et que le plus réputé parmi eux était fra Pallavicino; il ajoute, avec une nuance de regret, semble-t-il, « il va donc falloir s'occuper des choses de l'esprit! »

Pallavicino abusa de sa liberté. « Madame », la femme d'Ottavio Farnèse, neveu du pape, l'avait en grande admiration; elle lui fit prêcher le carême et il prit pour texte une épître de saint Paul, sans doute la première épître aux Corinthiens, sujet délicat et que les prédicateurs réformistes se plaisaient à traiter. Il s'en suivit que peu après Pallavicino était encore en prison; son penchant vers l'hérésie n'était peut-être pas la seule cause

1. En 1531, il fut remis 80 ducats pour six prisonniers dont le séjour représentait ensemble quatre cent quatre jours de prison, soit environ deux giuli par jour et par prisonnier (un peu moins de 2 fr.). Voir notre ouvrage, *Le Château Saint-Ange*.



de sa nouvelle mésaventure ; le duc et la duchesse vivaient en assez mauvaise intelligence et le bruit s'était répandu que Pallavicino avait contribué à aigrir la querelle. Cette fois il fut soumis à plusieurs reprises à la torture ; on lui appliqua l'estrapade ; le 10 décembre 1540, il fut versé 190 ducats pour sa pension à l'évêque de Melfi, Vincenzo Acquaviva de Aragona, alors gouverneur du château Saint-Ange.

Depuis ce moment, on perd la trace de Pallavicino.

*Mainardo ou Mainardi* <sup>1</sup>.

Mainardo autrement dit Agostino Piemontese est, lui aussi, un exemple frappant de la liberté laissée aux prêcheurs. En 1532, l'évêque d'Asti, Scipione Roerio, le signale au pape Clément VII en lui envoyant douze propositions hérétiques relatives au péché originel, à la prédestination, à la grâce, tirées de ses sermons. Tommaso Badia, maître du Palais pontifical, les examina, les reconnut hérétiques et chargea l'évêque d'obliger Mainardi à les rétracter publiquement. Mais à l'avènement de Paul III, il vint à Rome, demanda à s'expliquer et défendit si bien sa cause que Badia reconnut s'être trompé et que le pape lui accorda un bref par lequel il reconnaissait son orthodoxie (28 septembre 1535). Trois ans après il prêchait à Rome dans

1. TACCHI-VENTURI, p. 334 et suiv. CANTU, *Eretici*. TIRABOSCHI, vol. VII, p. 350.

l'église S. Agostino ; Ignace de Loyola qui venait d'arriver, releva dans ses paroles des propos hérétiques, mais il avait à faire à forte partie et il s'en fallut peu que, dénoncé lui et ses compagnons par Mainardi, il ne dût fuir devant la colère des Romains. Finalement, en 1542, son évolution était terminée ; il devint résolument protestant et passa à son tour en Suisse.

Mainardi est l'auteur des deux pamphlets : *Soddisfazione di Cristo* et *Anatomia della Messa*. (sous le pseudonyme de Antonio di Adamo). Ce dernier ouvrage fut publié en 1552, comme on l'a vu plus haut.

*Valdès* <sup>1</sup>.

Juan de Valdès, qui fut l'initiateur de la plupart des apôtres du protestantisme ou du moins contribua à la formation de leur esprit, était le cinquième fils de don Hernando Regidor de Cuença, et appartenait à l'une des familles les plus anciennes et les plus riches du royaume de Castille ; il avait un frère, peut-être jumeau, Alfonso, qui devint secrétaire impérial et se fit connaître bien avant Juan ; Juan étudia, à Alcalá, le latin, le grec et l'hébreu que tant de jeunes gens se plaisaient

1. J. Heep, *Juan de Valdès*, Leipzig, 1009. ED. BÖHMER, *The Lives of the twin Brothers Juan and Alfonso Valdès*, Londres, 1882. CANTU, *Gli Eretici*, vol. I, p. 376. MANUEL CARASCO, *Alfonso et Juan de Valdès*, Genève, 1880. DOMENICO BERTI, *Di Gio. Valdes e di alcuni suoi discepoli*, Rome, 1878. F. CABALLERO, *Alfonso y Juan de Valdes*, Madrid, 1875. TACCHI-VENTURI, p. 322.

alors à apprendre. Par l'intermédiaire de son frère, il entra en relations avec Érasme; un dialogue intitulé *Lactance* et que l'on a attribué à l'un ou à l'autre frère, les mit en faveur auprès de l'empereur; Lactance et un archidiacre s'y entretenaient du sacrécent de Rome et leur entretien était conduit de façon à faire croire que l'Espagne n'était pas coupable de ce forfait. Baldassare Castiglione, qui se trouvait alors en Espagne, y répondit vertement; ce fut sa dernière œuvre; il mourut en 1529. Vers le même temps, Juan écrivit le dialogue intitulé *Mercur* dans lequel Mercure et Charon censuraient les abus et les erreurs du Saint-Siège; Érasme y était glorifié pour les avoir depuis longtemps signalés; aussi, bien que Juan n'eût pas signé son pamphlet, se vit-il en lutte à la haine des moines et des ennemis d'Érasme. Il quitta l'Espagne avec la suite de l'empereur Charles-Quint lors de son premier voyage en Italie (1529) et vint à Naples où les Espagnols s'étaient définitivement établis. La distinction de son esprit, la courtoisie de ses manières, l'agrément de son entretien lui acquirent rapidement de nombreuses amitiés; le cardinal Enrico de Cardona, dit de Montreal, se l'attacha et l'emmena quand il alla habiter à Rome ou dans les environs, en 1531; le pape l'ayant remarqué, le prit à son service, ce qui montre que le mauvais renom que lui avait valu en Espagne la publication du *Mercur* ne l'avait pas suivi en Italie. En 1533, Juan était gentilhomme de cape et d'épée à la Cour pontificale. Il sut mettre à

profit son séjour et s'introduire dans l'intimité des érudits et des littérateurs encore nombreux à Rome à cette époque. Sepulveda, qui était Espagnol comme lui et avait séjourné longtemps à l'université de Bologne, s'entretenait avec lui d'histoire naturelle et de météorologie; il lui fit lire Aristote, Plin et Sénèque et contribua à affiner son esprit et à lui apprendre l'art des discussions habiles et pénétrantes où Valdès devait exceller. Son frère était mort en 1532; pour lui, il demeura à Rome jusqu'à la mort du pape, puis vint s'installer définitivement à Naples, devenue tout à fait ville espagnole (1534). Bientôt un petit cercle aristocratique se forma autour de lui. Pietro Martire, Galeazzo Caracciolo, Giulio da Milano, Benedetto Cusano, de même que Ochino et Flaminio fréquentaient sa maison de la Chiaia<sup>1</sup>; la séduction de ses doctrines qu'il savait présenter le plus agréablement du monde lui amena tout un groupe de femmes, distinguées par l'esprit et la naissance, Giulia Gonzaga, Vittoria Colonna, la duchesse d'Amalfi, Isabella Maurique, Maria di Aragona, marquise del Vasto, fille du duc de Vallahermosa et femme du prince de Salerne, sa sœur Giovanna, femme de Ascanio Colonna, la princesse de Molfetta, Isabella Villamari, Isabella Colonna, princesse de Bisignano, Maria de Cardona, princesse de Sulmona, Roberta Carafa, Caterina Cibo. La présence de tant de femmes, fort attachées à l'Église catho-

1. A. DE REUMONT, *Vittoria Colonna*, p. 145. TAGCHI-VENTURI, p. 324.



lique, montre que l'on ne professait certainement pas de doctrines subversives dans ce cercle. Valdès était un esprit sage et modéré; bien qu'il fût Espagnol jusqu'au fond de l'âme et qu'il ait composé ses ouvrages en espagnol, sa façon de penser était surtout italienne; il était hérétique à la manière des *Fraticelli* ou d'un Jacopone. Carnesecchi, qui fut l'une de ses adeptes, déposa quelque trente ans plus tard quand il fut traduit devant l'Inquisition, qu'il se tenait toujours dans une certaine réserve et que jamais il ne tira de la doctrine de la Justification ses dernières conséquences. Ses amis le considéraient comme un illuminé qui leur apportait un baume divin. Ce fut un grand étonnement pour tous ses admirateurs d'apprendre qu'en certaine façon ses théories aboutissaient à la négation du libre arbitre. Valdès réprouvait les procédés et les idées de Luther. Il assistait à la messe, communiait, accomplissait les pratiques que commande l'Église catholique, ce qui ne l'empêchait pas de se livrer à une ardente propagande réformiste; il prêchait aussi bien dans les églises que dans la rue et se prodiguait auprès de ses amis; s'il n'était mort en 1541, l'Inquisition qui fut établie à Naples l'année suivante ne l'aurait sans doute pas épargné; ses disciples furent inquiétés.

Comme Giulia Gonzaga, l'une de ses plus ferventes disciples, s'était lamentée un jour auprès de lui que, loin de trouver le repos dans ses nouvelles convictions, elle en était plus troublée qu'aupara-

vant, Valdès composa et lui dédia un traité intitulé *Alfabeto Cristiano*, pour calmer ses inquiétudes et lui montrer quel profit elle en pouvait tirer. Son état d'inquiétude, lui explique-t-il, était le commencement de sa guérison; elle retrouverait le bonheur dans la communion avec Dieu par le Christ; pour cela il lui faudrait se détacher de la matière et aller vers l'esprit. Trois voies mènent à la connaissance de Dieu : la lumière naturelle, le Vieux Testament, le Christ. Giulia lui avait demandé aussi comment il se faisait qu'il restait trace du péché originel après le baptême; Valdès lui répond en distinguant le péché de l'inclination au péché! Il lui recommande de s'examiner chaque soir et de lire attentivement *l'Imitation*, saint Jérôme, Cassien; le jeûne ne lui paraît nécessaire que dans la mesure où il sert à détruire l'ancienne nature et il voulait qu'on l'appliquât plutôt à la quantité qu'à la qualité des mets; de cette façon, ajoute-t-il, personne ne s'apercevra des privations qu'on s'inflige. Toutefois il ajoute qu'en ce qui concerne les jeûnes que l'Église impose, il convient de se conformer à l'habitude générale. « Plus nous mortifions les sens extérieurs, plus nous vivifions les sens intérieurs », dit-il. La méditation de l'Évangile dissipe les ténèbres du sentiment et laisse apparaître une clarté que l'on doit augmenter par la prière et des exercices spirituels. Valdès en propose douze à Giulia :

1. Reconnaître que l'on a suivi une fausse voie;
2. S'appliquer à chercher le chemin de la perfection, ce qui est une grâce divine;

3. Se résoudre à suivre cette voie ;
4. Éviter le péché par le recueillement ;
5. Reconnaître la vanité du monde ;
6. Se détacher du monde ;
7. Se connaître soi-même, examiner ses passions ;
8. Se détacher de soi-même ;
9. Connaître Dieu par le Christ ;
10. Se perdre en Dieu ;
11. Examiner la foi intérieure ;
12. Méditer sur la vie éternelle, la foi, l'espérance et l'amour.

Ceci n'est qu'un premier degré ; au second degré, il faut tuer la volonté, tuer les cinq sens. Pour y arriver, on doit toujours avoir présent à l'esprit le crucifix, lui confier ses doutes et ses combats. La santé même ne doit plus être désirée. Valdès ne repousse ni n'admet complètement la confession et la communion ; il leur donne un autre sens ; il propose surtout pour but à Giulia dans cet *Alfabeto* « la liberté chrétienne », c'est-à-dire qu'après avoir obéi par crainte ou par intérêt, le vrai chrétien doit agir par amour de Dieu et avec un complet désintéressement, être libre d'esprit et esclave de cœur.

C'est le même esprit qui règne dans les *Cento e dieci divine considerazioni*, qu'édita Celio Curione en 1550 à Bâle où Vergerio les avait apportées, « sachant que les choses bonnes et excellentes sont d'autant meilleures, plus grandes et plus louables qu'elles sont communiquées à plus de personnes ». Curione, qui les avait traduites de l'espagnol, joue

dans sa préface sur le libellé du titre et recommande à ses lecteurs d'abandonner la lecture des *Cent nouvelles* de Boccace pour ces nouvelles Considérations qui ont l'avantage d'être au nombre de cent dix. La félicité de l'homme, dit-il, consiste à connaître Dieu, mais on ne le connaît que par le Christ, et il est difficile d'entrer dans le royaume de Dieu ; il faut se délivrer de deux dépravations, la dépravation naturelle et la dépravation acquise.

Ces cent dix Considérations sont des méditations sur Dieu, le Christ et l'homme ; le Christ a été « la réparation de la nature humaine » ; il a réparé l'âme et le corps ; l'homme trompé par sa raison, ne peut croire à l'amour de Dieu ; il le craint et cherche à se le concilier par la magie. Les hommes ne croient qu'à la punition, qu'à la sévérité divine. Dieu, pour imposer son existence aux hommes, montre sa rigueur dans le destin du Christ mais, étant lui-même dans le Christ, il nous montre l'étendue de sa grâce et de son amour. Par l'Évangile, Dieu peut descendre jusqu'à l'homme, il faut alors que l'homme croie, mettant de côté sa curiosité ; ce n'est que par renoncement que la piété peut naître ; ensuite l'esprit divin s'empare de nous et nous incorpore dans le Christ ; l'homme a la certitude de cette incorporation mystique par la foi ; il acquiert la paix de la conscience et se sent comme un enfant de Dieu.

La réparation ne peut venir de l'homme, elle est une grâce divine, « *beneficio de Dios* » ; Dieu qui



avait tout créé par sa parole ne pouvait réparer que par la parole.

Ce fut peut-être ce passage qui inspira plus tard l'auteur du *Beneficio di Cristo*.

Puis Valdès revient sur la mortification des sens et conseille un véritable ascétisme moral, bien éloigné des idées de Luther et de Calvin; il faut, dit-il, tuer les sentiments plus encore que les désirs, satisfaire quelquefois les désirs pour tuer par le dégoût et le remords les sentiments. Mais en même temps que l'homme se mortifie, Dieu le vivifie. Pendant la vie terrestre, l'homme ne peut se débarrasser complètement de la matière, il n'a qu'un avant-goût de la félicité céleste. La grâce divine, si nous la laissons agir en supprimant notre volonté par la foi, opère cette transformation. En réalité, pour Valdès, Christ est Dieu et n'existe qu'autant qu'il est senti par l'homme; toute la science religieuse se résume pour lui en ceci : « Vivre Dieu »; tout disparaît devant cette réalité suprême, cette transformation divine qui donne à l'homme le bonheur absolu.

Le *Commentaire des Psaumes*, dédié à Giulia Gonzaga comme l'*Alfabeto*, commence par un traité de linguistique; Valdès, sans doute pour répondre à certaines questions de Giulia touchant des incertitudes d'interprétation, lui explique qu'en hébreu on emploie le futur pour le présent et le passé, le singulier pour le pluriel, et qu'il y a trois façons de désigner un homme. Toutefois, Valdès, étudiant en humaniste le texte des

psaumes comme celui de l'Épître aux Romains et de la II<sup>e</sup> Épître aux Corinthiens, ne s'appesantit pas trop longuement sur les passages obscurs; il va aux idées générales; pour lui l'Écriture n'est compréhensible que pour celui qui possède l'esprit. Valdès tend vers une déformation des textes au point de vue spiritualiste; ce sont les mêmes doctrines que dans ses précédents ouvrages, mais plus accentuées. Il commence par les psaumes qui sont plus près d'Adam, par conséquent de la corruption, puis il passe aux Épîtres et finit par l'Évangile qui est plus près de Dieu.

En ce qui touche à la naissance du Christ, Valdès ne précise rien; être le fils de Dieu, c'est pour lui avoir dépouillé tout égoïsme, être entré dans Dieu, être soumis entièrement à lui, avoir acquis la paix de l'âme.

Ailleurs en commentant saint Mathieu (*Efectos de la Cruz*), Valdès explique que Jésus est mort pour tous les hommes, mais que l'effet de la crucifixion ne se fait pas sentir pour tous, car tous ne croient pas; dès qu'on croit, la communion avec Dieu est rétablie par l'esprit, la peur de Dieu disparaît et fait place à la paix. Si quelqu'un demande la raison de ce phénomène, il trouvera qu'elle est dans la volonté de Dieu, la prédestination; les cœurs soumis à Dieu sentent l'existence de la prédestination, y reconnaissent la justice divine, et c'est la marque d'un cœur impie de ne pas la reconnaître. L'homme prédestiné a le sentiment de sa vocation; un homme va par aventure au sermon,

un mot le frappe, il cherche sans savoir ce qu'il cherche, il trouve le Christ en lui et la paix de l'âme. L'homme qui reconnaît sa vocation, reconnaît en même temps que c'est Dieu qui la lui inspire, qui le prédestine; il avoue la volonté divine qui a créé le monde et l'a purifié par le Christ. Dieu n'est lié par aucune loi à l'égard de la matière; il agit directement sur l'esprit. Le libre arbitre existe dans la volonté médiate de Dieu, dans la possibilité pour les hommes de s'adapter aux lois de la nature, il n'est donc qu'extérieur; il n'existe pas pour la volonté directe de Dieu. Judas fut obligé d'être un parjure comme saint Paul d'être un saint. La liberté de chercher la paix intérieure et la faveur de l'Esprit-Saint n'existe que pour les élus; l'élu peut faire un mauvais usage de son libre arbitre en ne s'appliquant pas assez à sa rénovation.

Reprenant une comparaison d'Origène, il fait du Christ le fiancé, de l'Église la fiancée qu'il a conquise par son sang et gardée pure par sa mort; les élus sont les enfants de cette union.

Sans les rejeter complètement, Valdès dénie toute valeur aux sacrements lorsque la foi n'existe pas; le jeûne, la pénitence, la confession ne sont que des moyens de raffermir la foi, de tuer la chair. Le but du baptême est de rappeler aux hommes le contrat que Dieu a conclu avec eux par Jésus-Christ; il n'est que le signe extérieur de l'acceptation de ce contrat. Dieu, par le baptême, descend sur nous en nous permettant de croire plus facile-

ment à la grâce, mais il n'a pas besoin du baptême pour sauver qui il veut. Pour la communion, il demande qu'elle soit rétablie dans sa forme primitive, telle que Jésus l'avait instituée. Le but de la communion est, selon lui, de « rafraîchir » la mémoire touchant la mort.

Juan de Valdès et son frère étaient de santé délicate, ce qui explique en partie leur ascétisme, leur détachement de la chair et leurs conseils sur ce point; leur penchant les porta au quiétisme par incuriosité ainsi qu'à la recherche de la clarté, clarté de l'expression et clarté des sentiments. Peut-être aussi que Valdès, qui avait fait son éducation en Espagne, y subit l'influence orientale qui y était prépondérante; on étudiait beaucoup les philosophes arabes et le néo-platonisme à Tolède; le besoin de lumière, le désir de se dégager de la matière, l'aspiration à une vie toute spirituelle qui dévorent Valdès, sont propres à la philosophie orientale. Les écrits d'Érasme, dont Valdès fut un ardent défenseur, avaient provoqué en Espagne une renaissance du christianisme; Valdès en profita.

Son action se prolongea longtemps sur les membres du cénacle qu'il réunissait autour de lui. Carnesecchi parlait avec ravissement, trente ans plus tard, du charme et du bienfait que chacun retirait des conciliabules de la Chiaia.

« Que deviendrons-nous à présent que Valdès est mort, écrivait Giacomo Bonfadio. Il était sans aucun doute dans ses actes, dans ses discours,



dans toute sa conduite, un homme parfait. Avec une parcelle de son âme, il gouvernait un corps frêle et débile; avec le reste, qui était la majeure partie, avec son intelligence pure qui semblait détachée de son corps, il était transporté dans la contemplation de choses vraies et divines<sup>1</sup>. »

Ses œuvres, fort nombreuses, furent traduites d'abord en italien, ensuite en diverses langues.

*Bernardino Ochino*<sup>2</sup>.

Parmi les propagateurs des doctrines et des revendications protestantes, nul n'exerça une plus grande influence en Italie que le moine Ochino.

Bernardino Ochino était fils de Domenico Tommasini qui habitait, dans la ville de Sienne, le quartier appelé l'Ocha ou Oca, d'où le surnom de l'Ochino donné plus tard au jeune homme. Il naquit en 1487, dit-on. Dès l'abord, sa grande ferveur se révéla; il entra très jeune dans l'ordre

1. *Lettore volgari di diversi nobili uomini*, Venise, 1545.

Un de ses disciples, Pomponio Angerio de Naples, qui s'était réfugié à Padoue, fut livré au pape et, comme il ne se rétractait pas, l'Inquisition le remit au gouverneur de Rome. Le pape remercia abondamment la République d'avoir, en ce cas, fait exception à la jurisprudence qu'elle avait établie.

2. BENRATH, *Bernardino Ochino von Siena*, Leipzig, 1875. PAOLO NEGRI, *B. Ochino*, Turin, 1912. CANTU, *Eretici*, vol. II, p. 29, Discorso XXIII. ANTONIO CARACCILO, *De Vita Pauli IV*, Cologne, 1612, p. 441. Articles de P. PICCOLOMINI dans le *Bulletino Senese di Storia Patria*, années 1908 et 1910. Deux lettres inédites de B. Ochino publiées dans *Archiv. Soc. Rom. Storia Patria*, vol. XXVIII, p. 201 et suiv., par P. Piccolomini. B. BUCHSENSCHUTZ, *Etude sur la vie et les œuvres de B. Ochino*, Thèse, Strasbourg, 1871.

des mineurs conventuels, mais en sortit quelque temps après pour aller étudier la médecine à Pérouse où il se rencontra avec le cardinal Giulio de Médicis, le futur Clément VII, qui le prit très vite en amitié. Il rentra ensuite dans son ordre et reçut des dignités; néanmoins, en trouvant la loi trop douce, il se fit admettre dans l'ordre des capucins qui venait d'être fondé; il en exagérait les austérités et menait une vie si exemplaire qu'en 1538 il devint général de l'ordre. Un séjour qu'il fit à Naples vers cette époque décida de sa destinée; la renommée de Valdès l'attira, il entra dans son cénacle et bientôt devint l'un de ses plus fervents disciples, bien qu'il ne partageât pas toutes ses idées; quand il prêchait, Valdès, à ce qu'on racontait, lui fournissait le texte de ses sermons<sup>1</sup>; sa renommée allait croissant; l'empereur Charles-Quint qui l'entendit à Naples en 1536, disait que « son inspiration et sa dévotion » étaient telles qu'il aurait fait pleurer des pierres; et l'évêque de Fossombrone écrivait à Annibale Caro : « Je viens d'entendre fra Bernardino qui est un homme exceptionnel; il m'a tant charmé que je lui ai dédié deux sonnets dont je vous envoie un<sup>2</sup>. » Pâle, portant une longue barbe blanche qui lui tombait jusqu'à la ceinture, ayant

1. Déposition de Carnesecchi dans son procès.

2. En même temps que Ochino, un de ses concitoyens, Giovanni Buzio, dit aussi Nollio ou Noglio, prêchait également à Naples dans l'église S. Lorenzo où il avait pour auditeurs beaucoup de moines et de prêtres. Le vice-roi le signala au Saint-Office. Il mourut à Rome en 1553.

les cheveux « aussi blancs que la neige », et cet air vénérable qui ajoute à la valeur des arguments l'autorité de l'expérience, son action était inouïe; il enflamma la ville; il lui fallait de l'argent, en moins de rien il obtint 5.000 ducats; le vice-roi Toledo s'inquiéta et consulta l'archevêque Francesco Carafa qui se borna à imposer au fougueux prêcheur de ne pas laisser d'incertitude dans ses paroles afin que ses auditeurs ne fussent pas amenés à les interpréter dans un sens favorable aux idées nouvelles. Bernardo, qui était fort habile, prêcha dans l'église S. Giovanni Maggiore de façon à dissiper tout soupçon d'hérésie, mais sans renoncer cependant à ses doctrines. D'ailleurs Ascanio Colonna, le frère de Vittoria, marquise de Pescara, prit vivement sa défense et écrivit en sa faveur, le 7 mai 1537, une lettre chaleureuse à Ambrogio Recalcati, le secrétaire favori de Paul III. Sa grande amitié pour Ochino lui valut même plus tard de devenir suspect aux yeux de l'Inquisition<sup>1</sup>.

A Sienne, l'enthousiasme de la foule fut tel que ceux à qui il était impossible de pénétrer dans l'église où il prêchait, montaient sur le toit et en arrachaient les tuiles pour pouvoir l'entendre. Quand il voulut s'éloigner, le conseil communal lui députa quatre de ses membres pour le conjurer de prolonger son séjour et de prêcher encore soit dans la cathédrale, soit dans le palais com-

1. TACCHI-VENTURI, *Storia della Compagnia di Gesù...*, p. 501.

munal, « car il était bon et utile aux âmes que ledit frère Bernardino continuât encore quelque temps à enseigner (21 juin 1539)<sup>1</sup>. Mais Ochino était ambitieux de répandre partout ses idées et aussi de défendre l'ordre des capucins; il parcourut la Toscane, s'en fut à Pérouse et à Florence; partout il fut accueilli avec transport; Vittoria Colonna qu'il avait connue à Naples, était devenue la plus passionnée de ses disciples; elle lui ménagea une rencontre avec le cardinal Bembo; ces deux hommes si différents d'humeur, d'éducation, de but et de vie, l'un érudit et puriste, soucieux

1. Actes de la Balia pour amener à Sienne et y retenir Ochino (Piccolomini, *Bull. Senese di Storia Patria*, an. XVII, 1910).

Doc. I. Le consistoire siennois prie le pape Paul III d'autoriser Ochino à séjourner à Sienne (27 juin 1539).

Doc. II. Résolutions de la Balia pour attirer Ochino (7 août 1540).

Doc. III. Rapport sur ce qui a été convenu avec Ochino (21 août 1540).

Doc. IV. Autre rapport (6 septembre 1540).

Doc. V. Nouvelles négociations (12 décembre 1540).

Doc. VI. Alfonso d'Avalos s'excuse auprès de la Balia de rappeler Ochino (26 janvier 1541).

Doc. VII. Alfonso d'Avalos prie chaudement Ochino de venir prêcher, à Milan, le carême (26 janvier 1541).

Doc. VIII. Le cardinal Cervini communique aux Siennois la réponse du pape concernant Ochino (28 janvier 1541).

Doc. IX. Informations relatives aux négociations engagées à Rome en vue d'obtenir Ochino pour le carême de 1542 (13 juin 1541).

Doc. X. La Balia invite Ochino à prêcher dans sa patrie l'Avent de 1541 (8 novembre 1541).

Doc. XI. Résolutions de la Balia pour attirer Ochino (26 avril 1542).

Doc. XII. La Balia charge Lattanzio Tolomei d'agir auprès de Paul III, afin qu'il permette à Ochino de prêcher à Sienne le carême de 1543 (18 mai 1542).

Doc. XIII. Réponse de Tolomei (20 juin 1542).



de nuances et de belle latinité, humaniste dans l'âme et un peu païen, l'autre impétueux, n'ayant d'autre souci que celui de ses doctrines et tout occupé des intérêts de son ordre, se comprirent pourtant à merveille et Bembo tout au moins fut séduit; c'est à Venise qu'ils s'étaient vus et Bembo écrivit aussitôt à la marquise : « Notre frère Bernardo, que je veux désormais appeler mien comme votre Altesse l'appelle sien, est adoré ici; hommes et femmes le portent aux nues. » Outre Vittoria Colonna, la comtesse de Camerino, Caterina Cibo à laquelle il dédia ses *Dialogues*, et d'autres femmes encore s'étaient éprises de sa parole convaincante et sincère; sa fascination était sans bornes. Il avait inauguré une nouvelle façon de prêcher; tandis que les moines parlaient longuement, avec emphase et en se livrant à une mimique désordonnée et à des pratiques parfois ridicules, Ochino faisait des sermons concis, pleins d'un sentiment profond mais non exubérant, s'inspirant, comme il le dit, uniquement de l'amour de Dieu. Aussi, partout où il passait, c'était un réveil des esprits; ses sermons provoquaient d'ardentes discussions sur les Écritures, sur la foi, des méditations sur l'Évangile.

Il allait souvent pieds nus, par les mauvais chemins, mendiant de porte en porte, s'exposant aux intempéries, couvert d'une tunique grossière. « En vain, dit-il, je cherchais à mortifier mon corps par des jeûnes et des prières; enfin je lus l'Écriture et mes yeux s'ouvrirent; Christ me révéla trois

grandes vérités : que le Seigneur, en mourant sur la croix, satisfit pleinement à la justice du Père et acquit le Ciel à ses élus, que les vœux religieux sont une invention humaine, que l'Église de Rome est abominable aux yeux de Dieu. »

La transformation de ses idées ne s'était opérée que très lentement; il ne se détacha de l'Église romaine que tard. Comme tant d'autres il s'imagina jusqu'au dernier moment qu'il servait l'Église. Sa grande occupation fut longtemps la défense de l'ordre des capucins dont à plusieurs reprises il avait été nommé général, et ceux-ci tenaient pour Rome. Vittoria Colonna l'aida beaucoup dans cette affaire. Cependant il s'éloignait de plus en plus des idées orthodoxes; il mettait en doute le purgatoire, l'efficacité des jeûnes, la vertu des indulgences; sa dialectique était fine, spirituelle, quelquefois pleine d'imprévu. C'est ainsi qu'il tirait d'un passage de saint Augustin une signification opposée à celle qu'on lui avait toujours attribuée. En donnant le sens interrogatif aux paroles : *Qui fecit te sine te, non salvabit te sine te*, il en faisait un argument en faveur de la prédestination. Celui qui t'a fait sans toi ne peut-il te sauver sans toi?

Ochino n'en restait pas moins très soumis au pape; ses lettres de l'année 1540 en témoignent; en 1541 il fit imprimer quelques-uns de ses sermons; on les lut à Venise et ce fut cause qu'il y fut rappelé. Le pape lui donna l'autorisation d'y aller prêcher, mais ses paroles parurent suspectes au nonce qui lui demanda de les expliquer; Ochino

sut, cette fois encore, se tirer d'affaire; l'année précédente Giulio Terenziano, moins heureux que lui, avait été jeté en prison; il fit allusion à son infortune dans un de ses sermons, disant : « O reine de la mer, si tu envoies aux galères ceux qui t'annoncent la vérité, comment éclatera-t-elle jamais ? Que ne peut-elle se manifester librement, combien d'aveugles retrouveraient la vue ! » C'est pourquoi le nonce peu après le suspendit, mais les Vénitiens protestèrent si violemment qu'au bout de trois jours, il dut l'autoriser à reprendre le cours de ses prédications (1542). Le carême fini, Ochino se rendit à Vérone où il réunit quantité de capucins de la province et leur enseigna à expliquer les épîtres de saint Paul. Une femme de grande intelligence, Angelica Negri di Gallarate, qui l'entendit prêcher alors, prédit son abjuration à brève échéance. De fait Ochino penchait de plus en plus vers les idées nouvelles; il se détachait des pratiques de l'Église catholique; un de ses moines lui dit : « En voulant vous priver de la prière, vous me rappelez un cavalier qui se risquerait à cheval sans étrier; prenez garde à la chute. » A quoi il répondit que celui-là ne cesse de prier qui ne cesse de bien faire.

Sous prétexte que ses occupations l'absorbaient, il demanda au souverain pontife de le dispenser de la messe; il fréquentait des hérétiques et lisait des livres défendus. Vittoria Colonna restait cependant en correspondance active avec lui à cause de l'affaire des capucins, et Tullia d'Aragona que

l'on disait fille d'un cardinal et qui, au repentir près, n'était pas sans ressemblance avec Marie-Madeleine, lui dédia un de ses nombreux sonnets qui faisaient l'admiration de l'Italie :

Bernardo, tu pouvais te contenter d'avoir  
Par les douces paroles dont la nature t'accorda la faveur,  
En ce pays où le roi des fleuves roule des ondes plus claires,  
Allumé dans les cœurs le désir des œuvres éternelles.

.....  
Sera-ce humilité ou bien arrogance  
Que de nous priver du libre arbitre, le plus beau don  
Que Dieu nous fit à la création<sup>1</sup>.

En effet, Ochino acceptait maintenant que l'une des conséquences de ses doctrines était de supprimer le libre arbitre, et cela montre à quel point ses doctrines différaient déjà de celles de Rome. Le pape le manda auprès de lui<sup>2</sup>; on répandit le bruit que c'était pour le nommer cardinal; cependant Ochino hésitait, il consulta Giberti, évêque de Vérone, qui le renvoya au cardinal Contarini à Bologne, mais le cardinal était très malade et ne lui dit que ces paroles : « Priez Dieu pour moi et faites un bon voyage<sup>3</sup>. » Ochino s'en fut donc trouver Pietro Martire Vermiglio à Florence; celui-ci était alors complètement converti au protestantisme et très

1. *Le Rime di Tullia d'Aragona*, Bologne, 1891, p. 39.

2. La lettre par laquelle le pape l'invitait à venir à Rome « afin de l'entretenir de certains faits relatifs aux moines de son ordre et des remèdes à apporter à la religion », est du 15 juillet 1540.

Le 27 juillet, le pape renouvelait l'invitation. Ces deux lettres ont été publiées par Piccolomini, p. 299 et suiv.

3. Il mourut effectivement presque aussitôt, le 24 août 1542.



hostile par conséquent au Saint-Siège, et il conseilla vivement à Ochino de ne pas se mettre entre les mains du pape, lui rappelant ces paroles du Sauveur : « Si vous êtes persécuté dans un pays, fuyez dans un autre<sup>1</sup>. » Ochino se rendit à Sienne pour y rencontrer une dernière fois ses amis et revint à Florence d'où il écrivit à Vittoria Colonna pour l'informer de sa résolution de quitter l'Italie. « Je suis venu ici, lui disait-il, avec l'intention de me rendre à l'appel du pape, mais beaucoup me le déconseillèrent car j'aurais dû, ou nier le Christ ou être crucifié. Je n'ai nulle intention d'aller volontairement à la mort. Le Christ m'a enseigné à fuir. Que ferais-je en Italie? Prêcher le Christ en patois, à mots couverts? Si l'apôtre Paul était à ma place, je suis persuadé qu'il ferait comme moi. Le Théatin<sup>2</sup> et bien d'autres disent sur moi de telles choses qu'ils n'y ajouteraient rien si j'avais crucifié le Christ. J'aurais voulu avoir votre avis et celui du cardinal Polo. Priez Dieu pour moi. » Cette lettre est du 22 août 1542<sup>3</sup>.

La duchesse de Camerino, Caterina Cibo, lui fournit les moyens de traverser les Apennins en compagnie de trois autres moines qui, comme lui, avaient définitivement abandonné le froc. Ochino et sa petite troupe gagnèrent donc Ferrare où Renée de France les reçut; elle donna pour

1. Il faisait allusion à saint Mathieu (x, 23) : « Cum autem persequentur vos in civitate ista, fugite in aliam. »

2. Carafa, évêque de Chieti (Theato), plus tard Paul IV.

3. *Carteggio di V. Colonna*, E. FERRERO et G. MULLER, Turin, 1889, p. 247.

compagnon et pour guide à Ochino un moine, fra Mariano, auquel il persuada qu'il se rendait chez les hérétiques poussé par le désir de les convaincre; du moins, c'est ce que fra Mariano raconta plus tard; comme le moine savait l'allemand et le français, ayant été soldat, il put sans encombre conduire Ochino à Genève<sup>1</sup> par Mantoue, la vallée du Pô et Aoste<sup>2</sup>. En septembre 1542, Calvin annonçait à Viret son arrivée : « Nous avons ici un Siennois d'aspect vénérable, qui pourra être très utile s'il parvient à apprendre la langue; son départ a beaucoup ému l'Italie<sup>3</sup>. » De fait, ce fut une grande

1. Les fugitifs italiens luthériens gagnaient Genève, encore que ce fût une ville calviniste, soit parce qu'ils y retrouvaient ces institutions démocratiques, auxquelles ils étaient accoutumés dans les républiques italiennes, soit qu'ils eussent plus confiance dans les habitants. Le cas d'Ochino est caractéristique, car à Ferrare il se trouvait bien plus près de la frontière allemande.

Il se fonda à Genève une petite communauté italienne formée de gens de qualité et intelligents, différente de tendances et d'esprit de la communauté française. Voir J.B.G. GALIFFE, *Le Refuge italien...*, Genève, 1881. Pièces relatives à l'Eglise italienne de Genève, Genève, Archives Nationales, cote 1477 bis. ALFRED COVELLE, *Le Livre des bourgeois de l'ancienne Genève*, 1897. Calvin expulsa un certain nombre d'Italiens qui professaient des idées contraires aux siennes, entre autres Simone, Biandrata, Alciati.

2. E. SOLMI, *La fuga di B. Ochino*, dans *Bull. Senese di Storia Patria*, vol. XV, Sienne, 1908. PAOLO NEGRI, *B. Ochino*, Turin, 1912.

3. OPERA, vol. XI, col. 447. En décembre, il écrivit plus longuement à Bullinger : « Venit in Augusto ex Italia Capucini ordinis... Senensi ad austerius vitæ genus monachus vasti corporis Hieronymus cuculla et monstifera veste adhuc tutus, cupiens dicebat se libros meos in Italia adeoque in ipsa Urbe Neapoli legisse nunc autem persequutione pontificis pulsum ad me confugisse, conferendi de multis causa... Deprehendo virum esse satis doctum et integerrimum alias. Quum vero itaque per mensem fere aluissem miserum, literis commendatum et viatico instructum misi Curiam si forte hominis italicæ linguæ periti aliquis foret in ministerio evangelico usus... Interna dum ille abest venit primo Cœlius qui-

stupeur dans toute la péninsule et pour beaucoup une profonde désolation, quand on apprit que le prédicateur tant écouté et dont la foi n'avait paru suspecte qu'aux plus clairvoyants, venait de passer dans le camp des réformés; le pape voulut tout d'abord supprimer les Capucins; nombre d'entre eux firent pénitence, quelques-uns subirent des condamnations<sup>1</sup>.

De Genève, Ochino adressa une lettre d'une extrême prolixité aux membres du conseil communal de la ville de Sienne où il avait laissé tant de disciples: il y expose le fond de sa doctrine et ses idées principalement sur la justification « dont dépend, dit-il, le salut de la véritable Église du Christ et la ruine du règne de l'antéchrist ». Il définissait en ses termes sa foi :

« Je crois et je confesse avec Paul (Épître aux Romains, VIII) que les hommes étant, par le péché de leur premier père, fils de la colère et de la damnation, morts et impuissants à se relever et à se réconcilier avec Dieu, le Christ, notre Justice, envoyé par son Père éternel, en s'attribuant les crimes de ses élus et en s'offrant pour eux à la croix, a satisfait pleinement et tout à fait apaisé la colère divine; bien plus, adoptés comme fils de son père éternel et devenus ses héritiers, riches de tous les trésors divins, et tout cela par la grâce de Dieu et

dam Secundus, in latinæ et græcæ linguæ doctissimus et in pietate ac omni litterarum genere peritissimus. » CALVINI Opera, vol. XI, col. 419.

1. SPONDANUS (H. DE SPONDE), *Annales Eccles.*, ad an. 1547, n. 22.

sa miséricorde, sans qu'ils méritent et sans qu'ils fassent une œuvre quelconque, dignes de cette grâce. Donc, ce n'est pas parce que les élus ouvrent les yeux et connaissent Dieu qu'ils vont à lui et opèrent des œuvres saintes, mais parce que le Christ les a choisis par grâce gratuite... Je crois et je confesse qu'il n'y a et n'y aura au monde qu'une religion vraie, pieuse et sainte qui est celle du Christ et qui consiste à croire sincèrement et avec force que nous sommes complètement lavés et absous de tous péchés par le Christ. » Cette lettre eut un grand retentissement; elle fut traduite en français l'année suivante sous le titre : *Epistre aux magnifiques seigneurs de Sienne...* avec une épître à Mutio justinopolitain par laquelle il rend aussi raison de son département d'Italie... tradlatée de la langue italienne. »

Un de ses compatriotes, le fameux polémiste Catarino Politi de Sienne, adressa de Rome, le 5 janvier 1543, une lettre au conseil de Sienne, pour menacer la ville des pires calamités et de la damnation éternelle si on y prêtait l'oreille aux paroles de fra Bernardino et lui promettre la clémence de Dieu si on y résistait; en décembre 1544, il publia une véhémement réfutation des doctrines d'Ochino<sup>1</sup>.

1. On a donné plus haut l'analyse de ce factum. Girolamo Muzio de Capodistria raconte que, se trouvant à Bâle et cherchant chez les libraires quelque volume à acheter, il était tombé sur les *Prédications d'Ochino* en italien et y avait rencontré tant de falsifications de l'Écriture et des Pères, tant de propositions fausses, qu'il s'était aussitôt imposé d'en faire une réfutation générale; ce fut l'origine du pamphlet *Le Mentite Ochiniane*, dédié au cardinal de Mantoue, Ercole Gouzagna et publié en 1551.



Ochino fonda à Genève la première Église italienne; en même temps il publiait force libelles contre l'Église romaine et contre le pape Paul III; il lui reprochait de croire à l'astrologie et à la nécromancie, d'avoir été élu par simonie, d'avoir vendu des emplois et la justice et de ne pas s'être opposé à la décoration de la chapelle Sixtine par Michel-Ange.

Ochino ne put s'accommoder longtemps du joug que Calvin faisait peser sur Genève; maintenant qu'il avait revendiqué son indépendance, il la lui fallait tout entière; il quitta donc ce refuge, s'en allant à pied selon sa coutume, et emmenant avec lui sa femme, car il s'était marié. Dans le vingtième de ses Trente Dialogues, lequel est consacré à la polygamie, il soutient que si l'on demande à Dieu avec sincérité le don de continence et que Dieu ne l'accorde pas, on a le droit de prendre même une concubine, car si l'on fait ce que Dieu pousse à faire, à la condition que l'on se soit bien rendu compte que c'est par un instinct divin, « on ne pêche pas; on ne saurait errer en obéissant à Dieu ».

Ochino commença à parcourir l'Europe professant des idées de plus en plus hétérodoxes; il alla à Bâle puis à Strasbourg où il rencontra Pietro Martire qui avait fui l'Italie presque en même temps que lui; il professa à Augsbourg en 1545<sup>1</sup>; il passa en Angleterre où il prêcha et fit un cours à Londres (1547-1553); obligé de quitter le pays quand la reine Marie

1. MASSARELLI *Diarum*, dans ST. EHSES, *Concilii Tridentini*, Fribourg, 1904, vol I, p. 302.

monta sur le trône, il revint à Bâle et se rendit de là à Zurich (1554-1563). Dans cette ville, il devint le chef de la petite église réformée qu'y avaient composée les réfugiés italiens de Locarno. Mais il fut accusé de partager les doctrines des anti-trinitaires et de répandre des idées contraires à celles de Zwingli; il dut se rétracter; peu après, il attaquait en chaire Zwingli et publiait son livre intitulé *Labirinti*, ce qui amena le sénat zurichois à l'exiler; au cœur de l'hiver et malgré ses soixante-seize ans, il dut quitter la ville; après bien des détours, il gagna Cracovie; ses Trente Dialogues sont de cette époque (1563); on l'accusa d'y avoir approuvé et défendu la polygamie par complaisance pour les souverains qui l'avaient secouru ou dont il espérait quelques bienfaits, en sorte qu'il dut fuir encore. Ses quatre fils l'avaient accompagné ainsi que deux filles; il perdit celles-ci et deux fils de la peste; lui-même en mourut à Schlakan, en Silésie, vers la fin de l'année 1564.

*Vermiglio (Pietro Martire<sup>1</sup>).*

La carrière de Pietro Martire a bien des ressemblances avec celle d'Ochino, encore qu'elle soit moins éclatante; tous deux furent d'admirables prêcheurs dont l'action s'exerça dans les mêmes lieux.

1. CANTU, *Eretici*, vol. II, p. 69. AMANTE, *Giulia Gonzaga*, p. 276. BAYLE, *Dict.*, éd. 1820, vol. X, p. 344. CHARLES SCHMIDT, *Vie de Pierre Martyr Vermigli*, Strasbourg, 1835.

Vermiglio, que son père avait voué à Pierre martyr<sup>1</sup> et qui, pour cette raison, fut surtout connu sous le nom de Pietro Martire, naquit à Florence en septembre 1500; son père Stefano et sa mère, Maria Fumantina, étaient de bonne naissance; comme il montrait des dispositions pour les humanités, son père le fit entrer dans le couvent S. Agostino près de Fiesole qui possédait une belle bibliothèque classique, don des Médicis; de là il passa dans le couvent S. Giovanni di Verdara, à Padoue, où il demeura huit ans, se préparant à suivre les cours de l'université; quand son instruction philosophique eut été achevée, il alla à Bologne apprendre l'hébreu afin de pouvoir mieux pénétrer le sens des Écritures. Son éloquence commençait à se révéler; l'ordre des frères prêcheurs l'admit dans son sein et il prêcha à Brescia, à Bologne, à Mantoue, à Venise et même à Rome; comme tant d'autres qu'un désir d'investigation et de réformation avait envahi, il commentait de préférence les épîtres de saint Paul; sa parole était entraînante, on la considérait comme édifiante et celui-là était réputé mauvais chrétien qui n'assistait pas à ses sermons. Les honneurs et les responsabilités lui vinrent; devenu abbé d'un monastère de Spolète, il eut pour mission d'y rétablir la discipline ainsi que dans les couvents de la ville; trois ans lui suffirent pour mener cette œuvre à bien; alors on le char-

1. Parce que tous les enfants mâles qu'il avait eus précédemment étaient morts en bas âge.

gea de la même mission à Naples, dans le grand couvent de S. Pietro ad Ara, dont il fut nommé prieur. Cependant le profond attachement qu'avait eu son père pour Savonarole l'avait amené à le prendre comme modèle; sa hardiesse lui plaisait; ses invectives contre la papauté lui avaient appris à en connaître les défaillances. Alors se produisit l'événement qui, de même que chez tant d'autres, décida de sa vocation; les *Commentaires sur les Évangiles* de Bucer (*Enarrationum in Evangelia... libri duo*), parus à Strasbourg en 1527 et traduits en italien sous le pseudonyme de Arezzo Felino, comme on l'a dit, lui tombèrent sous les yeux ainsi que l'ouvrage de Zwingli sur *La Vraie et la fausse religion* (mars 1525) et d'autres ouvrages conçus dans le même esprit. Cette lecture accrut ses hésitations et son trouble; ses entretiens avec le poète Flaminio hâtèrent sa conversion; il voulut entendre Valdès et Valdès était un charmeur; le ton de ses prédications devint proprement hérétique; commentant dans l'église S. Pietro à Naples le passage de la première épître de saint Paul aux Corinthiens où il est dit : « Si l'ouvrage de quelqu'un est brûlé, il en souffrira la perte; il ne laissera pas néanmoins d'être sauvé, mais comme en passant par le feu » (III, 15), passage qui servait aux théologiens de preuve à l'appui de l'existence du purgatoire, il n'eut garde d'en tirer pareille conclusion; d'aucuns en furent scandalisés; les théatins le dénoncèrent au vice-roi qui lui interdit la prédication, mais il en appela



à Rome et, grâce à l'intercession des cardinaux Pole et Bembo et de Giulia Gonzaga, le Saint-Siège lui donna gain de cause. Bien plus, il eut la charge importante de visiter tous les couvents de son ordre en Italie; le cardinal Gonzaga, qui était protecteur de l'ordre, lui prêta son appui en sorte qu'il put réformer les nombreux abus qui s'y étaient introduits; d'ailleurs les fièvres l'avaient obligé à quitter Naples. Cependant il cachait de moins en moins ses sentiments; à Lucques, où il était prieur de S. Frediano, il appela, pour instruire les jeunes gens qui se destinaient à la cléricature, des professeurs de latin, de grec et d'hébreu auxquels il recommandait d'expliquer bien clairement le texte des Écritures et surtout celui des psaumes; dix-huit moines furent ainsi acquis aux idées nouvelles qu'ils répandirent aux environs. Le pape se trouvait précisément alors à Lucques pour y conférer avec Charles-Quint; le cardinal Contarini, qui revenait du colloque de Ratisbonne, vint le saluer; il se rencontra avec Pietro Martire et il se plut à causer avec lui de tout ce qu'il avait entendu à cette occasion touchant la Réforme; le bruit de ces entrevues vint jusqu'à Rome et l'évêque de Lucques, le cardinal Guidiccioni, écrivit à la Seigneurie pour se plaindre de son indulgence envers les propagateurs des erreurs hérétiques, sans toutefois citer de nom. Mais Pietro Martire se sentit visé d'autant qu'il venait d'être mandé devant un chapitre général de son ordre convoqué à Gênes;

de concert avec quelques coreligionnaires compromis comme lui, Lacize, Trebellio, Terenziano, et avec l'aide d'un noble lucquois, Cristoforo Brenta, il s'éloigna de Lucques; à Florence il vit Ochino qui se trouvait dans une situation analogue et lui persuada de suivre son exemple; le précédant de deux jours, il gagna Genève et Zurich par Bologne, Ferrare et Vérone (1542)<sup>1</sup>; on accueillit ce transfuge avec joie, mais il resta peu à Zurich et alla s'établir à Strasbourg où il passa cinq ans; c'est là qu'il composa, en 1546, son *Catéchisme* ou *Exposition du Symbole apostolique*<sup>2</sup>; son long commerce avec les classiques et principalement avec Aristote<sup>3</sup> lui donnait une clarté d'exposition et une concision de style qui valurent à ses ouvrages un grand succès. Cependant il continuait à demeurer fort attaché à ses disciples lucquois : « Que ne suis-je encore au milieu de vous, leur écrivait-il, pour me lamenter avec vous! Que si votre péril augmente, il vous reste le recours des faibles, ainsi que d'aucuns

1. Bucer écrivait à Calvin en octobre 1542 : « Advenit ex Italia vir quidam græce, hebraice et latine admodum doctus et in scripturis feliciter versatus, annos natus quadraginta quatuor, gravis moribus et judicio acri, Petro Martyre nomen est. »

(CALVIN, *Opera*, vol. XI, col. 456.)

Bullinger écrivait en décembre : « En venit Petrus Martyr. quatuor advectus, quod dici solet, equis pulsus et ipse Italia... Habuit socium itineris Paculum quemdam virum doctissimum. »

(*Ibid.*, col. 480.)

2. *Encyclopédie des sciences religieuses*, Paris, 1580, vol. VIII, p. 762.

3. Il composa un commentaire sur l'*Ethique*, Zurich, 1563.

l'appellent, recours qui me semble, à moi, une marque de prudence, la fuite. Voyez l'exemple de ceux d'entre vous qui ont fui; ils sont toujours les fidèles champions du Christ, ils veulent avec leur sang aplanir la voie de l'Évangile en Italie. » Étrange affirmation assurément, car c'était précisément, à ce qu'il semble, pour le ménager qu'ils avaient quitté le pays. Autour de lui s'était formé une petite église composée de moines réfugiés. De même que ceux qui, comme lui, avaient passé les monts, il se maria; il se maria même deux fois, d'abord avec Catherine Dammartin de Metz, puis (1558) avec Caterina Merenda, peut-être parente de cet Appolonio Merenda dont Carnesecchi fait mention dans l'un de ses interrogatoires<sup>1</sup>.

En ce qui concernait l'Italie, le rôle de Pietro Martire était fini, mais ailleurs il joua un personnage important; appelé en Angleterre par l'archevêque de Canterbury, Granmer, en même temps qu'Ochino, il professa à Oxford et ailleurs, soutint devant des délégués du roi une controverse contre trois théologiens sur la présence réelle et la transsubstantiation, et le grand chancelier de l'Université le déclara vainqueur. Quand le roi Edouard VI mourut, en 1547, et qu'avec le règne de Marie Tudor commença une réaction catholique, Pietro Martire fut emprisonné; il n'obtint la liberté qu'en prouvant que le roi l'avait appelé et regagna le continent non sans danger. Son humeur

1. Cf. *Defensio... libellos duos de Cœlibatu Sacerdotum...*, Bâle, 1559.

un peu agressive le portait à attaquer ceux qui ne pensaient pas comme lui; il disputa avec Luther sur la cène, avec Brenz sur l'ubiquité, avec Bibliander sur le libre arbitre; il combattit les unitaires de Pologne; sans cesse il était en lutte; ses compatriotes établis à Genève ne lui laissaient, écrivait-il à Luther, ni un jour ni une nuit de repos; jusqu'à son dernier jour, il s'occupa de réfuter des erreurs; dans son délire, au moment de mourir, il argumentait contre Brenz. Il trépassa le 12 novembre 1562 à Zurich<sup>1</sup>. Ses louanges furent abondamment célébrées en vers grecs et latins. D'aucuns mirent ses œuvres au-dessus de celles de Calvin.

*Vergerio* <sup>2</sup>.

Pier Paolo Vergerio est, avec Ochino, un des exemples les plus intéressants de ces carrières

1. Une grande partie de ses livres fut acquise en 1565 par l'Etat genevois et se trouve aujourd'hui dans la Bibliothèque publique. Voir à l'appendice un résumé de la liste de ses livres.

2. CANTU, *Eretici*, vol. II, p. 104, disc. XXVII. G. BUSCHBELL, *Reformation in Italien*, p. 103, chap. VI. ADOLPHE-CHARLES SIEGFRIED, *La Vie et les Travaux de Vergerio*, Thèse, Strasbourg, 1857. D. BERTI, *Di G. Valdes e di Elcuni suoi discipoli*, Rome 1878., *Discours latin de Jean de La Casse contre P. Vergerio*, dans ADRIEN BAILLET, *Jugements des savants sur les ouvrages des principaux auteurs*, Paris, 1725, vol. VII. FERRAI, *Il Processo di P. P. Vergerio*, dans *Archiv. Stor. Ital.*, vol. XVI, XVII, 1885. G. DE LEVA, *Stor. Doc. di Carlo V*, Venise, 1873-1874, vol. III, p. 408 et vol. IV, p. 117. FR. HUBERT, *Vergerio publicist Thätigkeit*, Göttingue, 1893.



ecclésiastiques commençant dans un grand attachement au Saint-Siège et s'achevant en lutte acharnée contre lui. Ce ne fut ni par dépit qu'il agit ainsi, ni par ambition déçue, ni par désir de s'affranchir d'un joug importun, mais par un sentiment désintéressé de l'utilité d'un changement dans les conceptions religieuses et les pratiques du clergé.

Les Vergerio ou Verzerio étaient une famille noble de Capo d'Istria dont quelques membres s'étaient illustrés; si elle portait un chou dans ses armes, c'est que dans certaines régions d'Italie, ce légume s'appela Verza.

Pier Paolo avait étudié à Padoue et reçu le doctorat en 1518; il était devenu juge à Vérone, puis professeur à l'université de Padoue, quatre ans seulement après en être sorti; peu après il était avocat à Venise; en 1526, il avait épousé Diana Contarini qui ne tarda pas à mourir (1527)<sup>1</sup>; alors il se décida à entrer dans la carrière ecclésiastique qu'il avait songé à embrasser à son entrée dans la vie, ainsi que l'avait fait son frère Gio. Battista.

Un moine, le baron Burchard von Schenk, qui joua un rôle important en Allemagne dans la Réformation, le pria de porter de sa part à l'électeur palatin, Frédéric le Sage, un certain nombre de reliques. Frédéric en était grand amateur, moins, ce semble, par piété que par goût de

1. Son testament est daté du 23 avril 1527. Voir FERRAI, *Archiv. Stor. Ital.*, ser. IV, vol. XV, p. 201 et vol. XVI, p. 25 et 153.

collectionneur; il se plaisait à les enfermer dans des coffrets de nature variée, en bois, en verre, en ivoire, en pierre dure. Schenck pensait d'autre part que le jeune homme serait recherché dans les universités allemandes « car, en droit et en belles-lettres, il était le meilleur parmi ses condisciples ». Malheureusement, à la suite des prédications de Luther, le produit des indulgences avait beaucoup baissé dans les États de l'électeur et la part qu'il en touchait se trouvait fort réduite, en sorte qu'il dut songer à retrancher quelque chose sur ses dépenses; il choisit de renoncer à ses reliques et chargea son représentant de les vendre sur place le mieux qu'il pourrait. Vergerio n'eut, par suite, plus de raison d'aller en Allemagne, mais il était entré en relations, en vue de son voyage, avec des savants et des écrivains allemands et ce premier contact devait avoir pour lui des suites redoutables. Il vint à Rome où il pensait utiliser ses talents qui étaient grands; en effet, le cardinal Contarini se l'attacha et le pape Clément VII, qui avait reconnu en lui d'éminentes qualités diplomatiques, le choisit pour remplacer l'évêque de Reggio comme représentant du Saint-Siège auprès de l'empereur; il s'agissait de le déterminer à prendre ouvertement parti contre les protestants et à venir en aide aux partisans de l'Église romaine. L'ardeur de Vergerio était extrême; il déclarait dans une lettre datée du 18 mars 1534, qu'il avait abandonné ses occupations et sa carrière pour s'adonner au service du Saint-Siège et que, ne dût-il recevoir

aucune récompense, le Christ le dédommagerait. Au sénat vénitien, il montrait l'Allemagne, jadis unie et prospère, maintenant dévastée par des guerres intestines depuis que Luther y avait répandu ses hérésies; il le mettait en garde contre la propagation des livres hérétiques et surtout contre un traité de cent pages environ intitulé *Correzion del Stato Christiano*, que venait de composer un moine vénitien réfugié à Augsbourg dont le nom était inconnu, « ouvrage plein de gravelures et d'hérésies, dit-il, et digne de Luther et de sa bande de barbares, ennemis de l'Italie et du Christ ». A Carnesecchi, il écrivait que Trieste regorgeait de protestants et que si l'on n'y mettait bon ordre, l'Istrie et l'Italie elle-même seraient en grand danger.

Sur ces entrefaites Clément VII mourut, mais le nouveau pape, Paul III, envoya Vergerio à Vienne afin d'y mener les négociations relatives à la réunion du concile et d'y offrir la couronne d'Angleterre à qui voudrait la prendre. Ce fut au cours de ce voyage qu'il eut avec Luther un colloque fameux que les contemporains se sont plus à raconter de façons diverses et dont il a donné lui-même une version où la violence l'emporte assurément sur la sincérité. Il se trouva en présence de Luther, raconte-t-il, un peu par hasard, à Wittenberg, en novembre 1535; Vergerio était à table quand le représentant du duc électeur de Saxe lui amena Luther; Vergerio lui attribue cinquante ans; en fait, il en avait alors cinquante-deux; mais il n'en

paraissait, ajoute-t-il, que quarante: il était assez corpulent, parlait « sans trop de rudesse quoique Allemand » et en trop mauvais latin pour que, dit-il, les livres qui circulaient sous son nom et dont la langue est châtiée et parfois même éloquente, fussent réellement de lui. Ses yeux étaient louches, ardents, mobiles, « pleins de la rage et de l'ardeur dont il était animé ». Il portait des bagues, un gros bijou en or suspendu au cou, un bonnet de prêtre, des vêtements de velours et de satin garnis de fourrures. A en croire Vergerio, leur conversation tourna bien vite à l'altercation, du moins de son côté; il fut question de la réunion du concile que Luther affirma ne pas redouter; à son tour, il s'emporta à ce sujet et dit: « *Hoc quod exit ab ore meo non est ira mei sed ira Dei*. Ce qui sort de ma bouche ne vient pas de ma colère, mais de celle de Dieu. »

Si cette lettre ne reproduit guère, à ce qu'il semble, la véritable physionomie de l'entrevue, elle montre du moins dans quel état d'esprit se trouvait alors Vergerio; il ne l'écrivit d'ailleurs que quelque temps après, à son arrivée à Dresde; elle est adressée à Recalcati et datée du 12 novembre 1535. Vergerio fut toute sa vie un passionné; il tenait de ses ancêtres istriens.

Le 22 janvier 1536, le pape adressait à l'empereur un bref pour lui annoncer le retour de Vergerio et lui témoigner la joie qu'il avait eue à lui voir réussir la mission dont il l'avait chargé relativement au concile. Il lui vantait en même



temps la vertu et la loyauté de son représentant<sup>1</sup>.

En mai suivant (1536), Vergerio fut nommé évêque de Modrus, en Croatie; il n'avait encore aucun ordre; son frère, l'évêque Gio. Battista, le sacra prêtre et évêque le même jour; le 6 septembre, il devenait évêque de Capo d'Istria, sa patrie. Dans son pamphlet intitulé *Retrattazioni* et adressé à « sa patrie », pamphlet qu'il publia en 1556, il fait avec son exagération coutumière un récit détaillé de toutes les cérémonies qu'il accomplit alors, le cœur plein d'onction.

« Quand je fus créé évêque par le pape Paul III, dit-il, j'étais tout à fait aveugle et je ne savais pas du tout ce qu'était le Christ; bien plus, j'avais en vive haine et je persécutais tous ceux en qui je remarquais cette sainte connaissance que Dieu m'a depuis accordée par sa miséricorde. Donc lors de mon entrée (ne parlons pas des autres vanités, pompes et dépenses inutiles qui furent faites), au moment où je sortis de la barque, on me présenta incontinent cette superstition de l'eau appelée sainte, l'encens et une croix d'argent; quand j'eus été aspergé et enfumé, je m'agenouillai et adorai ces objets. Ce fut une idolâtrie... J'ai fait un beau commencement!... Loué soit Dieu quand vint le temps prescrit par sa Majesté; il m'a donné la connaissance de son fils Jésus-Christ et j'ai su que j'avais commis une mauvaise action, et je me suis repenti et je supplie ma patrie de considérer cette

1. *Archiv. Vat.*, Arm. 41, vol. I, n. 95.

action comme abominable. » Puis il raconte le baptême d'une cloche.

« Je fus appelé à baptiser une cloche; après que je lui eus fait prendre de ma main un bain dans de l'eau enchantée et qu'on l'eût essuyée soigneusement avec un linge neuf, je traçais avec de l'huile exorcisée quatre croix à l'intérieur et avec d'autre huile sept croix à l'extérieur, puis je l'enfumai d'encens et d'autres odeurs, lui donnant ainsi le pouvoir de dissiper les tempêtes et d'allumer la dévotion dans les âmes! »

« Ainsi encore, dit-il, au cours de mes visites pastorales quand j'entrais dans un cimetière, en élevant la main et en faisant une grande bénédiction, j'absolvais tous ces morts, toute cette cendre, ces os desséchés, oh erreur, oh barbarie, oh assassinats qu'on fait au pauvre peuple! Et celui qui veut les corriger est tenu pour hérétique. Quelle horrible tyrannie!

« Quand vint la semaine dite sainte, l'un des principaux offices de l'évêque papistique est d'enchanter certaines huiles; je m'en approchai accompagné de douze prélats travestis comme s'ils devaient dire la messe et je fis à ces liqueurs trois salutations en disant: « *Ave sanctum Oleum* » et trois adorations en m'agenouillant jusqu'à terre; j'y ajoutai du parfum et je fis entrer l'esprit saint dans les trois flacons... »

Le 21 octobre 1536, le pape l'avait remplacé auprès de l'empereur par Giovanni Morone, l'évêque de Modène<sup>1</sup>.

1. FONTANA, *Doc. Vat.*, n. LV, p. 153.

L'hérésie commençait à se répandre dans le diocèse de Vergerio et le Saint-Siège chargea, non l'évêque, mais un commissaire spécial, Annibale Grifone, d'aller faire un rapport<sup>1</sup>. Cependant la confiance qu'on avait en lui à Rome était encore entière; en 1540, il fut chargé de se rendre au colloque de Worms comme représentant du roi de France, mais, en réalité, du pape. C'est alors qu'il prononça une harangue fameuse sur l'Unité et la Paix de l'Église dans laquelle il montrait les avantages de la concorde et, tout en reprochant aux protestants de la compromettre, leur accordait que certaines choses étaient à réformer dans l'Église; comme conclusion, il préconisait la réunion d'un concile. « Comme les membres d'un même corps, disait-il, cherchons les moyens de nous entendre et fixons la vérité de telle sorte que personne ne puisse penser ou enseigner de façon différente. Les dogmes étranges que certains mettent en avant n'ont d'autre résultat que de diviser et de déchirer l'Église. Si nous agissons ainsi le Seigneur sera avec nous et de lui, comme une fontaine éternelle, tous les bonheurs couleront; nous aurons au lieu de rixes et de haine, la réconciliation et l'amour, au lieu de dangers, la sécurité, au lieu de la damnation éternelle, la vie perpétuelle... »

Le temps n'était pas à la conciliation; Vergerio perdit à tâcher d'y amener les esprits, la pourpre que le pape était, paraît-il, enclin à lui accorder.

1. *Archiv. Val.*, Arm. 41, vol. XIV, n. 773.

Cependant sa mission avait mis Vergerio en relation à Worms avec nombre d'hérétiques; il s'entretint avec Bucer, Mélanchton, Sturm et c'est pourquoi, sans partager encore leurs idées, il commençait à se demander si l'Église ne gagnerait pas à s'en approprier quelques-unes.

Néanmoins il continuait à manifester contre Luther cette aversion intempérante dont il avait donné la mesure dans sa lettre à Recalcati; le 2 juin 1539 il écrivait à l'Arétin : « Je suis toujours dans la même humeur; je voudrais que vous me fassiez un sonnet sur Luther dans le style de Pasquin; ce nom lui donnerait plus d'attrait. » Ce redoublement d'ardeur venait peut-être de ce que quelques-uns commençaient à discuter sans réserves son orthodoxie. Le 26 décembre 1540, il protestait vivement de son attachement au Saint-Siège dans une lettre adressée au cardinal de Brindisi, Nicolao Caetani. N'était-il pas évêque, n'avait-il pas un frère également évêque; les liens si nombreux qui l'attachaient à sa patrie ne suffisaient-ils pas à assurer sa loyauté? On en doutait de plus en plus. L'évêque d'Aquila, Bernardo de Santi, qui se trouvait à Spire dans le voisinage de Worms, mandait au cardinal Farnèse, à la date du 25 janvier 1541, que Vergerio fréquentait plus qu'il ne convenait les principaux promoteurs de la réforme et que « sous l'ombre de la piété, il machinait bien des choses ».

A ce moment de son existence, Vergerio dut traverser une violente crise de conscience; les entretiens qu'il avait eus avec les hommes éminents



qui dirigeaient le mouvement réformiste en Allemagne avaient ajouté à ses incertitudes; sa foi, déjà ébranlée, chancelait; il se sentait porté à attaquer les institutions catholiques avec la même violence dont il les avait naguère défendues. Dans ce grand trouble, il ne vit d'autre recours que l'isolement et la méditation solitaire. Déjà, en 1540, il écrivait à Vittoria Colonna qui se prêtait volontiers à ses confidences<sup>1</sup> : « Je vis dans une belle solitude et ne songe qu'à cultiver mon âme. » Il se retira donc dans son évêché, loin des controverses. Pour s'y distraire, il entreprit de mettre la dernière main à un ouvrage qu'il avait depuis longtemps médité et qui était destiné à confondre les apostats d'Allemagne, *Adversus apostatas Germaniæ*. Mais, pour asseoir plus solidement sa réfutation, il se trouva amené à étudier de nouveau et à approfondir les œuvres des luthériens et leur valeur le frappa de plus en plus. Il continuait sans doute à poursuivre leur secte de sa haine; il félicitait Vida d'avoir pris à parti un luthérien qui prêchait la réforme, il se lamentait des progrès qu'elle faisait en Italie « malgré la sévérité des feux destinés à la consumer ». Mais il encourageait Camilla Valenti de Mantoue à poursuivre l'étude du latin afin de lire les Écritures; il entretenait une active correspondance avec la reine Marguerite de Navarre et les hérétiques allemands et il appliquait dans son diocèse quel-

1. *Carteggio di Vittoria Colonna*, publié par ERMANNO FERRERO et N. MULLER, p. 200.

ques-unes des réformes que préconisaient les protestants; ainsi il fit enlever les ex-voto des églises, obligea les nonnes et les moines à une vie régulière, supprima certaines images, condamna à être promenés sur des ânes trois personnes qui prétendaient avoir eu une apparition de la Vierge, et nia la vertu particulière de tels et tels saints pour guérir quelques maladies. Son frère, l'évêque de Pola, se laissa séduire et suivit en partie son exemple. La cour de Rome s'inquiéta.

Giovanni della Casa arriva sur ces entrefaites à Venise en qualité de nonce (1544); les prieurs des cinq principaux monastères de Capo d'Istria profitèrent de sa présence pour dénoncer leur évêque au Conseil des Dix (13 décembre 1544 et 10 mai 1545) et della Casa prit aussitôt l'affaire en main; il cita Vergerio à comparaître devant lui. A vrai dire, le passé du nonce ne le qualifiait guère pour ce rôle et justifiait sur certains points les critiques des luthériens; il venait d'être nommé archevêque de Bénévent sans avoir même reçu les ordres mineurs qui ne lui furent conférés que trois ans plus tard et il avait écrit une pièce de vers, un *Capitolo*, d'une licence effrénée, intitulée *Il Forno*.

Vergerio se récusa disant qu'un évêque ne pouvait être soumis à la juridiction d'un de ses pairs et il en appela au futur concile. Au reste, le cardinal Farnèse lui avait accordé qu'il serait jugé soit par le légat de Bologne, soit par le patriarche d'Aquilée. Vergerio cependant continuait sa propagande; à cheval, entouré d'une troupe de parti-

sans, il parcourait la région comprise entre le Pô et les Alpes et surtout les environs de Brescia. Alors commença entre le nonce della Casa et lui une lutte de moyens de procédure qui semble montrer qu'au fond ni Vergerio ne voulait se présenter devant un tribunal, ni la Cour de Rome ne tenait sérieusement à pousser les choses jusqu'au bout. La première difficulté fut de présenter la citation; le nonce informait le cardinal Farnèse que le notaire ne pouvait joindre Vergerio, car il se déplaçait sans cesse et était tenu au courant de ses démarches par les amis nombreux qu'il avait à Venise; plusieurs cardinaux s'intéressaient à lui et l'un d'eux n'était rien moins que le cardinal de Mantoue qui allait présider le Concile de Trente. Aussi della Casa procédait-il avec circonspection; il supprima même plusieurs pièces du dossier qui auraient pu indisposer particulièrement le pape contre Vergerio, ainsi que « certaines médisances » que le duc de Castro avait recueillies au sujet d'un autre évêque, celui de Fano. Cependant les dénonciations continuaient; l'évêque de Milos dont on verra le rôle peu glorieux, le signalait comme hérétique déclaré<sup>1</sup>; le Grechetto, délateur de profession, ne cessait de mettre Rome en garde contre ses menées. Rien ne prouve que Tommaso Stella, qui allait recueillir l'héritage de Vergerio et qui avait espéré celui de l'évêque de Chioggia, ait travaillé avec eux. Cité de nouveau par le nonce au cours de

1. TACCHI-VENTURI, p. 522, doc. 38.

ses chevauchées, Vergerio alla chercher refuge à Mantoue auprès du cardinal et s'enferma dans le cloître de S. Benedetto. Le notaire l'y suivit, mais le cardinal s'opposa à l'exécution de son mandat; il fallut une menace formelle pour qu'il changeât d'attitude; quand enfin le notaire eut accès auprès de Vergerio, celui-ci le reçut entouré de serviteurs le poignard à la main et peu s'en fallut qu'il ne fût massacré (15 janvier 1546).

Vergerio, qui se flattait de trouver un appui auprès du concile et même d'y faire des recrues, n'y eut qu'un médiocre accueil; le cardinal del Monte, l'un des présidents, ne lui ménagea pas les égards mais, sur l'intervention du cardinal Cervini, il fut décidé qu'on ne l'entendrait que dans sa défense et non comme membre du concile tant qu'il n'aurait pas fait sa soumission à Rome<sup>1</sup>. Toutefois, « afin de le ménager et de ne point le pousser dans le camp des luthériens », on lui laissait le choix du lieu où serait fait son procès (28 janvier 1546). A la même date, le nonce, saisi de nouvelles dénonciations, demanda au sénat vénitien l'autorisation de prendre connaissance de ses papiers; le sénat, après avoir résisté quelque temps, le lui permit; on ne trouva rien. Vergerio avait fait passer à Mantoue les pièces compromettantes.

Le procès commença néanmoins à Venise le 5 juin 1546. Plusieurs juges s'étaient dérobés; le patriarche d'Aquilée s'était joint à della Casa; tout

1. MASSARELLI, *Diarium*, dans EHSES, *Concilii Tridentini...*, Fribourg, 1904, vol. I, p. 355. CALVIN, *Opera*, vol. XIV, col. 34.



de suite Vergerio souleva des difficultés; il demanda communication des noms des témoins, non seulement on la lui refusa mais on ne lui fournit le texte de leurs dépositions, que modifié et traduit en latin, afin qu'il ne pût découvrir leur identité; on redoutait, paraît-il, des vengeances de la part de ses amis; on lui refusa naturellement les confrontations qu'il réclamait. Les témoins, au nombre de quatre-vingts, affirmèrent que l'évêque était hérétique et luthérien, qu'il avait accusé le pape Paul III d'entretenir une concubine et d'avoir une fille, qu'il avait médit du chapelet et assuré que la messe de saint Grégoire était une invention de moines et que le sang répandu du Christ suffisait à assurer le salut éternel, finalement qu'il avait fait présent du *Beneficio* à plusieurs personnes de marque. Vergerio fut interrogé le 5 et le 12 juin (1546); il présenta une défense orale; un mois lui fut accordé pour la mettre par écrit. Contrairement aux précédents, il continua à jouir de sa liberté.

Vergerio reconnaissait dans sa défense la vérité de certaines accusations; il avouait avoir nié les légendes de saint Georges et de saint Christophe, avoir fait enlever des églises quelques images, mais c'était, disait-il, parce qu'elles étaient trop laides et s'il les avait qualifiées d'idoles, c'était simplement une façon littéraire de s'exprimer; il avait possédé des livres hérétiques, le *Beneficio*, le *Sommario*, le *Pasquino*, parce que son devoir de pasteur était de connaître les arguments dont se servaient les ennemis de l'Église; il avait protesté

contre l'invocation de plusieurs saints pour guérir certaines maladies, mais non toutes les maladies en général; c'est ainsi qu'il avait réprimandé un moine qui montrait une dent de sainte Apollonie en prétendant que c'était le seul remède contre les maux de dents. Au demeurant, il attestait qu'il était l'ennemi déclaré et convaincu des doctrines luthériennes. Trois défenseurs lui furent donnés et un grand nombre de témoins à décharge cités.

Cependant le nonce reconnaissait que l'instruction n'avait pas prouvé la culpabilité de Vergerio sur plusieurs points. L'avocat fiscal, Giovanni Maria Bucello, affirmait qu'il n'avait jamais vu « un meilleur pasteur catholique qui eût gouverné plus catholiquement son diocèse »; l'inquisiteur fra Marino parlait presque de même et se portait fort de la pureté de ses intentions dans une lettre adressée au cardinal Ercole Gonzaga, déjà plus d'à moitié convaincu; il trouvait Vergerio irréprochable et aurait voulu proclamer en chaire qu'il était « absous et excellent prêtre ». Et il disait encore : « Non seulement il n'a ni prêché ni enseigné l'hérésie, mais il a gouverné son diocèse avec tant d'esprit, de charité et de si bons résultats que jamais pasteur n'a pu mieux faire; sa vie ne saurait être critiquée, au dire même de ses adversaires. »

L'ambassadeur français intervint à deux reprises en sa faveur au nom du cardinal de Lorraine.

Vergerio fut appelé de nouveau à comparaître le 13 novembre de la même année (1546), mais il

refusa d'assister au jugement, alléguant que certains de ses témoins n'avaient pas été entendus et qu'on n'avait rien relevé contre lui. Ces atermoiements inquiétaient della Casa, car il craignait que le procès « plairait plus à l'évêque qu'au pape », et il envoya tout le dossier à Rome dans un coffre de linge adressé à la garde-robe du souverain pontife afin de le soustraire aux entreprises des amis de Vergerio. A Rome, on fut très embarrassé; Vergerio refusait de venir tantôt sous le prétexte qu'il manquait d'argent<sup>1</sup>, tantôt en alléguant qu'il était malade, et l'on ne voulait rien terminer hors de sa présence, soit qu'on eût encore l'espoir de le ramener, soit qu'on redoutât quelque manœuvre de sa part ou qu'on ait eu la pensée de se saisir de sa personne quand il serait à Rome. Néanmoins, le 11 décembre (1546), ordre était donné au légat de Romagne de le considérer comme hérétique jusqu'à nouvel ordre et de le tenir en surveillance, mais il ne s'agissait là, ce semble, que d'une formalité<sup>2</sup>.

Cependant l'hérésie se développait dans son diocèse. L'inquisiteur d'Istrie, Pietro Celso, après avoir prêché trois jours à Trieste contre le luthéranisme, fut poursuivi dans les rues à coups de pierres et blessé grièvement le 4 juillet 1547. Un représentant du Saint-Siège, Annibale Grisonio, fut envoyé à sa place avec des pouvoirs très éten-

1. On lui fournit 50 écus.

2. FONTANA, *Doc. Vat.*, p. 407.

du pour faire une enquête; il profita d'une série de disettes pour donner à croire aux populations que, si les vignes ne mûrissaient pas, si les troupeaux étaient décimés, si les oliviers ne donnaient plus de fruits, la faute en était à l'évêque, et il conseillait de le lapider; en même temps, on opérât sur son ordre des perquisitions; ceux qui lisaient des livres hérétiques et ceux qui ne les livreraient pas étaient menacés du feu. Le conseil des Quatorze de Capo d'Istria protesta.

Le frère de Vergerio, évêque de Pola, venait de mourir en refusant les sacrements (1548)<sup>1</sup>; sa correspondance fut saisie et fournit de nouveaux arguments aux accusateurs de Vergerio (19 janvier 1549); d'autre part, le doge et le sénat prenaient parti contre lui.

Un visionnaire, Francesco Spiera, occupait alors l'Italie<sup>2</sup>; il avait mené jusqu'à quarante ans une vie de débauches et de prodigalités, puis soudain il se prit à étudier la Bible; depuis ce moment il ne songea plus qu'à édifier les siens, exerça la médecine gratuitement en faveur des indigents, s'efforça d'amener sa femme et ses onze fils à ses idées; il ne parlait plus que de la miséricorde du Christ et de l'immortalité que Dieu accorde à tous par amour de son fils. A Padoue, dans la maison qu'il habitait, se réunissaient quantité de gens qui s'entretenaient avec lui sur les choses de la foi;

1. MORONE, *Diz. Erud.*, vol. XVI, p. 24.

2. COELIO SECONDO CURIONE, *Fr. Spiera Hist.*, s. l., 1550. — Cf. L. ROTH, *Fr. Spiera's Lebensende*, Nuremberg, 1829.



l'inquisiteur della Casa s'émut de ces conciliabules. Spiera eut à comparaitre devant lui et fit abjuration de ses erreurs. Mais aussitôt il se crut frappé de la colère de Dieu ; il eut des hallucinations ; des crises nerveuses lui faisaient perdre la raison ; il se démenait, criait qu'il se sentait damné, que c'était « une terrible chose que de tomber dans les mains de Dieu » ; parfois, au contraire, sa parole était pleine de force, de bon sens et d'onction ; il était obsédé d'une idée fixe bien connue : *Desperatio æternæ Salutis*.

L'Inquisition, inquiète de tout le bruit fait autour de cet énergumène et voulant arrêter le mouvement de mysticisme qu'il commençait à provoquer, le fit transporter à Citadella<sup>1</sup> ; on perd ensuite sa trace. Vergerio avait eu avec lui de longs entretiens, car il le considérait comme un exemple frappant de la rénovation opérée par la méditation des Écritures et il publia plus tard son apologie pour prouver qu'il était sincère et que ses propos étaient ceux d'un homme pieux et conformes à la vraie doctrine de l'église<sup>2</sup>.

1. CANTU, vol. II, p. 125.

2. *La Historia di Fr. Spiera*, Tubinge, 1551. Calvin écrivit sa vie pour la donner en exemple aux Français, aux Anglais et aux Allemands.

« Le pape, dit-il, avec sa cour de larrons, pourrait le prendre pour exemple ; de même que nos Français que leur légèreté emporte par-dessus les nuages et accoutume, plus qu'il ne convient, aux profanations de la religion ; les Allemands lents et peu aptes à reconnaître les jugements de Dieu ; les Anglais et les autres nations apprendront par lui avec quelle révérence et quelle hâte il faut recevoir le Christ resplendissant. » *Francisci Spierae qui... historia*, s. l. n. d. Cet opuscule contient un éloge de Vergerio.

Cet incident décida de ses hésitations. « Quand j'eus vu et entendu Spiera qui luttait désespérément contre le jugement de Dieu, c'est-à-dire contre le péché, contre la mort, contre l'enfer, je fus tellement pétrifié et frappé que toute pensée d'aller vers le pape et de m'incliner devant lui disparut de mon esprit », écrit-il<sup>1</sup>. Pris d'une ardeur de martyr, il s'écriait que lorsqu'on possède la vérité il faut l'annoncer sans crainte des légats et des inquisiteurs et il ajoutait qu'il brûlait du désir de se voir convoqué devant le tribunal du Saint-Office afin de pouvoir leur crier : « Me voici, où sont vos prisons, où sont vos flammes ? »

Le Saint-Siège n'hésita plus, mais della Casa s'efforça de gagner du temps et Vergerio en profita pour se réfugier à Trieste, ce qui fit accuser le légat de négligence (12 janvier 1549). La destitution de Vergerio, ordonnée par le tribunal inquisitorial, ne pouvait être proclamée que par un consistoire ; elle le fut le 3 juillet 1549 ; un administrateur fut nommé pour gérer l'évêché de Capo d'Istria. Della Casa fit agréer pour cet office Tommaso Stella (21 août 1549). Ce ne fut que longtemps après que Vergerio fut excommunié et banni.

La condamnation de Vergerio, bien que prévue,

Cependant Calvin estimait qu'on avait dit bien des sottises à propos de Spiera.

Il appréciait ainsi la biographie de Curione : « *Historiam nondum perlegi : quantum tamen ex qualicunque inspectione judicare licet, aliquanto prudentius et gravius scripta est quam in epistolis a Cælio versis.* » CALVIN, *Opera*, vol. XIII, col. 359, août 1549. Cf. COMBA, *I nostri Protestanti*, Florence, 1897.

1. *Historia di Fr. Spiera*.

l'inquisiteur della Casa s'émut de ces conciliabules. Spiera eut à comparaitre devant lui et fit abjuration de ses erreurs. Mais aussitôt il se crut frappé de la colère de Dieu ; il eut des hallucinations ; des crises nerveuses lui faisaient perdre la raison ; il se démenait, criait qu'il se sentait damné, que c'était « une terrible chose que de tomber dans les mains de Dieu » ; parfois, au contraire, sa parole était pleine de force, de bon sens et d'onction ; il était obsédé d'une idée fixe bien connue : *Desperatio æternæ Salutis*.

L'Inquisition, inquiète de tout le bruit fait autour de cet énergumène et voulant arrêter le mouvement de mysticisme qu'il commençait à provoquer, le fit transporter à Citadella<sup>1</sup> ; on perd ensuite sa trace. Vergerio avait eu avec lui de longs entretiens, car il le considérait comme un exemple frappant de la rénovation opérée par la méditation des Écritures et il publia plus tard son apologie pour prouver qu'il était sincère et que ses propos étaient ceux d'un homme pieux et conformes à la vraie doctrine de l'église<sup>2</sup>.

1. CANTU, vol. II, p. 125.

2. *La Historia di Fr. Spiera*, Tubinge, 1551. Calvin écrivit sa vie pour la donner en exemple aux Français, aux Anglais et aux Allemands.

« Le pape, dit-il, avec sa cour de larrons, pourrait le prendre pour exemple ; de même que nos Français que leur légèreté emporte par-dessus les nuages et accoutume, plus qu'il ne convient, aux profanations de la religion ; les Allemands lents et peu aptes à reconnaître les jugements de Dieu ; les Anglais et les autres nations apprendront par lui avec quelle révérence et quelle hâte il faut recevoir le Christ resplendissant. » *Francisci Spierae qui... historia*, s. l. n. d. Cet opuscule contient un éloge de Vergerio.

Cet incident décida de ses hésitations. « Quand j'eus vu et entendu Spiera qui luttait désespérément contre le jugement de Dieu, c'est-à-dire contre le péché, contre la mort, contre l'enfer, je fus tellement pétrifié et frappé que toute pensée d'aller vers le pape et de m'incliner devant lui disparut de mon esprit », écrit-il<sup>1</sup>. Pris d'une ardeur de martyr, il s'écriait que lorsqu'on possède la vérité il faut l'annoncer sans crainte des légats et des inquisiteurs et il ajoutait qu'il brûlait du désir de se voir convoqué devant le tribunal du Saint-Office afin de pouvoir leur crier : « Me voici, où sont vos prisons, où sont vos flammes ? »

Le Saint-Siège n'hésita plus, mais della Casa s'efforça de gagner du temps et Vergerio en profita pour se réfugier à Trieste, ce qui fit accuser le légat de négligence (12 janvier 1549). La destitution de Vergerio, ordonnée par le tribunal inquisitorial, ne pouvait être proclamée que par un consistoire ; elle le fut le 3 juillet 1549 ; un administrateur fut nommé pour gérer l'évêché de Capo d'Istria. Della Casa fit agréer pour cet office Tommaso Stella (21 août 1549). Ce ne fut que longtemps après que Vergerio fut excommunié et banni.

La condamnation de Vergerio, bien que prévue,

Cependant Calvin estimait qu'on avait dit bien des sottises à propos de Spiera.

Il appréciait ainsi la biographie de Curione : « *Historiam nondum perlegi : quantum tamen ex qualicunque inspectione judicare licet, aliquanto prudentius et gravius scripta est quam in epistolis a Cælio versis.* » CALVIN, *Opera*, vol. XIII, col. 359, août 1549. Cf. COMBA, *I nostri Protestanti*, Florence, 1897.

1. *Historia di Fr. Spiera*.



causa une grande émotion par toute l'Italie et une grande joie parmi les protestants qui voyaient un homme de sa haute réputation rejeté par le Saint-Siège dans leur parti.

Vergerio s'enfuit à Brescia, de là dans la Valte-line; il séjourna quelque temps à Poschiavo où s'était formée une petite église composée de deux cents Italiens dont la plupart étaient des lettrés et des gens de condition. Se sentant toutefois menacé dans cette retraite, il franchit la Bernina malgré le mauvais état des chemins et s'établit à Pontresina où il prêcha avec succès<sup>1</sup>. Sa situation devint considérable dans les cantons; il intervenait même dans la politique, favorisait les alliances, menageait l'intervention des troupes suisses dans les guerres étrangères; il songea à établir une hiérarchie en Suisse et même en Italie; les couvents auraient été supprimés, transformés en écoles ou vendus, les membres du clergé réduits en nombre. Ces projets le mirent en conflit avec Luther et avec Curione, il dut s'éloigner et mourut à Tubinge, le 4 octobre 1565, à l'âge de cinquante-neuf ans; il avait été sur le point de prendre femme une seconde fois.

Depuis sa séparation d'avec la papauté, il l'avait attaquée avec sa violence coutumière; en 1556 et 1560, il publia deux fascicules sur la papesse

1. En novembre 1549, il se disposait à parcourir l'Allemagne. En 1550, Calvin écrit à Farel que Vergerio est à Genève. En juillet 1557, il est de nouveau à Genève. *Opera*, vol. XIII, col. 448; vol. XIV, col. 34; vol. XVI, p. 508.

Jeanne; jusqu'à la fin il multiplia les libelles; on y trouve plutôt des invectives que des doctrines; Vergerio était surtout un polémiste. Il écrivit dans un de ses nombreux pamphlets: « Quoi qu'il m'advienne, je ferai au pape une guerre éternelle..., toujours de tout mon pouvoir je m'efforcerai à prouver à ceux qui ne le savent pas que la papauté est une imposture. » Ses fonctions épiscopales lui semblaient un péché; il ne pouvait souffrir le nom d'hérétique que certains lui avaient donné: « Celui-là seul est hérétique, disait-il, qui en vue d'avantages temporels et surtout par vanité et par ambition, imagine ou adopte des opinions fausses ou nouvelles. Celui qui avec un soin exact recherche la vérité, prêt à se corriger s'il se trompe, ne doit pas être compté parmi les hérétiques ». Evêques et cardinaux étaient également maltraités dans ses écrits, il les qualifie de « morceaux de chair coiffés d'une mitre ». Vers la fin de sa vie, en 1562, il voulut réunir ses innombrables libelles, traités, factums, diatribes, écrits soit en italien soit en latin ou traduits de l'allemand, et en faire une édition; un premier volume de huit cents pages parut; on n'alla pas plus loin.

Paul IV demanda à la ville de Capo d'Istria l'extradition d'un des neveux de Vergerio, Anulio. L'ambassadeur vénitien Navagero écrivait au conseil des Dix, à la date du 21 mars 1556: « Un secrétaire du souverain pontife et un commissaire de l'Inquisition sont venus me trouver au nom du

pape et du cardinal Carafa et m'ont dit que, puisque la République était si favorablement disposée envers la religion, elle devait ajouter à ses bons procédés encore celui-ci, c'est-à-dire livrer le neveu de Pietro Paolo Vergerio, qui était pire que lui en matière d'hérésie. Rien ne saurait faire autant de joie au pape<sup>1</sup>. » On ne sait quelle suite fut donnée à cette demande.

*Carnesecchi*<sup>2</sup>.

Pietro Carnesecchi fut, comme Vergerio, longtemps dévoué à l'Église romaine et pensait la servir en la réformant. Florentin de naissance, il demeura attaché à la famille des Médicis qui le couvrit de sa protection; Catherine de Médicis, en sa jeunesse, s'était liée d'amitié avec lui; Clément VII lui conféra des bénéfices et en fit l'un de ses secrétaires; il le nomma même protonotaire.

Ce fut en cette qualité qu'il correspondit régulièrement à partir de 1533 avec le nonce à Venise<sup>3</sup>,

1. Venise, *Archivio di Stato, Dispacci ai Capi del Consiglio, de Dieci*, 1555-1558, busta 24. BERTI, p. 23.

2. ANT. AGOSTINI, *P. Carnesecchi*, Florence, 1899. CANTU, *Eretici*, vol. II, p. 422. RICOTTI, *Della Rivoluzione protestante*, p. 320. AMANTE, p. 395. Dossier du procès, interrogatoires publiés par MANZONI, *Miscellanea di Storia Italiana*, Turin, 1880, vol. X, p. 189 à 373. *Realencyklopädie für Protestantische Theologie...*, vol. IX, p. 254.

3. Le nonce était alors le fameux Girolamo Aleandro, l'un des plus fougueux adversaires de la Réforme. Bibl. Vat. Nunz. Venezia, vol. I, c. 187. Carnesecchi succédait à Giacomo Salviati.

surtout en ce qui concernait l'hérésie; ce futur hérétique transmettait et recevait les instructions les plus secrètes à ce sujet. Fort instruit dans les Lettres latines ainsi que dans les Lettres grecques, ayant la parole facile et brillante, quelque peu poète à la façon de tant de gens, son ascendant était grand sur tous ceux qui l'approchaient. Après la mort de Clément VII il parcourut l'Italie pour s'instruire; à Naples, il rencontra Giulia Gonzaga qui y exerçait la souveraineté de son intelligence et de sa beauté; il y connut Valdès<sup>1</sup> et fréquenta les réunions qui se tenaient chez lui; il y connut aussi Ochino, Vermiglio, Caracciolo et ce fut alors sans doute qu'il commença à souhaiter qu'il y eût quelque chose de changé dans l'Église; déjà il avait des doutes sur l'existence du Purgatoire et sur l'efficacité de la confession mais, se couvrant de l'autorité de saint Augustin<sup>2</sup>, il ne pensait nullement sortir de la foi catholique en s'écartant sur ces points des idées admises à Rome (1536).

De Naples il rentra dans sa patrie; il y logea dans sa maison un certain temps le cardinal Pole et l'évêque de Vérone, Giberti. Quelques années plus tard, vers 1541, on le trouve à Viterbe où, durant un an, il habita chez le cardinal Pole et

1. Il l'avait déjà vu à Rome où il lui avait fait l'impression d'être un « courtisan, homme de cape et d'épée et non un théologien », dit-il.

2. Carnesecchi dépose dans son procès que, conformément à ce qu'a écrit saint Augustin, il faut admettre qu'il existe trois séjours différents pour les âmes des défunts.



fit partie de ce cercle qu'avait groupé autour d'elle Vittoria Colonna: c'est alors qu'il connut Priuli, Flaminio et aussi Vittorio Soranzo, Vergerio, Lattanzio Ragnone, Baldassare Altieri qui, plus ou moins, partageaient ses vues<sup>1</sup>. Il était en relation depuis longtemps avec Morone, depuis 1527 dit-il, dans un de ses interrogatoires; leurs pères étaient liés. En 1545, Carnesecchi vivait à Venise où il fit amitié avec Camillo Orsini, fort admirateur du cardinal Pole, de Priuli, de Flaminio. Les grandes dames de la Réforme, Giulia Gonzaga, Renée de France, Vittoria Colonna se plaisaient à le consulter sur des cas difficiles; leurs lettres figurèrent plus tard à son procès; sa correspondance avec Giulia Gonzaga, qui contient en effet des opinions et des appréciations hardies, est en partie chiffrée<sup>2</sup>; Giulia et Carnesecchi usaient aussi de l'innocent stratagème de parler d'eux-mêmes à la troisième personne<sup>3</sup>.

De plus en plus Carnesecchi penchait vers le protestantisme sans jamais toutefois prendre les allures d'hostilité déclarée de Vergerio ou d'Ochino. Il considéra la mort de Valdès comme un malheur public. « Valdès, dit-il, était un des rares hommes dont l'Europe pût se vanter; ses écrits sur les épîtres de saint Paul le prouvent, de même que ce qu'il a dit sur les psaumes de David; c'était

1. Déposition de Carnesecchi dans son procès.

2. Ainsi le mot *Resoluzione* était remplacé par 21, *Opinione* par 13; le nom d'Isabella Brisegna par 55 et celui de Giulia, par modestie sans doute, est figuré par un double zéro.

3. AMANTE, *Giulia Gonzaga*, Bologne, 1896.

dans ses actes, dans ses paroles, dans ses conseils, un homme d'une grande sagesse; il dirigeait avec une parcelle d'âme un corps débile... » Et, faisant un triste retour sur le temps heureux qu'il avait passé près de lui, il écrivait : « Avouons-le, Florence est une belle ville au dedans et au dehors, on ne peut le nier, mais l'aménité du site de Naples, son éternel printemps en font un lieu plus plaisant encore; la nature semble s'y réjouir » (1541).

Il appelait les protestants déclarés ses frères, les élus de Dieu.

Ses voyages, ses propos, ses relations avaient mis l'Inquisition en éveil; une enquête fut ordonnée; on l'accusait de partager les idées de Vergerio, de s'être fait le protecteur de certains hérétiques en fuite et de prédicateurs suspects de semer le mauvais esprit, de les avoir aidés de ses conseils, de leur avoir donné de l'argent. Fort de la protection du grand-duc Cosme de Médicis et de la reine Catherine de Médicis, Carnesecchi affronta le procès et se défendit si habilement qu'il en sortit indemne (1546). La France où tant de personnes partageaient ses idées l'attirait, il s'y rendit et, à Lyon comme à Paris, fréquenta les principaux novateurs; il revit la reine Catherine de Médicis puis retourna en Italie et se fixa de nouveau pour un temps à Venise (1553-1554)<sup>1</sup> où vivait Lattanzio Ragnone devenu ouvertement ministre protestant et avec lequel il se plaisait

1. Déposition de Carnesecchi.

à converser (1552). Cependant tant que dura le pontificat de Jules III, on ne songea pas à l'inquiéter; il en fut autrement à l'avènement de Paul IV; en octobre 1557, le Saint-Office le cita à comparaître à Rome, ce qu'il refusa; comme le sénat vénitien, conformément à sa jurisprudence, s'opposa à son extradition, le Saint-Office dut se contenter de le déclarer coupable et de le condamner par contumace (mars 1558). Ce fut alors sans doute que fut confisquée l'abbaye qu'il avait dans le royaume de Naples et dont le cardinal de Trani bénéficia; il semble qu'une autre abbaye dont il était également titulaire et qui se trouvait à Ferrare, ne lui fut enlevée que plus tard, lors de sa condamnation; elle rapportait 1.800 écus; le cardinal Comendone en obtint le bénéfice. Cependant Carnesecchi s'adonnait à l'étude; son ami Gelido écrivait à la date du 9 juin 1558 : « Il s'est retiré dans une maison dont il a fait une prison honnête; il s'entretient avec ses livres et avec ses pensées qui, le plus souvent, sont dirigées vers le Ciel; privé du commerce des hommes, il goûte celui des anges; son exil lui sera aussi salutaire qu'à Boèce sa prison. » Cette retraite était, à vrai dire, en partie dictée par la prudence; Carnesecchi voulait se faire oublier; il craignait que la fermeté du gouvernement vénitien ne vint à faiblir et se disposait même à gagner Genève quand le pape mourut.

Chaque nouveau pape faisait examiner l'affaire de Carnesecchi dans les vues qui lui convenaient;

Pie IV était un Médicis, il manda Carnesecchi qui, cette fois, n'hésita pas à se rendre à Rome, lui permit de préparer sa défense en toute liberté et de plaider sa cause personnellement devant lui, le déclara absous de toutes les imputations portées contre lui, bon catholique et fidèle serviteur de l'Église (1561). Mais Pie V lui succéda qui entendait de tout autre manière la répression de l'hérésie. Il écrivit de sa propre main à Cosme insistant pour obtenir la livraison de son hôte : « Pour une raison qui importe au respect de la divine Majesté et de la religion catholique, nous mandons auprès de toi notre Maître du palais; nous aurions envoyé le cardinal Pacecco n'avaient été les chaleurs actuelles. Ayez en lui la même confiance qu'en nous... Nous vous envoyons notre bénédiction apostolique » (20 juin 1566). Le grand-duc se trouvait à table quand lui parvint cette missive et Carnesecchi était son hôte. Quand ils eurent fini, Cosme le livra disant que si le pape lui avait demandé son fils, il n'eût pas hésité davantage<sup>1</sup>. Peut-être pensait-il que Carnesecchi sortirait de cette nouvelle épreuve comme des autres, sa conduite ultérieure tend à le faire croire. En tout cas, le pape lui montra une grande reconnaissance de cette soumission. « Si tous les princes de la chrétienté agissaient à votre exemple, lui disait-il, les choses de la religion prendraient un meilleur cours. »

1. L. BRUNI, *Cosimo I de Medici e il processo d'eresia del Carnesecchi*, Turin, 1891.



Le procès de Carnesecchi commença dès son arrivée à Rome, le 4 juillet 1566<sup>1</sup>; les cardinaux Pacecco, Gambara, de Pise (Rebiba) et de Trani (Scotti) dirigèrent l'enquête et rendirent la sentence; ce fut long et minutieux; la procédure qui, par un heureux, hasard a été conservée, montre avec quel soin le Saint-Office menait les affaires de ce genre; plus de quatre cents témoins furent cités; il s'agissait non seulement de prouver de façon irréfragable la culpabilité d'un personnage aussi universellement écouté que l'était Carnesecchi, mais aussi de lui arracher le secret des opinions de ce grand nombre de personnes qu'il avait fréquentées et avec lesquelles il s'était intimement entretenu; ses interrogatoires forment un volume<sup>2</sup>; on voulut savoir de lui ce que pensaient de plus secret sur l'Église, sur la papauté et les papes, et Vittoria Colonna, et Giulia Gonzaga, et Caterina Cibo, et Spadafora, et le cardinal Pole, et le cardinal Morone, et Merenda, et Priuli, à n'en citer que quelques-uns. Dès le commencement, son procès tourna mal; l'envoyé florentin Balbi écrivait à son maître à la date du 20 juin 1567, qu'on avait saisi dans ses papiers des copies de nombreuses lettres dans lesquelles se trouvaient les paroles les plus malsonnantes à l'égard du pape. « Il est indiscutable, écrivait-il, que c'est un hérétique

1. Le premier des interrogatoires conservé est du 8 juillet 1566.

2. GIBBINGS, *Reports of the trial and martyrdom of P. Carnesecchi*, Dublin, 1856. MANZONI, *Miscellanea di Storia Italiana*, Turin, 1870, vol. X, p. 189 à 573.

tique endurci et il court grand danger de mort. » Tout au plus pouvait-on espérer que sa peine serait réduite à la prison perpétuelle. On releva contre lui trente-quatre chefs d'accusation dont les principaux étaient qu'il avait prétendu :

Que la justification s'acquiert par la seule foi, que nous n'avons le libre arbitre que pour le mal et qu'il est impossible de suivre les préceptes du Décalogue surtout les deux premiers, qu'il n'y avait dans les Écritures rien qui justifiait les indulgences, qu'il n'y avait aucune obligation de se confesser, que le purgatoire était douteux et que le deuxième livre des Macchabées où il est question des prières pour les morts, était apocryphe, que la transsubstantiation est contestable et qu'on devrait communier sous les deux espèces, que le pape était le premier des évêques par une sorte d'excellence non par autorité, que certains ordres monastiques devaient être réprouvés comme paresseux, que les ordres mendiants devaient l'être aussi comme soustrayant le pain des pauvres, que les moines ne devraient pas être soumis au vœu de chasteté qui est un don de Dieu, que les pèlerinages ne servent à rien, qu'on pouvait manger ce qu'on voulait sans s'astreindre aux jeûnes ni aux privations, que Christ étant le seul intercesseur entre les créatures et le créateur, il est superflu d'invoquer les saints...

On lui reprochait encore d'avoir recommandé « à une princesse d'Italie » deux apostats en termes si affectueux et si chaleureux « qu'il n'au-

rait pas fait plus s'il s'était agi de deux missionnaires allant prêcher la foi chez les Turcs » ; et ces apostats voulaient ouvrir des écoles dans le domaine de cette princesse pour y enseigner à leurs élèves un catéchisme hérétique ! D'ailleurs le Saint-Office s'était emparé d'eux et leur culpabilité était avérée.

En outre, Carnesecchi avait été dépositaire d'une somme de 100 écus appartenant à Isabella Brisegna qui s'était enfuie chez les hérétiques.

Toutes les anciennes accusations relevées contre lui depuis l'année 1540 et dont il avait été absous par Pie IV, furent reprises et considérées comme fondées. Il fut mis à la torture et se reconnut coupable de bien des choses dont, ensuite, il se déclara innocent. En vain le grand-duc continuait-il ses démarches ; le pape lui répondait que, s'il s'agissait d'un meurtrier qui aurait tué dix personnes, il écouterait ses raisons, mais que Carnesecchi étant examiné par une commission de cardinaux, il ne pouvait intervenir ; comme il insistait, les cardinaux lui proposèrent d'examiner lui-même les pièces du procès. Catherine de Médicis, de son côté, en demanda copie<sup>1</sup>. Le 30 mai (1567), il ne s'agissait plus que de savoir si Carnesecchi serait livré au bras séculier, c'est-à-dire exécuté, ou condamné à la prison perpétuelle. Cependant on hésitait encore à trancher le procès ; plusieurs moines s'évertuaient

1. C'est apparemment cette copie qui passa au XVIII<sup>e</sup> siècle à Dublin et dont le texte a été publié.

à lui faire répudier ses erreurs<sup>1</sup> ; le plus acharné à cette œuvre était un prédicateur fort en vogue, le capucin Girolamo Pistoia<sup>2</sup> (23 septembre 1567).

Le dimanche 21 septembre 1567, Carnesecchi fut conduit dans l'église de S. Maria della Minerva avec plusieurs autres hérétiques et là, en présence de vingt-deux cardinaux, devant la tombe du pape Clément VII qui avait été son protecteur aux premiers temps de sa vie, Carnesecchi entendit le jugement qui le livrait au bras séculier en recommandant selon la formule prescrite qu'il ne lui fût point fait de mal « *senza pericolo di morte et effusione di sangue* ». La sentence portait qu'il serait dégradé auparavant par l'Église et privé de tous ses bénéfices et de toutes ses dignités ; on lui retira dans la sacristie ses vêtements et on lui mit le *sanbenito* avec des flammes rouges peintes sur fond jaune ; alors il s'écria : « Voici le rochet que j'attendais<sup>3</sup>. » Le 1<sup>er</sup> octobre au matin, il fut extrait de la prison Torre di Nona où on l'avait transféré et conduit sur la place qui précède le pont Saint-Ange et qui est toute voisine ; Carnesecchi avait voulu s'y rendre en habits de fête ; il avait mis du linge neuf et des gants ; jusqu'au bout on s'efforça de le faire abjurer ; ses réponses ambiguës permirent de diminuer la rigueur de sa peine ; il eut la tête tranchée avant d'être brûlé ; le bourreau avait reçu

1. A. BERTOLOTTI, *Martiri del libero pensiero*, p. 40.

2. ZACCARIA BOVERIO, *Annali dei Cappuccini*, vol. I, p. 882, a écrit sa biographie.

3. *Cod. Vat. Urb.*, 1040, fol. 442.



le 30 septembre 4 écus pour le prix des fagots, des fascines et du charbon dont il avait fait usage ainsi que pour avoir aiguisé sa hache. Contrairement à la coutume, ses cendres furent portées dans une église par les moines qui l'avaient assisté<sup>1</sup>.

*Caracciolo*<sup>2</sup>.

Galeazzo Caracciolo est, parmi les propagateurs de la doctrine protestante, l'un des seuls qui eût une haute naissance ; sa famille avait donné neuf cardinaux à l'Église ; son père, le marquis Colantonio, avait servi sous les ordres du prince d'Orange, rempli plusieurs missions auprès de Charles-Quint et exercé les fonctions de conseiller à la cour du vice-roi de Naples. Galeazzo, qui naquit en janvier 1517, eut titre de chambellan et de chevalier de la clé d'or. La parole de Valdès le troubla ; il fréquenta chez lui, fut assidu aux prédications de

1. BERTOLLOTTI, p. 43.

2. CANTU, *Eretici*, vol. II, p. 81. NICOLAO BALBANI, *Vita di Caracciolo*, Genève, 1587, trad. par VINCENZO MINUTOLI, d'après Balbi, Genève, 1681, et par TEISSIER DE L'ESTANG, Amsterdam, 1681. *News from Italy of a second Moses or the Life of Galeacus Caracciolo from the Italian, by Th. Beza, and then into English by CRASHOW*, Londres, 1608. J. B. G. GALIFFE, *Notices généalogiques sur les familles genevoises*, Genève, 1884, vol. V. Du même, *Le Refuge italien de Genève*, Genève, 1881. DE THOU, *Histoire Universelle*, Londres, 1734, vol. IX, p. 534, chap. LXXXIV.

Jean Antoine Caraccioli, évêque de Troyes, né au commencement du XVI<sup>e</sup> siècle, devint également protestant. Il était le troisième fils du maréchal de France, né en 1480, mort à Suze en 1550. Voir ARTURO PASCAL, Rome, 1915.

Le cardinal Marino Caraccioli, né en 1462, avait été envoyé par Léon X en Allemagne pour obtenir de l'empereur qu'il lui livrât Luther.

Vermiglio, partagea leurs idées avec l'ardeur d'un néophyte ; dès ce moment son plus grand désir fut d'abandonner la vie qu'il menait pour s'adonner tout entier aux méditations religieuses ; mais bien des obstacles s'y opposaient ; son rôle à la cour était considérable ; son père était un adversaire résolu des tendances nouvelles et fondait sur son fils les plus grandes espérances ; sa femme, Vittoria, héritière du duché de Nocera, le détournait de ses desseins.

Cependant ses fonctions de chambellan l'amenaient à faire de fréquents voyages en Allemagne et, comme Vergerio, il y apprit à apprécier les promoteurs du mouvement protestant ; en 1542 il se trouva assister à la diète de Ratisbonne au cours de laquelle la suprématie du Saint-Siège fut discutée ainsi que la question du célibat des prêtres. A chaque fois qu'il repassait les Alpes, il se sentait plus gagné aux idées des novateurs ; une visite qu'il fit à Vermiglio dans sa retraite de Strasbourg, décida de sa vocation. Alors que le plus bel avenir lui semblait réservé et qu'une vie toute de luxe et de plaisirs s'ouvrait devant lui, à l'âge de trente-cinq ans, en 1551 (21 mars), il abandonna famille et patrie, n'emportant que 2.000 ducats<sup>1</sup>. Plusieurs de ses amis persuadés par lui résolurent de l'accompagner, mais leur zèle ne dura guère et, arrivés aux confins du royaume, ils abandonnèrent Caracciolo et rentrèrent chez eux. « Un homme de maison

1. En février 1551, Bullinger écrit à Calvin qu'il l'a chargé de lui porter des lettres. CALVIN, *Opera*, vol. XIV, col. 43.

ancienne et de grand parentage, dit Calvin, florissant en honneurs et en biens, ayant femme noble et chaste, belle compagnie d'enfants, repos et concorde en sa maison, bref, heureux en tout ce qui concerne l'état de cette vie, pour se ranger sous l'enseigne du Christ a volontairement abandonné le lieu de sa naissance, n'a point fait difficulté de laisser sa seigneurie, un pays fertile et plaisant, grand et riche patrimoine..., a quitté père, femme, parents et alliés et, après avoir abandonné tant d'allèchements du monde, se contentant de notre petitesse, vit frugalement et selon la façon du commun peuple<sup>1</sup>. »

De ce moment, commença pour lui une existence toute de traverses et d'angoisses ; il s'était d'abord rendu à Augsbourg (26 mai 1551), mais l'empereur Charles-Quint l'ayant mis hors la loi, il se réfugia à Genève (8 juin) où Lattanzio Ragnone, le confident de Carnesecchi, arriva deux jours plus tard ; celui-ci le mit en rapport avec Calvin.

Sa fuite eut, comme celle d'Ochino mais pour de tout autres raisons, un grand retentissement en Italie ; sa haute situation mondaine donnait un tel poids à sa résolution que tout fut mis en œuvre pour le ramener ; l'Église et sa famille unirent leurs efforts ; le Saint-Siège lui donna un sauf-conduit avec lequel il vint à Vérone où son père s'était rendu ; sa femme aussi accourut ; il y eut de tragiques entrevues ; on lui représenta que, par

1. *Commentaires sur l'Épître aux Corinthiens*, Strasbourg, 1546, en latin et en français, Genève, 1547. Cf. CANTU, *Eretici*, vol. II, p. 82.

son obstination, il compromettait l'avenir des siens, car l'empereur s'apprêtait à confisquer ses biens ; qu'en se montrant moins intransigeant, « il sauverait son père du tombeau, sa femme du désespoir, ses enfants du déshonneur et la ville de Naples de l'affliction ». Caracciolo demeura cependant inébranlable dans ses intentions (juin-avril 1553).

Lorsque Paul IV monta sur le trône deux ans après, Colantonio le sollicita en faveur de son fils qui se trouvait être, par sa mère, neveu du pape ; il obtint qu'il pourrait résider en territoire vénitien ; bien plus, le Saint-Siège lui aurait permis, s'il avait repris sa vie antérieure, de vivre à sa guise et de ne s'astreindre à aucune pratique de l'Église catholique. Son père vint le presser d'accepter ; leur rencontre eut lieu à Mantoue ; Caracciolo repoussa toutes les sollicitations et son père dut s'éloigner ; il l'accompagna jusqu'à la frontière du pays vénitien, après quoi il s'en fut à Ferrare où Francesco Porto le présenta à la duchesse, si accueillante aux protestants. Il rentra à Genève le 14 octobre 1555.

Calvin célébra sa fermeté en dédiant la deuxième édition de ses *Commentaires sur les psaumes* « au très illustre Seigneur et plus noble encore par sa vertu que par sa haute naissance, Galeace Caracciolo » (13 janvier 1556)<sup>1</sup>.

Une dernière épreuve était réservée à Caracciolo ; sa femme voulut, encore une fois, tenter de le rame-

1. Dans l'édition de 1558, la préface est une autobiographie apologétique.



ner ; une entrevue fut convenue à Lesina, sur la côte dalmate, en face du rivage napolitain mais, au lieu de sa femme, ce furent ses deux fils, Colantonio et Carlo, qui vinrent le trouver, sa femme n'ayant pu, disait-elle, affronter le voyage ; Caracciolo se décida alors à l'aller rejoindre dans leur château de Vico<sup>1</sup> ; cette détermination n'était pas sans quelque danger ; il est vrai que la cité de Coire avait récemment accordé à Caracciolo le droit de cité, faveur rare qui lui conférait une sorte d'immunité, car le Saint-Siège avait grand intérêt à ne pas entrer en conflit avec les Liges grises. Toute la famille de Caracciolo était assemblée dans le château ; son père, sa femme, ses enfants s'épuisèrent à lui arracher quelques concessions ; quand il partit, sa plus jeune fille, âgée de douze ans, « jeta de si sensibles cris que le cœur le plus barbare n'aurait pu se défendre de s'en laisser attendrir<sup>2</sup> ». Rien ne put ébranler sa décision.

Cependant Calvin était dans l'appréhension, car il redoutait d'une part que Caracciolo ne tombât entre les mains de l'Inquisition pendant son voyage en Italie et, d'autre part, son absence de Genève avait amené un certain désarroi dans la communauté.

Les protestants italiens de Genève avaient commencé par se réunir dans la chapelle du cardinal d'Ostie (1542), puis dans le temple de la Made-

1. Ville maritime de la Capitanate, dite *della Baronia*, pour la distinguer des autres.

2. BALBANI, *Vie de Caracciolo*, Genève, 1681, trad.

leine<sup>1</sup> ; Celso Martinengo de Brescia devint leur ministre ; à sa mort survenue en juillet 1557, de graves discussions éclatèrent au sujet du dogme de la Trinité ; Calvin pensa y mettre fin en rédigeant une « confession de foi » ; elle fut loin d'être acceptée de tous ; Francesco de Padoue, Nicolo Gallo, Valentino s'élevèrent bruyamment contre la doctrine que Calvin voulait imposer et la querelle envahit toute la ville ; Calvin lui-même en fit part à Caracciolo en le priant de hâter son retour (19 juillet 1558)<sup>2</sup>.

Mais bientôt Caracciolo mit Calvin dans un étrange embarras ; il s'ouvrit à lui de son désir de prendre femme à Genève ; ayant rompu tout lien avec sa première femme, il se considérait comme dégagé ; Calvin hésitait ; c'était la première fois qu'un cas pareil se présentait ; il craignait en prêtant les mains aux désirs de Caracciolo de provoquer un grand scandale dans l'Église protestante tout entière et, s'il mettait obstacle à son dessein, de le rebuter, de l'irriter, de le rejeter peut-être dans le giron de l'Église catholique. De violentes discussions s'engagèrent à ce sujet à Genève et dans les nombreuses églises qui suivaient Calvin. Les uns rappelaient que l'Évangile de saint Mathieu dit (xix, 6) que ce que Dieu a uni ne doit pas être séparé par l'homme, et que saint Paul a écrit, dans sa première aux Corinthiens (vii, 12) : « Si un homme fidèle a une

1. J. B. G. GALIFFE, *Le refuge italien*, Genève, 1881.

2. *Lettres françaises de Calvin*, publiées par J. BONNET, Paris, 1854, vol. II, p. 206. CALVIN, *Opera*, vol. XVII, col. 255.

femme infidèle et qu'elle consente à vivre avec lui, qu'il ne se sépare point d'elle. » Mais d'autres rappelaient ce passage du même évangile (xix, 29) : « Quiconque aura quitté à cause de mon nom ses frères, ou ses sœurs, ou son père, ou sa mère, ou sa femme, ou ses enfants, ou ses terres, ou ses maisons, recevra le centuple et héritera de la vie éternelle », et ils en concluaient que Caracciolo ayant quitté sa femme, avait droit d'en reprendre une.

L'affaire fut portée devant le consistoire ecclésiastique et devant les magistrats civils; le sénat genevois mit Vittoria en demeure de venir ou de donner ses raisons dans un délai de deux mois<sup>1</sup>, après quoi il accorda au marquis une sentence qui le libérait de son premier mariage et « le mettait en possession d'en contracter légitimement un nouveau<sup>2</sup> ».

Il s'agissait en fait pour Caracciolo d'épouser une veuve d'une quarantaine d'années<sup>3</sup>, Anna Framery, venue tout récemment de Rouen à Genève par suite de ses opinions religieuses. Le mariage se fit en janvier 1560 et « ils vécurent en union de volonté comme de religion ». Ils vécurent d'ailleurs pauvrement, car Galeazzo avait renoncé à ses biens comme à ses titres. Cependant les personnages de marque qui passaient par Genève tenaient à honneur d'aller chez lui; c'est ainsi qu'il reçut la visite

1. CALVIN, *Opera*, vol. XVII, col. 509, mai 1559.

2. BALBANI, trad., p. 136.

3. Caracciolo avait quarante-trois ans.

d'Ottavio Farnèse, d'Alfonso d'Este, fils de Renée de Ferrare, et du prince de Salerne.

Calvin mort (1564), il y eut quelques difficultés entre Caracciolo et le consistoire qui redoutait sa trop grande influence, mais il ne quitta point Genève; les siens cependant n'avaient pas renoncé à le détacher de sa foi; un théatin lui fut envoyé qui lui offrit de l'argent, la réhabilitation, la sécurité; il lui annonça que son fils était entré dans les ordres et recevrait sans doute avant peu d'amples bénéfices si l'attitude de son père n'y mettait obstacle. Mais cette tentative ne réussit pas mieux que les autres. Le consistoire finit par expulser le moine. Longtemps après, on envoya à Caracciolo un fameux prédicateur, mais, quand il parvint à Genève, Caracciolo était mort (7 mai 1566), à l'âge de soixante-neuf ans.

En 1566, un de ses fils, Nicolao Antonio, marquis de Vico, fut poursuivi pour diverses peccadilles sentant l'hérésie; il avait accepté de recevoir des lettres de son père et même récompensé les personnes qui les avaient apportées, au lieu de les faire arrêter; il avait dit que, s'il en possédait les moyens, « il aurait agi comme le doit un fils à l'égard de son père, en lui faisant tenir quelque somme »; d'autre part, il avait secouru et caché chez lui des hérétiques et entre autres, malgré les avis de sa mère et de tous les siens, un certain Giovanni Verdoni qui n'observait aucunement les jeûnes et abstinences; bien plus, il avait fait disparaître des pièces compromettantes pour lui et



trouvé des témoins en sa faveur; en conséquence, il fut condamné à une amende de 500 ducats en faveur de l'hôpital S. Giovanni de Naples, « afin, dit l'acte, qu'il apprenne à vivre désormais avec moins de témérité et de malignité. » Il dut, pour s'acquitter de cette amende de 500 ducats, en verser 948 plus 6 giuli, à cause des droits<sup>1</sup> (20 mars 1566)!

*Flaminio.*

Parmi ces ardents prédicateurs et ces théologiens avisés, se rencontra un poète, délicat et instruit, Marco Antonio Flaminio<sup>2</sup>; il fut lié d'amitié avec les plus déterminés hérésiarques et on le tient pour hérétique<sup>3</sup>, mais, s'il partagea leurs pensées, ce fut le plus ingénument du monde; plus que pour aucun autre, on peut dire de lui qu'il était un hérétique sans le savoir.

Son père, Giannantonio, s'était fait un nom dans les Lettres; à vingt et un ans, en 1485, il enseignait la littérature à Serravalle, dans la province de Trévise; c'est là que naquit Marcantonio, en 1498; quand il avait seize ans, son père le chargea de porter au pape Léon X qui venait d'être élu, un

1. *Rivista Christiana*, an. VII (1879), fasc. XII, p. 497.

2. TIRABOSCHI, vol. VII, lib. III, § XXX, p. 1354. CANTU, *Eretici*, vol. I, p. 399. GYRALDUS, *De Poetis nostrorum temporum*. J. ADDINGTON SYMONDS, *Renaissance in Italy*, Londres, 1904, vol. II, p. 364.

3. En Italie, on qualifiait d'hérésiarques non seulement les créateurs d'hérésies mais ceux qui les propageaient; l'Inquisition établit des catégories très nettes à ce sujet.

recueil de Sylves, en même temps qu'une lettre au cardinal Cornaro; le jeune homme fut présenté au pape, lui lut les vers dont une partie était de lui et l'autre de Giannantonio et en reçut des éloges sans doute mérités, mais dont on était prodigue alors à la cour pontificale. Quelques années plus tard, il revint à Rome, soutint contre le pape une discussion qui remplit l'assistance d'admiration pour son savoir ainsi que pour l'élégance et la facilité de sa parole, et s'en retourna comblé de présents et d'applaudissements. Bien accueilli partout, recherché par les plus fameux écrivains de ce temps, Castiglione, Sannazarro et Sadeleto, Flaminio passa plusieurs années à parcourir l'Italie, résida à Naples, à Rome, à Urbino; se trouvant à Gênes, il fut l'hôte de Sauli, comme lui lettré, philosophe et humaniste. L'évêque de Vérone, Giberti, le prit à son service; Giberti était un esprit des plus fins, grand amateur de l'antiquité et adepte sur quelques points des idées nouvelles, lesquelles étaient d'ailleurs assez librement discutées à Vérone; Flaminio dut y être initié, s'il n'avait déjà appris à les connaître à Naples dans l'entourage de Valdès. Pendant son séjour à Vérone, il traduisit, en latin, une partie de la *Métaphysique* d'Aristote et la dédia au pape Paul III (1536)<sup>1</sup>. Soit penchant, soit

1. M. ANTONII *Paraphrasis in duodecimum Aristotelis librum*, Venise, 1536. Réimprimé à Paris en 1547. Le 19 novembre 1537, Paul III accorda à Flaminio le privilège de la vente de son *Paraphrasis in duos et triginta psalmos*, pour une période de dix ans. Les contrevenants étaient menacés d'excommunication et d'une amende de 100 ducats. *Arch. Vat.*, Arm. 41, vol. VIII, n. 162.

nécessité, il s'adonnait à des travaux de traduction, seulement il prit dès lors pour texte, non plus des œuvres profanes, mais les Écritures saintes ; ainsi, il mit les psaumes en odes latines, ouvrage qui fut plus tard inscrit dans l'Index, mais dont personne ne mit alors en doute la parfaite orthodoxie et que l'on considéra comme une merveille. Sa santé l'avait ramené à Naples vers la fin de l'année 1538, alors précisément qu'on s'y passionnait pour les problèmes théologiques. L'influence de ce milieu détermina sa vocation. Déjà, en 1537, il écrivait à Pietro Pamfilio, écuyer tranchant de la duchesse d'Urbino<sup>1</sup>, qu'il avait dit adieu à toute étude, hormis celle des livres saints et qu'il se proposait de consacrer le reste de sa vie à méditer sur la foi chrétienne : « Quand les chaleurs seront passées, lui disait-il, je relirai avec soin, s'il plaît à Dieu, le Nouveau Testament et les œuvres de saint Augustin<sup>2</sup>. » Il entra dans le cercle choisi qui s'était formé autour de Vittoria Colonna<sup>3</sup> et du cardinal Pole ; Carnesecchi rapporte dans un des interrogatoires, qu'il passait

1. Giulia Varano, fille de Caterina Cibo et femme de Guidobaldo II della Rovere.

2. DIONIGI ATANAGI, *De le Lettere di tredici nomini illustri*, Rome, 1554. Vergerio publia en 1555 une réfutation de cet ouvrage.

3. Quand elle mourut, en 1547, il fit ces vers en son honneur :

Son esprit était pur, ses mœurs étaient pures.  
Sa vertu était active, son humeur d'une sainte,  
Son âme céleste, son érudition rare,  
Sa parole plus suave que le nectar,  
Sa noblesse passait toute autre, son aspect  
Était plein de dignité ; opulente,  
Ses biens et sa demeure appartenaient aux gens de bien.

des heures en causeries avec la marquise alors qu'elle s'était retirée à Viterbe<sup>1</sup>.

Les véhémentes prédications de Savonarole avaient certainement frappé son esprit dans sa jeunesse ; il lui dédia ces vers :

Tandis que les flammes cruelles, Jérôme, dévorent tes mem-  
La foi, ses sacrés cheveux épars, [bres,  
Pleure et dit : O, flammes cruelles, épargnez,  
Épargnez, ce sont nos entrailles que ce bûcher dévore.

Ce n'est pas à dire que Flaminio eût adopté complètement les idées de ses amis ; on n'a guère pu relever dans ses écrits que des omissions ; ainsi, après avoir recouvré la santé grâce aux prières du cardinal Carafa, il lui adressa ces vers :

Touché de mon sort, le grand  
Carafa, Carafa l'honneur de l'Italie,  
Tendit au Ciel ses deux mains  
Demandant avec beaucoup de larmes  
A Dieu mon salut, et voilà que s'enfuit  
La dure fièvre et la douleur au côté,  
Que mes forces reviennent...<sup>2</sup>.

Or, on vit une preuve de son adhésion aux idées nouvelles dans le fait que Flaminio attribue sa guérison à Dieu seul et ne mentionne pas l'intervention des saints ; par conséquent, disait-on, il ne croyait point à l'efficacité de leurs prières... On lui reprochait que, à l'encontre de tous les autres

1. Cependant il trouvait fort mauvais, comme on le verra plus loin, que les femmes se mêlassent de discuter les questions théologiques.

2. ANT. CARACCIOLI, *De Vita Pauli IV...*, Cologne, 1612, p. 33.



poètes, de Vittoria Colonna entre autres, il n'adressait jamais d'ode à la Vierge<sup>1</sup> et aussi qu'il professait un trop vif amour pour le Christ...

Voici quelques-uns des vers qu'il consacre à la louange du Christ et qui montrent la vivacité du sentiment qu'il professait à son endroit : Dernières strophes d'un sonnet<sup>2</sup> :

O moi, méchante et vile créature,  
Vaisseau rempli de honte et de déshonneur,  
Comment pourrais-je espérer le bonheur  
Qu'il a promis en sa gloire future?

Au moins j'entends si je veux prendre garde  
A la grandeur de mon vice et forfait,  
Car d'autre part si je pense et regarde

Qu'il a pour moi en la croix satisfait,  
Je pourrai lors avoir bonne espérance  
D'avoir des cieux quelquefois jouissance.

1. Voici les titres de quelques-uns de ses sonnets qui ont été traduits en vers, en 1569, par la sœur S. Anne de Marquetz, religieuse à Poissy, sous le titre : *Les Divines Poésies de Marc Antoine Flaminio*, à Madame Marguerite, sœur du roi.

Sonnets.

De l'Amour divin.

Encore à ce propos.

De la beauté et excellence de Dieu.

A ce même propos.

Que l'âme vit par charité.

Que rien ne nous peut séparer de l'amour de Dieu.

Pour inviter toute créature à louer Dieu.

Comparaison de la grâce de Dieu au Soleil.

Du désir de parvenir avec Dieu.

Pour invoquer l'aide de Jésus-Christ.

Combien heureux sont ceux qui portent leurs croix suivant Jésus-Christ. [Christ.]

Hymne à la louange de Jésus-Christ.

Combien est douce et salutaire la continuelle méditation des plaies

A Jésus-Christ, sonnet... [et tourments de Jésus-Christ.]

2. Traduction citée ci-dessus.

L'autre poésie a pour titre :

Pour louer et raconter les bénéfices de Jésus-Christ.

Tu as souffert des plaies douloureuses,  
Mille tourments et peines langoureuses,  
Etant en croix et tout exprès à fin  
Que moi, ayant par le serpent malin  
Été jadis cruellement navré,  
Voir à la mort sans remède livré,  
J'eusse à présent cause de m'égayer  
Pouvant de vie éternelle jouir.

En fait Flaminio dut, dans son commerce avec tant de novateurs notoires, échanger des propos qui, à Rome, sous le pontificat de Pie V, lui auraient valu une étroite prison, ou d'être emmuré pour la vie, mais qui, en son temps, ne dépassaient pas la mesure et exprimaient l'opinion commune.

Sa correspondance le montre éloigné des idées extrêmes, acceptant presque tout ce qu'il était convenu d'accepter<sup>1</sup>. A l'abbé Anisio, il écrivait que ceux qui s'en tiennent aux arguments de la raison doutent à juste titre de l'immortalité de l'âme, mais que les vrais chrétiens n'en doutent

1. Dans la vie de Paul IV, Caraccioli se porte garant de son orthodoxie d'après le dire de personnes qui s'étaient entretenues avec lui (p. 58). Dans une lettre, il dit : « Si nous ne voulons pas faire naufrage au milieu de ces écueils si dangereux, humilions-nous devant Dieu ; ne nous laissons pas entraîner par aucun raisonnement, si vraisemblable et convaincant qu'il paraisse, à rejeter l'Eglise catholique, répétant avec David : *Vias tuas, Domine, demonstra mihi.* » SCHELHORN, *Amenitates Hist. Eccles.*, p. 191. Cf. ce que dit également Flaminio touchant l'Eucharistie dans la lettre citée dans ATANAGI, *Lettere di Tredici huomini illustri...*, Rom., 1554, p. 304.

pas; il lui conseille de relire le traité de Alberto Pighi sur la *Hierarchia Ecclesiastica* et le pamphlet de Roffense (cardinal Giov. Fischer) contre OEcolampade, et il s'abandonne à une longue dissertation sur la présence réelle, au cours de laquelle il cite Bucer qui, dit-il, après l'avoir niée s'est rétracté. A Lelio Tonelli, secrétaire du duc de Florence, il rappelle que chacun doit porter sa croix; les vrais chrétiens, dit-il, la portent volontiers « pour régner avec Jésus-Christ »; ceux qui n'ont pas l'esprit de Dieu la fuient (31 novembre 1549). A une femme avec laquelle il avait débattu quelque grave question de foi et qu'il semble s'être permis de tancer assez vertement, il écrit le lendemain pour réitérer sa sermonce : « Il arrive, dit-il, qu'on censure les prédicateurs et les théologiens, ceci est coupable chez les hommes, mais plus encore chez les femmes à qui il a été ordonné non qu'elles enseignent, mais qu'elles apprennent en silence » (31 décembre 1547). Ceci ne l'empêchait pas de s'entretenir des plus épineux problèmes de théologie avec ceux même qui les abordaient le plus hardiment; un jour, il eut un entretien de ce genre avec le « protonotaire Carnesecchi »; le sujet en avait été « le sacrement de l'autel et l'usage de la messe »; le lendemain, Flaminio après s'être recueilli lui envoie ses raisons ainsi que Carnesecchi l'en avait prié, « car, dit Flaminio, il faut pouvoir expliquer son avis à chacun » et il conclut que les raisonnements philosophiques ne peuvent conduire à la vérité sur ce point et qu'il faut s'en tenir aux enseignements de

l'Eglise (1<sup>er</sup> janvier 1548). Dionigi Atanagi écrit dans son recueil de lettres publié en 1554 : « Seul Flaminio comprit et apprécia Jésus et la vérité mais pas sous toutes ses formes, parce que Dieu ne découvre et ne révèle ses trésors que peu à peu; ce qui est certain, c'est que Flaminio comprit la justification par la foi en Christ et la certitude de notre salut, tandis qu'il ne comprit pas le sens de l'Eucharistie ou n'eut pas le courage de le préciser. » Évidemment, sur cette importante controverse, Flaminio n'eut pas, au gré de ses amis protestants, les lumières qu'ils auraient souhaité<sup>1</sup>.

Flaminio avait suivi, à Trente, le cardinal Pole<sup>2</sup> comme familier, ce semble, et non comme secrétaire, peut-être parce qu'il ne lui convenait pas de participer aux travaux d'un concile où la plupart des doctrines qu'il professait allaient être condamnées; il y demeura longtemps; c'est de là qu'il dédia au cardinal Farnèse sa traduction en vers latins de trente psaumes de David publiée en 1546. Au reste, ses poésies sont pleines d'élan de reconnaissance envers ces deux cardinaux qui, à son dire, le comblaient de bienfaits; et ils n'étaient pas les seuls; le cardinal Rodolfo Pio lui fit un présent; le cardinal Sforza lui remit une dette, le cardinal Accolti lui donna une coupe. Il mourut à Rome, le 18 février 1550 et avec lui moururent,

1. Les griefs de l'Inquisition contre Flaminio se trouvent résumés dans l'extrait de son procès que donne Corvisieri dans l'*Archivio Soc. Rom. di St. Patria*, vol. III, an. 1880, p. 274.

2. On sait que le cardinal Pole fut suspecté d'hérésie.



dit Manuzio, « le charme, la bonté et la gloire ». Quelque temps auparavant, il avait envoyé à Carnesecchi, qui alors résidait à Paris, le manuscrit de son poème intitulé : *De rebus divinis*, qu'il avait dédié à Marguerite, duchesse de Savoie; Robert Estienne le publia l'année même de sa mort.

### *Paleario*<sup>1</sup>.

Aonio Paleario fut un lettré de même que Flaminio et aussi un jurisconsulte éminent; son père s'appelait Matteo della Paglia, sa mère Chiara Gianarilla; il reçut le nom d'Antonio; della Paglia devint Paleario comme plus élégant, Antonio s'abrégea en Aonio comme plus académique; ses ennemis dirent, au reste, plus tard qu'il avait fait ce changement pour supprimer dans son nom le T qui lui rappelait la Croix dont il avait horreur<sup>2</sup>. Il

1. DAL CANTO, *Aonio Paleario*, Rome, 1910. GIUSEPPE MORPURGO, *Aonio Paleario*, Città di Castello, 1912. J. G. GURLITT, *Leben des A. Paleario, eines Märtyrers der Wahrheit*, Hambourg, 1905. JULES BONNET, *A. Paleario*, Paris, 1863. M. YOUNG, *The Life and Times of Paleario, or a History of the Italian Reformers in the XVI Century*, Londres, 1860. MENNERICH, G. T., *Biographie de Aonio Paleario*, thèse, Strasbourg, 1861. CANTU, *Eretici*, vol. II, p. 452. CHRIST. HARE, *Men and Women of the Italian Reformation*, chap. XVIII. JAC. DE LADERCHIS, *Annales Eccles.*, ad an. 1571 (Continuation de Baronius), Rome, 1728. Préface de ses œuvres, éditées par Wetstein, Amsterdam, 1676. *Rivista Cristiana*, années 1876 et 1877.

2. On expliqua cette transformation par son amour pour la poésie :

Aonius qui nunc es, eras Antonius olim

Aonii Aonidum dat tibi nomen amor.

Quin et amans Tulli, merito quem Tullius hostem

Sensit, ab hoc renuis nomen habere viro.

(*Menagiana*, vol. I, p. 215.)

naquit en l'an 1503<sup>1</sup> à Veroli, petite ville épiscopale de la campagne de Rome. Ennio Filonardi, qui en était évêque et devint cardinal<sup>2</sup>, le prit en affection et dirigea ses études; à Rome, un noble en fit son bibliothécaire et il put s'adonner à son goût pour les classiques parmi lesquels il préférait Cicéron et Aristote; il étudiait ainsi depuis six ans quand survint le sac de 1527; que devint-il alors, on ne sait; il semble n'avoir pas quitté ou avoir bientôt rejoint son poste, car ce fut peu après qu'il eut une malaventure dont le souvenir lui resta longtemps amer; son protecteur l'accusa d'avoir copié un travail relatif à Tite-Live pour se l'approprier. Il quitta Rome, hésitant s'il irait à Pérouse y suivre les cours des professeurs de philosophie, ou à Padoue pour entendre Benedetto Lampridio qui commentait Aristote, ou bien à Sienne. Il commença par Pérouse, mais les études lui parurent si barbares dans les écoles de cette ville, on y parlait, dit-il, un si mauvais latin qu'au bout de quelques mois, il s'en fut à Sienne; là aussi, il trouva que la pureté du langage souffrait de si cruelles atteintes qu'il se décida, en 1531, à gagner Padoue où Lampridio avait formé une sorte d'académie particulière, fort attaquée des uns, entre autres par Bembo, exaltée par les autres. Il assista aussi aux cours de l'Académie publique, où il étudia la jurisprudence.

Bientôt l'occasion se présenta à lui de faire

1. Voir la discussion de Morpurgo à ce propos, p. 27.

2. Il fut créé cardinal en 1536.

preuve de sa science nouvelle. Son ami Antonio Bellanti le sollicita de le défendre contre une accusation criminelle dont il était l'objet. Paleario, qui avait déjà quitté Padoue et se trouvait à Bologne, revint à Padoue et plaida si éloquemment la cause de Bellanti et avec tant de science juridique, qu'il la gagna, mais il se perdit lui-même. L'apreté de son éloquence lui avait fait des ennemis qui s'acharnèrent à la décréditer; il dut plaider contre eux, les écrasa et leur animosité s'en accrut. Bembo l'engagea cependant à rester à Padoue où il continua ses études philosophiques et composa son poème sur l'*Immortalité des âmes* qu'il dédia à Ferdinand, roi des Romains et qui fut alors, selon la mode si benévole du temps, qualifié d'immortel et de divin<sup>1</sup>, étrange mélange de principes chrétiens et de philosophie païenne qui commence par une glorification de la sagesse et du pouvoir du Créateur et se poursuit par une invocation à Aristote pour guider l'auteur dans le labyrinthe des mystères de la foi...<sup>2</sup>.

Cependant Rome attirait Paleario; il s'y rendit et fut l'hôte de l'évêque de Veroli, Filonardi, devenu depuis le 11 décembre 1534 gouverneur du château Saint-Ange et qui y fut remplacé par Ugolino en 1537. On le choyait, on le fêtait; à l'académie des Vignajuoli (des Vignerons) et dans d'autres, on lisait des vers de lui avec recueillement, on le

1. Voir plus loin ce qu'en disait Sadoletto.

2. *De Animarum immortalitate*, Lyon, 1536, Francfort, 1631.

comparait à Lucrèce, et Sadoletto déclarait que son œuvre était empreinte « d'esprit chrétien, de pure religion et pleine de piété envers Dieu ».

Pendant un séjour qu'il fit à Colle, dans le val d'Elsa, il se rencontra avec Marietta Guidotti qu'il épousa plus tard. La vie lui aurait été très douce sans les inimitiés qu'il avait soulevées; il aurait voulu enseigner à Sienne, il en fut empêché; un moine vint prêcher à Colle et soutint de telles erreurs que Paleario ne put les entendre sans y répliquer, et l'on se prit à l'accuser d'attaquer l'Eglise. D'ailleurs, lors de son séjour à Sienne, Ochino l'avait conquis comme tant d'autres; il lui paraissait maintenant qu'il avait mieux à faire que de montrer toute sa vie le grec et le latin à des écoliers et il s'adonna avec ardeur aux controverses religieuses. Ses opinions devenaient suspectes; les tribunaux inquisitoriaux de Rome et de Florence enquêtèrent sur lui. Certes, il n'était pas en tout point hérétique; le mariage par exemple lui paraissait un sacrement, mais il n'admettait pas qu'on prêtât serment même devant la justice. Son ami, le cardinal Sadoletto, faisait tous ses efforts pour l'empêcher de se compromettre tout à fait. « Quand je te lis, lui écrivait-il après avoir reçu son poème sur l'Immortalité, je suis tellement ému que je me sens comme enflammé et transporté d'un élan incroyable... En mon nom et au nom de Bembo, je ne te demande pas, je te supplie, d'écouter ceux qui t'aiment; nous sommes dans des temps où il faut se consacrer aux études auxquelles on est invité



à s'appliquer, non à celles dont on est détourné<sup>1</sup>. » Mais c'était là ce qui répugnait le plus à Paleario. Plus tard il écrivait à Bartolommeo Ricci : « Dieu m'est témoin que je déplore chaque jour davantage mes insipides travaux d'interprète d'auteurs grecs et latins... J'ai toujours estimé qu'il est honteux pour un homme capable de choses plus élevées, d'abdiquer son indépendance et de prostituer ses talents en reproduisant la pensée d'autrui. Mais la modicité de mon patrimoine m'oblige à rester dans une condition pour laquelle je n'ai aucun goût<sup>2</sup>. »

Sadoletto le sauva de ce premier orage et il put demeurer quelque temps sans être inquiété. Mais à Sienne, où il se rendit ensuite, une cabale fut montée contre lui; la populace, conduite par les moines, se porta vers l'évêché pour réclamer son exil ou sa condamnation. L'évêque, Francesco Bordini, lui était favorable et le défendit un temps jusqu'au jour où, inquiet, il fit engager une procédure contre lui<sup>3</sup>; le sénat le traduisit à sa barre; il y prononça une belle harangue cicéronienne dans laquelle il accentue sensiblement ses opinions; on l'accusait, disait-il, d'avoir pensé comme les théologiens allemands, mais il y en avait d'excellents, tels que OEcolampade, Érasme, Mélanchton. Bucer; aucun théologien italien ne serait assez niais pour soutenir qu'il n'y avait pas de bonnes

1. *Epist. libri XXVII*, vol. II, p. 369. TIRABOSCHI, vol. VII, p. 1390.

2. BONNET, p. 207. Dans l'*Oratio XII, De Felicitate*, il se plaint de la réserve qu'il avait dû s'imposer dans ses cours.

3. *Opera*, éd. 1728, p. 96.

choses dans leurs œuvres; elles sont tirées des premiers Pères de l'Église et des commentaires des Pères grecs, de telle façon que celui qui les accuse, accuse par là même Origène, Cyrille, saint Irenée, saint Augustin et saint Jérôme. « Je n'approuve pas, ajoutait-il, tout ce que disent les Allemands, mais je les loue d'avoir ressuscité les bonnes Lettres latines, éclairé les études divines enveloppées d'ombres jusque-là, imprimé des livres latins, grecs, chaldéens. On m'a reproché d'avoir composé un livre en italien dans lequel je montre les bienfaits que nous avons tirés de la mort du Christ<sup>1</sup>; tout ce que j'y affirme, c'est que Celui en qui réside la divinité ayant répandu si abondamment sa vie pour notre salut, il ne nous est pas permis de douter de la volonté céleste; nous devons au contraire nous promettre toute tranquillité et repos après la mort; une autorité ancienne et certaine nous instruit que les maux ont pris fin, que toute souillure est effacée pour ceux qui, se tournant vers Christ crucifié, se fient à ses promesses et mettent toutes leurs espérances en Celui qui ne trompe pas. »

Malgré ses hardiesses, le tribunal renvoya Paleario sinon absous, du moins sans qu'aucune censure ne fût portée contre lui<sup>2</sup>.

Cependant sa situation devenait difficile; il n'avait plus de chaire ni même d'élèves particuliers; on le suspectait, on s'éloignait de lui. En

1. C'est pourquoi le traité *Del Beneficio* lui a été attribué.

2. « *Nec absolutus nec damnatus.* »

revanche, sa réputation d'orateur éloquent, de juriste habile et de théologien se répandait partout. La rivale de Sienne, Lucques, voulut l'avoir comme maître dans son université; elle lui offrit d'y enseigner l'éloquence et d'être en même temps son « orateur », c'est-à-dire son ambassadeur quand besoin serait, et son porte-parole dans les occasions solennelles; deux fois par an, il devait prononcer une harangue pour rappeler les plus beaux moments de l'histoire municipale et encourager les citoyens à se dévouer à leur patrie (1547)<sup>1</sup>.

Bembo et Sadoletto, qui d'ailleurs moururent l'un et l'autre en cette année, lui avaient recommandé d'accepter cet emploi, en l'engageant toutefois, comme ils l'avaient déjà fait, à se montrer prudent; il ne suivit guère leurs conseils, car l'année suivante, il composait un libelle contre les papes et leurs entours qui devait être remis au représentant de l'empereur au Concile de Trente. Dans ses « Vingt témoignages », il expose les dogmes du protestantisme; le dernier Témoignage est une invective contre les vices du clergé. A vrai dire, ce factum ne fut publié que vingt-cinq ans après sa mort et, par conséquent, cinquante ans après avoir été écrit, mais des copies manuscrites couraient le pays et la substance en était connue de tous<sup>2</sup>.

1. *Orationes ad Senatum populumque Lucensem*, Lucques, 1552.

2. *Aonii Palearii Verulani actio*. Comme on l'accusait d'être un novateur, il se défendait assez adroitement en disant que, tout

Paleario professa plusieurs années à Lucques, il entretenait une active correspondance avec des hérétiques notoires : Curione, Lampridio, Mellino, Alciat, comme naguère avec Sadoletto et Bembo, qui eux n'avaient eu que quelque pente à la critique. En 1555, il se rendit à Milan où il fit un cours d'éloquence; il y demeura dix ans. Malgré ses opinions qu'il ne dissimulait plus guère et la hardiesse de ses écrits, les procédures engagées naguère contre lui demeuraient suspendues<sup>1</sup>. Mais l'heure des grandes épreuves allait arriver. La réaction religieuse avait commencé. La terreur régnait alors partout en Italie parmi les protestants. « Les gens paisibles, écrit Paleario, qui vquaient à leurs occupations habituelles, étaient soudain saisis, envoyés à Rome, jugés, livrés au bras séculier. Le joug qui pesait sur chacun était si lourd que beaucoup trouvaient la vie à charge. » Paleario prit la précaution d'envoyer en lieu sûr, à Bâle, le manuscrit de son dernier ouvrage. Pour lui, il quitta Milan et se retira à Faenza, car par une de ces anomalies dont l'histoire du protestantisme en Italie fournit tant d'exemples, cette ville qui était précisément terre d'Église, s'offrait à lui servir d'asile; il est vrai que la population y était très encline aux idées nouvelles. Cependant les griefs de l'Inquisition contre Paleario deve-

au contraire, il n'y avait rien de si antique que la vérité. *Opera*, éd. 1728, p. 336.

1. Le 23 février 1560 le procès que l'Inquisition de Milan avait commencé fut abandonné. B. FONTANA, *Archiv. Soc. Rom. Stor. Patria*, vol. XIX, an. 1896, p. 171 et suiv.



naient plus précis et plus nombreux; un troisième procès fut entrepris et il eut à subir plusieurs interrogatoires<sup>1</sup>. On lui reprochait même des paroles prononcées trente-cinq ans auparavant; le 9 août 1567, le pape, saint Pie V, écrivait au P. Angelo de Crémone, chef de l'Inquisition en Lombardie, de surveiller Paleario et de l'envoyer, si possible, à Rome pour y être interrogé; la date de cet interrogatoire était fixée au 20 août et Paleario serait tenu de déposer caution s'il voulait rester libre. Une correspondance s'engagea entre le P. Angelo et Paleario; il arguait que sa santé ne lui permettait pas le voyage, qu'il lui fallait l'agrément du sénat milanais pour s'éloigner et, qu'en outre, il ne se trouvait pas en position de payer ses dettes avant de partir. L'affaire traîna. Le 27 mars 1568, le cardinal de Pise demandait des instructions à l'empereur de qui dépendait le Milanais; on ne sait quelle réponse fit Maximilien II; toujours est-il qu'après tant de tergiversations, le Saint-Siège se décida à agir. Paleario fut arrêté et envoyé à Rome. Il ne douta pas qu'on le menait à la mort : « *Fatis ad majora vocantibus* ». En d'autres temps, il avait écrit : « Nous ne sommes pas à une époque où un chrétien peut mourir dans son lit; ce n'est pas assez d'être accusé, traîné en prison, battu de verges, il faut nous laisser brûler sur un bûcher si notre martyr peut faire éclater la vérité. »

1. Le premier eut lieu le 19 avril 1567.

Le premier interrogatoire est du 16 septembre 1568; d'autres suivirent, très espacés; les procès d'inquisition duraient longtemps; il se passait quelquefois un an entre deux comparutions; on comptait beaucoup sur l'énervement d'une longue captivité pour provoquer les aveux ou les repentirs. Les charges relevées contre Paleario étaient les suivantes, toutes fort graves : refus de croire à la prééminence du pape, au purgatoire, aux jeûnes, à la messe, à la confession, au libre arbitre, à la prédestination.

Le 19 juillet 1569, le juge le mit en demeure de reconnaître ses erreurs dans les dix jours et de rentrer dans le sein de l'Eglise. Il refusa de se rétracter disant : « Dans l'amour du prochain et la reconnaissance de la gloire de Dieu, on ne peut errer. » Le 20 août, il réitéra son refus; le 4 octobre, on mit à ses côtés deux théologiens « avec lesquels, dit-il, je fus d'accord sur un grand nombre de points et en désaccord sur quelques-uns ». Paleario soutenait, entre autres choses condamnables, que lorsque le souverain pontife fait périr des hérétiques, il pèche mortellement. Il fut alors mis au secret et il y resta sept mois. Quand on le crut suffisamment démoralisé, on lui dépêcha un jésuite qui obtint une rétractation, le 10 avril 1570. Il reconnut que le pape peut désigner « des ministres séculiers qui tuent les hérétiques et même les tuer personnellement<sup>1</sup> ». Néanmoins le tribu-

1. DE THOU, liv. XXXIX, § 9. Ed. Londres, 1734, vol. V, p. 132. VOLTAIRE, éd. Beuchot, vol. XVII, p. 353, n. 1. Article de COMBA,

nal inquisitorial dont il avait dit que c'était « un poignard levé sur tous les gens de Lettres », le déclara coupable; sa sentence portait qu'il serait revêtu du sanbenito; il s'y refusa, sur quoi les inquisiteurs le déclarèrent impénitent et le livrèrent au bras séculier pour qu'on lui infligeât le supplice du feu. Les chefs d'accusation avaient été ramenés à quatre : il avait nié le purgatoire et blâmé les ensevelissements dans les églises, disant qu'il valait mieux enterrer les morts hors des murs des cités; il avait tourné en ridicule la vie des moines et soutenu que la justification s'acquerrait par la seule foi en la miséricorde divine.

Le dimanche 2 juillet 1570, il fut confié à la confrérie de la Miséricorde qui avait mission de préparer à la mort les condamnés et le lendemain, après qu'il se fut confessé et repenti, au dire des moines qui l'assistèrent, il fut pendu puis brûlé sur le pont Saint-Ange. Avant de mourir, il avait remis aux frères de la Miséricorde un testament et deux lettres; l'une était pour sa femme; elle ne manque pas d'élévation, quoique, même en ce moment, il n'ait pu s'abstenir d'user de ces élégances de style et de ces oppositions de mots auxquelles on se plaisait alors : « Je ne voudrais pas que tu prisses du déplaisir à mon plaisir, écrivait-il, et que mon bien te fit du mal. L'heure est venue pour moi de passer de cette

*Paleario si ritratto mai*, dans *Rivista Christiana*, avril 1879, p. 145.

vie à mon Seigneur et Père, Dieu... Songe à notre famille, élève-la et conserve-la dans l'amour de Dieu. J'ai soixante et dix ans, je suis vieux et inutile. » La seconde lettre était pour Lampridio et Fedro, ses fils : « Il a plu à Dieu, leur disait-il, de m'appeler à lui par une voie que vous trouverez amère et dure, mais si vous l'examinez bien, vous comprendrez que, puisqu'elle me comble de contentement et de joie, vous aussi devez la trouver excellente<sup>1</sup>...

Les œuvres de Paleario, réunies et imprimées par ses admirateurs, passèrent longtemps pour des modèles de littérature néo-classique.

#### *Celio Secondo Curione.*

Celio Secondo Curione<sup>2</sup> naquit, le dernier de vingt-trois enfants, en 1503; son père s'appelait Giacomo Roterio et avait été surnommé Curione parce qu'il était de Chieri; sa mère, Charlotte de Montrolier, avait été longtemps dame d'honneur de Blanche de Savoie. Celio Curione tenait d'elle le goût des actions risquées et une grande impétuosité de parole qui le mit plus d'une fois en péril.

A neuf ans, orphelin, il fut envoyé à Turin afin d'y poursuivre ses études; comme il montrait une

1. D. ORANO, *Liberi Pensatori...*, p. 39, 40. Cod. Vat. Urb., 1091, fol. 416.

2. TACCHI-VENTURI, p. 308. Bibliographie. *Encyclopédie des Sciences religieuses*, vol. III, p. 541. *Realencyklopädie*, vol. IV, p. 353.



intelligence précoce, on lui fit suivre les cours de l'université et ce fut dans ce milieu qu'il apprit d'abord à connaître les doctrines qui commençaient à se propager. Son père lui avait légué, comme à son fils préféré, une bible manuscrite ornée de miniatures; ils s'y initia aux Écritures saintes. Quelques-uns des livres de Luther, *les Indulgences*, *la Captivité de Babylone*<sup>1</sup>, le traité de Zwingle sur la Vraie et fausse religion, dont les exemplaires se répandaient alors de plus en plus, lui tombèrent sous les yeux et achevèrent de le convaincre de l'excellence des arguments soutenus par les protestants; ses lectures le frappèrent même tellement qu'il résolut de se rendre en Allemagne et se mit en route avec trois compagnons, mais l'évêque d'Ivrée, Bonifacio Ferrerio, instruit de leurs projets, les fit arrêter et Curione, enfermé pendant deux mois dans la citadelle de Capranno, fut ensuite placé dans un couvent. Le séjour qu'il y fit, loin de le détacher des idées qui peu à peu s'emparaient de lui, leur donna plus de force, car les moines étaient tout adonnés à la superstition et en vivaient. On raconte que Curione s'amusait à leurs dépens; il remplaça dans un reliquaire les reliques par une Bible et ce fut un beau scandale quand la substitution fut découverte. Il s'évada.

On s'inquiétait peu à Milan de ce qui se passait en Piémont en sorte que Curione put y obtenir une chaire, y professa et s'y maria. Le marquis de Mont-

1. *De Indulgentiis*, 1517. *De Captivitate Babylonica*, 1520.

ferrat, Giovanni Giorgio, qui avait été évêque, l'appela auprès de lui et il resta son commensal tant qu'il vécut; puis, ses frères et ses sœurs étant tous morts de la peste à l'exception de l'un d'eux, il retourna en Savoie recueillir leur héritage. Un jour qu'un moine dominicain prêchait à Turin contre Luther et lui imputait des maximes qu'il n'avait jamais soutenues, d'après les uns, il lui cria qu'il en avait menti; d'après les autres, il demanda l'autorisation de lui répondre et montra que ses accusations étaient fausses. Ce pourquoi il fut de nouveau arrêté par ordre de l'Inquisition et mis dans une prison sévère. Il s'en échappa encore. Des légendes coururent à ce sujet. On raconta qu'il avait présenté au géôlier qui l'attachait une fausse jambe. La vérité semble être qu'il soudoya ses gardiens. Mais Curione avait intérêt qu'on crût à une évasion en quelque sorte miraculeuse; il en fit un récit à cette fin. « Pour cet événement, écrivit-il plus tard, je ne fis pas vœu de visiter Compostelle ou Jérusalem, car ce sont là des idolâtries, ni de garder ma chasteté que Dieu seul peut accorder; je me consacrai tout à Jésus, notre libérateur. »

Curione obtint ensuite une chaire à Pavie et y professa trois ans, sans être inquiété, car ses élèves faisaient bonne garde autour de lui; cependant on le savait un ardent propagateur des idées luthériennes et le pape insistait auprès du sénat de Milan pour qu'il mît fin à ce dangereux enseignement; informé de ces démarches Curione estima prudent de gagner Venise, puis Ferrare où la duchesse

l'accueillit des mieux. Il y prolongea durant un an son séjour et y devint le maître d'Olimpia Morata qu'il contribua à attirer vers le luthéranisme. Cependant la duchesse avait obtenu pour lui une chaire à Lucques, il s'y rendit mais les démarches du Saint-Siège l'empêchèrent d'en profiter longtemps; il se réfugia à Lausanne, revint chercher sa femme et ses enfants à Lucques, faillit de très peu être pris, retourna en Suisse et s'y fixa; on raconta que les souverains le réclamaient à leurs cours; le duc de Savoie le voulait à Turin, le roi de Transylvanie à Weissembourg, l'empereur Maximilien à Vienne; mais il demeura fidèle à la ville de Bâle où il s'était fixé et où, pendant plus de vingt ans, ses cours attirèrent nombre d'élèves; il y mourut le 25 novembre 1569.

Curione avait contribué à répandre le luthéranisme, non seulement par ses leçons, mais par ses écrits; il fut un infatigable écrivain; son *Pasquin en extase* eut un grand retentissement comme on a vu; il publia une *Institution de la religion chrétienne*, une *Histoire de Spiera*, une *Traduction des Cent dix Considérations de Valdès*, il commenta Aristote et composa un *Thesaurus linguae latinae*; il traduisit en latin vingt livres de l'Histoire de Guicciardini<sup>1</sup>; il fut en correspondance avec tous les grands esprits du temps. On l'avait accusé d'être antitrinitaire, il prit soin de démentir cette accusation dans son testament, qui existe à Bâle.

1. Voir à l'Appendice sa bibliographie.

*Giulia Gonzaga*<sup>1</sup>.

Dans le groupe relativement nombreux des femmes qui donnèrent dans la réforme, Giulia Gonzaga, comtesse de Fondi, se distingue par l'ardeur de ses convictions et la netteté de sa séparation d'avec l'Église catholique; elle fut une véritable protestante et dépassa en audace son maître Valdès. Sa famille était illustre et ancienne, ce qui ajoutait du poids à ses actes; pendant des années, les Gonzaga avaient dominé à Mantoue; cinq d'entre eux étaient devenus cardinaux, d'autres, chefs d'armées ou vice-rois. On ne sait exactement quand et où naquit Giulia. Elle avait environ quatorze ans lorsqu'on lui fit épouser, en 1526, Vespasiano Colonna qui était âgé de quarante ans, manchot, boiteux et veuf; elle au contraire passait, avec d'autres de ses contemporaines d'ailleurs, pour la plus belle des femmes d'Italie; Cariteo et Molza ont vanté à l'envi ses attraits; le père de Tasse, Bernardo, parle de ses cheveux blonds et bouclés, de son front haut et serein, de son teint délicat, de sa voix angélique, de la grâce de ses mouvements; Carnesecchi raconte dans l'un de ses interrogatoires que le cardinal Morone, étant *in minoribus*, c'est-à-dire avant d'avoir reçu la pourpre cardinale, était allé la voir à Naples « à cause de la renommée de sa vertu et de sa beauté qui était telle

1. KARL BENRATH, *Giulia Gonzaga*, Halle, 1900. BRUTO AMANTE, *Giulia Gonzaga*, Bologne, 1896. GIUSEPPE PALADINO, *Giulia Gonzaga*, Naples, 1909. REUMONT, *Vittoria Colonna*, p. 144.



que chaque homme de distinction qui passait par Naples tenait à honneur de la visiter » ; Falco s'exprime sur ses qualités en termes hyperboliques ; de son vivant même, car les légendes se formaient et se propageaient vite, on raconta qu'un pirate babaresque, Chaireddin Barbarossa, avait entrepris une expédition pour l'enlever et la livrer au sultan Soliman ; à la vérité, il débarqua au village de Sperlonga dans l'intention de piller Fondi qui appartenait aux Colonna ; Giulia, qui se trouvait dans le château de cette ville, s'enfuit et bien lui en prit, car les habitants furent emmenés en esclavage ; le cas était fréquent alors (1534).

Le récit de cette aventure fut illustré bientôt de détails tragiques ; on raconta qu'un serviteur ayant été prévenir Giulia du danger qu'elle courait, l'avait trouvée dormant nue comme c'était la coutume ; elle le récompensa, mais le fit poignarder ensuite. Elle était veuve lors de cet événement (depuis 1528), de même que Vittoria Colonna et Caterina Cibo, ces autres adeptes de la réforme ; et ceci contribua apparemment à leur vocation ; la douleur, le dégoût de la vie, le vide de leur existence et sans doute aussi un penchant naturel poussaient ces femmes à se livrer aux méditations pieuses ; d'esprit élevé, ayant une grande curiosité de toutes choses et poussées par leur éducation classique à raisonner et à approfondir, elles voulaient s'éclairer ; Giulia avait précisément connu Valdès à Fondi et elle le retrouva à Naples où elle était venue s'établir ; elle fit partie de son cercle et

s'y rencontra avec Flaminio, Ochino, Carnesecchi ; Valdès qui était en relation de lettres avec le cardinal Ercole Gonzaga<sup>1</sup>, lui raconte sa première visite à Fondi et combien il fut frappé de la beauté et de la bonté de Giulia. « Quelle pitié, ajoutait-il, qu'elle ne soit pas souveraine du monde entier ! » (Lettre du 8 septembre 1535). Valdès avait trouvé une âme à consoler et surtout à diriger.

Giulia était partagée entre sa vie mondaine et ses aspirations religieuses et ce conflit la tourmentait terriblement. Un jour qu'elle sortait avec Valdès d'un sermon où Ochino avait parlé de la vie éternelle, toute émue encore des paroles qu'elle venait d'entendre, elle lui exposa ses doutes et ses angoisses, ajoutant que l'éloquence d'Ochino soulevait en elle les sentiments les plus contradictoires et lui donnait une terreur affreuse de l'enfer et une grande ambition d'aller au paradis ; Valdès lui répondit que trois voies conduisaient à la connaissance de Dieu, l'Ancien Testament, la Lumière naturelle et le Christ. « Chaque jour, lui dit-il, il vous faut employer chaque moment à méditer sur le monde, sur vous-même, sur Dieu, sur Jésus-Christ, sans vous astreindre à des pratiques superstitieuses. Ayez constamment deux images devant vos yeux, la perfection chrétienne et votre propre imperfection. » Pour la mieux guider, il écrivit pour elle un livre qu'il lui dédia, *l'ABC chrétien* (1536).

Pendant que les grands du monde, les prêtres,

1. On possède sa correspondance pour les années 1535 à 1537.

les artistes célébraient sa beauté, lui disait-il, elle recherchait, sans la pouvoir trouver, la paix du cœur; or elle ne réussirait à en jouir qu'en se conformant aux paroles de l'apôtre saint Jean dans l'épître aux Colossiens, c'est-à-dire en se détournant des choses terrestres et en ne s'occupant que des choses célestes. « L'amour fait disparaître la peur; la foi est l'arbre, l'amour en est le fruit; la foi ne consiste pas en émotions passagères, mais dans un sacrifice constant et entier. La perfection chrétienne ne s'obtient pas seulement en accomplissant des actes conformes en tout à la loi, mais par la force avec laquelle on cherche et on conserve le commerce avec Dieu. » S'adressant à une princesse adulée, fort avant dans le siècle, attachée encore au Saint-Siège, Valdès n'allait pas dans son *ABC* aussi loin que dans ses autres œuvres théologiques; ainsi il expliquait à Giulia qu'il était loisible de se rendre à la messe pourvu que ce ne fût pas au détriment de ses pratiques charitables, d'assister aux sermons où l'on prêchait le Christ, mais non à ceux où l'on se perdait en subtilités et où l'on racontait des fables; il lui recommandait la lecture de l'Évangile, des *Colacions* de Cassien<sup>1</sup>, des Saints Pères, de la *Descendance du Christ*, et lui rappelait qu'il faut agir non en vue d'une récompense, mais pour l'amour de Dieu. Giulia était par avance acquise à ces doctrines. L'ascétisme monacal ne

1. *Collationes Patrum.*

lui paraissait pas le seul chemin qui conduisit vers Dieu. Toutefois pour méditer plus à son aise sur les grands problèmes qui tourmentaient son âme et pour s'isoler du monde, elle demanda au pape Paul III et obtint de se retirer avec plusieurs servantes dans le cloître de S. Francesco; ces sortes d'autorisations s'accordaient encore assez facilement; elle était dispensée de se soumettre à la règle des religieuses. Ses opinions en matière de foi se précisaient; elle ne se bornait plus comme Vittoria Colonna ou même Renée de France, à souhaiter une réforme de l'Église catholique; plus tard, elle écrivait à Carnesecchi: « Du temps que la religion chrétienne était la nôtre... » L'influence de Valdès se faisait de plus en plus sentir et dura jusqu'à sa mort, c'est-à-dire jusque vers 1540. Giulia dirigeait maintenant le mouvement protestant dans le royaume de Naples; sa correspondance répandait ses idées; les écrivains qui défendaient les doctrines nouvelles la consultaient et lui dédiaient leurs ouvrages, elle employait son crédit à encourager certains prélats, suivait attentivement les discussions du concile de Trente, se tenait constamment informée du sort de ceux de ses amis qui étaient en fuite ou retenus en prison, correspondait secrètement avec maint hérétique. Carnesecchi lui écrivait trois fois par semaine en employant un chiffre dont on a retrouvé le secret innocent. Flaminio traduisit pour elle son *Commentaire sur les Psaumes* et le *Livre des Considérations*. Des chagrins domestiques la



rejetaient de plus en plus dans la méditation; elle était en procès avec une fille de son mari; une tragédie effrayante s'était accomplie dans sa famille, presque sous ses yeux; son neveu Vespasiano avait épousé, en 1550, Diana Cardona, fille d'un noble sicilien, il la soupçonna de n'avoir pas repoussé les avances de son secrétaire, Annibale Ranieri, le fit assassiner et enferma sa femme dans la chambre où gisait son cadavre en lui donnant l'ordre de boire un poison qu'il avait fait préparer. Elle obéit et mourut.

Giulia n'était pas sans courir des dangers personnels; des tumultes populaires éclatèrent à Naples quand le pape chercha à y établir l'Inquisition (mai 1547); la ville fut bombardée; Giulia se réfugia à Ischia, où Vittoria Colonna, qui venait de mourir, avait si longtemps vécu. La révolte vaincue, l'Inquisition fonctionna et Giulia en fut une des victimes; la première dénonciation date du mois d'avril 1550; on ne s'était pas contenté d'attaquer ses tendances religieuses; sa conduite était également critiquée; on lui imputait les légèretés de ses demoiselles d'honneur et l'on insinuait même que ses rapports avec Valdès n'avaient point été uniquement spirituels. Son biographe contemporain, Filonico Alicarnasseo, accepte cette accusation, mais il était moine et tout son récit semble tendancieux. Quoi qu'il en soit, l'Inquisition, sans incriminer encore une princesse si réputée, la surveillait, l'envoyait, lui envoyait même, à ce qu'elle affirmait, des agents tenta-

teurs (Lettre du 24 avril 1553 à Ferrante). D'ailleurs, son confident Carnesecchi était poursuivi; ses amis Galeazzo Caracciolo, Isabella Brisegna, auraient été traduits devant le Saint-Office s'ils étaient demeurés à Naples; son majordome Perez fut arrêté; deux de ses serviteurs s'échappèrent au moment où l'on allait les saisir; le cercle se resserrait autour d'elle. On lui conseilla de fuir, elle s'y refusa. L'Inquisition hésita longtemps par crainte des conséquences; elle atermoyait encore lorsque Giulia mourut, le 19 avril 1566, dans ce même couvent de S. Francesco où elle avait passé une bonne partie de son existence et qui lui appartenait. Nul doute que si elle avait vécu quelque peu encore, elle n'eût pas échappé aux rigueurs de l'Église. La preuve en est que le pape Pie V<sup>1</sup>, qui n'était pas sans avoir percé ses véritables pensées, ordonna au vice-roi de Naples, dès que sa succession fut ouverte, de mettre sous séquestre le couvent de S. Francesco; on fouilla ses papiers parmi lesquels furent découvertes quantité de lettres compromettantes, dont quelques-unes de Carnesecchi dans lesquelles il lui recommandait la lecture des œuvres de Valdès; d'autres étaient chiffrées; le pape se fit aussitôt envoyer ces documents et déclara hautement que s'il les avait connus plus tôt, il aurait bien certainement fait brûler vive la comtesse.

C'était la seconde fois qu'elle échappait aux

1. Élu le 7 janvier 1566.

rigueurs de l'Église; Carnesecchi lui écrivait en 1559, le 9 septembre, que la mort de Paul IV (18 août 1559) l'avait sauvée de la prison<sup>1</sup>. L'accalmie qui prévalut durant le pontificat de Pie IV lui avait seule permis de finir ses jours en paix.

Elle laissa par testament 9.000 à 10.000 écus sur le mont de piété de Venise, au cardinal Morone, dont elle avait été la constante amie dans la bonne comme dans la mauvaise fortune<sup>2</sup>.

*Caterina Cibo, duchesse de Camerino*<sup>3</sup>.

Caterina Cibo ou Cybo était petite-fille du pape Innocent VIII, par son père, Franceschetto et nièce de Léon X, par sa mère Maddalena de Médicis, fille de Laurent le Magnifique; elle était née le 13 septembre 1501 dans les environs de Florence; belle à ravir, elle était aussi des plus intelligentes, d'une de ces intelligences précoces si fréquentes alors et qui font notre étonnement aujourd'hui; venue à Rome, elle y apprit de bonne heure le latin, le grec et l'hébreu, ce qui lui permit plus tard d'étudier les livres saints dans le texte original. On la fiança à douze ans au duc de Camerino, Giovanni Maria Varano, qui avait vingt ans de

1. Déposition de Carnesecchi dans son procès.

2. Lettre de l'envoyé à Rome du duc de Toscane, Averardo Serristori, en date du 16 mai 1566. Cf. lettre de Rabbi, en date du 26 juin. AMANTE, p. 394.

3. FRANCESCO SERDONATI, *Alcune Vite di Donne celebri*, Padoue, 1872. B. FELICIANCELLI, *Notizie... sulla vita di Caterina-Cybo-Varano Camerino*, 1892.

plus qu'elle et qu'elle épousa en 1520; elle en eut une fille, Giulia, en 1523; il mourut en 1527. Les traverses de Caterina avaient déjà commencé.

Situé entre l'Ombrie, les Marches et les Abruses, le duché de Camerino était fort convoité; comme son homonyme, Caterina Sforza, la duchesse de Camerino eut à subir des sièges, se défendit avec héroïsme, fut captive, déjoua les intrigues de ses ennemis, perdit et reprit son duché; c'était une maîtresse femme, une virago dans l'acception italienne du mot. Mais sa principale occupation fut la réforme, l'épuration à tout le moins, de l'Église; elle s'y adonna avec l'énergie qu'elle mettait à toute chose. Réfugiée à Florence, elle se lia avec tous ceux qui se préoccupaient de l'avenir de la religion; elle forma un salon littéraire et philosophique où fréquentaient Marcantonio Flaminio, Ochino, Firenzuola, Berni, lequel lui dédia son poème *De Orlando Innamorato* qui n'était pas exempt de tendances hérétiques<sup>2</sup>; le moine Firenzuola lui dédia ses *Conversazioni sull' Amore*, où perce un certain penchant vers les idées nouvelles; Ochino lui dédia ses sept Dialogues dans lesquels il traite de l'Amour de Dieu, des moyens d'être heureux, de la conversion du larron sur la Croix, des vœux monastiques. « Il n'y a qu'un ordre qui puisse vous satisfaire, lui dit Ochino

1. DE REUMONT, *Vittoria Colonna*, p. 150. AMANTE, *Giulia Gonzaga*, p. 305. CHRISTOPHER HARE, *Men and women of the Reformation*, p. 59.

2. Il fut fortement amandé après la mort de Berni.



dans le septième des Dialogues, car il est parfait à tous les points de vue; on n'y change pas de demeure, mais de mœurs; on n'y change pas de vêtements mais de vie; on ne se sépare pas de sa chevelure, mais de ses mauvaises pensées; on prie avec son cœur et non avec ses lèvres... » A quoi la duchesse est censée répondre assez naïvement qu'elle voudrait bien devenir parfaite, mais sans se donner trop de peine<sup>1</sup>.

De même que Vittoria Colonna, elle s'intéressait vivement aux capucins; elle connut Matteo da Bassi quand il vint dans les Marches avec Francesco da Cartoceto prêcher la réforme de l'ordre des Franciscains; il allait pieds nus dans les rues de Camerino criant : « Miséricorde, miséricorde ! » et provoquait de nombreuses vocations (juillet 1528); sa tentative l'intéressait d'autant plus qu'elle souhaitait ardemment cette réforme des mœurs qui lui semblait le salut de l'Église. Quand Bassi eut été enfermé sur l'ordre du Chapitre provincial des frères de l'Observance, elle obtint sa délivrance; quand Ochino fut devenu le chef des capucins, elle l'appuya de tout son pouvoir dans ses luttes contre le Saint-Siège. « Je crois, déposait Carnesecchi au cours de son procès, le 26 juillet 1566, qu'elle a été l'amie d'Ochino avant et après sa fuite. » Aussi était-elle surveillée de très près;

1. Ces Dialogues furent publiés en 1542, du vivant de Caterina et elle n'éleva aucune protestation, ce qui montre qu'elle en acceptait les tendances, encore qu'elles fussent très nettement hostiles aux doctrines strictement catholiques.

ses entretiens avec le cardinal Pole, avec Giberti, avec les chefs du mouvement réformiste, étaient connus à Rome; elle fut considérée comme hérétique avérée et dangereuse : « *Heretica, Sectatrix Haereticorum et Doctrix Monialium Haereticarum*<sup>1</sup>. » Au reste Caterina Cibo était très liée avec Giulia Gonzaga dont l'exemple dut hâter sa conversion. Si elle ne fut pas poursuivie, c'est sans doute à cause de ses hautes parentés. Elle mourut le 17 février 1557.

### Vittoria Colonna<sup>2</sup>.

Vittoria Colonna, veuve à trente-trois ans du marquis de Pescara (mort en 1525), chercha d'abord à se consoler en composant de beaux sonnets en l'honneur de son mari, puis en se plongeant dans la dévotion; sa douleur l'avait conduite au recueillement, le recueillement la mena aux spéculations pieuses, mais sa dévotion ne fut pas essentiellement réduite aux pratiques extérieures dont se contentaient la plupart des Italiennes de ce temps,

1. *Compendio de' Processi del S. Officio*, publié par Corvisieri, dans l'*Archivio della Soc. Romana di Storia Patria* (1880).

2. A. DE REUMONT, *Vittoria Colonna. Carteggio di Vittoria Colonna*, par Ermanno Ferrero et Giuseppe Muller. LE FÈVRE-DEUMIER, *Vittoria Colonna*, Paris, 1856. HENRY ROSCOE, *Vittoria Colonna*, Londres, 1868. CANTU, *Eretici*, vol. I, p. 410. Art. de K. BENRATH dans *Rivista Cristiana*, vol. VI, 1876, p. 49. DOMENICO TORDI, *Vittoria Colonna supplemento al Carteggio*, Turin, 1892. *Vittoria Colonna in Orvieto*, Pérouse, 1895. *Il Codice delle Rime di Vittoria Colonna appartenente a Margherita d'Angoulême...*, Pistoia, 1900 et autres brochures. CAMPORI, *Vittoria Colonna*. JEAN J. WEISS, *Vit. Colonna*, Frarrenfeld, 1916.

elle avait trop d'ouverture d'esprit, un sentiment trop élevé des choses de la religion pour ne pas aspirer plus haut. Ce n'est pas à dire qu'elle ne se crût par obligée à certaines austérités; sa mère, Agnese de Montefeltro, était morte au retour d'un pèlerinage à Notre-Dame de Lorette des privations qu'elle s'était imposées<sup>1</sup> et Vittoria tenait d'elle à ce point de vue; elle poussa si loin les macérations que son ami, son meilleur conseiller, le cardinal Polé, dut intervenir pour qu'elle les modérât, lui rappelant ces paroles de saint Paul à Timothée : « *Corporis exercitatio admodum valet ad pietatem.* » Elle n'avait plus alors que la peau sur les os, comme le dit plus tard Carnesecchi au cours de l'un de ses interrogatoires. Ce ne fut que sur les pressantes injonctions de Pole qu'elle songea à conserver « ce tabernacle de Dieu » pour « le rendre tel qu'elle l'avait reçu ». Sa ferveur était si connue que le Saint-Siège lui permit de disposer d'un autel portatif; il lui donna l'autorisation de se faire accompagner de seize personnes, dont deux confesseurs, quand elle forma le projet de se rendre en terre sainte, pèlerinage qu'elle ne put d'ailleurs pas accomplir. « Tu as entrepris ce voyage, disait le bref daté du 13 mars 1537, malgré l'avis de tous tes proches et les périls qui en sont inséparables, tu mets l'amour de Jésus-Christ au-dessus de toute affection humaine, tu montres un cœur masculin dans un corps féminin... » Quelques-unes de ses

1. ERMINDA TORDI, *Agnesina di Montefeltro*, Florence, 1908.

strophes sont empreintes d'un catholicisme profond et des plus orthodoxes<sup>1</sup>. Mais son intelligence qu'elle avait des plus vives, la portait à examiner par elle-même les enseignements de l'Église. Le cardinal Pole lui disait en vain qu'il ne convient pas de chercher à pénétrer les mystères de la religion et que son devoir était « de se renfermer dans les limites qui s'imposaient à son sexe<sup>2</sup> ». Vittoria se prit à scruter ses sentiments et à interroger des théologiens. Elle se rapprocha de ceux qui, comme elle, cherchaient à éclairer leur conscience et à sauver l'Église en l'épurant. Il ne lui échappait pas que le désarroi dans lequel elle était tombée en compromettait l'avenir. Dans un de ses sonnets, elle dit :

Je vois d'algues et de fange ta barque si chargée,  
Pierre, que si quelque vague  
Du dehors l'assaille et l'entoure,  
Elle pourrait chavirer et courir grand risque<sup>3</sup>.

Pour sauver le Saint-Siège qu'elle tenait en grande vénération, elle voulait à tout prix remédier aux abus et c'est pourquoi elle unit ses efforts avec ceux des novateurs. Ses amis, Ochino, Priuli, Flaminio, Vermiglio, les cardinaux Morone et Pole, étaient parmi les plus ardents adeptes de la Réforme.

1. BARTOLOMEO FONTANA, *Nuovi documenti sulla Fede di Vittoria Colonna*, Rome, 1888. Article paru dans le *Bulletin de la R. Soc. di Storia Patria*.

2. *Carteggio*, p. 340.

3. *Rime Sacre*, Sonnet CXXXVII.



Le Saint-Siège la considéra comme hérétique, cela est incontestable, mais seulement vers la fin de sa vie; elle passa alors pour une dangereuse propagatrice des idées nouvelles et les couvents où elle avait séjourné, de même que les personnes qui l'avaient fréquentée, devinrent suspects.

Elle admira Valdès; elle fut en correspondance avec Marguerite de Navarre; elle eut pour confidentes Giulia Gonzaga et Caterina Cibo; Carnesecchi fut de son intimité; il lui avait été présenté par le cardinal Palmieri en 1534; vingt-six ans plus tard, il se rappelait encore avec délice ces entretiens où l'on discutait entre esprits également sincères et bien intentionnés, sur la providence, sur la grâce, sur la prédestination et sur l'humilité que l'on louait « comme la base de toute vertu ». « Je l'ai connue et honorée comme il convenait à sa grande vertu », disait encore Carnesecchi.

Cependant Vittoria Colonna ne peut être rangée parmi les protestantes italiennes; elle est un exemple de ces âmes très franches, très simples qui, dans leur grand désir d'empêcher la ruine du catholicisme, agissaient de concert avec ceux qui en rêvaient l'anéantissement et prenaient dans les deux partis ce qui convenait le mieux à leurs aspirations et à leurs tendances<sup>1</sup>. Les cas de ce genre étaient fréquents; ceux qui ont voulu faire de Vittoria Colonna une adversaire du Saint-Siège, une luthérienne, se méprennent tout autant que

1. BARTOLOMEO FONTANA, *Nuovi Documenti vaticani sulla Fede e sulla Pietà di Vit. Colonna*, Rome, 1888.

ceux qui nient son penchant aux idées nouvelles. « La marquise, dit Carnesecchi, attribuait la justification en grande partie à la grâce et à la foi. Dans ses actes et dans toute sa conduite, elle faisait beaucoup de cas des œuvres, distribuant d'abondantes aumônes selon le conseil que lui avait donné le cardinal (Pole) auquel elle croyait comme à un oracle; elle agissait d'une part comme si la foi seule avait pu la sauver, d'autre part, comme si son salut dépendait uniquement des œuvres; un jour, elle me rapporta qu'ayant demandé au cardinal son opinion sur la justification, elle ne put en obtenir aucun éclaircissement. » Et il ajouta qu'un de ses sonnets tendrait à faire croire qu'elle admettait la prédestination absolument.

Les sonnets spirituels de Vittoria Colonna qui furent publiés à part à Venise en 1546, sont au nombre de deux cent sept; elle composa également un *Capitolo* en *terza rima* ayant pour titre *Il trionfo del Cristo*. Sa foi profonde ne lui inspira que des vers médiocres; ils n'ont ni élan, ni élévation; chose curieuse, on n'y sent nullement l'intensité des sentiments qui l'animaient. Ses vers à la mémoire de son époux ont tout autre allure.

Ces sonnets ont le tour que voici :

Quand la mer orageuse s'élève et entoure  
De son impétueuse fureur un ferme écueil,  
Si elle le trouve inébranlable, son orgueil  
Se brise et l'onde retombe sur elle-même.

Telle je suis, si contre moi la profonde  
Eau mondaine s'irrite comme contre un écueil,

Je lève les yeux au ciel et je la dépouille  
 D'autant mieux de sa rigueur qu'elle est plus forte,  
 Et, si alors, le vent du désir  
 Tente un nouvel assaut, je cours au rivage  
 Et d'un câble tressé d'amour et de foi,  
 J'attache ma nef à ce à quoi je me fie,  
 A la pierre vive de Jésus, de telle sorte  
 Qu'à mon gré, je puis regagner le port.

Si, avec les armes célestes, j'avais vaincu  
 Et moi-même et mes sens et la raison humaine,  
 J'irais d'un autre cœur, haute et lointaine,  
 Hors de ce monde et de ses honneurs fallacieux.

Sur les ailes de la foi, ma pensée ceinte  
 D'un espoir désormais point caduque ni vain,  
 Sortirait de cette vallée malsaine,  
 Par la vraie vertu, élevée et emportée.

J'ai l'œil fixé sur le but meilleur  
 De notre course, mais je ne vole pas encore  
 Sur le droit chemin, assurée et légère.

J'aperçois les signes avant-coureurs du soleil,  
 Je découvre l'aurore, mais par les détours sacrés [encore.  
 Aux demeures divines, à la vraie lumière je n'entre pas

D'obscur brillant, de faux vrai,  
 D'inique juste, d'ennemi héritier,  
 Hardi par amour, fort par foi,  
 Impérieux à la guerre, humble dans la paix,

C'est ce que peut accomplir la face vivante de l'Éternel,  
 Quand elle gouverne le haut siège  
 De la toute-puissance, et elle fait une riche proie  
 Du trésor qui plaît aux sens débiles.

Elle ouvre la chaude et éternelle lumière  
 Entourée de rayons, éclairant tout autour  
 Nos brumes et fondant la glace.

Et tandis qu'elle enflamme et éclaire,  
 On chemine tranquille en cette clarté  
 Qui montre les lacs cachés.

A IGNACE DE LOYOLA.

Si le nom seul du Christ, peint dans le cœur,  
 Suffit à rendre fort et plein de toute valeur  
 Un serviteur fidèle à ce point, que sa vigueur  
 A toujours, dans la guerre, remporté la victoire,

Combien plus valamment Ignace a affronté  
 Les tourments, les bêtes et la douleur,  
 Ayant ce nom sculpté en lettres d'or en son cœur,  
 Certain alors de n'être plus vaincu...

Telle que ces vers la montrent, telle était assurément Vittoria Colonna, fille très soumise de l'Église romaine, mais très soucieuse aussi d'en assurer l'avenir en la réformant dans ce qu'elle avait de blâmable<sup>1</sup>.

Son ardeur à défendre les capucins n'eut pas d'autre raison; elle vit dans leur discipline la réalisation de ses désirs<sup>2</sup>; si on les considérait comme luthériens, répétait-elle, c'était uniquement parce qu'ils prêchaient la liberté de l'esprit et l'austérité des mœurs et que « leur vie parlait pour eux »<sup>3</sup>. Son immixtion dans les affaires intérieures de l'ordre

1. B. FONTANA, *Documenti Vaticani sulla Fede e sulla Pietà di Vittoria Colonna*, Rome, 1888. « Le 26 février 1538, fra Cornelio prêcha dans l'église de S. Francesco, devant la marquise de Pescara, femme très dévote à Dieu », dit Rainieri dans sa chronique, p. 35. C'était évidemment l'opinion commune alors.

2. *Carteggio*, p. 139.

3. *Carteggio*, p. 108, n.



Je lève les yeux au ciel et je la dépouille  
 D'autant mieux de sa rigueur qu'elle est plus forte,  
 Et, si alors, le vent du désir  
 Tente un nouvel assaut, je cours au rivage  
 Et d'un câble tressé d'amour et de foi,  
 J'attache ma nef à ce à quoi je me fie,  
 A la pierre vive de Jésus, de telle sorte  
 Qu'à mon gré, je puis regagner le port.

Si, avec les armes célestes, j'avais vaincu  
 Et moi-même et mes sens et la raison humaine,  
 J'irais d'un autre cœur, haute et lointaine,  
 Hors de ce monde et de ses honneurs fallacieux.

Sur les ailes de la foi, ma pensée ceinte  
 D'un espoir désormais point caduque ni vain,  
 Sortirait de cette vallée malsaine,  
 Par la vraie vertu, élevée et emportée.

J'ai l'œil fixé sur le but meilleur  
 De notre course, mais je ne vole pas encore  
 Sur le droit chemin, assurée et légère.

J'aperçois les signes avant-coureurs du soleil,  
 Je découvre l'aurore, mais par les détours sacrés [encore.  
 Aux demeures divines, à la vraie lumière je n'entre pas

D'obscur brillant, de faux vrai,  
 D'inique juste, d'ennemi héritier,  
 Hardi par amour, fort par foi,  
 Impérieux à la guerre, humble dans la paix,

C'est ce que peut accomplir la face vivante de l'Éternel,  
 Quand elle gouverne le haut siège  
 De la toute-puissance, et elle fait une riche proie  
 Du trésor qui plaît aux sens débiles.

Elle ouvre la chaude et éternelle lumière  
 Entourée de rayons, éclairant tout autour  
 Nos brumes et fondant la glace.

Et tandis qu'elle enflamme et éclaire,  
 On chemine tranquille en cette clarté  
 Qui montre les lacs cachés.

A IGNACE DE LOYOLA.

Si le nom seul du Christ, peint dans le cœur,  
 Suffit à rendre fort et plein de toute valeur  
 Un serviteur fidèle à ce point, que sa vigueur  
 A toujours, dans la guerre, remporté la victoire,

Combien plus valamment Ignace a affronté  
 Les tourments, les bêtes et la douleur,  
 Ayant ce nom sculpté en lettres d'or en son cœur,  
 Certain alors de n'être plus vaincu...

Telle que ces vers la montrent, telle était assurément Vittoria Colonna, fille très soumise de l'Église romaine, mais très soucieuse aussi d'en assurer l'avenir en la réformant dans ce qu'elle avait de blâmable<sup>1</sup>.

Son ardeur à défendre les capucins n'eut pas d'autre raison; elle vit dans leur discipline la réalisation de ses désirs<sup>2</sup>; si on les considérait comme luthériens, répétait-elle, c'était uniquement parce qu'ils prêchaient la liberté de l'esprit et l'austérité des mœurs et que « leur vie parlait pour eux »<sup>3</sup>. Son immixtion dans les affaires intérieures de l'ordre

1. B. FONTANA, *Documenti Vaticani sulla Fede e sulla Pietà di Vittoria Colonna*, Rome, 1888. « Le 26 février 1538, fra Cornelio prêcha dans l'église de S. Francesco, devant la marquise de Pescara, femme très dévote à Dieu », dit Rainieri dans sa chronique, p. 35. C'était évidemment l'opinion commune alors.

2. *Carteggio*, p. 139.

3. *Carteggio*, p. 108, n.

n'avait d'autre but que d'en assurer la prospérité. Quand Lodovico de Fossombrone, soutenu par le pape, se trouva en compétition avec Bernardino da Asti qui représentait les tendances indépendantes de l'ordre, Vittoria prit parti pour celui-ci et, grâce à son intervention, un chapitre fut convoqué dans lequel Lodovico se vit dépouillé de ses fonctions au profit de Bernardino<sup>1</sup>. De même elle protégea Ochino devenu chef des capucins; on ne sait quand et où elle le connut, peut-être à Rome au printemps de l'année 1534; sa grande éloquence dut la séduire et leur admiration commune pour Valdès, les rapprocher. Elle prit Ochino en quelque sorte sous sa protection, le recommandant dans de nombreuses lettres, soit au cardinal Gonzaga, soit au duc Ercole d'Este, le mari de Renée de Ferrare, soit au cardinal Bembo. « Je vous le recommande, écrivait-elle en 1537, au cardinal Gonzaga, non parce qu'il est en butte à toutes sortes d'embûches, mais pour le bien de tant d'âmes que ses prédications touchent et conduisent dans la bonne voie. »

C'est à Ferrare, en 1537, alors qu'elle se rendait à Venise pour passer en terre sainte, que Vittoria connut Renée de France. Sans doute, elle ne partagea jamais ses doctrines calvinistes, mais le séjour de dix mois qu'elle fit dans cette cour où l'on parlait assez librement de choses de la foi, ne dut pas être sans influence sur ses sentiments; la familia-

1. B. FONTANA, *Documenti Vaticani di Vittoria Colonna per difesa dei Cappucini*, Rome, 1886. *Carteggio*, p. 108, n. 4.

rité était grande entre les deux femmes. Son ambassadeur écrivait au duc de Mantoue, à la date du 8 juillet (1537) : « La marquise est allée ce matin, en négligé, voir la duchesse; elles se sont entretenues longuement. » Peu de jours après, le 19, Vittoria tenait sur les fonds baptismaux la fille de Renée, Eleonora, celle dont on imagina de dire plus tard que Tasse était tombé éperdument amoureux.

Une des raisons qui avaient déterminé Vittoria Colonna à ce long séjour était son désir de trouver un établissement pour les capucins; le duc Ercole n'y mettait pas d'opposition, encore que Ochino ne lui parût pas un hôte fort souhaitable; il aurait voulu qu'on lui donnât à entendre que le séjour de Mantoue lui conviendrait infiniment mieux, car les doctrines religieuses qui y prévalaient répondaient aux siennes, et il s'y trouvait un hôpital de la Miséricorde où il pourrait donner libre cours à son amour du prochain. Mais Vittoria insista et le duc finit par s'entendre avec un noble ferrarais, Alfonso Trotti, qui céda une maison et un terrain, près du fleuve; le 18 août, Ochino en prit possession en compagnie de quelques-uns de ses disciples.

De Ferrare, Vittoria se rendit à Florence, puis aux bains de Lucques où elle se retrouva avec Carnesecchi; « J'eus là, dit-il dans son procès, occasion d'être admis dans la familiarité de la duchesse et, depuis lors, je restai en relation d'amitié avec elle jusqu'à sa mort. » Ainsi la marquise se liait



de plus en plus avec les protagonistes de la réforme et avec ceux qui y étaient indulgents, les Morone, les Pole, les Bembo. La haute situation qu'elle s'était acquise dans le monde littéraire où l'on ne la qualifiait plus que la « divine poétesse », l'illustration de sa race, faisaient d'elle un personnage de grande influence; sa correspondance la montre conseiller, stimulant, interrogeant, décidant. Elle dut contribuer grandement à la diffusion du sentiment protestant. A Rome, elle connut Michel-Ange alors qu'il peignait le *Jugement dernier*. Le vieillard s'éprit pour la poétesse d'un amour pur et violent qu'il exprima en sonnets dont le tour n'est pas sans grâce. Ils conversaient des heures à cœur ouvert, d'art, de philosophie, de morale. Et cela suffit pour qu'on répétait que Michel-Ange s'était converti au protestantisme pour complaire à Vittoria<sup>1</sup>.

Elle passa les trois dernières années de sa vie dans le couvent de S. Caterina, à Viterbe, où elle réunissait autour d'elle quelques hommes éminents; le cardinal Pole, alors en disgrâce, venait l'entretenir de théologie; parfois Priuli, Bartolommeo Stella, Flaminio, assistaient à ses controverses. La marquise interrogeait Pole sur les tentations que font subir à l'homme la chair, le diable et le siècle; elle répandait autour d'elle, parmi les

1. P. DE BOUCHAUD, *Les Poésies de Michel-Ange et de Vittoria Colonna*, Paris, 1912. G. THOMAS, *Michel-Ange poète*, Paris, 1892. A. L'ANNEAU ROLAND, *Michel-Ange et Vittoria Colonna*, Paris, 1875.

nonnes, ses vues sur la façon de sauver l'Église. Le mystère de la prédestination et de la justification lui donnait aussi de grands soucis; il semble bien que, sur ce point, elle ne pensait pas comme l'Église romaine, car lorsqu'elle apprit que le cardinal Pole, malade d'un catarrhe, n'avait pu prendre part à la séance du concile de Trente où la doctrine protestante sur ce point, avait été formellement condamnée, elle s'écria que Dieu avait miraculeusement empêché par ce moyen le cardinal de voter un tel décret, d'où chacun inféra, dit Carnesecchi dans l'interrogatoire qui précéda immédiatement son supplice, que le cardinal et la marquise blâmaient cette décision; d'ailleurs, tel fut aussi, du moins en ce qui concernait le cardinal, le sentiment qu'exprimèrent Priuli et Flaminio à leur retour de Trente<sup>1</sup>. Cependant Vittoria ne suivait pas les protestants jusque dans les conséquences extrêmes qu'ils tiraient de leurs théories.

L'attitude d'Ochino commençait à l'inquiéter<sup>2</sup>. Il lui arriva de demander à quelqu'un qui revenait de Milan, quelle impression y avait faite le prédicateur et, sur la réponse qu'on lui donna que chacun était très édifié par ses sermons et qu'on le tenait pour un parfait chrétien, elle soupira: « Dieu fasse qu'il le demeure! » De fait, ce fut peu après qu'elle reçut la lettre du 22 août 1542 dans laquelle Ochino l'informait de sa fuite.

Vittoria passait de plus en plus pour partager

1. Carteggio, p. 342.

2. DE REUMONT, p. 220.

les idées des réformistes<sup>1</sup>; on s'efforçait de répandre cette conviction au dehors; un agent du duc de Ferrare se procura un recueil de ses sonnets et le montra au roi François I<sup>er</sup> pour le convaincre de la réalité des accusations portées contre elle; toutefois le roi, qui savait à quoi s'en tenir, se contenta de rire et dit « qu'il connaissait le bon renom de la marquise »<sup>2</sup>.

Elle mourut fort soupçonnée par l'Église et l'âme tranquille dans le couvent de Viterbe, le 25 février 1547.

Un graveur hollandais d'origine, Francisco, qui l'avait vue à Rome quelques années auparavant, donne d'elle ce portrait qui, s'il n'est sans doute pas d'une exacte vérité, montre au moins l'effet qu'elle produisait sur ceux qui l'approchaient : « La marquise de Pescara, dit-il, est une des femmes les plus remarquables et les plus célèbres qui se trouvent en Europe; de manières nobles autant qu'elle est belle, instruite dans la langue latine<sup>3</sup>, fort intelligente, elle possède toutes les qualités et tous les avantages qui rendent aimable une femme.

1. Les accusations portées par l'Inquisition contre la marquise se trouvent indiquées dans les extraits publiés par Corvisieri dans l'*Archivio Soc. Romana di Stor. Patria*, vol. III, an. 1880, p. 279.

2. CANTU, *Eretici*, vol. I, p. 411, 427, donne quelques-uns des sonnets dans lesquels, à son sens, se découvre le penchant de la marquise pour les idées luthériennes; leur lecture et celle des autres sonnets qu'il ne cite pas ne conduit pas à une conclusion aussi nette.

3. En effet, ses lettres sont pleines de latinismes et même de membres de phrase en latin; quand l'expression lui manque en italien, elle la trouve en latin.

Depuis la mort de son héroïque époux, elle mène une vie retirée et modeste. Rassasiée par la splendeur de sa vie passée, elle n'aime plus maintenant que Jésus-Christ et les sévères études, se répandant en largesses envers les femmes pauvres; elle est un modèle de véritable piété catholique. »

*Renée de France,  
duchesse de Ferrare*<sup>1</sup>.

Renée de France, fille de Louis XII et d'Anne de Bretagne, apporta à Ferrare les tendances qu'avaient développées en elle son maître Lefèvre d'Etaples et les exemples nombreux que lui avaient offert, en sa jeunesse, la cour et la ville; on était volontiers frondeur et sceptique autour de François I<sup>er</sup> durant la première partie du règne. Dès son arrivée à Ferrare, en 1528, elle avait alors dix-huit ans, Renée se mit à protéger les novateurs. Ce n'est pas qu'elle ne fût une fervente catholique; elle portait sur elle le cordon dont saint François de Paule se ceignait les reins; elle se fit envoyer de Chartres deux chemises semblables à celles de la Vierge que l'on conservait dans le trésor de la cathédrale. Un jour qu'elle avait manqué le sermon,

1. Voir notre ouvrage sur *Renée de France, duchesse de Ferrare*, Paris, 1896. CHRISTOPHER HARE, *Men and Women of the Italian Reformation*, Londres, 1914, p. 84. E. MASI, *Saggi di Storia e di critica*, Bologne, 1905. FONTANA, *Renata di Francia*, Rome, 1889-1899.



elle pria le prédicateur de venir dans ses appartements le lui répéter; elle appela de Rome un moine pour prêcher le carême et lui fit remettre 63 livres; elle se disait « la très dévote et très humble fille de Sa Sainteté ». Mais, d'autre part, elle mit tout en œuvre pour faire réussir l'œuvre que les huguenots avaient entreprise à Ferrare, tant à cause de sa communion d'idées avec eux que par rancune contre le Saint-Siège. « Possible, dit Brantôme, que se ressentit des mauvais tours que les papes avaient faits au roi son père en tant de sortes; elle renia leur puissance et se sépara de leur obéissance ne pouvant faire pis, étant femme. » Au reste, la plupart des novateurs qui venaient à Ferrare étaient des Français et, en les secourant, Renée faisait acte de patriotisme autant que d'anti-papisme.

Cette bienveillance à leur endroit fut la cause des premiers froissements entre elle et son mari, car celui-ci lui reprochait ses dépenses « immodérées et mal considérées » pour leur venir en aide.

Calvin aurait-il été parmi ceux des protestants français que Renée accueillit à Ferrare? Il avait quitté la France après la publication de son fameux traité sur *l'Institution de la Religion chrétienne*<sup>1</sup> et d'aucuns pensent qu'il vint se cacher un temps chez la duchesse; il est certain qu'au printemps

1. Calvin reconnaît sans doute avec trop de modestie, dans la préface qu'il mit à son commentaire sur les Psaumes, que le courage n'était pas son fait : « *Ego qui natura timido ac pusillo animo me esse fateor.* »

de l'année 1536 un personnage mystérieux parut à Ferrare; à plusieurs reprises Renée le reçut de nuit et s'entretint longuement avec lui. Un moine franciscain, questionné plus tard par un juge de l'Inquisition, affirma avoir assisté durant le carême, la nuit, dans une pièce du palais, à un colloque au cours duquel un Français avait tenu devant la duchesse et quelques autres personnes le langage le plus violent contre le catholicisme, niant la suprématie du pape, l'autorité de l'Église et le franc arbitre. Troublé par ces étranges propos, le moine n'en n'avait pas d'ailleurs, ajoutait-il, très bien compris le sens. Peu après un incident éclata; le vendredi saint 14 avril, au moment où, dans une des principales églises de la ville, l'officiant présentait la croix aux fidèles, suivant la coutume, un jeune chantre, appartenant à la maison de la duchesse, sortit en proférant d'affreux blasphèmes. Ce fut le commencement d'une série d'intrigues, de procédures, de démarches diplomatiques et de luttes domestiques entre Renée et son mari, dans lesquelles intervinrent le roi de France, l'empereur d'Allemagne, la Sérénissime République et le souverain pontife. Un événement heureux et qu'il faut supposer accidentel, permit à tous de sortir à leur honneur de cette épineuse affaire : le principal accusé, celui qui semble avoir préparé une machination dans laquelle le petit chantre n'était qu'un complice, s'évada; était-ce Calvin, ou le chanoine Du Tillet son confident, venu avec lui à Ferrare, ou un nommé Bouchefort, on ne peut le savoir, car

les pièces relatives à cette affaire ont été systématiquement lacérées ou bien ont disparu.

Dans cette conjoncture Renée s'était, pour la première fois, mise en opposition directe avec son époux et son adresse avait triomphé, dans plus d'une rencontre, de la ténacité du duc.

Vers le même temps, le poète Marot était l'hôte de la duchesse; il avait quitté la France à la suite de l'affaire des « placards » et s'était réfugié auprès de la reine de Navarre qui, trouvant sa présence compromettante, l'avait adressé à Renée; il arriva donc à Ferrare. Marot se défendait d'être luthérien :

De luthériste ils m'ont donné le nom,  
Qu'à droit ce soit je leur réponds que non.  
Luther pour moi des cieus n'est descendu,  
Luther en croix n'a point été pendu...

Mais il détestait la cour de Rome et déclarait bien haut que jamais il n'accepterait le joug

De la paillardie et grande mérétrice  
Avec qui ont fait fornication  
Les rois de la terre et dont potion  
Du vin public de son calice immonde,  
A si longtemps énié tout le monde.

Renée le prit comme secrétaire; on lui donnait la « nourriture », il fournissait en retour son « écriture », c'est-à-dire ses vers, car ses fonctions de secrétaire semblent avoir été purement honorifiques. Lors de sa querelle avec le duc, il plaignit

Renée dans une pièce de vers adressée à la reine de Navarre et qui ne manque pas de grâce :

Ah! Marguerite, écoute la souffrance  
Du noble cœur de Renée de France.  
Puis, comme sœur, plus fort que d'espérance  
Console-la.

De cent couleurs en une heure elle change  
En ses repas poire d'angoisse mange,  
Et en son vin de larmes fait mélange  
Tout par ennui.

Ennui reçu du côté de celui  
Qui dut être sa joie et son appui,  
Ennui plus grief que s'il venait d'autrui  
Et plus à craindre.

Mais si Marot peignait si bien les malheurs de Renée, il n'eut garde de les partager et, lorsqu'il vit venir l'orage, il s'en fut aussitôt à Venise.

Cependant la cour de Ferrare devenait de plus en plus un lieu de refuge, tout au moins temporaire, pour les calvinistes fuyant la France. Ferrare formait comme un îlot calviniste au milieu de l'Italie luthérienne ou catholique. La présence de Vittoria Colonna, qui arriva à Ferrare l'année qui suivit le premier heurt entre Renée et son mari (1537), fit sans doute qu'on s'occupa plus que jamais, dans l'intimité de la duchesse, de controverses religieuses; Vittoria ne convertit pas son amie au luthéranisme, mais son exemple, les entretiens qu'elles eurent ensemble, durent inévitablement la pousser à creuser plus avant les questions qui se



posaient déjà dans son esprit. Son aversion pour la cour romaine allait croissante ; elle fit peindre dans son livre d'Heures une miniature dans laquelle on voit un cardinal qui ramasse un jeu de cartes, des moines jouant aux dés et, au fond, une église entourée de flammes, sur la façade de laquelle était une horloge marquant la fin des temps. Cependant au loin on doutait de la solidité des sentiments de Renée ; Calvin, qui la traitait comme sa disciple et avait à cœur de ne pas laisser s'éteindre son zèle, lui écrivait des lettres où les reproches se mêlaient aux encouragements ; il lui recommandait de ne pas assister à la messe « pour la grande abomination que c'était » ; il la mettait en garde contre les confesseurs qu'on plaçait à côté d'elle, tandis que le duc, le roi de France et le pape s'efforçaient par la ruse ou la violence de mater ses résistances. Renée désespérait tantôt les uns, tantôt les autres. Quand Paul III passa par Ferrare, en avril 1543, elle se montra pleine de soumission et de respect à son égard ; elle fut admise, sur sa prière, au baise-pied ; aussi obtint-elle du pape un bref par lequel, « en raison de la foi éprouvée » dont elle avait donné des marques certaines, il la soustrayait en matière de foi à toute autre juridiction que celle de l'Inquisition romaine (5 juillet 1543). En même temps, elle donnait des gages à ses amis calvinistes, les secourait de son mieux, même en s'exposant de sa personne. En 1549, elle prit en main la défense d'un jeune homme, d'un enfant presque, Camillo Fannio ou

Fannio, que ses opinions trop ouvertement avouées avaient mis en grand danger.

Tout jeune, Camillo Fannio s'était adonné à la lecture de la Bible et elle lui avait inspiré des doutes sur quelques-uns des enseignements de l'Église ; il s'en ouvrit un peu trop ouvertement, ce pourquoi l'inquisiteur ferrarais le fit jeter en prison ; mais on intercédait pour lui, il fit des concessions ; on dit même qu'il se rétracta et il fut remis en liberté. A la vérité il était loin d'avoir renoncé à ses idées ; loin de là, il entreprit, sans souci du danger, d'évangéliser les Romagnes dont il était originaire ; il prêchait à merveille. « De ceux qui purent l'aller voir, écrit un de ses biographes, plusieurs disaient qu'il devait avoir le diable au corps et qu'il parlait avec tant de force qu'il fallait bien que ce fût quelque diablerie qui le possédât. » Le Saint-Siège s'émut et le fit arrêter une seconde fois ; il se trouvait alors sur les terres du grand-duc, à Bagnacavallo, en sorte qu'on l'amena à Ferrare ; il y fut jugé et condamné à être brûlé vif, comme relaps. Cependant le duc qui, pour bon catholique et fidèle sujet du pape qu'il fût, tenait à montrer une certaine indépendance, ne se hâta nullement de faire exécuter la sentence ; la prison de Fannio fut même le temps de son triomphe ; ceux qui pénétraient jusqu'à lui, et ils étaient nombreux, étaient frappés de sa résignation, de son inébranlable conviction, de la puissance de sa dialectique ; la persécution dont il était l'objet le grandissait ; Olimpia Morata, Lavinia della Rovere

le visitaient fréquemment et puisaient dans son entretien une conviction plus solide et plus raisonnée. On l'isola. On lui offrit de lui faire grâce, de lui donner la liberté s'il abjurait; il refusa. « Le Seigneur ne veut pas, répondait-il à sa femme, à ses enfants, à sa sœur, que je le renie pour l'avantage de ma famille. »

Dès les commencements, Renée s'était intéressé à Fannio, au « Povero Fanin », comme elle l'appelait. C'était pour lui complaire autant que par raison politique que le duc Ercole avait différé son exécution (octobre 1549). Mais si on avait pu faire accepter des délais au pape Paul III, il n'en alla plus de même quand Jules III fut monté sur le trône pontifical; dès le 19 avril 1550 (il avait été élu le 8 février), le souverain pontife informait l'envoyé ferrarais à Rome qu'il n'entendait plus être joué et voulait que l'exécution de Fannio eût lieu sans plus de délai. Ercole chercha encore des attermoissements; l'ordre d'exécuter Fannio émanait du feu pape; il fallait le renouveler; mais la confirmation arriva aussitôt, le 31 mai (1550), formelle, inexorable; il s'agissait d'un relaps, d'un zéléteur que la prison n'avait pu obliger à se taire. Ercole ne pouvait reculer; toutefois, comme il ne voulait pas avouer que sa volonté avait été forcée, il quitta presque furtivement la ville. Renée avertie accourut tout aussitôt de sa résidence d'été; bien qu'elle fût elle-même très menacée et soumise à une surveillance étroite, elle voulut tenter un dernier effort et adressa au duc une lettre où elle lui disait,

après l'avoir entretenu de fruits et de légumes : « Je suis toujours à Ferrare, au logis bien chaud, et m'y tient l'inquisiteur lequel toutefois me sollicite fort de m'en aller. Ce n'est pas pour me faire plaisir, mais pour faire tout le contraire de ce que je lui ai demandé, et le pis qu'il pourra, encore que le porteur lui ait parlé de votre part. Et ne songe au scandale et honte de tout votre pays, sujets et serviteurs. Quant à moi, je porterai mieux mes lamentations que le pauvre père et pauvres petits enfants et mère d'isieux. Je vous supplie, Monsieur, avoir pitié et les ôter des mains si cruelles. »

Rien n'y fit et la volonté du pape prévalut.

Le 22 août, à la pointe du jour, Fannio fut conduit au lieu du supplice. Comme on lui présentait un crucifix, il répondit : « Que voulez-vous que je fasse de ce Christ de bois alors que je l'ai vivant dans le cœur? » Il disposa lui-même la corde qui devait l'étrangler. La légende voulut que le bourreau touché de sa fermeté, se fût converti.

Une autre exécution suivit celle de Fannio, ce fut celle d'un prêtre sicilien nommé Domenico Giorgio qui fut pendu à une des fenêtres du palais ducal comme « luthérien et hérétique ». Cependant le duc Ercole, craignant d'une part de mécontenter sa femme et, partant, la Cour de France, de l'autre, de s'aliéner le Saint-Siège, hésitait à prendre énergiquement parti contre les novateurs ou à fermer les yeux comme il l'avait fait plus ou moins jusqu'alors. Il finit par trouver un moyen habile de se tirer d'embarras, il demanda au roi Henri II de



lui envoyer un inquisiteur de sa main. Revêtu en quelque sorte de l'investiture royale, il pourrait agir à sa guise sans que Renée et son parti pussent protester en France; l'inquisiteur désigné fut Mathieu Ory ou Oriz, pénitencier du pape, chef de l'inquisition du royaume de France depuis vingtans; il avait mission non seulement de sévir contre les hérétiques ferrarais et d'y extirper le mal par tous les moyens, mais aussi et surtout d'agir contre la duchesse « pour réduire et ramener au troupeau de Jésus-Christ ladite dame qui s'est laissée précipiter au labyrinthe de ces malheureuses et condamnées opinions, contraires et répugnantes à notre sainte Foi et religion ». Ory partit de France en juin 1554. Aussitôt arrivé à Ferrare il manda Renée qui s'était retirée à son château de Consandolo et l'entreprit; elle n'avait pas encore, si elle les eut jamais, les convictions d'une protestante convaincue; elle hésitait entre Genève et Rome, entre ses tendances non douteuses et les traditions de sa race et de son entourage. Sa résistance ne fut donc pas irréductible et Ory pensa l'avoir amenée à ses fins, car elle assista à la messe, ce qu'elle n'avait pas fait depuis douze ans, et même, dit-on, se confessa. Mais cette concession n'était, au fond, qu'apparente.

Calvin qui n'osait pas trop se fier sur la fermeté de la duchesse, lui avait dépêché le ministre Morel, seigneur de Colonges, l'un des hommes en qui il avait le plus de confiance et très profond dialecticien. Il dut arriver vers le 15 août; Renée se trouva alors sollicitée par ces deux hommes,

habiles tous les deux et intéressés également à l'emporter, dont l'un usait de menaces qui, elle ne l'ignorait pas, n'étaient que trop à redouter, et l'autre d'arguments qui avaient tout pouvoir sur elle; en sorte qu'elle restait incertaine.

Pour arriver à vaincre définitivement sa résistance, l'inquisiteur la priva de ses serviteurs et lui enleva la garde de ses enfants. Elle ne céda pas; alors il la fit comparaître devant un tribunal. Sa correspondance, dont le duc semble s'être départi en faveur des juges, était accablante. On ne possède sur le jugement que des rapports incertains, les pièces du procès ayant disparu<sup>1</sup>. Il se pourrait que Renée eût été effectivement condamnée à la prison, car dès le lendemain, le 7 septembre, elle était conduite sous escorte, par l'évêque Rossetti et le chevalier Ruggieri, du palais S. Francesco où elle était logée, au vieux château qui, depuis des années, servait de prison plutôt que d'habitation. Ses biens auraient été confisqués; sa bibliothèque, qui contenait une centaine d'ouvrages défendus, fut brûlée; le tribunal avait condamné en même temps vingt-quatre de ses serviteurs qui avaient pris la fuite. Durant une semaine, du 7 au 13 septembre, les choses restèrent en l'état; Renée n'avait auprès d'elle que deux femmes à la dévotion du duc; des sentinelles veillaient à sa porte. Mais, le 13 sep-

1. Dans un article de la revue *Études*, J. PRA présente au point de vue spécial à cette revue les événements ci-dessus et fournit quelques documents intéressants. Numéro de septembre 1915.

tembre, un revirement subit se produisit dont les circonstances exactes et la cause restent mystérieuses; Renée fut rendue à la liberté; son accusateur Ory fut en quelque sorte congédié. On affirma que la duchesse avait assisté au service divin, mais l'officiant disait qu'il ne l'avait pas vue, qu'elle avait communié, mais l'envoyé florentin écrivait au duc qu'il n'en était rien. On racontait qu'elle avait reconnu l'Église catholique et non la romaine. En fait Renée avait sans doute, comme il lui arriva plus d'une fois au cours de son existence, sacrifié aux nécessités du moment. Le vendredi 21 septembre, elle se confessa; le dimanche, le P. Pelletier « eut la joie de lui donner le pain des Anges ». Les gardes qui veillaient autour de Renée furent levées, ses filles lui firent rendues, les gentilshommes de la Cour purent de nouveau lui rendre leurs hommages. Olimpia Morata la traita de « tête légère » et Calvin écrivit à son propos à Farel que « la constance est une vertu bien rare parmi les grands ». L'envoyé florentin pensait qu'elle s'était simplement jouée de la crédulité du duc. Il semble d'ailleurs que le Saint-Siège ne s'y soit guère trompé; un auditeur de Rote devant passer par Ferrare peu après, Paul IV, qui venait de succéder à Jules III, lui défendit de saluer la princesse; à la vérité, Renée avait repris son commerce de lettres avec Calvin et d'autres protestants; elle accueillait, comme devant, ceux d'entre eux qui passaient par Ferrare. Le duc en avait des soupçons. Son représentant à Rome pria le « gé-

néral des inquisiteurs » de faire mettre à la question un luthérien qu'il venait de lui livrer afin de savoir de lui si « depuis que l'an passé Madame a témoigné de son désir de revenir à la foi catholique, elle a échangé des lettres avec des hérétiques ou si elle leur a envoyé de l'argent ainsi qu'elle le pratiquait auparavant ». Calvin était revenu de ses préventions et écrivait à la duchesse autant pour la fortifier dans sa foi que pour la complimenter. L'une de ses lettres lui fut remise par Galeazzo Caracciolo, marquis de Vico, qui, depuis qu'il s'était exilé de son pays, se risquait parfois, comme on l'a dit, dans le nord de l'Italie.

Ce fut d'ailleurs très ouvertement qu'il alla voir la duchesse; elle l'envoya chercher en carrosse à la frontière. Un autre réformé, Pietro Gelido dit *Il Pero*, qui dut plus tard, en 1562, s'exiler pour sa foi, avait de fréquents entretiens avec elle.

Cependant les répressions continuaient dans tout le Ferrarais; le Saint-Siège avait ordonné aux autorités ecclésiastiques de faire un examen sévère des personnes, quel que fût leur rang, qui étaient soupçonnées de professer des idées ultramontaines; on devait recueillir contre elles des témoignages, au besoin par la torture; la procédure, tenue secrète, devait être envoyée à Rome où les jugements seraient rendus; un hérétique, jeté en prison, parvint à s'échapper par une ouverture que ses coreligionnaires pratiquèrent dans la muraille; un autre, venant de Faenza, fut saisi dans la maison où il se cachait et condamné; un autre encore, arrêté à



Lugo et envoyé à Ferrare, fut brûlé; à son propos, le pape avait écrit à Ercole de bien se garder de de le livrer aux frères mineurs parce que, disait-il, « ils favorisent les hérétiques ». Beaucoup fuyaient. « Des lettres que j'ai reçues récemment d'Italie, écrivait Olimpia Morata à Sinapio, m'informent que les chrétiens sont traités à Ferrare avec une excessive cruauté. La persécution n'épargne aucun rang, disait-elle encore; on condamne les uns à la prison, les autres à l'exil; le reste est obligé de s'éloigner par crainte d'un sort plus cruel. »

Renée n'osait intervenir. Faut-il en conclure qu'elle avait trahi « la cause »? Se sentant impuissante, elle renonça sans doute à la lutte et put très bien penser que s'abstenir de manifester publiquement ses opinions n'était pas y renoncer et qu'il lui était permis, comme à tant d'autres, de suivre les rites de l'église catholique, d'en accepter au besoin les sacrements, sans renoncer pour cela à travailler à en corriger les abus et à en redresser les erreurs. Le duc lui donna pour confesseur un jésuite, pour aumônier un jésuite.

A la vérité, Renée avait repris autant qu'avant ses relations avec Calvin; il lui écrivait, à la date du 2 février 1555 : « Pour ce que je ne suis pas encore aujourd'hui assuré de votre état, seulement je vous manderai ce mot que je pense bien qu'il vous a fallu fléchir du droit chemin pour contenter le monde, car c'est un mauvais signe que ceux qui vous faisaient la guerre si âprement pour

vous détourner du service de Dieu, maintenant vous laissent en paix, et, de fait, le diable en a tellement fait ses triomphes, que nous avons été contraints de gémir et de baisser la tête sans nous enquérir plus outre. » Cet aveu fait, le prédicateur entreprend d'encourager Renée à ne se point abandonner : « Comme notre bon Dieu est toujours prêt à nous recevoir à merci et, quand nous sommes tombés, nous tend la main afin que nos chutes ne soient point mortelles, je vous prie de reprendre courage et, si l'ennemi, pour un coup, à cause de votre faiblesse, a eu quelque avantage sur vous, qu'il n'ait pas la victoire du tout gagnée, mais qu'il sente que ceux que Dieu a relevés sont fortifiés au double pour soutenir tout le combat. » Et Calvin ne se bornait pas à ces encouragements; il donnait à Renée le conseil « d'ordonner tellement sa maison que les bouches de tous les médisants soient closes ».

Soit par précaution, soit parce qu'elle ne s'était pas encore détachée entièrement de ses anciennes croyances, Renée continuait à distribuer des aumônes aux religieuses et aux moines qui passaient par Ferrare aussi bien qu'aux prédicateurs qui venaient pour le carême; son orfèvre, Jacques Vignon, reçut 36 bolognini « pour l'or et la façon d'une vierge d'or émaillée » qu'il avait faite pour elle. D'autre part, le chapitre des largesses secrètes est important; elle prend 100 écus, en mars 1557, « pour faire don à son bon plaisir ». Sa correspondance nous la montre demandant en même

temps des services au cardinal Carafa et des conseils à Calvin. Peut-on taxer Renée de duplicité ? Elle était probablement aussi sincère et aussi partagée que l'avait été Vittoria Colonna et tant d'autres. Les femmes s'entendent à merveille à accommoder les contraires. D'ailleurs la situation difficile de Renée allait prendre fin ; le duc mourut subitement, le 3 octobre 1558. A son lit de mort, il fit jurer à Renée qu'elle romprait tout rapport avec des hérétiques, mais elle se désola aussitôt de sa faiblesse et consulta Calvin, lequel lui répondit que, parce qu'elle avait offensé Dieu en faisant ce serment, elle n'était nullement tenue de le garder « non plus qu'un vœu de superstition ».

Le duc avait laissé à sa femme le château de Belriguardo et ses dépendances, à condition qu'elle y vécut « en bonne et fidèle catholique ». A cela elle ne pouvait consentir ; en outre, elle se sentait suspecte à la cour de son fils ; aussi prit-elle, malgré l'avis de Calvin, le parti de quitter l'Italie pour venir s'établir dans son château et sa terre de Montargis. Là, libre désormais de toute contrainte, elle put accueillir les ministres calvinistes et les nombreux partisans de la réforme qui bientôt accoururent de toutes parts auprès d'elle. Elle mourut dans son château, le 15 juin 1575, en hérétique impénitente, ce pourquoi son fils ne fit point sonner les cloches de Ferrare et mena un deuil discret et presque honteux : Ferrare resta longtemps encore un centre d'hérésie<sup>1</sup>.

1. En 1568, eut lieu l'arrestation de seize hérétiques ; plusieurs

### *Olympia Morata*<sup>1</sup>.

Olimpia Morata fut un des principaux personnages de la cour de Ferrare et l'une des plus charmantes figures de la réformation italienne ; son père, Fulvio Peregrino, avait professé brillamment dans plusieurs universités et le duc Alfonso le donna un temps pour maître à son jeune fils. Olimpia naquit en 1526. Elle fut une enfant prodige et, chose rare, demeura une femme distinguée. A quinze ans, elle traduisait sans peine Homère et Virgile et composait en latin et en grec des odes et des élégies qui sont une aimable réminiscence de l'antiquité ; on les considérait dans son entourage comme des chefs-d'œuvre. L'un de ses maîtres et son plus passionné admirateur, Curione, rappelait en ces termes, longtemps après, ses succès littéraires : « Alors nous l'entendions déclamant en latin, improvisant en grec, répondant avec esprit

étaient des médecins, d'autres des moines ; ils furent condamnés les uns à mort, les autres aux galères, à être emmurés, à la prison perpétuelle. L'un d'eux fut reconnu innocent par la cour de Rome et se fit moine. LUIGI NAPOLEONE CITTADELLA, *Notizie relative a Ferrare*, Ferrare, 1868, p. 390.

1. J. BONNET, *La Vie d'Olympia Morata*, Paris, 1864. G. L. NOLTENIUS, *Dissertatio historica de Olympiæ Moratæ vita...*, Frankfurt, 1731. CHRISTOPHER HARE, *Men and Women of the Reformation...*, Londres, 1814, p. 149. O. WILDERMUTH, *Olimpia Morata*, Stuttgart, 1854. D. SCHWARZLOSE, *Olimpia Morata*, Erfurt, 1899. Son portrait *Almanacco ital.*, an IV, Florence, 1899. B. FONTANA, *Renata di Francia*, Rome, 1893, p. 283.



à toutes les questions qui lui étaient adressées. On eût dit une de ces doctes vierges de la Grèce ou de Rome auxquelles on pouvait justement la comparer. » Celio Calcagnini lui écrivait en 1540 : « J'ai lu les fables que tu as traduites du toscan en latin, dans un style élégant et orné ; je n'ai éprouvé qu'un regret en terminant cette lecture, c'est qu'elle fût sitôt finie. »

Sa précocité fit qu'elle se mit à songer aux choses sérieuses de la religion à un âge où l'esprit des jeunes filles est généralement occupé d'objets plus frivoles. C'était le moment précisément où ces questions passionnaient le plus les esprits. Tout contribuait à pousser Olimpia à les examiner dans un sens favorable aux novateurs. Outre son père, Curione et Calcagnini, Olimpia avait eu pour maîtres le médecin Sinapius et son frère Giovanni qui tous deux penchaient pour la réforme. Le duc avait un moment exilé Fulvio, soit qu'il eût censuré un ouvrage de Bembo, soit parce qu'il ne cachait pas assez ses idées luthériennes ; quand il revint à Ferrare en 1539, sa maison devint un centre où se réunissait tout ce que Ferrare comptait d'esprits enclins aux idées nouvelles. La duchesse Renée, que de telles tendances n' alarmaient pas, plaça deux ans après (1541) Olimpia auprès de sa fille aînée Anne qui devait épouser le duc de Guise. Olimpia avait alors quinze ans ! Anne était, elle aussi, une prodigieuse enfant s'il faut en croire les historographes de la maison d'Este, car « à l'âge où l'on connaît à peine l'idiome maternel, elle récitait des

passages de Démosthène et de Cicéron, traduisait les fables d'Ésope, étonnait par ses réparties ceux qui la questionnaient ». Une sincère amitié s'établit entre Olimpia et Anne : « Tu sais dans quelle familiarité nous avons vécu ensemble tant d'années », écrivait plus tard Olimpia. Renée lui confia plus tard ses deux autres filles, Lucrece et Éléonore.

Cependant Olimpia continuait ses études ; la philosophie l'attirait, elle « s'enivrait de ce poison », dit-elle ; elle y puisa une scepticisme fréquent alors chez les érudits ; elle en fit l'aveu dans un de ses dialogues : « Je m'étais égarée, écrit-elle, jusqu'à croire que l'univers était le jouet du hasard et qu'il n'y avait ni régulateur ni Dieu. » Mais bientôt l'adversité l'obligea à abandonner les études philosophiques et fut cause qu'elle revint aux méditations pieuses et aux doctrines professées dans son entourage. Comme Fulvio était tombé très malade, sa fille s'était consacrée à lui et avait dû abandonner la cour ; quand elle y revint après sa mort (1548), Anne, son élève et sa compagne, l'avait quittée pour se marier et la duchesse, qui naguère encore traitait Olimpia avec une extrême bonté et lui prêtait sa litière, la renvoya avec la dernière dureté<sup>1</sup> ; sa misère devint des plus grandes. C'est alors qu'elle se mit à l'étude des

1. Il semble que sa disgrâce fut provoquée par Boisee, le nouvel aumônier de la duchesse ; elle paraît le donner à entendre et Sinapius le dit sans déguisement, *Corpus Reformatorum*, vol. XIV, p. 689 ; lettre à Calvin, décembre 1553. Peut-être aussi le parti calviniste intrigua-t-il contre cette luthérienne.

livres saints, étude qui lui avait jusqu'alors répugné. « Combien il m'a été nécessaire d'être mise à l'épreuve de l'infortune, écrivait-elle; je n'avais aucun goût pour les choses divines; si j'étais demeurée plus longtemps à la cour, c'en était fait de mon salut. » Elle fit dès lors de la méditation des livres saints « sa joie, son étude, son application ». Elle a dépeint avec autant de grâce que de sincérité, ses hésitations, ses combats, le désir ardent qui la tourmentait de connaître la vérité, sa joie infinie quand elle crut l'avoir trouvée : « Une lumière divine a lui dans l'obscurité de mon âme et son éclat, que rien ne saurait ternir, me tient lieu de tous les trésors. »

Mais Olimpia ne devint pas calviniste à l'exemple de Renée; elle s'inspira beaucoup plus des idées de Valdès, d'Ochino et de Luther que des doctrines qui prévalaient dans l'entourage intime de la duchesse.

Elle eut la hardiesse de traduire en latin deux des contes de Boccace dans lesquels on a vu une censure de l'Église; l'un est celui où il est parlé de ce juif qui, pour avoir vu à Rome toutes les ignominies du clergé, se fait catholique en disant qu'une Église qui, si mal desservie, ne périt pas, doit être la bonne; l'autre est l'histoire du fripon qui se fait passer à son lit de mort pour un saint et dont la dépouille opère autant de miracles que celle d'un véritable saint. Au surplus, deux ans après la mort de son père, en 1550, elle épousa un Allemand, André Gunthler, venu à Ferrare pour

y étudier la médecine et qui était un luthérien convaincu.

Jules III occupait le trône pontifical; la réaction s'accroissait; Olimpia et son mari durent quitter l'Italie pour l'Allemagne; Sinapius les y avait devancés<sup>1</sup>. Des misères sans nombre les y attendaient; le pays était dévasté par la guerre; il fallut errer de ville en ville<sup>2</sup>; la ville de Schweinfurt, patrie de Gunthler, où il avait cherché un refuge avec Olimpia, fut assiégée et mise à sac; Olimpia perdit tout ce qu'elle possédait et jusqu'à ses manuscrits. « J'entrai, écrit-elle, dans un village voisin les pieds nus bien que le sol fût couvert de neige, les cheveux épars, avec un manteau en lambeaux qui n'était pas même à moi et que m'avait prêté une dame, et je semblais une reine parmi celles qui, plus malheureuses encore, partageaient mon sort. » Elle mourut à Heidelberg où son mari avait obtenu une chaire de médecine, le 7 novembre 1555. On a d'elle un dialogue sur le bonheur! « Nous donnons infiniment de soin à l'ornement de notre corps périssable, dit-elle, nous nous plaisons à parcourir dans un char magnifique attelé de chevaux admirables le court chemin qui est notre vie et ne songeons nullement à prendre place dans le char de la foi qui seul peut nous conduire de la terre au ciel. Nous peinons pour convertir nos tentes d'un

1. Il recommandait en ces termes Olimpia à Calvin, en décembre 1553 : « Matronam valde doctam et piam Coelio Secundo natam filiola mea. » CALVIN, *Opera*, vol. XIV, col. 688.

2. Lettre de Sinapius à Calvin, janvier 1557. *Ibid.*, vol. XVI, col. 357.



jour en demeures magnifiques et nous ne donnons pas une pensée au céleste séjour qui est au delà de tout rêve humain... Les plus grandes adversités sont faciles à supporter quand la durée en est courte, or quoi de plus bref que notre vie ? Elle n'est qu'un souffle, qu'une vapeur éphémère. Il n'y a sur la terre aucun vrai bonheur et l'âme, après s'être épuisée à la poursuite de biens périssables, ne peut trouver de repos qu'en Dieu... Cherchez le Christ en lisant les Écritures et vous le trouverez. »

Tels furent les principaux messagers de la parole protestante en Italie. Leur effort, qui se continua pendant plus de trente années à travers tout le pays, contribua au moins autant à l'extraordinaire développement de la réforme que l'irritation produite par les abus ou bien le détachement des choses de la foi.

La tâche fut rude pour le Saint-Siège quand il entreprit sérieusement de rétablir son autorité et d'extirper « l'hérésie », mais son triomphe fut complet car, dans la lutte, il apprit le secret de vaincre. L'épreuve n'avait pas été vaine. Que l'on compare les papes de la fin du xv<sup>e</sup> siècle et ceux de la fin du xvi<sup>e</sup> siècle, Sixte IV et Sixte V, Alexandre VI et saint Pie V, Léon X et Grégoire XIII, le concile du Latran et celui de Trente, l'Église avant et après la crise. On a dit qu'en 1789 une évolution aurait épargné à la France une révolution ; parmi les causes diverses qui amenèrent la disparition du protestantisme en Italie et que l'on se propose

d'exposer dans la seconde partie de ce travail, la transformation de la cour pontificale et du clergé que réclamaient si vivement les propagateurs des idées nouvelles, ne fut pas l'une des moins agissantes.

## APPENDICE

### TRADUCTION DE QUELQUES PASSAGES DES POLÉMISTES DE LA RÉFORME DIALOGUES D'OCHINO

---

#### DIALOGUE VII.

Que Jésus s'est acquitté pour les péchés des élus, comme devait le faire le Messie, et comment il s'est acquitté.

JACOB, OCHINO.

— J. Je suis revenu pour que nous examinions si le Messie doit s'acquitter [*sit satisfactorius*] pour les péchés des élus. Je ne le crois pas, car je ne vois pas que cela ait été exprimé par Dieu. Je trouve que Dieu doit charger le Christ du poids de nos péchés ou encore que celui-ci a été tué pour nos péchés; les Écritures disent aussi qu'à l'arrivée du Messie, Dieu fera tomber nos vices à nos pieds et les jettera au fond de la mer. Mais que le Messie doive s'acquitter pour les péchés de ses élus, c'est ce que je ne vois nulle part dans l'Ancien Testament. Dans le Nouveau Testament, j'ai bien trouvé que le Christ nous a réconciliés avec Dieu, qu'il a expié nos péchés et les a lavés de son sang, mais non qu'il s'est acquitté



pour nos péchés. Je ne puis comprendre que tu n'hésites pas à affirmer, et même à vouloir prouver cette opinion. — O. Je le répète, et je te le prouverai. Les Écritures sont d'ailleurs remplies de cette vérité; elle a été exprimée par le Saint-Esprit dans l'Ancien et dans le Nouveau Testament; je me contente de l'exprimer en d'autres termes. Dieu nous commande de croire à ce qui, dans les Écritures, est nécessaire à notre salut, mais non pas de répéter ces vérités dans les mêmes termes. — J. On devrait pourtant reprendre les expressions mêmes, du moins par respect. — O. Mais alors ne devrions-nous pas tous parler en hébreu ou en grec, les Écritures ayant été écrites en ces langues? — J. Je veux dire seulement que si l'on a écrit en hébreu ou en grec une phrase qui signifie en latin : qu'il appartient au Messie de nous délivrer ou de nous racheter de nos péchés, tu n'as pas le droit d'employer à la place de ces mots celui de « s'acquitter », qui n'a pas le même sens. Vous êtes cependant si minutieux [*superstitio*] que si quelqu'un ne dit pas que le Christ s'est acquitté pour nos péchés, même s'il emploie les propres expressions des Écritures, vous le tenez pour hérétique. Il est donc évident que vous voulez qu'on croie à plus de choses qu'on n'en trouve dans les Écritures. Et vous commettez une pareille erreur quand vous prétendez, en dehors de toute parole divine, que le Christ a obtenu pour nous la félicité, comme si le Christ avait contraint Dieu à nous l'accorder comme un droit, toute intervention de la grâce divine étant ainsi supprimée. — O. Quand nous disons que le Christ s'est acquitté, nous ne faisons qu'expliquer plus clairement la parole de Dieu. — J. La langue hébraïque est assez riche en mots pour pouvoir tout

expliquer; la langue grecque l'est encore davantage. Le Saint-Esprit, d'autre part, est capable de choisir les expressions les plus claires; et il n'est pas douteux qu'il ne l'ait fait, étant soucieux avant tout de la gloire de Dieu et de notre salut. — O. Cependant Jésus lui-même a expliqué la Loi. — J. Oui, mais parce que les Juifs l'avaient altérée. Mais vous, en disant que le Messie s'est acquitté, vous employez une expression fausse, qu'on ne trouve nulle part dans les Écritures, pas même en termes équivalents. Je vais le prouver. Si Jésus s'était acquitté, il l'aurait fait en qualité de Dieu (puisque vous le croyez tel), comme Dieu et homme ou comme homme. Comme Dieu, c'est impossible : celui qui s'acquitte doit avoir contracté une dette, et Dieu ne peut avoir de dette envers lui-même; à supposer qu'il en eût, il ne pourrait s'en acquitter, ne pouvant se donner à lui-même quoi que ce soit qu'il n'eût déjà en sa possession. — O. La dette du Christ est toute volontaire; il s'est choisi lui-même cette obligation de s'acquitter pour nos péchés. — J. Il ne pouvait le faire sans y contraindre en même temps le Père et le Saint-Esprit qui sont unis par le même désir et la même charité. — O. Cependant leurs trois personnes sont distinctes; le Christ a pu adopter seul cette charge. — J. Non. Le rôle qu'adopte une des personnes divines doit être adopté par les autres. — O. Elles l'adoptent sans doute, mais seul le Christ doit s'acquitter, ayant choisi lui-même ce rôle. — J. S'il en était ainsi, le Père et le Saint-Esprit ne l'auraient pas adopté. — O. Comment en effet l'auraient-ils fait? — J. Il est cependant naturel que, si le Fils a décidé de se faire homme et de mourir sur la croix, et de s'acquitter pour nos péchés, les deux autres personnes divines

aient adopté cette décision. De même, quand Dieu a entrepris de créer le monde, sa volonté a été adoptée par le Fils et le Saint-Esprit, qui ont créé le monde comme lui. En outre nos péchés avaient offensé également les trois personnes divines, unies dans la même majesté et la même bonté. Nous avions donc à nous acquitter envers toutes trois, et le Fils avait à s'acquitter envers lui-même; il devait à la fois s'irriter et ne pas s'irriter contre nous. D'ailleurs, comment aurait-il pu s'acquitter? Par sa Passion? Mais, en tant que Dieu, il ne pouvait souffrir. D'autant plus que les souffrances que nous endurons volontairement ne sont acceptées par Dieu qu'en raison de la foi ou de l'amour qui nous y poussent. Or, d'une part, le Christ n'a pu posséder la foi, la foi étant inséparable de l'imperfection, et, d'autre part, s'il a été en effet animé d'un immense amour envers Dieu, il ne pouvait s'acquitter grâce à lui, car il n'en eût pas moins été animé s'il n'avait pas accepté la charge de l'acquitter pour nos péchés. Ses obligations envers Dieu existaient de toute façon antérieure à cette mission. Le rôle de Dieu est donc de pardonner à nos péchés, et non de s'acquitter pour eux. — En second lieu, on ne peut pas dire que votre Jésus se soit acquitté comme Dieu et comme homme, c'est-à-dire en partie comme Dieu, en partie comme homme. — O. Mais nous ne voulons pas scinder cette double nature.

— J. Vous ne pouvez cependant confondre en Jésus la nature divine avec la nature humaine. En tant que Dieu, il est un. Vous ne pouvez lui attribuer une action qui serait la manifestation d'une nature humaine, qui ne peut exister en lui. Vous dites que Jésus s'est acquitté comme Dieu et homme. Comme

Dieu, nous avons vu que c'était impossible. Je vais montrer qu'il ne pouvait le faire comme homme. Certains prétendent faussement que les péchés des hommes étaient si nombreux et si grands qu'ils n'auraient pu s'en acquitter dans cette vie par quelques châtiments que ce fût, ni apaiser la colère divine. Et qu'ainsi Dieu chargea le Christ de nos péchés, non pas en ce qui concerne la faute même, mais en ce qui concerne le châtiment. Dieu devait ainsi apaiser par le châtiment du Christ, la colère qu'il avait ressentie du fait de nos péchés. C'est une erreur. Dieu souverainement heureux et immuable ne peut se troubler, ni s'irriter. Ce n'est pas un sentiment de colère, mais l'amour qui l'a poussé à sacrifier le Christ, comme disent saint Paul et saint Jean. — D'autres disent qu'il fallait que votre Jésus fût un homme parfait, pour que, grâce à ses forces, à sa patience, à sa persévérance supérieures aux nôtres, il pût supporter un châtiment que nous n'aurions pu endurer. Mais ceux qui estiment qu'il s'est acquitté par sa Passion, exagèrent autant qu'il est possible ses souffrances non seulement corporelles mais morales, en disant que sur la Croix il a subi le châtiment des fautes des damnés eux-mêmes.

— O. Tel n'est pas mon avis. Il est évident que le Christ n'est pas demeuré éternellement sur la Croix, à la façon dont les damnés demeureront en Enfer. En outre, nos souffrances n'étant acceptées de Dieu qu'en raison de l'amour de Dieu qui nous les inspire, on doit dire que le Christ a souffert en proportion non pas de nos péchés, mais de l'amour avec lequel il a supporté cette souffrance.

— J. D'autres disent que la malignité de nos péchés est en proportion de la bonté et de la majesté de celui



que nous offensois, elle est donc infinie. La créature, incapable d'une infinie bonté, ne pouvait donc pas s'acquitter à leur sujet. Dieu aurait ainsi uni la nature humaine à la nature divine pour que sa participation à l'infinie vertu divine lui permit de s'acquitter pour l'infinie perversité de nos péchés.

— O. Cette opinion n'est pas la mienne. Je ne crois pas que, grâce à ce mélange de natures, l'âme du Christ ait pu être douée d'une infinie vertu, ni accomplir des actes d'une infinie perfection, en dehors de toute aide gratuite de la grâce divine.

— J. Je suis de cet avis. Si la créature pouvait accomplir des actes d'une infinie perfection, elle ne serait plus une créature.

— O. Évidemment. Mais je veux t'expliquer comment le Christ s'est acquitté pour les péchés des élus. L'homme ayant péché, la justice divine ne pouvait obliger Dieu à punir nos péchés d'un châtiment qui leur fût proportionné. La justice divine n'est pas, en effet, supérieure mais seulement égale à Dieu et approuve ce que Dieu a décidé pour la satisfaire. C'est ainsi que Dieu a décidé la mort du Christ comme châtiment de nos péchés.

— J. Ce n'est pas en effet parce que la mort du Christ était juste que Dieu l'a voulue, mais parce qu'il l'a voulue qu'elle a été juste. Je crois cependant que les actions de Dieu sont justes non seulement parce qu'il le veut ainsi, mais parce qu'elles sont conformes au jugement juste de la raison humaine créé par lui. C'est ainsi que l'arrangement du monde nous apparaîtra raisonnable au jour du jugement. Si donc Dieu avait décidé d'absoudre les hommes moyennant une réparation, il l'aurait choisie telle qu'elle pût être estimée juste par le jugement humain. Or le Christ ne me

paraît pas avoir souffert autant qu'il était juste que les élus de Dieu souffrissent dans la vie future pour tous leurs péchés. Je ne puis donc accorder qu'il se soit acquitté.

— O. Je t'ai déjà dit que la réparation (*satisfactio*) était en proportion de l'amour qui l'inspire.

— J. Mais la perversité des péchés des élus était infinie.

— O. Non pas par leur nature même, mais en raison du déshonneur qu'elles causaient à Dieu. Or tous les péchés des élus ont causé beaucoup moins de déshonneur à Dieu que la mort du Christ ne lui a donné de gloire.

— J. Enfin, comme homme, le Christ n'a pu en aucune façon s'acquitter. S'acquitter, c'est en effet proprement rendre spontanément ce que l'on doit ou l'équivalent de ce qu'on doit, et non pas donner quelque chose qu'on doive déjà pour d'autres raisons. Supposons que le Christ en tant qu'homme ait pu honorer Dieu au point que cet honneur ait été supérieur à la honte dont Dieu avait été atteint par les péchés des élus. Même ainsi, il n'aurait pu s'acquitter envers Dieu. En raison seulement de sa bonté suprême, Dieu a droit à un suprême amour, et je ne parle pas des bienfaits innombrables et immenses que Jésus avait personnellement reçus de Dieu; comment donc Jésus aurait-il pu en outre s'acquitter pour nos propres péchés et mériter notre félicité? En souffrant pour la gloire de Dieu, il ne pouvait donc acquitter notre dette, même s'il avait été mille fois crucifié.

— O. On peut dire que le Christ, en mourant sur la Croix, s'est acquitté de deux façons : d'abord en obéissant à la volonté de Dieu, ensuite parce que Dieu a volontairement accepté son supplice et sa mort comme

une réparation suffisante de nos péchés. Et ainsi c'est seulement grâce à un bienfait de Dieu que cette mort a été suffisante.

— J. S'il en est ainsi, il ne s'est pas acquitté au sens propre du mot. Il ne convient donc pas d'employer ce terme impropre, que le Saint-Esprit n'a pas adopté, ni de regarder comme hérétiques ceux qui ne l'emploient pas.

— O. Si cependant celui qui doit dix pièces d'or n'en avait qu'une seule, et que son créancier, par bonté, l'acceptât en paiement du tout, on pourrait dire que le débiteur s'est entièrement acquitté de sa dette. Ainsi a fait le Christ.

— J. Ceux-là ont donc fait erreur qui ont prétendu que la mort du Christ était suffisante en elle-même, ne fût-ce que pour les péchés des élus. La grâce de Dieu était en outre nécessaire. Et par suite la mort du Christ était inutile; Dieu, dans sa bonté, aurait pu se contenter même d'une seule prière du Christ pour le rachat de nos péchés.

— O. Sans doute. Mais il a choisi expressément cette mort pour que le Christ manifestât ainsi un plus grand amour, et que cet amour produisit de plus grands fruits.

— J. On pourrait encore dire que si les péchés des élus ont été imputés, non pas à eux-mêmes, mais au Christ, celui-ci n'a pas eu à s'acquitter pour nous, puisque ces péchés ne nous étaient pas imputés.

— O. Le Christ s'est acquitté à la fois de nos péchés, puisqu'ils avaient été commis par nous, et des siens, puisque ces péchés lui étaient imputés. En tout cas, pour conclure, si ce terme : s'acquitter, n'est pas exprimé dans les Écritures, cependant son sens s'y trouve, comme je l'ai dit, et l'on peut l'employer.

— J. Pour moi, je crois que Dieu a voulu la mort du Christ dans notre intérêt, afin que, voyant combien notre péché l'avait offensé puisqu'il a voulu cette mort pour nous en racheter, nous soyons pris de remords; afin que, comprenant ainsi son amour paternel pour nous, nous l'aimions; enfin pour nous prouver qu'il n'était pas irrité contre nous comme nous le pensions. Mais je ne crois pas qu'il ait voulu cette mort à titre de réparation; elle n'eût pas été un bien pour nous.

— O. Mais si, puisqu'elle nous a délivrés du diable et nous a rachetés.

— J. Je ne pourrai jamais croire que le Messie devait nous racheter.

— O. Reviens demain, et je te le prouverai.

— J. Je veux bien.

## DIALOGUE VIII.

Comment Jésus nous a rachetés [*redemerit*] et achetés, comme devait le faire le Messie.

JACOB, OCHINO.

— J. Me voici revenu, et, à la réflexion, je trouve qu'il est impossible que le Messie doive nous acheter et nous racheter. De même que quelqu'un de vivant ne peut être appelé à la vie sans être mort, de même on n'a pas à acheter ce que l'on possède en propre. De même un homme déjà libre ne peut être racheté ou affranchi. — Or l'homme appartient à Dieu. Aurait-il commis d'innombrables péchés et se serait-il en outre donné à un autre qu'il ne cesserait d'appartenir à Dieu. Il ne peut, étant une créature de Dieu, disposer de lui, même à sa guise. De plus, si Dieu lui-même donnait l'homme à un autre, il ne pourrait se priver lui-même



de sa domination sur lui. Il ne pourrait mettre fin à ce pouvoir sur ses créatures qu'en les réduisant à néant ; encore ce pouvoir subsisterait-il, et Dieu conserverait la faculté de les créer de nouveau et d'en disposer à sa guise. L'homme ne peut être l'esclave que de Dieu. On doit donc avouer que le Messie n'aura pas à nous acheter ou à nous racheter, pour que nous soyons à Dieu.

— O. Mais cet avis est contredit par la parole de Dieu qui dit, par la bouche de David, qu'il a pris soin de racheter son peuple... [Nombreuses citations des Écritures où figure ce terme : « racheter » (*redimere*) ou celui de rédempteur.]

— J. J'avoue que, grâce au Messie, nous serons rachetés de nos péchés. Mais, dans les Écritures, ce terme « racheter » [*redimere*] équivaut à « délivrer » [*liberare*]. On ne doit donc pas croire que le Messie nous rachètera à un certain prix. C'est ainsi qu'Isaïe a dit : « Vendus pour rien, vous serez également rachetés pour rien. »

— O. Tu ne comprends pas la pensée d'Isaïe qui est celle-ci : Vous vous êtes vendus vous-mêmes au diable pour rien. Car, en vous achetant, il ne nous a donné que les satisfactions mondaines, qui ne sont que de veines ombres négligeables. De même nous avons été rachetés pour rien, non pas en ce qui concerne le Christ, qui nous a achetés de son sang, mais en ce qui nous concerne, puisque nous avons été délivrés par un pur bienfait du Christ. D'ailleurs, dans le Nouveau Testament, il est dit qu'il nous a non seulement rachetés, mais rachetés en payant [*pretio*]. Saint Pierre, saint Jean et saint Paul disent aussi qu'il nous a rachetés de sa vie et de son sang.

— J. Je ne vois pourtant pas comment il a été, je ne

dis pas nécessaire, mais seulement possible que Dieu achète son propre bien.

— O. Sache donc que nous sommes tous coupables, et par suite esclaves du péché. Nous étions aussi esclaves des passions qui dominaient en nous ; et enfin, du diable, que le Christ a appelé le maître de ce monde... [Citations des Écritures.] « Nous t'appartiendrons et nous serons tes esclaves, dit saint Mathieu, si tu nous procures les plaisirs du monde. » Cette servitude a été la plus malheureuse, car nous étions les esclaves de Satan, notre plus grand et notre plus cruel ennemi, et en même temps, de nos passions, qui sont insatiables. De tous les bienfaits qu'ont reçus les Juifs, j'entends les bienfaits corporels, nul n'a été plus grand que leur délivrance de l'esclavage en Égypte, que la Pâque est destinée à commémorer. Or le bienfait du Christ nous délivrant de la servitude du péché est infiniment plus grand. Toutes les servitudes des Juifs, y compris celles qu'ils subissent depuis quinze cents ans, ne sont rien en comparaison de celle qui nous soumet à Satan et au péché.

Cependant les hommes charnels, stupides et déments dans le domaine des choses spirituelles, ne connaissent pas leur misère. Ils ne savent pas que la mort éternelle sera le châtiment de leur péché. Cette misère était si grande que, pour nous en faire sortir, il a fallu la mort du Christ, et ceux qui ne reconnaissent pas son insigne bienfait subiront des peines éternelles. Non seulement le Christ nous a délivrés de notre misère, et cela pour l'éternité, mais encore il nous a délivrés sans notre aide. S'étant fait homme, il nous a secourus en tant que frère, mais aussi parce que la loi de Dieu et de la charité le lui commandait, Dieu ayant remis notre salut entre ses mains. —

Pourtant Dieu n'était pas obligé de nous racheter. Si l'on dit que ses promesses le liaient, je répondrai que ces promesses n'étaient dictées que par son libre amour et sa pure bonté. Enfin Jésus nous a rachetés loyalement, comme il convenait à sa grandeur et à sa majesté, et de deux façons : par son sang et par la force. Plus fort que Satan, il a en outre enlevé à ce dernier les armes sur lesquelles il comptait, et il a annulé l'écrit qui témoignait contre nous en le fixant à la Croix et en triomphant des empires et des pouvoirs de ce monde.

— J. Je ne comprends toujours pas, pourquoi il était nécessaire que Dieu rachetât ses élus. Comme je l'ai dit, Dieu juste ne pouvait abandonner son pouvoir sur ses créatures et particulièrement sur ses élus. Il n'avait donc pas à les racheter. S'ils se sont donnés à Satan, leur donation était vaine, puisqu'ils ne s'appartenaient pas. Pour la même raison, ils ne pouvaient pas se vendre. Si Satan les avait achetés en les payant des biens de ce monde, il ne les aurait pas payés sur ses propres biens, toutes choses appartenant à Dieu. Cette vente eût d'ailleurs été malhonnête : nous eussions été achetés à un prix de beaucoup moitié moindre que notre valeur ; et si le diable nous avait trompés, il n'aurait pu nous posséder en toute propriété. De plus, si le Christ avait triomphé du diable par la force, cette victoire n'aurait pas été glorieuse, mais plutôt honteuse, puisqu'il était de beaucoup le plus fort. Et enfin comment a-t-il pu se faire que le même Jésus achète d'une part ses élus, et de plus les mette de vive force en liberté ?

— O. Dieu, comme tu l'as dit, n'a jamais perdu son pouvoir sur les élus, et Satan n'a jamais pu avoir sur eux un pouvoir légitime. Aussi le sang du Christ, en

nous rachetant, n'était-il pas destiné au diable, comme on l'a cru, mais aux élus, pour lesquels il a été versé. Et si le Christ a employé la force pour nous racheter, ce n'a pas été contre le diable, mais contre les élus eux-mêmes.

S'étant détourné de Dieu et s'étant tourné vers le monde, l'homme ne pouvait se délivrer des biens du monde par ses propres forces ; il était entièrement prisonnier du péché et de Satan. Il ne répondait pas à l'appel de Dieu. Aussi Dieu résolut-il de le contraindre par l'amour et de lui faire en quelque sorte une douce violence ; il lui donna la plus grande preuve de son amour en sacrifiant son fils unique, afin que l'amour de Dieu devenant supérieur en l'homme à l'amour du monde, le contraignit à se porter tout entier vers lui. C'est ainsi que le Christ a dit : « Si je suis élevé de terre, c'est-à-dire placé sur la Croix, j'attirerai tout à moi, l'homme avec toutes ses pensées et tous ses désirs. » Il nous a donc ramenés à lui par la force de l'amour, malgré la résistance de notre chair et de notre illusoire sagesse. C'est donc contre nous seuls qu'il a fait usage de la force. Et il est exact de dire qu'il nous a achetés du sang de son fils, sans lequel nous ne nous serions jamais soumis volontairement à lui.

— J. Mais à qui Dieu a-t-il donné en paiement le sang de son fils.

— O. Aux élus, pour lesquels il l'a fait couler. C'est ainsi que saint Paul dit qu'il n'a pas épargné son propre fils, mais l'a donné en notre faveur à tous.

— J. Cependant Dieu n'était pas débiteur du sang de son fils, pour racheter les élus à ce prix ; et les élus n'étaient pas créanciers de ce sang pour se vendre à Dieu.



— O. Sans doute. Mais, pour conquérir les élus par l'amour, il a dû les acheter du sang de son fils. Et les élus, pour se vendre à Dieu ou plutôt pour retourner vers lui, ont dû recevoir en paiement le sang du Christ. On peut dire, par suite, que Dieu s'est donné à lui-même en paiement le sang de son fils, dans la mesure où il a voulu le faire couler pour sa propre gloire.

— J. Dans quel but Dieu nous a-t-il payés d'un tel prix que le sang du Christ?

— O. Afin que nous ne vivions pas sous l'empire de la chair, orgueilleux de notre libre arbitre, afin que nous ne soyons pas les esclaves des hommes, afin que nous vivions et que nous mourions pour le Christ.

— J. Mais les élus seront-ils les débiteurs du Christ, s'il les rachète et leur rend la liberté en vue d'en faire ses esclaves?

— O. Si un galérien est racheté par un homme puissant pour que, s'attachant à lui par l'affection, il le serve, il n'est pas douteux qu'il n'en reçoive un grand bienfait. Or le bienfait dont jouissent les élus est supérieur à celui-là dans la proportion où nos misères morales sont plus cruelles que les misères corporelles, et où l'asservissement du Christ est plus doux que l'asservissement aux hommes. En outre Dieu, qui possède tout, n'a pas besoin de notre esclavage. Et si la cause suprême pour laquelle il nous élit est sa propre gloire, il sait que nous ne pouvons concourir à cette gloire en dehors de notre intérêt moral et de notre propre gloire. C'est pourquoi, si les Juifs firent preuve d'une grande ingratitude envers lui en abandonnant la manne en Égypte pour revenir à leur nourriture d'aulx et de cèpes, quelle ne serait pas la nôtre si nous quittons le Christ pour retourner à Satan.

— J. Dis ce que tu voudras. Je ne puis, pour moi,

voir en Jésus le Messie. Le Messie doit nous délivrer de nos péchés, or le Christ ne l'a pas fait. Si l'on juge en effet des péchés par les maux qui en résultent dans le monde, il me semble que le monde n'a jamais été plus corrompu, et principalement en ce qui vous concerne, vous chrétiens, qui êtes au pouvoir de l'Antéchrist.

— O. Je me charge de te prouver que la colère de Dieu a été apaisée par Jésus, et que nous sommes réconciliés avec lui. Mais ce sera pour demain.

## DIALOGUE IX.

Que Jésus a apaisé la colère de Dieu et nous a réconciliés avec lui comme devait le faire le Messie.

JACOB, OCHINO.

— J. Me voici revenu, pour que nous continuions à examiner si Jésus a été le Messie. S'il est établi qu'il a apaisé Dieu, je l'admettrai volontiers. Je sais bien que saint Paul le prétend. [Diverses citations.] Mais je ne crois pas saint Paul. Je pense qu'en étudiant les Écritures, il a remarqué que le Messie devait surtout venir pour nous réconcilier avec Dieu par sa mort. En voyant que Moïse, Aaron, Samuel, David ont réussi à apaiser Dieu, en voyant que les prières des saints ont eu le même pouvoir, il ne pouvait douter que les prières du Messie ne dussent être encore bien plus efficaces, et capables de calmer la colère divine. Il avait remarqué d'autre part que Dieu avait coutume d'être apaisé par la mort des méchants (Acan lapidé; les premiers du peuple crucifiés par Moïse). Il a donc sans doute pensé que Dieu devait charger le Messie de toutes nos iniquités, ainsi que l'a annoncé Isaïe, il serait apaisé par sa mort. Mais saint Paul ne prouve pas que la colère de Dieu ait été apaisée par Jésus.

Pour commencer par les Juifs, pour lesquels Jésus a dit qu'il était particulièrement venu, l'événement a prouvé que Jésus n'avait pas apaisé Dieu à notre endroit. Dieu n'a jamais paru plus irrité contre nous que depuis cette époque. Il manifeste également sa colère contre vous-mêmes, qui êtes au pouvoir de l'Antéchrist, et contre les Mahométans. Je ne puis donc croire que Jésus ait été le Messie.

— O. Pour élucider ce point, il faut d'abord examiner si Dieu peut être irrité et de quelle manière. Ensuite, si nous établissons qu'il a été irrité contre le monde, nous examinerons s'il a été apaisé par le Christ. Certains impies ont dit que la seule occupation de Dieu était sa propre contemplation; pour ceux-là Dieu ne peut s'irriter, puisqu'il ne peut rien trouver en soi-même que d'agréable. D'autres ont dit qu'il n'examinait hors de lui que les corps célestes, lesquels, ne comportant pas de défauts, ne peuvent exciter sa colère. Quelqu'un a même dit que Dieu portait attention à toutes ses créatures et particulièrement à l'homme, mais que l'ayant créé libre, il ne pouvait être offensé par aucune de ses actions. Mais ceux qui ont la connaissance de la vérité disent que Dieu prend souci de toutes ses créatures et par-dessus tout de l'homme, auquel il a donné une loi, et contre lequel il s'irrite si cette loi est enfreinte.

— J. Eh bien, de quelle façon s'irrite-t-il?

— O. Sa colère ne se manifeste pas par un changement, car il est parfaitement simple; ni par une plainte, car il ne cesse d'être parfaitement heureux; mais seulement par des actes qui sont la punition des coupables.

— J. Ce n'est pas là s'irriter véritablement.

— O. Sans doute. Mais Dieu, voyant notre ignorance

et notre faiblesse et voulant se faire comprendre de nous, s'est abaissé jusqu'à parler notre langage dans les Écritures. Il a dit non seulement qu'il s'irritait ou qu'il s'apaisait, mais encore qu'il se repentait, qu'il se plaignait, qu'il s'écartait ou se rapprochait de nous, qu'il nous voyait ou qu'il nous entendait, toutes choses qui doivent s'entendre, au figuré, de ses actions. C'est ainsi que nous disons qu'il est irrité, quand il nous punit. Et les Écritures nous fournissent des exemples éclatants et terribles d'une telle colère.

— J. Je voudrais savoir pourquoi Dieu inflige des châtimens aux coupables.

— O. Parce que c'est juste, non pas que la justice oblige Dieu à punir, car il lui est supérieur, mais parce qu'il le veut ainsi, et que ce qu'il veut ne peut pas ne pas être juste. Il ne punit pas pour supprimer la faute du pécheur, car, même s'il le punissait sans discontinuer, il ne pourrait faire qu'il n'ait péché [*non efficeret ut non peccavissent*].

On ne doit pas dire non plus qu'il punit pour apaiser sa colère, car sa colère est juste et non mauvaise. Il veut seulement attirer notre attention sur nos péchés et faire des exemples. Il nous fait rentrer en nous-mêmes, afin que, devenus plus prudents, nous le craignons. Enfin il exerce notre patience et nos autres vertus chrétiennes pour les perfectionner. En tout cas il ne s'irrite pas, et ses châtimens sont inspirés par son amour pour nous. C'est ainsi qu'il donna un avertissement à David par la mort de son fils, et il menaça même de punir les crimes des parents sur leurs enfants jusqu'à la troisième et à la quatrième génération.

— J. Comment donc peut-on dire que la colère de Dieu doit être apaisée par le Messie?



— O. Dieu ne peut s'irriter qu'à cause de nos péchés, et quand il a décidé de nous punir, il ne change pas d'avis. Le Messie amènera donc un changement non pas en Dieu, mais en nous-mêmes, en nous rendant meilleurs. Et ainsi Dieu cessera d'être irrité, car il ne trouvera plus rien en nous que de bon. — Pour parler d'abord des réprouvés et de leur malignité, je dis que Jésus a apaisé la colère de Dieu en leur procurant tous les moyens d'éviter de pécher; s'ils succombent donc, c'est par leur faute et non par celle du Christ ou par celle de Dieu. Et j'avoue que, s'ils ont persévéré jusqu'à la mort dans le péché, non seulement le Christ n'a pas apaisé la colère de Dieu, mais il n'a même pas intercédé, sachant qu'il eût été inutile d'agir contre les décisions irrévocables de Dieu. Je crois aussi que le Christ leur a obtenu des châtiments moins sévères qu'ils ne le méritaient, pour ce qui est de cette vie. — Pour ce qui est des élus, le Christ a apaisé la colère de Dieu à leur égard, en obtenant que Dieu ne les punisse pas des peines éternelles que méritaient leurs péchés, et cela non seulement en assumant lui-même le fardeau et la punition de ces péchés, mais encore en les amenant à s'amender dès cette vie et à mourir sans péché.

— J. Si les péchés des élus avaient été, comme tu l'as dit, suffisamment expiés par le Christ, Dieu ne les punirait pas dans cette vie, comme il le fait.

— O. Il ne les punit pas pour les péchés qu'ils ont déjà commis, et que le Christ a expiés; mais pour les amener à cesser de pécher désormais et à se repentir de leurs fautes. Et, en punissant le Christ sur la Croix pour les péchés des élus, Dieu a puni au moins aussi sévèrement les élus régénérés par leur amour pour lui, car ils ont souffert des douleurs éprouvées par le Christ.

— J. Tu m'as bien montré de quelle façon Dieu peut s'irriter ou s'apaiser; mais tu ne m'as pas prouvé qu'il ait été, en fait, apaisé par le Christ et qu'ainsi celui-ci soit bien le Messie; le mal règne en effet plus que jamais dans le monde.

— O. L'adversité ou la prospérité ne peuvent témoigner de la colère ou de l'apaisement de Dieu. Il les répartit sans distinction entre les bons et les méchants, et souvent, en excellent père, il châtie plus sévèrement ses propres enfants que ses bâtards.

La meilleure preuve de son amour pour nous est s'il nous préserve du péché. Et ce précieux bienfait ayant été accordé aux seuls chrétiens et par l'entremise du Christ, on doit avouer que celui-ci est bien le Messie.

— J. Si vous viviez saintement, la raison serait valable; mais je vois que votre conduite est semblable à celle des autres hommes, et quelquefois pire. Et ceux d'entre vous qui sont regardés comme les plus saints ne vivent pas, à ce qu'il semble, autrement que ne pourraient le faire bien des hommes ayant de bonnes mœurs. Pour que je croie que Jésus a été le Messie, il faudrait que je trouve chez vous une remarquable sainteté, et que je reconnaisse en outre que Jésus est bien celui qui vous l'a procurée.

— O. Il n'est pas en mon pouvoir de te le prouver mais je t'invite à te recommander à Dieu et à lui demander qu'il te procure la connaissance de lui-même par l'entremise du Messie; il ouvrira les yeux de ton âme et fera en sorte que tu te sentiras réconcilié par Jésus avec son Père.

— J. Je le ferai. Mais, toi aussi, prie Dieu pour moi.

— O. Je te le promets.

## DIALOGUE X.

Ceux qui ont été régénérés par Jésus-Christ pèchent-ils encore par la suite?

JACOB, OCHINO.

— J. Étant donné qu'il est, à mon avis, de la plus haute importance, pour savoir si votre Jésus a été le Messie, d'examiner si ceux qui ont été régénérés par lui ont continué, ou non, à commettre des péchés par la suite, je voudrais que nous nous occupions de cette question. Je crois, quant à moi, que, après la venue du Messie, ceux qui croiront en lui ne pécheront plus. Ceci est prouvé par les Écritures. Celui qui est né de Dieu [*natus ex Deo*], dit saint Jean, ne pêche pas; il se préserve lui-même et s'abstient de pécher. Celui qui demeure, dit-il ailleurs, attaché au Christ par la foi, ne pêche pas; celui qui pêche ne l'a pas vu ni connu. Et il ajoute : « Quiconque est né de Dieu ne commet pas de péché, car la semence de Dieu demeure en lui, et il ne peut pécher par ce fait qu'il est né de Dieu. »

Or comme je vois que vos saints, après la venue du Christ, et même les premiers d'entre eux, bien que croyant en lui, ont cependant tous péché, comme vous le dites vous-mêmes, je suis obligé de dire que Jésus n'a pas été le Messie. [Citations de Daniel, d'Ézéchiël, de David, de Sophonias, de Jérémie, disant tous que le péché doit disparaître chez ceux qui auront été rachetés par le Messie.] Saint Jean, saint Pierre expliquent que cette semence incorruptible qui préserve ceux qui sont « nés de Dieu » est la parole divine qui demeure éternellement en eux. De même que l'Enfant prodigue a été porté à offenser son père avant d'avoir éprouvé sa bonté, et, après avoir compris son amour,

lui est ensuite demeuré attaché, de même celui qui grâce à l'enseignement de l'Évangile, a éprouvé quels sont la bonté et l'amour de Dieu, ne peut jamais plus s'écarter de lui en l'offensant. Rien, dit saint Paul, ne peut nous arracher à notre amour pour Dieu. [Réponse analogue de saint Pierre à Jésus demandant à ses disciples, après le départ des Capharnaïtes : « Est-ce que vous aussi, vous voulez me quitter? »] Ceux qui ont été rachetés par le Christ comprennent l'immense bienfait dont ils lui sont redevables, et, conquis par son amour, ne peuvent l'offenser de nouveau.

— O. Mais cette opinion est contredite par l'exemple de David qui, après avoir été régénéré, a de nouveau, et gravement, péché.

— J. Certains nient que David ait été régénéré. Il s'agit là d'un bienfait si grand qu'il n'a pu, ni ne doit être accordé à quiconque qu'après la venue du Messie, qui doit prouver et rendre sensible à l'esprit par des actes extraordinaires cette immense bonté de Dieu. Aussi les hommes qui ont vécu et vivront avant la venue du Messie ont été et seront plus épris d'eux-mêmes que de la gloire de Dieu. Ils ne peuvent entrer dans le royaume spirituel de Dieu, ni comprendre sa bonté ni son amour singuliers. David, Abraham, Isaac, Jacob n'ont adoré et aimé le vrai Dieu qu'en raison des bienfaits qu'ils avaient reçu ou attendaient de lui; il en sera de même jusqu'à la venue du Messie.

— O. Et cependant David a dit : « qui puis-je aimer, hormis toi, et dans le ciel, et sur terre? » Ce qui semblait signifier : Tu me suffis.

— J. Il a voulu dire qu'il n'adorait nul autre que lui, ni au ciel, ni sur terre.

— O. Bien au contraire, s'il était encore un être charnel, c'est lui-même qu'il adorait.



— J. Sans doute; mais on a coutume d'appeler idolâtres non pas ceux qui s'adorent eux-mêmes, mais ceux qui adorent, en dehors d'eux-mêmes, une certaine créature. David a donc voulu dire que ni au ciel, ni sur terre il n'avait l'espoir d'obtenir aucun avantage qui ne dérivât de Dieu. Il n'était donc animé que par l'amour de soi et n'avait pas été racheté.

— O. Non. Il a voulu dire que sa seule joie et son seul désir étaient la gloire de Dieu, et cela parce que, ayant été racheté, il n'avait d'amour que pour Dieu.

— J. Tu cherches vraiment à le rendre trop parfait. De tels hommes ne peuvent exister sur terre avant la venue du Messie.

— O. Que dirais-tu de saint Pierre qui a péché même après l'Ascension du Christ et après avoir reçu l'Esprit Saint? Nous devons pourtant croire qu'il était alors régénéré.

— J. Je dis que cela prouve de façon évidente que Jésus n'était pas le Messie. Il eût régénéré ses disciples et surtout Pierre, qui n'aurait pas péché par la suite.

— O. Tu te trompes en croyant que les régénérés ne pèchent plus.

— J. C'est pourtant ce qu'ont prétendu, comme je l'ai dit, les prophètes, les apôtres et par exemple saint Jean.

— O. Il faut comprendre ses paroles. On a dit que les biens de ce monde ne sont pas de vrais biens, et qu'ainsi en être privé n'était pas un mal de même que les posséder n'était pas être heureux; mais l'imagination de chacun le trompe. C'est ainsi que nous nous croyons, en rêve, heureux ou malheureux. On dit qu'il en est de même en ce qui concerne nos péchés. Dieu n'étant pas exposé à la souffrance ne peut être

offensé ni dans sa personne, ni dans sa gloire, qui ne dépend pas des hommes. Et comme pécher n'est autre chose qu'offenser Dieu, il s'en suivrait que l'on ne peut véritablement pécher à son égard. Les hommes ne pécheraient donc qu'autant qu'ils s'imaginaient à tort que Dieu est offensé par eux et qu'ils agiraient en contradiction avec leur trompeuse conscience. Mais les régénérés qui connaissent cette nature de Dieu, ne pèchent pas, quel que soit leur genre de vie, car ils savent que Dieu ne peut être offensé et n'agissent pas, par suite, contrairement à leur conscience.

— J. Et que penses-tu de cette opinion?

— O. Quelle est fausse et impie. Dieu n'a pas envoyé le Christ pour nous ouvrir les yeux et nous faire comprendre que les péchés ne sont pas des péchés; mais pour nous en délivrer et nous amener à y mettre fin. Je sais bien que la gloire de Dieu ne dépend pas de nous, mais je sais aussi qu'il veut être honoré par les hommes, et qu'il ne veut pas que nos hommages aillent à un autre. Ceci provient également de son amour pour nous qui lui fait réclamer en échange tout notre amour. Et ainsi ce n'est pas seulement parce que nous pensons offenser Dieu que nous l'offensons, mais parce que nous désobéissons à ses commandements.

— J. Moi non plus, je ne peux admettre cette opinion. C'est pourquoi je te prie de me dire si les paroles de saint Jean n'ont pas été interprétées d'une autre façon.

— O. Quelqu'un a dit que l'homme régénéré a une telle connaissance de l'amour de Dieu pour lui, que, même s'il pèche et s'il offense Dieu, il sait que Dieu ne lui en tiendra pas rigueur. Au contraire,

l'homme charnel pèche, parce que, ne connaissant pas l'extrême amour de Dieu pour lui, il croit qu'il subira un châtement.

— J. Cette opinion te plaît-elle?

— O. Nullement. Les régénérés savent qu'ils pèchent et d'autant plus gravement qu'ils ont une plus grande connaissance de Dieu et en ont reçu de plus grands bienfaits. S'ils s'estimaient à l'abri du châtement, ils prouveraient qu'ils n'ont pas été élus, et qu'ils ne comprennent pas l'amour de Dieu manifesté dans la personne du Christ. S'ils le comprenaient, en effet, ils éviteraient de l'offenser. En disant que l'homme né de Dieu ne pèche pas, saint Jean a voulu dire, non pas qu'il est à l'abri du châtement, mais bien qu'il ne commet plus désormais de péchés.

— J. C'est aussi mon avis. Mais n'y a-t-il pas encore une autre interprétation de la parole de saint Jean?

— O. Certains ont dit que les régénérés ne pèchent plus, parce qu'en eux, même si la chair pèche, l'esprit ne pèche cependant pas. Saint Paul a dit : Ce n'est pas moi qui agis ainsi, mais le péché qui habite en moi; car je sais que le bien n'habite pas en moi, c'est-à-dire dans ma chair. Et le Christ a dit : L'esprit est agile, mais la chair est faible.

— J. Cette opinion-là non plus ne me paraît pas acceptable. Si l'on entend par chair notre corps en lui-même, sans tenir compte de l'âme, on ne pourra pas dire qu'elle pèche véritablement si du moins, comme l'a dit notre Jésus, tous les péchés viennent du cœur, c'est-à-dire de la volonté et par suite de l'âme. Et d'autre part, si l'on entend par esprit l'âme, il sera également faux de dire que l'âme ne pèche pas, tous les péchés volontaires et tous les mauvais désirs naissent de la volonté, et par

suite de l'âme. En effet, après la mort, le corps ne pèche plus et même n'a pas de mauvais désirs. — Si l'on entend par la chair l'homme tout entier en tant qu'il recherche immodérément les biens de ce monde, et par l'esprit, l'homme en tant qu'il le recherche en s'aidant du contrôle de la raison, on ne peut pas dire que l'esprit, c'est-à-dire cet homme intérieur et doué de raison, ne pèche pas; beaucoup d'hommes commettent des péchés en connaissance de cause et malgré la répugnance de leur conscience. En parlant de ce genre d'hommes charnels, saint Paul dit qu'ils font le mal qu'ils ne veulent pas faire, et ne font pas le bien qu'ils veulent faire. — Enfin, si l'on entend par la chair l'homme tout entier, en tant qu'il s'aime lui-même plus que Dieu, et, par suite, autant qu'il est charnel; et par l'esprit l'homme tout entier, en tant qu'il aime Dieu plus que lui-même, et, par suite, en tant qu'il est spirituel, il est vrai de dire que l'homme spirituel ne pèche pas, puisqu'il aime Dieu plus que lui-même. — Mais il reste à savoir si un tel homme peut perdre l'esprit qu'il possède et pécher ainsi, non comme spirituel, mais comme charnel.

— O. On croit généralement que les régénérés aussi longtemps qu'ils vivent sur terre, peuvent pécher et pèchent parfois, encore que Dieu puisse favoriser à ce point certains d'entre eux, qu'ils s'abstiennent entièrement de pécher. On explique, en outre, que saint Jean, en disant que celui qui est né de Dieu ne pèche pas, a voulu dire qu'il ne peut pécher au point de mériter la mort [*peccare ad mortem*]. S'il pèche, il ne peut pas ne pas se relever et se sauver, car il fait partie des élus, qui, le Christ l'a dit, ne peuvent périr. De tels hommes, dit-on, prouvent qu'ils sont élus par ce fait qu'ils possèdent cette foi vive et



purifiante qui n'est donnée qu'à eux. Les régénérés ont acquis la connaissance de la bonté divine, un goût et un sens spirituel qui leur vient du Christ, et enfin une preuve de leur élection qui est le sceau du Saint-Esprit. En eux demeure comme un germe de la parole du Saint-Esprit. Ils ne pèchent donc jamais, ou, du moins, ils ne sont que très rarement entraînés, et ceci, non pas lourdement comme une pierre, mais légèrement comme une plume, leur conscience les retenant. Mais le fait qu'ils pèchent est prouvé par la parole d'Ézechiel, qui dit que, si le juste a dégénéré et est devenu impie, Dieu oubliera toutes ses vertus.

— J. Je crois, quant à moi, qu'après la venue du Messie, les régénérés ne pécheront plus. Le diable, a dit saint Jean, ne les atteindra plus. Le même saint Jean dit ailleurs que celui-là pèche qui n'a pas vu ni connu Dieu. Ce qui revient à dire que, s'il l'avait connu, il ne pécherait plus. Et saint Paul a dit, dans sa lettre aux Hébreux : Nous sommes devenus les compagnons du Christ, pourvu que nous puissions tenir votre personnage jusqu'au bout. » Ce qui veut dire : Celui qui tombe montre par là qu'il n'a jamais eu la foi vive et qu'il n'a pas été un membre du Christ, participant à son esprit.

— O. Quand saint Jean dit que celui qui est né de Dieu n'est pas atteint par le diable, il ne veut pas dire qu'il ne peut pas être tenté par lui, le diable ayant même osé tenter le Christ; mais il veut dire que le diable ne peut le frapper et l'asservir comme c'est le cas de ceux qui, en raison de leurs péchés, ont mérité d'être privés de la faveur divine.

De même, quand il dit que celui qui pèche n'a pas vu Dieu, il faut l'entendre des yeux de la foi, et saint

Jean ajoute « et n'a pas connu ». Il pèche en effet comme s'il n'avait jamais eu la connaissance de Dieu. Et c'est dans le même sens que saint Paul nous dit que nous prouvons que nous participons à la nature du Christ quand nous persévérons dans la foi et dans les bonnes actions.

— J. Qu'est-ce que saint Jean entend par péchés dignes de la mort [*peccatum ad mortem*]?

— O. Certains prétendent qu'il désigne les péchés mortels, et non les péchés véniels, mais ils se trompent; s'il est vrai que les légers péchés sont eux-mêmes des péchés mortels en raison de leur malignité. D'autres ont dit qu'il s'agissait seulement des péchés des réprouvés, par l'effet desquels ils sont destinés à la mort éternelle.

— J. Et si je vois quelqu'un commettre un péché, dois-je prier Dieu pour lui?

— O. Assurément.

— J. Mais il appartient peut-être à la catégorie des réprouvés, et ne se repentira jamais de son péché.

— O. On dit qu'il faut prier Dieu en ces termes : « Seigneur, je vous supplie de pardonner l'homicide, par exemple, de cet homme, à moins qu'il ne doive en éprouver aucun remords, et que vous l'ayez destiné à la mort éternelle. »

— J. Cette opinion n'est pas exacte; elle prétend que saint Jean entend par péchés dignes de la mort ceux en punition desquels les réprouvés doivent être punis de la mort éternelle; or nous ne pouvons, pendant la vie, les distinguer de ceux des élus. Saint Jean dit que nous devons prier pour ceux qui ne commettent pas de péchés mortels; il entend donc par péchés mortels des péchés qui non seulement sont évidents et faciles à distinguer pour tous, mais encore ne

doivent pas attendre de pardon de la part de Dieu, et ces péchés ne sont donc pas autre chose que les péchés contre le Saint-Esprit [*peccatum in spiritum sanctum*].

— O. Je répète et je répéterai que le péché contre l'Esprit-Saint ne peut pas être reconnu par nous. Dieu l'a voulu ainsi pour que nous n'ayons pas de raison de désespérer de notre salut ni de celui d'autrui; nous devons toujours conserver l'espoir, quels que soient le nombre et l'importance des péchés commis. Je prétends donc que saint Jean entend par péché mortel, non pas le péché contre l'Esprit-Saint, que nous ne pouvons reconnaître, mais le péché dans lequel le coupable demeure sans remords jusqu'à la mort. Pour un tel péché, nous ne devons pas prier, du moins après la mort du pécheur, l'espoir nous étant ordonné jusque-là.

— J. Je pense que les hommes charnels et non régénérés pèchent parce qu'ils sont naturellement portés vers les biens de ce monde, et que les hommes spirituels et régénérés, qui ont renoncé au monde, ont une sorte de propension spirituelle vers les choses divines et, par suite, ne pèchent plus.

— O. Tu estimes que l'on pourrait trouver des hommes en qui soient mortes les mauvaises passions, et qui, par suite, ne pèchent plus.

— J. Je crois qu'il en sera ainsi après la venue du Messie.

— O. Mais le Messie est bien venu et c'est le Christ, et pourtant il ne nous a pas délivrés du péché, s'il est vrai qu'en nous demeure le péché originel, qui toutefois ne nous est pas imputé.

— J. Je ne sais ce que tu entends par péché originel, ni si Jésus nous en a, ou non, délivrés. Dis-moi donc quel il est.

— O. C'est là la matière d'un long développement. Viens demain, et nous en parlerons.

— J. Je veux bien.

## DIALOGUE XI.

## LIVRE I.

Jésus nous a-t-il délivrés du péché originel?

— J. Qu'est-ce que le péché originel? S'il existait véritablement, Dieu nous en aurait parlé dans les Écritures. Or il n'en est pas fait mention avant saint Augustin, qui a dû l'imaginer pour combattre la théorie de Pélagie sur le libre arbitre.

— O. Il en est bien parlé dans les Écritures, mais sous d'autres noms; c'est le péché, la loi du corps, le désir. Les hommes lui ont encore donné d'autres noms: le défaut de justice, la faiblesse de la nature, etc. On l'appelle originel parce que seul il tire entièrement son origine d'Adam, les autres péchés provenant en outre de la volonté humaine.

— J. En quoi consiste ce péché, et comment le contractons-nous?

— O. Je trouve sur ce sujet environ quinze opinions différentes, beaucoup d'hommes s'étant trompés en s'écartant des Saintes Écritures.

1<sup>re</sup> OPINION. Le péché d'Adam a infecté tout son corps; en procréant des enfants, il leur a donc transmis cette souillure. — J. Cette opinion ne me plaît pas. Le péché n'est pas une tare physique durable; il ne dure pas, même si celui qui l'a commis reste exposé à un châtement. Et d'ailleurs, en ce cas, Jésus ne serait-il pas né lui-même dans le péché originel? — O. Non, le corps de la Vierge ayant été puri-



fié avant qu'elle ne conçût Jésus. — J. Pourquoi, en ce cas, Dieu n'aurait-il pas purifié de même le corps de ses élus, surtout après la mort du Christ qui nous a, dites-vous, rachetés? En tout cas, en admettant que le corps ait été contaminé, l'âme n'a pas pu l'être. — O. Dieu, disent ces gens, a créé l'âme pure; elle a été corrompue par le contact du corps. — J. On ne peut cependant pas dire que la lèpre contamine l'âme du lépreux.

2<sup>e</sup> OPINION. D'autres ont estimé que l'âme d'Adam a été corrompue, et que l'âme est un principe corporel et divisible, bien que très subtil. Si l'âme, disent-ils n'était pas étendue, elle ne pourrait donner sa forme [*informare*] au corps. Cette âme corrompue s'est donc matériellement transmise aux descendants d'Adam. Quand Dieu a dit : « Croissez et multipliez », il l'a entendu non seulement des corps, mais aussi des âmes. Il s'est d'ailleurs reposé le septième jour, n'a plus rien créé, et a laissé à l'homme le pouvoir de le faire. Nos âmes se reproduiraient à la façon de celles des animaux. — J. Je n'approuve pas cette explication. L'âme raisonnable est un principe spirituel et indivisible; elle ne dépend pas du corps. Sinon elle mourrait à la façon de l'âme des bêtes. Après le septième jour, Dieu n'a pas créé de nouvelles espèces, mais il a créé de nouvelles âmes; à moins que d'admettre qu'il ait créé à l'origine toutes les âmes qui viendraient une à une dans les corps lors de leur procréation; elles seraient ainsi toutes semblables à celle d'Adam.

3<sup>e</sup> OPINION. On dit que le péché originel est la privation de la justice [*justicia*] originelle qui devait exister en nous, de cette droiture [*rectum*] dont parle l'Ecclésiastique qui fait que notre âme est entièrement soumise à la volonté divine, les facultés inférieures de

l'âme à la raison, et le corps à l'âme. En péchant, Adam s'est privé de cette justice, et, comme Dieu l'avait destinée également à ses descendants, il les en a privés. C'est là ce qu'il faudrait entendre par péché originel. — J. Bien que spécieuse, cette opinion ne me convient pas. Cette privation serait le résultat de la rébellion de la volonté d'Adam. Or Adam n'a pu transmettre à ses descendants ce péché de sa volonté qui est indivisible, comme l'âme raisonnable elle-même. Si le péché originel est en nous, ce n'est pas que nous puissions avoir en nous une partie de l'âme ou du corps d'Adam. Il ne peut être en nous que si Dieu a voulu que les descendants d'Adam y fussent prédestinés. Ainsi Dieu serait le véritable auteur de ce péché. Or, s'il est permis à Dieu de punir en nous le péché de nos premiers parents, il peut le faire en nous infligeant une douleur, mais non un péché. Le péché ne peut d'ailleurs venir de Dieu.

4<sup>e</sup> OPINION. D'autres soutiennent que le péché originel est bien la privation de cette justice originelle, mais ils entendent par justice une qualité accidentelle donnée à Adam, grâce à laquelle il aurait été attaché davantage à Dieu qu'à ses créatures. Cette qualité aurait été donnée à Adam à la condition que, par son obéissance, il la conservât pour lui-même et la transmitt à ses descendants. En la perdant, il nous en a privés. — J. Je crois que si Adam, avant le péché, était plus attaché à Dieu qu'à ses créatures, c'était par l'effet non pas de qualités périssables et accidentelles, mais en raison de sa connaissance de Dieu ainsi que d'un goût et d'un sentiment du spirituel. D'ailleurs, si cette justice était une qualité, elle devait exister ou dans son âme ou dans son corps. Si elle existait dans son âme, elle était indivisible comme l'âme elle-même, et Adam

n'aurait pu nous la transmettre, même s'il n'avait pas péché. Si elle existait dans le corps, je ne vois pas comment elle aurait pu faire préférer à Adam Dieu au monde. Enfin, en privant les descendants d'Adam, il ne pouvait faire que cette privation, qui était son œuvre, fût chez eux un péché.

5<sup>e</sup> OPINION. Le péché originel serait l'ignorance de Dieu, source de tous les péchés. Si nos premiers parents n'avaient pas péché, nous vivrions tous dans la connaissance vive (*viva*) de Dieu, à l'abri du péché. — J. Je crois que Dieu a créé nos premiers parents parfaits en ce qui concerne les dons naturels, mais non en ce qui concerne les dons surnaturels; je ne crois donc pas qu'ils aient été créés avec la connaissance vive de Dieu. Il est en effet vraisemblable que les anges auraient eu, en ce cas, la même foi justificante, et tous auraient été sauvés, ce qui est contredit par l'existence des démons. En disant que le diable ne s'était pas maintenu dans la vérité, le Christ a voulu dire seulement qu'il n'avait pas conservé la pureté et la sincérité naturelles dans lesquelles il avait été créé. — Si nos premiers parents avaient possédé la vive connaissance de Dieu, Ève l'aurait possédée, et, faisant ainsi partie des élus, n'aurait pu être trompée par la ruse du serpent. Sans doute les élus peuvent être trompés avant de posséder cette foi vive, comme l'a été saint Paul, mais non après. Dieu n'aurait pu en priver Ève avant qu'elle n'eût péché, et alors qu'elle en avait besoin. La possédant, elle n'aurait pu se détourner elle-même de Dieu. Et si certains élus ont pu pécher après avoir acquis cette foi vive en Dieu, ce n'a pu être qu'à la suite d'un autre péché. Nos premiers parents n'ont donc pas eu cette connaissance surnaturelle de Dieu. — Si l'on dit que l'homme a été créé à

l'image de Dieu, il faut l'entendre du pouvoir que Dieu lui a donné sur les autres créatures. Quand saint Paul vous exhorte à adopter la personnalité du nouvel homme sous le rapport de la justice et de la sainteté, il entend par nouvel homme le Christ, et non Adam. Les hommes ne peuvent, d'après lui, posséder ces qualités naturelles au moment de leur naissance, mais seulement après avoir été régénérés, créés. — O. Nous sommes d'accord sur le fond : le péché originel n'est pas l'ignorance de Dieu. Je m'abstiendrai donc de critiquer quelques points moins justes de ton argumentation.

6<sup>e</sup> OPINION. Le péché originel consiste dans les désirs et les appétits immodérés et pernicieux qui sont en nous, et qui sont le châtiment du péché d'Adam. Ils ont corrompu par hérédité et notre corps et notre âme. — J. En ce cas, le péché originel n'existerait pas chez les enfants, qui ne connaissent pas de tels désirs. — O. Si, à l'état de propension. — J. Mais ces désirs, étant naturels, ne seraient pas répréhensibles : nous les trouvons de même chez les animaux. Ils sont d'ailleurs variables avec le tempérament ou l'état de santé de chacun; or le péché originel ne pourrait être plus grand chez les uns que chez les autres. Chez Ève et chez Adam, le désir qui les perdit fut non pas le péché originel, car ils n'avaient pas encore péché, mais seulement un désir naturel; il est semblable chez nous. Pourquoi nos désirs auraient-ils pour origine la désobéissance d'Adam, et non pas plutôt l'amour immodéré de sa femme et de lui-même qui en fut la cause? Pourquoi le péché d'Adam seul a-t-il souillé ses descendants, et non pas ceux de tous nos autres ancêtres? Pourquoi la seule désobéissance d'Adam et non pas ses autres péchés? Ce ne peut être que parce



que Dieu l'a voulu ainsi, et ce ne serait donc ni par notre faute, ni par celle d'Adam que le péché originel existerait en nous. C'est donc Dieu qui serait l'auteur du péché, ce qui est absurde. En outre est-il vraisemblable que Dieu, qui est la bonté même et qui nous pardonne même nos graves péchés, nous ait imputé celui commis par un autre, et nous en châtie éternellement? Les enfants qui meurent avant l'âge adulte, ne possédant pas encore le jugement, ne peuvent avoir été coupables. Quant aux adultes, s'il est vrai que la foi soit un don gratuit de Dieu, ils ne peuvent être coupables s'ils ne la possèdent pas. Les désirs et les tendances sont donc naturels en nous, et Dieu les a mis en nous pour nous exercer à la vertu. Il n'a pas défendu que nous les éprouvions, mais seulement que nous nous laissions pousser par eux à des actes répréhensibles, avec l'assentiment de notre volonté. Dieu n'a pu nous interdire d'avoir des désirs, puisque lui-même les a mis en nous, puisqu'il nous les a donnés pour nous exercer à la vertu, et, d'autre part, il ne nous aurait pas interdit de nous y laisser aller, s'il ne nous avait en même temps donné la raison qui nous permit de leur résister. — O. Et pourtant la parole divine nous enseigne que l'homme a été créé juste. Il faut donc avouer que les mauvais désirs sont nés en nous non pas du fait de Dieu, mais par suite du péché d'Adam. — J. L'homme a été créé juste en considération de la volonté divine, règle suprême de ce qui est juste et bon, et c'est ainsi qu'il a paru bon à Dieu de mettre en nous de semblables désirs. Cette volonté est d'ailleurs explicable même pour notre raison humaine, la difficulté de lutter contre nos désirs étant le meilleur exercice pour acquérir la vertu. Plus les hommes sont délicats par nature, et plus ils sont exposés à ces désirs.

De même ces désirs et ces agitations sont plus nombreux et plus violents chez l'homme que chez les animaux. Et s'ils existent chez les animaux, c'est pour les porter à chercher ce qui leur est nécessaire, ou à éviter ce qui leur est nuisible. — O. Si tous les hommes naissaient en proie à une fièvre quelconque, et la conserveraient jusqu'à leur mort, on serait tenté de croire cette fièvre naturelle, parce qu'on n'aurait jamais vu personne qui en fût exempt. Il en est même des désirs, dont nous savons pourtant, par la parole de Dieu, qu'ils ne sont pas tels. — J. Et pourtant Adam et Ève, qui n'avaient pas le péché originel, ont connu ces désirs; Jésus de même, qui a eu un moment le désir de vivre malgré la volonté de son père. Les désirs ne sont pas tous mauvais; sinon tous devraient éviter le mariage. Dieu ne nous a pas interdit de désirer, mais seulement de désirer le bien d'autrui. Enfin les désirs ne sont pas mauvais s'ils sont immodérés; ils motivent ainsi l'effort de la raison, et donnent du prix à notre victoire sur eux. — O. Cette opinion est contraire à la parole de Dieu. Je te le prouverai en te montrant que le péché originel consiste bien dans ces désirs véhéments et insatiables, après que nous aurons examiné et réfuté toutes les autres opinions relatives à sa nature.

7<sup>e</sup> OPINION. Certains prétendent qu'il ne peut y avoir d'autres péchés que les péchés actuels, commis volontairement et par des êtres doués de jugement. C'est seulement par analogie que l'on peut parler de péchés originels, nos péchés ressemblant à ceux d'Adam. — J. Mais Ève a péché avant Adam, et, avant eux encore le diable. D'autre part, quand quelqu'un se met en colère, on ne peut dire qu'il imite Adam, dont nous ne voyons nulle part qu'il ait péché de cette manière.

Je n'approuve donc dans cette opinion que cette affirmation que nos péchés ne peuvent être qu'actuels.

8° OPINION. Nos péchés ne peuvent être qu'actuels, mais si on les appelle originels, ce n'est pas qu'ils imitent celui d'Adam, mais parce qu'ils tirent de là leur origine. Si Adam n'avait pas péché, aucun de ses descendants n'aurait péché. — J. Rien ne le prouve. Comment les descendants d'Adam et Ève auraient-ils pu être plus à l'abri que ceux-ci avant leur péché?

9° OPINION. Le péché originel n'est autre chose que le tort qui nous a été causé par le péché d'Adam, à savoir la perte du Paradis terrestre. Et l'on explique que le terme péché est souvent employé dans les Écritures pour celui de châtiment du péché.

10° OPINION. Dieu a donné à Adam et à ses descendants non seulement le Paradis terrestre, mais encore le royaume spirituel de la grâce, à la condition qu'il ne mangerait pas les fruits de l'arbre de la science. C'est la privation de ces biens qui constitue le péché originel.

11° OPINION. Dieu avait promis à Adam, non seulement le Paradis terrestre et le royaume spirituel de la grâce, mais encore le royaume de la gloire.

12° OPINION. Certains distinguent entre les châtiments que nous subissons dans cette vie par suite du péché originel, et les simples dommages que nous en éprouvons dans notre vie future. Les enfants qui meurent dans le péché originel ne subiraient donc aucun châtiment ni aucune douleur; ils pourraient même goûter une sorte de plaisir à contempler Dieu et ses œuvres.

13° OPINION. D'autres prétendent que dans l'autre vie, les hommes subissent non seulement des dommages mais encore de véritables châtiments; le péché

originel n'est pas un véritable péché, mais seulement les châtiments que nous éprouvons dans cette vie et dans l'autre du fait du péché d'Adam. — J. J'admets que nous éprouvions ainsi des dommages, mais non des châtiments; cela ne serait pas conforme à la justice, ou plutôt à la raison de Dieu. Il ne peut vouloir que nous naissions coupables. — O. Je répondrai à tout ceci à la fin.

14° OPINION. Les souffrances que nous éprouvons sont naturelles; nous les aurions éprouvées même si Adam n'avait pas péché; mais son péché nous les a rendues plus pénibles. La mort et toutes nos misères sont ainsi non seulement des choses naturelles, mais encore le châtiment du péché d'Adam. Dieu ajoute pourtant à cela certaines peines extraordinaires, soit pour rendre sa gloire manifeste, soit pour nous punir de nos propres péchés. Pour ce qui est de l'autre vie, l'enfant qui meurt avant l'âge adulte est privé du royaume du ciel dont il n'est pas digne par nature, mais il n'est atteint d'aucun châtiment parce qu'en fait il n'a pas péché.

15° OPINION. Le péché originel n'est pas un péché. Seules sont des péchés les fautes commises volontairement et effectivement. Dieu n'a jamais exercé de châtiment au delà de la 3° ou de la 4° génération. Les souffrances que nous subissons actuellement sont le châtiment de nos propres péchés ou de ceux de nos ancêtres sans remonter plus loin que quatre générations. Le péché originel ne serait qu'une invention de certains théologiens, en particulier saint Augustin qui voulait réputer la théorie de Pélagie sur le libre arbitre. — J. C'est bien là mon opinion. — O. Elle est cependant en contradiction avec les Écritures. Saint Paul a dit que par la faute du seul Adam, le péché a pénétré



dans le monde, et, par suite du péché, la mort; Moïse aussi, en qui tu as confiance, en disant que Dieu avait menacé Adam de la mort, s'il désobéissait. — J. Mais Dieu parlait de la mort spirituelle; en fait Adam n'est pas mort le jour de son péché. Dieu seul est immortel. L'homme était mortel avant le péché. — O. Si Adam n'avait pas péché, Dieu nous aurait donné l'immortalité. — J. En ce cas la terre n'aurait pu contenir tous les hommes, ni les nourrir. — O. Dieu aurait pu, au bout d'un certain temps, nous rappeler successivement à lui sans nous faire mourir. — J. Je crois de même que les plantes et les animaux meurent sans être atteints par le péché originel, les hommes aussi meurent naturellement.

— O. Je ne nie pas que saint Paul ne parle de la mort spirituelle, mais il parle aussi de la mort temporelle. Il dit aussi que le péché est l'aiguillon de la mort, c'est-à-dire que la mort ne nous tourmenterait pas si le péché n'existait pas. La mort est donc un effet de la colère de Dieu; elle n'est pas naturelle. — J. Il veut dire au contraire que notre mort, quoique naturelle, ne nous tourmenterait pas si nous n'avions commis personnellement des péchés. — O. Saint Paul a ajouté : « La mort a atteint tous les hommes, parce que tous ont péché », ce qui veut dire : ont péché en la personne d'Adam. — J. Cela veut dire seulement : ont péché en imitant Adam, et il s'agit bien de leurs péchés personnels. — O. Non, puisque les enfants meurent avant même d'avoir péché. — J. On peut répondre qu'ils meurent par la faute des péchés actuels de leurs ancêtres en remontant jusqu'à la quatrième génération. Je prétends d'ailleurs qu'ils ne meurent ni à cause de leurs propres péchés, ni à cause de ceux de leurs ancêtres, mais seulement parce que la

mort est naturelle. — O. David demande cependant à Dieu d'oublier les fautes de sa jeunesse. Le péché existe donc bien chez les enfants, et non pas le péché actuel, puisqu'ils ne possèdent pas encore le jugement, mais bien le péché originel. — J. David voulait parler, non pas des péchés de son enfance, mais de ceux de sa jeunesse. Il est de même question de la jeunesse et de l'âge adulte dans tous les passages des Écritures où il est parlé de la dépravation du cœur humain. Et quand Isaïe dit : « Je sais que tu es méchant dès le sein », il veut parler du peuple hébreu au sein de la synagogue, avant qu'il n'eût été éclairé par les miracles de Dieu. — O. Saint Paul dit que nous avons été les fils de la colère, c'est-à-dire dignes du supplice; il s'agit évidemment du péché originel mis en nous par la faute d'Adam. — J. S'il s'agissait du péché originel, saint Paul dirait non pas nous étions, mais nous sommes fils de la colère, le péché originel subsistant jusqu'à la mort, non seulement chez les hommes charnels, mais même chez les hommes régénérés. Si les enfants morts avant l'âge adulte ne peuvent être sauvés que grâce à l'assistance du Christ, cela vient non pas du péché originel, mais de ce qu'il est nécessaire pour chacun de bénéficier d'une nature spirituelle, surnaturelle et miraculeuse que seul le Christ peut nous donner. — O. Jésus n'aurait pas décidé de mourir pour régénérer l'homme, si celui-ci n'avait pas été souillé du péché. — J. Cette régénération était nécessaire non seulement pour les hommes adonnés au péché, mais même pour les hommes conformes à la nature et pourvus de bonnes mœurs. D'autre part saint Paul, en parlant de tous les péchés, ne nomme pas le péché originel. — O. Saint Paul a dit que, de même que tous les hommes ont été rendus

coupables par la désobéissance d'un seul, de même ils ont été en grand nombre sauvés par l'obéissance d'un seul, à savoir du Christ. D'autre part, David dit de lui-même qu'il a été conçu par sa mère dans le vice et dans le péché. — J. David veut dire qu'il est né avec des appétits naturels et charnels, qui devaient le porter au péché. — O. Saint Paul a dit qu'il commettait le mal qu'il ne voulait pas commettre ; et que ce n'était pas lui-même qui agissait ainsi, mais bien le péché habitant en lui. — J. Il a voulu montrer le pouvoir des désirs naturels dans leur conflit avec la raison. — O. On pourrait peut-être dire que ces désirs immodérés sont, chez les animaux eux-mêmes, le résultat du péché d'Adam ; car les animaux, après avoir été soumis à l'homme dans le Paradis terrestre, lui sont ensuite devenus hostiles par la volonté de Dieu et pour sa punition. — J. Saint Paul dit que la chair est en lutte avec l'esprit ; c'est donc que l'homme tout entier n'a pas été corrompu par le péché d'Adam ; sans quoi, l'esprit ne résisterait pas à la chair. — O. Saint Paul ne parle que des hommes régénérés. — J. En ce cas le péché originel n'est pas, comme vous le dites, attaché à l'homme jusqu'à sa mort. — O. Saint Paul entend ici par esprit l'homme tout entier, en tant qu'il est attaché à Dieu seul, et par chair, l'homme tout entier en tant qu'il n'est attaché qu'à son propre intérêt. D'où le conflit de ces deux principes, et de là vient que les mauvais désirs soient absents chez l'homme qui s'adonne à la seule gloire de Dieu. Certains s'appuient sur cette parole de saint Jean : « Si nous prétendons que nous sommes exempts de péché, nous nous trompons. » Mais j'avoue que saint Jean parle ici des adultes et des péchés réellement commis par eux. En tout cas, ces désirs effrénés constituent

bien le péché originel, et si le Christ ne nous en a pas délivrés, c'est pour notre bien. — J. En parlant ainsi, vous prouvez que le Christ n'est pas le Messie, puisque celui-ci doit nous délivrer de tous nos péchés, et par conséquent du péché originel, à supposer qu'il existe. Tous les prophètes l'ont affirmé. — O. Le Nouveau Testament prouve bien que le péché originel existe, et que Jésus nous en a délivrés comme de tous les autres péchés, et qu'il est donc bien le Messie. — J. Mais vous êtes vous-mêmes en contradiction avec ces textes quand vous prétendez que tous les hommes sont conçus dans le péché originel, même depuis la venue du Christ, et ne peuvent en être délivrés avant la mort. — O. C'est que Dieu a voulu que les mauvais désirs demeurent en nous pour nous exercer à la vertu. Mais Dieu ne punit pas ce péché originel, ni même les péchés actuels chez les élus ni dans cette vie, ni dans l'autre. — J. Je ne puis comprendre comment Dieu aurait pu laisser en vous, pour vous exercer à la vertu, des désirs que vous affirmez être des péchés. Si ces désirs et ce péché originel sont un instrument de perfection, Jésus, qui ne les a pas subis, n'aurait pu être parfait. Enfin, le péché ayant subsisté après la venue du Christ, il est évident que celui-ci n'est pas le Messie. Le Messie doit circonscire nos cœurs et, en supprimant en nous les mauvais désirs, détruire ainsi la racine du péché. — O. Tu avoues donc que ces désirs sont bien vicieux et non naturels, puisqu'il faut les détruire. — J. Je veux parler non pas des désirs eux-mêmes, mais des coupables approbations qui leur sont données par l'âme. Dieu a mis en nous ces désirs naturels pour trois raisons. D'abord pour nous porter à assurer, de même que les animaux, notre existence et celle de notre



race (désirs de manger, de nous défendre, de nous reproduire). Ensuite pour nous exercer à la vertu ; le Christ lui-même a connu ces désirs véhéments, celui de la gloire par exemple, mais il leur a résisté. Enfin pour que, connaissant par nous-mêmes combien il est pénible de leur résister, nous soyons miséricordieux envers autrui. — O. Ces désirs sont bien naturels en nous, mais ils sont vicieux et proviennent du péché d'Adam. Les Écritures disent qu'il faut que notre cœur soit circoncis. Cela ne serait ni nécessaire, ni possible, si nos désirs étaient bons et venaient de Dieu. — J. Il faut entendre par là seulement la nécessité de réfréner ces désirs, et non de les supprimer tout à fait. Si ce sont des péchés, Jésus, en ne les supprimant pas, a prouvé qu'il n'était pas le Messie. Si j'étais chrétien, et si je voulais prouver que Jésus est le Messie et que le péché originel existe, je dirais que le péché originel consiste dans les coupables approbations à nos désirs, et que de cela nous avons été délivrés par lui. — O. Je serais assez de cet avis, mais l'expérience prouve qu'après la venue du Christ, ces adhésions ont existé même chez les chrétiens baptisés et par suite régénérés. — J. Il faudrait alors examiner s'ils ont été véritablement régénérés. — O. Ce serait nous faire tomber presque tous dans le désespoir. — J. Et ce serait un bien pour nous tous que de désespérer de nous-mêmes. Le danger est que nous nous croyions de véritables chrétiens, régénérés et spirituels, quand nous ne sommes que charnels, à part de rares exceptions. — O. Nous disons que Jésus nous a délivrés de nos péchés dans ce sens qu'il ne nous en sera pas tenu compte en vue d'un éternel châtement. — J. Mais nous savons déjà qu'il ne sera pas tenu compte aux élus de leurs péchés, et cela non pas à cause du

Christ, mais par suite d'un pur bienfait de Dieu. Le Messie devait donc venir pour nous délivrer non seulement du châtement, mais aussi et surtout du péché lui-même. Ceci est établi par les Écritures. Je crains vraiment que nous ne fassions comme les « Papani » qui, ne connaissant qu'une foi hésitante, prétendent qu'il ne peut y en avoir d'autre, et qui, quand on leur dit que la foi vive et véritable est stable, répondent que nous portons les hommes à désespérer. Ainsi faites-vous en prétendant que les mauvais désirs ne peuvent être radicalement supprimés en nous. Et vous vous contentez de cette satisfaction qu'il ne sera pas tenu compte de vos péchés. — O. Saint Paul a cependant dit de lui-même, et après avoir été régénéré : « Je ne fais pas ce que je veux, mais je fais ce que je hais, et ce n'est pas moi qui agis ainsi, mais le péché qui est en moi. » — J. Il montre ainsi qu'il y a en nous deux hommes : l'un extérieur qui ne désire que les plaisirs bas et mondains ; l'autre intérieur qui, comprenant la justice de la loi de Dieu, l'approuve et, aimant Dieu de toute son âme, désire lui obéir. C'est l'homme extérieur qui domine l'homme intérieur. Ce conflit existe même chez les hommes régénérés, qui n'ont donc pas été délivrés par le fils de Dieu, comme cela avait été cependant promis. Et cependant saint Paul dit au sujet des régénérés : « Ils ne sont exposés à aucune damnation, ceux qui obéissent en Jésus-Christ non pas au pouvoir de la chair, mais à celui de l'esprit. » Ce qui voudrait dire qu'en ceux-là ne subsistent pas le péché originel ni les péchés actuels. Jésus nous aurait ainsi délivrés du péché grâce à la loi de l'esprit vital, et nous aurait ainsi rendus justes. Au lieu de cela, vous prétendez que l'homme, même régénéré, est incapable d'obéir à

la loi de Dieu, et vous soutenez que votre Messie n'aurait pu vous délivrer du péché, mais seulement de son châtimement, et vous aurait permis d'atteindre le bonheur sans le mériter. Vous affirmez que les hommes ont été, après la venue du Christ, semblables à ce qu'ils étaient auparavant, c'est-à-dire coupables et injustes. Aussi saint Augustin avait-il d'abord avoué que les paroles de saint Paul ne visaient que l'homme charnel. C'est seulement ensuite, pour détruire le libre arbitre des Pélagiens, qu'il a prétendu qu'il s'agissait de l'homme spirituel, et qu'il l'a présenté comme incapable d'obéir à la loi de Dieu.

Pour me résumer, je crois que le péché originel n'existe pas; que, s'il existait, le Messie nous en délivrerait, que les désirs qui sont en nous sont naturels et ne sont pas des péchés, si ce n'est en ce qui concerne les actes qui peuvent en résulter, que nous pouvons les combattre, et qu'ils existent chez les hommes spirituels et régénérés, mais non chez les bienheureux, chez lesquels ces désirs n'ont plus d'utilité. — O. Et moi je crois que Dieu a créé l'homme juste, que nos péchés et nos désirs viennent du péché d'Adam et que Jésus n'a pas voulu nous en délivrer pour nous exercer à la vertu. — J. Le Messie ne peut venir que pour nous libérer complètement du péché, et nous permettre d'obéir à la loi de Dieu. — O. Nous ne pouvons, en cette vie, obéir à la loi de Dieu. — J. Je te prouverai le contraire.

### TRAITES DU CARDINAL CONTARINI

contenus dans ses œuvres publiées par son neveu Luigi à Paris en 1571.

(Extraits.)

#### *Réfutation des articles ou propositions de Luther.*

Je désire avant tout me rendre à tes désirs. Je vais donc m'efforcer de te parler en quelques mots des articles ou propositions des Luthériens qui ont été débattus par eux avec l'empereur à la diète d'Augsbourg.

Le premier article, sur lequel Luther insiste le plus, dit que l'homme est « justifié » par sa foi, non par ses œuvres. La « justification », pour les chrétiens, est le fait d'arriver à la participation de la « justice » divine, qui n'appartient pas à l'homme par nature, mais lui est accordée par la grâce divine. Étant donné que, par cette « justification », nous acquérons une nouvelle nature et que nous devenons en quelque sorte divins, nous avons besoin, pour parvenir à ce nouvel état, d'une naissance nouvelle. Cet état spirituel n'étant pas sensible, cette naissance, elle aussi, est non pas sensible, mais spirituelle. C'est ce que le Christ a très expressément expliqué à Nicodème dans l'Évangile, après lui avoir dit que celui auquel



l'eau et le Saint-Esprit n'auront pas donné une naissance nouvelle ne pourra pas entrer dans le royaume des cieux. La « justification » n'est donc pas autre chose que cette génération spirituelle qui nous fait participer à la nature divine. Nous ne pouvons mériter par nos actions d'être adoptés au nombre des fils de Dieu avant d'avoir été régénérés de cette façon. Nos actions ne peuvent en effet dépasser les limites de la nature qui en est le principe. Or, avant notre régénération, le principe de nos actions est la nature de l'homme né du péché, et même cette nature altérée plus encore. Nous ne pouvons donc nous élever grâce à elles au-dessus de l'homme, et il est juste de dire que nul ne peut être justifié par ses propres actions. Nous sommes au contraire formellement justifiés par l'effet de la grâce qui est une sorte de qualité spirituelle insufflée par Dieu en notre âme. — Mais de même que, comme le prouvent les philosophes et la raison, une action ne peut se produire que dans un milieu propice, une disposition de l'âme est nécessaire pour recevoir cette grâce, et n'est autre que la foi par laquelle nous allons vers Dieu. Et, j'appelle ici foi non pas un état ou autre vertu de l'intellect, mais un mouvement véritable de cet intellect par lequel il est porté à croire en Dieu et en Jésus-Christ. [Citations de saint Jean et de saint Paul.] Cette foi ne consiste pas seulement à croire que Dieu existe et que ce qu'il dit est vrai; une telle foi existe même chez les démons et chez les hommes les plus corrompus; mais elle est celle par laquelle nous sommes portés vers Dieu, et il est nécessaire que de bonnes actions en découlent. Une foi sans actes est une foi morte, comme dit saint Jacques. Et il dit également qu'Abraham a été justifié par ses actes, pour avoir

mené son fils Isaac au sacrifice, et non pas par sa foi seule.

Le deuxième article des Luthériens est relatif aux bonnes actions. Ils les déclarent nécessaires pour que nous nous purifions du péché que nous avons contracté du fait d'Adam, mais insuffisantes à nous procurer la vie bienheureuse et éternelle. De cette assertion, il faut approuver, à mon avis, la première partie. Par l'habitude des bonnes actions, nous acquérons des vertus grâce auxquelles nous assainissons la partie inférieure de notre âme, et nous la prédisposons à la pureté. La deuxième partie, au contraire, doit être l'objet d'une distinction. Nos bonnes actions sont de deux sortes : celles qui précèdent l'action de la grâce, et sont œuvres purement humaines, — et celles qui la suivent. Les premières, qui ont pour principe la nature humaine encore corrompue par le péché, ne peuvent évidemment pas nous mériter la vie bienheureuse. Les autres procèdent à la fois : 1° de l'âme et des forces humaines; 2° de la grâce et des vertus divines qui en dérivent. Étant l'œuvre d'une âme humaine, elles ne peuvent mériter la vie divine, puisqu'elles ne peuvent dépasser les limites de la nature humaine. Mais en tant que dérivant de la grâce et de l'essence divine, elles nous donnent droit à participer à la vie éternelle. Jésus dit ainsi à un jeune homme, dans l'Évangile selon Matthieu : « Si tu veux entrer dans la vie, observe tes devoirs », ce qui voulait dire que, par l'observation de ses devoirs on mérite la vie éternelle. [Contarini cite d'autres exemples tirés de l'Évangile selon saint Matthieu.] Jésus a dit dans le même Évangile : « Invitez à votre table non pas des riches, mais des pauvres, desquels vous n'avez rien à attendre en compensation,

afin que vous trouviez le paiement de votre action dans la résurrection des justes. » [Autres citations des Écritures prouvant qu'une récompense est réservée à nos actions dans la vie éternelle.]

Le troisième article des Luthériens est relatif au péché originel. Les plus sensés d'entre eux disent que le péché originel, dont nous sommes souillés en naissant, nous porte au mal à ce point que nous ne puissions accomplir aucune bonne action : la loi de Moïse d'une part, et la raison d'autre part nous ont été données par Dieu pour nous permettre de connaître notre mal, et pour nous amener à recourir à la grâce de Dieu, que la foi seule, et non nos actions, nous permettra d'obtenir. Cette opinion, légèrement corrigée et interprétée par le bon sens, est acceptable. Le péché originel n'est autre que la privation de la « justice » et de la grâce divine que Dieu avait primitivement accordées à Adam et à sa descendance, et dont nous sommes déchus par la désobéissance d'Adam. Cette justice amenait toutes les forces inférieures de l'âme à obéir à la raison, et permettait au corps de se conserver immortel. Privés de la grâce, les descendants d'Adam ne pouvaient désormais parvenir à la vie éternelle; privés de la « justice », ils ont hérité d'un corps entièrement mortel, et l'âme, n'obéissant plus à la raison, est entraînée désormais vers le mal. Bien que ne pouvant pas être contrainte, l'âme est en effet facilement portée au mal, la privation de la grâce divine l'ayant affaiblie. Ce défaut de l'âme, les chrétiens l'appellent, non pas un péché mortel ni véniel, ces péchés étant le résultat de nos actions, mais un péché originel qui est en nous parce que nous sommes solidaires de notre premier parent. Des exemples de cet ordre nous sont fournis par

la société civile. Les descendants d'un homme qui s'est rendu coupable d'un méfait envers l'État, seront privés, bien qu'innocents, des titres qui avaient été accordés à cet homme et à ses descendants.

Cet emploi du mot péché se rencontre chez saint Paul (Épître aux Romains) : « Ce n'est pas moi qui fais cela, c'est le péché qui est en moi. » D'autre part, dans la loi de Moïse, les victimes offertes en rémission des péchés sont appelées « péchés ». Il est dit dans Osée : « Les prêtres mangent les « péchés » du peuple, c'est-à-dire les victimes offertes pour ces péchés. Ces paroles des saintes Écritures peuvent facilement se concilier avec l'opinion des Luthériens. S'ils estiment que le péché originel est notre œuvre, ils se trompent; ils se trompent de même s'ils nous y croient encore exposés après le baptême par la corruption des forces inférieures de l'âme. Mais s'ils appellent péché les résultats de ce péché qui subsistent dans la partie inférieure de notre âme, ils sont d'accord avec saint Paul qui appelle ce défaut de notre âme le « corps du péché », et nous exhorte à le mortifier avec diligence. Quant à leur opinion que nous sommes incapables de bien agir, nous allons l'examiner avec la question du libre arbitre.

Le quatrième article des Luthériens est relatif au libre arbitre, que Luther appelle l'arbitre esclave (*servum arbitrium*). Luther, ayant lu dans les Écritures que nous ne pouvons faire le bien sans l'aide de Dieu, et voyant les Pélagiens considérés comme hérétiques pour avoir estimé que, grâce au libre arbitre, nous pouvons faire le bien sans le secours de Dieu, prétend que nous ne sommes pas libres, et va jusqu'à dire que Dieu souverainement bon récompenserait ou punirait en nous des actes qui ne sont que les



siens. Quel homme de bon sens peut soutenir que Dieu est l'auteur de nos mauvaises actions? Le mal qui est châtement est sans doute une bonne action de Dieu, parce que la justice est nécessaire. Mais quant au mal qui est péché, c'est folie de dire que Dieu en est l'auteur. Le péché ne peut exister que par suite d'un défaut; il dérive d'une cause non pas efficiente, mais déficiente, et ne peut être imputé à la cause première, qui est au delà de toute pensée indéfectible. — Quant à prétendre que nous ne possédons pas le libre arbitre parce que nous ne pouvons faire le bien sans le secours de Dieu, c'est commettre une confusion. Le libre arbitre ne s'oppose pas à la grâce divine, ni la grâce divine au libre arbitre. Dieu n'est pas la cause de chaque chose, du moins la cause nécessaire ou contingente, mais la cause suprême qui dirige et tempère ces causes contingentes et naturelles. La raison le prouve. Le libre arbitre est le libre jugement et l'option libre d'un but; il ne procède pas d'une empreinte physique, mais d'un jugement de notre esprit, lequel n'est pas, comme nos instincts, porté vers un bien particulier, mais vers le bien universel. Il est toutefois soumis à la cause première. Nos actions libres sont, soit dignes de la vie éternelle, soit seulement de caractère humain, et en ce cas de deux ordres, bonnes ou mauvaises. Nos mauvaises actions procèdent du libre arbitre, mais non de Dieu. Nos bonnes actions purement humaines procèdent elles aussi du libre arbitre, mais non sans le secours de Dieu. Enfin nos bonnes actions dignes de la vie éternelle dérivent nécessairement de la cause première qui nous tourne vers Dieu, sans que notre libre arbitre en soit supprimé. Nous pouvons pécher et périr par notre faute,

mais nous ne pouvons être sauvés sans le secours de Dieu, qui ne supprime pas notre libre arbitre, mais le rend plus parfait. [Citation d'Osée, de saint Paul, de l'Évangile, prouvant cette influence divine.] Luther a donc raison de dire qu'il nous faut avoir recours à Dieu pour faire le bien, et que la loi de Moïse nous permet seulement de connaître notre faiblesse et de faire appel à la grâce divine.

Le cinquième article des Luthériens est relatif au sacrement de la confession. Les Luthériens ne le conservent que pour les péchés qui tourmentent la conscience; les autres, nous ne pouvons, disent-ils, les connaître. Pour les premiers, la confession est nécessaire, à cause de l'efficacité de l'absolution qui est en raison de la croyance que nous avons en elle. Ils ne nient pas que la contrition ne soit nécessaire, mais prétendent que nous ne sommes pas tenus à une pénitence. Dieu, une fois qu'il nous a donné sa grâce, ne peut nous infliger un châtement éternel, ni même temporaire. Aussi nient-ils même le Purgatoire. — Pour ce qui est de l'efficacité de l'absolution, ils ont raison. Pour ce qui est de confesser seulement les péchés qui tourmentent la conscience je crois qu'on peut ramener cette opinion à la vérité. Si les Luthériens prétendent qu'il ne faut pas insister sur les scrupules dont Satan tourmente la plupart des hommes honnêtes et pratiquants, et qu'une confession générale suffirait pour ces péchés, ils me paraissent avoir raison. Mais s'ils estiment que seuls les péchés très graves doivent être confessés, et que les autres, même mortels, peuvent être tus, ils se trompent. Le prêtre ne peut remettre des péchés qu'il ignore. Et comment un chrétien ignorant ou aveuglé par l'amour de soi pourrait-il juger clairement de la gravité de ses fautes? Il faut donc conser-

ver la confession, coutume qui nous vient du Christ, et que toutes les Églises chrétiennes ont conservée. — Quant à la nécessité de la pénitence, elle est prouvée par la raison et par les Écritures. Dans tout péché mortel, d'une part, nous nous détournons du bien suprême et immuable, et nous méritons ainsi un châtimement éternel; d'autre part, nous nous portons vers un lieu instable, et nous méritons un châtimement, mais temporaire. La première de ces fautes est remise par l'absolution, la seconde exige une pénitence. Cette distinction est justifiée par les faits. Il existe trois lois : la loi naturelle, mise en nous par Dieu ; au-dessus d'elle, la loi divine ; au-dessous, la loi civile. Une même faute, l'homicide ou le vol, peut tomber sous le coup de ces trois lois. Or le criminel ou le voleur, une fois absous par le prêtre, relève encore de la loi naturelle et de la loi civile. Il en est ainsi de la faute que nous commettons en nous tournant vers le bien instable, et pour laquelle nos théologiens déclarent nécessaire une peine temporaire. D'autre part, nous pouvons nous appuyer sur l'exemple des saints qui se sont imposés des pénitences pour leurs péchés. [Citations des Écritures.]

Le sixième article des Luthériens est relatif à l'invocation et au culte des saints. Il soutiennent, conformément aux Écritures (saint Jean, saint Paul), que Jésus doit être le seul médiateur entre Dieu et nous. — On peut répondre que les saints sont comme nous citoyens de la cité de Dieu, et que leur amour pour nous nous garantit leurs prières. Or leur prière a plus de valeur que la nôtre (saint Jacques). Ils sont plus chers que nous au Seigneur, et plus proches de lui. — Toutefois l'abus de leur culte peut mener à la superstition ; il appartient de le réprimer, mais avec douceur,

en tenant compte des circonstances et des mœurs des peuples.

Le septième article des Luthériens est relatif aux vœux monastiques et au célibat des prêtres. Ces institutions, disent-ils, sont contraires à la parole de Dieu : « Croissez et multipliez ». En fait, elles sont physiquement inapplicables ; l'exemple des moines et des prêtres le prouve.

Il n'est cependant pas douteux que la vie de célibat ne soit la plus propre à la contemplation. Les soucis domestiques, le plaisir amoureux nous en écartent. [Citations d'Aristote, d'Averroës, de saint Paul.] La vie de célibat supérieure à l'autre, doit être celle des hommes plus parfaits qui constituent cette hiérarchie ecclésiastique. L'Église chrétienne y gagne en solidité ; cette solidité ne peut être basée que sur un vœu par lequel l'homme se consacre à la contemplation de Dieu. Jésus l'affirme dans l'Évangile, en parlant de ceux qui se sont faits eunuques en vue du royaume des cieux, c'est-à-dire qui se sont privés, par un vœu de chasteté, du pouvoir d'engendrer. [Citation analogue de saint Paul sur les veuves.] — Pour ce qui est du précepte de Dieu dans la Genèse, il a été donné à Adam et à Noë en tant que pères du genre humain mais, de même que tout homme n'est pas tenu d'être cultivateur, tout homme n'est pas tenu d'avoir des enfants. La trop grande multitude de citoyens nuirait d'ailleurs au bien de la cité. — Quant à l'impossibilité matérielle du célibat, elle est contredite par l'exemple de milliers d'hommes et de femmes. Si, à notre époque, des scandales sont commis, la faute en est aux abbés qui devraient être plus difficiles dans le choix des nouveaux venus. — Enfin le célibat des prêtres, institué, je l'avoue, par l'Église seule, convient mieux à leur ministère spirituel. Là encore,



je n'approuve pas l'admission de n'importe qui dans les ordres ecclésiastiques.

Le huitième article est relatif au canon de la messe, que les Luthériens désapprouvent tout à fait. Nous paraissions, disent-ils, offrir à Dieu un nouveau sacrifice, ce qui est en contradiction avec la parole de saint Paul : « Dieu a sanctifié par son seul sacrifice tous les hommes qui vont vers lui, et nous n'avons pas de nouvelle victime à offrir pour nos péchés. » Ils blâment aussi la fréquence des messes. Ils prétendent enfin que, sinon tous les assistants, du moins la plus grande partie d'entre eux devraient recevoir l'Eucharistie des mains du prêtre. — Plût au ciel que les chrétiens eussent conservé l'amour du prochain et l'humilité que recommande le Christ; il serait facile de s'entendre; mais l'orgueil et l'entêtement nous aveuglent. Le sacrifice du Christ suffit sans doute à sauver tous les hommes passés ou à venir. Mais c'est son véritable corps et son sang que nous trouvons dans l'Eucharistie et dans le calice. [Citations de l'Évangile et de saint Paul.] Dans le sacrifice de la messe, nous offrons à Dieu non pas une nouvelle victime, mais celle qui lui a déjà été offerte. La nouveauté n'existe qu'en apparence. La victime reste la même, et c'est là la pure offrande dont parle Malachie quand il dit au nom de Dieu : « Mon nom est grand parmi les nations et partout m'est offerte une pure offrande. » Au sujet du trop grand nombre de messes qui amène l'irrespect, les Luthériens n'ont pas tout à fait tort, et ce serait peut-être un bien pour la majesté de la religion si les messes n'étaient pas dites à la légère et un peu partout, surtout par des prêtres ignorants ou mauvais, ni dans des édifices privés et profanes.

Le neuvième article des Luthériens a trait à l'absti-

nence de viande le vendredi, le samedi, pendant les Quatre-Temps et en d'autres circonstances. Le Christ, disent-ils, nous a délivrés des prescriptions de la loi de Moïse. La foi est suffisante pour que nous méritions le royaume des cieux, lequel, a dit saint Paul, « n'est pas un aliment ni une boisson ». Ils désapprouvent enfin que l'Eucharistie ne soit pas donnée aux laïques, sous les deux espèces, conformément aux préceptes du Christ. — Tout d'abord, il ne s'agit là que d'institutions de l'Église, modifiables au besoin. Il ne s'ensuit pas qu'elles soient mauvaises. Saint Paul prêche la soumission aux autorités supérieures, lesquelles dérivent de Dieu. D'ailleurs, l'abstinence de viande et le jeûne élèvent l'âme : pourquoi ceux qui peuvent les supporter ne les observeraient-ils pas? Il s'agit là, en outre, d'une coutume très ancienne et que les chrétiens des églises les plus diverses observent aujourd'hui. — Le Christ ne l'a pas prescrite? Mais n'a-t-il pas annoncé que le Saint-Esprit enseignerait aux apôtres beaucoup de choses qu'il ne pouvait leur enseigner lui-même. Par le jeûne, nous suivons l'exemple du Christ, qui a jeûné pendant quarante jours. — Sans doute, le royaume des cieux « n'est pas un aliment ni une boisson », et nous ne faisons pas, comme les Judaïsants, de distinction entre les aliments purs et les aliments impurs. Nous avouons en outre que ces préceptes appliqués avec étroitesse d'esprit, sont sans profit. Ce n'est pas une raison pour les supprimer. — La critique par les Luthériens de ce fait que l'Eucharistie est donnée aux laïques sous une seule espèce est surprenante. Ils avouent eux-mêmes que le corps et le sang du Christ se trouvent par concomitance soit sous les espèces du pain seul, soit sous celles du vin. L'Église a voulu éviter les scandales qui se produisaient autrefois lors de la

communion sous les deux espèces. — Enfin, pour ce qui est du pouvoir des papes et des évêques, il est évident qu'il doit y avoir dans l'Église des chefs ayant le pouvoir de juger et de punir dans le domaine spirituel. Sans pasteurs, l'Église serait moins armée que la société civile. Cette liberté que les Luthériens réclament engendrerait la pire servitude, celle des bons dominés par les mauvais, dont parle Platon. [Nombreuses citations des Écritures justifiant le pouvoir coercitif des chefs de l'Église.] Les chrétiens forment un seul corps dont nous sommes les membres; il ne doit donc y avoir dans l'Église qu'un seul Pontife qui maintienne sur terre cette unité. La nécessité de sa présence prouve à la fois notre faiblesse qui a besoin d'un chef visible, et notre dignité, les hommes, dirigés par un homme, étant ainsi les auteurs de leur propre bonheur. — Pour ce qui est des abus de tout ordre qui ont pénétré dans l'Église du Christ, et que les Luthériens critiquent âprement, je n'ai rien à dire; je ne puis que prier Dieu le père, le fils et le Saint-Esprit de sauver l'Église à coup sûr chancelante, et d'inspirer l'âme des prélats de l'Église, afin que, faisant taire un moment leur amour d'eux-mêmes, qui est le plus grand mal, ils corrigent les vices manifestes et se corrigent eux-mêmes. Nul besoin d'un concile, de discussions ni de syllogismes, ni de citations des Écritures pour apaiser ces agitations luthériennes; il suffirait de bonne volonté, d'amour de Dieu et du prochain et d'humilité d'âme pour renoncer à notre cupidité, à notre faste, et pour en revenir aux préceptes de l'Évangile. Avec de telles armes, nous convaincrions sans peine les Luthériens, et mêmes les Turcs et les Juifs. Tel est le devoir, tel doit être le seul souci des prélats chrétiens; s'ils les négligent, s'ils veulent s'appuyer sur la faveur des

princes et sur la dialectique, ils n'obtiendront guère de résultat, à mon avis.

J'ai dit ce que je pensais. Si j'ai commis une erreur sur quelque point, je promets de me soumettre sans retard à l'autorité de l'Église catholique romaine.

*De la justification.*

Il importe avant tout de bien expliquer le sens des mots « *justificatio* » et « *fides* ». Être justifié n'est pas autre chose que devenir juste, et par suite être regardé comme tel. Mais il y a plusieurs sens du mot justice. C'est d'abord une vertu particulière qui règle nos actions envers autrui; son objet est le juste et l'équitable. C'est aussi une vertu universelle qui dirige les actions de chacun en vue du bien commun; elle consiste à obéir aux lois : c'est la justice légale. En dehors de ces deux espèces de justices, il y a celle dont parle Platon dans sa *Politique*, et qu'Aristote, dans le 5<sup>e</sup> livre de l'*Éthique*, appelle « la justice ainsi nommée par métaphore ». Il s'agit de l'équilibre des forces de l'âme, ainsi établi que chacune y joue le rôle qui lui est prescrit par la nature, les forces inférieures étant soumises à la raison. Cette justice est à la base de toutes les vertus; c'est elle qui constitue l'homme de bien. Mais nous cherchons ici non pas une justice purement humaine, mais une justice qui convienne à des fils de Dieu, à des hommes admis à participer à la nature divine. C'est la justice chrétienne, qui nous justifie aux yeux de Dieu, les autres nous justifiant aux yeux des hommes. De même que l'éducation d'un campagnard serait insuffisante s'il devenait familier du prince, de même ces justices humaines sont insuffisantes pour un homme admis à participer à la



nature divine. — Expliquons maintenant le second terme contenu dans le mot justification, le terme « faire ». Il est pris dans deux sens. Quand on dit que la santé « fait » l'homme sain, il ne s'agit que d'une cause formelle; quand on dit que le médicament « fait » l'homme sain, il s'agit d'une cause efficiente. — Le mot foi, lui aussi, a plusieurs sens. Il signifie parfois ce à quoi l'on croit, comme il est dit dans le symbole d'Athanase: « Ceci est la foi catholique. » On appelle aussi de ce nom cette tendance qui nous porte à croire à ce qui nous a été enseigné par Dieu; quelquefois même, l'acte lui-même par lequel nous croyons. On appelle encore foi la confiance, la confiance conjugale par exemple. Mais nous devons appliquer ici cette confiance à ce que Dieu nous a promis. Ce sens de confiance dans la promesse divine est lié au sens d'espoir, bien que l'espoir se rapporte à l'avenir, tandis que la confiance se rapporte au présent et au passé; aussi prend-on souvent ces deux mots l'un pour l'autre, comme le fait remarquer Damascène dans son 4<sup>e</sup> livre. Saint Paul emploie souvent le mot foi dans le sens de confiance; il dit ainsi d'Abraham, dans son Épître aux Romains: « Il ne fut pas affaibli par la méfiance [*diffidentia*] mais soutenu par la foi [*fide*]. » — Ajoutons encore que le terme être justifié, même interprété comme l'effet d'une cause efficiente, peut être encore compris de deux façons, dans son vrai sens quand il s'agit de quelqu'un qui d'injuste devient juste, dans un sens moins exact en parlant de celui qui passe d'une justice moins grande à une plus grande justice.

Venons-en maintenant à l'explication de la justification elle-même, et d'abord de celle par laquelle un impie adulte devient juste d'injuste qu'il était. La

cause efficiente de cette justification est, à n'en pas douter le Saint-Esprit. Celui-ci agit en éclairant notre intelligence et en mettant en mouvement notre volonté, qui sont les deux agents de toutes nos actions humaines, si elles sont libres et volontaires. Notre volonté se tourne ainsi vers Dieu; mais elle ne peut le faire qu'en se détournant d'abord de l'impiété et du péché. Ce premier mouvement de notre âme est la foi. Il part de la volonté qui amène l'intelligence à croire aux promesses divines, et y gagne cette confiance ferme qui fortifie à son tour la volonté. Cette promesse de Dieu à laquelle nous croyons, est que nos péchés nous sont remis, et que l'impie est justifié grâce au mystère du Christ. L'âme qui se détourne du péché pour se tourner vers lui, Dieu la purifie en lui insufflant l'Esprit-Saint, et il adopte l'homme au nombre de ses fils; il fait nôtre toute la justice du Christ. Pendant cette préparation de notre âme nous pouvons faire le bien, si l'occasion s'en présente. Toutefois la justification n'est pas le fruit de nos actions, mais de notre foi, non pas que nous méritions notre justification par notre foi et parce que nous croyons, mais parce que nous la recevons par l'intermédiaire de notre foi [*per fidem*]. (Citations de saint Paul, en particulier celle-ci, de la Lettre aux Hébreux. » Celui qui s'approche de Dieu doit croire, parce que c'est en croyant que nous parvenons à cet objet). » Les protestants appellent ce fait *apprehensio*, non pas dans le sens de compréhension intellectuelle, mais pour signifier que nous parvenons à prendre possession de ce que nous avons atteint par notre propre mouvement. Nous atteignons d'autre part à deux justices; l'une qui nous est inhérente, grâce à laquelle nous devenons justes et nous sommes admis à participer à la nature

divine; l'autre qui ne nous est pas inhérente, et qui nous est donnée avec le Christ, que j'appellerais la justice du Christ et qui nous fait participer à tous ses mérites. Laquelle des deux nous est donnée la première, c'est ce que je n'examinerai pas ici; pas plus que la question de savoir laquelle se produit la première, de la rémission de nos péchés ou de l'infusion de la grâce. Que Dieu nous ait donné le Christ et tous les biens avec lui, c'est ce qu'affirment saint Paul et saint Augustin.

Nous sommes justifiés par la foi, non pas d'une façon simplement formelle, mais bien d'une façon efficiente; la foi rend l'homme « juste », car, par elle, nous parvenons à l'une et l'autre justice. Et, de même que tout mouvement est imparfait s'il n'aboutit pas à son terme, de même le mouvement de la foi est imparfait s'il ne nous mène à la « charité ». Sans elle, la foi ne suffit pas à nous justifier.

Mais puisque nous parvenons par la foi à deux justices différentes, d'une part à cette justice inhérente, à cette charité et à cette grâce qui nous font participer à la nature divine, et d'autre part à cette justice du Christ qui nous est accordée en don parce que nous nous sommes confondus avec lui, il nous reste à savoir laquelle des deux nous justifie aux yeux de Dieu. C'est évidemment la justice du Christ. L'autre justice, qui est attachée à nous, ne peut nous garantir du péché et nous oblige à recourir à la prière quotidienne. La justice du Christ est stable; elle ne contient rien qui puisse offenser les regards de Dieu. Saint Paul a dit ainsi : « J'ai tout laissé pour m'enrichir du Christ, n'estimant pas ma justice, mais celle qui nous vient de la foi du Christ. » [Citations de l'Apocalypse.] — De là vient que nous voyons des hommes qui, plus ils

avancent en sainteté, et moins ils sont satisfaits d'eux-mêmes. Devenus plus clairvoyants, ils se rendent compte de la faiblesse de cette sainteté et de cette justice inhérente, et de la nécessité pour eux de recourir au Christ et à la grâce qu'il accorde. Ceux qui sont baptisés, dit saint Thomas, sont baptisés par la mort du Christ, et sont ensevelis avec lui; ils renaissent ainsi comme lui pour une nouvelle vie. Nous recevons ainsi en don la Passion et les mérites du Christ. Et c'est sur cette justice du Christ que nous devons nous appuyer.

Mais tu vas dire que cette affirmation contredit les textes que j'ai cités dans ma lettre. Le premier est cette parole de David dans le Psaume 17 : « Juge-moi, Seigneur, d'après ma justice et d'après mon innocence, d'après la pureté de mes mains, car j'ai suivi les voies du Seigneur, etc. » Il peut sembler que David s'appuie ici sur sa justice personnelle et sur son innocence. Mais ces paroles ainsi comprises seraient non seulement orgueilleuses, mais mensongères. Comment cet homme qui avait été adultère et avait tué son ami intime pour s'emparer de sa femme, aurait-il pu dire sans mentir de telles paroles? En réalité, ce psaume a été composé par David après la défaite de ses ennemis, qu'il traita avec miséricorde, et c'est à cela seulement qu'il fait allusion. Au contraire, quand il parle pour lui-même, David rend grâce à Dieu de lui avoir pardonné toutes ses iniquités. — Cet autre texte : « Notre justice sera d'observer tous ces préceptes », n'est pas non plus en contradiction avec mon affirmation. Il est exact que notre justice humaine, qui est la justice légale dont j'ai parlé plus haut, consiste à observer les prescriptions de la loi, et, bien que nous recherchions une justice supérieure, il



n'est pas douteux, comme l'a dit saint Paul, que nous devions d'abord obéir à cette loi humaine. — Dans cette citation : « Dieu regardera comme justice le fait d'avoir rendu au pauvre le dépôt qu'il vous a confié », il s'agit de la vertu particulière qui consiste à rendre à chacun son dépôt, et avant tout au pauvre qui en a davantage besoin, mais cette vertu ne peut suffire à nous justifier devant Dieu; sans quoi, beaucoup de Juifs et plus encore de mahométans seraient justifiés. De toute façon, il ne peut y avoir de doute sur la phrase que j'ai écrite, et sur laquelle catholiques et protestants se sont mis d'accord.

Pour ce qui est de l'autre mode de justification, par laquelle un homme, de juste qu'il était déjà, devient plus juste encore, j'ai quelques mots à ajouter. Tout animal, toute plante doit croître pour parvenir au développement parfait correspondant à sa nature; ils meurent inévitablement sans cela. De la même façon, celui qui, par la foi, est parvenu à la charité, et est devenu une nouvelle créature en Jésus-Christ, doit progresser s'il ne veut bientôt déchoir et laisser échapper l'une et l'autre justice qu'il a acquises. Ce progrès se fait grâce aux bonnes actions intérieures et extérieures, qui, inspirées par la charité et par l'Esprit divin, font elles-mêmes progresser notre charité. Les dons du Christ ne peuvent demeurer sans emploi. Leur usage accroît la charité et la grâce, qui, à leur tour, augmentent la foi, car nous croyons davantage et nous avons plus de confiance en celui que nous aimons mieux. Nous nous justifions ainsi de plus en plus. La première justification, par laquelle nous devenons une nouvelle créature en Jésus-Christ, est l'œuvre du Saint-Esprit; la seconde est le résultat de nos actions. Il est donc également vrai de dire que nous sommes,

ou que nous ne sommes pas justifiés par nos œuvres.

Ratisbonne, 25 mai 1541.

*Du libre arbitre.*

Tu m'as demandé dans ta lettre, et notre cher Aloisius m'a demandé en ton nom, mon avis sur cette question du libre arbitre. Je le ferai, bien que je ne me dissimule pas la difficulté de cette question. J'étudierai d'abord le point de vue philosophique, ensuite le point de vue catholique du problème. Ne sois pas inquiet du mot philosophie; je ne m'attacherai pas à cette vaine philosophie que répudie saint Paul, mais à celle qui nous permet la connaissance de tout ce qui est soumis à l'intelligence, et est en nous comme une parcelle de la splendeur divine qui n'a pas été complètement éteinte par le péché.

Voyons d'abord quel est le sens du mot libre. De même qu'un esclave est un homme qui n'est pas maître de lui et dépend dans ses actes de la volonté de son maître, l'homme libre est celui qui est maître de lui-même et n'obéit qu'à sa volonté. Appliquons cette définition aux êtres inanimés. Nous pouvons soit élever, soit faire tomber une motte de terre ou une pierre. De ces deux mouvements le second est naturel, le premier est violent et tout à fait contraire à la liberté. Le second se rapproche davantage de la liberté, l'objet étant mu en partie par son propre poids; mais cette pesanteur lui a été elle-même imposée par celui qui lui a donné l'existence. Suivant l'expression des philosophes, les êtres de cette catégorie ne sont pas mus par eux-mêmes, mais par leur cause génératrice. Venons-en aux animaux bruts (*bruta animantia*),

qui se meuvent d'eux-mêmes, car ils sont mis en mouvement par les données de leurs sens que suivent, soit une appétition, soit une répulsion. En ces animaux, nous commençons à trouver le jugement (*arbitrium*), mais non le libre arbitre, car ils subissent l'impression des objets extérieurs sans connaître la fin de leurs mouvements, et sans apprécier l'importance des intermédiaires qui les en séparent. Ils suivent la nature à la façon du petit enfant qui suit sa nourrice ou son pédagogue quand ils le conduisent à l'école, et qui ne sait pas dans quelle vue il fait ce chemin. Il faut donc conclure que ces animaux se meuvent d'eux-mêmes, et que, par suite, leur mouvement est plus libre que celui des êtres insensibles, mais que, s'ils agissent en vertu de leur décision (*arbitrio*), ce n'est pas là le libre arbitre. — Venons-en maintenant au libre arbitre de l'homme. Si les animaux n'ont pas le libre arbitre, c'est que leur pouvoir de connaître et de désirer est trop borné. Pour qu'un être soit doué du libre arbitre, il faut qu'il puisse connaître toutes les choses, et juger de leur importance et de leur valeur réciproques, ce qui ne peut être donné à qui ne connaît la nature du bien universel. Il faut également qu'un tel être soit capable de se porter vers le bien universel et ne soit pas attiré uniquement, ce qui est le fait des bêtes brutes, par des biens particuliers appropriés à sa nature. La décision des animaux, bornée par des limites très étroites, ne peut être un libre arbitre. Chez l'homme, au contraire, l'intelligence est très vaste, puisqu'elle peut tout comprendre; et la volonté, qui s'étend à tout ce qu'atteint l'intelligence, se porte vers le bien de toute espèce et vers le bien universel lui-même en toute connaissance du but qu'elle poursuit et avec le libre choix des moyens qui l'y font parvenir. —

Voyons comment ce libre arbitre se développe ou, au contraire, déchoit au point de tomber en servitude. Ajoutons d'abord un mot à ce qui précède. Nous avons étudié jusqu'ici seulement en général la nature de notre volonté et de notre libre arbitre. Il faut maintenant l'appliquer aux objets particuliers. Le but que poursuit notre volonté est le bien universel, que nous appelons tantôt béatitude (*beatitudinem*), tantôt bonheur (*felicitatem*). Mais comme, dans notre état actuel, nous ne savons où placer cette béatitude et ce bonheur, et comme notre propension naturelle a été corrompue, les hommes diffèrent d'avis sur la nature de ce bonheur. Or cette véritable fin est Dieu, et seul devra être considéré comme possédant le libre arbitre l'homme qui place en lui tous ses biens. S'il en est qui s'écartent de cette fin véritable pour se tourner vers d'autres, il ne faut pas voir là l'effet du libre arbitre, mais plutôt d'une impuissance et d'une faiblesse. Cette erreur n'est pas une preuve de liberté, puisqu'au contraire elle supprime notre liberté et la réduit en esclavage. — Il est ainsi facile de voir comment progresse et comment déchoit notre liberté. Nous conservons libre notre volonté si elle ne se détourne pas de Dieu pour se porter vers une fin inférieure. Elle s'amoindrit si elle choisit comme fin suprême un bien particulier, et, si elle s'y fixe trop longtemps, elle devient esclave. Et enfin, être privé du pouvoir de revenir vers le vrai bien, est pour elle l'asservissement complet. Nous conservons pourtant alors le libre arbitre et la propension vers le bien universel, et c'est pourquoi celui qui est ainsi asservi agit encore, à l'inverse des animaux, d'après son jugement propre.

Abordons maintenant un problème certes très délicat



que nous éluciderons aussi clairement que possible. Sans s'expliquer pourquoi, les philosophes ont reconnu par expérience que l'homme est enclin au mal dès sa naissance, non seulement pour ce qui est des appétits des sens, mais encore par la propension de sa volonté. Aristote dit ainsi que tout citoyen, quelles que soient ses vertus et ses dignités, doit rendre compte de ses actions devant le peuple, car si toute liberté était laissée à chacun, la perversité native des hommes ne pourrait être réfrénée. Platon a même été jusqu'à imaginer je ne sais quelles expiations nécessitées par ce défaut originel.

Nous n'avons parlé jusqu'ici que de la volonté, en laquelle réside surtout le libre arbitre; mais ce libre arbitre s'étend de là à nos tendances et même aux mouvements de notre corps.

Si nous abordons maintenant le point de vue catholique de la question, nous comprendrons clairement ce qu'ils n'ont qu'obscurément soupçonné, et nous connaîtrons la véritable expiation à laquelle ils ont songé. Nous savons que l'homme, que Dieu avait créé juste, a été corrompu par suite de la jalousie du Diable. Dans cet état de justice originelle, l'homme était porté par sa volonté non seulement vers le bien universel, mais même vers Dieu seul, sa fin suprême. N'étant emprisonné par aucune limite, sa volonté pouvait s'étendre aux biens de toute espèce qui se trouvent réunis en Dieu avec une ineffable aisance, et n'y peuvent être en conflit réciproque. Ce conflit existe au contraire dans la nature, au point que les contraires se corrompent et se détruisent l'un l'autre. Aussi en se détournant de Dieu pour aller vers les biens particuliers, la volonté a-t-elle été atteinte d'une pernicieuse blessure; l'intelligence a été aveuglée au

point de prendre le point de départ de son travail dans une tendance corrompue de la volonté. Dans l'état de justice originelle, nos tendances obéissaient sans peine à la raison. Quand notre volonté s'est détournée de Dieu, nos tendances se sont libérées du pouvoir de la raison. De là des désirs, des craintes et des maladies morales innombrables. Notre intelligence, obscurcie, a adopté comme fin la recherche des plaisirs et l'éloignement des douleurs. C'est cette corruption que les chrétiens ont appelée le péché originel. Les philosophes, l'ayant reconnue par l'expérience, ont pensé pouvoir y remédier par la morale philosophique et par l'étude de la vertu. Mais cette maladie morale résidant dans le principe même des actions humaines, c'est-à-dire dans le fait que l'homme s'est détourné de sa véritable fin, ne pouvait être guérie par aucun remède, pas plus que les maladies corporelles qui contaminent le premier principe de la vie. — Aristote a voulu trouver ce remède dans une bonne éducation. Il affirme d'autre part que le bonheur doit nous venir de Dieu, mais que nous pourrions l'accroître et améliorer nous-mêmes par l'habitude de bien agir et par notre science. — Platon dit en de nombreux endroits que notre bonheur nous vient de la bienveillance divine. On voit où nous font parvenir la nature et cette philosophie morale qui, sans dépasser les limites qui lui sont prescrites, contemple les œuvres de Dieu. Elle nous mène presque à la connaissance de la vérité; mais la splendeur de la foi nous fait comprendre parfaitement ce dont la philosophie ne nous avait donné qu'une connaissance obscure. — Pour en venir à la vérité catholique nous avons besoin d'un secours extérieur, qui est celui de Dieu, pour nous guérir de notre mal moral. Seul Dieu est capable, en

nous inspirant l'Esprit-Saint, de tourner vers lui notre volonté, et c'est par la foi que nous obtenons la grâce d'être guéris. En nous demeurent cependant quelques traces de ce mal aussi longtemps que nous restons exposés au péché dans la prison de ce corps mortel.

*De la Prédestination.*

Je ne puis m'empêcher de dire ce que je pense sur cette difficile question, dans l'espoir que ces paroles seront utiles.

Il faut avant tout remarquer que l'Eglise du Christ se trouve actuellement scindée en deux sectes, plus soucieuses de leur gloire particulière que d'honorer Dieu et d'être utiles au prochain. Les uns, se targuant du titre de catholiques, s'efforcent de trop bien établir le libre arbitre, et, dans leur ardeur à combattre les Luthériens, penchent dangereusement vers l'hérésie des Pélagiens. Les autres, s'appuyant sur saint Augustin sans observer sa modération ni son amour de Dieu, proposent au peuple des dogmes obscurs qu'ils ne comprennent pas eux-mêmes.

Pour éclairer notre sujet, notons d'abord que la bonté et la majesté divines, infinies, simples et par-dessus tout unes, renferment en elles tous les genres et toutes les espèces de causes. De ces causes, les unes sont contingentes, les autres nécessaires, les unes gouvernées par le libre arbitre, les autres soustraites au libre arbitre, certaines fortuites. Mais toutes sont contenues dans cette cause première et régies par elle, bien que celle-ci ne fasse corps avec aucune d'entre elles. L'exemple d'un roi dirigeant les différents ministres et fonctionnaires de son royaume après

leur avoir distribué leur fonctions, peut faire comprendre mieux cette vérité. Toutes les causes, efficientes ou inférieures, doivent leur pouvoir, non leurs défauts, à Dieu, cause première qui les produit; elles sont les instruments grâce auxquels Dieu produit tous les effets particuliers. Ainsi Dieu produit les effets nécessaires par des causes nécessaires; les effets contingents par des causes contingentes; les effets libres par des causes libres, etc. Quant à lui, cause première, il dépasse à ce point les natures particulières que notre intellect ne peut le concevoir. — D'autre part, la divine bonté en créant toutes les choses, leur a donné non seulement le moyen de parvenir au but qui leur est prescrit par leur nature, mais même le pouvoir de le dépasser. Ainsi l'air et l'eau, en dehors de leur forme et de leur rôle, ont encore la qualité d'être transparents et de pouvoir contenir de la lumière, laquelle lumière, cependant, étant le propre des objets célestes, dépasse de beaucoup leur nature. De même certains animaux excitent notre étonnement par la façon dont ils se montrent supérieurs à leur propre nature. Toutefois ces animaux ou ces choses, en dehors de l'impulsion première qui leur vient de la cause première, ont besoin pour se mouvoir de l'action d'une cause extérieure; les chiens, les chevaux, etc., ont besoin de l'homme qui les dresse. — Enfin, la nature des choses créées étant tantôt bonne, tantôt mauvaise, les actes qui en émaneront seront eux-mêmes tantôt bons, tantôt mauvais. — Ajoutons encore que l'effet du pouvoir efficient de Dieu, procédant d'une action simple et une qui se confond avec la substance divine, ne peut être contenu dans aucune partie du temps. Cette action de Dieu est supérieure à tous les temps et



les dépasse tous. Comme dit saint Augustin, la Divinité est plus ancienne et plus récente que toutes choses : plus ancienne parce qu'elle existe, et non pas a existé, avant toutes choses; plus récente parce qu'elle existe, et non pas existera, après toutes choses et après le jour du jugement dernier. Son action dépasse de beaucoup les limites de notre entendement.

Venons-en à la question de la grâce, de la prédestination et du libre arbitre. Dieu a créé l'homme doué de toutes les perfections de la nature, et lui a donné, outre la grâce divine, cette justice-là même que nous appelons originelle, par laquelle les facultés inférieures de l'âme obéissent à la raison; il lui a rendu accessible la félicité divine, qui dépasse de si loin la nature humaine. Il a ainsi permis à l'homme, avec l'aide de la grâce, de dépasser les bornes de sa nature. Mais, à la suite du péché, l'homme, privé de la grâce divine et de la justice originelle, a commencé à connaître la rébellion de la chair contre le pouvoir de la raison; sa volonté s'est détournée de Dieu et il s'est laissé dominer par l'amour de soi, origine de tous ses maux. De là vient la propension au mal que les Écritures et Aristote lui-même ont souvent constatée. — Cependant Dieu qui, dans cette simple unité dont nous avons parlé, se soucie de faire parvenir les êtres inférieurs, quoique multiples et divers, à leurs fins réciproques, a voulu de même ramener l'homme non seulement vers sa fin propre, mais même vers cette participation à la félicité divine, qui dépasse tellement la nature humaine. Mais le libre arbitre seul n'est pas capable de nous y faire parvenir; il nous faut l'aide de Dieu qui doit diriger notre volonté. Ajoutons à cette faiblesse naturelle la maladie morale que nous avons contractée par

suite du péché d'Adam, et qui nous a amenés à nous tromper sur notre véritable fin. — S'étant détournée de Dieu, notre volonté n'aurait pu d'aucune façon se diriger, non seulement vers cette fin qui la dépasse, mais même vers sa fin naturelle. Nous trouvons des exemples de ceci dans la nature. Les défauts et les maladies qui n'atteignent pas le premier principe de l'action, peuvent être corrigés ou guéris; ceci est vrai de nos connaissances comme de notre constitution physique. Il ne nous aurait pas suffi de connaître notre véritable fin, car la propension vers cette fin vient plutôt d'une affection naturelle pour cette fin, que de sa connaissance.

Il ne faut pas dire toutefois que notre libre arbitre a été détruit par cette propension vers le mal. De même que nous ne pouvions dire que les anges en sont dépourvus parce qu'ils sont incapables de se détourner de Dieu, de même nous devons dire que les damnés le possèdent eux aussi, quoique corrompu et dépravé: les uns et les autres se dirigent vers les fins qu'ils ont choisies. — A la suite du péché originel, l'homme possédait donc bien le libre arbitre, mais corrompu et affaibli. Il ne pouvait en conséquence parvenir par ses propres forces ni à ses fin naturelles, ni à ses fins divines. Dieu, ayant résolu de lui porter secours, voulut d'abord lui donner la conscience de sa maladie morale. L'homme étant tombé dans l'idolâtrie, Dieu lui donna une loi écrite, non pas que l'homme fût capable de l'observer avec l'aide de ses seules forces, mais pour que, reconnaissant grâce à cette loi son péché et sa déchéance, il perdît confiance en lui-même et plaçât tout son espoir en Dieu; pour qu'ensuite, bénéficiant, grâce au Christ, d'une seconde naissance, celle-ci spirituelle, il pût se conduire de

façon à mériter le bonheur éternel. Mais, bien que nous ayons ainsi en nous dès notre existence terrestre, une sorte de commencement de la vie éternelle, nous n'en conservons pas moins dans les parties inférieures de notre âme, dans notre volonté et dans notre intelligence des restes de cette corruption originelle. Nous ne sommes que convalescents et il nous faut souvent recourir au médecin. Les Écritures sont pleines de cette doctrine. Notre jugement, réduit en servitude par le péché, n'est pas libre ; mais le Christ, qui seul en est capable, le délivre de cette servitude. — Les Luthériens prétendant que nous n'avons point du tout le libre arbitre et que Dieu nous prescrit des devoirs que nous ne pouvons observer, des hommes se sont dressés contre eux, qui, se déclarant les défenseurs de la vérité catholique et du libre arbitre, ont peu à peu exalté l'homme, rabaisé la grâce divine et ont versé dans les erreurs des Pélagiens.

J'en viens maintenant à ceux qui, dès qu'ils ont lu quelque œuvre de saint Augustin, prétendent enseigner à la multitude des doctrines qu'elle ne peut comprendre, et qu'eux-mêmes n'ont peut-être pas bien saisies. Cette excellente coutume de donner au peuple des enseignements tombe dans un abus évident. Pour remonter à l'origine de cet abus, il faut se reporter à l'époque de saint Paul. Alors la religion chrétienne à peu près répudiée par les Juifs, commença à se répandre parmi les gentils, et dès ce moment, le malheur vint de l'orgueil qui a déjà causé chez l'homme le premier péché. Les Gentils ont voulu expliquer ce fait que Dieu paraissait avoir appelé vers lui les nations, mais repoussé les Juifs. En revanche les Juifs vantaient leur race, comme étant particulièrement chère à Dieu, et comme issue

d'Israël auquel des promesses ont toujours été faites dans les Écritures. Mais quelques-uns d'entre eux reprochèrent à Dieu de n'avoir pas été fidèle à ces promesses. Ces conflits se produisirent surtout à Rome, et ce fut, pour saint Paul, l'occasion de sa lettre aux Romains. Il se proposait de rabattre l'orgueil des uns et des autres, et de prouver que nous sommes sauvés, non pas par nos mérites, qui sont nuls, mais seulement par la miséricorde divine et par la nouvelle naissance spirituelle que nous devons au baptême ; de prouver également que ni la loi naturelle, ni la loi de Moïse ne peuvent nous suffire si nous voulons obéir aux prescriptions divines, et qu'elles ne peuvent que nous donner la conscience de notre faiblesse, et nous décider à nous réfugier par la foi vers le Christ. Après avoir exposé cette doctrine dans le détail au début de sa lettre, saint Paul s'étant aperçu vers le neuvième chapitre, que beaucoup d'Hébreux s'étaient détournés du Christ dans l'idée que Dieu n'avait pas tenu ses promesses à leur égard, se décida à rabattre leur orgueil. Il écrivit un long exorde (*instituta præfacione immensi*) dans lequel il professait l'ardent désir d'assurer le salut des Juifs. Il s'attacha aussitôt à détruire leurs calomnies par lesquelles ils accusaient Dieu de mensonge, ou du moins d'impuissance à tenir ses promesses. Il commença par dire que les promesses de Dieu n'avaient pas été faites pour les seuls descendants effectifs d'Abraham et d'Israël, mais bien pour les héritiers spirituels de ces patriarches. Pour prouver que Dieu reste fidèle à ses promesses, saint Paul dut dépasser le cercle des actions humaines, qui sont contingentes, et se reporter vers cette simplicité suprême de la divinité, laquelle renferme en elle et



concilie, tout en leur laissant à chacune sa nature propre, toutes les causes inférieures et contingentes, et qui contient en soi tout le passé et tout l'avenir. Dans le monde divin, il ne peut se produire d'effets contingents et il ne saurait rien y avoir de plus sûr et de plus constant que la volonté divine. Dieu ne peut que tenir ses promesses envers les descendants spirituels d'Abraham, et les sauver non pour leurs mérites antérieurs à l'action de la grâce sur eux, mais par l'effet de sa seule bonté. — Ainsi saint Paul obtenait à la fois deux résultats : il justifiait Dieu, et réprimait l'orgueil de l'homme; il nous amenait à être uniquement occupés de ne pas nous montrer oublieux de son immense bienfait à notre égard. Mais comme l'homme, dans son arrogance, pourrait demander pourquoi Dieu destine les uns et non les autres à la vie éternelle, saint Paul s'élève contre une semblable prétention. Comment l'homme ose-t-il critiquer Dieu? Le créateur n'a-t-il pas le droit d'organiser le monde comme bon lui semble? Dieu nous mène dans la voie de la foi, non dans celle de l'orgueil. La chute du peuple hébreu vient de son mépris de la foi du Christ, et de sa prétention de s'appuyer sur ses propres œuvres et sur l'étude de la loi. Comme les autres peuples, les Juifs doivent se soumettre à la foi évangélique. Et, répudiant l'arrogance de ceux qui imposent leurs doctrines à la faible mentalité de la foule, c'est avec le plus profond respect que saint Paul s'écrie : « O profondeur de la sagesse divine! Combien incompréhensibles sont tes jugements! » Dans sa hiérarchie céleste, Denys, disciple de saint Paul, parle d'après le témoignage d'Isaïe, qui vit le Seigneur sur son trône, des séraphins qui se couvrent le visage de leurs ailes en présence de Dieu,

se contentant du rang que Dieu leur a accordé, et ne voulant rien connaître davantage, et des prophètes qui, se voilant la face, chantent les louanges du Seigneur. Et de misérables hommes seraient assez fous pour vouloir scruter les desseins de Dieu? Bien plus, ces hommes prétendent qu'ils peuvent se livrer au plaisir, puisqu'ils sont prédestinés et ne peuvent pas ne pas être sauvés. Ils ont entendu dire par leurs docteurs de la foi que Dieu se plaît même aux péchés des hommes prédestinés; si au contraire, disent-ils, nous sommes réprouvés, même les bonnes actions des réprouvés offenseraient Dieu!

Avant de combattre la folie de ces gens, je crois pouvoir dire qu'ils ont sans doute lu certains passages de saint Augustin, et qu'ils se seront appuyés sur eux parce qu'ils les avaient mal compris. A l'époque de saint Augustin et de saint Jérôme vivait Pélage, dont la vie et les mœurs paraissent avoir été parfaitement honorables. Satisfait plus qu'il ne convenait de sa propre vertu, il fut porté à attribuer à la nature humaine et au libre arbitre plus de pouvoir qu'ils n'en ont. Il alla jusqu'à prétendre qu'un bon chrétien peut éviter de lui-même les moindres péchés, le péché étant volontaire, et notre jugement étant libre. Il ne niait pas la grâce, mais disait que le présent de Dieu consistait à nous donner une nature telle qu'elle nous permît de faire tout ce qu'il nous plairait. Il ajoutait que l'exemple du Christ nous montrait clairement la bonne voie. — Cette doctrine de Pélage fut vivement combattue par saint Jérôme et surtout par saint Augustin, qui est fréquemment invoqué par ces illustres harangueurs d'Évangile dont j'ai parlé. Saint Augustin, remarquant que cette doctrine de Pélage était contraire à celle de la grâce, et qu'elle favorise l'or-

gueil humain, s'attacha à prouver, par de nombreuses citations des Évangiles, que la grâce est nécessaire pour guérir notre libre arbitre, et, en somme, tout ce que j'ai exposé dans la première partie de cette discussion. La grâce doit nous permettre, dit-il, de parvenir à la connaissance de la loi; elle ne peut porter remède à notre nature, ni nous faire parvenir à la dignité de descendance divine. — En parlant de la grâce saint Augustin a été amené à discuter la question de la prédestination, qu'il serait plus juste d'appeler destination, puisqu'elle a été établie dans cette éternité divine qui dépasse toute mesure du temps. Saint Augustin a donc recherché pourquoi la grâce n'est pas accordée par Dieu à tous les hommes. — Il a d'abord affirmé, avec saint Paul, que les jugements de Dieu nous sont inconnaissables, mais qu'ils sont dictés par la plus grande justice. — Il a expliqué, en second lieu, que, les hommes ayant été exposés par le péché originel à des châtiments perpétuels, il a plu à la divine bonté de faire preuve de miséricorde envers certains d'entre eux, auxquels il a accordé la grâce; les autres, conformément à la justice, sont exposés aux peines que le péché a méritées: ce sont les réprouvés. Quant à la raison de cette distinction, nous l'ignorons, mais elle est juste. — Cette opinion de saint Augustin ne me satisfait aucunement. Et d'abord le péché originel ne voue pas l'homme à la damnation perpétuelle; il le prive de la félicité divine, mais lui conserve la fin et la connaissance dont est capable la nature des hommes qui meurent avant le baptême dans le péché originel. Toutefois ce dogme n'était pas encore précisé à l'époque de saint Augustin. — Ensuite le fait que nous naissons tous fils de la colère (*filios iræ*), comme l'affirme saint Augustin, n'est pas une

raison suffisante pour que nous soyons réprouvés; s'il en est ainsi, partout où il y a réprobation, il y aurait une cause de réprobation. Or les anges ne sont pas souillés du péché originel, et pourtant certains d'entre eux sont prédestinés, d'autres réprouvés. La cause de la réprobation n'est pas telle que le conçoit saint Augustin. Elle amoindrirait d'autre part la bonté divine, s'il était exact que quelques-uns seulement des réprouvés soient relevés.

Aussi de nombreux théologiens, et parmi eux saint Thomas, ont-ils critiqué la doctrine de saint Augustin. Saint Thomas affirme que Dieu frappe sans cesse à la porte de notre cœur: il conduit à leur salut ceux qui lui ouvrent, les autres demeurent dans leur aveuglement et dans leur détresse, et sont damnés, non pas à cause du péché originel, mais à cause de ce péché actuel. — Mais ce fait d'ouvrir notre cœur dépendant de nous, on pourrait croire que la grâce divine ne se produit pas antérieurement à nos bonnes actions. J'ai donc pensé à un exemple qui éclaire la doctrine de saint Thomas, ce principe étant bien établi que Dieu est l'auteur de notre prédestination et de notre salut, et que nous sommes nous-mêmes les auteurs de notre damnation pour n'avoir pas voulu répondre à l'appel de Dieu. Supposons les hommes semblables à des briques; ces briques sont naturellement portées, non pas vers le ciel, mais vers la terre. Supposons encore que ces briques aient ce pouvoir inné d'ajouter, s'il leur plaît, une nouvelle pesanteur à leur pesanteur naturelle. Lorsque quelqu'un voudra les soulever, si elles ne résistent pas, elles s'élèveront en effet; mais si elles font appel à leur nouvelle pesanteur, elles resteront à terre. Il en est ainsi des hommes. Dieu cherche à attendrir la dureté de tous les cœurs, afin



de les tourner vers lui. Quelques-uns lui opposent d'eux-mêmes une nouvelle dureté et sont ainsi réprouvés par leur faute ; les autres sont choisis pour être sauvés, non pas pour des actes, des volontés ou des pensées précédant la grâce divine, mais grâce à la seule miséricorde divine.

Cette raison me paraît plus probante qu'aucune autre ; elle n'explique pourtant pas suffisamment pourquoi les uns sont élus et les autres, réprouvés. Elle prête aux élus un acte antérieur à la grâce divine, à savoir qu'ils n'opposent à Dieu aucune dureté, bien qu'il ne s'agisse que du fait d'éviter de mal faire, que l'on peut rencontrer même chez des hommes méchants. — On pourrait d'autre part estimer que la volonté divine est moins efficace à l'égard des réprouvés. Pour résoudre cette difficulté, Damascène a pensé qu'il y avait peut-être en Dieu d'abord une volonté, qu'il appelle antécédente, de sauver tous les hommes en leur accordant la grâce ; puis, une volonté conséquente par laquelle il condamne ceux qui résistent aux appels du Saint-Esprit et sauve au contraire ceux qui acceptent avec humilité la grâce qui leur est offerte. Beaucoup de textes des Saintes Écritures pourraient être cités à l'appui de ce raisonnement. — Mais il vaut mieux imiter saint Paul et les séraphins, et nous écrier : « O profondeur de la sagesse divine ! Combien incompréhensibles sont tes jugements ! » Je voudrais que telle fût l'attitude de ces harangueurs, si l'occasion se présente à eux d'entretenir le peuple de ces sujets ardu, bien que ce soit là une entreprise de fol orgueil et de grande témérité. Saint Augustin a sans doute loué de semblables entreprises, mais elles s'expliquaient alors par l'hérésie des Pélagiens, qui avait accaparé de nombreuses âmes ; et saint Augustin a dit

ailleurs que nul n'avait le droit de critiquer la prédestination, à moins d'oser déclarer en même temps la guerre à la vérité.

Nous nous sommes efforcé jusqu'ici de rechercher la raison de cette distinction des élus et des réprouvés. Cette discussion ne suffit pourtant pas à démasquer la folie de ceux qui prétendent qu'il est sot d'observer les prescriptions de la continence et de la sobriété, et qu'il vaut mieux lâcher les rênes à tous nos désirs, puisque le nombre des élus et des réprouvés a déjà été fixé par Dieu ; qui soutiennent que rien de ce que font les élus, si pervers que ce soit, ne peut déplaire à Dieu ; que rien de ce que font les réprouvés ne peut lui être agréable. C'est là le pivot même de toute la discussion. C'est là la coupe mortelle que l'adversaire de notre salut nous tend, pleine d'un poison qu'il a distillé en utilisant les oracles les plus purs qui devraient, en nous prouvant notre faiblesse, nous inciter à implorer le secours de Dieu. Avec quel art, détournant les mots de leur sens, il abuse de l'arrogance et de l'ignorance humaine !

La folie de ces gens consiste surtout à prétendre que le salut ou la condamnation de chacun ayant été fixés dans cette unité et dans cette simplicité qui constitue l'essence divine, elle ne peut plus être contingente, mais manifestement nécessaire, et qu'il n'y a plus place à ce sujet pour la volonté humaine ou pour la Providence. — Mais dans cette éternité divine, n'y a-t-il que le nombre des élus et des réprouvés qui soit déterminé de façon précise ? N'en est-il pas de même de tout ce qui touche à la conservation de notre existence matérielle ou au gouvernement des États ? Or, dans cet ordre de choses, nous ne voyons rien qui ne soit fortuit et contingent : la vie et la mort de

chacun, les richesses, la pauvreté, la santé, la maladie. Et pourtant la loi éternelle est le principal auteur de toutes ces contingences, et dans cette simplicité suprême de l'esprit éternel, il ne peut y avoir rien que de défini. Pourquoi donc, tourmentés par la maladie, ces gens-là mandent-ils les médecins et observent-ils si soigneusement leurs prescriptions : Leur guérison ou leur mort n'est-elle pas fixée d'avance ? Prenant texte des saints mystères qui nous ont été révélés par le Saint-Esprit pour prouver la souveraineté de la grandeur divine et pour exciter notre humilité, ils pensent pouvoir franchir les limites de la région divine, et résister à la volonté de Dieu ! « Il m'est permis, disent-ils, de me laisser aller à mes penchants ; je dois être sauvé, si j'ai été élu. » Je ne crains pas d'affirmer, au contraire, que tu seras précipité dans les supplices de l'éternelle prison, car ce n'est pas la voie du salut, mais celle de la mort éternelle que tu as choisie. Le terme de la vie terrestre n'est-il pas, lui aussi, fixé ? Pourquoi donc n' observes-tu pas, dans l'administration de tes affaires civiles, le même principe que tu as adopté en vue de la vie éternelle ?

Pour démasquer la supercherie de ces hommes, il est utile de se rappeler ce que nous avons dit au sujet de l'action divine, qui est la plus simple, la plus immuable, la plus précise ; qui, opérant dans l'éternité, ne peut être située ni dans le passé, ni dans l'avenir ; qui renferme en elle toutes les causalités nécessaires, fortuites, libres ou déterminées. Notre esprit ne peut s'élever à la comprendre ; il ne peut rien concevoir hors du temps et des causalités particulières. Il confond ainsi l'essence divine avec sa propre essence temporelle, et conçoit l'action divine en proportion de sa petitesse et de sa faiblesse. De là vient son erreur mi-

sérable au sujet du très profond mystère de la prédestination. — Pour que l'erreur de nos soi-disant sages soit plus manifeste, je veux leur poser une question. D'abord pensent-ils que le salut ou la damnation de Pierre ou de Jean soient absolument décidés ? Ils me répondront certainement oui, et à juste titre, s'ils rapportent ma question à la nature de l'être divin, en qui tout est fixé de façon immuable. En second lieu, estiment-ils que Pierre ou que Jean, s'ils sont sauvés, goûtent dès maintenant la félicité du royaume des cieux, ou, damnés, sont déjà tourmentés des supplices de l'enfer ? Ils répondront certainement non, bien que l'être divin, en qui leur salut, ou leur perte, je ne dis pas *sera*, mais *est* décidé, embrasse tout ce qui doit nous arriver dans l'avenir. Il est donc évident qu'ils ont répondu à ma première question en pensant à l'être divin, alors qu'elle avait en vue notre être humain, qui comporte une distinction entre le passé et l'avenir. Comme le mot de prédestination comporte un sens d'antériorité, dans le sens du moins que nous comprenons en disant qu'une cause précède son effet, ces savants hommes ont accordé que Pierre ou que Jean avaient été prédestinés. Mais notre être humain étant très différent de l'être divin, quand j'ai demandé si Jean était déjà sauvé ou damné, c'est-à-dire s'il était déjà parvenu au terme qui lui était fixé, la supercherie provenant de ce terme ambigu est nettement apparue et il est devenu évident que, lorsque nous disons que le salut ou la perte d'un homme sont décidés, nous ne songeons pas à l'être divin, mais à notre être humain, dans lequel rien n'est en réalité fixé relativement aux contingences futures. — Et c'est en vertu de cette confusion que les événements contingents nous paraissent provenir d'une nécessité quel-



conque. Dans l'ordre des causes naturelles, ces effets-là seuls sont nécessaires qui sont déjà contenus d'une façon précise dans leurs causes; les autres sont contingents pour la raison inverse. Notre erreur vient de ce que nous voulons réduire l'être divin, pour pouvoir le comprendre, aux limites étroites de notre intelligence. Nous devons avouer que, dans l'ordre humain, les actions, les causes, les événements sont contingents. Nous devons abandonner le sentier du libre arbitre, et nous appuyer seulement sur la miséricorde divine pour recevoir le secours de la grâce divine. Nous parviendrons ainsi seulement à être élus. Je pourrais citer de nombreux passages des Écritures. Tous, en parlant de notre salut et de notre damnation, affirment que rien n'est encore définitif. Nous ne devons pas organiser notre vie chrétienne autrement que notre existence civile. — Le mystère de la prédestination ne nous a été enseigné que pour exciter notre admiration pour la grandeur de Dieu, et notre reconnaissance envers sa bonté, qui, par l'aide de la grâce préalable, dirige toutes nos actions.

Je tiens à dire encore un mot de la doctrine exécrable de ces hommes fous qui prétendent que même les mauvaises actions des élus plaisent à Dieu, et que même les bonnes actions des réprouvés lui sont odieuses. Je m'étonne qu'ils aient l'impudence d'interpréter ainsi une parole que l'un des Pères de l'Église a sans doute prononcée avec raison, si on l'interprète sans parti pris : Dieu ne peut être favorable aux crimes des hommes qu'il s'attache à supprimer. La vérité est que les hommes honnêtes et les élus, qui sortent de la boue de leurs péchés, y gagnent un grand profit : conscients de leur faiblesse, ils s'humilient et deviennent plus attentifs à éviter les occa-

sions de pécher. Ce ne sont donc pas les mauvaises actions des élus qui plaisent à Dieu, mais bien les élus eux-mêmes, une fois amendés.

Tous ces paradoxes soutenus devant le peuple non seulement sont inutiles, mais dangereux. Je termine donc en exhortant tes concitoyens à chasser de leur État ces dogmes pernicioeux inventés par le démon, et introduits dans l'Église par des hommes inconsiderés. Il faut empêcher des harangueurs de discuter sur la prédestination ou sur la prescience divine. Si pourtant la nécessité s'en présente, qu'ils aient soin de ne pas nuire au peuple, mais seulement de lui être utiles.

# VERMIGLI

Livres ayant appartenu à Pierre Martyr Vermigli et se trouvant actuellement dans la bibliothèque publique et universitaire de Genève <sup>1</sup>.

[Biblia Hebraea].

Eliae Levitae canticum, et Grammatica hebraea.

Seb. Munster. Dictionarium chaldaicum.

Saint Jean Chrysostome. Opera, graece.

{ [Justin Martyr. Œuvres], graece.

{ Clément d'Alexandrie. Opera, latine.

Basile [Opera], graece.

{ Epiphanius [Œuvres], gr.

{ Athénée. Deipnosophistae, gr.

{ Théodoret. De providentia.

{ Gratarolus. De literat. conserv. valetudine.

Damascène, Jean. Ortodoxae fidei explicatio, gr. et lat.

1. Je dois communication de cette liste à l'obligeance de l'éminent directeur de la bibliothèque publique et universitaire de Genève, M. Fr. Gardy. Sur tous les livres indiqués figurent soit le nom de Vermigli, soit des notes de sa main. La bibliothèque en possède probablement d'autres, mais l'identification en est incertaine. L'accolade indique des ouvrages reliés ensemble en un volume. Cf. FRÉD. GARDY, Les livres de Pierre Martyr Vermigli conservés à la Bibl. de Genève, extrait de l'Indicateur d'Histoire suisse, 1919, n° 1.

# VERMIGLI.

445

Grégoire de Naziance. Opera, gr. et lat.

Origène. Opera, lat.

Epiphanius. Opera, lat.

Tertullien. Scripta, lat.

Saint Jérôme. Opera, lat.

{ Saint Irénée. Opus, lat.

{ Cyprien. Opera, lat.

Hilaire. Opera, lat.

Basile. Opera, lat.

Ambroise. Opera, lat.

Eusèbe. Historia ecclesiastica etc., lat.

Saint Augustin. Opera, lat.

Thomas d'Aquin. Quæstiones disputatae.

Léon, pape. Opera, lat.

Calvin. Comment. in Acta.

Mélancton. Opera, lat.

{ Paul Manuce. In epist. Cic. ad Brutum.

D° d° ad Atticum.

{ Epistolae clarorum virorum.

{ Bibliander. Chronicon.

{ Bullinger. Festorum dierum J. C. sermones.

{ M. Bucer. De regno Christi.

{ Bullinger. In Apocalypsim.

{ Rod. Gualther. In acta apost.

{ Oecolampade. Quod non sit onerosa christ. confessio paradoxon.

In quo probatur Apost. Petrum Romam non venisse.

{ Luther. Contra Henricum regem Angliae.

{ Urbanus Regius. Wider. Andres von Carlstadt.

{ Zwingli. Von erkießen und Freyheit der Speisen, etc.

{ Luther. Sermon von den Heyltumen.

Calvin. opuscula.

12 opusc. de controverse (sur la cène et autres sujets)  
par Westphal, Bullinger, Calvin, etc., etc.



- { *Westphal.* Defensio.  
 { Liturgia sacra.  
 { *Timanius.* Sententiae... contra Pelagianos.  
 { *Draconites.* In obadium.  
 { Expositio disputationis... mandato Mariæ reginæ Angl.  
*Westphal.* 5 opusc. apologétiques (De Coena, contre Calvin, etc.).  
 { *Bèze.* Κρησφαγία.  
 { *Calvin.* De... coena.  
 { *Bullinger.* Tractatio verborum Domini.  
 { Epist. ad Polonicas eccl., a Tigur. eccl. ministris.  
*Bèze.* De haereticis...  
 { *Musculus.* In Genesim } douteux.  
 { *Calvin.* D<sup>o</sup> }  
*Brentius.* 5 opusc. (exégèse).  
 { *Bullinger.* De justificatione.  
 { *Velsius.*  
 { Psalmi, lat.  
 { *Bullinger.* Conciones in Jeremiam.  
 { *Calvin.* Admonitio contra Westphalum.  
 { *Bibliander.* De lingua hebraea.  
 { *Bullinger.* Conciones in Jeremiam.  
 { *Th. Naogeorgus.* In catalogum haereticorum.  
 { De formando studio.  
 { *Hermogène.* De arte rhetorica.  
 { *Bullinger.* Sermones Jeremiae.  
 { *Bullinger.* De coena.  
 { *Westphal.* Sententiae Augustini.  
 { [*Calvin.*] Admonitio paterna.  
 { *Ignatii.* Epistulae.  
 { [*Hosius.*] Confessio cathol. fidei.  
 { *Hosius.* Cathol. doctrinae propugnatio.  
 { [*Gardiner.*] De eucharistia.

- { *Th. Naogeorgus.* Regnum papisticum.  
 { Sylvula carminum.  
 { Responsio ad Duarenum de ministeriis eccl.  
 { *Fr. Hotman.* De statu primitivae eccl.  
 { *Ridleius.* De coena.  
 { Confessio doct. Saxon. eccl.  
 { *Théodoret.* Eranistes.  
 { *J. a Lasco.* Forma ecclesiastici ministerii.  
 { *Adrianus.* De sermone latino.  
*Albanus Langdailus.* Confutatio Ridlei (douteux).  
*Platon.* Opera, gr.  
*Aristote.* Opera, gr.  
*Plutarque.* Moralia, gr.  
 { *Aristophane.* Comoediae, gr.  
 { *Bullinger.* De fine saeculi.  
 { *Themistius.* Orationes.  
 { *Michaelis Ephesii.* Scolia in Aristote.  
 { *Porphyrii* institutio; *Aristote.* Categoriae, etc.  
*Strebæus.* In Aristote etica comment.  
 { *Aristote.* Politica.  
 { *Cicéron* et autres; avec commentaires.  
*Codex Justinianus.*  
*Pandectes.*  
*Azon.* Summa.  
 { *Balduinus.* Constantinus.  
 { *Aristote.* Metaphysica.  
 { *Denys l'Aréopagite.* De eccles. hierarchia.  
*Lucien.* Opera, gr.  
*Démosthène.* Λόγοι, gr.  
*Cicéron.* Opera.  
*In Ciceron.* orationes enarrationes.  
 { *Caton, Varron.* De re rustica.  
 { *In Lucretium* commentarii.  
 { *Alciat.* De verborum significatione.

- { *Marc-Aurèle*. Vita sua, Xylander interpr., lat.  
 { Do gr.  
*Polybe*. Historiae.  
*Valère Maxime*.  
*Denys d'Halicarnasse*. Antiquit. roman.  
*Seb. Corrado*. Comment. in Cic. de claris. orator.  
*Tite-Live*.  
 { *Suétone*.  
 { *Priscien* grammaticus.  
 { *Streinnius*. Gentium roman. stemmata.  
 { *Sotus*. De justitia et jure.  
*Pierius*. Hieroglyphica.  
*G. Budé*. Opera.  
*Sophocle*. Gr.  
*Pindare*. Gr.  
*Cælius Rhodiginus*, lectiones antiquae.  
*Lascar*. De partibus orationis.  
*Capiton*. Institutiones hebraicae.  
*Hotman*. De legibus populi romani.  
*Manuce*. In epist. Cic. ad Atticum.  
*Linacer*. De emend. structura lat. sermon.  
 { *Vives*. Rhetoricae.  
 { *Varennius*. Syntaxis ling. gr.  
 { *Aristote*. Poetica.  
 { Ex Polybii historiis, per Lascarem.

## BIBLIOGRAPHIES

## DES PROPAGATEURS DE LA RÉFORME

(PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE).

Principales éditions des ouvrages de Vittoria Colonna <sup>1</sup>.

- Rime de la divina Vittoria Colonna, novamente stampate. Parme, 1538.  
 Rime della divina Vittoria Colonna di nuovo ristampate. S. l., 1539.  
 Rime Novamente aggiuntovi XXIII soneti spirituali et un triumpho della Croce. Venise, 1542.  
 Rime spirituali. Venise, 1546 et 1548.  
 Rime della signora Vittoria Colonna... con l'aggiunta delle rime spirituali..., pub. par Lodovico Dolce. Venise, 1552, 1559 et 1560.  
 Tutte le rime della signora Vittoria Colonna, pub. par Girolamo Ruscelli. Venise, s. d. (1558).  
 Il primo volume delle Rime scelte..., pub. par Lodovico Doloe. Venise, 1565.  
 Rime spirituali della S. Vittoria Colonna. Vérone, 1586.

1. Les ouvrages sont classés par ordre chronologique.



- Rime di M. Vittoria Colonna..., pub. par Antonio Bulifon. Naples, 1692.  
 Rime spirituali di M. Vittoria Colonna d'Avalos. Naples, 1693.  
 Rime di Vittoria Colonna colla vita della medesima..., par Gio. Batta Rota. Bergame, 1760.  
 Le Rime corrette..., pub. par Ercole Visconti. Rome, 1840.  
 Sonnetti inediti..., pub. par Domenico Tordi. Rome, 1891.  
 Stanze de la diva Vettoria Colonna di Pescara... S. l. n. d.

Principales éditions  
 des ouvrages de Coelio Secundo Curione.

- Bibliographie : Librorum a C. S. C. ejusque filiis editorum catalogus. Zurich, Museum Helveticum, 1746.  
 De amplitudine beati regni Dei, Dialoghi, libri duo. Bâle, 1544; s. l., 1554; Gouda, 1614; Francfort, 1617.  
 Pasquillus ecstaticus non ille prior sed totus plane alter... Genève, 1544 et 1667.  
 Pasquillus ecstaticus. Bâle, 1544 (?).  
 Pasquino in estasi. S. l., 1546 et 1550 (?).  
 Pasquillorum tomi duo. Elemtherapoli (Bâle), 1544.  
 Les Visions de Pasquille. Le jugement d'iciluy. S. l., 1547.  
 Pasquine in a trance. Londres, 1550 (?) et 1584.  
 Pasquillus ecstaticus cui accedit Pasquillus theologaster. Genève, 1667.  
 Een sar schoone Dialogus... van den Roomschen Pasquillo. Embdem, 1567.  
 Araneus seu de Providentia Dei libellus vere aureus. Bâle, 1544 et 1549.

- Christianae religionis Institutio. S. l., 1549.  
 Una familiare et paterna Institutione della christiana religione. Bâle, s. d. (1550 ?).  
 Francisci Spirae Historia. S. l., 1550.  
 C. S. Curionis selectarum Epistolarum libri duo ejusdem orationum liber unus. Bâle, 1553.  
 Epistolae selectae ac Orationes. S. l., 1570 et 1580.  
 Thesaurus linguae latinae. Bâle, 1561.  
 C. S. Curionis de Bello Melitensi Historia nova. Bâle, 1567, 1568 et 1596 (1725).  
 C. S. Curionis, de mirabili suae e vinculis liberatione Dialogus, dans Amaenitates Hist. Eccles., vol. I. Francfort, 1737.  
 Jeroglifici, ovvero Commentari delle occulte significazioni degli Egizi e d'altre Nazioni, composti da Geo Pietro Valeriano da Boltano di Belluno, accresciuti di due libri da Celio Agostino Curione... Venezia, 1602.  
 Letters and Discourses of. C. c. translated from the Italian edition of 1552. Londres, 1848.  
 (Annotateur de Juvénal, Sénèque...  
 Editeur de Olimpia Morata et de Budé.  
 Traducteur de Valdès et d'Appien.  
 Commentateur de Cicéron...)

Principales éditions  
 des ouvrages de Marco Antonio Flaminio.

- Compendio della volgar gramatica. Bologne, 1521.  
 Paraphrasis in duodecimum Aristotelis librum. Venise, 1536; Paris, 1547.  
 Paraphrasis in duos et triginta Psalmos. Venise, 1538.  
 Paraphrasis in triginta Psalmos versibus scripta. Paris, 1552 (2<sup>e</sup> éd.); Florence, 1552.

Paraphrasis in omnes Davidis psalmos versibus expressa. Bâle, 1560 et 1561 (Flaminio et Spinula).

M. A. Flamini et P. F. Spinulae Paraphrasis. Bâle, 1560 et 1561.

In librum Psalmorum brevis explicatio. Venise, 1545; Paris, 1546; Lyon, 1548; Paris, 1549; Lyon, 1552 et 1553; Anvers, 1558; Venise, 1563; Lyon, 1569 et 1576.

Davidis Psalmi aliquot latino carmine expressi. Paris, 1556.

Davidis regis et vatis inclyti Psalmi latinis versibus expressi. Bâle, 1558.

Carminum libri duo. Lyon, 1548.

Carmina quinque illustrium poetarum (Bembo, Castiglione, Flaminio...). Florence, 1549 et 1552.

De rebus divinis carmina, dédiés à Marguerite de Valois, duchesse de Savoie. Paris, 1550; Bâle, 1552; Anvers, 1568.

Carminum prophanorum libri septem, dans H. Fracastori et M. A. Flaminio carmina. Vérone, 1740, 1747.

Carmina... édit. F. M. Mancurtuis. Padoue, 1743.

Les divines poésies de Marc Antoine Flaminio, trad. par Anne de Marquetz. Paris, 1568 et 1569.

Hymni..., dans Hymnorum libri tres. Francfort, 1578.

Epistolae aliquot. Nuremberg, 1571.

Alcune Lettere. S. l. n. d.

Doctissimorum nostra aetate Italarum epigrammata. Paris, s. d.

Medita quædam..., dans Bembo Carmina quinque. Bergame, 1753.

#### Principales éditions des ouvrages d'Olimpia Morata.

O. F. Moratae Latina et Graeca quae habueri potuerunt Monumenta. Bâle, 1558.

Orationes, dialogi, epistolae, carmina tam latina quam, graeca..., pub. par Coelio Secundo Curione. Bâle, 1562.

Opera omnia... pub., par Coelio Secundo Curione. Bâle, 1570 et 1580.

#### Principales éditions des œuvres de Girolamo Muzio.

La Polvere del Mutio. Milan, 1545, 1550.

Operette morali. Venise, 1550, 1553.

Le Vergeriane. Venise, 1550.

Lettere del Mutio. Venise, 1551; Florence, 1590.

Le Mentite Ochiniane. Venise, 1551.

Il Duello... Venise, 1551.

Il Duello con le Risporte cavalleresche. Venise, 1558.

Le combat de Mutio Justinopalitain avec les responses chevaleresses. Lyon, 1561, 1582.

Risposta... ad una lettera di Francesco Betti. S. l., 1554.

Tre Testimonii fedeli, Basilio, Cipriano, Ireneo. Pesaro, 1555.

Discoso. Pesaro, 1555.

Risporta a Proteo. Pesaro, 1559.

La Faustina. Venise, 1560.

Cattolica Disciplina de' Principi. Rome, 1561.

Il Bellingerio riprovato. Venise, 1562.

L'Heritico infuriato. Rome, 1562.

Antidoto cristiano. Venise, 1562.

De Romana Ecclesia tractatus. Pesaro, 1563.

Replica a Giambatista Susio. Ferrare, 1563.

Lettera in confutatione di quello che ha scritto il sig.

Susio. S. l. n. d.

Le Malitie Bettine. Pesaro, 1565.

Difesa... della messa. Pesaro, 1565, 1568.

Il Cavaliero. Rome, 1569.



- Il choro pontificale. Venise, 1570.  
 Della Historia sacra. Venise, 1570.  
 Avvertimenti morali. Venise, 1571.  
 Il gentilhuomo. Venise, 1571, 1575.  
 Lettere catholiche. Venise, 1571.  
 Selva odorifera... nella quale si contengono : Discorso  
 se si convenga ragunar Concilio Trattato della comu-  
 nione de' fideli. Venise, 1572.  
 La Beata Vergine incoronata. Milan, 1585.  
 Istoria de' fatti di Federico di Montefeltro. Venise, 1605.  
 Lettere di G. M. J., Parme, 1864.

Principales éditions des ouvrages d'Ochino.

- Ain Gesprech... und ains Gaistlichen oder glaubigen  
 Christen (en flamand). Augsbourg, 1532 (?).  
 Epistola alli Magnifici della Città di Siena. Genève,  
 1543.  
 Epistre de B. Ochino adressée aux magnifiques sei-  
 gneurs de Sienne. S. l., 1544.  
 Sermones. Genève, 1543 et 1544.  
 Prediche novellamente ristampate :  
 1° parte che contiene L prediche.  
 2° parte che contiene LXV prediche.  
 3° parte che contiene LXXIX prediche.  
 4° parte che contiene LI prediche.  
 5° parte che contiene L prediche.  
 Genève, 1543. Bâle, 1562.  
 Prediche nove predicate... Venise, 1541.  
 Prediche di B. Ochino di Siena. Genève, 1548; Bâle, s.  
 d., 1562 et 1569 (sous le pseudonyme de Don Serafino  
 di Piagenza).  
 Sermons of the ryght famous and excellent... B. Ochino.  
 Ipswich, 1548.

- Certayne Sermons of the ryght... Londres, 1550 (?).  
 Fouretene Sermons by A [nne] C [ook] afterwards  
 Bacon. Londres, 1550 (?).  
 Sermo ex italico... Quid sit per Christum justificari,  
 S. l., 1544.  
 Sermons... en français nouvellement mis en lumière  
 à l'honneur de Dieu. S. l., 1561.  
 Prediche nomate laberinti del libero over servo arbi-  
 trio. Bâle, s. d.  
 Dialoghi sette. Venise, 1542.  
 Expositione di B. Ochino sopra la Epistola di S. Paolo  
 alli Romani. S. l., 1545.  
 Expositione sopra la epistola di Paolo a i Galati. S. l.,  
 1546.  
 Risposta alle false calumnie et impie biastemmie di  
 frate Ambrosio Catharino. S. l. (Polito?), 1546.  
 Tragedia o Dialogo sull'usurpata primazia del vescovo  
 di Roma. Londres, 1549.  
 A Tragedie or Dialogue of the uniuste usurped prima-  
 tie of the Bishof of Rome. Londres, 1549.  
 Sermones tres de Amplitudine misericordiae Dei. S. l.,  
 1550.  
 Sermones tres de Officii Christiani Principis. Bâle,  
 1550.  
 Apologi nelli quali si scuoprono gli abusi enormi della  
 Sinagoga del Papa e de suoi Preti, Monaci e Frati.  
 Genève, 1554.  
 Dialogus de Purgatorio. Zurich, 1555. S. l., 1556.  
 Dialogue touchant le Purgatoire. S. l., 1559.  
 Dialogues, Das ist ein Gespräch von dem Fagfheür...  
 Zurich, 1555.  
 Syncerae et verae doctrinae de coena Domini. Zurich,  
 1556.  
 Liber de Corporis Christi praesentia in Coenae Sacra-

- mento, ex Italico in Latinum sermonem translata. Bâle, s. d. (1561).  
 Disputa del Ochino intorno alla presenza del corpo di Giesu' Christo nel sacramento della coena. Bâle, 1561.  
 Liber de corporis Christi praesentia. Bâle, s. d.  
 Des Hochgelehrten und Gottsaligen mans B. Ochini von Seniz funff Büchen. S. l. (Augsbourg), 1559.  
 Il Catechismo overo Institutione christiana in forma di dialogo. Bâle, 1561.  
 Dialoghi XXX in duos libros divisi... Bâle, 1563.  
 Tractatio de Polygamia et Divortiis. S. l., 1568.  
 A Dialogue of Polygamy... rendered into English by a person of quality. Londres, 1657 et 1732.

Principales éditions des ouvrages de Paleario.

- Opera ad illam editionem quam ipse auctor recensuerat. Amsterdam, 1696.  
 De animorum immortalitate libri III. Lyon, 1536; dans Capece, De Principis Rerum. Francfort, 1631.  
 Poema dell' immortalità degli animi, trad. en italien par Pastore dans Lucrèce. *La Filosofia della natura*. Londres, 1776.  
 Orationes ad senatum populumque Lucensem. Lucques, 1552.  
 Actio in Pontifices Romanos et eorum asseclas. S. l., 1606.  
 Atto di accusa contro i papi di Roma. Turin, 1861.  
 Epistolarum libri IV, orationes XIV, de animorum immortalitate libri III. Bâle, s. d. (1552?); Lyon, 1552; Bâle, 1573; Brême, 1619.  
 Epistolae XXV, dans Miscellaneorum ex mss. libris Bibl. Collegii Rom. Societatis Jesu, vol. II. Rome, 1754 et 1757.

- Opuscula doctissima, orationes XII, epistolae in quator libros digestae, poema de animorum immortalitate. Brême, 1619.  
 Epistolae... Palearii, pub. par F.A.C. Grauff. Berne, 1837.  
 Plaidoyer pour Servius Sulpicius contre L. Murena. Brême, 1619, trad. par A. Péricaud. Paris, 1836.  
 Concetti di Aonio Paleari per imparare insieme Grammatica e la Lingua di Cicerone. Venise, 1562(?).

Principales éditions des ouvrages de Valdès.

- (Bibliographie : Bibliotheca Wiffeniana, Spanish Reformers of the two Centuries. Strasbourg, 1874, vol. II; et J. Heep, Juan de Valdès. Leipzig, 1909.)  
 Due dialoghi l'uno di Mercurio et Caronte... l'altro di Lattantio e di suo archidiacono nel quale si trattano le cose avvenute in Roma nell'anno 1527. Venise, s. d.  
 Dialogo enque particularmente se tratan : las cosas acaccidas en Roma el anno de M.D. XXVII. S. l. n. d.  
 Sept éditions en italien, la première de 1546; toutes antérieures à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle.  
 Modo del tenere e insegnare il principio della religione christiana. Rome, 1545.  
 Alfabeto Christiano che insegna la vera via d'acquistare il lome dello spirito santo. S. l., 1546; Londres, 1850 et 1861. Alfabeto cristiano scritto in lingua spagnola e dallo stesso autografo recto in italiano per Marco Antonio Magno ora ristampata. Londres, 1860-1861.  
 Dialogo de la Lengua. Saragosse, 1680, dans Juan Francisco Andreo de Uztarroz, Progressos de la Historia. Madrid, 1739, dans Gregoria Mayans, Ori-



- gines de la lengua Espanola. Edition séparée. Madrid, 1860.
- Le Cento et dieci divine considerazioni, trad. par Celio Secondo Curione. Bâle, 1550; Lyon, 1565; Paris, 1565; Halle, 1860.
- Cent et dix consydérations divines, trad. par Claude de Kerquifinen. Lyon, 1563 et 1601.
- The Hundred and ten Considerations. Oxford, 1638.
- Commentario o Declaracion breve y compendiosa sobre la Epistola de S. Paulo Apostol. a los Romanos. Venise, 1556.
- Instruccion cristiana para los ninos, trad. en italien, espagnol, polonais, anglais, allemand.
- Lac spirituale... institutio puerorum christiana. Brunswick, 1871.
- Spiritual Milk. Londres, 1882.
- Commentaires de l'Épître aux Romains, dédié à Giulia Gonzaga; — des psaumes; — de l'Épître aux Corinthiens, dédié à l'archiduc Maximilien d'Autriche; — de l'Évangile de saint Matthieu. Bâle, s. d. et 1549.
- Opuscles, translated from the Spanish and Italian by J. T. Batte. Londres, 1832.

**Principales éditions des ouvrages de Vergerio.**

- (Bibliographie : E. Weller, dans Serapeum, 1858, p. 65-78, 81-92, 97-101; Nicéron, Mémoires..., vol. 38, p. 73, et Cantu, Heretici, vol. II, p. 142.)
- Primus tomus operum Vergerii adversus Papatum. Tubinge, 1563.
- Ad amplissimum cardinalem Marinum Grimanum. Murano, 1528.
- Adversus apostas Germaniae (?).

- Libellus elegantissimus. Bâle, 1541.
- De unitate et pace Ecclesiae. Venise, 1542.
- Delle Comissioni, e faculta di Papa Giulio III. S. l., 1548.
- Dodici Trattatelli... Bâle, 1549.
- Al serenissimo Re d'Inghilterra Edoardo Sesto. De portamenti di Papa Giulio III. Zuriuh, 1550.
- Le Otto difesioni nelle quali e notata una particella delle superstitioni. Bâle, 1550.
- Vergerio a papa Giulio Terzo che a approvato un libro del Mutio intitolato le Vergeriane. S. l. n. d.
- Des Faitz et gestes du pape Jules III. Genève, 1551.
- La Historia di M. F. Spiera. Tubinge, 1551.
- Concilium de emendenda Ecclesia, avec préface de Gregerio, 1551.
- Operetta nuova del Vergerio nella quale si dimostrano le vere ragioni che hanno mosso i R. Pontefici ad instituir le belle ceremonie della settimana santa. Zurich, 1552.
- Concilium non modo Tridentinum sed omne Papticum. S. l., 1553.
- Fondamento della religione christiana. S. l., 1553.
- Delle Camera et statua della Madona chiamata di Loretta. S. l., 1554 (ou 1544 Haym).
- De idolo lauretano, Tubinge (?), 1554.
- Giudizio sopra la Lettere di XIII nomini illustri, publicate da Dionigi Atanagi. S. l., 1555.
- Actiones due secretarii Pauli papa... an concilium sit instaurandum. Pfortzheim, 1556. Deuxième édition avec une troisième dissertation en 1559.
- De Gregorio pape ejus nominis primo. Königsberg, 1556.
- Retrattatione del Vergerio. S. l., 1556 (ou 1558 Haym).
- Istoria di Papa Giovanni VIII. S. l., 1556.

- De natura et usu sacramentorum, S. l. (Tubinge ?), 1559.
- Agl' Inquisitori che sono per l'Italia. Tubinge, 1559 (Haym, s. l., 1559).
- Vergerii dialogi quatuor. Tubinge, 1559.
- Risposta agli studiosi delle buone Arti che sono in Germania. S. l., 1559.
- In che modo si portino nel tempo del morire quei che ritengono l'obbedienza della sedia Romana. S. l., 1560.
- De nobilium puerorum educatione. S. l., 1560.
- Decreto fatto in Trento d'intorno alla Comunione. Tubinge, 1562.
- Lac spirituale. Institutio puerorum Christianorum Vergeriana. Brunswick, 1864.
- Responsio Vergerii ad librum Antechristi Romani. Königsberg, 1563.
- Che cosa sieno le XXX messe chiamate di san Gregorio. S. l. n. d. (Haym, s. l., 1555).
- De Republica veneta fragmenta. Venise, 1830.
- Catalogo dell' Archimboldo arcivescovo di Milano... di P. Vergerio. S. l., 1554.
- Delle declinazione che ha fatto il papato solamente da XI anni. S. l. 1562.
- Pseudonymes : Athanasius, Hilario, Philarcus.

Principales éditions des ouvrages de Vermiglio  
(Pietro Martire).

- Una semplice dichiarazione sopra gli articoli della Fede Cristiana. Bâle, 1544.
- A Discose or traictise of P. M. Vermill. Londres, 1550.
- De Sacramento Eucharistiae in celeberrima Angliae schola Oxoniensi habita tractatio. Zurich, 1552.

- Disputatio de eucharistiae sacramento habita in Universitate Oxoniensi. Zurich, 1557.
- Discorso fatto nella Scuolo Ossoniense... intorno al sacramento dell' Eucaristia. Genève, 1557.
- Traitte du Sacrement de l'Eucharistie. S. l., 1562.
- Commentarii in Epistolani S. Pauli ad Romanos. Bâle, 1558.
- In epistolam S. Pauli apostoli ad Romanos Commentarii. Bâle, 1560.
- Defensio... libellos duos de coelibatu Sacerdotum et votis monasticis. Bâle, 1559.
- Dialogus de utraque in Christo natura. Zurich, 1564, 1563.
- Defensio doctrinae de Eucharistiae Sacramento. S. l., 1562 et 1563.
- In primum, secundum et initium tertii libri ethicorum Aristotelis. Zurich, 1563.
- In duos libros Samueli... Commentarii. Zurich, 1564, 1575 et 1595.
- Preces sacrae ex Psalmis Davidis. Zurich, 1564 et 1604.
- Commentarii in librum Judicum. Zurich, 1565, 1571 et 1582; Heidelberg, 1609.
- Epistre escrite avant son decedez à un sien amy, trad. du latin en français touchant la cène. S. l., 1565.
- In primorum librum Mosis qui vulgo Genesis dicitur Commentarii. Zurich, 1569 et 1579; Heidelberg, 1606.
- Melachimi, id est Commentarii in duos posteriores libros... Zurich, 1571; Heidelberg, 1599 et 1612.
- Trattato della vera Chiesa Catholica. S. l., 1573.
- Epistre à quelques fidèles touchant leur abjuration et renoncement de la vérité. Briefve et chrestienne remonstrance à ceux qui, pour éviter la persécution... ont abjuré la vraye Religion. S. l., 1574.



- Loci communes. Londres, 1576; Bale, 1580 et 1583;  
Heidelberg, 1603, 1613; Genève, 1624.  
The commun places of... Londres, 1583.  
In sanctissimam D. Pauli apostoli priorem ad Corin-  
thios Epistolam. Zurich, 1579.  
De libero Arbitrio. Zurich, 1587.  
Epistre de maistre P. Martyr escrite par l'avis des  
Pasteurs et docteurs de l'église angloyse. S. l., 1607;  
Heidelberg, 1603 et 1613; Genève, 1624.

## TABLE DES MATIÈRES

### I

	Pages.
CARACTÈRE DE LA RÉFORME EN ITALIE.....	1

### II

#### CAUSES QUI FAVORISÈRENT LE DÉVELOPPEMENT DE LA RÉ- FORME.

État général du pays. — Peu d'autorité et division du clergé.....	29
L'Humanisme.....	34
Le mouvement philosophique.....	41
Les Etudes Juives.....	56
La Foi.....	70
Attaques contre le Saint-Siège et le clergé.....	82
Abaissement de la valeur du clergé.....	96
Avidité et ignorance du clergé.....	134

### III

#### COMMENT SE RÉPANDIT LA RÉFORME.

Ouvrages hérétiques et réfutations catholiques....	139
Pasquinades.....	146
Controverse religieuse.....	149
Beneficio di Cristo.....	150
Tragédie du Libre Arbitre.....	157
Sommario della Sacra Scrittura.....	162
Anatomia della Messa.....	169

	Pages.
Les Écrits d'Ochino.....	174
Réfutation des doctrines d'Ochino.....	188
Muzio.....	191
Quelques auteurs et ouvrages polémiques.....	193
Les Académies. — Les Universités.....	196
Congrégation du Divino Amore.....	207
La Prédication. — Les principaux apôtres de la Réforme :	
Savonarole.....	214
Pallavicino.....	217
Mainardo ou Mainardi.....	222
Valdès.....	223
Bernardino Ochino.....	234
Vermiglio (Pietro Martire).....	247
Vergerio.....	253
Carnesecchi.....	274
Caracciolo.....	284
Flaminio.....	292
Paleario.....	300
Celio Seconda Curione.....	311
Giulia Gonzagua.....	315
Caterina Cibo, duchesse de Camerino.....	322
Vittoria Colonna.....	325
Renée de France, duchesse de Ferrare.....	337
Olimpia Morata.....	353

## APPENDICE.

Traduction de quelques passages des polémistes de la Réforme.	
Dialogues d'Ochino.....	361
Dialogue VII.....	361
Dialogue VIII.....	369
Dialogue IX.....	375
Dialogue X.....	380
Dialogue XI (Livre I).....	389
Traité du cardinal Contarini contenus dans ses œuvres publiées par son neveu Luigi à Paris en 1571 (Extraits).	
Réfutation des articles ou propositions de Luthe... ..	405
De la Justification.....	417

	Pages.
Du Libre Arbitre.....	423
De la Prédestination.....	428
Livres ayant appartenu à Pierre Martyr Vermigli et se trouvant actuellement dans la Bibliothèque publique et universitaire de Genève.....	
	444
Bibliographies des propagateurs de la Réforme (par ordre alphabétique).....	
Principales éditions des ouvrages de Vittoria Colonna.....	449
Principales éditions de Celio Secundo Curione.....	450
Principales éditions de Marco Antonio Flaminio.....	451
Principales éditions d'Olimpia Morata.....	452
Principales éditions de Girolamo Muzio.....	453
Principales éditions d'Ochino.....	454
Principales éditions de Paleario.....	456
Principales éditions de Valdès.....	457
Principales éditions de Vergerio.....	458
Principales éditions de Vermiglio (Pietro Martire).....	460



---

TYP. FIRMIN-DIDOT. — MESNIL (EURE)

---

521

10

TYP. FIRMIN-DIDOT  
MÉSnil (EURE)



## COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARIES

This book is due on the date indicated below, or at the expiration of a definite period after the date of borrowing, as provided by the library rules or by special arrangement with the Librarian in charge.

[illegible]

**C28 (251) 100M**

COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARIES



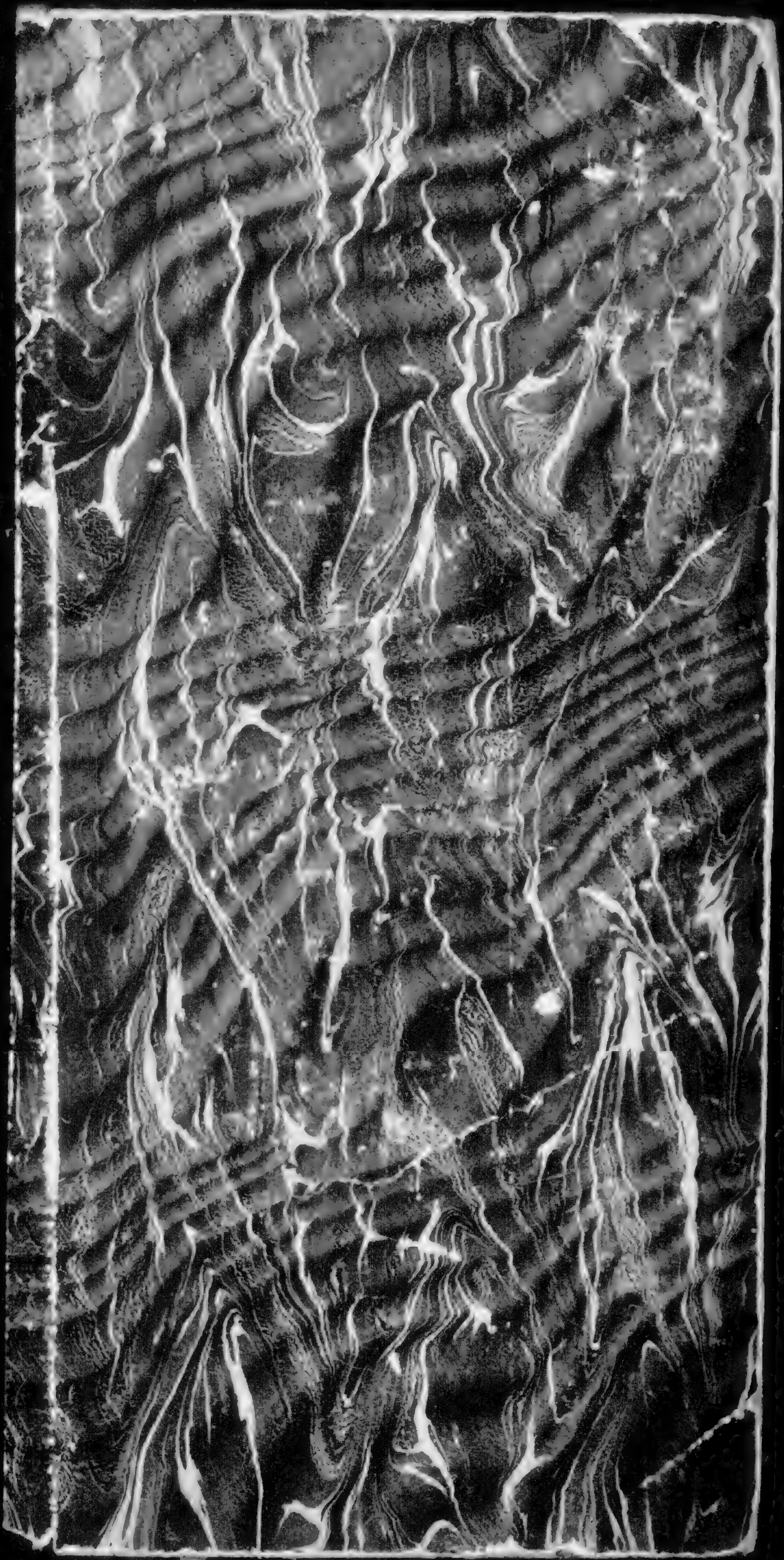
1010677127







# VOLUME 2



5



945.015 R618

Columbia University 2  
in the City of New York

LIBRARY



LA  
RÉFORME  
EN  
ITALIE



## OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

- Cola di Renzio**, *histoire de Rome de 1342 à 1354*, 1 vol. in-8°, 1888.
- Le Saint-Siège et les Juifs**, *histoire de la communauté juive de Rome sous la papauté*, 1 vol. in-8°, 1891.
- Les Corporations ouvrières de Rome depuis la chute de l'Empire Romain**, *analyse des statuts et histoire des corporations romaines*, 2 vol. in-4°, 1894. *Couronné par l'Académie française.*
- Courtisans et Bouffons**, 1 vol. in-18, 1894.
- Renée de France, duchesse de Ferrare, une Protectrice de la Réforme en Italie et en France** (Montargis), 1510-1575, 1 vol. in-8°, 1895. *Couronné par l'Académie française.*
- Tolla**, *esquisse de la vie Romaine en 1700*, 1 vol. in-16, 1897.
- Bonaparte et les îles Ioniennes**, *histoire de la conquête et de l'occupation de l'archipel, 1796-1814, siège de Corfou*, 1 vol. in-8°, 1899.
- Les derniers temps du siège de la Rochelle**, *relation du nonce apostolique qui y assista*, 1 vol. in-8°, 1899.
- Aventures d'un grand seigneur à travers l'Europe en 1606**, *résumé de la relation du voyage écrite par son secrétaire*, 1 vol. in-16, 1899.
- Elisa Napoléon en Italie**, *souveraineté d'Elisa Baciocchi à Piombino, à Lucques et à Florence*, 1 vol. in-16, 1900.
- Les institutions communales de Rome**, *histoire de l'organisation communale de Rome et analyse des divers statuts communaux*, 1 vol. in-8°, 1901.
- Marguerite d'Orléans, grande duchesse de Toscane, petite-fille de Henri IV**, *sa vie en Italie et en France d'après les relations secrètes des envoyés florentins*, 1 vol. in-8°, 1902.
- Un ouvrage de piété inconnu de la grande Mademoiselle**, *reproduction d'un traité sur les Huit Béatitudes resté inconnu*, 1 vol. in-18, 1903.
- Le Capitole Romain Antique et Moderne**, *histoire du monument et des principaux événements dont il a été le théâtre, établissement des musées*, 1 vol. in-4°, 1904.
- La Femme Italienne à l'époque de la Renaissance**, *mœurs, coutumes, habillement*, 1 vol. in-8°, 1907. *Couronné par l'Académie française.*
- Boccace**, *poète, conteur, moraliste*, 1 vol. in-8°, 1908.
- Le Château Saint-Ange**, *Sièges, Prisonniers, Transformations*, 1 vol. in-4°, 1909.
- Rome au temps de Jules II et de Léon X**, *la Cour Pontificale Artistes et Gens de Lettres, la Ville, le Sac de 1527*, 1 vol. in-4°, 1911.
- Études et Fantaisies Historiques**, 1 vol. in-12, 1912.
- Les monuments de Rome après la chute de l'Empire**, 1 vol. in-4°, 1914.
- Études et Fantaisies Historiques**, 2<sup>e</sup> série, 1 vol. in-12, 1919.
- Les Monuments de Rome encore existants**, 1 vol. in-12, 1920.
- Leopardi**, *traduction et notice biographique*, 1 vol. in-12, 1920.

E. RODOCANACHI

# LA RÉFORME EN ITALIE

PROGRÈS DE LA RÉFORME. — L'INQUISITION  
RÉSISTANCE ET TRIOMPHE DU SAINT-SIÈGE  
LA RÉFORME EN PIÉMONT ET A VENISE

## DEUXIÈME PARTIE

AUGUSTE PICARD, ÉDITEUR

Libraire des Archives nationales et de la Société de l'École des Chartes

82, RUE BONAPARTE, PARIS.

1921

LA  
RÉFORME EN ITALIE

---

DEUXIÈME PARTIE

---

I

PONTIFICATS DE LÉON X, D'ADRIEN VI  
ET DE CLÉMENT VII

Ce fut vers la fin du pontificat de Léon X que commença à se manifester en Italie l'agitation luthérienne. Dans le cours de l'année 1518, les premiers livres hérétiques firent leur apparition dans la vallée du Pô et l'année suivante le libraire Calvi, admirateur passionné de Luther, se faisait envoyer à Pavie quelques-uns de ses ouvrages, comme il a été dit, et les répandait. D'ailleurs, Jean Hess écrivait à Jean Lange à la date du 19 novembre 1519, que la Réforme se développait rapidement<sup>1</sup> et l'historien Guicciardini dit dans son histoire d'Italie<sup>2</sup> : « L'Italie jouit encore de

1. KOLDE, *Analecta Lutherana*, Gotha, 1883, p. 10.

2. Livre XIII, § 24. Cf. P. BALAN, *Monumenta Reformationis Lutherana* (1521-1525), Ratisbonne, 1884.

21-13695

345.015

PL 18

v. 2



la paix durant l'année 1520 mais le repos de l'Église fut troublé par de nouvelles opinions qui commencèrent à se répandre. Les novateurs n'attaquèrent d'abord que l'Église romaine mais bientôt ils ne respectèrent pas même la religion chrétienne. L'électorat de Saxe en Allemagne fut le berceau de ces dangereuses nouveautés... Les déclamations de Luther eurent pour cause l'indigne abus que Léon X fit de l'autorité pontificale. »

Presque en même temps la Vénétie fut gagnée. « Les relations étaient actives entre Venise et l'Allemagne; il dut y venir de bonne heure des marchands et des voyageurs imbus des idées nouvelles. Luther pouvait se féliciter d'y voir si bien accueillie « la parole de Dieu<sup>1</sup>. » Brescia était inondée de livres hérétiques dès 1524.

Néanmoins le Saint-Siège ne s'émut guère. Parmi les deux cent soixante-six décisions prises par Léon X pour entraver la propagation des doctrines protestantes, il en est fort peu qui concernent l'Italie. Seuls, quelques esprits clairvoyants comprenaient le danger. — Avant que le successeur de Léon X, Adrien VI<sup>2</sup>, arrivât dans sa capitale, il reçut plusieurs mémoires lui expo-

1. LUTHERS, *Sämmtliche Schriften*, édit. Walch, vol. XXI, p. 1092. Voir plus loin le chapitre relatif à Venise.

2. Comme tous les roturiers en Hollande, Adrien, dont le père avait exercé un humble métier, n'avait pas de nom de famille. Son père s'appelait Florisze ou Florensy et était fils de Boeyen d'où les noms patronymiques qu'on a faussement attribués au pape.

sant les abus dont on se plaignait et les moyens d'y porter remède. L'Apocalypse de Cornelius Aurelius de Gouda qui est une sorte de dialogue entre l'auteur et Apollon, dépeignait en vives couleurs le désarroi de l'Église, la vie scandaleuse du clergé, la diminution de la foi et conjurait le nouveau pape d'y aviser avec le concours d'un concile<sup>1</sup>. Dans une lettre qu'un humaniste espagnol, Ludovico Vives, ami du pape, lui adressait le 12 octobre 1522, il proposait également la convocation d'un concile dans lequel les maux de l'Église seraient exposés « car il n'est pas de maladies plus dangereuses, disait-il, que celles qui se cachent »; d'ailleurs les travaux du concile auraient été limités « aux choses de la vie pratique, c'est-à-dire à la foi et à la morale<sup>2</sup> ». Deux cardinaux, Schinner et Campeggio, firent connaître de leur côté au nouveau pontife les sentiments qui régnaient à Rome aussi bien dans la Curie que parmi la population. Schinner préconisait surtout des économies, la réduction de la famille pontificale, des frais de justice, de certains droits, la modération des dépenses<sup>3</sup>. Campeggio voulait restreindre l'autorité pontificale; parmi les causes des abus, il signalait la répartition scandaleuse des bénéfices, les exigences de la daterie, les indulgences<sup>4</sup>. Les vues de l'un et de

1. C. BURMAN, *Hadrianus VI...* Utrecht, 1727, p. 259.

2. C. BURMAN, p. 456.

3. PASTOR, *Histoire des Papes*, vol. V, p. 65 et suiv. CANTÙ, *Storia Universale*, vol. IX, part. II, Turin, 1858, p. 1018.

4. *De indulgentiis indecore et per summam impudentiam passim*

l'autre étaient étroites; ils n'envisageaient que le but immédiat et le côté pratique des réclamations protestantes, et comprenaient si peu les nécessités de l'heure présente qu'ils réclamaient avec insistance la continuation des travaux de la basilique de Saint-Pierre qui avaient été cause en partie des difficultés financières du Saint-Siège; la guerre contre le Turc leur paraissait de même urgente.

Un anonyme recommandait à Adrien VI d'imposer aux évêques le devoir de résider et d'être à l'avenir « les pasteurs et non des loups pour leurs troupeaux ».

Le cardinal Egidio de Viterbe adressait également au pape un *Pro Memoria* sur la Réforme de l'Église dans lequel il recommandait que ceux-là seuls fussent appelés aux honneurs qui seraient les meilleurs, les plus aptes, les plus actifs, et insistait sur le rôle du Saint-Siège<sup>1</sup>.

Zaccaria de Rovigo désignait la ville de Rome comme la cause des périls qui menaçaient l'Église et s'élevait contre l'attribution des charges ecclésiastiques à des jeunes gens et à des incapables.

Le docteur Jean Eck<sup>2</sup>, qui vint à Rome au mois de mars 1523 pour négocier avec le Saint-Siège

*peccatum est, eas nullo habito delectu invulgantes...*, PASOLINI, *Adriano VI*, p. 60.

1. CANTÙ, *Storia Universale*, vol. IX, part. II, p. 1004 et suiv.

2. MAIER, dit Eck parce qu'il était né à Eck en Suède (1486-1543); il combattit Luther dont il avait été l'ami et fut chargé avec Aleandro de la publication de la bulle « *Exsurge Domine* » (1520). Il vint à Rome, comme on a dit, en 1523 et y demeura

au nom du duc de Bavière, entreprit lui aussi de donner des avis au pape; pour lui, la réunion d'un concile œcuménique serait sans résultat et, d'autre part, la rigueur ne réussirait pas à dompter l'hérésie; seule une réforme des abus sauverait l'Église de la ruine; il fallait supprimer le cumul des prébendes, diminuer les pensions, abolir les commendes, réglementer les indulgences. Ainsi il ne voyait lui non plus d'autre remède à « l'état calamiteux » des affaires de l'Église que la suppression des exactions du Saint-Siège; les questions dogmatiques, la crise de la hiérarchie lui semblaient négligeables.

Les conseils n'avaient donc pas manqué à Adrien VI quand il arriva dans sa capitale le 27 août 1523. D'ailleurs, à l'occasion de la première adoration du sacré Collège qui eut lieu au cloître de Saint-Paul hors des Murs avant son entrée, le doyen des cardinaux, Bernardino Carvajal, lui rappela le mal qu'avaient causé à l'Église « des papes élus par simonie et coupables des erreurs les plus graves » et il lui traça tout un plan de conduite qui consistait à choisir de bons conseillers et des cardinaux de mérite, à refréner l'avarice et les exigences des membres de la Curie et des familiers du palais, à n'accorder le sacerdoce qu'à des prêtres qui ne fussent ni ignorants, ni indignes; mais, en même temps, il lui

pendant le pontificat d'Adrien VI. Il avait eu à Leipzig une controverse mémorable avec Luther sur la suprématie du pape (4-14 juillet 1519).



recommandait lui aussi l'achèvement de Saint-Pierre<sup>1</sup>.

Le pape partageait en partie ces sentiments, du moins en ce qui concernait les causes du mal<sup>2</sup>. Dans les instructions qu'il remit à Francesco Chierigato, évêque de Teramo, en vue de la diète convoquée à Nuremberg, on lit que « depuis nombre d'années beaucoup d'abominations ont été commises, même au Vatican, abus des choses saintes, oubli des commandements, mépris des règles, en sorte qu'il n'y a pas lieu de s'étonner que la maladie soit descendue de la tête dans les membres, des papes chez les prélats. Nous tous, dit-il encore, nous nous sommes détournés des voies de la justice; il y a longtemps que personne ne fait plus le bien. C'est pourquoi tu promettras que nos efforts tendront à améliorer la cour de Rome<sup>3</sup>. »

Tout de suite le pape se mit à l'œuvre; dans un consistoire tenu en septembre, il déclara aux cardinaux qu'ils nourrissaient trop de chiens pour leurs chasses et que 6 000 écus de revenu devaient suffire à chacun pour vivre décemment<sup>4</sup>; il menaça de destitution les auditeurs de Rote qui vendraient dorénavant la justice; les indults

1. CANTÙ, *Histoire des Italiens*, vol. VIII, p. 381.

2. Erasme vantait ses hautes vertus et son ardent désir de réaliser des réformes.

3. PASTOR, *Histoire des Papes*, vol. IX, p. 102.

4. SANUTO, *Diarii*, vol. XXXIII, col. 433, 440. Sur les revenus des cardinaux voir notre ouvrage sur *Rome au temps de Jules II et de Léon X*.

accordés par les cardinaux depuis le 24 janvier 1522 furent révoqués, les référendaires de la signature qui étaient au nombre de quarante furent réduits à neuf, le dataire eut l'ordre de ne pas attribuer plus d'un bénéfice à la même personne. Quand le cardinal Agostino Trivulzio sollicita un évêché en alléguant sa pauvreté, Adrien VI lui répondit qu'il pouvait bien se contenter des 4 000 ducats de revenu qu'il possédait puisque lui, il avait trouvé moyen de faire des économies avec 3 000 ducats<sup>1</sup>.

D'ailleurs, il donna l'exemple en réduisant presque à rien sa maison; les palefreniers étaient cent au temps de Léon X; il en garda douze! « Le pape ne veut rien dépenser, écrivait l'envoyé vénitien... Rome est étonnée de ce qu'il a pu faire en huit jours<sup>2</sup>. » Étonnée mais surtout consternée; ces réformes dans lesquelles on ne voyait que la lésinerie d'un barbare, scandalisèrent les Romains; cette cour austère succédant à la société joyeuse et fastueuse que Léon X entretenait au Vatican, épouvanta tous ceux, et c'était pour ainsi dire Rome entière, qui vivaient aux dépens de l'Église; ils crurent qu'une ère de rigidité allait s'ouvrir, que les arts seraient tenus en mépris et que ce qui faisait le charme de leur vie allait leur être défendu. Mais le pape était l'indécision même; à tout ce qu'on lui suggérait il répondait invariablement : « Nous verrons<sup>3</sup>. » Parmi les vers

1. PASTOR, *Histoire des Papes*, vol. X, p. 872 et suiv.

2. SANUTO, *Diarii*, vol. XXXIII, col. 443 et suiv.

3. SANUTO, *Diarii*, vol. XXXIV, col. 223. PAOLO GIOVIO, *Vita*

burlesques de Berni, se trouvent ceux-ci à son adresse :

Un pape composé de respects,  
De considérations, de discours,  
De plus, d'après, de mais, de si, de peut-être,  
De cependant, de beaucoup de paroles sans effet<sup>1</sup>.

En sorte qu'Adrien VI quoiqu'il fût animé des meilleures intentions, en était encore aux tâtonnements quand il mourut, le 14 septembre 1523, un an à peine après être entré à Rome.

La seule mesure qui eût été prise en son temps contre le protestantisme, le fut à Milan par Francesco II Sforza qui décréta, le 27 mars 1523, que toute personne qui posséderait des livres, des sermons ou toute autre œuvre de Luther devait les remettre dans les trois jours à son chancelier qui avait ordre de les détruire<sup>2</sup>.

Le successeur d'Adrien VI, Clément VII, qui fut élu le 19 novembre 1523, s'occupa tout aussitôt après son élection de la lutte contre l'hérésie. Dès les premiers jours de décembre (1523), il chargea trois cardinaux, Pietro Accolti, Marco Cornaro et Francesco Soderini, d'examiner « les affaires de Luther<sup>3</sup> ».

Le 18 janvier suivant 1524, il préconisa en

*Adriani VI.* C'est également ce que lui reproche âprement Aleandro. Lettre à son frère Gio-Battista dans *Lettres familières* publiées par l'abbé Paquier, p. 101.

1. PASOLINI, *Adriano VI*, p. 67, note.

2. FUMI, *Doc. Vat.*, p. 181.

3. SANUTO, *Diarii*, vol. XXXV, col. 278.

consistoire la réforme de la Curie que chacun réclamait depuis plus de vingt ans mais que personne n'osait sérieusement entreprendre. Il en alla cette fois comme auparavant. Les habiles imaginèrent de noyer cette tentative dans un plan de réforme générale de tout le clergé; des prélats étrangers furent même convoqués à Rome à cet effet<sup>1</sup>.

Le 24 février suivant 1524, le pape précisa dans une réunion de cardinaux les modifications qu'il projetait d'apporter à la Curie; elles dépassaient de beaucoup celles qu'avait indiquées le concile du Latran. « Je crois savoir, écrivait un Vénitien, que le pape et les cardinaux s'occupent de transformer les mœurs des prêtres; s'ils y réussissent, ils auront fait une œuvre excellente mais elle ne durera pas. » De fait l'importance même de la réforme en retardait et en rendait même impraticable la réalisation; durant l'automne plusieurs consistoires furent consacrés à son examen; l'approche du jubilé faillit amener une solution car le Saint-Siège tenait à voir les pèlerins emporter une bonne impression de leur visite à la métropole de la chrétienté; donc, le 9 septembre 1524, le pape décréta d'une part qu'il serait procédé sans retard à une visite générale des églises dont quelques-unes se trouvaient dans un état de délabrement et d'abandon déplorable; celles qui pouvaient être restaurées seraient ouvertes de nouveau au culte; d'autre part, il

1. PASTOR, *Histoire des Papes*, vol. X, p. 240.



donna l'ordre qu'on procédât à une épuration du clergé diocésain « plus ignorant à Rome qu'en aucun lieu du monde »; les prêtres seraient examinés, tant sur leur science théologique qu'en ce qui concernait leur moralité et ne pourraient célébrer la messe, du moins tant que durerait le jubilé, que s'ils en avaient été reconnus dignes; un choix très rigoureux devait être fait des ecclésiastiques admis à entendre la confession. Le cardinal Carafa, le futur Paul IV, reçut mission de diriger ce contrôle (octobre 1524). Il fut parlé aussi de rendre le costume des prêtres plus sévère et moins semblable à celui des laïcs; on agita la question du port de la barbe qui avait donné lieu depuis un quart de siècle à tant de controverses<sup>1</sup>. L'ambassadeur vénitien concevait les plus vives espérances<sup>2</sup>.

Le 7 novembre 1524, le pape revint en consistoire sur la réforme de la Curie et la suppression des abus, et il chargea le cardinal Pucci de rédiger sur ces points une bulle dont le texte fut approuvé le 21 novembre; la promulgation en eut lieu sur-le-champ. En même temps, les frères mineurs qui allaient vagabondant dans la ville, le plus souvent sans porter le costume monastique, reçurent l'ordre de réintégrer leurs couvents. Le 27 octo-

1. SANUTO, *Diarii*, vol. XXXVII, col. 90. Un traité allait être publié à ce propos : PIERO VALERIANO, *Pro sacerdotum barbâ*, Paris, 1558. Les prélats étaient partagés; Clément VII et Adrien VI avaient le visage rasé, leurs successeurs immédiats portèrent tous la barbe.

2. PASTOR, *Histoire des Papes*, vol. X, p. 281 et suiv.

bre 1524, le cardinal Pisano était chargé de visiter les moines du diocèse de Padoue et de les ramener au respect de leur règle, en employant au besoin des mesures coercitives<sup>1</sup>. Le 29 juillet 1525, le vicaire de l'évêque de Vérone est informé que les nonnes de son diocèse et particulièrement celles du couvent de S. Chiara se conduisent fort mal et qu'il y a lieu d'instruire contre elles. Le 3 janvier suivant 1526, mission est donnée à l'évêque de réformer son clergé régulier et séculier et surtout les religieuses; comme l'entreprise semblait vaste et ardue, le pape lui accorde de s'adjoindre des assessseurs. Le 9 février 1526, paraît un ordre général pour la réforme des monastères; ceux des mineurs conventuels sont visés de façon particulière.

Les ordonnances, les règlements, les brefs, les lettres aux nonces, aux évêques, aux prieurs de communautés, se succédaient; le clergé de Naples, de Parme, de Venise, de Milan... se vit rappelé à une vie plus correcte; les carmélites de même que les humiliés furent menacés de peines sévères s'ils continuaient à ne point observer la règle de leur ordre.

En même temps, Clément VII entreprenait de réprimer l'hérésie par la force; le 12 janvier 1524, il mandait au nonce à Venise d'appliquer effectivement les divers édits promulgués par le concile du Latran contre les prédications et les publica-

1. FONTANA, *Doc. Vat.*, p. 79 et suiv.

tions hérétiques; le 20 du même mois, un avis analogue était adressé au nonce à Naples. Le 17 janvier 1524, deux lettres étaient envoyées à l'évêque de Trente et à son vicaire leur prescrivant de brûler les livres hérétiques qui, d'après des rapports adressés au Saint-Siège, venaient d'être introduits secrètement dans la ville. Le même jour, ordre est donné au nonce à Naples de faire procéder à l'arrestation d'un prédicateur qui « sous l'habit religieux portait un cœur diabolique ».

Le 18 janvier 1524, l'évêque Altobello, gouverneur de Bologne, était pressé de terminer le plus vite possible le procès de trois hérétiques de la Mirandole. A la vérité, les coupables avaient déjà réussi à s'échapper tous les trois; il ne s'agissait donc plus que d'un jugement par contumace<sup>1</sup>.

Le 25 janvier 1524, le nonce à Venise reçoit mission de s'informer si à Vérone et à Brescia les libraires vendaient des livres hérétiques; s'il en découvrait, il devait les détruire et châtier les marchands. Il est certain que les livres luthériens entraient en quantité. Charles le Bon, duc de Savoie, se plaignait que ses États en étaient infectés. Les *Loci communes* de Mélanchton étaient lus partout.

En février 1524, les prédicateurs de la petite ville de Crème où le nombre des protestants s'accroissait de jour en jour, reçurent l'ordre du patriarche de Venise et du nonce de prêcher durant

1. Le 3 novembre 1524, le Saint-Siège envoie à Bologne un nouveau bref, relatif à cette affaire.

le carême uniquement contre les doctrines nouvelles; interdiction fut faite de posséder ou de lire des livres hérétiques.

L'année suivante une ordonnance pontificale défendit la publication d'aucun livre soit en latin, soit en italien sans autorisation préalable du maître du palais apostolique, conformément à une décision du concile du Latran et à la bulle « *Inter sollicitudines* » du 4 mai 1515 qui n'avaient jamais été respectées<sup>1</sup>.

Survint le sac de Rome en 1527. Outre qu'il paralysa un temps et affaiblit pendant plusieurs années l'autorité pontificale, cet événement répandit à Rome les idées luthériennes, car beaucoup des soldats de l'armée impériale étaient d'ardents disciples de Luther. Quelques-uns même s'animèrent au combat et ensuite au carnage en pensant défendre sa cause; on célébra Luther jusque sous les murs du château Saint-Ange où était enfermé le pape; les cérémonies du culte catholique furent tournées ouvertement en dérision, les reliques profanées, les églises souillées, les prélats traités avec le dernier mépris. Or les Allemands demeurèrent près de huit mois dans la ville. L'hérésie fut également propagée à Naples par les soldats allemands qui y furent conduits quand ils quittèrent Rome.

Clément VII, revenu dans sa capitale, continua la lutte contre les abus d'une part, contre les pro-

1. SALVATORE BONGI, *Annali...* Rome, 1890, vol. I, p. 33. TACCHI-VENTURI, p. 310.



grès de la Réforme d'autre part. C'était alors dans les couvents et dans les monastères que l'hérésie sévissait surtout. Dans la bulle « *Cum sicut* » du 15 janvier 1530, le pape déplore les progrès de « l'hérésie pestilente de Luther tant parmi les personnes du siècle que parmi les prêtres et les moines » et, rappelant que « l'hérésie arienne qui ne fut qu'une étincelle à Alexandrie, alluma dans le reste du monde un effroyable incendie », il déclare qu'il y a lieu de prendre toutes les mesures nécessaires. C'est pourquoi il recommande aux inquisiteurs de faire diligence même à l'égard des réguliers de tous les ordres et de rechercher ceux qui s'abandonnent aux doctrines luthériennes et ceux qui lisent des livres luthériens; les inquisiteurs pouvaient accueillir ceux dont la résipiscence était avérée et les absoudre. Les évêques et les archevêques devaient leur prêter un concours absolu. On put croire un moment que cet effort aboutirait.

« La réforme du clergé progresse, écrit Jacobo Lanceo, envoyé du duc de Savoie à Rome, à la date du 7 septembre 1530, et dans peu de temps un édit va être publié qui obligera les prêtres à s'occuper d'autre chose que de femmes, de banquets, de jeux et de luxe<sup>1</sup>. » En réalité, les choses allaient comme devant; les moines prêchaient et pensaient hérétiquement et, comme les prêtres, continuaient à mener une vie de désordre.

1. Turin, *Archivio di Stato*, sez. I, *Lett. Amb. da Roma*, Mazzo I.

Le 20 août 1530, un moine dominicain, Battista de Crema, lequel prêchait à Guastalla, est rappelé au devoir. Le 19 juin 1531, le pape donne des instructions pour qu'on arrête et qu'on fasse son procès à un frère mineur, Martino de Trévise, suspect d'hérésie. Le 5 juillet 1531, il se plaint que dans la plupart des monastères les moines enfreignent la clôture, se montrent dans les tavernes et autres lieux peu convenables à leur caractère et causent du scandale<sup>1</sup>. De 1529 à 1534, le Saint-Siège multiplie les rappels à la discipline, les expulsions, les dispersions dans d'autres maisons des membres de communautés suspectées. Les perquisitions et les enquêtes se suivent contre les clarisses, les bénédictines, les dominicaines, et autres congrégations féminines en Savoie, en Vénétie, à Bologne, à Ancône, à Bénévent, à Trévise<sup>2</sup>.

En 1533, le 16 février, le Saint-Siège insiste auprès du nonce à Venise pour qu'il sévisse contre ceux qui répandent des livres hérétiques<sup>3</sup>. Il rappelle que ceux-là seuls ont droit de les lire qui veulent en prendre connaissance *ad effectum illa impugnandi*. Des récompenses étaient même attribuées aux auteurs de ces réfutations<sup>4</sup>.

Mais tous ces efforts étaient vains à cause du

1. FONTANA, *Doc. Vat.*, p. 112 et suiv.

2. PASTOR, *Histoire des Papes*, vol. X, p. 283.

3. Même défense avait été faite en 1523. *Rivista Cristiana*, vol. II, p. 317.

4. FONTANA, *Doc. Vat.*, p. 128.

peu d'empressement qu'apportaient la plupart les membres de la hiérarchie ecclésiastique à exécuter les volontés du pape, de l'insoumission des ordres monastiques et aussi du manque de fermeté et de persévérance de Clément VII qui se satisfaisait en donnant des ordres et ne s'occupait guère de leur application. La perversion était grande, l'animadversion contre l'Eglise, générale; les protestants de plus en plus nombreux s'organisaient; à Sienne, l'académie des *Intronati* répandait la parole protestante; Battista Pallavicino prêchait avec violence à Chieri contre le Saint-Siège et attirait la foule qui trouvait en lui l'interprète de ses pensées; Valdès faisait école à Naples et venait même exposer à Rome ses doctrines (1531). En 1532, les protestants de Venise adressaient une lettre au « légat saxon » lui expliquant leur situation et lui demandant son appui<sup>1</sup>.

L'envoyé vénitien n'hésitait pas à dire au pape en février 1530 : « Il y a beaucoup d'hérétiques à Rome et vous ne faites rien contre eux<sup>2</sup>. » Et le pape le reconnaissait si bien lui-même que dans le bref de nomination de l'inquisiteur Calisto de Plaisance, il donnait comme raison de ce choix que « l'hérésie luthérienne se répandait partout en secret ».

Le 8 septembre 1531, tous les cardinaux présents à Rome furent convoqués « pour aider le souve-

1. SECKENDORF, liv. III, sect. VII, § 25.

2. SANUTO, *Diarii*, vol. LIV, col. 284.

rain pontife par leurs conseils à parer aux graves dangers que faisait courir à l'Eglise l'hérésie qui pullulait<sup>1</sup> ». Tout se passa encore en paroles, en rapports et en projets; en fait, on ne fit rien.

Clément VII mourut, le 25 septembre 1534.

1. FONTANA, *Doc. Vat.*, p. 121.



## II

### PONTIFICAT DE PAUL III (13 octobre 1534-10 novembre 1549).

L'ÉVÊQUE NACCHIANTI. — LA JUSTIFICATION.

A la mort du pape Clément VII, l'élection du cardinal Alessandro Farnèse s'imposa; après un jour seulement de conclave, le 13 octobre 1534, il fut élu au premier tour « par inspiration » et au second tour par un scrutin à bulletins ouverts. Peu s'en était fallu d'ailleurs qu'il n'eût succédé douze ans auparavant à Léon X.

Après un pape incertain vint un pape qu'on imaginait énergique. Le désir de donner l'autorité suprême à un pontife capable d'enrayer les progrès de la Réforme et résolu à mettre fin aux scandales de l'Église, intervint-il dans le choix des cardinaux? C'est ce qu'il est malaisé de déterminer. Bien d'autres causes le désignaient au sacré collège.

Son ascendant était grand; il avait une haute

## II

### PONTIFICAT DE PAUL III (13 octobre 1534-10 novembre 1549).

#### L'ÉVÊQUE NACCHIANTI. — LA JUSTIFICATION.

A la mort du pape Clément VII, l'élection du cardinal Alessandro Farnèse s'imposa; après un jour seulement de conclave, le 13 octobre 1534, il fut élu au premier tour « par inspiration » et au second tour par un scrutin à bulletins ouverts. Peu s'en était fallu d'ailleurs qu'il n'eût succédé douze ans auparavant à Léon X.

Après un pape incertain vint un pape qu'on imaginait énergique. Le désir de donner l'autorité suprême à un pontife capable d'enrayer les progrès de la Réforme et résolu à mettre fin aux scandales de l'Église, intervint-il dans le choix des cardinaux? C'est ce qu'il est malaisé de déterminer. Bien d'autres causes le désignaient au sacré collège.

Son ascendant était grand; il avait une haute



situation personnelle, un esprit supérieur, l'intelligence et la pratique des affaires. D'un caractère au fond violent et emporté dont l'âge avait accru l'irritabilité loin de l'atténuer, orgueilleux malgré l'origine scandaleuse de sa prospérité, il avait su se donner les apparences de l'affabilité et de la cordialité et s'était fait beaucoup d'amis et de créatures.

Nul ne s'avisa, sans doute, tant on était accoutumé aux irrégularités dans la conduite du clergé, que sa vie entière était une justification éclatante des accusations protestantes contre l'Église de Rome.

Son élection au cardinalat, en 1493, alors qu'il n'avait que vingt-cinq ans, était due aux complaisances de sa sœur Giulia pour le pape Alexandre VI Borgia; il avait mené une vie de grand seigneur libertin; étant cardinal et ordonné prêtre, il avait eu d'une femme nommée Rufina, un fils qui fut le fameux Pier Luigi puis, d'une autre femme, deux fils et deux filles dont il assura l'établissement; ses banquets avaient émerveillé la ville; ses chasses étaient demeurées fameuses; la domesticité de son palais comprenait plus de trois cents personnes. Pape, il eut cinquante-six camériers au lieu de vingt-quatre qu'entretenaient ses prédécesseurs. Son népotisme ne connut pas de bornes. « Il a tant de tendresse envers les siens et son sang, écrivait le Vénitien Soriano, qu'on ne pourrait imaginer un homme qui en ait plus; il comble ses neveux et ses enfants. » Ainsi Pier Luigi reçut,

dès que son père fut pape, 500 ducats par mois; sa femme en eut 100 et ce fut pour lui obtenir le duché de Parme que Paul III s'engagea dans une interminable lutte avec l'empereur Charles-Quint<sup>1</sup>.

Lorsqu'il monta sur le trône pontifical, il était âgé de soixante-sept ans et il y en avait quarante et un qu'il était cardinal. De petite stature, le nez long, les lèvres épaisses, la barbe tombant sur la poitrine, il avait le regard perçant, du charme et une grande dignité dans le maintien<sup>2</sup>.

Rome se réjouit de son élection; depuis Martin V, aucun Romain n'avait occupé le trône de Saint Pierre et Farnèse était presque un Romain, étant né à Viterbe.

Au concile du Latran, il s'était montré partisan des réformes; dès son élection, il parut disposé à agir en ce sens. Nommé le 13 octobre, il réunissait le 17 les cardinaux en congrégation<sup>3</sup>, pour leur communiquer ses desseins qui étaient de pacifier l'Église, de réunir un concile et de corriger les abus. Le 12 novembre 1534, il tint son premier consistoire dans lequel il affirma de nouveau son désir de réformer l'Église en commençant par la cour et les cardinaux. Cependant il se mit d'abord à

1. SANUTO, *Diarii*, vol. XXVII, col. 471. CORTESIO, *De Cardinalatu*, passim. E. ALBERI, *Ser.* II, vol. CXI, p. 344. Le P. FEDELE SAVIO, *Corso di Storia*, Turin, 1892, vol. XI, p. 169. G. DE NOVAES, *Elementi della St. de summi Pontifici*, Rome, 1822, vol. VII, p. 51.

2. D'après son contemporain, le moine Augustin ONOFRIO PANVINIO, *Historia delle vite de Sommi Pontifici*, Venise, 1612, p. 585 et 598.

3. Il ne pouvait être tenu de consistoire qu'après que le souverain pontife avait été couronné.

suivre les erreurs des papes précédents en ce qu'elles avaient de plus critiquable; il donna la pourpre au fils de Pier Luigi qui avait quatorze ans et au fils de sa fille Costanza, Guido Ascanio Sforza, qui en avait dix-sept (18 décembre 1534). En sorte que Vittoria Colonna pouvait lui dire :

« Est-ce là, Saint-Père, la réforme que vous comptez faire? »

Toutefois, cette satisfaction accordée à ce qu'il supposait être ses devoirs de famille, Paul III porta ensuite son choix sur des prélats de haute valeur.

Paul III allait se trouver, dès le commencement de son pontificat, devant une situation qui devenait chaque jour plus alarmante. Le protestantisme faisait de rapides progrès car l'opinion publique l'accueillait avec une faveur croissante. Ochino prêchait à Sienne au milieu d'une foule enthousiaste; il ne s'était pas encore détaché de l'Église mais ses accusations n'en étaient pas moins virulentes; ses doctrines s'éloignaient de plus en plus de l'orthodoxie. Le *Sommario* paraissait et l'on sait quel en fut le retentissement et l'influence.

Paul III vit-il l'étendue du danger? La répression violente lui répugnait car c'était un délicat. En revanche, il se proposa, avec un grand sens politique, de couper le mal dans la racine en extirpant les scandales et en opérant des réformes; toutefois l'énergie lui manqua pour mener à bien une entreprise aussi ardue. Et puis sa longue expérience lui faisait trop voir toutes les consé-

quences possibles de ses actes pour qu'il pût prendre sur lui de former des décisions graves.

Dans de fréquents consistoires il s'occupait, il est vrai, des réformes<sup>1</sup>; le 16 janvier 1535, il étudia les modifications à apporter dans l'habillement des membres du clergé qui différait de moins en moins de celui des laïcs; il entreprit aussi, chose plus importante, la transformation de la cour pontificale. Le 19, il manifesta son désir d'arriver promptement à des résultats, mais il ne tarda pas à s'apercevoir qu'une telle œuvre ne pouvait être menée à bien que si la réalisation en était confiée à un petit nombre d'hommes compétents et décidés. Au reste Gasparo Contarini qu'il fit cardinal le 30 mai 1535 et qui préparait un traité sur la réforme de l'Église : *De emendenda Ecclesia*, que le pape lui avait commandé, le poussait dans cette voie<sup>2</sup>. Déjà, le 9 juin 1535, le consistoire avait pris la décision de ne pas s'attarder à élaborer une bulle de réforme générale mais de procéder à des réformes partielles, de chercher à améliorer graduellement les mœurs du clergé et d'en modifier le recrutement<sup>3</sup>. Le 27 août parut enfin la bulle « *Sublimis Deus* » datée du 23, qui instituait la commission de réforme. Elle portait en substance que le pape, ayant dessein d'assembler un concile, avait résolu auparavant, car une pareille entreprise

1. PASTOR, *Geschichte der Päpste*, Fribourg, 1909, vol. V chap. II.

2. *Dux Epistolæ... de emendenda Ecclesia Paulo III ipso jubente... anno 1538*, Cologne, 1538.

3. PASTOR, *Geschichte der Päpste*, vol. V, p. 106.



voulait être préparée, de commencer par réformer la ville de Rome, la cour pontificale et tous ceux qui la composaient. « Quand notre maison sera propre, disait le pape, il nous sera bien plus facile de nettoyer celles des autres. » La commission fut composée de cinq cardinaux, Piccolomini, Ghinucci, Simonetta, Cesi et Sanseverino, et de trois archevêques résidents à Rome. Piccolomini devait sa désignation au fait qu'il était doyen du sacré collège; Sanseverino avait été élu par Clément VII pendant qu'il était prisonnier au château Saint-Ange et le bruit avait couru qu'il avait acheté sa nomination; Paul III lui devait en partie d'être pape; l'appui qu'il donna aux capucins dont il était le cardinal protecteur, indique qu'il n'était pas hostile à des mesures restrictives du luxe du clergé; Ghinucci avait été initié aux affaires pendant sa nonciature en Angleterre; il y avait appris à connaître les revendications des protestants et leurs doctrines; il était préfet de la Signature, haute charge dont l'avait investi Clément VII; Paul III venait de le nommer cardinal; Simonetta s'était occupé de l'affaire du divorce d'Henri VIII; plus qu'aucun autre il était compétent en matière de bénéfices et il composa sur ce sujet un traité qui fut publié en 1588; Cesi était protonotaire et avait participé aux délibérations du concile du Latran.

Les pouvoirs que Paul III conféra à cette commission étaient fort étendus; elle devait, non seulement proposer mais imposer des réformes

en invoquant au besoin l'appui du bras séculier. Toutefois les obstacles qu'il lui fallait surmonter étaient grands; les prélats pourvus et c'était la majeure partie du clergé, ne pouvaient manquer de tout mettre en œuvre pour faire échouer ses efforts. Beaucoup doutaient du succès. Le cardinal Sadoletto écrivait à Contarini, le 13 mars 1536 : « Il n'y a pas d'espoir qu'on puisse remédier au mal; les vices et les passions de ce temps ne sauraient comprendre la loyauté et la sagesse qui l'animent. »

Tout d'abord cependant on put bien augurer de l'activité et de l'énergie des commissaires; dès le 11 février 1536 paraissait une ordonnance sur la réforme du haut et du bas clergé édictant des règlements sur l'habit ecclésiastique, imposant la lecture du bréviaire et déterminant les conditions que seraient obligés de remplir les prêtres qu'on ordonnerait désormais; tout prêtre romain devait exercer personnellement son ministère ou payer son remplaçant. Défense était faite aux prêtres de fréquenter des personnes suspectes, de se montrer dans des salles de jeux, d'aller dans les auberges, de blasphémer, de manger gras les jours de jeûne... L'influence du cardinal Contarini dont les membres de la commission subissaient l'ascendant, paraît dans ces décisions et c'est contre lui que la cabale hostile aux réformes dirigea tout premièrement son effort. Paul III, pour montrer qu'il ne tenait aucun compte des attaques dont il était l'objet, lui donna un appartement au Vatican

et le désigna comme un des futurs présidents du concile.

Le pape s'attaquait parallèlement aux adversaires du Saint-Siège. Par la bulle « *Consueverunt Romani* » (*In coena domini*), en date du 13 avril 1536, il portait l'anathème contre les divers hérétiques, cathares, patarins, pauvres de Lyon, vaudois, fraticelles, hussites... et partisans de Luther, de même que contre les corsaires et les sarrasins. Le 2 juin 1536, il publiait la bulle « *Ad Dominici gregis cura* » convoquant le concile qui devait se réunir à Mantoue le 23 mai 1537. L'objet en était, expliquait le pape, d'amener une réforme morale de la chrétienté, « afin de mettre un terme aux luttes intestines des chrétiens et aux menées des infidèles<sup>1</sup> ». On fit comprendre au pape qu'un programme aussi vaste ne pourrait être étudié et mené à bien par le concile qu'autant que le travail aurait été préalablement préparé; en conséquence, une nouvelle commission, sorte de concile au petit pied, fut réunie par le pape vers le mois d'octobre. Contarini en faisait partie ainsi que Aleandro, qui connaissait à merveille pour les avoir beaucoup pratiqués, les protestants d'Allemagne; elle comptait en outre Carafa, Giberti, Guidiccioni, qui allait devenir cardinal, tous animés des mêmes idées que Contarini. Ce fut lui qui présida les délibérations lesquelles devaient rester secrètes. Sadoletto prononça le discours

1. Pietro Citadella réclamait un concile « général, libre, sacré, solennel », formule qui fut généralement adoptée.

d'ouverture<sup>1</sup> et il n'y épargna pas la conduite du Saint-Siège. « En tirant profit de la religion, dit-il, les papes ont indisposé les princes et les peuples; en ne réformant pas un clergé dégénéré, ils ont déconsidéré la Curie et diminué l'autorité de l'Église »; et il attribue à la colère de Dieu la catastrophe de 1527. « L'Allemagne et l'Angleterre sont perdues, ajoutait-il, et l'Italie est irritée; on y déteste moines et prêtres. » Il fallait, concluait-il, rendre au clergé son honneur; au cardinalat, sa dignité; à la papauté, son prestige.

Et le pape déclarait dans un consistoire tenu le 13 novembre 1536 « qu'une réforme était nécessaire à tous les degrés de la hiérarchie ecclésiastique » et qu'elle devait être accomplie avant la réunion du concile. Il s'engageait à la faire aboutir si les membres de la commission lui en indiquaient les moyens. Le mois suivant, le 22 décembre 1536, il faisait une promotion de cardinaux comprenant trois des membres de la commission et des prélats très convaincus qu'il fallait remédier aux abus, Sadoletto, Carafa, Pole, Rodolfo Pio<sup>2</sup>.

Ces encouragements hâtèrent les travaux de la commission qui avait achevé son rapport à la fin de février 1537. Ce rapport portait le titre de *Concilium dilectorum cardinalium et aliorum prae-*

1. *Sadoleti de Romanæ Curiae et cleri moribus reformandis oratio*. Cracoviae, 1561.

2. C'était, en grande partie, le personnel et l'esprit de la congrégation du Divino Amore, les amis de Vittoria Colonna.



*latorum de emendenda ecclesia S. D. N. Paulo III petente conscriptum et exhibitum*. On lui donna le nom de *Concilium aureum* en raison de son excellence<sup>1</sup>.

Se conformant au désir manifesté par le pape, les commissaires lui faisaient sans ambages un exposé des tares de l'Église, de leurs causes et des remèdes qu'on pouvait y apporter. Les abus y sont classés par groupes. Le premier groupe contient les abus qui avaient pour origine la mauvaise attribution des bénéfices, expectatives, annates, commendes... « Tout le mal vient, disaient les rédacteurs du *Concilium*, de ceux qui prétendent que le pape n'est pas seulement le fidèle dispensateur des grâces mais qu'il en dispose souverainement en sorte qu'il peut les vendre sans être coupable de simonie, comme il peut, au surplus, faire tout ce qui lui plaît. » Et le *Concilium* énumère les mesures de précautions qui empêcheraient désormais le renouvellement de ces abus. La première consistait à nommer avec plus de discernement les évêques et les prêtres car les ordinations trop facilement conférées amenaient la déconsidération du clergé et la décadence du culte; seul l'évêque devait avoir le droit d'ordonner; dans chaque diocèse, trois prélats surveilleraient le recrutement. Il en serait de même pour la collation des béné-

1. Publié, comme on verra, à Cologne en 1538; petit in-18 de 32 pages suivi de deux épîtres de Contarini, au pape, l'une *De Potestate Pontificis in usu clavium*, l'autre *In Compositionibus Epistola*. En tout 68 pages.

fices qui avait été faite trop souvent sans tenir compte de l'indignité des bénéficiaires; les étrangers ne pourraient plus obtenir de bénéfices en Italie ni réciproquement les Italiens à l'étranger. Le cumul serait interdit et l'on n'aurait plus recours, pour tourner les lois canoniques, aux artifices dont on s'était servi jusqu'alors. Les cardinaux n'accepteraient plus d'évêchés effectifs.

Le deuxième groupe d'abus comprenait ceux qui naissaient de la non-résidence des évêques et des curés. « De grandes punitions devraient être infligées, disaient les cardinaux commissaires, à ceux qui abandonnent leurs diocèses ou leurs paroisses. »

Le troisième groupe est relatif aux abus causés par les ecclésiastiques qui aidaient les coupables à éviter leur châtement en leur permettant d'en appeler d'une juridiction à une autre; par exemple on en avait vu qui soustrayaient un coupable à la juridiction du pénitencier en l'autorisant à faire appel au dataire...

Les abus des moines forment le quatrième groupe; pour y mettre un terme, les commissaires recommandent de les rappeler à l'observation de leur règle sous menaces de graves punitions; les couvents des nonnes seraient placés sous l'autorité immédiate des évêques.

Les abus ou plutôt les scandales du cinquième groupe sont ceux causés par l'enseignement des universités; les philosophes y font profession d'impiété, disaient les cardinaux; les enfants sont

initiés aux idées les plus perverses, on leur fait lire les *Colloques* d'Érasme « où l'on trouve beaucoup de raisonnements qui poussent à l'impiété les âmes grossières ». La publication et l'impression des livres contenant des doctrines malsaines, causes elles aussi de scandale, devaient être étroitement surveillées.

Le sixième groupe a trait aux abus qui naissaient du mauvais choix des prêtres.

Le septième traitait de la simonie et de ses conséquences; des falsifications de testament, des limites du droit de tester imposées aux clercs.

« Saint-Père, disaient encore les cardinaux, tous les étrangers sont scandalisés quand, entrant dans Saint-Pierre, ils voient célébrer la messe par des prêtres sales et ignorants, vêtus d'habits sacerdotaux si déguenillés qu'on ne pourrait les porter dans une pauvre maison. Tu as pris le nom de Paul, imite la charité de Paul. Nous espérons que tu as été élu pour ramener dans nos cœurs le nom du Christ oublié du peuple et de nous, prêtres. »

Se résumant, les commissaires recommandaient au pape d'empêcher que désormais « on tirât profit des clés » car le Christ avait ordonné : « *gratis accepistis et gratis date* »; ils lui recommandaient en outre ne pas conférer l'épiscopat aux cardinaux, d'abolir certains ordres, d'imposer à Rome la décence aux prélats et de choisir des prêtres « dignes de leur ministère et capables de l'exercer et non pas trop jeunes, ignorants et sans moralité ».

Les neuf membres signèrent ce « conseil » dans

l'ordre de leurs préséances; les suggestions qu'il contenait représentaient bien le sentiment de chacun d'entre eux comme de tous ceux qui souhaitaient le redressement des griefs formulés contre l'Église romaine.

Qui avait tenu la plume? On a vu dans le *Concilium* le style et la façon du cardinal Carafa; c'était « de sa farine », disait-on. Contarini y collabora sûrement puisque ses idées s'y trouvaient exprimées; au surplus, c'était lui qui avait inspiré au pape sa conduite en cette circonstance.

Le *Concilium* fut présenté au souverain pontife au cours d'un consistoire solennel qui se tint, le 9 mars 1537, au Vatican dans la vieille salle dite du « perroquet vert » où tant d'événements s'étaient déjà accomplis; la plupart des cardinaux y assistèrent; Contarini donna lecture du texte, Sadoletto ajouta un commentaire, Aleandro demanda imprudemment qu'un exemplaire en fût remis à chacun des cardinaux afin qu'ils puissent l'étudier et y proposer des modifications avant que la rédaction définitive en fût fixée; il était indispensable en effet que le texte en fût révisé de près puisque ce rapport devait servir de base aux délibérations du concile dont l'ouverture était fixée au 23 mai.

Mais, le 12 [avril 1537, le pape renvoyait en novembre l'ouverture du concile et, comprenant que si l'élaboration d'un programme complet de réformes avait été relativement facile, l'application n'en pouvait être que malaisée, il chargeait



une nouvelle commission composée de Carafa, Contarini, Simonetta et Ghinucci, de préparer dans le détail les mesures à prendre. Cependant Contarini était rempli d'espoir; le 12 mai 1537 il écrivait à Pole : « Le pape a commencé l'œuvre de réforme... presque tous les cardinaux en sont partisans, j'ai grand espoir de voir nos efforts aboutir. »

La commission s'attaqua premièrement à la « daterie ». C'était trancher dans le vif. La daterie était le tribunal qui était chargé d'octroyer, *dare*, les dispenses, les absolutions, les autorisations de mariage, les bénéfices, les annates, les pensions, les coadjutoreries...; confondu quelque temps avec la Chancellerie, ce service avait dû en être détaché; il était le plus important et de beaucoup le plus productif de la Curie; en corriger le fonctionnement eût été supprimer d'un coup la plupart des pratiques abusives qui étaient reprochées au Saint-Siège, mais en même temps tarir la source la plus abondante de ses bénéfices. Tout de suite les difficultés matérielles se présentèrent comme il advient inévitablement quand on passe des vues générales aux réalisations pratiques. Ce tribunal, à cause de son rôle même, employait un grand nombre de personnes (plus de mille au XVIII<sup>e</sup> siècle); ne convenait-il pas que leur travail fût payé par ceux qui en profitaient? Dans quelle mesure? Ne fallait-il pas payer aussi la valeur spirituelle de la grâce obtenue? Mais alors on rouvrait la porte à tous les abus. Les adversaires du projet et de

toute réforme faisaient remarquer au pape que, en modifiant le régime de la daterie, il reconnaissait que les réclamations des réformistes étaient fondées et que cette concession serait exploitée par eux comme un aveu; qu'en outre il condamnait les errements de ses prédécesseurs. A quoi Contarini répliquait que l'on ne pouvait défendre toutes les actions de la papauté et que s'amender était le meilleur moyen d'acquérir un bon renom.

On en était là et la réforme semblait déjà quelque peu compromise lorsqu'un événement survint qui la fit sombrer. On apprit que le *Concilium aureum* venait d'être divulgué; des exemplaires, imprimés à Milan et même à Rome, circulaient dans le pays; on en envoyait en Allemagne; Morone en avait reçu un à Prague; dès le mois de mars 1538 il s'en vendait partout en Italie.

Comment aurait-on pu, au reste, espérer qu'un document de cette importance, copié sans doute à une cinquantaine d'exemplaires, resterait secret<sup>1</sup>?

Quelle arme entre les mains des adversaires du Saint-Siège!

Les protestants d'Allemagne avaient aussitôt traduit et répandu le texte du *Concilium* dont ils exploitèrent les aveux; le Strasbourgeois Johannes

1. Il y avait à ce moment quarante-quatre cardinaux. En effet, trente-cinq cardinaux participèrent au conclave de Paul III, il en nomma vingt jusqu'en 1537, mais il en était alors mort onze, il en restait donc quarante-quatre. Il faut ajouter aux copies qui leur furent remises individuellement, un certain nombre de copies supplémentaires. On arrive donc bien au chiffre approximatif de cinquante.

Sturm le publia avec une préface adressée aux cardinaux dans laquelle il les engageait à redresser hardiment les abus; Luther en donna une édition allemande avec des commentaires d'une violence extrême à l'adresse du pape, de l'Église et de la religion catholique<sup>1</sup>.

Cependant la commission poursuivit ses travaux; il fallait, outre la daterie, modifier dans son organisation et son fonctionnement la chancellerie, la pénitencerie, la rote, les tribunaux ecclésiastiques; les quatre commissaires ne pouvaient suffire à la tâche, Paul III en nomma au printemps de l'année 1539 quatre autres, Ridolfi, De Cupis, Campeggio, Cesarini; la commission ainsi accrue se partagea en quatre sous-commissions. Dans un consistoire tenu le 15 mars 1539, le pape avait insisté sur la nécessité d'aboutir promptement en vue du concile mais la question des « compositions<sup>2</sup> » était difficile à régler; il s'agis-

1. De Plotis écrivait de Rome au cardinal Gonzaga, à la date du 24 juin 1538 que le jour même où il lui avait envoyé un exemplaire du *Concilium* (3 juin) ordre avait été donné par le gouverneur au libraire qui les possédait de n'en plus vendre, mais cet ordre était arrivé quand la plupart des exemplaires étaient déjà écoulés. D'ailleurs Plotis ajoutait qu'une nouvelle édition venait de paraître à Milan. SOLMI. *Bull. Senese di St. Patria*, 1908, p. 32.

2. Quand, à la mort d'un prélat, on ne pouvait, pour cause de guerre ou autre, réunir ceux de qui dépendait la nomination de son successeur, son supérieur « recommandait » l'église à quelque ecclésiastique qui devait en défendre les intérêts sans recevoir de ce fait aucun avantage personnel. Il arriva que ces administrateurs provisoires devenaient commendataires de fait et qu'on ne s'occupait plus de pourvoir l'église d'un titulaire. Ces « cures nominales » transformées en « béné-

sait de supprimer une des principales ressources du Saint-Siège; Contarini soutenait que le pape, en tant que pape, ne devait rien faire pour de l'argent, mais ses collègues ne partageaient pas complètement son avis; ils ne voulaient pas trop appauvrir l'Église et estimaient que « le prêtre doit vivre de l'autel ». La commission ne put parvenir à trouver une solution; cet échec n'empêchait pas pourtant qu'on s'occupât des autres « tribunaux » et que Carafa ne continuât sa campagne; il aurait voulu, par exemple, qu'on s'abstint désormais d'attribuer deux diocèses à un même prélat; lui-même avait jadis renoncé à celui de Chieti et à celui de Brindisi. Or le pape venait d'accorder l'évêché de Narni à son neveu Sforza qui occupait déjà ceux de Parme et de Corneto. De telles concessions aux anciennes habitudes ne pouvaient que rendre vaine l'entreprise dont il avait chargé la commission de réforme. Aussi son ardeur s'était-elle ralentie; au commencement de l'année 1540, elle n'avait encore pris aucune décision; l'hostilité augmentait autour d'elle; les fonctionnaires de la Curie, les cardinaux qui sen-

fices gratuits » furent souvent conférées à des personnes étrangères ou à des cardinaux. Telles étaient les compositions.

Les « compositions » dont disposait la daterie sont énumérées dans un rapport daté de juin 1546 :

commendes pour les monastères, les prieurés, les couvents,  
coadjutoreries avec future succession,  
translations de pensions,  
réserves,  
dispenses pour les mariages,  
pensions....

*Arch. Vat. Arm. VI, vol. XXXIV, col. 82.*



taient leurs revenus menacés alors que le coût de la vie augmentait<sup>1</sup>, tous ceux qui profitaient des abus, cabalaient, s'efforçaient de faire échouer les essais de réforme, jetaient le ridicule sur les commissaires; on les traitait de « chiétins » à cause de l'évêque de Chieti, Carafa, qu'on regardait comme leur inspirateur<sup>2</sup>.

D'autre part les nonces insistaient auprès du pape pour qu'on fit quelque chose et Paul III, qui avait de la diplomatie, cherchait à contenter chacun et à ne pas arriver à une crise; le 21 avril 1540, il faisait inscrire dans les procès-verbaux de l'assemblée consistoriale que sa volonté était que l'on terminât l'affaire de la réforme de la Curie et des tribunaux; et, le 6 août, il fut déclaré officiellement que la réforme de la pénitencerie était terminée. Pour ce qui était de la Chancellerie, on fit une enquête approfondie, on rechercha les ordonnances anciennes, on examina le rôle des fonctionnaires du haut en bas de la hiérarchie; la besogne parut si compliquée que le pape porta de huit à douze le nombre des commissaires; en même temps il permettait à

1. Comme il a été dit (1<sup>re</sup> partie, p. 136) la valeur de l'argent baissait depuis 1520; les monnaies d'argent, le grosso, le testone valaient 10 p. 100 de moins.

Pallavicini raconte qu'au seul bruit de la réunion possible d'un concile les charges vénales tombèrent pour ainsi dire à rien. Cité par G. Monod dans *Revue Historique*, année 1916, mars-avril, p. 285.

2. On avait, de même, appelé théatins les « clercs réguliers » parce que le même Carafa avait contribué à leur fondation et que Chieti portait jadis le nom de Theate.

ceux qui étaient atteints par ces mesures d'exposer leurs doléances et ils profitèrent largement de l'autorisation.

Il ne semble pas qu'en ce qui concernait les indulgences, la commission ait réussi même partiellement; elle se heurta à d'insurmontables difficultés.

La réforme de la prédication fut moins ardue; Contarini rédigea des instructions pour les prédicateurs dans lesquelles il leur recommandait moins d'emphase, moins de recherche, une simplicité plus évangélique et plus à la portée de la majeure partie de leur auditoire.

La commission n'osa sans doute pas prendre de parti au sujet de l'obligation à la résidence qui touchait à tant d'intérêts divers mais le pape, à qui il n'échappait pas que le crédit de l'Église ou tout au moins du clergé, ne pouvait être relevé que par la présence des évêques et des curés au milieu de leurs ouailles, prit l'affaire en main. Le 13 décembre 1540, il convoqua plus de quatre-vingts archevêques et évêques et les mit en devoir de regagner leurs diocèses. La plupart protestèrent. La commission examina leurs réclamations et passa outre; le 11 février un délai de vingt jours leur fut accordé pour gagner leur résidence, ils n'en tinrent pas compte; le 22 novembre et le 9 décembre, le pape insista, en consistoire, pour obtenir le règlement de cette question. Mais bien des cardinaux y étaient opposés. Enfin la bulle réglant la question de résidence et dont le cardinal

Ridolfi avait élaboré le texte, fut approuvée et signée mais, contre l'attente générale, elle ne fut point publiée et les papes suivants durent plus d'une fois rappeler aux prélats leur devoir de résidence jusqu'au jour où le concile de Trente eut à s'occuper de cette question.

En 1541, Paul III interdit l'abus des excommunications<sup>1</sup>.

Plusieurs commissaires moururent vers ce temps, Ghinucci en juillet 1541, Aleandro le 1<sup>er</sup> février 1542, Cesarini le 13 février, Contarini le 1<sup>er</sup> septembre, Laurerio un peu plus tard. Paul III pourvut à leur remplacement et, parmi les nouveaux commissaires désigna Sadoletto, mais la disparition des initiateurs ne laissa pas de rendre moins active et moins énergique l'action de la commission.

Le 12 mai 1542, la bulle de réforme du personnel de la Curie avait été approuvée en consistoire<sup>2</sup> et le 14 juillet 1542 les cardinaux Carafa, de Cupis et Ridolfi reçurent pleins pouvoirs pour l'appliquer; Carafa remplit même son office avec tant de zèle que Paul III dut intervenir pour le modérer.

Le 2 juin 1542 eut lieu une promotion de

1. Ce ne fut toutefois qu'à la fin du concile de Trente qu'un décret fut promulgué à ce sujet; encore y est-il à peine parlé de l'abus des excommunications. PALLAVICINO, vol. II, p. 1018.

2. Le 22 décembre 1534, le pape avait établi par la bulle « *Provide considerans* » la liste de ceux des serviteurs du Saint-Siège qui auraient le droit de revendiquer le titre et les privilèges des « familiers et commensaux habituels » du souverain pontife.

cardinaux uniquement italiens; sur huit élus, trois étaient des partisans d'une réforme, à savoir Morone qui fut emprisonné par Paul IV comme complice des hérétiques, Tommaso Badia, confesseur de Contarini, et Gregorio Cortese, humaniste distingué, esprit littéraire très ouvert aux idées nouvelles.

En novembre 1542, le vicaire général Filippo Archinto fut chargé par Paul III de l'épuration et de la réforme du clergé romain; la réforme de la Pénitencerie semblait en bonne voie.

Mais les questions de personnes venaient sans cesse à la traverse; la crainte de pousser dans le parti de l'opposition, c'est-à-dire vers le protestantisme ceux dont les intérêts se trouvaient lésés par les réformes, rendait circonspects non seulement le pape qui l'était par nature, mais aussi ceux-là mêmes qui, au début, s'étaient montrés les plus fougueux partisans de la suppression des abus et d'une réforme intérieure de l'Église.

Paul III, d'autre part, multiplia les brefs destinés à ramener les moines et les nonnes à une discipline morale qui, on l'a vu, leur faisait gravement défaut. Dès le 9 novembre 1534, il écrivait à l'évêque de Bologne, Alessandro Campeggio; plus tard cardinal, que des personnes dignes de foi l'avaient informé de la conduite scandaleuse des nonnes du couvent de S. Caterina que le pape Clément VII avait déjà dû expulser de leur couvent et qui y étaient rentrées de force, en chassant l'abbesse et les nonnes par lesquelles elles avaient



été remplacées et dont la vie était exemplaire. L'évêque était en conséquence chargé de chasser une seconde fois les « intruses » sans le fracas d'un procès et simplement après vérification des faits.

Le 25 janvier 1535, le pape réformait par une bulle l'ordre entier des clarisses tant en Italie qu'au dehors. A la suite, dit-il, des guerres, des épidémies et d'autres calamités publiques, cet ordre si austère était tombé dans une grande dissolution; il convenait donc d'en faire sortir les nonnes et les abbesses corrompues, de fermer dans les couvents les fenêtres par des grilles, de modifier les parloirs, de telle façon que les religieuses fussent désormais empêchées de commettre des fautes « non seulement en esprit mais par le corps »<sup>1</sup>.

Le même jour, Paul III dut prendre à l'égard des nonnes du couvent S. Christina de Bologne des mesures aussi rigoureuses qu'envers celles du couvent S. Caterina. Expulsées comme elles, elles étaient revenues et menaient une vie scandaleuse, mais pour celles-ci le pape charge le moine visiteur camaldule auquel il confie le soin d'exécuter ses ordres, de les répartir séparément une par une ou deux par deux dans des couvents de règle et de maintien plus sévères. En marge du bref se lit l'annotation suivante : « Sa Sainteté a accordé qu'on élimine enfin de ce couvent toutes

1. Archiv. Vat. Arm., 40, vol. L, n. 434.

les immondices et qu'on transfère en des lieux où elles ne pourront assouvir leur luxure les nonnes coupables non pas deux par deux comme le bref en donne l'autorisation, mais une par une seulement<sup>1</sup>. »

Le 18 avril 1535, le pape, ayant appris que les carmes de l'observance de Mantoue avaient de mauvaises mœurs et des tendances luthériennes, charge le vicaire de la congrégation de remettre les moines coupables au gouverneur de Civita-Vecchia afin qu'il les emploie sur les galères en ayant recours, si besoin était, au bras séculier<sup>2</sup>.

En 1536, un grand nombre de nonnes du Milanais, abusant du droit qu'on leur avait donné de se rendre d'un couvent à un autre, sortaient la nuit et provoquaient du scandale<sup>3</sup>.

En 1536, les Génois supplient le pape de ramener les religieuses de la ville au sentiment de leurs devoirs<sup>4</sup>.

Le 2 janvier 1538, deux bénédictins reçoivent mission d'aller visiter et réformer les couvents de l'ordre de Saint-Pierre de Pise qui existaient dans le Trentin et dont les moines se livraient aux pires désordres, dérobaient les biens de l'Église, sortant en armes, commettant des crimes abominables, se livrant aux vices les plus coupables et méprisant toute autorité.

1. Archiv. Vat. Arm., 40, vol. L, n. 434.

2. Archiv. Vat. Arm., 40, vol. LI, n. 320.

3. Archiv. Vat. Arm., 41, vol. II, n. 306.

4. Archiv. Vat. Arm., 41, vol. IX, n. 2.

La bulle « *Ex clementi* » du 7 avril 1539, constatait que, malgré les dispositions de Léon X et de Clément VII, nombre de carmes, oublieux de leurs devoirs religieux, abandonnaient leurs couvents, soit sous le prétexte qu'ils avaient été contraints très jeunes à prendre l'habit, soit que leur penchant les entraînât; quelques-uns entraient dans d'autres couvents, souvent en y apportant leurs biens, la plupart se mêlaient à la vie du siècle et rejetaient définitivement le froc. Et Paul III interdisait qu'il en fût désormais ainsi.

Le 14 juin 1539, le pape commande au cardinal Pisano de ramener dans la bonne voie, certaines nonnes des diocèses de Padoue et de Trévise lesquelles, y compris les abbesses, ayant « secoué le frein de la pudicité », menaient une vie étrangère à la religion, introduisaient dans la clôture des personnes suspectes et donnaient un scandaleux et dangereux exemple. Cependant neuf ans plus tard, en 1548, l'évêque de Lavello puis de Bologne, Tommaso Stella, écrivait au cardinal Cervini pour lui signaler le désordre dans lequel vivaient les moines et les moniales du diocèse de Trévise<sup>1</sup>.

Les tergiversations du pouvoir pontifical, les empêchements opposés à toute espèce de réforme, la scandaleuse conduite du clergé en général profitaient à la cause protestante. L'hérésie gagnait du terrain. A Rome, en février 1549, cinq moines

1. Florence, Archivio di Stato, Carte Cerviniane, filza 43, c. 120.

prêchaient avec succès et sans aucun empêchement en faveur de la Réforme. L'un deux, Pallavicino, qui ne déguisait guère ses opinions, enthousiasmait la foule et déjà certaines gens frivoles s'inquiétaient, voyant que les esprits se tournaient de plus en plus vers les choses sérieuses<sup>1</sup>. Mainardo accusé d'hérésie se faisait absoudre par Paul III et venait prêcher à Rome. Loyola, qui trouvait son orthodoxie douteuse et craignait surtout pour le Saint-Siège l'effet de ses paroles enflammées, le dénonça mais faillit être pris sérieusement à partie par les Romains. A Modène, Grillenzoni réunissait dans « l'auberge des Lettres » tous ceux que séduisaient les idées importées d'outre-monts; la fermentation y était grande comme dans toute la région avoisinante. A Naples, Valdès, Vermiglio, Flaminio, soit par la prédication, soit par leurs entretiens familiers, augmentaient de jour en jour le nombre de ceux qui souhaitaient un changement. A Milan, Celio Secondo

1. Le 18 novembre 1534, à Rome, le frère Jean Pachart, allemand de l'ordre des prédicateurs, fut interrogé dans le cabinet d'un notaire, comme cela se pratiquait souvent, à propos d'un autre Allemand, Jean Anghelart, accusé d'être luthérien et apostat. Il expliqua qu'il le connaissait depuis près de trente ans, qu'il faisait partie de l'ordre des prêcheurs et qu'il avait souvent célébré la messe; en l'année 1525, lors des soulèvements agraires suscités en Allemagne par « la rage luthérienne » il avait embrassé les opinions nouvelles, s'était habillé d'un costume séculier et « adonné aux arts laïques », ayant fait le métier de forgeron. On l'avait vu se promener dans les rues de Rome, professant ouvertement ses opinions, refusant de célébrer la messe et de retourner dans son monastère. Personne ne l'avait inquiété. Un serrurier, Foche, Allemand lui aussi, dépose dans le même sens. *Investigationes*, vol. VIII, fol. 258.



enseignait librement. A Viadana, on discutait sur les images saintes, sur le jeûne, sur la confession, sur le libre arbitre. A Ferrare, Renée de France luttait avec adresse et souvent avec succès pour protéger les hérétiques, calvinistes ou luthériens, qui accouraient de toutes parts chercher un refuge auprès d'elle; l'Académie avait pris nettement position. Il en était de même à Florence, en Savoie, en Vénétie. Rien ne semblait plus devoir arrêter le flot montant.

La propagande par les livres devenait plus intense. Mélanchton écrivait en 1540 que des librairies entières de livres hérétiques passaient en Italie; il en entraient par la Savoie, venant de Genève et de Lyon, par la Vénétie, venant d'Allemagne, par le Milanais, venant de Suisse. On dut faire surveiller les ports du royaume de Naples. En outre, il s'en imprimait journellement en Italie. C'est vers ce temps que parut le *Pasquin en extase* et le *Beneficio*. A Rome, à Florence, les librairies se déclaraient ruinées si on interdisait le commerce des ouvrages protestants. La polémique religieuse devenait plus vive; les controversistes catholiques entraient en scène, mais ils étaient moins nombreux, moins persuasifs, semblait-il, que leurs adversaires. D'ailleurs, il faut le dire, leur rôle était parfois difficile. Jamais, on l'a vu, les fautes du clergé n'avaient été plus criantes et n'avaient offert plus de prise aux critiques.

Les passions s'exaltaient. Les hésitants comme Vergerio se tournaient définitivement du côté des

réformateurs; les convaincus comme Ochino, s'exilaient.

Ce n'est pas que la papauté ne fît rien pour intimider les hérétiques. Dès les premiers temps de son pontificat, Paul III avait envoyé de formelles instructions dans ce sens aussi bien aux membres de son clergé qu'aux pouvoirs civils. Le 20 décembre 1534, l'archevêque de Bologne, Gio. Maria del Monte, lui donnait l'assurance qu'il poursuivrait de tout son pouvoir les hérétiques, les schismatiques et autres rebelles à l'Église<sup>1</sup>.

Le 19 janvier 1535, la duchesse de Savoie ayant demandé le secours du Saint-Siège contre l'hérésie, Paul III donna pouvoir au dominicain Girolamo de Turin, inquisiteur, de poursuivre en cette qualité, même les prédicateurs de l'ordre des pères prêcheurs qui seraient suspects à ses yeux; l'archevêque de Turin devait le seconder. Une correction apportée à la minute de cette lettre montre de quel mystère étaient entourés tous les actes de l'Inquisition; le rédacteur avait écrit : *Dilecta in Christo filia nobilis mulier Beatrix ducissa Sabaudia nobis nuper exponi fecit*; ces mots furent remplacés par *sicut accepimus* afin que l'auteur de cette révélation demeurât inconnu bien que son rang dût la mettre à l'abri de toute crainte de ce chef, à ce qu'il semble<sup>2</sup>.

Le 9 juin 1535, le pape ordonnait à l'évêque de Castres résident à Vicence, de hâter le procès de

1. Archiv. Vat. Arm., 40, vol. 41, n. 326.

2. FONTANA, *Doc. Vat.*, p. 143.

Sigismondo Germano, accusé de propager l'hérésie dans la région et retenu depuis longtemps dans les prisons de la ville; en même temps il invitait l'évêque à faire une recherche diligente des autres hérétiques qui se trouveraient dans son diocèse<sup>1</sup>.

A Milan, les prisons s'ouvrirent pour la première fois devant les hérétiques en 1533; quelques-uns furent « réconciliés » après qu'on les eût fait assister à un sermon dans le dôme; deux marchands durent s'exiler; d'autres eurent à donner caution de leur repentir et s'engagèrent à mener une vie religieuse. Cependant un certain nombre de personnes, se couvrant de décisions particulières prises en leur faveur, échappaient à la juridiction des inquisiteurs et profitaient de cette impunité pour discuter ouvertement les questions religieuses. Paul III révoqua ces privilèges<sup>2</sup>.

Le 26 juin 1536, ordre est donné à l'évêque de Modène, Morone, que le pape croyait être à Milan, et au dominicain Tommaso Maria Beccadelli, provincial de Lombardie, d'empêcher les nobles du Milanais, « aussi bien les hommes que les femmes », de se réunir en conventicules pour s'entretenir de doctrines hérétiques telles que celles des « pauvres de Lyon<sup>3</sup> » ou des béguines; le père Battista de

1. FONTANA, *Doc. Vat.*, p. 145.

2. FUMI, *Inquisizione*, p. 183.

3. On attribue aux Vaudois comme fondateur Pierre Valdo de Lyon qui se dépouilla de tous ses biens et trouva des imitateurs.

Crème<sup>1</sup> était, disait le pape, l'instigateur de ce mouvement contre lequel l'évêque Morone et le provincial étaient appelés à sévir avec toute la rigueur nécessaire, en faisant même appel au bras séculier<sup>2</sup>. Le pape ayant appris que Morone ne résidait pas à Milan, écrivit aussitôt au vicaire de l'archevêque de Milan et à l'inquisiteur milanais, à la date du 12 juillet, de se substituer à lui<sup>3</sup>.

En 1536, parut à Venise un nouveau bréviaire dû au cardinal Francesco Quinones, le confesseur de Charles-Quint. Le pape accorda le privilège de sa vente à trois libraires romains, Antonio Blado, Tommaso dit « De Funchio » et Antonio Salamanca, pendant quatre ans (3 juillet)<sup>4</sup>.

Le 18 avril 1537, le nonce à Venise était chargé d'arrêter le frère Agostino de Trévise, appartenant à l'ordre de Saint-Augustin, lequel avait prêché hérétiquement à Sienne durant le carême précédent<sup>5</sup>.

Le 17 décembre 1537, le pape informe le nonce à Venise d'un fait singulier. Un frère mineur conventuel, Bartolommeo Fonzo, professeur, avait émis dans des réunions qu'il tenait chez lui, à Venise, des assertions qui sentaient à ce point l'hérésie qu'il fut dénoncé; il s'était sauvé pour se soustraire à l'Inquisition et était allé chercher refuge à Rome! Le pape l'avait fait arrêter; en

1. Il avait fait partie de la congrégation du *Divino Amore*.

2. FONTANA, *Doc. Vat.*, p. 151.

3. FONTANA, *Doc. Vat.*, p. 152.

4. Archiv. Vat. Arm., 41, vol. 3, fol. 155.

5. FONTANA, *Doc. Vat.*, p. 155.



conséquence, la Curie demandait à l'inquisiteur de Venise de lui envoyer les pièces du procès<sup>1</sup>.

Le 21 septembre 1539, tous pouvoirs étaient donnés au cardinal Grimani pour purger de l'hérésie les diocèses d'Aquilée, de Concordia et de Ceneda<sup>2</sup>.

Le 14 juillet 1540, l'évêque de Venosa est invité à procéder contre Evangelista de Florence, soi-disant frère mineur, qui avait prêché contre les indulgences dont le produit était destiné à la construction de Saint-Pierre et qui, pour se défendre, avait brouillé l'évêque et le marquis de Lavello<sup>3</sup>.

Le 25 novembre de la même année 1540, le pape recommandait au gouvernement vénitien de faire disparaître l'hérésie de Vicence où devait se tenir le prochain concile et d'y interdire les discussions sur le libre arbitre et la prédestination<sup>4</sup>.

Le cardinal Ercole Gonzaga, qui gouvernait le Madénois, publia le 21 mars 1541, un édit ainsi conçu : « C'est le devoir de tout fidèle chrétien et surtout de ceux qui ont charge de commander aux autres que de s'occuper des choses spirituelles et d'empêcher que quelque opinion fatale et contraire à l'Église romaine ne vienne à prévaloir... » En conséquence, il interdisait toutes les manifestations du protestantisme. Ordre fut donné

1. FONTANA, *Doc. Vat.*, p. 157. Autre lettre du même jour sur ce sujet au patriarche. Foncio fut de nouveau poursuivi à Venise, en 1562. Il fut exécuté plus tard. Voir p. 518.

2. FONTANA, *Doc. Vat.*, p. 374.

3. FONTANA, *Doc. Vat.*, p. 377.

4. FONTANA, *Doc. Vat.*, p. 380.

un peu plus tard (1543) de livrer les livres défendus sous peine des galères<sup>1</sup>.

Le 17 février 1542, défense est faite à tous les ecclésiastiques de Vérone de lire des livres hérétiques sans l'autorisation de l'évêque, même s'ils avaient obtenu antérieurement cette autorisation à Rome<sup>2</sup>.

La même année, le moine Francesco prêcha à Pavie à l'occasion de la Pentecôte et sa thèse fut que, pour l'obtention du salut, la grâce avait le plus d'importance, puis venait la foi et en troisième lieu venaient les bonnes œuvres; il laissa aussi percer des doutes sur le purgatoire. L'Inquisition le réprimanda et il se soumit<sup>3</sup>.

Le 28 mars 1544, le pape recommande aux moines bénédictins du Mont Cassin d'écarter avec soin ceux d'entre eux qui seraient atteints par l'hérésie luthérienne et d'user d'une grande circonspection dans le choix des confesseurs et des prédicateurs<sup>4</sup>.

Le 31 juillet de la même année, défense est faite aux bénédictins de S. Giustina de Padoue, de lire des livres luthériens<sup>5</sup>.

Le 7 février 1545, il est recommandé au cardinal évêque de Mantoue, Ercole Gonzaga, de poursuivre « ces laïcs qui, ignorants des lettres et de la théologie, manquant de culture et s'occu-

1. DAVARI, *Archiv. Stor. Lombardo*, Milan, 1879, an. VI, p. 556.

2. FONTANA, *Doc. Vat.*, p. 385.

3. FUMI, *Inquisizione*, p. 185.

4. FONTANA, *Doc. Vat.*, p. 394.

5. FONTANA, *Doc. Vat.*, p. 396.

pant d'art mécanique, se mêlent pourtant de disputer des choses de la foi et mettent ainsi leur salut et celui d'autrui en péril<sup>1</sup> ». On peut conclure de cette lettre que l'hérésie avait fait de grands progrès jusque dans les classes inférieures à Mantoue; les traités hérétiques y étaient très lus de l'aveu même du Saint-Siège et les partisans des doctrines protestantes, non seulement professaient ouvertement leurs opinions mais s'occupaient de faire des prosélytes<sup>2</sup>.

Le 25 décembre 1545, l'évêque Luigi Liponani transmettait au cardinal Farnèse une lettre adressée par les protestants de Rome « au très révérend père en Christ dom Martin Luther<sup>3</sup> », ce qui montre qu'il y en avait un certain nombre et qu'ils s'étaient associés.

Le 3 juillet 1547, le vice-légat de Romagne reçoit l'ordre d'étouffer l'hérésie luthérienne qui vient d'apparaître à Faenza en se faisant aider de deux prédicateurs de foi éprouvée. Le vice-légat ne réussit guère dans son œuvre, car Faenza devint promptement, comme on verra, un foyer de protestantisme<sup>4</sup>.

En 1547, Melchiorre Crivelli était inquisiteur à Milan et accomplissait si bien sa besogne, que le sénat écrivait au pape qu'avec un tel homme, c'en serait bientôt fait de l'hérésie; en peu de temps, il

1. FONTANA, *Doc. Vat.*, p. 397.

2. SECKENDORF, *Liv. III*, sect. XXXIII, § V, état de l'Eglise en 1545.

3. TACCHI-VENTURI, p. 329.

4. FONTANA, *Doc. Vat.*, p. 402.

déclara hérétiques plus de cent ouvrages. Or, un de ces ouvrages avait pour auteur un franciscain de Gênes du nom de Cornelio. L'inquisiteur écrivit à son monastère de le lui livrer; le prieur refusa malgré la menace d'une amende de 500 ducats; alors l'inquisiteur déclara qu'il le ferait prendre de force et un conflit allait s'engager entre les deux autorités comme il arrivait si souvent, quand heureusement le moine se soumit<sup>1</sup>.

Jusque-là il n'y avait pas eu d'exécutions à Rome. A vrai dire, la papauté eut toujours une tendance à se montrer plus indulgente envers les adversaires qu'elle avait près d'elle, sous ses yeux et à sa discrétion, que pour ceux qui étaient lointains. C'est ainsi qu'elle n'employa qu'exceptionnellement à l'endroit des juifs résidant dans les États pontificaux la sévérité qu'elle ne désapprouvait pas de la part des souverains des autres pays. Le nonce Della Casa avouait qu'il s'était trouvé dans quelque embarras, quand la Seigneurie vénitienne lui avait demandé si la cour de Rome employait elle-même les mesures de rigueur dont elle exigeait l'application sur les terres de la République<sup>2</sup>.

Pourtant, vers la fin du pontificat, il y eut deux exécutions, toutes deux d'étrangers. Le 21 septembre 1546, celle d'un Français, Jérôme; au mois de mars 1547, celle d'un Espagnol, Jaime Enzinas. Il ne semble pas qu'il y en ait eu d'autres.

1. FUMI, *Inquisizione*, p. 188.

2. BUSCHBELL, p. 152.



Après la mort de Paul III, survenue le 10 novembre 1549, éclata un tumulte populaire ainsi que c'était si souvent le cas lors des interrègnes pontificaux. Les *caporioni* firent mettre en liberté des Bolonais que l'Inquisition avait incarcérés.

#### L'ÉVÊQUE NACCHIANTI

Le cas de l'évêque Nacchianti montre bien quel était l'état des esprits sous le pontificat de Paul III; il est à rapprocher de celui de Vergerio bien que les deux existences aient pris, après la crise, un cours tout différent.

Nacchianti, natif de Florence, était entré dans l'ordre des dominicains en 1318, après avoir étudié à l'université de Bologne<sup>1</sup>; savant et éloquent, il fut appelé bientôt à professer la philosophie dans le monastère de S. Maria della Minerva qui était de son ordre; c'était pour ainsi dire le centre de l'organisation inquisitoriale et, chose singulière, il y prêcha de façon à inquiéter ses supérieurs sur son orthodoxie, mais le pape Paul III, qui appréciait sa dialectique, le prit sous sa protection et, loin de le détourner des controverses religieuses, il l'engagea à prendre part aux discussions qui avaient lieu en sa présence, lui allouant une pension annuelle de 15 écus. En 1544, il lui attribua l'évêché de Chioggia près Venise; l'année suivante, à la demande du pape

1. G. BUSCHBELL, *Reformation*, p. 135.

sans doute, il était mandé par le nonce à Trente pour y prendre part aux délibérations du concile; faute d'argent il ne put s'y rendre tout d'abord; on lui en fournit et il siégea dès le commencement des délibérations; ce fut pour entrer en lutte contre le Saint-Siège; il alla même jusqu'à déclarer que l'Écriture sainte l'emportait sur les traditions apostoliques, proposition qu'il dut rétracter (5 avril 1546); il subit des interrogatoires et dut aller à Rome; peu s'en fallut qu'on le transférât au diocèse d'Alife dans l'Italie inférieure, ce qui équivalait pour lui, disait-il, à un arrêt de mort; il se déclara malade et incapable de subvenir aux frais du déplacement; comme beaucoup d'ecclésiastiques, Nacchianti fut toute sa vie dans une situation gênée; malgré les nombreuses sources de revenu qu'elle s'était créées, l'Église ne parvenait pas à assurer l'aisance ni même le nécessaire à tous ses ministres, loin de là. Cependant Tommaso Stella, qui finit par obtenir la succession de Vergerio à Capodistria, intrigait contre Nacchianti dans l'espérance de se faire attribuer l'évêché de Chioggia. Un maître d'école, Erculano, était à la tête de ses détracteurs et répandait sur son orthodoxie les bruits les plus fâcheux; les dénunciations se multiplièrent; le Saint-Siège envoya un enquêteur qui entendit de nombreux témoins<sup>1</sup> (décembre 1548). D'autre part, des nobles tels que Nicolao Bembo et Contarini, prenaient son parti

1. Quarante-huit à Chioggia.

et accusaient l'enquêteur de prêter les mains aux menées de Stella avec lequel il se serait abouché.

Nacchianti vint à Rome où son affaire avait été évoquée; on ne peut savoir ce qui en résulta, les pièces du procès demeurent ensevelies dans les archives de l'Inquisition romaine; ce qui est certain, c'est que son évêché lui fut laissé; il en était titulaire quand il mourut en 1563; bien plus, il assistait à la 3<sup>e</sup> session du concile dont auparavant Della Casa cherchait énergiquement à l'éloigner. Peut-être ce revirement fut-il dû au changement de pontificat. Paul III était mort le 10 novembre 1549 et son successeur voulut faire preuve de mansuétude envers un membre éminent de l'épiscopat qui n'avait qu'incidemment adhéré aux idées nouvelles et qui pouvait être ramené dans le giron de l'Église.

#### DÉBATS ET DÉCRETS RELATIFS A LA JUSTIFICATION

L'un des faits importants du pontificat de Paul III est la solution donnée par le concile à l'épineux problème de la Justification.

La réunion du concile avait été laborieuse<sup>1</sup>.

Le 4 juin 1536, le pape en avait fixé l'ouverture au 25 mai 1537 par la bulle « *Ad dominici gregis curam* » ainsi qu'il a été dit.

Le 30 mai, cette date était prorogée.

Le 8 octobre 1537, le concile était convoqué à Vicence pour le 1<sup>er</sup> mai de l'année suivante.

1. EHSES, vol. IV. *Documenta annorum 1536-1545*.

Le 25 avril 1538, nouvelle remise.

Le 31 mai 1539, le concile était renvoyé à une date indéterminée.

Le 29 juin 1542, la bulle « *Initio nostri* », datée du 23 mai précédent, convoquait le concile pour la Toussaint; Parisi, Pole et Morone devaient le présider.

Le 6 juillet 1543, la date de convocation est renvoyée à une époque indéterminée<sup>1</sup> par la bulle « *Etsi cunctis* ».

Le 6 novembre 1545 enfin, Paul III décide en consistoire que l'ouverture du concile aura lieu le 13 décembre suivant. Outre les légats, quatre archevêques, vingt évêques, cinq généraux d'ordre assistèrent à cette cérémonie qui fut entourée d'un grand appareil<sup>2</sup>. Le nombre des membres qui allaient prendre part aux premières délibérations étaient, on le voit, petit et justifiait les critiques des adversaires du concile qui soutenaient qu'une si pauvre assemblée ne pouvait guère représenter l'universalité des chrétiens<sup>3</sup>. Néanmoins les discussions y furent tout de suite minutieuses, érudites et approfondies; on fit preuve parfois aussi, il est vrai, de plus de finesse et de subtilité que de logique; l'esprit de dispute l'emporta à l'occasion sur la raison et à trop argumenter sur le sens précis et la

1. « *Usque ad bellorum sedationem* ».

2. EHSES, vol. V, p. 515. PALLAVICINI, vol. I, p. 500. RAYNALDUS, vol. XV.

3. En octobre 1546, huit archevêques, trente-huit évêques, trois abbés, quatre généraux d'ordre, un cardinal assistaient aux séances.



valeur des mots, à trop insister sur les détails, on finit par embrouiller les questions les plus simples et par égarer la discussion ainsi que s'en plaignit plus d'une fois l'un des présidents du concile, le cardinal Del Monte, le futur Jules III. C'est ce qui arriva, par exemple, à propos de l'obligation de la résidence, on le verra plus loin. Les Pères du concile n'avaient pas impunément derrière eux cinq siècles de scolastique.

L'une des premières questions qu'on aborda, fut celle de la Justification (séance du 21 juin 1546); les présidents la mirent en délibération immédiatement après qu'eut été voté le « décret » sur le péché originel; elle était, en effet, le corollaire de cette première décision et, en outre, il importait d'établir dès l'abord la doctrine que l'Église devait imposer à ce sujet car la Justification était, comme le disait plus tard Cervini, « le tronc d'où partaient d'un côté toutes les erreurs des hérétiques, de l'autre toutes les vérités des fidèles ».

Mais s'il était urgent de mener rapidement à bien cette discussion, il n'échappait à personne qu'elle serait hérissée de difficultés dogmatiques et même terminologiques ainsi que le prévint dès le premier jour le cardinal Pole, qui d'ailleurs s'abstint bientôt de prendre part aux délibérations.

De graves contestations surgirent, en effet, dès qu'il s'agit de déterminer de quelle façon seraient condamnées les fausses opinions de Luther, de Zwingle et des autres hérétiques touchant la justification. Les uns voulaient que ce fût d'une

manière générale, les autres soutenaient qu'il valait mieux réfuter séparément chaque proposition erronée, « le devoir du pasteur étant de discerner soigneusement les vérités d'avec les erreurs, d'autant plus que la moindre des herbes prise pour bonne peut être un poison mortel ». Parmi ceux qui préconisaient cette manière de procéder, il en était qui n'avaient d'autre objet que de faire traîner en longueur les travaux du concile afin qu'on ne pût aborder les autres questions telles que la réforme du clergé. D'autre part, la crainte de creuser un fossé infranchissable entre les dissidents d'Allemagne et l'Église romaine si l'on fixait de façon définitive et trop précise la doctrine catholique sur ce point capital, portait les membres du concile qui relevaient de l'Empire, à souhaiter également un ajournement plus ou moins déguisé; or ils se trouvaient être fort nombreux; il en résulta que la seconde méthode prévalut.

On donna publiquement comme motif de cette décision que l'opinion publique pensait « qu'il était utile d'examiner toutes les opinions des Luthériens afin de pouvoir condamner, après mûre discussion, celles qui auraient été reconnues blâmables ». Mais un danger était à craindre que signala le cardinal Pole; il disait qu'en examinant et en discutant de trop près les opinions hérétiques, on risquait de s'égarer dans un dédale de subtilités, de perdre de vue la vérité et d'être entraîné hors de la voie orthodoxe, et il citait le cas de Pighi qui, pour combattre l'erreur de Luther sur le

péché originel, était tombé dans celle de Pélagé<sup>1</sup>. Les cardinaux Pietro Pacecco et Cervini (Santa Croce) intervinrent et firent observer que la question de la Justification étant des plus délicates et n'ayant jamais été traitée auparavant ni par les conciles ni par les Pères de l'Église, il convenait, pour travailler avec méthode, que des théologiens établissent nettement les points à discuter et les bases de la controverse.

Une commission de théologiens « mineurs » fut donc chargée de préparer la discussion conformément à un formulaire préparé d'avance; ce questionnaire comprenait six articles résumant le débat<sup>2</sup> :

1° Qu'est-ce que la Justification tant en ce qui concerne la signification du mot, qu'en ce qui concerne l'essence de la chose et qu'entend-on par « l'homme se justifie » ?

2° Quelles sont les causes de la Justification, c'est-à-dire que fait Dieu et qu'exige-t-on de la part de l'homme ?

3° Comment faut-il entendre la parole de l'apôtre que l'homme se justifie par la foi ?

4° Dans quelle mesure les œuvres contribuent-elles à la Justification avant ou après; comment interviennent les sacrements ?

1. Pighi devait publier à Paris un peu plus tard, en 1549, un traité *Controversiarum præcipuarum... explicatio* contenant un chapitre où il émettait sur la justification une opinion intermédiaire entre les opinions luthériennes et catholiques.

2. PALLAVICINI, vol. I, p. 663. EHSSES, vol. V, p. 27.

5° Quelles circonstances précèdent, accompagnent et suivent la Justification ?

6° Les dogmes à établir doivent-ils s'appuyer sur les Écritures, les conciles, les Pères ou les traditions ?

Au cours de la discussion qui s'engagea dans la commission sur ces articles, le 22 juin 1546, de sérieuses divergences apparurent; un frère mineur de l'Observance, Parisini, déclara que les œuvres n'étaient méritoires que par le mérite du Christ, ce qui était se rapprocher sensiblement de la thèse luthérienne<sup>1</sup>. Un franciscain définit la Justification; « Faire d'un impie un pieux, d'un injuste un juste », définition qui fut par la suite généralement acceptée; un autre moine soutint que l'homme a sa part dans la Justification; lorsque Dieu frappe, nous lui ouvrons; cependant notre volonté n'est pas nécessaire et Dieu peut nous sauver malgré nous. Plusieurs orateurs distinguèrent deux justifications, la première qui mène de la faute à la justice, la seconde qui perfectionne la justice. Le théologien espagnol, Alfonso Salmeron, jésuite, proposa une longue réponse à chacune des six questions posées, explication qui résumait les débats; il invoquait Aristote et Platon et subdivisait la Justification en catégories; la Justification avait quatre degrés et finissait par devenir « un droit à la gloire ». Dieu, d'après lui, est l'auteur absolu de notre Justification mais non sans une

1. EHSSES, vol. V, p. 262 et suiv. PALLAVICINI, p. 670.



intervention du Christ. Puis il définit la foi car si la Justification s'obtient par la foi, il fallait savoir ce qu'est la foi et cette discussion devint presque une controverse de linguistique car Salmeron étudie le sens du mot dans la langue hébraïque et en grec; il réfute l'opinion de Calvin que la foi ne va pas sans la charité; étudie les conditions que doit remplir le pécheur justifié; il lui faut l'espérance, la crainte, la contrition et les sacrements; il examine les différentes sortes d'œuvres en invoquant surtout saint Paul comme il convenait. A la question : « Qu'est-ce qui précède la Justification? Il répond : la foi et la pénitence. — Qu'est-ce qui l'accompagne? — L'infusion des dons c'est-à-dire la foi, l'espérance et la charité. — Qu'est-ce qui la suit? — La paix. »

L'exposé des opinions se poursuivit les jours suivants; de nombreuses définitions de la Justification furent proposées :

Révélation du divin conseil. — Droiture restituée. — La rémission des péchés et l'acquisition de la grâce. — Amélioration du sujet... Un Espagnol déclara que la Justification était le changement de péché en grâce par l'intervention du Saint-Esprit dont il n'avait jamais été question jusqu'alors.

Un théologien s'efforça de résumer les débats et il les compliqua singulièrement en proposant des « doutes »; par exemple comment pouvons-nous mériter une augmentation de la grâce si, du consentement de tous, nous ne pouvons mériter

la grâce elle-même? Pourquoi saint Paul a-t-il attribué plus d'importance dans l'acquisition de la grâce à la foi qu'à l'espérance, à la charité et à la pénitence?

Les séances de la commission se prolongèrent jusqu'au 30 juin où eut lieu une « congrégation » générale du concile qui prit connaissance des solutions proposées et renvoya la discussion au 6 juillet; à cette séance et aux suivantes chaque assistant lut son avis. Dans l'opinion générale, les œuvres et les sacrements étaient indispensables pour l'obtention de la Justification ainsi que la volonté libre du pécheur, la foi seule étant insuffisante. Cependant on continua à proposer des définitions de la Justification et les nuances devinrent infinies.

Nul ne contestait que la foi justifie, mais on n'était toujours pas d'accord sur la nature de la foi en elle-même. On soutenait qu'il fallait la définir : « La confiance aux promesses de Dieu, — une ferme créance en tout ce que Dieu a révélé, — la conscience... » Seule la définition de Luther que « la foi justifiante est une confiance et une créance qu'a le chrétien que ses péchés lui seront pardonnés en vertu des mérites du Christ » fut unanimement rejetée.

L'archevêque de Sienne, Francesco Bandini, soutint qu'il convenait d'attribuer la Justification uniquement à Dieu et aucunement à l'homme. L'évêque de Cava, S. Felice, qui fut plus tard véhémentement suspecté d'hérésie, affirma que la

foi est tout; l'évêque de Mylopotamos, Zannettini, le traita d'ignorant et d'effronté et il s'ensuivit un pugilat au cours duquel S. Felice arracha une partie de la barbe de son interlocuteur, ce dont il dut aller s'excuser à Rome<sup>1</sup>. Saraceni, en proposant un moyen terme, sembla devoir rallier tous les suffrages comme il arrive toujours quand la longueur d'une discussion a suffisamment fatigué l'attention des interlocuteurs et embrouillé une affaire; d'après lui les œuvres qui profitent à la Justification et au salut, dépendant de la grâce et en même temps sont nôtres. Mais d'autres opinions se produisirent et la discussion reprit de plus belle; le 6 juillet, l'évêque de Sinigaglia exposa que, ce qui appartient à l'homme, c'est de ne pas mettre obstacle et de ne pas résister à l'aide divine. On s'échauffa sur l'hypothèse suivante : « Si quelqu'un se présente devant le tribunal de Dieu avec la Justification infuse et les mérites acquis en vertu de cette Justification, a-t-il un titre suffisant au salut éternel ou lui faut-il de surcroît l'imputation de la Justification du Christ<sup>2</sup>? » Le général des servites soutint, dans la séance du 16 juillet (1546) que la « Justice » de Dieu ne peut avoir besoin de l'aide des hommes; il faut donc que l'homme soit justifié intérieurement pour qu'il puisse agir justement, laquelle justification se fait par la foi. La Justification est la rémission des péchés avec l'acquisition de la double justice. « Que fait Dieu dans la Justification? Il

1. EHSES, vol. V, p. 357. ZANNETTINI dit le grec. Voir p. 536.  
2. PALLAVICINI, p. 700.

incite l'homme extérieurement et intérieurement par une faveur spéciale. En ce qui concerne les infidèles, il les pousse premièrement à entendre l'Évangile... »

Il y eut ensuite une âpre contention sur les paroles fameuses de l'apôtre « que la foi seule justifie ».

Seripando, archevêque de Salerne et général des augustins<sup>1</sup>, distinguait deux justifications (19 août<sup>2</sup>), l'une par laquelle l'homme d'impie devient pie sans que les œuvres y soient pour rien; l'autre qui fait que l'homme chemine justement dans la voie des prescriptions divines; c'est le Saint-Esprit qui nous fait ce don; dans ce cas, les œuvres sont nécessaires à la justice. Puis il posa une question. L'homme reçoit-il d'abord la justification et après les œuvres justifiantes ou d'abord les œuvres? Le jésuite Jaime Laynez vota contre la proposition de Seripando et motiva son vote par des explications qu'il développa si longuement qu'elles prirent l'ampleur d'un traité<sup>3</sup>.

On se divisa sur la foi oisive et la foi vive, la foi morte et la foi efficace. Pouvait-on dire que la foi opère seule s'il est vrai qu'elle est jointe à la charité? Ambrogio Catarino<sup>4</sup> soutint que, sans l'assistance spéciale de Dieu, l'homme ne saurait accomplir aucune action qui ne soit un péché<sup>5</sup>, de

1. Cardinal en 1560 (31 janvier), mort en 1563 (16 avril).  
2. EHSES, vol. V, p. 828.  
3. PALLAVICINI, p. 702.  
4. Voir première partie, p. 155.  
5. On se souvient que c'était l'opinion de Savonarole.



sorte que toutes les œuvres de ceux que Dieu n'appelle point à la connaissance de la foi comme les œuvres de ceux qui sont en état de péché, sont de vrais péchés, quand même elles sembleraient excellentes. Qui les loue, les considère seulement dans l'apparence; qui en examinera les conditions, y découvrira de la méchanceté. Catarino concluait que Luther n'était point à condamner sur ce point mais sur les articles relatifs aux œuvres qui suivent la grâce prévenante et préparent à la justification.

Le dominicain Soto<sup>1</sup> s'éleva avec violence contre cette opinion parce que, disait-il, elle impliquait que l'homme n'est pas en liberté de bien faire ni capable de réaliser sa fin, ce qui était nier le libre arbitre à l'imitation des luthériens. Il soutenait que l'homme peut, avec ses propres forces, observer tous les préceptes de la Loi et que toutes les œuvres ne sont pas des péchés, or qui accomplit la Loi et ne fait que des œuvres moralement bonnes, évite tout péché! Pourtant il faisait une restriction, disant qu'autre chose est de se garder de chaque péché, autre chose de les éviter tous ensemble.

Les frères mineurs répondaient que si Dieu n'accordait pas la grâce à quiconque fait tout ce qu'il lui est possible pour l'obtenir, il serait « injuste, partial et meilleur aux uns qu'aux autres », et ils ajoutaient que ce serait une grande

1. Théologien et confesseur de Charles-Quint, évêque de Ségovie dont il était originaire.

absurdité d'admettre que Dieu ne fait nulle différence entre un qui vit moralement bien et un autre qui vit plongé dans tous les vices.

En ce qui concernait « les préparations », tous les théologiens tombèrent d'accord qu'après le premier mouvement divin, il naît en nous une certaine crainte du péché, et ils blâmèrent Luther qui affirmait que cette crainte est mauvaise puisque c'est Dieu qui exhorte et excite le pécheur à considérer son péché.

Quant à l'essence de la grâce, il fut déclaré que Luther avait erré en soutenant premièrement que « la grâce et la justice ne sont autre chose que la volonté divine, que les justes n'ont aucune justice inhérente en eux et que leurs péchés ne sont point effacés mais seulement remis », secondement que « notre justice n'est rien que l'imputation de la justice du Christ et que les justes ont besoin d'une continuelle justification ».

Le 23 septembre (1546), un projet de décret fut soumis au concile établissant la doctrine canonique en ce qui concernait la Justification; onze points étaient exposés; en même temps vingt et une propositions hérétiques étaient frappées d'anathème; aussitôt d'autres formules furent apportées et la discussion s'engagea le 27 septembre sur ces textes. Les questions de mots qui avaient d'autant plus d'importance que l'on n'argumentait qu'à l'aide de citations, se renouvelaient sans cesse; des modifications, des additions, des suppressions sans nombre furent réclamées et,

le 12 octobre, il ne restait presque rien du texte soumis au concile, aussi le 21 un autre texte fut-il apporté.

Une commission étudiait en même temps la question de la certitude de la grâce et celle de la justice imputative, c'est-à-dire accordée, et de la justice inhérente, c'est-à-dire antérieure, *in utero* comme l'expliqua un des membres du concile<sup>1</sup>. D'après les uns l'homme justifié, s'il avait conservé sa Justification inhérente et accompli de bonnes œuvres, pouvait se présenter devant le tribunal de Dieu avec elle et sans avoir besoin de recevoir une autre Justification, mais ce sentiment fut vivement combattu. Cette controverse occupa de nombreuses séances, finalement ceux qui opinèrent que la justice inhérente suffit sans nouvelle imputation de la Justice du Christ l'emportèrent de beaucoup sur les partisans de l'opinion contraire. Le cardinal Del Monte, l'un des présidents du concile, exposa à l'assemblée générale du 29 octobre (1546) le résultat des délibérations. Le 6 novembre un troisième texte définissant la Justification, les conditions de son obtention et ses effets fut soumis au concile en même temps qu'une série « d'anathèmes », et la discussion recommença « non sans grave péril pour l'unité de l'Église et grand détriment des âmes ». Du 9 novembre au 1<sup>er</sup> décembre, on examina ces propositions. Il fallait se garder de donner prise

1. EHSSES, vol. V, p. 523.

aux critiques des hérétiques et ne pas laisser passer un seul mot qui pût leur servir d'argument, c'est ce qui rendait le travail des Pères particulièrement ardu bien que quelques-uns d'entre eux trouvassent qu'on prenait une peine inutile et que « si les choses propres le sont pour les gens propres, pour les gens souillés tout est souillé ».

Plusieurs séances furent consacrées au commencement de janvier à discuter si « la crainte précède l'espérance dans la préparation à la Justification ».

Enfin le 13 janvier (1547) un « décret » sur la Justification fut voté; deux légats, deux cardinaux, dix archevêques, quarante-sept évêques, deux abbés, cinq généraux d'ordres, des moines augustins, servites, des mineurs conventuels et des observantins au nombre de trente-deux, des théologiens séculiers (sept Espagnols et un Français) prirent part à cette séance.

La déclaration du « saint synode » est en seize articles comme les rédactions précédentes<sup>1</sup>. Elle déclare que :

1<sup>o</sup> Depuis la chute d'Adam les hommes sont souillés et naissent « les fils de la colère » et ne peuvent se laver de cette tache ni se délivrer, bien que leur libre arbitre soit demeuré intact quoique atténué<sup>2</sup>.

1. EHSSES, vol. V, p. 792. Cf. SARPI, p. 205. PALLAVICINI, vol. I, p. 691 et suiv., p. 712.

2. On avait longtemps discuté sur ce mot; dans la première rédaction il y avait « blessé ou malade ».



2° C'est pourquoi Dieu envoya son fils parmi les hommes pour racheter les juifs qui vivaient sous la loi et permettre aux nations qui ne suivait pas la justice de concevoir la justice.

3° Bien qu'il soit mort pour tous, tous cependant ne jouissent pas du bienfait de sa mort; il est réservé à ceux-là seuls auxquels le mérite de la Passion est communiqué. De même qu'on ne contracte le péché d'Adam que si l'on naît de sa descendance, de même celui qui ne renaît pas en Christ ne se justifie pas.

4° La Justification est la transformation de l'état où naît l'homme fils d'Adam à l'état de grâce et d'adoption parmi les fils de Dieu; cette transformation ne peut s'opérer sans le baptême ou le désir de le recevoir<sup>1</sup>.

5° Le commencement de la Justification vient de la grâce prévenante du Christ, c'est-à-dire de sa vocation. Ceux qui, par leurs péchés, étaient ennemis de Dieu, deviennent par sa grâce adjuvante et excitante disposés à rechercher leur Justification. Sans la grâce de Dieu, on ne peut accéder de par sa libre volonté à la justification et, quand il appelle ceux qui étaient ennemis de Dieu par leurs péchés, il les dispose à la recevoir.

6° Ceux-là sont aptes à acquérir la justification avec l'aide de Dieu qui croient aux vérités révélées et aux promesses divines et premièrement que

1. Lors de la rédaction du décret, un certain nombre de Pères avaient trouvé superflus les trois premiers articles, on leur expliqua qu'ils servaient de préparation à celui-ci.

l'impie est justifié par la grâce de Dieu et par la rédemption, et qui, comprenant qu'ils sont des pécheurs, frappés par la crainte de Dieu et confiants dans sa miséricorde, espèrent que Dieu leur sera propice à cause de son fils, l'aiment comme la fontaine de toute justice et détestent les péchés.

7° La Justification suit cette préparation qui n'est pas seulement la rémission des péchés mais la sanctification et la rénovation intérieure de l'homme par l'acceptation volontaire de la grâce laquelle fait que l'homme devient d'injuste juste, d'ennemi, ami. Chacun reçoit sa justification suivant sa mesure car le Saint-Esprit la répartit à chacun selon ses mérites et selon la disposition et la coopération de chacun. Personne ne peut être juste si le mérite de la Passion du Christ ne lui est communiqué. En même temps que, par cette justification, l'homme reçoit la rémission des péchés, il reçoit aussi les trois dons de la foi, de l'espérance et de la charité. On dit avec raison que la foi sans les œuvres est morte et oisive.

8° L'apôtre (saint Paul) a dit que l'homme est sauvé par la foi et gratis (Rome, III, 24); il faut entendre par ce passage, comme l'a toujours enseigné l'Église catholique, que la foi justifie parce qu'elle est le commencement du salut, la base et la racine de toute justification sans laquelle il est impossible de plaire à Dieu, et l'on dit que ce don est gratuit parce que rien de ce qui précède

la Justification, soit la foi, soit les œuvres, n'assure la grâce elle-même<sup>1</sup>.

9° Il est nécessaire de croire que les péchés ne peuvent être remis sans l'intervention du Christ; il est hérétique de penser qu'on possède la certitude de la remise des péchés; même ceux qui sont véritablement justifiés ne doivent pas penser qu'ils le sont.

10° Ceux qui sont justifiés et amis de Dieu vont de vertu en vertu, se renouvellent de jour en jour et mortifient leur chair.

11° Personne, même étant justifié, ne doit se croire libre de ne pas observer les commandements. Dieu ne commande pas des choses impossibles et ses commandements sont destinés à nous apprendre que nous devons faire ce que nous pouvons. Les justes peuvent commettre des péchés légers et quotidiens qu'on appelle véniels sans cesser d'être justes. Dieu ne déserte pas ceux qu'il a justifiés par sa grâce si eux-mêmes ne l'ont déserté, c'est pourquoi nul ne doit se reposer sur sa seule foi. Ceux-là sont les adversaires de la foi qui prétendent que le juste prêche au moins vénalelement dans ses bonnes œuvres ou même mérite les peines éternelles.

12° Personne ne doit, tant qu'il vit, chercher à percer les mystères de la prédestination ni penser que le juste ne peut plus pécher ou, s'il pèche, qu'il est certain de la rémission, car personne ne

1. C'était un des articles sur lesquels on avait le plus discuté.

sait, à moins de révélation spéciale, quels sont les justifiés.

13° Que ceux qui peuvent être debout veillent à ne pas déchoir et qu'ils travaillent à leur salut dans la crainte et le tremblement, dans les œuvres, dans les larmes, dans les aumônes, dans les oraisons, dans les jeûnes et la chasteté.

14° Ceux qui, par leurs péchés, ont perdu la grâce peuvent la recouvrer, par la pénitence. Cette pénitence après la chute est bien différente de celle du baptême, car elle ne se contente pas de la cessation des péchés et de leur détestation, mais elle demande la confession des péchés, les jeûnes, les aumônes et tous les exercices de la piété.

15° La grâce se perd par l'infidélité et par les péchés mortels même si on ne perd pas la foi.

16° La Justification reçue se conserve et perdue se récupère par l'accomplissement des bonnes œuvres; la vie éternelle est accordée à ceux qui font le bien jusqu'à la fin et espèrent en Dieu, c'est l'accomplissement d'une promesse qui leur a été faite. Cependant notre justification ne nous est point propre et il en faut exclure la justice de Dieu, la justice que nous appelons propre parce qu'elle nous est inhérente étant celle de Dieu qui nous la communique par l'intervention de Jésus-Christ.



ANATHÉMATISMES<sup>1</sup>

CONTRE CEUX QUI SOUTIENNENT QUE :

L'homme peut être justifié par ses propres œuvres, sans la grâce.

La grâce n'est donnée que pour aider les hommes à vivre dans la justice et à mériter plus facilement la vie éternelle.

Le libre arbitre, instigué par Dieu, ne coopère en rien à l'acquisition de la grâce; il n'y saurait non plus résister.

Depuis le péché d'Adam, le libre arbitre n'existe plus.

Il n'est pas au pouvoir de l'homme de mal faire; Dieu accomplit les mauvaises œuvres comme les bonnes.

La crainte de l'enfer qui nous éloigne du péché et nous porte à recourir à la miséricorde divine, est un péché.

L'impie est justifié par la seule foi sans qu'il soit besoin qu'il fasse acte volontaire.

L'homme est justifié par la seule imputation de la justice du Christ ou par la seule rémission des péchés sans la grâce et la charité.

La foi justificative n'est rien autre chose qu'une confiance en la miséricorde de Dieu.

Pour obtenir la rémission des péchés, il est nécessaire de croire qu'ils sont remis.

1. Il y en a trente-trois dont on trouvera ici la substance. C'est en somme l'exposé de la doctrine protestante.

L'homme est absous et justifié parce qu'il en a la conviction absolue,

L'homme une fois justifié ne peut plus pécher.

La justification n'est ni conservée ni accrue par les bonnes œuvres, elles en sont seulement le fruit et la marque.

Le juste pèche dans toutes ses actions.

Le juste ne doit point espérer de récompense de ses bonnes œuvres.

Les bonnes œuvres sont tellement des dons de Dieu qu'on ne peut les imputer à mérite aux justifiés<sup>1</sup>.

1. SARPI, p. 203. EHSSES, vol. V, p. 717, 791.

### III

#### PONTIFICAT DE JULES III

(7 février 1550-23 mars 1555.)

#### APOGÉE DU MOUVEMENT PROTESTANT

Le cardinal Giovanni Maria de Ciocchi del Monte<sup>1</sup> qui prit le nom de Jules III, n'était guère plus capable que son prédécesseur de sauver le catholicisme dans l'imminent danger où il se trouvait.

Né le 10 septembre 1487, il avait par conséquent soixante-trois ans quand, après un conclave qui dura du 29 novembre 1549 au 7 février 1550, il fut élu par un hasard de scrutin contre l'attente et au grand désespoir de chacun. Les craintes des conclavistes furent bientôt justifiées. Non seulement le pape se laissa aller à son goût pour la bonne chère, les banquets somptueux, les divertissements, mais il s'entoura de gens d'une moralité médiocre

1. Sa famille était originaire de Monte Sansovino près Arezzo.



et s'abandonna à un favoritisme déhonté<sup>1</sup>. « Il est de nature emportée et peu enclin à la bienveillance mais sa colère passe vite quelque grande qu'elle ait été dès qu'il se met à raisonner, écrivait en 1551, Matteo Dandolo, orateur de la République vénitienne<sup>2</sup>. Je crois pouvoir affirmer qu'il ne hait personne mais, en revanche, il n'aime personne, si ce n'est le cardinal Innocenzo del Monte, son neveu par adoption. Il s'est montré fort généreux envers les cardinaux de Mantoue et de Trèves qui votèrent pour lui au conclave. » Il en fut de même à l'égard de l'évêque de Pavie, Girolamo de Rossi, auquel il fit payer une somme de 10 000 écus qui lui était due et que le pape précédent lui avait constamment refusée; cette générosité était d'autant plus méritoire que Jules III avait eu un différend avec lui au concile de Trente.

Innocenzo del Monte passait pour le fils naturel de son frère et le pape l'affectionnait au point que la médisance se donnait libre carrière à son sujet. Sans éducation et sans mœurs, ce garnement qui était âgé de dix-sept ans au moment de son élévation à la pourpre (30 mai 1550), avait mené jusqu'alors et continua à mener après son élection, une vie des plus dissolues; on l'appelait le « singe » parce que son rôle, dans la maison du frère du pape, consistait à donner des soins à un singe; ce sobriquet lui resta quand il fut cardinal. Jules III

1. PANVINIO, *Hist. delle Vite de Sommi Pontifici*, Venise, 1612, p. 587.

2. E. ALBERI, *Relazioni*, Ser. II, vol. III, p. 353.

lui accorda les légations de Bologne et des Romagnes, les abbayes de S. Saba, de Miramondo, de Grottaferrata qui rapportaient 36 000 écus et d'autres abbayes de moindre importance<sup>1</sup>. Par la suite, Jules III le combla encore de nouvelles faveurs et le légitima comme fils de son frère, lui attribuant le nom de Del Monte. Son frère Balduino, de deux ans plus âgé que lui, reçut la ville de Camerino avec son territoire et le fils de celui-ci fut nommé gonfalonier et capitaine général de l'Église; en outre, l'empereur Charles-Quint lui fit don, à la requête du pape, des villes de Novare et de Citta di Penne confisquées à la famille de Paul III<sup>3</sup>.

Jules III nomma aussi cardinal un fils de sa sœur, Roberto de Nobili, qui n'avait lui que treize ans (1553)! Mais il se trouva que ce choix fut heureux. Un auteur a rangé Roberto parmi « les hommes illustres qui ont mieux aimé perdre la vie que la chasteté ». Il mourut d'ailleurs à dix-huit ans<sup>3</sup>. Deux autres des neveux du pape, Cristoforo del Monte et Fulvio della Cornea, furent également nommés cardinaux (1551)<sup>4</sup>.

La politique de Jules III envers le protestantisme fut incertaine. Presque aussitôt après son

1. MORONI, *Diz*, vol. XXXI p. 166. E. NOVARE, vol. VII, p. 59.

2. MORONI, *Diz*, vol. XLVI, p. 154.

3. JEAN LIRON, *Singularités historiques*, Paris, 1738, vol. IV, p. 29. A quatorze ans, il était bibliothécaire de la bibliothèque du Vatican.

4. MORONI, *Diz*, vol. XXXI, p. 168.

élection, il prit quelques mesures de répression ; le 18 avril 1550, il autorisa le nonce à Venise, Lodovico Beccatelli, à procéder contre les hérétiques « même jusqu'au sang et à la mutilation des membres » extrémité dont l'Église s'abstenait généralement<sup>1</sup>. Quelques jours plus tard, le pape édictait une défense d'imprimer, vendre, acheter, lire ou posséder des livres hérétiques, avec un délai de soixante jours aux possesseurs pour les remettre aux inquisiteurs, quelles que fussent les autorisations antérieurement accordées (29 avril 1550)<sup>2</sup>. Toutefois ce fut surtout par la douceur et par l'indulgence que Jules III s'efforça de ramener les dissidents ; il leur ouvrait toutes grandes les portes du pardon. Le jour même où il publiait l'édit qu'on vient de citer, un autre édit déclarait que « les fidèles tombés dans l'hérésie et que la honte d'une pénitence publique empêchait de se rétracter » pourraient recevoir l'absolution si dans un délai de trois mois, ils se présentaient personnellement devant l'inquisiteur de la ville où ils habitaient afin d'abjurer leurs erreurs. Quant à ceux qui persisteraient dans leur perversion, ils seraient poursuivis et punis sans rémission. En même temps, défense était faite aux magistrats civils d'entraver l'œuvre de l'Inquisition « même dans les meilleures intentions<sup>3</sup> » (29 avril 1550).

1. FONTANA, *Doc.*, p. 411.2. FONTANA, *Doc.*, p. 412.3. FONTANA, *Doc.*, p. 415.

Le 21 juillet (1550), l'évêque de Modène recevait le droit de pardonner aux hérétiques repentants et, en même temps, de sévir contre les confesseurs et surtout contre les prédicateurs suspects de s'écarter de l'orthodoxie.

Comme les prescriptions précédentes n'étaient pas observées en ce qui concernait l'Inquisition, le pape publia une bulle « *Licet a diversis* » le 15 février 1551, dans laquelle il menaçait de l'anathème et de l'excommunication majeure ceux qui continueraient à ne pas tenir compte de ses volontés. Le 3 juillet 1551, il autorisait le cardinal Durante à absoudre les hérétiques qui viendraient à lui<sup>1</sup>.

L'exemple de l'évêque de Bergame, Vittorio Soranzo<sup>2</sup>, est caractéristique ; l'Inquisition lui reprochait ses tendances luthériennes et ses relations avec la marquise de Pescara, Vittoria Colonna, qui passait alors aux yeux de l'Église, pour avoir été une dangereuse tentatrice au point de vue de la foi ; elle avait chargé Soranzo de remettre comme fidei-commis au cardinal Pole un legs de 9 000 ducats ; en outre il s'était opposé aux investigations que l'inquisiteur Michele Ghislieri (Pie V) avait été chargé d'opérer dans son diocèse. L'énergie et la ténacité de Ghislieri l'avaient néanmoins emporté malgré l'appui que l'évêque

1. FONTANA, *Doc.*, p. 420.

2. Évêque de Bergame de 1547 à 1558. GAMS, p. 778.



avait reçu de ses administrés et, en 1552, il fut amené à Rome prisonnier et incarcéré au château Saint-Ange. Or, deux ans après, en 1554, Jules III le releva de « toute suspicion » et lui accorda son pardon afin que « l'église de Bergame retrouvât son époux ». Par prudence, car ses rétractations pouvaient bien n'être pas très profondes, on lui donna un vicaire sûr<sup>1</sup>.

Il y eut très peu d'exécutions. En 1552, Galeazzo da Trezzo de Milan, fut poursuivi parce qu'il se refusait à admettre l'existence du purgatoire, combattait l'efficacité de la confession et traitait d'idolâtrie le culte des saints. Il se serait rétracté si on ne lui avait imposé les plus dures pénitences, comme de réciter des psaumes devant le maître autel, de lire son abjuration en public à toutes les grandes fêtes, de se confesser une fois par mois.... Alors il fut déclaré relaps et livré au bras séculier; mais le juge demanda sa grâce; en réponse l'Inquisition déclara tous ses biens confisqués. Lorsqu'on le fit venir devant le tribunal pour entendre sa condamnation, il s'écria qu'il ne lui avait jamais été permis de s'exprimer librement et de manifester ses sentiments et, comme l'inquisiteur lui demandait s'il considérait qu'adorer l'hostie était une dévotion condamnable, il répondit qu'il le prou-

1. Article C. Corvisieri, dans Archiv. Soc. Rom. Stor. Pat. 1884, vol. III, p. 289. CANTÙ, *Eretici*, vol. II, p. 423. D. BERNINI, *Stor. delle Eresie*, vol. IV, p. 490. Archiv. Vat. Arm., 41, vol. LXX, n° 93, 94, 292...

verait par les Saintes Écritures. Un groupe de gentilshommes et de bourgeois l'entouraient. Le gouverneur qui était présent, se borna à dire au moine inquisiteur de répéter sa question et Galeazzo fit la même réponse. Ramené dans la prison, il cherchait à convaincre ses geôliers et ceux qui l'allaient visiter. On ne put le sauver et il périt sur le bûcher.

Une querelle s'éleva entre la municipalité et l'Inquisition au sujet du paiement des frais de l'exécution qui se montaient à onze écus. La municipalité voulait qu'ils fussent prélevés sur le produit de la confiscation des biens du coupable dont profitait l'Inquisition et celle-ci prétendait que la condamnation, étant le fait du bras séculier, la dépense en incombait à la ville; il fallut pour mettre fin à ce différend, que le podestat payât les onze écus de ses propres deniers<sup>1</sup>.

Une autre exécution eut lieu à Rome peu après; le 4 septembre 1553, Giovanni Buzio de Montalcino<sup>2</sup>, de l'ordre des conventuels, qui avait comparu dans l'église S. Maria sopra Minerva avec onze autres hérétiques et s'était refusé à abjurer, fut conduit au Campo di Fiore qui allait être, avec le pont Saint-Ange, le lieu ordinaire des supplices de ce genre<sup>3</sup>. Il s'était distingué comme professeur de théologie à Paris, à Milan, à Bologne où il rencontra un farouche contradicteur, Cornelio, qui

1. FUMI, *Inquisizione*, p. 209.

2. Maccarie et Cantù l'appellent par erreur Mollio.

3. C'est là que fut brûlé Girolamo Bruno le 17 février 1600.

se fit plus tard son délateur. Arrêté sous le pontificat de Paul III, il fut reconnu innocent et alla prêcher à Naples. On racontait qu'il avait dit à un de ses amis, Girolamo Ranchi, auquel il demandait s'il avait lu le livre de Bullinger intitulé : *De Origine Erroris*. « Si vous n'avez pas d'argent pour l'acheter, arrachez-vous l'œil droit pour en trouver et lisez-le de l'œil gauche. »

Un tisserand, Giovanni Teodori, qui avait nié le purgatoire et l'efficacité des indulgences, partagea son sort. Les autres s'étaient rétractés. Montalcino refusa jusqu'au bout de reconnaître l'Église romaine, néanmoins il n'eut pas à monter sur le bûcher et fut pendu avant d'être brûlé ainsi que son compagnon<sup>1</sup>. De hautes interventions s'étaient manifestées en sa faveur mais ce fut en vain<sup>2</sup>.

De telles exécutions relevaient plutôt les courages qu'elles ne les intimidaient; à Venise on refusa longtemps d'accorder au Saint-Siège le supplice, du moins public, des impénitents parce qu'on redoutait l'effet que produisait sur la foule leur mépris de la mort.

En fait le mouvement réformiste prit sous le pontificat de Jules III une extension extraordi-

1. D. ORANO, 'p. 1. *Historia de Montalcino*, s. l., 1554, plaq. LUIGI CARCERERI, *Riforma nel ducato di Urbino*, Vérone, 1911, p. 7. Buzio, d'après lui, aurait été poursuivi en 1547 pour s'être introduit subrepticement dans un couvent.

2. Archiv. Vat. *Lett. de Principi*, vol. XXI, fol. 60, 152.

naire. L'élan qui était en lui donna alors son plein effet; ce fut le moment de son apogée. L'hérésie « se glissait partout », comme le disait naguère Clément VII. Paolino Bernardino de Lucques affirmait dans la préface de son livre *Concordia Ecclesiastica* (1552) que dans la plupart des villes italiennes, le luthéranisme triomphait et que chacun, loin d'admettre avec humilité les dogmes imposés par l'Église, « prétendait en raisonner et les juger avec sa propre science ». Les promoteurs de l'agitation pouvaient, à bon droit, s'applaudir du nombre de leurs adhérents. Sans doute il y avait, de part et d'autre, quelque exagération; les partis se plaisent à comprendre dans leurs rangs les douteux, les indécis. Il était, au surplus, avantageux aussi bien pour les catholiques que pour les protestants, de proclamer que les idées nouvelles gagnaient tout le pays, car les uns faisaient ainsi ressortir la gravité du péril et l'urgence d'y porter remède, les autres exaltaient leurs succès. Incontestablement il existait un peu partout des groupements importants de luthériens mais qui n'étaient pas constitués en communautés, il ne faut pas l'oublier<sup>1</sup>; il y en avait à Venise, à Padoue, à Vérone, à Ferrare, à Modène, à Forli, à Faenza, à Milan, à Pavie, à Florence, à Sienne, à Viterbe, à Lucques, à Pérouse, en Savoie, à Naples, à Palerme, à Rome.

1. On ne rencontre guère de pasteurs et d'églises constituées qu'au Piémont et dans le royaume de Naples.



Les médecins comme les moines étaient des agents actifs du protestantisme; Giovanni Muralto alla à Genève, s'y lia avec Servet et rapporta à Crémone ses doctrines. Berardo Appiani, médecin à Pallanza, professait qu'il ne croyait ni au purgatoire, ni à la présence réelle, ni au libre arbitre; il possédait chez lui beaucoup de livres interdits ainsi que des traités de magie; son influence à Milan était grande; traduit devant le tribunal de l'Inquisition, il promit d'abjurer mais s'enfuit; il fut arrêté et mis en prison mais il put s'échapper avec un autre hérétique, grâce à la connivence de nombreuses personnes, et l'on dut se borner à le brûler en effigie<sup>1</sup>.

Jamais la prédication protestante n'avait été si véhémement ni si répandue. Carnesecchi parcourait l'Italie semant la parole hérétique; on l'écoutait avidement; il appelait les protestants « les élus de Dieu ». Curione professait sans entraves à Pavie. A Crémone, les prédicateurs parlaient si librement que le podestat et les inquisiteurs s'alarmèrent et décidèrent de faire « des procès secrets ». A Côme, un des moines chargés de prêcher le carême ne cachait pas ses sympathies pour le luthéranisme; le vicaire de l'évêque et l'inquisiteur se concertèrent pour l'empêcher de poursuivre sa prédication, mais l'opinion publique était contre eux; le moine fut prévenu et s'enfuit

1. FUMI, *Inquisizione*, p. 227. Muralto affirmait que tous les médecins de Crémone étaient incroyants.

à Milan où le clergé et la bourgeoisie prirent sa cause en main en sorte qu'on n'osa pas l'inquiéter<sup>1</sup>. On verra d'ailleurs plus loin combien les Milanais étaient peu disposés à laisser l'autorité inquisitoriale agir chez eux à sa guise. Le clergé séculier y était, au surplus, en guerre avec l'Inquisition à tel point que Jules III dut retirer la direction des procédures inquisitoriales aux dominicains pour les confier à un chanoine du chapitre de l'église de la Scala (1553)<sup>2</sup>.

La tragédie du *Libre Arbitre* avait paru en 1546 et l'*Anatomia della Messa* en 1552; la controverse religieuse s'éveillait; Muzio attaquait Ochino, Vegerio, Betti; Catarino les réfutait point par point; les débats de ce genre étaient attentivement suivis par tous ceux qui s'intéressaient aux choses de l'esprit et de la foi; la preuve en est dans le nombre d'ouvrages polémiques publiés à cette époque. Flaminio venait de commencer la publication de ses paraphrases, Paleario donnait ses *Orationes* (1552), Valdès son *Alfabeto* (1546) et ses *Considerazioni* (1550), Ochino ses *Sermones* (1543) et son *Epistola* (1543), Vergerio ses multiples traités, Vermiglio sa Déclaration....

Tout contribuait à surexciter les passions. Il n'était bruit que des tourments de Spiera qui, depuis que l'Église l'avait obligé à rétracter ses erreurs, était tenaillé par la terreur de la damna-

1. FUMI, *Inquisizione*, p. 216.

2. FUMI, *Inquisizione*, p. 210.

tion éternelle<sup>1</sup>. D'autres que Vergerio durent en subir le contre-coup.

L'humanisme n'était pas encore devenu hostile à l'influence protestante; les causes qui allaient rendre incompatible aux Italiens l'esprit protestant commençaient à peine à se dégager.

1. Curione venait de publier sa vie en 1550.

#### IV

##### PONTIFICAT DE PAUL IV

(23 mai 1555. — 18 août 1559.)

Condamnations. — Le Saint-Office. — (*Excursus*. Envahissement du palais du Saint-Office en 1849). — Fonctionnement des tribunaux inquisitoriaux. — L'Index. — Lutte contre l'Inquisition espagnole à Naples. — En Sicile. — Les ordres monastiques nouveaux. Les Théatins. — Les Barnabites. — Les Angéliques. — Les Capucins. — Les Jésuites.

Ainsi quand Paul IV monta sur le trône pontifical, la situation était grave; elle devait surtout le paraître aux contemporains; ils pouvaient croire que l'idée protestante allait réellement l'emporter dans le pays entier.

S'il avait régné, Marcel II<sup>1</sup> aurait été, sans nul doute, un excellent pape et eût puissamment contribué à réformer l'Église; ennemi du luxe jusqu'à envoyer à la fonte la vaisselle d'or dont se servaient ses prédécesseurs, très sobre, s'abstenant de toute faveur à l'égard des siens, il éloigna son frère de Rome et refusa une audience à ses fils;

1. Marcello Cervini ne pouvait manquer d'être pape; un astrologue l'avait annoncé à son père.



recherchant la simplicité<sup>1</sup> et voulant même supprimer la musique dans les cérémonies religieuses, projet auquel il ne renonça que grâce à l'intervention de Palestrina<sup>2</sup>, plein d'ardeur et de bonnes intentions, il se serait assurément employé à réformer le clergé et aurait mis fin aux abus dans la mesure du possible, mais son pontificat dura vingt jours; il mourut le 1<sup>er</sup> mai 1555, âgé de cinquante-quatre ans.

« J'avais prié, écrivait Girolamo Seripando, pour que les mots sublimes d'Église, de concile, de réforme, fussent relevés du mépris où ils étaient tombés; par cette élection, je considérerai mon vœu comme rempli, mon espérance comme devenue une réalité. »

Après huit jours de conclave, les cardinaux élurent le 23 mai (1555), Gian Pietro Carafa qui avait les mêmes tendances et dont la vie avait été une lutte sans relâche contre les protestants.

On le disait prédestiné au trône pontifical; sa mère Vittoria Camponesca avait confié avant sa naissance au duc de Pagliano, qu'elle savait qu'elle portait en elle un futur pape.

Alors qu'il était au service d'Alexandre VI, celui-ci l'envoya un jour chercher en toute hâte une cassette qu'il avait coutume de porter comme une

1. NOVAES, *Elementi della Stor. de sommi Pontefici*, Rome, 1822, vol. VII, p. 99. PANVINIO, *Hist. delle Vite de sommi Pontefici*, Venise, 1612, p. 598.

2. G. CASCIOLI, *La Vita... di Gio di Pierluigi Palestrina*, Rome, 1894, p. 67.

sorte de talisman et qui contenait une hostie; c'était la première fois qu'il l'oubliait; lorsque Carafa pénétra dans la pièce où elle était déposée, il la vit entourée d'une gloire de lumière; en même temps le pape lui apparut gisant inanimé au milieu d'un cercle de cardinaux qui s'occupaient de lui désigner un successeur. Or, à ce moment même, Alexandre VI mourait de la mort presque foudroyante et mystérieuse que l'on sait<sup>1</sup>.

Une autre fois Carafa éteignit un incendie en faisant le signe de la croix et en jetant dans les flammes, selon la coutume romaine, un *Agnus Dei* qu'il avait béni.

Bien qu'il eût, au moment de son élection, soixante-dix-huit ans, il n'en restait pas moins vif à poursuivre ses desseins et des plus ardent sur tout ce qui touchait à la défense de la catholicité. Maigre de visage, la barbe courte, le nez petit, les yeux perçants, son aspect répondait à son caractère. Il était entier dans ses idées, emporté dans son langage, n'admettant guère la réplique, s'irritant même contre ceux qui ne partageaient pas entièrement ses sentiments. « Il est véhément en toute chose, disait de lui l'ambassadeur vénitien Navagero, mais surtout en matière d'inquisition; c'est l'offenser gravement que de lui recommander un coupable. Il a fixé trois jours par semaine

1. E. ALBERI, *Relaz. Amb. Veneti*, Ser. II, vol. III, p. 377...; vol. IV, p. 50. NOVAES, PANVINIO, *ut supra*. ANTONIO CARACCILO, *De Vita Pauli IV*, Cologne, 1612.

pour les consistoires, deux pour les signatures; il y manque souvent mais il est très régulier aux séances du Saint-Office quelles que soient, d'autre part, ses occupations; le jour où la ville d'Anagni fut prise par les Impériaux, chacun à Rome se rappelant les horreurs du sac de 1527, fut saisi de terreur, lui cependant se rendit, comme si de rien n'était, au tribunal de l'Inquisition et s'occupa, sans montrer aucun émoi, des affaires pendantes. »

Il parlait avec éloquence, possédait une science théologique et canonique réellement admirable, une instruction étendue, une mémoire prodigieuse; on disait qu'il savait par cœur presque toute la Bible et certaines gloses; il s'exprimait avec facilité en italien, en espagnol, en latin et en grec; ses mœurs étaient irréprochables et on lui reconnaissait une parfaite droiture. Il avait grand soin de sa personne et passait fort longtemps à sa toilette. Navagero affirme qu'il restait trois heures à table et buvait beaucoup. Il était Napolitain.

Issu d'une famille de haute origine et assez ancienne, il gardait dans son maintien et dans ses gestes une dignité qui en imposait. « Il marchait sans paraître toucher la terre », écrivait Navagero. Sa naissance lui donnait d'ailleurs plus d'orgueil que sa supériorité intellectuelle. Aussi la plupart des membres du Sacré Collège le redoutaient-ils non moins à cause de sa morgue que de son caractère; son élection causa donc une vive surprise et de l'inquiétude même à ceux qui, après avoir cherché à faire élire les cardinaux Pole et

Morone, tous deux bienveillants aux idées nouvelles, avaient en dépit d'eux-mêmes, porté leur voix sur cet intraitable adversaire non pas d'une Réforme mais des réformateurs. Comme il arrive si souvent, le choix de ce prélat de combat, qui constitua un acte décisif dans l'histoire de l'Église, ne fut nullement le résultat d'un concert prémédité; et ceux qui y contribuèrent n'en comprirent sans doute point toute la portée.

La population romaine fut consternée; elle sentait qu'un autre régime allait commencer.

Comme ses prédécesseurs, mais avec une tout autre allure, Paul IV se proposa d'anéantir le luthéranisme, d'une part en opérant les réformes qu'il jugeait compatibles par l'esprit de l'Église, et en redressant les abus, d'autre part en sévissant contre ceux qui, malgré ses invites, persisteraient dans leur opposition. Dès le 20 juillet 1555, il adressait au général des frères mineurs de l'observance un bref où il disait : « Comme notre intention la plus formelle est que la foi catholique fleurisse sous notre règne et que la dépravation hérétique soit, grâce à nos efforts, écartée loin des fidèles de l'Église, nous veillerons avec vigilance à faire rentrer dans l'étable du Seigneur ceux que les ruses du diable en avaient écartés et à imprimer plus fortement dans le cœur des fidèles le zèle et l'observation de la foi; quant à ceux qui, conduits par la perversité de leur âme, auront persévéré dans leur mauvais dessein, ils subiront un châti-



ment qui servira aux autres d'exemple. » Le pape ajoutait qu'il venait de charger un certain nombre de cardinaux du soin d'expliquer ses intentions aussi bien en Italie qu'au delà des monts, et qu'il leur avait donné à cet effet des pouvoirs très étendus. Que si Paul IV faisait appel non à l'ensemble du clergé mais à des cardinaux, c'est qu'il se défiait des prêtres en général, ainsi que le donne à entendre son biographe Caracciolo. Il soupçonnait, non sans raison, quantité d'évêques, de vicaires, de prélats, de moines et même certains membres de l'Inquisition, de n'être pas sans quelque sympathie à l'égard des hérétiques; cependant lui-même n'entendait pas les traiter dès l'abord sans merci; il autorisa le général des frères mineurs à les accueillir avec indulgence s'ils reconnaissaient leurs erreurs d'un cœur repentant et demandaient à les abjurer; il permettait même qu'on révoquât les excommunications, anathèmes et autres censures portés contre eux<sup>1</sup>.

La bulle « *Cum quorundam* » du 7 août 1555, rendait générales ces dispositions. Paul IV y spécifiait les dogmes dont la négation constituait l'hérésie, à savoir : le dogme de la Trinité, le dogme de la consubstantialité du Père, du Fils et du Saint-Esprit, de la conception immaculée, de la rédemption par la mort cruelle de Jésus sur la Croix, et il ajoutait que ceux qui, dans un laps

1. FONTANA, *Doc. Vat.*, loc. cit., p. 428.

de trois mois et avant d'avoir été dénoncés ou poursuivis, feraient une abjuration sincère et se repentiraient, obtiendraient la rémission de leurs fautes.

Les mesures prises contre la propagation de l'hérésie se succédèrent avec rapidité. Le 8 août (1555), le pape interdisait aux hommes et même aux femmes, à moins de licence spéciale, l'entrée du couvent de S. Vito à Ferrare car on lui avait rapporté que les nonnes en étaient entachées d'hérésie. Le 21 septembre, il défendait à trois évêques du royaume de Sardaigne d'entraver l'action des tribunaux inquisitoriaux<sup>1</sup>.

Ferrare inquiétait le pape; c'était, avec Modène, un centre d'hérésie et le duc, partagé entre des sentiments divers, ne lui semblait pas suffisamment ardent pour la cause de l'Église; toutefois il n'osait pas le presser de façon trop impérieuse pour ne point exciter sa susceptibilité. Aussi est-ce avec des précautions infinies et peut-être quelque ironie qu'il lui demande, le 1<sup>er</sup> octobre (1555) de lui livrer quatre hérétiques. « Il y a dans la ville de Modène, lui écrit-il, un certain nombre d'hérétiques si pernicious que, si l'on n'y met bon ordre, la ville entière court risque d'être infectée. Ta Noblesse l'ignore totalement, pensons-nous, sans quoi ton dévouement envers nous dont tu as toujours fait profession, n'aurait jamais pu le supporter. Nous te prions donc, dès que tu

1. FONTANA, p. 433.

auras lu cette lettre et sans en parler à personne, excepté à ceux qui auront à exécuter tes ordres, de faire arrêter et livrer à notre vice-légat à Bologne, les hérétiques dont voici les noms. » Ces suspects étaient Bonifazio Valentini, préposé dans la cathédrale de Modène, Filippo Valentini, le libraire Antonio Gabaldino et Lodovico Castelvetro dont le rôle fut si important à Modène.

Le 24 novembre 1555, le pape adressa au duc une autre lettre, celle-ci dépouillée de formules propitiatoires, dans laquelle il réclamait l'arrestation de deux Allemands dont l'évêque de Brescia lui avait signalé l'arrivée imminente mais dont il n'avait pu lui fournir le nom. « En te conformant à nos désirs, ajoutait le pape, tu mériteras notre gratitude et tu te rendras agréable à Dieu<sup>1</sup>. »

Au mois de juin de l'année 1557, Paul IV fit un coup d'éclat que seul pouvait risquer un homme ayant son autorité et son zèle ardent. Sur son ordre, on enferma au château Saint-Ange comme suspects d'hérésie le cardinal Reginald Pole, le cardinal Morone, l'évêque de Cava, Sanfelice, l'évêque de Modène, Foscarari, et Luigi Priuli; c'était en partie l'entourage de Vittoria Colona; Pole avait été son plus fidèle ami, Morone l'un de ses plus assidus correspondants, Priuli son confident; à l'exemple de Vittoria, un esprit profondément pieux avec une nuance de suavité et un grand désir de voir la pureté chrétienne

1. FONTANA, p. 434, 436.

régner dans l'Église, animaient ces hommes de foi indiscutable et de haute intelligence<sup>1</sup>.

A Priuli, on reprochait précisément de s'être laissé séduire par les théories captieuses de la marquise; il avait fait partie, comme le pape, de l'association du *divino amore*; on ne pouvait donc l'accuser d'être un ennemi de l'Église; de fait le seul grief précis qu'on releva contre lui fut une correspondance avec un seigneur napolitain dans laquelle l'utilité de la messe était mise en doute.

Il en était de même du cardinal Pole<sup>2</sup>; ce lettré

1. CORVISIERI, Archiv. Soc. Rom. St Patria, an III, 1880, p. 269.

2. Reginald Pole, né le 3 mars 1500, était le fils de Richard Pole et de la comtesse de Salisbury, fille du duc de Clarence; celui-ci était frère des rois Edouard IV et Richard III; Pole se trouvait donc cousin du roi Édouard V et de la reine Elisabeth. S'étant rendu à Padoue pour y achever ses études théologiques, il y fit la connaissance de Bembo, de Contarini, de Carafa, de Longueil, d'Erasmus et prit si grand goût à la culture italienne qu'il passa en Italie une partie de son existence. Il assista au jubilé de 1525. Sa désapprobation du divorce d'Henri VIII fut cause qu'il dut quitter définitivement l'Angleterre; il se rendit à Avignon puis à Padoue où il vit Sadoletto et lia amitié avec lui. En réponse à une lettre du roi Henri VIII dans laquelle celui-ci justifiait son second mariage, Pole composa son traité sur l'Unité de l'Église qu'il lui dédia. Paul III le créa cardinal le 22 décembre 1536. Le roi de France refusa de le recevoir comme légat, à la demande de Henri VIII; on a même assuré que celui-ci avait soudoyé des assassins qui vinrent en Italie pour le tuer; ce qui est certain c'est que sa mère et l'un de ses frères furent mis à mort en Angleterre par ordre du roi. Au concile de Trente dont il fut l'un des présidents, il défendit la croyance à l'Immaculée conception. Il s'en fallut peu qu'il n'obtînt la tiare au conclave de 1550; ce fut, dit-on, parce qu'il avait estimé qu'un acte aussi important ne pouvait s'accomplir de nuit que Jules III, dont les partisans s'étaient ressaisi, fut élu le lendemain matin. Le pape l'envoya auprès de Marie Tudor dès son avènement, en 1553, et il s'ap-



délicat qui préférait Platon à Aristote, les lettres latines aux obscurités de certains livres de casuistique, qui, issu de sang royal, unissait la distinction physique à celle de l'esprit, ne pouvait s'empêcher de réprouver les plaisirs grossiers où se plaisaient tant de membres du clergé; avec Vittoria Colonna il avait souvent rêvé d'une Église pure et idéale, mais il n'en avait pas moins pris ouvertement parti contre la Réforme en Angleterre. Ses ouvrages sur la justification, l'autorité du souverain pontife, le concile, ne contiennent rien qui ne soit correctement orthodoxe, bien que l'un d'entre eux, publié précisément en 1555, ait une préface de Vergerio<sup>1</sup>. Au concile de Trente il s'était montré le soutien du pouvoir pontifical et le pape venait de le nommer évêque de Canterbury. Néanmoins on lui reprochait ses tendances, sa liaison avec Flaminio, son indulgence envers les prêtres mariés, sa complaisance à l'égard des princes protestants, quelques propos dangereux, d'avoir « pensé hérétiquement » sur le libre arbitre et la justification ainsi qu'il avait paru au concile, de s'être trop affectionné à Carnesecchi, « hérétique reconnu »; enfin on insinuait que la marquise de

pliqua à rétablir le culte catholique en Angleterre. En 1555, Paul IV le remplaça, comme légat, par le cardinal Peto. Il mourut le 16 novembre 1558 à Rome, presque le même jour que la reine Marie. L. BECCATELLO, *Vita R. Poli*, Venise, 1569. F. G. LEE, *Reginale Pole*, Londres, 1888. Sa correspondance avec Morone et d'autres se trouve dans les *State Papers*, Venise.

1. *Pro Ecclesie Unitatis Defensio*, Strasbourg, 1555. Le *Discorso di Pace* parut peut-être à Rome cette même année; l'édition de Venise, de 1558, serait alors la deuxième.

Pescara, dont la fréquentation passait alors pour une preuve certaine d'hétérodoxie, avait été pour lui plus qu'une amie, ce qui était une indigne calomnie pour tous deux.

En ce qui concernait Morone, les chefs d'accusation étaient plus nombreux et cependant comme Pole, Morone avait été un prélat exemplaire<sup>1</sup>; dans ses nonciatures, dans sa légation auprès de l'empereur Charles-Quint de même que dans la direction de son diocèse de Modène, il s'était toujours montré le défenseur avisé du Saint-Siège<sup>2</sup>; il avait failli présider la séance d'ouverture du

1. Giovanni Morone, né en 1509, avait été créé évêque de Modène en 1529, par le pape Clément VII qui pensait ainsi se concilier son père, le fameux chancelier du duc de Milan. Cependant comme le pape avait promis cet évêché également à Ippolito d'Este, fils du duc Alfonso, Morone ne put en prendre possession que trois ans plus tard après avoir convenu avec Ippolito qu'il lui donnerait en compensation une rente de 400 écus (5 juillet 1532). Il réforma le couvent des augustines de S. Geminiano. Son principal rôle fut de remplir des ambassades; il fut envoyé en France auprès de François I<sup>er</sup> pour le décider à la paix, en Bohême, auprès de Ferdinand I<sup>er</sup>, roi des Romains, à Spire et à Innsbruck, auprès de Charles-Quint. Paul III l'avait chargé en 1535, le 26 juin, de surveiller le développement de l'hérésie à Milan. En 1537, il établit dans un monastère les récollets qui auparavant n'avaient pas de demeure particulière; en 1539, il appela les capucins et les logea dans son palais. Paul III le fit cardinal le 2 juin 1542 et le nomma protecteur des royaumes d'Angleterre et de Hongrie, de l'archiduché d'Autriche et de plusieurs ordres monastiques. Le successeur de Paul III, le pape Jules III, l'envoya en 1555 à la diète d'Augsbourg. En 1550, il avait résigné son évêché au frère dominicain Egidio Foscarari, d'origine bolonaise, arrêté comme lui, avec cette condition qu'il en reprendrait possession si Foscarari prédécédait; Morone se réservait 700 ducats de pension et la collation des bénéfices. NICOLA BERNABEI, *Vita del cardinal G. Morone*, Modène, 1885. CORVISIERI, loc. cit.

2. TACCHI-VENTURI, p. 35, n. 1.



concile de Trente bien qu'il eût alors à peine trente-trois ans.

L'Inquisition lui reprochait entre autres choses d'avoir, étant à Modène, fréquenté l'hérétique Jean-Baptiste Scott, d'avoir affirmé qu'il était le représentant du pape seulement au point de vue temporel, d'avoir fourni de l'argent aux hérétiques pauvres de Bologne, d'avoir accueilli dans sa maison quantité d'hérétiques. D'autre part de nombreux témoins attestaient que ses paroles le rangeaient parmi les ennemis du Saint-Siège. Il avait exprimé l'opinion devant le cardinal de Mendoza que le décret du concile touchant la justification était mal rédigé et devrait être amendé. Il avait facilité la fuite d'un hérétique et lu d'après le conseil de Scott, le livre de Luther sur les juifs (*Von den juden und ihren lügen, 1551*), il s'était même entretenu de cet ouvrage avec l'inquisiteur auquel il avait proposé de se charger de l'expurger pour convaincre, avec son aide, les juifs de leurs erreurs. Il avait conversé « hérétiquement » avec Davidico.

Il avait envoyé à Modène quand il en était évêque des personnes soupçonnées véhémentement d'hérésie, le frère Bartolommeo et le frère Pergula entre autres; il avait permis au frère Bernardo, qui en avait déposé, de lire des livres défendus, *Le Bénéfice de la mort du Christ* par exemple. Étant nonce à Bologne, il avait favorisé les étudiants protestants en leur permettant de porter des armes sous le prétexte qu'ils pouvaient se

trouver exposés à de mauvais traitements. Il avouait s'être montré négligent dans la répression de l'hérésie à Mantoue mais s'en excusait en disant qu'il avait été arrêté par toutes sortes de difficultés et ajoutait qu'il avait fait désigner pour le remplacer un homme de science sûr et plein d'énergie (Foscarari arrêté en même temps que lui). On l'accusait en outre d'avoir été en commerce fréquent et amical avec la marquise de Pescara, avec Ochino, avec des Vaudois, d'avoir favorisé Carnesecchi après qu'il eut été poursuivi par l'Inquisition au temps de Paul III, d'avoir confisqué avec l'intention d'en profiter, des livres hérétiques contenus dans deux caisses adressées à un libraire de Modène, d'avoir fait imprimer le traité du Bénéfice du Christ par un imprimeur modenois, d'avoir fermé un puits dont l'eau passait pour posséder des vertus miraculeuses, d'avoir professé au concile les doctrines luthériennes touchant le libre arbitre, la grâce et la justification, d'avoir publiquement exprimé l'opinion que les abus de l'Eglise avaient donné en partie raison aux attaques des protestants d'Allemagne, d'avoir à plusieurs reprises professé qu'il ne faut pas invoquer les saints, d'avoir recommandé aux prêcheurs qu'il envoyait dans les églises de parler surtout du Christ et peu des saints, d'avoir soutenu que le prêtre ne peut absoudre lui-même le pénitent dont il reçoit la confession mais qu'il doit simplement le déclarer absous.

On disait que le cardinal Pole avait exercé sur Morone la plus détestable influence et que c'était à



cause de lui que Morone professait des doctrines condamnables au sujet de la Justification.

Il semble bien que l'influence de la société naissante de Jésus n'ait pas été complètement étrangère à la rédaction de l'acte d'accusation; Morone avait chassé de Modène le fameux P. Salmeron<sup>1</sup> quand il était venu y prêcher, sous prétexte que ses doctrines ne lui convenaient pas<sup>2</sup>; d'ailleurs le rédacteur de l'acte d'accusation insiste sur les humiliations qu'eut à subir à cause de ce fait le cardinal. « Il a dû, est-il dit, demander pardon à Salmeron et, ayant reconnu qu'il avait erré, il s'est excusé devant le P. Laynès du scandale et de l'injure dont il était coupable<sup>3</sup>. »

Dès le 7 octobre (1557) le pape assista à une « congrégation extraordinaire » de l'Inquisition où l'affaire du cardinal devait être traitée; on avait « admis » le cardinal à se défendre et il venait de recevoir pour trois jours l'autorisation de communiquer avec le dehors; d'autre part les cardinaux s'occupaient de questionner à nouveau les témoins qui avaient déposé contre l'accusé. Le cardinal Ghislieri, qui fut le pape Pie V, interrogeait personnellement Morone et conduisait àprement l'instruction; elle se poursuivit pendant une année; le 8 octobre 1558, les familiers de l'Inqui-

1. Il avait joué un rôle considérable au conseil de Trente.

2. Les jésuites étaient venus s'établir à Modène en 1543; le P. Alfonso Salmeron y travailla deux ans; toutefois la première maison ne fut ouverte qu'en 1553, à cause des résistances du parti protestant.

3. CORVISIERI, ut supra.

sition jetèrent en prison un des serviteurs du cardinal et fouillèrent sa maison de fond en comble; quantité de papiers furent saisis. Le lendemain, on arrêta son secrétaire qui fut enfermé dans la geôle de la Ripetta<sup>1</sup>.

Les confessions qu'on arracha au cardinal servirent grandement à inculper le cardinal Pole.

Le pape avait imposé à Morone un régime très dur; il semble qu'il fut placé dans un de ces terribles cachots creusés dans l'épaisseur des anciens murs romains et où ne pénètre ni air ni lumière; l'obscurité affecta à ce point sa vue qu'il ne pouvait plus lire que de très gros caractères; sa nourriture lui était strictement mesurée.

Durant deux ans, il ne comparut pas devant ses juges; enfin, le 6 mai 1559, le pape lui fit savoir que, s'il sollicitait son pardon après s'être rétracté, il accueillerait sa demande avec bienveillance, à quoi Morone répondit qu'il demandait non pas grâce mais justice. Alors on lui accorda trois mois pour préparer sa défense et un avocat lui fut désigné<sup>2</sup>. Cependant Paul IV mourut et son successeur Pie IV s'empressa de consulter le Sacré Collège sur la suite à donner au procès; Morone avait des ennemis; le consistoire dans lequel cette question fut débattue dura neuf heures, mais finalement le pape put proclamer Morone lavé de tout soupçon

1. C'était la prison de l'Inquisition. Cod. Vat. Urb., 1038, fol. 291, 342. MANZONI, *Processo di P. Carnesecchi*.

2. CANTÙ, *Eretici*, vol. II, p. 171 donne le texte de cette justification.

*propter falsam hæresis imputationem*. Les témoins qui avaient déposé contre lui étaient déclarés avoir fait de fausses déclarations parce qu'on les avait subornés (16 mars 1560)<sup>1</sup>.

Quant à l'évêque de Modène, Foscarari, sa maison avait été complètement pillée par les sbires au moment de son arrestation; retenu longtemps lui aussi en prison sans qu'on le jugeât, il ne fut rendu à la liberté que sous le pontificat de Pie IV après avoir été absous. L'évêque de Cava avait pu sortir de prison dès le 22 août 1559 mais à la condition de se présenter devant le Saint-Office dès qu'il en serait requis.

Le 20 juillet 1558, le pape promulgua une bulle « *Postquam divina bonitas* » par laquelle il défendait aux moines qui avaient fait leurs vœux ayant l'âge légal ou les avaient renouvelés depuis, de sortir désormais de leur clôture sous quelque prétexte que ce fût; défense était faite également aux moines de passer dans un autre ordre à moins que ce ne fût dans un ordre de règle plus rigoureuse. De même qu'il avait infligé aux juifs un signe diacritique, de même il obligeait les apostats et les moines qui auraient désobéi à ses ordres à porter sur leurs coiffures des lisérés blancs de la largeur d'un doigt et bien visibles; ces prescriptions étaient sanctionnées par des peines sévères : menace du bras séculier, privation de bénéfices....

1. Cod. Vat. Urb., 1038, fol. 138.

Néanmoins Paul IV ne crut pas en avoir encore fait assez; il voulut annuler tout ce qui avait pu être décidé dans le passé et tout ce qui pourrait être décidé à l'avenir de nature à entraver son œuvre. La bulle du 15 février 1559 « *Cum ex apostolatus officio* » qui réitérait les menaces contre les hérétiques et les schismatiques, déclarait en même temps que les actes des prélats de tout ordre, évêques, cardinaux, chefs d'ordre, qui avaient été ou seraient soupçonnés d'hérésie, voire même les papes qui auraient encouru ce soupçon avant leur élection, devraient être considérés comme nuls et n'ayant jamais existé (§6). Le pape privait en outre ces prélats de leurs dignités séculières ou spirituelles et déclarait « qu'ils devaient être évités de chacun et privés des consolations humaines ». Trente-trois cardinaux contresignèrent cette bulle.

Le 31 octobre 1558, plus de deux cents moines avaient été jetés en prison; sept étaient franciscains, les autres dominicains; le 5 novembre, trente-cinq autres subirent le même sort; les uns furent enfermés comme des criminels de droit commun à la prison de la Corte Savella, les autres au Capitole. Leur faute était d'avoir dépouillé le froc et repris la vie séculière sans avoir abandonné la cléricature, en attendant qu'une bulle, dont la publication avait été annoncée, réglât leur sort<sup>1</sup>.

Le Milanais était envahi de prédicateurs des-

1. BERTOLOTTI, *I Martiri...*, p. 21.



cendus de Suisse et surtout du canton des Grisons; l'hérésie y avait de nombreux adhérents et les prisonniers de l'Inquisition trouvaient des intelligences au dehors; ainsi un moine de l'ordre de Saint-Ambroise, Claudio di Pralboino, s'était procuré de faux papiers grâce auxquels il avait pu sortir de prison. Le pape ordonna, le 20 mai 1556, au cardinal Madrucci<sup>1</sup>, de rechercher les complices de cette évasion et de s'opposer par tous les moyens à la diffusion des doctrines luthériennes<sup>2</sup>. Le 1<sup>er</sup> juin il destituait le coadjuteur de l'évêque de Bergame, le chanoine Giulio Augusto, parce qu'il s'était abstenu de comparaître devant les cardinaux inquisiteurs; ceux-ci l'avaient déjà frappé d'excommunication pour n'avoir pas répondu à leur citation.

Poursuivant son système de répression dans les diverses parties de l'Italie, il annula « car il est opportun d'annuler ce que l'expérience montre devoir être annulé », la prescription par laquelle son prédécesseur, Jules III, avait établi que, dans le royaume de Naples, les biens des hérétiques ne seraient pas confisqués<sup>3</sup> (20 juillet 1556).

Il prescrivit de mettre tout en œuvre pour arrêter un nouveau fugitif des prisons de l'Inquisition milanaise, hérétique et apostat<sup>4</sup> (1<sup>er</sup> août 1556).

1. Il était le représentant du roi d'Espagne à Milan.

2. FONTANA, p. 438.

3. FONTANA, p. 442.

4. FONTANA, p. 442-443.

Cependant à Rome même, un Gascon, Bernardin, vivait en hérétique sans être aucunement molesté; au vu et au su de tous, il mangeait de la viande le vendredi et le samedi, n'allait jamais à l'église et ne cessait de blasphémer. Il comparut le 26 mars 1557 devant le tribunal du gouverneur mais ce fut pour avoir frappé à coups de bâton un Piémontais<sup>1</sup>.

Le 22 avril 1559, l'évêque de Lesina, Orazio Greco, fut emprisonné « à la Ripetta », c'est-à-dire au palais de l'Inquisition, sur le soupçon d'hérésie; on parla de le priver de ses dignités et de ses bénéfices; toutefois il ne semble pas que les accusations portées contre lui fussent bien prouvées car les juges renvoyèrent l'affaire *ad informandum*<sup>2</sup>.

Comme on l'a vu, Paul IV avait, au début de son pontificat, ouvert la voie aux protestants qui se rétracteraient mais, devant le peu de succès de cette tentative, il résolut d'agir avec sévérité; le 31 mars 1556, il adressa une missive au porte-étendard de la justice et aux anciens de la ville de Lucques pour les informer que, le délai de trois mois accordé aux hérétiques pour se réconcilier avec l'Église étant expiré et l'hérésie persistant dans la ville, il convenait de laisser toute liberté et même il était nécessaire de venir en aide au Saint-Office romain afin « d'extirper radicalement cette tache<sup>3</sup> ».

1. Investigationes, vol. LIV, fol. 177.

2. Cod. Vat. Urb., 1039. *Avvisi*, ad. an., p. 28.

3. FONTANA, p. 437.

En même temps Paul IV essayait de réaliser quelques-unes des réformes qui lui semblaient compatibles avec l'ordre catholique en même temps qu'il pourvoyait à la répression des scandales trop souvent impunis jusque-là. La suspension des séances du concile entravait d'ailleurs toute réforme importante.

Le 8 février 1556, il avait rassemblé les cardinaux et les évêques présents à Rome et tiré au sort les noms de vingt-quatre cardinaux et trente évêques qu'il chargea de lui présenter des propositions; six commissions furent constituées. Les Romains, qui connaissaient le caractère autoritaire du souverain pontife, murmuraient que les commissaires méritaient plutôt le nom de *cavalli spallati*, chevaux bâtés que celui de *corrieri*, coursiers, ayant un tel maître<sup>1</sup>.

Il promulgua un édit sur l'habillement des ecclésiastiques; d'autre part, « il coupait peu à peu les jambes à la Pénitencerie », comme on disait à Rome, c'est-à-dire qu'il lui retirait successivement ses prérogatives telles que le droit d'accorder des dispenses de mariage et des dispenses pour les attributions des biens ecclésiastiques; en sorte que les membres de cette congrégation voyaient leurs bénéfices décroître avec rapidité<sup>2</sup> (16 octobre 1557).

Paul IV fit beaucoup aussi pour remédier à l'inconduite du clergé. Quand il monta sur le

1. Cod. Vat. Urb., 1038. *Avvisi*, fol. 116.

2. Cod. Vat. Urb., 1038, fol. 274.

trône le relâchement des mœurs y était encore très grand.

En l'année 1553, c'est-à-dire deux ans avant l'élection de Paul IV, Balduino del Monte écrivait à son frère Jules III une singulière lettre dans laquelle il lui annonçait que l'année précédente il s'était occupé de marier la fille de l'évêque de Città di Castello, Vitellozzo Vitelli (qui fut nommé cardinal l'année suivante) et lui avait remis en dot une somme de 500 ducats qu'il espérait bien que le trésorier pontifical lui rembourserait<sup>1</sup>.

En 1555, le vicaire de Polignano, près Modène, était publiquement accusé des pires méfaits; il vivait sans vergogne avec une femme dont il avait un fils, il avait frappé des clercs, il vendait aux bouchers, aux boulangers, aux taverniers, le droit de travailler les jours de fête<sup>2</sup>.

Au mois de septembre 1555, un chanoine de Saint-Pierre fut surpris chez une courtisane, Antea, habitant près de l'Ortaccio, c'est-à-dire au champ de Mars, non loin des ruines du mausolée d'Auguste<sup>3</sup>.

Un autre prêtre, don Angelo de Veterani, est accusé devant le gouverneur, le 2 janvier 1556, d'avoir donné asile à deux moines coupables d'homicide<sup>4</sup>.

1. Archiv. Seg. Vat. Lett. de Principi, vol. XXI, col. 13.

2. Interrogatoire du 24 octobre 1555. *Investigationes*, vol. XLVIII, fol. 115.

3. Interrogatoire du 30 septembre 1555. *Investigationes*, vol. XLVIII, fol. 34.

4. *Investigationes*, vol. L, fol. 3.



En cette même année 1556, le pape fut informé que « des personnes ecclésiastiques avaient commis des excès dans la province de la Campanie ». Il fit ouvrir une enquête que l'on dirigea principalement contre l'évêque de Ferentino, Aurelio Tibaldeschi, de l'ordre des hospitaliers de Saint-Jean. Il fut avéré que le 11 mars, dans son église cathédrale, en présence de plusieurs chanoines et du Corps du Christ, il avait frappé de coups de poing et violemment malmené le doyen du chapitre, puis il l'avait poussé avec de grands cris jusqu'aux prisons où il l'avait fait enfermer. Il s'agissait d'une amende que l'évêque avait voulu imposer à un autre chanoine.

Cet évêque était, dirent les témoins, joueur et blasphémateur; on lui attribuait une fille. Sa parenté avec le pape Jules III lui avait valu sa nomination<sup>1</sup>.

Le 4 septembre 1556, les ermites Augustins de Gênes furent chassés de leur monastère par ordre du pape et remplacés par d'autres car ils menaient une « vie corrompue et infâme » et « leurs mœurs de même que leur dépravation hérétique méritaient un châtiment » que la République avait sollicité.

En avril 1557, deux prêtres se prennent de querelle dans la rue, en viennent aux mains, roulent par terre et se menacent de leurs poignards<sup>2</sup>.

1. Archiv. di Stato, Roma, Atti del governatore Sec. XVI, Pro. 32, fasc. 13, fol. 728 et suiv.

2. Interrogatoire du 2 avril. Investigationes, vol. L, fol. 196.

En mars 1559, l'évêque de Polignano, Pirro Antonio Casamassima auquel son oncle avait cédé son siège quinze ans auparavant, fut enfermé d'abord à la Corte Savella puis au château Saint-Ange pour avoir été surpris en compagnie d'une courtisane juive. Il y avait cinq ans qu'il la connaissait; ils se rencontraient tantôt chez elle, tantôt chez l'évêque ainsi qu'en déposa la femme. Elle fut condamnée à être battue de verges dans les rues de la ville<sup>1</sup>, dépouillée de tout ce qu'elle possédait et chassée des États pontificaux, condamnation que les Romains estimèrent excessive car elle payait au gouvernement une taxe de 200 écus pour avoir le droit d'exercer sa profession. Quant à l'évêque, il fut condamné à la prison perpétuelle; durant les six premiers mois, il devait n'être nourri que de pain et d'eau, ce qui le mit au désespoir<sup>2</sup>.

Que le pape ait en partie réussi à triompher de ces désordres, grâce à son énergique ténacité, le passage suivant d'un rapport adressé en 1560 au sénat vénitien par son ambassadeur Luigi Mocenigo, permet de le penser. « La cité, de Rome, dit-il, en comparaison de ce qu'elle avait été sous les pontificats précédents, ressemble à un monastère; si l'on pêche encore, c'est en secret alors qu'auparavant nul ne se cachait pour mal faire, pas même les évêques et les cardinaux. » Cinq ans

1. Sur ce supplée, voir notre ouvrage *Courtisanes et Botteffans*.

2. Cod. Vat. Urb., 1039, fol. 24 et suiv. Archiv. di Stato, Roma, Atti del Governat., XVI sec., Prot. 48, fasc. 1.

plus tard, sous le pontificat du pape Pie IV, l'envoyé vénitien Giovanni Soranzo décrivait ainsi au sénat, en 1565, la vie des prélats romains<sup>1</sup> : « Le cardinal Borromée vit saintement<sup>2</sup> et ne se montre généreux qu'envers ceux qui lui ressemblent, aussi les prêtres mènent-ils une existence fort décente, du moins en public, s'abstenant de tout plaisir; on ne voit plus de cardinaux en masque ou à cheval, ni se promenant par la ville en carrosse accompagnés de femmes, comme cela se pratiquait il n'y a pas si longtemps; ils vont seuls en carrosse stores baissés; les banquets, les chasses, tous les divertissements ont cessé; les prêtres portent tous le vêtement ecclésiastique. »

Il est vrai que, dans un document daté de 1564 et intitulé *Disordini da rimediare in Roma*<sup>3</sup>, il est dit, tout au contraire : « On n'a presque rien fait pour obliger les prêtres à rester à leur place. Ils vont dans le costume qui leur plaît. Rien n'a été fait non plus quant au concubinage, les choses sont même pires qu'avant. En ce qui concerne la vie des moines et des moniales, on voit des choses qui crient au Ciel et cependant on n'y met nul obstacle. Des églises, on fait des places publiques et des tréteaux; il en est ainsi même dans l'église Della Minerva. »

Pourtant il semble bien que le biographe de

1. E. ALBERI, *Relazioni Amb. Veneti*, Ser. II, vol. IV, p. 58.

2. Il habitait encore Rome à ce moment.

3. Archiv. Seg. vat., Arm. XI, vol. XCI, c. 327.

Paul IV, Antonio Caraccioli, n'avait pas tort de le qualifier de *Reparator labantis catholicæ fidei* et Sirleto, le précepteur de ses neveux, de l'appeler dans son oraison funèbre *Christianæ pietatis assertor atque restaurator*.

## CONDAMNATIONS.

Les exécutions commencèrent dès la deuxième année du pontificat.

Un étudiant de l'Université de Padoue, Pomponio da Nola, que l'on disait disciple de Valdès, avait été arrêté et emprisonné à Venise (1556); ses interrogatoires ne laissaient aucun doute sur sa participation aux « erreurs luthériennes<sup>1</sup> ». Paul IV le réclama à la République vénitienne par l'intermédiaire du nonce et, après en avoir longuement délibéré, le conseil des Dix consentit, malgré l'usage qui voulait que les sujets de la République fussent jugés sur son territoire, à le laisser extradier; le pape remercia avec tant de chaleur l'envoyé vénitien à Rome qu'il semble bien que l'Inquisition tenait de façon particulière à cette capture. Pomponio fut donc conduit à Ravenne et de là à Rome où il arriva en mars 1556. Sa condamnation ne tarda pas, car on assurait alors au Saint-Office qu'il fallait « couper avec la hache ce qui pouvait nuire à la partie saine ». Le

1. DOMENICO BERTI, *Di Gio. Valdès e di alcuni suoi discepoli*, Rome, 1878, p. 22. Orano, p. 5. Plus loin, p. 549.



19 août, il fut conduit sur la place Navona; tout en marchant au supplice, il chantait les psaumes de David; comme il avait refusé d'entendre la messe et de se confesser, il subit le supplice des impénitents; on l'inonda de poix et d'huile bouillante mais il continua jusqu'à son dernier souffle à chanter le *Te Deum Laudamus*. Il avait vingt-quatre ans. Sa fermeté et sa résignation jointes à son extrême jeunesse émurent vivement les Romains<sup>1</sup>.

Le 5 juin 1556, fra Ambrogio de Cavoli, un Milanais, détenu à la Torre di Nona, fut pendu puis brûlé sur la place Campo di Fiore; on ne recueillit pas ses cendres que le bourreau dispersa avec celles du bûcher<sup>2</sup>.

Le 20 juin suivant on brûla, mais en effigie seulement, cinq hérétiques dont un *scrittore apostolico* qui, cités devant le Saint-Office mais prévenus à temps, s'étaient tous enfuis<sup>3</sup>.

Le 15 juin 1558, Gisberto di Milanuccio Poggio, de Cività di Penne, fut brûlé sur la place Giudea<sup>4</sup>.

Le 3 septembre 1558, mourut dans sa prison pendant qu'on instruisait son procès, Bartolommeo de Bénévent accusé d'avoir prêché hérétiquement à Modène<sup>5</sup>.

Entre le 7 et le 15 février 1559, trois hérétiques

1. D. ORANO, p. 5. BERTOLOTTI, p. 19.

2. D. ORANO, p. 4.

3. Cod. Vat. Urb., 1038, fol. 141.

4. D. ORANO, p. 6.

5. Cod. Vat. Urb., 1038, fol. 337.

pérèrent dans les flammes sur la place Navona; Antonio di Calella Grosso de Rocca di Policastro, Lionardo di Paolo da Meola de Pontecorvo et Giovanni Antonio del Bo de Crémone<sup>1</sup>.

Le 4 août 1559, il fut payé 10 carlins au bourreau pour avoir conduit à travers la ville Gio. Batta Vicentino « avec la langue attachée » et un mors dans la bouche en punition d'avoir mal parlé de saint Pierre alors qu'on l'interrogeait devant le tribunal de l'Inquisition<sup>2</sup>.

Paul IV mourut le 18 août 1559.

#### LE SAINT-OFFICE ET L'INQUISITION.

L'énergie de Paul IV put d'autant mieux se déployer qu'il disposait de moyens dont ses prédécesseurs étaient dépourvus.

Étant cardinal il avait été frappé des imperfections de l'Inquisition italienne, comparée à l'Inquisition espagnole qu'il avait vu fonctionner alors qu'il était nonce à Madrid (1536). Les dominicains à qui était confiée la direction des tribunaux inquisitoriaux n'avaient rien fait pour assurer l'unité et l'autorité de cette juridiction. Dans bien des villes il y avait trois inquisitions distinctes, se jalousant et se contrecarrant réciproquement, l'inquisition de l'ordinaire, c'est-à-dire celle de l'évêque, l'inquisition locale et l'inquisition ponti-

1. D. ORANO, p. 7.

2. BERTOLOTTI, p. 27.

ficale. Carafa songea donc à modifier en Italie le régime de l'Inquisition et, s'il ne lui donna pas la forme espagnole par suite de l'opposition violente qu'elle rencontra partout, à Naples, à Palerme, à Milan, et qui alla jusqu'à l'insurrection, du moins lui communiqua-t-il une allure toute nouvelle. Ses fonctions d'inquisiteur à Venise l'avaient préparé à cette tâche. Il proposa donc au pape Paul III d'instituer à Rome une congrégation dont l'autorité s'étendrait sur tout le pays et même au delà et dont le rôle consisterait à unifier l'action de l'Inquisition et à en intensifier l'activité. Paul III hésita longtemps. Les procédés des juges inquisitoriaux n'étaient pas pour lui plaire; en outre il appréhendait, non sans raison, que l'introduction du système que préconisait Carafa ne soulevât partout et à Rome même des protestations. Paul III se flatta constamment d'ailleurs, comme on sait, de ramener les hérétiques dans le giron de l'Église par la persuasion et les bons procédés.

Cependant il lui fallut céder car les idées nouvelles gagnaient sans cesse du terrain à Rome comme dans le reste de la péninsule. Par la bulle : « *Licet ab initio* » datée du 21 juillet 1542, il institua une congrégation composée de six cardinaux qui, avec le titre de « commissaires et inquisiteurs généraux pour les pays en deçà et au delà des monts », avaient pouvoir de procéder « contre tous ceux qui s'écartaient de la foi catholique ou l'attaquaient et contre les suspects », de les rechercher par tous les moyens, soit ouvertement

soit secrètement, en se conformant aux coutumes locales ou en s'en affranchissant, par voie d'inquisition ou d'investigation, de désigner pour cette fin tous les magistrats et tous les auxiliaires qu'ils jugeraient utiles et de faire appel au bras séculier; les membres de cette congrégation avaient le droit, en outre, de priver de leurs bénéfices et de leurs dignités les ecclésiastiques qui se montreraient indociles à leurs volontés, d'avoir recours au bras séculier et de juger en dernier ressort.

En fait, non seulement les hérétiques mais les Sarrasins, les juifs relaps, les apostats, les blasphémateurs, les bigames, les sorciers et les faiseurs de sortilèges de même que les adultères et tous ceux qui avaient commis quelque crime contre la morale étaient placés sous la juridiction de cette congrégation. Déjà, le 14 janvier 1542, le pape avait soumis aux inquisiteurs tous les ecclésiastiques à l'exception des évêques<sup>1</sup>. Toutefois il était rappelé dans la bulle constitutive que le rôle de la congrégation consistait « non à interpréter ou à modifier les articles de foi, mais à châtier ceux qui les mettaient en doute ».

Les six cardinaux désignés pour former cette congrégation furent Carafa, comme il convenait, le dominicain Giovanni Alvarez de Tolède, l'auditeur Pietro Paolo Parisio, le maître du Sacré Palais, Tommaso Badia, le dataire Bartolommeo Guidiccioni et le servite Dionisio Loveri.

1. *Bullarium*, vol. VI, p. 318.



Plus tard, par la bulle « *Cum nos per nostrum* » de mai 1564<sup>1</sup>, qui portait à huit le nombre des cardinaux membres de la congrégation, Pie IV décida que le vote de la majorité engagerait la congrégation entière; bien plus, deux ans après, en 1566, il permit qu'une décision fût prise même s'il n'y avait que deux membres présents, ce qui était un privilège exceptionnel dont aucune congrégation ne jouissait<sup>2</sup>. Parmi les cardinaux faisant partie de la congrégation, il n'y en avait que quatre qui eussent le titre de *Cardinales generales hereticæ pravitatis*.

Plus tard le nombre des cardinaux inquisiteurs fut porté à douze; des prélats leur furent adjoints ainsi que des laïques « versés dans la connaissance du droit »; le général de l'ordre des prêcheurs y prit place également ainsi qu'un représentant des mineurs conventuels.

Le pape Sixte V déterminait et accrût les pouvoirs de la congrégation par la bulle « *Immensa æterni* » de février 1587. Elle se réunissait trois fois par semaine, le lundi au palais de l'Inquisition, le mercredi dans le monastère de *S. Maria sopra Minerva*, le jeudi au Vatican ou au palais de l'Inquisition, en présence du pape, *Coram Sanctissimo*; à cette séance se discutaient les affaires qui avaient été préparées dans les deux séances précédentes; chaque cardinal était appelé à opiner, le

1. *Bullarium*, vol. VII, p. 298.

2. Bulle « *Cum felicis recordationis* ». *Bullarium*, vol. VII, p. 502.

plus jeune donnant le premier son avis; le souverain pontife décidait.

Après la mort du pape Paul III, la congrégation du Saint-Office avait continué à fonctionner. Le 17 juillet 1550, le pape Jules III établit un traitement de 12 ducats par an en faveur du notaire de l'Inquisition qui n'en recevait pas auparavant; ce poste était à vrai dire peu envié comme on verra<sup>1</sup>.

Le 18 mars suivant (1551), il publia un bref destiné à assurer l'indépendance des juges inquisitoriaux dont l'autorité était sans cesse contestée par les magistrats locaux. « Il a été prescrit aux officiers civils, disait-il, d'aider et de favoriser les représentants de l'Inquisition; défense leur est faite d'entraver leurs travaux ou de s'y immiscer sous peine d'être considérés eux-mêmes comme hérétiques. Cependant non seulement en Italie mais partout ailleurs, on les a vu intervenir tantôt sous prétexte d'assurer la justice, tantôt sous couleur de piété. Voulant porter remède à ce danger, nous enjoignons au pouvoir séculier de même qu'aux personnes privées, de s'abstenir désormais de toute tentative de ce genre sous peine de châtiments sévères<sup>2</sup>. »

Dès son avènement, le pape Paul IV étendit et fixa les pouvoirs du Saint-Office par une série de

1. Archiv. Seg. Vat. Div. Camer., vol. CLXII, fol. 7.

2. Archiv. Seg. Vat. Regesto Vat. 1792, c. 472.

décisions dont la première porte la date du 1<sup>er</sup> septembre 1555. Dans la deuxième qui est du 1<sup>er</sup> octobre 1555, il déclarait que « l'office de la sainte Inquisition » devait l'emporter sur tous les autres et que chacun était tenu de lui prêter son concours.

Dans les décisions ultérieures les juges inquisiteurs étaient autorisés à appliquer la torture quand les accusés ne répondaient pas de façon nette et précise et toutes les fois qu'ils le jugeaient convenable<sup>1</sup>.

Dans la suite, les membres des tribunaux inquisiteurs furent exonérés des droits d'octroi sur les comestibles destinés à leur usage; le 11 octobre 1561, Pie IV ordonnait aux douaniers de la ville de ne plus les prélever<sup>2</sup>; le 27 novembre 1564, il accordait au « majordome » du palais de l'Inquisition deux rubbio de sel gratuitement pour lui, sa « famille » c'est-à-dire son personnel immédiat et les prisonniers pauvres dont il avait la garde<sup>3</sup>.

Le 3 avril 1566, Pie IV transféra à la congrégation du Saint-Office la cité et la citadelle de Conca avec ses revenus<sup>4</sup>.

Le 20 novembre 1567, Pie V renouvelait l'exemption des droits sur le vin, les aliments et les mar-

1. L. PASTOR, *Allgemine Dekreten*, dans *Historisches Jahrbuch*, vol. XXXIII, p. 479 et suiv.

2. Div. Camer, vol. CCXII, fol. 2.

3. Div. Camer, vol. CCXVI, fol. 172, Le rubbio équivalait à 640 livres ou à 217 kilogrammes.

4. Bulle « *Dum inter arcana* » du 3 avril 1566. *Archiv. Vat. Signatarum*, Ann 52, vol. 5, fol. 7. Cf. MORONI, *Diz. Erud.*, vol. V, p. 119. Conca est une petite ville de la campagne romaine.

chandises destinés au palais et aux ministres de l'Inquisition<sup>1</sup>.

Toute importante qu'elle fût, la congrégation du Saint-Office et les tribunaux qui en dépendaient, n'eurent pas au commencement de local particulier; Carafa dut insister longtemps pour en obtenir un; il n'y parvint que onze ans après la création de la congrégation, en 1553, à la fin du règne de Jules III. Le palais qu'on lui attribua, lequel n'était au reste qu'un bâtiment fort exigü, se trouvait tout près du quai de Ripetta, ce qui permettait d'amener secrètement par eau les prisonniers; il n'était pas éloigné non plus du château Saint Ange et de la prison Tor di Nona<sup>2</sup> où étaient placés les accusés que l'on ne conservait pas dans les prisons mêmes de l'Inquisition ou que l'on voulait soumettre à un régime plus sévère. Le gouvernement pontifical n'acheta pas ce palais mais le loua pour dix ans, à un marchand de bois du nom de Antoniotti au prix de 150 écus par an (acte du 19 septembre 1553); le cardinal Carafa signa le bail en sa qualité de grand inquisiteur; les cardinaux Rodolfo Pio, Giovanni Alvarez, Giacomo Puteo et Sebastiano Pighini contresignèrent l'acte<sup>3</sup>.

1. Div. Camer, vol. CCXXXII, fol. 41.

2. On Torre di Nona. Sur cette prison, voir l'étude définitive de ALBERTO CAMETTI dans *Archiv. Soc. Rom. di Storia Pat.*, vol. XXXIX, 1916, fasc. III, IV (155-156). L'acte de vente spécifie très exactement l'emplacement de ce palais : « Près du port de Ripetta, sur la route qui mène au mausolée d'Auguste.... » Il existe encore. Il est tout voisin du palais Borghèse.

3. Rome, Archiv. Not. Distrettuale, Atti S. Perelli, Prot. 12, fol. 187.



Le palais, qui allait devenir le siège du Saint-Office, se composait d'un rez-de-chaussée où l'on établit les prisons, et d'un premier étage composé de trois salles qui furent affectées aux tribunaux; comme dans la plupart des palais romains, les plafonds, très élevés, étaient ornés de grands caissons; la façade comptait cinq fenêtres. Quelques maisons adjacentes, petites et sordides, servirent d'habitation aux familiers de l'Inquisition et probablement aussi de prisons supplémentaires<sup>1</sup>.

Telle était la hâte du cardinal Carafa de voir la congrégation et les services qui en dépendaient installés en ce logis qu'il paya de ses deniers, raconte son biographe Caracciolo, les ferrures et les serrures des portes des prisons<sup>2</sup>.

Avant la fin de l'année ce palais servait de local à l'Inquisition. En effet, il est qualifié à cette date de « Palais de l'Inquisition » dans un acte relatif à l'incarcération du « secrétaire et agent » de la République de Raguse auprès du pape; ce n'était pas, au vrai, pour cause d'hérésie, mais parce qu'il s'était battu avec l'archidiacre de la République au cours d'une discussion « politique et religieuse »; il avait reçu un coup violent sur l'œil; ce fut lui pourtant qu'on mit en prison<sup>3</sup>.

Aussitôt élu, Paul IV agrandit le palais de l'Inquisition en même temps qu'il donnait encore

1. D. GNOLI, dans *Fanfulla della Domenica*, an. XIV, 1892, n. 6.

2. Cf. B. AMANTE, *Giulia Gonzaga*, p. 299.

3. Interrogatoire recueilli par un notaire. Archiv. di Stato, Atti del Governatore, Sec. XVI, s. pag.

plus d'extension et une impulsion plus forte aux tribunaux qui dépendaient de cette congrégation; aussi a-t-on cru que c'était sous son pontificat que le Saint-Office avait été établi en ce lieu; la Chambre apostolique dépensa, dit-on, plus de 12 000 écus en travaux d'installation<sup>1</sup>. Vers la fin de son pontificat, le 4 mars 1558, le pape louait deux maisons voisines moyennant 100 écus par an pour y établir des prisons<sup>2</sup>. Les prisonniers commençaient, en effet, à devenir très nombreux, moins cependant qu'au temps de saint Pie V où l'on ne savait plus où les mettre. Il est vrai que les attributions du Saint-Office s'étendaient sans cesse.

On déposait dans le palais de l'Inquisition les pièces à conviction, les livres saisis...; lorsque mourut en 1557 le cardinal Giovanni Alvarez de Tolède, l'un des inquisiteurs, sa bibliothèque fut transportée au palais de l'Inquisition car, en raison de ses fonctions, il lui était permis de posséder des livres hérétiques et il s'agissait de les reconnaître et de les détruire. L'examen fait, ceux qui n'étaient pas défendus furent remis par le commissaire général de l'Inquisition au supérieur de l'ordre de saint Dominique<sup>3</sup>.

Désirant assurer la continuité de son œuvre, le pape, dans un consistoire tenu le 20 décembre 1558, nomma le cardinal Alessandrino, le futur saint Pie V, grand inquisiteur, en lui conférant le droit

1. Cod. Vat. Ottob., 649, fol. 122.

2. Rome, Archiv. Distrettuale, Atti Severo, prot. 15. fol. 15.

3. *Ibid.*, Atti D. Graziani, prot. 16, fasc. II, fol. 14.

de rester en fonction même en cas de vacance du Saint-Siège bien que toutes les autres charges se trouvassent alors suspendues parce qu'on les considérait comme des mandats personnels du souverain pontife.

Les Romains étaient hostiles à l'Inquisition; il en fut de même d'ailleurs à peu près partout en Italie; cette juridiction, recevant l'impulsion du Vatican, dépouillée des formes et des garanties auxquelles on était si fortement attaché dans tout le pays et que les statuts municipaux de la plupart des villes réglaient avec tant de minutie, et se substituant aux juridictions locales, ne pouvait manquer de sembler au moins importune à tous. Chaque fois que l'occasion s'en offrit, l'opposition se manifesta.

Lors des désordres qui suivirent la mort de Paul IV, en août 1559, le peuple se porta vers le palais de l'Inquisition dont les salles furent saccagées; les envahisseurs s'emparèrent du vin, du grain, de l'argent qu'ils trouvèrent; on brisa le mobilier dont la plus grande partie appartenait en propre au cardinal Alessandrino; celui-ci, de même que le commissaire de l'Inquisition fra Tommaso Scotti, Giovanni Brittone et plusieurs des juges furent poursuivis, frappés à coups de bâton, jetés en prison; les envahisseurs lacérèrent ou détruisirent les documents et les dossiers, brûlèrent les livres qu'ils trouvèrent; finalement ils mirent le feu au palais. Carnesecchi, qui devait quelques

années plus tard, passer de longs mois dans les prisons de l'Inquisition et périr sur le bûcher, écrivait de Venise, le 2 septembre, à sa confidente et disciple Giulia Gonzaga : « Votre Seigneurie aura appris que la sainte Inquisition est morte de cette même mort qu'elle avait coutume d'infliger aux autres, je veux dire par le feu; voilà un événement bien digne de remarque et d'où l'on peut inférer qu'il ne plaît pas à la divine providence que cet office soit exercé désormais avec la même rigueur qu'auparavant. » Soixante-douze hérétiques dont plusieurs hérésiarques furent rendus à la liberté<sup>1</sup>. Toutefois le peuple qui, dans ses révoltes contre le Saint-Siège n'en demeurait pas moins attaché à son culte, exigea d'eux le serment de croire « en bons chrétiens ». La foule se porta ensuite vers la maison de Claudio della Valle, notaire de l'Inquisition, et la mit à sac, puis elle se dirigea vers le couvent de la Minerva. « J'ai vu, écrit Luigi Mocenigo, le peuple se ruer à grands cris vers le monastère de la Minerva où se trouvaient les frères dominicains qui sont au service de l'Inquisition et que les Romains détestent pour cette raison au point que leur demeure aurait été

1. Diario de Vincenzo Bello, romain, commencé le 1<sup>er</sup> septembre 1558. *Archiv. Stor. Not. Capit. Cred.* XIV, vol. VII, p. 212. « Plus de quatre cents prisonniers furent élargis », dit l'envoyé florentin. Florence, *Arch. Mediceo*, Filza 20 di Residenti Toscani a Roma, lettres des 18 et 19 août. P. Nous, *Guerra degli Spagnoli*, notes de Volpicelli, *Archiv. Stor. Ital.*, Sec. I, vol. 12, 1847. Interregno dalla morte di Paolo IV al pontificato di Pio IV. Bibl. Vat. Cod. Ottoboniani, 439, fol. 201 et Cod. Vat. 8685, fol. 358. Relation de Antonio Giudo.



incendiée sans l'intervention du cardinal Giuliano Cesarini<sup>1</sup>. »

Comme il arrivait toujours à Rome, l'effervescence populaire dura peu; le calme se rétablit et l'on en vint bientôt aux témoignages de repentir.

Une instruction fut ouverte par ordre du gouverneur contre les auteurs des désordres.

Le notaire Aloisi de Torre convoqua chez lui, comme c'était la coutume, une femme qui habitait non loin du palais de l'Inquisition et lui demanda si elle avait assisté à l'incendie et au pillage. Elle répondit que oui et cita, comme y ayant pris part, un marinier et un verrier; elle les avait vus emporter du palais du vin, de la farine, de l'huile, du grain, des couvertures, des matelas, du sel! Elle ajouta qu'ils chassaient à grands coups de pieds ceux qui voulaient participer au pillage; ils avaient des gens pour les aider. Elle n'avait vu délivrer aucun prisonnier (6 mars 1560).

Au sujet du pillage de la maison de Claudio della Valle, un orfèvre fut interrogé. Il avait vu deux mille personnes l'assaillir; des gentils-hommes la défendaient. Un regrattier raconta qu'il avait acheté d'un des émeutiers, moyennant 10 écus, une statuette de la Fortune qu'on lui dit antique, afin de la présenter à un Français qui

1. E. ALBERI *Relaz.*, Ser. II, vol. IV, p. 26. Cf. *Diario di Angelo Massarelli* dans *Concilium Tridentinum*, *Concilia Tridentini Diariorum*, Illust. Merkle, vol. II, Fribourg, 1911, p. 332. *Diario di Francesco Firmano*, *Ibid.*, p. 315. Aussi, RIBIER, *Lettres et Mémoires*, vol. II, p. 327. Lettre de M. d'Angoulême, ambassadeur de France au cardinal de Lorraine en date du 18 août 1559.

était artiste; or il se trouva que c'était précisément ce Français qui l'avait sculptée et vendue comme antique à Claudio della Valle<sup>1</sup> (8 mai 1560).

La commune se résigna à rembourser les dommages et une expertise fut commencée; le cardinal et « d'autres personnes » présentèrent des réclamations que le conseil capitolin s'efforça de réduire; on discuta et l'on négocia jusqu'au jour où le pouvoir pontifical mit le conseil en demeure d'aboutir; alors dans la séance du 30 août 1560, les conservateurs proposèrent « afin qu'on n'en parle plus », dit le procès-verbal, de verser aux plaignants une indemnité de 15 000 écus qu'on se procurerait en faisant un emprunt à 8 p. 100 gagé par la gabelle dite des Études qui n'était autre que la taxe sur les vins étrangers<sup>2</sup>.

La congrégation du Saint-Office fut réinstallée dans son palais restauré; elle y était fort à l'étroit; aussi, dès que le grand inquisiteur, Alessandrino devint pape (Pie V), il s'occupa de lui affecter un autre local. L'ancien palais fut abandonné. En 1593, il appartenait à Giovanni Paolo Galanti et l'on en parlait comme du lieu « où avait été jadis l'Inquisition ». Par la suite, on s'en servit comme d'une écurie et à présent, les grilles des fenêtres de la façade ayant disparu, le sinistre palais est devenu une boutique d'antiquaire.

1. Archiv. di Stato, Roma, *Investigationes*, vol. LXV, fol. 129 et suiv.

2. Cod. Vat. Urb., 1039, fol. 71. Archiv. Stor. Capit., Cred. I, vol. 21, fol. 43.

Pie V choisit, pour y établir l'Inquisition, un palais situé près de Saint-Pierre, un peu plus haut que la sacristie, à côté de ce qui fut longtemps la caserne des cheveau-légers. Le cardinal Lorenzo Pucci l'avait édifié au temps de Léon X; après sa mort, en septembre 1531, il avait passé à ses héritiers. Le 9 mai 1566, le pape en acheta les deux tiers à Alessandro Pucci et à ses cousins Roberto, Ascanio et Horatio, au prix de 6 000 écus payables à la banque des héritiers de Baldassare Olgiati au mois de juillet suivant. Le dernier tiers fut payé 3 000 écus à Lorenzo Pucci le 26 juin 1567. Il semble, par les termes de cession, que même avant cette acquisition, le palais était déjà affecté à l'Inquisition<sup>1</sup>.

Dès le 18 mai 1566, par la bulle « *Sollicitæ nostræ* » le pape l'attribua au Saint-Office en stipulant qu'il ne pourrait être aliéné.

Le lundi 3 septembre 1566, le vicaire du chapitre de Saint-Pierre présida en grande cérémonie à la pose de la première pierre, soit qu'on eût abattu complètement l'ancien palais, soit qu'on se fût borné à y apporter d'importantes modifications pour l'adapter à sa nouvelle destination<sup>2</sup>; de nombreuses cellules y furent ménagées<sup>3</sup>; plus

1. Roma, Archiv. di Stato, Segret. di Camera, Prot. 1454.

2. L'inscription rapportée un peu plus loin déclare que le palais fut construit « *a fundamentis* » mais les inscriptions sont destinées autant à magnifier qu'à commémorer les événements.

3. Cod. Vat. Urb., 1040, fol. 282. Le 15 avril 1568, il fut versé à fra Oberto de Plaisance, commissaire de l'Inquisition, 784 écus pour dépenses faites dans le palais du Saint-Office. *Dep. Gen.*, 1567, fol. 44.

tard il y en eût soixante, réparties sur trois étages, petites, basses, mal éclairées. Le palais existe encore; son aspect extérieur qui n'a guère dû changer, est sévère; la porte est demeurée telle quelle, lamée de bronze; une cour intérieure, entourée de galeries, occupe le centre du palais conformément au plan dont on ne se départissait jamais à Rome.

Comme les travaux avançaient trop lentement au gré du pape, il enleva tous les ouvriers occupés à la construction de Saint-Pierre pour les faire travailler à l'achèvement du nouveau palais inquisitorial (octobre 1566); trois ans après il était achevé, et Pie V put y faire placer l'inscription commémorative suivante<sup>1</sup>:

« PIUS V. P. M. CONGREGATIONIS SANCTAE INQUISITIONIS DOMUM HANC QUA HOERETICAE PRAVITATIS SECTATORES CAUTIOUS CARCERENTUR A FUNDAMENTIS IN AUGMENTUM CATHOLICAE RELIGIONIS EREXIT. ANNO MDLXIX. »

Le palais, du moins en ce qui concernait la geôle, se trouva bientôt trop étroit, car on y gardait les hérétiques condamnés à la prison perpétuelle, et le nombre en était grand. Sixte V dut faire construire de nouveaux cachots<sup>2</sup>.

Urbain VIII transforma quelque peu le palais,

1. FORCELLA, *Isc.*, vol. XIII, p. 173, n. 330. Cf. p. 186, n. 376. Cf. Cod. Vat. Urb. 1040, fol. 295. L'architecte, qui conduisit les travaux, fut peut-être Nanni di Baccio Bigio qui travailla longtemps pour Pie V et la Chambre apostolique. G. VASARI. Florence, 1857, vol. XIII, p. 125.

2. Cod. Vat. Urb., 1054.



du moins en ce qui concernait les dispositions intérieures.

(*Excursus.*)

LE PALAIS DU SAINT-OFFICE EN 1798 ET EN 1849.

La République ayant été proclamée à Rome le 24 mars 1798, le marquis Claudio della Valle<sup>1</sup> fit marteler, au nom du nouveau gouvernement, les armes de Pie V sur le palais du Saint-Office ainsi que l'inscription qu'il y avait apposée. Le 21 juillet on brûla quantité de dossiers et de documents<sup>2</sup>. Tant que dura l'occupation française, l'Inquisition cessa de fonctionner, du moins au point de vue confessionnel. En 1815, le pape rétablit dans ses fonctions la congrégation du Saint-Office; il transféra les prisons au couvent de la Minerva mais en 1825, Léon XII les rétablit dans l'ancien palais<sup>3</sup>; toutefois on n'y plaça plus que des ecclésiastiques coupables de fautes contre la morale ou la discipline. « On les enfermait, moins pour les châtier que pour les empêcher de continuer à mal faire », disait-on<sup>4</sup>.

1. C'est exactement le même nom que celui du notaire de l'Inquisition dont le palais fut saccagé en 1559.

2. D. SILVAGNI, *La Corte e la Società romana*, Florence, 1881, vol. III, p. 484. Bibl. Casanatense, Coll. Bandi, an 1798, n. 182.

3. MORONI, *Diz. Erud.*, vol. IX, p. 268.

4. Lorsque les prisons furent forcées on n'y trouva qu'un évêque, un prêtre et un moine. Correspondance du journal *L'Univers*, n° 836 du vendredi 13 avril 1849; la lettre est datée du 4 avril. Elle est reproduite et commentée dans le *Times*, du 14 avril, p. 6.

Le 27 mars 1849 la Constituante romaine décréta, sur la proposition du ministre Sterbini, que le tribunal du Saint-Office serait aboli à jamais, le palais rasé et qu'à son emplacement on élèverait une colonne pour l'instruction de la postérité<sup>1</sup>. La ville était en émoi à la suite des événements de Lombardie et de la défaite de Novare (23 mars 1849); on était prêt à en venir aux extrêmes; le 29 mai le triumvirat composé de Mazzini, Armellini, Safi, prit le pouvoir; le 1<sup>er</sup> avril le peuple se porta vers les prisons de l'Inquisition et en rompit les portes; ce fut sa prise de la Bastille. L'imagination y aidant, on vit d'horribles spectacles qui servirent à surexciter la fureur populaire. Dans les cachots, des chaînes, de lourds anneaux de fer, l'usure des dalles rappelaient les souffrances des condamnés; sur les murs on lut des instructions telles que celles-ci : « Le caprice et la scélératesse des hommes ne parviendront jamais à me séparer de ton Église ô Christ, ma seule espérance! » Le souvenir des condamnations à l'immuration si fréquentes au xvi<sup>e</sup> siècle, fit qu'on s'imagina avoir trouvé cinq squelettes murés dans la paroi d'une prison. Un squelette de femme conservant de beaux cheveux noirs remplit les spectateurs d'horreur. Dans chaque salle se tenait un

1. E. CALVI, article du *Messaggero*, 22 juin 1913. Le palais ne fut point détruit ni la colonne érigée; toutefois un auteur romain, Pinto Michelangelo, commémora cette décision par une allégorie dans son ouvrage *Don Pirlone a Roma*, vol. II, pl. 125. Une autre allégorie, pl. 126, rappelle l'ouverture des prisons.

homme qui renseignait les visiteurs sur sa destination et sur les atrocités qui s'y étaient accomplies; quelques aventureux pénétrèrent dans des caveaux où, à la lueur des torches, ils découvrirent des restes humains et des vêtements en lambeaux, un collier de femme et un chapeau de fillette, des frocs de moines, des paniers contenant des médailles et des rosaires, enfin des langes d'enfants<sup>1</sup>. Les partisans du régime pontifical affirmèrent qu'on avait vidé un charnier voisin pour offrir aux visiteurs ce spectacle et, qu'en y regardant de près, on aurait trouvé parmi ces débris surtout des os de chiens et de poulets.

On chercha inutilement les instruments de torture; ils avaient disparu, dit-on, depuis 1813; il ne restait que l'anneau qui avait servi pour l'estrapade et l'emplacement destiné à l'épreuve du feu.

Une foule immense vint visiter ces prisons; elle se porta de là vers le monastère des dominicains de la Minerva pour chercher une vengeance et, si quelques carabiniers ne s'étaient trouvés là fort à point, les moines auraient couru grand risque de la vie et le monastère eût été mis à sac. Un prêtre fut entouré et menacé, et dut prononcer une allocution patriotique sous le porche d'une église<sup>2</sup>.

1. G. MARGOTTI. *Roma e Londra*, Turin, 1858, cap. xxix, p. 497.

2. *Il Positivo*, Rome, 3 avril 1849. — *La Pallade*, Rome, 5 avril 1849. — *Monitore Romano*, Rome, 5 avril 1849. — *Il Contemporaneo*, Rome, 4 avril 1849. Cf. *Histoire de la Révolution de Rome* des années 1847-1850 par Alphonse Balleydier, Paris, 1851, vol. II, p. 18. MARINI MARINO, *Galileo e l'Inquisizione*, Rome, 1850, p. 13. GIUS. SPADA, *Storia della Rivoluzione di Roma*, 1849. Florence, 1868-1869, vol. III, p. 337.

Un décret daté du surlendemain déclara que le palais du Saint-Office servirait désormais à abriter les familles pauvres moyennant une redevance<sup>1</sup>. Toutefois une partie des bâtiments devint une caserne. Les prisons furent détruites ainsi que les salles des tribunaux. On épargna ce qui restait des archives que le gouvernement fit transporter au Vatican.

Lorsque Pie IX entra dans Rome, il rendit à la congrégation du Saint-Office son palais mais non tous ses pouvoirs<sup>2</sup>.

Pendant l'occupation française, des troupes y furent logées.

Actuellement le palais est employé comme habitation privée.

## FONCTIONNEMENT DES TRIBUNAUX INQUISITORIAUX.

D'une façon générale et sans tenir compte des différences locales, l'organisation et le fonctionnement des tribunaux inquisitoriaux étaient ainsi réglés en Italie<sup>3</sup>.

1. *Journal des Débats* du lundi 16 avril 1849. *Moniteur* même date.

2. MORONI, *Diz. Erud.*, vol. XVI, p. 223.

3. Bibl. Casanatense, Cod. 2663, Sancti Officii. De singulis Inquisitoribus. NICOLAS EYMERIC, de l'ordre des prêcheurs, *Directorium Inquisitorum cum scholiis Francisci Pegnæ*. Rome, in Aedibus P. R., 1587. Pegna était un auditeur de Rote qui mourut en 1612 et écrivit personnellement sur l'Inquisition. Il annota également le *Lucerna Inquisitorum*, de BERNARDO DE CÔME, Rome, 1584. Cf. SIMANCA EPISC, *Theorie Praxis Haereseos*, Venise, 1573. PAUL BRILLAND, *Tractatus de Hereticis et sortiligiis*,



Les juges devaient avoir plus de trente ans, souvent même plus de quarante et être théologiens ou canonistes et de foi éprouvée; ils jouissaient du privilège d'être exonérés de toute taxe excepté celle sur les chevaux, de n'avoir pas à payer de dîme sur leurs bénéfices; ils avaient le pouvoir d'accorder des indulgences de vingt à quarante jours, « d'interpréter » les décisions du Saint-Siège de même que celles du pouvoir séculier, de se faire livrer les hérétiques réfugiés dans les églises, même si l'évêque s'y opposait. Il était interdit de les excommunier excepté dans quelques cas particuliers; ils avaient droit au titre de Très Révérend; il leur était permis de lire et d'autoriser la lecture des livres hérétiques.

Lyon, 1536. PAOLO SARPI, *Trattato delle Materie beneficiarie*, Mirandola, 1676. CESARE CARENIA, *Tractatus de Officio SS. Inquisitionis*, Lyon, 1669. PH. LIMBORCH, *Historia Inquisitionis*, Amsterdam, 1692, dont Morone dit : *Opera curiosa che passa come scritta con molte verità* (Diz. Erud., vol. XXXVI, p. 46); *Storia dell' Inquisizione*, Florence, 1849. *Histoire des Inquisitions*, Cologne, 1579, tirée des *Mémoires historiques de L. Ellies Dupin* et d'autres ouvrages par l'abbé CL.-P. GOUJET. H. PLETTEMBERG, *Notitia Congregationum et Tribunalium Curiae Romanae*, Hildesheim, 1673. *De Romani Pontificis potestate et delegata Inquisitionum*, auctore LUDOVICO A PARAMO BOROXENSI, Regni Sicilia Inquisitori, Materi, 1598. ELISEO MASINI, *Sacro Arsenale, ovvero pratica dell' Officio della S. Inquisizione*, con l'inserzione di alcune regole fatte dal P. Inquisitore. T. Monghini Domenicano, e di diverse annotazioni del dottore Gio Pasqualone Fiscale della Suprema Generale Inquisizione di Roma, Roma, 1705.

La bibliothèque de la Minerva contient quelques manuscrits décrits par Charles Molinier (voir Bibliographie) qui sont relatifs à la procédure inquisitoriale; ils datent d'une période antérieure à la création du Saint-Office, du XIII<sup>e</sup> et du XIV<sup>e</sup> siècle, mais semblent avoir été encore en usage durant tout le XVI<sup>e</sup> siècle. La liste des cardinaux du Saint-Office de Pie V à Paul V se trouve : Bibl. Vat. Cod. Ottoboniani, 2498, fol. 262.

Les juges inquisitoriaux pouvaient s'adjoindre des laïques et les obliger même par la contrainte, à accepter les fonctions qu'ils leur conféraient. Ils avaient pour auxiliaires des « qualificateurs » dont le rôle consistait à apprécier les actes et les opinions reprochés aux accusés et à décider s'ils étaient : hérétiques, scandaleux ou téméraires.

Un avocat fiscal rédigeait les actes d'accusation et les signifiait aux inculpés, contrôlait les dépositions, examinait les ouvrages saisis, suivait la procédure et s'assurait que les condamnés subissaient leur peine; il gérât les biens qui avaient été confisqués au profit du tribunal. L'avocat fiscal devait être « honnête », diligent, instruit des règles du droit; il devait connaître les bulles et les brefs pontificaux.

Les notaires ou secrétaires jurés étaient choisis parmi les notaires séculiers ou bien parmi les notaires ecclésiastiques<sup>1</sup>; leur fonction était de consigner par écrit les actes du Saint-Office ainsi que ceux des tribunaux inquisitoriaux et les dépositions des témoins; ils rédigeaient les pièces de la procédure. Ils étaient tenus au plus grand secret.

Un trésorier était chargé de recevoir, à l'exclusion de toute autre personne, les revenus appartenant à l'Inquisition aussi bien que les sommes qui

1. Bulle de Pie IV, « *Pastoralis officii cura, meritis* », du 27 août 1561. Le pape informé que les inquisiteurs manquent de notaires ecclésiastiques, leur permet d'en prendre des séculiers. L'office de notaire inquisitorial était, en effet, fort déconsi-

lui étaient dues; sa comptabilité devait être minutieusement contrôlée.

La plupart de ces personnes habitaient le palais du Saint-Office.

Les familiers de l'Inquisition avaient pour mission d'exécuter ses ordres; il leur était permis de porter des armes, mais ils ne pouvaient en faire usage que dans l'exercice de leur ministère. C'étaient aussi des espions; ils étaient tenus de dénoncer les suspects et, s'ils s'abstenaient de le faire, étaient considérés eux-mêmes comme suspects. Il existait dans plusieurs villes d'Italie, à Bologne, à Milan, des espèces de confréries dont les membres prenaient le nom de Crocesegnati et dont le rôle était de dénoncer et « d'exterminer »

déré, dit le pape, et beaucoup répugnaient à l'exercer. En 1585, le notaire de l'Inquisition à Mantoue recevait 12 écus d'or par an.

Salaires de quelques-uns des membres et employés du Saint-Office.

Année 1567  
ou un peu postérieure.

Le P. commissaire recevait par an . . . . .	420 écus.
Le P. assesseur — — — — . . . . .	480 —
Le P. fiscal — — — — . . . . .	240 —
Le notaire et ses clercs recevaient par an. . . . .	384 —
L'archiviste recevait par an. . . . .	144 —
Le secrétaire — — — — . . . . .	160 —
Le capitaine — — — — . . . . .	176 —
Le chapelin — — — — . . . . .	60 —
Le médecin — — — — . . . . .	25 —
Le chirurgien — — — — . . . . .	40 —
Gardiens, barbiers, scribes recevaient. . . . .	67 —
Bois et fagots. . . . .	78 —
Vêtements, linge, papier, encre, grilles des fenêtres, bûchers, environ . . . . .	2 766 —
(Cod. Barberiniano, LV, I.)	

les hérétiques. En retour, il leur était accordé de grands avantages<sup>1</sup>.

Les gardiens des prisons de l'Inquisition devaient être d'honnêtes gens « car ceux qui ne sont pas honnêtes méritent d'être gardés plutôt que d'être gardiens ». Il leur était surtout enjoint d'empêcher les prisonniers de communiquer entre eux ou avec le dehors. Défense était d'ailleurs faite à ceux-ci, sous menace de la torture, de parler ou d'écrire à qui ce fût<sup>2</sup>. Les sbires chargés de conduire au château Saint-Ange les accusés ne devaient s'entretenir sous aucun prétexte avec les gardiens de la forteresse. A partir de 1571, les geôliers qui se rendaient auprès des prisonniers devaient toujours se faire accompagner d'un autre geôlier. Il était interdit d'entrer dans le palais du Saint-Office avec des armes<sup>3</sup>.

Les inculpations étaient de deux sortes suivant leur gravité, *de levi* ou *de vehementer*.

Si l'hérésie avait été purement mentale, un prêtre quelconque avait le droit d'absoudre celui qui s'en déclarait coupable. Pour qu'elle fût manifeste, il fallait un signe certain auquel il fût impossible de se méprendre.

Des paroles hérétiques, prononcées sans intention hérétique, ne constituaient pas le crime d'hérésie.

1. Voir ce qui est dit à leur sujet dans le chapitre relatif à Sienne.

2. Décision du Saint-Office, en date du 7 juin 1567 et du 13 juillet 1569, confirmant des règlements antérieurs. L. PASTOR, *Allegemine Dekreten*, p. 507 et 509.

3. *Ibid.*



La possession de livres hérétiques donnait lieu non à l'inculpation mais au soupçon d'hérésie; celui chez lequel ils étaient découverts était poursuivi *de levi*. Cependant le cas était grave pour lui car, s'il se trouvait dans le nombre des ouvrages anonymes, et c'était le plus souvent le cas, il courait le risque qu'on lui fit subir la torture pour l'obliger à dire qui en étaient les auteurs. Les juges n'acceptaient guère l'excuse souvent présentée que les livres avaient été apportés par quelque personne malveillante. Un des théoriciens de l'Inquisition, qui écrivait à Venise en 1639, le P. Paolo, énumère onze raisons suffisantes pour défendre la lecture et la possession des livres hérétiques<sup>1</sup>.

Étaient considérés comme fauteurs d'hérésie : les évêques et les inquisiteurs qui ne punissaient pas les hérétiques; les princes temporels qui n'ordonnaient pas leur emprisonnement; toutes les personnes qui leur venaient en aide soit en leur fournissant des aliments, soit en les aidant à se cacher, soit en leur donnant des conseils; tous ceux qui entravaient l'action du Saint-Office.

Étaient considérés comme hérésiarques ou « maîtres d'erreur », et punis de peines particulièrement sévères ceux qui enseignaient aux autres les doctrines hérétiques et ceux qui créaient ou mettaient en circulation des hérésies nouvelles.

1. P. PAOLO, *Discorso dell' Origine dell' Ufficio dell' Inquisizione*. Venise, 1639, p. 175.

L'inculpation était établie « par dénonciation, inquisition ou investigation ». L'inculpation était l'élément capital du procès; il semble que l'Inquisition ne procédait à ce premier acte qu'avec circonspection et en s'entourant de nombreuses garanties mais ensuite, elle n'admettait guère qu'elle se fût trompée; l'inculpé devenait un suspect et les moyens qu'on lui laissait pour se défendre étaient très limités; l'inculpation aboutissait à tout le moins à une abjuration et à une pénitence. D'ailleurs il suffisait qu'on fût resté un an sous le coup d'une excommunication sans venir à résipiscence pour devenir suspect *de levi*.

Il fallait un certain nombre de témoignages concordants pour mettre en mouvement la justice inquisitoriale. Toutefois le témoignage de personnes réputées « infâmes » était admis, par exemple celui des femmes de mauvaise vie, des blasphémateurs habituels, des usuriers, des ivrognes excepté quand ils étaient en état d'ébriété, des saltimbanques, des faillis, des prodigues et des bannis auxquels les magistrats du Saint-Office pouvaient délivrer des sauf-conduits « car les inquisiteurs sont au-dessus des juges séculiers et rien ne doit entraver les investigations relatives à la foi ». Dans certains cas, l'affirmation d'une seule personne suffisait<sup>1</sup>.

1. Dans une lettre de l'Inquisiteur de Pérouse du 14 février 1626, il parle de l'utilité d'amener les femmes à faire des dénonciations « en ayant soin de leur faire comprendre combien les choses de l'Inquisition doivent rester secrètes ».

On posait, il est vrai, aux témoins les questions les plus minutieuses; on les interrogeait sur leurs rapports avec les personnes qu'ils accusaient; on exigeait d'eux qu'ils expliquassent pourquoi ils les dénonçaient; on leur demandait s'ils avaient été poussés par leur confesseur, ce qu'ils avaient vu ou entendu de suspect.... Un notaire rédigeait leurs dépositions qu'ils devaient signer ou marquer d'une croix. Il leur était imposé de ne rien révéler au dehors de ce qu'ils avaient dit. Les faux témoignages étaient punis d'une amende, d'une pénitence, de l'exil, du pilori, de la fustigation, de l'exil, ou bien même des galères et de la mort.

Copie des dépositions était remise à l'accusé mais on y supprimait souvent ou on y dénaturait les noms des déposants<sup>1</sup>.

Les auteurs des traités sur l'Inquisition ne décident point si un fils peut dénoncer son père et une femme son mari.

Les témoignages reçus et examinés, les juges se recueillaient, récitaient à genoux une prière, invoquaient le Saint-Esprit, après quoi celui d'entre eux qui présidait demandait aux autres si le crime d'hérésie leur paraissait avéré. S'il y avait doute, on faisait venir les qualificateurs. On examinait si l'accusé devait être jeté dans les prisons

1. PH. A. LIMBORCH, p. 267. Voir plus loin ce qui est dit de l'Inquisition « à la façon espagnole » qui précisément tenait secret le nom des déposants contrairement à l'Inquisition épiscopale. En 1586, les cardinaux inquisiteurs décidèrent que dans des comptes rendus des procès, les témoins seraient désignés soit par une lettre soit par un chiffre.

secrètes de l'Inquisition ou retenu dans sa propre maison ou enfermé dans un monastère s'il était ecclésiastique. Pour que son arrestation pût être décidée, il fallait qu'il y eût « au moins une demi-preuve certaine ». Le décret de capture ayant été décidé, on mandait l'accusé au Saint-Office d'où l'exécuteur le conduisait sous bonne escorte aux prisons. Ainsi on évitait tout éclat. Mais si l'on redoutait qu'il prît la fuite, il était arrêté chez lui. Ce ne fut qu'en 1591 que les cardinaux inquisiteurs supprimèrent la coutume qui s'était établie, de raser les inculpés, hommes et femmes, au moment de leur entrée dans les prisons du Saint-Office.

L'inquisiteur se plaçait au bout d'une longue table; on faisait asseoir l'accusé à l'autre extrémité sur un escabeau à côté du notaire; il devait jurer sur l'Évangile de dire la vérité; le juge commençait alors par lui demander s'il savait pourquoi il était détenu et lui rappelait que la justice est « douce avec les doux » et que les inquisiteurs ne procèdent jamais qu'à bon escient; puis les questions les plus minutieuses lui étaient posées sur sa vie, sa situation, sa famille, ses relations. S'il niait avoir donné dans l'hérésie, on lui demandait s'il se connaissait des ennemis et on le conjurait d'avouer sans feinte la vérité. Des questions lui étaient posées destinées à sonder ses opinions; on lui demandait par exemple s'il avait entendu parler du paradis, de l'enfer et du purgatoire et ce qu'il en pensait. Si ses réponses ne concordaient point



avec les dépositions des témoins, on le mettait en garde contre le mensonge. S'il variait dans ses affirmations, il était interrogé à plusieurs reprises, souvent après de très longs intervalles; quelquefois une année s'écoulait entre deux interrogatoires. « Les inquisiteurs, disent les manuels d'Inquisition, doivent se montrer aussi prudents qu'habiles. Ainsi ils auront grand soin que, dans chaque cas, le serment précède la déclaration; ils devront empêcher que les accusés parlent avec hauteur ou intempérance; ils ne leurs promettent jamais l'impunité ou la liberté sans restrictions. »

On demandait à l'accusé s'il pensait, en droit divin, pouvoir jurer de dire la vérité; s'il croyait à l'église catholique, s'il croyait que la véritable église était celle que présidait le souverain pontife ou bien celle formée par les luthériens et les partisans de Bucer qui prétendaient que l'église catholique était le royaume de l'Antéchrist; on lui demandait son opinion sur la justification, sur le baptême, sur le libre arbitre, sur les bonnes œuvres, sur les sacrements; en reconnaissait-il deux, le baptême et l'eucharistie, ou sept. On lui demandait en quoi différait le baptême de Jésus et celui de saint Jean, s'il croyait à la présence réelle dans les deux espèces, s'il croyait que pour les laïcs la communion sous une seule espèce assurait le salut et si le Christ y était contenu tout entier, s'il croyait que ce sacrement pouvait être administré ailleurs que dans les lieux consacrés et par un prêtre qui ne serait pas à jeun, s'il croyait que les luthériens

et les partisans de Bucer étaient justifiés à dire que ce sacrement pouvait se conférer autrement, s'il croyait que la messe était le sacrifice d'après la nouvelle loi, s'il croyait au purgatoire et aux prières pour les morts, s'il croyait que les péchés commis après le baptême étaient autrement considérés que ceux commis avant le baptême, s'il croyait que chaque chrétien avait le droit d'absoudre les autres ou si ce droit était réservé aux seuls prêtres, s'il croyait que l'ordination était un sacrement et que ceux-là seuls qui l'avaient reçu pouvaient administrer les sacrements, s'il croyait que Pierre avait été le prince des apôtres et le vicaire du Christ, s'il croyait que le mariage est indissoluble et qu'il est un sacrement de l'Église, s'il croyait à la nécessité de la représentation du Christ sur la croix et des images en général, à l'utilité du culte des reliques, à l'utilité des jeûnes; s'il croyait que les vœux monastiques et surtout celui de chasteté sont du droit divin et obligent ceux qui les font sous peine de damnation éternelle. On lui demandait s'il pensait que dans l'Église grecque comme dans l'Église latine il n'avait pas été défendu de tout temps à ceux qui avaient reçu les ordres de contracter mariage et si ceux qui avaient agi autrement n'avaient pas été dépouillés de leur ministère. On lui demandait si l'état virginal n'était pas préférable et plus agréable à Dieu que l'état conjugal, si les personnes qui arrachaient les nonnes des couvents et les contraignaient au mariage ne méritaient pas la colère du pouvoir

civil et du pouvoir religieux. On lui demandait encore ce qu'il pensait de la simonie et si les personnes qui s'emparaient des biens légués aux pauvres ou aux églises pour des œuvres pies n'étaient pas des spoliateurs des églises et des massacreurs de pauvres, dignes, s'ils ne restituaient leurs larcins, de la damnation éternelle.

Enfin on leur posait cette question imprévue qui était la cinquante et unième et dernière : « Les hérétiques qui errent par malice et qui réunissent des disciples contre les édits des princes et excitent des séditions, doivent-ils être châtiés par le bras séculier et livrés au dernier supplice, la charité chrétienne restant toutefois sauve<sup>1</sup>? »

Lorsque les accusés persistaient à nier ou à faire des réponses vagues et captieuses, on plaçait à côté d'eux des personnes sûres, des hommes pour les hommes, des femmes de mœurs éprouvées pour les femmes, avec mission d'entrer dans leur confiance. On n'en venait à la torture que lorsque les autres moyens avaient échoué, quand les témoignages à charge étaient insuffisants et après avoir remis copie de la procédure à l'accusé. Un contumace pouvait être torturé de prime abord, s'il était arrêté après que le jugement avait été rendu contre lui. Les clercs ne devaient être mis à la question que par des clercs à moins qu'on n'en trouvât pas qui voulussent se charger de ce soin.

1. BUSCHBELL, p. 325.

Dans son chapitre sur la torture, Paul Brilland distingue la torture de la question. « La torture, dit-il, est un tourment du corps pour arracher la vérité; la question est un interrogatoire sous forme de tourment plus bref et qui plaît mieux<sup>1</sup>! » Brilland distingue sept degrés de torture. Le premier était le dévêtement sur lequel les auteurs qui ont traité avec lui de la torture, insistent le plus. Le patient était conduit dans la salle des supplices et, tandis qu'on le déshabillait lentement en présence des instruments dont on allait se servir, les juges le pressaient de dire la vérité l'assurant que, s'il se montrait sincère, il ne serait pas puni de mort.

Les supplices les plus fréquemment employés étaient l'estrapade, le feu et le tourment de l'eau<sup>2</sup>.

Pendant la torture, l'accusé était interrogé sur les charges relevées contre lui « en commençant par les moindres qui s'avouent plus facilement ». Les juges qui avaient mission d'interroger les accusés mis à la question, ne devaient jamais se faire remplacer « à moins qu'ils ne fussent trop occupés ».

La torture était quelquefois appliquée pour

1. *Tractatus de hereticis et sortilegiis. De tortura*, Livre IV. « Tortura est corporis cruciatus ad eruendam veritatem, questio est tormentalis inquisitio veritatis et ista est brevior et magis placet. »

2. Une décision du Saint-Office en date du 4 septembre 1577 déclare que, lorsqu'il est mandé aux magistrats de torturer quelqu'un à leur guise, ils ont le choix non seulement du genre et de la durée du supplice, mais aussi de le renouveler le jour suivant. L. PASTOR, *Allegemine Dekreten*, p. 511.



faire confirmer des aveux même quand ils avaient été spontanément offerts.

Les cardinaux inquisiteurs étaient tenus de visiter les détenus une fois par mois; un magistrat était également chargé de rédiger chaque mois un rapport sur l'avancement de l'instruction relative à chaque condamné.

On exigeait des détenus qu'ils payassent une pension pour leur alimentation; quand ils s'y refusaient on les menaçait à Rome de les envoyer à la Tor de Nona où le régime était beaucoup plus sévère que dans les prisons inquisitoriales<sup>1</sup>; il entraînait dans les attributions du « fiscal » de toucher cette pension et d'empêcher qu'il y eût trop de retard dans son paiement<sup>2</sup>. Le montant devait en être élevé car, par un acte daté du 13 septembre 1558, cinq détenus, sur le point de recouvrer leur liberté, Matteo Raymondi, Giovanni Evangelista Ubertini, Paolo Antonio Raynaldi, Simone Vincenzo et Josefo Montanara, durent s'engager par un contrat signé devant notaire « dans le palais de l'Inquisition », à verser au geôlier et à son associé une somme de 174 écus pour leur entretien pendant leur détention<sup>3</sup>.

1. Décision de la congrégation en date du 26 mai 1565. L. PASTOR, *Allegemine Dekreten*, p. 506.

2. Cod. Casanat., 2653, fol. 10.

3. Roma, Archiv. Distrettuale, Atti. E. Severo, Prat. 15, ol. 112. Le 13 juin 1562, le cardinal Guido Ascanio Sforza, camerlingue, donne ordre aux banquiers de la Chambre apostolique de verser à Filippo Perusino de Bologne et à Giovanni Cavagna d'Alexandrie, gardiens des prisons de l'Inquisition, la

Lorsque l'affaire venait devant le tribunal, les accusés étaient défendus par des avocats ou par des procureurs que désignait le tribunal et qui ne se voyaient admis à exercer le ministère qu'autant qu'ils étaient « purs de tout soupçon d'hérésie, versés dans l'un et l'autre droit, diserts et prudents ». Il leur était imposé de ne rien révéler de ce qu'ils apprendraient et il leur était recommandé de « défendre fidèlement les accusés » mais d'autre part, on les engageait à employer tous leurs efforts pour les amener à faire des aveux; ils devaient n'user dans leurs plaidoiries que des « moyens légitimes » et être brefs. Les accusés pauvres étaient défendus gratuitement; pour les autres, l'avocat se remboursait de ses frais et de ses honoraires sur leurs biens.

Quand l'accusé avait moins de vingt-cinq ans, on lui donnait un curateur pour le guider.

Une indulgence de trois ans était promise à ceux qui avaient pris une part directe dans un jugement, aux témoins, au notaire, aux assesseurs.

Les rédacteurs de traités sur l'Inquisition recommandent aux juges d'être indulgents envers les hérétiques repentants, mais cette indulgence fut singulièrement restreinte au XVII<sup>e</sup> siècle car elle ne put s'exercer que si le coupable n'avait nié aucun des dogmes principaux, la divinité du

somme de 250 écus pour la nourriture de quelques hérétiques dont une partie allait être envoyée aux galères, l'autre mise en liberté. Mand. Camerali, vol. an. 1562-1563, fol. 9.

Christ, sa mort, la conception sans tache, la Trinité. C'est du moins ainsi que les juges inquisiteurs interprétèrent la bulle de Paul IV « *Cum quorundam* » datée du 7 août 1555, à partir d'un jugement prononcé dans l'église S. Maria sopra Minerva, le 18 mai 1597. Cependant le texte de la bulle (§2) semble moins rigoureux car le pape avait déclaré que « ne voulant pas la mort du pécheur mais qu'il soit converti et qu'il vive », il convenait d'absoudre ceux qui répudieraient leurs erreurs avant toute poursuite ou dénonciation et qui rentreraient dans le sein de l'Église après s'être imposé la pénitence qui leur serait prescrite. Cette indulgence ne s'appliquait pas aux relaps.

L'abjuration était un acte pour ainsi dire inséparable de toute poursuite du Saint-Office, même quand l'accusé n'était pas condamné expressément<sup>1</sup>.

Les condamnations l'imposaient toujours et bien peu d'inculpés s'y refusaient car, pour ceux qui étaient condamnés à mort il y allait du supplice du feu; pour les autres, d'une aggravation de leur peine. L'Église, dont cet aveu manifestait le triomphe, lui donnait toute l'ampleur et tout le retentissement possible; cardinaux et évêques tenaient à devoir d'y figurer et une indulgence était promise aux personnes qui y assistaient.

1. *Nec damnatus nec absolutus.*

L'abjuration formait la partie principale de la cérémonie de condamnation et c'est pourquoi elle est souvent appelée « Acte de foi ».

A Rome, les abjurations avaient lieu dans l'église S. Maria sopra Minerva qui appartenait, comme il a été dit, aux dominicains, et dont les vastes et sombres nefs se prêtaient au déploiement d'une pompe de ce genre.

La formule d'abjuration devait avoir la forme d'un acte notarié et être signée ou marquée d'une croix par celui qui la prononçait; il fallait qu'elle contint l'expression de son attachement à la foi catholique, un désaveu des erreurs qu'on lui imputait et la promesse de n'y plus retomber. Le texte en était en « langue vulgaire » afin de pouvoir être compris de tous<sup>1</sup>.

Les condamnés arrivaient dans le costume des repentants, c'est-à-dire la tête coiffée d'une haute mitre de carton peint et portant sur les épaules une sorte de sac ou de chape qu'on nommait *sanbenito* (*sacco benito*), de couleur jaune et

#### 1. Texte de l'abjuration de Lisia :

« Moi Lisia Phileo, dit Paulo Riccio, Sicilien, étant en présence de vous, Mgr Ottaviano da Castello, évêque de Ferrare et de vous, fra Stefano Foscarara de Bologne, inquisiteur de la dépravation hérétique, spécialement délégué par le Saint-Siège, touchant de mes propres mains corporellement les saints Évangiles placés devant moi, je jure que je partage de cœur et je confesse de ma bouche la foi catholique et apostolique que l'Église romaine professe, en conséquence j'abjure, je révoque, je déteste et je renie toute hérésie de quelque sorte qu'elle soit que j'ai pu soutenir autrefois et toute secte qui s'écarte de l'Église apostolique.... » (TASSONI, *Cronaca*, p. 132.)



marqué de deux croix de saint André, l'une sur la poitrine et l'autre sur le dos<sup>1</sup>.

Les condamnés qu'on s'apprêtait à brûler étaient revêtus d'un *Sanbenito* sur lequel étaient peints des diables et des flammes; les diables et les flammes étaient renversées quand on faisait grâce du bûcher au condamné.

Parfois aussi on représentait sur le *Sanbenito*, par derrière une grille en drap rouge entre deux couteaux et par devant sept étoiles accompagnées d'une inscription également en drap rouge<sup>2</sup>.

A Rome, le bûcher était élevé soit à l'entrée du pont Saint-Ange, soit sur la place Campo di Fiore comme ce fut le cas pour le supplice de Giordano Bruno. Lors d'un acte de foi qui eut lieu à Messine en 1724, on commença par brûler les cheveux des condamnés afin de leur donner un avant-goût des souffrances auxquelles ils allaient s'exposer s'ils ne se repentaient pas en ce dernier moment; puis on brûla leurs vêtements, enfin on mit le feu au bûcher et l'estrade de bois sur laquelle on les avait fait asseoir s'effondra au milieu des flammes<sup>3</sup>. Sans doute on procédait à peu près de même à Rome.

Quand le condamné avait abjuré, ce qui était comme on l'a dit, le cas le plus fréquent, on ne le

1. Outre les sources mentionnées, MORONI, *Diz. Erud.*, vol. LX, p. 404 et vol. LXVIII, p. 411.

2. En 1583, les cardinaux inquisiteurs décidèrent que dorénavant les condamnés ne porteraient ce costume qu'au sortir de l'église.

3. *L'atto pubblico di Fede...* Messine, 1724, avec gravures. Bibl. de la Société de l'Hist. du Protestantisme français.

brûlait pas vivant; il était pendu ou décapité avant que son corps fût consumé.

Les sentences qui livraient les condamnés au bras séculier portaient toujours que leur châtiment n'occasionnerait pas « d'effusion de sang » et qu'ils ne seraient ni mutilés ni mis à mort. Mais le magistrat civil qui se serait conformé à cette recommandation n'aurait pas manqué d'être poursuivi aussitôt comme « fauteur d'hérésie » et il n'en était jamais tenu compte<sup>1</sup>. Il ne faut voir dans cette réserve dont l'allure faussement pitoyable a été bien souvent reprochée à l'Église, que le désir de ne pas se mettre en contradiction flagrante avec les textes évangéliques et cet attachement aux vieilles formules qui est une de ses plus fortes traditions.

Cependant la bulle « *Intelleximus quod* » de Léon X accordait le droit aux inquisiteurs d'infliger des châtiments sanglants aux faux témoins en matière d'hérésie<sup>2</sup>. On verra qu'il en fut brûlé ou tout au moins condamné bon nombre.

Les condamnés qui n'étaient pas envoyés à la mort, étaient frappés soit de la peine de la prison perpétuelle qu'on appelait parfois l'emmurement car on fermait d'un mur la porte de la prison<sup>3</sup>,

1. TANON, *Histoire des Tribunaux de l'Inquisition en France*, Paris, 1893, p. 473. On trouve le texte d'un de ces jugements dans EYMERIC, p. 30.

2. Cette bulle avait été promulguée plus spécialement en vue des pays soumis à la couronne d'Espagne, néanmoins elle avait une application générale.

3. Cf. Décision du Saint-Office en date du 8 septembre 1568 déclarant « que les emmurés seront placés dans des prisons nou-

soit des galères, soit de l'exil, soit de la relégation dans une ville ou dans un lieu déterminé. La peine de la fustigation était appliquée quelquefois mais seulement si l'état du condamné le permettait. Les femmes mariées n'y étaient pas soumises car leurs maris auraient pu se prévaloir de ce châtiment pour les répudier; il en était de même des veuves qui avaient des filles à marier afin de ne pas empêcher le mariage de celles-ci. La fustigation remplaçait parfois les galères<sup>1</sup>.

Les biens des condamnés n'étaient pas confisqués *ipso facto* en Italie comme c'était l'usage en Espagne<sup>2</sup>.

A Venise, quand les biens d'un hérétique étaient confisqués, ce n'était pas au profit du Saint-Office comme ailleurs, mais au profit de ses plus proches parents qui devaient toutefois prendre l'engagement formel de n'en pas faire usage en faveur du condamné et de ne l'aider en aucune manière<sup>3</sup>.

velles séparées, pour y subir leur pénitence non pour y être gardés ». L. PASTOR, *Allegemine Dekreten*, p. 509.

1. Cod. Barberiniano, LXXI.

2. On plaisantait parfois avec le redoutable tribunal!

Botticello avait essayé, raconte Vasari, de commenter Dante à Florence et s'était montré fort ridicule. Or, peu après, il accusa en manière de jeu un de ses amis, d'avoir émis des propos hérétiques sur la nature des âmes; le Saint-Office prit la chose au sérieux; l'accusé fut arrêté et interrogé; on lui cita le nom du délateur. « N'ai-je pas eu bien raison de prétendre que les âmes des hommes sont semblables à celles des bêtes, dit-il; mon accusateur en est la preuve car il a montré qu'il n'était qu'une bête en se mêlant d'expliquer Dante! » Et il fut mis hors de cause.

3. Lettre du nonce Nicastro en date du 29 octobre 1570. Nunz. Ven., vol. VIII, p. 74.

Il arrivait que les victimes de l'Inquisition trouvassent des sympathies actives au dehors; le 8 octobre 1569, un ancien gouverneur de Rome au temps de Pie IV, Palantieri, fut mis en prison pour avoir facilité l'évasion de plusieurs prisonniers hérétiques alors qu'il était en fonction<sup>1</sup>; l'année suivante, le 11 février 1570, le gardien des prisons fut pendu devant le palais du Saint-Office parce qu'il avait montré trop de complaisance dans l'exercice de ses charges<sup>2</sup>; en l'année 1626, on s'aperçut qu'un frère mineur de Palerme, fra Vincenzo Bonincontro, condamné en 1622 à être « muré perpétuellement sans espoir de grâce » vivait depuis quelque temps déjà fort tranquillement dans un couvent d'Avignon<sup>3</sup>.

Il y eut presque continuellement des évasions à Rome et dans le reste de l'Italie car les prisons étaient insuffisantes, mal établies et les gardiens souvent négligents ou faciles à corrompre. Le nonce de Naples écrivait, le 22 mai 1456, qu'il n'avait ni sbires, ni prison et qu'il ne pouvait ordonner l'estrapade, faute de l'instrument. Force lui était de demander aux autorités civiles de garder en prison les hérétiques et elles n'y consentaient jamais sans beaucoup de pourparlers<sup>4</sup>.

Le concile de Trente évoqua plus d'une fois

1. Cod. Vat. Urb. 1041, fol. 162.

2. D. ORANO, *Liberi Pensatori*, p. 36.

3. Lettre de l'inquisiteur de Gênes en date du 17 janvier 1626, Cod. Barberiniano, LXXI, 68, p. 14.

4. BUSCHBELL, p. 23.



des affaires d'inquisition; tel fut le cas d'un notaire de Bergame, relaps, condamné à Milan, qui s'était évadé de sa prison, ce qui passait pour un aveu de culpabilité et qui fut néanmoins absous. D'ailleurs le Saint-Siège avait concédé au concile le droit d'absolution par un bref daté du 18 septembre 1563<sup>1</sup>.

Le 18 février 1579, les cardinaux inquisiteurs décrétèrent que les inquisiteurs généraux ne devraient plus évoquer les affaires relevant des juges diocésains, à moins de cause grave ou de décision du Saint-Office; il leur était permis, toutefois d'envoyer des représentants pour suivre ces affaires<sup>2</sup>.

Le 23 mai 1593, la création d'un dépôt des archives de l'Inquisition fut décidée; le cardinal Girolamo Berneri reçut mission de l'organiser dans le palais du Saint-Office<sup>3</sup>.

1. L. CARRERI *Appunti... Concilio di Trento*, p. 14.

2. L. PASTOR, *Allegemine Dekreten*, p. 513.

3. *Ibid.*, p. 551. Les archives du Saint-Office romain ne sont pas accessibles pour les raisons qu'on a dites. Les archives de l'Inquisition milanaise furent entièrement brûlées le 3 juin 1788, dans la cour du couvent de S. Maria delle Grazie où s'étaient longtemps tenues ses assises. La destruction eut lieu en présence des magistrats communaux, d'un représentant de la Curie ecclésiastique, d'un chanoine et de l'archiviste municipal. On conserva seulement quelques documents historiques. Les archives inquisitoriales de Bologne furent pareillement anéanties en 1797.

Dès que l'imprimerie commença à faciliter la multiplication des livres, la papauté s'inquiéta du danger qui pourrait en résulter car, disait le pape Innocent VIII dans la bulle « *Inter multiplices* » du 17 novembre 1487, « si l'impression des livres est chose très profitable quand elle augmente le nombre des livres utiles et approuvés, elle devient très condamnable si, par une industrie perverse, elle fournit le moyen d'en répandre de pernicieux<sup>1</sup> ». En conséquence il défendait sous peine d'excommunication majeure que désormais aucun livre fût imprimé sans le visa du Maître du Sacré Palais ou d'une personne le représentant. Le 1<sup>er</sup> juin 1501, le pape Alexandre VI publia une bulle ayant le même objet mais visant seulement les diocèses de Cologne, Mayence, Trèves et Magdebourg. Léon X renouvela ces dispositions d'une façon générale le 4 mai 1515 par la bulle « *Inter sollicitudines* » rendue conformément aux décisions du concile du Latran. La censure ecclésiastique devait s'appliquer à tous les livres « dont la lecture peut entraîner les fidèles en de graves erreurs tant au point de vue de la foi que dans leurs mœurs et dans la conduite de leur vie journalière, erreurs trop nombreuses déjà dans le passé et

1. Le cardinal GIAMBATTISTA DELUCA, *II cardinale della Santa Romana Chiesa pratico*, Rome 1680, cap. xxxi. Mgr Bailles, *La Congrégation de l'Index*, Paris, 1866.

plus redoutables encore dans l'avenir ». En conséquence, les ouvrages de cette sorte seraient brûlés sur la décision soit de l'évêque, soit de l'inquisiteur, soit d'une personne compétente, une amende de 100 ducats serait imposée à ceux qui les auraient lus ou conservés, le montant devant en être consacré à la construction de Saint-Pierre; l'imprimeur serait privé pendant un an du droit d'exercer son industrie<sup>1</sup>.

Jusqu'alors il ne s'agissait que de mesures laissées à l'appréciation diocésaine; les ouvrages dangereux n'étaient jamais désignés. Mais Léon X. dans la bulle « *Exurge Domine* » datée du 15 juin 1520, défendit nominativement les livres de Luther qui commençaient, comme on l'a dit, à se répandre en Italie (§ 4). C'était le premier pas dans la voie des listes d'ouvrages interdits. Adrien VI aggrava les dispositions de la bulle de Léon X. Les listes de proscription se multiplièrent dès lors; les évêques, les synodes, les inquisiteurs locaux, les universités, le pouvoir temporel de même que le pouvoir spirituel en rédigèrent. A Naples, une ordonnance du vice-roi, du 15 octobre 1544, réglait l'impression et la vente des livres traitant de théologie ou de l'Écriture sainte et composés depuis moins de vingt-cinq ans, c'est-à-dire depuis la première apparition du protestantisme en Italie. Un édit,

1. JOSEPH HILGERS, *Der Index der verbotenen Bücher*, Freiburg, 1904. E.-H. REUSCH, *Der Index der verbotenen Bücher*, Bonn, 1883-1885 et *Indices librorum prohibitorum des Sechzehnten Jahrhunderts*, Tübingen, 1886.

en date du 29 novembre 1550, étendait la censure aux ouvrages les plus divers, aux recueils de lettres, de poésies et même aux sonnets. A Lucques, parut en 1545 un catalogue des ouvrages interdits; il avait été rédigé à l'instigation de l'inquisiteur. Les principaux auteurs qui s'y trouvent désignés sont : Œcolampade, Mélanchton, Ulrich Zwingli, Ulrich de Hutten, Bucer, Wicleff, Jean Huss, Bullinger, Luther, Ochino, Vermiglio, le Sommario<sup>1</sup>.

En mai 1549, le nonce à Venise, Giovanni della Casa, publia une réglementation concernant l'impression des livres et une nomenclature de ceux dont l'Église prohibait la lecture; on lui donna le nom d'Index<sup>2</sup>.

Quelques années auparavant, en 1543, le cardinal Carafa, en sa qualité de grand inquisiteur, avait édicté des peines sévères, 1 000 écus d'amende, la confiscation, l'excommunication, le bannissement perpétuel, contre ceux qui vendraient des livres suspects, ou anonymes, ou non approuvés expressément par le Saint-Siège; de même il défendit de les lire, de les acheter, de les conserver<sup>3</sup>.

1. Les Index de la Sorbonne sont de 1544, 1547, 1551, 1556.

2. Il Catalogo de Libri li quali movamente nel mese di Maggio anno presente MDXLVIII sono stati condannati et scommunicati per heretici da Giovanni della Casa....

3. *Edictum contra bibliopolas et librorum impressores atque Dohannorum Officiales ne publice nec secrete audeant vendere aliquos libros damnatos, reprobatos et prohibitos atque de haeresi suspectos : nec imprimere, nec eorum dominis relaxare sine expressa licentia....*



En 1544 l'Index de Venise était renouvelé; dans le même temps, paraissait à Milan un index imprimé sur deux grandes feuilles dont la disposition typographique montre qu'il était destiné à être affiché; cet Index contient cinq cents noms d'auteurs et d'ouvrages; l'Index primitif de Venise était sensiblement moins étendu.

Cependant les Pères du concile de Trente avaient examiné ce point sans rien résoudre.

Paul IV, dans une bulle datée du 21 décembre 1558<sup>1</sup>, trancha dans le vif, à son habitude; il révoqua l'autorisation de lire des livres hérétiques accordée naguère à quelques personnes qui se proposaient de les réfuter « car, disait-il, cette licence a induit en erreur plus de fidèles qu'elle n'a sauvé de chrétiens égarés ». La sanction était l'excommunication majeure et la dégradation pour les ecclésiastiques, d'autres peines pour les laïques. Mais il fallait établir quels étaient les livres hérétiques. Une liste en fut dressée par le cardinal Alessandrino, chef de l'Inquisition, un peu au hasard et sans qu'il se fût occupé de leur contenu, du moins c'est ce qu'affirmait plus tard le cardinal Madrucci; il est vrai que Madrucci était plein d'indulgence pour la Réforme. Un jour qu'il s'entretenait avec le pape du rétablissement de la paix en Europe, il lui avait dit qu'il dépendait de lui qu'elle fût assurée et qu'il n'était pas besoin de jubilé pour l'obtenir, ce dont le pape avait été si

1. RAYNALDUS, ad an. n. 21.

fort irrité qu'il l'avait poussé rudement devant lui en le traitant de luthérien et de faux moine; un peu plus tard, il l'avait contraint à se tenir debout devant lui pendant une demi-heure pour le punir d'avoir intercédé en faveur de l'évêque de Tolède, Carranza, qui était soupçonné de tendances hérétiques.

Il est certain que le nouvel Index était d'un exclusivisme qui dépassait la mesure<sup>1</sup>; quarante éditions de la Bible publiées de 1522 à 1557 et douze éditions du Nouveau Testament figuraient sur la liste des ouvrages interdits. Les libraires romains s'émurent; la plupart d'entre eux possédaient des livres nouvellement portés sur l'Index qu'on leur avait permis d'introduire dans les États de l'Église et sur lesquels ils avaient même payé les droits de douane. Comment pourraient-ils s'en défaire sans danger? Ils se réunirent donc le 31 décembre 1558 et décidèrent d'aller en corps chez le cardinal Alessandrino pour s'éclairer sur ses intentions et lui demander de leur concéder tout au moins la permission de renvoyer en France et en Allemagne les livres défendus qu'ils avaient en magasin; ils devaient tâcher d'obtenir en outre le remboursement des droits d'octroi qu'ils avaient acquittés pour leur introduction<sup>2</sup>.

Ce n'est pas sans raison que les libraires s'alarmèrent; le 4 mars suivant 1559 un vieil employé

1. L'impression en avait été confiée au fameux imprimeur Blado. CARACCILO, *Vita Pauli IV*, p. 76. Cf. p. 767.

2. Cod. Vat. Urb. 1038, fol. 359; vol. 1039, fol. 651, 127.

de la Cour pontificale, Alessandrino Scultati que chacun estimait comme un très honnête homme, fut arrêté parce qu'il possédait des livres hérétiques; on les confisqua, on fouilla ses papiers et l'on entama contre lui un procès<sup>1</sup>. Et l'on se rappelle comment les moines avaient été traités pour avoir devancé la loi.

Hors de Rome l'impression fut la même. Le représentant du grand duc de Toscane, Livio Torello, écrivait à son secrétaire Concino que l'Index allait porter un tort considérable à tous les libraires, que ceux de Florence perdraient sûrement 100 000 écus et que le mieux serait de n'en tenir aucun compte, à l'exemple de ce qui s'était fait dans les villes de Venise et de Milan. Le grand duc se borna donc à faire détruire un certain nombre de livres qu'il désigna<sup>2</sup>.

Paul IV dut bientôt reconnaître lui-même que cet Index ne pouvait être maintenu dans son intégrité. L'année suivante (1559), il en publia une nouvelle édition avec des atténuations; elle porte la mention : *Ad instantiam bibliopolarum*. Blado l'imprima comme la précédente mais une autre édition fut donnée en même temps par Dorico car sans doute, ce livre si utile à ceux qui craignaient les rigueurs de l'Inquisition, eut une vente importante.

1. Cod. Vat. Urb., 4039, fol. 12.

2. On en fit une nouvelle destruction en 1570 sur la place S. Croce; le nombre des livres brûlés fut extrêmement élevé, ce qui montre que les Florentins avaient grand goût à les lire.

Il y eut en tout cinq éditions. La quatrième porte un décret d'atténuation; c'est celle-ci qui fut reproduite à Naples, à Bologne, à Rimini et à Novare<sup>1</sup>.

Le deuxième Index romain parut sous le pontificat de Pie IV, en 1564. Le concile de Trente avait nommé une commission, en 1562 pour étudier la question, car on reconnaissait que, nonobstant les dispositions si sévères de Paul IV, le nombre de livres « infâmes et hérétiques » allait croissant, et qu'il en était résulté « la chute de beaucoup d'âmes » (ordonnance du 13 mai 1563). Mais les Pères se perdirent en d'inextricables difficultés de rédaction et finirent par s'en remettre à la décision du pape; c'est pourquoi celui-ci décréta par une bulle, la confection d'un nouvel index, l'*Index tridentinus* ou *Index librorum prohibitorum* qui parut en 1564 et qu'imprima Alde Manuce<sup>2</sup>.

Dix « règles » établissaient d'une façon générale les conditions d'après lesquelles un ouvrage doit être prohibé<sup>3</sup>. Les livres défendus sont classés en trois catégories. Dans la première sont énumérés les auteurs dont toute la production passée et à venir est interdite. Dans la deuxième, se trouvent ceux des livres d'un auteur qui sont interdits, sans qu'un ordre logique semble, d'ailleurs, avoir été suivi. Dans la troisième catégorie figurent les

1. ZACCARIA, *Storia polemica della proibizione de Libri*, Rome, 1775, Cf. MORONI, *Diz. Eccles.*, vol. XVI, p. 211.

2. Il y en eut ensuite plusieurs éditions entre autres une à Lyon, 1564.

3. Conformément à la bulle, « *Dominici gregis* » du 24 mars 1564.



ouvrages anonymes. Toutes les traductions de la Bible sont défendues *ipso facto*.

Parmi les auteurs, on trouve :

Albert Scott, Antonio Bruccioli, Ochino, Boccace, Machiavel, Celio Curione, Pietro Aretino, Flaminio, Vermiglio, Vergerio, Valla.

Et parmi les ouvrages :

*Les facéties* de Pogge; *De Immortalitate animarum* de Pomponazzo; *De Monarchia* de Dante; *Enarrationes* d'Ovide<sup>1</sup>; *Pasquillorum tomi duo*; *l'Alcoran des franciscains...*, *Discorsi sopra i Fioretti*, de saint François d'Assise.

L'Index de Pie IV resta le prototype des Index ultérieurs jusqu'au pontificat de Léon XIII.

Le 19 novembre 1570, Pie V accorda le droit au maître du Palais d'expurger les livres prohibés; le 5 mars 1571, le pape constitua la congrégation de l'Index qui fut composée de quatre cardinaux. Elle tint sa première séance, le 17 mars, dans le palais du cardinal Jérôme Souchier, abbé de Clairvaux; les trois autres membres de la commission étaient le cardinal de Montalto (Sixte V), le cardinal Archangelo Bianchi, évêque de Teano et le cardinal Benedetto Giustiniano, trésorier de la chambre apostolique.

La commission se réunit ensuite dans la demeure du cardinal préfet, puis au palais apostolique. Lorsqu'on dénonçait à la congrégation un livre comme suspect, elle en confiait l'examen à un

1. *In ovidii Metamorphoseos libros Commentaria sive Enarrationes Allegoricæ vel Tropologicæ.*

« consultant », lequel, dans la prochaine séance présentait un rapport et les cardinaux décidaient par votes si le livre devait être défendu ou amendé; le consultant n'avait que voix délibérative; il arrivait parfois qu'on chargeait un autre consultant de recommencer le travail du premier, la congrégation votait alors : *Scribat alter*.

Le secrétaire de cette congrégation était toujours un dominicain parce qu'au concile de Trente un dominicain, Francisco Forerio de Lisbonne, avait été secrétaire de la commission organisatrice; il résidait au couvent S. Maria sopra Minerva; il lui appartenait de convoquer, d'accord avec le cardinal préfet, la congrégation et de répartir entre les consultants des livres soumis à leur examen. Cependant l'Inquisition resta seule chargée d'interdire la lecture des livres dangereux ou de l'autoriser en faveur de certaines personnes; il en fut ainsi jusqu'à la publication de la bulle « *Immensa aeterni* » de Sixte V, en date du 22 janvier 1588, laquelle déterminait les pouvoirs des diverses congrégations.

Grégoire XIII confirma, le 13 septembre 1572, les pouvoirs de la congrégation de l'Index.

L'Index de 1575-1589, est imprimé sur une feuille afin de pouvoir être affiché; il renferme seulement quatre-vingt-deux noms rangés par ordre alphabétique sur deux colonnes : Les œuvres d'Érasme; Le *Décameron*; *Dialago della bella creanza*; *Dialogues de Speroni*; *De Monarchia*; *Opuscles* de Contarini; œuvres de Cardanus

antérieures à 1574; Le *Pecorone*; Le *Cortegiano*; œuvres de Folengo; Orlandino; *Gli Hecatommithi*, de Gio. Batt. Giraldi; œuvres de Nic. Franco, *Nouvelles* de Sansovino, de Straparola, de Bandello; *Poésies* de Bembo...<sup>1</sup>.

Le pape Sixte V fit paraître en 1590, un nouvel index portant l'indication de certains livres récemment publiés. Le 20 juin 1587, il avait demandé aux divers représentants de l'Église des indications sur les livres suspects.

Clément VIII prescrivit le 17 octobre 1595, par la bulle « *Sacrosanctum catholicae fidei* », la rédaction d'une nouvelle édition de l'Index composée d'après les travaux des cardinaux membres de la Congrégation. Elle parut en 1596.

#### LA LUTTE CONTRE L'INQUISITION ESPAGNOLE A NAPLES.

Quand Gonsalve de Cordou s'apprêta à pénétrer dans Naples, en 1503, les habitants, persuadés qu'il allait introduire les procédés espagnols d'inquisition, ne manquèrent pas de demander qu'il prît un engagement à ce sujet dans le serment par

##### 1. Dans l'Index de Parme (1580) on relève :

Platina.	Bandello.	} Nouvelles.
Évangile et Bible en traduction.	Firenzuola.	
Baldassare Castiglione, Il Cortegiano.	Nic. Franco.	
Parabosco. Discorsi.	Straparola.	
Gasparo Contarini. Opera.	Pecorone.	
Pulci. Morgante.	Bembo. Rime.	
Cardano. Opéra.	Arioste. Satires.	
	Sperone. Dialogi.	

lequel il s'engageait à respecter leurs franchises. La précaution n'était pas vaine car l'année suivante, le grand inquisiteur espagnol Diego Deza chargeait l'archevêque de Messine, Pietro Belorado, inquisiteur en Sicile, d'exercer les mêmes fonctions à Naples; c'était assimiler les deux régimes. Les souverains espagnols approuvèrent cette décision et adressèrent à Gonsalve deux lettres, en date du 30 juin 1504, dans lesquelles ils insistaient sur la nécessité de délivrer le royaume de la plaie de l'hérésie d'autant que quantité d'hérétiques espagnols s'y étaient réfugiés; ils le déliaient en même temps de tout engagement pris à ce propos par lui en son nom personnel ou au nom du roi « car ce qui a été promis de nuisible à la foi ne doit pas être tenu par les catholiques ».

Cependant, craignant quelque résistance, Gonsalve établit d'abord l'Inquisition à Reggio (novembre 1504), puis il chercha à faire accepter un système mixte dans lequel un représentant du Saint-Siège aurait figuré à côté des inquisiteurs contrairement à ce qui se pratiquait en Espagne.

Sur ces entrefaites, le roi Ferdinand, auquel on avait insinué que Gonsalve cherchait à se rendre indépendant, vint à Naples où il séjourna plus de huit mois, de novembre 1506 à juin 1507; il s'y

1. LUIGI AMABILE, *Il santo Ufficio della Inquisizione in Napoli*, p. 84 et suiv. CANTÙ, *Eretici*, vol. II, p. 327. PHILIPPSON, *La Contre-Révolution*, p. 188. D. FRANCISCO JAVIER G. RODRIGO, *Historia Verdadera de la Inquisición*, vol. I, p. 392.



convainquit à ce point que l'Inquisition espagnole n'y serait point supportée qu'il confia la direction des tribunaux inquisitoriaux au moine Barnaba, délégué par le Siège apostolique (26 mars 1507). Même sous cette forme atténuée, les habitants du royaume ne subissaient pas sans difficulté la présence des inquisiteurs. Quand Barnaba voulut exercer ses pouvoirs à Amalfi, le vice-duc s'y opposa et le vice-roi, Ripacorsa, qui avait remplacé Gonsalve, dut lui enjoindre de ne point entraver les efforts de l'Inquisition mais, au contraire, de les favoriser (1<sup>er</sup> octobre 1507). Il en écrivit également à la duchesse d'Amalfi qui, un peu plus tard, devait pencher vers le protestantisme et faire partie du cénacle de Valdès. Cependant l'affaire traîna en longueur car, le 21 mai 1508, le vice-roi adressait une lettre, ayant le même objet, à l'archevêque d'Amalfi.

En fait, trois inquisitions fonctionnaient alors dans le royaume, l'Inquisition archiépiscopale comme dans tous les autres diocèses; l'Inquisition confiée par Rome aux dominicains et l'Inquisition d'État. Vers la fin de l'année 1509, le roi d'Espagne reprit l'idée d'introduire dans son nouveau royaume l'Inquisition d'Espagne, indépendante des trois autres; cet événement eut lieu en octobre, alors que le nouveau vice-roi, Raimond de Cordoue, n'était pas encore venu remplacer Ripacorsa.

Le 18 octobre, arriva à Naples l'évêque de Cefalu lequel avait été le coadjuteur pour l'Inqui-

sition de l'archevêque de Messine. Il venait de Rome ce qui donna à croire qu'il avait reçu l'investiture pontificale et qu'il comptait exercer à la manière italienne les fonctions d'inquisiteur dont il était revêtu. Tout autre était son intention. Néanmoins il n'en laissa rien paraître.

Un peu plus tard survint, pour se joindre au tribunal, Andrea Palazzo qui, n'étant pas clerc, pouvait appliquer la peine de mort et procéder à des confiscations. Aussitôt la ville fut en rumeur; le bruit s'étant répandu qu'il se préparait une procession expiatoire, un auto-da-fé, on décida de s'y opposer. D'un accord unanime, il fut décidé qu'une députation serait envoyée au vice-roi et, peu de jours après l'arrivée de Palazzo, le 4 janvier 1510, les représentants de la noblesse, de la bourgeoisie et du peuple se rendirent auprès du vice-roi pour lui témoigner que leurs concitoyens ne voulaient pas être exposés à des poursuites pour des crimes qu'ils ignoraient, ni dépouillés de leurs biens sur une dénonciation anonyme et intéressée. Le vice-roi proposa qu'une mission se rendît auprès du roi pour lui exposer les doléances des Napolitains, et il s'engagea à ne pas accorder l'appui du bras séculier à l'Inquisition tant que la réponse du roi ne serait pas connue. Le 25 avril, l'envoyé napolitain s'embarqua; le roi Ferdinand le reçut et lui prodigua les bonnes paroles mais sans s'engager par aucune promesse.

L'agitation cependant grandissait à Naples; des réunions tumultueuses avaient lieu dans lesquelles

les citoyens, venus en armes, criaient « Mort à l'Inquisition » et « Vive le roi » car on était à Naples très attaché à l'Espagne. Les barons se réunissaient dans les églises et déclaraient qu'il valait mieux mourir que permettre à l'Inquisition d'opérer comme l'entendait le vice-roi. Le peuple et la noblesse firent ensemble une procession pour manifester leur union; nobles et citadins y marchaient côte à côte (28 octobre 1510). Le vice-roi n'osait prendre de décision car la situation lui paraissait mal sûre; il disposait de peu de troupes, les symptômes de révolte dans le reste du pays se multipliaient et il y avait de nombreux ennemis de la puissance espagnole en Italie.

C'est pourquoi, le 19 novembre, le vice-roi annonça qu'il avait reçu une lettre du roi lui portant que la Foi était si purement et si sincèrement pratiquée dans le royaume de Naples, qu'il ne jugeait pas nécessaire d'y établir l'Inquisition. Le vice-roi ajoutait que deux pragmatiques accompagnaient et confirmaient cette décision. L'enthousiasme fut grand d'abord dans la ville puis on insinua que les pragmatiques contenaient le contraire de ce qu'avait annoncé le vice-roi et qu'il n'avait eu d'autre objet que de tromper la confiance de la population; il y eut des mouvements populaires; sur quoi le vice-roi décida de surseoir à la publication des pragmatiques. Quand deux jours plus tard, les alguazils voulurent en donner lecture sur les places, la foule les entourait, les menaçait et ils durent regagner précipitamment le château. Après

plusieurs entrevues entre les délégués de la population et le vice-roi, il fut convenu que les pragmatiques seraient considérées comme publiées et qu'il serait déclaré que conformément à la lettre du roi, l'Inquisition continuerait comme dans les temps anciens, sans changement. A vrai dire, la traduction de la lettre du roi donnée par le vice-roi était volontairement altérée, mais en fait, l'inquisiteur Palazzo quitta la ville et il n'y eut pas de modification dans l'organisation de l'Inquisition qui demeura diocésaine. Les procès relatifs à la foi furent d'ailleurs rares jusqu'au temps où « l'hérésie luthérienne » commença à s'infiltrer dans le royaume de Naples. Comme on l'a dit, les premiers ferments y furent importés par les soldats de Charles-Quint lorsqu'ils vinrent à Naples, en 1528, après le sac de Rome, mais ils tardèrent à se développer.

Les doctrines que Valdès répandit un peu plus tard, avaient un caractère très spécial qui en limita l'extension.

Il en fut autrement quand Ochino et Buzio se mirent à prêcher. Leur succès fut si grand que, vers 1540, on comptait dans le royaume de Naples près de trois mille hérétiques, si toutefois il faut en croire le P. Caracciolo, porté à quelque exagération voulue. Aussi, dès 1541, les rigueurs commencèrent-elles. Il y eut douze condamnations cette année. En 1542 deux conseillers de la cour qui avaient fréquenté chez Valdès furent exilés; l'un d'eux, Scipione Capece, était à la tête d'une académie, l'Accademia Pontaniana, qui fut dissoute.



En même temps, le vice-roi, Pietro de Tolède, chargeait les prédicateurs de mettre les fidèles en garde contre les dangers des opinions nouvelles et ordonnait la destruction des livres hérétiques tel que le *Beneficio di Cristo* et le *Sommario*. Le 15 octobre 1544, il publiait une ordonnance interdisant la vente et la lecture de tous les livres relatifs à la théologie et à l'Écriture sainte parus depuis vingt-cinq ans, à moins d'autorisation du chapelain royal; il ne devait pas être tenu compte des autorisations accordées par l'archevêque dont l'Inquisition tendait à restreindre les pouvoirs. Le mouvement qui poussait les esprits éclairés vers l'étude des textes anciens, l'examen des questions philosophiques et la discussion des problèmes de morale était si grand que trois académies surgirent néanmoins presque en même temps vers cette époque, les Ardents, les Sereins, les Inconnus. Le vice-roi les supprima toutes trois<sup>1</sup>.

Craignant ou feignant de craindre que l'Inquisition archiépiscopale serait impuissante à entraver cette poussée, il demanda au roi d'Espagne de permettre l'établissement d'une Inquisition indé-

1. Fra Paolo Antonio, Florentin, prêcha si éloquemment le carême de l'année 1547, que le vice-roi sollicita et obtint du pape l'autorisation de le faire venir pour le prochain carême mais, entre temps, en février 1548, il fut arrêté à Rome comme hérétique. Lui-même avait, six années auparavant, fait mettre en prison à Venise un moine comme hérétique, fra Giulio de Milan, dans le siècle Giuseppe della Rovere. Cependant les charges qui pesaient sur lui étaient sérieuses et il dut abjurer solennellement après être resté des mois dans les prisons de la Torre di Nona. LUIGI CARCERERI, *L'Eretico fra Paolo Antonio*, Florence, 1911.

pendante. Le souvenir des événements de 1510 empêcha l'envoi d'un inquisiteur espagnol; le Saint-Siège sollicité, désigna donc un moine dominicain résidant depuis quelque temps à Naples. Vers la fin de l'année 1546, le vice-roi, poursuivant son dessein, écrivit à son frère, Giovanni de Tolède (San Sisto), l'un des six cardinaux inquisiteurs, pour lui demander de négocier avec le pape l'envoi d'un commissaire. En février 1547, Paul III accéda à ce désir. Toutefois, on avait pris la précaution de déclarer que la juridiction du nouveau tribunal serait limitée aux seuls clercs. L'archevêque n'en prit pas moins ombrage et refusa de laisser publier le bref qui l'établissait. On ne doutait pas, d'ailleurs que Pietro de Tolède, dont on connaissait les tendances, ne manquerait pas de donner à la nouvelle inquisition la forme espagnole. Il en fut qui pensèrent même que Paul III n'avait donné si facilement son assentiment, que parce qu'il prévoyait que le vice-roi serait forcément entraîné à agir ainsi et qu'il en résulterait des difficultés dont il pourrait profiter et dont pâtiraient les Espagnols.

Effectivement dès que les Napolitains apprirent la remise du bref au vice-roi, leur émotion fut extrême; une députation s'en fut trouver Tolède pour lui demander de s'opposer à son exécution; il répliqua qu'il ne le connaissait pas. On jouait sur des mots. Le peuple tenait pour le maintien de la juridiction de l'ordinaire, c'est-à-dire de l'archevêque; le vice-roi protestait que « les



voies ordinaires » seraient suivies, c'est-à-dire les voies ordinairement employées en cas d'hérésie. Mais l'effervescence augmenta. Plusieurs colloques furent sans résultat. Le 11 mai (1547) parut un édit plus explicite qui provoqua un commencement d'insurrection. Le vice-roi appela des environs trois mille soldats espagnols; le 16 mai ils sortirent du château et se mirent à tuer hommes, femmes et enfants aux alentours; les habitants leur coururent sus; il y eut vingt-cinq Espagnols tués et deux cents Napolitains. Les canons de la forteresse et de la flotte avaient tiré. Survint la nouvelle de la victoire de l'empereur à Muhlberg remportée sur l'électeur de Saxe. La ville s'illumina trois soirs de suite et deux ambassadeurs furent envoyés à Charles-Quint car le respect et le dévouement des Napolitains demeuraient entiers envers leur nouveau maître. Toutefois, en même temps, le peuple et la noblesse assemblés dans la cathédrale signèrent un acte d'union pour la défense des intérêts communs. Les Espagnols étaient pourchassés dans la ville; un certain nombre furent tués; quantité de personnes prudentes quittèrent la ville. Le 26 mai le vice-roi fit opérer une sortie; ses soldats, munis d'appareils incendiaires, détruisirent partie d'un quartier; les habitants ayant à leur tête un drapeau aux armes espagnoles marchèrent contre eux.

A la fin du mois de juillet, on se battait encore; les Napolitains saccageaient les maisons des Espagnols et des nobles qui avaient pris parti pour le

vice-roi; ils possédaient des canons mais ne s'en servaient pas, car c'eût été faire acte de révolte ouverte contre le souverain; pour ce qui était des fusils, ils les employaient sans scrupule et avec ardeur car il n'y avait point là, paraît-il, de félonie. Cependant les ambassadeurs envoyés auprès de l'empereur étaient revenus n'ayant obtenu pour toute réponse qu'un ordre de se soumettre à la volonté du vice-roi.

Il y eut scission parmi les adversaires de l'Inquisition espagnole. Le peuple s'indigna tandis que les nobles lui représentèrent qu'il fallait obéir à l'ordre impérial; le 8 août, une grande quantité d'armes fut livrée aux représentants du vice-roi. Le 12 août, celui-ci fit venir au château les délégués de la population et les informa que l'empereur consentait à ne point imposer l'Inquisition à Naples et pardonnait à la ville. Plusieurs des chefs du mouvement s'enfuirent, un seul fut décapité. Ce fut le commencement des représailles car l'empereur n'avait pardonné qu'en paroles l'offense faite à son autorité. Il exclut de l'amnistie un assez grand nombre de rebelles; en outre, en octobre, une amende de 100 000 ducats fut exigée de la ville. Ce n'est pas tout, le vice-roi procéda à de nombreuses incarcérations; un des ambassadeurs fut jeté en prison « pour avoir trop parlé » devant l'empereur.

L'Inquisition telle que la souhaitait le gouvernement espagnol ne tarda pas à être effectivement établie et toutes les trois, la diocésaine, la romaine



et l'espagnole, rivalisèrent de zèle pour étouffer l'hérésie, d'autant que le nouvel archevêque de Naples était Pietro Carafa (22 février 1549); les condamnations se multiplièrent.

L'effort du Saint-Siège pour réprimer l'hérésie fut secondé à Naples par les théatins qui vinrent s'y établir presque dans le même moment où Valdès avait commencé sa propagande.

« Nos pères, dit Caracciolo, découvrirent l'hérésie à Naples. »

En 1557, quatre tribunaux furent établis pour examiner la conduite du clergé tant régulier que séculier; le collège des jésuites eut la charge de faire leur procès aux prêtres qui célébraient indigne la messe.

Le P. Salmeron, jésuite, était venu prêcher le carême de l'Annonciation en 1553.

En 1565, le gouvernement espagnol ayant tenté de nouveau d'établir le régime inquisitorial espagnol, l'opposition se dessina si vite que le roi Philippe II dut déclarer par un rescrit en date du 10 mars qu'il n'avait jamais été dans ses intentions d'introduire l'Inquisition sous cette forme à Naples et qu'on continuerait à procéder par la voie de l'ordinaire<sup>1</sup>.

1. Autrement dit : « par la justice épiscopale ». D. FRANCISCO RODRIGO, vol. I, p. 395, donne le texte de ce rescrit.

#### LA LUTTE CONTRE L'INQUISITION EN SICILE<sup>1</sup>.

Le fonctionnement de l'Inquisition donna lieu en Sicile à de fréquentes contestations entre le clergé et les autorités civiles, et ses rigueurs provoquèrent plusieurs soulèvements populaires.

Dès leur conquête de l'île, les Espagnols voulurent rendre les tribunaux inquisitoriaux de Sicile dépendants de l'Inquisition d'Espagne. Torquemada était le chef de l'Inquisition en Sicile comme en Aragon et en Castille; il délégua à Palerme un frère dominicain, Antonio La Pegna, qui, dès son arrivée, fit célébrer un auto-da-fé (18 août 1487) : une juive fut brûlée. La population n'accepta pas ce nouveau régime sans protester. Quand l'Inquisition voulut sévir contre les Juifs expulsés d'Espagne qui s'étaient réfugiés en grand nombre en Sicile, une pétition fut adressée au roi d'Espagne et ils ne furent plus molestés; il est vrai qu'ils eurent à payer de lourdes indemnités.

Pendant la situation des juges inquisitoriaux locaux restait incertaine; soutenus par le clergé local, par le peuple et sans doute par les fonctionnaires italiens, ils résistaient à l'ingérence espa-

1. VITO LA MANTIA, *Origine e Vicende dell' Inquisizione in Sicilia*, Rome, 1886. LLORENTE, *Histoire critique de l'Inquisition d'Espagne*, Paris, 1817, vol. IV. FRANCISCO RODRIGO, *Historia de la Inquisición*, vol. I, p. 797. GAMFI, *Contributo alla Storia dell' Inquisizione in Sicilia...* dans *Archiv. Stor. Siciliano*, Palerme, an. XLI (1916).

gnole; aussi le roi Ferdinand le Catholique publia-t-il à la requête de Diego Deza, dominicain, grand inquisiteur, une cédula, en date du 27 juillet 1500, qui les soumettait complètement à la **juridiction de l'Inquisiteur suprême d'Espagne**. Une autre décision royale, du 10 juin 1503, repoussa les prétentions d'indépendance que les Siciliens avaient émises en réponse aux menaces espagnoles; en même temps ordre était donné au bras séculier de prêter son concours absolu aux juges inquisitoriaux.

Les inquisiteurs commencèrent à procéder régulièrement contre les hérétiques assez nombreux en Sicile et les condamnations devinrent nombreuses; en 1513, il y eut trente-cinq condamnations de renégats, de « néophytes », de juifs, de relaps. L'opinion s'émut; beaucoup de condamnés criaient pendant qu'on les menait au supplice, qu'ils étaient innocents, que les tourments leur avaient fait avouer faussement une faute dont ils n'étaient pas coupables. Le sénat ou parlement palermitain<sup>1</sup> protesta; il réclama le rétablissement de l'ancienne justice et des anciennes formes de procédure. Il avait aussi d'autres griefs; le tribunal de l'Inquisition usait de prérogatives dont souffraient les habitants; il accordait à ses familiers le droit de porter des armes ce dont ils abusaient; un magistrat spécial et qui ne recevait aucun salaire, était

1. Le Parlement sicilien était composé des trois ordres, clergé, noblesse, tiers état et jouissait de certains droits; il répartissait l'impôt.

chargé de trancher les discussions relatives aux biens confisqués et il en profitait pour pratiquer toutes sortes d'exactions et d'abus de pouvoir. Le parlement demanda donc que le nombre des familiers armés fût fixé et ne pût être dépassé, et qu'on établît des règles touchant les circonstances où ils pourraient se servir de leurs armes; en outre, il exprimait le désir que le magistrat chargé des confiscations reçût un salaire fixe et ne pût en prétendre d'autre. Le roi admit ces réclamations et la protestation du parlement fut renvoyée avec les mots : *Placet regie majestati*.

En 1515 et en 1516 les condamnations furent plus rares, mais l'opposition populaire aux procédés inquisitionaux continuait à être si vive que, lors du soulèvement qui eut lieu après la mort du roi Ferdinand le Catholique, en 1516, les émeutiers se portèrent vers le palais royal pour en chasser l'inquisiteur. Force lui fut de quitter la Sicile avec tous les membres du Saint-Office et des tribunaux inquisitionaux<sup>1</sup>.

Afin de rendre définitif ce triomphe, les habitants de Palerme envoyèrent aussitôt une délégation à Charles-Quint en Flandre; l'inquisiteur s'y rendit de son côté en toute diligence pour parer le coup; il obtint en guise d'apaisement que son salaire et celui des membres du tribunal continueraient à leur être payé « durant leur absence ».

1. MAUROLICO, *Sicanicarum Rerum Compendium*, Messine, 1562, liv. VI, fol. 194.



D'ailleurs l'Inquisition ne devait pas tarder à être rétablie dans tous ses droits; l'empereur adressa à cet effet deux missives aux cités de Palerme et de Messine et un nouvel inquisiteur, Tristan Calvete, vint, en 1518, prendre possession de ses fonctions; il se fit tout d'abord restituer les papiers et les objets du Saint-Office. D'ailleurs le sénat de Palerme ne se montrait plus si hostile car l'hérésie devenait plus menaçante; la preuve en est que le 30 août 1520, il accordait aux inquisiteurs l'exemption des gabelles civiles. Calvete s'empressa de profiter de ces dispositions pour ordonner aux Siciliens de prêter aide au Saint-Office et de dénoncer les hérétiques sous peine d'excommunication. Charles-Quint écrivit même au pape l'informant que les appels des jugements de l'Inquisition sicilienne ne lui seraient plus déférés et que nul autre que l'Inquisiteur général d'Espagne ne pourrait les réformer. Sans doute les juges inquisitoriaux abusèrent de nouveau de leurs pouvoirs car, presque aussitôt, le parlement adressa à l'empereur une supplique où il l'assurait malicieusement qu'il ne restait plus en Sicile de « néophytes », tous ayant été condamnés ou s'étant enfuis, et que par suite, c'étaient les bons chrétiens seuls qui avaient à souffrir dans leurs biens et dans leurs personnes de l'activité et des rigueurs des juges inquisitoriaux. En conséquence, le parlement demandait que l'Inquisition fût désormais exercée par des prélats ou des moines du pays et que les procès fussent instruits et jugés

suivant le « droit canon ». Mais le grand souci, au contraire, de l'Inquisition d'Espagne était de contrôler celle de Sicile. Un Napolitain se trouvant détenu dans les prisons du Saint-Office à Palerme, son fils eut recours au pape qui confia l'affaire à deux caudataires afin qu'ils l'éclaircissent car il semblait que l'Inquisition avait été trompée par de faux témoignages; les inquisiteurs de Madrid obtinrent aussitôt de l'empereur qu'il protestât contre cette enquête qui annihilait les prérogatives du Saint-Office d'Espagne dont dépendait la Sicile. Clément VII dut révoquer sa décision; il transmit les documents de l'affaire à l'inquisiteur général d'Espagne et l'accusé, condamné comme hérétique, fut dépouillé de ses biens et enfermé à perpétuité, bien que repentant.

Les réclamations du parlement de Palerme portaient souvent sur des questions d'argent; il demanda, par exemple, et obtint qu'en cas de confiscation, les droits des créanciers légitimes et ceux de la femme et des enfants du condamné fussent sauvegardés. Il s'efforçait aussi d'empêcher les excès de pouvoir; il aurait voulu que chaque inquisiteur, avant d'entrer en fonctions, présentât au vice-roi « la bulle et provision » qui l'instituait, laquelle serait inscrite dans les registres ordinaires du royaume afin que chacun pût prendre connaissance des limites de son autorité et des prérogatives dont il était investi; autrement il se pourrait, disait le parlement, qu'ils les excédassent « au grand détriment des régnicoles ».

Les officiers et familiers de l'Inquisition prétendaient au contraire être soustraits à la juridiction ordinaire en toute chose et ne relever que de leur « forum ». Sur ce point aussi le parlement palermitain protesta mais cette fois en vain. Charles-Quint s'en remit à l'inquisiteur général.

Les condamnations se succédaient; chaque année l'autorité ecclésiastique livrait au bras séculier, « relâchait » comme il était dit dans les registres de l'Inquisition, un certain nombre de victimes qui périssaient aussitôt dans les flammes ou sur le gibet; le plus grand nombre étaient des juifs, les autres des relaps; quelques-uns avaient déjà été exécutés en effigie. En l'année 1529, il y eut quinze exécutions<sup>1</sup>.

Le clergé de Palerme montrait parfois une grande indépendance; il s'opposait aux exigences du Saint-Siège. Un chanoine d'Imola, Vincenzo Canino fut envoyé comme vicaire pontifical, il fit placarder des affiches menaçantes mais le clergé persista dans son attitude, le peuple prit parti pour lui violemment et le chanoine fut tué dans les troubles qui suivirent<sup>2</sup>.

Une ordonnance du vice-roi, datée du 18 janvier 1535, trancha la question de l'immunité des agents du Saint-Office que le parlement avait soulevée naguère; le vice-roi déclarait que toutes les personnes relevant de l'Inquisition seraient

1. Les exécutions avaient lieu sur la place de la Marine.  
2. CANTÙ, *Histoire des Italiens*, vol. VIII, p. 388.

dispensées de répondre aux citations des autorités locales et qu'elles jouiraient du droit de porter des armes. Aussi, lorsque l'empereur débarqua à Palerme à son retour de son expédition de Tunis, le parlement le supplia-t-il de mettre un terme aux empiétements et aux rigueurs des inquisiteurs; il y consentit mais pour une période de cinq ans seulement (septembre 1535). Une statue lui fut dressée en témoignage de gratitude<sup>1</sup>.

Délivrés de la terreur qu'inspirait le Saint-Office, les Siciliens pensèrent qu'ils pouvaient en user librement à son égard et se revancher; dans les environs de Messine des prisonniers qui allaient être mis en jugement furent arrachés des mains des inquisiteurs; à Sciacca, les habitants envahirent la maison de l'inquisiteur et tentèrent d'y mettre le feu; la duchesse de Verdura dut cacher dans sa maison les membres du tribunal inquisitorial ce qui lui valut plus tard, pour elle et pour les siens, des indulgences et des privilèges; à Palerme, les violences de 1516 recommencèrent; l'inquisiteur fut forcé de fuir; il dut de n'être pas massacré à ce qu'il tenait le saint sacrement entre ses mains; le peuple fit disparaître les vêtements des condamnés de l'Inquisition qui étaient exposés dans l'église S. Domenico avec des pancartes outrageantes pour leur mémoire.

Le Saint-Office ne tarda pas néanmoins à faire

1. Ce n'est pas celle de la place Bologni, sculptée par Livolsi et qui date de 1630. Celle de 1535 a disparu.



de nouveau sentir le poids de son autorité; un auto-da-fé eut lieu en 1541 dans lequel figurèrent vingt-deux condamnés dont dix-neuf juifs et trois luthériens; de ceux-ci un était un moine franciscain qui avait refusé d'abjurer.

Les controverses religieuses et la publication de livres traitant de la foi, furent interdites.

L'empereur avait prolongé la suspension accordée en 1535 quand elle était arrivée à son terme, mais en 1543 (27 février), circonvenu par les partisans du Saint-Office et s'exagérant la crainte de nouvelles violences, il déclara par une ordonnance que l'Inquisition devait rentrer dans tous ses droits à l'expiration de la seconde période, sans qu'il fût besoin d'un décret pour l'y habilitier. « Ainsi, disait-il, Dieu sera servi et le Saint-Office conservé. » En Espagne, les partisans de l'Inquisition travaillaient pour elle; profitant de l'absence de l'empereur et du zèle pieux du jeune prince qui fut Philippe II, ils obtinrent que la couronne imposât au « président du royaume de Sicile », le marquis Terranova, de faire pénitence publique parce qu'il avait laissé des juges séculiers condamner deux familiers de l'Inquisition. Quelque temps auparavant, l'autorité civile avait été contrainte de relâcher des malfaiteurs parce qu'on s'était emparé de leurs personnes dans une maison appartenant à l'Inquisition et qui aurait dû être considérée comme inviolable.

Pour célébrer la restauration de sa puissance, le Saint-Office donna, le 6 juin 1546, un « spec-

tacle » c'est-à-dire un auto-da-fé dans lequel à vrai dire, faute de victimes, on ne brûla que quatre « statues ». Peu après, le 16 juin, le prince des Asturies, don Felipe, rendit au Saint-Office tous ses privilèges en Sicile; il fit défense aux autorités civiles de s'immiscer dans les affaires de l'Inquisition; un décret royal en date du 24 août 1549 déclara que les juges inquisitoriaux seraient entièrement soustraits à la juridiction civile, en sorte que l'Inquisition espagnole se trouva munie de privilèges plus grands même qu'en Espagne<sup>1</sup>. Les condamnations se multiplièrent de nouveau et les tentatives de résistance du parlement recommencèrent; il réclamait la communication aux accusés des témoignages portés contre eux avec les noms des témoins « afin qu'ils ne périssent pas sans défense sur des dénonciations dictées par la haine ou l'inimitié ». L'empereur se contenta de répondre qu'il pourvoirait *ne Siculi indebite vexentur*. D'ailleurs Charles-Quint encourageait le Saint-Office sicilien dans la voie de la rigueur; en réponse à une lettre par laquelle l'inquisiteur lui annonçait un auto-da-fé, il lui mandait « qu'il avait confiance en lui pour user d'activité contre les mauvais chrétiens de cette secte qui commence à se lever » (Augsbourg, 31 août 1550).

En 1549, deux hérétiques furent mis à mort dont une femme déjà exécutée en effigie.

En 1551, on brûla un « prêtre luthérien » et un

<sup>1</sup> RODRIGO, vol. I, p. 403.

frère franciscain luthérien qui soutenait que la confession était inutile, que chaque chrétien était en état de grâce devant Dieu, que la foi seule sans les œuvres justifiait, et qui niait le libre arbitre. On brûla également un diacre ermite du tiers ordre de Saint-François qui avait avancé « que toute l'essence divine s'était incarnée et avait pris forme humaine dans le ventre de la Vierge Marie, que les trois essences divines se trouvaient réunies dans l'hostie sacrée, que l'adoration des images était criminelle, qu'on ne devait adorer que l'humanité de Jésus-Christ, que dans le *Credo* il fallait substituer aux mots *credo in dominum* ceux-ci *credo in Jesum*, que l'image de Dieu qui était dans les églises était celle de l'Antéchrist...

En 1553, on brûla un hérésiarque luthérien, un moine de l'ordre de Saint-Benoît et trois habitants de Messine.

En 1556 il y eut deux exécutions.

En 1559, ordre fut donné de remettre aux jésuites, qui devaient en faire le dépouillement, les livres hérétiques; un délai de trois jours était imparti aux possesseurs mais le nombre des livres remis se trouva si grand que force fut de l'étendre à plusieurs mois. Tous les prêtres de la ville travaillèrent même les jours de fête à examiner les livres et à supprimer les passages suspects; les livres canoniques leur donnèrent surtout beaucoup de tracas <sup>1</sup>.

1. TACCHI-VENTURI. p. 316.

Les rigueurs redoublèrent sous le règne de Philippe II; des cadavres furent retirés des catacombes pour être brûlés en place publique. Il se forma deux sociétés pour secourir et reconforter les condamnés qu'on menait au supplice, l'une était dite *Dell'Assunta* et avait été fondée par l'historien sicilien Tommaso Fazello; les frères de cette confrérie accompagnaient la célèbre « croix verte » dans les processions qui précédaient les auto-da-fé. L'autre confrérie portait le nom de *Della Pescagione* et accompagnait la « croix blanche »; elle la gardait durant la nuit qui précédait les exécutions; ses membres, qui étaient armés, veillaient sur les condamnés pendant les préparatifs et l'accomplissement de l'exécution <sup>1</sup>.

Un soulèvement populaire qui eut lieu en 1562 à l'occasion de la publication d'un édit de l'inquisiteur Orosio, fut promptement calmé; la noblesse avait pris parti cette fois contre les émeutiers, le parlement s'était abstenu; tout le monde s'inclinait devant l'Inquisition. Elle tenait ses assises dans le *Castello di Mare*, Château de la Mer; en 1568, le roi Philippe acheta pour elle une maison dans la ville dont les caves servirent de prisons mais bientôt les jésuites qui étaient voisins se la

1. Au temps de Philippe II, le gouvernement espagnol se servit fréquemment du tribunal de l'Inquisition pour faire condamner des personnes dont il redoutait l'influence; on confondit souvent lèse-majesté humaine et lèse-majesté divine. LLORENTE, *Histoire de l'Inquisition d'Espagne*, Paris, 1817-1818, vol. II, p. 123.



firent attribuer et le Saint-Office fut réinstallé dans son premier local.

Si les inquisiteurs siliciens avaient été tentés de montrer quelque indulgence, ils n'auraient pas manqué d'encourir de sérieuses disgrâces; la marquise de Pescara ayant obtenu la mitigation ou la non-exécution de la peine d'un condamné, l'inquisiteur général d'Espagne que les juges siciliens avaient informé, leur fit savoir qu'ils s'étaient arrogé un droit qui ne leur appartenait pas parce que, dans les affaires de ce genre, les sollicitations ne devaient jamais être admises.

De plus en plus l'Inquisition mettait la main sur le gouvernement du pays; il tranchait en maître.

A la date du 22 janvier 1573, les inquisiteurs écrivaient aux gouverneurs et jurés de Caccamo qu'ils devaient empêcher tout professeur venant des pays infectés d'hérésie de tenir école. Un édit de la même année annonçait que les Grecs habitant la Sicile seraient considérés comme suspects. En 1584, un édit ordonnait la visite des librairies et des inspecteurs spéciaux étaient nommés à cet effet. Non seulement la défense de lire les livres interdits ou suspects fut renouvelée, mais il fut imposé aussi d'expurger les ouvrages d'auteurs anciens. Les navires qui abordaient dans l'île étaient inspectés; on détruisait jusqu'aux tableaux dans lesquels on avait reconnu quelque allusion condamnable. Le vice-roi Marc'Antonio Colonna écrivait qu'il y avait en Sicile vingt-quatre mille

familiers de l'Inquisition et que le Saint-Office comptait en porter le nombre à trente mille. Il ajoutait que ce n'était que grâce à l'Inquisition que l'Espagne avait conservé la possession de l'île. Bien qu'il y eût dans cette assertion un fond de vérité, il faut y voir surtout un argument pour faire accepter son omnipotence et lui obtenir des subsides.

Toutefois il régnait encore un certain antagonisme entre le pouvoir civil et le Saint-Office; en 1583, à la suite d'une intrigue qui n'avait rien de religieux, un chevalier de Malte fut banni par les inquisiteurs; quand les familiers de l'Inquisition allèrent se saisir de sa personne, il tira l'épée; prévenu aussitôt l'inquisiteur arriva à la rescousse et, avec l'aide des assistants dont il avait requis le concours, il fit monter le chevalier dans son carrosse, mais le vice-roi survint à son tour et emmena dans son propre carrosse le chevalier et l'inquisiteur! Le chevalier, enfermé provisoirement au Château de la Mer, fut peu après remis en liberté.

Comme le disait un écrivain contemporain, Scipione de Castro, « ceux qui sont mal contents du vice-roi se tournent vers l'Inquisition et ceux qui ont eu à se plaindre de l'Inquisition deviennent tout dévoués au vice-roi ». Celui-ci avait fait tirer des prisons de l'Inquisition un homme coupable d'avoir assassiné le fiscal de la Grand'Cour et il le fit conduire dans les prisons du palais. Aussitôt l'inquisiteur mit en interdit toutes les

églises de la ville et excommunia tous ceux qui avaient participé au transport du prisonnier. L'interdit ne fut levé qu'après que le vice-roi l'eut rendu au Saint-Office.

Chaque vice-roi devait, au moins une fois, et plus particulièrement à l'occasion d'un auto-da-fé, prêter serment de respecter les prérogatives du Saint-Office et de poursuivre les hérétiques.

En 1590, le 2 janvier, un incendie détruisit en partie des archives inquisitoriales; un édit fut aussitôt publié ordonnant à tous ceux qui en possédaient des minutes ou des copies de les apporter et les archives se trouvèrent ainsi en partie reconstituées. Le Saint-Office jouait de malheur; trois ans après, la poudrerie du château de la Mer ayant sauté, le palais de l'Inquisition fut en partie détruit et l'inquisiteur, Luigi de Paramo, grièvement blessé.

Cependant le Saint-Office étendait sans relâche son action; il exigeait de nombreuses immunités pour tous ses employés; il imposa à ceux qui possédaient du grain d'en faire la déclaration et de le vendre à des prix déterminés; enfin un violent conflit fut provoqué par un édit en date du 29 avril 1592 lequel déclarait que les personnes soumises à la juridiction du Saint-Office devaient ne pas secourir ni cacher les voleurs, malfaiteurs, *Fuorusciti*, mais les dénoncer. Le vice-roi, ayant pris l'avis du Conseil Royal, déclara nul cet édit comme contenant une usurpation de pouvoir, en aucun cas, les inquisiteurs ne pouvant s'immiscer

dans le gouvernement ni dans les affaires de justice civile. Un « concordat » dut être établi par le roi en 1597.

Presque chaque année avaient lieu des exécutions solennelles auxquelles le public était convoqué par des ordonnances, avec promesses d'indulgences à tous les assistants<sup>1</sup>. Ce n'étaient plus tant des juifs que l'on envoyait au bûcher, aux galères ou à la prison, mais des luthériens, prêtres, moines, artisans, bourgeois ou gens de qualité, ceux-ci en très petit nombre.

En 1558, exécution d'un relaps.

En 1560, exécution d'un « luthérien obstiné » piémontais, venu de Genève pour enseigner ses doctrines.

En 1561, exécution d'un luthérien, d'un relaps, d'un franciscain conventuel, maître en théologie, luthérien; il disait que les Mahométans niaient le libre arbitre, que les bonnes œuvres étaient inutiles au salut et qu'il suffisait d'avoir confiance au Christ, que l'eau bénite ne lave pas les péchés véniels, qu'il ne devait pas y avoir de moines, que la dîme était injuste.

Un autre luthérien fut brûlé en même temps que lui.

En 1563, exécution après dégradation d'un prêtre; il fut étranglé avant d'être brûlé; d'un faux témoin à la charge d'un moine; d'un juif hérétique.

<sup>1</sup> F. MÜNSTER a parlé de ces auto-da-fé dans son *Viaggio in Sicilia*, Palerme, 1823.



En 1564, exécution d'un luthérien, d'un relaps et envoi aux galères d'un autre relaps.

En 1566, exécution de plusieurs luthériens, d'un huguenot français.

En 1568, exécution d'un relaps.

En 1569, exécution d'un Français, natif d'Angers, luthérien obstiné, et d'un argentier.

En 1572, exécution d'un prêtre qui, après avoir abjuré et avoir même repris ses fonctions sacerdotales, était retombé dans l'erreur; et d'un relaps qui avait été un moment musulman.

En 1573, exécution de deux habitants de Messine dont l'un affirmait que l'âme mourait en même temps que le corps et niait le paradis, le purgatoire et l'enfer.

Les exécutions se continuèrent ainsi en 1576, 1582, 1584, 1586, 1591.

Vers la fin du siècle, les inquisiteurs obtinrent pour y établir le Saint-Office le palais Chiaramonti dit Steri, sur la Marine, construit en 1307 par Manfredo Chiaramonti et habité en 1410 par la reine Blanche; il demeura affecté au Saint-Office jusqu'à l'abolition du tribunal inquisitorial. L'horloge de la façade est encore nommée par le peuple *Orologio del S. Officio*.

La lutte entre l'Inquisition et le pouvoir civil reprenait de temps à autre. En 1602, la *Magna Curia* poursuivit un familier de l'Inquisition pour homicide; les inquisiteurs intervinrent, réclamèrent les pièces du procès et, comme il n'avait pas été fait droit à leur demande, excommunièrent les

juges civils, mais l'archevêque les releva de cette interdiction à la requête du vice-roi; alors les inquisiteurs excommunièrent l'évêque; le vice-roi envoya mille soldats espagnols pour occuper le palais du Saint-Office et leur adjoignit le bourreau avec ordre d'exécuter quiconque résisterait à ses ordres; les inquisiteurs, barricadés dans leur palais, déployèrent sur le balcon l'étendard du Saint-Office et jetèrent sur les soldats des billets d'excommunication; ceux-ci n'en pénétrèrent pas moins dans le palais où ils trouvèrent les membres du Saint-Office revêtus de leurs habits sacerdotaux. Absolution leur fut donnée et la Cour se résigna à abandonner les poursuites contre le meurtrier. Cependant le roi d'Espagne Philippe III édicta quelques lois en faveur de la juridiction civile.

A partir du commencement du xvii<sup>e</sup> siècle presque toutes les condamnations et les instructions portent sur des étrangers, des Anglais venus en voyageurs, des Français, un Allemand, accusé d'être calviniste, juif et sectateur de neuf sectes! Il niait la présence réelle, la virginité de la Vierge, protestait contre l'adoration des saints; il appelait l'Église romaine impie et cruelle, annonçait la venue d'un nouveau Messie, n'acceptait ni l'autorité du pape, ni la confession, ni l'enfer, ni le paradis, ni le purgatoire, ni les indulgences.

En 1713, la Sicile ayant cessé d'appartenir à l'Espagne, Charles de Bourbon obtint une bulle du

pape créant un inquisiteur général spécial pour la Sicile<sup>1</sup>.

En fait, le luthéranisme avait cessé d'exister en Sicile.

L'Inquisition fut supprimée en 1782 par Ferdinand IV; elle n'était plus utile au gouvernement et son abolition ne pouvait manquer d'être une source de profits importants à cause des grands biens qu'elle avait acquis en deux siècles et demi. Donc, le roi des Deux-Siciles, Ferdinand III, sur le conseil du vice-roi, le marquis Caracciolo, fit saisir le 12 mars 1782 « les rentes et les biens » de l'Inquisition; c'était ce semble, le point capital. Les papiers furent mis sous scellés ainsi que l'or et l'argent. Les prisons furent ouvertes : on n'y découvrit que trois sorcières; il est vrai que l'année précédente, le grand Inquisiteur avait fait mettre en liberté quelques suspects. Le décret d'abolition fut promulgué à Naples le 16 mars 1782; il invoquait la façon irrégulière dont avait toujours procédé en Sicile ce tribunal, ses empiétements, son peu d'utilité actuelle. Le 27 mars le vice-roi Caracciolo prit solennellement possession du palais et le visita jusqu'aux caves qui servaient de prison; il fit partout marteler les armes du Saint-Office, qui étaient : une croix entre une épée nue et un rameau d'olivier avec ces mots : *Exurge domine et judica causam tuam*<sup>2</sup>.

1. LLORRENTE, vol. II, p. 129.

2. Une croix verte sur fond noir. D. FRANCISCO RODRIGO,

Caracciolo était lié avec D'Alembert à qui il annonça personnellement cet acte important<sup>1</sup>.

Le palais de l'Inquisition est devenu le siège du tribunal civil.

L'opposition aux pratiques inquisitoriales était générale.

A Bénévènt, la promulgation de la bulle qui y instituait un tribunal d'inquisition provoqua une émeute; l'évêque et tout le haut clergé avaient décidé de se réunir dans l'église S. Sofia pour rédiger une protestation et envoyer des délégués à Rome; on sonna la cloche pour les convoquer, le peuple crut que c'était pour annoncer que la bulle allait être promulguée, il se précipita dans l'église et en chassa violemment tout le clergé.

*Historia de la Inquisición*, vol. I, p. 392, donne l'explication de ces armes.

1. « ... Je me réserve à la fin, pour la bonne bouche, de vous dire, avec un peu de vanité de ma part, l'abolition de l'Inquisition. Le 27 du mois de mars, mercredi saint, jour mémorable à jamais dans ce pays pour le roi Ferdinand IV, on a abattu ce terrible monstre. J'ai été avec grande cérémonie et formalité, accompagné de l'archevêque, de notre prélat grand juge de la Monarchie, du commandant des armes, du Sénat de la ville et de tous les chefs des tribunaux et magistrats. Tous se sont assemblés en ma présence comme beaucoup d'autres personnes choisies que les gardes ont fait entrer. En présence des officiers et familiers du Saint-Office, le secrétaire du Royaume a lu le grand décret de l'abolition du roi Ferdinand IV. A vous dire vrai, mon cher ami, je me suis attendri et j'ai pleuré. C'est la seule et unique fois que je suis arrivé jusqu'à remercier le ciel de m'avoir fait sortir de Paris pour me faire servir d'instrument à ce grand ouvrage... j'ai fait ouvrir la porte des prisons pour remettre les prisonniers aux évêques respectifs, j'y ai trouvé trois vieilles femmes.... » Palerme, 11 avril 1782. *Mercur de France*, 1<sup>er</sup> juin 1782, p. 42.



Les instigateurs de ce mouvement furent arrêtés plus tard à Bénévent par la maréchaussée romaine, amenés à Naples, de là conduits par mer à Terracine et ensuite à Rome où ils comparurent devant la justice civile dans la prison de la Corte Savella. Les habitants de Bénévent, dirent les accusés dans leurs dépositions, ne pouvaient admettre qu'on arrêtât un des leurs sur la déposition d'un seul témoin dont le nom resterait caché. On ne sait qu'elle fut l'issue du procès (juin-septembre 1566)<sup>1</sup>.

## LES ORDRES RELIGIEUX.

L'une des conséquences de l'intensité de la vie religieuse en Italie depuis le commencement du siècle et de la compétition engagée entre la cour de Rome et le luthéranisme, fut un grand développement des organisations monacales. Les anciens ordres prirent une vie nouvelle, se reconstituèrent, s'amplifièrent; de nombreuses congrégations nouvelles, tant d'hommes que de femmes se créèrent malgré la défense édictée par le concile du Latran dans sa quatrième session. Paolo Giustiniani réforma les camaldules en 1522, Girolamo Emiliani réorganisa les somasques (de Somasca leur principal établissement) en 1528, Girolamo Seripando, devenu général des ermites de Saint-

1. Archivio di Stato, Roma, Atti del governatore di Roma Sec. XVI, Prot. 112, fasc. 2.

Augustin, épura et réforma en 1543 cet ordre que le luthéranisme avait gagné; l'archiconfraternité des dames du Mont-Carmel fut constituée en 1543; Filippo Neri de Florence fonda, dans la seconde moitié du siècle, l'ordre des prêtres de l'oratoire ou *Filippini* qui pouvaient rentrer dans le siècle car ils ne faisaient pas de vœux. Saint Charles Borromée institua les oblats en 1578. Les récollets, *Zoccolanti*, furent reconnus en Italie en 1532. De puissantes associations avaient surgi pendant la grande effervescence des années 1520 à 1535; en 1524 les théatins, qui avaient tant de points de ressemblance avec les frères de l'Amour divin; vers 1530, les barnabites et les angéliques, leurs émules; en 1527 les capucins; les premiers jésuites parurent en Italie en 1537.

L'action monastique commença à se faire sentir dès le pontificat de Paul III mais ce ne fut guère qu'au temps de Paul IV qu'elle donna son plein effet; tandis que les moines revenaient à leurs traditions; que les théatins et les barnabites tâchaient d'amener par leur exemple le clergé à s'amender et le Saint-Siège à mettre fin aux scandaleuses coutumes dont il sentait lui-même le péril, que les capucins, donnant aussi l'exemple du désintéressement, faisaient connaître par la prédication certaines des idées nouvelles dont l'adoption allait s'imposer, les jésuites formaient une milice pour défendre la papauté et s'apprêtaient à foncer sur l'ennemi. Leur effort combiné

contribua puissamment, il n'en faut point douter, au succès de la réforme de l'Église et à l'échec du protestantisme en Italie.

#### LES THÉATINS<sup>1</sup>.

Les théatins prétendaient à une sorte de pré-séance. Leur fondation remontait à l'année 1524; on pourrait les dire issus de la confrérie de l'Amour divin; le même esprit anima les deux associations, les mêmes personnes présidèrent à leur fondation. Gaetano da Thiene, qui avait introduit à Rome la confrérie de l'Amour divin, fut le promoteur de ce nouvel ordre; il s'ouvrit de ses projets à Sadoletto, ainsi qu'à Bonifacio da Colle et à Carafa qui faisaient partie comme lui de la confrérie de l'Amour divin. Carafa approuva si fort son idée qu'il la fit sienne et passa pour le fondateur de la nouvelle congrégation; il était évêque de Chieti, Theate en latin, et c'est pourquoi les « Clers réguliers » reçurent le surnom sous lequel ils sont généralement connus de théatins. Paolo Consiglieri, de la famille des Ghislieri, ainsi que Aleandro se joignirent à eux; leur dessein était, non pas de créer à proprement

1. JOSEPHO DE SILOS, *Historia Clericorum Regularium*, Rome, 1658. CHAMPI DE SAINTE-CROIX, *Vie du bienheureux Gaëtan de Tienne*, Paris, 1657. *Constitutiones Clericorum Regularium*, Rome, 1604. HELYOT, vol. IV, p. 71. L'Index du Dictionnaire de Moroni vol. VI, Venise, 1879, donne la liste des principaux théatins, p. 266. R. DE MAULDE, S. Gaetano, trad. Rome, 1911.

parler, un ordre nouveau, mais de constituer une association de prêtres détestant comme eux les excès dans lesquels était tombée une partie du clergé italien, décidés à raviver l'esprit sacerdotal par la pureté de leur propre vie et à être des apôtres plutôt que des moines; ils prononceraient toutefois les trois vœux monastiques mais ne se considéraient pas tenus d'observer absolument celui de pauvreté, célébraient l'office divin pour les fidèles et pourraient administrer les sacrements<sup>1</sup>. Leur costume devait rappeler celui des prêtres séculiers, soutane noire, haut rabat, bas bleus, barrette, grande tonsure, pas de barbe. Les fondateurs se proposaient également de purger la chaire des sermons profanes et déplacés qu'on y entendait trop souvent et de mettre un terme aux histoires ridicules dont certains moines les illustraient. Bref le nouvel ordre servirait à former de bons prêtres, distingués d'esprit, purs de mœurs, tels que tous les esprits pondérés les souhaitaient. « Nous ne voulons pas, écrivait plus tard (1<sup>er</sup> janvier 1533) Carafa à Giberti, innover en matière de religion; nous cherchons à vivre conformément aux sacrés canons en observant les trois comman-

1. « Comme programme de vie active, les théatins ne contractaient aucun devoir particulier. Simples prêtres, ils devaient satisfaire à toutes les obligations de la vie sacerdotale, d'une manière aussi intensive que possible. Ils y ajoutaient des pratiques spéciales de prières.... En somme, ces prescriptions ne représentaient pas une règle, mais un règlement de vie sacerdotale très bien remplie, alliant au plus haut degré, la piété personnelle avec la charité agissante. » DE MAULDE, p. 94.



dements. » Les théatins ne devaient pas briguer de bénéfices ni de distinctions, bien qu'ils n'acceptassent pas dans toute sa rigueur, comme on l'a dit, le vœu de pauvreté. Le premier soin de Carafa avait été de résigner entre les mains du pape Clément VII ses deux évêchés de Chieti et de Brindisi mais il fut pressé de conserver celui de Chieti<sup>1</sup>. « Le prêtre est l'ouvrier de Dieu, disait-il; il appartient aux fidèles, à ceux qui profitent de son ministère, de pourvoir à ses besoins. »

De tels principes ne devaient pas être sans provoquer des inquiétudes dans une certaine partie du clergé; comme Clément VII était faible et incertain, il se laissa influencer et résista un certain temps à la demande de reconnaissance que lui avaient adressée les quatre fondateurs; néanmoins, par un bref en date du 24 juin 1524<sup>2</sup>, il permit aux « clers réguliers » de faire les trois vœux de religion, d'élire un supérieur renouvelable tous les trois ans, de recevoir ceux qui se présenteraient pour entrer dans le nouvel ordre, de dresser des statuts. En même temps, il leur accordait les privilèges dont jouissaient les chanoines réguliers de la congrégation du Latran.

C'était Sadoletto qui avait rédigé le bref; pour bien marquer le caractère de cette congrégation, il y avait, dit-on, fait insérer que ses membres

1. Evêque de Chieti de 1505 à 1524 et de 1537 à 1549.

2. *Bullarium*, vol. VI, p. 73, constit. X.

devraient être des prêtres *Quavis dignitate fulgentes*, ou des laïcs résolus à accepter la vie commune; on ne pourrait les admettre à la profession qu'après un an d'épreuve. Les fondateurs se montrèrent d'ailleurs très sévères dans le recrutement; en neuf ans, vingt et un membres de la confrérie de l'Amour divin demandèrent à faire partie de la congrégation et se virent éconduits.

Trois des fondateurs allèrent s'établir dans une maison qu'avait construite Bonifazio de Colli et qui était sa propriété; toutefois le sol appartenait à Sigismondo Chigi, le frère du fameux financier, auquel il fallait payer une légère redevance que Bonifazio s'engagea à acquitter de ses deniers pendant une période de trois ans, à la place de la confrérie naissante. Cette maison était située dans le quartier du Campo Marzo non loin du port de Ripetta dans la Via Leonina. Le pape avait offert aux théatins le monastère et la chapelle de S. Girolamo, naguère occupés par les frères mineurs conventuels et situés près du palais Farnèse, mais ils refusèrent de s'y établir trouvant le lieu trop bruyant<sup>1</sup>.

Carafa prit ses dispositions « comme s'il s'apprêtait à la mort »; il avait vendu son argenterie, ses tapisseries et ses ornements précieux; le 7 septembre (1524) il signa son testament chargeant son légataire universel de payer ses dettes et faisant quelques donations; son bien se composait

1. SANUTO, vol. XXXVII, p. 40.

dements. » Les théatins ne devaient pas briguer de bénéfices ni de distinctions, bien qu'ils n'acceptassent pas dans toute sa rigueur, comme on l'a dit, le vœu de pauvreté. Le premier soin de Carafa avait été de résigner entre les mains du pape Clément VII ses deux évêchés de Chieti et de Brindisi mais il fut pressé de conserver celui de Chieti<sup>1</sup>. « Le prêtre est l'ouvrier de Dieu, disait-il; il appartient aux fidèles, à ceux qui profitent de son ministère, de pourvoir à ses besoins. »

De tels principes ne devaient pas être sans provoquer des inquiétudes dans une certaine partie du clergé; comme Clément VII était faible et incertain, il se laissa influencer et résista un certain temps à la demande de reconnaissance que lui avaient adressée les quatre fondateurs; néanmoins, par un bref en date du 24 juin 1524<sup>2</sup>, il permit aux « clers réguliers » de faire les trois vœux de religion, d'élire un supérieur renouvelable tous les trois ans, de recevoir ceux qui se présenteraient pour entrer dans le nouvel ordre, de dresser des statuts. En même temps, il leur accordait les privilèges dont jouissaient les chanoines réguliers de la congrégation du Latran.

C'était Sadoletto qui avait rédigé le bref; pour bien marquer le caractère de cette congrégation, il y avait, dit-on, fait insérer que ses membres

1. Evêque de Chieti de 1505 à 1524 et de 1537 à 1549.

2. *Bullarium*, vol. VI, p. 73, constit. X.

devraient être des prêtres *Quavis dignitate fulgentes*, ou des laïcs résolus à accepter la vie commune; on ne pourrait les admettre à la profession qu'après un an d'épreuve. Les fondateurs se montrèrent d'ailleurs très sévères dans le recrutement; en neuf ans, vingt et un membres de la confrérie de l'Amour divin demandèrent à faire partie de la congrégation et se virent éconduits.

Trois des fondateurs allèrent s'établir dans une maison qu'avait construite Bonifazio de Colli et qui était sa propriété; toutefois le sol appartenait à Sigismondo Chigi, le frère du fameux financier, auquel il fallait payer une légère redevance que Bonifazio s'engagea à acquitter de ses deniers pendant une période de trois ans, à la place de la confrérie naissante. Cette maison était située dans le quartier du Campo Marzo non loin du port de Ripetta dans la Via Leonina. Le pape avait offert aux théatins le monastère et la chapelle de S. Girolamo, naguère occupés par les frères mineurs conventuels et situés près du palais Farnèse, mais ils refusèrent de s'y établir trouvant le lieu trop bruyant<sup>1</sup>.

Carafa prit ses dispositions « comme s'il s'apprêtait à la mort »; il avait vendu son argenterie, ses tapisseries et ses ornements précieux; le 7 septembre (1524) il signa son testament chargeant son légataire universel de payer ses dettes et faisant quelques donations; son bien se composait

1. SANUTO, vol. XXXVII, p. 40.



alors de 500 ducats d'or en or, de quelques livres, de parements d'autel, de vases sacrés dont la valeur pouvait être estimée à 400 ducats et de certaines pièces de mobilier représentant 50 ducats.

Bonifazio ne possédait pour tout bien que sa maison de la Via Leonina qu'il venait de céder à la confrérie; il avait consacré à doter des nièces pauvres et à secourir ses frères et ses proches, le produit de la vente de certaines charges dont il s'était démis à l'exemple des autres fondateurs. Thiene, lui non plus, ne possédait rien.

« Les trois compagnons, dit un acte notarié, voulant se conformer à l'exemple de Notre Seigneur Jésus-Christ, après avoir vendu tous leurs biens et distribué aux pauvres ce qu'ils possédaient, ont décidé spontanément et de science certaine de faire don de ce qui leur restait à la congrégation des clercs réguliers nouvellement fondée comme à des pauvres du Christ dans le besoin et qui n'auraient pas d'autre moyen d'existence, donation qu'ils s'engagent à observer à perpétuité sans jamais la révoquer pour aucune cause, même s'ils se trouvaient sans ressource ou malades. »

Ces dispositions prises, les promoteurs prononcèrent leurs vœux solennels, le 14 septembre, jour de l'exaltation de la Croix; ce fut le dataire du pape, évêque de Caserta, Boncianni, qui présida à cette cérémonie; Carafa fut nommé aussitôt prieur. Un notaire dressa acte de la prestation des serments et de l'élection du prieur, en présence de trois témoins, car on était très formaliste à

Rome et tous les événements de la vie de quelque importance étaient consignés dans des procès-verbaux et dûment enregistrés.

S'il fallait en croire un prêtre espagnol, Jeronimo de Solana, l'effet de la tentative de Gaetano et de ses compagnons se serait fait aussitôt sentir; on aurait « examiné de nouveau les prêtres de Rome, réformé les églises, mis bon ordre aux pratiques des confesseurs ».

En fait l'intervention des théatins n'eut d'effet que bien plus tard. Accessoirement, ils s'occupaient de soigner les malades et les incurables qui se trouvaient dans l'hospice S. Giacomo voisin de leur maison; Gaetano devint même l'un des « gardiens » de cet hospice; ils n'en poursuivaient pas moins activement leur dessein qui était de réformer le clergé en lui donnant l'exemple; sans demander l'aumône, ils vivaient uniquement de ce qu'on leur donnait; ils poussaient à la fréquentation des sacrements, voulaient que les prêtres prissent de nouveau l'habitude de prêcher, et n'épargnaient leurs peines ni jour ni nuit pour entourer les mourants et soulager les malheureux. Ceux qu'une telle réforme inquiétait, les firent attaquer; Giacomo Bonfadio, familier du cardinal Merino et qui devait plus tard être condamné au bûcher, mais non pour crime d'hérésie, l'écrivain Nicolo Franco qui fut pendu sous le pontificat de Pie V, publièrent des satires contre eux. Les trois ascètes ne se laissèrent pas détourner de leur œuvre; ils méditaient même alors une réforme des cérémonies et des

livres liturgiques. En fait, leur tentative ne tendait à rien moins qu'à réaliser les vœux de ceux qui, sans donner dans l'extrême, voulaient modifier sur bien des points l'état de choses existant.

Le premier Père reçu dans la confrérie naissante, fut Bernardino Scotti, prêtre de Magliano, d'une famille ancienne parmesane, semble-t-il, homme de qualité, cultivé, car il savait le latin, le grec et l'hébreu, et plein de zèle; Paul IV devait lui accorder la pourpre trente ans plus tard; il fit profession le 1<sup>er</sup> novembre 1525; d'autres suivirent, au nombre de sept. Leur demeure devenant trop étroite, les théatins allèrent s'établir sur le Pincio, non loin de S. Maria del Popolo, dans une maison que Giberti acheta. C'est là que les surprit l'entrée des soldats de Charles-Quint, le 6 mai 1527; durant les massacres et les pillages qui suivirent, les théatins eurent fort à souffrir car on les croyait riches; on imposa des rançons aux uns, on tortura les autres; ils se virent chassés de chez eux et durent s'enfuir « n'ayant pour tout bien que leur bréviaire sous le bras ». Ils gagnèrent Venise où la confrérie se réorganisa et mit à sa tête Gaetano; mais il avait plus de penchant et d'aptitude à la vie de dévotion et de dévouement que de capacités pour diriger une confrérie et, cet hommage rendu, on replaça en 1530 Carafa dans ses fonctions de prieur. Cependant Gaetano alla à Naples y établir un certain nombre de Pères dans une villa que Gio. Antonio Caraccioli, comte d'Oppido, offrait

à la congrégation; Gaetano y fut mis à l'épreuve; Caraccioli insistait pour lui faire accepter quelque argent afin d'entretenir la communauté, il devient si pressant qu'un jour Gaetano réunit les religieux, leur donna l'ordre de prendre leurs bréviaires et tous quittèrent la maison dont ils renvoyèrent les clés à Caraccioli. Ce départ toutefois n'eut pas de suite, les religieux revinrent mais s'établirent ailleurs<sup>1</sup>.

La mort de Gaetano, le 7 août 1547 et l'élévation de Carafa au cardinalat, modifièrent sensiblement les conditions dans lesquelles s'étaient développée jusqu'alors la congrégation; elle reçut un régime oligarchique; Carafa fit décider que toute l'autorité résiderait dans les mains de ceux qui avaient voix au Chapitre et que ce qui serait ordonné à la pluralité des voix aurait force de loi. Paul III ratifia ce règlement<sup>2</sup>: la confrérie se développait d'ailleurs rapidement; elle était rentrée à Rome tandis que de nombreuses maisons s'établissaient ailleurs; à Padoue en 1565, à Plaisance en 1569, à Milan en 1570, à Capoue en 1574; un moment les somasques, fondés en 1528, s'étaient réunis aux théatins (8 novembre 1546), mais ils se séparèrent neuf ans après<sup>3</sup>. En 1551, le pape Jules III avait approuvé et légèrement modifié leur règlement (bref du 10 juin<sup>4</sup>). Pie V le ratifia à son tour, le 13 février 1567<sup>5</sup>; il accorda aux théatins

1. GIAMBATTISTA CARACCIOLI a écrit la vie de Gaetano. Pise, 1738.

2. Bulle « *Dudum pro parte* » du 7 mars 1533.

3. Bulle « *Ad immarcescibilem* » du 13 février 1567, § 12.

4. *Ibid.*, § 11.

5. *Ibid.*



les mêmes privilèges et les mêmes avantages qu'aux jésuites, ainsi que le droit d'administrer les sacrements à quiconque en cas de nécessité. Il leur fut imposé plus tard d'élire, au lieu d'un prieur, un général en qui résiderait toute autorité.

## LES BARNABITES.

La confrérie des barnabites fut fondée dans le même esprit que celle des théatins. Son promoteur, Antonio Maria Zaccaria, né à Crémone en 1500<sup>1</sup>, avait fait ses études à Padoue; il revint dans sa patrie en 1525 et, quoique continuant à porter l'habit séculier, se mit à faire des conférences sur la doctrine chrétienne dans l'église S. Girolamo depuis S. Vitale<sup>2</sup>. Trois ans après il se faisait ordonner prêtre. Ses prédications et sa vie austère appelèrent sur lui l'attention de la comtesse de Guastalla, Luigia Torelli qui, veuve pour la seconde fois à vingt-cinq ans, se retirait précisément vers ce temps, de la vie du monde et se jetait dans la dévotion. Elle s'était liée avec un illuminé, Battista da Crema, auteur de deux traités<sup>3</sup> plus tard réputés hérétiques et condamnés

1. En 1502 ou 1503 suivant quelques auteurs.

2. P. ORAZIO M. PREMOLI, *Storia dei Barnabiti...*, Rome, 1913. *Praestantium virorum qui in Congregatione Pauli vulgo Barnabitarum floruerunt*, Bologne, 1751. MORONI, vol. IV, p. 433. HEYLOT, vol. IV, p. 400. ALESS. TEPPA, *Vita del Ven. Ant. M. Zaccaria*, Milan, 1897.

3. *Via de l'aperta Verità. — Della cognitione et vittoria di se stesso.*

par le Saint-Office<sup>1</sup>. Zaccaria devint le confesseur de la comtesse, mais, en revanche, elle lui communiqua les idées qu'elle tenait de Battista en sorte que lui et ses adeptes furent plus tard traités de visionnaires et de pélasgiens. La comtesse l'emmena à Milan où il put voir les progrès du protestantisme, l'immoralité du clergé et les dangers que courait l'Église catholique. Sa bonne fortune lui fit rencontrer deux hommes animés des mêmes sentiments que lui, Bartolommeo Ferrari né en 1497 et Giacomo Antonio Morigia né en 1493 environ; tous trois s'unirent pour jeter les bases d'une association religieuse. Pendant trois années Zaccaria résida tantôt à Milan, tantôt à Guastalla préparant la réalisation de son projet; enfin, en 1533, Ferrari et lui demandèrent au pape de leur permettre de constituer une confrérie; le frère de Ferrari était l'un des secrétaires de Clément VII, la demande fut donc assez facilement agréée par un bref en date du 18 février 1533. La nouvelle compagnie ne comptait alors que cinq membres ce qui ne les empêchait pas d'avoir les plus hautes visées; la teneur du bref d'institution montre qu'ils n'aspiraient à rien moins qu'à raviver l'esprit religieux dans le clergé séculier et dans le clergé régulier et à ramener les bonnes mœurs chez les laïques.

Il fallait se loger. Une première maison s'étant

1. Articles de ANTONIO DE STEFANO dans Arch. Soc. Rom. di Stor. Patria, an. 1919, p. 623.

trouvée trop petite, Zaccaria dut se faire accorder par les autorités civiles de Milan, le détail est curieux à noter, le droit de consacrer 600 écus d'or à l'achat d'un immeuble (17 octobre 1533). Ainsi une confrérie ne pouvait disposer à Milan de ses capitaux sans la licence de la Commune. Une maison fut achetée près de l'église S. Caterina de' Fabbri, puis une autre contiguë. Un legs était survenu du reste à Zaccaria par lequel ces acquisitions furent facilitées. La comtesse de Guastalla contribua, en outre, à la dépense. Zaccaria détermina le costume que ses disciples devaient porter; il rappelait celui des prêtres milanais « mais plus simple », tunique sans plis, de couleur brune, bonnet rond et ensuite carré.

On appelait alors les membres de cette association « clercs réguliers » comme les théatins; plus tard, ils furent nommés clercs réguliers de S. Paolo à cause de leur dévotion particulière à cet apôtre et, pour les distinguer des théatins; l'épithète *Decollato* fut même ajoutée ensuite à S. Paolo. Le peuple les qualifiait de *Paolini* ou de *Barnabiti* et c'est ce nom qui leur est resté; ils se réunirent en effet à partir de 1545 dans l'église de S. Barnaba qu'ils avaient achetée. « On les voyait, dit un chroniqueur contemporain, Burigozzo<sup>1</sup>, parcourir les rues de la ville, la tête basse, pauvrement habillés; ils avaient l'air jeune<sup>2</sup>. » Leur nombre

1. BURIGOZZO, *Cronache Milanesi*, Florence, 1842.

2. Les trois fondateurs avaient environ trente-cinq ans.

s'élevait alors à neuf; ils prêchaient dans les rues, tenant un gros crucifix à la main ou portant une croix sur l'épaule.

Leurs allures, leurs déclamations contre le luxe parurent inquiétantes au clergé et aux anciens ordres; on les accusa de machiner des nouveautés; un procès fut même engagé contre eux; commencé le 5 octobre 1534, il se poursuivit pendant plus d'un an et ne s'acheva pas; nulle sentence ne fut rendue; cependant les barnabites, qui ne voulaient pas rester sous le coup des accusations portées contre eux, obtinrent de Paul III un bulle datée du 24 juillet 1535 qui louait leur conduite, confirmait les autorisations accordées par Clément VII et les soustrayait à la juridiction de l'ordinaire, c'est-à-dire de l'évêque, pour les soumettre uniquement à celle du souverain pontife. Ces dispositions étaient valables pour cinq ans. Les barnabites se mirent alors résolument à l'œuvre pour combattre l'hérésie; leur nombre augmentait; on avait recours à eux, Zaccaria fut appelé à Vicence pour y réformer deux couvents; il se fit seconder par la comtesse de Guastalla et deux « angéliques<sup>1</sup> ». Il mourut en pleine activité le 5 juillet 1539; Morigia dirigeait alors (depuis 1536) la confrérie en qualité de procureur général de Zaccaria<sup>2</sup>.

Morigia ne voulait dans la confrérie que des

1. Voir plus loin.

2. Les barnabites n'étaient pas également appréciés; ils furent l'objet des plus mordantes attaques de la part de l'Arétin, de Nelli et d'Ortensio Lando.



disciples éprouvés. Un noble, Besozzi, demanda à y entrer tandis que sa femme se présentait pour faire partie des « angéliques »; Morigia exigea qu'il vint communier avec une corde au cou, qu'il allât mendier dans un costume de velours au milieu des estropiés et des aveugles à la porte de l'église S. Ambrogio, qu'il prêchât le jour de la Pentecôte sur la place du Dôme.

Le 17 juillet 1543, l'empereur Charles-Quint approuva les règlements de la congrégation; le 23 novembre de la même année, Paul III rendit définitive sa bulle précédente, non sans avoir au préalable pris l'avis du commissaire de l'Inquisition, Melchiorre Crivelli. Ferrari mourut l'année suivante, le 25 novembre 1544 après avoir exercé pendant deux ans les fonctions de « preposto » ou de supérieur et Morigia succomba à son tour le 31 mars 1546, mais la disparition des fondateurs n'entrava pas l'expansion de la confrérie; après Vicence, Vérone et Venise réclamèrent l'envoi de quelques-uns de ses membres pour ramener la foi chez les fidèles et l'ordre dans les couvents. Ils fondèrent un séminaire à Pavie. Cependant ils furent chassés de Venise en 1551 parce qu'on les taxait d'hétérodoxie précisément à cause de leurs attaches avec Battista.

De plus graves dangers menaçaient la confrérie. Les « angéliques » avaient d'étroites attaches avec les barnabites; leur but était le même; elles leur prêtaient souvent leur concours, on les voyait agir de conserve, leurs habitations étaient parfois

les mêmes. La supérieure des angéliques, Paola Antonia Negri, surnommée la Divine Mère, prit peu à peu une grande influence dans la confrérie des barnabites; c'était une femme de trente-six ans environ, douée de hautes qualités organisatrices, d'esprit autoritaire, qui savait en imposer; on la considérait comme une sainte, on ne lui parlait qu'à genoux, ses volontés passaient pour être l'expression de la volonté divine. Les Pères qui étaient en Vénétie ne faisaient plus rien sans la consulter; elle signait toutes les lettres émanées de la communauté; dans les chapitres, elle avait voix délibérante. La comtesse Torelli, quoiqu'elle fût fondatrice de l'ordre des angéliques, protestait contre une telle ingérence. La médisance s'en mêla; on accusa certains barnabites de trop de complaisances envers la Divine Mère et deux d'entre eux furent, de ce chef, incarcérés à Rome par l'Inquisition. Les Pères de Milan étaient très divisés; les uns voulaient se soustraire au joug de « la Negri », les autres tenaient qu'on devait s'y soumettre dévotement. Il y eut un procès à Rome et une scission parut imminente. Mais enfin tout se calma. Un des barnabites milanais alla à Rome intercéder en faveur des deux prisonniers dont l'un fut relâché sans restrictions et l'autre placé sous la surveillance de Loyola « en domicile forcé ». Loyola s'employa d'ailleurs pour aider les barnabites dans leurs difficultés et les deux associations devinrent, à partir de cette époque, fort unies; elles agirent plus d'une fois de concert (1551).

Le pape venait de donner aux Barnabites pour « protecteur » le cardinal Alvarez de Tolède<sup>1</sup>.

Les barnabites furent, ainsi que les angéliques, d'un grand secours au cardinal Borromée dans son œuvre de régénération à Milan et dans toute la province; il estimait leur zèle et encourageait leur action; il lui arriva de se retirer dans leur maison; son confesseur était un barnabite. Un moment il pensa fondre en une seule association les barnabites et les humiliés qui étaient forte riches et qu'il finit par supprimer après bien des aventures<sup>2</sup>; les barnabites qui étaient relativement pauvres, refusèrent<sup>3</sup>.

Le curé de l'église S. Biagio all' Anello dans le quartier de la Regola leur offrit son église moyennant une rente viagère de 100 écus et de 50 écus à son neveu après sa mort et les Pères en prirent possession le 25 mai 1573. Deux ans après un collège fut établi à côté. Plus tard, les barnabites eurent pour église S. Carlo ai Catinari (1617).

1. On sait que toute association, corporation, confrérie, avait à Rome, un « cardinal protecteur ».

2. Voir le chapitre relatif à saint Charles Borromée à Milan.

3. Un tableau placé dans le Dôme de Milan représente le cardinal Borromée donnant leur constitution aux barnabites; on en a déduit faussement qu'il les avait créés comme les oblats de S. Ambrogio et les capucins de S. Prassede.

4. ARMELLINI, *Le Chiese di Roma*, p. 445.

## LES ANGÉLIQUES

(ANGELICHE OU GUASTALLINE).

Ce fut Luigia Torelli, comtesse de Guastalla, qui fonda « les religieuses angéliques » de même qu'elle avait été, pour une bonne part, la créatrice des barnabites<sup>1</sup>. Elle réunit autour d'elle vers 1530 quelques jeunes filles qui prirent le nom d'angéliques pour bien marquer le caractère que devaient avoir les membres de l'association et leur donna comme directeur spirituel le P. Zaccharia. En 1534, le pape Paul III reconnut cette nouvelle association; elle ne comptait alors que vingt-cinq membres mais la comtesse était si fermement persuadée de son accroissement rapide que, ayant vendu son domaine de Guastalla à Ferdinando Gonzaga, elle consacra 80 000 écus à acheter vingt-quatre maisons et une église situées dans la paroisse de S. Eufemia. Conformément au bref du pape, les *angeliche* prirent six dominicaines pour les initier à la vie claustrale. Elles revêtirent l'habit en 1536, il était complètement blanc avec une croix sur la poitrine. La clôture ne leur fut pas d'abord imposée, c'est pourquoi elles purent seconder les barnabites dans leur œuvre.

Quand le cardinal Borromée vint à Milan, il

1. MORONI, vol. II, p. 76. HELYOT, vol. IV, p. 116. PREMOLI, p. 30. Le P. CARLO GREGORIO ROSIGNOLI, *Vita e Virtù della contessa Torelli*. Milan, 1656.



comprit tout de suite le parti qu'il pourrait tirer de leur zèle; afin de les maintenir dans la bonne voie, il leur fit donner une règle par le P. Carlo Bescape. Cette règle ne fut toutefois définitivement approuvée que plus tard, par le pape Urbain VIII, le 12 mai 1625.

La comtesse de Guastalla, qui était entrée elle-même dans la confrérie et en avait pris un moment la direction, mourut le 20 octobre 1559 mais la congrégation n'en poursuivit pas moins son œuvre.

## LES CAPUCINS.

En 1525, un moine de l'ordre des observants de Saint-François, homme de haut parentage, Matteo da Bassi, ou Bascio, ou Boschi, trouvant que ses compagnons s'étaient trop relâchés de la discipline imposée par le fondateur, voulut réagir<sup>1</sup>. Un ermite, Francesco da Cartoceto, se joignit à lui et tous deux commencèrent à parcourir les campagnes, prêchant l'austérité des mœurs et le retour aux anciennes traditions. Pour se distinguer des autres moines de leur ordre, ils adoptèrent un capuchon de forme particulière. Bassi avait remarqué dans un portrait de saint François que son capuchon était long et pointu; pour bien

1. HELYOT, vol. VII, p. 164. J. DE TERRANOVA, *De Origine Fratrum Capuc.*, 1571. BOVERIO, *Annales Ord. Mimor.*, Lyon, 1632-1676. G. ZARLINO, *Dell' Origine della Congregazione de' Cappuccini*, Venise, 1579. MORONI, vol. IX, p. 204. PASTOR, trad. franç., vol. X, p. 248.

marquer son intention de revenir à la règle primitive, il s'en fit donc tailler un semblable; d'après une autre version, il aurait eu une vision dans laquelle le saint lui était apparu avec un capuchon de cette forme. Toujours est-il que le capuchon pointu devint comme le signe symbolique de la réforme et aussi la pierre d'achoppement et de scandale de l'entreprise. L'histoire de l'ordre à ses débuts est celle des discussions que souleva le capuchon. Les supérieurs de Bassi, scandalisés d'une telle innovation, lui firent défense de s'habiller autrement que les autres moines, il en appela au pape Clément VII qui lui permit de passer outre et même d'aller pieds nus (1525). Toutefois quand il se présenta avec Cartoceto, conformément à l'ordre du pape, devant le chapitre provincial, on se rit d'eux et on leur interdit de porter leur capuchon, on les mit même en prison. La duchesse de Camerino, Caterina Cibo, qui les avait vus parcourant les rues de sa ville en criant : « Miséricorde, miséricorde » d'un air de dévotion qui la toucha, s'étant entremise, obtint leur libération (1<sup>er</sup> juillet 1525). Peu après, Cartoceto mourut (1526), mais Bassi trouva en Lodovico da Fossombrone un nouveau disciple tout aussi enthousiaste, qui l'aida à continuer son apostolat. Le chapitre le fit arrêter. Relâché, il intéressa son frère à l'œuvre de Bassi et se multiplia pour répandre ses idées. L'un des historiographes de l'ordre, Boverio, prend occasion de cette diversité d'efforts pour dire que Bassi n'ayant changé que le

capuchon et Fossombrone que la règle, ni l'un ni l'autre ne peuvent être considérés comme fondateurs de l'ordre dont la création est donc véritablement œuvre divine. Fossombrone recruta son frère.

Cependant le provincial s'efforçait de traverser les efforts de Fossombrone et de son frère; ils recoururent au supérieur, le P. Quignonez qui se borna à leur recommander d'agir avec prudence et refusa de se prononcer; alors ils s'adressèrent au cardinal protecteur lequel leur répondit que seuls les supérieurs des ordres avaient qualité pour décider en ce qui touchait les réformes. Ils se résolurent en conséquence à agir à leur guise et adoptèrent définitivement le capuchon « pyramidal ». Leurs supérieurs les sommèrent de rentrer dans leur monastère et de renoncer au capuchon et, sur leur refus, les excommunièrent; pour donner même plus d'efficacité à cette condamnation, ils sollicitèrent le Saint-Siège de la confirmer. A la demande de Caterina Cibo qui, on l'a vu, s'intéressait fort au sort des prédicateurs, le cardinal Carafa partisan, lui aussi, d'une réforme du clergé régulier, prit leur cause en main et les deux frères obtinrent par un bref l'autorisation de porter un capuchon comme Bassi et de vivre à son exemple (juin 1526)<sup>1</sup>. Sur quoi le provincial qui ne pouvait admettre qu'une réforme se fit en dehors de lui, obtint du Saint-Siège un bref contre les apostats de sa province et s'en servit pour

1. Texte du bref dans *Bullarium Ord. F. F. Minorum S. Franc. Cappucinarum*, Rome, 1740, vol. I, p. 1. BOVERIO, p. 98, 101.

inquiéter Bassi et ses adeptes; en vain firent-ils appel au légat de Romagne; poursuivis de retraite en retraite, ne pouvant recourir à la protection pontificale parce que Rome était alors entre les mains des Impériaux et le pape enfermé dans le château Saint-Ange, ils reçurent asile dans le palais de la duchesse de Camerino jusqu'au jour où Clément VII, enfin délivré et réfugié à Viterbe, leur accorda par la bulle « *Relegionis Zelus* » du 3 juillet 1528, le droit de vivre en commun, de porter le « capuce carré », d'avoir la barbe longue<sup>1</sup>, de s'adjoindre tous ceux qui voudraient grossir leur groupe, de vivre dans les retraites ou dans les lieux qu'on mettrait à leur disposition et de jouir de tous les avantages et de tous les privilèges des frères mineurs et des camaldules; l'évêque de Camerino publia cette bulle et, dès lors, le nouvel ordre fut créé. On raconte que le nom de capucins leur fut donné par les enfants de Camerino que la forme de leur capuchon avait frappés comme d'ailleurs il frappait tous ceux qui les voyaient; on leur appliqua même parfois le sobriquet de *scappucini* « décapuchonnés » parce que ce capuchon était porté sur le dos et non sur la tête.

Bassi, Fossombrone et leurs quelques compagnons s'établirent d'abord dans une petite maison aux portes de Camerino; une église dédiée à saint

1. Les capucins portaient la barbe longue « en souvenir du Christ et en signe d'austérité ». BOVERIO, p. 168. Dans une Pasquinade, leur capuchon « long et pointu » est comparé à la coiffure du diable (*Pasquille*, p. 102).



Christophe et qui y était attenante, devint leur chapelle; leur nombre s'augmentant, la duchesse leur fit concéder un couvent appartenant à l'ordre de Saint-Jérôme et qui se trouvait non loin, à Colmenzono. Les capucins purent à partir de ce moment mener la vie qu'ils s'étaient proposée; ils allaient dans les faubourgs et les campagnes prêcher les gens les plus grossiers; de très loin on venait les entendre. « Ils prêchaient la sainte Écriture et surtout l'Évangile, dit leur historien Bernardino de Colpetrazzo, exhortant leurs auditeurs à l'accomplissement de leurs devoirs envers Dieu. » Leur maintien et leur genre de vie étaient conformes à leurs doctrines; ils s'habillaient d'étoffe grossière, marchaient pieds nus, même en hiver, ne mangeaient que du pain, des légumes et des fruits, rarement de la viande, ne buvaient que de l'eau, s'imposaient des jeûnes fréquents, couchaient sur des planches; leurs demeures étaient en torchis avec des fenêtres étroites et des portes si basses qu'on ne pouvait entrer que courbé. Leurs vêtements sacerdotaux eux-mêmes devaient être simples, sans ornements. La peste de 1528 montra leur abnégation et le peuple en conserva longtemps le souvenir.

En 1530 fut publiée leur première constitution qui leur imposait les règles austères auxquelles ils s'étaient volontairement astreints, elle édictait de plus que le vicaire général devait être changé tous les trois ans; les provinciaux et les gardiens devaient être renouvelés tous les ans. Défense était faite aux moines d'écrire ou de recevoir des

lettres, de pénétrer dans les cellules les uns des autres sans autorisation, de fermer leurs cellules à clé, de confesser avant l'âge de quarante ans, de recevoir des novices de moins de quinze ans, de se raser, de porter des vêtements trop amples ou trop longs, de posséder des mules, des chevaux, des ânes.... Cette constitution fut amplifiée en 1536 lors du premier chapitre général et modifiée en 1575 conformément à certains décrets du concile de Trente et à des décisions du Saint-Siège relativement à des questions de discipline intérieure<sup>1</sup>.

Bassi avait été élu général ou vicaire général dans le chapitre tenu à Alvacina mais il se démit de sa charge deux mois après et Fossombrone lui succéda; aussitôt il se rendit à Rome pour y faire confirmer sa nomination. Cependant la rapide progression de l'ordre, l'adhésion de nombreux observants qui abandonnaient leurs couvents dont la discipline semblait trop relâchée à leurs yeux, inquiétaient les supérieurs. Il n'était pas d'obstacles qu'ils ne missent à l'établissement définitif des capucins. La lutte devint de plus en plus ardente. Fossombrone ne négligeait rien pour attirer à lui les moines observants tandis que le supérieur de l'ordre, Paolo Pisetti, l'attaquait par tous les

1. Les capucins s'établirent à Rome dans une maison que leur céda le cardinal Andrea della Valle, leur protecteur, à la demande de Vittoria Colonna; elle était située au pied de l'Esquilin, près de l'église S. Eufemia (1530). En 1534, chassés de Rome comme il sera dit, ils allèrent s'établir près de S. Lorenzo-hors-des-murs puis revinrent à leur premier domicile.

moyens; il amena le pape Clément VII à révoquer tous les privilèges, toutes les autorisations qu'il avait naguère concédés aux capucins (mai 1530). Fossombrone ne se tint pas pour battu; cette décision ne visait pas explicitement la bulle du 3 juillet 1528; il put batailler grâce à cette équivoque et le pape, toujours hésitant, toujours soucieux de ne pas se créer d'ennemis, confia le soin d'éclaircir le litige à une commission de cardinaux laquelle décida, en 1532, que les capucins ne pourraient plus s'adjoindre d'observants mais que ceux des observants qui étaient devenus capucins ne seraient pas inquiétés. L'ordre prit dès lors un grand développement, des maisons se fondèrent dans les Marches, en Calabre, en Sicile, bientôt dans toute l'Italie. De nouveau les chefs des observants entrèrent en campagne; Paolo Pisotti, favorable à une discipline indulgente, voyait tous ceux qui voulaient vivre conformément à la règle stricte l'abandonner et son animosité s'en accroissait; il obtint du pape un bref, publié le 9 avril 1534, par lequel défense était faite aux capucins de recevoir l'adhésion de monastères tout entiers. Bien plus, le pape consentit à bannir de Rome ceux qui s'y trouvaient (25 avril 1534); ils étaient trente qui défilèrent dans les rues de la ville, deux par deux pour se rendre à l'église S. Lorenzo-hors-des-murs. Vittoria Colonna accourut de Marino, Caterina Cibo de Camerino pour obtenir du pape qu'il revînt sur un ordre aussi rigoureux et Clément VII le révoqua.

Paul III, plus libéral, favorisa les capucins. Mais déjà la zizanie se mettait entre eux. Fossombrone et Bernardino d'Asti entrèrent en conflit, le premier soutenu par le pape, le second représentant l'esprit des fondateurs; il y eut des élections cassées, des chapitres annulés; finalement Bernardino d'Asti, que soutenait Vittoria Colonna comme on l'a dit, l'emporta et Fossombrone fut, malgré ses services, expulsé de l'ordre; d'autre part, Matteo de Bassi, apprenant que défense était faite à quiconque n'était pas soumis au vicaire général des capucins, de porter le capuchon pyramidal, coupa le sien par moitié bien qu'il eût été l'auteur de cette forme de capuchon et rentra dans l'ordre des frères de l'observance; il mourut à Venise en 1552.

L'austérité de leur vie avait attiré parmi les capucins plusieurs de ceux qui aspiraient à une réforme de l'Église; Ochino entra dans l'ordre et il en devint général en 1538; ce fut un choix dangereux car il voulut lui communiquer son ardeur et en faire un instrument de guerre contre le Saint-Siège; Vittoria Colonna eut plus d'une fois à intervenir pour écarter les décisions trop rigoureuses de la cour de Rome<sup>1</sup>. Peu s'en fallut que les capucins ne fussent supprimés ou, à tout le moins, incorporés dans l'ordre des frères mineurs après l'éclatante rupture d'Ochino avec Rome. Le pape Paul III penchait pour la suppression;

1. On a vu dans la première partie son intervention dans les démêlés entre Lodovico de Fossombrone et Bernardino d'Asti, p. 332.



dans un consistoire qu'il tint à ce sujet cinq cardinaux partagèrent son sentiment mais le cardinal Sanseverino prit chaleureusement la défense de l'ordre et le sauva; toutefois la prédication lui fut interdite et, pour le surveiller de plus près, le pape lui interdit de s'étendre hors de l'Italie; ces interdictions furent d'ailleurs levées plus tard, la première en 1545, la seconde en 1573 à la prière du roi de France Charles IX. Les aventures des capucins n'étaient pas finies. Par la bulle « *Pro ea quam* », du 28 janvier 1586, Sixte V, reprenant la politique de Paul III et de Jules III, interdit aux frères mineurs de l'Observance d'entrer dans l'ordre des capucins; Sixte V, il faut le rappeler, faisait partie de l'ordre de l'Observance.

Comme il ne pouvait manquer d'arriver, les capucins se relâchèrent peu à peu des principes qui avaient présidé à leur établissement; ils répudièrent moins le luxe, non, à vrai dire, en ce qui les concernait personnellement, mais pour leurs églises qui au lieu d'être dépourvues de tout ornement comme l'avait prescrit Bassi, devinrent aussi luxueuses que les autres. Grégoire XIII fit dorer le plafond de l'église des capucins à Frascati. Mais leur œuvre était alors accomplie. Par leur exemple, ils avaient amené momentanément certains autres ordres à plus de simplicité et à un respect plus grand de leurs devoirs; par leurs prédications, ils avaient répandu et fait prévaloir quelques-unes des idées dont l'acceptation était nécessaire à la conservation de l'Église romaine.

A l'origine, il y eut une certaine similitude de but et de moyens d'action entre les jésuites et les théatins<sup>1</sup>; leurs fondateurs entendaient pareillement constituer une milice, un corps d'élite destiné à combattre l'hérésie grandissante; aussi, lorsque Ignace de Loyola, après avoir quitté Paris, vint à Venise où il arriva le 8 janvier 1537 et où il devait se retrouver avec ses premiers disciples, ce fut dans la maison des théatins qu'il prit séjour tout d'abord. Carafa s'y trouvait; le pape Paul III venait, le 22 novembre précédent, de le nommer cardinal; il ne s'en occupait pas moins activement des affaires de l'ordre des théatins et surtout de la surveillance de plusieurs hospices qu'un patricien de Venise fort riche, Girolamo Miani, avait naguère fondés et confiés à son activité; Ignace et lui travaillèrent ensemble tant que la divergence de leurs caractères n'eût pas mis la brouille entre eux.

1. HELYOT, *Histoire des Ordres monastiques*, Paris, 1721, vol. VII, p. 472, cap. LX. BÖRMER, *Les Jésuites*, trad. G. MONOD, Paris, 1910. MARTIN PHILIPPSON, *La contre-révolution religieuse*, Paris, 1884, p. 35, cap. II. CANTÙ, *Eretici*, vol. II, p. 43. J. HUBER, *Les Jésuites*, trad. A. Marchand, Paris, 1877. J. CRÉ-  
TINEAU-JOLY, *Histoire de la Compagnie de Jésus*, Paris, 1846.  
LE R. P. CARLOS SOMMERVOGEL, *Les Jésuites... de Rome en 1561*, Paris, 1892. EB. GÖTHEIM, *Ignatius von Loyola...*, Halle, 1895.  
A. DRUFFEL, *Ignatius von Loyola an der römischen Curie*.  
Munich, 1879. G. MONOD, dans *Revue Historique* 1916, mars-  
avril, p. 293.

Ignace avait eu, dans les premiers temps de son séjour, quelques difficultés avec les autorités ecclésiastiques qu'inquiétaient son zèle fougueux, le délabrement de son costume, ses discours en public; il en avait, d'ailleurs, été de même en Espagne où deux fois déjà il s'était vu jeter en prison par l'Inquisition et à Paris où il avait failli subir le supplice des verges dans la salle publique de l'Université.

Ses compagnons s'étaient rendus à Rome pour solliciter du pape la permission d'accomplir un pèlerinage en Palestine ce qui était depuis longtemps le but de leurs désirs; l'ayant obtenue ils vinrent à Venise et se disposèrent à s'embarquer après que ceux qui n'étaient pas prêtres se seraient fait ordonner; Loyola était de ce nombre (juin 1537). Mais la situation en Orient ne leur permit pas de partir et ils se mirent à prêcher sur les places publiques, puis voyant qu'il leur faudrait renoncer pour longtemps au voyage de Jérusalem, ils se décidèrent à aller se fixer à Rome; chacun devait prendre une route diverse et méditer en chemin sur l'organisation future de l'ordre que Loyola songeait de plus en plus à fonder; le nom dont on devait l'appeler était déjà trouvé. Comme ce n'était ni une confrérie, ni une congrégation qu'il s'agissait d'instituer<sup>1</sup> mais une milice, « une

1. « Que nous soyons, dit Bartoli, dans un sens très strict, un ordre de clercs et pas autre chose, ce que nous avons dit suffit à le démontrer.... Par son Institut, la compagnie n'est point monastique et, comme ordre religieux, elle n'a rien qui ne convienne parfaitement à la cléricature. » LE P. DANIELLO BARTOLI,

cohorte ou centurie réunie pour combattre les ennemis spirituels, un corps d'hommes dévoués entièrement à Notre-Seigneur Jésus-Christ et à son véritable et légitime vicaire sur la terre », il parut à Loyola qu'il fallait l'appeler la « Compagnie de Jésus », dénomination qui lui rappelait, au reste, ses débuts militaires<sup>1</sup>.

Le pape accueillit fort bien Loyola et ses disciples (octobre 1537); il demanda à Loyola d'étudier les moyens de réformer les mœurs du clergé à Rome et permit à Pierre Faber, qui cependant ne paraissait pas très désigné pour ce rôle, et à Jaime Laynès d'Almazan, d'enseigner la théologie à la *Sapienza*, c'est-à-dire à l'Université de Rome; il laissa libres les disciples de Loyola de prêcher dans les églises; leur fougue, leur manière nouvelle de présenter les vérités évangéliques et de célébrer les vertus

*Ignace de Loyola*, trad. par le P. J. Terrien, Paris, 1893, vol. I, p. 448.

1. Loyola se logea d'abord dans une vigne, *in domo vineaque*, située sur le penchant du Pincio, près de l'église S. Trinità di Monti et qui appartenait à Quirino Garzoni, mais il dut la quitter quand arrivèrent, à la fin du carême de l'année 1538, la plupart de ses disciples, car elle était fort exigüe; il s'établit alors dans une demeure plus spacieuse dont on ignore l'emplacement; puis alla dans la région du Cirque Flaminius, au pied du Capitole, dans cette partie de Rome précisément où n'avait pas voulu habiter Gaetano de Thiene avec ses théatins parce qu'ils la trouvaient trop bruyante pour la vie de méditation qu'ils voulaient mener. Mais Loyola avait de tout autres préoccupations et ce milieu lui convenait, au contraire, fort bien. La communauté vivait alors des subsides que lui remettait Francesco Borgia qui fut plus tard général de l'ordre et que canonisa le pape Clément IX. Ensuite elle alla s'établir près de l'église de la Minerva, à l'extrémité de la Via del Gesù. Loyola fonda en 1540 le collège des cathécumènes, dans le voisinage de la demeure du cirque.



de la foi, l'étrangeté de leur aspect, leur parler même qui était un mélange d'italien, de castillan et de français, attiraient la foule; on se pressait pour les entendre comme, dans le même temps, on courait entendre Ochino et, un peu plus tard, don Basileo qui fut exécuté comme hérétique deux mois après avoir fait l'admiration de la ville. Le succès de leur prédication fut si grand qu'il en parut suspect à ceux qui n'aimaient pas les brusques changements; leurs sermons furent déclarés hérétiques et propres à abuser le peuple; de mars à novembre 1538 une campagne fut poursuivie contre eux. Le pape ordonna une enquête. Loyola, en défendant la cause de ses compagnons et la sienne, fit preuve de son adresse habituelle; il sut discréditer quelques-uns de ses adversaires, prouva que ses intentions avaient été jugées pures lors de ses anciens procès et mit hors de doute la sincérité et l'orthodoxie de sa petite phalange. Le 18 novembre 1538, le gouverneur de Rome conclut son enquête en déclarant qu'il n'y avait rien à leur reprocher. « Jugeant remplir le devoir de notre charge, dit-il, nous prononçons et affirmons que ledit Ignace et ses compagnons, non seulement n'ont encouru ni de droit ni de fait, par suite de ces dénonciations et de ces murmures, aucune note d'infamie mais qu'ils en ont retiré, par la pureté de leur vie et de leur doctrine, un plus brillant éclat. Nous voulons que cette sentence et cette déclaration leur soient un témoignage public contre tous les adversaires de la vérité et qu'elle dissipe

tous les soupçons qu'on pouvait avoir conçus contre eux<sup>1</sup>. »

Pendant la famine qui sévit à Rome durant l'hiver suivant, leur dévouement valut aux jésuites les sympathies populaires; quelques adhésions nouvelles se produisirent en sorte que la compagnie se sentant appuyée par l'opinion publique, prit corps de façon définitive. Le moment était venu de lui donner une constitution écrite.

Loyola s'appliqua surtout à y fortifier le principe d'autorité; il établit que le général de l'ordre, au lieu d'être nommé pour une courte période comme dans les autres congrégations, le serait à vie et que ses pouvoirs ne comporteraient que peu de restrictions; ses subordonnés devraient « vénérer en lui le Christ comme présent et personnifié »; il pourrait distribuer les grades à son gré; une obéissance absolue lui serait due; dans le cas seulement où il voudrait établir une nouvelle constitution, il aurait à consulter le conseil de l'ordre<sup>2</sup>. Toutefois les droits supérieurs du pape étaient réservés et les jésuites s'engageraient « à consacrer leur vie au service de Jésus-Christ et du souverain pontife » et à obéir « immédiatement, sans excuse et sans hésitation à tout ce que le pape actuel et ses successeurs leur commanderaient pour l'utilité des âmes et la propagation de la foi ». Loyola divisa sa constitution en cinq chapitres et

1. D. BARTOLI, trad. TERRIEN, p. 392.

2. Sur les pouvoirs du général, voir HENRI JOLY, *Vie de saint Ignace de Loyola*, Paris, 1898, p. 189.

la fit soumettre au pape par l'intermédiaire du cardinal Contarini; Paul III chargea le maître du Palais, Badia, de l'examiner et sur son rapport, deux mois après, il l'approuva oralement (septembre 1539). Mais une difficulté s'éleva; Loyola entendait que sa constitution fût reconnue, non seulement de vive voix, mais par un bref, et le pape ne voulut y consentir qu'à la condition qu'une commission de trois cardinaux l'auraient préalablement approuvée; or le plus influent d'entre eux, le cardinal Guidiccioni, dont le pape suivait volontiers les avis, était tout à fait opposé à la création de nouvelles congrégations car il estimait que le nombre en était déjà trop grand et le rôle néfaste; il ne voulut même pas lire les règlements qui lui étaient soumis par Loyola. Les deux autres cardinaux partageaient en partie ses préventions. Loyola dut intriguer; le cardinal Rodolfo Pio, la famille des Contarini, Marguerite d'Autriche, duchesse de Parme, fille de Charles-Quint, intervinrent en sa faveur; le roi Juan III de Portugal également et son ambassadeur à Rome, Mascarenha, s'employa à vaincre la résistance de Guidiccioni. Loyola promit à ses défenseurs trois mille messes.

La résistance des trois enquêteurs fut surmontée et, le 27 septembre 1540, le pape signa, conformément à leurs conclusions, la bulle « *Regimini Militantis Ecclesiae* » par laquelle il ratifiait le texte du règlement que comptaient s'imposer les disciples de Loyola; rappelant leur conduite passée, le pape leur en faisait une règle pour l'avenir. « Ils ont,

disait-il pour justifier l'autorisation qu'il leur octroyait, prêché en public la parole de Dieu, exhorté les fidèles par des entretiens privés à vivre saintement, longuement médité de pieuses pensées, secouru les malheureux dans les hospices, enseigné aux enfants et aux personnes incultes ce qui leur était utile de connaître au point de vue religieux, en un mot exercé les œuvres de charité et consolé les âmes dans toutes les terres où ils ont porté leurs pas. »

Si le vœu de chasteté n'est rappelé dans ce règlement que par une phrase incidente, l'entière soumission au Saint-Siège est, au contraire, imposée comme condition nécessaire de l'admission dans la société : « Celui qui voudra entrer dans notre société, que nous rendons insigne en lui donnant le nom de Jésus, et qui s'apprêtera à combattre sous le signe de la Croix, devra ne servir que le souverain pontife, représentant du Christ sur la terre », disait le règlement dont le pape répète les expressions. Au paragraphe 6, il est de nouveau spécifiée : « Que tous les associés sachent qu'ils devront toute leur vie combattre pour Dieu en restant dans l'obéissance fidèle du pape actuel et de ses successeurs, et qu'ils se rappellent que, ainsi que l'enseigne l'Évangile, ainsi que nous l'apprend la foi orthodoxe et ainsi que le croient tous les fidèles chrétiens, nous devons tous être soumis au pontife romain comme à la tête et au vicaire de Jésus-Christ. » Les membres de l'ordre s'engageaient à lui obéir en



toute occasion en quelque lieu et dans quelque intention qu'il les employât, soit que ce fût chez les Turcs ou « dans ces pays qu'on appelle les Indes », auprès des hérétiques, des schismatiques ou bien des fidèles. « Bien qu'ils n'aient pas de bénéfices et n'en touchent pas les revenus, dit le paragraphe 12, les membres de l'ordre devront dire chacun et non en commun, la messe selon les rites de l'Église <sup>1</sup>. »

Depuis quelque temps déjà, sans attendre cette reconnaissance formelle, les Jésuites s'étaient mis à l'œuvre; Loyola était allé, à la demande du pape, réformer un monastère de nonnes qui menaient une vie dissolue; François Xavier de Pampelune qui avait, par ses manières nobles et la vivacité de sa parole, une grande séduction, et le castillan Nicolas Alphonse dit Bobadilla du lieu de sa naissance, avaient été à Bologne; Claude Le Jay et Simon Rodriguez, furent envoyés à Ferrare où le calvinisme s'était tant développé; le picard Pasquier Brouet et Alfonse Salmeron, « jeune homme à cervelle de vieillard », prêchaient à Sienne; Jean Codure d'Embrun et Hozez, bientôt remplacés par l'espagnol Strada que Loyola avait recruté à Rome, attaquaient l'hérésie à Padoue dont l'université avait si fortement contribué au développement des idées nouvelles. Puis Le Jay s'était rendu à Brescia, Bobadilla à Ischia tandis

1. Ce privilège avait une très grande importance et fut, comme on verra, sérieusement contestée plus tard.

que Jaime Laynès d'Almazan suivait le cardinal Rainaldo Farnèse à Parme; Rodriguez et Xavier s'apprêtaient à partir pour les Indes. Ainsi, dès son début, la compagnie étendait son action et commençait à remplir la mission qu'elle s'était assignée.

Loyola fut élu général et assuma la direction de l'ordre le jour de Pâques de l'année 1541; six membres seulement avaient pris part à l'élection, les autres étant en mission. Le 27 avril, ils firent leur profession solennelle dans la basilique de Saint-Paul-hors-des-Murs et s'engagèrent à conformer leur vie aux prescriptions contenues dans la bulle pontificale; par un serment spécial ils firent vœu d'obéissance particulière au souverain pontife. Comme général, Loyola fit son serment directement au pape tandis que les autres membres firent leur serment entre ses mains.

La bulle d'institution limitait à soixante le nombre des jésuites mais cette clause fut bientôt abrogée par la bulle « *Injunctum nobis* » datée du 14 mars 1543 et qui précisait l'objet de la société, à savoir la lutte contre l'hérésie. Dès lors, l'importance de l'ordre alla grandissant, grâce aux faveurs dont il devint l'objet; le 18 octobre 1549, Paul III par la bulle « *Licet debitum* », accorda à son chef une autorité plus grande et aux membres de nombreux privilèges, droit de dire la messe sur des autels portatifs et en temps d'interdiction, d'administrer les sacrements et de célébrer des obsèques, de ne point payer la dîme sur leurs biens, d'habiter

dans les pays hérétiques, de consacrer des églises et de poser la première pierre à la place des évêques dans le cas où ils se seraient abstenus de le faire pendant plus de quatre mois, de recevoir des confessions, de bénir des parements d'autels; des indulgences étaient accordées aux fidèles qui visiteraient les églises appartenant à la Compagnie. Elle recevait également le droit de modifier à son gré sa constitution à l'avenir et tous ses privilèges étaient déclarés éternellement intangibles; l'ordre se trouvait donc soustrait à toute action coercitive du Saint-Siège et son indépendance devenait complète en théorie.

Les avantages faits aux jésuites par cette bulle furent ratifiés en leur totalité par le concile de Trente, mais le clergé séculier réclama si fortement que le concile revint en partie sur sa décision.

Toutefois le pape Pie V déclara de vive voix que les vœux du concile seraient sans effet en ce qui concernait la Société de Jésus et elle put jouir pleinement de la situation exceptionnelle qui lui était faite.

Le 21 juillet 1550, le pape Jules III avait approuvé par la bulle « *Exposcit* », une réforme de la constitution primitive qui n'en modifiait pas l'esprit; deux ans après, par la bulle « *Sacræ Religionis* » du 22 octobre 1552, le pape étendait certains privilèges accordés précédemment et autorisait les membres reconnus impropres « à travailler dans la vigne du Seigneur » à vivre de leurs rentes; il donnait en outre le droit au général de conférer

des grades académiques. Le 7 juillet 1571, le pape Pie V, par la bulle « *Dum indefessæ* » accorda à l'ordre des jésuites, comme faisant partie effectivement des ordres mendiants, les « grâces et privilèges » dont jouissaient ces ordres.

Les jésuites avaient eu de longues et après discussions au sujet du généralat à vie d'abord avec Paul IV qui était resté leur adversaire depuis sa querelle à Venise avec Loyola, puis avec Pie IV et Pie V, et ce ne fut qu'au temps de Grégoire XIII qu'ils en obtinrent le rétablissement. D'autre part, il s'était élevé une querelle touchant l'office canonial; le Saint-Siège voulait contraindre les jésuites à chanter au chœur les heures canoniales et ceux-ci, qui tenaient essentiellement à ne pas être assimilés à des moines et qui prétextaient de leurs nombreuses occupations, tentaient de se soustraire à cette sujétion. La question fut tranchée par Grégoire XIII. « Considérant, dit-il dans la bulle « *Ex Sedis Apost.* », les fruits immenses que ladite religion a recueillis dans tout le monde à la gloire de Dieu par la propagation de la foi catholique et comprenant qu'il est juste de la maintenir dans son Institut primitif, nous permettons que lesdits religieux afin de pouvoir s'appliquer entièrement à l'étude des Lettres et à la prédication, récitent les heures canoniales non tous ensemble et au chœur, mais chacun en son particulier. » Grégoire XIII autorisa l'ouverture du collège de Rome, et, en outre, celle du collège de Mantoue et de plusieurs autres villes



hors d'Italie. Il permit aux jésuites d'exercer le commerce<sup>1</sup>.

Loyola était mort, à l'âge de soixante-cinq ans, le 30 juillet 1556. L'ordre resta deux ans sans chef; en 1558, Laynès fut élu par la congrégation générale.

L'ordre qui, à la fin de l'année de 1544, comptait en Italie deux établissements, en avait, à la fin de l'année de 1554, dix-sept dont trois à Rome et trois en Sicile. En 1680, il en comptera cent vingt-huit. D'après le P. Francesco Sacchini, il y avait à Rome en 1561 deux cent-soixante membres dont cent quatre-vingt-dix dans le collège Romain<sup>2</sup>.

Les ramifications de l'ordre s'étendaient partout; une maison s'était fondée à Bologne en 1546; à Montepulciano près Sienne, les jésuites avaient entraîné les nobles à parcourir avec eux les rues pour demander l'aumône en faveur des pauvres. Nombre d'Italiens se faisaient affilier, entre autres Bernardino Realino de Carpi, Paolo de Camerino, Antonio Criminale qui alla en Chine; Benedetto Palmia qui entreprit de convertir les étudiants de Padoue, Achille Gagliardi qui, âgé de plus de soixante ans, prêchait trois fois par jour et se faisait le directeur de la jeunesse universitaire à

1. Les bulles accordées par Grégoire XIII à la Société de Jésus sont nombreuses; elles renouvellent et conforment les privilèges déjà concédés et en ajoutent d'autres. Voir, entre autres, bulles LVIII, LXXVII, CXXXVIII, CXLV, CLXIII, CLXXIV.

2. *Historia Soc. Jes.*, p. 274, n. 59. Le P. SOMMERVOGEL rapproche de ces chiffres quelques autres qui montrent de légères différences.

Milan, à Turin, à Venise et à Brescia. En Sicile, le vice-roi Vega aidait les jésuites à ouvrir une maison de novices; le P. Domenecchi les introduisit à Messine ainsi qu'à Palerme; le doge de Venise demanda deux jésuites à Loyola lequel lui envoya Laynez qui expliqua l'Évangile de saint Jean pour les nobles et s'efforça de convertir les nombreux hérétiques que le commerce amenait à Venise. Lipomano céda aux jésuites un prieuré et pourvut à leur établissement à Padoue, à Vérone, à Belleme.

Dès 1551, alors que les jésuites vivaient encore dans leur petite maison du cirque Flaminius, le Père Pelletier avait déjà réuni autour de lui treize étudiants<sup>1</sup>; en 1553, le collège, devenu rapidement important, fut transporté dans un palais ayant appartenu à la famille Frangipane (actuellement palais Pamfili Doria); les classes se multiplièrent; en 1559, une inondation du Tibre causa de grands dommages dans le collège que l'on dut transporter en face dans le palais Salviati; les études y reprirent l'année suivante (1560). Vittoria Talfi, marquise di Valle, nièce de Paul IV, fit don au Collège de quelques maisons voisines. Pie IV lui assura une rente de 1 600 écus d'or. Le collège actuel, *Collegium Romanum*, qui s'élève sur cet

1. Le P. NICOLÒ ORLANDINI, *Hist. Soc. Jes.*, Lib. X, cap. 45. PANCIOLO, *Tesori Nascosti di Roma*, Rome, 1660. MORONI, *Diz. Eccles.*, vol. XIV, p. 184. On se souvient que le P. Pelletier joua un rôle dans la tentative de conversion de Renée de France, 1<sup>re</sup> partie, p. 348.

emplacement, fut édifié par l'architecte florentin, Bartolommeo Ammanati; le neveu de Grégoire XIII, le cardinal Filippo Boncompagno en posa la première pierre en janvier 1582<sup>1</sup>. Les cours étaient si suivis qu'à celui de philosophie que professait le P. Pereira, assistaient plus de quatre-vingts élèves.

1. Ce fut le pape lui-même, dit PIAZZA, *Opere pie*, Rome, 1679, p. 205.

## V

## PONTIFICAT DE PIE IV

(25 décembre 1559. — 9 décembre 1565.)

Condamnations. — Saint Charles Borromée et l'académie des Nuits Vaticanes. — L'extermination des Vaudois dans le royaume de Naples. — L'obligation de la résidence. — Les réguliers.

La joie fut grande à Rome quand on y apprit la mort du pape Paul IV (18 août 1559) car la rigidité de son gouvernement et les erreurs de sa politique étrangère avaient violemment indisposé le peuple qui, au surplus, se réjouissait toujours d'un changement de règne. On racontait qu'un moine, fra. Baccio, à qui Paul IV demandait quel était le moment le plus agréable à Rome lui répondit étourdiment : « C'est quand un pape meurt et qu'on s'occupe d'en faire un autre <sup>1</sup>. » Un peu plus tard, quand mourut Sixte V qui avait tant travaillé à la prospérité de Rome, le premier des conservateurs annonça en ces termes cet événe-

1. BARACCONI, *I Rioni di Roma*, Rome, 1905, p. 338.



ment au conseil communal : « Aujourd'hui notre très saint Père le pape Sixte V, a vu son dernier jour, au milieu de l'allégresse générale et chacun s'en félicitant <sup>1</sup>. »

Les Romains se sentaient, pendant l'inter règne, déchargés du joug qui pesait habituellement sur eux et ils usaient volontiers de leur éphémère indépendance. Ils purent cette fois en jouir longtemps puisque le conclave dura cent sept jours. Sans même attendre d'ailleurs que le pape eût rendu le dernier soupir, le peuple s'était précipité au Capitole; il y renversa sa statue, lui trancha la tête qu'on coiffa d'une tiare et qui fut promenée dans les rues de la ville puis on courut aux prisons dont les portes furent forcées; c'était l'usage. Les geôles de l'Inquisition furent également ouvertes comme il a été dit.

Le pape qui fut nommé le 25 décembre 1559, était tout l'opposé de son prédécesseur et l'on aurait pu croire qu'il allait, au moins en matière d'inquisition, donner satisfaction à l'hostilité que la population avait manifestés contre le Saint-Office. Il n'en fut rien pourtant.

Giovanni Angelo, bien qu'il fût un Médicis, était d'extraction assez humble; il appartenait au rameau milanais de cette famille; né en 1499, le jour de Pâques, il n'était entré dans les ordres qu'à vingt-huit ans; sa vocation avait été raisonnée comme

1. LANCIANI, *The Destruction of Rome*, Londres, 1901, p. 238.

le fut toute sa carrière; c'était un politique et un diplomate; Paul III l'avait nommé gouverneur d'Ascoli, de Fano, de Parme, de Città di Castello; il l'avait envoyé en Hongrie et en Pologne comme commissaire des troupes pontificales qui y guerroyaient contre les Turcs; en 1543 il avait été chargé de rétablir la paix entre le duc de Ferrare et la ville de Bologne dont il devint plus tard gouverneur. Paul IV, qui appréciait moins l'habileté que l'énergie, l'avait peu employé <sup>1</sup>.

C'était un homme de haute stature, fort et sanguin; il aimait l'exercice et se plaisait à parcourir la ville à pied ce que blâmait son entourage, à qui il répliquait qu'autrement il aurait la fièvre; son visage était large et réjoui; il aimait à rire plus qu'il n'aurait convenu, disait-on, à sa dignité; ses yeux vifs, clairs et bleus louchaient un peu; il se plaisait aux mets grossiers plutôt qu'aux délicats. Ainsi qu'il arrive si souvent aux gens de petite condition, il avait une grande méfiance; un jour il dit à l'ambassadeur vénitien Soranzo qu'il n'y avait pas dans tout le sacré Collège un seul cardinal qui ne fût disposé à vendre son influence moyennant une pension de 500 ducats. Aussi se faisait-il scrupule et même gloire de ne consulter jamais personne, disant que le Saint-Esprit l'inspirait et que cela suffisait; d'ailleurs il n'aurait pu prendre ses neveux pour

1. MORONI, *Diz. Erud.*, vol. LIII, p. 77. E. ALBERI, *Relaz.*, Ser. II, vol. IV, p. 52, 72.

conseillers, comme l'avaient fait ses prédécesseurs, car ils étaient trop jeunes. Seuls les cardinaux Altemps et Borromée avaient parfois sa confiance; son peu de connaissance en théologie l'obligeait aussi à s'en remettre sur ce point à ceux qui y étaient experts. C'est pourquoi il s'abstint généralement d'intervenir dans les affaires de l'Inquisition dont les procédés ne lui agréaient guère; il répétait qu'il aurait préféré que les ministres du Saint-Office agissent en gentilshommes courtois, plutôt qu'en moines sévères; cependant les décisions les plus rigoureuses de ce tribunal furent toujours ratifiées par lui mais, à la différence de Paul IV, il n'assista jamais aux séances de la congrégation. C'est là ce qui explique qu'en ce qui touche sa conduite à l'égard de la Réforme, les appréciations sont si différentes; on a pu dire, en lui attribuant les rigueurs de l'Inquisition, qu'il était d'une sévérité extrême et qu'il ne se contentait pas de réprimer les erreurs récentes, mais recherchait, pour les châtier sans pitié, celles qui remontaient à des années. D'autre part, on l'a accusé de trop d'indulgence, voire de mollesse.

A la vérité, Pie IV était affable, conciliant, enclin à la bienveillance mais aussi très avisé en politique; il sévit ou plutôt laissa sévir un peu par nonchalance, surtout parce qu'il en sentit la nécessité; ce ne fut pas à coup sûr par fanatisme; il passait pour peu exact dans l'accomplissement de ses devoirs religieux; l'envoyé vénitien, Paolo Tiepolo, assurait que, durant tout son séjour à

Rome, il ne l'avait pas vu aller une seule fois à la chapelle.

Comme pour son prédécesseur, des signes miraculeux avaient annoncé sa destinée; le jour de sa naissance une flamme était apparue sur son berceau, avait fait tout le tour de la salle et rallumé une chandelle éteinte; le jour de son élection, une colombe s'était posée sur sa tête.

Dès que son élection fut connue, un grand nombre de prêtres qui s'étaient séparés de l'Église, de moines qui avaient quitté leurs monastères, et d'apostats s'empressèrent de rentrer à Rome (janvier 1560<sup>1</sup>). La conduite du pape montra qu'ils avaient bien préjugé de ses dispositions car, le 3 avril, il publia une bulle « *Sedis apostolicæ solertia* » révoquant les mesures rigoureuses prises contre eux par le pape Paul IV. « Elles ont provoqué, disait-il, des contestations, des procès et des scandales; certains moines qui, pour déférer aux volontés du souverain pontife, voulaient rentrer dans leurs couvents, en ont été rejetés par les supérieurs et sont tombés dans des maux de toute sorte; il en est qui sont morts de faim, d'autres ont été réduits au désespoir; le nombre des moines exclus de l'Église et frappés de censures s'est trouvé par là accru de telle sorte que les fidèles ne pouvaient faire autrement que d'avoir malgré la défense des rapports avec eux et encou-

1. Cod. Vat. Urb., 1039, fol. 147.



raient ainsi involontairement, les censures de l'Église. — Assurément, ajoutait le pape, si Paul IV avait vécu un peu plus longtemps, il serait revenu lui-même sur cette décision. » C'est pourquoi Pie IV absolvait des peines qu'ils avaient encourues les apostats et les transfuges et évoquait à soi toutes les affaires suscitées par la bulle de Paul IV afin qu'elles fussent jugées sommairement et conformément aux dispositions du droit et des constitutions sacrées, soit par le vicaire de la ville, soit par les supérieurs des couvents. Un délai de six mois était accordé à ceux que visait la bulle pour se faire connaître et réclamer leur réintégration, après quoi ils encouraient de plein droit les châtiments dont ils étaient menacés.

D'autres mesures du même genre suivirent; à la date du 8 mai (1560), ordre fut donné de restituer au cardinal Ercole Gonzaga, les ouvrages hérétiques que Paul IV avait fait confisquer chez lui malgré sa haute situation; le cardinal les réclamait « pour en entreprendre la réfutation<sup>1</sup>. » Toutefois Pie IV prit, à l'égard de l'évêque Centanni, une décision devant laquelle Paul IV avait reculé<sup>2</sup>; depuis fort longtemps, Centanni était détenu comme hérétique dans le monastère S. Onofrio, au Janicule, car cinq chefs d'accusa-

1. B. FONTANA, Doc. Vat., p. 453.

2. Cod. Vat. Urb., 1039, fol. 66.... Carnesecchi parle de cette affaire dans un de ses interrogatoires. Misc. di Stor. Ital., Turin, 1870, vol. X, p. 217.

tion avaient été relevés contre lui; le 12 août (1569), le pape Paul IV l'avait dépouillé de ses dignités et de ses bénéfices et condamné à la prison perpétuelle, mais il avait gardé cette sentence *in petto*; Pie IV la rendit publique dans un consistoire tenu le 1<sup>er</sup> juin (1560) et déclara son évêché vaquant<sup>1</sup>.

La bulle « *Romanum decet* » du 25 octobre 1560, montre de quelle façon étaient attribués les bénéfices puisque le pape dut interdire qu'ils fussent accordés à des femmes.

La bulle « *Cum, sicut nuper* » du 16 avril 1561, d'autre part, est une preuve de l'immoralité persistante de certains membres du clergé; le pape y autorise les inquisiteurs à sévir contre les prêtres qui, en Espagne et ailleurs, profitaient du mystère des confessionnaux pour inciter les femmes à transgresser leurs devoirs et profitaient de leurs faiblesses.

Le 30 juillet de la même année (1561), Pie IV excluait de sa chapelle un chanteur à cause « de sa vie ignominieuse et de ses mœurs dépravées » mais, ce qui est étrange, il fut réintégré dans ses fonctions par le pape Pie V de si sévère mémoire (30 novembre 1567<sup>2</sup>).

Le 15 octobre 1562, une amende de 100 écus était infligée à un prêtre du nom de Alfonso de Omagna pour avoir entretenu une concubine

1. Cod. Vat. Urb., 1039, fol. 69.

2. Archiv. Seg. Vat. Arm. 52, vol. V, fol. 33.

et négligé pendant des années de dire la messe<sup>1</sup>.

Malgré ses préventions contre l'Inquisition, Pie IV ne laissa pas d'en faciliter la tâche; il publia, le 1<sup>er</sup> novembre 1561, la bulle « *Cum sicut non* », laquelle autorisait l'inquisiteur d'Avignon à tenir secret le nom des témoins dans les procès d'inquisition ou, s'il devait les publier, à les dénaturer de telle sorte qu'on ne pût les reconnaître<sup>2</sup>; en même temps il mettait les juges du Saint-Office à l'abri de toute poursuite pour les actes de leur ministère. Le 1<sup>er</sup> avril suivant, par la bulle « *Pastoris æterni vices* », il soumettait aux juges inquisitoriaux les moines qui jusqu'alors ne relevaient que de leurs supérieurs même en matière d'hérésie, à moins toutefois, a-t-il soin d'ajouter, que les supérieurs n'eussent pris les devants. Puis, le 14 octobre 1562, il confirma et étendit, par la bulle « *Pastoralis officii munus* », les droits et prérogatives de l'Inquisition; il autorisa les cardinaux inquisiteurs à procéder contre les évêques, archevêques, primats et cardinaux à condition de réserver la décision au pape; en ce qui concernait les ecclésiastiques d'un degré inférieur, ils pouvaient prononcer une sentence sous appel, qui serait valable même si le tribunal se trouvait réduit à deux membres; il donnait en outre aux cardinaux inquisiteurs le droit de remplacer le

1. Rome. Archiv. di Stato, Archiv. Cam. Curia Vicarii, B. V., fas. 3, c. 6.

2. Quoique adressée à l'Inquisiteur d'Avignon, cette bulle semble avoir une portée générale.

procureur fiscal et les autres officiers du tribunal, d'invoquer le bras séculier, de recevoir les abjurations, de commuer et d'annuler les sentences rendues par d'autres juges, d'effacer « l'infamie », de replacer les condamnés dans leur situation antérieure, de recevoir la soumission des hérétiques, des apostats et même des relaps, d'envoyer des commissaires en Italie et au dehors, bref « de faire tout ce qui leur paraîtrait utile pour extirper l'hérésie ». Enfin, en 1564, il établit par la bulle « *Cum nos* » que les décisions prises par la pluralité des cardinaux engageraient la congrégation entière.

Le 24 mars 1564, il avait approuvé dans la bulle « *Dominicis gregis* » la nomenclature des livres dont la commission déléguée par le concile interdisait la lecture, et il avait fait défense de posséder ces ouvrages tant aux ecclésiastiques séculiers et réguliers qu'aux laïques quelle que fût leur situation. Même il ordonna, afin que cette bulle eût plus de publicité, qu'elle fût lue dans l'église Saint-Pierre et dans celle du Latran et affichée à la porte de la Chancellerie, au Campo di Fiore et en d'autres lieux publics.

#### CONDAMNATIONS.

Il y eut plusieurs exécutions à Rome sous ce pontificat<sup>1</sup>.

1. BERTOLOTTI, *I Martiri...*, p. 28.... D. ORANO, *Liberi Pensatori...*, p. 43.... Cod. Vat. Urb. 1039.



Le 11 mai 1560 arrivèrent cinq suspects envoyés par l'inquisiteur de Naples; l'un se nommait Aloysi di Pascale; il avait appris à connaître, alors qu'il se trouvait à Lausanne et à Genève, les doctrines calvinistes dont il s'était fait ensuite l'apôtre parmi les Vaudois des Pouilles, c'était un hérétique de marque; tout fut mis en œuvre pour l'amener à abandonner ses opinions; son frère appelé à l'aide, ne peut le fléchir. Il fut supplicié le 16 septembre 1560; plusieurs cardinaux, Carpi, Aracœli, Alessandrino, Reuman tinrent à assister à son exécution; lorsque le cardinal Bartholomæo della Cueva voulut à son tour monter sur l'estrade, elle s'effondra et Aloysi s'écria que c'était là le jugement de Dieu. A vrai dire, personne ne fut blessé<sup>1</sup>.

Le 10 juin 1562, un moine grec du nom de Macario, archevêque de Macédoine, disait-on, fut conduit au pont Saint-Ange pour y être pendu puis brûlé comme hérétique.

Le 23 juin 1563, Cornelius de Hollande subit le même supplice.

Le 4 septembre 1564, Francesco de Rodi fut brûlé vif, le bourreau reçut 27 giuli pour le bois et pour ses autres dépenses<sup>2</sup>.

Le 16 décembre suivant (1564) un prisonnier du Saint-Office, Giovanni Micro de Naples qui, à en juger par son nom, devait être comme Macario,

1. Cod. Vat. Urb., 1039, fol. 201.

2. Rome, Archiv. di Stato, *Taxe Malef.*, vol. VII, p. 47.

d'origine grecque, comparut devant le tribunal du Saint-Office. Son jugement porte qu'il avait été reconnu coupable d'hérésie mais néanmoins absous après avoir fait acte de contrition et reconnu avec humilité ses erreurs. On pourrait croire, en lisant ce texte, que Micro fut aussitôt rendu à la liberté; loin de là. « Comme ce serait chose indigne, continue la sentence, que de laisser sans aucun châtiment les injures faites à la Majesté de Dieu et de l'Église, il sera enfermé à perpétuité et mis au pain et à l'eau afin d'avoir le loisir d'expier sa faute par des pleurs et des pensées douloureuses. » L'abjuration eut lieu, comme de coutume, dans l'église S. Maria della Minerva<sup>1</sup>.

Les *avvisi* du 18 juillet 1565 portent : « Un frère calabrais de l'ordre de la Trinità de Monti avait été accusé au temps du pape Paul IV d'hérésie et obligé d'abjurer solennellement ses erreurs dans l'église S. Maria della Minerva. Il vient d'être nommé général de son ordre aux acclamations de tous les moines à l'exception de deux qui étaient ceux-là même par lesquels il avait été dénoncé au cardinal inquisiteur Alessandrino<sup>2</sup>. »

L'esprit de conciliation dont était animé Pie IV semble avoir gagné le Saint-Office vers la fin de son pontificat; dans le courant de l'année 1565, les registres de l'Inquisition portent trois absolu-

1. *Rivista Cristiana*, an VII, 1879, p. 465.

2. Cod. Vat. Lat., 6436, fol. 9.

tions en faveur de fra Matteo Lacchio (28 mai), Camille del Pozzo napolitain (19 juillet), Henri du Bois, chanoine de Cambrai (26 juillet)<sup>1</sup>.

Le pape Pie IV mourut le 9 décembre 1565.

SAINT CHARLES BORROMÉE  
ET L'ACADÉMIE DES NUITS VATICANES<sup>2</sup>.

Sous ce titre, qui fait penser mais bien à tort aux *Nuits* de Straparola, le cardinal Borromée institua à Rome le 20 avril 1562, jour anniversaire de la fondation de la ville, une académie, on dirait volontiers un bureau d'esprit, dans le goût de ces innombrables académies qui s'étaient formées un peu partout en Italie dans la première moitié du siècle.

Borromée avait alors vingt-quatre ans; il venait d'arriver à Rome (1560) où son oncle Pie IV l'avait appelé dès son accession au pontificat, pour lui conférer le cardinalat et la secrétairerie d'État<sup>3</sup>. Bénéficiaire à douze ans de deux riches abbayes<sup>4</sup>, il n'était pas encore dans les ordres et ce ne fut que deux ans plus tard (1562) qu'il les

1. *Rivista Cristiana*, an. VII, 1879, p. 464, 468, 469.

2. DOTT. LUIGI BERRA, *L'Accademia delle Notte Vaticane*, Rome, 1915. ABBÉ SYLVAIN, *Histoire de saint Charles Borromée*, Paris, 1884. ANTONIO SALLA, *Biografia di S. Carlo Borromeo*, Milan, 1858.

3. Cardinal le 31 janvier 1560.

4. S. Gratiniano et S. Felino sur le territoire d'Arona. Une bulle datée du 19 novembre 1544 défendait pourtant de pareilles attributions. EHSes, vol. II, p. 888. Borromée était né au château d'Arona le 2 octobre 1538.

demanda afin, dit-on, de mettre un terme aux sollicitations de sa famille qui insistait pour le marier; toutefois la tonsure lui avait été conférée. Il paraissait sur la pente d'embrasser la vie de dissipation et de plaisir que menaient naguère les cardinaux du temps de Léon X; son palais était magnifique; il avait un nombreux domestique, jouait les mécènes, donnait de somptueux banquets<sup>1</sup>. La pensée lui vint d'assembler autour de lui un cénacle de gens adonnés à la culture de l'esprit et qui sauraient se faire valoir l'un l'autre<sup>2</sup>; il en choisit quinze environ; un cardinal du même âge que lui, Francisco Gonzaga, qui prit pour surnom *infiammato* conformément à l'habitude des académiciens; un humaniste, Amalteo, connu pour ses églogues ses épigrammes et ses élégies, qui se fit appeler *Sollecito*; Ludovico Taverna, comte de Landriano, depuis évêque de Lodi; Tolomeo Galli et Guido Ferreri depuis cardinaux; Silvio Antoniano, dit le poétin à cause de sa merveilleuse facilité à improviser; enfin l'élite de la société intellectuelle de Rome. On se réunissait plusieurs fois par semaine le soir au Vatican, d'où le nom donné à cette académie; un président, *princeps excellentissimus*, était désigné chaque mois par le sort; un des membres de la

1. MAT. CURTIUS lui dédia en 1568 un livre sur l'art de bien manger : *De Prandii... Libellus*.

2. Bescapè (voir, plus loin) raconte que Borromée voulait s'habituer à parler en public; • par un excès de précipitation, dit-il, il avait coutume de ne prononcer que la moitié des mots •



« République » lui adressait une harangue pour le louer et lui recommander d'observer et de faire observer les statuts; il répondait en faisant l'éloge de son prédécesseur et en indiquant la ligne de conduite qu'il comptait suivre. A sa sortie de charge, il subissait l'épreuve du syndicat, comme s'il venait de s'acquitter d'une fonction publique, c'est-à-dire qu'il devait justifier, sous peine d'une amende, tous les actes de sa gestion sur lesquels on l'interrogeait. L'un de ses collègues lui faisait de plaisants ou de graves reproches puis l'assemblée votait. Les séances que n'occupaient pas ces joutes oratoires étaient employées à des controverses futiles; on disputait sur la valeur d'un aphorisme : *ne quid nimis*, — *amor di se stesso*, sur le point de savoir si Lucrèce avait été véritablement pudique, si l'argent était chose utile, si le sens de la vue était plus nécessaire que celui de l'ouïe; Amalteo analysait les discours de Cicéron; il y eut une lutte mémorable entre *Caos* autrement dit Borromée, et *Infiammento*, autrement dit Gonzague, dont l'objet fut de décider si la mort est un bien ou un mal; les académiciens se partagèrent en *Caossini* et *Infiammati*. Ce fut Amalteo qui, en sa qualité de président, eut la mission difficile de décider à qui appartenait la palme de la victoire et il se tira d'un pas si hasardeux en prononçant que « le bien vivre et le bien mourir étant également désirables, l'un et l'autre parti avaient raison ».

Toute institution d'importance possédait en

Italie un écusson; ce ne fut pas sans difficulté que les académiciens en adoptèrent un qui les satisfît; enfin Amalteo leur composa celui-ci; la lune dans le signe de la balance; voici pourquoi : l'académie se réunissait la nuit, les fonctions présidentielles se renouvelaient tous les mois; en outre Rome avait balancé la puissance de Dieu, l'un ayant en partage le ciel et l'autre la terre : « *Divisum imperium cum Jove, Cæsar, habe* » avait-on dit d'Auguste. Aussi l'écu de l'académie portait-il en légende : *æquata potestas*.

Les controverses littéraires, philosophiques ou morales, si attrayantes qu'elles fussent, finirent par lasser les académiciens; ils songèrent donc bientôt à donner la comédie; le comte de Landriano écrivit à leur intention la *Force d'amour* et Amalteo une tragédie et une comédie dont le texte a été conservé; il montre, de même que celui des harangues et des compliments, que les académiciens se réjouissaient à bon compte. Une autre fois, Borromée réunit ses confrères dans un banquet qui eut lieu chez lui; chacun dut exposer, en une formule de trois mots, ce qui lui paraissait l'idéal de la vie; Paolo Sfondrato proposa la devise : *in prosperis moderationem*; Gonzaga : *reportare victoriam*; Borromée : *nosce te ipsum*. Sperone Speroni, connu pour ses dialogues d'amour et d'autres ouvrages en l'honneur des femmes, fit l'éloge de la charité, non sans avoir tout d'abord tourné en ridicule les maximes des autres convives et termina en conseillant : *vivente mori*. On se

sépara en protestant que la meilleure règle de vie était peut-être après tout, d'avoir de doux amis et de nombreux banquets : *amicorum suavitas et crebra convivia*.

Il en alla ainsi pendant plus d'une année; vers le mois de mai 1563, un des membres proposa qu'on mît sur le tapis dans les discussions des questions théologiques et religieuses; dès ce moment l'académie changea de caractère. Cette transformation concordait d'ailleurs parfaitement avec la conversion qui venait de s'opérer chez le créateur des nuits vaticanes; le cardinal Borromée se retirait du monde, renonçait au luxe et se jetait dans les pratiques religieuses. Les études théologiques étaient en grand discrédit, l'académie entreprit de les vivifier; l'éloquence sacrée restait une phraséologie ampoulée, les académiciens se proposèrent d'amener par leur exemple les prédicateurs à changer de ton. Les séances furent désormais occupées par des discussions sur les Béatitudes, les sept péchés capitaux, le discours sur la montagne; saint Charles parla de la luxure, Amalteo de l'avarice, Antoniano de la gourmandise; puis, élargissant le cercle de leurs études, les académiciens traitèrent des méditations de saint Augustin, de l'Évangile, de l'ascension. On discuta les questions théologiques qui partageaient alors les esprits, la réforme de l'Église, les dogmes.... Le 14 septembre 1565, Borromée lut un discours sur la charité qu'Amalteo avait rédigé en latin à son intention; ce fut le dernier acte

de l'académie; son fondateur quitta Rome tout aussitôt et elle ne se réunit plus.

Ses membres dont une bonne part étaient ou devinrent cardinaux, qui tous occupaient une haute situation, durent répandre au dehors les idées qui, vers la fin, avaient prédominé dans l'Académie et son action servit ainsi efficacement la contre-réforme qui commençait à prendre définitivement alors le dessus.

#### L'EXTERMINATION DES VAUDOIS DU ROYAUME DE NAPLES<sup>1</sup>.

Ce fut au commencement du règne de Pie IV qu'eut lieu l'anéantissement des Vaudois établis dans le royaume de Naples.

Dans les premières années du xiv<sup>e</sup> siècle, Ugo del Balzo, sénéchal du roi Robert, qui régna à Naples de 1309 à 1343, avait rencontré à Turin les représentants de quelques familles vaudoises et leur avait offert de quitter les âpres vallées des Alpes où elles s'étaient retirées pour aller s'établir en Calabre, dans des régions plus fertiles quoique

1. TOMMASO MORELLI, *Cenni storici sulla venuta de' Valdesi in Calabria*.... Naples, 1859. ALEXANDRE LOMBARD, *Jean-Louis Pascal et les Martyrs de Calabre*, Genève et Bâle, 1881. FILIPPO DE BONI, *L'Inquisizione e i Calabro-Valdesi*, Milan, 1864. JEAN LEGER, *Histoire générale des églises évangéliques des Vallées du Piémont*, Leyde, 1661. M. J. FORD, *Waldenses of Calabria*, dans *Cathol. Presbyt.* 1883, X, 329. LUIGI AMABILE, *Il Santo Ufficio della Inquisizione a Napoli*, Città di Castello, 1892, p. 235. Voir aussi PHILIPPSON, *La contre-révolution religieuse*, p. 215. GILLES, *Histoire ecclésiastique des églises vaudoises*, Genève, 1644.



alors presque désertes; un contrat fut passé leur assurant certains avantages, des terres, le libre exercice de leur culte, l'exonération de certaines taxes; une bourgade fut édiflée par eux entre les Apennins et la mer, à Montalto; cinquante ans plus tard, les émigrés vaudois, devenus plus nombreux, fondèrent à un mille de distance une deuxième ville à laquelle ils donnèrent le nom de S. Sisto et qui devint leur principal centre. D'autres Vaudois vinrent bientôt se joindre à eux et peu à peu leur nombre augmenta de telle sorte qu'il atteignit quelques milliers. Plusieurs petites villes s'élevèrent dans le voisinage de Montalto, Vaccurizzo qui porte actuellement le nom de Vaccarizzo Albanese dans la province de Cusenza, Argentino S. Vincenzo et Guardia Piemontese ville située sur les terres des Spinelli, dans une situation naturellement forte et que les habitants rendirent difficilement attaquant en l'entourant de murailles.

La colonie s'accrut après 1487 par l'arrivée de nombreux Vaudois piémontais qu'avaient chassés de leur pays les persécutions ordonnées contre eux par le pape Innocent VIII en cette année; d'autres Vaudois vinrent de Provence et s'établirent aux confins de la Pouille et de la Terra di Lavoro; ils y fondèrent Celle, Fajto, Montecanto, Monteleone; en 1500, arrivèrent les Vaudois de Frassinère et d'autres vallées des Alpes qui formèrent un petit groupement dans la Capitanate, c'est-à-dire sur le versant de l'Adriatique.

Tous, les Piémontais comme les Provençaux,

professaient en les modifiant un peu les opinions qu'avait enseignées jadis Pierre Valdo de Lyon<sup>1</sup>, condamné deux fois comme hérésiarque en 1179 et 1181, à savoir que la Bible doit être l'unique guide des chrétiens, qu'il n'y a de salut qu'en Jésus-Christ, que l'Eglise n'a pas le droit d'interpréter les Écritures saintes, qu'il ne faut pas vénérer les saints ni adorer l'hostie, qu'il est inutile de jeûner et de se confesser, que chacun est libre de prêcher à sa guise. On les appelait des ultramontains ou des *albanesi* à cause de leur ville principale, Vaccurizzo Albanese.

Lorsque l'influence des doctrines de Luther se fut propagée dans les vallées des Alpes, les Vaudois piémontais voulurent faire partager à leurs frères du midi leurs nouvelles convictions; plusieurs prédicateurs, envoyés par eux, parcoururent le pays dont l'un fut précisément cet Aloysi ou Luigi Pascali dont on a rapporté le supplice à Rome; le résultat de leur mission se fit bientôt sentir. Les Vaudois qui jusque-là n'avaient pas ouvertement

1. Valdo était un saint François d'Assise sans le mysticisme; il prêchait la pauvreté et soutenait que chacun peut exercer le saint ministère sans avoir reçu de consécration. Il se peut que ses enseignements, conservés dans les vallées italiennes des Alpes et dans les Pouilles aient passé de là en Bohême et contribué au développement du mouvement hussite. EMILIO COMBA a traité abondamment ce sujet dans les ouvrages suivants : *Valdo e i Valdesi*, Florence, 1880. *Storia della Riforma in Italia*, vol. I, Florence, 1881. *Storia de' Valdesi*, Florence, 1893. Analysés en ce qui concerne les premiers de ces travaux par H. VAST, *Revue Critique*, 1880, *Revue Historique*, 1885. G. MONTET, *Histoire littéraire des Vaudois du Piémont*, Paris, 1885. BÉRARD, *Les Vaudois*, Lyon, 1892. Bulletin de la Société d'Histoire vaudoise.

rompu avec l'Église romaine, qui assistaient à la messe et faisaient même baptiser leurs enfants par des prêtres catholiques, devinrent subitement intransigeants; le cardinal Alessandrino, chef de l'Inquisition, dès qu'il fut instruit de ce changement, chargea l'archevêque de Cosenza, Taddeo de Gaddi, de faire parcourir le pays par des moines et des prêtres chargés de convertir ces dissidents; ils réussirent mal; quelques abjurations seulement purent être obtenues. On résolut alors d'agir énergiquement. L'archevêque demanda au vice-roi de Naples de lui prêter main forte et un certain nombre d'arrestations eurent lieu parmi lesquelles celle de Pascali; des exécutions suivirent à la suite de jugements rendus par un tribunal mixte; vingt-deux habitants de Guardia furent condamnés aux galères (février-avril 1560).

Ces condamnations répandirent la terreur; ceux de S. Sisto demandèrent à se retirer ailleurs en emportant seulement le strict nécessaire; on le leur refusa; alors ils s'apprêtèrent à se défendre (avril 1561). Le vice-roi envoya contre eux le marquis Ascanio Colonna avec une troupe de six cents fantassins et de cent cavaliers mais ils échouèrent et se retirèrent en désordre. D'autres troupes furent amenées peu après qu'accompagnaient l'évêque de Cosenza, l'inquisiteur fra Valerio ou Valeriano Malvicino, consultateur du Saint-Office à Naples, et des commissaires ecclésiastiques. L'expédition prenait des allures de croisade. La ville de S. Sisto ne tarda pas à être prise et mise

à sac; nombre de maisons furent brûlées ou séquestrées par ordre du vice-roi qui les fit vendre plus tard ainsi que tout ce qui s'y trouvait; on pourchassa même avec l'aide de chiens les habitants qui s'étaient réfugiés dans les bois d'alentour; une prime de dix ducats était accordée aux paysans qui en capturaient; aussi le nombre des prisonniers s'éleva-t-il bientôt à plusieurs centaines. Ceux qui avaient abjuré naguère, considérés comme relaps, périrent dans les supplices; d'autres, en grand nombre, furent condamnés à la prison perpétuelle ou aux galères; quelques-uns furent torturés. L'Inquisition, considérant que la fuite était un indice certain de culpabilité, saisit les biens de tous ceux qui ne se trouvaient pas dans la ville, même s'ils étaient absents depuis longtemps, même quand c'étaient des enfants, même quand ils revenaient volontairement.

Guardia subit le même sort. Pour s'en emparer, Ascanio Colonna et le gouverneur de la province, le marquis Bucchianico, usèrent d'un stratagème; ils envoyèrent, dit-on, dans la ville, des gardes conduisant une cinquantaine de faux prisonniers qui étaient réellement des soldats portant des armes cachées; le moment venu, les uns et les autres se jetèrent sur la population, s'emparèrent des portes et livrèrent la ville aux assaillants. Les rigueurs y furent plus cruelles encore qu'à S. Sisto; ceux qui refusèrent d'abjurer furent précipités du haut des clochers, écorchés vifs, brûlés; on jeta en prison, on fit périr dans les tourments, on vendit



comme esclaves quantité de femmes « qui ne voulaient pas voir le crucifix ». Un grand nombre de prisonniers avaient été entassés dans une salle; le bourreau vint les y prendre un à un; il leur bandait les yeux, les menait sur une place voisine, les faisait s'agenouiller puis leur tranchait la gorge avec un couteau; il en massacra ainsi quatre-vingt-huit et ne s'arrêta, dit-on, que lorsque la lassitude l'y obligea. Deux mille personnes perdirent la vie, seize cents furent condamnées à la prison. Les corps de quatre-vingt-six victimes, coupés en deux, furent exposés le long des routes<sup>1</sup>.

L'exécution achevée, l'inquisiteur ordonna aux survivants :

- de ne jamais se réunir dans la rue en groupes;
- de ne pas parler leur patois piémontais;
- d'entendre la messe chaque jour avant de se rendre aux travaux des champs, sous peine d'une amende qui allait croissant;
- de porter un vêtement jaune avec une croix rouge;
- d'envoyer leurs enfants à l'école à partir de l'âge de cinq ans;
- de se confesser aux époques prescrites;
- de ne jamais aller à Genève ni même en Piémont;
- de ne pas contracter de mariage, pendant une période de vingt-cinq années, avec des habitants des pays ultramontains.

1. PANDOLFO COLLENUCCIO, *Del Compendio dell' istoria del Regno di Napoli... seconda parte... col settimo libro del Pacca....* Venise, 1591.

Les deux communes devaient chaque année faire venir à leurs frais un prédicateur durant le carême.

La Couronne fit vendre à son profit les biens des condamnés et des suspects.

L'inquisiteur Malvicino poursuivit également dans la province de Reggio, en 1562, les disciples de Valdès; quatre habitants de Reggio furent brûlés ainsi que onze habitants de S. Lorenzo dont sept étaient des capucins<sup>1</sup>.

Il n'y a pas d'autre exemple en Italie d'une extermination aussi impitoyable; il est vrai qu'elle eut lieu en un pays soumis à la domination espagnole et qu'on opérait ainsi dans le royaume de Philippe II.

#### L'OBLIGATION DE LA RÉSIDENCE<sup>2</sup>.

Si la question de la Justification avait pu être résolue assez rapidement par le concile bien qu'elle fût ardue, il n'en alla pas de même pour celle de la résidence, car elle se compliquait d'intérêts personnels; la vie matérielle de tout l'épiscopat et d'une partie du clergé dépendait de sa solution. C'est pourquoi, soumise au concile presque dans le même temps où étaient engagés les débats concernant la Justification, le Pêché

1. SPANÒ BOLANI, *Storia di Reggio di Calabria*, Naples, 1857, vol. I, p. 277, cité par Amabile, p. 259.

2. EHSES, vol. V, p. 155. PALLAVICINI, vol. I, p. 619. LE PLAT, vol. II, p. 522, 584, 601. SARPI, p. 174.

originel et la Prédication, elle ne put être résolue que vingt ans plus tard, sous le pontificat de Pie IV.

La discussion s'engagea au cours du débat sur la prédication des moines comme conséquence de l'obligation qu'on voulait imposer aux évêques de faire de la prédication eux-mêmes; un texte fut présenté en mai 1546<sup>1</sup> par les présidents du concile. Le cardinal Pacecco, de même que le cardinal Del Monte, le futur Jules III, qui présidait alors les séances, représentèrent que l'absence des évêques était la cause première des maux de l'Église et que la perversion des fidèles, leur ignorance des choses de la religion, les erreurs auxquelles ils se laissaient entraîner, ainsi que la dépravation des membres du clergé venaient du fait que les pasteurs, éloignés de leurs troupeaux, manquaient à enseigner les uns et à contenir les autres dans le respect de la discipline. Ces sentiments avaient au reste été déjà exprimés lors de la discussion des conditions dans lesquelles devait s'exercer la prédication; quelques orateurs avaient fait observer que, si les évêques restaient dans leurs diocèses et s'occupaient de prêcher leurs ouailles, les mauvais prédicateurs n'auraient pas le champ libre pour répandre leurs détestables doctrines.

Pacecco et Del Monte rappelaient aussi que des personnes indignes de porter la crosse se l'étaient

1. PALLAVICINI donne la date du 21 mai.

vu attribuer parce qu'on pensait que peu importait la qualité de ceux qu'on investissait de la dignité épiscopale, du moment qu'ils ne devaient pas l'exercer de fait.

Mais si on était d'accord sur la nécessité de la résidence, il y avait plus d'un membre du concile qui redoutait d'en voir imposer l'obligation car c'en eût été fait alors des charges lucratives en cour de Rome, du cumul des évêchés, des bénéfices multiples.

Dès la séance du 9 juin 1546, la plus grande partie des membres du concile, consultés l'un après l'autre, opinèrent que la résidence « était chose excellente et qu'un mari ne pouvait avoir deux épouses à la fois ». Ils ajoutèrent, comme pour donner plus de force à cette obligation mais en réalité pour compliquer le débat et faire probablement échouer la proposition, que la résidence était « d'institution divine ». C'était, en effet, mettre en question et même en péril l'autorité du Saint-Siège; les évêques se seraient trouvés presque les égaux du souverain pontife; un évêque cité à Rome pourrait refuser de s'y rendre en objectant que l'obligation de la résidence était de même essence que le pouvoir du pape.

La discussion fut, au reste, presque aussitôt suspendue pour traiter de la Justification et l'on ne s'occupa de nouveau de la résidence qu'à la fin de décembre. Dans la séance du 30 décembre 1546 le cardinal Pacecco soutint que la résidence était de droit divin et que celui qui ne résidait pas



était « un chien impudique ». On expliquait que la résidence était de droit divin parce que les apôtres avaient chargé les pasteurs de diriger leur troupeau et qu'ils ne pouvaient le faire qu'en résidant au milieu d'eux<sup>1</sup>; quelques-uns objectaient que la résidence n'était pas de droit divin puisque le souverain pontife pouvait déplacer les évêques, mais il leur était répliqué que le droit existait d'une façon générale et non locale, *in genere* mais non *in casu*. L'évêque Catarino, de l'ordre des prêcheurs, fut d'avis que l'épiscopat est d'institution divine dans le pape seul et d'institution papale dans tous les autres évêques à qui le pape assigne le nombre de leurs brebis et, comme le pape peut leur en assigner peu ou beaucoup, il peut ainsi leur commander d'exercer leur charge par eux-mêmes ou par autrui. D'autres mais en petit nombre, prétendaient que le devoir de résidence n'était pas divin.

Le cardinal Del Monte résumant les débats, se plaignit vivement des retardements qu'y apportait le trop de subtilité des opinants; il ne fuyait pas la discussion, disait-il, mais ne voyait pas pourquoi on cherchait tant une solution sur un point

1. Lors de la discussion sur le « décret » relatif aux prédicateurs (mai 1546) l'archevêque de Palerme, plus tard cardinal Pietro Tagliavia, avait déjà fait remarquer que si l'on déclarait que l'obligation de prêcher était imposée aux évêques de droit divin parce que les apôtres avaient chargé les pasteurs de porter la parole divine, cependant ils ne pouvaient être contraints de prêcher s'ils n'étaient instruits en théologie, sans quoi tous les évêques et cardinaux et le pape lui-même auraient péché en ne prêchant pas. *EUSEB.*, vol. V, p. 129.

que les conciles précédents n'avaient pas jugé à propos d'élucider.

Deux autres difficultés avaient été soulevées, celle des empêchements et celle des sanctions; les empêchements étaient de deux sortes, ceux que créaient les princes<sup>1</sup> et ceux que créait l'autorité ecclésiastique; quant aux peines, la grande majorité inclinait à ne pas statuer et à laisser en vigueur les anciens canons. Au surplus, disait l'évêque de Matera, les évêques ne s'éloignaient-ils pas fréquemment de leurs diocèses pour des missions de paix, pour assister à des conciles ou à des synodes, pour obéir aux injonctions du souverain pontife, et le bien de l'Église ne devait-il pas l'emporter sur celui d'un diocèse? L'évêque de Vaison, Giacomo Cortese, enchérissant sur ces paroles, dit que si les évêques ne résidaient plus, c'était principalement parce que les moines rendaient leur résidence impossible; n'étant pas soumis à leur juridiction, ils prêchaient comme ils l'entendaient, se faisaient un jeu de ruiner leur autorité et de leur créer des embarras. En outre les évêques étaient empêchés de recruter leur clergé à leur gré à cause des licences, des concessions, des interventions perpétuelles qui entravaient leurs choix. En conclusion il faudrait, dit l'évêque, pour rendre utile la résidence, restituer aux évêques leur autorité, ensuite seulement cette résidence pourrait

1. L'évêque de Vaison, par exemple, se plaignit qu'il ne pouvait résider parce que le Parlement de Paris avait saisi ses revenus.

leur être imposée<sup>1</sup>. L'évêque de Fiesole, Braccio Martelli, parla dans le même sens (8 janvier 1547). Ainsi le débat se transformait en une attaque contre les prérogatives des ordres monastiques<sup>2</sup>.

L'évêque de Clermont qui présenta le même jour un long exposé des abus et des remèdes, aurait voulu qu'on organisât des inspecteurs de l'épiscopat.

Comme il arrive toujours dans les réunions délibérantes, il se rencontra quelqu'un pour dire une chose logique et proposer la seule solution rationnelle et il ne fut pas entendu parce que les passions étaient excitées et que les solutions pratiques et simples sont rarement agréées dans l'ardeur d'un débat; l'évêque de Porto proposa donc qu'on commençât par réformer les évêques, qu'on tînt compte de leurs mœurs, de leur vie passée, de leur âge. Si on les choisissait bien, disait-il, d'eux-mêmes ils rempliraient leurs devoirs et tiendraient à honneur de résider dans leurs diocèses.

Dans la séance du 13 janvier 1547, le cardinal Del Monte proposa un décret : *Ad restituendam collapsam admodum ecclesiasticam disciplinam* qui tenait compte, dans la mesure du possible<sup>3</sup>, des

1. SARPI, p. 175. PALLAVICINI, vol. I, p. 621.

2. Déjà certains Pères avaient proposé de restreindre pour les moines la faculté de prêcher; Braccio Martelli aurait voulu la subordonner à l'autorisation des évêques (séances du 10 mai 1546). Martelli alla lui-même si loin dans ses reproches à l'adresse des réguliers que les Pères tout d'une voix l'accusèrent de s'être montré « imprudent, hérétique et schismatique ». EHSES, vol. V, p. 146.

3. Del Monte explique qu'il lui était impossible de donner

avis émis par les Pères; ce décret, en cinq articles tranchait indirectement la question car il avait trait aux sanctions; il ordonnait que les anciens canons dont on avait négligé l'application, seraient de nouveau mis en vigueur et que tout évêque, primat ou patriarche qui s'éloignerait de son diocèse sans cause suffisante pendant plus de six mois serait privé du quart de ses revenus au profit de la fabrique et des pauvres; s'il demeurerait absent encore six mois, il perdait un autre quart de ses revenus, après quoi l'évêque métropolitain aviserait<sup>1</sup>.

Cette décision prise, restait à l'appliquer; on n'en fit rien; dans la XIII<sup>e</sup> session, le 11 octobre 1551, la question de la résidence fut abordée de nouveau; le concile vota huit chapitres sur les droits des évêques et leurs devoirs; comme une certaine extension était donnée à leurs droits, on leur recommanda « de n'employer la force qu'en la tempérant de mansuétude ».

Neuf ans plus tard, le 4 septembre 1560, le pape Pie IV publia une bulle « *De salute gregis* » qui reproduisait en partie les décisions du concile; elle déterminait les avantages dont jouiraient les évêques qui séjourneraient dans leurs diocèses, et les peines qui seraient infligées à ceux qui n'y résideraient pas; les évêques et archevêques qui habitaient Rome devaient rejoindre leur poste

satisfaction à tous, tant les opinions avaient été différentes ce dont les laïcs se montraient scandalisés. EHSES, vol. V, p. 833.

1. EHSES, vol. V, p. 803.



dans un délai d'un mois; des délais de deux mois, voire quatre mois étaient accordés à ceux qui se trouvaient au loin; passé ce temps, le quart puis la moitié de leurs bénéfices devaient être attribués aux pauvres et aux fabriques. Ceux qui dirigeraient personnellement leurs diocèses seraient, au contraire, dispensés de payer la dîme, ne pourraient être cités devant la Curie romaine que par ordre du souverain pontife et auraient droit de juridiction sur les clercs séculiers ou réguliers.

Mais cette bulle demeura inappliquée. En 1562, sous l'influence du cardinal Borromée, la discussion fut sérieusement reprise.

Il ne restait plus alors que cinq évêques ayant participé aux débats du « concile de Paul III », comme on appelait alors l'assemblée qui avait tenu séance avant la suspension de 1552<sup>1</sup>; mais la même ardeur se manifesta parmi les délibérants, les mêmes divergences reparurent dictées par les mêmes arrière-pensées. La discussion était d'ailleurs toujours dominée par la question de savoir si la résidence et partant l'autorité des évêques était de « raison divine ou de raison ecclésiastique ». L'évêque de Grenade, Pedro Guerrero, exposa très nettement la difficulté dans la séance du 7 avril 1562 et, depuis ce moment, l'assemblée

1. Le concile fut suspendu le 28 avril 1552. Il reprit ses séances en décembre 1560; une grande discussion s'éleva pour savoir si l'assemblée constituait un nouveau concile ou s'il fallait considérer que le premier concile avait été simplement prorogé. Cette session était-elle la 1<sup>re</sup> ou la 17<sup>e</sup>?

fut dans un trouble extrême; les arguments « naissaient de la chaleur de la discussion »; les légats eux-mêmes étaient divisés; le président du concile aurait voulu dissimuler ces querelles intestines mais le public en fut bientôt instruit; on ne s'entretenait pas d'autre chose à Trente et l'agitation gagna Rome. Le cardinal Borromée se multipliait pour arriver à une solution; il conseillait, il écrivait, il envoyait des représentants chargés de transmettre la pensée du pape<sup>1</sup>.

Pie IV aurait souhaité que le concile lui laissât l'initiative sur la question de la résidence; sa bulle de 1560 « *De salute gregis* » n'avait pas eu d'autre but; il rappelait que la résidence relevait des dogmes dont il était convenu que le concile s'abstiendrait de s'occuper et non de la réforme qui seule devait être traitée dans ses délibérations.

On objectait aux partisans du droit divin que nul n'avait jamais contesté au souverain pontife le pouvoir de dispenser les évêques de la résidence, preuve qu'elle n'était pas de droit divin, et que ceux qui avaient enfreint cette obligation avaient été réprimandés et châtiés comme transgresseurs des canons et non comme infracteurs de la loi divine. On ajoutait que cette affaire était si délicate que les légats avaient tout fait naguère pour l'écarter et que mieux valait ne pas la reprendre et y chercher de solution.

1. ABBÉ SYLVAIN, vol. I, p. 185. PALLAVICINI, liv. XVI, cap. 4.

Paolo Giovio, évêque de Nocera dei Pagani (1560-1585), un homonyme de l'historien, parla dans le même sens; il conseillait de différer, d'étudier la nature du mal avant de songer aux remèdes et il faisait observer que la corruption n'était pas, après tout, plus grande dans les diocèses privés de leurs évêques que dans les autres; il alla même jusqu'à citer en exemple la ville de Rome où, disait-il, la corruption et la dissolution étaient à leur comble. « Plutôt que de nous flatter de la vaine espérance que la résidence amènera la réforme de l'Église, ajouta-t-il en manière de conclusion, nous devons redouter que les maux qui naîtront de son obligation impérieusement imposée n'amènent nos successeurs à avoir recours, pour y mettre un terme, à l'obligation de l'absence. Lorsqu'un évêque voudra se mettre en rébellion contre la souveraineté du pape, il se servira de ce bouclier. Les curés ne demanderont-ils pas à leur tour à se voir appliquer la même règle afin de devenir inamovibles? » Et puis, disaient les adversaires de la réforme, décider que l'autorité épiscopale est de droit divin ne serait-ce pas donner raison aux protestants qui contestaient le pouvoir de l'Église et prétendaient faire tout dépendre de la loi divine?

L'évêque d'Ajaccio, Gio-Batta Bernardo, ayant soutenu que les évêques ne quittaient si souvent leurs diocèses qu'en vue d'affaires temporelles, pour se pousser auprès des princes et quêter sans cesse des faveurs nouvelles et que cette envie leur

passerait si, conformément aux prescriptions de l'Église, ils s'abstenaient d'ambitions terrestres et renonçaient aux biens de ce monde, il lui fut répondu non sans véhémence que la grandeur de l'Église et l'estime que le monde en faisait, étaient dues en partie à la majesté des prélats qui occupaient les hautes dignités ecclésiastiques, et aux grandes charges qu'ils remplissaient auprès des princes, qu'il leur fallait d'abondants revenus pour tenir convenablement leur rang et que, par conséquent, ils ne pouvaient se passer des bénéfices qu'ils briguaient<sup>1</sup>.

Il répugnait en outre, à certains évêques de remplir quelques-uns de leurs devoirs pastoraux; on prête à l'un d'eux ce mot : « J'ai prêché vingt ans pour devenir évêque, je ne veux pas maintenant redevenir prêcheur<sup>2</sup>. »

La discussion s'égara donc encore une fois et l'on se prit à disputer longuement sur le droit qu'avaient les évêques de posséder.

Le 11 mars 1562 les légats avaient proposé au concile, douze « questions » dont la première était de déterminer ce qui pouvait être fait pour obliger les évêques et les curés à résider et les empêcher de s'absenter « à moins d'une cause juste, honnête et profitable à l'Église<sup>3</sup> ». Le 7 avril, au lendemain de Pâques, cette première question fut abordée; on la divisa en cinq points :

1. Le pape obligea cet évêque en 1564 à regagner son diocèse.  
2. *Apologi nelli quali si scoprono li abusi...* s. l. 1554, p. 41.  
3. SARPI, p. 466.



1° Maux causés par la non-résidence et nécessité d'imposer la résidence.

2° Empêchements à la résidence.

3° Peines à infliger aux contrevenants.

4° Récompenses à accorder à ceux qui rempliraient leur devoir.

5° Dispositions à prendre pour rendre efficaces les résolutions du concile.

Tout de suite on en vint aux propositions étranges; les uns demandaient pour les évêques absents des châtiments effroyables, les autres voulaient pour les évêques présents des récompenses exagérées<sup>1</sup>; on multipliait les cas d'intervention du souverain pontife; on exigeait des approbations de la part des synodes et des chapitres pour permettre aux évêques de s'éloigner. Dans leur désarroi, les légats envoyèrent à Rome un homme de la main du cardinal de Mantoue, Pendasio, qui reçut, le 11 avril, des instructions du cardinal Borromée et les rapporta. Les légats alors proposèrent qu'on passât au vote et que par les seuls mots *Placet* ou *Non placet* les membres du concile déclarassent s'ils étaient favorables ou hostiles à la doctrine du droit divin en ce qui concernait l'obligation. Cette décision souleva de nouvelles tempêtes; les légats furent accusés de n'avoir en vue que de permettre par ce moyen à ceux qui avaient parlé dans un sens de voter dans le sens opposé. L'ambassadeur de France s'emporta

1. PALLAVICINI, vol. II, p. 299.

jusqu'à dire « que le pape n'avait pas le droit d'envoyer au concile le Saint-Esprit dans sa valise ». Le pape voulait simplement qu'on aboutît; il déclara que, si le concile ne résolvait rien, il imposerait de lui-même la résidence aux évêques, qu'elle fût de droit divin ou ecclésiastique. Les anciens légats s'étant usés dans ces luttes incessantes, le Saint-Siège songea à en envoyer de nouveaux.

Cependant on commençait à être un peu las de la discussion mais, comme l'on restait tout aussi divisé (octobre 1562), il fut question de renvoyer l'affaire au pape; une nouvelle difficulté se présenta alors. Serait-ce seulement en ce qui concernait le droit divin ou d'une façon générale? On ne parvint pas à s'entendre. Au surplus, la question du *calice* venait de lui être renvoyée dans les mêmes conditions; les Pères craignirent donc qu'on ne vît dans ce recours qu'un aveu d'incapacité et qu'on ne pensât que le concile était apte seulement à soulever les questions et incapable de les résoudre. L'examen de l'affaire fut repris. Le 6 novembre (1562) l'évêque de Mantoue, Federico Gonzaga, l'un des présidents, pressa les légats de donner leurs conclusions. « Un débiteur qui voit approcher l'échéance, dit-il, et qui est à même de payer, ne doit pas demander de délais, or vous êtes les débiteurs du concile en ce qui concerne la résidence.... » Chacun sentait qu'il convenait d'aboutir, aussi bien les défenseurs intransigeants du droit divin se faisaient-ils plus rares; néanmoins, un texte ayant été proposé, de

telles modifications y furent apportées qu'il en devint méconnaissable; une commission de deux cardinaux et de quatorze prélats eut mission de reviser le nouveau texte; les subtilités se multipliaient et les légats désespéraient du résultat final. Dans l'espérance de diminuer le nombre des opposants, il fut convenu qu'il ne serait point fait allusion à la nature de l'obligation de résidence. En juillet 1563, le décret amendé fut présenté en assemblée plénière. Le cardinal de Lorraine qui avait pris une part active aux débats, suggéra qu'à l'article des motifs d'absence, on ajoutât aux mots « évidente utilité de l'Eglise », les mots « et de l'État » afin de bien établir que les ministres de l'Eglise étaient autorisés à se charger éventuellement de fonctions publiques.

Le 15 juillet 1563, après une cérémonie religieuse, lecture fut donnée du décret de la foi et du décret de réformation<sup>1</sup>. Ce dernier portait, à l'article premier, que « puisqu'il est ordonné par précepte divin à ceux qui ont charge d'âmes de connaître leurs brebis, de sacrifier avec elles, de les repaître de prédications, de sacrements et d'exemples, d'avoir soin des pauvres et des misérables et d'accomplir les autres fonctions pastorales que les pasteurs ne peuvent remplir que s'ils se trouvent présents<sup>2</sup> », le concile les avertit

1. SARPI, p. 713.

2. PALLAVICINI, vol. II, p. 815. Une violente discussion s'engagea sur ce point car d'aucuns prétendirent que ce passage impliquait le droit divin.

que, respectueux des volontés divines, ils doivent paître et régir personnellement leur troupeau. Le décret établissait encore que ceux auxquels était confiée la conduite d'une Eglise, sous quelque nom et à quelque titre que ce fût, même s'ils étaient cardinaux, devaient résider en personne sans pouvoir jamais s'absenter pendant plus de deux mois consécutifs, sinon lorsque la charité chrétienne, quelque urgente nécessité, l'obéissance due aux supérieurs, l'utilité manifeste de l'Eglise ou de l'État, l'exigeraient. Les causes d'absence devaient être approuvées par le souverain pontife ou par le métropolitain. Les « curés inférieurs » étaient compris dans ce règlement.

Les évêques n'en continuèrent pas moins à vivre loin de leurs diocèses.

#### DÉCISIONS DU CONCILE RELATIVES AUX RÉGULIERS.

Les décisions relatives aux réguliers furent parmi celles que prirent en hâte les Pères du concile lorsque le cardinal Borromée leur eut donné à croire que la mort du pape Pie IV était imminente<sup>1</sup>.

Il fut prescrit que les moines seraient tenus de mener une vie conforme à leur règle et d'observer fidèlement « ce qui faisait la perfection de leur

1. Le 1<sup>er</sup> décembre 1563, le cardinal Borromée annonça que son oncle était moribond; or il y aurait eu un grave danger à laisser siéger ensemble le concile et le conclave; de sérieuses compétitions eussent été à craindre; c'est pourquoi les décrets qui restaient à ratifier furent rapidement votés dans la session du 3 décembre (1563), IX<sup>e</sup> ou XXV<sup>e</sup> session. En réalité le pape était fort malade mais il ne mourut que deux ans plus tard.



état », comme les vœux de chasteté et d'obéissance et, en ce qui concernait chaque ordre, les dispositions relatives à l'habit et à la discipline. Le concile établit également que dorénavant aucun moine ne pourrait posséder de biens meubles ou immeubles même acquis de ses derniers, ces biens devant être incorporés dans l'avoir de la communauté. En revanche, tous les couvents d'hommes comme de femmes, même ceux des moines mendiants, même ceux auxquels leur constitution le défendait ou auxquels aucun privilège apostolique n'avait été concédé dans cette vue, devenaient aptes à posséder. Il n'était fait exception que pour les frères mineurs franciscains et les capucins. Afin d'empêcher que les couvents ne pussent subvenir aux besoins des moines ou des nonnes, il fut défendu d'en admettre plus que n'en comportaient les revenus de la maison augmentés des aumônes et subsides habituels.

Nul moine ne devait se mettre au service d'un prince ou d'une université sous prétexte d'enseignement ou de prédication.

Nul moine ne devait s'éloigner de son monastère sans autorisation écrite de son supérieur.

Les renoncements et les obligations n'étaient valables que si les évêques les avaient autorisés et s'ils avaient eu lieu dans les deux mois qui précédaient la profession; ils ne devenaient définitifs que si la profession s'effectuait réellement. Avant la profession et durant le noviciat, les parents, tuteurs et curateurs des novices ne pou-

vaient rien donner à la congrégation excepté le trousseau et la pension, cela afin que la difficulté de restituer ces donations ne rendît malaisée la retraite d'un novice qui se reconnaîtrait peu fait à la vie monacale<sup>1</sup>. Les professions ne pouvaient avoir lieu avant seize ans.

En 1587, le pape Sixte V dut déclarer qu'on n'admettrait plus dans les ordres « les voleurs, les assassins, les homicides, les sicaires, les bâtards<sup>2</sup> ».

Les évêques devaient assurer la clôture des couvents de femmes; les nonnes ne seraient admises à sortir que dans certains cas spécifiés. L'entrée des couvents était interdite aux laïques.

Les nonnes devaient se confesser et communier au moins une fois par mois.

Les jeunes filles de plus de douze ans ne devaient entrer en religion qu'après avoir été interrogées par l'évêque du diocèse ou son représentant qui s'assurerait qu'elles agissaient en connaissance de cause et en pleine liberté. L'excommunication menaçait ceux qui useraient de violence ou de contrainte pour obliger une jeune fille à entrer dans un couvent<sup>3</sup>.

Les nonnes habitant des couvents situés hors des villes devaient être transférées dans des couvents urbains.

Les réformes relatives au recrutement du clergé,

1. PALLAVICINI, vol. II, p. 1006. SARPI, p. 781.

2. PASTOR, *Allegemine Dekreten*, p. 521.

3. PALLAVICINI, p. 1015. SARPI, p. 781.

à l'attribution des bénéfices, aux expectatives, à la répartition des diocèses, furent également votées à cette occasion. La réforme des mœurs et de la discipline du clergé comprenait primitivement quarante-deux canons; six furent renvoyés à une époque ultérieure comme soulevant trop de difficultés.

## VI

## PONTIFICAT DE PIE V

(7 janvier 1566 — 1<sup>er</sup> mai 1572.)

Condamnations. — Le déclin du mouvement protestant. — La Réforme dans le Mantouan. — A Bologne. — A Milan. — Saint Charles Borromée à Milan.

Pie V (Michele Ghislieri) ne ressemblait pas plus à Pie IV que celui-ci à Paul IV<sup>1</sup>. « C'est la coutume que les papes qui se succèdent soient très différents les uns des autres, dit l'envoyé vénitien Paolo Tiepolo<sup>2</sup>; cela tient évidemment à une certaine influence de l'air de Rome où il semble que rien ne puisse durer; le climat y est plus variable que partout ailleurs; tout y est soumis au changement. » A un diplomate, à un homme qui n'avait aucune répugnance à profiter de ce que

1. G. CATENA, *Vita... Pio V*, Rome, 1586. AGATIO DI SOMMA, *La Vie du pape Pie V*, trad. ANDRÉ FÉLIBIEN, Paris, 1672. GABUTIUS, *Vita Pii V*, Rome, 1605. DE FALLoux, *Histoire de saint Pie V*, Paris, 1844. PIO SPEZI, *Pio V e i suoi tempi*, Rome, 1905. Abbé GEORGES GRETE, *Saint Pie V*, Paris, 1914. Peu de pontifes ont eu autant de biographes; Navaes en comptait déjà onze en son temps.

2. A. ALBERI, *Relaz.* Ser. II, vol. IV, p. 182.



la vie pouvait lui offrir d'attrayant, succédait un ascète<sup>1</sup>. Pie V avait l'aspect grave, des yeux petits, enfoncés, perçants, le nez fortement aquilin, le teint mat; il était émacié; tout en lui, sa tête chauve et puissante, son parler lent et méditatif, la dignité de son maintien, en imposaient. A soixante-deux ans<sup>2</sup>, il en paraissait soixante-quinze<sup>3</sup>; il buvait et mangeait peu, ne se nourrissant guère que de lait d'ânesse. Son humilité était extrême et sa ferveur sincère. Il répétait qu'étant moine, il espérait sauver son âme, que devenu évêque et cardinal, il douta d'y réussir, et que pape il en désespérait<sup>4</sup>. L'envoyé vénitien Soriano dit de même que le pape considérait son élévation « comme un empêchement au salut de son âme et à la gloire du paradis ». Il jeûnait les vigiles, le carême et l'avent, disait la messe et faisait ses oraisons chaque matin avant de s'occuper d'affaires et était parfois si ému quand il officiait qu'il en versait des larmes. Il portait une chemise de serge comme du temps qu'il était moine.

Il ne fit pas de népotisme, toutefois le 6 mars 1566, c'est-à-dire deux mois après son élection, il nomma cardinal avec 25 000 écus de rente,

1. JACOB DE LADERCHIO. *Ann. Eccles. Seg. al Reynaldi*, vol. II, XXIII, Rome, 1733, p. 202.

2. Il était né le 17 janvier 1504.

3. Il souffrait beaucoup de la vessie et l'on disait qu'il avait la pierre; ses médecins, il en eut neuf, et les astrologues assuraient qu'il ne vivrait pas. Cette croyance aida peut-être à son élection.

4. G. DE NOVAES, *Elementi...*, vol. II, p. 493.

le fils d'une de ses sœurs, Michele Bonelli, qui avait été apprenti tailleur à Rome, et il le nomma seul et non dans une promotion. Il avait vingt-cinq ans<sup>1</sup>.

Autant Pie IV tenait peu de compte de la parole donnée, autant Pie V y était fidèle. Pie IV se montrait conciliant et accordait sans trop de difficulté les grâces qu'on sollicitait, Pie V les refusait presque toujours; il voulait que la justice fût exactement rendue et, dès les premiers jours de son pontificat, il réunit les magistrats de Rome pour leur imposer d'appliquer les lois avec équité et rigueur; les sentences lui paraissaient toujours trop indulgentes; il donnait la moitié de son temps aux séances de l'Inquisition. Sa rigidité ne connaissait pas d'adoucissement; en vain lui disait-on qu'il avait affaire à des hommes et non à des anges, il ne consentait pas à se départir de son inflexible sévérité.

Il voulait être écouté de tous et n'écoutait personne, semblable en cela à Pie IV; on pouvait triompher de ses arguments, non de son obstination; sa ténacité inflexible était celle des hommes à idées un peu courtes qui pensent posséder la vérité absolue.

Il était entré volontairement à l'âge de quatorze ans dans l'ordre des dominicains (1518); très tôt le duc Alfonso d'Avalos, marquis del Vasto,

1. Il était né près d'Alexandrie en Piémont et fut surnommé le cardinal Alessandrino; il y eut, pendant le XVI<sup>e</sup> siècle, quatre cardinaux portant ce nom, entre autres le pape Pie V.

l'avait choisi comme confesseur à cause de son zèle contre les hérétiques. Pour symboliser son désintéressement, on racontait qu'il n'avait jamais voulu dépenser l'argent que lui donnait le marquis pour s'acheter un manteau, bien qu'il en eût fort grand besoin pour se rendre chaque jour à Milan où résidait d'Avalos. Pendant seize ans il professa la théologie à Pavie. En 1543, il fut envoyé à Parme, au chapitre de sa province; on le nomma supérieur de plusieurs couvents. Sa véritable carrière commença toutefois quand il devint inquisiteur à Côme (1549?); c'était un poste de combat. Placé aux confins des pays où la Réforme triomphait, Côme était une des portes d'entrée de l'hérésie en Italie; de nombreux fugitifs s'étaient retirés sur les bords non italiens du lac et y avaient constitué de petites églises; sans cesse ils tentaient d'entrer en relations avec leurs coreligionnaires du Milanais et de gagner des adeptes en Italie.

Non seulement Ghislieri eut à lutter contre les hérétiques, mais aussi contre le clergé catholique. A Bergame, le chapitre et le vicaire avaient profité d'une vacance du siège épiscopal que l'évêque Pietro Lippomano n'était pas en état de gérer; pour s'emparer de biens confisqués à des hérétiques et refusaient de les restituer au Saint-Siège ou plutôt à la Chambre apostolique; Ghislieri réussit à vaincre leur résistance. A Côme même, il se passa un fait qui montre que les hérétiques avaient conservé encore alors bien des facilités

imprévues pour répandre leurs idées<sup>1</sup>. Un négociant reçut une certaine quantité d'exemplaires d'un ouvrage protestant, imprimé à Poschiavo dans les Grisons et il se disposait à les faire passer à Modène et à Vicence lorsque Ghislieri, informé du fait, intervint et voulut arrêter cet envoi; mais le siège épiscopal de Côme était alors vacant et c'était le chapitre qui exerçait ses pouvoirs; or le libraire avait des amitiés actives parmi les chanoines en sorte qu'il obtint du vicaire général l'autorisation d'expédier quand même sa marchandise; Ghislieri répondit en excommuniant, comme ses prérogatives lui en donnaient pouvoir, tous les chanoines ainsi que le vicaire; le Saint-Office auquel il fit connaître la conduite du chapitre, lui donna son approbation; le chapitre de son côté provoqua un mouvement populaire contre l'inquisiteur qui, assailli à coups de pierres, dut chercher refuge dans le palais Odescalchi; bien plus, les seigneurs du voisinage prirent parti avec violence contre lui, vinrent l'insulter et le taxer d'intransigeance, et l'un d'eux, le comte Della Trinità, alla jusqu'à lui demander ce qui arriverait s'il le faisait jeter dans un puits; à quoi Ghislieri répondit qu'il en serait ce qui plairait à Dieu. La lutte continua. Le gouverneur de Milan, Ferdinando Gonzaga, cita l'inquisiteur pour qu'il lui rendît raison d'un zèle qu'il trouvait exagéré. Ghislieri se rendit à Milan à pied et par des voies

1. PIO SPEZI, p. 16.



détournées afin de se soustraire aux outrages de la populace et demanda à être reçu par Gonzaga bien qu'on lui eût appris que celui-ci avait résolu de le faire mettre en prison sans l'entendre. Sa ferme attitude triompha de l'ardeur de ses ennemis et il put, après s'être justifié, aller à Rome afin de s'y expliquer devant les cardinaux inquisiteurs. Ce fut à cette occasion que le grand inquisiteur Carafa apprit à le connaître, en sorte que l'incident de Côme fut, en quelque sorte, l'origine de sa haute fortune (1550).

Quand il s'était agi d'engager des poursuites contre l'évêque Vittorio Soranzo, et d'aller le sommer de comparaître à Rome, ce fut lui, on l'a dit, que le Saint-Siège chargea de cette délicate et même périlleuse mission<sup>1</sup>.

C'est pourquoi Paul IV le nomma cardinal le 15 mai 1557 et commissaire général de l'Inquisition l'année suivante. Durant huit ans, il dirigea en cette qualité les travaux de la congrégation, la stimulant de son zèle et l'animant de sa rigueur car, disait-il, « en matière d'Inquisition, on n'en fait jamais assez ».

Élu le 7 janvier 1566, après l'échec du cardinal Morone et grâce au cardinal Borromée, il aurait voulu prendre le nom de Paul en souvenir de Paul IV qui l'avait tant poussé, mais ce nom était encore odieux aux Romains; Borromée lui

1. COST. CORVISIERI, dans *Archiv. Soc. Rom. di Storia Patria*, vol. III, an. 1880, p. 289. D. BERNINO, *Hist. di tutte le Eresie...*, Rome, 1709, vol. IV, p. 490.

persuada de prendre celui de son oncle Pie IV, bien qu'il se proposât tout autre chose que de poursuivre sa politique. Selon la coutume, le peuple pillait sa maison dès que son élection fut connue et avec d'autant plus d'acharnement que sa nomination l'avait consterné, car on redoutait beaucoup son rigorisme. Tous les documents qu'il avait chez lui comme commissaire général du Saint-Office disparurent, soit que les Romains eussent voulu ainsi témoigner leur haine persistante contre l'Inquisition et en sauver les victimes, soit que les amis des suspects aient profité de l'occasion pour faire disparaître les pièces accusatrices. Toutefois le pape fit opérer de si exactes recherches qu'une grande partie en fut retrouvée.

Le premier acte de Pie V fut de déclarer que tous les magistrats civils de Rome, sénateur, gouverneur et autres officiers, ainsi que les clercs de la Chambre apostolique, les gouverneurs de provinces, les barigels, les juges, devaient obéir aux inquisiteurs et leur remettre les personnes suspectes d'hérésie, même si elles étaient accusées d'un autre crime relevant de leur juridiction. Il recommandait aux souverains et à tous ceux qui détenaient une autorité quelconque, d'aider les inquisiteurs dans l'exercice de leurs fonctions (1566<sup>1</sup>).

L'effort du pape se porta, durant tout son pontificat, d'une part à réformer l'Église, et il s'y

1. *Bullarium*, vol. VII, p. 422.

employa avec la dernière énergie, d'autre part à poursuivre ceux qui attaquaient la catholicité, qu'ils fussent foncièrement hostiles ou qu'ils voulussent seulement l'amender. Le 1<sup>er</sup> avril 1566, il publia la bulle « *Cum primum* » qui fixait le détail du culte dans les églises et édictait des peines contre les blasphémateurs, les simoniaques et les concubinaires. La bulle « *Circa pastoralis* » du 29 mai 1566, défendit aux nonnes de sortir de leur clôture sans autorisation, excepté en cas d'incendie, d'épidémie ou de maladie, et aussi de faire des quêtes dans un intérêt personnel.

La bulle « *Regularium personarum* » du 24 octobre suivant, la compléta en interdisant aux femmes laïques, même si elles en avaient reçu le droit, de pénétrer dans les couvents, ainsi que cela se pratiquait et se pratiqua même après, si fréquemment.

La bulle « *Cum, sicut accepimus* » du 3 juin 1568, enleva aux frères mineurs conventuels la surveillance des nonnes pour l'attribuer à « l'ordinaire ».

Certains ordres dont le pape connaissait l'austérité, furent l'objet de sa bienveillance. La bulle « *Dum ad uberes* » du 29 juillet 1566, déchargea les ordres mendiants de l'obligation de loger des soldats comme aussi de toute imposition. Pie IV avait d'ailleurs accordé la même faveur aux religieuses par sa bulle « *De statu ecclesiarum* » en date du 5 avril 1560. Par la bulle « *Romanus Pontifex* » du 3 octobre 1567, Pie V désigna d'autres ordres qu'il exonérait également d'impositions;

c'étaient, outre les dominicains, les franciscains, les augustins, les carmes, les servites, qui avaient le titre de mendiants, les minimes auxquels il accorda ce titre et les jésuites ainsi que les jésuites<sup>1</sup>.

En 1569, le pape fit visiter par Mgr Ormaneto, le fameux monastère de S. Gregorio, l'un des plus importants de la ville, et l'on découvrit que les moines étaient en retard de trois mille messes et avaient employé frauduleusement l'argent qu'on leur avait remis pour les dire. Le pape, indigné de cette extrême négligence, dit le chroniqueur, obligea les moines à faire célébrer les messes omises en payant un giulio par messe (1<sup>er</sup> octobre 1569)<sup>2</sup>.

Défense fut faite de parler dans les églises, d'y rire, d'y mendier, de causer sur le seuil après les offices; les tombeaux qui les encombraient furent démolis. Le mal était général. A Ferrare, on parlait, on plaisantait dans les églises, on y faisait des affaires, les cérémonies étaient sans cesse interrompues<sup>3</sup>.

Des règles strictes, des règlements somptuaires furent institués afin d'empêcher le clergé de faire montre de luxe; le pape déclara même que les cardinaux qui auraient des dettes pourraient être poursuivis judiciairement par leurs créanciers comme de simples particuliers.

1. Cf. Bulle, « *Etsi Mendicantium* », du 16 mai-3 septembre 1567.

2. Cod. Vat. Urb., 1091, fol. 160.

3. G. DE NOVAES, vol. VII, p. 199.



Le 6 avril 1566, le cardinal Savelli reçut l'ordre de faire emprisonner tous les ecclésiastiques qui, au lieu de porter le costume prescrit, avaient des hauts-de-chausses bouffants; un peu plus tard, le 12 octobre 1566, Pie V réunit après son dîner tous ses serviteurs dans la salle de Constantin et ordonna à ceux qui étaient clercs de s'habiller à l'avenir avec simplicité, de ne plus blasphémer, de ne plus jouer ni mener une vie peu décente<sup>1</sup>.

Le 3 mai 1567, les « exécuteurs » de la réforme du vêtement des ecclésiastiques, firent mettre en prison un certain nombre de réfractaires<sup>2</sup>.

Le 14 février 1569, Pie V publia un règlement relatif au costume des curés; le port de la barrette devint obligatoire; quand il pleuvait, ils pouvaient se couvrir d'un « chapeau de protonotaire » sorte de tricorne dont l'usage s'est généralisé dans la suite; toutefois il ne devait pas être d'armoisin mais de feutre; il leur était en outre ordonné de porter des manteaux à manches et non des manteaux se drapant<sup>3</sup>. Ce qui s'était introduit de

1. Cod. Vat. Urb., 1040, fol. 204, 300.

2. Cod. Vat. Urb., 1040, fol. 390.

3. Cod. Vat. Urb., 1041, fol. 15. Cf. Lettre du légat à Venise, Falchinetti, adressée au cardinal Alessandrino le 27 septembre 1567 sur le vêtement des prêtres vénitiens. Nunz. Ven., vol. VII, c. 42. « Les prêtres non titulaires, dit-il, portent le manteau et le chapeau; les prêtres titulaires portent un costume long et sévère mais avec la même barrette ronde que les gentilhommes, ce qui déplaît aux nobles ambitieux, lesquels détestent le clergé. Les prêtres portent les manches ouvertes comme les sénateurs principaux, privilège qui leur crée bien des envieux. Leur costume diffère du costume laïque en ceci que seuls les sénateurs en portent un semblable. »

profane et d'un peu païen dans la célébration du culte fut plus ou moins aboli; Pie V fit amender le bréviaire romain<sup>1</sup> conformément aux décisions du concile de Trente et publia un nouveau missel. La bulle « *Quod a nobis* » du 9 juillet 1568, en ce qui concerne le bréviaire, et la bulle « *Quo primum* » du 14 juillet 1570 en ce qui concerne le missel, en fixèrent le texte et défendirent d'en employer d'autres. Trois théologiens furent chargés de rédiger un catéchisme conforme aux décisions du concile de Trente.

Un évêque, Cipriano Pallavicini « qui n'avait pas fait observer à Gênes les fêtes imposées par l'Eglise en l'honneur de Dieu et de ses saints » fut vertement réprimandé (8 juillet 1569)<sup>2</sup>.

Paolo Tiepolo, représentant de Venise, écrivait en 1569, que le pape avait fait examiner les églises de Rome et remettre en état celles qui se trouvaient délabrées, qu'il avait réformé les mœurs du clergé et surtout les mœurs de la Cour, qu'une grande sévérité avait été déployée contre les moines et contre les nonnes, que tout était changé

1. *Breviarium ad usum Romane Curie... ex decreto Concilio Trid.* Rome, 1566, in-fol. L'emploi des nouveaux bréviaires ne fut introduit que difficilement dans le duché de Savoie, parce que les prêtres y étaient si pauvres qu'ils ne pouvaient faire l'acquisition du volume qui coûtait « au moins 1 écu » dit le nonce Vincenzo Laura, évêque de Mondovì, dans une lettre adressée au cardinal Alessandrino à la date 8 juin 1569. Aussi pria-t-il le pape de lui permettre d'en faire imprimer en Piémont où la main-d'œuvre était bon marché, et il l'assurait que, tout reliés, ils ne reviendraient pas à plus d'un demi-écu. Nunz. Savoia, vol. I, col. 24.

2. Archiv. Vat. Arm., 52, vol. 19, col. 66.

dans Rome et qu'il en résultait de grandes lamentations, des pleurs, des désespoirs et même la fuite de certaines personnes<sup>1</sup>.

Le 5 janvier 1569, le pape adressa des lettres aux Universités de Pérouse, Bologne et Macerata pour les mettre en garde contre l'infiltration des idées nouvelles<sup>2</sup>.

Pie V travailla énergiquement à l'amendement des mœurs du clergé; il restait fort à faire tant en ce qui concernait le clergé régulier que le clergé séculier, pour qu'il ne donnât plus lieu à scandale. Le cardinal Carolo Carafa, alors qu'il résidait à Marino, se prit de passion pour la fille d'un maréchal ferrant; mais celui-ci s'opposait aux désirs du cardinal, lequel, profitant de ce qu'un jour le maréchal avait mal ferré un cheval, le fit jeter en prison comme un criminel, puis il obligea sa fille à venir dans son palais demander sa grâce et obtint d'elle ce qu'il souhaitait. Le père se rendit à Rome dès qu'il fut délivré et se présenta à l'audience publique du pape demandant que « sa fille fut réintégrée dans son honneur ». Le pape chargea de ce soin le gouverneur; on négocia; enfin le père accepta de reconnaître, moyennant 200 écus, que « l'honneur de sa fille était intact » (13 mars-3 juin 1559)<sup>3</sup>.

Le cardinal Innocenzo del Monte assassina un

1. Archiv. Vat. Arm., 52, vol. XIX, c. 19. Arm., 44, vol. XVII, c. 31, 32.

2. E. ALBERI, *Relaz. Amb. Ven.*, Ser. III, vol. IV, p. 172.

3. Cod. Vat. Urb., 1039, fol. 34.

hôtelier et son fils alors qu'il se rendait à Rome pour y assister au conclave qui élit Pie IV en 1559; il fut de ce chef enfermé au château Saint-Ange pendant dix-huit mois et dépouillé de trois de ses abbayes<sup>1</sup>; à Rome, un gentilhomme avait été bâtonné par lui dans la maison d'une courtisane. Le pape le relégua à Tivoli en compagnie de deux pères jésuites chargés de le « remettre dans la bonne voie<sup>2</sup> ». Cependant le 30 janvier 1568, le pape Pie V écrivait au Père Rodriguez jésuite pour savoir ce qui en était des débauches du cardinal à Rapolano près Sienne. « On nous rapporte, dit-il, de telles énormités que nous ne pouvons les croire; le jour même où nous publiâmes le jubilé, il aurait enlevé les deux filles d'une pauvre femme; l'une vierge, l'autre veuve, toutes deux honnêtes, il les a gardées trois jours chez lui puis, à cause du scandale provoqué par cet acte dans toute la ville, il a placé celle qu'il avait prise vierge dans un couvent. Nous voulons, ajoutait le pape, connaître toute la vérité par toi en qui nous avons pleine confiance<sup>3</sup>.... »

L'archevêque Antonmaria Sauli, vice-légat à Bologne, écrivait au cardinal Cristoforo Del Monte, le 8 octobre 1562 : « Je crois inutile de rappeler à votre Seigneurie le relâchement des mœurs dans

1. Grottaferrata, Miramondo, S. Saba. Cod. Casanatense, 1829, Diario Firmano, fol. 289, 313.

2. Cod. Vat. Urb., 1039, fol. 114, 160, 365. CARDELLA, *Memorie stor. de Cardinali*, Rome, 1792-1797, vol. IV, p. 299. Rome, Archiv. de Stato, Atti del Governatore, Sec. XVI, Prot. 116, fasc. 16.

3. Archiv. Vat. Arm., 44, vol. XVIII, fol. 408.



les monastères de cette ville; on a voulu appliquer les prescriptions de la réforme; tout ce qu'on a pu obtenir a été de faire cadénasser les grilles et murer quelques fenêtres. »

Un moine traduit le 4 novembre 1564 devant le gouverneur de Rome, avoua avoir introduit dans un couvent des femmes de mauvaise vie déguisées en hommes<sup>1</sup>.

Le curé de S. Cecilia fut mis en prison le 14 octobre 1566 pour avoir caché une femme dans sa maison pendant six mois<sup>2</sup>.

En 1567, un moine de S. Salvatore commettait un assassinat en compagnie de plusieurs « sicaires » puis se mettait à l'abri dans son couvent et, pensant qu'il n'y serait pas assez en sûreté, gagnait la frontière voisine de la Vénétie<sup>3</sup>.

La même année, on sut que deux hauts prélats ayant joué aux cartes, l'un avait perdu 800 écus. Le pape obligea le gagnant à les verser aux œuvres pies de la ville et publia un décret défendant aux ecclésiastiques de jouer soit aux cartes, soit aux dés, sous peine de se voir privés de leurs titres et bénéfices<sup>4</sup>. A Gênes, un moine, Francesco de Levante, appelé en qualité de confesseur auprès d'une malade, viola sa sœur; son frère irrité vint à son couvent avec quelques amis et, l'ayant fait appeler, lui porta des coups de poignard; les

1. *Rivista contemporanea*, Turin, 1860, vol. XXI, p. 410.

2. Cod. Vat. Urb., 1040, fol. 301.

3. Nunz. Bologna, vol. I, p. 79, vol. III, col. 291.

4. Cod. Vat. Urb., 1040, fol. 421, à la date du 17 juillet 1567.

autres moines accoururent à son secours, les gens du dehors firent irruption; il y eut une mêlée générale. On réclama l'éloignement du moine qui avait été chassé d'autres monastères<sup>1</sup>.

En 1569, l'évêque de Rimini, Giulio Parisani, fut surpris chez une courtisane originaire de Padoue et envoyé au château Saint-Ange; au bout de quelques jours de détention, il se reconnut coupable et sollicita son pardon. Le pape décida qu'il serait interné dans un monastère avec 200 écus de pension, le reste du revenu de son diocèse devant être attribué au suffragant qui le remplacerait<sup>2</sup>. Il ne semble pas, au reste, que sa pénitence ait été de longue durée car, en 1572, il présidait à l'ouverture d'un synode provincial. Il avait pris part au concile de Trente<sup>3</sup>.

En juillet 1571, trois moines furent envoyés aux galères pour avoir été surpris dans une vigne en compagnie de trois femmes; celles-ci furent fouettées publiquement.

La répression de l'hérésie fut sévère.

Le 21 décembre 1566, par la bulle « *Inter multiplices curas quæ animum* », le pape rappelait qu'alors qu'il était *in minoribus*, c'est-à-dire avant son élection, il avait constaté que de nombreux hérétiques échappaient à leur châtement soit en

1. Nunz. Genova, vol. II, p. 311.

2. Cod. Vat. Urb., 1041, fol. 207 et suiv. MORONE, *Diz. Erud.*, vol. LVII, p. 300. Il mourut en 1574.

3. Cod. Vat. Urb., 1042, fol. 88.

soudoyant des témoins, soit en employant d'autres ruses, et que même ils arrivaient ainsi à obtenir du tribunal de l'Inquisition des jugements en leur faveur, voire des brefs de rémission du souverain pontife qui les mettait à l'abri de toute poursuite; c'est pourquoi il décidait que malgré ces absolutions et les déclarations « d'éternel silence » faites par le Saint-Siège, les poursuites contre les suspects pourraient être reprises car, ajoutait-il, ceux qui en bénéficiaient continuaient à vivre hérétiquement et s'efforçaient même de convertir à leurs idées de bons catholiques. Carnesecchi est le plus fameux parmi ceux qui furent atteints par cette nouvelle jurisprudence<sup>1</sup>.

Cependant le pape avait fait une bulle qui permettait d'absoudre les hérétiques repentants mais *in foro conscientiae tantum*.

Le 1<sup>er</sup> avril 1569, il publia la bulle « *Si de protegendis* » par laquelle il menaçait des peines les plus sévères ceux qui entraveraient les recherches du Saint-Office, feraient évader des prisonniers, détruiraient des dossiers, menaceraient les accusateurs, dénonciateurs et témoins dans les procès d'inquisition; ces prescriptions étaient une réponse sans doute à ce qui s'était passé naguère à Rome comme aussi dans d'autres lieux, en Sicile particulièrement; de même il décidait que les évêques qui, à l'exemple de Soranzo, auraient cherché à s'opposer à l'action du Saint-Office, seraient jugés

1. Nunz. Savoja, vol. IV, p. 292, 41 mars 1574.

par le souverain pontife en personne. Toute intervention en faveur des coupables devait être considérée et punie comme un crime d'hérésie.

## CONDAMNATIONS.

Le 30 mars 1566, le pape écrivait au duc de Ferrare d'envoyer sans retard à Bologne un hérétique milanais, Galeazzo Cortona, lequel amené à Rome, fut, le 6 février suivant, obligé d'abjurer publiquement puis condamné à dix ans de prison<sup>1</sup>.

Dans le courant du mois d'avril, on apprit à Rome qu'un professeur Giorgio Olivetto, banni du Piémont, continuait cependant à y prêcher les doctrines luthériennes surtout dans la région de Verceil; le podestat le fit arrêter à la requête du pape mais, quand on lui demanda de le faire transférer à Rome, il s'y refusa obstinément; le 8 octobre, le pape lui écrivit pour obtenir qu'au moins il le fit brûler lui-même s'il persistait à ne pas le livrer au Saint-Office<sup>2</sup>.

Le 6 juin 1566, Jacobo Sala, médecin à Caserte, fut condamné à Rome à la prison perpétuelle<sup>3</sup>.

Le 14 juin 1566, don Pompeo de Monti, originaire de Naples, fut déclaré hérétique par le tribunal du Saint-Office, chassé de l'Église car il

1. B. FONTANA, Doc. Vat. contro l'Eresia, loc. cit., p. 461.

2. BERTOLOTI, Martiri, p. 34.

3. Rivista Cristiana, an. VII, 1879, p. 300.



était clerc, et livré au bras séculier; après quoi il fut pendu et brûlé; le bourreau reçut 3 écus pour la corde, les fagots et le bois <sup>1</sup> (3 juillet).

Il était frère du marquis de Cortigliano et parent du cardinal Colonna.

Le 8 juillet plusieurs condamnations furent prononcées <sup>2</sup>.

Barbato Ungaro de Syracuse, notaire. — Prison perpétuelle.

Juan Ximemès de Cuenza. — Cinq ans de galères.

Antonio Merengliani de Castel Poti. — Quatre ans de galères.

Cristoforo Perpignano de Valence. — Cinq ans de galères.

Pirro Antonio Cirillo de Capoue. — Prison perpétuelle.

Le 9 juillet 1566, un ancien capucin, Curzio de Cave, qui était devenu hérétique, fut décapité puis brûlé sur le pont Saint-Ange <sup>3</sup>.

Le 31 août 1566, don Basileo della Pace, un moine également, qui avait prêché le carême à Rome, dans l'église S. Giovanni di Fiorentini, et dont le succès avait été grand, fut arrêté comme hérétique, interrogé dans le palais du cardinal de Pise, et conduit aussitôt après dans les prisons du Saint-Office; en janvier suivant le bruit courut qu'il était mort pendant qu'on le torturait. « Mais,

1. *Rivista Cristiana*, p. 503. ORANO, p. 15, BERTOLOTTI, p. 36.

2. *Ibid.*, p. 500.

3. D. ORANO, *Liberi Pensatori*, p. 16.

ajoutait l'agent du duc de Mantoue, on ne peut rien savoir de source certaine car les actes du tribunal inquisitorial sont entourés d'un secret absolu; pour moi je me garderai de chercher à pénétrer ce mystère car il pourrait m'en coûter cher. » Le procès de don Basileo dura jusqu'en février 1567 quand il fut reconnu hérétique et condamné « bienveillamment » à la prison perpétuelle, au pain et à l'eau <sup>1</sup>.

Le 7 septembre 1566, Giovanni Rangoni de Modène, convaincu sur le dire de plusieurs témoins, d'avoir prononcé des paroles hérétiques, fut cité à comparaître devant le Saint-Office et, comme il ne s'était pas présenté, il fut excommunié et dépouillé de ses biens <sup>2</sup>.

Le 22 octobre 1566, Giulio Bolano de Brescia, reconnu coupable d'avoir vendu des livres défendus, fut condamné à la confiscation de ceux qui lui restaient et à une amende de 100 ducats <sup>3</sup>.

Le 14 décembre 1566, Macedonio Santoro, médecin à Matera dans la province de Potenza, fut condamné à prononcer une abjuration publique et, « aux peines habituelles <sup>4</sup> ».

On le voit, en cette seule année, du moins autant qu'on en peut juger par les documents qui subsistent et dont la consultation est possible, il y

1. Cod. Vat. Urb., 1040, p. 278. BERTOLOTTI, p. 36. *Rivista Cristiana*, an. VIII, 1880, fasc. II, p. 58.

2. *Rivista Cristiana*, an. VIII, 1880, fasc. I, p. 12.

3. *Ibid.*, p. 10.

4. *Ibid.*

eut plus de condamnations que pendant tout le pontificat de Pie IV.

Le 11 janvier 1567, don Mario Baraca, abbé commenditaire du couvent S. Severnio situé près de Catanzaro, soupçonné de « dépravation hérétique » fut privé pendant trois ans de la direction de son monastère, bien qu'il eût été absous, car, dit la sentence « il convient non seulement de se défendre du mal mais même du soupçon<sup>1</sup> ».

Le 1<sup>er</sup> février 1567, don Domenico Zocchi, prêtre de Trévise, fut pendu et brûlé sur la place Giudea « bien qu'il se fût confessé<sup>2</sup> ».

Le 5 février 1567, Ippolito de Rimini fut également exécuté dans le même lieu<sup>3</sup>.

Le 8 février 1567, le libraire Giulio Guisio de Brescia fut condamné à cinq ans de galères, et Camillo Merula, curé de l'église S. Elpidio de Capoue, à la prison perpétuelle; ce dernier s'était pourtant rétracté; on lui reprochait d'avoir nié le libre arbitre, d'avoir affirmé qu'on peut manger de la chair en tout temps, que le véritable jeûne consiste à s'abstenir de pécher, que les bonnes œuvres ne sont pas méritoires, que les images des saints ne doivent pas être adorées. Des condamnations analogues furent prononcées contre Clemente Rochetto, chantre à Pérouse, et Felice de Pergola<sup>4</sup>.

1. *Rivista Cristiana*, an. VIII, 1880, fasc. I, p. 12.

2. D. ORANO, *Liberi Pensatori*, p. 17.

3. *Ibid.*, p. 18.

4. *Rivista Cristiana*, an. VIII, fasc. III, p. 96, fasc. IV, p. 139.

Amato Cerulli et Lucio Manini, accusés d'avoir été complices d'hérétiques, furent condamnés, le premier à sept ans de galères, le second à la prison à perpétuité.

Andrea Furlano, regrattier à Rome, fut condamné, pour avoir vendu des livres hérétiques, à la confiscation de sa marchandise et à 500 écus d'amende.

Geronimo Artesio d'Aversa fut aussi condamné ce même jour à la prison perpétuelle. « Né de parents hérétiques, dit l'acte d'accusation, instruit par Calvin, Théodore de Bèze et Pietro Martire, tu as persévéré dans l'hérésie et, nommé maître à Pérouse pour la langue grecque, la langue latine et surtout pour la langue hébraïque, tu es entré au séminaire où tu n'as pas fait mystère de tes sentiments. Arrêté et interrogé, tu as confessé une partie de tes erreurs. Amené à Rome dans les prisons du Saint-Office, tu as été convaincu de diverses idées hérétiques; tu prétends que la messe est une idolâtrie, que la foi est le seul moyen d'obtenir la justification et le salut, que le purgatoire n'existe pas, qu'il n'y a que deux sacrements, le baptême et la cène. »

Leur sentence fut lue publiquement à tous ces condamnés le 26 février 1567, dans l'église S. Maria sopra Minerva selon la coutume. Depuis quelques jours les Romains étaient dans une grande impatience; on s'attendait à voir brûler seize hérétiques; on pensait qu'il en serait amené aussi de Naples et de Bologne. Dix luthériens seulement furent con-



duits à la Minerva entourés de cheveu-légers et de suisses; presque tous les cardinaux présents à Rome, la cour pontificale, de nombreux spectateurs emplissaient les trois nefs de l'église, on était surtout curieux de revoir sous le sanbenito infamant don Basileo dont les prédications avaient tant attiré naguère la foule dans les églises et qui, en fait, n'avait pas péri dans les tourments comme on l'avait répété. Il parut vêtu d'un sanbenito jaune marqué de deux croix de Saint-André, l'une sur la poitrine, l'autre sur le dos, et coiffé d'une tiare de carton peint fort haute. On lui lut sa sentence qui le déclarait coupable d'avoir considéré comme vraies, depuis plus de vingt ans, dix-sept propositions hérétiques; il avait nié le purgatoire, l'autorité du pape, l'efficacité de l'intercession des saints, approuvé le mariage des prêtres...; il fit preuve d'un profond repentir, pleura abondamment et fut condamné, comme on a dit, à la prison perpétuelle. Les autres hérétiques se rétractèrent à leur tour et abjurèrent<sup>1</sup>.

Le 3 mai 1567, Francesco Vinta de Volterra convaincu de professer des doctrines hérétiques, d'entretenir des relations avec les hérétiques et de posséder des livres hérétiques, fut condamné à la prison « ad libitum Inquisitionis<sup>2</sup> ».

Le 31 mai 1567, il y eut cinq condamnations<sup>3</sup>;

1. BERTOLOTTI, p. 37. *Rivista Cristiana*, an. VIII, fasc. III, p. 96, Cod. Vat. Urb., 1040, fol. 367.

2. *Rivista Cristiana*, an VIII, fasc. IV, p. 139.

3. *Ibid.*

Fra Agostino Ceracci de Velletri, moine augustin, soupçonné d'hérésie eut dix ans de galères;

Annibale Salato d'Amalfi, maître dans une école à Naples, moine bénédictin, qui avait affirmé que l'intervention des saints est sans efficacité, que les docteurs hérétiques valaient mieux et étaient plus savants que les Pères de l'Église, que le corps du Christ n'était pas contenu réellement dans l'hostie, eut dix ans de galères avec l'obligation de réciter chaque jour cinq Pater et cinq Ave.

Gio. Batta Fantinelli, boulanger,

Fabrizio Aramaroli, fabricant de peignes,

Jacob, tourneur, tous trois de Forli, où un moine augustin avait répandu l'hérésie<sup>1</sup>, furent condamnés le premier à sept ans de galères, le deuxième à cinq ans et le troisième à être muré dans une prison « afin que personne ne pût plus jamais pénétrer jusqu'à lui ». Sa maison fut rasée parce qu'il y avait donné une lecture de la tragédie du Libre Arbitre et un stèle commémoratif dut être élevé à son emplacement.

Le 21 juin 1567, un médecin de Bologne fut pendu dans cette ville « pour cause de religion » et deux femmes de la noblesse furent emmurées pour avoir acheté des témoins<sup>2</sup>.

Le 23 juin 1567, eut lieu à l'église S. Maria sopra Minerva, en présence de plusieurs cardinaux et des inquisiteurs, une abjuration solennelle;

1. BUSCHBELL, p. 310.

2. Cod. Vat. Urb., 1040, fol. 407.

parmi les condamnés se trouvait un relaps, Gregorio Perini d'Arezzo, qui, après avoir été dominicain, s'était marié et avait professé dans une école de Calabre. Arrêté une première fois en 1559 et condamné trois ans plus tard à trois ans de prison, il avait à peine recouvré sa liberté qu'il s'était de nouveau fait arrêter pour avoir soutenu que le pape était l'antéchrist, que la confession n'avait aucune utilité et l'invocation des saints pas d'efficace. Il fut brûlé mais peut-être après avoir été mis à mort; le 22 juillet le bourreau reçut 2 écus pour prix du bois et des fagots; le chef de la flotte du vice-roi eut 2 grossi pour le transport du coupable de Naples à Ostie<sup>1</sup>.

Le 28 juin 1567, l'évêque de Policastro, Francesco de Massa, abjura devant le pape; il fut suspendu pendant dix ans; les revenus de son évêché furent partagés en quatre parts dont deux pour les pauvres, une pour son vicaire et une pour lui. Il mourut en 1577<sup>2</sup>.

Le 25 juillet 1567, Venturi Tramezzino, libraire à Rome, et Vincenzo Luchini de Venise, libraire aussi à ce qu'il semble, eurent chacun 500 écus d'amende et se virent confisquer leurs livres pour en avoir vendu qui étaient interdits<sup>3</sup>.

Le 10 août 1567, les *avvisi* annoncent qu'il

1. D. ORANO, *Liberi Pensatori*, p. 20. Ses biens saisis furent restitués au fils qu'il avait eu de sa première femme; il possédait entre autres choses, une fourchette d'argent, des tapisseries et des « couronnes » de cristal et de corail.

2. Cod. Vat. Urb., 1040, fol. 418.

3. *Rivista Cristiana*, an. VIII, fasc. IV, p. 141.

arrive chaque jour à Rome des prisonniers de l'Inquisition envoyés de Bologne, de la Romagne et d'autres régions. Le Saint-Office centralisait de plus en plus l'administration de sa justice<sup>1</sup>.

Le 20 septembre 1567, eut lieu une nouvelle abjuration publique entourée du cérémonial habituel; une quinzaine de condamnés y figurèrent parmi lesquels Carnesecchi, ainsi qu'un gentilhomme bolonais, Paolo de Lupari qui dénoncé, avait avoué ses opinions; soumis à Rome à une torture rigoureuse parce qu'on le soupçonnait de n'avoir pas dit à Bologne toute la vérité, il donna les noms de nombreux hérétiques et renouvela ses aveux. Comme il était noble, sa peine fut aggravée; non seulement on l'emmena à perpétuité, mais il eut, en outre, à payer une amende de 1 000 écus destinés à la construction d'une prison où il serait enfermé ainsi que d'autres hérétiques.

Son frère Matteo fut condamné à la même peine comme ayant partagé ses erreurs et facilité la fuite de quelques hérétiques en leur remettant de l'argent.

Parmi les autres condamnés était un moine augustin, Giulio Marosio ou Macerio, de Bellune, qui avait abjuré à Venise, en 1561; condamné à aller passer cinq ans en exil à Cracovie, il se rendit au contraire à Zurich pour y apprendre le grec et l'hébreu, y vécut en hérétique et eut néanmoins la témérité de revenir à Rome; il fut arrêté et condamné au bûcher.

1. Cod. Vat. Urb., 1040, fol. 432.



Un noble napolitain, Matteo Galeotti, auteur de plusieurs traités techniques dont un sur l'art des fortifications, jadis disciple de Valdès et qui continuait à partager ses idées, fut condamné à cinq ans de galères.

Antonio Ludovisi, gentilhomme bolonais, fut condamné à la prison perpétuelle.

Ottavio Fioravante, à être emmuré.

Girolamo Guastavillani, à la même peine.

Filippo Capiduro, à la prison perpétuelle.

Girolamo del Puzzo de Faenza, prêtre, à être emmuré.

Franco de Stanghi, bénéficiaire, à sept ans de galères.

Antonio Bonfiglio, libraire ferrarais, à la relégation dans le Bolonais. Celui-ci était accusé d'avoir vendu le *Dialogue de Mercure et Charon* composé par Valdès et ses *Cent Dix Considérations*, *La tragédie du Libre Arbitre*, divers ouvrages de Valdès, la *Christianae Religionis Institutio* de Cœlio Curione; en outre il avait relié des livres hérétiques dont il prétendait avoir ignoré le contenu. On le soupçonnait aussi, mais sans preuves formelles, d'avoir vendu un *Pasquin en extase* et les *Sermons d'Ochino*.

Le bourreau reçut, le 30 septembre suivant, 4 écus pour le bois et le charbon qu'il avait employés pour le bûcher de Carnesecchi et du moine Marosio<sup>1</sup>.

1. BERTOLOTI, *Martiri...*, p. 40. Archiv. del. gov. di Roma, Liber act. 1567, fol. 117. *Rivista Cristiana*, an. VIII, fas. V, p. 173

En cette même année 1567 eut lieu à Modène un auto-da-fé dans lequel un grand nombre d'hérétiques appartenant à la bourgeoisie et au peuple périrent du supplice du feu ou furent condamnés après abjuration<sup>1</sup>.

Dans les premiers jours de l'année 1568, il se découvrit qu'un des employés du Saint-Office livrait les secrets de la procédure. Il fut promené dans la ville, battu de verges sur les places publiques et jeté en prison. Les inquisiteurs entourèrent dès lors d'un secret plus grand encore leurs opérations<sup>2</sup>.

Le dimanche 10 janvier 1568, vingt-cinq condamnés, *inquisiti*, abjurèrent dans l'église S. Maria sopra Minerva<sup>3</sup>.

Le comte Nicola di Pitigliano avait fait une confession générale et canonique dans le palais de l'Inquisition; il fut condamné à être enfermé dans le couvent des théatins jusqu'au jour où le pape jugerait convenable de lui rendre la liberté.

Le baron Bernacido de Naples avait également confessé ses fautes; il fut condamné à être emmuré. L'un et l'autre eurent à payer 1 000 écus d'amende en faveur d'œuvres charitables.

Les autres condamnés auxquels on appliqua des peines diverses, étaient :

Le capitaine Tommaso Bovicino de Modène,

1. STEFANO DAVARI, *Archivo Stor. Lombardo*. Milan, 1879, an. VI, p. 775.

2. Cod. Vat. Urb., 1040, fol. 488.

3. Cod. Vat. Urb., 1040, fol. 472.

Cesare Cenonino de Bologne, docteur, Raffaele Maffei de Venise, moine, Pasquale de S. Geminiano, augustin, Francesco Tornielli, chanoine de Forli, Guillaume Cossu de Bruxelles, Tadio de Pichi de Faenza, Fabio Severoli de Faenza, Federico Severoli son fils, Silvestro Spada, Alessandro Melino, Antonio Fanino, Domenico Semiranti, Giovanni Picinino, Giacomo Bertulli, Pietro Maria Torelli, Geronimo della Castellina, tous de Faenza<sup>1</sup>.

La Réforme comptait, on le voit, de nombreux adhérents à Faenza depuis que Ochino y avait prêché<sup>2</sup>; dès le mois de juillet 1547, les cardinaux Cervini et Del Monte écrivaient au cardinal Farnèse que le mal y était bien plus grand qu'on ne le pensait; un jésuite envoyé par Loyola déclarait que les hommes comme les femmes avaient été gagnés par la contagion et qu'il fallait envoyer sans retard des prédicateurs; Paul IV songea à remédier au mal mais le temps des sévères répressions n'était pas encore venu et l'on s'abstint de sévir. Il y avait donc beaucoup à faire quand Pie V résolut d'intervenir. Le bruit se répandit à Faenza que soixante habitants au moins allaient se trouver obligés de faire une rétractation. En effet, outre les condamnés précédents, quatorze suspects furent amenés de Faenza à Rome, le 23 avril 1568<sup>3</sup>. Dans les premiers jours de mai, cinq d'entre eux comparurent dans l'église S. Maria

1. Cod. Vat. Urb., 1040, fol. 472 et suiv.

2. MACCHIE, p. 99. TACCHI-VENTURI, p. 523.

3. Cod. Vat. Urb., 1040, fol. 510.

sopra Minerva en même temps que vingt hérétiques provenant d'autres villes; ils y entendirent leur sentence; le 10 mai, trois eurent la tête tranchée et furent ensuite brûlés sur le pont Saint-Ange; c'étaient Francesco Stanga, Lorenzo de Mugnano, Matteo di Ippolito da le Trombe. Le bourreau reçut 8 écus d'or pour les trois poteaux, les deux cordes de bois et les fagots dont il s'était servi<sup>1</sup>.

Le 23 avril 1568 on apprit que quelques prisonniers avaient réussi à fracturer les portes de leurs cellules et s'apprêtaient à fuir quand un des leurs dénonça ses compagnons qui furent tous saisis<sup>2</sup>.

Le 15 mai 1568, le gouverneur de Velletri fut conduit dans les prisons de l'Inquisition avec un moine dominicain espagnol ami de l'évêque de Tolède, Carrança; le moine fut relâché aussitôt<sup>3</sup>.

Le surlendemain il arriva de Naples dix hérétiques.

Journellement on amenait à Rome des suspects de toutes les régions de l'Italie; les prisons en étaient pleines, on ne savait où les mettre. Le 16 juillet 1568, l'envoyé du duc de Mantoue l'informait qu'il y avait à Rome plus de douze cents prisonniers du Saint-Office dont un grand nombre de femmes<sup>4</sup>.

1. BERTOLOTTI, p. 25 et suiv., Cod. Vat. Urb., 1040, fol. 616.

2. Cod. Vat. Urb., 1040, fol. 512.

3. Cod. Vat. Urb., 1040, fol. 518.

4. BERTOLOTTI, p. 50.



Le 22 mai 1568 on sut que le cardinal Borromée avait converti dix hérétiques mantouans; il en avait aussi fait brûler deux mais en effigie seulement<sup>1</sup>.

Le 27 mai 1568, le trésorier du pape, Donato Matteo Minali de Bellano dans le Milanais, après avoir été estropié par le supplice de l'estrapade et avoir eu les pieds brûlés, fut battu de verges dans les rues puis envoyé à Ostie pour y finir ses jours en prison. Il y mourut le 16 juillet suivant<sup>2</sup>.

Le 29 mai 1568, le marquis de Massa, Alberico I<sup>er</sup> Cibo Malaspina envoya à Rome deux hérétiques qui agitaient sa principauté<sup>3</sup>.

Mais toutes ces précautions et ses rigueurs n'empêchaient pas que la Réforme ne trouvât partout de nouvelles sympathies même dans les milieux qu'on aurait cru le plus éloignés d'y participer.

Le 12 juin 1568, Onofrio Savelli appartenant à l'une des grandes familles baroniales de Rome dont le chef avait le titre de gardien du conclave, fut déclaré coupable d'hérésie et obligé de se rétracter publiquement<sup>4</sup>.

Bien plus, le 19 juin 1568, don Gabriele, doyen des chapelains du pape, fut enfermé avec onze autres suspects dans les prisons de l'Inquisition<sup>5</sup>. Ainsi l'hérésie se glissait jusque dans le Vatican.

1. Cod. Vat. Urb., 1040, fol. 520.

2. ORANO, p. 50.

3. Cod. Vat. Urb., 1040, fol. 523.

4. *Ibid.*, fol. 533.

5. *Ibid.*, fol. 533.

Le 4 septembre 1568, on amena à Rome un frère augustin, Francesco de Empoli, lequel ayant abjuré, s'était enfui à Genève d'où il avait été amené par trahison dans le territoire des Lignes grises qui l'avaient livré; le pape avait dépensé, disait-on, « beaucoup d'écus » à cet effet<sup>1</sup>.

Le Saint-Office poursuivait partout les adeptes de la Réforme; en novembre 1568 il s'occupe activement de faire saisir un certain Giovanni Marsaglia qui propageait les idées luthériennes dans le Montferrat et le Milanais.

Le 9 octobre 1568 fut amené dans les prisons de l'Inquisition, pour avoir en sa possession des livres hérétiques, Orazio Muti, chanoine du Latran, qui faisait partie de la « famille » du cardinal Altemps, mais le cardinal de Trente, Lodovico Madrucci, intercédait pour lui et obtint l'année suivante, le 28 mai 1569, qu'on le remit en liberté; il était accusé aussi d'avoir composé des pasquinades<sup>2</sup>.

En même temps que lui avaient été arrêtés un noble napolitain, Girolamo Santa Croce, chevalier de Saint-Lazare et « quelques gens de peu de conséquence<sup>3</sup> ».

Le 30 novembre 1568, eut lieu une abjuration à S. Maria sopra Minerva. Les condamnations suivantes furent prononcées :

Pietro Gelosi de Spolète, relaps, condamné au feu.

1. Cod. Vat. Urb., 1040, fol. 574.

2. *Ibid.*, fol. 588.

3. *Ibid.*, fol. 588.

Francesco Castellani de Faenza, condamné au feu.

Antonio Varotti de Venise, condamné au feu. (Ils subirent leur supplice le 7 décembre suivant.)

Tommaso Bullio, faux témoin, condamné à dix ans de galères.

Bernardo Bullio, faux témoin, condamné à dix ans de galères.

Pietro Simolenta, faux témoin, condamné à dix ans de galères.

Fra Giulio de Potenza, condamné à la prison perpétuelle.

Condamnés à des peines diverses plus légères :

Vespasiano Cosco de Turin, Annibale Poeta de Vicence, Marc Antonio Herco, calabrais, Jean-Baptiste Petit de Montorio, Massano de Rimini, docteur, Pietro Tornaquinci de Florence, marchand, Jacob Polet, Geromino Temporano de Saint-Giniez, Étienne Partin, bourguignon, Thomas Renaud de Verdun, Pierre Hersen, français, Raphaël Petit Vallet de Rouen, Nicolao Dulciano de Césène, parfumeur<sup>1</sup>.

Le 19 février 1569, les jésuites firent représenter, « sous forme de tragédie » le Vieux Testament. « Ainsi, disait le meneur de jeu, aujourd'hui à Rome l'esprit combat contre la chair mais les bonnes œuvres l'emportent. » A partir de ce moment et sous la direction des jésuites, les représentations à intentions pieuses se multi-

1. Cod. Vat. Urb., 1040, fol. 611. D. ORANO, p. 27, 28, 29.

plièrent. Mais, en 1587, le pape Sixte V décréta que dorénavant les moines ne devraient plus jouer de pièces d'aucune sorte<sup>1</sup>.

Le 26 février 1569, le chanoine Antonio Ceruti et le sculpteur Mantovini abjurèrent; la détention de Ceruti durait depuis dix-huit mois; le 30 août 1567, le pape avait donné ordre au duc de Mantoue de l'envoyer à Rome car on avait tout lieu de le suspecter d'hérésie; il arriva dans le courant d'octobre; ses revenus furent saisis et servirent en partie à payer sa pension durant son emprisonnement. Au cours de l'instruction, on découvrit que, depuis trente-cinq ans, il professait des idées dangereuses; il fut envoyé aux galères à perpétuité, dépouillé de ses bénéfices, de ses dignités et de tous ses biens. Mais certaines personnes s'intéressaient à lui; le pape Grégoire XIII, cédant aux sollicitations du duc de Mantoue, le gracia en novembre 1572 et lui permit de retourner dans sa maison, à Mantoue. Quant au sculpteur Mantovini, il fut condamné à la prison perpétuelle<sup>2</sup>.

En même temps (26 février 1569), Luca de Faenza fut condamné au feu; selon la coutume on le décapita puis on le brûla sur le pont Saint-Ange le 28 février<sup>3</sup>.

Le comte Nicola Ercolani, reconnu coupable

1. Avant cette décision, les jésuites avaient fait représenter : *La Conversione del Pecatore* dont l'auteur était Battista Leonie et qui fut imprimée à Venise en 1601. Voir HUBNER, *Sixte Quint*, Paris, 1870, vol. II, p. 111.

2. BERTOLOTTI, p. 43.

3. D. ORANO, p. 30.



d'hérésie *de vehemente*, dut payer 2 000 ducats d'amende et abjura mais pas en public<sup>1</sup>.

Le 2 mai 1569, Filippo Borghesi, de Sienne, fut décapité et brûlé après avoir entendu la messe et communie. Gio. Maria de Blasi, de Spolète, subit avec lui le même supplice<sup>2</sup>.

Le 27 mai 1569, dix hérétiques furent amenés pour abjurer dans l'église S. Maria sopra Minerva; l'un d'eux, Camillo Ragnolo de Faenza, portait un bâillon car on le savait intelligent, spirituel et très capable de causer quelque trouble dans la cérémonie d'autant plus que, malgré ses soixante-dix ans, les rigueurs de la prison n'avaient nullement abattu son courage. Sa femme fut exécutée en septembre à Faenza<sup>3</sup>.

Les autres condamnés étaient :

Francesco Cellario, surnommé Giacomo della Chiarella, frère mineur de l'Observance, apostat, qui avait été poursuivi à Pavie en 1557, s'était enfui de prison, avait cherché un refuge dans les Grisons où il s'était marié et avait été arrêté sur les bords de l'Adda; Ottavio Farnèse le fit conduire à Plaisance et de là à Rome. Condamné au bûcher, il se repentit au dernier moment et « ne fut brûlé qu'après sa mort ».

Albert Bouchedor, bourguignon, fut également condamné au supplice; quand il était déjà sur l'échelle et avait la corde au cou, il demanda à se

1. D. ORANO, p. 30.

2. Cod. Vat. Urb., 1041, fol. 34.

3. Cod. Vat. Urb., 1041, fol. 83, 113.

rétracter; il eut la vie sauve mais lorsqu'on le remplaça dans sa cellule il respirait à peine.

Bartolommeo Bartoccio de Città di Castello, au contraire, persista fermement dans ses opinions et fut brûlé vif devant une foule considérable.

Alessandro Bartoccio eut dix ans de galères.

Guido de Fano ou Guido Zanetti abjura et fut condamné à la prison perpétuelle. Il avait réuni la plus belle collection de livres hérétiques qu'il y eût à Rome; la plupart lui venaient de Londres où il avait séjourné en 1537; l'arrestation d'un certain nombre d'hérétiques qui eut lieu à Rome en 1545, le fit fuir à Naples, d'où il passa à Venise, puis en Suisse et en Allemagne. Donato Rullo, qui partageait ses idées, lui fit passer quelque argent. Mais il commit l'erreur de retourner à Venise; il y fut arrêté en 1561 puis relâché; cinq ans plus tard, il était de nouveau emprisonné à Padoue et cette fois livré à l'Inquisition.

Son arrestation avait donné lieu à d'assez vives discussions entre le Saint-Siège et la République vénitienne. Le 23 juillet 1566, le cardinal Alessandrino, grand inquisiteur, avait écrit au légat à Venise, Fachinetti, évêque de Nicastro, pour lui dire que rien ne serait plus agréable au pape que si la Seigneurie lui livrait Guido, mais le Conseil des Dix auquel il transmit ce vœu, avait répondu que Guido se trouvait dans les prisons de l'Inquisition et non dans celles de l'État et qu'on ne pouvait faire plus que de l'y laisser; quant à l'envoyer à Rome, il n'y fallait pas songer car l'autorité de

l'Inquisition vénitienne se trouverait diminuée si elle était privée de la connaissance des faits qui tombaient sous sa juridiction et que, d'autre part, « ce serait donner un juste fondement de plainte aux gens qui vivent sur le sol de la République ». La Curie romaine pouvait d'ailleurs envoyer un juge spécial pour instruire son procès et décider de son sort mais il ne convenait pas de l'extrader. Le Saint-Siège insista. « Il aurait autant de plaisir, disait le nonce, à avoir gain de cause en ceci que si la République lui cédait l'une de ses principales villes. » La Seigneurie se laissa convaincre et, le 10 août, elle consentait à céder Guido qui fut envoyé à Ravenne dans une felouque garnie de cinquante hommes armés, car on craignait beaucoup que ses amis ne le délivrassent en route. Il avoua trente-huit propositions hérétiques<sup>1</sup>.

Giacomo Neruzzi ou Neruzio de S. Gemignano, moine augustin, fut condamné à la prison perpétuelle.

Eusebio Rizza, de Romagne, fut condamné à la prison perpétuelle.

Michel Udenet, Français, à dix ans de galères.

Le 30 août 1569, trente femmes furent conduites au Saint-Office<sup>2</sup>. Le 8 octobre 1569, un ancien gouverneur de Rome du temps de Pie IV, Pallantieri, fut mis en prison pour avoir, moyen-

1. Archiv. Seg. Vat., Nunz. Venezia, vol. III, c. 20 et suiv. vol. XVII, c. 41. Lettre du 27 juillet 1566.

2. Cod. Vat. Urb., 1041, fol. 113.

nant finance, facilité l'évasion de quelques hérétiques alors qu'il était en fonctions<sup>1</sup>.

Le 25 octobre 1569, arrivèrent de Naples sur une frégate appartenant à l'Inquisition, trois nobles Napolitains qu'on suspectait d'hérésie<sup>2</sup>.

Le 26 novembre 1569, le « président » de Naples fut à son tour amené à Rome; on lui reprochait ses relations avec Pompeo delle Monti, hérétique avéré. Sa maison lui fut donnée pour prison<sup>3</sup>.

Un peu auparavant, en septembre, avait eu lieu la vente après confiscation des biens d'un hérétique qui s'était enfui des prisons de Naples; elle produisit 40 000 écus qui furent consacrés à la construction de Saint-Pierre<sup>4</sup>.

Le 30 janvier 1570, l'inquisiteur général écrivit à l'inquisiteur de Turin d'envoyer à Rome un moine franciscain, « hérétique diabolique » appelé Giovanni Tommaso Sirletto, natif de Sicile ou de Calabre, qui s'était remis de lui-même aux mains de l'inquisiteur se déclarant prêt à abjurer mais dont le Saint-Office suspectait néanmoins le repentir. Le gouvernement piémontais s'opposa apparemment à cette extradition car le 13 février suivant, le cardinal Marco Antonio Bobba, écrivit pour réclamer de nouveau le coupable; sa demande n'eut pas plus de succès que la précédente, alors le pape s'adressa en personne à Emmanuel Phil-

1. Cod. Vat. Urb., 1040, fol. 162.

2. *Ibid.*, fol. 169.

3. *Ibid.*, fol. 191.

4. *Ibid.*, fol. 149.



bert qui n'osa pas résister plus longtemps<sup>1</sup>. Qu'advint-il de Sirletto, on ne le sait.

Le 11 février 1570, le geôlier du Saint-Office fut pendu devant le palais pour s'être montré négligent. Ainsi à cette époque de rigoureuse répression, on trouve un gardien suspect, un gouverneur qui laisse échapper volontairement des prisonniers, des employés qui révèlent les secrets de l'instruction!

Le 11 mars 1570, l'écrivain Nicolo Franco, jadis l'ami et depuis l'adversaire implacable de l'Arétin contre lequel il avait écrit deux cent cinquante-sept sonnets, fut pendu. Il était en prison depuis le mois de septembre 1568, l'exécution eut lieu sur la place du pont Saint-Ange. Son dernier crime était d'avoir composé une épigramme latine contre le pape, corrompu « des ministres de la justice » et commis plusieurs autres actions infamantes; une pancarte placée sur l'échafaud rappelait ses méfaits<sup>2</sup>.

Le 12 juin 1570, un franciscain déchaussé, Roberto d'Eboli, prédicateur très écouté jusqu'alors fut conduit à Ostie comme beaucoup d'autres prisonniers condamnés aux galères, et emmuré dans une prison qui n'avait pour toute ouverture qu'un trou dans le toit<sup>3</sup>. Il y avait deux ans qu'il était en prévention. Il lui était reproché d'avoir

1. BERTOLLOTTI, p. 56.

2. BERTOLLOTTI, p. 51. TIRABOSCHI, vol. VII, p. 1094. MENAGIO, *Origini della lingua italiana*, p. 139. Il était l'auteur du fameux *Dialogo dove si ragiona della Bellezza*, Casal, 1542.

3. Cod. Vat. Urb., 1041, fol. 295. BERTOLLOTTI, p. 52. FONTANA, *Doc. Vat. contro l'eresia*, loc. cit., p. 173.

dit en chaire à Mantoue que l'Inquisition voyait partout des hérétiques. En 1575, il s'adressa au duc de Mantoue pour le supplier d'intercéder pour lui car depuis huit ans, lui écrivait-il, il n'avait d'autre vêtement que celui qu'il portait au moment de son arrestation, son dénuement était extrême et personne ne songeait plus à lui; trois années se passèrent encore, enfin, le 29 avril 1578, il annonce au duc que le pape Grégoire XIII l'a délivré; cependant il fut placé dans le couvent des franciscains de S. Maria Araceli dans une demi-captivité et ce ne fut qu'en 1580, « après douze ans de tortures », qu'il put rentrer dans sa patrie.

Aonio Paleario fut exécuté, comme il a été dit, le 3 juillet 1570.

Le 12 septembre 1570, un médecin d'Argenta, âgé de soixante-cinq ans subit la peine de mort; son supplice avait surtout pour but d'intimider les nombreux luthériens qui professaient sans déguisement leurs opinions dans la petite cité d'Argenta et dont le duc de Ferrare n'avait pu vaincre la résistance<sup>1</sup>.

En octobre 1570, Pie V fit opérer à Venise d'exactes recherches pour découvrir un Anglais, Henry Genei (?), qui venait d'arriver de son pays et dont on redoutait fort les intrigues mais on ne parvint pas à le trouver<sup>2</sup>.

1. Cod. Vat. Urb., 1041, fol. 339. FRANCESCO BERTOLI, *Memorie Storiche di Argenta*, Ferrare, 1787-1821. Cf. MORONI, *Diz. Erud.*, vol. XXIV, p. 43.

2. Archiv. Seg. Vat. Nunz. Venezia, vol. VIII, col. 65.

Le 25 octobre 1570, le marquis de Capurso (Capurso est située près de Bari, dans le royaume de Naples) fut amené sous bonne garde au palais du Saint-Office; le bruit courut dans Rome qu'on allait y conduire également un « trésorier royal du nom de Salleas »; il s'agissait en réalité de Gio. Galeazzo di S. Severino, comte de Cajazzo, lequel, arrêté à Parme, avait été livré par Ottavio Farnèse; il arriva seulement le 5 janvier suivant; on le conduisit tout d'abord au château Saint-Ange, mais la nuit suivante un inquisiteur vint le chercher avec ses gardes et l'enferma au palais du Saint-Office; on lui laissa deux serviteurs. Le 14 février, trois de ses serviteurs vinrent à Rome pour déposer dans son procès qui prit rapidement une grande importance. Le 28 février 1571, le comte Camillo del Fano y était impliqué et on l'amenait à Rome. Mais il semble que le roi de France s'entremît pour lui comme on le dit à Rome vers le commencement d'avril car, le 16 juin, le juge inquisitorial déclara que, sa santé étant ébranlée, il aurait dorénavant pour prison le monastère de S. Pietro in Vincoli. Toutefois une amende de 10 000 écus lui fut imposée sans plus ample informé<sup>1</sup>.

Le 9 février 1571, treize condamnés abjurèrent, en grand appareil, dans l'église S. Maria sopra Minerva; parmi eux se trouvaient quatre femmes, une Française, Dianora (?) Vidal de Mont-

1. Cod. Vat. Urb., 1041, fol. 370, 386, vol. 1042, fol. 2, 4, 19, 22, 41, 175.

pellier qui se confessa et légua 9 écus d'or à son fils lequel était également prisonnier de l'Inquisition; une autre Montpessulane, Isabelle, qui voulut aussi mourir catholiquement, et deux femmes de Valence, Girolama Guanziana et Dianora Pellegrina. Ces quatre femmes furent pendues puis brûlées au pont Saint-Ange ainsi qu'un vieillard « qui avait plus de soixante-cinq ans » et qui se nommait Domenico della Xenia de Marsala et un autre condamné Teofilo Pannarelli. Le bourreau reçut pour cette quintuple exécution la somme considérable de 75 giuli<sup>1</sup>.

Le reste des condamnés fut envoyé aux galères ou emprisonné à perpétuité.

Le 18 février 1571, on célébra l'abjuration de cinq hérétiques.

Au lieu d'amener les condamnés, suivant l'usage, dans l'église S. Maria sopra Minerva et de proclamer leur rétractation devant une nombreuse assistance, on procéda à cette cérémonie sans apparat, dans la chapelle dite du Saint-Sacrement, à Saint-Pierre, car on s'était aperçu du danger qu'il y avait à lire en public les opinions erronées des condamnés<sup>2</sup>.

Le 7 avril 1571, on sut que trois dominicains dont un avait même été inquisiteur à Pavie, venaient d'être envoyés aux galères<sup>3</sup>.

En juin 1571, le Saint-Siège obtint de faire

1. Cod. Vat. 246, 1043. D. ORANO, p. 40. BERTOLOTTI, p. 61.

2. BERTOLOTTI, p. 58.

3. Cod. Vat. Urb., 1042, fol. 45.



arrêter un médecin de Pallanza qui s'était échappé des prisons du Saint-Office et réfugié à Turin. Mais quand les familiers de l'Inquisition vinrent pour le saisir, il avait fui<sup>1</sup>.

Le 15 mars 1572, deux hérétiques furent brûlés vifs et deux autres pendus au pont Saint-Ange, huit furent battus de verges sur les places publiques; trente-six à quarante condamnés aux galères; deux d'entre eux étaient des moines augustins<sup>2</sup>.

Le 27 juin (1572) arriva à Rome un docteur milanais, Girolamo Grotti, que l'inquisiteur de Milan avait condamné comme relaps et dépouillé de ses biens; à la surprise générale, l'inquisiteur romain le renvoya absous. Pareil fait ne s'était point vu, disait-on, depuis bien longtemps.

Quelques temps après, le comte Giulio de Tienne fut, lui aussi, relâché mais sous caution et avec confiscation de ses biens que le Saint-Office et la Chambre apostolique se partagèrent par moitié. Il dut revenir dans la suite à ses convictions premières non toutefois sans avoir pris la précaution de s'éloigner, car, en 1583, il fut question de le brûler en effigie.

Pie V mourut le 1<sup>er</sup> mai 1572. Il fut canonisé le 3 mai 1672 par la bulle « *Unigenitus* » de Clément X donnée le 17 avril précédent.

1. Nunz Savoja, vol. X, c. 242.

2. Cod. Vat. Urb., 1043.

## LE DÉCLIN DU MOUVEMENT PROTESTANT.

Le pontificat de Pie V fut un moment décisif dans la crise religieuse que traversait l'Italie. Jusqu'alors tous les efforts de l'Église pour arrêter le mouvement protestant étaient demeurés vains; l'énumération des sentences du Saint-Office, pour incomplète qu'elle soit, suffirait à démontrer que les revendications, sinon les doctrines luthériennes avaient des partisans dans le pays entier et parmi toutes les classes. On en a eu déjà mainte preuve; en voici une autre très probante; en 1567, l'inquisiteur Camillo Campeggio fit arrêter à Mantoue comme suspects d'hérésie, le procureur fiscal, le secrétaire du duc, un architecte, un ingénieur, un médecin, un docteur en droit, un professeur de droit canon, le prieur de l'église S. Agnese, un chanoine qui professait à l'Université et dont les élèves furent poursuivis, un tailleur du cardinal Gonzaga, son massier, plusieurs habitants de marque, des femmes et des gens du peuple; quelques-uns furent brûlés vifs<sup>1</sup>. Des villes comme Faenza semblaient entièrement gagnées. A Rome même, il y avait quantités d'hérétiques; il en arrivait de partout. Le 30 mars 1569, le nonce en Savoie prévenait le grand inquisiteur qu'un certain Carlo Pasquali, dont l'oncle avait naguère (1560) été brûlé comme hérétique, se disposait à

1. ST. DAVARI, *Cenni Storici*, p. 775.

gagner Rome « pour y rejoindre ceux de sa secte », non sans avoir réussi à faire des adeptes à Turin, à Gênes et dans la région d'Ancône. C'était un jésuite qui l'avait dénoncé<sup>1</sup>. Les difficultés avec les libraires, l'importance des saisies montrent combien les livres prohibés étaient recherchés. Les prédicateurs qui se réclamaient des idées nouvelles, continuaient à être avidement écoutés. Que penser de l'état d'esprit des Romains se précipitant en foule pour écouter un moine qui fut pendu comme luthérien deux mois après!

Cependant vingt ans plus tard, toute trace de protestantisme avait, à proprement parler, disparu en Italie.

L'évolution du mouvement réformiste est un incident curieux dans l'histoire de l'esprit humain; l'épreuve qui fut faite alors est pleine de conséquences. Toutes les conditions propres à assurer le succès de la Réforme en Italie s'étaient trouvées réunies. La foi était ébranlée, réduite aux pratiques extérieures, une puissante école philosophique, qui ne désarma pas durant tout le siècle, l'attaquait avec avantage, ses ministres avaient compromis leur prestige par leur inconduite et leur ignorance, l'étude passionnée des humanités poussait à la discussion des textes et des dogmes en même temps qu'elle développait le scepticisme, les promoteurs de la Réformation étaient pleins de zèle, éloquents et leur action fut grande, enfin

1. Nunz. Savoja, vol. I, c. 12.

chacun croyait qu'un changement était prochain, ce qui est une raison majeure d'en amener l'accomplissement.

Mais chaque nation et chaque époque façonne à sa guise ou plutôt à son image son idéal divin ainsi que les manifestations de sa religiosité. Comme on l'a dit fort judicieusement : « De tous les éléments de la vie sociale d'un groupe humain, la religion est celui qui reflète le plus fidèlement l'évolution de la pensée, des mœurs et des institutions. » Or l'humeur italienne avait donné à la religion un tour très particulier; la grâce y domine, la terreur en est absente; les tableaux de piété qui traduisent si exactement le sentiment général, n'offrent en Italie que des images souriantes et suaves. Le Christ du Jugement dernier bien qu'irrité, n'est pas sans pitié; il foudroie d'une main, mais il accueille et protège de l'autre. Au Campo Santo de Pise les cadavres décomposés qu'on y voit sont entourés de fleurs. Les délicieux rêveurs qui exprimèrent de façon si délicate et si sincère les émotions de l'âme italienne en face du divin et des secrets de la destinée humaine, Jacopone, saint François, Joachim de Flore, vécurent dans un enthousiasme charmant et indulgent. La piété n'avait rien d'austère, elle était presque familière; on traitait d'égal à égal ou peu s'en faut, les puissances célestes; on honorait les saints, mais s'ils manquaient à accomplir les vœux qu'on leur présentait, les objurgations ne leur étaient point ménagées.



Combien différente était, par exemple, la foi espagnole ! Dans les églises volontairement assombries, les fidèles, tenus à l'écart, ne voyaient les autels qu'à travers des grilles et entourés d'un clergé qui leur faisait comme un rempart ; on ne concevait la religion qu'armée et vengeresse ; on réclamait des auto-da-fés qui répugnaient tant en Italie. Les tableaux de sainteté sont souvent pleins d'horreur ou d'une religiosité sombre et triste.

Dans le premier élan d'enthousiasme, dans l'ardeur des revendications initiales, on ne s'était pas avisé que la conception italienne de la religion et du culte était trop éloignée des vues luthériennes pour qu'elle pût jamais s'y accommoder. On avait été conquis par ce que les idées importées d'Allemagne avaient de séduisant, de nouveau, de logiquement déduit et on ne les avait pas trop d'abord approfondies ; on écoutait les moines prêcheurs surtout pour les entendre réclamer impétueusement l'abolition des abus ; la foule qui les suivait faisait passer au second plan la théorie de la justification si contraire au génie italien et la modification des cérémonies qui supprimait précisément ce qui frappait le plus les imaginations. Survint le concile de Trente qui, sous la pression de nécessités inéluctables, reforma en partie les pratiques contestables et précisa la doctrine. Son œuvre toutefois serait demeurée stérile et, dans ce cas l'histoire religieuse de l'Europe aurait pris un autre cours, si des papes comme Pie V, Gré-

goire XIII et Sixte V ne s'étaient rencontrés pour imposer, d'une volonté ferme et tenace, l'application des décisions prises par les Pères du concile. Grâce à eux, l'Église se transforma et elle se transforma d'autant plus rapidement que l'opinion publique attendait et exigeait ce changement. Plus le mal avait été profond, plus surprenante et méritoire en fut la guérison. L'Église du commencement du XVII<sup>e</sup> siècle est tout autre, dans son chef et dans ses membres, dans ses pratiques et dans sa tenue, que celle du commencement du XVI<sup>e</sup> siècle.

Les protestants ayant eu satisfaction sur ce point, il ne leur resta plus à faire prévaloir que leurs revendications dogmatiques et les réformes liturgiques, et l'on dut constater alors combien peu elles étaient compatibles avec les goûts et les concepts italiens. La prédication diminua d'ardeur et n'eut plus d'écho dès qu'elle manqua d'abus à signaler.

L'humanisme, dont l'action avait indirectement favorisé le protestantisme, lui devenait hostile car, au fond, il y avait antagonisme entre eux ; le protestantisme détruisait trop de choses à quoi l'humanisme tenait particulièrement<sup>1</sup>. Maintenant calvinistes et luthériens entraient en guerre contre les « libertaires spirituels<sup>2</sup> ». L'appui des philo-

1. LÉON BLANCHET, *Campanella*, Paris, 1920, p. 356 a admirablement fouillé cette question.

2. H. HAUSER, *De l'Humanisme et de la Réforme...* dans *Revue historique*, 1897, p. 258.

sophes manqua aussi car la philosophie italienne tendait de plus en plus vers l'incrédulité; elle mettait dans le monde le but suprême de la vie; elle avait été utile au mouvement protestant tant qu'il s'était agi de battre en brèche les doctrines catholiques, mais du moment où le protestantisme entreprit d'édifier un nouveau système, la divergence éclata.

Les sévérités de la justice ecclésiastique ne laissèrent pas évidemment de détacher de la Réforme un grand nombre de ceux qui s'en étaient épris et d'en tarir le recrutement. Or ce fut au temps de saint Pie V que la papauté entra le plus résolument dans cette voie. Les condamnations se succédèrent jusque vers la fin du siècle de façon véritablement effrayante. D'ailleurs le Saint-Siège ne se trouvait-il pas soutenu, environné, entraîné même par les organisations diverses qui s'étaient constituées autour de lui? Il disposait d'armes redoutables. Les successeurs de Pie V achevèrent, en continuant sa politique, l'œuvre difficile qu'il avait entreprise. Il y eut encore des résistances, des protestations, des sacrifices, mais l'élan était brisé et la masse devint indifférente.

Ceux qui affrontèrent les tourments et la mort n'avaient plus pour eux l'opinion publique.

L'absence de communautés organisées, de pasteurs, fut aussi une cause sérieuse de faiblesse.

## LA RÉFORMATION DANS LE MANTOUAN.

Le luthéranisme avait gagné assez tard Mantoue et les bourgs voisins de Viadana et de Gonzaga<sup>1</sup>; on y discutait pourtant, vers 1541, assez librement sur la puissance pontificale, les représentations des saints, le jeûne, la confession, le libre arbitre et la prédestination. Le cardinal Gonzaga, régent du duché pendant la minorité du jeune Francesco, ordonna, le 25 mars 1541, au podestat de Viadana de faire exécuter rigoureusement les ordonnances relatives aux personnes qui manifesteraient en public ou dans le privé des sentiments favorables aux idées nouvelles, même s'il s'agissait de femmes ou d'enfants; le châtiment était pour une première faute si le délit avait été commis par un homme et dans l'intérieur d'une maison, « deux coups de corde et 6 ducats d'amende »; il était de trois coups de corde et 10 ducats si le délit avait été commis en public; en cas de récidive la peine était doublée; à la troisième faute le coupable perdait la vie ou avait la langue tranchée. Les femmes et les enfants étaient fouettés; les femmes avaient la langue coupée après trois récidives.

D'après un rapport adressé au cardinal, la cause de l'aggravation du mal avait été la présence d'un

1. ST. DAVARI, *Cenni Storici intorno al Tribunale dell' Inquisizione in Mantova*. FRANCESCO TONELLI, *Ricerche Storiche, Mantoue, 1798-1800*. VOLTA, *Storia di Mantova, Mantoue, 1831*.



moine étranger qui était venu résider quelque temps dans une auberge de la ville; il réunissait les partisans des doctrines luthériennes dans une boutique et l'Église y était àprement censurée. Le 4 décembre 1543, le cardinal publia une nouvelle ordonnance dans laquelle il témoignait son indignation de voir des artisans assez osés pour discuter les dogmes de l'Église et accroissait les peines déjà prescrites; le produit des confiscations était attribué à l'Église.

Cependant l'hérésie continuait à progresser; c'est pourquoi Gonzaga étendit en 1545, à tout le pays, les prescriptions qu'il avait édictées pour Viadana; un pharmacien de cette ville et quelques autres personnes furent amenés à Mantoue par l'Inquisition et obligés d'abjurer; un prédicateur parcourut le pays; à Mantoue, un notaire et un tailleur furent bannis; de même un professeur de langues orientales et un noble durent s'éloigner.

Toutefois, quand, vingt ans plus tard (1566), le pape Pie V ordonna de faire afficher à la porte de la cathédrale la bulle « *Cum primum* » qu'il avait publiée le 1<sup>er</sup> avril, le chapitre n'y consentit qu'à la condition qu'elle ne serait pas traduite en langue vulgaire, car il redoutait que le peuple n'y vît une mesure préparatoire à l'introduction de l'Inquisition romaine. Cette supposition était au reste fondée car le Saint-Siège avait l'intention de l'établir à Mantoue et donna dans cette vue de très sévères instructions au P. Ambrogio Aldegati, inquisiteur. Bien que celui-ci ne fût pas incliné

naturellement à la rigueur, plusieurs citoyens de marque furent presque aussitôt jetés par lui en prison; il fallut que le lieutenant du duc<sup>1</sup> intervint pour le modérer (avril 1567). Le pape, informé par l'inquisiteur, protesta aussitôt (31 mai 1567); il déclara au duc que, bien que persuadé que cette intervention avait eu lieu à son insu, néanmoins il ne pouvait s'empêcher de blâmer son attitude; il ajoutait que le Père inquisiteur lui ayant semblé manquer de zèle, soit à cause de son âge, soit parce qu'il était originaire du pays même, il l'avait remplacé par un docteur en théologie, le moine Camillo Campeggio, qui venait de donner à Rome des preuves de son énergie. Il arriva muni de pouvoirs étendus et apportant une liste, dressée d'avance, des personnes suspectes qu'il fit arrêter aussitôt sans consulter les autorités locales, sous prétexte qu'il ne fallait pas leur donner le temps de se sauver; c'étaient entre autres, comme on l'a dit, le procureur fiscal du duc, son propre secrétaire, un architecte, un ingénieur, un docteur en droit et un docteur en médecine, un employé des écuries ducales, le tailleur du cardinal Gonzaga, son massier, le prieur de l'église de S. Agnese, un chanoine qui faisait un cours public, d'autres chanoines, un épicier, un archiprêtre, plusieurs citoyens de marque et des gens du peuple appartenant pour la plupart à la corporation des por

1. Guglielmo Gonzaga, fils de Federico et de Margherita di Guglielmo Paleologo.

teurs de vin et des boulangers. La ville fut en trouble et en alarme (juin 1567). Les dominicains chargés du soin de rechercher les coupables, se diligentaient; ils firent construire de nouvelles prisons près de leur habitation; le bruit courut même qu'ils comptaient demander aux autres congrégations de la ville de leur prêter les prisons de leurs couvents, tant le nombre des incarcérés devenait grand. L'inquisiteur les animait de son zèle, les pressait d'instruire en hâte les procès; lui-même prononçait sentence sur sentence. Dix condamnés périrent par le feu durant le mois d'août 1567. La population parut sur le point de se révolter; il y eut un commencement d'émeute. Le duc fit venir l'inquisiteur et lui reprocha ses procédés, mais celui-ci le menaça des colères de l'Église et le duc qui était dévot s'inclina. Néanmoins il envoya à Rome, en octobre 1567, le comte de Sangiorgio, général de ses troupes, avec mission d'insister auprès du souverain pontife pour qu'il ne fût plus opéré d'arrestations dans ses États à son insu, ni poursuivi de procès sans qu'un de ses représentants y assistât. Malheureusement, pendant que cet ambassadeur s'acheminait vers Rome, deux dominicains furent assassinés une nuit près de l'église S. Lucia. L'inquisiteur en tira argument pour demander au pape non seulement de repousser la requête du duc, mais encore d'étendre ses propres pouvoirs; le pape, en effet, bien qu'il eût été sollicité par plusieurs cardinaux amis des Gonzaga, accueillit fort mal le représentant du

duc après lui avoir fait attendre plusieurs jours une audience et le laissa partir sans lui accorder de réponse à ses sollicitations.

Peu de jours après son retour, arriva à Mantoue le cardinal Borromée chargé par Pie V de suivre les procès d'inquisition et d'amener un rapprochement entre le duc et l'inquisiteur, au profit de ce dernier bien entendu (janvier 1568); Borromée obtint en effet du duc un décret établissant les droits de l'Inquisition (mars 1568). Des abjurations solennelles furent prononcées en présence du cardinal; trois hérétiques impénitents subirent le supplice du feu; « l'odeur fut telle, dit un chroniqueur, que personne ne pouvait sortir de sa maison »; de longues processions parcouraient la ville accompagnant les condamnés aux églises où on leur lisait leur sentence, et ensuite au bûcher (avril-mai 1568). « C'est l'Inquisition d'Espagne, écrivait le comte Carlo Maffei; toute la ville vit dans l'épouvante. » Un franciscain osa s'élever en chaire contre la conduite de l'inquisiteur et louer la résistance, pourtant si faible, du duc. L'inquisiteur se plaignit aussitôt au supérieur du monastère et menaça d'envoyer une dénonciation à Rome. Le moine, qui venait de quitter la ville, revint sur-le-champ et, après avoir lu en chaire la lettre de l'inquisiteur, il l'attaqua violemment et dit qu'il y avait sans doute à Mantoue des personnes poursuivies pour hérésie, mais qu'il n'y voyait pas d'hérétiques. Il fut emprisonné. Huit ans plus tard, il payait encore son audace dans les



prisons dominicaines (1577)! La cour de Rome avait toutefois compris qu'il ne fallait pas pousser les choses à l'extrême et le P. Camillo Campeggio fut envoyé à Nepi comme évêque (1568). Mais son successeur, le frère Benedetto Erba de Mantoue, fit preuve d'autant de rigueur; le duc d'ailleurs suivait docilement ses avis; il publia le 10 novembre 1569 un décret contre les blasphémateurs où les peines commençaient par 2 écus et allaient jusqu'aux galères et au gibet. En récompense il se vit confirmer par le Saint-Siège l'attribution de la moitié des biens des hérétiques condamnés. Fra Erba fut nommé évêque en 1570 et une série d'autres dominicains lui succédèrent qui marchèrent sur ses traces; les condamnations tant de nobles que d'humbles citoyens, se succédèrent. Les amendes de 100 écus étaient fréquentes; deux chanoines furent envoyés aux galères en 1573; en 1575 deux tailleurs durent faire construire à leurs frais la prison où on les enferma à perpétuité; en 1581, un antiquaire, un moine et un médecin sont condamnés. Lorsque le duc Guglielmo mourut en 1587, l'hérésie avait presque disparu et le droit d'employer le bras séculier que son fils Vincenzo accorda à l'inquisiteur ne fut guère invoqué qu'à l'égard des sorcières, des blasphémateurs et des possesseurs de livres défendus.

LA RÉFORMATION A BOLOGNE<sup>1</sup>.

Bologne fut à la fois une ville très dévote et dans laquelle fleurit abondamment l'hérésie. Le culte des reliques y était vif; on y montrait une joie exubérante quand il en arrivait de nouvelles, par exemple lorsque le cardinal Campeggi fit venir quelques ossements d'une des onze (mille) vierges qui avaient accompagné sainte Ursule à Cologne; sur les murs des maisons, on voyait des images saintes; à partir de 1546 la ville fournit volontairement au Saint-Siège des subsides pour lutter contre l'hérésie en Allemagne et ailleurs<sup>2</sup>. Cependant, des hérétiques notoires comme Vermiglio et Mollio plus tard brûlé à Rome, y répandaient librement leurs idées; Mollio eut une controverse publique avec Cornelio sur la justification par la foi et le réduisit au silence; les doctrines des Zwingle étaient en honneur dans la jeunesse universitaire. En 1553, le cardinal Giovanni Alvarez de Tolède, protecteur du collège d'Espagne à Bologne, apprit « qu'on y parlait mal de la foi »; il imposa une enquête au cours de laquelle il se découvrit qu'effectivement un certain nombre d'élèves étaient de « parfaits luthériens ». Il y eut six mois d'enquêtes et finalement plusieurs con-

1. ANTONIO BATTISTELLA, *Il S. Officio e la Riforma religiosa in Bologna*, Bologne, 1905. — Archivio Vat. Nunz. Bologna, vol. I, II, III. peu de choses. — COMBA, p. 509. BUSCHBELL, p. 188 et suiv.

2. J. RAINIERI, *Diario di cose seguite in Bologna...*, Bologne, 1887, p. 93.

damnations furent prononcées<sup>1</sup>. On était si loin toutefois de vouloir bannir les Allemands des universités, qu'en 1564, le pape Pie IV décida que la seule différence qui serait faite entre eux et les étudiants catholiques consisterait à réserver pour ceux-ci les diplômes et les distinctions honorifiques<sup>2</sup>. Le cardinal Morone, qui fut légat à Bologne, de 1544 à 1547, se vit même reprocher dans son procès d'avoir favorisé les étudiants allemands. Cependant un des inquisiteurs écrivait en 1558 (15 décembre) au cardinal de Pise : « Un étudiant peut faire plus de mal en un jour que nous ne pouvons en guérir ou en nettoyer en un an. » Ce ne fut qu'au temps de Pie V que l'on commença à sévir contre eux; plusieurs furent emprisonnés, beaucoup prirent la fuite<sup>3</sup>. L'évêque Tommaso Stella écrivait au cardinal Cervini, le 16 juin 1548, que l'hérésie gagnait chaque jour du terrain et que le mal devenait si grand qu'il se demandait s'il pourrait jamais être réparé. La cause la plus grave des progrès de l'hérésie était à ses yeux la prédication; il suppliait Rome d'intervenir<sup>4</sup>.

1. En 1588, la congrégation du Saint-Office écrivit à l'inquisiteur de Milan qu'il devait écarter des écoles publiques les enfants de plus de douze ans qui ne professaient pas la religion catholique mais qu'il pouvait y laisser entrer ceux qui n'avaient pas atteint cet âge, s'ils n'étaient pas accompagnés de parents, maîtres ou tuteurs hérétiques, parce qu'en peu de jours ou de mois leurs maîtres sauraient les faire changer de religion.

2. A. BATTISTELLA, *Processi di Eresia... in Bologna*.

3. Cette mesure fut générale; on l'appliqua à Padoue comme à Bologne.

4. BUSCHBELL, p. 272.

Giovanni Scotto put recueillir de l'argent et le distribuer à ses coreligionnaires.

Il y avait bien des raisons pour que l'hérésie progressât ainsi à Bologne; les soldats allemands y passaient fréquemment, les marchands qui allaient outre-Rhin en rapportaient les doctrines luthériennes. L'attitude du clergé ne pouvait que nuire à la cause catholique. Quand le cardinal d'Aragon passa par Bologne à son retour de Ferrare, en 1518, il fit bonne chère bien qu'on fût en carême et mangea, racontent les annalistes, force chapons, faisans et viandes diverses<sup>1</sup>. Un moine venait précisément de prêcher contre de telles pratiques avec tant de talent qu'on voyait son portrait peint ou imprimé dans toutes les maisons et dans toutes les boutiques; il eut d'autant plus de succès qu'il ne demandait pas d'argent. Le clergé s'alarma, car on prétendit qu'il voulait fonder une nouvelle religion et le gouverneur le fit expulser avec menace de la potence s'il revenait. En 1526, l'évêque Lorenzo Campeggi dut réformer le couvent S. Maria delle Pugliole dans lequel les nonnes n'observaient plus la discipline et menaient une vie désordonnée<sup>2</sup>. On a vu qu'en général les religieuses bolonaises avaient fort médiocre réputation.

Les livres hérétiques étaient lus avidement; le dimanche 31 mars 1538, après vêpres, il fut

1. La relation de son célèbre voyage à travers l'Europe s'arrête à Ferrare.

2. C. FALCONI, *Mem. Hist. della Chiesa Bolognese*, Bologne, 1649. p. 569.



solennellement brûlée sur la place publique une grande quantité d'exemplaires de la *Somma*<sup>1</sup>. Plus tard, on détruisit également beaucoup d'exemplaires du *Beneficio*. Les luthériens devenaient de plus en plus nombreux; ils étaient plus démonstratifs, plus exaltés que ceux du reste de l'Italie; à partir de 1537, les condamnations pour blasphèmes et sacrilèges sont assez fréquentes; en 1556, un homme jette des pierres contre un crucifix, il est pendu; en 1587, une jeune fille crache une hostie....

En 1549, plusieurs habitants parmi les plus estimés furent envoyés à Rome et emprisonnés; ils demeurèrent captifs plus de dix mois jusqu'au jour où le peuple ayant, selon sa coutume, envahi les prisons après la mort de Paul III, ils recouvrèrent leur liberté; après l'élection de Jules III, ils demandèrent à être jugés et obtinrent d'être déclarés innocents<sup>2</sup>. La même année, un charretier, Bernardo Brascaglia, fut condamné à une pénitence et à faire une abjuration publique. Il revint d'ailleurs par la suite à ses idées premières, fut poursuivi et condamné comme relaps (1562)<sup>3</sup>. En 1550, un noble, Bartolommeo Ribaldi, eut le même sort. Ainsi là comme presque partout, le mouvement avait gagné toutes les couches de la population. Toutefois, il est à remarquer qu'il y

1. RAINIERI, *Diario*, p. 35.

2. BATTISTELLA, *Processi d'Eresia... in Bologna*, p. 146.

3. On lui lut sa sentence au cimetière après quoi il fut livré au bras séculier.

eut à Bologne peu de femmes hérétiques alors qu'ailleurs elles se montrèrent si ardentes à propager les idées nouvelles.

Ce fut à cette époque, vers 1550, devant l'extension constante du protestantisme, qu'un tribunal d'inquisition fut établi; tandis qu'auparavant les juges inquisitoriaux de Bologne étendaient leur compétence sur tout le nord de l'Italie, l'inquisiteur qu'envoya la cour de Rome, fra Leandro Alberti, s'intitula simplement « inquisiteur de Bologne » et réserva pour cette ville toute son activité qui fut grande; l'autorité des juges laïques fut diminuée au profit de l'Inquisition; elle n'avait eu auparavant connaissance que des cas d'hérésie; on lui attribua les affaires de magie, de divination, de sortilège, de fausses doctrines. Le tribunal inquisitorial était composé d'un inquisiteur général, d'un vicaire, d'un promoteur ou procureur fiscal, d'un défenseur pour les accusés, d'un notaire et d'un chancelier. Les consultants étaient au nombre de douze choisis parmi les théologiens, les canonistes et les docteurs en droit. Les membres de ce tribunal ne recevaient aucun salaire, mais avaient une part dans les amendes imposées, parfois même le Saint-Office de Rome leur envoyait une somme prélevée sur les amendes qu'il infligeait; en 1558, le Saint-Office bolonais reçut ainsi 1000 ducats. Certaines allocations sur des pensions ecclésiastiques et des franchises de taxe augmentaient ces avantages.

Les inquisiteurs bolonais étaient toujours des

dominicains; ils siégeaient dans le couvent de cet ordre; une salle était affectée aux audiences; une autre, située à l'étage supérieur, aux tortures; une troisième, aux interrogatoires. Un oratoire, qui donnait sur la place publique, servait aux cérémonies et aux dénonciations anonymes. Les prisons étaient insuffisantes et mal sûres comme dans tant d'autres villes d'Italie<sup>1</sup>. C'est ce qui explique la multiplicité des évasions.

Le Saint-Office romain surveillait de très près le tribunal de Bologne; le 21 novembre 1572, le cardinal de Pise lui demande de préciser combien de temps avait duré la torture d'un accusé; le 17 février 1574, il se plaint qu'un dossier soit incomplet; le 2 juillet 1588, il taxe le tribunal de négligence pour ne pas lui avoir transmis les noms des témoins dans une affaire importante et le texte des interrogatoires faits pendant la torture.

Sous l'impulsion de l'Inquisition la recherche et la destruction des ouvrages hérétiques devint intense. En 1558, défense fut faite d'introduire par terre ou par eau des livres défendus sous peine d'une amende de 1 000 ducats applicable au Saint-Office, de la confiscation des livres et d'autres peines; Pie IV retira toute licence d'imprimer, lire ou conserver des livres hérétiques, mais cette prescription dut être sans cesse renou-

1. Par exemple, fra Girolamo, ayant prêché à Chioggia, fut arrêté et conduit à Bologne; il y fut interrogé et demanda la nuit pour préparer sa réponse; quand on vint le chercher le lendemain matin, il avait « rompu sa porte ». Lettre à Cervini, 3 avril 1549. BUSCHBELL, p. 170.

velée; elle le fut sept fois entre les années 1572 et 1581. Les œuvres du moine Folengo furent interdites nominativement en 1573.

Il fut brûlé presque autant d'hérétiques à Bologne qu'à Rome. L'année 1567 fut terrible pour eux. Le 27 mars, Bernardino Rosola, déjà châtié par l'Inquisition, fut livré comme relaps au bras séculier; deux peintres eurent le même sort; le 9 août, une femme allemande et un Mantouan furent également suppliciés<sup>1</sup>. Un certain nombre de fugitifs furent brûlés en effigie. L'année suivante un parent du duc de Mantoue, docteur et gentilhomme, fut brûlé vif parce qu'il avait déclaré qu'un noble ne pouvait être pendu; des moines travaillaient depuis longtemps à le faire abjurer, mais en vain. Un autre hérétique, docteur également, fut brûlé vif ce même jour; un Ferrais fut pendu, puis brûlé. En 1570, deux condamnés périrent par le feu; un franciscain Bartolo della Pergola fut également condamné. Deux savants fameux furent poursuivis. Le 8 février 1571, le Saint-Office mandait à l'inquisiteur de Bologne d'obliger le philosophe Giovanni Cardano à abjurer *de vehementi*; ordre était également donné d'interdire la lecture de ses ouvrages, notamment du traité *De Rerum Varietate*, publié à Bâle en 1557. Il y avait pourtant longtemps que Cardano professait sans empêchement la médecine à Bologne; il y avait été appelé en 1562 et

1. DE PORTA, *Hist. Reform. Eccles.*, vol. II, p. 461.



l'on venait précisément de le confirmer dans sa charge.

L'accusation portée contre lui ne reposait pas apparemment sur des bases bien solides car elle fut abandonnée et Cardano mourut à Rome, en 1576, pensionné par le pape.

La même année en mars, le célèbre naturaliste et botaniste qui fut aussi un antiquaire de mérite, Ulisse Aldroandi ou Aldrovandi, eut affaire avec le tribunal de l'Inquisition. En 1550, il avait déjà été arrêté avec quelques autres suspects et envoyé à Rome<sup>1</sup>; peut-être fût-ce à cause de son intimité avec le prieur du monastère de S. Salvatore « qui pensait mal en matière de foi ». Mais il avait été acquitté. Cette fois, il ne paraît pas que l'imputation ait été plus sérieuse.

En 1583, le 2 avril, fut pendu et brûlé un maître d'école qui, « depuis quarante ans, vivait dans l'énorme péché d'hérésie », ce qui prouve que la recherche des coupables n'était pas toujours très exacte.

En 1588, un procès fut engagé contre un certain Cornelio Tasso; plus de vingt témoins comparurent; enfin, après bien des longueurs, le tribunal décida, le 22 juillet 1589, « qu'il enten-

1. Sa pauvreté avait fait hésiter l'inquisiteur; le transport des prisonniers revenait à un prix élevé que l'Inquisition avait coutume de leur faire rembourser. Mais dans le cas d'Aldroandi, la chose était impossible; sa mère recevait l'allocation des veuves besogneuses. Puis l'inquisiteur s'étonnait qu'on lui demandât de faire abjurer d'abord Aldroandi avant de l'envoyer à Rome. Le voyage lui paraissait dès lors sans objet. BUSCHBELL, p. 312.

drait l'accusé et le condamnerait le cas échéant à la prison perpétuelle et à l'exposition sur le pilori dans un lieu public, la langue serrée entre deux baguettes de bois. Toutefois, l'année suivante, sa femme et ses parents ayant fait valoir qu'il était vieux et malade, obtinrent du Saint-Office de Rome qu'il fût transféré dans une prison relevant de l'archevêché et qu'on lui accordât un domestique pour le servir. Le 28 juillet, il dictait son testament. Un moine fut condamné cette même année.

Le tribunal se montrait d'une extrême rigueur contre ceux qui cachaient des coupables; en 1589, une condamnation à mort fut prononcée de ce chef; il y eut d'autres condamnations, mais moins sévères, les années suivantes.

En 1591, un prêtre, Cima da Carpegna et un hiéronymite, Francesco da Rimini, périssaient sur le bûcher.

En 1592, un contumace qui avait été brûlé en effigie, fut arrêté à Rome où il s'était impudemment rendu; envoyé à Bologne, il ne fut condamné qu'à cinq ans de galères. Il était cependant relaps; le Saint-Office lui avait infligé quelques années auparavant trois années de prison dans sa propre maison et il avait dû abjurer publiquement.

Le 7 juillet 1590, l'Inquisition avait reçu de Rome mission de faire d'exactes perquisitions afin de saisir les portraits du roi Henri IV, qui pourraient exister à Bologne, « car il est défendu, disait la missive, de posséder les images des souverains

condamnés pour crime de lèse-majesté divine, c'est-à-dire les hérétiques, les relaps et les impénitents ».

En 1597, un chanoine régulier est condamné à l'immuration dans le monastère de S. Salvatore, lequel, au reste, était de réputation assez douteuse en ce qui concernait l'orthodoxie. Ce chanoine avait déjà été poursuivi trente ans auparavant avec un autre chanoine, Cieco da Cavallini, mais ils n'avaient pas tardé à être relâchés l'un et l'autre, parce que le prieur du couvent qui devait leur servir de prison s'était plaint que leur nourriture et celle de leurs serviteurs lui coûtaient trop cher.

Les opinions les plus fréquemment exprimées par les protestants bolonais étaient que les messes pour les morts et les indulgences avaient été inventées par les prêtres et les moines pour en tirer bénéfice, que le purgatoire « était sottise de femmelette », que l'abstinence était une mystification puisqu'on pouvait se gorger aussi bien de poisson que de viande, que saint Pierre n'avait jamais été pape à Rome, que la confession auriculaire devrait être interdite....

Un petit centre de réfugiés bolonais s'était formé à Chiavenna.

#### LA RÉFORMATION A MILAN.

Les conflits qui eurent lieu à Milan sous le pontificat de Pie IV et de Pie V entre les pouvoirs publics et l'Inquisition, mettent en évidence les

difficultés intérieures contre lesquelles l'Eglise avait à lutter et les empêchements qui entravaient parfois son action contre le luthéranisme.

Les juges inquisitoriaux qui à Milan dépendaient primitivement du Saint-Siège ainsi qu'il avait été établi au XIII<sup>e</sup> siècle, relevaient en même temps de l'autorité communale et il en fut de même quand, en 1542, ils devinrent les représentants et les instruments de la congrégation du Saint-Office<sup>1</sup>; il leur fallait, avant leur entrée en fonctions, obtenir l'agrément du podestat et du gouverneur et cet agrément n'était accordé qu'aux candidats originaires de la province; défense leur était faite de procéder à une arrestation sans en avoir obtenu l'autorisation de ces mêmes magistrats; en outre bien des cas dont l'Inquisition réclamait la connaissance étaient jugés par le Sénat. Les contestations étaient fréquentes et après<sup>2</sup>.

A vrai dire, il y avait, ce semble, tant à Milan que dans toute la région, moins d'animosité contre les novateurs que dans le centre de l'Italie, peut-

1. Dans les premiers temps, un même inquisiteur avait sous sa juridiction tout le pays de Bologne aux Alpes mais, avec les progrès de l'hérésie, le Saint-Office établit des inquisiteurs dans les principales villes.

A Milan, le tribunal siégea d'abord dans le monastère de S. Eustorgio; Paul IV l'établit plus au large dans celui Delle Grazie en 1559.

2. Michele Ghislieri, alors (1553) commissaire général de l'Inquisition romaine dans le Milanais, écrivait au cardinal Cervini que l'hérésie envahissait le Milanais parce que le Sénat voulait connaître des affaires ecclésiastiques aussi bien que des affaires civiles. BUSCHBELL, p. 321.



être à cause du voisinage des pays hérétiques et des relations continuelles des commerçants milanais avec les Liges grises, Zurich et l'Allemagne<sup>1</sup>. Même durant le gouvernement du duc d'Albe, les exécutions furent rares.

Aonio Paleario professa longtemps à l'Université bien que le Saint-Siège le réclamât avec instance et, traduit devant le tribunal inquisitorial local, il fut acquitté<sup>2</sup>.

Ce n'est pas que le pouvoir ecclésiastique restât inactif.

En septembre 1535, plusieurs personnes dont un prêtre furent arrêtées comme suspectes d'hérésie. Au bout de peu de jours, ils recouvrèrent leur liberté, mais l'un d'eux mourut des suites de la torture qui lui avait été infligée; les autres durent prononcer une abjuration solennelle dans le dôme. Le prêtre et un autre furent condamnés à se tenir chaque dimanche à la porte principale du dôme de septembre à Noël, revêtus d'un sac de pénitent, une discipline à la main dont ils devaient se frapper tant que durerait la messe<sup>3</sup>.

1. ETTORE VERGA, *Il Municipio di Milano e l'Inquisizione di Spagna*. L. FUMI, *L'Inquisizione romana e lo Stato di Milano*. Milan, 1910. ANGIOLO SALOMONI, *Memorie storico-diplomatiche degli ambasciatori... che la città di Milano inviò a diversi principi dal 1500 al 1796*. Milan, 1806, p. 162. MARCO FORMENTINI, *La Dominazione spagnola in Lombardia*. Milan, 1881. CANTÙ, *Gli Eretici*, vol. III, p. 41, et *Il Convento e la Chiesa delle Grazie e il S. Uffizio* dans *Archiv. Stor. Lombardo*, vol. VII, p. 477 et suiv.

2. FONTANA, *Sommario del Processo di Aonio Paleario in causa d'Eresia*, dans *Archiv. della R. Società Rom. di St. Patria*, vol. XIX, 1896, p. 166.

3. BURIGOZZO, *Cronaca di Milano*, p. 537.

Le 21 décembre 1538 parut un édit ordonnant à tous les Milanais la remise, dans les trois jours, des livres défendus qu'ils possédaient; le sénat se réservait la fixation des peines qui seraient infligées aux contrevenants<sup>1</sup>.

En 1550, Jules III fulmina l'excommunication contre la ville de Milan parce qu'on y avait violé l'immunité du clergé en l'obligeant à participer aux charges publiques; la municipalité, craignant que l'excommunication ne fût suivie de l'interdit, ce qui eût rendu la vie difficile, chargea le jurisconsulte Gerolamo Pecchio d'aller à Rome accommoder cette affaire. Vers la fin de l'année il obtint la bulle d'absolution<sup>2</sup>.

Le gouverneur de Milan, le duc de Sessa, était obligé de prendre sans cesse de nouvelles précautions contre l'invasion des idées protestantes; il interdisait l'entrée des livres hérétiques cachés dans des ballots de marchandises, défendait qu'on en conservât chez soi; des agents étaient même chargés de perquisitionner chez les particuliers et dans les librairies; comme on les recevait souvent fort mal, il leur fut permis de porter des armes; les paroles hérétiques furent sévèrement réprimées; les assistants étaient tenus de dénoncer ceux qui les avaient proférées sous peine de 300 écus d'amende ou de trois coups de corde. Les inquisiteurs généraux étaient seuls autorisés à lire les livres défendus. Une série de libelles

1. L. FUMI, p. 341.

2. ETTORE ROTA, *La Reazione cattolica a Milano...*, p. 5.

et de pasquinades répondirent à ces mesures<sup>1</sup>.

L'esprit public se montrait rétif; il était très chatouilleux sur ce qui touchait les franchises municipales, inquiet des projets de la couronne espagnole.

Aussi, lorsqu'en 1563 le roi Philippe III voulut établir à Milan l'Inquisition à la façon espagnole, rencontra-t-il une vive opposition d'autant qu'on prit en même temps de nouvelles dispositions pour empêcher l'introduction des livres hérétiques et qu'il en résulta une gêne sensible dans le commerce avec les pays limitrophes.

Le représentant de la commune de Milan à Rome, Lucio Cotta, avait été le premier à découvrir ce qui se tramait; à la date du 18 août 1565 il informa le sénateur Gottardo Reina, conservateur de l'université de Padoue, que dans le dernier consistoire le pape avait décidé que l'archevêque de Messine, Gaspar Cervantes de Gaieta, se rendrait à Milan pour y établir l'Inquisition espagnole; il lui était même ordonné de quitter sans délai le concile de Trente où il siégeait tant le roi et le pape avaient de hâte à le voir se mettre à l'œuvre. Cervantes avait pu s'initier à Messine aux procédés inquisiteurs qu'il était appelé à appliquer dans le Milanais.

Dès qu'il reçut la communication de Cotta, Reina s'empressa de réunir le sénat milanais afin de l'informer du danger dont la ville était menacée

1. L. FUMI, p. 224.

et il fut décidé que des députations seraient envoyées au roi d'Espagne, au pape et au concile. Reina devait faire partie de l'une d'elles. En même temps le sénat adressait à Cotta une lettre pour l'informer que l'introduction de la nouvelle Inquisition lui paraissait « l'extermination totale » de la cité et qu'aucun effort ne serait épargné pour l'empêcher car, si elle était établie, les habitants se verraient contraints à « abandonner leurs maisons et à se réfugier au delà des frontières ».

Mais les députés ne pouvaient partir qu'avec l'agrément du gouverneur espagnol, le duc de Sessa. Reina se rendit auprès de lui, obtint son consentement et le trouva même disposé à le seconder par crainte apparemment de voir son autorité diminuée. Le désir de faciliter les négociations était si général que le conseil n'hésita pas à décider que les dépenses des trois ambassades seraient couvertes par une taxe spéciale. Le comte Gerolamo Crotti prépara la harangue qui devait être adressée au souverain pontife; on lui rappellerait que la cité de Milan avait été jadis une des premières à se convertir au christianisme et qu'elle y était demeurée toujours fidèlement attachée, que les hérétiques n'y avaient jamais été nombreux et qu'en conséquence il ne convenait pas « de donner médecine à un corps sain ni d'infliger une peine rigoureuse à qui n'avait point commis de crime ».

Les envoyés milanais s'en furent donc à Rome où ils s'abouchèrent avec le cardinal Borromée, le



grand inquisiteur Alessandrino et les membres du sacré collège; ils en reçurent d'excellentes paroles.

A Trente, on travaillait activement; le représentant du sénat milanais qui y était arrivé le 22 août, avait gagné à sa cause, du moins il put le croire, les cardinaux Morone et Simonetta et l'évêque de Ventimille, Carlo Visconti<sup>1</sup>, tous trois milanais; d'ailleurs les prélats italiens, qui faisaient partie du concile, surtout ceux des provinces soumises à l'Espagne, voyaient avec inquiétude l'installation de la nouvelle Inquisition; il fut même question d'introduire dans l'acte de Réforme que le concile élaborait alors un article destiné à parer au danger. Le cardinal Borromée s' alarma et écrivit, évidemment de bonne foi, une lettre dans laquelle il était dit que « si l'Inquisition était imposée à Milan, ce serait conformément au *jus*, c'est-à-dire au droit ordinaire, et non suivant les coutumes espagnoles ». Se prévalant de cet engagement qui semblait écarter toute menace d'innovation dangereuse, le cardinal Morone amena les Pères à renoncer à leur motion (août 1563)<sup>2</sup>.

A Rome et à Milan, on crut la partie gagnée. Il fallut déchanter. Presque aussitôt le pape remit au grand inquisiteur une bulle qui instituait dans le duché de Milan le régime espagnol de l'Inquisition, Pie IV expliqua, il est vrai, aux ambassadeurs consternés que les nouveaux tribunaux

1. Auteur des : *Lettres, Anecdotes et Mémoires...* publiés par Aymon, Amsterdam, 1719.

2. SARPI, p. 734.

fonctionneraient de la même façon que les anciens mais les représentants du roi d'Espagne tenaient un tout autre langage.

L'inquisiteur, disaient-ils, serait nommé par le roi, les cardinaux n'auraient plus le droit de s'immiscer dans les procès inquisitoriaux, de nouveaux cas, tant en ce qui concernait les lois divines que les lois humaines, deviendraient justifiables du Saint-Office.

En fait, la teneur exacte de la bulle n'avait pas été publiée et, pendant plusieurs jours, les envoyés milanais s'efforcèrent en vain de s'en procurer une copie. Enfin Cotta y parvint et il demeura atterré. Cette bulle, écrivit-il « est pleine d'embûches et de lacs ».

Pie IV accordait au roi d'Espagne, à sa requête, le droit de désigner l'inquisiteur général entre les mains duquel étaient concentrés tous les pouvoirs accordés successivement aux inquisiteurs par Jules II, Clément VII, Jules III et Paul III lors de la création du Saint-Office. L'inquisiteur général pourrait informer et procéder contre qui lui plairait, laïque ou ecclésiastique, en employant au besoin la torture et la « question rigoureuse »; il choisirait tous les juges, inquisiteurs et autres auxiliaires dont il aurait besoin et aurait sur eux un pouvoir absolu. Il n'était même pas stipulé que les crimes autres que ceux d'hérésie ne relèveraient point de son tribunal.

Dès que la vérité fut connue à Milan, l'agitation y devint extrême; le gouverneur, prenant résolu

ment parti pour ses subordonnés, déclara au sénat et au conseil communal qu'il allait s'employer pour empêcher la publication de la bulle et recommanda de ne faire en attendant aucune démarche ni à Rome ni à Madrid. De fait, grâce à son intervention et à celle du cardinal Borromée, la bulle fut annulée; le pape reconnut même « qu'un bon inquisiteur italien suffirait » sans qu'on eût recours aux pratiques espagnoles. Le roi d'Espagne n'était pas non plus très désireux de profiter des droits qui lui étaient conférés car il informa le gouverneur que, pour le moment, les choses ne seraient nullement modifiées et qu'il n'avait jamais songé à transformer l'Inquisition milanaise, sa seule pensée ayant été de lui donner pour chef une personne capable de défendre efficacement la foi « en des temps infestés d'hérésie ». Et, pour le présent les choses en restèrent là<sup>1</sup>.

Les livres interdits continuèrent sans doute à pénétrer en abondance dans toute la région car le Saint-Office dut charger son chancelier de visiter à Crémone en 1567 toutes les maisons où l'on soupçonnait qu'il y en eût; on dut même l'autoriser à faire ses perquisitions en armes (18 août 1567); des officiers furent spécialement désignés plus tard pour cet office (12 décem-

1. L'Inquisition milanaise entretenait à Genève des espions chargés d'y surveiller les Italiens qui allaient y trafiquer. Plusieurs d'entre eux furent ainsi convaincus à leur retour d'avoir fréquenté des réunions hérétiques (1585). FUMI, p. 38.

bre 1569); il en fut de même à Pavie le 22 août 1582<sup>1</sup>.

Pavie comptait peu d'hérétiques mais beaucoup d'astrologues et de devins, cependant l'inquisiteur Pietro Quingano qu'on y envoya en 1568 traita les habitants avec une extrême dureté; les condamnations se succédèrent; il affectait de ne sortir qu'armé de poignards et de pistolets sous prétexte que sa vie était menacée; deux personnages de marque rédigèrent une protestation qui fut appuyée par le clergé. Néanmoins l'inquisiteur continuait ses rigueurs. Il fit savoir à un riche marchand d'avoir à se constituer prisonnier sous peine d'excommunication et de 1 000 écus d'amende. Le crime de ce marchand était de lui avoir réclamé le prix d'une pièce d'étoffe. Son fils voulut intervenir; il fut jeté en prison et y mourut. De Rome l'ordre vint à l'évêque de suivre le procès mais Quingano n'en tint nul compte. Finalement il fut transféré ailleurs et le marchand, reconnu innocent, sortit de prison au bout de deux ans (1568)<sup>2</sup>.

1. FUMI, p. 215. En 1600, il fut décidé par le Saint-Office romain que le fiscal aurait, à Milan, le dixième des amendes et que les abjurations se feraient dans le palais archi-épiscopal. En 1604, une nouvelle décision attribua également une part des amendes au médecin, au pharmacien, au gardien de la prison. Cod. Cas., 2653, fol. 194.

2. ETTORÉ ROTA, *Per la Storia dell' Inquisizione a Pavia...*, p. 26.



SAINT CHARLES BORROMÉE A MILAN<sup>1</sup>.  
(1565-1584.)

L'épiscopat de saint Charles Borromée est un des exemples les plus instructifs de l'état d'esprit d'une partie du haut clergé après le concile de Trente et de la façon dont il entendait administrer l'Église et imposer ses volontés à la société séculière, de l'opposition que ces nouveaux procédés firent naître de la part non seulement des municipalités mais aussi des plus hautes autorités, et des compétitions sans nombre qui entravèrent les efforts de ceux qui voulaient faire aboutir les réformes et créer une ère nouvelle dans la chrétienté. Il y eut une lutte ardente et presque constante entre l'Inquisition, l'administration locale, les représentants du gouvernement espagnol, les ordres monastiques et le peuple. Les moines n'entendaient pas se soumettre aux réformes qu'on voulait leur imposer, l'Inquisition cherchait à étendre son autorité aux dépens de la puissance épiscopale et de la juridiction des juges civils et le gouvernement espagnol lui prêta parfois son appui, la commune s'efforçait de défendre dans la

1. E. ROTA, *La Reazione cattolica a Milano* dans Bull. Soc. Pavese..., an VI. Pavie, 1906, p. 34. LÉONCE CELLIER, *Saint Charles Borromée*, Paris, 1912. CESARE ORSENIGO, *Vita di S. Carlo Borromeo*, Milan, 1911. ABBÉ SYLVAIN, *Saint Charles Borromée*, vol. I, p. 267. BART. RUBENS, *De Vita et Rebus gestis a S. Carlo Borromeo*, Bibl. Ambrosiana, Milan. BASCAPE OU BESCAPÉ (CAROLO A BASILICAPETRI), *De Vita et Rebus gestis Caroli...* Ingolstadt, 1592. Contenant des documents, lettres, etc.

mesure du possible, c'est-à-dire dans de très étroites limites, la liberté des habitants.

Le cardinal Borromée revint résider à Rome auprès de son oncle le pape Pie IV après la fin du concile aux travaux duquel il avait si activement collaboré (1564); il administrait de loin son diocèse, néanmoins il voulut y appliquer quelques-unes des réformes qui venaient d'être votées. Deux jésuites, bientôt suivis d'une trentaine d'autres, furent envoyés par lui à Milan pour préparer les esprits<sup>1</sup>; il fit également partir Niccolò Ormaneto de Vérone<sup>2</sup>, avec mission de s'occuper de réprimer la licence du clergé et d'assurer la clôture des couvents. Un synode diocésain fut assemblé pour donner plus de poids aux décisions de l'archevêque<sup>3</sup>. Mais l'entreprise était plus épineuse encore que ne le pensait Borromée, surtout en ce qui concernait les nonnes. Ainsi dans un couvent de dominicaines se trouvaient deux sœurs du pape qui se refusèrent absolument à laisser murer les entrées secondaires et griller les fenêtres; comme on allait passer outre, elles réclamèrent l'intervention du pape et Borromée dut entrer en négociation

1. Le P. Benedetto Palmis et le P. Jacobo. Borromée fit don aux Jésuites de l'abbaye d'Arona qui lui appartenait. Grâce à cette largesse, ils fondèrent le collège Brera.

2. Vicaire général de Milan, dataire, évêque de Padoue (1570-1577).

3. *Acta Eccles. Mediolanensis*, Lyon, 1683, vol. I, p. 264. Cf. JOH. DOM. MANSI, *Sacro. Concil. Nova Coll.*, Paris, 1902, vol. XXXIII, col. 181. Décision du Concile de Trente, XXIV session (1551), cap. 11.

avec elles; il leur prodigua les bonnes paroles, leur remontrant les conséquences désastreuses de leur résistance. « Plaise à Dieu, leur écrivait-il, que ces lignes puissent exprimer à vos Seigneuries tous mes sentiments et leur ouvrir le fond de mon cœur. Vous verriez quelle douleur j'ai ressentie de votre douleur. Il m'est impossible de ne pas prendre part à votre déplaisir et, de plus, je sens naître en moi une vive affliction en vous voyant affligées d'une détermination dont je voudrais que vous vous réjouissiez. » (28 avril 1565.) Mais les deux nonnes ne se laissèrent nullement convaincre; le pape leur envoya des reliques et des indulgences avec une lettre dans laquelle il leur disait qu'à cause de leur lien de famille, il espérait qu'elles dépouilleraient leur irritation et se montreraient plus empressées que nulle autre à donner le bon exemple (25 mai 1565). Rien ne put les ébranler.

Il n'en alla pas autrement dans les divers couvents où Ormaneto voulut rétablir la discipline; aussi, dès le mois d'août, découragé et sentant grandir les haines autour de lui, il demanda à être rappelé.

Cependant le cardinal Borromée ne renonça pas à « fortifier les bonnes intentions des nonnes » mais, craignant que sa seule autorité fût insuffisante pour y réussir, il demanda au souverain pontife de lui adresser un bref l'exhortant et lui ordonnant au besoin de mener à bien le redressement moral de son diocèse dans un bref délai. Borromée exposait dans sa lettre tous les obstacles

qu'il avait à surmonter. Ainsi lorsqu'il voulait sévir contre une religieuse, elle se réclamait aussitôt de hautes protections et il lui était difficile de passer outre. S'il faisait poser des grilles dans un couvent et défendait aux laïques d'y entrer, il se trouvait que ceux que cette mesure atteignait, étaient précisément les bienfaiteurs de la maison, sans les subsides desquels il faudrait renoncer à l'entretenir.

Le cardinal Borromée comprit bien vite qu'il n'aboutirait pas s'il ne se rendait lui-même sur les lieux; après s'être fait délivrer un bref qui lui attribuait des pouvoirs spéciaux auprès des synodes régionaux et avoir obtenu le titre de légat *a latere* dans toute l'Italie, titre qui accroissait singulièrement son autorité, il partit pour Milan; aucun évêque n'y avait résidé depuis des temps immémoriaux. Son entrée eut lieu le 23 septembre 1565; il prit soin de l'entourer de toute la pompe possible afin de hausser son prestige. Un synode fut immédiatement convoqué; la province comptait quinze évêchés suffragants; dix furent représentés par leurs évêques, les autres par leurs procureurs<sup>1</sup>. Le cardinal Borromée pensait tirer grand avantage de cette innovation. Mais que durent penser les prélats assemblés par ses soins quand il leur proposa, pour première mesure, d'inviter les prêtres de leurs diocèses à renoncer à leurs biens temporels! Lui-même d'ailleurs, donnant l'exemple,

1. *Acta Eccles. Mediol.*, Lyon, 1683, vol. I, p. 264.



vendit sa vaisselle plate, ses tableaux, ses statues, ses bijoux, résigna ses abbayes, abandonna à ses parents ses biens de famille; des revenus de son archevêché il fit trois parts : l'une pour les pauvres, l'autre pour l'Église, la troisième pour lui. Soixante délégués furent désignés pour aller imposer de ville en ville le respect de la discipline ecclésiastique. En même temps, il faisait adopter au synode une série de dispositions rigoureuses à l'égard des couvents : Ceux qui contenaient moins de douze religieuses durent être fermés, les abbesses et les supérieures ne purent plus être élues à vie, aucune nonne ne devait briguer des honneurs sous peine d'être condamnée à baiser dix-huit fois le sol devant les autres nonnes assemblées; défense était imposée d'obliger des enfants à prononcer des vœux; deux sœurs « germanes » ne pourraient plus être placées ensemble dans un même couvent, les élèves confiées à des nonnes, ne devaient plus rester plus d'un an avec elles<sup>1</sup>.

Le synode interdit les mystères, les représentations de la passion<sup>2</sup>; il fut recommandé aux peintres de ne pas s'écarter dans les tableaux de piété des indications contenues dans les livres saints et de n'y introduire aucun détail qui fût de nature à froisser la pudeur ou à alarmer la foi<sup>3</sup>;

1. *Acta Eccles. Mediol.*, p. 35, 45. Il y avait soixante-dix couvents de femmes dans la province milanaise.

2. *Ibid.*, p. 5.

3. On verra plus loin que Paul Véronèse fut traduit devant les inquisiteurs pour avoir pris quelques libertés dans un tableau d'église.

les danses, les mascarades, les réjouissances du carnaval furent interdites ainsi que les fêtes et les banquets qui avaient lieu habituellement à l'occasion de la première messe d'un prêtre. Il fut conseillé aux ecclésiastiques de se couper les moustaches très courtes<sup>1</sup>, aux évêques de renoncer aux vêtements de soie, aux repas plantureux, aux livrées éclatantes, aux plaisirs de la chasse.

De telles injonctions ne pouvaient manquer de jeter le trouble dans tout le pays; les évêques, les prêtres, les moines s'alarmèrent. Dans son zèle, l'archevêque prétendait agir de sa propre autorité; il voulut rendre exécutoires les décisions du concile et du synode sans le concours du sénat milanaise qui déclarait qu'elles n'auraient force de loi qu'après qu'il les aurait enregistrées. Le cardinal Borromée maintint ses prétentions et invoqua l'appui du gouvernement espagnol. Quelle ne fut pas sa déception de trouver dans le représentant du roi un adversaire résolu! Celui-ci fit défense à l'archevêque de rendre la justice<sup>2</sup>, de citer des accusés à son tribunal, de les faire arrêter par ses agents; il interdit à ceux-ci de porter des armes et même d'exercer leurs fonctions. Le cardinal Borromée ne voulut pas accepter cet échec et porta l'affaire devant la cour de Madrid qui se chargea du soin de trancher le différend en renvoyant les

1. Borromée se rasa complètement.

2. Borromée avait soustrait les faits d'usure à la juridiction civile pour se les attribuer; ils firent retour à la juridiction civile après sa mort.

deux parties devant le souverain pontife. Une commission composée de quatre cardinaux et d'un certain nombre de laïques fut chargée d'écouter les doléances de l'archevêque, du gouverneur et du sénat. Partout le cardinal Borromée rencontrait la même opposition. La correspondance adressée par le conseil des Dix à l'ambassadeur vénitien à Rome contient une longue énumération des excès de pouvoir imputés au cardinal pendant une visite à Bergame, et Borromée se vit enjoindre par la cour pontificale de ne plus entraver les ordres de la Seigneurie. L'évêque Zaccaria Delfino alla même jusqu'à l'accuser de faire le jeu des luthériens en se montrant trop rigoriste<sup>1</sup>.

Le cardinal Borromée n'en défendait pas moins avec la dernière énergie ce qu'il pensait être ses droits, en sorte qu'une lutte violente s'engagea entre lui et les autres autorités.

Le 2 août 1567, il donna ordre d'arrêter un gentilhomme. En réponse, le capitaine du peuple fit donner trois fois l'estrapade sur une place publique au barigel de l'archevêque; ce que voyant les agents qui étaient sous ses ordres prirent tous la fuite en sorte que le palais de l'archevêché demeura sans gardes. Borromée répondit en excommuniant le capitaine, le fiscal, le notaire, le gardien de la prison et le bourreau; il cita devant lui tout le corps du sénat, exigeant que le président du sénat et deux autres sénateurs fussent se disculper à

1. E. ROTA, p. 506. B. CECCHETTI, vol. I, p. 336.

Rome. La confusion fut extrême à la cour pontificale. On y prêtait à l'archevêque les desseins les plus ambitieux; on l'accusait de faire montre d'une simplicité de vie qui n'était qu'apparente et de vouloir innover, ce qui était ou semblait être le plus cruel des reproches. Le cardinal Alessandrino Bonelli, le neveu de Pie V, conseillait au pape d'en référer au roi Philippe II. Un envoyé spécial fut chargé de présenter à Rome les doléances des Milanais.

Dans cette singulière affaire, Borromée recommandait très généreusement à l'accueil bienveillant du pape celui qui allait porter plainte contre lui. « Le président du sénat, lui écrivait-il, n'a pas agi avec des mauvaises intentions; sa bonté, sa vie permettent de l'affirmer; il a suivi son imagination pensant ne pas se tromper. » Et il vantait sa piété, son zèle et sa vertu.

Borromée venait d'ailleurs de fournir une preuve de son dévouement à la population milanaise en suppliant le pape de ne pas donner suite à une bulle, publiée l'année précédente (1567), dans laquelle il déclarait que désormais le tribunal inquisitorial procéderait à Milan non seulement par voie d'inquisition, c'est-à-dire par enquête, mais aussi sur simple dénonciation anonyme ou secrète, contrairement aux constitutions impériales. L'année suivante (1568), il réunit un deuxième synode provincial; la première séance eut lieu le 4 août; quarante-deux résolutions furent décrétées; l'une était relative à l'impression



et à la vente des livres; elle imposait le visa aux imprimeurs sous peine d'excommunication, de destruction publique des livres, de suspension du privilège<sup>1</sup>.... Un synode tenu l'année suivante (1569) défendit aux moines d'enseigner aux femmes à lire, à écrire, à chanter, ou à jouer d'un instrument de musique quelconque.

Cette activité réformatrice de l'archevêque, impliquait une résolution inébranlable d'imposer sa volonté, car il ne pouvait admettre d'autre autorité que la sienne sous peine de laisser se liguier contre lui tous les intérêts menacés et de voir ses efforts compromis; il devenait de plus en plus intraitable en ce qui touchait ses prérogatives.

Mais le roi d'Espagne, sollicité de nouveau par lui, ne seconda pas plus qu'avant ses ambitions et chargea même son ambassadeur de lui reprocher son antagonisme envers le sénat et sa démarche auprès du pape. Bien plus, l'ambassadeur se rendit à Rome et obtint du pape que les sénateurs n'auraient pas à rendre compte à l'archevêque de leur conduite. Un peu plus tard, le gouverneur interdit aux gardes de l'archevêché de paraître en armes, selon la coutume, à la fête du Saint Sacrement.

Le cardinal Borromée ne renonça nullement pour cela aux droits de police et de répression dont il se pensait investi et agissait en conséquence. Aussi le gouverneur prit, le 26 août 1569,

1. *Acta Eccles. Mediol.*, vol. I, p. 51, 266. Il y eut un quatrième synode en 1572, d'autres suivirent en 1574, 1578, 1579....

un arrêté défendant à quiconque « de diminuer l'autorité du roi ». Tous les magistrats au service de Borromée, juges, notaires, conseillers, se sentant menacés, lui refusèrent dès lors leur concours.

Même dans son clergé, Borromée avait grand-peine à se faire obéir. Le chapitre de S. Maria della Scala prétendait avoir été soustrait à la juridiction épiscopale par une décision du pape Clément VII prise sur la demande du dernier duc de Milan<sup>1</sup>; le cardinal Borromée, qui ne connaissait pas ce privilège, manifesta son intention de visiter et d'inspecter cette église comme les autres. Le pape consulté lui en reconnut le droit mais les chanoines, poussés dit-on par les jésuites, se refusèrent à subir ce contrôle (août 1569). Le jour où l'archevêque devait venir, ils revêtirent leurs ornements sacerdotaux, s'entourèrent d'hommes d'armes et l'attendirent devant la porte de leur église; le cardinal archevêque arriva monté sur une mule et précédé de deux prêtres à cheval portant ses insignes de cardinal et la croix épiscopale. Il s'avança seul vers le seuil de l'église. Alors les violences commencèrent. Les hommes armés se précipitèrent sur les gens de l'archevêque et saisirent leurs chevaux par la bride; voyant cela, Borromée sauta à bas de sa mule, prit en main la croix et se dirigea vers l'entrée de l'église. Il y eut mêlée, la croix épiscopale de l'archevêque fut jetée par terre; les chanoines fermèrent violem-

1. L'église était la propriété d'un ordre régulier.

ment la porte de l'église et firent sonner les cloches tandis que leur avocat lançait l'interdit contre l'archevêque. Borromée se retira et prononça à son tour l'anathème contre les chanoines<sup>1</sup>.

Deux députés furent immédiatement envoyés par lui à Rome porteurs d'une protestation et il convoqua tout son clergé. Le peuple se rangea du côté de l'archevêque; le gouverneur espagnol et le sénat appuyèrent les chanoines. Pie V intervint pour recommander à Borromée la modération et la prudence, et aux chanoines, la soumission; en effet, l'année suivante, les excommunications que l'archevêque avait lancées contre eux étaient levées et les chanoines renonçaient à se prévaloir de leur privilège.

Trois des adversaires du cardinal Borromée étaient d'ailleurs morts entre temps car « Dieu laisse rarement impunis, dit l'hagiographe, les insultes et les outrages dirigés contre ses ministres<sup>2</sup> ». Le capitaine du peuple expira au cours d'une fête, l'un des gardes des chanoines, celui qui s'était saisi de la croix, rendit l'âme dans une auberge et le plus ardent des sénateurs mourut dans un grand esprit de contrition.

Une affaire bien plus grave survint peu après. « Les humiliés, dit un de leurs historiens, le P. Helyot, menaient une vie si licencieuse qu'ils ne refusaient rien à leur sensualité, ils ne se montraient qu'en grand équipage, allaient à la chasse

1. BESCAPÉ, *loc. cit.*, p. 40.

2. ABBÉ SYLVAIN, vol. II, p. 40. SALA, p. 40.

et étaient continuellement dans les jeux et les plaisirs<sup>1</sup>. » Durant les premiers temps de leur fondation, ils avaient assuré leur existence en fabriquant du drap; ce commerce les enrichit au point que la confrérie devint une sorte de société financière; elle fit des avances aux souverains. Pie V avait nommé le cardinal Borromée protecteur de la confrérie, le 13 février 1560. Durant sept ans, son action se borna à donner des conseils et à provoquer la réunion de chapitres qui n'aboutissaient à rien<sup>2</sup>, enfin en 1567, le pape Pie V rédigea une bulle de réforme et à la demande de Borromée lui accorda, par un bref en date du 10 mai, le droit de remplacer le général élu par un général de son choix. Un chapitre fut convoqué à Crémone le 5 juin 1567; Borromée s'était muni d'un nouveau bref « *Cum ex pastoris* » daté du 12 mai, mais rien n'y fit; le chapitre protesta avec véhémence contre les mesures que voulait imposer le cardinal, bien plus il nomma général de l'ordre par vingt-neuf voix sur trente-sept le moine Toso qui était parmi les plus hostiles à toute tentative de réforme<sup>3</sup>. En réponse, Borromée, se prévalant des pouvoirs que lui avait conférés Pie V désigna un autre général, le barnabite Luigi Bescapé<sup>4</sup>. Le 28 juin un nouveau

1. *Histoire des Ordres Monastiques*, vol. VI, p. 152. Bescapé parle de même, *loc. cit.*, p. 34.

2. SALA, vol. I, doc. XXXIX, XL....

3. Lettre du cardinal en date du 10 juin 1567.

4. Borromée l'avait envoyé auprès du roi d'Espagne pour y défendre sa conduite. ABBÉ SYLVAIN, vol. II, p. 21. MORONE,



bref enjoignait au cardinal de procéder à la réforme de l'ordre, lui promettant qu'il gagnerait ainsi la faveur céleste et la reconnaissance du pape. Borromée entreprit donc de visiter les diverses maisons de l'ordre, il en fit vendre en partie les biens et y introduisit des éléments nouveaux. Cette fois le gouvernement vénitien prêtait la main au cardinal; le légat à Venise demandait au grand inquisiteur Alessandrino d'insister auprès du pouvoir civil pour qu'il coopérât à l'exécution des réformes imposées aux humiliés et aux prêtres du territoire de Bergame (17 janvier 1568).

Les humiliés en vinrent alors à songer au meurtre du cardinal. Une conspiration fut ourdie entre les principaux d'entre eux; la vente des ornements du culte de l'église Brera fournit l'argent nécessaire pour soudoyer un assassin, le moine Geronimo Donato, surnommé Farina, et lui fournir des armes mais, pris de remords, il s'enfuit jusqu'à Corfou, après avoir dépensé les 40 écus qu'on lui avait remis; on le rejoignit et il revint; le 27 octobre 1568, il fut introduit dans l'oratoire où priait le cardinal Borromée et, au moment où l'on chantait le mottet : *Tempus est ut revertar ad eum qui me misit*, il tira sur lui presque à bout portant. Borromée ne fut même pas blessé<sup>1</sup>.

Diz. Erud., vol. LXXXIII, p. 117. *De vita et Rebus gestis...* CAROLO A BASILICAPETRI (Bescapé), Brixen, 1602, p. 34.

1. MORONI, Diz. Eccles., vol. LXXXIII, p. 107. Farina put s'échapper; il se réfugia en Savoie; l'évêque de Lodi le réclama et le duc le livra dix-huit mois après (24 février 1570). Nunz.

Cet attentat fut cause que le souverain pontife supprima l'ordre par la bulle « *Quemadmodum sollicitus* » du 7 février 1571<sup>1</sup>. Il comptait à ce moment quatre-vingt-quatorze monastères et seulement cent soixante et dix moines tant ceux qui y avaient été admis se montraient jaloux d'en interdire l'accès aux nouveaux venus.

Les biens que possédaient les humiliés furent partagés entre l'archevêque, les chartreux, les franciscains, les dominicains et d'autres communautés.

Quant aux nonnes humiliées, elles ne furent pas inquiétées.

Le cardinal Borromée continua sa campagne; le fiscal, le barigel et quelques autres officiers qui avaient tenté de limiter son autorité durent monter sur une estrade dressée devant la grande porte du dôme et là, s'étant prosternés la face contre terre, demander humblement au cardinal de les absoudre (24 décembre 1569). L'année suivante (2 octobre 1570), les chanoines de la Scala furent à leur tour obligés de solliciter son pardon pour l'affaire du crucifix; il donna même un si grand éclat à cette cérémonie que le gouverneur espagnol y vit un outrage à son maître et exigea des excuses.

Des protestations violentes s'élevaient contre le

*Savoja*, vol. I, c. 44. Le 25 juillet suivant il était exécuté avec les instigateurs de son crime.

1. JULI POGIANI SENENSIS, *Epistolæ...*, Rome, 1758, vol. IV, p. 215. Les Milanais avaient intercédé en faveur des humiliés.

cardinal. Les calomnies les plus venimeuses circulaient. « On le trouve capricieux, novateur, ambitieux, vindicatif et même cruel, dit un contemporain; il ne lui a pas suffi de causer la mort des humiliés et de ces prêtres qui se sont précipités dans des puits plutôt que de lui obéir, il a fait jeter des nonnes en prison; d'autres ont été mises à mort<sup>1</sup>.... »

Le cardinal Borromée avait fait appel à toutes les milices de l'Église; outre les jésuites qui lui furent d'un grand secours, il employa, comme on l'a dit, les barnabites<sup>2</sup> et les théatins qu'il réclama vers cette époque; ils vinrent au nombre de quatorze; pour les installer Borromée vendit les tapisseries qui lui restaient.

L'arrivée du nouveau gouverneur espagnol (Albuquerque était mort le 21 août 1571), allait lui fournir l'occasion de remporter d'autres succès.

Requesens ou Requesnes était venu décidé à empêcher, d'accord avec le sénat milanais, tout nouvel empiétement de Borromée en matière de juridiction civile. Défense fut faite à une femme qu'il avait citée à son tribunal, d'y comparaître. D'après démêlés s'ensuivirent et l'archevêque

1. Le P. GASPARE BUGATI, *Historia Universale*, publiée à Venise en 1571, liv. VIII, fol. 1046. Le cardinal archevêque y est dépeint sous les plus noires couleurs. En 1587, un an après la mort de Borromée, il publia une addition à son ouvrage.

2. « Vous savez, écrivait-il le 6 août 1567 à Ormaneto, quel grand service le Seigneur Dieu reçoit dans son église des Pères de saint Barnabé et quelle est la protection que j'en reçois à cause de leur vie sans tache et de leurs pieux exercices. » A. SALA, p. 251.

menaça ses adversaires d'excommunication. Il voulait en finir. « Quand je considère, écrivait-il, l'ordre que m'a donné sa Sainteté de maintenir mes droits et la volonté bien arrêtée de ces gens de tout faire pour y porter atteinte, c'est merveille que nous ne nous soyons pas heurtés plus tôt » (12 août 1573)<sup>1</sup>. De fait, une sentence d'excommunication fut lancée nommément contre le chancelier, implicitement contre le gouverneur. Le gouverneur envoya à Borromée une députation composée de vingt gentilshommes qui devait lui remettre une protestation dans laquelle il était accusé de s'occuper moins de lutter contre l'hérésie qui était aux portes de la ville que de lancer les foudres de l'Église contre de bons catholiques. Son château d'Arona fut saisi. Les réunions de pénitents furent interdites; ils eurent défense de porter leur cagoule dans la rue. Bien plus, le gouverneur fit cerner l'archevêché par des fantassins et des cavaliers et intercepta la correspondance de Borromée tout en ordonnant qu'il fût traité avec égards. Personne n'osait plus porter la croix devant lui quand il sortait.

Mais de son côté le gouverneur, étant excommunié, se voyait isolé dans son palais; nul ne voulait avoir de relations avec lui (septembre 1573).

Le roi d'Espagne, favorable en principe à son représentant, hésitait pourtant à entrer en conflit avec l'archevêque. Requesens fut nommé gouver-

1. ABBÉ SYLVAIN, vol. II, chap. XXIV.



neur des Flandres mais il ne voulait pas partir sans être absous; le pape, heureux de mettre fin à cette affaire, lui permit de se faire relever par l'ecclésiastique qu'il désignerait de l'excommunication lancée contre lui; le gouverneur choisit un moine récollet et une messe de réconciliation fut célébrée dans son palais ce qui faillit faire naître une nouvelle querelle<sup>1</sup>.

Durant quelques cinq ans, l'archevêque et le gouverneur qui avait succédé à Requesens, le marquis Ayamonte, vécurent en bonne intelligence mais, au commencement de 1578, les compétitions entre les deux pouvoirs reprirent avec autant d'animosité que par le passé. Les tendances théocratiques de Borromée ne pouvaient s'accommoder d'aucun pouvoir rival. La lutte s'engagea sur des questions d'étiquette qui avaient alors une si grande et si réelle importance. Le gouverneur occupait une place dans le chœur au milieu des chanoines et des prêtres; ce privilège lui fut retiré; il faisait dire la messe dans son palais suivant le rite romain; l'archevêque ordonna qu'il n'en fût plus ainsi. Des difficultés de plus en plus graves surgissaient sans cesse. On reprochait à Borromée de citer sans droit des laïcs à son tribunal, d'imaginer constamment de nouvelles réformes, de se montrer d'une rigidité excessive et de créer des

1. L'abbé Sylvain fait remarquer que le chancelier tomba peu après dans une humeur noire et, sur le point de mourir, demanda à se réconcilier avec le cardinal; le gouverneur atteint également par une maladie, sollicita lui aussi le pardon de Borromée.

cas d'exception qui n'étaient pas sans profit pour l'Église. Borromée ne voulait rien entendre. « Je ne prends pas, écrivait-il, mes résolutions d'après des ordres venus d'Espagne ni sur l'exemple de Venise où l'on ignore l'existence de la liberté ecclésiastique » (18 novembre 1577).

Le gouverneur avait organisé des tournois, des jeux et des fêtes pour égayer le carnaval; l'archevêque qui avait, dès le début de son gouvernement, interdit des réjouissances de ce genre, s'éleva contre ces « désordres » qui, disait-il, pourraient être cause de nouveaux châtiments tels que la peste dont la ville avait eu tant à souffrir naguère<sup>1</sup>. En réponse Ayamonte décida que ces réjouissances se répèteraient chaque dimanche du carême; une grande foule y assista le premier dimanche. Borromée promit cent jours d'indulgences à ceux qui, au lieu de s'y rendre, iraient aux églises et les églises à leur tour s'emplirent. Puis il excommunia les organisateurs des fêtes et interdit l'entrée des églises à ceux qui y prendraient part. A Rome on trouvait que l'archevêque abusait des excommunications (1579).

Le concile des Dix ou Sénat rédigea une protestation contenant l'énoncé de vingt et un griefs, et il l'envoya au souverain pontife. Les Dix suppliaient le pape « de bien vouloir mettre fin à tant de scandales et parer à de graves dangers en révoquant les ordonnances de l'archevêque et en

1. Lettre du 22 février 1579. Il n'est pas besoin de rappeler le rôle magnifique que joua saint Charles en cette circonstance.

restituant à la cité la jouissance de ses antiques coutumes ». Les autres communes du diocèse furent sollicitées de produire également leurs doléances (16 juillet 1579).

Borromée présenta sous forme de mémoire une longue réfutation. Grâce à lui, on ne dansait plus dans les campagnes, disait-il, on s'abstenait de fêtes bruyantes et mondaines et voici que la dissipation était revenue. Ne fallait-il rien faire pour arrêter ces dépravations? La jeunesse et la noblesse ne pouvaient-elles se livrer aux exercices de la guerre loin des villes et à des jours qui ne fussent pas fériés? Que s'il avait ordonné aux hommes et aux femmes de se placer désormais à part dans les églises, c'était en conformité des anciens usages....

Les jésuites se mêlèrent à la querelle et ce fut pour prendre parti contre Borromée! L'un d'eux, le P. Mazarin, un Sicilien, oncle du cardinal ministre, prêcha ouvertement la résistance; il compara le cardinal Borromée à un œuf de Pâques, rouge à l'extérieur et dur à l'intérieur. Une accusation d'hérésie fut lancée contre lui, il dut se rendre à Rome mais on ne put relever contre lui aucune charge, néanmoins ses supérieurs le frappèrent de peines graves. D'une façon générale, les moines et une bonne partie du clergé étaient hostiles à Borromée, et pour cause; il se sentait attaqué sourdement et crut même devoir aller à Rome présenter sa défense. Les Milanais, d'accord avec le gouverneur, envoyèrent

de leur côté une députation auprès du Saint-Siège. Durant plusieurs mois la discussion se poursuivit et plus d'une fois le pape donna tort au cardinal; il lui écrivit même pour modérer son ardeur (mars 1580), car Borromée avait promptement regagné sa métropole et repris ses entreprises. Grégoire XIII s'inspirait cependant parfois de son exemple; c'est ainsi qu'il défendit les tournois non seulement à Rome où l'on n'en faisait guère, mais dans toute la chrétienté.

Le gouverneur Ayamonte mourut à la fin d'avril 1580; dès lors Borromée put exercer son autorité à sa guise; le roi d'Espagne lui prêtait d'ailleurs maintenant son appui sans marchander; quand en 1583 il envoya à Milan comme gouverneur don Carlo d'Aragon, duc de Terranova, il lui aurait dit : « Nous ne t'envoyons pas comme gouverneur de notre province de Milan mais comme ministre de Charles Borromée. »

L'année suivante, en 1584, saint Charles Borromée mourut jeune encore<sup>1</sup>, victime peut-être de sa trop ardente activité.

Au commencement du XVII<sup>e</sup> siècle, tous les suspects du Milanais, laïques ou ecclésiastiques, devaient être envoyés à Rome par la voie de Gênes et de Civitavecchia. Les condamnés aux galères étaient livrés au roi d'Espagne mais leurs noms et leurs condamnations devaient être com-

1. A quarante-six ans.



muniés à l'inquisiteur de Gênes afin qu'il pût les suivre et les faire remettre en liberté, leur peine achevée.

Le Sénat milanais n'avait pas désarmé car, en 1602, il est absous, ainsi que le « préteur » de Crémone et d'autres magistrats non désignés, de la sentence d'excommunication portée contre eux pour avoir fait emprisonner un agent de l'Inquisition. En 1616, le gouverneur de Milan défendit à quiconque de porter des armes; il étendit même cette interdiction aux familiers de l'Inquisition; l'inquisiteur protesta et l'on trouva un accommodement.

Le transit des livres interdits fut permis aux marchands suisses et « hanséatiques ».

Plus tard, l'inquisiteur milanais fut autorisé à transformer les peines corporelles en peines pécuniaires<sup>1</sup>.

1. Cod. Casanatense, 2653, passim.

## VII

### PONTIFICAT DE GRÉGOIRE XIII

(13 mai 1572. — 10 avril 1585)

Condamnations. — La Réforme en Toscane : Florence. — Luques. — Sienne.

Contrairement à ce qui avait lieu le plus souvent, il se trouva que le successeur de Pie V lui ressemblait par certains points et continua sa politique. Il avait été élu après quelques heures seulement de conclave, fait exceptionnel, le 13 mai 1572, non pas tant à cause de ses qualités personnelles que parce que les cardinaux de Pie V avaient été écartés ainsi que ceux qui étaient patronnés par le cardinal Borromée.

Ugo Boncompagni, qui prit le nom de Grégoire XIII, était issu d'une famille noble bolognaise; il avait soixante et onze ans quand il monta sur le trône pontifical, ce qui facilita peut-être son élection; cependant on le savait bien portant et il se plaisait à dire qu'il comptait vivre au moins autant que son père et son grand-père qui avaient dépassé quatre-vingts ans<sup>1</sup>; de fait, il mourut à

1. MORONI, *Diz. Eud.*, vol. XXXII, p. 298.

quatre-vingt-trois ans pour avoir trop exactement observé le carême; il mangeait beaucoup et prenait peu d'exercice; son abord était sévère mais il se radoucissait bientôt et se faisait volontiers bienveillant. On ne lui connaissait aucune haine personnelle mais il ne semblait pas, non plus, avoir d'affection pour personne, hormis pour son fils Giacomo qu'il avait eu en 1548, dix ans avant d'avoir célébré sa première messe<sup>1</sup>. D'ailleurs, sa vie avait été exempte de reproches<sup>2</sup>; il n'était entré qu'assez tard dans les ordres ayant auparavant enseigné le droit; il le professa à l'université de Bologne où il eut pour élèves Borromée, Pole, Alessandro Farnèse, puis il fut envoyé à deux reprises comme jurisconsulte au concile de Trente et adjoint à des légats ou à des gouverneurs comme conseiller légal; appelé à Rome en 1538 par le cardinal Parisio, il y avait exercé les fonctions de « collatéral » au tribunal capitulin, c'est-à-dire qu'il était chargé de juger les affaires civiles, les différends relatifs aux testaments, de désigner des tuteurs aux orphelins et des curateurs aux incapables<sup>3</sup>. Aussi s'occupait-il surtout, quand il fut pape, de l'administration de la justice; c'est en légiste qu'il suivait, et de très près, les procès de l'Inquisition; il suivait même les affaires de moindre importance dont il voulait qu'on lui

1. LITTA, *Fam. Celebri*, vol. IV.

2. ALBERI, *Relaz. Amb. Veneti*, Ser. II, vol. IV, p. 239.

3. Statuts de 1363, liv. III, art. 26, de 1469, liv. III, art. 24, de 1523, liv. I, art. 1 et de 1580, liv. I, art. 9.

rendit un compte exact, ce que blâmait son entourage. Le fonctionnement du Saint-Office lui était d'autant mieux connu que Paul IV lui avait donné un emploi auprès des tribunaux inquisitoriaux; il l'avait également créé évêque de Viesti dans le royaume de Naples en 1558; c'est alors qu'il dit, dans la basilique de Saint-Pierre, sa première messe. Pie IV l'avait fait cardinal, le 12 mars 1565.

Grégoire XIII sentait, comme Pie V, la nécessité et l'urgence d'une réforme; à Rome, il tenta de faire régner la morale. A en croire certains détracteurs de sa politique, il n'y réussit qu'à demi. « On vitici, écrivait l'ambassadeur vénitien, entre la licence et la rigueur. » Cependant, en 1583, un Polonais hérétique, favori du roi, était autorisé par le Saint-Siège à séjourner quelque temps à Rome dans l'espérance que le spectacle édifiant qu'il y verrait le ferait revenir sur ses préventions et renoncer à ses erreurs<sup>1</sup>.

Son principal effort porta sur les ordres monastiques et les bulles qu'il publia à cet effet sont nombreuses; il réglementa la façon dont les nonnes pouvaient recevoir des aumônes<sup>2</sup>; il transforma les constitutions des cisterciens, des prémontrés, des frères de l'observance<sup>3</sup>, permit aux moines et aux nonnes du Mont Carmel de posséder des biens<sup>4</sup>, modifia les dispositions qui

1. Arch. Seg. Vat. Nunz. Venezia, vol. XXIII, col. 237.

2. *Bullarium*, vol. VIII, p. 28.

3. *Ibid.*, p. 73, 224, 274.

4. *Ibid.*, p. 108.



réglèrent la nomination des chefs de la congrégation du Mont Cassin<sup>1</sup>, confirma les privilèges des servites<sup>2</sup>, rétablit les anciennes règles de l'ordre pour ramener les camaldules à une discipline plus sévère<sup>3</sup>, détermina la façon dont la congrégation S. Salvatore de l'ordre des augustins procéderait à l'élection du prieur et « des autres prélats<sup>4</sup> », confirma les privilèges de l'archiconfrérie à Ss. Trinit de Rome<sup>5</sup>. Mais ce furent les jésuites surtout dont il s'occupa<sup>6</sup>; il leur permit de ne pas prendre part aux processions afin qu'ils pussent s'adonner entièrement « aux prédications, aux lectures, aux études, à la confession et aux œuvres de piété auxquelles, dit-il, ils se consacrent avec un si louable zèle »; il leur permit également d'élever partout où il leur plairait des chapelles et des églises nonobstant les privilèges accordés aux autres ordres; il les exonéra complètement de la dîme et des diverses taxes qui étaient imposées au clergé; il interdit aux membres de la compagnie de Jésus de passer dans un autre ordre, « même dans l'ordre des chartreux », défense qu'il révoqua d'ailleurs vers la fin de son pontificat<sup>7</sup>.

Les pouvoirs des juges inquisitoriaux furent

1. *Bullarium*, vol. VIII, p. 165, 259.

2. *Ibid.*, 64.

3. *Ibid.*, 205, 256, 438, 505.

4. *Ibid.*, 307, 513.

5. *Ibid.*, p. 530.

6. *Ibid.*, p. 143.

7. *Ibid.*, p. 148, 198, 302, 397, 406, 457 et suivantes.

définis et étendus; le pape soumit à leur juridiction les ecclésiastiques, même ceux qui célébraient la messe, alors qu'antérieurement leur compétence en ce qui les concernait n'avait jamais été bien établie et que des doutes s'étaient élevés à ce sujet<sup>1</sup>.

Le 4 avril 1583, il publia la bulle « *Consueverunt Romani* » qui frappait d'excommunication et d'anathème ceux qui professaient des doctrines hérétiques, qui lisaient des livres défendus, qui contestaient l'autorité du pape, qui en appelaient du pape au futur concile<sup>2</sup>.

Tout ceci fut sans doute l'œuvre personnelle du pape; toutefois, dans les premiers jours de son pontificat, il avait nommé une commission de quatre cardinaux, le cardinal Borromée, le cardinal Gabriello Paleotti, le cardinal Giovanni Aldobrandini et le cardinal Paolo d'Arezzo, dont la mission était de veiller à l'application des réformes décidées par le concile de Trente<sup>3</sup>; une congrégation de cinq cardinaux fut un peu plus tard mais avant la fin de l'année, chargée de reviser et d'achever l'index. Mais il ne semble pas que ni l'une ni l'autre de ces commissions ait puissamment contribué à la tâche que s'était proposée Grégoire XIII.

Sur l'ordre du souverain pontife, on célébra à

1. *Bullarium*, vol. VIII, p. 86.

2. *Ibid.*, p. 413.

3. J. MAFFEI, *Degni Annali di Gregorio XIII dati in luce da Carlo Coquelins*, Rome, 1742, vol. I, p. 21.

Rome la Saint-Barthélemy. « Le 2 septembre 1572, dit le chroniqueur Francesco Mucanzio<sup>1</sup>, le pape reçut confirmation de la nouvelle de l'assassinat par le peuple parisien de l'amiral Coligny et d'un grand nombre des chefs du parti, avec l'approbation du roi et on eut l'espérance que les hérétiques ayant été détruits, la paix régnerait dans le royaume; c'est pourquoi le pape descendit après le consistoire de son palais (Saint-Marc) à l'église S. Marco, précédé de la croix et suivi des cardinaux et y pria. Il fut décidé en outre que des processions solennelles auraient lieu pour célébrer cet événement. En conséquence, le 8 septembre, le pape réunit dans son palais les cardinaux présents à Rome au nombre de trente-trois ainsi que le haut clergé, revêtit ses vêtements blancs, prit sa mitre précieuse et se dirigea processionnellement vers Saint-Louis-des-Français; les confréries, les prêtres, sa famille suivaient avec leurs costumes des grandes fêtes. Le pape marchait sous un baldaquin que portaient alternativement les « orateurs », les nobles et les soldats de Saint-Pierre. Arrivé à l'église Saint-Louis, le pape fit une courte allocution et changea d'étole et de pluvial avec l'aide de deux cardinaux. La messe fut célébrée par le cardinal de Pellevé et une indulgence de quarante années fut accordée aux

1. Récit du maître des cérémonies et diariste pontifical, Francesco Mucanzio. Biblioteca Casanatense. Cod. ms. 2145. Cf. *Ordine della solennissima processione fatta dal sommo Pontefice... per la felicissima nova della Destruttione della Setta Ugonotana*, Rome, 1572.

assistants. Le pape s'en revint ensuite à son palais en litière. »

Le meurtre de l'amiral fut représenté par Vasari dans la Sala Regia du Vatican qui conduit à la chapelle Sixtine<sup>1</sup>.

« La conduite exemplaire des deux derniers papes (Pie V et Grégoire XIII), disait en 1576 l'envoyé vénitien Tiepolo, a rendu un bien grand service à l'Église<sup>2</sup>. Actuellement les cardinaux et les prélats de la cour pontificale fréquentent les églises et vivent dans un train modeste; ils s'abstiennent de causer du scandale et leur vie est chrétienne. On peut dire qu'à Rome, les choses, en ce qui concerne la religion, sont en bonne voie<sup>3</sup>. »

Grégoire XIII mourut le 10 avril 1585.

#### CONDAMNATIONS.

Dès le 19 juillet 1572, commencèrent les exécutions<sup>4</sup>; Girolamo Pellegrino de Naples fut pendu et brûlé ce jour-là au pont Saint-Ange<sup>5</sup>.

Le 30 mai 1573, eut lieu l'abjuration de treize

1. Voir l'Intermédiaire des chercheurs, vol. LXXIV, n° 1451, col. 408.

2. E. ALBERI, *Relaz. Ven.*, Ser. II, vol. IV, p. 213.

3. Cependant il y avait encore quelques mauvais prêtres. En 1580 (4 juin) un prélat appartenant à la famille Pamfili, se prit de querelle chez une courtisane avec un certain Boccaletto; ils se blessèrent réciproquement, le frère de Boccaletto reçut un coup d'épée dans la jambe, un serviteur fut frappé à la tête : toutes les blessures étaient graves. Cod. Vat. Urb., 1048 sans pag.

4. G. MAFFEI, *Degli Annali di Gregorio XIII dati in luce da Carlo Coquelins*, Rome, 1742, vol. I, p. 23.

5. D. ORANO, p. 50.



hérétiques dont deux femmes; un d'eux fut pendu; quatre furent condamnés à la prison perpétuelle; les autres, envoyés aux galères; toutefois trois d'entre eux-ci :

Jacobo Antonio Contini, Luigi Quaglia, Federico Richesani, obtinrent que leur peine fût commuée en prison perpétuelle; bien plus ils étaient autorisés à sortir les jours de fête mais la tête couverte d'un cagoule et seulement pour se rendre à la messe.

A la sortie de cette cérémonie, il y eut une violente querelle de préséance entre le sénateur Galeazzo Poggio et l'auditeur de la Chambre apostolique, et il fallut l'intervention des prélats présents pour la calmer<sup>1</sup>.

Le même jour (30 mai 1573), le cardinal de Pise adressait au duc de Mantoue une lettre, au nom des membres du Saint-Office, pour lui enjoindre d'ordonner à ses officiers de recevoir de l'inquisiteur de Mantoue et d'envoyer à Ferrare un hérétique qui avait été moine et même notaire de l'Inquisition; de Ferrare, il devait être conduit à Rome<sup>2</sup>.

Le 27 février 1574, l'évêque d'Ariano, Donato de Laurente, qui avait été emprisonné comme hérétique, fut mis en liberté après avoir eu à verser une amende de 10 000 écus<sup>3</sup>.

Le 3 avril 1574, on publia que le pape venait

1. BERTOLOTTI, p. 62.

2. BERTOLOTTI, p. 63. MAFFEI, *Annali...*, vol. II, p. 199.

3. Cod. Vat. Urb., 1044, sans pag.

en consistoire de priver de sa dignité l'évêque de Segni, Pamfili, moine augustin, non pour hérésie mais pour simonie<sup>1</sup>.

Le 4 septembre 1574, un Vénitien, Nicolo Colonici, fut exécuté comme hérétique au pont Saint-Ange<sup>2</sup>.

Le 25 octobre 1574, Francesco Ghislerio, fils de Bernardin de Pignerol, fut étranglé à minuit dans sa prison par ordre de l'Inquisition et enterré sur-le-champ<sup>3</sup>.

Le 30 octobre 1574, dix hérétiques abjurèrent dans l'église Saint-Pierre; neuf furent condamnés à des peines diverses, le dixième devait être brûlé vif mais lorsqu'on vint le prendre au matin pour le conduire au pont Saint-Ange où le bûcher était déjà prêt, il cessa « de persévérer dans ses diaboliques erreurs » et l'exécution fut remise; il ne s'agissait au reste que d'un changement de supplice car, étant relaps, il ne pouvait échapper à la mort<sup>4</sup>.

Le 20 novembre 1574, fut brûlé vif un habitant de Trévise ou de Bassano, Alessandro di Giacomo, que l'archiduc Charles avait livré à l'Inquisition; il était convaincu de s'être fait le chef des hérétiques de son pays et d'avoir professé et répandu des opinions condamnables<sup>5</sup>.

Le 14 octobre 1575, mourut dans les prisons du

1. Cod. Vat. Urb., 1044, sans pag.

2. D. ORANO, p. 52.

3. D. ORANO, p. 53.

4. Cod. Vat. Urb., 1044.

5. *Ibid.*

Saint-Office « le Commandeur de Malte », Alliata, natif de Palerme<sup>1</sup>.

Le 23 juin 1576, le cardinal de Pise écrivait sur l'ordre du pape à l'évêque de Mantoue pour le blâmer sévèrement de n'avoir pas encore fait périr par le feu Girolamo Thomara. « On dit, écrivait le cardinal, que votre Seigneurie s'est opposée à l'exécution de la peine de concert avec des séculiers qui n'ont aucunement le droit d'intervenir dans les affaires du Saint-Office. » Girolamo était devenu hérétique en 1566, il avait abjuré en 1571 et était retourné presque aussitôt au protestantisme entraînant son parent, le chanoine Benedetto Thomara; l'Inquisition l'avait livré au bras séculier le 2 mai; le pape avait donc tout lieu d'être surpris que, le 23 juin, il fût encore en vie; quant au chanoine, il avait été condamné à six ans de prison<sup>2</sup>.

Le 16 mars 1577, dix luthériens « de basse condition » furent conduits dans les prisons du Saint-Office<sup>3</sup>.

Le 20 avril 1577, une pasquinade, qui émanait visiblement de quelque hérétique, fut affichée à l'emplacement habituel; le pape fut instruit de ce qui y était dit contre lui et entra dans une violente colère. On riait jadis de ces facéties<sup>4</sup>.

Le 19 juin 1577 deux gentilshommes hérétiques

1. Cod. Vat. Urb., 1044. Voir pour le procès de Carranza, p. 583.

2. BERTOLOTTI, p. 65.

3. Cod. Vat. Urb., 1045, sans pag.

4. *Ibid.*

arrivèrent de Naples; l'un était Anglais, l'autre Français; ce dernier, qui s'appelait Jean Allard, avait beaucoup voyagé; le roi de Suède, Jean III, lequel embrassa le protestantisme en 1592, l'avait chargé de missions diplomatiques; le roi le munissait vraisemblablement de fonds car, au moment de son arrestation, on trouva sur lui pour 130 000 écus de traites; dans sa prison il chercha à se faire de l'argent et s'était adressé à une dame romaine, Virginia Poggi, lui demandant de lui consentir une avance sur une créance qu'il avait sur le roi de Suède, créance de 41 808 écus. Par égard pour sa qualité, il fut enfermé au couvent de S. Pietro in Vincoli; il s'en échappa, gagna la France, fut repris avec l'assentiment du roi, ramené à Rome et livré au Saint-Office qui, cette fois, l'enferma dans ses prisons (1578)<sup>1</sup>.

Le 17 novembre 1577, plusieurs hérétiques abjurèrent dans Saint-Pierre, c'étaient :

Don Felice di Bernardino, de Plaisance, chanoine régulier qui fut condamné à la prison perpétuelle.

Giovanni Maria Di Grifone, de Plaisance, également condamné à la prison perpétuelle; la confiscation de ses biens qui avait été prononcée suivant l'usage, lui fut remise par grâce particulière.

Giacomo, de Bergame, Don Felice, de Corneto, médecin et chirurgien, Pierre, de Lyon, Domenico, de Poggio, Gaetano, de Florence, Lorenzo Alzaro, de Gênes, nécromant, accusé d'avoir « sacrifié aux

1. Cod. Vat. Urb., 1046 et 1047, sans pag.



démons » : tous condamnés à la prison perpétuelle.

Francesco Baronino, de Lucques, condamné à trois ans de prison.

Francesco Fantucci, de Lucques, condamné pour faux témoignage à trois ans de galères.

Giacomo Martinelli, de Cortone, condamné pour faux témoignage à cinq ans de galères<sup>1</sup>.

Le diariste Francesco Mucanzio décrit en ces termes cette abjuration<sup>2</sup> : « Quatre cardinaux se trouvaient présents, Savelli, Gambara, Madruccio, Sirleto; un évêque, revêtu du pluvial et coiffé de la mitre, s'assit en tournant le dos à l'autel où se trouvait le Saint Sacrement, récita par cœur le Miserere et toucha de sa baguette les condamnés agenouillés devant lui, puis il ôta sa mitre et récita les paroles d'absolution, se tourna vers l'autel, entonna un *Te Deum* que le chœur reprit et donna sa bénédiction à toute l'assistance; après quoi le chantre dit à haute voix : « Indulgence plénière au nom du pape à tous ceux qui sont ici présents. » Ce fut un évêque anglais, Thomas Goldwel<sup>3</sup>, qui présida à cette cérémonie.

Le 13 août 1578, huit hérétiques, tous étrangers furent pendus au pont Saint-Ange; on brûla ensuite leurs cadavres près de la Porte Latine; c'étaient :

1. Cod. Vat. Urb., 1045.

2. *Diario Coerimonialia*, Cod. Casanatense, 2145; ad an.

3. Evêque de S. Asaph, dans le pays de Galles; il avait été chassé de son siège.

Baldassare, de Fastonichi, en Albanie; Antonio di Giovanni Valiès, du diocèse de Tortosa, en Catalogne; Bernardino di Antonio, du diocèse de Séville, Alfonso de Pogli, du diocèse de Tolède; Girolamo, de Tolède, Gaspard de Martin, de Mayence; Francesco di Gianmartino di Raditoldo; Marco di Giovanni Pinto, d'Evora<sup>1</sup>.

Le 29 novembre 1578, un moine, fra Clemente, fut pendu au pont du Transtévère, puis brûlé<sup>2</sup>.

En mai 1579, on apprit qu'un hérétique avait été brûlé à Gênes; généralement les exécutions capitales avaient lieu à Rome. Il n'y avait guère qu'en Sicile, soumise à l'Espagne, où l'on procédât à des auto-da-fés<sup>3</sup>.

Le 10 juin 1579, en présence de dix-sept cardinaux, eut lieu l'abjuration et la lecture du jugement de huit luthériens; un moine augustin, un Italien, trois Espagnols, un Siennois, un Bolognais; ces deux derniers étant relaps furent condamnés à être pendus et brûlés; le Siennois se nommait Cosimo di Guglielmo, le Bolognais, Pompeo Lojani; il était gentilhomme et s'était enfui en France en 1572 mais le Saint-Siège avait obtenu qu'il lui fût envoyé<sup>4</sup>. Ils furent exécutés l'un et l'autre le

1. D. ORANO, p. 55 et suiv.

2. Archiv. di Stato, Reg., vol. an. 1578-1580. Cod. Vat. Urb. 1046.

3. Cod. Vat. Urb. 1047, fol. 303.

4. Lojani était apparemment d'origine bolognaise. Le cardinal Savelli réclama au vice-légat de Bologne, le 12 octobre 1577, les frais de son entretien dans les prisons du Saint-Office, à quoi le vice-légat répondit que la liquidation de ses biens produirait

surlendemain, 12 juin, sur le pont Saint-Ange; le bourreau reçut 3 écus 60 bol. Le reste des condamnés fut envoyé aux galères ou emprisonné pour la vie<sup>1</sup>.

Le 20 juin 1579, un prêtre calabrais fut arrêté pour avoir affiché une pasquinade injurieuse envers le Saint-Siège<sup>2</sup>.

Le 20 octobre 1579, il fut procédé à la dégradation d'un moine qui avait abandonné le froc; vingt sbires l'amènèrent à l'église S. Maria sopra Minerva vêtu de ses habits ecclésiastiques, un évêque l'en dépouilla, puis il fut ramené en vêtements laïcs à la prison Torre di Nona<sup>3</sup>.

Le 18 février 1580, le cardinal Savelli, inquisiteur général, écrivait au duc de Mantoue que le Saint-Siège n'avait pas appris sans inquiétude que journellement à Casal des placards étaient affichés jusque sur les portes de l'église cathédrale; il le pressait de faire opérer une recherche minutieuse des coupables et de les châtier avec sévérité<sup>4</sup>.

La cour pontificale était alors divisée au sujet d'une grave affaire. Le grand maître de l'ordre de Malte avait fait noyer un chevalier de son ordre du nom de Petrucci afin, disait-on, qu'il ne fût pas interrogé par le tribunal inquisitorial. Admonesté,

peu de chose et sûrement pas assez pour fournir cette somme. Nunz. Bologna, vol. III, col. 269 et vol. II, col. 67.

1. Cod. Vat. Urb. 1047, col. 188.

2. *Ibid.*, p. 201.

3. Cod. Vat. Urb., 1047, fol. 281, 340.

4. A. BERTOLOTI, p. 68.

il vint à Rome se justifier devant le pape mais, à peine arrivé, le Saint-Office l'avait fait jeter en prison; son premier notaire, son auditeur, le vice-gouverneur de l'île avaient été mandés. L'affaire sembla devoir prendre une tournure grave et Rome entière s'en émut pendant près d'une année, puis personne n'en parla plus<sup>1</sup>.

Il est assez singulier qu'au moment où les Italiens commençaient à se détacher de la cause protestante, Rome et l'Italie étaient envahies de protestants étrangers; il devenait méritoire d'aller dans la métropole de la catholicité insulter au papisme.

Au commencement de l'année 1581, un Anglais cassa à coups de pierres une image vénérée de la Madone qui se trouvait dans l'église S. Maria de' Monti<sup>2</sup> et un Français pénétra dans l'église S. Maria del Popolo pendant qu'un moine augustin y célébrait la messe et, criant qu'il voulait supprimer l'idolâtrie, lui jeta un coussin si violemment à la tête qu'il en fut renversé; ils furent l'un et l'autre emprisonnés sur le moment<sup>3</sup>.

Une affaire bien plus grave suivit<sup>4</sup>. Le 23 juillet 1581, un Anglais, fabricant de clous, Richard Archinson (?), Archenzone, dit le texte italien, déguisé en pèlerin, s'approcha dans l'église Saint-Pierre d'un prêtre qui disait la messe, lui arracha

1. Cod. Vat. Urb., 1049 sans pag., à la date du 12 novembre 1580.

2. *Ibid.*

3. MAFFEI, *Annales*, vol. II, p. 217.

4. Cod. Vat. Urb., 1049, sans pag.



le calice des mains et le jeta par terre; les assistants, d'abord anéantis de terreur, se précipitèrent sur lui, des suisses survinrent et s'emparèrent de lui; il faillit être massacré sur place. Amené au Saint-Office, il déclara qu'il était « calviniste puritain », qu'il faisait partie d'une association de vingt-huit personnes dont trois l'avaient accompagné à Rome et s'apprêtaient à agir à son exemple, et qu'il ne souhaitait rien tant que le martyre. On raconta que ses compagnons portaient sur leur manteau la lettre H pour marquer qu'ils étaient hérétiques; peu après le bruit courut qu'ils avaient été capturés et allaient bientôt être exécutés. Pour Archinson, qui semble avoir été en réalité le seul inculpé et n'avoir eu que des complices imaginaires, quand on le fouilla, on trouva sur lui « une fourchette de bois décorée d'une lune ».

Son supplice eut lieu le 2 août (1581); le pape avait envoyé auprès de lui des jésuites parlant l'anglais car il n'entendait pas un mot d'italien, mais ce fut vainement qu'on tenta de le fléchir<sup>1</sup>; il fut placé tout nu sur un âne et conduit de la prison de la Corte Savella à la place Saint-Pierre au milieu d'une foule nombreuse et bruyante; les enfants criaient : « Au feu, au feu ! ». Des bourreaux l'entouraient, le frappant avec des torches enflammées. Arrivé sur la place, on lui coupa d'abord la main droite, puis il fut placé sur

1. Rome, Archiv. di Stato, Reg. S. Giovanni Decollato, vol. 1578-87, p. 124.

le bûcher. Le bourreau reçut 45 b., son aide 30 b. plus du vin.

Le 6 mai 1582, quatorze Anglais furent débarqués au quai de Ripa et conduits au palais du Saint-Office; on y amena aussi un soldat en garnison au château Saint-Ange et qui était Anglais<sup>1</sup>.

Le 10 mai 1582, Fabrizio Pallavicini fut enfermé dans les prisons du Saint-Office parce qu'on avait découvert qu'il était resté en relations avec un de ses frères, au service de la reine Élisabeth d'Angleterre<sup>2</sup>.

Vers le même temps, on attendait à Rome deux hérétiques que la République de Gênes envoyait au pape qui les lui avait réclamés. L'un d'eux qui possédait, à ce qu'on disait, plus de 150 000 écus, en fut quitte, après avoir renoncé à ses erreurs, pour une amende de 6 000 écus qui fut remise aux œuvres pies de Gênes. Du sort de l'autre, on ne sait rien<sup>3</sup>.

Le 1<sup>er</sup> septembre 1582, arriva à Rome un personnage énigmatique; c'était un moine dominicain amené d'Allemagne et que l'on disait originaire de l'île de Chios; il se faisait appeler Paléologue mais son véritable nom était, à ce qu'on croyait, Giacomo Massitana ou Marcellara<sup>4</sup>. D'un esprit cultivé et très fin, souple et habile dans la discussion, il avait de bonne heure adopté les

1. MAFFEI, vol. II, p. 219. Cod. Vat. Urb., 1050 sans pag.

2. Cod. Vat. Urb., 1049 sans pag. A. BERTOLOTTI, p. 69.

3. Cod. Vat. Urb., 1050 sans pag.

4. Cod. Vat. Urb., 1050. AMABILE, vol. II, p. 48, note. L. CARRERI, *Appunti...*, p. 74.

idées protestantes; jadis le Saint-Office l'avait tenu quelque temps dans ses prisons mais il s'en était échappé quand elles furent ouvertes par le peuple après la mort de Paul IV. Pie V reprit l'affaire mais dut se contenter de le brûler en effigie; il s'était réfugié en France puis en Autriche; après de longues négociations, le nonce obtint de le faire arrêter; on l'enferma dans un couvent de Vienne, avec des fers aux pieds, sous la garde de quatre hallebardiers ce qui ne l'empêcha pas de tenter une évasion; cependant le nonce continuait ses démarches pour que l'empereur consentît à se dessaisir de son prisonnier et à l'envoyer à Rome; finalement Rodolphe II céda. Paléologue fut donc conduit à Innsbruck avec un sauf-conduit du duc de Bavière, de là à Trente mais par un long détour, car on redoutait que les populations ne fissent quelques tentatives pour le délivrer; sa popularité était, en effet, très grande dans tout le pays. De Trente il fut amené à Bologne et à Rome; le 4 août, le dépositaire général, autrement dit le trésorier de l'Église, remboursait à l'évêque de Verceil, Bonuomini, une somme de 300 écus pour les frais de ce voyage<sup>1</sup>.

On lui fit promptement son procès et il fut condamné à être brûlé, mais on réserva le prononcé de son jugement pour une occasion solennelle<sup>2</sup>.

1. Cod. Vat. Urb., 1050, sans pag., 1051, sans pag.

2. Turin, Archiv. di Stato, Sez. I, Lett. Ministri da Roma, Mazzo VIII. Lettre de Giacomo Conte au duc de Savoie en date du 19 février 1583.

Le 13 février 1583, qui était un dimanche, dans l'après-midi, tous les cardinaux présents à Rome se rendirent à l'église de S. Maria sopra Minerva; trente hérétiques disent certains documents, dix-sept disent d'autres, dont Paléologue devaient y entendre leur sentence. On condamna à être brûlé vif un docteur fameux, Borro d'Arrezzo, qui avait enseigné dans plusieurs universités et professait cette « opinion folle » que l'âme est mortelle<sup>1</sup>. On condamna à la même peine un Portugais, Diego Lopez, qui avait eu une existence singulièrement agitée; à l'âge de vingt-cinq ans il s'était fait circoncire et avait embrassé la religion israélite; puis il avait séjourné à Ferrare quelque temps et s'y était employé en faveur du protestantisme; on lui attribuait plusieurs conversions; le Saint-Office sollicita donc et obtint du duc son arrestation et il fut envoyé à Rome avec un de ses compatriotes, Gabriello Enriquez, converti comme lui au Judaïsme. Deux autres hérétiques, un prêtre, Domenico Danzarello de Piperno<sup>2</sup>, et « un Africain de Barbarie », Prospero d'Imperatore, entendirent également la sentence qui les envoyait au bûcher.

Outre Paléologue, il se trouvait un autre accusé mystérieux « seigneur de deux châteaux » parmi ceux qui figurèrent à la cérémonie d'abjuration;

1. A. BERTOLOTTI, p. 70. D. ORANO, p. 68.

2. Il avait été arrêté à Fondi près de Gaète en avril 1582 et livré par le vice-roi le 4 mai, ainsi que le nonce à Naples, l'archevêque Savelli, en informait le cardinal de Côme. Nunz. Napoli, vol. VIII, c. 127, 20 avril 1582.



idées protestantes; jadis le Saint-Office l'avait tenu quelque temps dans ses prisons mais il s'en était échappé quand elles furent ouvertes par le peuple après la mort de Paul IV. Pie V reprit l'affaire mais dut se contenter de le brûler en effigie; il s'était réfugié en France puis en Autriche; après de longues négociations, le nonce obtint de le faire arrêter; on l'enferma dans un couvent de Vienne, avec des fers aux pieds, sous la garde de quatre hallebardiers ce qui ne l'empêcha pas de tenter une évasion; cependant le nonce continuait ses démarches pour que l'empereur consentît à se dessaisir de son prisonnier et à l'envoyer à Rome; finalement Rodolphe II céda. Paléologue fut donc conduit à Innsbruck avec un sauf-conduit du duc de Bavière, de là à Trente mais par un long détour, car on redoutait que les populations ne fissent quelques tentatives pour le délivrer; sa popularité était, en effet, très grande dans tout le pays. De Trente il fut amené à Bologne et à Rome; le 4 août, le depositaire général, autrement dit le trésorier de l'Église, remboursait à l'évêque de Verceil, Bonuomini, une somme de 300 écus pour les frais de ce voyage<sup>1</sup>.

On lui fit promptement son procès et il fut condamné à être brûlé, mais on réserva le prononcé de son jugement pour une occasion solennelle<sup>2</sup>.

1. Cod. Vat. Urb., 1050, sans pag., 1051, sans pag.

2. Turin, Archiv. di Stato, Sez. I, Lett. Ministri da Roma, Mazzo VIII. Lettre de Giacomo Conte au duc de Savoie en date du 19 février 1583.

Le 13 février 1583, qui était un dimanche, dans l'après-midi, tous les cardinaux présents à Rome se rendirent à l'église de S. Maria sopra Minerva; trente hérétiques disent certains documents, dix-sept disent d'autres, dont Paléologue devaient y entendre leur sentence. On condamna à être brûlé vif un docteur fameux, Borro d'Arrezzo, qui avait enseigné dans plusieurs universités et professait cette « opinion folle » que l'âme est mortelle<sup>1</sup>. On condamna à la même peine un Portugais, Diego Lopez, qui avait eu une existence singulièrement agitée; à l'âge de vingt-cinq ans il s'était fait circoncire et avait embrassé la religion israélite; puis il avait séjourné à Ferrare quelque temps et s'y était employé en faveur du protestantisme; on lui attribuait plusieurs conversions; le Saint-Office sollicita donc et obtint du duc son arrestation et il fut envoyé à Rome avec un de ses compatriotes, Gabriello Enriquez, converti comme lui au Judaïsme. Deux autres hérétiques, un prêtre, Domenico Danzarello de Piperno<sup>2</sup>, et « un Africain de Barbarie », Prospero d'Imperatore, entendirent également la sentence qui les envoyait au bûcher.

Outre Paléologue, il se trouvait un autre accusé mystérieux « seigneur de deux châteaux » parmi ceux qui figurèrent à la cérémonie d'abjuration;

1. A. BERTOLOTI, p. 70. D. ORANO, p. 68.

2. Il avait été arrêté à Fondi près de Gaète en avril 1582 et livré par le vice-roi le 4 mai, ainsi que le nonce à Naples, l'archevêque Savelli, en informait le cardinal de Côme. Nunz. Napoli, vol. VIII, c. 127, 20 avril 1582.

c'était apparemment un prélat; la sentence le désigne seulement par les initiales de son nom, A. fils de B. Il avait été dénoncé à son évêque et à des inquisiteurs comme ayant en sa possession *l'Institution de Calvin, le Pasquin en extase, divers traités de Bruccioli, la Tragédie du Libre Arbitre*, des pièces de vers contre le pape et les cardinaux. Il était aussi accusé d'avoir mangé gras les jours d'abstinence et notamment le vendredi saint, d'avoir soutenu que le pape n'avait aucune autorité légitime et que le purgatoire n'existait pas, d'avoir fréquenté des hérétiques. Il avait tout avoué et s'était rétracté. Sa sentence portait que chaque jour il réciterait le Credo et la Couronne de la Vierge, chaque lundi l'office des morts, les autres jours des litanies et des psaumes; une fois par semaine il devait dire la messe<sup>1</sup>.

Bartolommeo de Castello, deux prêtres espagnols et un moine siennois furent condamnés à la prison perpétuelle; un moine augustin fut envoyé en exil après avoir été battu de verges.

La date de l'exécution des condamnés à mort était fixée au 18 février. Auparavant Paléologue qui, on l'a dit, était moine, et le prêtre Danzarello, durent être dégradés par l'évêque de Milo, Bartolommeo de Auria, qui reçut pour l'accomplissement de cette formalité, 5 écus<sup>2</sup>.

Au dernier moment, Danzarello et Imperatore

1. A. BERTOLOTTI, p. 72, 76.

2. *Taxe Maleficiorum*, vol. an. 1581-1582, fol. 91.

demandèrent à abjurer en sorte que leur exécution fut remise.

Paléologue avait résisté durant toute la nuit qui précéda son exécution aux exhortations des confesseurs et des moines de S. Giovanni Decollato envoyé pour l'amener à résipiscence; on le conduisit donc, nu jusqu'à la ceinture, à la place Campo di Fiore. Arrivé là, il manifesta des dispositions à se rétracter; le chapelain qui l'accompagnait et qui appartenait à la Maison du cardinal d'Este, fit aussitôt prévenir le gouverneur de la ville auquel incombait le soin de l'exécution puisque le condamné avait été, comme c'était l'usage, livré au bras séculier; mais le gouverneur, ne voulant pas prendre de responsabilité, envoya à son tour prévenir le pape; en attendant, on avait fait entrer Paléologue dans une boutique et l'on procédait à l'exécution de Enriquez. Une déclaration rapidement rédigée lui fut présentée qu'il signa puis il sortit; on le fit monter sur une borne et le chapelain lut sa rétractation à la foule assemblée, un *Te Deum* fut chanté par la confrérie de S. Giovanni Decollato et l'on ramena Paléologue dans sa prison<sup>1</sup>. Aussitôt une foule d'ecclésiastiques vinrent le visiter; on raconta qu'on l'avait vu composant des livres « contre les erreurs et les dépravations des hérétiques »; sa rétractation fut imprimée et envoyée en Allemagne; bientôt cependant le bruit se répandit qu'il était revenu à ses anciens senti-

1. *Reg. delle Giustizie*, vol. XI, p. 91.



ments; quoi qu'il en soit, il eut la tête tranchée dans la cour de la prison Torre di Nona pendant qu'il récitait le Miserere. Son corps fut brûlé au Campo di Fiore<sup>1</sup>.

Le bourreau avait reçu 8 écus 77 b. pour l'exécution de Enriquez et peut-être aussi pour celle de Lopez s'il faut en croire certaines chroniques qui parlent de trois personnes brûlées.

C'était l'Espagne qui surtout fournissait alors l'Italie d'hérétiques; le 9 mai 1583, Luigi Olivo, gouverneur du château de Mantoue, informait son maître qu'un Espagnol, « lequel s'appelait Giacomo en Italie et Diego en Espagne » et dans les deux pays Medrano de son nom de famille, passait pour donner dans le luthéranisme; le gouverneur était fort en peine car Medrano vivait à la cour; le duc, qui était absent, permit qu'on se saisît de lui, même dans son palais « pourvu que ce fût sans éclat »; ainsi fut fait. Medrano fit amende honorable; il se rétracta *de vehementi* et en fut quitte pour une admonestation; s'il s'était rétracté *de levi*, on l'aurait mis en prison<sup>2</sup>.

Le 3 septembre 1583, les familiers de l'Inquisition s'emparèrent d'un moine du nom de Jérémie, favori du grand duc de Toscane, déjà arrêté une première fois et auquel on reprochait d'effroyables crimes et d'être hérétique<sup>3</sup>.

Dans la nuit du 20 juillet 1584, deux carmes et un

1. Cod. Vat. Urb., 1053, sans pag. D. ORANO, p. 73.

2. A. BERTOLOTTI, p. 77.

3. Cod. Vat. Urb., 1051, sans pag.

jeune homme furent étranglés dans la prison Torre di Nona; on transporta au matin leurs cadavres au palais du Saint-Office pour les suspendre aux fenêtres. Ces deux carmes étaient : Camillo Soma-cio de Milan et Giulio Carino de Brescia; le laïc, Leonardo Cezalpini d'Arezzo<sup>1</sup>.

Le prince de Scalea fut enfermé dans les prisons du Saint-Office pour avoir adressé au souverain pontife un mémoire plein d'insinuations outrageantes à l'adresse du cardinal S. Severino, qui remplissait les fonctions de grand inquisiteur (1584). Comme il était malade, on le transporta au monastère de S. Maria del Popolo mais, dès son rétablissement, il fut ramené dans les prisons de l'Inquisition<sup>2</sup>.

LA RÉFORMATION EN TOSCANE.  
FLORENCE.

La Réformation devait rencontrer beaucoup d'adeptes en Toscane car les études philosophiques avaient développé le goût de la controverse et de l'examen, les relations avec les pays d'outre-monts étaient fréquentes, l'esprit public se montrait peu enclin à la soumission envers le Saint-Siège. Très tôt il y eut des luthériens et la lutte s'engagea.

Vers 1530, un médecin fameux, Girolamo di Bartolommeo Bonagrazia, déclarait ouvertement

1. Cod. Vat. Urb., 1052, sans pag.

2. Cod. Vat. Urb., 1052, sans pag.

ses opinions à Florence; il était né le 25 février 1479 et sa réputation s'accrut à ce point qu'au cours de la peste de 1527 que Machiavel a décrite, la confrérie de S. Maria della Misericordia lui demanda un manuel sur les précautions à prendre pour éviter la contagion. Néanmoins en 1431 il fut condamné à être brûlé vif pour avoir entretenu une correspondance avec Martin Luther<sup>1</sup> et « pensé hérétiquement »; il s'était reconnu coupable mais sa condamnation fut adoucie à cause des services qu'il avait rendus; il dut résider à Pise et déposer une caution de 2000 écus. Six ans après, cette obligation même n'existait plus et il jouissait de toute sa liberté. Bonagrazia passait pour un ennemi des Médicis et sa condamnation ne fut pas causée uniquement par ses opinions religieuses<sup>2</sup>.

Seize ans plus tard, l'écrivain Lodovico Domenichi aurait eu à son tour à subir les rigueurs de l'Église; il était venu à Florence pour présenter et dédier au duc sa traduction de Xénophon et recevoir un brevet de pension, mais l'Inquisition ayant appris qu'il avait également traduit et fait imprimer à Florence, contrairement aux lois, la *Nicomediana* de Calvin<sup>3</sup>, l'aurait condamné à faire une abjura-

1. La correspondance de Luther ne contient pas trace de ce commerce de lettres.

2. L. PASSERINI, *Il primo processo per la Riforma in Firenze* dans Archiv. Stor. Ital., Ser. IV, vol. III, Florence, 1899, p. 337.

3. Johannis Calvini sacrarum litterarum in Ecclesia Genevensi professoris Epistolæ duæ de rebus hoc sæculo cognitu apprime necessariis, Bâle, 1537. Théodore de Bèze nous apprend que ces deux lettres furent composées par Calvin au cours de son voyage à Ferrare (?). Elles sont dirigées contre ceux qu'il

tion publique, son livre pendu au cou et à rester dix ans en prison. L'historien Giovio se serait entremis auprès du duc Cosme pour obtenir sa liberté (1547)<sup>1</sup>.

D'ailleurs, les idées luthériennes étaient favorablement accueillies jusque dans l'entourage de Cosme; Pero Gelido, son représentant à Venise écrivait en 1544 au secrétaire de Cosme qu'il était en mesure de lui envoyer les œuvres de Mélanchton, Sarcerius, Spangenberg<sup>2</sup> mais qu'il n'avait pu encore se procurer les *Postille* de Luther<sup>3</sup>. « Le premier exemplaire qui arrivera, écrivait-il, sera pour vous. » Gelido ajoutait qu'il possédait les œuvres complètes de Mélanchton en cinq volumes (édition de Bâle de 1541) et en tenait deux collections à la disposition de qui voudrait les acheter. Gelido finit au reste par embrasser ouvertement le luthéranisme.

Mais l'Inquisition veillait. En décembre 1551 eut lieu un auto-da-fé à la façon espagnole, cérémonie presque unique en Italie. Une longue file de moines ouvrait le cortège, précédée d'un étendard sur lequel se détachait sur un fond noir le blason du Saint-Office qui était, comme on l'a

appelle plaisamment les pseudo-nicodèmes, c'est-à-dire les gens timorés qui, protestants au fond du cœur, restaient dans l'Église romaine par peur ou par ambition.

1. TIRABOSCHI, vol. VIII, p. 1008.

2. Erasmus Scacerius, auteur de plusieurs ouvrages de polémiques, mourut en 1559. Spangenberg, mort en 1550, publia des traductions de Savonarole et, en 1443, un recueil des *Conciones Eccles.*

3. Une édition venait d'en paraître en 1543.



vu : une croix noueuse entre une épée et une branche d'olivier avec ces mots : *Exurge Domine et judica causam tuam*. Vingt-deux condamnés à mort, dont un gentilhomme qui avait été au service du duc, venaient ensuite; ils portaient le *sanbenito*; on les conduisit à la cathédrale pour y prononcer leur abjuration et y être bénits, puis les livres défendus trouvés en leur possession furent brûlés et ils subirent le dernier supplice<sup>1</sup>.

En mars 1558, quantité de livres interdits furent détruits; les libraires chez qui la plupart avaient été saisis, élevèrent de vives réclamations; ils les avaient fait venir, disaient-ils, de bonne foi; si on ne les indemnisait pas ce serait la ruine pour eux; le Saint-Siège reconnut la légitimité de leurs plaintes et promit d'envoyer des experts; le temps s'écoula, le pape mourut et il ne fut plus question d'indemnité<sup>2</sup>. Mais on gagnait gros, paraît-il, à vendre les ouvrages luthériens car la demande en était incessante, aussi les libraires s'en firent-ils envoyer d'autres. Le Saint-Office en fit quelque douze ans plus tard la pénible constatation. Dans le courant du mois d'octobre 1570, il informait le grand-duc Cosme<sup>3</sup> que chaque jour on découvrait chez les particuliers des livres défendus et que les libraires en vendaient ouvertement, et il lui enjoignait, en conséquence, de

1. RASTELLI, p. 128. Cf. *Rivista contemporanea*, Turin, 1860, vol. XXI, p. 409.

2. BONGI, *Annali*, XLIV, n. 2.

3. Il venait d'être créé grand-duc (24 août 1569).

rappeler à ses sujets les prescriptions contenues dans l'Index, de défendre l'impression des ouvrages qui n'auraient pas reçu le visa ecclésiastique, de ne permettre la vente des bibliothèques de personnes décédées qu'après inspection et autorisation de l'inquisiteur et d'obliger les libraires à fournir une liste complète de tous les livres qu'ils avaient en magasin sous peine de se voir confisquer ceux qu'ils auraient omis de mentionner. A quoi l'auditeur Lelio Torelli répondit, au nom du grand-duc, que l'établissement de ces listes serait laborieux et entraverait le commerce des libraires, mais que l'inquisiteur était libre de faire toutes les recherches qu'il jugerait utile. En ce qui concernait les autorisations d'imprimer, il fit observer que cette mesure existait et qu'on l'avait appliquée maintes fois. Quant aux ventes, il réserva la réponse de son maître.

Les libraires réclamaient d'ailleurs violemment, soutenant qu'on paralysait leur commerce; l'Index leur interdisait, disaient-ils, la vente de quantité de livres indispensables aux études des théologiens; or, si la défense était maintenue, il se trouverait certainement des regrattiers, des brocanteurs et des marchands de ferraille pour en vendre tant qu'on en voudrait<sup>1</sup>.

De même qu'à Lucques, à Sienne et dans les autres villes de la région, l'extension du luthéranisme était due en grande partie aux étrangers.

1. Florence, *Mediceo*, Carteggio Universale, 554, c. 227-230.

L'inquisiteur s'efforçait de son mieux de réagir. Le 10 juillet 1570 il annonçait au grand-duc qu'il avait fait emprisonner un orfèvre flamand qui s'avouait huguenot, deux ciseleurs parisiens ses complices et un juif, Abraham, « leur instigateur à tous », plus un fourreur belge qui ne les avait pas dénoncés et un orfèvre siennois qui leur avait donné asile<sup>1</sup>.

A vrai dire, les mœurs du clergé toscan donnaient prise aux critiques de ceux qui réclamaient un changement. En 1570, l'Inquisition fit incarcérer un prêtre, *proposto* à Pontedera, Bartolommeo Melai della Scarperia, coupable de « plusieurs crimes abominables, sorcellerie, abus des sacrements, hérésie et qu'on avait surpris dans les rues de Pise se promenant en vêtements laïques une épée nue à la main »<sup>2</sup>.

La lettre que l'évêque de Soana ou Sovana, Carvajal Simoncelli, adressait d'Orvieto au pape Grégoire XIII, le 5 octobre 1573, est un témoignage vraiment curieux de l'état d'esprit dans lequel se trouvait encore une partie du clergé. « Je pensais, disait-il, que les renseignements que j'ai donnés à Votre Béatitudo le 28 juillet dernier relativement à la vie deshonnête du cardinal Simoncelli, auraient eu pour résultat, sinon qu'un juste châtement lui fût infligé, du moins qu'il ne pût plus mener la vie tyrannique qu'il mène en cette ville et me tyranniser moi-même. Il prétend

1. Florence, *Mediceo*, *ut supra*, 350, c. 51.

2. Florence, *Mediceo*, *ut supra*, 350, c. 164.

que sa conduite à mon égard est justifiée par le fait que ma sensualité m'a poussé, je l'avoue, à pécher avec une femme que j'ai rendue enceinte et que j'ai dû en conséquence nourrir jusqu'à son accouchement et ensuite pendant deux ans pour qu'elle puisse élever son enfant. Après quoi je l'ai mariée en lui donnant en dot une maison et du bien. Maintenant le cardinal veut qu'elle quitte cette maison pour ne pas donner du scandale à la population. Cependant cette maison est ma propriété personnelle et n'appartient pas à la mense.... Si je mens qu'il la chasse, mais si je dis vrai, que Votre Béatitudo oblige mon frère qui est le père du cardinal à me rembourser les 585 écus que je lui ai prêtés<sup>1</sup>.... »

Simoncelli, qui était évêque de Soana depuis 1535 demeura, malgré ses aveux, en possession de son évêché jusqu'à sa mort, en 1596; il en fut donc titulaire pendant soixante ans<sup>2</sup>.

En l'année 1576, un cas assez singulier se présenta; un prêtre avait étranglé une femme avec l'aide d'une autre femme; la femme fut condamnée et exécutée sur-le-champ, mais le prêtre étant d'un autre diocèse, il ne se trouva personne à Florence qui pût ou voulût le dégrader, en sorte que son exécution ne pouvait avoir lieu. Le nonce en référa à Rome<sup>3</sup>.

1. Nunz. Firenze, vol. II, c. 413.

2. Il mourut doyen des évêques. MORONE, *Diz. Ernd*, vol. LXVII, p. 134.

3. Nunz. Firenze, vol. IV, c. 381.



Le 8 février 1576, le provincial des frères mineurs de l'Observance, fra Geremia d'Udine, écrivait au pape Grégoire XIII qu'il avait trouvé que les mœurs des moines étaient fort relâchées dans la province de Toscane et qu'il n'y avait dans tout le clergé régulier ni obéissance ni crainte des châtiments; et il lui signala qu'un moine avait conduit à Piombino une femme déguisée en homme, qu'un autre entraînait dans un couvent au moyen d'une échelle de corde et avait rendu une nonne deux fois enceinte, qu'un autre encore avait fabriqué de la fausse monnaie; qu'il y avait des moines voleurs, usuriers, blasphémateurs, incestueux et qu'aucun n'avait jamais été puni, qu'au contraire les évêques et les supérieurs les prenaient sous leur protection. L'un avait tenu pendant quelque temps une maison de jeu et puis était rentré dans son monastère. Geremia donnait les détails les plus précis au pape, lui indiquait le nom des coupables et le lieu où se trouvaient les dossiers des poursuites quand il y en avait eu. Et il ajoutait que, pour mettre fin à ces désordres, il faudrait user d'une extrême rigueur. Le Père général s'était même plaint que, devant les ordres qu'il sollicitait, il avait commencé la répression et étrangement dépassé la mesure. Se montra-t-il par la suite d'une sévérité par trop exagérée, y eut-il conflit entre le Père général et lui, était-il de trop méchante humeur ou bien se laissa-t-il entraîner à son tour par les débordements dont il avait dû examiner tant de cas,

toujours est-il que, cinq ans après, il fut arrêté et conduit « sous bonne garde » à Rome sans que la raison de son arrestation soit donnée (2 décembre 1581)<sup>1</sup>.

Les nonnes florentines se conduisaient assez mal; l'archevêque Altoviti l'avouait au cardinal de Côme dans une lettre en date du 16 mai 1573; il en donnait comme raison la mauvaise surveillance des moines qui avaient la direction de certains ordres et la pauvreté de la plupart des couvents. Les laïcs entraient dans la clôture comme bon leur semblait; en 1568 une enquête avait été faite; les laïcs coupables d'avoir mésusé de cette tolérance avaient été punis par les tribunaux séculiers, les nonnes par les tribunaux ecclésiastiques; deux religieuses qui s'étaient reconnues coupables avaient été condamnées à l'emprisonnement perpétuel avec privation du costume et du voile, une autre « qui avait failli de bien près à son devoir » eut la même peine mais on lui permit de conserver son voile. Toutefois cette prison perpétuelle ne dura que cinq ans car, en 1573, les coupables étaient graciées et reprenaient leur place dans leurs couvents.

L'observation rigoureuse de la clôture rendait à Florence comme à Milan la situation des nonnes très difficile car elles ne pouvaient plus recevoir la visite des personnes qui leur donnaient du travail ou leur faisaient des générosités et beaucoup ne savaient plus comment gagner honnête-

1. Nunz. Firenze, vol. IV, c. 279, 296; vol. VII, c. 258.

ment leur vie. C'était là, disait l'évêque, une cause de perdition. Il semble, au surplus, qu'on se plaisait à mettre des dangers sur leur chemin. En 1577, la direction du couvent S. Giovanni où étaient placées les jeunes filles de naissance noble, fut confiée à deux chevaliers de Malte dont l'inconduite était tout à fait notoire. Il en fut ainsi jusqu'à la fin du siècle. En 1596, on dut enlever aux récollets la surveillance de certains couvents de nonnes<sup>1</sup>. Bien souvent les autorités ecclésiastiques locales ne sévissaient pas afin de ne pas compromettre « la religion », c'est-à-dire tel ou tel ordre religieux; le nonce à Florence, Alberto Bolognetti, écrivait, en 1576, au cardinal de Côme que deux moines coupables d'empoisonnements ne seraient certes pas exécutés, du moins publiquement, à cause du scandale qui en pourrait résulter<sup>2</sup>.

En fait, l'action du Saint-Siège et de l'Inquisition fut toujours très limitée en Toscane et c'est ce qui explique que le relâchement des mœurs dans les ordres monastiques resta si grand et, d'autre part qu'il y eut peu de condamnations pour crimes d'hérésie. Le grand-duc François I<sup>er</sup> ne manquait pas de protester quand l'autorité ecclésiastique cherchait à modifier les conditions dans lesquelles il avait été convenu que fonctionnerait l'Inquisition; aussi en 1581 les trois inquisiteurs généraux ayant voulu s'adjoindre des vicaires, il fallut

1. Nunz. Firenze, vol. II, c. 186; vol. V, c. 160.

2. Nunz. Firenze, vol. IV, c. 340.

que le nonce intervint chaudement pour lui faire accepter cette modification<sup>1</sup>. En 1588, le Saint-Office romain recommanda à l'archevêque de Pise et au Sénat de surveiller étroitement les étudiants ultramontains, de s'efforcer de placer auprès d'eux des personnes sûres qui puissent les ramener dans le bon chemin s'ils s'en écartaient; ces étudiants devaient avoir une chapelle ou une église particulière; il fallait éloigner soigneusement de ceux qui étaient hérétiques les autres étudiants<sup>2</sup>.

## LA RÉFORMATION EN TOSCANE.

## LUCQUES.

Jalouse de son indépendance, comme tant d'autres villes d'Italie, Lucques entendait que le Saint-Siège s'en rapportât à ses magistrats du soin de réprimer l'hérésie<sup>3</sup>; aussi y fût-elle florissante pendant nombre d'années; c'est à Lucques que Ochino eut ses plus grands succès de prédication, que Burlamacchi pensa trouver un appui pour réaliser ses chimères, que Vermigli, Paleario, Celso Martinengo professèrent. La municipalité, sans être d'accord avec les réformateurs, ne se montrait pas hostile. En 1525, le 28 mars, un édit avait prescrit à tous les détenteurs de livres hérétiques de les livrer dans un délai de huit jours

1. Nunz. Firenze, vol. VII, c. 162.

2. Cod. Cas., 2653, fol. 276.

3. TACCHI-VENTURI, p. 529; CANTÙ, *Eretici*, vol. II, p. 469; RICOTTI, p. 308.



sous peine de 50 ducats d'amende mais cette mesure ne fut pas sérieusement appliquée<sup>1</sup>. Au contraire, les Anciens publièrent, le 19 novembre 1540, une ordonnance par laquelle, sous couleur de venir en aide aux pauvres gens, elle supprimait un grand nombre de jours fériés; en même temps, certains règlements relatifs au carême et à l'obligation d'assister aux offices, étaient abrogés<sup>2</sup>. Sans doute, l'influence des prédicateurs n'était pas étrangère à ces dispositions; Celio Secondo Curione était venu à Lucques et il y avait trouvé d'actifs auxiliaires parmi les moines augustins et les chanoines réguliers de S. Fregionaia et de S. Frediano. Un chanoine du Latran, Costantino da Carrara, fut parmi ses plus dévoués adeptes; en 1542, il était prieur du couvent de S. Fregionaia qui, grâce à lui et à Vermigli (Pietro Martire), devint un « séminaire de réformistes ».

On s'inquiétait à Rome; le cardinal Bartolommeo Guidiccioni écrivait aux Anciens, à la date du 28 juin 1542, qu'il apprenait de divers côtés les progrès à Lucques de l'hérésie luthérienne « qui, lorsqu'on la croit éteinte, n'est qu'assoupie et se réveille plus dangereuse qu'auparavant ». Le 22 juillet suivant il mandait aux anciens de faire arrêter Celio qui, réfugié chez un habitant, Niccolo Ardinolfi, semait l'erreur et « avait, disait-on,

1. Archiv. Stor. Ital., vol. X, Florence, 1847, article CARLO MINUTOLI, Doc., p. 162.

2. GIOVANNI SPORZA, p. 440.

traduit en italien plusieurs ouvrages de Luther afin de donner cette belle nourriture même à des femmes ». Des conventicules se tenaient dans l'église S. Agostino auxquels assistaient Vermiglio, Martinengo, Emanuele Tremellio, Girolamo Zanchi. Le pape Paul III n'eut d'autre ressource que de menacer la ville de Lucques de la colère de l'empereur Charles-Quint; on raconte même que le cardinal de Granvelle organisa une comédie pour intimider le représentant de la République; on le cacha derrière une tapisserie dans une pièce où le nonce, l'envoyé du duc Cosme de Médicis et l'empereur s'entretenaient de l'utilité de livrer Sienne à Florence. Certains des agitateurs durent s'éloigner<sup>1</sup>; Costantino da Carrara et Vermiglio furent exilés; la célébration des fêtes religieuses reprit avec la solennité habituelle et un conseil spécial eut la charge de veiller aux choses de la religion. On confisqua les biens des suspects cités à Rome devant le Saint-Office<sup>2</sup>. Enfin, le 25 mai 1545 fut publié une « loi contre les nouvelles opinions religieuses » qui défendait de lire ou de posséder des livres hérétiques et en donnait une liste<sup>3</sup> avec des sanctions sévères contre les novateurs; le 29 septembre 1545, une ordonnance obligeait tous les habitants à fréquenter les sacrements sous peine de 100 écus d'amende à la première infraction, de 200 écus d'amende et d'un an

1. PHILIPPSON, p. 185.

2. G. SPORZA, p. 440.

3. Voir chapitre Index, p. 155.

de prison à la deuxième infraction; la troisième infraction était punie de mort. Néanmoins, il fut reconnu peu après que la ville regorgeait de livres protestants<sup>1</sup>. Un événement venait d'ailleurs de se produire qui est un symptôme probant de l'état des esprits à Lucques. Francesco Burlamacchi, né dans cette ville le 18 septembre 1498, plusieurs fois gonfalonier comme son père et membre du collège des Anciens, entreprit de réaliser une fédération des cités toscanes; la Réforme dont il était un chaud partisan ne lui paraissait qu'une arme contre la papauté pour réaliser ses desseins; il y intéressa vers 1544 plusieurs de ses concitoyens; mais la conspiration fut éventée et le gouvernement lucquois dut livrer à l'Église Burlamacchi qui eut la tête tranchée à Milan le 14 février 1548<sup>2</sup>.

Le Saint-Siège voulut réagir; il envoya comme inquisiteur le prieur des dominicains du couvent de S. Romano<sup>3</sup>; la municipalité et la population protestèrent car il leur répugnait de laisser fonctionner chez eux un tribunal d'exception. Le cardinal évêque Alessandro Guidiccioni<sup>4</sup> prit parti pour eux et se fit leur interprète à Rome; il obtint que les procès fussent examinés par son vicaire assisté de juges municipaux, sans ingé-

1. CANTÙ, vol. II, p. 469.

2. ERNESTO MASI, *I Burlamacchi*. Bologne, 1876. CARLO MINUTOLI, *Fr. Burlamacchi*, Lucques, 1863. CANTÙ, *Eretici*, vol. II, p. 468.

3. CANTÙ, *Ibid.*, p. 469.

4. Il avait succédé le 9 janvier 1549 à Bartolommeo.

rence étrangère. En revanche un édit du 27 septembre 1549 remit en vigueur la loi de 1545 qui n'était guère appliquée; il y fut ajouté que, durant le carême, il ne serait plus abattu de viande de boucherie si ce n'est du veau, de la chèvre et du mouton, et que nul ne pourrait prendre à son service des moines ayant dépouillé le froc. Mais il semble que ces nouvelles prescriptions ne furent pas plus respectées que les anciennes. L'évêque, qui se faisait le défenseur du pouvoir civil, tant il redoutait l'ingérence des moines et de l'Inquisition, n'en blâmait pas moins vertement ses ouailles quand il les voyait abonder dans les tendances réformistes; il ne cessait de se plaindre que les témoignages les plus éclatants en faveur du luthéranisme restaient impunis; il y eut des récriminations réciproques si violentes qu'il fut amené sinon obligé à quitter la ville où il ne rentra qu'après avoir reconnu ses torts envers les pouvoirs municipaux. Néanmoins une démarche conciliatrice fut décidée à l'égard du Saint-Siège; Jacobo Arnolfini fut expédié à Rome pour assurer le Saint-Siège que les magistrats communaux se montreraient dorénavant plus diligents dans la répression des crimes contre la foi; on continuait pourtant à user d'une extrême mansuétude envers les hérétiques; il leur fut promis qu'ils seraient pardonnés s'ils avouaient leurs erreurs dans le délai de trois mois; passé ce laps de temps, le Saint-Office sévirait contre eux. Paul IV chargea même l'évêque et non l'inquisiteur de recevoir leur



rétractation (1555). De nouvelles ordonnances rendues à la demande du pape et de Pie IV, rappelèrent toutefois la loi de 1545 (27 octobre 1558, 19 décembre 1561, 2 janvier 1562). En 1568, ordre fut donné à ceux qui logeaient des hérétiques étrangers de les signaler. L'émigration commença; Pietro Pena qui édita dans la suite des œuvres hérétiques à Bâle avec Mino Celsi de Siennese pour correcteur, le médecin Simone Simoni, Filippo Rustici qui traduisit la Bible, des familles entières, les Trenta, les Bulbani, les Calandrini, les Cattani, les Buonvisi, les Diodoti, les Cenami, les Saladini, les Minutoli allèrent s'établir en Suisse<sup>1</sup>. Leurs biens furent confisqués, toutefois on leur avait accordé un délai pour les vendre; trois personnes furent emprisonnées, six brûlées à Rome mais en effigie.

Le Sénat lucquois ne fit pas difficulté d'appliquer les prescriptions du concile de Trente; les descendants des hérétiques furent exclus jusqu'à la seconde génération des fonctions publiques; en récompense le pape Pie V chargea le prince Colonna de porter à la République la Rose d'Or. Au fond l'esprit restait le même; lorsqu'un inquisiteur venait à Lucques, le vide se faisait autour de lui, il ne trouvait pas de témoins, son action était paralysée et force lui était de se retirer. Les jésuites même échouèrent; ils tentèrent de se faire confier l'éducation des jeunes gens de qualité, le

1. CANTÙ, *Eretici*, vol. II, p. 479 donne des détails sur ces familles.

Sénat s'y opposa « pour ne pas exposer la République à un grave danger<sup>1</sup> ».

## CONDAMNATIONS PRONONCÉES :

En 1558 . . . . .	5
En 1564 . . . . .	1
En 1566 . . . . .	3
En 1567 . . . . .	9
En 1568 . . . . .	1
En 1570 . . . . .	11

## LA RÉFORMATION EN TOSCANE.

## SIENNE.

La ville de Siennese fut parmi les plus attachées au protestantisme<sup>2</sup>. Les prédications d'Ochino ne contribuèrent pas peu à y répandre les idées nouvelles, mais il semble bien qu'elles avaient pénétré avant lui dans toute cette région<sup>3</sup>. Le 17 décembre 1541, la Balie dut publier une ordonnance qui portait que « défense était faite à toute personne habitant la ville ou le territoire d'affirmer ou de soutenir une opinion réprouvée par l'Église comme hérétique »; défense était faite également de conserver chez soi des ouvrages hérétiques sous peine de la vie, de la confiscation de tous les biens du coupable et d'autres châtimens.

1. CARLO MINUTOLI. *Frammenti di Storia lucchese*, Lucques, 1879 et Archiv. Stor. Ital., Florence, vol. X (1847). CANTÙ, *loc. cit.*

2. Voir les travaux de Piccolomini cités à la Bibliographie. CANTÙ, *Eretici*, vol. II, p. 448. *Rivista Contemporanea*, Turin, 1860, vol. XXI, p. 409 et suiv. RICOTTI, p. 310.

3. Benvoglianti raconta, en 1569, dans l'interrogatoire qu'il subit après quatre-vingts jours de détention, qu'en 1544, à Grossetto, chacun croyait pouvoir dissenter librement sur la foi.

Quatre ans après, Francesco Bandini, archevêque de Sienne, inquiet des dispositions de son troupeau, écrivait de Trente à la Balie, lui recommandant de promulguer un édit contre tous ceux qui s'entretiendraient de choses hérétiques (12 juin 1545). Le 19 juin, la Seigneurie lui répondit qu'elle avait agi en conséquence. Ce fut, à ce qu'il semble, sans aucun succès car, le 26 juin 1546, la Seigneurie fut informée par le chef de la police qu'on proférait dans la ville d'horribles blasphèmes; quelqu'un avait dit qu'il lui plairait d'égorger le Christ pour se faire des escarpins avec sa peau; tel autre avait dit pis encore. En conséquence, des châtiments furent votés contre les blasphémateurs.

Le 2 avril 1548, un conseil qui était spécialement chargé d'empêcher la propagation de l'hérésie par les livres, ordonna qu'une perquisition serait faite chez tous les libraires et que les ouvrages défendus qu'on découvrirait seraient brûlés sur la place publique.

Cependant la Balie ne se faisait nul scrupule de recommander fréquemment à la clémence pontificale des suspects tels que fra Gregorio Primateggi, fra Francesco, fra Giovanni Buzio, fra Sisto et un servite, tous moines comme on voit.

A Sienne, comme ailleurs, les académies s'étaient engagées dans le mouvement réformiste; le grand duc de Toscane supprima celle des *Rozzi* et celle des *Intronati*.

Une liste des personnes soupçonnées de « mal

penser » fut établie; elle était longue et comprenait des « nobles et des ignobles », des gentilshommes, des artisans et des plébéiens. Ils ne cachaient guère leurs opinions; à l'église ils n'écoutaient même pas l'évangile, tournaient ostensiblement le dos à l'autel, critiquaient les cérémonies et soutenaient que le purgatoire était une invention saugrenue. Quand les preuves graves manquaient, les juges ecclésiastiques déclaraient que, puisque leurs mauvaises dispositions se traduisaient seulement par des signes cachés, la justice devait, de même, se décider sur des indices.

Le grand-duc était fort en peine; très jaloux de son autorité et craignant de pousser à la révolte une ville dont la fidélité était mal assurée, il n'osait permettre au clergé et à l'Inquisition d'user d'une rigueur qu'il savait ne devoir être que malaisément supportée; l'Église, d'autre part, prétendait sans cesse augmenter ses pouvoirs et voulait à tout prix écraser l'hérésie. Dès 1558, il y eut des conflits à propos de la recherche des livres défendus. En 1559, l'archevêque cardinal de Pise, Angelo Niccolini, envoyé par le grand-duc comme gouverneur, fut aux prises avec de grosses difficultés à propos de Lelio Sozzini ou Soccini, le fondateur du soccinisme, que l'inquisiteur voulait poursuivre. Le 18 juin 1566, l'autorité ecclésiastique publiait deux décisions, l'une relative aux juifs, l'autre visant l'immoralité du clergé et des laïques; or ce nouveau texte soumettait à la juri-



diction de l'Église des causes qui relevaient des tribunaux civils. Huit ans plus tard, en 1574, la lutte se poursuivait encore; le gouverneur, qui était alors Federico Barbolari, de Montacuto, se lamentait des empiétements incessants de l'autorité ecclésiastique dans l'administration des hôpitaux et dans l'inspection des couvents « même gouvernés par des laïques », et il s'indigne de la facilité avec laquelle les juges inquisitoriaux acceptent les délations. Cette fois, le grand-duc résista. Défense fut faite aux inquisiteurs, en 1579, d'employer la torture sans autorisation du grand-duc. Cette même année, plusieurs suspects obtinrent, grâce à son intervention, de se rendre librement à Rome pour se disculper devant le Saint-Office.

Le gouverneur s'opposa à la constitution d'une confrérie de *Crocesignati* (1579); il en existait pourtant à Bologne, à Ferrare, à Florence même, ainsi que dans plusieurs autres villes d'Italie; la présence d'une telle confrérie aurait apparemment causé de graves complications dans une ville aussi agitée de l'esprit réformiste que Sienne. Il suffisait, en effet, pour en faire partie, de s'engager par serment à dénoncer aux inquisiteurs les hérétiques et à les « persécuter » de toute façon jusqu'à leur extermination complète; seul le pape pouvait relever de leur serment ceux qui l'avaient prêté. En revanche, de grands avantages étaient assurés aux *Crocesignati* : indulgences plénières, quarante fois par an indulgence pour des péchés véniels, faculté d'entendre la messe et d'être ense-

veli religieusement en temps d'interdit; bref on disait qu'entrer dans cette confrérie, c'était « voler au ciel<sup>1</sup> ».

Ce qui rendait à Sienne, on l'a dit, la situation particulièrement difficile, c'était la présence d'étrangers contre lesquels on n'osait agir; il y avait des marchands français huguenots et des étudiants allemands luthériens qui se croyaient tout permis<sup>2</sup>. En 1559, des étudiants brûlèrent la porte de l'église S. Agostino et tirèrent des coups d'arquebuse dans les fenêtres d'un couvent; cinq ou six des meneurs furent arrêtés mais le capitaine de la justice dut les relâcher presque aussitôt par ordre du grand-duc; quant aux étudiants allemands qui avaient pris part à la bagarre et qui l'avaient sans doute suscitée, il fut convenu qu'ils ne seraient pas poursuivis « ni même nommés » car tous les autres Allemands déclaraient qu'ils feraient cause commune et qu'ils voulaient être condamnés ensemble ou qu'ils quitteraient la ville. Toutefois, en 1564, les étudiants ayant voulu organiser une fête, le gouverneur s'y opposa parce qu'il les trouvait « peu chrétiens et suspects ».

1. Florence, *Mediceo*, Filza, 1874, c. 267 et suiv. Déc. 1579. Avantages accordés à Florence aux *Crocesignati* :

1° Indulgence plénière le jour de la profession.  
2° Indulgence plénière à l'article de la mort.  
3° Autorisation aux inquisiteurs de les relever de l'excommunication et de tout engagement, même de vœux perpétuels.  
4° Droit de délivrer neuf fois par an une âme du purgatoire.  
5° Quarante fois par an indulgence plénière.  
6° Plusieurs fois par an rémission du tiers des péchés.... (Florence, *Mediceo*, 731, c. 201).

2. Florence, *Mediceo*, 550, c. 62.

En 1566, (14 avril) on se décida à appliquer une décision de Pie IV imposant une profession de foi catholique aux étudiants qui voulaient obtenir le grade de docteur. Le gouverneur se fit auprès du gouvernement florentin le champion de cette mesure tout en reconnaissant qu'elle éloignerait les étudiants allemands et que « l'auditeur » et jurisconsulte Lelio Forelli y était opposé.

Un peu plus tard un étudiant allemand âgé de vingt-cinq ans étant entré dans une auberge, envoya le patron chercher du vin à la cave et profita de son absence pour brûler un crucifix et une madonne pendus au mur; le patron cria au sacrilège quand il revint, mais l'étudiant, tirant sa rapière, le fit sauter par la fenêtre. On ne sait quelle suite eut cette affaire.

Un curieux incident survint en 1575. Les étudiants allemands se plaignaient d'être mal nourris; le vin qu'on leur donnait ne leur plaisait pas; ils décidèrent donc de s'en aller tous ensemble. Le gouverneur alors en exercice ne les aimait pas; il les accusait de mener une vie déshonnête, « d'être ombrageux et superbes » et de semer l'hérésie mais, en même temps, il tenait beaucoup à les garder en sorte que son alarme fut grande quand il sut qu'ils allaient exécuter leur menace et s'apprêtaient à passer à Pérouse avec une partie des étudiants italiens; qu'ils préparaient leurs bagages et avaient loué chevaux et voitures. Des pourparlers furent engagés. Les étudiants italiens en furent quittes pour « un petit coup d'estra-

pade »; quant aux Allemands, on ne leur infligea aucune punition « pour ne pas indisposer la nation allemande de Siennne ». On pourrait croire que ces étudiants étaient très nombreux puisque leur départ inquiétait à ce point le gouverneur et la population; or, ils n'étaient qu'une cinquantaine!



## VIII

### PONTIFICAT DE SIXTE V

(24 avril 1585. — 27 août 1590)

#### CONDAMNATIONS.

##### LA RÉFORMATION DANS LE ROYAUME DE NAPLES.

Le conclave qui élut pape le cardinal de Montalto, Felice Peretti, ne dura que trois jours. On a raconté longtemps que Peretti s'y était présenté en se soutenant sur des béquilles et que, quand il sut sa nomination assurée, il les rejeta loin de lui. Il faut voir dans ce conte un symbole. L'expérience de la vie avait appris à Peretti que, si on loue volontiers les hommes énergiques, on les écarte soigneusement des hautes situations, surtout quand leur avancement dépend du vote d'un nombre restreint d'électeurs.

Peretti était entré de bonne heure dans l'ordre des frères mineurs conventuels<sup>1</sup>; à douze ans il était novice; tout de suite, sa vocation se révéla;

1. COMTE UGO BALZANI, *Sisto Quinto*, Gênes, 1913. BARON DE HÜBNER, *Sixte-Quint*. Paris, 1870. E. ALBERI, *Le Relazioni...*, vol. X, Florence, 1857, p. 289 et 340 (Relations de Lorenzo Priuli et de Giovanni Gritti). GREGORIO LETI, *Vita di Sisto V*, Amsterdam, 1722.

il devint très jeune encore un orateur sacré de premier ordre; on le demandait dans tous les monastères d'alentour; il alla prêcher dans les cités voisines; sa parole était facile et abondante; son érudition, sûre et vaste; il possédait ce feu que donnent les sentiments profonds. A Rome, où il prêcha dans l'église SS. Apostoli, en l'année 1552 alors qu'il avait trente ans, l'ardeur de la jeunesse et l'assurance que lui donnaient ses succès passés, lui valurent un triomphe. Les cardinaux les plus en vue, Carafa et Ghislieri qui allaient devenir papes, le cardinal Carpi, Ignace de Loyola, Filippo Neri, se lièrent avec lui. Sa fortune était faite. L'année suivante, il était désigné par le souverain pontife pour devenir régent du couvent de S. Lorenzo de Naples. On le chargeait des entreprises difficiles. Le pape Paul IV l'envoya comme inquisiteur à Venise où il fallait lutter contre un puissant courant protestant tout en ménageant les susceptibilités de la République en tout ce qui touchait à l'intégrité de sa souveraineté. Il échoua dans cette tâche. Son trop de rigueur inquiéta le gouvernement vénitien, une cabale se forma et Peretti dut revenir à Rome pour s'y défendre. Ayant eu gain de cause, il regagna Venise avec le titre de consultant de l'Inquisition mais ses difficultés ne l'avaient pas éclairé, il continua à montrer dans la poursuite des hérétiques et des suspects un zèle que la Sérénissime République trouva exagéré; il fut rappelé. A Rome, on le comptait parmi les chefs de la réaction religieuse.

Toutefois le mécompte qu'il venait de subir avait appris à Peretti qu'il convient souvent à ceux qui veulent se pousser d'user de certains ménagements; il se fit conciliant, avenant, prévenant. Son rôle changea; Pie IV l'envoya comme théologien au concile de Trente puis, en cette même qualité, il le donna comme compagnon au cardinal Buoncompagni, le futur Grégoire XIII, quand il se rendit en Espagne à propos de l'affaire de l'évêque Carranza accusé et plus tard condamné du chef d'hérésie (1576). Malheureusement Peretti et Buoncompagni se querellèrent violemment et conçurent une grande haine l'un contre l'autre en sorte que Peretti se trouva mis à l'écart et éloigné de toute charge quand Buoncompagni devint pape; or le pontificat de Grégoire XIII, dura près de treize ans<sup>1</sup>.

Peretti avait soixante-quatre ans quand il ceignit la tiare mais paraissait sensiblement moins âgé. N'avaient été ses accès de colère qui étaient si violents que ses mains en tremblaient, il aurait, dit l'envoyé vénitien Lorenzo Priuli, vécu de plus nombreuses années que Grégoire XIII. Sa tête, assez forte, était enfoncée dans ses épaules; sa taille ne dépassait pas la moyenne; d'épais sourcils ombrageaient ses yeux qui étaient bruns et perçants; il avait le teint basané, les joues colorées, les pommettes saillantes; d'aucuns ont vu dans ces traits une marque de son origine slave;

1. Pie V l'avait nommé cardinal le 17 mai 1570.



ses ancêtres venaient, en effet, de la Dalmatie qu'ils avaient dû quitter au milieu du xv<sup>e</sup> siècle devant l'invasion turque. Son caractère, porté aux extrêmes, était en tout cas, sûrement celui de sa race; c'était un violent, prompt aux emportements, passant au cours d'une audience, de l'extrême irritation à la bienveillance; inflexible seulement quand il s'agissait de l'application de la justice et de la gestion des finances publiques qu'il entendait restaurer.

On lui faisait parfois un mérite de ces changements d'humeur. « Tantôt facile, dit Priuli, tantôt difficile, tantôt parcimonieux et tantôt large, il sait varier ses dispositions selon les temps et les personnes. »

Aussi fidèle à sa parole et aussi tenace dans ses opinions que Grégoire XIII l'était peu, aussi enclin à user du don de la parole qui avait tant facilité ses débuts que Grégoire XIII était réservé et laconique, on pourrait, comme s'y sont plu certains auteurs, mener très loin entre les deux un « antiparallèle ».

Telle était sa sobriété que la dépense de sa table ne dépassait guère 6 giuli par jour, soit à peine un écu.

Sur un point toutefois Sixte V ressemblait fort à son prédécesseur, c'était dans son ardent désir d'éteindre l'hérésie surtout en Italie; il continua par passion ce que Grégoire XIII avait fait par politique. En même temps, il poursuivait comme lui la réforme du clergé. En février en 1588, il promulga la bulle fameuse « *Immensa æterni* »

constituant les quinze congrégations cardinalices entre lesquelles devaient être désormais réparties la connaissance et l'administration des affaires de l'Église. Celle que le pape place en premier est la congrégation du Saint-Office dont les fonctions sont déterminées dans le sens le plus large; la congrégation du concile de Trente était chargée d'interpréter les actes du concile en ce qui touchait à la réforme des mœurs et à la discipline ecclésiastique, aussi son action s'étendait-elle sur une infinité de questions; la congrégation de l'index n'était pas seulement destinée à reviser et à compléter la liste des ouvrages défendus, mais aussi à empêcher la propagation des doctrines condamnées; trois des congrégations avaient donc, pour mission, à des titres divers, de lutter contre l'hérésie. D'autre part, le pape publia, en deux ans, soixante-douze bulles relatives à la discipline ecclésiastique et de nombreux règlements sur les congrégations de nonnes<sup>1</sup>. Il accorda quelques faveurs aux jésuites et les employa, moins il est vrai, en Italie que dans les pays lointains; cependant, appartenant à l'un des vieux ordres médiévaux, il éprouvait peu de sympathie; voire quelque appréhension à leur endroit. Un prédicateur jésuite l'accusa à Madrid d'être de connivence avec les protestants. Peut-être cette imputation se justifiait-elle par la conduite un peu hésitante du pape envers les princes protestants que tantôt il pensa ramener, tantôt il voulut réduire.

1. MORONI, *Diz.*, vol. LXVII, p. 402.

## CONDAMNATIONS.

Sous le pontificat de Sixte V, l'Église eut fort à faire contre un nouveau danger. La Réforme avait provoqué un réveil extraordinaire de mysticisme ainsi qu'une curiosité immodérée pour les sciences surnaturelles; les esprits les plus sains n'en étaient pas exempts; nécromants, sorciers et magiciens foisonnèrent et il s'en rencontrait assez souvent qui étaient des moines ou des prêtres<sup>1</sup>. L'Inquisition sévit avec vigueur contre bon nombre d'entre eux.

En 1577, le tribunal inquisitorial avait déjà condamné à la prison perpétuelle et à être battu de verges un Génois accusé de magie<sup>2</sup>; en 1579 un moine nécromant qui prétendait découvrir des trésors, fut également enfermé pour la vie; il était prévenu cependant du sort qui l'attendait car on l'avait naguère brûlé en effigie<sup>3</sup>. D'autres condamnations eurent lieu. Le 2 août 1587, c'est-à-dire deux ans après l'avènement du pape Sixte V, les cardinaux Savelli, Madrucci, Santorio, Deza, grands inquisiteurs, prononcèrent dans l'église Della Minerva

1. La sorcellerie avait pris un grand développement dans la région de Norcia où la croyance populaire plaçait le séjour de la fée Morgane.

Benvenuto Cellini rapporte longuement l'évocation d'une légion de diables que fit devant lui au Colisée un prêtre nécromant. *Vita di B. Cellini*, éd. O. Bacci, Florence, 1901, p. 126.

2. Cod. Vat. Urb., 1045, sans pag.

3. Diario de Francesco Mucanzio.

une sentence contre un ecclésiastique de Massa-Carrara qui avait été dénoncé comme sorcier à l'archevêque de Naples; il était frère mineur et prêtre<sup>1</sup>. On assurait qu'il s'était rendu dans une grotte en compagnie de quelques adeptes et y avait tracé un cercle avec de l'eau bénite, du sang d'agneau et du sang de poulet; qu'il avait évoqué dans ce cercle les esprits aériens afin de les dompter et finalement sacrifié le poulet au diable. Une autre fois, et ceci rendait son crime plus grand, il avait évoqué durant la semaine sainte des démons enfermés dans un livre recouvert de cuivre où leurs images étaient peintes; puis le jour de Pâques, il avait fait à Satan le sacrifice d'un agneau tandis que les initiés, vêtus de « l'habit hermétique » et à genoux, répétaient des invocations. Pour découvrir un trésor, il avait récité des psaumes pendant onze jours au centre d'une enceinte magique; il avait baptisé des anneaux renfermant des esprits, accompli des maléfices et entendu une messe dite sur des feuilles de papier qui servaient ensuite à rendre invulnérable celui qui les portait. En conséquence il fut dégradé et livré au bras séculier.

L'Église continuait à sévir contre les hérétiques mais les condamnations deviennent moins fréquentes faute de coupables.

Le 26 avril 1585, Pietro Benato qui avait parlé contre la confession, fut enfermé au palais du

1. A. BERTOLOTI, p. 83.



Saint-Office « afin de l'empêcher de causer dorénavant du scandale et de proférer des blasphèmes<sup>1</sup> ».

Le 29 juillet 1587, Antonio Nanzio ou Nantro, fut livré au bras séculier comme « hérétique pernicieux ». Le 2 août suivant sa sentence fut lue dans l'église S. Maria sopra Minerva en présence des cardinaux inquisiteurs. Il avait soixante ans; sa faute était d'avoir déclaré qu'il est permis à un homme d'épouser sa commère et dit la messe sans missel<sup>2</sup>.

Le même jour fut condamné Don Pompeo Rustici de Montecavallo, « prêtre et curé de l'église S. Lorenzo », âgé de cinquante ans et dénoncé comme étant « maître d'hérésie et de doctrine pestilentielle »; entre autres propositions détestables, il avait avancé que le Christ était appelé fils de la Vierge parce qu'il était né sous la constellation de la Vierge<sup>3</sup>.

Giustizia di Gaspare Riverello ou Ravelli, prêtre portugais, fut également condamné pour avoir embrassé le judaïsme étant à Ancône et suivi les rites grecs étant à Salonique; ayant passé à Jérusalem, il était revenu à la foi catholique mais, à Saragosse, il était devenu luthérien; on l'avait condamné à dix ans de galères et envoyé à Naples « pour y expier ses erreurs »; loin d'y renoncer, il s'y était obstiné et c'est pourquoi l'inquisiteur napolitain l'avait expédié à Rome<sup>4</sup>.

1. A. BERTOLOTTI, p. 81.

2. A. BERTOLOTTI, p. 91.

3. *Ibid.*

4. A. BERTOLOTTI, p. 93 et suiv.

Le jeudi 6 août 1587, ces trois condamnés, Nanzio, Rustici et Ravelli, extraits de la prison de la Corte Savella où on les avait transférés parce qu'elle était plus voisine du lieu du supplice, furent conduits, sur la place Campo di Fiore au milieu d'un clergé nombreux qui alternait les chants et les litanies, et là pendus puis brûlés. On exécuta avec eux un moine, Giovanni Antonio Bellinello, « nécromant et idôlâtre »<sup>1</sup>. Pallavicino fut brûlé en effigie<sup>2</sup>.

Le 30 mars 1588, le gouverneur de Nettuno fut enfermé dans le palais du Saint-Office<sup>3</sup>.

Le 16 avril suivant, on y enferma « un Flamand riche » et un Portugais<sup>4</sup>.

Le 23 décembre 1589 mourut un moine, Domenico Bellocchio, de Fano, âgé de trente-huit ans, sans doute à la suite des tortures qu'il avait subies et dont il était resté estropié. Il avait été dégradé à Fano le 31 janvier précédent et amené sur une galère le 14 mai. Son frère, Cesare, évêque de Telesse, avait intercédé pour lui auprès du pape afin qu'il lui fit grâce du dernier supplice, attestant qu'il avait agi « non par malice mais par pure ignorance »<sup>5</sup>.

En janvier 1590, une compagnie de douze cava-

1. D. ORANO, p. 75.

2. Cod. Vat. Urb., 1055, sans pag.

3. Cod. Vat. Urb., 1056, sans pag.

4. *Ibid.*

5. Nunz. Napoli, vol. XIV, c. 218. BERTOLOTTI, p. 100. FORCELLA, *Isc.*, vol. XII, p. 515, n. 577. Inscription dans l'église S. Lorenzo fuori delle Mura.

liers arriva à Rome conduisant Cesare Danzarelli, frère de Domenico exécuté en 1583, un moine, une nonne et plusieurs autres hérétiques. Le capitaine qui commandait la compagnie reçut 22 écus<sup>1</sup>.

Le 16 février 1590, la confrérie de S. Giovanni Decollato reçut l'ordre d'aller prendre à la Torre di Nona un ancien moine profès de l'ordre des prêcheurs qui avait reçu la prêtrise; c'était un Napolitain qui s'appelait Valerio Mariano; il se confessa, communia, fut pendu sur le pont Saint-Ange et enterré dans le cimetière de la confrérie<sup>2</sup>.

Le 23 mars 1590, Don Domenico Bravo de Messino, ancien prêtre, eut la tête tranchée au pont Saint-Ange; il avait fait un testament dans lequel il demandait qu'on remboursât ses dettes et qu'on fit quelques donations sur le produit de la vente des maisons qu'il possédait en Sicile<sup>3</sup>. L'évêque de Milo, Bernardino Lauro, dont c'était l'office, procéda à sa dégradation et reçut pour cette cérémonie 3 écus 10 b. plus 7 giuli pour payer le carrosse qui l'avait conduit; le coût du cercueil, l'achat du vin et des confetti pour le sacristain et les autres frais, s'élevèrent à 85 b., c'est-à-dire à un franc à peu près<sup>4</sup>.

Le 13 avril 1590, fut exécuté Lorenzo dell'Aglio de Soncino (dans le diocèse de Crémone), en

1. Bibl. Vat. *Taxe Maleficiorum*, vol. an. 1588-1591, fol. 43.

2. D. ORANO, p. 78.

3. D. ORANO, p. 79.

4. *Taxe Maleficiorum*, an. 1588-1590, fol. 31.

religion frère Amelio; il avait été moine de l'Observance. L'évêque de Milo reçut pour l'avoir dégradé deux écus et demi (3 mai).

Le 30 mai 1590, on conduisit dans les prisons du Saint-Office quelques peintres qui avaient représenté « le roi de Navarre » avec les attributs de la royauté, le sceptre et la couronne, et lui avaient donné le titre de « Très chrétien ». Leurs tableaux furent brûlés sur une place publique<sup>1</sup>.

#### LA RÉFORMATION DANS LE ROYAUME DE NAPLES<sup>2</sup>

Le mouvement réformiste se prolongea longtemps dans le pays napolitain; à la date du 10 juin 1581, le nonce Petrigiani informait le cardinal de Côme que des exemplaires de la *Confession de Calvin* imprimés à Bâle en italien circulaient dans le pays; on pensait qu'ils avaient été introduits dans des ballots de marchandises; aussi le nonce voyant que l'Inquisition ne faisait rien, avait-il pris sur lui d'écrire à tous les évêques et archevêques des régions maritimes de faire surveiller attentivement les débarquements<sup>3</sup>. Dix ans plus tard (1591), le nonce Malaspina, évêque de S. Severo, écrivait au cardinal Sfondrato que la ville de Naples regorgeait de gens dont la foi était suspecte; là aussi les nécromants, les sorciers et les magiciens faisaient d'innombrables dupes<sup>4</sup>.

1. D. ORANO, p. 83.

2. Cod. Vat. Urb., 1058, sans pag.

3. Nunz. Napoli, vol. VIII, c. 49.

4. Nunz. Napoli, vol. XVI, c. 136.



L'inconduite du clergé, que les mœurs du pays rendaient plus difficile à maîtriser, entraînait pour beaucoup sans doute dans cette persistance des revendications qui allaient s'éteignant dans le reste de l'Italie. L'archidiaque Vincenzo Frassia fut convaincu en août 1572 d'avoir fait évader pour de l'argent un hérétique condamné à dix ans de prison; il s'était en outre approprié des biens appartenant à l'Église. Condamné et excommunié, il alla chercher refuge à Rome où il vécut sans être inquiété<sup>1</sup>. Le nonce Antonio Saule écrivait au cardinal de Côme, à la date du 5 février 1573, qu'il y avait à Naples quantité d'évêques qui venaient y passer « non seulement des mois et des mois, mais des années » pour y jouir des plaisirs qu'on y trouvait en abondance; aussi leurs besoins étaient-ils grands, ce qui les amenait à user parfois pour y pourvoir, des moyens les plus coupables. Le vice-roi, le cardinal de Granvelle, se plaignait au nonce, le 15 mai suivant, que l'évêque de Larino, Belisario Baldovino, imposait sans justice de lourdes amendes à ses ouailles et s'en appropriait presque la totalité<sup>2</sup>.

En 1586, un prêtre homicide, Lugar, est condamné aux galères à perpétuité mais le pape commue sa peine en un emprisonnement. Le prieur du couvent de Somma Vesuviana donne asile à des bandits, s'associe avec eux, commet lui-même

1. Nunz. Napoli, vol. II, c. 59.

2. Nunz. Napoli, vol. III, c. 40 et 266.

des assassinats; il lui est simplement ordonné de ne pas sortir de son monastère sous caution de 2000 écus; plus tard il est emprisonné à l'archevêché<sup>1</sup>. De nombreuses arrestations de prêtres eurent lieu; quelques-uns étaient accusés de crimes « nombreux et graves ». L'évêque de Teano est arrêté par méprise; il portait une arquebuse et ses vêtements étaient courts; les archers avaient pu s'y tromper; cependant ils furent emprisonnés; l'évêque prétendit qu'il était à la recherche d'un logement<sup>2</sup>! En 1587, un moine assassine un sbire, un récollet est convaincu de plusieurs crimes capitaux dont il avoue sans honte quelques-uns<sup>3</sup>. En novembre, on fait leur procès à sept prêtres de Ceglie dans le diocèse de Bari; quelques-uns étaient accusés « seulement » de concubinage, les autres de divers crimes; l'un d'eux venait de marier sa fille<sup>4</sup>. En 1591, l'archiprêtre Giuliano mourut, laissant en héritage 60 000 ducats « tous très injustement acquis<sup>5</sup> ».

La ville de Naples était, en outre, infestée d'une catégorie de faux prêtres appelés les « prêtres sauvages » (1591); c'étaient des gens de toute sorte qui, pour ne point avoir à payer leurs dettes ou pour se soustraire à des poursuites avaient acheté un bref appelé *Fratanza*, lequel valait de

1. Nunz. Napoli, vol. X, c. 82 et 124.

2. Nunz. Napoli, vol. X, c. 94.

3. Nunz. Napoli, vol. X, c. 132, 159, 233.

4. Nunz. Napoli, vol. X, c. 317, 298.

5. Nunz. Napoli, vol. XVI, c. 123.

3 à 4 ducats et ne les obligeait guère qu'à accompagner les morts à la sépulture mais leur donnait le droit de porter le costume *talare*, c'est-à-dire la soutane, le manteau et le rabat et leur conférait les privilèges des ecclésiastiques; grâce à ce costume, ils pouvaient commettre les pires méfaits sans être inquiétés, ils tenaient des maisons de jeu, se louaient comme assassins, violentaient les femmes. Quand l'autorité épiscopale voulait les poursuivre, ils prétendaient être des laïques, quand les juges civils les menaçaient, ils se réclamaient de leur qualité de prêtres; il en résultait en outre des conflits de juridiction entre les différents pouvoirs<sup>1</sup>.

A Salerne, la dépravation était profonde; le vice-roi, informé par la rumeur publique, fit une enquête; elle lui révéla que les couvents étaient devenus des lieux de perdition, que le Père commissaire prêtait la main bénévolement à ces débordements; un moine et une religieuse lui fournirent une longue liste de coupables cités deux par deux; il en allait de même à Amalfi. Dans un des couvents de Naples, un gentilhomme, ami d'une des recluses, fit venir le jour de sa fête quarante musiciens pour lui donner une aubade. On entraînait comme on voulait dans les couvents dont quelques-uns comme celui de S. Chiara, comptaient plus de trois cents religieuses<sup>2</sup>.

En 1588, les habitants de Catane remerciaient le

1. Nunz. Napoli, vol. XVI, c. 131.

2. Nunz. Napoli, vol. X, c. 288.

pape Sixte V. de les avoir « débarrassés » de leur évêque, Vincenzo Coltelli, dont l'immoralité faisait scandale<sup>1</sup>. Il reçut néanmoins une pension de 600 écus<sup>2</sup>.

Il était une cause surtout qui entravait la répression de ces écarts. Les Napolitains continuaient à se montrer très hostiles à l'Inquisition, non seulement à l'inquisition espagnole mais aussi à la romaine. Quand le cardinal de Granvelle arriva en qualité de vice-roi, le vicaire de l'archevêque répandit le bruit que le Saint-Office romain avait provoqué sa nomination, et le cardinal s'en plaignit au pape comme d'une offense, disant qu'on lui avait fait grand tort (février 1573). Deux ans plus tard (en juillet 1575), le peuple se persuada que le nouveau vice-roi, le marquis de Monayar, avait l'intention d'établir l'Inquisition; il en manifesta une vive inquiétude qu'il fallut calmer<sup>3</sup>. Pour ménager l'opinion, le tribunal inquisitorial était qualifié de « délégation extraordinaire du Saint-Office » et l'inquisiteur général était appelé « ministre du Saint-Office et agent de la congrégation ». « Le ministre n'est pas inquisiteur à Naples et n'y remplit pas les fonctions inquisitoriales, mais agit au nom de la sacrée congrégation sans l'aveu de laquelle il ne prend aucune décision, dit un traité relatif à l'Inquisition<sup>4</sup> ».

1. Nunz. Napoli, vol. XIII, c. 35.

2. EUBEL.

3. Nunz. Napoli, vol. IV, c. 343.

4. Cod. Casanatense, 2653, fol. 108.



il est délégué pour chaque cause séparément et non pour l'ensemble des causes; en conséquences il doit en connaître sans l'intervention de l'ordinaire. » En 1588, il fut accordé à ce ministre le droit d'absoudre à Pâques ceux qui avaient lu des livres hérétiques.

La même hostilité régnait dans le reste du royaume. On a vu ce qui se passait en Sicile; à Capoue, la municipalité félicite son archevêque d'avoir pris en main la poursuite des hérétiques et des juifs à l'exclusion des juges de l'Inquisition<sup>1</sup>.

Ce n'est pas à dire que la répression de l'hérésie n'existât pas; les nonces à Naples mandent fréquemment à Rome qu'ils envoient des inculpés; une frégate était affectée à leur transport<sup>2</sup>; un seul convoi, en août 1586, comprenait deux carmes, un frère mineur de l'observance, un moine prêcheur et six laïques, tous soupçonnés ou convaincus d'hérésie luthérienne<sup>3</sup>.

1. CANTÙ, *Storia Universale*, Turin, 1858, vol. IX, p. II, p. 556.

2. Nunz. Napoli, *passim*.

3. Nunz. Napoli, vol. X, c. 120. A Andria, dans la province de Bari, le gouverneur arrêta au moment où il rentrait chez lui, à deux heures de nuit, un prêtre « qui avait la tonsure, son costume et ne portait pas d'armes », le chargea de coups de poing et le fit conduire dans la salle où l'on donnait la torture; là il ordonna qu'on le deshabillât pour lui infliger l'estrapade, mais le bourreau l'en dissuada. Alors il se fit apporter un gourdin et en frappa le prêtre jusqu'à épuisement, après quoi il l'obligea à lui baiser la plante des pieds. Ce gouverneur fut d'ailleurs arrêté le mois suivant et l'on commença un procès contre lui à la requête de l'évêque d'Andria (avril-mai 1573). Nunz. Napoli, vol. III, c. 250, 278.

## IX

PONTIFICAT DE CLÉMENT VIII  
(30 janvier 1592. — 3 mars 1605)

Le 16 octobre 1590, durant l'interrègne qui sépara les deux courts pontificats d'Urbain VII et de Grégoire XIV, plusieurs hérétiques furent conduits en carrosse au château Saint-Ange; le cocher reçut 6 giuli<sup>1</sup>.

Pendant que régnait Grégoire XIV (5 décembre 1590-16 octobre 1591), le 3 février 1591, eut lieu l'abjuratoire de douze hérétiques dans l'église Della Minerva en présence de vingt-quatre cardinaux en manteaux violets; Andrea Forzati della Castelluccia, moine, Flaminio Fabrizi de Milan, Francesco Serafino de Venise, prêtre et auparavant moine bénédictin, étant tous trois relaps, furent livrés au bras séculier, pendus et brûlés. Ce fut l'évêque de Milo qui procéda à leur dégradation comme d'habitude; il reçut 7 écus et 80 b. Le reste des condamnés eut des peines diverses<sup>2</sup>.

1. *Taxe Maleficiorum*, 1588-1591, sans pag.

2. Diario de Mucanzio, Cod. Casanat., 2416, fol. 211.

Au commencement du pontificat de Clément VIII qui monta sur le trône pontifical le 30 janvier 1592, les prisons du Saint-Office contenaient trente-deux hérétiques<sup>1</sup> :

1. Bibl. Naz. Vitt. Emmanuele, Fondo Gesuiti, 319, p. 9.

## CONDAMNÉS :

Giacomo Fabronio.  
Aurelio Vergerio.  
Francesco Fortunato, moine.  
Brigida Augustini.  
Pierre Kuplenicki.  
Andréa de Gualdo.

## POURSUIVIS :

Lodovico Evangelista, moine, arrêté le. . . . .	9 avril	1586.
L'archiprêtre de Cesarée, — . . . . .	21 mars	1587.
Edoardo Grateo, — . . . . .	15 août	1588.
Marzo Granita, — . . . . .	18 janvier	1590.
Marco de Savignano, moine, — . . . . .	4 août	1590.
Giacomo Rolando, — . . . . .	24 sept.	— .
Gio-Batta Traversa, — . . . . .	25 nov.	— .
Alberto Pecuccio, — . . . . .	24 déc.	— .
Antonio Costa de Martano, — . . . . .	20 mai	1591.
Decio Panella, — . . . . .	28 —	— .
Giovanni Carolo de Luna, — . . . . .	28 —	— .
Giovami Ruggeri, — . . . . .	28 —	— .
Marco Antonio Spada, — . . . . .	3 juillet	— .
Augustino Gabauda, moine prêcheur, arrêté le. . . . .	8 août	— .
Lodovico Neofito, — . . . . .	20 —	— .
Callidonie Bellavigne, — . . . . .	6 sept.	— .
Francesco Fabario, frère mineur, — . . . . .	6 —	— .
Scipione Collanuccio, — . . . . .	7 —	— .
Pietro, africain, — . . . . .	26 —	— .
Francesco Mariano de Malte, — . . . . .	29 —	— .
Josefo de Beroni, — . . . . .	2 octobre	— .
Gio-Batta Grasso, moine augustin, — . . . . .	12 —	— .
Margarita di Alessandro Minici, — . . . . .	15 —	— .
Felix Magnanti de Rivona, moine du Mont Cassin, arrêté le. . . . .	31 —	— .
Geronimo Parisio, capucin, arrêté le. . . . .	31 —	— .
Giacomo de Ursa, arrêté le. . . . .	31 —	— .

Le 13 mai 1592, fut emprisonné une femme, Faustina Margani, qui se vantait de prédire, à l'aide des pratiques magiques, la mort et l'élection des papes; la rapide succession des derniers papes, on en avait vu cinq se succéder en deux ans, lui avait sans doute suggéré ses ambitions prophétiques<sup>1</sup>.

Le 26 août 1592, Juan Lopez fut arrêté comme suspect d'hérésie.

Le 29 août 1592, deux luthériens furent emprisonnés.

Le 11 septembre 1592, le secrétaire et l'auditeur du cardinal Mattei furent également emprisonnés<sup>2</sup>.

De plus en plus, le Saint-Office agissait de sa propre autorité; pendant les vacances du Saint-Siège, il avait multiplié les arrestations; Clément VIII élu, il en usa de même, d'autant plus que le pape semblait enclin à lui laisser conduire à son gré les multiples affaires dont cette congrégation se trouvait chargée depuis la bulle de Sixte V.

En octobre 1592, le pape Clément VIII se départit en sa faveur des dossiers relatifs à d'anciennes affaires qui étaient conservés dans sa « garde-robe<sup>3</sup> ». A savoir :

Procédure contre le patriarche d'Aquilée, Grimani, absous par le concile de Trente.

Procédure contre George de Pocebrart.

1. Cod. Vat. Urb., 1063, sans pag.

2. *Ibid.*

3. A. BERTOLOTTI, p. 102.



Procédure contre le baron de Bernauda de Naples.

Procédure contre le marquis de Vito.

Procédure contre Pompeo de Monti, brûlé à Rome le 3 juillet 1566.

Procédure et dépositions contre Carnesecchi.

Témoignages contre l'évêque de Cava enfermé, comme on a vu, au château Saint-Ange par ordre de Paul IV.

Allégations contre l'évêque de Policastro.

Instruction contre le comte de Pitigliano et Onorio Savelli.

Résumé de l'affaire du moine Blasy.

Résumé de l'affaire de Pietro de Abenante.

Procédure contre l'évêque de Tolède, Carranza.

Affaire Mario Galeotti.

Résumé de la procédure contre Francesco de Aloy ou Aloisi, qui avait prêché les Vaudois des Pouilles.

Résumé contre Gabriele Flamma, chanoine du Latran et évêque de Chioggia (1584-1585) qui, ayant prêché à Naples en 1565, avait été accusé d'hérésie.

Noms des frères conventuels de l'ordre de Saint-François ayant abjuré.

Défense de Francesco Stellini, bénédictin.

Liste des hérétiques exécutés dont les noms étaient portés dans le registre de la Justice de la Confrérie (S. Giovanni Decollato) mais dont l'acte de décès avait disparu par suite de la destruction des livres du provéditeur où ils étaient inscrits.

D'autres dossiers au nombre de soixante-treize dont un assez grand nombre concernaient des évêques, celui de Mende, celui d'Otrante... mais qui n'avaient peut-être pas trait exclusivement à l'hérésie, d'autres relatifs à des affaires contre des juifs ou contre les hérétiques d'Angleterre et des Flandres, furent remis en même temps au cardinal inquisiteur S. Severino sur l'ordre du pape.

Le 20 mai 1595, Chuplenich, originaire de Carniole, fut brûlé vif, attaché à un poteau, au Campo di Fiore. Un Anglais, Walter, de Londres, eut le même sort<sup>1</sup>.

Cette année-là et la suivante, il y eut sept exécutions; en 1597, il y en eut quatre. Au lieu qu'auparavant il était rare que l'on brûlât vivants les condamnés, alors on ne leur épargnait plus guère ce supplice soit que la justice inquisitoriale se fit plus rigoureuse, soit que les hérétiques, la plupart étrangers<sup>1</sup>, fussent animés de sentiments plus violents et moins susceptibles de se laisser ébranler par l'horreur du bûcher; l'attrait du martyre les attirait sans doute<sup>2</sup>.

Le 18 septembre 1599, on brûla un hérétique, un moine, fra Celestino, autrement dit Giovanni Antonio de Vérone. L'évêque de Sidon, car on choisissait toujours pour cette mission un évêque

1. EMILIO COMBA, *I Nostri Protestanti*, Florence, 1395-1897, vol. II, p. 679.

2. D. ORANO, p. 118. En 1598, l'ambassadeur de France avait un chirurgien hérétique auprès de lui; il fut dénoncé et le Saint-Office se fit remettre un rapport. Cod. Casanatense, 2653, fol. 315.

*in partibus*, le dégradâ et reçut deux écus et demi pour cette cérémonie. Le supplice eut lieu de nuit parce que l'ambassadeur de France, qui résidait dans le palais Farnèse, avait expliqué au pape que s'il n'avait rien à redire au supplice des hérétiques, il lui était fort déplaisant d'en voir le spectacle de ses fenêtres<sup>1</sup>.

Le 9 novembre 1599, deux hérétiques, fra Clemente Mancini et Galeazzo Porta de Milan, détenus à la prison Torre di Nona, furent exécutés au pont Saint-Ange; comme ils s'étaient réconciliés avec l'Église et avaient dévotement reconnu leurs erreurs, on les décapita avant de les brûler<sup>2</sup>.

Le sacristain reçut 45 b.

Il fut dépensé pour le vin et les « confetti » 20 b.

Il fut remis aux dix aides, 1 écu.

Le 17 février 1600 eut lieu l'exécution de Giordano Bruno.

Ce ne fut pas en tant que luthérien, comme le vulgaire le pensa, dit Schioppe<sup>3</sup>, que Bruno subit le supplice du feu. Il avait, il est vrai, fréquenté beaucoup d'hérétiques au cours de ses nombreux voyages; à Genève il s'était rencontré avec le marquis de Vico fils du fameux Caracciolo<sup>4</sup>, en Allemagne et en Angleterre avec les principaux

1. Cod. Vat. Urb., 1067, sans pag.

2. D. ORANO, p. 87.

3. Gaspar Scioppi ou Schoppe, était un protestant converti au catholicisme que le pape avait comblé de faveurs.

4. THÉOPHILE DUFOUR, *G. Bruno à Genève*, Genève, 1884.

d'entre les protestants; il avait loué dans ses ouvrages la reine d'Angleterre et plusieurs autres princes hérétiques et soutenu des opinions contraires à la foi; on lui avait reproché jadis sa négligence à célébrer, bien que clerc, les jours de fête, sa présence à des prêches, les doutes qu'il avait émis au sujet de l'incarnation, des miracles, des sacrements; néanmoins ce fut comme novateur dangereux en matière philosophique et surtout à cause de son panthéisme et de ses doctrines sur l'essence de la matière, que l'Église le condamna. On fit de vains efforts pour l'amener à résipiscence; on lui accorda quarante jours pour délibérer et il promit, dit-on, de se rétracter mais n'en fit rien; on lui donna encore quarante jours (21 décembre 1599); deux dominicains, deux jésuites, deux moines philippins c'est-à-dire de l'ordre de Saint-Philippe de Néri, et un moine de l'ordre de Saint-Jérôme, furent placés à côté de lui pour le convertir; ce ne fut que lorsqu'on reconnut l'inanité de leurs efforts que Bruno fut conduit dans le palais du cardinal Madrucci, grand inquisiteur, et reconnu définitivement coupable. Il dut entendre sa sentence à genoux et fut dégradé par l'évêque de Sidon qui reçut le 16 mars 2 écus<sup>1</sup>. Bruno avait repris toute sa fermeté, il s'écria : « Peut-être que vous prononcez votre sentence contre moi avec plus d'émotion que je ne la reçois. » Son supplice devait avoir lieu le

1. *Taxe Maleficiorum*, an. 1600, fol. 22.



12 février et « nombre de théologiens », s'étaient rendus sur la place Campo di Fiore pour en avoir le spectacle, mais ce ne fut que le 17 que la sentence fut exécutée. Comme Bruno avait persisté jusqu'au bout dans ses sentiments, il fut brûlé vif; son bûcher avait été élevé en face de la maison qui actuellement fait le coin de la rue Balestrari <sup>1</sup>.

1. Chose étrange, on a douté que Bruno ait été effectivement exécuté. Cependant sa mort eut quantité de témoins et plusieurs relations en ont été faites (Voir un peu plus bas). Bayle en parle dubitativement. M. Desdouts a publié à ce sujet une étude intitulée *La légende tragique de G. Bruno. Son origine suspecte*, Paris, 1885. M. Vuillaud a fait paraître dans le *Journal des Débats* du 24 mars 1913 un article qui aboutit à la même conclusion négative. On trouvera la liste des articles et études relatifs à l'exécution dans EMILIO CALVI, *Bolletino Bibliografico delle Pubblicazioni... su Roma*, an. V, 1914, p. 87. Voici trois *Avvisi* rapportant les circonstances de l'exécution et qui ne laissent aucun doute sur sa réalité.

DOCUMENTS CONTEMPORAINS INÉDITS RELATIFS A LA MORT  
DE GIOVANNI BRUNO.

*Avviso* en date du samedi 12 février 1600, « Hoggi credevamo vedere una solennissima giustizia, et non si sa perchè si sia arrestata, et era di un domenichino da Nola eretico ostinatissimo che mercoledì (9) in casa del card. Madrucci sentenziarono come autore di diverse enormi opinioni, nelle quali resto ostinatissimo, et ci sta tuttora non ostante che ogni giorno vadano teologi da lui. Questo dicono sia stato due anni a Ginevra, da dove poi passò a leggere nello studio di Tolosa, e poi in Lione, di là in Inghilterra, dove dicono, non piacesse punto le sue opinioni, et perciò passò a Norimberga. Di là, venendo in Italia, fu acchiappato. Dicono in Germania abbia più volte disputato col card. Bellarmino. Insomma, il meschino, se Dio non l'ajuta, vuol morire ostinato, ed essere bruciato vivo. »

*Avviso* du samedi 19 février 1600. « Giovedì (17) mattina in campo de Fiori fu abbruciato vivo quello scellerato frate domenichino da Nola, eretico ostinatissimo. Avendo di suo capriccio formato diversi dogmi contro nostra fede et in particolare contro la Vergine, volle morire in quelli, lo scellerato, et diceva che moriva martire, et volentieri, et che se sarebbe la sua anima

Il ne semble pas admissible certainement qu'il y ait eu substitution. On lui mit un bâillon. Le bruit courut dans la foule qu'au dernier moment, il avait médité de la Vierge et affirmé la pluralité des mondes.

Une statue de bronze par Ettore Ferrari, inaugurée le 9 juin 1889, commémore le souvenir de la mort du philosophe <sup>1</sup>.

Durant cette année 1600 et les suivantes, il y eut quelques autres exécutions.

Le 21 février 1600, un hérétique étranger s'empara dans une église de Rome de la burette contenant l'huile sainte pendant qu'un prêtre célébrait

con quel fumo ascenda in paradiso. Ma ora se ne avvede se diceva la verità. »

Autre *Avviso* en date du même jour : « Giovedì fu abbruciato vivo in campo de Fiore quel frate di S. Domenico da Nola eretico pertinace con la lingua in giova (col bavaglio) per le bruttissime parole che diceva, senza volere accoltare confortatori ne altri essendo stato prigioniero al S. Offizio circa otto anni. »

Registre de la confrérie de S. Giovanni Decollato : « A di 16 Febb. 1600 circa le sei ore di notte ci fù consegnato in Torre di Nona Giordano del qud Giovanni Bruni frate apostata da Nola eretico impenitente; il quale esortado dai nostri fratelli con ogni carità e fatti chiamare due padri di s. Domenico, due del Gesù, due della Chiesa Nuova (Filippini), ed uno di s. Girolamo, i quali con ogni affetto et molta dottrina mostrandoli l'error suo, finalmente stette sempre nella sua maledetta ostinazione, aggirandosi il cervello e l'intelletto con mille errori e vanità, et anzi perseverò nella sua ostinazione che da ministri della giustizia fù condotto in Campo de Fiori e quivi spogliato nudo e legato ad un palo fu bruciato vivo accompagnato sempre dalla nostra Compagnia cantando le litanie, e li confortatori sino all'ultimo punto confortandolo a lasciar la sua ostinazione, con la quale finalmente finì la sua misera ed infelice vita. »

1. L'inauguration de ce monument a été l'occasion d'une infinité de discours, conférences, pamphlets, dramas et romans de circonstance.

un baptême; il en résulta que le bruit se propagea qu'une quantité d'hérétiques s'étaient rendus à Rome pour troubler le jubilé par des scandales<sup>1</sup>.

Le 9 juin 1600, un moine, Francesco Moreno, fut pendu et brûlé au pont Saint-Ange comme relaps; l'évêque de Sidon reçut 2 écus pour sa dégradation<sup>2</sup>.

Un autre moine, d'origine viennoise, fut amené vers cette époque de Prague à Rome pour y être jugé; son transfert coûta 200 écus<sup>3</sup>.

Le 10 mai 1601, deux moines furent exécutés, Giovanni Tommaso Carafa, chevalier hiérosolymite, et un franciscain, Onorio Gostanzo, qui tous deux déclarèrent vouloir mourir en bons chrétiens et accepter leur châtiment comme une punition de leurs péchés, du moins ainsi l'atteste le procès-verbal de la congrégation Della Misericordia. Carafa, comme chevalier, fut décapité; Gostanzo, pendu; tous deux furent ensuite brûlés<sup>4</sup>.

Le 14 juillet 1600, un parent de Calvin (?), Etienne Fabrico, « de naissance noble », arriva à Rome pour se faire carme<sup>5</sup>.

L'évêque de Sidon reçut le 24 mars 1603 pour la dégradation d'Alessandro di Francesco d'Anghiari une somme de 2 écus; le 12 juillet même somme pour la dégradation d'Ottavio di Pierluigi Cesarini

1. A. BERTOLOTTI, p. 111.

2. A. BERTOLOTTI, p. 112. D. ORANO, p. 89.

3. A. BERTOLOTTI, p. 112.

4. D. ORANO, p. 92.

5. Cod. Casanat., 983. *Avvisi*, 1601-1602, fol. 82.

de Naples; il y eut, cette année, plusieurs condamnations d'ecclésiastiques<sup>1</sup>.

Le 25 février 1604, les inquisiteurs firent arrêter dans le palais de l'ambassadeur de France, le duc de La Vallée, seigneur breton, et son gouverneur, suspects tous deux d'hérésie<sup>2</sup>.

Le 2 mars 1613, six hérétiques abjurèrent dans l'église Saint-Pierre; cinq furent envoyés aux galères, un fut condamné à la prison perpétuelle<sup>3</sup>.

Le 29 novembre 1614, Girolamo Meoli de Montesanto qui « avait mal parlé de la Vierge » devant le tribunal inquisitorial afin de faire remettre son procès et de gagner du temps, et s'était ensuite repenti, fut pendu devant le palais de l'Inquisition<sup>4</sup>.

Le 12 juillet 1615, trois hérétiques abjurèrent dans l'église Della Minerva; ils y avaient été conduits à la pointe du jour dans trois carrosses différents; c'étaient un moine napolitain garde-malade âgé de quarante-deux ans, une nonne de l'ordre de Saint-François, également napolitaine, de quarante-neuf ans, et un docteur en droit de trente-neuf ans; nombre de cardinaux ainsi que le connétable du royaume de Naples, don Filippo Colonna et ses fils, l'ambassadeur du roi d'Espagne avec sa femme et d'autres personnages, assistèrent à cette cérémonie qui devenait rare<sup>5</sup>.

1. *Taxe Maleficiorum*, an. 1603.

2. Cod. Vat. Urb., 1072.

3. Cod. Vat. Urb., 1081, sans pag.

4. Archiv. di Stato, Giustizie, vol. XVI, fol. 79.

5. Cod. Corsini, Lincei, 35, G. 25, p. 148.



Le 1<sup>er</sup> juillet 1616, Francesco Maria Sagni de Raguse fut pendu et brûlé<sup>1</sup>.

En 1626, le vicaire d'un couvent de Broni dans le diocèse de Plaisance apostasia à Ferrare et abjura ensuite à Pavie; un frère mineur de l'observance fut traduit devant le tribunal du Saint-Office; un moine qui s'était marié quinze ans auparavant fut emprisonné et jugé; un carmélite abjura *de vehementi*; un moine minime de Bologne, deux moines de Palerme, un ermite de Foligno, un capucin et un dominicain furent poursuivis par le Saint-Office mais pour ceux-ci on ne sait s'il s'agissait d'erreurs religieuses ou bien de faits ayant trait à la discipline ou à la morale<sup>2</sup>. On le voit, la plupart des condamnés étaient des clercs, le reste de la population se désintéressait de la Réforme.

La preuve que le péril était considéré par l'Église comme définitivement écarté, c'est la modération progressive de la rigueur du Saint-Office; les absolutions qui étaient l'exception autrefois deviennent fréquentes.

En 1626, l'inquisiteur de Pérouse libère un suspect à condition qu'il remette à l'évêque de Gubbio une somme pour ses œuvres pies; la même année, il est fait grâce de l'exil à un habitant de Foligno; l'inquisiteur de Bologne permet à un condamné de faire sa prison dans sa propre

1. ORANO, p. 97.

2. Cod. Barberiniano, LXXI, 68, p. 46 et suiv.

maison sous caution; un curé condamné à sept ans de galère reçoit remise du restant de sa peine; un prisonnier est également gracié, un moine de la confrérie de S. Giorgio in Alga, qui était en prison, reçoit la liberté mais doit s'exiler<sup>1</sup>....

La Réforme était définitivement terrassée en Italie. Au xvii<sup>e</sup> et au xviii<sup>e</sup> siècle, il n'y eut presque plus de protestants. Le Saint-Siège n'eut guère ni à sévir ni à légiférer. Le mouvement toutefois s'éteignit moins rapidement en Piémont et à Venise où il eut un caractère très différent.

1. Cod. Barb., LXXI, 68, p. 5 et suiv.

X

LA RÉFORMATION EN PIÉMONT

La Réformation eut beaucoup de partisans en Piémont<sup>1</sup>; il y avait des siècles que les Vaudois professaient plus ou moins ouvertement leurs opinions dans les hautes vallées où ils s'étaient réfugiés et qui leur offraient un abri presque inexpugnable; ils n'avaient jamais, il est vrai, tenté sérieusement d'évangéliser la plaine mais leur exemple, la lente infiltration de leurs idées avaient prédisposé les esprits aux revendications ainsi qu'aux conceptions protestantes. De Genève, de Lyon, venaient sans cesse des ministres qui parcouraient le pays; les ouvrages qu'on publiait dans ces villes et ailleurs se répandaient facilement. En outre le gouvernement ducal, quoique soumis au Saint-Siège, se montra jusque vers la fin du siècle extrêmement soucieux de ne pas

<sup>1</sup> G. JALLA, *Storia della Riforma in Piemonti*, Florence, 1914.  
GILLES, *Histoire des Églises réformées du Piémont*, Turin, Archivio di Stato Materie Ecclesiastiche. A. PASCAL, *Storia della Riforma a Cuneo*, Pignerol, 1915.



laisser le pouvoir ecclésiastique entamer son autorité. Il y a une grande analogie entre l'attitude du gouvernement vénitien et celle du gouvernement sarde.

Le duc Charles III (1504-1553) avait obtenu du pape Jules II un bref daté du 8 mai 1506, lequel établissait que les juges inquisitoriaux ne pouvaient siéger en Piémont qu'avec l'assistance d'un juge de « l'ordinaire » ; le pape Léon X confirma cette décision le 18 mai 1513. Or, jusqu'en 1580, le mot « ordinaire » fut interprété comme désignant un juge civil ; ce ne fut qu'au temps du duc Charles-Emmanuel que le pape Grégoire XIII publia, le 16 juin 1580, un bref déclarant que le mot « l'ordinaire » s'appliquait à l'autorité diocésaine et qu'on remplaça en conséquence le magistrat civil par un représentant de l'évêque ; le pape décida même alors que, dans les cas d'hérésie, le tribunal ne comprendrait que des membres de l'Inquisition<sup>1</sup>.

Charles III était peu enclin à favoriser les juges inquisitoriaux car il trouvait que, « par leur rapacité envers les riches et leur dureté envers les pauvres », ils indisposaient les esprits et irritaient les colères bien plus qu'ils ne triomphaient des indécisions ; il chargeait même son représentant à Rome, le 8 mai 1515, de déclarer au souverain pontife que, si ses États étaient infestés d'hérétiques et de sacrilèges, la faute en devait être

1. G. JALLA, *Storia della Riforma in Piemonte*, Florence, 1914, GILLES, *Histoire des Églises réformées du Piémont*, Genève, 1644.

imputée à leur conduite. La Réforme ne trouva donc pas en lui, quand elle fut introduite dans le duché, un adversaire décidé à user d'extrême rigueur et Luther put se flatter qu'il penchait pour ses idées. Le 7 septembre 1523, il lui écrivait une longue lettre lui exposant les principes et le but de la Réforme protestante et contenant ces mots : « Le bruit est venu jusqu'à nous que le duc de Savoie est favorable à la véritable religion. » C'était lui en demander trop. La vérité est que la politique du duc et de ses successeurs fut de ménager le Saint-Siège sans s'aliéner, pour diverses raisons qu'on verra, l'élément très nombreux qui réclamait des changements.

Clément VII, dans un bref daté du 3 septembre 1525<sup>1</sup> félicite le duc de son dévouement à l'Église et l'encourage à user de justice sommaire et à punir les complices des hérétiques ; il lui rappelle que ceux qui se refusent à rentrer dans le devoir doivent être considérés « comme des membres pourris et séparés de l'Église ainsi que de la communion des fidèles, lesquels ont le droit de s'emparer de leurs biens et de réduire leurs corps en servitude perpétuelle ». Ceux qui voudraient renoncer à l'hérésie devaient tout d'abord faire une abjuration solennelle et donner des gages de la sincérité de leur foi.

Le 4 juin 1529, il l'invite à donner tout son appui à son représentant Jacobo Lanceo<sup>2</sup>.

1. Turin, Archivio di Stato, Materie Ecclesiastiche.

2. *Ibid.* Le 13 janvier 1527, Tommaso Illirico qui avait prêché

Le même jour, il le louait de nouveau de son zèle à réprimer l'hérésie. Charles III lui répondit en lui énumérant ses triomphes, mais en demandant des subsides pour en poursuivre le cours. S'il n'en reçut pas, ce qui semble vraisemblable, le pape lui accorda en compensation le titre de « Boulevard de l'Italie ». Mais le duc était soumis à une grande tentation; comment n'aurait-il pas caressé la pensée d'en user avec les biens de l'Église comme les princes allemands, d'autant que ces biens représentaient le tiers de la richesse territoriale du pays? En 1531, un protestant, Perrot, mandait que le duc penchait vers le luthéranisme « à cause de son amour immodéré de l'argent ». Pallavicini et Mainardo purent prêcher la réforme à peu près impunément dans le Piémont. A leur exemple, tout un essaim de moines vinrent répandre les idées nouvelles à travers le pays. Toutefois le 17 avril 1532, le duc fit défense de prêcher et de disputer en public ainsi que de vendre ou de lire les livres défendus, sous peine de l'estrapade, de la confiscation et d'autres châtiments. La duchesse le poussait dans cette voie; en 1535 elle demandait au pape Paul III son appui contre l'hérésie<sup>1</sup>. Survint, en 1536, l'occupation

en Allemagne fut nommé inquisiteur général dans les États du duc de Savoie; le 11 juillet 1529, Pietro Gazzino, évêque d'Aoste, est chargé de percevoir des dîmes en Savoie et d'y combattre l'hérésie; le 19 décembre de la même année, il est chargé de procéder à des interrogatoires d'après une liste fournie par le cardinal Pallavicini. B. Fontana, p. 97 et suiv.

1. A. PASCAL, *Storia della Riforma a Cuneo*, Pignerol, 1913.

française. Le 6 avril, une armée de six mille soldats allemands à la solde du roi François I<sup>er</sup>, occupait la ville de Turin : la plupart étaient luthériens; comme à Rome et à Naples les soldats du prince d'Orange, ceux-ci répandirent leurs idées dans toute la contrée. Cependant l'action du gouvernement français s'exerça contre les luthériens. Un Parlement fut institué en 1538<sup>1</sup>; il décida que les procès en matière de foi seraient soumis à sa juridiction et à celle de l'Inquisition et que toute autre procédure devait être considérée comme nulle. Un édit royal, en date du 1<sup>er</sup> juin 1540, invitait les magistrats du royaume à se montrer inflexibles envers les ennemis de la religion<sup>2</sup> et un autre, en date du 18 novembre de la même année<sup>3</sup>, consacré plus spécialement aux hérétiques du Piémont, accentua encore cette politique. Toutefois, certains représentants du roi s'appliquaient à atténuer ses rigueurs. Guillaume Du Bellay, gouverneur de la ville de Turin, sut faire remettre l'exécution de cet édit tant qu'il vécut<sup>4</sup> : Furstenberg<sup>5</sup>, Claude Annebault et Philippe de Savoie, seigneur de Racconigi, ménageaient de leur mieux des habitants des vallées<sup>6</sup> et des réformateurs de

1. René de Birague en fut président de 1543 à 1562. Ce parlement comptait quarante-cinq membres.

2. *Actes de François I<sup>er</sup>*, vol. IV, n° 11509.

3. Il ne figure pas dans le catalogue des Actes de François I<sup>er</sup>.

4. Il mourut le 9 janvier 1543.

5. Il eut pour successeur Gauthier Farel, frère du réformateur.

6. TEOFILO GAY, *Histoire des Vaudois*, Florence, 1912, p. 53. JEAN LEGER, *Histoire des églises évangéliques des vallées de Pié-*



tout le duché. Le Piémont paraissait un séjour si propice aux protestants que le poète Clément Marot vint finir ses jours à Turin : il y mourut le 12 septembre 1544<sup>1</sup>.

Le 28 juin 1541, Alfonso d'Avalos d'Aquino écrivait au pape Paul III que deux ermites et un frère mineur avaient prêché hérétiquement à Turin pendant le carême; une instruction ouverte par ses soins contre ceux qui s'étaient laissés entraîner par leurs sermons avait abouti à la condamnation des coupables; l'inquisiteur s'était borné à infliger une prison temporaire aux jeunes gens qui avaient péché par ignorance et avait condamné les autres à la prison perpétuelle. D'Avalos trouvant la peine trop légère envoya ces derniers aux galères « parce que la fuite y était plus difficile ». Cependant, de son propre aveu, l'hérésie gagnait chaque jour du terrain<sup>2</sup>.

Henri III, à peine monté sur le trône, voulut mettre un terme à cette situation et ordonna l'établissement d'une chambre ardente au Parlement, conformément à une ordonnance non appli-

mont ou vaudoises, Leyde, 1669. GALIFFE, *Les Vallées vaudoises du Piémont, tableau historique*, dans Bulletin Instruction genevois, 1884, XXVI, p. 371-414. PAUL PERRET, *La Réforme avant Luther, les Vaudois* dans Revue de Paris, 1854-1855. SAMUEL MEYER, *Étude sur l'origine des Vaudois du Piémont*, Genève, 1871.

1. Les Archives de Turin ne possèdent aucun document sur le séjour et la mort du poète; les *Lettere e Memorie del Regno di Francesco I<sup>er</sup>* présentent une lacune à cette époque. De même on n'a pu retrouver trace de la sépulture de Marot qui fut enterré dans l'église S. Giovanni Baptista.

2. TACCHI-VENTURI, p. 511.

quée du roi François I<sup>er</sup> son père; il ne paraît pas toutefois qu'elle ait siégé. En fait un contemporain affirme que l'on ne voyait dans tout le pays que colporteurs et vendeurs de livres venant de Genève et d'Allemagne, que seule la ville de Turin résistait aux entreprises des prédicateurs qui accouraient des Vallées et du reste de l'Italie, et que l'esprit de controverse était partout. Aussi un édit de décembre 1549 défendit les livres non approuvés en Sorbonne et le Parlement entreprit, avec l'assistance du nonce, une série de procès. Mais les Piémontais étaient opiniâtres en leurs idées; la violence les poussait à la résistance : les Vaudois surtout faisaient preuve d'un indomptable attachement à leurs doctrines, dès quoi le roi s'irritait; il mandait à ses représentants en Piémont « qu'il ne faisait pas brûler les luthériens par tout son royaume pour en avoir une réserve dans les Alpes ». Le 27 juin 1550 un nouvel édit interdisait l'introduction en Piémont et la possession de livres non approuvés par la Faculté, de traductions et de commentaires de la Bible publiés depuis moins de quarante ans, d'œuvres des Pères de l'Église annotées; la vente des bibliothèques de personnes décédées, était également interdite à moins d'autorisation spéciale.

En 1551, le duc ordonnait aux magistrats civils d'agir « *forti manu et armata* ».

Le Parlement seconda cette politique; les condamnations se multiplièrent. Mais, loin de diminuer, la « peste hérétique » ne faisait que s'étendre;

des villes comme Cuneo comptait plus d'hérétiques que de catholiques. Un grand nombre de Piémontais, redoutant les persécutions, mais inébranlables dans leur foi, s'expatrièrent; la colonie italienne de Genève s'accrut rapidement; on pourrait suivre sur les registres des « habitants de Genève » et sur ceux des immatriculations d'étrangers parmi les citoyens genevois, les progrès du protestantisme de même que les variations de la répression catholique en Piémont et en Savoie.

L'adoption par les Vaudois de la discipline ecclésiastique et leur adhésion à la Réforme que des décisions antérieures avaient d'ailleurs préparées (1558), donnèrent une force nouvelle au protestantisme piémontais. Le médecin Alosiano de Busca était en droit de faire aux souverains d'Allemagne, dans la lettre qu'il leur adressa le 13 avril 1559, un tableau très encourageant de la situation de leurs coreligionnaires aussi bien à Turin que dans le reste du pays. « Dans les vallées de la province de Piémont, dit-il, et dans les montagnes où le saint Évangile de notre Seigneur est prêché sans crainte des adversaires du Christ, il y a trente ministres qui portent la parole de Dieu ouvertement et sans aucune dissimulation et quarante mille âmes fidèles. Il n'y a pas de ville dans cette contrée, il n'y a presque pas de lieu où ne se trouve une église de Christ cachée ou publique.... Il existe à Turin une grande église de Christ et un ministre va de maison en maison

prêchant secrètement. Dans cette ville, un grand nombre de fidèles appartiennent aux premières familles de la bourgeoisie et de la noblesse; il s'en trouve même plusieurs parmi les membres du Parlement, les jurisconsultes et les médecins. Mais, à l'exemple de Ponce-Pilate, crainte de perdre leurs biens et leurs charges, ils condamnent souvent au bûcher les Justes. A Chieri, un grand nombre de fidèles se réunissent pour prier, pour lire et pour écouter la parole de Dieu<sup>1</sup>. Dans les rues et sur les places, ils s'entretiennent de la religion chrétienne sans la moindre crainte et ont des discussions avec leurs adversaires<sup>2</sup>: » Ce fut dans ces conjonctures que la France dut abandonner progressivement le Piémont, après vingt-trois ans d'occupation, et que Emmanuel-Philibert, qui avait succédé à Charles III (1553-1580) prit possession de ses États héréditaires<sup>3</sup>.

Le nouveau duc avait épousé en 1559 Marguerite de France, fille de François I<sup>er</sup> et de Claude<sup>4</sup>; orpheline de sa mère dès sa première année, elle avait été élevée par Marguerite de Navarre; aussi la disait-on fort encline aux idées nouvelles<sup>5</sup>. « Personne ne doutait qu'elle ne fût tout à fait de

1. Chieri était alors une ville presque aussi populeuse que Turin.

2. *Bulletin de la Société d'Histoire vaudoise*, n. VII, 1890, p. 43, art. Vinay. Cf. GILLES, *Histoire des Églises réformées du Piémont*, Genève, 1644. TROFILO GAY, *Histoire des Vaudois*, Florence, 1912.

3. Turin ne fut évacué que le 12 décembre 1562.

4. Voir ROGER PEYRE, *Marguerite de France*, Paris, 1902.

5. Dans son duché de Berry, elle avait favorisé les Lettres et



notre religion », disait Hubert de Languet. La plupart de ses demoiselles d'honneur professaient la religion réformée, elle entretenait une active correspondance avec Calvin, Bèze, Carnesecchi; Flaminio l'eut pour confidente et conseillère de ses travaux littéraires; il renonça à cause d'elle à la poésie légère et composa son grand poème *De Rebus Divinis*<sup>1</sup>. Ce n'est pas à dire qu'elle fût hostile à l'Église romaine et qu'elle eût rompu avec la foi catholique. Comme Vittoria Colonna, comme Renée de France, comme tant d'autres partisans de la Réforme durant la première période, Marguerite mettait autant d'ardeur à soutenir ceux qui travaillaient à amender l'Église qu'elle avait de soumission envers elle<sup>2</sup>. On a pu la déclarer, avec autant de vérité, une excellente catholique et une ardente adepte des idées protestantes. Morosini disait d'elle, en 1570 : « Madame lit volontiers les choses de l'Écriture sainte, ce qui est cause, comme aussi d'avoir sa maison pleine

s'était faite la protectrice de la Pléiade; à Turin elle réunit des savants et des juriconsultes.

1. PATRY, *Le Protestantisme de Marguerite de France*, dans Bulletin de la Société du Protestantisme français, année 1904, p. 7. M. Patry y rappelle (p. 23) que M. van Eys avait retrouvé à la Bibliothèque royale de Turin, un des deux seuls exemplaires connus de la Bible de Lefèvre d'Étaples, en 4 volumes in-8, dont le premier et le dernier portent la date de 1528. À l'intérieur de la couverture du 1<sup>er</sup> volume est écrit : *Se livre est à Madame Marguerite de France*. C'était sans doute un cadeau de Marguerite d'Angoulême à sa filleule qui, au témoignage de l'ambassadeur, Francesco, Morosini y lisait régulièrement.

2. « Ma commère, écrivait-elle à la connétable de Montmorency, je vous assure que je ne suis point huguenote. » (1550 ?). PEYRE, p. 77.

de huguenots hommes et femmes, que quelques personnes ont eu des soupçons sur sa religion et surtout le pape qui a constamment ordonné à ses nonces d'agir avec énergie auprès du duc et auprès d'elle afin qu'elle ne gardât pas à sa cour des personnes infectées d'hérésie, chose qu'il n'a pas pu obtenir jusqu'ici. Toutefois ce qu'on voit montre qu'elle est catholique et excellente chrétienne, car elle se rend chaque matin à la messe et elle se confesse au moins quatre ou six fois l'an avec beaucoup de dévotion. On ne lui entend jamais rien dire qui donne à penser qu'elle soit portée contre la foi catholique. Il est vrai qu'elle mange de la viande tous les jours, mais elle en a reçu licence; il est vrai aussi que sa cour est pleine de huguenots qu'elle favorise de tout son pouvoir. » Or, ce pouvoir était grand. Un contemporain disait que bien qu'elle s'abstînt généralement de prendre part aux affaires, elle exerçait une influence incontestable; on en a la preuve dans le préambule d'une décision gracieuse que le duc avait prise, dit-il, « à la sollicitation de notre très chère et aimée compagne qui derechef nous en a instamment requis » (1563). Cependant il s'agissait d'un crime de lèse-majesté et d'hérésie, d'une tentative de Joly d'Allery pour former un État dont Genève aurait été la capitale et qui aurait compris le Piémont!

Le gouvernement espagnol redoutait tellement l'influence de Marguerite qu'il faisait surveiller étroitement la duchesse par des agents secrets et

s'efforçait de mettre le duc en défiance sinon en hostilité contre elle<sup>1</sup>.

Le duc n'était pas, au reste, soit par humeur, soit par politique, partisan de la violence; il avait écrit le 8 mai 1558 à l'évêque d'Aoste, le futur cardinal Bobba : « Les supplices n'ont jamais fait que des martyrs; il est déraisonnable de mettre à mort publiquement des fanatiques dont la fin est une semence d'hérésie; il faut se résoudre à les faire disparaître en secret ou mieux encore, user à leur égard de clémence. » Son opinion ne varia pas sur ce point car, en 1564, dans le traité de Lausanne, il disait au sujet des Vaudois : « Quant à nos anciens sujets, ils ont si longtemps continué en leur religion qu'on ne pourrait les en faire départir sans grande violence, chose du tout contraire à notre nature.... Aussi jamais nos sujets ne seront ni persécutés ni vexés en aucune manière ni en corps ni en biens.... »

C'est beaucoup dire. Le duc sévit plus d'une fois et même assez rudement, surtout contre les Vaudois; les persécutions se renouvelèrent fréquemment durant son long règne<sup>2</sup>. Comment aurait-il pu refuser son concours au Saint-Siège qui avait institué, en 1559, une nonciature permanente à Turin en munissant son titulaire du titre de légat *a latere* et en lui accordant des pouvoirs très étendus en matière de discipline ecclé-

1. Archives Nationales K. 1502, n. 43 et 50; K. 1503, n. 29 cités par PEYRE, p. 83, n. 1.

2. GAY, chap. IV, GILLES.

siastique<sup>1</sup>. Le 31 juillet 1659, Emmanuel-Philibert publia un édit enjoignant à tous les hérétiques de renoncer à leur foi dans un délai de deux mois, défendant la lecture des livres non autorisés, ordonnant à tous ses sujets d'assister aux offices, de payer des dîmes, de dénoncer les réfractaires; d'autre part il obligeait les ecclésiastiques à porter le costume ecclésiastique et la tonsure et les moines à ne pas sortir de leurs cloîtres. Cependant, la liberté du culte était reconnue aux ouvriers provençaux et dauphinois que le duc faisait venir en Piémont<sup>2</sup>.

Un jésuite mantouan, Possevino, qui ne fit connaître sa qualité que plus tard, avait été peut-être l'inspirateur de cet édit<sup>3</sup>; il avait fortement représenté au duc que l'abus des privilèges de l'Église et la corruption du clergé étaient en Piémont la cause principale du grand développement de l'hérésie et le poussa à poursuivre sans faiblesse la réformes des abus et l'amendement des mœurs<sup>4</sup>. Le moine augustin, P. Girolamo Negri, tenait à

1. Le premier nonce fut François Bachod, évêque de Genève.

2. BORELLI DUBOIN, *Editti antichi*, Turin, 1681.

3. A. PASCAL, *Cuneo*, p. 18.

4. « Combien d'ecclésiastiques et de religieux se sont rendus indignes de l'habit et du nom qu'ils portent et, ce qui est plus déplorable, par leur méchante doctrine et leurs pernicioeux exemples, ont entraîné les peuples dans l'erreur et le libertinage », dit-il (DORIGNY, *La Vie du P. Antoine Possevino*, Paris, 1712, p. 27 et suiv.). La vie de Possevino fut fertile en aventures; il faillit être arrêté à Lyon pour avoir essayé d'y fomentér la guerre civile, passa en Pologne et de là en Suède, cherchant partout à y faire accepter les services de son ordre. Il mourut en 1611.



Emmanuel-Philibert le même langage et il lui répétait qu'en vain il emploierait la rigueur, verserait le sang et détruirait les églises si d'abord de bons pasteurs n'étaient placés à la tête du troupeau et si les mœurs du clergé n'étaient changées<sup>1</sup>. D'autre part, le pape Pie IV publiait le 5 août 1561 une bulle instituant d'une façon définitive le Saint-Office dans les États du duc; il lui recommandait avec insistance de mettre au service de ce tribunal son autorité et l'appui de ses soldats car, disait-il, l'hérésie protestante ne s'attaquait pas seulement à l'Église, mais aussi aux princes et aux rois (5 août 1561). En même temps il accordait au Saint-Office de nouveaux droits et ordonnait au duc de Savoie de prêter son appui aux défenseurs de la religion<sup>2</sup>.

Si le duc continuait à se montrer hésitant, s'il demandait au pape de lui envoyer des inquisiteurs et d'obliger les évêques à la résidence tout en défendant les protestants contre les excès de zèle des représentants de l'Église, le Parlement, reconstitué en 1560, faisait preuve d'une rigueur sans atténuation contre les hérétiques. D'autre part, il défendait énergiquement à l'égard du Saint-Office ses droits de juridiction; il en fut ainsi pendant toute la durée du règne; en 1578, un « collatéral » eut des « paroles vives » avec le nonce au sujet d'un procès d'hérésie que le Parlement

1. A. PASCAL, *Cuneo*, p. 22. Voir première partie, p. 194.

2. RAYNALDUS, *Annales Eccles.*, vol. XIV, p. 190, ad. an.

avait évoqué et dont le nonce prétendait le des-saisir.

De nombreux procès furent engagés partout, mais plus particulièrement à Carignan où le Parlement siégea d'abord.

La situation des protestants qui y vivaient devint telle qu'un grand nombre abandonnèrent la ville pour se réfugier à Turin dont les Français n'avaient pas encore été chassés; leurs biens ayant été confisqués, quelques-uns manifestèrent l'intention de se soumettre aux rétractations qu'on exigeait d'eux; ce fut pour les détourner de ce dessein que le pasteur Lentolo, qui fut une des victimes de ces persécutions dont il a laissé un récit, composa les *Sofismi mondani*<sup>1</sup>.

A Cuneo, un moine expliquait que Dieu faisait l'hiver clément afin que les catholiques pussent ménager leurs bois en vue de brûler les luthériens le mois suivant (hiver 1561-1562)<sup>2</sup>.

Cependant les protestants semblaient disposés à s'incliner sans toutefois trahir leurs convictions; les églises du Piémont envoyèrent au duc et à la duchesse, en 1559, alors qu'ils étaient encore à Nice, une confession dans laquelle ils déclaraient qu'à l'exemple de leurs ancêtres ils suivaient la pure parole de Dieu contenus dans le Vieux et dans le Nouveau Testament, mais que, si on leur montrait qu'ils étaient dans l'erreur, ils se déclareraient prêts à s'amender aussitôt.

1. Publiés en 1907 par Teofilo Gay.

2. A. PASCAL, *Cuneo*, p. 28.

Renée de France, devenue veuve du duc de Ferrare, traversa le duché vers ce temps, gagnant son domaine de Montargis (septembre 1560); Lentolo lui écrivit pour qu'elle intervînt auprès de la duchesse en faveur des « réformés des vallées ». mais il ne semble pas qu'elle fût à même de faire grand'chose pour eux, car un pasteur qu'elle avait fait venir à Savigliano « sous sa parole » fut jeté en prison par ordre du duc et elle dut insister pour qu'on lui rendît la liberté « afin que nul ne me puisse imputer, disait-elle, que, au lieu d'avoir donné espérance de quelque mieux, il en soit sorti du mal et manquement de ma parole » (11 octobre 1569<sup>1</sup>). Pourtant elle obtint la liberté d'un soldat retenu en prison pour cause d'hérésie.

En 1561, parut à Verceil, sous les auspices du Saint-Siège, un pamphlet intitulé « Brefs avertissements au chrétien pour lui permettre de reconnaître et de fuir les hérétiques modernes qui détournent du Paradis sous couleur de répandre la parole de Dieu ». Cet ouvrage était dédié au duc Emmanuel-Philibert<sup>2</sup>.

Il y avait en 1560 tant d'hérétiques Vaudois à Novarre que l'Inquisiteur général, le cardinal S. Sabina, dut prendre à leur égard des mesures particulières; rappelant aux habitants, dans une lettre qu'il leur adressa de Rome, leur ancienne fidélité, les engagements pris pour eux lors de

1. Turin, Archivio di Stato, Lettres de Renée. Sez. I.

2. Turin, Archivio di Stato.

leur baptême, il les invitait à rétracter leurs erreurs dans le terme de soixante jours; cette rétractation pouvait être faite, en l'absence d'un ecclésiastique, devant « deux personnes honnêtes », à la condition que le repentant s'engageât à accepter la pénitence prescrite; il ne semble pas que cette invitation ait été entendue de beaucoup car l'année suivante, sur les représentations du roi d'Espagne, Philippe II, le duc se mit à sévir. Un prêtre qui s'était marié fut incarcéré (18 septembre 1563)<sup>1</sup>.

Le cardinal Borromée considérait la situation comme grave. « L'état de la Savoie et du Piémont, écrivait-il le 15 novembre 1561, est plus inquiétant qu'on ne le pense; l'hérésie fait chaque jour des progrès chez les mauvais, la foi diminue chez les bons.... On prêche publiquement contre la foi catholique à Turin comme à Gênes et ailleurs<sup>2</sup>. »

D'ailleurs cette même année (1561), un édit fut publié qui enjoignait à tous les sujets du duc d'assister aux offices, aux prédications et aux cérémonies des jours de fête; les médecins et les chirurgiens étaient tenus de rappeler à leurs malades l'accomplissement de leurs devoirs religieux; les libraires ne devaient vendre que les livres approuvés par l'autorité civile ou ecclésiastique; les maîtres d'école étaient chargés d'enseigner à leurs élèves la foi chrétienne et de les mener à l'église; il était recommandé aux auber-

1. FUMI, p. 249.

2. J. SUSTA, *Das Concil von Trient*, Vienne, 1904, p. 100.



gistes d'empêcher leurs hôtes de médire de la religion<sup>1</sup>.

A Mondovi, le cardinal inquisiteur Giov. Michele Ghislieri (Pie V) voulait « procéder rigoureusement et introduire un tribunal inquisitorial », dit l'envoyé vénitien. Le duc jugea son zèle excessif et lui fit défense expresse de continuer à en user de la sorte; il lui recommandait en outre la prudence et la modération (1566<sup>2</sup>).

Le cas du Génois d'Agostino Centurione montre de quelle façon bien des Italiens allèrent au protestantisme et s'en détachèrent<sup>3</sup>. Né en 1506, il avait beaucoup voyagé pour son négoce dans les pays où régnait l'hérésie; à Genève il avait assisté plusieurs fois à des cérémonies hérétiques, mais sans y prendre part effectivement; séduit par les idées et les doctrines des novateurs et surtout par leur littérature, il avait pour livres favoris le Nouveau Testament annoté par Calvin, une Confession huguenote, l'Harmonie des Évangiles, le Bâton de la Foi, tels sont du moins les titres énoncés par lui dans ses dépositions. A Lyon, il s'abstint de respecter le carême parce que personne, dit-il, ne le respectait plus, cependant il faisait maigre le vendredi; il ne disait plus l'*Ave Maria* et avait oublié les sept Psaumes de la

1. RICOTTI, vol. II, p. 311.

2. Cf. ALBERI, *Relaz.*, vol. V, ser. 2, Relation de Giovanni Correr.

3. LUIGI CARCERERI, *Agostino Centurione...* dans *Archivio Trentino*, an XXI, Trente, 1906, p. 66.

Pénitence. Il revint à Gênes vers 1564; le chef de l'Inquisition le cita *Ad comparandum*; il préféra avoir pour juges les Pères du Concile de Trente auxquels le pape avait accordé, par un bref en date du 18 septembre 1563, le droit d'absoudre. Bien que sa requête soulevât une question délicate de compétence, les Pères accueillirent sa demande, car on comptait, en donnant Centurione en exemple, ramener quantité d'autres âmes égarées comme lui. Il se trouvait d'ailleurs fort heureusement que l'évêque de Gênes, Agostino Salvago, faisait partie du concile; la connaissance de l'affaire lui fut soumise; de cette façon, on pouvait dire qu'en matière de juridiction inquisitoriale, il y avait changement de lieu, mais non de personnes. Trois évêques lui furent adjoints. Cependant les inquisiteurs génois protestaient auprès du Saint-Siège; le pape, fort embarrassé, envoya leur lettre au cardinal Borromée en lui demandant ce qu'il convenait de répondre « afin que les susdits inquisiteurs restent persuadés que nous cherchons à favoriser leur saint ministère ». Il y eut de longs pourparlers à la suite desquels le concile retint l'affaire; Centurione fut admis à abjurer et absous en une seule séance, bien qu'il eût reconnu avoir douté du purgatoire et protesté contre le culte des saints. Il avait d'ailleurs dénoncé nombre de coreligionnaires et même son propre frère.

Le 25 mai 1565, Emmanuel-Philibert publia un édit dans lequel il déclarait que, s'il se résolvait

à employer la violence à l'égard de ses sujets hérétiques, c'était à cause de la reconnaissance qu'il avait à Dieu de tous ses bienfaits et de son désir de voir le pays persévérer dans son antique foi dont le Concile de Trente venait de fixer les principes. Et il intimait l'ordre à tous ceux qui vivaient en dehors de l'Église romaine de quitter le duché sous quinze jours et de vendre leurs biens dans le laps d'une année avec menace des peines les plus sévères aux contrevenants. Ceux qui voulaient revenir à la foi catholique devaient abjurer entre les mains du nonce ou de ses représentants et recevaient l'assurance de n'être point inquiétés. Les défenses habituelles étaient faites aux hérétiques qui étaient exemptés de cet exil.

La rigueur de cet édit parut excessive au cardinal Borromée, à l'évêque d'Aoste, même au pape qui firent observer au duc qu'il courait le risque de dépeupler ses États. Bobba lui conseilla de l'appliquer progressivement. Les princes d'Allemagne intervinrent, ils adressèrent au duc d'abord des observations amicales, puis des remontrances<sup>1</sup>. C'est pourquoi le duc accorda d'amples délais aux hérétiques de certaines cités, telles que Caraglio et Cuneo. Mais, à cette nouvelle, le roi d'Espagne lui écrivit pour lui reprocher son peu de fermeté.

1. Ils envoyèrent un représentant, Giovanni Giunio (1566), chargé de remontrer au duc qu'on avait tort d'accuser les calvinistes de troubler la tranquillité publique, d'avoir des intelligences avec les ennemis de l'État, d'être divisés entre eux, de se montrer intolérants envers les catholiques.

Pour prouver qu'il n'en était rien, le duc fit une déclaration, le 10 juin 1565, dans laquelle il disait que « là où il y a deux religions il ne saurait y avoir de tranquillité » et qu'en conséquence les partisans de religion prétendue réformée devaient quitter ses États dans le délai de deux mois, après avoir donné avis de leur volonté de s'expatrier aux autorités. Ceux qui auraient négligé de le faire perdaient le droit de vendre leurs biens immeubles et meubles avant leur départ.

Le 12 novembre suivant (1565), le duc Emmanuel-Philibert écrivait au gouverneur de Nice, pour préciser la façon dont les protestants repentants devaient être reçus à résipiscence, et les conditions imposées montrent que l'on était loin de les accueillir à bras ouverts; ceux-là seuls pouvaient être admis à rentrer en possession de leurs biens qui auraient fait leur déclaration dans les délais prescrits, qui s'engageraient par serment à observer les lois, les statuts et les règlements, qui donneraient des cautions sûres et auraient pour garants de bons catholiques; hypothèque serait mise sur leurs biens et les termes de leur engagement seraient inscrits dans un registre. Alors seulement ils recevraient permission de rentrer dans leurs demeures. Le gouverneur devait publier une ordonnance défendant à ses subordonnés de s'injurier à cause de la religion<sup>1</sup>.

Mais ces décisions violentes prises, le duc

1. Turin, Archivio di Stato, Materie Ecclesiastiche.



s'abstenait de les faire appliquer; il expliquait au Saint-Siège, tout en protestant de sa bonne volonté, qu'il redoutait des représailles de la part des États voisins où le protestantisme triomphait. Les protestants n'étaient pas inquiétés dans sa capitale.

Le concile de Trente avait obligé tous les maîtres d'école à accepter une profession de foi. Elle fut imposée en Savoie en 1569, le 29 janvier<sup>1</sup>.

Cette même année (8 juin 1569), il se découvrit que deux professeurs du collège de Chieri étaient hérétiques de même qu'un libraire d'Asti et un Espagnol habitant Pavie. L'archevêque de Turin demeura confondu de cette nouvelle, raconte le nonce, et mit aussitôt tout en œuvre pour que pareille aventure ne se renouvelât pas. A Saluces, la patronne de l'auberge tenait devant ses hôtes des propos abominablement hérétiques et même leur remettait un pamphlet intitulé *l'Anatomie de la messe* « qui avait été traduit en plusieurs langues<sup>2</sup> ». L'évêque de la ville, qui était pourtant animé du meilleur esprit, avouait qu'il n'y pouvait rien, et Saluces demeura un foyer de calvinisme.

Dans la province de Cuneo, quantité de huguenots furent arrêtés et envoyés aux galères en l'année 1569. La cité de Pigna, près de San Remo et celle de Sospel étaient envahies par les

1. Nunz. Savoia, vol. I, c. 25.

2. *L'Anatomia della Messa*, dont il a été parlé dans la première partie, fut, en effet, traduit en français en 1555 et 1561 et en allemand en 1561.

hérétiques<sup>1</sup>. A Verceil, toute une famille, celle des Bozzo, un cisterien, un ermite, étaient convaincus d'hérésie<sup>2</sup>.

Le rôle de l'Inquisition était d'autant plus difficile qu'en Savoie comme en Vénétie, les autorités civiles en entravaient l'action. Ainsi le nonce Vincenzo Lauro écrivait au pape en 1569 qu'il attendait qu'un hérétique du nom de Mario fût à Gênes pour le faire arrêter car à Turin cela ne lui aurait pas été possible. Mario fut, en effet, emprisonné dès son arrivée à Gênes et avoua devant le tribunal inquisitorial, que pendant dix-sept ans, de l'âge de treize ans à celui de trente, il avait vécu ouvertement en calviniste. Maintenant il ne demandait pas mieux que de se faire catholique si on l'éclairait sur certains doutes; il eut satisfaction probablement et abjura en grande pompe<sup>3</sup>. En 1570, Lauro mande à Rome qu'il va s'occuper « avec adresse et précaution » de faire conduire un à un dans la prison du monastère des dominicains, des protestants qu'il avait fait saisir à Cuneo<sup>4</sup>. Pour envoyer un hérétique de Turin à Rome, on était obligé de le mettre dans une barque jusque vers Ravenne d'où on le conduisait par Bologne à Rome, tant on redoutait une intervention ou une évasion<sup>5</sup>.

1. On les appelait *Barbati* à cause de leur longue barbe. Nunz. Savoia, vol. I, p. 32 et suiv. G. STEFANI, Milan, 1854, vol. II, p. 1041.

2. Nunz. Savoia, *ibid.* Cf. BAGGIOLINI, *St. di Vercelli*, Verceil, 1835.

3. Nunz. Savoia, vol. I, c. 12.

4. Nunz. Savoia, vol. I, c. 25.

5. Nunz. Savoia, vol. X, c. 227.

D'autre part le nonce dénonçait au Saint-Siège le manque d'énergie des magistrats inquisitoriaux et déclarait que, si l'on n'avisait pas, le pays courait risque d'être complètement perdu. Aussi le pape s'empressait-il de lui écrire qu'il fallait agir « sans égard pour le rang ou pour quoi que ce soit<sup>1</sup> ». Au surplus, le pape avait naguère tracé au nonce son devoir par l'intermédiaire du cardinal de Pise, Scipio Rebiba, quand il lui avait dit qu'il entendait que les princes fussent non seulement de bons catholiques mais fissent en sorte d'empêcher leurs sujets de s'écarter de la bonne voie<sup>2</sup>.

Il fallait cet encouragement au nonce car l'opinion publique n'était pas avec lui. Il écrivait, le 9 octobre 1572, au cardinal Borromée : « J'ai gagné l'approbation des inquisiteurs, mais aussi la haine de la majeure partie de la population. » L'année suivante, le 25 septembre 1573, il confiait au cardinal de Côme, Bartolomeo Gallo, premier secrétaire du pape, que les deux tiers de la population professait des opinions huguenotes du moins en secret, à ce qu'on disait; pour lui il reconnaissait que le nombre de ceux qui s'abstenaient de fréquenter les offices était fort élevé<sup>3</sup>.

Quand Grégoire XIII monta sur le trône, il voulut mettre un terme à cette situation et écrivit à Emmanuel-Philibert, le 14 juin 1572, pour lui recommander de rechercher et d'exterminer les

1. Juillet-novembre 1570. Nunz. Savoia, vol. X, c. 205.  
2. Lettre du 3 décembre 1569.  
3. Nunz. Savoia, vol. IV, c. 200.

hérétiques avec le concours de l'Inquisition à laquelle il devait, disait-il, donner son concours absolu : un peu plus tard, le 22 septembre, il lui rappelle que les hérétiques « considèrent comme un troisième testament des livres détestables » et il l'adjure de les éloigner de ses États<sup>1</sup>.

La position du duc était parfois étrangement difficile. En l'année 1573 se produisit un de ces incidents qui montrent dans quels embarras se trouvaient souvent les princes italiens quand il s'agissait de prendre des mesures contre l'hérésie. Le duc avait fait amener de Nice à Turin la comtesse Jacqueline d'Entremonts, dame d'honneur de la duchesse<sup>2</sup> que l'évêque de Nice venait de mettre en prison à cause de ses opinions huguenotes; un jésuite était venu tout exprès de Paris à l'effet de la convertir; le juge inquisitorial se mit aussi de la partie. Comme l'enjeu était de conséquence, l'Inquisition et le nonce se disputèrent le privilège de la ramener au catholicisme; elle semblait assez disposée d'ailleurs à s'incliner devant l'autorité du pape et à reconnaître ses erreurs, mais elle se refusait à accepter les décisions du concile de Trente et à « mal parler de son défunt mari ». On en était là quand le comte palatin envoya son neveu pour demander au duc, en son nom et au nom du duc de Saxe, de ne point la laisser « aux mains des prêtres » et de lui

1. Turin, Archivio di Stato, Materie Ecclesiastiche.  
2. JALLA, p. 304.



permettre « d'habiter librement dans ses baronies<sup>1</sup> ».

Elle abjura cependant en 1575 et ne retomba pas dans ses erreurs passées. Quelques années plus tard, en décembre 1582, le nonce informe le souverain pontife que « la vieille comtesse » vient de mourir catholiquement<sup>2</sup>.

Les mœurs du clergé donnaient là comme partout prise aux critiques des protestants piémontais, et les représentants du Saint-Siège avaient fort à faire d'imposer aux moines et aux nonnes une conduite régulière. Le nonce, Gregorio de Croce, évêque de Martirano, dut se multiplier.

Visitant les monastères de la ville de Turin, en 1574, il constata que les moines y introduisaient des femmes, ce dont il leur enjoignit de s'abstenir désormais; dans la cellule de l'un d'eux il vit une Bible traduite en français; chez un autre, deux sermons hérétiques « pleins de paroles calvinistes », et des sermons de Savonarole; partout il découvrit des ouvrages profanes ou interdits. La plupart des moines s'étaient faits confesseurs sans aucun droit car « s'ils étaient bons à tout, dit le nonce, ils ne l'étaient certes pas à exercer ce ministère ».

Le prieur du couvent de Villafranca avait été destitué « pour matière de femmes<sup>3</sup> ».

1. Nunz. Savoia, vol. IV, c. 140 et suiv. (juillet 1573).

2. Nunz. Savoia, vol. V, p. 188, vol. XIII, c. 651.

3. Nunz. Savoia, vol. IV c. 285.

En 1576, le nonce eut à sévir contre des chartreux qui organisaient et exploitaient des miracles « feints et faux », dit-il. Ils avaient, d'après un rapport adressé à Rome<sup>1</sup>, transformé un lieu profane, une cellule « dans laquelle s'étaient commis des actes délictueux », en une chapelle; un autel y fut dressé sur lequel on plaça une image de la Vierge, une image de saint Christophore et une image du diable; devant était un escabeau sur lequel le novice à qui appartenait la cellule affirmait avoir vu la Vierge s'agenouiller; des cierges nombreux étaient disposés alentour. Les moines n'entraient que pieds nus et chaque jour ils chantaient des messes en l'honneur de la Vierge et organisaient des processions. Les objets auxquels la Vierge était censée avoir touché devenaient des reliques qui étaient présentées à l'adoration des fidèles; on leur permettait aussi de baiser les sandales du novice et ses pieds, mais l'accès de la chapelle leur était interdit. Le novice continuait d'ailleurs à avoir des visions; il se rendait dans un champ pour s'entretenir avec un « démon » et affirmait que des saints visitaient le monastère. On disait des messes sur son corps.... Le prieur fut impliqué dans l'affaire car c'était lui qui avait suggéré au novice toute sa conduite. Mais il s'échappa de sa prison et la procédure ne fut pas continuée.

« Les moines des abbayes de Suse et de Pignerol,

1. Nunz. Savoia, vol. V, c. 514 et suiv. Lettre du 9 août 1576.

écrit le nonce à la date du 30 décembre 1580, sont de ceux dont on ne peut rien attendre de bon, ils ne se plient à aucune discipline et ne veulent point observer la règle; l'exemple est néfaste. Mais que faire contre eux? Ils sont si proches des pays qui appartiennent aux hérétiques que, si l'on employait la violence, ils iraient tout aussitôt leur demander asile<sup>1</sup>. »

Les nonnes ne demeuraient pas en reste. L'abbesse du monastère de S. Michele à Ivree; Francesca Bozzo, professait des idées si hérétiques qu'on l'enferma dans un autre monastère. Comme quelques hérétiques qui l'avaient fréquentée craignaient qu'elle ne révélât leur nom, quatre d'entre eux allèrent l'enlever « à la barbe des frères et pour l'honneur de Dieu » et la conduisirent en lieu sûr, à Saluces. Là elle se maria; un groupe d'hérétiques se forma autour d'elle dans lequel le pape était traité d'antéchrist. Il semble que l'Inquisition réussit à se saisir d'eux<sup>2</sup>.

A Mondovi, le nonce s'épuisait à empêcher les nonnes de courir la ville sous le prétexte qu'elles n'avaient pas fait de vœux; la persuasion de même que la menace de l'excommunication resta sans effet (30 juin 1574)<sup>3</sup>. Lorsqu'il visita, au mois de novembre de la même année, le couvent des cisterciennes de Pogliola près de Mondovi, il le trouva

1. Nunz. Savoia, vol. IX, c. 520.

2. Nunz. Savoia, vol. X, c. 233.

3. Nunz. Savoia, vol. IV, c. 369.

en grand désordre. L'abbesse l'avait endetté<sup>1</sup>, les religieuses recevaient des billets doux des moines du voisinage. C'était un moine qui avait la gestion des finances du couvent, il vint trouver le nonce quelques jours après sa visite, botté et éperonné, et lui remit un factum contenant le récit des scandales dont les nonnes s'étaient rendues coupables (4 novembre 1574). Appelé par le nonce à déposer sous serment, il déclara qu'à l'époque du carnaval, le frère de l'abbesse était venu, en compagnie de plusieurs gentilshommes, organiser un bal travesti dans l'appartement qu'elle occupait; des sœurs avaient pris part aux danses. A la Pentecôte, une trentaine d'hommes entrèrent dans le couvent et le même scandale se renouvela. L'abbesse emmenait des nonnes hors de la clôture<sup>2</sup>. En 1592, un décret épiscopal les obligea à se transporter à Mondovi.

Les nonnes d'un monastère de Carignan vivaient dans une licence extrême, sortaient de la clôture en temps de carnaval, allaient au bal, plusieurs avaient eu des enfants. On parlait d'un assassinat dont l'une d'elles était cause. Il fallut faire venir une nonne de vertu bien établie et de volonté ferme qui, nommée abbesse, entreprit de rétablir la discipline (13 janvier 1575<sup>3</sup>).

1. Cependant ce couvent possédait 2 000 écus de revenu mais l'abbesse s'était montrée si généreuse envers ses parents qu'elle avait créé un déficit de 3 000 écus.

2. Nunz. Savoia, vol. IV, c. 469.

3. Nunz. Savoia, vol. VI, c. 26.



Dans la ville d'Aoste, à l'occasion de la vêtue de quelques nonnes, une cinquantaine d'hommes pénétrèrent dans le couvent; la cérémonie achevée ils y demeurèrent pour y prendre part à un banquet que leur offrit la communauté, après quoi il y eut un bal auquel prirent part toutes les sœurs, anciennes et nouvelles. L'évêque commença une enquête qu'il abandonna (7 février 1577<sup>1</sup>).

Il est vrai que le nombre des couvents était excessif; certains d'entre eux ne comptaient que huit à dix sœurs qui, faute de revenus, menaient une existence misérable et se voyaient souvent forcées de violer leur clôture pour trouver de quoi vivre. En 1581, il fut proposé de fermer tous les couvents situés hors de l'enceinte des villes afin que la surveillance en fût plus facile et l'approvisionnement plus assuré. Mais les sœurs se refusaient souvent à quitter leurs vieilles habitations et il y avait aussi des droits acquis dont il fallait tenir compte<sup>2</sup>.

Les querelles entre les juges civils et les juges ecclésiastiques étaient plus ardentes peut-être en Savoie que dans le reste de l'Italie parce que l'esprit d'indépendance y était grand et le pouvoir moins enclin à s'incliner devant l'autorité du Saint-Siège; le duc se plaignait au nonce que, lorsqu'il autorisait l'incarcération d'un hérétique,

1. Nunz. Savoia, vol. VI, c. 26.

2. Nunz. Savoia, vol. XII, c. 108.

les pièces de l'accusation n'étaient envoyées de Rome qu'après des mois de délai en sorte que l'inculpé demeurait en prison très longtemps sans qu'on sût même pourquoi<sup>1</sup>. L'Inquisition avait fait exécuter de son chef près de Cuneo, à Garesio, plusieurs sorcières sans observer les formes ordinaires de la justice et quelques suspects étaient morts dans les tourments et avaient été enterrés hâtivement et en secret. L'affaire s'envenima; le fiscal et le notaire de l'Inquisition furent emprisonnés par les magistrats civils ainsi que le consul. Le nonce était très perplexe. L'Inquisiteur de Casal qui vint le trouver était au contraire plein d'ardeur et de fougue; il voulait excommunier toutes les autorités; il s'emporta même contre le nonce qu'il trouvait trop circonspect<sup>2</sup>. Un peu plus tard, le 3 novembre 1515, le duc se refusa formellement à laisser envoyer au Saint-Office de Rome un moine hérétique « pour ne pas, disait-il, porter préjudice à ses privilèges et ne pas se prêter à l'extradition de personnes surtout ecclésiastiques vivant dans ses États<sup>3</sup> ».

L'Inquisition manquait de ressources; les bénéfices que lui avait cédés l'archevêque ne rapportaient presque rien et tous ses revenus étaient absorbés par l'achèvement des prisons. L'inquisi-

1. Lettre du 19 juillet 1574. Nunz. Savoia, vol. IV, c. 291.

2. Lettres du 19 avril et du 17 mai 1575. Nunz. Savoia, vol. V, c. 440 et 464.

3. Nunz. Savoia, vol. V, p. 373. Cf. MAFFEI, *Annali*, vol. I, c. 253.

teur en était réduit à implorer un secours du pape pour fournir des chevaux à ceux des juges qui devaient aller enquêter aux environs<sup>1</sup>. Cependant l'Inquisiteur d'Alexandrie, ville de seconde importance, avait à sa disposition trente familiers<sup>2</sup>.

Par suite sans doute de la diminution du nombre des fidèles pratiquants et de la disette des générosités, les églises de Turin ne pouvaient plus être décentement entretenues, le nonce en fit un jour la pénible découverte<sup>3</sup>; il avait réuni chez lui plusieurs prélats « lettrés et de bonnes mœurs », un Père jésuite, un chanoine du Latran, un chapelain du pape et quelques autres, afin de les mener visiter les églises de la ville. « Ce fut un désastre », écrit-il. L'état en était pitoyable tant intérieurement qu'extérieurement; pas de plâtre sur les murailles, pas de plafond, des autels chancelants, partout une affreuse malpropreté. Le dôme faisait seul exception<sup>4</sup>.

S'il faut en croire un rapport adressé au duc de Savoie en octobre 1579 et transmis à la Cour de Rome par le nonce, « les choses de l'Église » se trouvaient alors en fort mauvais predicament par suite « de la paresse et de l'incurie des prêtres et de leurs excès<sup>5</sup> ».

Ces pensées inspiraient au nonce les résolutions

1. Lettre du 16 novembre 1576. Nunz. Savoia, vol. V, c. 530.
2. Cod. Casanatense, 2653, fol. 201.
3. Cependant il était à Turin déjà depuis quelque temps.
4. Lettre du 2 décembre 1574. Nunz. Savoia, vol. IX, c. 494.
5. Nunz. Savoia, vol. VII, c. 338.

les plus désespérées; il songea à un meurtre<sup>1</sup>. Il informait le cardinal de Côme, à la date du 7 juin 1580, qu'il avait donné ordre naguère qu'on assassinât un ministre protestant Guerrino qui prêchait dans le val d'Angrogna où existait depuis des siècles une communauté hérétique<sup>2</sup>. Le maréchal de Bellegarde avait d'ailleurs envisagé déjà ce moyen de se débarrasser de lui, mais Guerrino s'était enfui et le nonce craignait qu'il ne fallût abandonner définitivement le projet, car une garde nombreuse l'entourait constamment. Il demandait donc au cardinal de s'occuper personnellement « de le faire disparaître de ce monde » car personne, disait-il, n'était plus à même que lui « de mener à bien une telle besogne<sup>3</sup> ».

A Saluces, la situation était des plus singulières. Le gouverneur Charles de Birague y avait fort malmené les hugenots, le pape l'y ayant encouragé<sup>4</sup>, mais le maréchal de Bellegarde qui avait des droits sur le marquisat par sa femme, Marguerite de Saluces, les protégeait afin d'avoir leur appui; Lesdiguières lui prêtait la main et son titre de maréchal lui donnait le pouvoir de faire céder Birague car « où se trouve un des quatre maréchaux, toute autre autorité cesse ». Les habitants redoutèrent un conflit armé, beaucoup quit-

1. Le nonce était alors Santacroce, évêque de Cervia.
2. En 1570, le pasteur en était un ancien moine augustin. Nunz. Savoia, vol. I, p. 69.
3. Nunz. Savoia, vol. IX, c. 156.
4. FONTANA, p. 463.



tèrent le pays. En fait Birague, menacé par Lesdiguières du côté des montagnes et par Bellegarde du côté de la plaine, s'enfuit (1579). Les clés de la ville de Saluces furent alors portées à Bellegarde mais il mourut peu après, empoisonné, dit-on, par Catherine de Médicis, ce qui paraît, d'ailleurs mal sûr. Le parti protestant avait profité de ces dissensions et du triomphe de Bellegarde; il était devenu puissant. A dire vrai, les catholiques lui donnaient beau jeu<sup>1</sup>. « Ici, disait le nonce dans une lettre en date du 25 septembre 1579, les prêtres ont communément des concubines et des enfants; ils ne s'en cachent nullement et ils n'éprouvent aucune honte à entendre répéter : « Celui-ci est le fils de l'archidiacre » ou de tout autre. C'est l'évêque qui me l'a assuré. On mange gras en carême et, aux vigiles, il n'est pas question de faire maigre. L'évêque est sans autorité. C'est le *maresciallo* (c'est-à-dire le représentant du pouvoir civil) qui a dû publier une ordonnance défendant aux prêtres de laisser habiter chez eux leurs enfants ou des femmes trop jeunes<sup>2</sup> ».

Les huguenots jouissaient donc à Saluces d'une entière liberté; ils célébraient leur culte ouvertement; en 1580 un décret leur assura « la liberté de conscience »; ce fut en vain que le nonce protesta. La « diabolique cène » était célébrée dans une église malgré la résistance du curé et les pasteurs allaient

1. Nunz. Savoia, vol. V, p. 469.

2. Nunz. Savoia, vol. VIII, c. 51, vol. X, c. 68.

dans tout le voisinage prêchant contre le papisme. Au reste, une entente s'était établie entre catholiques et protestants qui avaient pris l'engagement de se protéger mutuellement. Alarmés de cette situation, le pape envoya (1580) quatre jésuites d'abord et plusieurs autres ensuite. Mais il ne paraît pas qu'ils aient beaucoup réussi car, le 7 août suivant (1581), le roi de France de qui dépendait le marquisat, crut utile d'ordonner à M. de La Valette, qui avait remplacé Bellegarde, de prendre des mesures pour mettre fin aux manifestations de la religion réformée<sup>1</sup>.

Charles-Emmanuel, qui succéda à son père en 1580, ne lui ressemblait pas. « Il est si religieux, disait le représentant de Venise, qu'il en devient superstitieux » et l'on répétait à Turin que ce n'était pas lui mais le nonce qui gouvernait. Cependant les choses n'en allèrent pas autrement. Les livres hérétiques arrivaient sans cesse de Suisse. En 1580, un pamphlet de petit format, dont l'auteur était Vittore de Popoli et qui avait pour titre *Il Pio-vano*, c'est-à-dire le Curé, fut publié à Genève avec la mention Rome et abondamment répandu en Piémont; il était composé de six sermons fort hérétiques contre le nouveau catéchisme romain<sup>2</sup>.

1. JALLA, *Soria della Riforma*, passim.

2. Nunz. Savoia, vol. VIII, p. 163. Ce catéchisme avait paru à Rome en italien et en latin au mois de septembre 1566. Charles Borromée avait contribué pour une grande part à sa publication.

Quelques mois après, le cardinal de Côme informait de Rome le nonce à Turin que « des milliers d'exemplaires de la « Confession de Calvin » (la Confession de foi), traduite en italien venaient d'être imprimés à Bâle et étaient envoyés en Italie et notamment en Piémont dans des balles de marchandises » (29 mai 1581<sup>1</sup>).

Cette même année, un ancien chancelier de l'Inquisition à Alexandrie qui s'était employé à faire évader des prisonniers moyennant argent et avait été condamné aux galères de ce chef, parcourait le pays; il devait sa libération à un moine de l'ordre des carmes, le père Parizzola, dont il avait épousé la fille; après avoir été soldat, il se faisait passer pour évêque et exploitait la générosité des fidèles (18 juillet 1581<sup>2</sup>).

Les désordres des nonnes continuaient surtout dans les régions éloignées du centre.

En 1595, le nonce, Ricardi, archevêque de Bari apprend que les nonnes d'un couvent situé près de Pignerol passent leurs journées à courir les champs; aucune règle n'était observée par elles; elles avaient pour confesseurs des moines cisterciens de fort mauvaise réputation. Il est vrai qu'elles étaient peu nombreuses; de dix-huit, leur nombre s'était réduit à dix. Le nonce alla sur place et reconnut la vérité de ces accusations.

1. Nunz. Savoia, vol. X, c. 62.

2. Nunz. Savoia, vol. X, c. 101.

En 1596, on l'informa que la tenue n'était pas meilleure dans le couvent de Chieri<sup>1</sup>.

A Betton, dans la Maurienne, l'abbesse, Sebastianiana della Ciamba, ne dissimulait nullement qu'elle était du dernier bien avec un seigneur du lieu, ainsi que l'écrivait le nonce au cardinal Aldobrandino le 9 mars 1597 et l'évêque de Maurienne confirmait le fait, le 25 mars suivant, en ajoutant que « l'entreprise de réformer le couvent de Betton dont on l'avait chargé dépassait ses forces de beaucoup car la licence était tellement invétérée et le relâchement de la règle si ancien, que ce serait chose bien ardue que d'y porter remède<sup>2</sup>.

A Saluces, les moines donnaient ouvertement des sérénades aux nonnes d'un couvent qui n'était rien moins qu'une maison de recueillement. On y avait transporté ces nonnes d'un couvent où elles se conduisaient mal mais dans leur nouvelle résidence il n'y avait ni eau, ni parloir, ni clôture en sorte que forcément elles frayaient avec la population et avaient une grande liberté d'allures. Elles étaient dix-huit (1598<sup>3</sup>).

Les chanoines ne se conduisaient pas mieux; ils se masquaient et dansaient; l'évêque avait assisté au premier bal, ainsi qu'à toutes les fêtes du carnaval. Le nonce informe le cardinal Aldobrandino, le 28 janvier 1599, qu'il a mis bon ordre à tout cela et que dorénavant les chanoines ne danse-

1. Nunz. Savoia, vol. XXXIII, c. 41, 64.

2. Nunz. Savoia, vol. XXXIV, c. 149, 202.

3. Nunz. Savoia, vol. XXXV, c. 478.



ront plus. Mais le 16 août, il écrivit que, depuis son départ, les scandales avaient recommencé de plus belle. Une bataille avait eu lieu dans un parloir de couvent entre les deux amoureux d'une nonne<sup>1</sup>. Il y avait à Valle di Magra un curé qui le jour disait la messe et la « nuit prêchait hérétiquement » et assurait que la messe était une invention du diable<sup>2</sup>.

Il semble qu'à Turin même la conduite du clergé séculier n'était guère bonne car la ville réclamait au nonce, en 1598, des mesures contre les désordres des moines et demandait « qu'on remplaçât les mauvais par des bons<sup>3</sup> ».

Toutefois, l'active intervention des capucins, des jésuites et des inquisiteurs amena, durant les dernières années du xvi<sup>e</sup> siècle, quelques améliorations dans la vie monastique et de nombreuses conversions dans les régions où les hérétiques étaient restés le plus nombreux jusqu'à ce moment, particulièrement dans le voisinage de Saluces et de Pignerol<sup>4</sup>.

Le Saint-Siège se plaignait toutefois que les bergers, en descendant des montagnes au printemps, apportaient dans les vallées le catéchisme de Calvin et d'autres livres hérétiques qui pervertissaient « les âmes simples<sup>5</sup> ».

Le 2 octobre 1602 un édit avait été porté par le

1. Nunz. Savoia, vol. XXXVI, c. 20, 274.

2. Nunz. Savoia, vol. XXXVI, c. 127.

3. Nunz. Savoia, vol. XXIX, c. 165.

4. Nunz. Savoia, vol. XXXIV, c. 103, 209.

5. Cod. Casanatense, 2653, fol. 220.

duc interdisant les mariages entre catholiques et hérétiques<sup>1</sup>. Le 10 octobre 1609, le pape signalait au duc un livre « plein de beaucoup d'hérésies » que colportait le chevalier Bernizzone et se félicitait par avance de l'aide que le duc ne manquerait pas de donner au nonce pour lui permettre de mettre fin à ce scandale.

De fait, Charles-Emmanuel semblait entrer définitivement dans la voie d'une répression énergique; le 2 juillet 1618 il promulgua une ordonnance en neuf articles qu'il renouvela le 25 février 1620, par laquelle il réglait le sort de ses sujets protestants :

1<sup>o</sup> Défense de prêcher ou de propager de façon quelconque la religion prétendue réformée sous peine de la vie; défense sous la même peine d'assister aux prédications. Exception était faite pour les habitants des vallées de Lucerna, S. Martino et Perosa;

2<sup>o</sup> Défense aux réformés de tenir des écoles;

3<sup>o</sup> Défense de contracter de mariages mixtes;

4<sup>o</sup> Défense aux étrangers de s'établir dans les vallées. Ceux qui y étaient établis depuis moins de sept années devaient s'en éloigner;

5<sup>o</sup> Défense aux catholiques sujets du duc d'aller y habiter, d'assister aux prêches, de participer aux exercices du culte;

6<sup>o</sup> Défense aux réformés de s'opposer aux conversions sous peine de 1 000 ducats d'amende;

1. Cod. Casanatense, 2653, fol. 221.

7° Défense aux hérétiques de troubler ou d'interrompre les prédicateurs catholiques sous peine de 100 ducats d'amende;

8° Les syndics et autres officiers municipaux étaient tenus de les protéger;

9° Interdiction pour les réformés de remplir une fonction publique; ceux qui en exerçaient en seraient privés et leurs actes étaient déclarés nuls et non avenue.

Le tiers des amendes était réservé aux dénonciateurs, le reste étant applicable au fisc.

Le 25 juin de la même année (1620) un nouvel édit enjoignait aux protestants qui se trouveraient sur le passage d'un cortège religieux ou d'une procession de se découvrir s'ils ne préféraient se dissimuler, de chômer les jours de fête ou de ne travailler qu'à l'intérieur de leurs maisons, les portes étant fermées, de ne plus ensevelir leurs morts dans les cimetières des catholiques, de payer les dîmes.

Le mouvement protestant tirait d'ailleurs à sa fin. Si la Réforme persista dans les hautes vallées, elle disparut progressivement dans le reste du pays pour les mêmes raisons que dans le reste de l'Italie.

## XI

### LA RÉFORMATION A VENISE ET EN VÉNÉTIE

L'histoire de la Réformation à Venise et dans les territoires de terre ferme qui lui étaient soumis, forme un chapitre à part dans l'histoire générale de la Réformation en Italie. L'activité réformatrice y eut un cours et une allure tout autres. Venise était, avant tout, une ville commerçante que ses rapports anciens avec les musulmans et les juifs, avec l'Orient orthodoxe et l'extrême-Orient avaient habituée depuis longtemps aux manifestations des sentiments religieux les plus divers; il y existait des synagogues où le culte était librement exercé et une église grecque très fréquentée. Un prédicateur bolonais, fra Teodoro, ayant prononcé en chaire des paroles outrageantes à l'égard des Grecs qui vivaient à Venise, dut se rétracter publiquement par ordre du Conseil des Dix (1579). Cinq ans plus tard, le droit de prêcher lui fut même retiré et il dut quitter la ville<sup>1</sup>. Sans être indifférente en

<sup>1</sup> B. CRECHETTI, *La Repubblica di Venezia e la Corte Romana...*, Venise, 1874, p. 88.



matière de religion, l'Illustrissime Seigneurie était extrêmement tolérante. En outre, le grand souci qu'elle avait de son indépendance la portait à n'accepter que malaisément toute immixtion du clergé dans les affaires intérieures de la République et partant dans l'extirpation de l'hérésie<sup>1</sup>.

La réforme parut d'abord à Venise une occasion et un moyen de tenir en échec le Saint-Siège; on y considéra cette nouveauté sans animosité plutôt au point de vue politique qu'au point de vue confessionnel. « Les Vénitiens, disait en novembre 1579 le nonce Alberto Bolognetti, transforment les questions de religion en question d'État<sup>2</sup>. »

Les Allemands venus de Nuremberg, d'Ulm, d'Augsbourg, de Vittenberg, purent faire connaître sans empêchement les idées et les doctrines des novateurs et distribuer leurs écrits; dès 1518, on lisait à Venise Luther et Mélanchton. Une bulle fut bien promulguée, le 15 juin 1520, pour interdire la vente et la lecture de leurs œuvres, mais le Conseil des Dix se refusa à en autoriser la promulgation et la cour de Rome dut se contenter d'un accommodement d'après lequel la

1. « A Venise, dit Scaliger, grand dénigreur cependant de la Sérénissime République, tout est permis pourvu qu'on se comporte prudemment envers les catholiques. L'État ne s'inquiète pas des Huguenots.... A Venise, il n'y a d'Inquisition que pour ceux du pays, non pour les étrangers.... » *Scaligeriana*, 1669, p. 337, cité dans BEATRIX RAVA, *Venise dans la Littérature française*, Paris, 1916, p. 360.

2. Nunz. Ven., vol. XIX, c. 366. Cf. KARL BENRATH, *Geschichte der Reformation in Venedig*, Halle. 1886. *Calender of State Papers*. Londres. Ricotti, p. 285. MACCIE, p. 100.

bulle serait lue dans les églises mais après le départ des fidèles. Néanmoins des perquisitions eurent lieu chez certains libraires.

A défaut des écrits, il y avait d'ailleurs la propagande par la parole; il était permis aux marchands allemands de se réunir pour s'entretenir de leurs affaires et discuter en matière de foi; or les Italiens furent curieux d'assister à ces conventicules et s'initierent ainsi aux doctrines luthériennes; bientôt ils tinrent eux-mêmes des réunions particulières pour y traiter ces questions; le fameux polémiste Gaspare Contarini<sup>1</sup> présidait un petit groupe de lettrés qui s'entretenaient de philosophie et de théologie dans les jardins de l'abbaye de S. Gregorio Magno.

Les progrès des idées luthériennes étaient tels qu'en l'année 1525 un moine dominicain annonçait en chaire que la taxe sur la viande avait rapporté durant le carême plus que d'habitude à cause du nombre grandissant de ceux qui ne respectaient plus le jeûne<sup>2</sup>. Le 19 janvier 1526, le patriarche de Venise vint porter au Conseil des Dix ses doléances sur le développement du protestantisme non seulement à Venise mais dans toute la République<sup>3</sup>.

Ce fut en vain que, le 15 mai 1527, la Seigneurie fit brûler sur la place publique les œuvres de Luther et des autres réformateurs; Luther

1. Il devint cardinal en 1535 comme on l'a vu.

2. SANUTO, *Diarii*, vol. XXXVIII, Venise 1893, col. 105.

3. TACCHI-VENTURI, p. 329.

pouvait, dans une lettre datée du 7 mars 1528, se féliciter de voir les Vénitiens « recevoir si ardemment la parole de Dieu <sup>1</sup> ». Aussi, quand Carafa, le futur Paul IV, chassé de Rome par l'invasion des Impériaux en 1527, vint à Venise en qualité de nonce, il fut consterné de constater à quel point l'hérésie y était solidement établie.

Il voulut sévir mais se heurta à la résistance des autorités. Le gouvernement se refusait, entre autres choses, à interdire l'accès du territoire aux marchands allemands, fussent-ils manifestement hostiles au catholicisme (22 mars 1530). La propagande se poursuivait donc sans entraves. L'année suivante Carafa faisait savoir au souverain pontife par l'intermédiaire de fra Bonaventura que le luthéranisme avait fait de notables progrès, que la ville était pleine de livres hérétiques et qu'on en trouvait autant entre les mains des moines qu'entre les mains des laïcs <sup>2</sup>.

Au commencement de l'année 1530, le bruit courut à Venise que Mélanchton, gagné par le cardinal Campeggio qui assistait à la diète d'Augsbourg, semblait sur le point de s'en remettre à la décision du pape touchant les questions de doctrine et de discipline qu'il avait soulevées. Ses disciples vénitiens s'émurent aussitôt et l'un d'eux, Lucio Paolo Rosselli, lui adressa, le 8 août 1530, deux lettres dans lesquelles, après avoir abondam-

1. *Sämmtliche Schriften*, éd. Walch, Halle, 1749, vol. XXI, col. 1092.

2. TACCHI-VENTURI, p. 34.

ment célébré ses œuvres, il l'exhorte à poursuivre, sans aucune relâche, la défense du Christ dont il s'était fait jusqu'alors le champion et il lui rappelle que ses coreligionnaires vénitiens comptent fermement sur lui et le seconderont. « Plus grande est la méchanceté de nos ennemis que vous connaissez bien, dit Rosselli, plus âprement il vous faut les combattre <sup>1</sup>. »

Dans un rapport qu'il adressa au souverain pontife en 1532, Carafa insistait sur le danger de la situation. « La majeure partie des Vénitiens dans les classes éclairées, écrivait-il, ne vont plus se confesser même le jour de Pâques » et il énumère les causes de cet éloignement qui lui paraissent être la décadence de l'épiscopat, la non-résidence des évêques <sup>2</sup>, la tolérance accordée à la vente des livres hérétiques, enfin l'influence prépondérante qu'avaient prise les franciscains auprès du tribunal inquisitorial. Carafa, il ne faut pas l'oublier, était dominicain. Plusieurs moines franciscains, disait-il encore, avaient abandonné leur cloître pour répandre dans la population les plus funestes doctrines; deux d'entre eux, Galateo et Alessandro, venaient d'être mis en prison mais un autre nommé Bartolo et plusieurs de ses compagnons poursuivaient leur campagne. Carafa proposait comme remède, la constitution d'une

1. G. COELESTINUS, *Historia Comitiorum anno 1530 Augustæ Celebratorum*.... Leipzig, 1597, vol. II, fol. 274, vol. III, fol. 48.

2. On verra plus loin que le Conseil des Dix partageait cet avis. Cf. PASTOR, trad. fr., vol. X, p. 317.



commission chargée de mettre fin d'une part aux abus et d'autre part au mouvement réformiste, et comme il avait pratiqué étant à Rome les commissions et qu'il savait comment elles fonctionnent, il suggérait de composer celle-ci d'un petit nombre de membres. « Mieux vaut peu de bons que beaucoup de mauvais », disait-il. Cette commission aurait été formée du patriarche, des évêques, des généraux d'ordre et de personnes « d'une piété éprouvée ».

Pour le moment, le Saint-Siège se borna à recommander au nonce de surveiller attentivement l'introduction des livres défendus (16 février 1532<sup>1</sup>), mais Carafa quitta Venise et ce fut son successeur, le célèbre Aleandro, évêque de Brindisi, qui l'année suivante, le 12 avril 1533, prit en mains cette affaire. Sentant bien à quel point la situation était délicate et qu'il fallait user de ménagements, ce grand adversaire du protestantisme se garda d'agir avec rigueur et tout au contraire, demanda au pape de lui envoyer un bref l'autorisant à absoudre les luthériens repentants de même que ceux qui auraient fait des lectures dangereuses car, écrit-il, « beaucoup acquièrent des ouvrages défendus sans en demander la permission et s'endurciraient dans leur faute si on les persécutait ». Il lui paraissait même profitable que certaines personnes puissent consulter ces livres librement pour les réfuter, *ad confutendum*.

1. FONTANA, *Doc. Vat.*, p. 128.

Les ouvrages de ce genre se répandaient, au reste, de plus en plus. Aleandro écrit au pape, en mai 1533, qu'un pamphlet « rempli de poison » a été introduit à Venise par suite de l'incurie d'un inquisiteur spécialement chargé par le conseil des Dix de censurer les livres qui étaient importés d'Allemagne. Ordre fut donné de le détruire. Le nonce demandait, à cette occasion, que défense fût faite à Venise d'imprimer aucun livre sans son approbation<sup>1</sup>. Mais c'était là un pouvoir que la République ne pouvait guère lui reconnaître.

Un peu plus tard, il y eut pis; un livre « épouvantable » fut apporté d'Allemagne et il eut tant de succès qu'aussitôt un imprimeur vénitien en fit une édition; le titre en était *Unio dissidentium*<sup>2</sup>. Aleandro le trouvait d'autant plus dangereux que, sous couleur de rechercher le bien de la religion et en se couvrant de l'autorité des Pères de l'Église, l'auteur ne tendait à rien moins qu'à préconiser les plus pernicieuses erreurs. Aleandro imagina donc de demander au pape, dans une lettre datée du 14 mars 1534, de « le chapitrer sérieusement » à propos de ce livre afin qu'il pût se prévaloir de ces remontrances auprès du Conseil des Dix pour réclamer des mesures de rigueur<sup>3</sup>.

Ce n'était pas seulement dans la classe éclairée que les doctrines allemandes avaient conquis des

1. Nunz. Ven., vol. I, c. 117. Le 12 avril 1533.

2. Nunz. Ven., vol. I, c. 209. Ouvrage de Bodius (Bucer), 1527.

3. Nunz. Ven., vol. I, c. 208.

adeptes; elles en rencontraient de nombreux parmi les artisans. Le 9 mai 1533, le nonce écrit à Giacomo Salviati, parent du pape<sup>1</sup>, qu'un entrepreneur de charpente, homme intelligent mais de très mauvais esprit, propageait l'hérésie parmi les ouvriers qu'il employait; il ne croyait pas au purgatoire, ni au libre arbitre, ni à l'utilité de la confession; il avait pour complices un aiguiser et plusieurs personnes de même catégorie<sup>2</sup>; l'Inquisition jugea son cas assez grave pour le faire arrêter; en perquisitionnant chez lui on trouva une Bible et le livre des « Cent charges et annates » publié en Allemagne au temps du pape Adrien VI et traduit en italien. Tel était l'empire des idées réformatrices que le nonce informe le Saint-Siège que son intention est de baser son système d'accusation uniquement sur la possession de ces ouvrages « afin qu'on ne l'accusât pas d'avoir voulu tirer profit de la confiscation des biens de l'accusé<sup>3</sup> ».

Mêmes sentiments en dehors de Venise. Le 22 juillet 1534, le nonce écrit à Carnesecchi, alors secrétaire du siège apostolique, qu'au cours d'un procès en hérésie intenté à Padoue « en due

1. Sa femme était Lucrezia Médicis, sœur de Léon X. Sa fille Maria avait épousé en 1516 Giovanni de Médicis; ils eurent pour fils Cosme I<sup>er</sup>. Inutile de rappeler que Clément VII était neveu de Léon X.

2. Nunz. Ven., vol. I, c. 127.

3. Cf. Lettre de G. Pietro Carafa du 3 juillet 1536 adressée à un destinataire inconnu et citée par BRIEGER, Zeitschrift, Gotha, 1877, vol. V, p. 587.

forme » à un certain Pietro Bonacita, la défense avait exigé communication des noms des témoins à charge mais qu'on avait eu garde de les donner afin de ne pas les exposer à des mauvais traitements « à cause du grand respect dont on entoure en ce pays les hérétiques ». Il demandait instamment au pape de n'en pas permettre la divulgation<sup>1</sup>.

Un moine, Zaccharia, qui avait naguère agité l'opinion publique à Florence en y prêchant contre le Saint-Siège était venu à Venise en 1533; il y avait prêché en prenant pour texte, comme tant d'autres, les *Epîtres* de saint Paul et l'*Ecclésiaste*; son succès, dit Aleandro, était si grand que lui seul avait des auditeurs. C'est pourquoi, ajoutait-il, la « malédiction luthérienne » croît chaque jour à Venise en ce qui touche aux cérémonies et aux sacrements (13 mars 1534<sup>2</sup>).

Aleandro luttait de son mieux; il avait des « explorateurs secrets » qui le renseignaient et ils faisait parfois acte d'autorité même envers les prélats les plus qualifiés; ainsi il interdit un traité de Torquemada lui-même intitulé *De Sanctificatione Virginis* qui était une réplique à un traité hérétique sur le même sujet; cette rigueur avait pour but, écrivait-il à Rome, d'éviter qu'une telle polémique ne donnât matière à des controverses sur un sujet qu'il estimait trop délicat pour être

1. Nunz. Ven., vol. I, c. 279.

2. Nunz. Ven., vol. I, c. 201.



porté devant la foule et qu'il craignait de voir exploité par les mal pensants<sup>1</sup>.

A Venise, comme dans le reste de l'Italie, nombreux étaient les novateurs qui se flattaient de rénover l'Église et ne voulaient pas s'en détacher.

Le procès de Giulio della Rovere de Milan pour cause d'hérésie est fort curieux<sup>2</sup>. Entré dans l'ordre des ermites de Saint-Augustin vers 1520, il avait prêché le carême à Tortona en 1536, à Monza en 1537, en Bologne en 1538 et l'avent à Trieste en 1540. Entre temps il s'était rendu à Naples où il avait fréquenté dans le cénacle de Valdès dont les doctrines le séduisirent apparemment car il fut dès lors soupçonné fortement d'adhérer à la doctrine de la justification par la grâce. Cependant durant le carême de l'année 1541, il prêcha vingt-deux fois à Venise. Le nonce, Giogio Andreassi, écrivait au cardinal Farnèse, le 13 août 1540, que beaucoup de personnes, parmi les plus distinguées par la naissance, venaient l'écouter et se laissaient séduire par son éloquence. Il s'était logé chez Celio Secondo Curione dont les sympathies pour les idées protestantes étaient notoires. Le 19 avril une perquisition fut faite chez lui; on découvrit plusieurs livres luthériens, entre autres les œuvres de Bucer, de Bullinger, de Mélanchton et des

1. Nunz. Ven., vol. I, c. 208, 183. Lettres du 23 août 1534 et du 14 mars 1534.

2. G. DI LEVA, *Giulio da Milano* dans Archivio Veneto, 4<sup>e</sup> année, Venise, 1874, p. 235 et suiv.; du même auteur, *Storia documentata di Carolo V...*, vol. III, p. 371. TACCHI-VENTURI, p. 507.

lettres de moines lui demandant des livres suspects; un moine de Bologne le suppliait « de lui expliquer le verbe éternel de Dieu caché depuis si longtemps par la diabolique hypocrisie du monde »; l'évêque Bonomo et un médecin de Trieste lui avaient adressé des paroles sentant l'hérésie. Le même jour, le légat pontifical lui intima l'ordre de ne point s'éloigner de la ville. Cependant il continuait à avoir de nombreux partisans. Chaque fois qu'il était cité au tribunal, quantité de gentils-hommes lui faisaient escorte. Les accusateurs furent interrogés; ils n'apportaient guère que des impressions, citaient des phrases isolées telles que celles-ci : « Chacun devient prêtre par le baptême. — L'Église n'a d'autres maximes que celles qui sont tirées de l'Évangile. » Un noble affirme qu'il avait prêché sur le libre arbitre et un moine qu'il n'avait pas dit un mot dans ses prédications du culte des images. A vrai dire Giulio ne s'était pas encore séparé du catholicisme; comme tant d'autres, il ne songeait qu'à l'amender; la doctrine de la justification telle qu'il la concevait ne lui paraissait nullement contraire aux dogmes romains et il voyait dans la réunion d'un concile le seul moyen de rénover l'Église et d'y ramener l'unité.

L'Inquisition manquait de preuves certaines. Le nonce réunit néanmoins vingt-neuf chefs d'accusation et le fit mettre en prison (9 août 1541).

L'avocat fiscal reçut l'ordre d'instruire son affaire; quinze jours furent donnés à l'accusé pour présenter sa défense et, comme après ce laps de

temps il se déclara malade, on lui accorda un nouveau délai avec le droit de se choisir des défenseurs. L'état de sa maladie s'aggravant, les médecins qui le soignaient réclamèrent son transfert dans un lieu moins malsain; quelques amis se portèrent caution pour lui pour une somme de 8 000 ducats; ce fut en vain. Le procès fut poursuivi avec rigueur. Giulio s'offrait à répéter mot pour mot ses sermons devant le nonce afin de le convaincre de son innocence; il invoquait le témoignage de tous ses auditeurs; on ne voulut rien entendre et il dut se résigner à faire une abjuration publique; il la lut dans l'église cathédrale le 15 janvier 1542; la liberté ne lui fut pourtant pas rendue pour prix de cette humiliation, comme il l'espérait; le légat lui infligea une année de prison, après laquelle il devait quitter le territoire de Venise; il lui était interdit de prêcher et de confesser désormais.

Ochino faisait allusion à cette condamnation quand il s'écria dans l'église Santi Apostoli : « Que faites-vous Vénitiens? O cité reine de la mer, si tu envoies aux galères ceux qui t'annoncent la vérité, comment éclatera-t-elle jamais! »

Giulio s'échappa de prison et gagna la Suisse presque dans le même temps où Ochino et Vermigli abandonnaient l'Italie. Il publia alors une « *Exhortation au martyre* ».

Une procédure inquisitoriale de la même époque nous a été conservée assez détaillée pour qu'on puisse se rendre compte de la façon dont se pour-

suivaient les affaires d'hérésie et de l'esprit qui animait certains accusés.

Le tribunal de l'Inquisition, dans sa séance du 1<sup>er</sup> octobre 1541, à laquelle assistaient l'évêque Giorgio Andrea de Chiusi, assesseur du légat *a latere* pour des provinces vénitiennes, Paolo Filomela, maître inquisiteur et Mignanelli et que présidait Pietro Menocchi, chanoine de Feltre, entendait un certain Giacomo Curzula, habitant de Cherso lequel déclara sous serment qu'un frère mineur du nom de Baldo di Albone (Lupetino) avait prêché dans l'église cathédrale de Cherso de telles énormités que tous les auditeurs en étaient restés scandalisés et qu'il se sentait obligé de venir en informer les très révérends juges de l'hérésie<sup>1</sup>. On lui demanda ce qu'il avait entendu. Il répondit : « Que Dieu n'a pas prédestiné les uns à l'enfer, les autres au paradis, mais que néanmoins les oraisons ne sont d'aucun secours ni aux uns ni aux autres, que les indulgences sont vaines, que le pape et les prêtres ne les recommandent qu'à seule fin d'extorquer de l'argent, qu'il n'y a pas de purgatoire, que le Christ a sauvé les hommes par ses mérites, que l'oraison dominicale ne doit s'adresser qu'à Dieu, que la confession ne fait pas partie du dogme, que l'Église n'a pas le droit d'ordonner des jeûnes. Le déposant ajouta

1. *Rivista Cristiana*, an. III, fasc. I, p. 6, fasc. II, p. 49, art. COMBA. Voir aussi *Realencyklopädie*, vol. IX, p. 530. art. BENRATH,



que la ville était depuis lors bouleversée et qu'il s'en fallait peu que tout le monde ne fût devenu hérétique. On lui demanda ensuite s'il pourrait citer quelques partisans du moine, et il nomma Colantonio, médecin, Giacomo Adrario, avocat, Marco di Rudini, prêtre, Antonio, prêtre. Le médecin Colantonio et plusieurs autres possédaient des livres luthériens et l'on savait pertinemment qu'ils ne se confessaient pas. Le témoin cita encore Stefano de Petris lequel forçait ses serviteurs à manger gras et Polito, tailleur, qui avait brisé les images saintes de sa maison. « Connaissez-vous d'autres hérétiques, lui demanda-t-on? — Tommaso des frères mineurs, le frère Antonio, le gardien de leur monastère, un noble, Niccolo Bochino, le chanoine Giovanni Moscardin, le chanoine Denari, un savetier et tant d'autres qu'il est difficile de se rappeler leurs noms. — Avez-vous fait cette dénonciation par haine ou parce qu'on vous y a poussé? — Nullement, j'ai été poussé par mon zèle pour Dieu. » Cela dit, il jura de nouveau et s'en alla.

Quelques semaines après un nouveau témoin se présenta, qui venait également de Cherso. On lui fit prêter serment et il dit que fra Baldo di Albone avait prêché le carême de façon fort surprenante. « Que pense-t-on de lui en matière de religion? — On dit qu'il prêche l'Évangile. — Avez-vous assisté à ses prédications? — Pas souvent et je n'y ai pas compris grand'chose étant cordonnier » (27 octobre 1541).

L'accusé, Baldo Lupetino, était de bonne famille et fort érudit; il avait environ quarante ans quand il fut emprisonné sur ces dénonciations le 4 novembre 1542<sup>1</sup>. Des princes allemands étant intervenus en sa faveur, il échappa à une condamnation, mais cinq ans après l'Inquisition le poursuivit de nouveau; on lui demanda s'il considérait la messe comme un sacrifice pour les vivants et les morts ou simplement comme une commémoration. « C'est la commémoration d'un sacrifice », répondit-il. On lui demanda ce qu'il pensait du purgatoire. Il répondit qu'il avait cru longtemps au purgatoire sur la foi du livre des Macchabées mais que depuis qu'il était en prison il avait lu saint Jérôme qui mettait en doute l'authenticité de ce livre en sorte qu'il avait cessé d'y croire. On lui demanda s'il reconnaissait le pape comme chef de tous les chrétiens, tant laïcs qu'ecclésiastiques, et comme le vicaire du Christ. Il répondit que tous les chrétiens sont frères en Jésus-Christ et que dans toute l'Écriture sainte on ne trouvait mention de la supériorité de l'un sur l'autre; seul le Christ est au-dessus de tous; le pape est le premier évêque de son église, non de toutes les églises. On lui demanda s'il pensait que le souverain pontife et l'Église avaient le

1. Mille salutis erant quingentique insuper anni  
 Quadraginta duo et quarta novembris erat  
 Illa dies, lux sabbati erat sexta hora diei,  
 Anni aetatis erant forte nihi numero  
 Vel triginta novem, vel quadraginta peracti,  
 Quando fui captus.

droit d'établir des jeûnes. Il répondit que les apôtres du Christ furent envoyés par le monde pour publier l'Évangile et non pour y établir de nouvelles lois. « Admettez-vous, lui demanda-t-on, que l'on puisse adorer la croix non seulement en souvenir de la passion du Christ mais comme symbole du Christ qui y est attaché? A quoi il répondit : « Le Christ seul doit être adoré. » Quand finalement on le pressa de changer d'opinion, il répliqua qu'il le ferait si on lui prouvait « par le verbe de Dieu » et non autrement, que ses idées étaient fausses et coupables. Alors on lui donna sept jours pour réfléchir une dernière fois et se repentir, le prévenant que son procès ne pouvait durer plus longtemps; cette communication lui fut faite par acte notarié. Lorsque, le délai écoulé, il comparut devant le tribunal, il s'entendit condamner à être dégradé dans la basilique de Saint-Marc et décapité sur la place, après quoi son corps serait brûlé et les cendres en seraient jetées à la mer « pour l'honneur de Jésus-Christ ». Cette sentence, rendue le 27 octobre 1547, fut contresignée par Della Casa; cependant elle n'eut pas de suite, peut-être à cause d'une intervention de Calvin<sup>1</sup>. Lupetino demeura en prison. Un incident survint peu après qui occasionna la reprise du procès. Seize questions avaient été posées à Lupetino; il y avait répondu par écrit et ses réponses formaient un exposé très clair et très

1. CALVIN, *Opera*, vol. VI, col. 761.

concluant de la doctrine que professaient alors la plupart des protestants italiens. Or la sentence était à peine rendue que ces questions et ces réponses furent imprimées et répandues dans le public.

Le retentissement de cette publication fut tel que le Conseil des Dix prescrivit une enquête; elle apprit que quelques-uns des codétenus de Lupetino s'étaient procuré copie des documents et en avaient envoyé le texte à l'étranger. Le procès de Lupetino fut repris et, après une longue procédure, le tribunal prononça une nouvelle condamnation à mort, le 20 août 1556; la sentence portait qu'il serait « immergé en secret et en silence dans la profondeur de la mer<sup>1</sup> ». Ainsi fut fait.

Le 22 juin 1544 un moine augustin qui avait prêché hérétiquement dans l'île de Chypre, fut livré volontairement par la République au nonce « afin qu'on vécût chrétiennement et catholiquement dans tous les États vénitiens ».

Malgré ces rigueurs, le protestantisme restait en faveur dans toute la Vénétie. Francesco Venier écrivait de Rome au Conseil des Dix, à la date du 1<sup>er</sup> mars 1544 : « Sa Sainteté m'informe qu'il sait qu'à Venise et dans le reste des territoires qui lui appartiennent, il se trouve bien des gens qui pensent mal en matière de foi. » Le 6 février 1546,

1. « Occulte, secreta, sine sonitu et sine strepitu... ipse sumergatur in profundum maris... facta primum degradatione ». Voir plus loin ce qui est dit relativement à ce mode de supplice.



il écrivait encore : « L'excellent cardinal Sadoletto m'a dit que la ville de Venise qui était jadis vraiment chrétienne est maintenant infestée d'hérésie; ceux qui la gouvernent sont gagnés par cette peste de même que ceux qui écrivent; bref tout le monde en est envahi de sorte que les cités de Lombardie où règne l'hérésie se glorifient d'avoir Venise pour émule et même pour initiatrice<sup>1</sup>. »

Fra Antonio Pennarolo prêcha à Venise vers ce temps (1546). D'une éducation étendue, tenu en grande estime par le général de son ordre, le succès de sa parole fut éclatant. On se pressait pour l'entendre. Mais des critiques se firent jour bientôt, il se vit accusé d'avoir soutenu que « si le Christ exerçait sur tous toute sa rigueur, nos œuvres ne nous serviraient de rien ». D'aucuns assurèrent même qu'il avait été jusqu'à dire que « toutes nos actions ne servaient qu'à notre damnation ». Dénoncé auprès du nonce Della Casa<sup>2</sup>, il dut comparaître devant le tribunal inquisitorial mais, à la demande du général de son ordre, il prononça un sermon sur les bonnes œuvres qui montra son orthodoxie et ses accusateurs désarmèrent; Della Casa prit même occasion de cet incident pour s'élever contre les dénonciations inconsidérées; à Rome on en jugeait autrement car il fut rappelé au nonce « qu'en matière d'hérésie il faut agir avec vigueur parce que

1. BRIEGER, dans *Zeitschrift*, p. 606.

2. Il était arrivé en 1545 à Venise remplaçant l'évêque de Chiusi.

les hérétiques ont coutume d'agir avec prudence ». Cependant Pannarolo rentra en grâce même auprès du Saint-Siège; il assistait en 1547 aux séances du concile réuni à Bologne.

Fra Angelico de Crème prêcha l'année suivante (1547) avec tout autant de succès mais lui aussi exposa des doctrines tellement hétérodoxes que Della Casa le fit mettre en prison avec l'autorisation du doge et de la Seigneurie; la Cour de Rome s'empessa de l'en complimenter. Della Casa souhaitait que le coupable eût la langue coupée et fût incarcéré à vie; le doge et le Saint-Siège opinaient pour la mort. Toutefois fra Angelico s'étant rétracté et ayant abjuré dans l'église Saint-Marc, il en fut quitte pour une condamnation à la prison perpétuelle après dégradation. Il s'évada au bout de trois mois.

Venise était le lieu où se vendaient et s'imprimaient le plus de livres hérétiques; non seulement il en arrivait journellement d'Allemagne et de Suisse mais tous ceux qui avaient quelque succès y trouvaient aussitôt un éditeur<sup>1</sup>. Les *Loci communes* de Mélanchton, les *Dialogues* de Brucioli (1526 et 1544), ses annotations aux proverbes de Salomon (1533), sa traduction du Livre de Job (1534) sa traduction de l'Ancien et du Nouveau

1. Le cardinal Del Monte (Jules III) disait au concile de Trente, dans la séance du 3 avril 1546, qu'il n'était pas étonnant que l'on imprimât tant de mauvais livres à Venise puisque les patriarches n'y résidaient jamais (ENSES, vol. V, p. 65).

Testament (1542-1546) furent publiés à Venise; Brucioli y fonda même avec ses frères une imprimerie. La *Paraphrasis* de Flaminio (1526) et son livre des Psaumes (1545), le traité de Vergerio sur l'Unité et la paix de l'Église (1542), les Commentaires de Valdès sur l'Épître de saint Paul aux Romains, une édition de la tragédie du Libre Arbitre (1547)<sup>1</sup> s'imprimèrent également à Venise. Les Aldes, en donnant d'excellentes éditions des classiques, répandaient le goût de la critique, de l'exégèse et des commentaires.

Le Conseil des Dix avait bien, le 12 février 1543, interdit l'impression et la vente des livres « tendant à diminuer l'honneur dû au Seigneur Dieu et à la foi chrétienne » mais on ne s'inquiéta guère de l'application de cette décision, ce dont le Saint-Siège se plaignit vivement à plusieurs reprises<sup>2</sup>.

Le gouvernement vénitien n'avait rien abandonné, en effet, de son attitude très ferme envers le Saint-Siège; la défense imposée aux laïques de laisser leurs biens par testament à l'Église fut renouvelée vers ce temps (1515-1536-1561); cette mesure s'imposait d'autant plus que l'Église possédait près du tiers des terres de la République, la moitié dans la province de Bergame<sup>3</sup>. Un accord intervenu le 24 octobre 1542 entre la République et le pape Paul III reconnaissait aux magistrats

1. BUSCHBELL, p. 241. Lettre de Ottaviano della Rovere au cardinal Cervini, le 4 janvier 1547.

2. TACCHI-VENTURI, p. 311, 312, n. 3.

3. DARU, vol. IV, p. 291.

civils le droit de siéger à côté des juges ecclésiastiques dans les tribunaux du Saint-Office « depuis la dénonciation jusqu'à la condamnation définitive », même quand il s'agissait de prêtres et de moines. Les actes devaient toujours porter, à peine de nullité, la mention : « *Cum assistentia et præsentia clarissimorum Dominorum...* ». Ordre fut donné au patriarche de ne plus s'opposer à leur présence<sup>1</sup>. Le tribunal inquisitorial était alors composé du nonce, de l'évêque et d'un dominicain et ne pouvait se réunir sans l'assentiment du doge; les assesseurs laïcs portaient le nom de *Tre savi dell'Eresia*<sup>2</sup>. Le Saint-Siège ne pouvait confisquer les biens des condamnés qui restaient la propriété de leurs héritiers; il ne pouvait pas non plus transférer les prisonniers d'une prison dans une autre sans le consentement des magistrats de la République.

De l'origine jusqu'en 1560, l'inquisiteur fut un mineur conventuel, un cordelier, par conséquent un franciscain; le dernier fut Felice Peretti. Après 1560, l'inquisiteur fut un dominicain. Le plus souvent la République exigeait que les inquisiteurs ne demeuraient qu'une année en fonction; leur ingérence paraissait ainsi moins à redouter<sup>3</sup>.

1. Nunz. Ven., vol. XXVI, c. 47. Le tribunal de l'Inquisition avait été établi à Venise par le pape Nicolas IV en 1288. ALBANESE, p. 52. Cf. EUGENIO MUSATTI, *Storia di Venezia*, Milan, 1915, vol. I, p. 431 et suiv.

2. MARCO FERRO, *Dizionario del Diritto Comune e Veneto*, Venise, 1847, col. II, p. 116.

3. B. CECCHETTI, vol. II, p. 10; il donne la liste des inquisiteurs.



Il en était de même dans les villes de terre ferme, à Crème, à Bellune, à Aquila.... Toutefois à Brescia l'inquisiteur avait obtenu la faculté d'opérer en l'absence des recteurs<sup>1</sup>.

A l'abri de cette tolérance, les protestants vénitiens s'organisaient; il semble qu'ils formaient une sorte d'association et se réunissaient pour charger l'un d'entre eux de prendre la parole en leur nom à tous; c'est comme représentant « des frères de Venise, Vicence et Trévise » que Baldassare Altieri adresse, le 29 novembre 1542, une lettre à Luther pour lui demander son avis sur la communion et le prier d'intervenir auprès du Sénat vénitien en faveur des luthériens persécutés<sup>2</sup>. Luther ne répondit que tardivement, le 13 juin 1543, mettant en garde ses disciples de Venise contre les sentiments de Zwingle touchant la communion; il leur exposait en outre l'impuissance des princes allemands à venir en aide aux victimes de l'Inquisition et notamment à Baldo Lupetino. On a vu qu'il en fut peut-être autrement.

Mais les protestants avaient en Della Casa un adversaire résolu et indomptable; il s'attaqua tout d'abord à la propagande imprimée. Le 25 février 1546 parut, comme on l'a vu, la pre-

1. Casanatense, 2653, fol. 83, 86.

2. Altieri, était un personnage d'importance; malgré ses opinions avouées, la République consentit à l'agréer comme représentant officiel des États protestants et, même après la défaite de la Ligue de Smalkalde, loin d'exiger son éloignement, elle l'accepta comme ambassadeur du roi d'Angleterre; le Saint-Siège protesta vainement.

mière liste officielle des ouvrages dont la lecture était prohibée; en même temps de nombreuses caisses de livres provenant de l'étranger étaient saisies chez les libraires; Della Casa considérait comme particulièrement suspects les ouvrages en hébreu; il les envoyait à Rome par ballots et faisait surveiller de près le libraire Bomberg qui les vendait. Francesco Maria Strozzi, Florentin d'origine, fut arrêté sous le prétexte qu'il était l'auteur du *Pasquino in Estasi*; il put prouver le contraire mais on découvrit chez lui un *Epitaphium* plein d'attaques virulentes contre Paul III et il ne fut sauvé que grâce aux puissantes amitiés qu'il s'était acquises et à l'intervention du doge; le tribunal se contenta de lui infliger quelques mois de prison<sup>1</sup>. Un peu plus tard, en juillet 1548, Della Casa obtint de faire brûler pour plus de 400 écus de livres hébraïques; il en fit détruire aussi un grand nombre appartenant à Brucioli; cependant Postel, qui en prit connaissance, les avait trouvés indemnes de toute hérésie<sup>2</sup>.

Le principal objet du nonce était de supprimer les entraves que le pouvoir civil apportait à l'action inquisitoriale; il obtient, en 1547, que l'auditeur ecclésiastique, le fiscal et l'inquisiteur aient le droit d'appliquer la torture et de prononcer eux-mêmes la peine de mort. Cette concession n'annihilait pas toutefois l'influence des assesseurs

1. BENRATH, p. 50.

2. CECCHETTI et BUSCHBELL.

laïques. Lors du procès intenté au moine augustin Angelico da Crama, ils s'opposèrent à sa condamnation à mort parce qu'il avait abjuré; seuls ses livres furent jetés au feu; pour lui, les juges ecclésiastiques durent se contenter de le faire emprisonner à perpétuité; l'animosité du clergé était grande pourtant à son égard; l'évêque de Lavello écrivait, à la date du 15 mai 1547, qu'il regrettait bien qu'on ne lui eût pas coupé la langue ainsi qu'il avait été décidé. Angelo s'échappa, au reste, après deux mois de détention, en compagnie de six autres condamnés.

L'Inquisition redoublait d'activité; elle accepta les dénonciations anonymes (1548); les condamnations aux galères et à l'emprisonnement devinrent fréquentes et portèrent principalement sur la classe moyenne. Altieri fut obligé de fuir, Lucio Paolo Roselli accepta de se rétracter devant le tribunal de l'Inquisition mais n'en fut pas moins condamné à l'emprisonnement parce qu'on avait trouvé chez lui des livres défendus. Un certain nombre d'habitants s'expatrièrent.

Le gouvernement vénitien n'avait pourtant pas abdiqué. L'application de la convention de 1542, signée entre le pape Paul III et la République donnait lieu à d'incessantes discussions; à la suite d'un excès de pouvoir commis par les juges ecclésiastiques de Valcamonica et d'un jugement rendu sur de faux témoignages, il y eut presque rupture; elle ne fut évitée que grâce à la diplomatie de Jules III qui conclut une nouvelle con-

vention le 26 septembre 1551<sup>1</sup>. Elle diffère peu, d'ailleurs, de la précédente. Le problème était ardu et ne fut réellement résolu que lorsqu'il n'avait plus d'intérêt à l'être, et peut-être à cause de cela; la preuve en est que les conventions se succédèrent, le 9 juin 1574, le 8 juillet 1580, le 7 septembre 1590, et enfin le 4 septembre 1599.

En 1563 (4 avril), le nonce Capilupi, évêque de Fano, admonesta vivement le Conseil des Dix sur sa mollesse à réprimer l'hérésie; un hérétique tessinois, Alessandro, avait été relâché pour la raison que sa santé périlait; un autre hérétique, Pellicciari de Vicence n'était pas poursuivi. Le nonce expliqua au Conseil que « s'il n'éteignait pas à temps ce feu diabolique », il gagnerait bientôt, si Dieu le permettait, tout le pays. Pellicciari fut de nouveau poursuivi<sup>2</sup>.

Quand Antonio Fachinetti<sup>3</sup> était arrivé à Venise en 1568, il s'était proposé d'agir avec énergie et, à cet effet, d'obtenir pour l'Inquisition cette entière indépendance à laquelle elle prétendait et dont il semblait au légat qu'elle ne pouvait être plus longtemps privée si l'on désirait sincèrement qu'elle aboutît à ses fins. Sa correspondance avec le grand inquisiteur, le cardinal Alessandrino, est pleine de supplications et d'objurgations pour

1. V. SANDI, *Principi di Storia Civile della Repubblica di Venezia*, Venise, 1756, vol. II, p. 659.

2. Nunz. Ven., vol. II, col. 65; vol. III, col. 18.

3. Fachinetti (1566-1573), évêque de Bologne, plus tard (1591) pape sous le nom d'Innocent IX.



obtenir l'appui absolu du Saint-Siège auprès du gouvernement vénitien afin de lui forcer la main.

C'était, entre autres différends, un sujet de vives querelles entre les juges ecclésiastiques et les autorités séculières que de décider comment seraient mis à mort les condamnés. L'Inquisition tenait pour le bûcher dont elle considérait l'horrible spectacle comme un salutaire avertissement. Les autorités préféraient les noyades nocturnes; le condamné était attaché sur une planche chargée de pierres dont chaque extrémité portait sur une barque; elles partaient de conserve et, quand on se trouvait assez éloigné du rivage, elles s'écartaient et la planche tombait dans les flots avec son fardeau. L'exécution avait toujours lieu de nuit. La Seigneurie estimait que ce procédé, qui était « plus secret », devait être préféré aux exécutions publiques dans lesquelles il arrivait que la belle attitude et la fermeté des condamnés frappaient vivement la foule, en sorte qu'il en résultait plus de mal que de bien<sup>1</sup>.

Le Saint-Siège n'en persistait pas moins à réclamer le supplice du feu<sup>2</sup>. Il profitait des occasions pour convaincre la Seigneurie. Le 5 octobre 1566, un hérétique repentant fut exposé devant l'église S. Germano ou Gemignano, place Saint-Marc<sup>3</sup>, durant toute une matinée, à genoux,

1. Nunz. Ven., vol. III, col. 32. Lettre du 31 août 1566.

2. Nunz. Ven., vol. III, col. 36.

3. Communément le pilori était sur la Piazzetta entre les deux colonnes. Nunz. Ven., vol. I, col. 138.

vêtu du sanbenito, une torche à la main; le nonce envoya des gens à lui pour épier les « actes, les gestes et les paroles » de ceux qui iraient voir ce spectacle. Le 12 il annonçait à Rome que l'exposition avait eu lieu, qu'un nombre infini de peuple y avait assisté et qu'elle avait été une édification et un exemple. La foule criait tout d'une voix qu'il fallait brûler et lapider l'hérétique. Ce succès lui donnait à espérer que désormais il n'aurait plus de difficulté pour obtenir de semblables condamnations et même le bûcher pour les relaps.

Or en août 1566 la question se trouva posée à l'occasion de l'exécution d'un hérétique milanais du nom de Spinola<sup>1</sup>; ce Spinola était un poète et un humaniste; il avait été moine et on le disait relaps; l'Inquisition l'accusait d'avoir nié la transsubstantiation et l'autorité du pape et depuis vingt-huit mois elle le tenait « dans une prison très obscure » où il languissait et dépérissait; il avait proposé de dénoncer tout un groupe d'hérétiques si on lui promettait de lui laisser achever sa vie dans un monastère, et le nonce pensait que « étant humaniste », il en devait connaître un grand nombre; quant à lui arracher des révélations par la torture, il n'y fallait pas songer car il avait dit que ce serait en vain et il n'était pas homme à se dédire. Finalement le tribunal décida qu'il périrait sur le bûcher. Restait à obtenir l'acquiescement du pouvoir civil et le nonce n'ignorait pas que

1. Nunz. Ven., vol. III, col. 33.

jadis on avait négocié « pendant des semaines et des mois » sur le genre de mort qui serait appliqué à un hérétique, si bien qu'il était finalement sorti sain et sauf de prison; il pressait donc le doge d'accéder au désir de l'Inquisition, lui rappelant que les lois canoniques imposaient le supplice du feu et qu'en prenant le pouvoir, chaque doge faisait le serment de l'appliquer aux hérétiques; il lui représentait qu'un tel spectacle serait une salutaire leçon aux huguenots de France et des Flandres qui avaient pris l'habitude de considérer Venise, « clé de l'Italie », comme une ville de refuge. Cependant on peut supposer que Spinola ne fut pas brûlé car le nonce dut continuer longtemps après ses instances en faveur de la peine du feu.

Le 22 février de l'année suivante (1567), le nonce écrivait à Rome qu'un hérétique, Niccolo ou Domenico<sup>1</sup> della Sardella, venait d'être arrêté à Trévise et amené à Venise et que, comme son crime était abominable puisqu'il avait volé trois hosties, il comptait que cette fois on n'hésiterait pas à le faire brûler publiquement. Cependant la Seigneurie avait pris l'affaire en mains et écarté l'Inquisition, ce qui paraissait inquiétant au nonce (1<sup>er</sup> mars); il protesta car le crime étant d'hérésie et le coupable ecclésiastique, il aurait fallu selon lui que la justice procédât *in atrocioribus*.

A vrai dire, Sardella ne gagna rien au change

1. Le nonce lui donne successivement ces deux noms.

et les magistrats civils se montrèrent aussi rigoureux qu'auraient pu l'être les inquisiteurs; on lui infligea plus de douze fois l'estrapade en deux jours au point qu'il « entra en agonie »; il n'en persista pas moins à nier son forfait. Comme on n'avait aucune preuve péremptoire contre lui, mais que les juges étaient convaincus de sa culpabilité, on pensait qu'il serait condamné « à la prison très obscure dite la forte » (5 avril 1567), toutefois le tribunal décida, le 17 mai, qu'il aurait la tête tranchée et serait ensuite brûlé. C'était une demi-satisfaction pour le légat. Avant de mourir, Sardella avoua qu'il avait volé des hosties afin qu'on soupçonnât un prêtre qu'il aurait ensuite dénoncé en vue de la récompense promise par la Seigneurie aux délations de ce genre<sup>1</sup>.

Fachinetti ne désarmait pas. Le 19 avril 1567, il écrivait à l'évêque de Brescia d'envoyer à Venise un Français déjà condamné à mort depuis plusieurs années et qu'on tardait à exécuter; on pouvait, disait-il, le considérer comme relaps et de ce chef le faire brûler. Mais le Conseil des Dix refusa d'accorder cette dérogation aux habitudes vénitiennes. Il refusait même de laisser conduire à Rome les suspects, fussent-ils des moines<sup>2</sup>.

Précisément en juin 1567 il y eut d'assez après discussions entre Rome et Venise à propos d'un frère servite appelé fra Raffaele. Le Saint-Père qui

1. Nunz. Ven., vol. III, col. 72; vol. IV, col. 43, 46.

2. Nunz. Ven., vol. IV, col. 3.



« entendait disposer de ses moines à sa guise » le réclamait et la Seigneurie se refusait à le céder<sup>1</sup>. C'était au reste un moine de bonne famille et d'excellente réputation; il offrait de donner une caution de 2000 écus qui fut refusée. Finalement les Seigneurs accédèrent aux désirs du souverain pontife et fra Raffaele fut conduit à Ravenne et livré aux autorités pontificales.

L'Inquisition attribuait les progrès de l'hérésie « à ces humanistes maîtres d'école » et elle aurait voulu que le Conseil des Dix sévît contre eux mais là encore, le Conseil résistait (1567<sup>2</sup>).

En 1568, le nonce obtint qu'un peintre relaps, Riccardo, fût brûlé à Conegliano « pour servir d'exemple aux autres », mais « cette peine du feu, dit-il, a été discutée de telle manière que je ne puis pas m'engager qu'on y ait de nouveau recours à l'avenir<sup>3</sup> ».

Le 15 juillet 1570, Alvisi di Cotti fut livré au bras séculier<sup>4</sup>. Le Conseil des Dix se montrait alors moins rebelle aux exigences de l'Inquisition; en 1573, il se déclara prêt à livrer au pape un hérétique, Gianfrancesco Gislerio, à condition que l'instruction de son procès se fit le plus secrètement possible et qu'il ne fût même pas parlé de son arrestation<sup>5</sup>.

1. Nunz. Ven., vol. IV, col. 33.

2. Nunz. Ven., vol. IV, col. 16. Lettre du 24 mai 1567.

3. Nunz. Ven., vol V, col. 2. Lettre du 10 mars 1568.

4. ALBANESE, p. 135.

5. B. CECCHETTI, vol. I, p. 25. Les archives de l'Inquisition dont les plus anciennes remontent à l'année 1544 et les der-

Ce qui montre que les victimes de l'Inquisition trouvaient en dehors d'ardentes sympathies, c'est le nombre incroyable des évasions. On en a vu maint exemple déjà. En mai 1567, un relaps,

nières à l'année 1794, contiennent, bien qu'elles soient incomplètes, les noms de 3 620 accusés pour toutes sortes de crimes, 1565 pour le xvi<sup>e</sup> siècle, 1 494 pour le xvii<sup>e</sup>, 651 pour le xviii<sup>e</sup>; on y trouve les pièces de 2 910 procès et le nombre des pages de procédure est de 44 327 (CECCHETTI, vol. I, p. 15).

Une autre statistique donne le nombre des condamnés par catégories :

Siècle.	Luthériens.	Calvinistes.	Huguenots.	Possesseurs de livres interdits.
xvi. . . . .	803	5	8	148
xvii. . . . .	125	46	1	59
xviii. . . . .	4	"	"	3
	932	51	9	210

Condammations à mort :

(B. AMANTE, p. 265, FR. ALBANESE.)

1548. . . . . 2	1562. . . . . 5	1573. . . . . 9	1583. . . . . 5
1549. . . . . 5	1563. . . . . 1	1574. . . . . 13	1584. . . . . 5
1550. . . . . 2	1564. . . . . 1	1575. . . . . 4	1585. . . . . 5
1552. . . . . 2	1565. . . . . 10	1576. . . . . 8	1586. . . . . 2
1553. . . . . 4	1566. . . . . 2	1577. . . . . 3	1587. . . . . 10
1555. . . . . 2	1567. . . . . 9	1578. . . . . 7	1588. . . . . 14
1556. . . . . 3	1568. . . . . 9	1579. . . . . 4	1589. . . . . 8
1557. . . . . 2	1569. . . . . 4	1580. . . . . 6	1590. . . . . 3
1558. . . . . 7	1570. . . . . 9	1581. . . . . 7	1591. . . . . 2
1559. . . . . 6	1571. . . . . 9	1582. . . . . 5	1592. . . . . 4
1560. . . . . 2	1572. . . . . 14		

Motifs : Luthéranisme, possession de livres défendus, blasphèmes hérétiques, irrévérence envers la Vierge, infractions aux jeûnes.

FEMMES EXÉCUTÉES :

1548. . . . . 2	1563. . . . . 1	1568. . . . . 1	1575. . . . . 1
1550. . . . . 2	1565. . . . . 1	1572. . . . . 1	1579. . . . . 1
1553. . . . . 1	1566. . . . . 2		

Rivista Cristiana, an IV, cf. an. III, p. 28, Elenco generale degli

Bernadino Giorgia, livré par le vicaire du patriarche d'Aquilée au bras séculier, s'échappa avec deux autres hérétiques et le légat écrivit à Rome que c'était l'autorité civile qui avait ménagé leur fuite.

L'année suivante, un hérétique qu'on menait du diocèse de Bergame à Venise fut délivré en route, « bien mauvais exemple aux autres », dit le nonce. En novembre, des sbires laissèrent volontairement s'enfuir un prisonnier, Broccardo; le Conseil des Dix s'occupa de l'affaire et fit enfermer la femme de l'un des coupables<sup>1</sup>.

L'hérésie s'exaspérait en même temps que la répression en devenait plus violente. Girolamo Faccio fut poursuivi pour s'être écrié au passage

accusati di Eresia... (1544-1560). Cf. Stanislao Camuffo, *Il S. Officio a Venezia*, p. 431.

## CONDAMNATIONS PRONONCÉES A :

Crémone.	Rovigo.
1547. Fra Bonaventura Clozio.	1547. Gio Maria Beato.
1550. Stefano di Giusti.	1562. Francesco della Sega.
1560. Francesco Scadieri.	1564. Aristotile Aldiverti.
1565. Girolamo Crotta.	1569. Girolamo Biscazza.
1577. Cesar Pastaro.	1571. Marco Filago Domenico Ferrato.
Bergame.	Bergame. (Suite.)
1547. Lazzarino da' Becchi.	1579. Gandino de Gandini.
Cristino del Botto.	1581. Fra Clemente Valvassor.
1548. Simeone de' Cattanei.	1586. Pellegrino dalle Crosette.
1551. Guglielmo Grattaroli.	Pietro Zorzi.
1554. Lazzarino Bichi.	1590. Giuseppe Tasso.
1559. Antonio Laner.	1591. Gio Pietro Casirio.
1564. Gian Giacomo Galuppi.	Fra Domenico.
1572. Vincenzo Marchesio.	

1. Nunz. Ven., vol. IV, col. 6; vol. V, col. 5.

d'une procession du *Corpus Domini* : « Voyez cette prêtraille qui porte une bagatelle avec tant de révérence et ces imbéciles qui suivent comme s'ils marchaient derrière quelque chose qui en vaille la peine » (20 décembre 1547<sup>1</sup>).

Un hérétique désigné sous le nom de Prete da Galezano et qui avoua être disciple de Vergerio, soutint devant deux cents personnes que l'hostie n'était pas véritablement le corps du Christ. Il fut dégradé, mis au pilori pendant deux heures avec la mitre de papier sur la tête et le manteau jaune, puis envoyé aux galères pour dix ans et exilé ensuite (1549).

Le tribunal inquisitorial était parfois sans pitié; Francesco Calcagno, de Brescia, fut condamné pour quelques paroles imprudentes, à avoir la langue coupée puis à être décapité et brûlé<sup>2</sup>.

Il n'en est que plus surprenant de voir qu'en 1550 un concile général des représentants de toutes les communautés anabaptistes italiennes pût s'assembler à Venise pour décider quelle était la véritable nature de la divinité du Christ. Soixante délégués y prirent part. Chaque séance s'ouvrait par une prière puis des discussions s'engageaient dans lesquelles les versets de l'Ancien et du Nouveau Testament servaient d'uniques arguments. On décida que le Christ n'était pas un dieu mais un homme né de Marie et de Joseph,

1. DE LEVA, *Degli Eretici di Citadella*, Venise, 1873, p. 29.

2. ALBANESE, p. 124.



que Marie avait eu d'autres enfants, qu'il n'existait pas d'anges, qu'il n'y avait qu'un diable unique celui de la chair qui tenta Ève, que seuls les élus seraient ressuscités, que l'enfer était le tombeau.

Les anabaptistes se partageaient en plusieurs sectes, les modérés qui n'acceptèrent pas la première proposition, les exaltés et un parti intermédiaire. Ils étaient merveilleusement organisés au point de vue de leur protection; la nouvelle des arrestations imminentes leur était apportée par des voies mystérieuses; ils connaissaient les décisions du Conseil des Dix avant qu'elles fussent publiques et savaient se ménager un accès auprès des prisonniers.

A la demande du légat ou du chef de l'Inquisition, le gouvernement vénitien se résolut à sévir contre eux; ordre fut donné aux gouverneurs des provinces d'agir; l'instruction des procès devait se faire sur place ou dans la métropole. Les plus exagérés furent plus particulièrement atteints; pour les modérés, ils continuèrent au contraire à faire des prosélytes.

La divinité du Christ était la pierre d'achoppement et de scandale de la secte. Manelfi raconte qu'ayant été, en 1551, à Vérone avec un groupe de vingt-cinq personnes aussi convaincues que lui, pour y établir une communauté, il échoua par suite d'une divergence sur ce point capital. Les anabaptistes moraves, qui formaient un groupe compact et puissant et qui aidaient de leurs subsides et de leurs avis leurs coreligionnaires

italiens, députèrent Giulio Gherlandi pour recommander aux anabaptistes vénitiens de ne point persister dans l'erreur relative à l'humanité du Christ qui avait malheureusement triomphé au concile de 1550; il fut écouté et grâce à ses avis, le nombre des anabaptistes vénitiens continua de s'accroître.

Gherlandi fut arrêté en 1561; il était prêtre; il fut dégradé et condamné à mort l'année suivante. En prison, il se rencontra avec un autre propagateur des doctrines anabaptistes, Francesco della Sega; c'était un jeune homme de vingt-neuf ans qui, depuis quelque temps déjà, s'appliquait à faire des disciples en Vénétie, en Istrie et même en Moravie; l'Inquisition l'avait fait emprisonner avec vingt de ses compagnons à Capo d'Istria; il ne devait être jugé et condamné que quatre ans plus tard, en 1565.

La secte déclinait alors et ne tarda pas à disparaître en Vénétie; pourtant le légat, Fachinetti écrivait au cardinal Alessandrino à la date du 15 février 1567, qu'on avait appris la présence de huit anabaptistes à Padoue; trois d'entre eux qui avaient fui à Venise venaient d'y être arrêtés; deux ne niaient pas la virginité de la Vierge mais se refusaient à reconnaître la suprématie du pape; l'un était jeune et implorait son pardon, l'autre âgé et valétudinaire; celui-ci se montrait fort endurci; comme c'était son propre frère qui l'avait dénoncé et à cause de son âge, il fut condamné seulement à deux ans de prison mais « bien dure »

et telle, dit le nonce, qu'il ne puisse la supporter jusqu'au bout; auparavant ils avaient été l'un et l'autre exposés au pilori avec *l'habitello*, c'est-à-dire le manteau jaune; la foule amassée autour d'eux demandait qu'ils fussent brûlés ou noyés (mars-avril 1567)<sup>1</sup>.

La première assemblée des anabaptistes fut peut-être la cause qu'en cette même année 1550, le nonce obtint la suppression des assemblées religieuses des protestants qui avaient été tolérées jusqu'alors.

Quelques procès firent bruit, entre autres celui de Bartolomeo Fonzio. Déjà cité une première fois en 1537 devant l'Inquisition, il avait réussi à se disculper; durant deux ans, de 1548 à 1550, il professa dans une école de Padoue; ce fut là qu'on l'arrêta; son procès dura quatre ans; dans un catéchisme qu'il avait rédigé, l'Inquisition releva quarante-quatre chefs d'hérésie; le cardinal Peretti, le futur Sixte-Quint, instruisit l'affaire; toute la ville était en émoi, une députation fut même envoyée au Sénat pour le supplier d'intervenir. Ponzio admettait la plupart des dogmes catholiques, excepté l'adoration des saints et les sacrements.

Ses doctrines furent soumises au prieur Camillo Spiera lequel condamna entre autres cette maxime « que l'on doit adorer Dieu dans l'esprit et dans

1. Nunz. Ven., vol. III, col. 67, 76; vol. IV, col. 1. Voir p. 47.

la vérité » car il considérait qu'elle soustrayait les fidèles à l'autorité de l'Église. On lui imposa d'abjurer (16 juin 1652); il s'y refusa; il écrivit même une lettre au tribunal attestant qu'il maintenait ses opinions; en conséquence il fut condamné à être étranglé dans sa prison, mais on lui appliqua la peine habituelle et il fut noyé de nuit au Lido<sup>1</sup>.

Toutes les classes de la société, même les plus humbles, participaient au mouvement réformiste.

Le 2 juillet 1554, le nonce écrit à Carnesecchi qu'un gantier français « ignorant, de basse extraction, pauvre de biens et d'esprit » récemment arrivé d'Allemagne où il avait séjourné trois ans, se donnait beaucoup de mouvement pour répandre ses idées à Venise; emprisonné il se laissa amener à des aveux si-complets que le nonce se trouva dans un grand embarras; leur gravité lui imposait d'ordonner une rétractation publique, d'autre part l'ambassadeur du roi très chrétien insistait pour que l'abjuration eût lieu discrètement afin « de ménager l'honneur de la France ». Mais le nonce craignait que son cas ne servît de précédent bien que, à la vérité, l'inculpé fût un personnage de peu d'importance. Aussi demandait-il au Saint-Siège avec instance des instructions. Il lui soumettait, pour hâter la solution, un projet de sentence « contre Jean Gelichet, de Villefranche, imbécile de nation française » qui, ayant confessé ses torts

1. BENRATH, p. 12, 14, 66, 97.



et reconnu ses erreurs, sollicitait son pardon parce que, disait-il, « il avait péché par ignorance et non par malice ».... Le nonce proposait de le bannir à perpétuité<sup>1</sup>.

Plus tard, le 8 juin 1567, un chaussetier faisait pénitence publique devant S. Sofia<sup>2</sup>.

Le 22 novembre de la même année, ce sont quatre lainiers, le père, la mère et les deux fils, venus de Vicence, qui sont dénoncés comme luthériens; on cherchait leurs complices<sup>3</sup>.

Le 10 juillet 1568, un membre d'une illustre famille, Luigi Mocenigo, lequel avait abjuré trois ou quatre ans auparavant, est dénoncé comme relaps; il appartenait au clergé; on l'arrêta à Padoue où il avait des bénéfices s'élevant à 200 écus. A peine son arrestation connue, on se demanda à qui les attribuer. L'année suivante, le 11 avril, il fut livré au bras séculier et privé de ses bénéfices<sup>4</sup>.

Le 28 octobre 1569, le Saint-Siège informe le nonce qu'un membre de la famille des Chigi est suspect et le nonce fait enfoncer la porte d'un noble vénitien pour se procurer des preuves de culpabilité, mais Chigi avait fui. Alors s'ouvrit une sorte de négociation; quelques gentilhommes s'offrirent à être caution que Chigi se présenterait à Rome devant le Saint-Office dans le délai de

1. Nunz. Ven., vol. I, col. 267.

2. Nunz. Ven., vol. IV, col. 23.

3. Nunz. Ven., vol. IV, col. 90.

4. Nunz. Ven., vol. V, col. 30; vol. VI, col. 2.

trois mois si l'on renonçait à l'y conduire en captif; le nonce aurait voulu que ce fût avant un mois mais il confesse au pape que, entouré d'amis résolus à le protéger, Chigi ne peut plus être pris ou surpris et que, s'il consentait à se rendre volontairement à Rome dans deux mois, il faudrait accepter<sup>1</sup>.

Longtemps après, un autre noble, de la famille Battaglia, dut faire une abjuration publique (22 octobre 1585<sup>2</sup>).

Les livres hérétiques, ceux de Vergerio entre autres, n'avaient jamais cessé de circuler presque librement dans le territoire vénitien et y semaient des idées les plus subversives. Une lettre de Rome datée du 3 avril 1563 annonça au nonce qu'on en faisait entrer dans les balles de soie<sup>3</sup>. Pour lutter contre ce danger, le P. Ippolito Chizzuola publia à Venise en 1562 une « Réponse<sup>4</sup> » dont le nonce acheta deux cents exemplaires afin de les répandre dans toute la région (27 mars 1563).

En 1566, au commencement de décembre, une main mystérieuse peignit sur un mur de la salle capitulaire de l'église Saint-Marc, tout près du lieu où siégeait le tribunal de l'Inquisition, trois calices d'où sortaient des hosties cornues, un serpent et un objet que le nonce désigne mais ne nomme pas par décence; un peu plus loin il y avait une cloche

1. Nunz. Ven., vol. VIII, col. 21.

2. Nunz. Ven., vol. X, col. 514.

3. Nunz. Ven., vol. II, col. 64 et 65.

4. *Riposta di... alle Bestemmie...*, Venettia, (sic), 1562.

entourée « d'emblèmes d'impiété ». Le nonce mena grand bruit de ce sacrilège, s'en plaignit au doge, au Conseil des Dix, aux assesseurs laïques du tribunal inquisitorial; une récompense de 1 000 ducats avec le droit de libérer un condamné, fut offerte à qui dénoncerait le coupable. Il demeura inconnu<sup>1</sup>.

La conduite du clergé tant régulier que séculier donnait prise aux critiques des protestants et les efforts du Saint-Siège n'y avaient pas le même succès qu'ailleurs. La correspondance échangée entre les représentants du pape à Venise et la cour romaine abonde en doléances à ce sujet.

Pietro Casola, qui visita Venise en 1494, note comme une particularité que le couvent *Delle Vergine* est fermé aux hommes<sup>2</sup>. Un décret du Conseil des Dix en date du 9 août 1514 interdit les entretiens des nonnes avec des personnes étrangères à leur couvent, établit le degré de parenté de celles qui pourraient pénétrer dans les parloirs ainsi que les heures auxquelles elles seraient admises, menaça de l'exil et de la confiscation ceux qui conduiraient une nonne hors de son couvent ou faciliteraient les sorties, détermina les conditions que devraient remplir les femmes admises à habiter à l'intérieur de la clôture, fixa à soixante ans au moins l'âge des confesseurs. En 1521, le même

1. Nunz. Ven., vol. III, col. 50.

2. *Il Viaggio a Gerusalemme*, Milan, 1855.

Conseil confia à un magistrat particulier la surveillance des couvents<sup>1</sup>. Mais le désordre était extrême aussi bien dans les monastères que dans les couvents. « Les défroqués, écrivait Aleandro, le 24 mai 1533, sont plus nombreux que les prêtres. Un moine s'est fait prêtre de sa propre autorité et a célébré la messe, puis il est devenu docteur laïque et, pour couronner le tout, il a épousé une fille de bonne naissance tout en continuant à entretenir une vieille concubine. La vie, dit-il encore (31 mai 1533), est toute troublée, non par les rois, les princes ou les peuples, mais par les frères, les moines, les moines et les bigots qui tous commettent des choses affreuses. Aussi Votre Sainteté ne doit-elle point s'étonner si, dans la plupart de mes lettres, je suis obligé de lui parler de moqueries. » En effet, il signale « les abominations commises par les moines et les nonnes de l'ordre de Saint-François établis à Feltre et transmet à ce sujet une supplique dans laquelle les autorités de la ville les exposaient au sénat vénitien.

Le 19 juillet 1533, il écrit : « Ces désordres sont le fait de tous les frères, mais plus spécialement des conventuels... tous ces moines se mangeraient entre eux. »

La coutume qui s'était introduite à Venise comme ailleurs de donner des moines pour confesseurs aux nonnes avait eu, là aussi, les plus

1. B. CECCHETTI, p. 198, 206.



fâcheux résultats. Le 26 avril 1533, le nonce écrit à Giberti, évêque de Vérone, qu'il faut mettre un terme aux relations que les moines mineurs conventuels entretenaient ouvertement avec les nonnes des couvents voisins et il propose de leur donner comme confesseur « un vieux prêtre séculier »<sup>1</sup>. Les « Seigneurs vénitiens » ne voulant pas que leurs filles et leurs fils soient livrés à l'opprobre, se proposaient, paraît-il, de prendre l'initiative de cette mesure, ce qui inquiétait Aleandro qui redoutait une telle immixtion ; il demandait qu'au moins on consultât le Saint-Siège et cherchait à gagner du temps (23 juillet 1533). Mais il reconnaît que les moines et les nonnes se conduisaient fort mal ; le 30 juillet, il parle des énormités « *et in fidem et in moribus* » des carmes, récollets, servites ; les dominicains étaient les moins corrompus. « S'il me fallait, ajouta-t-il, rapporter tout ce qui m'est révélé, j'écrirais un livre plus gros que la Bible. »

En mars 1534, on apporta au nonce une quantité de lettres licencieuses de moines adressées à des sœurs ; Aleandro trouvait au reste que les moines étaient bien plus à blâmer et que les sœurs n'avaient eu que le tort de les écouter.

Le 7 juillet 1534, le pape recommande au patriarche de Venise et au primicier de la basilique de Saint-Marc de rappeler au respect de la règle les nonnes de Cataldo, Blasio, S. Zaccharia<sup>2</sup>....

1. Ce fut la solution qu'adoptera un peu plus tard Pie V.

2. Nunz. Ven., vol. I. Lettres du nonce Aleandro au cardinal Giacomo Salviati, col. 138, 140, 144, 152, 163, 168, 208, 232. Les

Trente-deux ans plus tard, les choses n'avaient pas changé.

Dans le couvent de S. Daniele, un prêtre avait été trouvé dans la cellule d'une nonne ; comme elle appartenait à une famille de haute noblesse, le légat recommanda qu'on agît à son égard avec discrétion (12 juillet 1567). Dans la même lettre le nonce raconte qu'une jeune fille très riche s'est échappée, avec la connivence de l'abbesse du couvent de Sepoletrio où l'on l'avait enfermée en attendant qu'il fût décidé lequel des deux prétendants à sa main l'obtiendrait<sup>1</sup>.

En 1570 (4 novembre), le nonce Fachinetti, se proposa de réformer, conformément aux ordres du concile de Trente, les frères de l'ordre de SS. Giovanni et Paolo ; un grand nombre d'entre eux n'avaient jamais fait leur profession, ce que le nonce estimait très scandaleux. On avait déjà cherché mais en vain à réformer leur couvent de S. Giorgio in Alga (1567). Un autre de leurs couvents était voisin de S. Maria dell' Orto ; il n'était pas moins corrompu. Cette fois, le nonce usa d'intimidation ; il mit en devoir les moines ou de prononcer leurs vœux, ou de dépouiller le froc et de retourner chez eux ; excepté quatre ou cinq, toute la communauté se résigna et, dit le nonce, si le général veut bien en user ainsi dans les autres

années suivantes manquent, le volume II comprend les années 1564-1563.

1. Nunz. Ven., vol. IV, col. 42, 44.

communautés, nul doute qu'il n'ait même succès<sup>1</sup>.

Mais les moines savaient plus d'un tour pour lui échapper. L'un d'eux refuse de rentrer dans son cloître sous le prétexte qu'il soutient sa vieille mère, ce qui est vrai, dit le nonce Fachinetti, mais il ajoute qu'il est non moins vrai que ce moine mène une vie désordonnée; un autre moine se trouvait dans la même situation mais celui-là s'était si mal conduit que le nonce l'avait renvoyé dans son monastère pour qu'il y fût puni; nombre de moines demandaient ainsi pour des raisons plausibles, à vivre en dehors de leurs monastères (8 septembre 1571<sup>2</sup>).

En mars 1576, le nonce apprend qu'un moine « prieur et gardien » d'un béguinage (*pizzocare*) est accusé de choses graves, si graves même qu'il paraît préférable de « ne pas aller au fond ni examiner l'affaire dans le détail » à moins que le pouvoir pontifical n'en décide autrement. Le Père provincial avait, au surplus, pris des dispositions qui devaient remédier au mal, « si, dit le nonce avec quelque scepticisme, elles sont appliquées<sup>3</sup> ».

Un grand nombre de moines, après avoir fait des vœux, vivaient en dehors de leur couvent; ils étaient, écrit le nonce<sup>4</sup> en 1579 (26 décembre) de trois sortes : ceux qui avaient été chassés, ceux qui en avaient reçu l'autorisation de leurs supé-

1. Nunz. Ven., vol. IV, col. 90, 141; vol. V, col. 47; vol. VIII, col. 78.

2. Nunz. Ven., vol. IX, col. 86.

3. Nunz. Ven., vol. XV, col. 39.

4. Bolognetti, évêque de Massa, cardinal en 1583.

rieurs, ceux qui étaient partis par caprice. Et le nonce déclare que, en ce qui concernait ces derniers, il était désarmé car, quand il voulait les obliger à rentrer dans leur cloître, les supérieurs refusaient, fort sagement d'ailleurs, de les reprendre<sup>1</sup>.

Dans l'intérieur des monastères on jouait aux cartes quand on ne faisait pas pire, et à des taux élevés (mars 1588). Les frères mineurs du couvent S. Antonio se conduisaient abominablement; on leur envoya un visiteur, mais ils manœuvrèrent de telle manière qu'ils réussirent à le faire remplacer par un autre dont ils savaient que l'indulgence serait d'autant plus grande qu'il n'était pas lui-même exempt de reproche; avec un moine espagnol, il avait commis jadis tant d'infractions aux vœux monastiques qu'on les avait exilés tous deux<sup>2</sup>.

A l'époque du carnaval, des moines masqués se mêlaient la nuit aux bateleurs et aux filles sur la place Saint-Marc, couraient les ruelles en armes, faisaient scandale et c'était bien en vain que le nonce Matteucci s'épuisait à leur démontrer l'inconvenance de leur attitude<sup>3</sup>.

Le vicaire du patriarche, Guidoni, avait donc tout lieu d'écrire au cardinal Montalto, le 4 juin 1588, que « Venise était un nid de moines et de prêtres indignes venus de toutes parts pour vivre dans la

1. Nunz., Ven., vol. XIX, col. 404.

2. Nunz. Ven., vol. XXVIII, col. 408, 602. Nunz. Ven., vol. XIX, col. 223.

3. Nunz. Ven., vol. XXVII, col. 58. Lettre du 3 mars 1590.



débauche. La plupart, ajoute-t-il, ont des maîtresses pour ne pas dire des femmes<sup>1</sup>. »

En 1595 (14 juillet) un moine falsifiait les pièces d'un procès; il est vrai que c'était pour sauver le prieur<sup>2</sup>.

Les nonnes ne demeuraient pas en reste.

En 1563, treize nonnes d'un couvent de Vicence abandonnaient leur couvent, parce que le cardinal d'Urbino y avait établi une discipline plus sévère. Elles vinrent à Trente supplier le concile ou de les renvoyer chez elles, ou de leur permettre d'entrer dans un autre couvent. Les ambassadeurs vénitiens en prirent texte pour attaquer l'évêque, le cardinal Giulio della Rovere, qui ne résidait pas. Pourtant l'évêque finit par avoir le dessus<sup>3</sup>.

En 1571, le nonce reçut des mains de l'évêque de Padoue une lettre et un bref que lui envoyait le cardinal Rusticucci et qui lui donnaient les pouvoirs nécessaires pour ramener les nonnes à une meilleure vie; il se mit tout aussitôt à l'œuvre et obtint que les couvents n'eussent plus qu'une issue, au plus deux (21 juillet 1571). L'année suivante une lettre du nonce en date du 6 février, contient cette révélation surprenante que l'autorité tolérât qu'il y eut à Venise des nonnes qui, après avoir fait leurs vœux, étaient devenues des filles publiques; le nonce s'occupait de les rechercher et il en avait déjà fait saisir deux; il était en quête d'un lieu

1. Nunz. Ven., vol. XXVIII, col. 59.

2. Nunz. Ven., vol. XXXI, col. 100.

3. L. CARCERERI, *Appunti...*, p. 67.

où elles pourraient faire pénitence de leurs fautes<sup>1</sup>.

Deux ans se passèrent sans que la décision relative aux portes des couvents, accordée à grand-peine, reçut un commencement d'exécution.

En avril 1573, le nonce obtint qu'elles fussent non pas murées comme il l'aurait souhaité, mais qu'on les fermât avec trois clés; toutefois une difficulté s'était présentée au sujet des portes qui donnaient dans les églises et il s'occupait de la résoudre<sup>2</sup>.

Au nonce Fachinetti, succéda en juillet 1573, l'évêque de Rossano, Gio. Batta Castagna<sup>3</sup> (Urbain VIII) qui semble avoir mis moins de rigueur à réprimer les fautes des nonnes.

A la date du 19 décembre 1573, il demandait au Saint-Siège d'absoudre un certain nombre de femmes qui avaient indûment pénétré dans des monastères et quelques personnes qui s'étaient élevées contre « la conception de la Vierge<sup>4</sup> ».

Les femmes tenaient absolument à avoir leurs entrées dans les couvents. Dès que son mari, Niccolo da Ponte, eut été élu doge, sa femme insista auprès du nonce pour qu'il lui accordât la faveur d'entrer à sa guise dans le couvent S. Maria degli Angeli de Murano et elle obtint ce qu'elle désirait (25 janvier-8 février 1678<sup>5</sup>).

1. Nunz. Ven., vol. IX, col. 65 et 178.

2. Nunz. Ven., vol. XIII, col. 111.

3. Sa première lettre est du 4 juillet.

4. Nunz. Ven., vol. XIII, c. 254.

5. Par la bulle « Cum, sicut accepimus » du 3 juin 1568.

Pie V avait naguère<sup>1</sup> enlevé les religieuses à la juridiction des frères mineurs, mais Grégoire XIII les y soumit de nouveau en 1578, ce qui n'était pas, semble-t-il bien prudent<sup>2</sup>.

Les choses allaient, quoi qu'on fit, de mal en pis et les autorités se désespéraient; on lit cette phrase dans un décret du Conseil des Dix en date du 19 février 1577 : « On peut établir tous les règlements que l'on voudra; ils ne seront jamais observés tant que les couvents seront dirigés par des moines<sup>3</sup>. » Le souverain pontife apprenait avec désespoir de « personnes dignes de foi » que les couvents de Venise « étaient tombés dans une grande dissolution » et que « le peu de bien qu'on y avait fait précédemment s'en était allé en fumée » (lettre du nonce en date du 14 mars 1579<sup>4</sup>). Les religieuses introduisaient quantité d'hommes dans leur clôture. A vrai dire leur objet n'était plus aussi coupable qu'auparavant; elles tenaient à avoir le plus de spectateurs possible aux représentations théâtrales qui étaient devenues leur occupation favorite. En 1581, à Padoue, faute de mieux, elles introduisirent le concierge et demandèrent ensuite l'absolution; les nonnes du couvent S. Spirito de Venise représentèrent un drame, *la Légende de S. Rosana*<sup>5</sup> avec accompagnement de chants et

1. Nunz. Ven., vol. XIX, col. 14 et 23.

2. Nunz. Ven., vol. XIX, col. 55.

3. B. CECCHETTI, p. 210.

4. Nunz. Ven., vol. XX, col. 474.

5. Cette pièce semble remonter au xv<sup>e</sup> siècle; elle dut avoir un succès prolongé car elle fut imprimée plusieurs fois; pour la

de danses; les rôles d'hommes étaient tenus par des nonnes portant pantalon, barbe postiche et chapeau « à la romaine »; tout le couvent fut excommunié et l'abbesse destituée.

Cet exemple n'empêcha pas qu'en 1587 on jouât dans le couvent S. Domenico une comédie à tendances très nettement hérétiques; le nonce, l'archevêque de Capoue, se borna à éloigner les organisateurs<sup>1</sup>.

Il arrivait parfois qu'on punissait les suborneurs de nonnes. En 1588 (16 janvier), Giacomo Carro, convaincu d'avoir fréquenté dans trois couvents d'où il était sorti à l'occasion caché dans une caisse, eut la tête tranchée; un complice fut envoyé aux galères pour douze ans; le procès avait été mené, par ordre du nonce, « très secrètement<sup>2</sup> ».

Les moines et les nonnes pouvaient dans bien des cas, à Venise ainsi que dans le reste de l'Italie, invoquer comme excuse la pression qu'on avait exercée sur eux à un âge où ils n'étaient pas maîtres de leur volonté; le légat Fachinetti se

première fois, semble-t-il, en 1526 et ensuite en 1557, 1572, 1576, 1611.... Rosana est une reine à qui la maternité, longtemps refusée, est accordée parce que son mari et elle se convertissent à la foi chrétienne. La pièce est divisée en deux journées. Voir GRAESSE, *Trésor des livres rares*, vol. VI, I, 34 et COLOMB DE BATINES, *Bibliografia delle Antiche Rappresentazioni italiane*.... Florence, 1852, p. 39. Alessandro d'Ancona a écrit la vie de la reine Rosana, Livourne, 1874.

1. Nunz. Ven., vol. X, col. 553.

2. Nunz. Ven., vol. XXVI, col. 51. 52. Voir B. CECCHETTI, p. 200; procès relatifs à la moralité dans les couvents.



rendit en 1570 au monastère S. Salvatore pour ôter l'habit à tous les moines qui n'avaient pas seize ans, conformément à une décision récente du Chapitre général de l'ordre. D'après lui, dans certains couvents se trouvaient des « moinillons » bien plus jeunes encore, souvent âgés de moins de quatorze ans<sup>1</sup>. Dans un monastère, le légat en délivra sept qu'il envoya dans leurs familles.

D'autre part, les évêques se refusaient à la résidence et donnaient un détestable exemple; celui de Concordia, Pietro Quirino, répondait au nonce qui le pressait en 1575 d'aller diriger son diocèse, qu'il était trop malade et cependant il semblait en santé florissante et Concordia n'était qu'à une demi-journée de barque de Venise. Cette négligence à remplir ses devoirs ne l'empêcha pourtant pas de conserver son évêché pendant quarante-huit ans, de 1537 à sa mort en 1585<sup>2</sup>.

Quand le cardinal Borromée se rendit à Venise, en 1580, il y trouva seize évêques qui y vivaient continuellement; il insista auprès du nonce pour qu'il les obligeât à regagner leurs diocèses<sup>3</sup>.

Le Conseil des Dix se plaignait de ces négligences. Le 21 juin 1550, il déclarait que le gouvernement pontifical devrait, loin de lui reprocher sa mollesse envers l'hérésie, « s'occuper d'obliger les évêques à prendre soin eux-mêmes des âmes qui leur étaient confiées et qui ne se perdaient que

1. Nunz. Ven., vol. XXV, col. 51.

2. Nunz. Ven., vol. XIV, col. 147.

3. A. SALA, *Biografia de S. Carlo Borromeo*, p. 86.

parce que leurs pasteurs n'avaient aucun souci de leur salut ».

Si les évêques tenaient tant à ne point quitter la métropole, c'est qu'ils ne manquaient pas à profiter des séductions qu'elle n'offrait que trop.

L'archevêque de Massimi y étant venu, descendit chez une certaine Cornelia de réputation douteuse; il est juste de dire que les auberges étaient rares à Venise et les étrangers nombreux, en sorte qu'on se voyait souvent obligé de se loger dans des maisons suspectes. Le nonce crut à tout hasard devoir « charger des personnes sûres » de s'assurer que la conduite de l'archevêque ne prêtait pas à la critique; peut-être celui-ci craignait-il leurs investigations car il alla aussitôt se loger dans une autre auberge qu'il loua tout entière (30 novembre 1569<sup>1</sup>).

L'évêque d'Ivrée, mandé devant le nonce, le 16 janvier 1574, reconnut avoir vécu longtemps en concubinage et avoir deux fils, mais il ajouta que depuis quatre ans, il avait éloigné et même marié sa maîtresse et qu'il lui paraissait inconcevable qu'on lui fit des reproches à ce sujet puisqu'il avait cessé de pécher et qu'étant vieux et malade il ne songeait nullement à recommencer<sup>2</sup>.

En 1590, l'évêque de Zante, huit mois après sa nomination se refusait à gagner son poste; la vie qu'il menait à Venise était telle qu'il ne pouvait y renoncer malgré les « admonestations fraternelles » du nonce; on l'avait vu prendre part aux folies du

1. Nunz. Ven., vol. VII, col. 51.

2. Nunz. Ven., vol. XII, col. 25; vol. XIII, col. 269.

carnaval, frayer en costume sacerdotal avec des pitres, se livrer « à mille actions deshonnêtes »<sup>1</sup>.

En 1594, Benedetto Leoni, évêque d'Arcadie, est assassiné à cause d'une femme<sup>2</sup>.

Le bas clergé suivait ces exemples.

Le podestat de la petite cité de Veglia en Istrie écrit au doge pour lui dénoncer les « énormités » commises par un prêtre et lui demander l'autorisation de le faire emprisonner et le doge en réfère au légat qui consentit à son arrestation pourvu qu'on le gardât dans les prisons de l'évêché ou qu'on l'envoyât à Venise où une enquête serait faite (24 septembre 1569<sup>3</sup>).

Aussi ce légat se plaignait-il douloureusement au cardinal Alessandrino quelques jours plus tard (27 septembre) de « l'extrême dissolution du clergé dans le concubinage »; le patriarche, ajoutait-il, était tout disposé à agir mais, comme il prenait conseil de personnes entachées elles-mêmes de ce vice, il n'était rien entrepris pour remédier au mal.

En 1570, un abbé s'était battu avec un sien neveu à propos d'une femme et l'avait blessé, un clerc avait tué une femme de mauvaise vie<sup>4</sup>.

En 1578, ce furent deux chanoines qui donnèrent de la tablature au nonce et l'affaire se compliqua

1. Nunz. Ven., vol. XXVII, col. 38. Lettre du 3 mars 1590.

2. Nunz. Ven., vol. XXX, col. 13 et 99. Lettres du 5 janvier et du 3 avril 1594.

3. Nunz. Ven., vol. VII, col. 17.

4. Nunz. Ven., vol. IV, col. 142; vol. VII, col. 134.

parce que le Conseil des Dix les réclamait tandis que le nonce voulait les avoir « pour en faire prompt justice afin qu'on sût que les tribunaux ecclésiastiques pouvaient comme les autres châtier les coupables »<sup>1</sup>. En 1584, un chanoine portant un nom illustre, Carlo Borromeo, fut surpris en mauvaise fréquentation.

Bien plus tard, le vicaire du patriarche, Guidoni, se plaignait de rencontrer les plus grandes difficultés pour réformer le clergé car ses membres étaient presque tous apparentés à des nobles qui les couvraient de leur protection quand ils avaient commis quelque méfait (1588)<sup>2</sup>.

En 1594, un moine franciscain et un chanoine régulier sont décapités sur la place Saint-Marc « pour des crimes affreux »<sup>3</sup>.

Pour faciliter leurs écarts de conduite, les membres du clergé avaient adopté un costume qui les distinguait à peine des gentilshommes; ceux qui étaient ordonnés portaient le manteau et le chapeau rond des nobles de premier rang, des *Savii*; la seule différence était que les manches des nobles étaient fendues et les leurs fermées. Le légat Facchinetti trouvait quelques avantages à cet habillement car premièrement, disait-il, les Sages étant peu nombreux et bien connus, les prélats vêtus comme eux ne pouvaient faire autrement

1. Nunz. Ven., vol. XIX, col. 142 et 154. Lettres du 19 et du 26 juillet 1578.

2. Nunz. Ven., vol. XXVIII, col. 42 et suiv.

3. Nunz. Ven., vol. XXX, col. 13, 99.



que de garder une tenue décente; en outre ce costume leur donnait, à son sens, une apparence de dignité qui convenait dans une ville comme Venise; à vrai dire il leur procurait des facilités dont ses successeurs se plainquirent. Les nobles trouvaient d'ailleurs fort à redire à cette assimilation et auraient voulu que les prêtres missent au moins une croix bien apparente sur leur chapeau ainsi que cela se pratiquait à Rome<sup>1</sup>.

En 1583, le nonce, Lorenzo Campeggio, évêque de Cervia, se plaignait que les prêtres parcouraient la ville en vêtements peu conformes à leur ministère<sup>2</sup>.

L'orthodoxie eut à Venise un défenseur ardent mais un peu compromettant, Dionisio Zannettini qui fut évêque de Mylopotamos en Crète (1538-1555). Le président du concile de Trente, le cardinal Ercole Gonzaga le traite de *Hometto di poco valore*, néanmoins il joua à Venise et dans toute la région un rôle des plus importants; c'était un Grec, né à Nauplie; aussi fut-il surnommé le Grechetto; son éducation s'était faite chez les Franciscains; dès 1529 il avait été nommé évêque de Ceos; son savoir théologique, sa grande éloquence lui valurent de nombreuses missions; vers 1545, il vint s'établir à Venise. Quelque temps il flatta la papauté d'une union possible entre les églises grecque et latine mais son affaire principale

1. Nunz. Ven., vol. VII, col. 42. Lettre du 27 septembre 1569.  
2. Nunz. Ven., vol. XXII, col. 268; vol. XXIII, col. 249.

fut la lutte contre le protestantisme; il y surpassa Della Casa en rigueur; il accueillait, il sollicitait les délations et les transmettait à Rome avec le plus grand secret<sup>1</sup> car, soit pour se faire valoir, soit qu'il y eût vraiment danger pour lui, il se disait menacé de vengeances terribles; il s'attaquait aux plus hauts prélats traitant le cardinal Gonzaga de protecteur des hérétiques, dénonçant, non sans motif, l'évêque Vergerio, ainsi que les généraux des principaux ordres, le coadjuteur de Vérone, Lippomano, celui de Bergame, Soranzo, le cardinal Morone, le patriarche d'Aquilée, Giovanni Grimani; il accusait celui-ci d'être l'ami d'Ochino, de Vergerio, de fra Augustino de Trévise; il accusait le cardinal Ridolfi d'avoir fait de Vicence une ville luthérienne, le patriarche de Venise de ne pas résider, les cardinaux d'accorder trop de faveurs à leurs protégés. Par certaines de ses accusations contre le clergé, il se rapprochait des luthériens et faillit se faire taxer lui-même d'être de leur parti. Au concile de Trente, on l'a vu, il parla avec tant de véhémence que l'évêque de Cava dont il dénonçait parmi d'autres la conduite, lui arracha la barbe et fut de ce chef exclu du Concile.

Le Grechetto n'était peut-être pas tout à fait sain d'esprit; il voyait partout des persécuteurs et se plaignait sans cesse; sans cesse il prétend dans ses lettres qu'il est dénué de tout, tandis que les héré-

1. BUSCHBELL, p. 247.

tiques sont riches; il demanda même des secours à l'évêque de Cava! Ses dénonciations à la cour de Rome sont accompagnées presque toujours de demandes d'argent et de places. Souvent elles étaient dictées par des motifs de haine personnelle; il eut un procès avec l'archevêque de Chypre, son ancien protecteur, qu'il accusait d'avoir séquestré un témoin à charge dans un procès d'Inquisition; il semble qu'il perdit ce procès. On tenait moins de compte à Venise qu'à Rome de ses dénonciations; il mourut en 1556.

Le dominicain Tommaso Stella, évêque de Salpe (1544-1547<sup>1</sup>), surnommé il Todeschini et « le marteau de l'hérésie » comme Muzio, ressemble au Grechetto mais avec plus de dignité<sup>2</sup>. Un bref du pape de 1539 l'avait autorisé à lire les œuvres des luthériens; il contribua à la fondation de la confrérie du *Sacratissimo Corpo di Christo*; sa principale occupation fut la réforme des couvents; il contraignit les moines dominicains de SS. Giovanni et Paolo à Venise de suivre leur règle; il se rendit à Padoue pour ramener les moines à l'observation de la discipline surtout dans le monastère de S. Marco; il prêcha à Venise pendant un carême. Grechetto le louait pour sa sévérité à l'égard des hérétiques. Au concile de Trente il fut

1. Transféré à Lavello (1547-1549). Ughelli, *Italia Sacra*, vol. VII, 917, vol. X, p. 338.

2. Morone, vol. XII, p. 144; vol. LXXX, p. 268. Il composa entre autres ouvrages un traité *De inquirendis hæreticis* et une réponse à Calvin *De Sacramento Eucharistiæ*.

toujours du parti de la rigueur; il s'y montra partisan d'une répression impitoyable; il recommandait qu'on surveillât les prédicateurs quand ils traitaient de la Justification. Comme le Grechetto, il se plaint sans cesse que les moines sèment l'hérésie; il réclame du pape le droit d'empêcher de prêcher ceux dont l'orthodoxie n'est pas assurée. En 1548 le pape l'envoya à la Mirandole où la réforme avait été propagée par un carme et un médecin. Stella avait les pouvoirs les plus étendus, pouvoir d'absoudre les pénitents, de livrer les coupables à la justice; son éloquence et son enthousiasme gagnèrent la bienveillance du comte Galeotto Pico della Mirandola et, fort de son appui, il se mit en devoir d'extirper le mal. Il chassa le médecin « ne pouvant faire plus » et se mit à visiter les familles suspectes à raison de cinq ou six par jour; des soumissions lui vinrent en nombre mais qui lui parurent peu sincères; deux soldats abjurèrent. On ne lui livra que quelques livres, alors il publia un décret menaçant de confiscation les détenteurs d'œuvres défendues (1548)<sup>1</sup>. Cependant il lui arriva d'être cité lui-même devant l'Inquisition à cause d'un sermon dans lequel il avait soutenu, en s'appuyant sur saint Augustin et saint Thomas d'Aquin, que la souffrance et la mort « ne sont pas des effets du péché originel ». Le Christ, disait-il, ayant expié les péchés des hommes, ils sont maintenant délivrés du péché par

1. Buschbell, p. 274.



le baptême. La mort, la faim qui étaient autrefois les effets du premier péché, existent pour l'exercice des vertus, surtout de l'humilité et « afin que les hommes deviennent toujours plus semblables au Christ ». Stella fut absous. Au consistoire secret du 24 août 1549 il fut nommé évêque de Capodistria en remplacement de Vergerio; on sait le rôle qu'il y joua. Stella se trouvait au concile de Trente en 1562, il y soutenait la Curie et lui envoyait des comptes rendus des séances. Il mourut en 1566.

Ce fut le 18 juillet 1575 que Paul Véronèse fut appelé à comparaître à Venise devant le tribunal de l'Inquisition<sup>1</sup>. On lui demanda sa profession. « Je peins et je fais des figures », répondit-il; puis s'il savait pourquoi il était convoqué. Il répondit que non. S'il pouvait l'imaginer, il répondit que oui. Ce qu'il imaginait, il répondit qu'on l'avait chargé de peindre une Madeleine au lieu d'un chien dans un tableau représentant la Cène mais qu'il avait fait remarquer que ce personnage ferait mauvais effet. On lui demanda s'il avait peint d'autres tableaux, il répondit en énumérant quelques-unes de ses œuvres. On lui demanda ce que signifiait, dans la cène du réfectoire de S. Giovanni et Paolo, un homme qui saignait du nez<sup>2</sup>. Il répondit que c'était un servi-

1. *Rivista Cristiana*, an. III, 1875, fas. III, p. 97.

2. Ce tableau a été transporté du couvent SS. Giovanni et

teur auquel il serait arrivé un accident. On lui demanda encore ce que signifiaient ces gens habillés à l'allemande avec une hallebarde à la main, il répondit : « Nous autres peintres, nous prenons les mêmes licences que les poètes et les fous. J'ai mis, ajouta-t-il, deux hallebardiers près d'un escalier, l'un buvant, l'autre mangeant, parce qu'il me paraissait que le maître de la maison étant vieux, ainsi que le dit l'Écriture, devait avoir des serviteurs. Quant au bouffon qui a un perroquet sur le poing, je l'ai mis dans ma toile comme ornement ainsi que c'est notre usage. » On lui demanda s'il trouvait convenable de faire figurer à la cène du Christ des bouffons, des ivrognes, des nains et des Allemands et il répondit que non. « Alors pourquoi les avez-vous mis? » A quoi il répondit qu'il avait supposé qu'on pouvait admettre que ces personnages se trouvaient hors du lieu où se passait la cène. « Mais ne savez-vous pas qu'en Allemagne et dans les autres lieux infestés d'hérésie on représente des scènes religieuses ridicularisées et pleines de détails grossiers et d'inventions blâmables comme celles-ci? — Je le sais et je répéterai ce que j'ai dit, c'est que mes maîtres en ont toujours fait autant? Ainsi Michel-Ange de Rome a représenté Jésus, sa Mère, saint Jean, saint Pierre et la Cour Céleste nus et avec peu de révérence. — Mais

Paolo à l'Académie des Beaux-Arts, c'est *Il Convito nella Sala di Levi*. ARMAND BASCHET, *Paul Véronèse*, Paris, 1880, p. 12.

ignorez-vous que dans le Jugement universel, on ne pouvait donner des vêtements aux personnages? Il n'y a rien dans ce tableau qui n'ait trait aux choses spirituelles et l'on n'y voit ni chiens, ni fous, ni armes, ni autres bouffonneries. »

Le Véronèse fut condamné à corriger son tableau dans le délai de trois mois à ses frais<sup>1</sup>.

Jusqu'à la fin du siècle le gouvernement vénitien maintint sa politique, tantôt cédant aux injonctions de la cour de Rome, tantôt y résistant, aussi bien dans les États de terre ferme qu'à Venise. Ainsi, en 1575, il blâma le lieutenant d'Udine lequel avait annulé certaines sentences du tribunal inquisitorial parce qu'elles avaient été rendues en dehors de sa présence; il lui fut recommandé « de maintenir intacte la juridiction civile sans porter atteinte à la juridiction ecclésiastique<sup>2</sup> ».

En l'année 1579 (26 décembre), le nonce Alberto Bolognetti, obtint une victoire capitale; la Seigneurie lui reconnut le droit d'opérer comme il

1. Les images de sainteté occupèrent souvent l'Église. Le concile de Trente prit à ce sujet une délibération le 30 novembre 1563 (SFORZA PALLAVICINI, vol. II, p. 1008). Le 18 février 1579, la congrégation du Saint-Office s'occupa d'une représentation de saint Pierre qui se trouvait dans l'église de Todi et dans laquelle il était figuré parmi les autres apôtres revêtu d'un pluvial et tenant d'une main un livre de prières tandis que, de l'autre, il aspergeait l'assistance d'eau bénite; la congrégation se demandait si cette image était contraire aux dogmes et aux décrets du concile de Trente. Il fut décidé qu'on supprimerait le livre et l'aspersion (L. PASTOR, *Allegemine Dekreten*, p. 514).

2. B. CECCHETTI, vol. I, p. 23.

l'entendait pour réprimer l'hérésie; c'était un blanc-seing qu'on lui accordait contrairement à la politique suivie jusque-là par le Conseil des Dix. Le nonce en profita aussitôt pour faire mettre en prison « quelques apostats cause de scandale ». « Ce sera, écrivait-il au pape, un grand exemple pour les autres et Venise ne sera plus cette ville où les hérétiques pouvaient enseigner à leur guise, administrer leurs sacrements et faire ce qui leur plaisait. » Dans le même esprit, il organisa en mars 1580, dans l'église Saint-Marc une abjuration solennelle « destinée à inspirer la terreur<sup>1</sup> ».

Cette année (1579), les recteurs de Brescia étaient chargés d'examiner le cas d'un carme hérétique et de faire savoir à la République « s'il méritait le dernier supplice ou d'être enfermé entre deux murs »; dans ce cas, il serait remis aux agents de l'Inquisition et envoyé à Rome<sup>2</sup>.

Mais le Conseil des Dix n'abandonnait pas pour cela complètement ses droits; quand le cardinal Borromée se disposa à visiter les villes de son diocèse qui, telles que Brescia et Bergame, faisaient partie de la République, les gouverneurs reçurent l'ordre de résister avec énergie aux empiétements du fougueux prélat.

D'autre part, le Conseil des Dix félicitait, le 19 février 1579, le podestat et le capitaine de la ville de Trévise d'avoir interdit la publication

1. Nunz. Ven., vol. XIX, col. 404; vol. XXI, col. 66. Bolognetti avait obtenu l'année précédente la fondation d'un séminaire.

2. B. CECCHETTI, vol. I, p. 25.



d'un édit ecclésiastique défendant aux habitants de se rendre en pays hérétiques sans autorisation du Saint-Office, « car il en résulterait, disait la lettre du Conseil, de graves préjudices pour le gouvernement temporel ». Le recteur de Bergame était censuré, le 12 août 1580, pour avoir laissé afficher cet édit.

En 1580, l'évêque de Zara fut mandé devant le Conseil des Dix pour y entendre lecture d'une remontrance motivée par l'excommunication qu'il avait lancée contre le recteur de cette ville; il dut la révoquer et s'excuser. L'année suivante (1581), un père inquisiteur milanais, Giovanni Botta, fut arrêté parce qu'il avait outrepassé ses pouvoirs. « Il est inadmissible, disait le Conseil des Dix, qu'à l'aide de menaces spirituelles on prétende obliger les gens à renoncer à de justes prétentions. » Tous les papiers de l'inquisiteur furent saisis<sup>1</sup>. Au mois de mars (1581), l'inquisiteur reçut brusquement l'ordre de ne plus exercer ses fonctions. « Il est pourtant, dit le nonce en communiquant à Rome cette nouvelle, véritablement homme de grande bonté et plein de zèle pour le service de Dieu » et il s'interposa mais sans succès, ce semble. Le Conseil des Dix avait, au reste, plus d'une fois manifesté vivement son désir que l'inquisiteur fût vénitien et celui-ci ne l'était pas. Un peu plus tard, en novembre 1581, un moine récollet fut surpris à Crème fabriquant de la fausse

1. B. CECCHETTI, vol. I, p. 24.

monnaie. Bien que son crime relevât de la justice civile, le nonce le réclama car il craignait de laisser établir un précédent. Cela n'empêcha pas le Conseil des Dix de laisser instruire son procès par les juges de la République et d'autoriser son exécution à mort. Toutefois en 1584, le « Cividale » de Bellune encourut des censures pour avoir procédé contre un chartreux et l'avoir incarcéré; il dut venir se faire absoudre par le nonce<sup>1</sup>.

On venait de tenter un essai malheureux (1579).

Sur le conseil d'un provincial jésuite, le Saint-Siège avait envoyé à Venise un prédicateur allemand car ceux que les Allemands avaient coutume de faire venir de leur pays, parlant en leur langue, « disaient ce qu'ils voulaient » et leur orthodoxie était douteuse. Seulement au bout de très peu de temps le prêcheur se plaignit que bien peu de fidèles se donnassent la peine de venir écouter ses sermons; ceux qui y assistaient étaient presque toujours ivres, l'interrompaient pour lui dire des injures et s'en allaient avant qu'il eût fini. Quand on leur adressait des reproches, ils répondaient en s'excusant sur leur ivresse « ce qui, dit le moine, paraît être dans leur pays une raison excellente à laquelle il n'y a rien à répliquer ». Et encore lui fallait-il offrir, après le service, un banquet à ses rares auditeurs, sans quoi il n'en aurait plus eu du tout! Et il finit

1. Nunz. Ven., vol. XXII, col. 438, 435; vol. XXV, col. 294.

par cette citation dont le côté fanfaron en ce qui le concernait ne lui était sans doute pas apparu : « *Gemmæ ante porcos* » (1583<sup>1</sup>).

Hurault de Maisse, ambassadeur de France à Venise, rapporte à la date du 29 janvier 1583, l'incident suivant qui montre que la Seigneurie demeurait toujours soucieuse de maintenir ses droits : Un chevalier de Malte ayant assassiné un gentilhomme de Bergame, fut poursuivi par le podestat de la ville mais il se réfugia sur le territoire milanais et un vicaire du cardinal Borromée, protecteur de l'ordre, le prit sous sa protection. Il envoya un notaire apostolique au podestat pour le sommer « de lever le ban ». Le podestat déchira l'acte et ses supérieurs lui permirent d'envoyer le notaire aux galères et de bannir de l'État le vicaire en lui imposant une amende de 3 000 écus. Le vicaire, qui d'ailleurs était hors d'atteinte, répondit en excommuniant le podestat. Le pape confirma sa sentence. D'aigres explications et « des paroles fâcheuses » furent échangées entre le gouvernement de Venise et le Saint-Siège jusqu'à ce qu'enfin il eût été décidé que toutes les condamnations seraient levées en même temps<sup>2</sup>.

Le nonce écrivait, le 10 mars 1588, qu'il avait eu les plus grandes difficultés pour faire noyer quatre relaps<sup>3</sup>.

Cependant en janvier, le notaire Pietro Zongo

1. Nunz. Ven., vol. XIX, col. 366 ; XXIV, col. 23.  
2. Bib. Nat. Fonds français, 23618, sans page.  
3. Nunz. Ven., vol. XXV, col. 93.

avait été noyé pour avoir vendu des livres défendus<sup>1</sup>.

Le Conseil des Dix sut vers ce temps que, dans des réunions tenues chez le nonce, il était parlé de la suprématie du pouvoir ecclésiastique sur le pouvoir civil et de l'impuissance des tribunaux ordinaires à condamner des ecclésiastiques sans l'assentiment de la cour de Rome ; en conséquence le Conseil publia un avis déclarant que si ces propos étaient tenus par les familiers du nonce hors de son palais, il serait fait en sorte que l'un de ces familiers mourût assassiné, et que si ces propos étaient tenus par des prélats vénitiens, leurs noms seraient inscrits sur un registre intitulé : « Ecclésiastiques peu agréables au gouvernement », afin qu'à la moindre peccadile, à la première dénonciation même pour une cause légère, une procédure sévère pût être engagée contre eux, avec séquestration de leurs biens et autres mesures de rigueur.

En 1594, la Seigneurie refusa de faire prêter aux libraires le serment que les inquisiteurs voulaient leur imposer. On convint d'un compromis<sup>2</sup>. Les « juges des blasphèmes » firent arrêter en 1595 deux blasphémateurs qui furent condamnés à mort. L'inquisiteur s'opposa à leur exécution parce que, alléguait-il, leur cas relevait de sa juri-

1. ALBANESE, p. 136.

2. Cod. Cas., 2653, fol. 80. Plus tard, il fut décidé qu'aucun livre ne pourrait être retiré de la douane sans autorisation de l'Inquisiteur (1610). *Ibid.*, fol. 81.



diction d'autant qu'ils avaient également proféré des paroles hérétiques; ils n'en furent pas moins exécutés sans délai. D'autre part, un homme arrêté sur l'ordre du nonce fut relâché sur l'ordre des Dix; il est vrai que finalement on le remit en prison. Mais ce fut une grosse affaire au cours de laquelle le procureur de la République fulmina contre les empiétements de l'Église et le nonce contre les tendances hostiles du gouvernement (1609<sup>1</sup>).

Au siècle suivant la République ne s'était pas départie de sa ligne de conduite ainsi que le prouve sa grande querelle de 1605-1607 avec le Saint-Siège à laquelle le cardinal de Joyeuse mit fin.

Il y avait souvent conflit au sein même de la Congrégation de l'Inquisition, le nonce Bolognetti s'en plaignait. D'ailleurs le nonce et les inquisiteurs s'entendaient mal<sup>2</sup>.

#### LA RÉFORMATION DANS LES VILLES DE LA TERRE FERME. PADOUE.

A Padoue l'afflux incessant de jeunes Allemands entretenait le foyer qu'avaient créé les premiers promoteurs du protestantisme.

1. Nunz. Ven., vol. XXII, col. 273; vol. XXXIV, col. 34; vol. XXXV, col. 120. Parfois on ne pouvait se mettre d'accord sur la nature du blasphème, était-il hérétique ou simplement attentatoire à la majesté divine. Le cas se présenta en 1627; il y eut une longue controverse. Cod. Cas., 2653, fol. 55.

2. Nunz. Ven., vol. XXII, c. 274; vol. XXXIV, col. 34; Cod. Casanatense, 2653, fol. 86.

Dans une séance du Conseil des Dix tenue le 21 juin 1550, il fut annoncé que plusieurs « chefs de secte » faisaient à Padoue une ardente propagande. Les recteurs de Padoue, ainsi que ceux de Vicence, Brescia, Bergame, étaient avisés d'avoir à surveiller ce mouvement sans rien faire toutefois avant de consulter le Conseil. Les recteurs de Padoue répondirent qu'il n'y avait pas d'hérétiques dans la ville mais le Conseil leur imposa d'exiger des étudiants le serment de fidélité au Saint-Siège et de faire savoir aux chefs des colonies étrangères que l'intention du gouvernement était qu'elles vécussent catholiquement<sup>1</sup>.

Un jeune étudiant, Pomponio Algeri, qui était arrivé de Nola déjà imbu, il est vrai, des idées nouvelles, entreprit de faire des prosélytes; il fut arrêté et, contrairement à la coutume, livré à l'Inquisition romaine; comme il avait refusé de se rétracter et, au moment suprême, de se confesser, on lui infligea le supplice du feu (19 août 1556)<sup>2</sup>.

Un peu plus tard, l'inquisiteur de Padoue se plaignait que plus de six cents étudiants étaient hérétiques et le Saint-Office lui recommandait de les surveiller, « de faire qu'ils vivent catholiquement », et de ne permettre qu'on leur décernât le titre de docteur qu'après qu'on aurait obtenu des gages certains de leur retour à la foi catholique<sup>3</sup>. Cependant certains prédicateurs s'étant emportés

1. B. CECCHETTI, vol. I, p. 27. Voir p. 490.

2. Voir p. 111. *State Papers*, Venise, vol. VI, p. 3.

3. Cod. Cas., 2653, fol. 44.

contre les hérétiques, les étudiants protestèrent et obtinrent que des remontrances leur fussent adressées<sup>1</sup>. Défense était faite de rendre les derniers honneurs aux morts qui n'auraient pas fait une fin bien chrétienne<sup>2</sup>.

Padoue demeura longtemps un des centres du protestantisme italien. Bullinger parle dans ses lettres d'un chanoine qui voulait combiner les rites catholiques et les nouvelles idées<sup>3</sup>. Le Saint-Siège écrivait au nonce Capilupi, le 17 octobre 1562, qu'il y avait à l'Université des étudiants français qui « ne vivaient pas catholiquement » et que l'Inquisition devait, ou bien les faire mettre en prison, ou bien les obliger à quitter la ville<sup>4</sup>. L'année suivante, le 16 et le 30 janvier (1563), la secrétairerie d'État prévenait encore le nonce que « la maudite secte huguenote<sup>5</sup> » se développait plus qu'on ne pensait à Padoue comme à Venise et le pressait de signaler le péril au Conseil des Dix. Un peu plus tard, ce sont les étudiants allemands qui inquiètent l'Église; le légat écrit à Rome, le 14 septembre 1566, qu'ils mangent de la viande le vendredi et le samedi et se conduisent en luthériens bien que

1. BIAGIO BRUGI, *La Scuola padovana di Diritto romano nel secolo XVI*. Padoue, 1888.

2. Cod. Barb. LXII, 23. Lettres originales de Facchinetti.

3. CANTÙ, vol. III, p. 144.

4. Nunz. Ven., vol. II, c. 54. Plessis Mornay raconte qu'un de ces petits enfants étant tombé malade à Padoue y fut soigné par le médecin Asselineau, de la religion réformée, lequel était lié avec Sarpi, l'auteur de l'histoire du concile de Trente. FRAIN DU TREMBLAY, p. 409.

5. C'est la première fois que le mot est employé dans la correspondance des nonces.

sans ostentation. Le gouvernement, ajoute-t-il, l'a constamment toléré<sup>1</sup>. En 1596, l'évêque « se proposait de ramener par la douceur à la religion catholique, deux jeunes étudiants ou de procéder judiciairement contre eux s'ils se montraient obstinés »<sup>2</sup>.

Au commencement du XVII<sup>e</sup> siècle, on discutait encore dans les écoles et dans les académies padouanes sur la « mortalité de l'âme »; le philosophe Cesare Cremonini y enseigna pendant quarante ans; or ses doctrines ne laissaient pas d'être suspectes<sup>3</sup>; l'Inquisition, sur la dénonciation d'un moine, Angelo Castellani, engagea contre lui un procès qui n'aboutit pas<sup>4</sup>; sa maxime n'était-elle pas qu'on devait penser à sa guise et agir comme tout le monde : « *Intus ut libet. foris ut moris*<sup>5</sup>? » Tous ses ouvrages furent mis à l'index.

## BRESCIA.

A Brescia aussi triomphait l'hérésie<sup>6</sup>; on y soutenait couramment qu'il ne fallait rien accepter que ce qui était prouvé par les Écritures, que la foi seule justifiait, que les œuvres étaient inutiles et les indulgences inopérantes.

1. Nunz. Ven., vol. III, col. 35.

2. Cod. Cas., 2653, fol. 86.

3. Cod. Barb. LXXI, 68. DOMENICO BERTI, *Atti della R. Accad. dei Lincei*, An. 275, p. 273. Cod. Cas., 2653, fol. 52.

4. Venise, *Arch. di Stato*, Processi del S. Uffizio, Busta, 82.

5. TIRABOSCHI, vol. VII, p. 405.

6. AGOSTINO ZANELLI, *Gabrielle ed Eracleo Gandini*, dans *Archiv. Stor. Ital.*, Ser. V, vol. XL, Florence, 1907, p. 405 et suiv. *State Papers*, vol. VI.



Dès 1524, Clément VII avait recommandé au nonce de Venise de faire brûler les livres hérétiques qu'il trouverait à Brescia et de punir les libraires qui en auraient vendus. En 1526, un moine, Benedetto della Costa, fut décapité et brûlé comme hérétique, par ordre du podestat; mais la semence avait germé; les mécontents parcouraient les rues en insultant aux images saintes, en parodiant le culte, sans que le conseil communal parvint à découvrir et à châtier les coupables. Le moine Pallavicino, dont la vie fut pleine d'aventures, comme on l'a dit, prêcha contre ces manifestations; bien qu'une énorme assistance, plus de huit mille personnes, vinssent l'entendre, l'agitation luthérienne ne disparut pas pour cela. En 1551, la cour pontificale voulut employer la clémence; elle autorisa le nouvel évêque, le cardinal Durante, à recevoir à résipiscence tous les hérétiques qui confessaient leurs erreurs dans le délai d'un mois. Les frères Gandini, entre autres, profitèrent de cette faculté. Comme en fait ils ne renoncèrent pas à leurs idées, cette démarche aggrava leur cas, car ils furent considérés comme relaps quand on leur fit de nouveau leur procès en 1559. Tous deux avaient pris la fuite. Le tribunal inquisitorial leur assigna un délai pour comparaître mais, avant qu'il fût expiré, le Conseil des Dix protesta. L'évêque et les inquisiteurs avaient négligé de faire intervenir les conseillers civils et la procédure fut déclarée nulle. Il fallut la recommencer entièrement, ce qui montre à quel point le pouvoir

séculier s'opposait, même dans les villes de moindre importance, à tout empiétement sur ses droits.

En 1567, les choses n'avaient guère changé; le cardinal Alessandrino, grand inquisiteur, écrivait le 28 juin au légat que, dans le diocèse de Brescia, les hérétiques étaient nombreux et se réunissaient ouvertement. « Que votre Seigneurie fasse diligence auprès du Conseil des Dix pour éliminer cette pestilence », disait-il, et le nonce lui répondait aussitôt que les recteurs de la ville avaient reçu les ordres nécessaires et qu'on allait tout faire « pour exterminer ces tristes personnages ». Mais il semble que les recteurs aient manqué d'activité, de bon vouloir ou de pouvoir car, deux ans après, le 3 septembre 1569, le légat écrivait que les protestants avaient formé une petite église, appelé de l'étranger un ministre et que cinq relaps exilés vivaient tranquilles dans le pays « à la barbe de la justice<sup>1</sup> ».

On avait eu grand'peine à empêcher les moines de prôner en chaire pendant le carême les nouvelles doctrines; le vicaire de l'évêque en fit comparaître un certain nombre en 1550 et leur enjoignit de prêcher « en catholiques et non en nouveaux chrétiens ». Girolamo Firenzuola était parmi ceux qu'on réprimanda de la sorte car cet écrivain, auteur de plus d'une œuvre badine et même libertine, n'avait pas renoncé à enseigner la morale du

1. TACCHI-VENTURI, p. 329, CANTÙ, vol. III, p. 149. Nunz. Ven., vol. IV, col. 37; vol. VII, col. 40.

haut d'une chaire. Il ne lui fut permis de faire de nouveau des sermons que s'il s'engageait à ne plus parler de la réforme de l'Église. Comme il ne tint pas compte de cette admonition, il fut l'objet d'une menace de procès.

En 1568, certains prêtres placèrent une arquebuse chargée sous le siège de l'évêque et furent poursuivis de ce chef; il y eut conflit à ce propos entre les recteurs et la juridiction ecclésiastique qui l'emporta.

## VÉRONE.

Dans le diocèse de Vérone, il y avait plus de cinq mille personnes, en 1548, qui n'avaient pas communié depuis cinq, dix et même vingt ans. L'évêque ne s'occupait aucunement de son diocèse et en avait laissé l'entière direction à son frère qui ne songeait qu'à l'exploiter. Les mœurs étaient des plus dépravées<sup>1</sup>. Le cardinal redoutait, après enquête, de pousser trop loin ses investigations, car, dit-il, il lui faudrait brûler trop de prêtres<sup>2</sup>.

En 1567, au mois d'avril, on envoya de Vérone à Venise, un docteur qui était également avocat, Matteo de Riva et son fils; tous deux avaient dans

1. Lettre du cardinal Cervini à Bernardino Maffei à Vérone et du coadjuteur Luigi Lipomani à Cervini, Florence, Archivio di Stato. Carte Cerviniane, vol. XLIV, fol. 23.

2. TACCHI-VENTURI, p. 532, Nunz. Ven., IV, col. 141.

leurs premiers interrogatoires confessé leurs opinions luthériennes et dénoncé des complices; un noble, Andrea Pasqualigo; un avocat, Ludovico Corte; un médecin, Vincenzo Negrone, lesquels prirent la fuite, excepté le dernier qui avait été aussitôt saisi; on le soupçonnait fort d'avoir envoyé deux lettres hérétiques à un moine, mais les preuves certaines de sa culpabilité manquaient; il en était de même pour les autres; on ne possédait contre eux que des présomptions et l'on sait que l'Inquisition mettait autant de circonspection à engager des poursuites que de rigueur ensuite dans les moyens employés pour arriver à la conviction des suspects. Or, le 2 mai (1567), le principal inculpé et témoin, Matteo Riva, fut trouvé mort dans sa cellule et le bruit se répandit aussitôt qu'il avait été assassiné pour l'empêcher de parler. Deux médecins furent immédiatement chargés de procéder à son autopsie et ils assurèrent qu'il avait succombé à une attaque d'apoplexie.

Son fils Alessandro qui, dès le début, avait montré peu de fermeté, se rétracta en due forme; aussi fut-il simplement condamné à se présenter chaque mois, pendant cinq ans, devant le tribunal inquisitorial, à jeûner tous les vendredis, à se confesser et à communier quatre fois par an; en outre, il devait être exposé toute une matinée avec le sanbenito devant la porte S. Gemignano, sur la place Saint-Marc. En ce qui concernait cette dernière pénitence, le Conseil des Dix avait pro-



testé à cause « de la qualité de la personne », mais le légat passa outre<sup>1</sup>.

Pie V déplorait, en 1569, les progrès du protestantisme dans le diocèse véronais et l'attribuait au relâchement et à la nonchalance des frères mineurs; pour y remédier, il décida que la direction des tribunaux inquisitoriaux, tant à Brescia qu'à Vérone et à Vicence, serait désormais confiée aux dominicains<sup>2</sup>.

On n'envoyait pas les hérétiques de Vérone aux galères, non par humanité, il est vrai, mais parce qu'on trouvait que leur travail était insuffisant (décret du 4 février 1558). Toutefois, en 1568, on revint sur cette mesure parce que, dans leurs prisons, les condamnés avaient fait de la propagande.

Le 17 juin 1576, eut lieu l'exécution d'un jeune homme de vingt-cinq ans, qui avait été à Genève.

Le 12 juillet 1576, on précipita dans l'Adige, un hérétique, avec une pierre au cou.

Le 24 juin 1584, un vieux peintre eut le même sort<sup>3</sup>.

En 1591, l'Inquisition engagea un procès contre la ville de Vérone, sous le prétexte qu'elle avait autorisé certains habitants à aller en France prendre du service dans l'armée du roi Henri IV.

1. Nunz. Ven., vol. IV, col. 7, 14.

2. C'est ce qui s'était fait à Venise, comme on l'a vu.

3. ALESSANDRO RIGHI. Nuovo Archivio Veneto, n. 80, Venise, 1910, p. 305 et suiv.

Mais on reconnut que l'affaire était mal engagée; il y avait eu de faux témoignages, l'inquisiteur fut déplacé et le pape s'entremet pour assoupir le procès<sup>1</sup>.

#### BERGAME.

Bergame était également gagnée; les artisans y avaient pris parti pour la Réforme; les gens de la campagne eux-mêmes s'étaient laissé entraîner; c'est qu'en effet, les relations étaient incessantes entre cette région et les cantons suisses et que d'autre part les autorités locales, voulant ménager de tels voisins, ne mettaient guère d'ardeur à seconder l'Inquisition; le recteur s'opposait à la poursuite d'un procès si les accusés n'étaient pas au préalable envoyés dans les prisons municipales; tel fut le cas de deux gentilhommes accusés d'avoir blasphémé<sup>2</sup>. C'était là, paraît-il, un travers assez commun à Bergame. Longtemps après, le juge municipal décida que les soldats blasphémateurs auraient, la première fois, la langue coupée, la seconde fois, seraient envoyés aux galères; d'ailleurs, le magistrat établit des catégories; il y avait le blasphème laïque et le blasphème hérétique, mais il n'en donne point la définition (1626)<sup>3</sup>.

1. B. CECCHETTI, p. 29.

2. TACCHI-VENTURI, p. 327. CANTÙ, vol. III, p. 136; MACCARI, p. 100.

3. Cod. Cas., 2653, fol. 45 et 55.

En 1554, le patriarche d'Aquilée, Daniele Bartolo, fut accusé de pactiser avec l'hérésie; il se lava de cette imputation et la République vénitienne réclama pour lui le chapeau (20 décembre), démarche dont le Conseil des Dix a soin de souligner le caractère exceptionnel. Au reste, le Conseil exigeait que le patriarche ne quittât pas son diocèse, « car autrement, disait-il, les méchants auraient le champ libre et la vie deviendrait trop dure aux bons ». En fait, Daniele Bartolo ne devint cardinal que six ans plus tard, dans la grande promotion du 26 février 1561.

Le coadjuteur de l'évêque fut destitué pour avoir résisté à l'inquisiteur<sup>1</sup>.

## VICENCE.

Le socinianisme prit naissance à Vicence, mais se développa surtout hors d'Italie. « L'Espagne a produit la poule, disait Zanchius, l'Italie a couvé les œufs, nous autres Grisons, nous entendons crier les poussins<sup>2</sup>. »

On a accusé, en effet, Valdès, d'avoir importé d'Espagne à Naples, des doctrines antitrinitaires, mais, comme il a été dit, la chose est incertaine. Ce dont on ne peut douter, c'est que les

1. FUMI, p. 29.

2. ZANCHIUS apud BOCK. *Historia Antitrinitariorum*, Königsberg, 1774-1778, vol. II, p. 415. Cf. CARIANCA et LAMPERTICO, *La grande Illustrazione del Lombardo Veneto*, Milan, 1899, vol. IV, p. 761.

idées d'un autre Espagnol, le fameux Michel Servet, n'aient été en quelque crédit en Italie et surtout en Vénétie dans le deuxième quart du XVI<sup>e</sup> siècle. Le traité *De Trinitatis erroribus* est de 1531, le *Dialogi de Trinitate* de l'année suivante; or, dès 1538, Mélanchton écrivait au Sénat de Venise pour le mettre en garde contre les doctrines répandues par Servet. « Je sais bien qu'il y a eu de tout temps dans le monde des opinions bien différentes touchant la religion et que le démon a toujours eu soin de semer des doctrines impies.... J'apprends que dernièrement on a répandu parmi les Vénitiens un livre de Servet qui fait revivre l'erreur de Paul de Samosate condamné par l'Église primitive et qui tend à renverser la doctrine des deux natures du Christ en contestant que le Verbe doit s'entendre d'une personne unique dans le passage de saint Jean : « Au commencement était le Verbe ».... Je crois devoir vous avertir et vous conjurer de faire tous vos efforts pour persuader à ceux qui professent ces erreurs impies de les rejeter avec empressement<sup>1</sup>. »

Servet faisait de la propagande avec passion; il écrivait des lettres personnelles, il multipliait les écrits et les démarches<sup>2</sup>. Calvin s'en plaignait<sup>3</sup>.

1. MÉLANTON, Opera, Halle, 1836, vol. III, p. 745. Cf. vol. VI, p. 761.

2. Vers 1553, le visionnaire William Postel publia à Venise une apologie de Servet dans laquelle il affirme qu'il avait beaucoup de partisans en Italie. FRÉDÉRIC SAMUEL BOCK, *Historia Antitrinitariorum*, 1774-1784, vol. II, p. 529.

3. Calvin écrivait en 1554 dans *Defensio orthodoxæ fidei*...



Ses spéculations, ses doctrines subtiles, inaccessibles au commun, devaient au contraire séduire de façon toute particulière les membres des académies qui, surtout dans le nord de l'Italie, étaient devenues si nombreuses. On a prétendu que c'est parmi les académiciens de Vicence que les idées de Servet avaient rencontré le plus d'adeptes. Elles trouvèrent un interprète dans Lelio Sozzini ou Soccini.

Ce fut à Sienne, terre fertile en hérésies, que naquit Lelio Sozzini en 1525; son désir de se faire une conviction raisonnée le porta à consulter les Écritures dans les textes originaux et il étudia le grec, l'hébreu, voire l'arabe; à l'âge de vingt et un ans, il enseignait à Vicence « la vérité sur le Christ » et à mieux connaître la Bible; à Venise, il entra en relations avec des hérétiques; afin de se mettre en relations avec ceux d'Allemagne, il parcourut les pays du nord et mourut à Zurich, en 1562. Son neveu Fausto, fils de son frère Alessandro, né le 5 décembre 1539, fut initié aux doctrines relatives à la Trinité, par les lettres de son oncle et entreprit de les propager; il passa douze ans à la cour de Florence sans être inquiété, bien qu'il fit profession d'être antitrinitaire; cependant il dut quitter l'Italie en 1559 pour se soustraire à l'Inquisition, se réfugia à Lyon, gagna de là la Posnanie et la Pologne (1579); il mourut

*contra prodigiosos errores Michaelis Serveti: « Multos esse in Italia tabe ista infectos.... CALVIN, Opera, vol. VIII, col. 459. Cf. ILGEN, Vita Lælii Socini, Leipzig, 1814.*

le 3 mars 1604, dans les environs de Cracovie, à l'âge de soixante-quatre ans<sup>1</sup>.

Le socinianisme faisait du Christ un dieu de second ordre auquel le Dieu Suprême et unique avait confié après sa crucifixion et en récompense le gouvernement du monde; il n'a pas justifié les péchés humains parce que Dieu les avait pardonnés auparavant; la grâce n'existe pas car elle serait la négation de la morale; le baptême est simplement un symbole de l'initiation; c'est une cérémonie comme la cène. L'homme arrive à discerner le bien du mal et de cette notion tire l'idée de Dieu. L'idée morale précède l'idée divine. Luthériens et Calvinistes exagéraient la faute originelle, les Sociniens la réduisaient à peu de chose. Pour eux, la raison l'emportait sur tout.

L'hérésie persista à Vicence jusqu'en 1604; l'évêque distribuait alors aux œuvres charitables « sans l'assistance des recteurs » de fortes sommes provenant des hérétiques condamnés à des amendes ou dépouillés par confiscation<sup>2</sup>.

LE FRIOUL<sup>3</sup>.

Le Frioul était un pays de transition entre l'Allemagne hérétique et l'Italie; longtemps on y mé-

## 1. L'Épithaphe de Fausto Sozzini :

*Tota licet Babylon destruxit tecta Lutherus  
Calvinus muros, sed fundamenta Soccinus.*

## 2. Cod. Cas., 2653, fol. 87.

3. ANTONIO BATTISTELLA, *Il S. Officio e la Riforma religiosa in Friuli...* Udine, 1895. CANTÙ, *Eretici*, vol. III, disc. 45, p. 160 et



nagea les protestants et l'Inquisition y fut plus contenue par les autorités civiles qu'elle ne l'était même à Venise. Les condamnations n'avaient point la sévérité qu'on rencontre ailleurs; c'est ainsi que certains hérétiques notoires sont condamnés à la prison dans leur propre maison, ou bien dans leur cellule, quand ils étaient moines. Un relaps deux fois poursuivi s'en tire la troisième fois avec une condamnation à la prison perpétuelle (18 janvier 1583). Ailleurs il aurait été brûlé dès sa seconde faute. Fréquemment les relaps sont simplement bannis. Après quatre ans de détention, un condamné à vie obtient la liberté moyennant le don d'une chasuble de 6 ducats. Comme en tant d'autres lieux, les prisons étaient mal sûres ou mal gardées; un prêtre, arrêté à Goritz comme propagateur d'hérésie est condamné à la prison perpétuelle (2 août 1587); deux ans après il s'échappe avec neuf de ses codétenus.

L'Église cependant avait à se défendre; les procès d'Inquisition montrent le nombre considérable des hérétiques; chanoines, prêtres, moines, docteurs en droit, médecins, artisans et gentilshommes se trouvent parmi les suspects et figurent dans les jugements. Dès 1550 (31 mars), le conseil communal d'Udine prenait une délibération relative « au châtement et à l'écrasement » des hérétiques, et depuis les décisions de ce genre abondent dans les fastes municipaux de la région.

SUIV. GIAN GIUSEPPE LIRUTI, *Notizie delle cose del Friuli*, Udine, 1777, vol. V, I, p. 203.

On rencontre des jugements singuliers; pour avoir proféré des paroles sacrilèges étant un peu pris de vin, un homme est condamné à ne boire pendant deux semaines que de l'eau rougie « *vinum mixtum aqua ad medietatem* ».

Un habitant de Lavariano qui avait nié la vertu de l'eau bénite fut obligé de se rendre chaque jour pieds nus dans une église pour y chercher de l'eau bénite dont il devait s'asperger matin et soir. Il dut, en outre, remplacer gratuitement le familier de l'Inquisition chaque fois qu'il serait malade ou absent.

La confiscation était, comme à Venise, chose rare; l'ordonnance du Conseil des Dix (5 novembre 1568) qui ordonnait de remettre à leurs héritiers les biens des condamnés à condition qu'ils ne s'en servissent pas en faveur de ceux-ci, fut généralement observée.

En 1572, une curieuse légende se répandit. Un certain Reboini avait été enfermé comme « hérétique pestiféré »; il mourut en prison; un charretier fut chargé d'aller jeter son cercueil dans la rivière voisine; pendant qu'il l'y conduisait un vent violent s'éleva qui prit bientôt une telle force que la charrette en fut renversée; le cercueil s'ouvrit et le conducteur vit avec effroi que le visage du mort était labouré de coups de griffes. Il referma tant bien que mal le cercueil et reprit sa route, mais une nouvelle bourrasque survint accompagnée de grêle et de neige; le ciel s'obscurcit et devint opaque; de nouveau le cercueil fut jeté bas; il s'ouvrit;



le cadavre avait disparu; le diable impatient l'avait déjà emporté.

De telles histoires habilement propagées devaient faire plus que les rigueurs inquisitoriales pour écarter de la Réforme les esprits simples.

Les représentants des cités du Frioul résistèrent constamment aux empiètements des tribunaux ecclésiastiques; plus d'une fois ils adressèrent à ce sujet des suppliques au patriarche ou aux autorités vénitiennes.

En 1579, le « lieutenant » Daniele Foscarini annula un procès de l'Inquisition parce que les deux magistrats laïcs et le représentant du gouvernement n'avaient pas été convoqués. L'année suivante, son successeur prit une décision semblable.

En 1575, la ville de Villach était « infestée d'hérésie » par la faute du patriarche d'Aquilée qui avait accordé aux autorités locales le choix de désigner les curés des paroisses; or ceux qui étaient ainsi choisis avaient, paraît-il, des sentiments hérétiques. Le nonce fut même chargé de le réprimander et de lui rappeler qu'il avait charge d'âmes<sup>1</sup>.

On trouve des réformés à Trévise, à Conegliano, à Bellune où Giulio Maresio professait ouvertement les doctrines luthériennes; il fut condamné à cinq ans d'exil, revint, fut de nouveau arrêté et, cette fois, condamné à la peine de mort qu'il subit,

1. Nunz. Ven., vol. XIII, col. 457. Lettre du 18 janvier 1575.

ce semble, à Rome, le 1<sup>er</sup> octobre 1567, en même temps que Carnesecchi<sup>1</sup>.

Un inquisiteur envoyé à Bellune, ne put exercer ses fonctions malgré l'intervention du nonce, parce qu'il n'était pas natif de la ville<sup>2</sup>.

A Dignagno et à Pola, la majorité des habitants s'étaient détachés du catholicisme; on ne disait plus qu'une courte messe chaque jour; les reliques de sainte Lucie avaient été envoyées ailleurs; il n'était partout question que de controverses religieuses (1549). Dans le cloître de S. Clara à Udine, il y avait, en 1550, cinq nonnes luthériennes<sup>3</sup>.

1. BENRATH, p. 42, 43, 85.

2. Cod. Cas., 2653, fol. 42. Année 1614.

3. L. CARCERERI, *Appunti...*, Zurletta, p. 26. CAV. CARLO GIULIANI, Étude sur la famille Madrucci, demeurée manuscrite et déposée à la Bibliothèque de Trente. Elle contient d'abondants détails sur la Réformation dans le Trentin. Cf. ZANOLINI, *Appunti...*, Trente, 1909.

le cadavre avait disparu; le diable impatient l'avait déjà emporté.

De telles histoires habilement propagées devaient faire plus que les rigueurs inquisitoriales pour écarter de la Réforme les esprits simples.

Les représentants des cités du Frioul résistèrent constamment aux empiétements des tribunaux ecclésiastiques; plus d'une fois ils adressèrent à ce sujet des suppliques au patriarche ou aux autorités vénitiennes.

En 1579, le « lieutenant » Daniele Foscarini annula un procès de l'Inquisition parce que les deux magistrats laïcs et le représentant du gouvernement n'avaient pas été convoqués. L'année suivante, son successeur prit une décision semblable.

En 1575, la ville de Villach était « infestée d'hérésie » par la faute du patriarche d'Aquilée qui avait accordé aux autorités locales le choix de désigner les curés des paroisses; or ceux qui étaient ainsi choisis avaient, paraît-il, des sentiments hérétiques. Le nonce fut même chargé de le réprimander et de lui rappeler qu'il avait charge d'âmes<sup>1</sup>.

On trouve des réformés à Trévis, à Conegliano, à Bellune où Giulio Maresio professait ouvertement les doctrines luthériennes; il fut condamné à cinq ans d'exil, revint, fut de nouveau arrêté et, cette fois, condamné à la peine de mort qu'il subit,

1. Nunz. Ven., vol. XIII, col. 457. Lettre du 18 janvier 1575.

ce semble, à Rome, le 1<sup>er</sup> octobre 1567, en même temps que Carnesecchi<sup>1</sup>.

Un inquisiteur envoyé à Bellune, ne put exercer ses fonctions malgré l'intervention du nonce, parce qu'il n'était pas natif de la ville<sup>2</sup>.

A Dignagno et à Pola, la majorité des habitants s'étaient détachés du catholicisme; on ne disait plus qu'une courte messe chaque jour; les reliques de sainte Lucie avaient été envoyées ailleurs; il n'était partout question que de controverses religieuses (1549). Dans le cloître de S. Clara à Udine, il y avait, en 1550, cinq nonnes luthériennes<sup>3</sup>.

1. BENRATH, p. 42, 43, 85.

2. Cod. Cas., 2653, fol. 42. Année 1614.

3. L. CARCERERI, *Appunti...*, Zurletta, p. 26. CAV. CARLO GIULIANI, Étude sur la famille Madrucci, demeurée manuscrite et déposée à la Bibliothèque de Trente. Elle contient d'abondants détails sur la Réformation dans le Trentin. Cf. ZANOLINI, *Appunti...*, Trente, 1909.



NONCES A VENISE AU XVI<sup>e</sup> SIÈCLE :

- 1517, Altobello, Alveroldo, évêque de Pola.  
 1523, Campeggio, Tommaso, évêque de Feltre.  
 1533, Leandri, Geronimo.  
 1537, Verallo, Nicolao.  
 1541, Andreassi, Giorgio, évêque de Chiusi.  
 1545, Della Casa, archevêque de Bénévent.  
 1550, Beccatelli, Lodovico, évêque de Ravello.  
 1554, Archinto, Filippo, évêque de Saluces.  
 1556, Trivulzio, Antonio, évêque de Toulon.  
 1560, Ferrerio, Pietro Francesco, évêque de Verceil.  
 1561, Capilupi, Ippolito, évêque de Fano.  
 1563, Ferrerio, Guido, évêque de Verceil.  
 1565, Pietro Antonio de Capoue, archevêque d'Otrante.  
 1566, Facchinetti, Gio. Ant., évêque de Nicestro.  
 1573, Castagni, Gio. Batta, évêque de Rossano,  
 (Urbain VII).  
 1576, Annibale di Capua, archevêque de Naples.  
 1577, Bolognetti, Alberto, évêque de Massa.  
 1582, Campeggio, Lorenzo, évêque de Cervia.  
 1585, Costa, Cesar, évêque de Capoue.  
 1587, Matteucci, Geronimo, archevêque de Raguse.  
 1590, Acquaviva, Marcello, archevêque d'Otrante.  
 1592, Taberna, Lodovico, évêque de Lodi.  
 1596, Graziano, Antonio Maria, évêque d'Amerino.  
 1598, Offredo de Offredi, évêque de Molfetta.

## BIBLIOGRAPHIE

- ADAMO (Antonio di). — Voir MAINARDO.  
 — ALBANESE (Francesco). — *L'Inquisizione religiosa nella Repubblica di Venezia*. Venise, 1875.  
 AMABILE (L.). — *Il S. Officio in Napoli*. Città di Castello, 1892.  
 AMANTE (B.). — *Giulia Gonzaga, comtessa di Fondi*. Bologne, 1896.  
 ANELLI (L.). — *I Riformatori nel seccolo XVI*. Milan, 1891.  
*Apologi nelli quali si scoprono li abusi, sciocheggi... della sinagoga del papa*. S. l. 1554.  
 ATANAGI (Dionigi). — *De le Lettere di tredici huomini illustri*. Rome, 1554.  
 AYMON. — *Lettres, anecdotes et mémoires historiques du nonce Visconti cardinal au concile de Trente (1562)*. Amsterdam, 1719.  
 [BAILLÈS. MGR]. — *La Congrégation de l'Index mieux connue et vengée par l'ancien évêque de Luçon*. Paris, 1866.  
 BALAN (Pietro). — *Monumenta Reformationis Luteranæ*. Ratisbonne, 1884.  
 BALBINO (G.). — *L'idea religiosa di M. Ficino*. Cerignola, 1904.  
 BARTHOLMÈSS (Christian). — *Jordano Bruno*. Paris, 1897.  
 BARTOLI (le P. Danielo). — *Histoire de saint Ignace de Loyola*, trad. par le P. Michel. Paris, 1893.

- BARZELLOTI (Giacomo). — *Italia mistica e Italia pagana*. Dans Nuova Antologia, an. 118, Rome, 1891.
- BASCHET (Armand). — *Journal du concile de Trente rédigé par un secrétaire vénitien (Antonio Milledonne) présent aux sessions de 1562 et 1563*. Paris, 1870.
- BASCHET (Armand). — *Paul Véronèse au tribunal du Saint-Office*. Orléans, 1880.
- BATTISTELLA (Antonio). — *Ritagli e scampoli, aneddoti ed appunti*. Voghera, 1890.
- BATTISTELLA (A.). — *Il Sant' Officio e la Riforma in Friuli*. Udine, 1891.
- BATTISTELLA (A.). — *Processi di Eresia nel Collegio di Spagna in Bologna (1553-1554)*. Dans Atti e Memorie della R. Deputazione di Stor. Patria per le Province di Romagna. Ser. III, vol. XIX, Bologne, 1901.
- BATTISTELLA (A.). — *Notizie sull' Sant' Officio in Lombardia*. Dans Archiv. Stor. Lombardo, an XXIX, vol. XVII, Milan, 1902.
- BATTISTELLA (A.). — *Il Sant' Officio e la Riforma religiosa in Bologna*. Bologne, 1905.
- BENRATH (Karl). — *Bernardino Ochino*. Leipzig, 1875.
- BENRATH (K.). — *Über die Quellen der Italienischen Reformationgeschichte*. Bonn, 1876.
- BENRATH (K.). — *Die Summa der Heiligen Schrift*. Leipzig, 1880.
- BENRATH (K.). — *Geschichte der Reformation in Venedig*. Hall, 1886.
- BENRATH (K.). — *Giulia Gonzaga*. Halle, 1900.
- BERNABEI (Nicola). — *Vita dei cardinale Morone*. Modène, 1885.
- BERTI (Domenico). — *Vita di Giordano Bruno*. Rome, 1876.
- BERTI (D.). — *Di G. Valdès e di alcuni suoi discepoli*. Rome, 1878.
- BERTOLOTTI (A.). — *Martiri del libero Pensiero*. Rome, 1891.
- BETTINI (Fra Luca), (de l'ordre des prêcheurs). — *Oracolo della rinovazione della Chiesa secondo la dottrina del R. P. Fra Hier. Savonarola*. Venise, 1543.

- Biblioteca della Riforma Italiana*. Rome et Florence 1833 (?)
- BOERIO. — *Annali dei Frati Minori Cappucini composti dal M. R. P. Zaccharia Boerio da Saluzzo e tradotti nell' italiano da F. Benedetto Sanbenedetti di Milano*. Turin, 1641.
- BONGI (Salvatore). — *Annali di Gabriele Giolito de Ferrari, stampatore di Venezia*. Rome, 1890-1895.
- BONNET (J.). — *Aonio Paleario*. Paris, 1863.
- BONNIVARD (Fr.). — *Advis et devis de la Source de l'Idolatrie... suivis difformes des réformateurs*. Genève, 1856.
- BORDIER. — *La France protestante (Haag)*. Paris, 1877-1886.
- BOSSERT. — *Calvin*. Paris, 1916.
- BOULTING (W.). — *Giordano Bruno*. Londres, 1916.
- BRIEGER (Theodor). — *Gasparo Contarini und das Regensburger concordienwerk*. Gotha, 1870.
- BRIEGER (T.). — *Aleander und Luther*. Gotha, 1884.
- BRIEGER (T.). — *Zeitschrift für Kirchengeschichte*. Gotha, 1877.
- BRILLAND (Paul). — *Tractatus de hereticis et sortilegiis*. Lyon, 1536.
- BRUNI (Léon). — *Cosimo I de' Medici e il Processo d'Eresia del Carnesecchi*. Turin, 1891.
- BUNGNER. — *Histoire du concile de Trente*. Genève, 1847.
- BURIGOZZO (Giovanni Maria). — *Cronaca di Milano*. Dans Archiv. Stor. Italiano, vol. III, Florence, 1842.
- BUSCHBELL (Gottfried). — *Reformation und Inquisition in Italien um die mitte des XVI Iahrunderts*. Paderborn, 1910.
- CABIANCA ET LAMPERTICO. — *Dans La Grande Illustrazione del Lombardo Veneto*, Milan, 1859.
- CALABRO (Giuseppe). — *Un Processo storico sulla Inquisizione*. Vittoria, 1890.
- Calender of State Papers... existing in the Archives of Venice*, vol. IV à IX. Londres, 1871-1897.
- CALVIN. — *Opera*. Brunswick, 1863-1900.
- CAMPANA (L.). — *Monsignor Giovanni della Casa*. Dans Studi Sorici, vol. XVII. Pise, 1908.
- CAMUFFO (Stanislao). — *Il Sant' Officio e Venezia*. Dans Rivista Europea, an II, fasc. III, Florence nov. 1871.



- CANTÙ (Cesare). — *Gli Eretici d'Italia*. Turin, 1865-1866.
- CANTÙ (C.). — *Il Convento delle Grazie e il Sant'Ufficio a Milano*. Dans Archiv. Stor. Lombardo, an VI, Milan, 1879.
- CAPPELLETTI (Licurgo). — *La Riforma*. Turin, 1912.
- CARCERERI (Luigi). — *Centurione, mercante genovese processato per eresia*. Dans Archiv. Trentino, Trente, an XXI, 1906.
- CARCERERI (L.). — *Appunti e Documenti sull' eretico Giovanni Antonio Zurletta (Ciarletti)*. Dans Rivista Tridentina, an IX, Trente, 1909.
- CARCERERI (L.). — *Appunti e Documenti sull' Opera Inquisitoriale del Concilio di Trento*. Dans Rivista Tridentina, an X, Trente, 1910.
- CARCERERI (L.). — *L'Eretico fra Paolo Antonio fiorentino e Cosimo de Medici*. Florence, 1911.
- CARCERERI (L.). — *Riforma e Inquisizione nel ducato di Urbino*. Vérone, 1911.
- CARENA (Cesare). — *Tractatus de Officio S. Inquisitionis*. Lyon, 1669.
- CARRACCIOLI (Ant.). — *De Vita Pauli IV*. Cologne, 1612.
- CATARINO (fra Ambrogio Polito). — *Rimedio a la pestilente dottrina di frate Bernardino Ochino*. Rome, 1544.
- CATARINO (fra Ambrogio). — *Compendio d'errori et inganni lutherani*. Rome, 1544.
- CELIER (Léonce). — *Saint Charles Borromée*. Paris, 1912.
- CIAN (Vittorio). — *Isabella d'Este alle dispute domenicane*. Turin, 1916.
- CIBRARIO (Luigi). — *Descrizione degli ordini religiosi*. Turin, 1878.
- CITADELLA (Luigi Napoleone). — *Notizie amministrative storiche relative a Ferrara*. Ferrare, 1868.
- CITADELLA. — *Deus Homo. De Redemptore*. Venise, 1538.
- COCCHETTI (Bartolommeo). — *La Repubblica di Venezia e la Corte li Roma nei rapporti della religione*. Venise, 1874.
- COMBA (Emilio). — *Storia della Riforma in Italia*. Florence, 1881.
- COMBA (E.). — *Histoire des Vaudois d'Italie*. Paris, 1887.

- COMBA (E.). — *I nostri protestanti*. Florence, 1895-1897.
- Concilium Tridentinum. — Vol. I et II publiés par Merke, vol. III non encore paru, vol. IV, V et VIII publiés par Ehses, vol. X, publié par Buschbell, Fribourg, 1904-1919.
- CONTARINI, card. GASPARO. — *Œuvres publiées par son neveu*. Paris, 1571.
- COVELLE (Alfred). — *Le livre des Bourgeois de l'ancienne Genève*. Genève, 1897.
- CRETINEAU-JOLY (J.). — *Histoire de la Compagnie de Jésus*. Paris, 1846.
- DAL CANTO. — *Aonio Paleario*. Rome, 1910.
- DAVARI (Stefano). — *Cenni storici intorno al tribunale dell' Inquisizione in Mantova*. Dans Archiv. Stor. Lombardo, an VI, Milan, 1879.
- DEJOB (Charles). — *La foi religieuse en Italie*. Paris, 1906.
- DE LEVA (G.). — *Storia documentata di Carolo V in correlazione all' Italia*. Venise, 1863-1894.
- DELLA TORRE (Arnaldo). — *Storia dell' Accademia Platonica di Firenze*. Florence, 1902.
- DE STEFANO (Antonino). — *I Tedeschi e l'Eresia medievale in Italia*. Rome, 1916.
- DITTRICH (Franz). — *Gasparo Contarini*. Brannenberg, 1885.
- DORIGNY. — *La vie du P. Antoine Possevino*. Paris, 1712.
- DRUFFEL (August von). — *Ignatius von Loyola an der römischen Curie*. Munich, 1879.
- DRUFFEL (A.). — *Monumenta tridentina*. Munich, 1899.
- EHSSES. Voir CONCILIUM.
- EYMERIC (Nicolas). — *Directorium Inquisitorium*. Rome, 1587.
- EYNARD (Charles). — *Lucques et les Burlamacchi. Souvenirs de la Réforme en Italie*. Paris, 1848.
- FALLOUX (V<sup>te</sup> de). — *Histoire de saint Pie V*. Paris, 1844.
- Fatti attenenti all' Inquisizione*. Florence, 1782.
- FELICI (Gio. Sante). — *La dottrine filosofico religiose di Campanella*. Lanciano, 1895.
- FERRAI. — *Il processo di P. P. Vergerio*. Dans Archiv. Stor. Ital., vol. XVI, 1885.

- FICIN (Marcile). — *Lettere del gran M. Ficino tradotte in lingua toscana per M. Felice Figliuci*. Venise, 1546.
- FORMENTINI. — *La dominazione spagnuola in Lombardia*. Milan, 1881.
- [FRAIN DU TREMBLAY]. — *Critique de l'histoire du concile de Trente de Fra Paolo*. Rouen, 1719.
- FRIEDENSBURG (Walter). — *Quellen und forschungen aus Italienischen Archiven und Bibliotheken*. Rome, 1900.
- FUMI (Luigi). — *L'Inquisizione romana e lo stato di Milano*. Dans Archiv. Stor. Lombardo, an XXVII, Milan, 1910.
- GALIFFE (J.-B.-G.). — *Le refuge italien de Genève*. Genève, 1881.
- GALIFFE. — *Notices généalogiques sur les familles genevoises*. Genève, 1884.
- GAY (Teofilo). — *Arsenale antipapale ossia Dizionario delle Eresie, Imposture e Idolatrie della Chiesa Romana*. Florence, 1892. Trad. en français par Lea Gay-Humbert. S. I. 1901.
- GAY (T.). — *Histoire des Vaudois*. Florence, 1912.
- GIAXICH (Paolo). — *Vie de Muzio*. Trieste, 1847.
- GILLES. — *Histoires des Églises réformées du Piémont*, Geneve, 1644.
- GOTHEIM (Eberhard). — *Ignatius von Loyola und die gegen-reformation*. Halle, 1895.
- [GOUJET (abbé)]. — *Histoire des Inquisitions*. Cologne, 1759.
- GREUTE (abbé Georges). — *Saint Pie V*. Paris, 1914.
- GUERRAZZI (Don Fr.). — *Vita di Fr. Burlamacchi*. Milan, 1866.
- GUICCIARDINI (conte Piero). — *Catalogo e suo supplemento del decembre 1875 della Collezione dei libri relativi alla Riforma religiosa del secolo XVI donata dal conte P. Guicciardini alla città di Firenze*. Florence, 1877.
- HARE (Christopher). — *A Princess of the Italian Reformation*. Londres, 1912.
- HARE (C.). — *Men and Women of the Italian Reformation*. Londres, 1914.
- HAYM (Nic. Fr.). — *Biblioteca italiana*. Milan, 1771.

- HEEP (G.). — *Juan de Valdés*. Leipzig, 1909.
- HEFELE (Carl Joseph). — *Histoire des conciles*, trad. française par don H. Leclercq. Paris, 1907-1913.
- [HELYOT]. — *Histoire des Ordres monastiques*. Paris, 1721.
- HILGERS (J.). — *Der Index der verbotenen Bücher*. Fribourg, 1904.
- Historia de Montalcino Romæ interfecto propter fidei confessionem*. S. I. (plaq. de 2 pages).
- IMBART DE LA TOUR. — *Les Origines de la Réforme*. Paris, 1903-1909.
- JALLA (Jean). — *Il Parlamento francese di Torino e la Riforma*. Dans Rivista Cristiana, année XXIX (1912).
- JALLA (J.). — *Storia della Riforma in Piemonte*. Florence, 1914.
- JALLA (J.). — *Les vallées vaudoises sous le règne de Charles-Emmanuel I<sup>er</sup> jusqu'à l'Édit de Nantes (1580-1598)*. Torre Pellice, 1916.
- JOLY (Henri). — *Ignace de Loyola*. Paris, 1898.
- JOUNG (M.). — *The Life and Times of Paleario or a History of the Italian Reformers in the XVI century*. Londres, 1860.
- LABANCA (B.). — *Marsilio di Padova, riformatore politico e religioso del sec. XIV*. Padoue, 1802.
- LEA (H.-C.). — *Histoire de l'Inquisition*, trad. Salomon Reinach. Paris, 1903.
- LE PLAT. — *Monumentorum ad Historiam Concilii Tridentini... amplissima Collectio*. Louvain, 1781-1788.
- LETI (Giovanni Gregorio). — *La Strage de Riformatori innocenti*. Gênes, 1661.
- LETI (Gregorio). — *Vita di Sisto V*. Amsterdam, 1722.
- LEVA (G. de). — *Della Vita del card. G. Contarini*. Padoue, 1863.
- LEVA (G.). — *Eretici di Cittadella*. Venise, 1873.
- LODERCHIO (Jac. de). — *Ann. Eccles.* Rome, 1736.
- LLORENTE (D. Jean-Antoine). — *Histoire critique de l'Inquisition d'Espagne*, trad. Alexis Pellier. Paris, 1817.
- LUCQUES. — *Documenti risguardanti novità religiose in Lucca*. Dans Archivio Stor. Ital., vol. X. Florence, 1847.



- FICIN (Marcile). — *Lettere del gran M. Ficino tradotte in lingua toscana per M. Felice Figliuci*. Venise, 1546.
- FORMENTINI. — *La dominazione spagnuola in Lombardia*. Milan, 1881.
- [FRAIN DU TREMBLAY]. — *Critique de l'histoire du concile de Trente de Fra Paolo*. Rouen, 1719.
- FRIEDENSBURG (Walter). — *Quellen und forschungen aus Italienischen Archiven und Bibliotheken*. Rome, 1900.
- FUMI (Luigi). — *L'Inquisizione romana e lo stato di Milano*. Dans Archiv. Stor. Lombardo, an XXVII, Milan, 1910.
- GALIFFE (J.-B.-G.). — *Le refuge italien de Genève*. Genève, 1881.
- GALIFFE. — *Notices généalogiques sur les familles genevoises*. Genève, 1884.
- GAY (Teofilo). — *Arsenale antipapale ossia Dizionario delle Eresie, Imposture e Idolatrie della Chiesa Romana*. Florence, 1892. Trad. en français par Lea Gay-Humbert. S. l. 1901.
- GAY (T.). — *Histoire des Vaudois*. Florence, 1912.
- GIAXICH (Paolo). — *Vie de Muzio*. Trieste, 1847.
- GILLES. — *Histoires des Églises réformées du Piémont*, Geneve, 1644.
- GOTHEIM (Eberhard). — *Ignatius von Loyola und die gegen-reformation*. Halle, 1895.
- [GOUJET (abbé)]. — *Histoire des Inquisitions*. Cologne, 1759.
- GRETE (abbé Georges). — *Saint Pie V*. Paris, 1914.
- GUERRAZZI (Don Fr.). — *Vita di Fr. Burlamacchi*. Milan, 1866.
- GUICCIARDINI (conte Piero). — *Catalogo e suo supplemento del dicembre 1875 della Collezione dei libri relativi alla Riforma religiosa del secolo XVI donata dal conte P. Guicciardini alla città di Firenze*. Florence, 1877.
- HARE (Christopher). — *A Princess of the Italian Reformation*. Londres, 1912.
- HARE (C.). — *Men and Women of the Italian Reformation*. Londres, 1914.
- HAYM (Nic. Fr.). — *Biblioteca italiana*. Milan, 1771.

- HEEP (G.). — *Juan de Valdès*. Leipzig, 1909.
- HEFLE (Carl Joseph). — *Histoire des conciles*, trad. française par don H. Leclercq. Paris, 1907-1913.
- [HELYOT]. — *Histoire des Ordres monastiques*. Paris, 1721.
- HILGERS (J.). — *Der Index der verbotenen Bücher*. Fribourg, 1904.
- Historia de Montalcino Romæ interfecto propter fidei confessionem*. S. l. (plaq. de 2 pages).
- IMBART DE LA TOUR. — *Les Origines de la Réforme*. Paris, 1905-1909.
- JALLA (Jean). — *Il Parlamento francese di Torino e la Riforma*. Dans Rivista Cristiana, année XXIX (1912).
- JALLA (J.). — *Storia della Riforma in Piemonte*. Florence, 1914.
- JALLA (J.). — *Les vallées vaudoises sous le règne de Charles-Emmanuel I<sup>er</sup> jusqu'à l'Édit de Nantes (1580-1598)*. Torre Pellice, 1916.
- JOLY (Henri). — *Ignace de Loyola*. Paris, 1898.
- JOUNG (M.). — *The Life and Times of Paleario or a History of the Italian Reformers in the XVI century*. Londres, 1860.
- LABANCA (B.). — *Marsilio di Padova, riformatore politico e religioso del sec. XIV*. Padoue, 1802.
- LEA (H.-C.). — *Histoire de l'Inquisition*, trad. Salomon Reinach. Paris, 1903.
- LE PLAT. — *Monumentorum ad Historiam Concilii Tridentini... amplissima Collectio*. Louvain, 1781-1788.
- LETI (Giovanni Gregorio). — *La Strage de Riformatori innocenti*. Gênes, 1661.
- LETI (Gregorio). — *Vita di Sisto V*. Amsterdam, 1722.
- LEVA (G. de). — *Della Vita del card. G. Contarini*. Padoue, 1863.
- LEVA (G.). — *Eretici di Cittadella*. Venise, 1873.
- LODERCHIO (Jac. de). — *Ann. Eccles.* Rome, 1736.
- LLORENTE (D. Jean-Antoine). — *Histoire critique de l'Inquisition d'Espagne*, trad. Alexis Pellier. Paris, 1817.
- LUCQUES. — *Documenti risguardanti novità religiose in Lucca*. Dans Archivio Stor. Ital., vol. X. Florence, 1847.

- LUTHER. — *Sämmtliche Schriften*, éd. Walch. Halle, 1740-1753.
- MACCRIE (Thomas). — *Histoire des progrès et de l'extinction de la Réforme en Italie*, trad. Paris, 1831.
- MAC INTYRN. — *Giordano Bruno*. Londres, 1903.
- MAFFEI (G.). — *Degli Annali di Gregorio XIII dati in luce....* Rome, 1742.
- MAINARDO (Adamo). — *Annatomia (sic) della Messa la qual scuopre gli enormi errori... con un sermone della Eucharistia*. S. l., 1552.
- MANCINI (G.). — *Vita di Lorenzo Valla*. Florence, 1891.
- MANSI. — *Sacr. Conciliorum nova et amplissima collectio*. Florence, 1757-1798.
- Supplementum ad Coll Conciliorum*. Florence, 1748-1752.
- MANTUANUS (Bapt.) — *Ad mortalium oblectationem*. Lyon, 1516.
- MARAZZA (Luigi). — *L'Inquisizione*. Milan, 1890.
- MARCHESE (Virginio). — *La Riforma del Clero secondo il Concilio di Trento*. Turin, 1884.
- MAULDE LA CLAVIÈRE (de). — *Saint-Gaëtan*. Paris, 1902.
- *San Gaetano*, trad. italienne rectifiée et complétée. Rome, 1911.
- MÉLANCHTON. — *Opera*. Halle, 1834-1860.
- MÉLANCHTON. — *Correspondance*, publié par Bindseil. Halle, 1874.
- MERKLE. — *Voir Concilium*.
- MEYER (Ferdinand). — *Die Evangelische Gemeinde in Locarno*. Zurich, 1836.
- MIANI. — *Atti di San Girolamo Miani fondatore della congregazione di Somasca*. Bergame, 1767.
- MOLINIER (Charles). — *Études sur quelques manuscrits des bibliothèques d'Italie concernant l'Inquisition*. Dans Archives des Missions scientifiques, 3<sup>e</sup> série, vol. XVI. Paris, 1888.
- MORPURGO (Guiseppe). — *Aonio Paleario*. Città di Castello, 1912.
- MORSOLINI (Bernardo). — *La Ortodossia di Pietro Bembo*. Venise, 1885.

- MUCANZIO (Francesco). — *Diara Cærimonialia*. Ms. Cod. Casanatense, 1245.
- NEGRI (Paolo). — *Bernardino Ochino*. Turin, 1912.
- NOVAES (G. de). — *Elementi della Storia de Sommi Pontifici*. Rome, 1822.
- ORANO (Domenico). — *Liberi Pensatori bruciati in Roma*. Rome, 1904.
- ORSENIGO (Cesare). — *Vita di S. Carlo Borromeo*. Milan, 1911.
- OWEN. — *Sceptics of the Italian Renaissance*. Londres, 1893.
- PALADINO (Guiseppe). — *Giulia Gonzaga*. Naples, 1909.
- PALADINO (G.). — *Opuscoli e Lettere di Riformatori italiani*. Bari, 1913.
- PALLAVICINO (Sforza). — *Storia del Concilio di Trento*. Rome, 1656, autre édition annotée, Faenza, 1792.
- PANNONIUS JANUS (de Cisinge). — *Episcopi Epigrammata antea non impressa*. Cracovie, 1518.
- PANNONIUS (J.). — *Pœmata*, Cracovie, 1784.
- PAOLO (P.). — *Discorso dell' Origine dell' Ufficio dell' Inquisizione*, Venise, 1639.
- PAQUIER (abbé J.). — *Jérôme Aléandre*. Paris, 1900.
- PAQUIER (abbé J.). — *Lettres familières de Jérôme Aléandre*. Paris, 1900.
- PARISETTI (Lodovico). — *De Immortalitate Animi*. Reggio, 1541.
- PASCAL (A.). — *La Società e la Chiesa di Piemonte nel secolo XVI<sup>e</sup>*. Pignerol, 1912.
- PASCAL (A.). — *Storia della Riforma Protestante a Cuneo*. Pignerol, 1913.
- PASOLINI (Guido). — *Adriano VI*. Rome, 1913.
- PASSERINI (Luigi). — *Il Primo Processo per la Riforma luterana in Firenze*. Dans Archiv. Stor. Ital. Ser. IV, vol. III. Florence, 1879.
- PASTOR (Ludwig). — *Geschichte der Päpste*. Freiburg, 1901-1907.
- PASTOR (Ludwig). — *Allegemine Dekreten der römischen Inquisition*. Dans Historisches Jahrbuch, vol. XXXIII, Munich, 1912.



- PERRIN. — *History of the Reformation in Italy*. Londres.
- PHILIPPSON (Martin). — *La contre-révolution religieuse au XVI<sup>e</sup> siècle*. Paris, 1884.
- PICCOLOMINI (P.). — *Documenti del R. Archivio di Stato in Siena sull'eresia... durante il secolo XVI*. Dans Bolletino Senese di Storia patria, an. XV (1908) et an. XVII (1910).
- PIGHI (Alberto). — *Controversiarum præcipuarum explicatio*. Paris, 1549.
- PLETTEMBERGIO (H.). — *Notitia Congregat. et Tribunal. Curia Romanæ*. Hildesheim, 1693.
- PREMOLI (P. Orazio). — *Storia dei Barnabiti*, Rome, 1913.
- RAINIERI (Jacobo). — *Diario Bolognese* publ. par O. Guerrini et C. Ricci. Bologne, 1887.
- RASTRELLI. — *Fatti attinenti all' Inquisizione e sua Storia generale e particolare di Toscana*. Florence, 1782.
- Realencyklopädie für Protestantische Theologie und Kirche*. Leipsig, 1896-1913.
- RENAUDET (A.). — *Préréforme et Humanisme*. Paris, 1916.
- REUMONT (A. de). — *Vittoria Colonna*. Rome, 1883.
- REUSCH (F. H.). — *Der Index der verbotenen Bücher*. Bonn, 1883-1885.
- REUSCH (F. H.). — *Indices librorum prohibitorum*. Tübingen, 1886.
- RICOTTI (Ercole). — *Della Rivoluzione protestante*. Turin, 1874.
- Riforma (La) in Italia nel secolo XVI*. Turin, 1856.
- RIGHI (Alessandro). — *Eretici a Verona nella seconda metà del secolo XVI*. Dans Nuovo Archiv. Veneto. Venise, 1910.
- RIGHI (Bart). — *Annali della città di Faenza*. Faenza, 1741.
- RIZZI (Fortunato). — *Il senso e la vita morale nel cinquecento*. Dans Rivista d'Italia, 1914, juillet.
- ROCQUAIN (Félix). — *La Cour de Rome et l'Esprit de Réforme avant Luther*. Paris, 1897.
- RODRIGUEZ. — *Historia verdadera de la Inquisición*. Madrid, 1876-1877.
- ROGER-CHARBONNEL. — *La Pensée italienne au XVI<sup>e</sup> siècle et le courant libertin*. Paris, 1919.

- ROGER-CHARBONNEL. — *L'Ethique de Giordano Bruno*. Paris, 1919.
- RORENGO (Marc Aurelio). — *Memorie istoriche dell' introduzione dell'eresie nelle valle di Lucerna*. Turin, 1649.
- ROSI (Michele). — *La Riforma religiosa in Liguria*. Gênes, 1894.
- ROSI (M.). — *Le Monache nella vita Genovese*. Gênes, 1895.
- ROTTA (Ettore). — *La Reazione cattolica in Milano*. Dans Bolletino della Soc. Pavese di Stor. Patria, an. V, fasc. IV, Pavie, 1905.
- ROTTA (S.). — *Per la storia dell' Inquisizione a Pavia*. Dans Bolletino della Soc. Pavese, an. VII, Parme, 1907.
- SACERDOTE (Dott. Antonio Cantone). — *Un grande Riformatore del sec. XVI. S. Carlo Borromeo*. Florence, 1904.
- SALA (Antonio). — *Biografia di s. Carlo Borromeo*. Milan, 1858.
- SALA (Aristide). — *Documenti circa la vita e le gesta di Borromeo*. Milan, 1857-1861.
- SARPI (Fra Paolo). — *Opere*, vol. III. *Historia dell' origine, forma, leggi ed uso dell' Ufficio dell' Inquisizione nella città e dominio dei Veneziani*. Venise, 1687.
- SARPI. — *Trattato delle Materie beneficiarie*. Mirandole, 1676.
- SARPI. — *Histoire du concile de Trente traduite de l'italien de Pierre Soave (anagramme) polon (polonais) par Jean Deodati*. S. l. 1627.
- SARPI. — *Histoire du Concile de Trente*. Trad. Pierre-François Le Courayer. Amsterdam, 1736<sup>1</sup>.
- SCHELHORN. — *Amœnitates Historiæ Ecclesiasticæ*. Francfort, 1737-1738.
- SCHMIDT. — *Vie de Pierre Martyr Vermigli*. Strasbourg, 1855.
- SCHOTEL (G. D. J.). — *Jean Diodati*. La Haye, 1844.
- SECKENDORF (Eleonora v.). — *Die Kirchenpolitische Tätigkeit der heiligen Katharina von Siena unter pap. Gregor. XI*. Berlin, 1912.

1. Il existe plusieurs autres traductions de cet ouvrage.

- SECKENDORF (Vit. Sud). — *Commentarius historicus et apologeticus de Lutherianismo*. Leipzig, 1594.
- SERDONATI (Francesco). — *Alcune vite di donne celebri*. Padoue, 1872.
- SFORZA (Giovanni). — *Costantino da Carrara e la Riforma in Lucca*. Dans *Giornale Ligustico*, an XXII, Gênes, 1897.
- SICHEL (Th. de). — *Zur Geschichte des Concils von Trient (1559-1563)*. Vienne, 1872.
- SIMANCA (Episc.). — *Theorie et Praxis Hæreseos*. Venise, 1573.
- SOLMI (Edmondo). — *La Fuga di Bernardino Ochino*. Dans *Boll. Senese di Stor. Pat.*, an XV, Sienne, 1908.
- SOLMI (E.). — *Lettere inedite del cardinale Gasparo Contarini*. Dans *Nuovo Archiv. Veneto. Nuova Ser. n. XIII*, Venise, 1904.
- Sommario della Sacra Scrittura*, avec préf. de E. Comba. Florence, 1877.
- SOMMERVOGEL (LE R. P. CARLOS). — *Les Jésuites de Rome en 1561*. Paris, 1892.
- STAPHYLO (Friderico). — *Defensio pro Trimembri theologia M. Lutheri*. Dillingen, 1559.
- State Papers, Calendar of Venice*. Vol IV à IX, Londres, 1871 à 1897.
- Storia dell' Inquisizione in Italia corredata di opportuni rari documenti*. Florence, 1859.
- STOUGHTON (John). — *Souvenirs de la Réformation en Italie*. Trad. Ch. Monod et L. Bost. Toulouse, 1883.
- SUSTA (Jos). — *Das Concil von Trient unter Pius IV*. Vienne, 1904.
- SYLVAIN (abbé Charles). — *Histoire de saint Charles Borromée*. Bruges, 1884.
- TACCHI-VENTURI (P.). — *Stato della Religione in Italia alla metà del sec. XVI*. Rome, 1908.
- TACCHI-VENTURI. — *Storia della Compagnia di Gesù in Italia*. Rome, 1910.
- TAROZZI (G.). — *Il Pensiero di Gaet. Trezza*. Vérone, 1893.
- TAROZZI (G.). — *Correnti mistiche nel secolo XV*. Lugano, 1909.

- TASSONI. — *Cronaca*. Dans *Monumenti di Stor. patria delle Prov. Modenesi*, vol. XV, Modène, 1888.
- THÉODORE (Paul). — *Jérôme Savonarole précurseur de la Réforme*. Paris, 1859.
- TOCCO (Felice). — *L'Eresia nel Medio Evo*. Florence, 1884.
- TOCCO (F.). — *Gli Albori della Vita italiana*. Milan, 1901.
- TRAVERSARI (A.). — *Epistolæ et Orationes*. Florence, 1759.
- TRENTE. — *Canones et decreta Concilii Tridentini*. Leipzig, 1853.
- VECCHIATO. — *L'Inquisizione sacra a Venezia*. Padoue, 1891.
- VERGA (Ettore). — *Il municipio di Milano e l'Inquisizione di Spagna*. Milan, 1897.
- VITO LA MANTIA. — *Origine e Vicende dell' Inquisizione in Sicilia*. Rome, 1886.
- VOIGT (G.). — *Il Risorgimento dell' antichità classica*, trad. Valbusa. Florence, 1888.
- WIFFEN (B.). — *Life and Writings of Juan Valdès*. Londres, 1865.
- WYSS (Jean-J.). — *Vittoria Colonna*. Frauenfeld, 1916.
- ZANELLI (Agostino). — *Gabriele e Eraclito Gandini ed i Processi di Eresia in Brescia nel sec. XVI*. Dans *Archiv. Stor. Ital. Ser. V*, vol. XL, Florence, 1907.
- ZANOLINI (Sac. Virgilio). — *Appunti e documenti per una storia dell' Eresia luterana nella diocesi di Trento*. Trento, 1909.
- ZELLER (J.). — *Ulrich de Hutten*. Rennes, 1849.



## ADDITION

(Voir p. 376.)

---

Bartolommeo da Carranza<sup>1</sup>, né en 1503 à Miranda en Navarre, fut amené à Rome et enfermé au château Saint-Ange en mai 1567. C'était un dominicain. Venu à Rome en 1539 pour participer au chapitre de son ordre, il plut à ce point à Paul III qu'il le nomma qualificateur du Saint-Office. Charles-Quint l'envoya au concile de Trente où il se fit remarquer par son zèle et ses rapports. Le roi Philippe II l'emmena en Angleterre quand il alla épouser la reine Marie et lui fit attribuer l'archevêché de Tolède (1557); il était déjà titulaire de deux autres évêchés. Le roi Charles-Quint qui l'avait en haute estime, le demanda comme confesseur lorsqu'il se sentit à l'article de la mort. Or le bruit se répandit que sa fin n'avait pas été celle d'un excellent catholique et qu'il avait manifesté quelque pente vers les idées protestantes dont il s'était montré si longtemps l'adversaire impitoyable. On en attribua la faute à Car-

1. Biographie ms. de Carranza en espagnol. Cod. Casanatense, E. V. 52. Cod. Vat. Urb., 1039, fol. 84, 1040, fol. 593, 1041, fol. 133. MORONI, vol. X, p. 111. CANTÙ, vol. II, p. 323. NOVAES, *Elementi*, vol. XIV, Sienné, 1512, p. 21. MIGNET, *Charles-Quint*, Paris, 1891, p. 436.

ranza; on assura que son séjour en Angleterre avait contribué à faire chanceler sa foi; il avait, à la vérité, annoté dans un sens favorable, des ouvrages hérétiques qui furent saisis chez lui. La rumeur prit corps au point que l'Inquisition voulut se saisir de l'affaire, mais Carranza se réclama du pape, en sa qualité d'archevêque et Pie IV fit partir pour examiner son cas cinq enquêteurs choisis parmi les prélats les plus qualifiés puisque trois devinrent papes et deux cardinaux. L'enquête traîna; Pie IV mort, Pie V estima que l'affaire était assez grave pour qu'elle dût être jugée à Rome et Carranza y fut conduit par deux inquisiteurs espagnols (mai 1567) et enfermé au château Saint-Ange. D'après quelques-uns de ceux qui ont rapporté son histoire, l'archevêque se serait écrié, en entrant en prison : « Je me trouve entre mon plus grand ami et mon pire ennemi, mon innocence et mon archevêché. » L'archevêché de Tolède était effectivement un des plus riches de la chrétienté, il rapportait, dit Novaes, 200 000 écus.

Le tribunal siégea au château; il était composé de quatre cardinaux, de quatre évêques et de douze théologiens; chaque juge recevait un écu par jour; au bout de dix ans, le procès continuait encore; l'archevêque avait été presque constamment tenu au secret; toutefois il avait reçu de temps en temps la visite de l'ambassadeur d'Espagne; on lui reprochait principalement ses idées sur la justification, sur l'intercession des saints, sur l'interprétation des Écritures. Finalement, le jugement fut rendu (1576). Le patriarche de Jérusalem et le camérier du pape allèrent le prendre au château Saint-Ange et le conduisirent au Vatican où Grégoire XIII le reçut entouré des membres du Saint-Office et de plusieurs cardinaux; le notaire lut à haute

voix sa sentence dans laquelle il était déclaré suspect d'hérésie et condamné à abjurer seize chefs d'hérésie; il était en outre suspendu pour cinq ans de ses fonctions, contraint à visiter les sept basiliques de Rome et relégué dans un couvent à Orvieto. L'archevêque, ayant abjuré ses opinions, baisa le pied du pape. Défense lui avait été faite d'ailleurs de prononcer une seule parole. Tant d'épreuves l'avaient épuisé; il mourut peu de jours après, le 2 mai 1576.



## INDEX ALPHABÉTIQUE

(Pour la seconde partie,  
le numéro de la page est précédé de l'indication : II).

- ABJURATION, II, 146.  
ABJURATION, cérémonie, II, 147,  
294, 378, 385, 439, 543.  
ABJURATION, formule, II, 147.  
ABRAVANEL (Isaac), 66.  
ABUS, II, 3, 4, 28.  
ACADÉMIES. Voir aux noms de  
villes.  
ACADÉMIE DES ÉLEVÉS, 197.  
ACADÉMIE DES ENDORMIS, 200.  
ACADÉMIE DES ÉTOURDIS, 199.  
ACADÉMIE DE GRILLENZONE, 163.  
ACADÉMIE DES NUITS VATICANES,  
II, 244.  
ACADÉMIE DE LA RENOMMÉE, 199.  
ACADÉMIE ROMAINE, 39.  
ACADÉMIES, 196.  
ACCOLTI (Benedetto), cardinal,  
86, 99.  
ACCOLTI (Pietro), cardinal, II, 8.  
ACHELLINI, philosophe, 52.  
ADAMO MAINARDI, 169, 222, II,  
446.  
ADRIANO DI CORNETO, cardinal,  
54.  
ADRIEN VI, fils de Florisze, II,  
2, 5.  
AGELLI (Antonio), théatin, 69.  
AGOSTINO, moine prêcheur, II,  
47.  
ALBE, duc, II, 338.  
ALBERT, inquisiteur, II, 330.  
ALBERTINI (Paolo), 58.  
ALDEGATI, inquisiteur à Man-  
toue, II, 322.  
ALDOBRANDINI, cardinal, II, 371.  
ALDOBRANDINI (Orsini), évêque,  
117.  
ALDROANDI (Ulysse), II, 334.  
ALEANDRO (Geronimo, de Motta),  
cardinal, 98, 102, 212, 220,  
II, 26, 31, 38, 194, 488, 490.  
ALEMBERT (d'), II, 191.  
ALESSANDRINO (Michele Ghi-  
slieri). Voir Pie V.  
ALEXANDRE VI, 153.  
ALEXANDRE VII, 131.  
ALEXANDRE D'APHRODISIE, 49.  
ALIATA, commandeur de Malte,  
II, 376.  
ALICARNASSO, 320.  
ALLARD (Jean), protestant con-  
damné, II, 377.  
ALOSIANO, II, 450.  
ALOYSI DI PASCALE, protestant  
exécuté, II, 242, 251, 432.  
ALTIERI (Baldassare), 198.  
ALTOBELLO, gouverneur de Bo-  
logne, II, 12.  
ALVISI (Francesco), 163.

- AMALFI, duchesse, II, 164.  
 AMALTEO, II, 245.  
 AMBASSADEUR DE FRANCE, II, 434.  
 AME, discussions sur l'immortalité, 48, 50, 53, voir HÉRÉTIQUES, opinions.  
 AME, poème sur l'immortalité, 303.  
 AME DE L'UNIVERS, 53.  
 AMÉLIA, nonnes, 128.  
 AMELIO, II, 423.  
 AMOUR DIVIN, confréries, 207.  
 ANABAPTISTES, II, 515.  
 ANATOMIA DELLA MESSA, 160.  
 ANDREA DA BERGANO, pseudonyme, 10.  
 ANDREASSI (Giorgio), nonce, II, 492.  
 ANDRIA, II, 428.  
 ANGELICHE, nonnes, II, 209.  
 ANGELICO (fra), condamné, II, 501.  
 ANGLAIS, protestants à Rome, II, 384, 383, 433.  
 ANGROGNA, II, 472.  
 ANNEBAULT (Claude), II, 447.  
 ANULIO, 273.  
 AOSTE, nonnes, II, 472.  
 APPIANI, médecin, II, 84.  
 AQUILÉE, patriarche, II, 537, 558.  
 ARAGON, cardinal d', II, 329.  
 ARCHINSON, supplicié, II, 381.  
 ARCHINTO (Filippo), vicaire général, II, 39.  
 ARÉTIN (L'), 47, 65, 73, 145.  
 AREZZO (cardinal Paolo d'), II, 371.  
 ARGENTA, II, 344.  
 ARIOSTE, 80.  
 ARISTOTE, 47, 141, 251, 301.  
 ARMAROLI, protestant condamné, II, 295.  
 ARNOLFINI, II, 403.  
 ARONA, II, 361.  
 ASHAM (Roger), 7.  
 ATANAGI (Dionigi), 299.  
 AUMONIER DES CONSERVATEURS, 112.  
 AURELIO, 273.  
 AUGUSTINS, moines, II, 386, 499.  
 AUTEL PORTATIF, 326.  
 AVALOS (Alfonso), II, 448.  
 AVARICE DU CLERGÉ, 84, 92.  
 AVERROÈS, 48, 134.  
 AVOCAT FISCAL, II, 133.  
 AYAMONTE, marquis, gouverneur de Milan, II, 362, 365.  
 BADIA (Tommaso), cardinal, 152, II, 39, 115, 224.  
 BALDASSARE DE FASTONICHI, II, 379.  
 BALDO DI ALBONE. Voir Lupe-tino.  
 BALDOVINO, évêque, accusé, II, 424.  
 Balmes (Abramo), 63.  
 BANDELLO, 83, 131.  
 BANDINI, évêque de Sienne, II, 61.  
 BAPTÊME, 166.  
 BARBARO (Ermalao), 50.  
 BARDINI (Francesco), archevêque, II, 61.  
 BARNABA, II, 164.  
 BARNABITES, II, 202.  
 BARONINO, condamné, II, 378.  
 BARTOCCIO, protestant condamné, II, 307.  
 BARTOLOMEO DE CASTELLO, protestant condamné, II, 386.  
 BASCAPÉ (Luigi), II, 357.  
 BASILEO DELLA PACE, protestant condamné, II, 290.  
 BASILEO, don, II, 290.  
 BASSI (Matteo da), 324, II, 210.  
 BATTAGLIA, noble vénitien condamné, II, 521.  
 BAURIA (Andrea), 194.  
 BECCADELLI, dominicain, II, 46.  
 BECCATELLI, nonce à Venise, II, 75.

- BÉQUINES, II, 46.  
 BELLANTI (Antonio), 302.  
 BELLARMINO, 69.  
 BELLEGARDE (maréchal de), II, 475.  
 BELLOCCHIO, moine protestant torturé, II, 421.  
 BEMBO (Gaspere), 200.  
 BEMBO (Nicolao), II, 53.  
 BEMBO (Pietro), cardinal, 37, 47, 199, 237, 250, 302.  
 BENATO (Pietro), protestant emprisonné, II, 419.  
 BENEDETTI (Francesco), 62.  
 BENEDETTO DE MANTOUE, 154.  
 BÉNÉDICTINS, II, 49.  
 BENEFICIO DI CRISTO, traité, 150, II, 330.  
 BÉNÉVENT, II, 191.  
 BÉNÉVENT, moines, 126.  
 BERGAME, II, 276, 352, 514, 557.  
 BERNARDINO D'ASTI, capucin, 332, II, 217.  
 BERNI, 323.  
 BESCAPE. Voir BASCAPE.  
 BETTINI (Luca), 91.  
 BETTON, nonnes, II, 479.  
 BIBLE, traductions, commentaires, 62, 67.  
 BIRAGUES (Charles de), II, 473.  
 BIRAGUES (René de), II, 157.  
 BLADO (Antonio), imprimeur, II, 157.  
 BOBADILLA, jésuite, II, 226.  
 BOBBA, cardinal, II, 309, 402, 454, 462.  
 BOCCACE, 78.  
 BOLOGNE, monographie, II, 327.  
 BOLOGNE, inquisition, II, 331.  
 BOLOGNE, nonnes, 127, II, 39, 41, 329.  
 BOLOGNE, reliques, 71.  
 BOLOGNE, université, 42, 48, 206.  
 BOLOGNETTI (Alberto), nonce, II, 398, 484, 540.  
 BOLSEC, 355.  
 BOMBERG, II, 505.  
 BOMMELIUS, 165.  
 BONAGRAZIA, médecin protestant, II, 389.  
 BONELLI, cardinal Alessandrino, neveu de Pie V, II, 275, 353.  
 BONET DE LATES, 60.  
 BONFADIO (Giacomo), 233.  
 BONIFACIO DA COLLE, II, 194.  
 BONIVARD, 6, 79.  
 BONNES ŒUVRES. Voir aussi PRÉDESTINATION. 49, 160, 219, 407.  
 BORGHESI (Fillipo), protestant exécuté.  
 BORRO D'AREZZO, protestant exécuté, II, 385.  
 BORROMÉE (saint Charles), II, 262, 325, 342, 462.  
 BORROMÉE, à Milan, II, 346.  
 BORROMÉE, Nuits vaticanes, II, 244.  
 BORROMEO (Carlo), chanoine, II, 535.  
 BOSCHI, voir Bassi.  
 BOSCOLI, 38.  
 BOTTICELLO, dénonce un ami, II, 150.  
 BOUCHEDON, protestant condamné, II, 306.  
 BRACCIOLINI (Poggio), 56, 86.  
 BRANTÔME, 338.  
 BRASCAGLIA, charretier hérétique, II, 330.  
 BRAVO, don, II, 422.  
 BRESCIA, 208, II, 504, 551.  
 BRÉVIAIRE. Voir aussi QUINONES. II, 25, 283.  
 BRISEGNA (Isabella), 282, 321.  
 BROUET (Pasquier), jésuite, II, 226.  
 BRUCIOLI (Antonio), 65, 143, II, 502.  
 BRUNO (Giordano), II, 434.  
 BUCELLO (Giovanni-Maria), 267.



- BUCER (Butzer), Martin, 144, 201, 249.  
 BUONGIVANNI, évêque, 126.  
 BURCHARD VON SHENCK, 141, 254.  
 BURIGOZZO, 77, II, 204.  
 BURLAMACCHI, II, 462.  
 BUZIO DIT MOLLIO DE MONTALCINO, moine prêcheur exécuté, II, 80, 167, 327.  
 CABALE, 59.  
 CACCANO II, 184.  
 CAIEFANO, cardinal, 64.  
 CALCAGINI (Celio), 197, 354.  
 CALVETE, inquisiteur, II, 176.  
 CALVI ou CALVINO, libraire, 139, II, 1.  
 CALVIN, 286 à 289, 338, 346, 348, 498.  
 CALVIN, doctrine sur la prédestination, 12.  
 CALVIN, moins de partisans que Luther, 11.  
 CALVINISME, 19, 170.  
 CALVINISTES, 341.  
 CAMERINO, évêque de, 126, II, 213.  
 CAMERINO. Voir CIBO.  
 CAMERINO, duché, 323.  
 CAMERINO, II, 212.  
 CAMPEGGIO (Alessandro), cardinal, II, 3, 39.  
 CAMPEGGIO (Camillo), moine, 223.  
 CAMPEGGIO (Lorenzo), cardinal, II, 227, 329.  
 CAMPO DI FIORE, place (exécutions), II, 81, 387, 421, 433.  
 CANINO (Vincenzo), II, 178.  
 CAPECE (Scipione), II, 167.  
 CAPELLO, libraire, 10, 143.  
 CAPILUPI, nonce, 131, II, 507.  
 CAPO D'ISTRIA, 258, 263.  
 CAPOUE, II, 201.  
 CAPUCINS, 240, 331, 333, II, 210, 270.  
 CAPURSO, marquis, poursuivi, II, 312.  
 CARACCILO (Antonio), évêque, 284.  
 CARACCILO (Galeazzo), biographie, 284.  
 CARACCILO, cité, 225, 349.  
 CARACCILO, vice-roi de Sicile, II, 190.  
 CARACCILO, fils de Galeazzo, 291.  
 CARAFA (Giovanni Paolo). Voir Paul IV.  
 CARAFA (Carolo), cardinal, II, 284.  
 CARDANO, 54, 75, II, 333.  
 CARDINAUX, mœurs, 99, 113.  
 CARIGNAN, II, 457.  
 CARIGNAN, nonnes, II, 471.  
 CARINO, carme protestant exécuté, II, 389.  
 CARMÉLITES, II, 11.  
 CARMES, II, 41, 428.  
 CARMES, exécutés, II, 388.  
 CARNESECCHI (Pietro), biographie, 274.  
 CARNESECCHI, cité, 154, 226, 298, 329, 333.  
 CARO (Annibale), 205.  
 CARPI, cardinal, II, 242.  
 CARRANZA, archevêque, condamné, II, 157, 376, 415, 432, 581.  
 CARTOCETO (Francesco), 324, II, 201.  
 CARVAJAL (Bernardino), cardinal, II, 5.  
 CARVAJAL (Simoncelli), évêque de Soana, II, 394.  
 CASA. Voir DELLA CASA.  
 CASAL, II, 380.  
 CASOLA (Pietro), II, 522.  
 CASTAGNA, nonce à Venise, II, 329.  
 CASTELVETRO (Lodovico), 144, 203, 205.

- CASTIGLIONE (Baldassare), 47, 224, 293.  
 CATARINO (Ambrogio), 155 n., 164, 189, 194, 245, II, 63.  
 CATÉCHISME, II, 477.  
 CATERINA (S.), couvent, II, 39.  
 CATERINA CIBO. Voir CIBO, duchesse.  
 CATHÉCHISME, II, 283.  
 CATHERINE DE MÉDICIS, 274, 277, 282.  
 CATHERINE DE SIENNE, 84.  
 CAVA, évêque, II, 537.  
 CAVOLI (Ambrogio de), protestant exécuté, II, 112.  
 CÉLIBAT. (Voir aussi HÉRÉTIQUES, opinions), 413.  
 CELLARIO, moine exécuté, II, 306.  
 CELLINI (Benvenuto), 221.  
 CELSO (Pietro), inquisiteur, 268.  
 CENTANNI, évêque, II, 238.  
 CENTURIONE, II, 460.  
 CERACCI (Agostino), moine exécuté, II, 295.  
 CERUTI (Antonio), chanoine exécuté, II, 303.  
 CERVINI (cardinal Marcello), 31, II, 56, 57, 58.  
 CERVANTES DE GAIETA, archevêque, II, 340.  
 CESALPINI (Andrea), 53.  
 CESARINI (Giuliano), cardinal, 116, II, 38.  
 CESI, cardinal, II, 24.  
 CHAIREDDIN, 316.  
 CHANOINES, II, 205.  
 CHANOINES BATAILLEURS, 111, 113.  
 CHAPELAIN DU PAPE condamné, II, 302.  
 CHARLES III DE SAVOIE, 145, II, 444.  
 CHARLES-EMMANUEL, II, 444, 477.  
 CHARLES-QUINT, 235, II, 77, 175, 206.  
 CHARTREUX, II, 469.  
 CHATEAU DE LA MER A PALERME, II, 183, 185.  
 CHERSO, II, 495.  
 CHERI, II, 451, 464.  
 CHERI, nonnes, II, 479.  
 CHERIGATO, évêque, II, 6.  
 CHIGI, hérétique, II, 520.  
 CHIRON, évêque de, II, 62.  
 CHUPLINICH, protestant exécuté, II, 433.  
 CIBO (Caterina), duchesse de Camerino, 98, 130, 242, 322, 324, II, 211.  
 CIBO (Innocenzo), cardinal, 116.  
 CITADELLA (Pietro), 25, 144.  
 CLARIO, archevêque, 68.  
 CLARISSES, 127, II, 40.  
 CLÉMENT VII (Giulio de Médicis), 34, 64, 98, 131, 142, 145, 213, 218, 235, 255; II, 8, 196, 205, 211, 445, 552.  
 CLÉMENT VIII, monographie, II, 429.  
 CLÉMENT VIII, 69, II, 162.  
 CLERGÉ, habillement, II, 23, 25, 106, 282, 426, 535.  
 CLERGÉ, ignorance, 134, II, 10.  
 CLERGÉ, mœurs, 96, II, 107, 125, 468.  
 COLONICI, protestant exécuté, II, 375.  
 COLONNA (Ascanio), II, 254.  
 COLONNA (Pietro), 194.  
 COLONNA (Prospero), cardinal, 116.  
 COLONNA (Vespasiano), 315.  
 COLONNA (Vittoria), monographie, 325.  
 COLONNA (Vittoria), 5 n., 130, 237, II, 22, 237, 276, 294.  
 CÔME, II, 276.  
 COMENDOME, cardinal, 278.  
 COMPENDIO D'ERRORE, 67.  
 COMPOSITIONS, II, 34.  
 CONCILES DU LATRAN, DE TRENTE. Voir aux noms.

CONCILIUM AUREUM, 241, II, 27.  
 CONDAMNÉS, costume. Voir ABJURATION et 283, II, 147.  
 CONFESSEURS LOGÉS DANS LES COUVENTS, 130.  
 CONFESSION, 22, 182, 411.  
 CONGRÉGATION DE L'AMOUR DIVIN, 207.  
 CONGRÉGATION DE L'INDEX, II, 417.  
 CONSANDOLO, 346.  
 CONSIGLIERE (Paolo), II, 194.  
 CONTARINI (Diana), 254.  
 CONTARINI (Gasparo), cardinal, 52, 101, 129, 201, 241, 250, 255, II, 23, 25, 32, 38, 483.  
 CONTARINI (Gasparo), traités, 405.  
 CONTE (Natale), 143.  
 CONTINENCE, 112.  
 CONTINI (Giacomo), protestant exécuté, II, 374.  
 CONTROVERSE RELIGIEUSE, 149.  
 CORICIUS, 207.  
 CORNARO (Marco), cardinal, II, 8.  
 CORNELIUS AURELIUS DE GONDA, II, 8.  
 CORNETO, cardinal de, 54.  
 CORTE SAVELLA, II, 103, 382, 421.  
 CORTESI (Giacomo), évêque, II, 259.  
 CORTESI (Gregorio), cardinal, 152, 202, 203, II, 39.  
 CORTESI (Paolo), 34.  
 CORTONA (Galeazzo), protestant condamné, II, 289.  
 CORYAT, voyageur anglais, 131.  
 COSENZA, évêque de, II, 259.  
 COSME, grand-duc, 277, 279.  
 COSTUME DU CLERGÉ (Voir CLERGÉ).  
 COSTUME DES CONDAMNÉS (Voir SANBENITO).  
 COTTA (Lucio), II, 340.  
 COUVENTS, autorisation d'y pénétrer, 130, II, 280, 529.

COUVENTS, mœurs. Voir NONNES.  
 CRAMA, moine augustin condamné, II, 506.  
 CRÈME, II, 12.  
 CRÉMONE, II, 514.  
 CREMONINI (Cesare), 5 n., II, 551.  
 CRISTINA, couvent de S., 127, II, 40.  
 CRITIQUES CONTRE LE SAINT-SIÈGE, 82.  
 CRIVELLI (Melchior), inquisiteur, II, 50.  
 CROCESIGNATI, II, 134, 408.  
 CUNEO, II, 450, 457, 462, 464.  
 CUPIS (DE), cardinal (Trani), II, 34, 38.  
 CURIONE, COELIO SECONDO, biographie, 311.  
 GURIONE, COELIO SECONDO, 5 n., 148, 353, II, 492.  
 DANTE, 84.  
 DANZARELLO (Cesare), emprisonné, II, 422.  
 DANZARELLO (Domenico), protestant exécuté, II, 385.  
 DATERIE, II, 32.  
 DATI (Giuliano), 212.  
 DAVIDICO (Lorenzo), 94, II, 98.  
 DÉGRADATION, CÉRÉMONIE. Voir ABJURATION, MILO et SIDON.  
 DELFINO, évêque, II, 352.  
 DELLA CASA (Giovanni), inquisiteur, 159, 263, 271, II, 51, 155, 500.  
 DELLA GUEVA, cardinal, II, 242.  
 DELLA LAMA (Geronimo), 213.  
 DELLA ROVERE (Giulio), moine, II, 492.  
 DELLA VALLE, II, 123, 128.  
 DEL MONTE (Cristoforo), cardinal, 265.  
 DEL MONTE. Voir JULES II.  
 DEL MONTE (Gio. Maria), cardinal, président du concile de Trente, II, 66, 258.

DEL MONTE (Innocenzo), cardinal, II, 76, 284.  
 DE MONTI (Pompeo), protestant exécuté, II, 289.  
 DÉVOTION, 70.  
 DEZA, grand inquisiteur, II, 174, 418.  
 DIEGO LOPEZ, protestant exécuté, II, 385.  
 DIVINO AMORE, congrégation, 207, II, 194.  
 DOMENICHI (Lodovico), II, 390.  
 DOMENICO (Giorgio), 245.  
 DOMINICAINS, II, 85, 123, 161, 324, 326, 332, 383, 402, 556.  
 DONATI (Geronimo, dit FARINA), II, 358.  
 DONATO DE LAURENTE, évêque poursuivi, II, 374.  
 DU BELLAY (Guillaume), II, 447.  
 DURANTE, cardinal, II, 79, 552.  
 EBOLI (Roberto), moine condamné, II, 310.  
 ECK (Jean), II, 4.  
 EGIDIO DE VITERBE, cardinal, 61, 67, II, 4.  
 ELIA ou ELIAS, 61.  
 EMMANUEL (Philibert), duc de Savoie, II, 451, 458, 463.  
 EMMURÉES, EMMURATION, 132, II, 506.  
 ENFANTS NATURELS, RECONNAISSANCE, 120.  
 ENFER, 75, 149.  
 ENRIQUEZ, protestant exécuté, II, 385.  
 ENTREMONT, comtesse Jacqueline, II, 467.  
 ERASME, 17, 18, 35, 36, 37, 64, 76, 148, 224, 304.  
 ERBA, inquisiteur, II, 326.  
 ESPAGNE, roi, II, 340, 343, 354.  
 ESPAGNOLE, INQUISITION. Voir MILAN, NAPLES, SICILE.  
 ESPAGNOLS CONDAMNÉS OU EXÉCUTÉS, II, 51, 385, 388.

ETUDIANTS, ÉTRANGERS, II, 399, 409.  
 EVANGELISTA, poursuivis, II, 48.  
 EVASIONS. Voir PRISONNIERS.  
 EVÊQUES, antagonismes avec les moines, 32.  
 EVÊQUES, mœurs, 100.  
 EVÊQUES, résidence, 30, II, 4, 29, 37, 255, 532.  
 EXCOMMUNICATIONS, 74, II, 38.  
 EXÉCUTIONS. Voir Campo di Fiore, Giudea, Saint-Ange.  
 FABER (Pierre), jésuite, II, 221.  
 FACHINETTI, évêque de Nicastro, légat, II, 282, 307, 507, 523, 535.  
 FAENZA, 27, 307, II, 50, 300, 305.  
 FAMILIERS DE L'INQUISITION, II, 134, 563.  
 FANIO, protestant exécuté, 343.  
 FANTINELLI (Gio Batta), protestant exécuté, II, 295.  
 FARNESE, cardinal. Voir PAUL III.  
 FARNESE (Ottavio), 221.  
 FAUX TÉMOINS, II, 138, 149, 378.  
 FEDRA, 36.  
 FERRARE, 19, 332, II, 93.  
 FERRARE, académie, 197.  
 FERRARE, duc, 205, 336, II, 93.  
 FERRARE, duchesse. Voir RENÉE DE FRANCE).  
 FERRARE, nonnes, 127.  
 FERRARE, université, 206.  
 FERRETI (Gian. Pietro), évêque, 22.  
 FIANDINO (Ambrogio), 52.  
 FIANOLINO, évêque, 194.  
 FICIN (Marcile), 38, 44.  
 FILELFO, 38.  
 FIRENZOLA, 83, 323, II, 553.  
 FLAMINIO, biographie, 292.  
 FLAMINIO, 155, 225, 323, 334.  
 FLORENCE, monographie, II, 389.  
 FLORENCE, 333, II, 158.  
 FLORENCE, académie, 43.



FLORENCE, autodafé, II, 391.  
 FLORENCE, moines, II, 396.  
 FLORENCE, nonnes, II, 397.  
 FLORENCE, université, 42.  
 FOLENGO (Gio. Batta), 63, II, 333.  
 FONTANA (Bartolommeo), 203.  
 FONZIO (Bartolommeo), moine exécuté, II, 47, 518.  
 FORERIO (Francisco), II, 161.  
 FORLI, II, 295.  
 FOSCARARI, évêque, II, 94.  
 FOSSANO (Girolamo Negri), 194.  
 FOSSOMBRONE (Lodovico), 332, II, 211, 217.  
 FRAMERY (Anne), femme de Caracciolo, 290.  
 FRANCESCO DE MASSA, évêque condamné, II, 296.  
 FRANCISCO, graveur, 336.  
 FRANCISCO, moine, II, 161.  
 FRANCO (Nicolo), II, 199, 310.  
 FRANÇOIS I<sup>er</sup>, 62 n., 65, II, 447.  
 FRASSIA (Vincenzo), archidiacre, II, 424.  
 FREGOSO, cardinal, 144.  
 FRIOUL (Le), II, 561.  
 FROSINONE, 137.  
 FURLANO (Andrea), libraire condamné, II, 293.  
 FURSTENBERG, II, 447.  
 GADALLINO, libraire, 152.  
 GAETANO, cardinal, 193.  
 GAETANO DA THIENE, 211, II, 194.  
 GALANTI (Gio. Paolo), II, 125.  
 GALEOTTI (Matteo), noble napolitain, condamné, II, 298.  
 GALLIMACO (Philippo), 53.  
 GAMBARA, cardinal, 280, II, 378.  
 GANDINI, frères, II, 552.  
 GELIDO, II, 391.  
 GÈNES, 208, II, 460, 465.  
 GÈNES, moines et nonnes, II, 41.  
 GENÈVE, 244, 288, 290, II, 450.  
 GERMANO (Sigismondo), II, 46.  
 GHERLANDI, II, 517.  
 GHINUCCI, cardinal, II, 24, 38

GHISLERIO, protestant exécuté, II, 375.  
 GHISLIERI. Voir Pie V.  
 GIACOMO, protestant condamné, II, 375.  
 GIBERT, évêque, 241, 275, 293, 325.  
 GILLES DE VITERBE, 97.  
 GIORGIO, protestant exécuté, 345.  
 GIOVIO (Paolo), évêque, 72.  
 GIRALDI (Lilio), 198.  
 GIROLAMO, ermite, 90.  
 GIUDEA, place, II, 112, 292.  
 GIUDOTTI, 303.  
 GIUSTINOPOLITANUS. Voir MUZIO.  
 GONZAGA (Ercole), - cardinal, 126, 264, II, 48, 76, 238.  
 GONZAGA (Federico), évêque, II, 267.  
 GONZAGA (Ferdinando), II, 267.  
 GONZAGA (Giulia), biographie, 315.  
 GONZAGA (Giulia), 130, 226, 275, 324.  
 GORITZ, 207.  
 GOUDA (Aurelius de), II, 3.  
 GRACE. Voir PRÉDESTINATION.  
 GRANVELLE, cardinal, II, 401, 427.  
 GRAZIA (Gabriele), enseigne l'hébreu, 62.  
 GRECHETTO (Zannettini), II, 62, 536.  
 GRECO (Orazio), évêque, II, 105.  
 GREENE (Robert), 7.  
 GRÉGOIRE XIII (Ugo Buoncompagni), pontificat, II, 364.  
 GRÉGOIRE XIII, 69, II, 161, 218, 220, 365, 444, 467.  
 GRÉGOIRE DE RIMINI, 21.  
 GRENADE, évêque, II, 262.  
 GRIFONE, protestant condamné, II, 377.  
 GRILLENZONE, 63, 200, II, 43.  
 GRIMANI (Giovanni), évêque, II, 537.

GRIMANI (Marino), cardinal, II, 48.  
 GRISONIO (Annibale), 269.  
 GUARDIA (Piemontese), II, 250, 254.  
 GUASTALLA, comtesse, II, 204.  
 GUASTAVILLANI, II, 298.  
 GUERRERO (Pedro), évêque, II, 262.  
 GUERRINO, projet d'assassinat, II, 475.  
 GUICCIARDINI, 81, 93, II, 1.  
 GUIDICIONI, cardinal, 112, 250, II, 26, 115, 224, 400, 402.  
 GUIDICIONI (Giovanni), gouverneur de Rome, 112.  
 GUIDO DI FANO OU ZANETTI, protestant condamné, II, 307.  
 GUIGIO (Giulio), libraire condamné, II, 292.  
 HABILLEMENT DU CLERGÉ. Voir CLERGÉ.  
 HÉBREU. Voir JUIVES, ÉTUDES.  
 HENRI III, ROI DE FRANCE, II, 448.  
 HENRI IV, II, 156, 423, 556.  
 HÉRÉSIAQUES, II, 136.  
 HÉRÉTIQUES. Voir PROTESTANTS.  
 HÉRÉTIQUES, sectes, 1.  
 HÉRÉTIQUES DÉTENUS EN 1592, II, 430.  
 HÉRÉTIQUES, opinions, 20, II, 99, 140, 189, 292, 321, 336, 493, 497.  
 HESS (Jean), II, 1.  
 HUGUENOTS, 19.  
 HUMANISME, 34, II, 512.  
 HUMILIÉS, II, 11, 356.  
 HUTTEN, 6, 207.  
 IGNACE DE LOYOLA. Voir LOYOLA.  
 IGNORANCE DU CLERGÉ, 134, 136, II, 10.  
 ILLIRICO (Tommaso), inquisiteur, 145.  
 IMMACULÉE CONCEPTION, 90.  
 IMMORTALITÉ, 48, 50, 53. Voir AME et HÉRÉTIQUES, opinions.  
 IMMURÉS. Voir EMMURÉS.

INDEX, II, 153.  
 INDEX DE PIE IV, II, 160.  
 INDEX, congrégation, II, 160, 417.  
 INFESSURA, 97.  
 INNOCENT VIII, 59, II, 153.  
 INQUISITION, 67, 250, II, 240.  
 INQUISITION, palais, II, 117.  
 INQUISITION A BÉNÉVENT, II, 191.  
 INQUISITION DANS LE FRIOUL, II, 562.  
 INQUISITION A MILAN, II, 337.  
 INQUISITION A NAPLES, II, 162.  
 INQUISITION EN PIÉMONT. Voir PIÉMONT.  
 INQUISITION EN SICILE, II, 173.  
 INQUISITION EN TOSCANE. Voir TOSCANE.  
 INQUISITION A VENISE, II, 495, 507.  
 IVRÉE, évêque, II, 533.  
 JÉSUITES, II, 100, 219, 304, 370.  
 JÉSUITES, collège, II, 231.  
 JÉSUITES, demeure, II, 221.  
 JUIFS D'ESPAGNE, 11, 173.  
 JUIVES, études, 56, 59, 248.  
 JULES II (della Rovere), 31 n., 142.  
 JULES III (del Monte), pontificat, II, 75.  
 JULES III, 344, II, 75, 104, 117, 228, 256, 339.  
 JULIEN DE MÉDICIS, 38.  
 JUSTIFICATION (Opinions sur la). Voir PRÉDESTINATION.  
 JUSTIFICATION. Discussion au concile de Trente, II, 54.  
 KIMCHI (David), 59 n., 61 n.  
 KIMCHI (Moïse), 61.  
 LÆTUS (Pomponius), 40.  
 LAINEZ (Jaime), jésuite. Voir LAYNEZ.  
 LAMA (Geronimo), 213.  
 LANCEO, 218, II, 14.  
 LANGE (Jean), II, 1.  
 LATTANZIO (Tolomei), 237 n.  
 LATRAN, concile, 97, 142.

LAURERIO, cardinal, II, 38.  
 LAURO (Bernardino), évêque de Milo, 264.  
 LAURO (Vincenzo), évêque de Mondovi, nonce, II, 465.  
 LAYNEZ (Jaime), jésuite, II, 63, 100, 221, 230.  
 LEFÈVRE D'ETAPLES, 337.  
 LÉGITIMATIONS, 120.  
 LE GAY, jésuite, II, 226.  
 LELIO (Anton), 145.  
 LENTOLO, pasteur, II, 457.  
 LÉON X (Giovanni de Médicis), 54, 97, 98, 213, II, 1, 2, 154, 444.  
 LÉON XII, II, 128.  
 LETUS (Pomponio), 40.  
 LEVITA (Elias), 61.  
 LIBRAIRES CONDAMNÉS. Voir GUI-SIO, LUCHINI, TRAMEZZINO, BOMBERG..., et II, 295, 296, 298.  
 LIBRAIRES DE FERRARE, II, 393.  
 LIBRAIRES DE FLORENCE, II, 158, 392.  
 LIBRAIRES DE NAPLES, 143.  
 LIBRAIRES DE ROME, II, 157.  
 LIBRAIRES DE VENISE, II, 547.  
 LIBRE ARBITRE, doctrines de Luther et de Calvin. Voir Luther et 13, 16.  
 LIBRE ARBITRE, définition d'Erasme, 18.  
 LIBRE ARBITRE, 44, 50, 51, 148, 216, 226, 245, 253, 261, 409, 423.  
 LIBRE ARBITRE, tragédie, 157, II, 295, 386, 298.  
 LIGNAMINE, archevêque, 116.  
 LIPPOMANO (Pietro), évêque, II, 276, 537.  
 LIPPOMANO (Luigi), 212.  
 LISIA (Filippo), 201.  
 LIVRES HÉBRAIQUES, 56, 59, 193, 248, II, 505.  
 LIVRES HÉRÉTIQUES, 138, 142, II, 501.

LIVRES HÉRÉTIQUES, destruction et interdiction d'en posséder. II, 143, 144, 154, 392, II, 8, 12, 49, 182, 188, 241, 322, 339, 405, 478.  
 LIVRES HÉRÉTIQUES, introduction en Italie, 139, 142, 145, II, 44, 339, 366, 423, 478.  
 LOANO (Jacob), médecin juif, 60.  
 LOJANI, hérétique exécuté, II, 379.  
 LORENZINO DE MÉDICIS, 39.  
 LORRAINE, cardinal, 267, II, 268.  
 LOUVAIN, 62.  
 LOYOLA (Ignace), 23, 223, II, 43, 207, 219.  
 LUCA DE FAENZA, protestant exécuté, II, 305.  
 LUCQUES, monographie, II, 399.  
 LUCQUES, 306.  
 LUCQUES. Voir INDEX.  
 LUPARI (Paolo di), protestant condamné, II, 297.  
 LUPETINO, protestant condamné, II, 495.  
 LUTHER, 95, 253, 256.  
 LUTHER, impressions à Rome, 6.  
 LUTHER, moins de partisans que Calvin, 11.  
 LUTHER, justification, 16, II, 61, 65.  
 LUTHER, écrits, 140, 144, II, 445, 486, 504.  
 LUTHER, commentaire de l'Épître aux Romains, 144.  
 LUTHER, lettre aux Vénitiens, II, 504.  
 LUTHER, lettre au duc de Savoie, II, 445.  
 LUTHER, vers en son honneur, 139.  
 LUTHÉRANISME, 11.  
 LUTHÉRIENS. Voir LIVRES HÉRÉTIQUES.  
 LYON, 144, II, 443.

MACARI, moine grec exécuté, II, 292.  
 MACEDONIO (Santoro), protestant condamné, II, 291.  
 MACHIAVEL, 80, 81, 137, 216 n.  
 MADDALENO, 322.  
 MADRUCCI, cardinal, II, 378, 435.  
 MAFFEI, comte, II, 325.  
 MAGICIENS, II, 418, 423, 431, 473.  
 MAINARDO, 169, 222, II, 446.  
 MALASPINA, nonce à Naples, II, 423.  
 MALATESTA (Gismondo), 74.  
 MALERNI (Niccolo), camaldule, 58.  
 MALTE, chevaliers, II, 185.  
 MALTE, commandeur, II, 376.  
 MALTE, grand maître poursuivi, II, 380.  
 MALVICINI (Blasio), chanoine, 110.  
 MANETTI (Gianozzo), 56.  
 MANTOUE, monographie, II, 321.  
 MANTOUE, 27, 265, II, 50.  
 MANTOUE (cardinal de). Voir GONZAGA.  
 MANTOVANO OU MANTUANUS, 36, 89, 90 n.  
 MARCEL II (Cervini), II, 87.  
 MARCHESINI (Francesco), 119.  
 MARCO DE BERGAME, 25.  
 MARGUERITE DE FRANCE, duchesse de Savoie, 5 n., 300, II, 451.  
 MARGUERITE DE NAVARRE, 262.  
 MARIA (S. Maria), sopra Minerva. Voir MINERVA.  
 MARIO, protestant, II, 465.  
 MAROSIO (Giulio), moine exécuté, II, 297.  
 MAROT A FERRARE, 340.  
 MAROT A TURIN, II, 448.  
 MARSAGLIA (Giovanni), poursuivi, II, 303.  
 MARSO (Pietro), 80.  
 MARTINENGO (Celso), 289.

MARTIRE (Pietro). Voir VERMIGLIO.  
 MASQUES (ecclésiastiques en), 125.  
 MASSA, évêque de, condamné, II, 296.  
 MASUCCIO, 83, 87.  
 MATERA (évêque de) card. en 1551 (Gio. Michele Saraceni), II, 62.  
 MATTEI, secrétaire du cardinal, arrêté, II, 431.  
 MATTEO DE RIVA, médecin, II, 554.  
 MATTHAUS, enseigne l'hébreu, 62.  
 MAZARIN, le P., II, 364.  
 MAZZINI, II, 129.  
 MÉDECINS PROTESTANTS, 27, II, 289, 291, 295, 333, 377, 389, 450, 496, 535.  
 MÉDICIS, 43.  
 MÉDICIS (Cosme). Voir COSME.  
 MÉDICIS (Giovanni). Voir LÉON X.  
 MEDRANO, espagnol, condamné, II, 388.  
 MÉLANCHTON, 55, 76, 142, 145, 304, II, 486, 559.  
 MÉLANCHTON, Loci communes, 142, 144, II, 12, 44.  
 MELFI (évêque de), 112.  
 MELFI (majordome de l'évêque de), 124.  
 MEOLI (Girolamo), - protestant exécuté, II, 439.  
 MERENGLIANI (Antonio), protestant condamné, II, 290.  
 MERULA, curé condamné, II, 292.  
 MESSE. Voir HÉRÉTIQUES, OPINIONS et 144.  
 MESSE, anatomie, 170.  
 MESSINE, II, 149.  
 MESSINE. Voir CERVANTES et LIGNAMINE.  
 MICHEL-ANGE, 334.  
 MICRO (Giovanni), protestant exécuté, 24, II, 242.



- MIGNANELLIO (Fabio), 145.  
 MILAN, monographie, II, 336.  
 MILAN, 91, 312, II, 46, 50, 201.  
 MILAN, inquisition, II, 337.  
 MILAN, nonnes, 77, 128, II, 347.  
 MILAN (Saint Ch. Borromée), II, 346.  
 MILO, évêque de, 264, II, 422, 429.  
 MINERVA (S. Maria sopra), 25, 283, II, 81, 147, 246, 293, 295, 299, 303, 306, 439.  
 MINERVA, monastère, II, 123, 130.  
 MIRANDOLA (Galeotto), 74, II, 539.  
 MIRANDOLE (la), II, 12, 539.  
 MIRANDOLE (Pic de la). Voir PIC.  
 MITRIATO (Raimondo), 58.  
 MOCENIGO, II, 109, 123, 520.  
 MODÈNE, 202, 220, II, 48, 93.  
 MODÈNE, académie, 200.  
 MOGLIO OU MOLLIO. Voir BUZIO.  
 MOINES. Voir aux noms des villes et 168, 214, II, 269.  
 MOINES, conflit avec l'épiscopat, 32.  
 MOINES, mœurs, 85, 93, 125, II. Voir aux noms des villes.  
 MOINES, mœurs, 76.  
 MOLLIO. Voir BUZIO.  
 MONAYAR, vice-roi de Naples, II, 427.  
 MONBEL, princesse de Sulmona, 130 n.  
 MONDOVI, II, 460.  
 MONDOVI, nonnes, II, 470.  
 MONOPSYCHISME, 50.  
 MONTALCINO. Voir BUZIO.  
 MONTALTO, II, 250.  
 MONTALTO. Voir SIXTE V.  
 MONT CASSIN, moines, II, 49.  
 MONTE (del). Voir DEL.  
 MORATA (Olimpia), biographie, 353.  
 MOREL, 346.  
 MORGANTE (II), 35, 53, 79.  
 MORIGIA, II, 203.  
 MORONE (Giovanni), cardinal. Notice, II, 97.  
 MORONE (Giovanni), cardinal, 150, 152, 201, 276, 322, 334, II, 39, 46, 328, 342.  
 MOROSINI, ambassadeur, II, 452.  
 MOZZALINI (Silvestro), 193.  
 MUCANZIO, II, 372, 378.  
 MURALTO, II, 84.  
 MURO, évêché, 124.  
 MUTI (Orazio), poursuivi, II, 303.  
 MUZIO (Girolamo), 191, 245 n.  
 MYLOPOTAMOS (évêque de), II, 521, 536.  
 MYTHOLOGIE, 34.  
 NACCHIANI, évêque, II, 52.  
 NAPLES, monographie, II, 162, 423.  
 NAPLES, II, 13.  
 NAPLES, académies, 200.  
 NAPLES, clergé, II, 424.  
 NAPLES, inquisition, II, 162, 427.  
 NAPLES, nonnes, 128.  
 NAVAGERO, évêque, 133.  
 NAVAGERO, représentant de Venise, 295, II, 90.  
 NAVONA, place, II, 113.  
 NÉCROMANTS, Voir Magiciens, sorciers.  
 NEGRI, la divine mère, II, 207.  
 NEGRI (Francesco), 158.  
 NEGRI (Girolamo), 194, II, 455.  
 NELLI (Pietro), satires, 10.  
 NERUZZI (Giacomo), moine condamné, II, 308.  
 NETTUNO (gouverneur de), emprisonné, II, 421.  
 NICASTRO, évêque. Voir FACHINETTI.  
 NICE, II, 463.  
 NICOLAS V, 58.  
 NICOLAS (Alphonse), dit BOBADILLA, jésuite, II, 226.  
 NICOSIE (évêque de), 157.  
 NIFO (Agostino), 49, 52.

- NOBILI (Roberto de), cardinal, II, 77.  
 NOGAROLA (Isotta), 73.  
 NONCES. Voir à leurs noms.  
 NONNES. Voir Aoste, Betton, Carrignan, Chieri, Florence, Gènes, Ivree, Milan, Padoue, Rovigo, Savoie, Trévise, Turin, Venise.  
 NONNES, mœurs, 94, 126, II, 15.  
 NONNES, règlements, II, 271, 369.  
 NOVARRE, II, 458.  
 NUITS VATICANES, académie, II, 244.  
 OCHINO, biographie, 234.  
 OCHINO, 125, 251, 332, 333, 356, 361, II, 169.  
 OCHINO, écrits, 174, 361.  
 ŒUVRES. Voir BONNES ŒUVRES.  
 OLIVETTO (Giorgio), protestant, II, 289.  
 OPINIONS DES PROTESTANTS. Voir JUSTIFICATION, PRÉDESTINATION, PURGATOIRE, AME, LIBRE ARBITRE.  
 ORACOLO, 91.  
 ORDRES MONASTIQUES, II, 269.  
 ORIGÈNE, 232.  
 ORMANETO, le P., II, 285, 347.  
 ORSINI (Aldobrandini), évêque, 117.  
 ORSINI (Fulvio), 69.  
 ORSINI (Julia), 130 n.  
 ORY OU ORIZ, inquisiteur, 346.  
 PACECCO, cardinal, 68, 280, II, 58, 256.  
 PADOUE, 269, II, 201, 548.  
 PADOUE, enseignement de l'hébreu, 59, 61.  
 PADOUE, étudiants, II, 549.  
 PADOUE, moines, nonnes, 127, II, 580.  
 PADOUE, université, 42, 48.  
 PAGNINI (Sante), 64.  
 PALAIS DE L'INQUISITION A ROME, II, 119.  
 PALANTIERI, gouverneur du château Saint-Ange, II, 151.  
 PALAZZO, inquisiteur, II, 165.  
 PALEARIO, biographie, 300.  
 PALEARIO, 154.  
 PALÉOLOGUE, II, 383.  
 PALERME. Voir SICILE.  
 PALERME, clergé, II, 178.  
 PALERME, soulèvements populaires, II, 179.  
 PALLANTIERI, gouverneur de Rome, condamné, II, 308.  
 PALLAVICINI, évêque, II, 283.  
 PALLAVICINI (Fabrizio), protestant condamné, II, 383.  
 PALLAVICINO (Gio. Batta), biographie, 217.  
 PALLAVICINO, II, 421, 446, 532.  
 PALMIERI, 57.  
 PAMFILI, évêque poursuivi, II, 375.  
 PAMFILIO (Pietro), 294.  
 PAOLO (fra P. Antonio), II, 168 n.  
 PARALLÈLE ENTRE LE CHRIST ET LE PAPE, 161.  
 PARISANI (Giulio), évêque, II, 287.  
 PARISINI, frère mineur, II, 59.  
 PARISIO (Pietro Paolo), cardinal, II, 115, 368.  
 PARLEMENT DE PALERME, II, 174.  
 PARLEMENT DE TURIN, II, 448, 456.  
 PARME, II, 276.  
 PASCHALE, 195.  
 PASQUIN EN EXTASE, 146.  
 PASQUINADES, 145, 146, II, 303, 376, 380.  
 PATRIZZI (Francesco), 47.  
 PAUL II (Barbo), 40 n., 135.  
 PAUL III (Farnèse), pontificat, II, 19.  
 PAUL III, 116, 127, 133, 149, 169, 202, 214, 222, 242, 256, 342, II, 19, 114, 205, 209, 216, 227.

PAUL IV (Giov. Pietro Carafa), pontificat, II, 87.  
 PAUL IV, 138, 348, II, 10, 38, 157, 194, 229, 486.  
 PAUL IV, index, II, 156.  
 PAVIE, inquisition, II, 345.  
 PEINTRES (devoirs imposés aux), II, 350, 540.  
 PELIKAN (Conrad), 60.  
 PELLETIER, jésuite, 348.  
 PELLEVE, cardinal, II, 372.  
 PENA (Pietro), protestant, II, 404.  
 PÉNITENCERIE, II, 36, 39, 106.  
 PENNAROLO, moine protestant, II, 500.  
 PEREGRINO (Fulvio), 353.  
 PERGOLA, franciscain, exécuté, II, 333.  
 PÉROUSE, 301.  
 PÉROUSE, nonnes, 127, 237.  
 PESCARA (marquise de), Voir COLONNA, VITTORIA.  
 PÉTRARQUE, 83.  
 PETRIS, de, II, 496.  
 PHILOSOPHIE, 41.  
 PHILIPPE II, II, 172, 183, 340, 459.  
 PHILIPPE DE SAVOIE, II, 447.  
 PICCOLOMINI, cardinal, II, 24.  
 PIC DE LA MIRANDOLE, 31, 47, 58, 76, 126.  
 PIE II (Piccolomini), 39.  
 PIE IV (Gio. Angelo de Médicis), pontificat, II, 233.  
 PIE IV, 80, 279, II, 116, 158, 261, 343, 404, 456.  
 PIE V (Ghislieri), pontificat, II, 273.  
 PIE V, 279, 321, II, 79, 121, 124, 126, 228, 322, 356, 404.  
 PIE IX, II, 131.  
 PIÉMONT, monographie, II, 443.  
 PIÉMONT, 72.  
 PIÉMONT, clergé, II, 468, 478.  
 PIÉMONT, inquisition, II, 473.  
 PIEMONTESE (Agostino), MAINARDO, 222.

PIETRO MARTIRE. Voir VERMIGLI.  
 PIETRO IL MARSO, 89.  
 PIGGHE (Albert), PIGGIUS, 13, II, 57.  
 PIGNEROL, moines, nonnes, II, 470, 478.  
 PIO (Rodolfo), cardinal, II, 27, 224.  
 PIOVANO (II) ouvrage hérétique, II, 477.  
 PIBRO (Antonio Cirillo), protestant condamné, II, 290.  
 PISANO, cardinal, II, 11, 42.  
 PISE, cours d'hébreu, 62.  
 PISE, étudiants, II, 399.  
 PISE, moines, 125.  
 PISE, université, 42.  
 PITIGLIANO, comte, protestant condamné, II, 299.  
 PLACE GIUDEA, II, 112, 292.  
 PLAISANCE, 201.  
 PLATINA, 83.  
 PLATON, 46.  
 PLÉTHON (Gémistos), 43, 45.  
 PLOTIS, II, 34 n.  
 POGGIO (Bracciolini), 39, 56, 86.  
 POGGIO (Galeazzo), sénateur, II, 374.  
 POLA, 203, II, 565.  
 POLE (Reginald), cardinal, notice, II, 95.  
 POLE (Reginald), 250, 275, 299, 325, 326, 329, 334, II, 27, 57.  
 POLITI. Voir CATARINO.  
 POLIZIANO (Angelo), 76.  
 POLYGAMIE, 246.  
 POMPONAZZI, 50, 79.  
 POMPONIO DE NOLA, protestant exécuté, II, 111, 549.  
 POMPONIUS LETUS, 40.  
 PONTANUS, 88.  
 POPOLI (Vittore), II, 477.  
 PORTA (Galeazzo), moine exécuté, II, 434.  
 POSSEVINO, jésuite, II, 455.

PRÉDESTINATION. Débat au concile de Trente, II, 59. Voir aussi JUSTIFICATION.  
 PRÉDESTINATION, doctrine, 12, 149, 153, 156, 167, 176, 215, 218, 229, 244, 281, 335, 361, 405, 417, 428.  
 PRÉDICATEURS, II, 37, 258.  
 PRÉDICATION, 214, II, 37, 256, 265.  
 PRÊTRES ILLETTRÉS, 34, 36.  
 PRÊTRES SAUVAGES, II, 425.  
 PRÊTRES, vêtement. Voir CLERGÉ.  
 PRISONNIERS ÉVADÉS, II, 104, 151, 494, 513.  
 PRISONNIERS, pension, II, 144.  
 PRIULI, II, 95, 415.  
 PROTESTANTS. Voir OPINIONS.  
 PROTESTANTS, dans tous les rangs de la société, 9, 26, 201, II, 315, 322, 489, 519.  
 PUCCI (Antonio), 97.  
 PUCCI (Lorenzo), cardinal, II, 10, 126.  
 PULCI, 35, 53, 79.  
 PURGATOIRE, 25, 26, 80, 249, 275, 281, 309, II, 80, 293, 336, 397, 497. Voir aussi à HÉRÉTIQUES, OPINIONS.  
 QUAGLIA (Luigi), protestant condamné, II, 374.  
 QUEVA, cardinal. Voir DELLA CUEVA.  
 QUINGANO, inquisiteur, II, 345.  
 QUINONES, bréviaire du cardinal, II, 47.  
 RAGNOLO DE FAENZA, protestant exécuté, II, 306.  
 RAIMOND DE CORDOUE, II, 164.  
 RANGONE (Lattanzio), 277, 286.  
 RANGONI (Giovanni), protestant condamné, II, 291.  
 RAVELLI, protestant exécuté, II, 420.  
 RAZALIO (Serafino), cardinal, 144.

RAVENNE, 75.  
 RAZZA (Eusebio), protestant condamné, II, 308.  
 REBOINI, protestant emprisonné, II, 563.  
 RÉCOLLETS (Zoccolanti), II, 398.  
 REGGIO, 59, II, 163.  
 RÉGULIERS, décisions du concile, II, 269.  
 REINA, sénateur milanais, II, 340.  
 RELIQUES, culte, 70.  
 RENÉE DE FRANCE, biographie, 337.  
 RENÉE DE FRANCE, 19, 198, 242, 276, 332, 254, II, 458.  
 REPRÉSENTATIONS PIEUSES, II, 304, 390.  
 REQUESENS, gouverneur de Milan, II, 360.  
 RÉSIDENCE DES ÉVÊQUES, obligation, 30, II, 4, 29, 37, 255, 532.  
 RÉSIDENCE, discussions au concile de Trente, II, 255.  
 REUCHELIN, 59.  
 RIBALDI, noble bolonais, protestant, II, 330.  
 RICCARDI, archevêque, nonce, II, 478.  
 RICCI (Paolo), 201.  
 RICHESANI, protestant condamné, II, 374.  
 RIDOLFI, cardinal, II, 34, 38.  
 RIMINI, évêque, 117.  
 RINIERI (Daniello), 54.  
 RIPETTA, prison, II, 101.  
 RIVA ET SON FILS, protestants poursuivis, II, 554.  
 ROBERTO D'EBOLI, prédicateur condamné, II, 310.  
 RODI (Francesco), protestant exécuté, II, 242.  
 RODRIGUEZ, jésuite, II, 226, 285.  
 ROME, corruption, 98.  
 ROSETTI, évêque, 347.



- ROSOLA, II, 333.  
ROSSANA (légende de S.), II, 330.  
ROSSANO, évêque. Voir CASTAGNA.  
ROTE, auditeurs, II, 6.  
ROVIGO, II, 514.  
ROVIGO, académie, 200.  
SACCHINI (Francesco), jésuite, II, 230.  
SADOLETO, cardinal, 37, 72, 203, 212, 293, 303, II, 25, 38, 196.  
SAINT-ANGE, château, 221, II, 135.  
SAINT-ANGE, pont, exécutions, 283, II, 242, 290, 301, 303, 310, 313, 314, 345, 378, 380, 422, 434, 438.  
SAINT-BARTHÉLEMY, célébrée à Rome, II, 372.  
SAINT-OFFICE, II, 113.  
SAINT-OFFICE, archives, 103, 11, 151.  
SAINT-OFFICE, blason, II, 392.  
SAINT-OFFICE, congrégation, II, 417.  
SAINT-OFFICE, employés condamnés, II, 299.  
SAINT-OFFICE, Naples, II, 162, 427.  
SAINT-OFFICE, palais, II, 119.  
SAINT-OFFICE, Palerme, II, 176.  
SAINT-OFFICE, Sicile, II, 173.  
SAINT-PIERRE, abjurations, II, 377.  
SAINT-PIERRE, sacrilège, II, 381.  
SALA (Jacob), protestant condamné, II, 289.  
SALATO (Annibale), moine condamné, II, 295.  
SALERNE, clergé, II, 426.  
SALMERON, jésuite, II, 59, 101, 172, 226.  
SALUCES, II, 464, 475, 476, 479.  
SALVATORE (monastère de), II, 334, 336.  
SANBENITO, 283, II, 147.  
SAN FELICE, II, 61.  
SANFELICE, évêque, II, 62.  
SANNAZAR, 35, 47, 72, 203.  
SAN SABINA, cardinal, II, 458.  
SANSEVERINO, cardinal, II, 24.  
SAN SISTO, II, 252.  
SANTE PAGNINI, 63.  
SANTI (Bernardo), évêque, 261.  
SANTORO (Macedonio), protestant condamné, II, 291.  
SARDELLA, della, II, 510.  
SAULI, 293.  
SAVELLI, nonce, II, 385 n.  
SAVELLI (Onofrio), protestant condamné, II, 202.  
SAVELLI, cardinal, inquisiteur général, II, 378.  
SAVOIE (duc de), 145.  
SAVOIE, duchesse, II, 45.  
SAVOIE, moines, II, 478.  
SAVOIE, nonnes, II, 478.  
SAVONAROLE, 55, 134, 215, 249.  
SAVONAROLE, vers de Flaminio, 295.  
SCALA, chapitre de S. Maria della, II, 85, 355.  
SCALA (S. Maria della), II, 355, 359.  
SCALEA, prince, emprisonné, II, 389.  
SCALIGER, II, 484.  
SCHENCK (Albert), 141 n.  
SCHENK (Burchard), 141, 254.  
SCHINNER, cardinal, II, 3.  
SCOTT (Baptiste), II, 98.  
SCOTTI (Bernardino), théatin, II, 200.  
SCOTTO (Giovanni), II, 329.  
SERAFINO, moine.  
SELVAGGI, prêtres dits, II, 425.  
SEPTANTE, 78.  
SERAFINO. Voir FRANCESCO.  
SERENO DE PONTREMOLI, confession, 28.  
SERIPANDO, cardinal, II, 63, 193.  
SERVET (Michel), 19, II, 559.  
SERVITES, II, 370, 406, 511.

- SESSA (duc de), gouverneur de Milan, II, 339.  
SFORZA (Francesco), II, 8.  
SFORZA (Guido), cardinal, II, 33.  
SIDON, évêque, II, 433.  
SIENNE, monographie, II, 405.  
SIENNE. Voir OCHINO et 35, II, 16, 392.  
SIENNE, académie, 199, II, 406.  
SIENNE, étudiants, II, 409.  
SIMONCELLI, évêque, II, 394.  
SIMONETTA (Lodovico), cardinal, 117, II, 24, 32.  
SINAPIO (Giovanni), 198, 254.  
SINIGAGLIA (évêque de). Voir VERGERIO.  
SIRLETO, cardinal, 66, 69, II, 378.  
SIRLETTO (Tommaso), moine poursuivi, II, 309.  
SISTO, 196.  
SIXTE IV, 58, 88, 97.  
SIXTE V, PERETTI DE MONTALTO, pontificat, II, 413.  
SIXTE V, II, 162, 218.  
SOANA (évêque de). Voir CARVAL (Simoncelli).  
SOCINIANISME. Voir aussi SOZZINI, II, 407, 558.  
SODERINI, cardinal, II, 8.  
SOMMARIO, 162, II, 330.  
SORANZO (Vittorio), évêque, II, 79.  
SORBONNE, index, II, 155.  
SORCIERS, II, 418, 423, 431, 473.  
SORIANO, envoyé vénitien, II, 20, 274.  
SOTO, dominicain, II, 64.  
SOUCHIER (Jérôme), cardinal, II, 160.  
SOZZINI (Fausto), II, 559.  
SOZZINI (Lelio), II, 407, 559.  
SPAGNOLI. Voir MANTOVANO, 36, 89, 90 n.  
SPALATIN, 141.  
SPERONI, 52, 80, II, 247.  
SPIERA (Francesco), 269.  
SPINOLA, II, 509.  
STANCARI DE MANTOUE, 63.  
STELLA (Bartolommeo), 334.  
STELLA (Tommaso), évêque, 74 n., 264, 271, II, 41, 53, 538.  
STELLINI, bénédictin, II, 432.  
STRASBOURG, 251.  
STURM, II, 34.  
SUZE, moines, II, 470.  
TASSO (Cornelio), protestant condamné, II, 334.  
TASSONI, 201.  
TAVERNA, II, 245.  
TEANO (évêque de), II, 425.  
TEBALDEO (Antonio), 89.  
TELESIO, 47.  
TERRA NEGRA. Voir MÉLANTON.  
TERRANOVA (marquis de), II, 180.  
THÉATINS, 249, II, 172, 194.  
THÉATINS, costume, 195.  
THIENE (Gaetano da), 211, II, 194.  
THOMARA (Benedetto), chanoine protestant, II, 376.  
THOMARA (Girolamo), II, 376.  
TIEPOLO (Paolo), envoyé vénitien, II, 273, 283, 373.  
TIVOLI, chanoines, 112.  
TIZIO, chanoine, 36.  
TODESCHINI, Stella, II, 538.  
TOLÈDE, vice-roi de Naples, II, 168.  
TOLOMEI, 237.  
TORELLI, comtesse, II, 202, 209.  
TORELLI (Lelio), II, 393.  
TORELLO (Livio), II, 158.  
TORQUEMADA, II, 173, 491.  
TORRE DI NONA, 283, II, 119, 144, 168 n., 388, 422, 435.  
TORTURE, II, 142.  
TOSCANELLA (Paolo), 88.  
TOSO, général des humiliés, II, 357.  
TRADUCTIONS DES ÉCRITURES, 64, 141.

TRAMEZZINO, libraire condamné, II, 296.  
 TRANSTÉVÈRE, pont, II, 379.  
 TRAVERSARI (Ambrogio), 57, 83, 85.  
 TRENTE, concile, 67, 100 n., 125 n, II, 54.  
 TRENTE, concile, suspension, II, 262.  
 TRENTE, congrégation du concile, II, 417.  
 TRÉSORIER DU PAPE, supplicié, II, 302.  
 TRÈVES, (cardinal de), II, 76.  
 TRÉVISE, II, 543, 564. •  
 TRÉVISE, moines et nonnes, II, 41.  
 TREZZO (Galeazzo), protestant exécuté, II, 80.  
 TRIESTE, 256.  
 TRINITA, comte della, II, 277.  
 TRINITA DE' MONTI, ordre, II, 243, 370.  
 TRINITÉ, dogme, 289.  
 TRIVULZIO (Agostino), cardinal, II, 7.  
 TROIS ANNEAUX, apologue, 78.  
 TULLIA D'ARAGONA, 240.  
 TURIN, état des églises, II, 474.  
 TURIN, moines, II, 468.  
 TURIN, nonnes, II, 470.  
 UDENET (Michel), protestant condamné, II, 308.  
 UDINE, II, 503.  
 UNGARO (Barbato), protestant condamné, II, 290.  
 UNIO DISSIDENTIUM, II, 480.  
 UNIVERSITÉS. Voir BOLOGNE, FERRARE, FLORENCE, PADOUE, PÉROUSE, 42, 206.  
 VACCURIZZO, II, 250.  
 VAISON, évêque de, II, 259.  
 VALDÈS (Alfonso), 223.  
 VALDÈS (Juan), biographie, 223.  
 VALDÈS (Juan), 235, 275, 293, 310, 324, 356, II, 558.

VALDO (Pierre), II, 46, 251.  
 VALISNIERI, 195.  
 VALLA (Lorenzo), 53, 58, 86.  
 VALLE, Claudio della, II, 123.  
 VALLE, Claudio della (marquis), II, 128.  
 VAUDOIS, II, 46, 443, 450, 454.  
 VAUDOIS DU ROYAUME DE NAPLES, II, 249.  
 VEGLIA, II, 534.  
 VEGLIA (Giovanni Rosa), évêque de), 102.  
 VELLETRI (gouverneur de), condamné, II, 301.  
 VÉNÉTIE, 220, II, 2.  
 VENISE, monographie, II, 483.  
 VENISE, 208, 277.  
 VENISE, académies, 199.  
 VENISE, clergé, II, 522, 533.  
 VENISE, exécutions, II, 508.  
 VENISE, inquisition, II, 495, 507.  
 VENISE, livres hérétiques, 501.  
 VENISE, moines, nonnes, II, 522.  
 VENISE, prédicateurs protestants, II, 545.  
 VENISE, reliques, 71.  
 VENTIMILLE. Voir VISCONTI.  
 VERCEIL, II, 209, 458, 465.  
 VERDURA (duchesse de), II, 179.  
 VERGERIO, biographie, 253.  
 VERGERIO, 71, 158, 253, 277.  
 VERGERIO, parents, 273.  
 VERMIGLIO (Pietro Martiro), biographie, 247.  
 VERMIGLIO, 216, 241, 285, II, 327, 401.  
 VERMIGLIO, bibliothèque, 444.  
 VERNASSA (Battista), 210.  
 VERNIA DE CHIETI, 54.  
 VÉRONE, 208, 293, II, 554.  
 VÉRONE, clergé, 137.  
 VÉRONE, nonnes, II, 11.  
 VÉRONÈSE (Paul), devant l'inquisition, II, 540.  
 VERRATI (Gianmaria), 196.

VETTORI, 78.  
 VIADAMA, II, 44.  
 VICENCE, 20, 208, II, 48, 537, 558.  
 VICO (marquis de), 291.  
 VIDA, 72.  
 VIERGE. Voir HÉRÉTIQUES, OPINIONS et II, 35, 90, 420.  
 VILLACH, II, 564.  
 VILLAFRANCA, II, 468.  
 VIO (Tommaso), cardinal, 193.  
 VISCONTI (Carlo), évêque, II, 342.  
 VISITE DANS LES COUVENTS, 130, II, 280, 529.  
 VITERBE, 276.  
 VITERBE, nonnes, 128.  
 VITERBE (Egidio, cardinal de), 61, 67.

VITTORINO DE FELTRE, 39.  
 VŒUX MONASTIQUES, 22, 183, 413, II, 269.  
 VIVÈS (Lodovico), 11, 3.  
 VULGATE, 68, 69.  
 ZACCARIA, évêque, II, 352.  
 ZACCARIA, moine, II, 491.  
 ZACCARIA DE ROVIGO, II, 4.  
 ZACCARIA (Ant. Maria), II, 202, 209.  
 ZANETTI. Voir GUIDO.  
 ZANNETTINI, DIT GRECHETTO, 264, II, 621, 536.  
 ZANTE (évêque de), II, 533.  
 ZOCCOLANTE, RÉCOLLETS, II, 398.  
 ZURICH, 327.  
 ZWINGLE, 144, 249, II, 327.



## ERRATA

### DE LA PREMIÈRE PARTIE

---

Page 33, ligne 15,	théâtins,	<i>lire</i> : théâtins.
— 169, — 24,	âpres <sup>2</sup> ,	— : âpres <sup>1</sup> .
— 188, — 8,	nolisque,	— : nobisque.
— 208, — 1,	enjouement.	— : engouement.
— 208, — 9,	d'Assise,	— : de Sales.
— 212, — 7,	capucins,	— : théâtins.
— 216, note 2,	1897,	— : 1497.
— 216, avant-dernière		
ligne,	Benoît XV,	— : Benoît XIV.
— 223, note 1,	1009,	— : 1909.
— 223, ligne 17,	de la Chiaia,	— : de Chiaia.
— 225, — 22,	marquise del	
	Vasto,	— : d'Avalos.
— 292, note 1,	christiana,	— : cristiana.
— 297, — 1,	amenitates,	— : amœnitates.
— 298, ligne 7,	Tonelli,	— : Torelli.
— 331, — 4,	Ignace de Lo-	
	yola,	— : Ignace Teoforo.
— 334, Vittoria Colonna acheva sa vie à Rome, dans le cou-		
vent de Sant' Anna de' Falegnami.		

## TABLE DES MATIÈRES

---

I. — PONTIFICATS DE LÉON X, D'ADRIEN VI ET DE CLÉMENT VII. . . . .	1
II. — PONTIFICAT DE PAUL III. . . . .	49
L'Évêque Nacchianti. . . . .	52
Débats et décrets relatifs à la Justification. . . . .	54
III. — PONTIFICAT DE JULES III. . . . .	76
Apogée du mouvement protestant. . . . .	82
IV. — PONTIFICAT DE PAUL IV. . . . .	88
Condamnations . . . . .	111
Le Saint-Office et l'Inquisition . . . . .	113
(Excursus.) Le palais du Saint-Office envahi en 1849 . . . . .	128
Fonctionnement des tribunaux inquisitoriaux . . . . .	131
L'Index. . . . .	153
La lutte contre l'Inquisition espagnole à Naples. . . . .	162
La lutte contre l'Inquisition en Sicile. . . . .	173
Les ordres religieux. . . . .	192
Les théatins. . . . .	194
Les barnabites . . . . .	202
Les angéliques. . . . .	209
Les capucins. . . . .	210
Les jésuites. . . . .	219
V. — PONTIFICAT DE PIE IV. . . . .	233
Condamnations . . . . .	241



## TABLE DES MATIÈRES.

Saint Charles Borromée et l'Académie des nuits vaticanes. . . . .	244
L'extermination des Vaudois du royaume de Naples. . . . .	249
L'obligation de la résidence. . . . .	255
Décisions du concile relatives aux réguliers. . . . .	269
 VI. — PONTIFICAT DE PIE V. . . . .	273
Condamnations . . . . .	289
Le déclin du mouvement protestant. . . . .	315
La réformation dans le Mantouan. . . . .	324
La réformation à Bologne. . . . .	327
La réformation à Milan. . . . .	336
Saint Charles Borromée à Milan. . . . .	346
 VII. — PONTIFICAT DE GRÉGOIRE XIII. . . . .	367
Condamnations . . . . .	373
La réformation en Toscane. — Florence. . . . .	389
La réformation à Lucques. . . . .	399
La réformation à Sienne. . . . .	405
 VIII. — PONTIFICAT DE SIXTE V. . . . .	413
Condamnations . . . . .	418
La réformation dans le royaume de Naples. . . . .	423
 IX. — PONTIFICAT DE CLÉMENT VIII. . . . .	429
 X. — La réformation en Piémont. . . . .	443
 XI. — La réformation à Venise et en Vénétie. . . . .	483
La réformation à Padoue. . . . .	548
La réformation à Brescia. . . . .	551
La réformation à Vérone. . . . .	554
La réformation à Bergame. . . . .	557
La réformation à Vicence. . . . .	558
La réformation dans le Frioul. . . . .	564
 BIBLIOGRAPHIE . . . . .	567
 ADDITION ET CORRECTIONS. . . . .	581
 INDEX ALPHABÉTIQUE. . . . .	585

COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARIES

This book is due on the date indicated below, or at the expiration of a definite period after the date of borrowing, as provided by the library rules or by special arrangement with the Librarian in charge.

[illegible]



DEC 29 1921

DUPLICATE



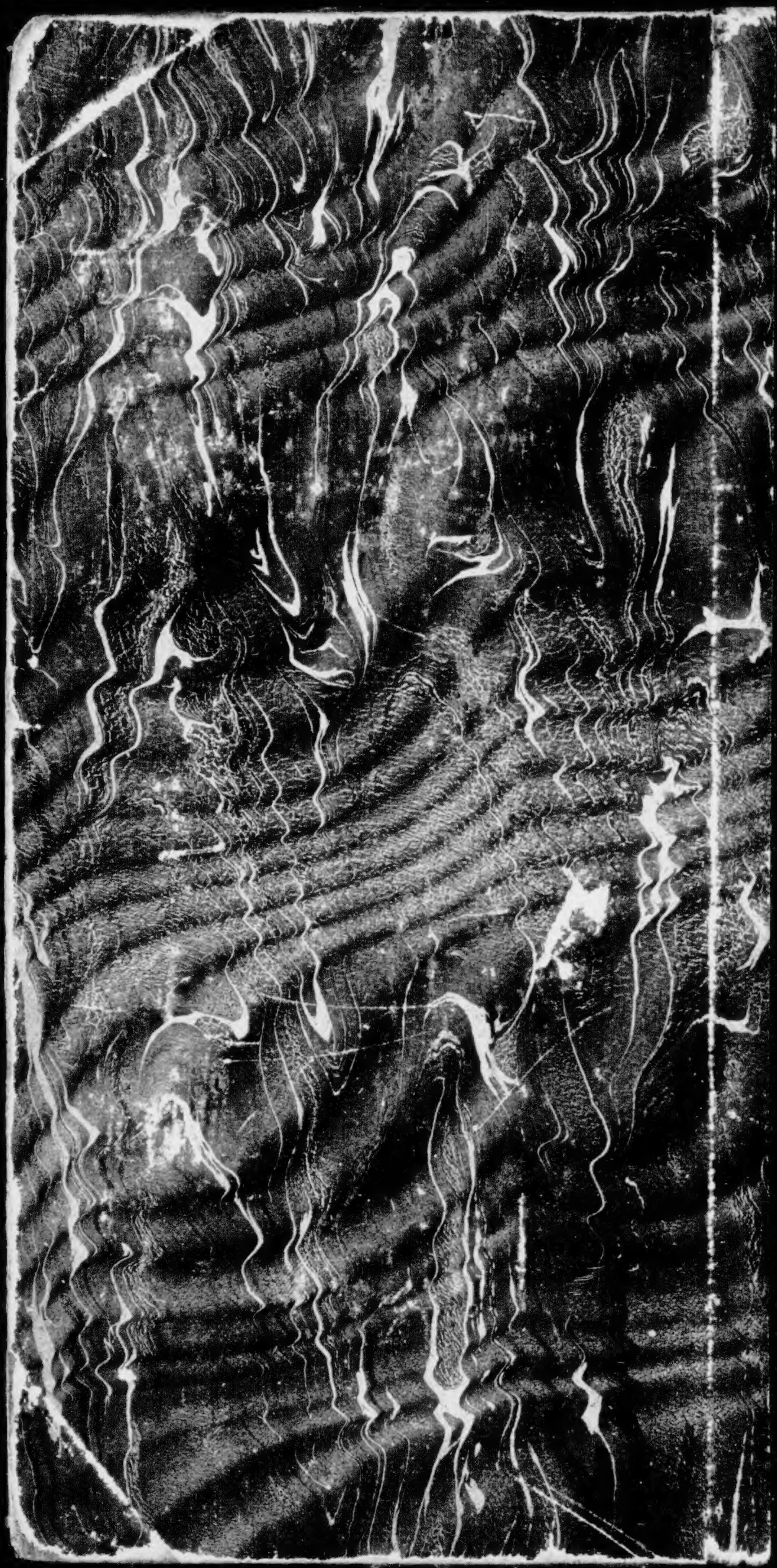
1010677135

945,015

R 618

2







END OF REEL  
PLEASE REWIND



